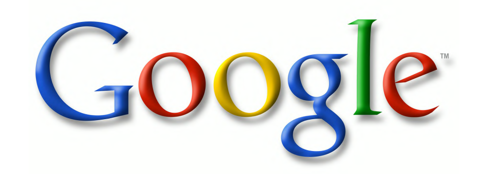








CHOIX

DE COMPOSITIONS

FRANÇAISES ET LATINES

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

CHOIX
DE COMPOSITIONS
FRANÇAISES ET LATINES

OU

NARRATIONS, SCÈNES, DISCOURS

DÉVELOPPEMENTS HISTORIQUES, VERS LATINS

DES MEILLEURS ÉLÈVES DE L'UNIVERSITÉ MODERNE

AVEC LES MATIÈRES OU LES ARGUMENTS

RECUEIL PUBLIÉ

PAR J. PIERROT DESEILLIGNY
Ancien proviseur du collège Louis-le-Grand

CINQUIÈME ÉDITION

revue et augmentée

PAR M. JULIEN GIRARD
PROVISEUR DU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1875

AVERTISSEMENT

DE LA CINQUIÈME ÉDITION

Appelé pour la troisième fois à revoir ce recueil pour la publication d'une nouvelle édition, je me suis chargé avec plaisir de ce travail qui me rappelait d'anciennes et chères occupations. Je l'ai fait d'autant plus volontiers, que ce recueil, quoi qu'on ait dit dans ces derniers temps, me paraît un livre utile, et que le succès qu'il n'a cessé d'obtenir depuis sa première apparition, est une éclatante réfutation d'une erreur pédagogique d'autant plus séduisante qu'elle venait de plus haut et d'une bouche autorisée. Il serait absurde assurément de ne mettre entre les mains de nos élèves que des devoirs d'écoliers, et de croire que ces devoirs, quelque talent qu'ils indiquent, pussent remplacer les œuvres des maîtres. Mais, tout en faisant de l'étude des grands écrivains anciens et modernes la base nécessaire, le fond solide et vrai de l'enseignement, est-il donc si dangereux, n'est-il pas intéressant, au contraire, et profitable, de montrer aux jeunes gens ce que, sur des sujets analogues à ceux qu'ils traitent tous les jours, ont pu trouver, par le travail et la réflexion, des jeunes gens de leur âge ? Je n'insiste pas ; la question ainsi posée ne saurait être douteuse pour tout homme habitué à la pratique de l'enseignement.

La deuxième édition de ce recueil avait été revue par M. Rinn, dont le souvenir est resté si présent et si cher à tous ceux qui l'ont connu, et qui ont pu apprécier cet esprit délicat, ferme et droit, en même temps que cette âme honnête et loyale. M. Rinn, comme l'indique la note qui accompagne la préface de la première édition, avait revu ce travail en collaboration avec le fils aîné de M. Pierrot. C'est

aussi avec la participation de ce même Alfred Pierrot Deseilligny que j'avais préparé la troisième édition. Aujourd'hui que la mort vient d'arrêter brusquement dans sa course ce brillant élève de Louis-le-Grand devenu déjà un ministre habile, et qui promettait d'être bientôt un des conseillers les plus distingués du gouvernement de son pays, qu'il me soit permis, en mettant la main, pour la dernière fois peut-être, à ce travail, d'adresser un regret sympathique et attristé à cet homme, jeune encore, enlevé si tôt à de si légitimes espérances.

Je n'ai rien négligé pour rendre cette nouvelle édition digne à la fois et de ceux qui avaient attaché leur nom à ses aînées, et de la jeunesse à laquelle ce livre est destiné. Comme dans les précédentes révisions, j'ai fait disparaître quelques pièces pour les remplacer par d'autres, dans l'intention de placer sous les yeux de nos jeunes lecteurs et de proposer à leur imitation des modèles moins imparfaits. Ai-je toujours réussi ? je n'ose l'espérer : il y a là une question d'appréciation personnelle ; j'espère néanmoins n'être pas trop en désaccord avec mes anciens collègues de Rhétorique, et ne pas exposer à de trop rudes critiques le Proviseur qui veut oublier un instant les tristes soucis de l'administration pour revenir aux études qui ont fait le charme de sa jeunesse. Je puis affirmer du moins que j'ai mis à cette révision tout le soin dont j'étais capable, sans me faire illusion, d'ailleurs, sur la portée d'un travail qui ne vise ni à l'originalité ni à la profondeur.

JULIEN GIRARD.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1]

Chargé pendant treize ans de l'enseignement de la rhétorique, j'ai pu recueillir un assez grand nombre de narrations et de discours remarquables : je proposais chaque année à l'émulation de mes élèves les meilleures compositions de leurs devanciers. M. Hachette, dont j'ai été le professeur et dont je m'honore d'être l'ami, a pensé que ces compositions manuscrites, réservées jusqu'à présent pour l'instruction des auditeurs d'un seul cours, seraient lues avec fruit par les rhétoriciens de tous les colléges. Il a désiré les publier, en y joignant plusieurs pièces latines et françaises de l'ancienne et de la nouvelle École normale. Je les lui ai abandonnées volontiers, acceptant le soin de les classer et d'en surveiller l'impression.

Nous sommes loin de donner ces productions de collége pour de parfaits modèles : ce ne sont que des essais, où même la main du professeur n'a rien corrigé; tout y appartient aux élèves, jusqu'aux

1. Invité à revoir la deuxième édition de cet utile recueil, j'ai saisi avec plaisir cette occasion de m'unir encore une fois à la pensée de l'homme habile et honorable dont le souvenir remplit toujours notre collége. J'ai relu avec l'aîné de ses fils toutes les pièces de ce recueil. Une seule classe en avait fourni presque tous les matériaux ; nous avons cru pouvoir y mêler quelques compositions d'élèves appartenant à des classes rivales. Quelques devoirs plus faibles que les autres ont été écartés. Le travail des élèves avait été conservé sans correction ; nous avons effacé un certain nombre de fautes graves qui pouvaient échapper aux jeunes lecteurs et se reproduire dans leurs compositions. Enfin nous avons donné à ce travail modeste toute l'attention que nous commandait le nom de M. Pierrot, et le respect qu'un professeur doit toujours aux jeunes intelligences confiées à ses soins.

J. W. Rinn.

notes attachées à quelques pièces. Mais de ces œuvres imparfaites, où respirent cependant le goût et l'imitation des modèles, nos rhétoriciens tirent parfois plus d'utilité que des modèles mêmes : elles sont plus accessibles à leur inexpérience. Un ancien professeur, dont l'Université moderne vénère encore la mémoire et les traditions, M. Guéroult aîné, conseillait aux rhétoriciens de chercher, à leur début, les premiers secrets de l'art d'écrire dans Lucain et dans Thomas, avant de les demander à Fénelon et à Virgile. C'est qu'il est de rares et éminentes qualités de style qui échappent à l'intelligence et au sentiment peu développé des jeunes gens. Il faut, pour arrêter leur esprit, des formes brillantes et des contours fortement prononcés : il faut, pour les guider, des auteurs qui aient marqué profondément leur trace et dont ils puissent suivre la marche sans effort.

Nos vétérans de rhétorique ne sont ni des Thomas, ni des Lucains : mais leurs brillantes amplifications, comme celles de ces écrivains habiles, sont mieux comprises et plus aisément imitées par leurs jeunes rivaux que les simples et purs chefs-d'œuvre du goût.

Un intérêt particulier s'attachera aux compositions recueillies dans ce volume : sous les initiales placées à la fin de chacune se cachent des noms recommandés désormais à l'estime par de nobles caractères ou de grands talents. Je ne lèverai point le voile qui les couvre à demi; mais il m'est du moins permis de déclarer qu'il en est bien peu dont ne s'honorent aujourd'hui la philosophie ou le barreau, la littérature ou l'enseignement public. Dans ces noms d'écoliers studieux, devenus hommes de réputation et de mérite, il y a encore pour nos élèves une salutaire leçon.

Presque tous ces hommes ont été mes camarades ou mes disciples : j'ajoute avec un peu d'orgueil que la plupart sont toujours mes amis. Leur professeur ou leur émule, j'ai entendu la première lecture des essais dont se compose ce recueil. Je n'ai pu les relire sans émotion : ils me rappelaient de paisibles études et de douces occupations qui me sont interdites aujourd'hui, et dont je ne puis plus goûter que le souvenir.

J. PIERROT DESEILLIGNY.

COMPOSITIONS

FRANÇAISES.

NARRATIONS ET SCÈNES.

I

LES HOMMES APRÈS LE DÉLUGE.

(2482 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Dieu venait d'accomplir ses vengeances sur le genre humain, et de retrancher de la terre une race criminelle.

Une famille a trouvé grâce devant lui. Seuls au milieu de l'univers ravagé, les pieux descendants de Seth promènent avec effroi leurs regards autour d'eux.

Vous direz leurs tristes réflexions à l'aspect de cette terre autrefois si riante, et maintenant nue et sauvage.

Ils se jettent avec confiance dans les bras de la Providence, et lui élèvent un autel sur la montagne où l'arche s'est arrêtée.

L'arc-en-ciel apparaît dans les cieux comme gage d'une alliance éternelle.

DÉVELOPPEMENT.

Les vengeances de l'Éternel étaient accomplies : les cataractes des cieux se fermèrent, et la puissante volonté du Seigneur arrêta les torrents suspendus sur des têtes coupables ; la terre fut montrée au firmament, et le firmament à la terre. Cependant le père des hommes n'avait pas voulu anéantir l'ouvrage de ses mains : les justes trouvèrent grâce devant lui, et il jeta un œil de clémence sur le vertueux Noé ; le patriarche et sa famille furent sauvés de la commune destruction. L'arche miraculeuse, à laquelle était confié l'espoir d'une race nouvelle et d'une géné-

ration meilleure, venait enfin de se fixer sur les montagnes de l'Arménie. Quel petit nombre d'hommes, ô mon Dieu! avait rangé ses volontés sous le joug de tes augustes lois!

Noé sortit le premier, suivi de sa famille, et il fit sortir après lui tous les êtres vivants que l'arche renfermait. A l'aspect de cette nature morne et silencieuse, le saint vieillard ne put retenir ses larmes : il pleurait les crimes des humains et les vengeances de Dieu. L'immensité de l'horizon ne présentait à l'œil effrayé que des débris et de la fange; un ciel pâle et nébuleux paraissait menacer encore la terre; et, dans le lointain, les rayons d'un soleil livide répandaient à travers les nuages une sinistre clarté. Tous gardèrent le silence, dans ces premiers instants d'une surprise ineffable. Ils songeaient que la race des hommes avait disparu, qu'ils étaient seuls dans la nature; que seuls ils pouvaient faire entendre au sein de l'immense solitude les louanges de ce Dieu vengeur, dont ils croyaient voir l'esprit planant sur la surface de la terre. Ils restèrent quelque temps ensevelis dans ces graves méditations; seulement, on entendait, par intervalles, du sommet de l'Ararat, les rugissements des lions et des ours qui saluaient la création nouvelle, et qui, répétés par les échos des montagnes voisines, se prolongeaient le long des rives de l'Euphrate.

Le plus jeune des fils de Sem adressant enfin la parole à Noé: « O mon père! lui dit-il, quelles sont ces stériles montagnes, ces plaines incultes et désertes, ce ciel nébuleux et menaçant? Avons-nous quitté pour toujours nos riantes vallées et le beau ciel de notre fertile patrie?

— Mon fils, répondit le patriarche, apprends à respecter les décrets de l'Éternel : Dieu ne nous a point arrachés à la fureur des eaux pour nous laisser périr dans le désert : sa bonté réserve un avenir heureux et d'honorables destins à ceux qui n'ont point partagé l'orgueil des descendants de Caïn. Hâtons-nous de rendre tous de justes actions de grâces à ce Dieu de miséricorde, qui n'a pas regardé nos crimes au jour de ses vengeances. O Dieu! quel mortel pourrait soutenir tes regards? quel mortel serait trouvé juste devant toi? »

Ainsi parla le vieillard; et sur-le-champ il éleva de ses mains un autel au Seigneur, et lui offrit en holocauste un couple de tous les animaux et de tous les oiseaux purs. Les pompes du monde ne présidèrent pas au sacrifice; mais les patriarches des premiers siècles, les chœurs des anges et l'Éternel lui-même regardaient cet homme vertueux qui, sur les débris du monde détruit, offrait au ciel les hommages du monde renaissant.

Après avoir achevé cette pieuse cérémonie, le vieillard et sa famille entourèrent l'autel, et Noé, debout au milieu d'eux, adressa au Seigneur cet hymne que les anges répétèrent, et que le juste Abel offrit lui-même au Très-Haut :

« O Dieu ! que ta colère est terrible ! que ta clémence est grande ! Où sont les impies qui prétendaient s'égaler au Créateur, et qui se confiaient dans un bras de chair ? Hélas ! une ingrate famille a répudié son père et son roi ; tes saints sont devenus les victimes ou les complices de l'impiété ; toute chair a corrompu sa voie. Des femmes, des enfants, un faible vieillard, voilà donc les seuls adorateurs du Dieu vivant ! Grâces te soient rendues, ô mon Dieu, qui nous as choisis pour perpétuer sur la terre l'ouvrage de tes mains ! Quelle bouche aurait désormais célébré par des louanges éternelles ton éternelle grandeur ? C'est aux vivants à chanter le Seigneur ; les enfers et la mort ne le béniront pas. O Dieu ! puissé-je ne te voir jamais armé contre ma race ! Si tu prévois qu'elle doive sanctifier la terre et réjouir mon cœur par le spectacle de ses vertus, prolonge les années de ton serviteur, et ne me rappelle dans le sein des patriarches qu'après m'avoir donné la consolation de voir les hommes réconciliés avec le Créateur. Mais, s'ils doivent abandonner un jour le chemin que tu leur as tracé, si une coupable indifférence ou une fausse sagesse leur fait oublier tes bienfaits et leur devoir, frappe un malheureux père ; et, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, fais que j'expire avant d'avoir trop vécu, et que la mort précède en moi le dégoût de la vie. »

Telle fut la prière de Noé : ses enfants et ses petits-fils vinrent successivement remercier le Très-Haut et lui adresser leurs hommages. Ils lui offraient, non pas ces présents que la corruption des mœurs a portés dans le sanctuaire, mais un cœur pur, un ardent amour de la vertu, et cette innocence dont les premiers âges du monde nous ont laissé l'unique modèle.

Cependant le vieillard était tombé dans une profonde rêverie. Appuyé sur les débris d'un chêne antique renversé par les torrents, les yeux élevés au ciel, il semblait contempler un spectacle extraordinaire ; jamais sa figure ne fut plus majestueuse et plus animée. Ses enfants regardaient avec étonnement l'expression de son visage, frappé par les rayons du soleil couchant : quelquefois une sombre tristesse venait obscurcir son front, qu'épanouissait bientôt une simple et tranquille allégresse. Sans doute l'Éternel, qui sait tout, lui révélait en ce moment, comme plus tard à Jacob, les hautes destinées de sa race, les vertus et les crimes, les succès et les malheurs d'Israël.

Tout à coup une céleste mélodie se fit entendre dans les airs; une clarté soudaine illumina l'orient. Une invisible main étendait dans l'espace jusqu'à l'occident un arc immense rayonnant des plus vives couleurs. En même temps, une voix inconnue retentit du haut des cieux, et porta jusqu'aux oreilles de Noé ces mystérieuses paroles :

« Ma colère est apaisée, et la terre est réconciliée avec moi : les eaux du déluge ne la couvriront plus. Quand le ciel sera obscurci de nuages menaçants, mon arc, gage certain de ma clémence, apparaîtra dans les airs, et je me rappellerai notre commune alliance. Surtout, ô mortels ! songez à respecter toujours la divinité. Je n'ai rien mis au-dessus de la religion : elle ne suit pas les hommes au tombeau ; le reste meurt, elle ne meurt jamais. Ramenez sur ce nouvel univers les vertus des premiers âges, et méritez les bienfaits que ma miséricorde réserve à votre heureuse postérité. Un fertile rejeton s'élève de la tige de Jessé; ses branches nourries par les fécondes rosées du ciel doivent un jour ombrager toute la terre. »

Noé se prosterna de nouveau devant le Seigneur qui lui annonçait sa volonté. Quel était ce bienfait dont l'Éternel avait parlé, et que le patriarche enviait, sans le connaître, à ses descendants? Mais Dieu ne lui voulait pas révéler clairement la naissance du Saint qu'il promettait. Il fut donné au seul Abraham de contempler le jour du Messie et la splendeur de la Jérusalem nouvelle.

L. P. G.

École normale, 1818.

II

LES HOMMES APRÈS LE DÉLUGE.

(2280 ans environ avant J. C.)

MATIÈRE.

Noé fait à sa famille le tableau des sentiments qu'il éprouva en sortant de l'arche.

DÉVELOPPEMENT.

Au déclin du jour, Noé venait de s'asseoir à la porte de sa cabane. Le soleil paraissait encore à l'extrémité de l'horizon, et son disque agrandi éclairait d'une lumière rougeâtre les vastes plaines de Sennaar et les vertes prairies des bords de l'Euphrate. Vers le nord, on apercevait dans le lointain les montagnes du

l'Arménie, et le mont Ararat élevant au milieu des nuages dorés son front couronné de palmiers. De nombreux troupeaux couvraient la campagne. Une partie des enfants de Noé les ramenaient à l'étable, tandis que les autres revenaient en chantant de leurs vignes, et que les femmes, dans l'intérieur des cabanes, préparaient le repas du soir.

« Approchez, mes enfants, dit le patriarche, quand il les vit tous rassemblés ; approchez, et recevez ma bénédiction. » Aussitôt la nombreuse famille se rassemble : ses fils, ses petits-fils et les enfants de ses petits-fils se rangent autour de lui dans le silence et le recueillement. Debout au milieu d'eux, le vieillard étend ses mains vénérables et bénit au nom du Seigneur les trois générations réunies.

« O mes enfants ! s'écria-t-il quand il se fut assis, remercions le Seigneur qui nous a permis de voir cette belle journée ; remercions-le des bienfaits qu'il nous prodigue, de ces troupeaux qu'il nous a donnés, de ces fruits qu'il a fait naître pour nous, de ce bonheur qu'il répand sur les dernières années de votre père. Bénissez Dieu, mes enfants : s'il n'avait consulté que sa justice, si le déluge avait enlevé tous les coupables, vos pères et votre aïeul seraient morts avec tous les hommes, et vous n'auriez jamais vu le jour.

— Mon père, lui dit Assur, quel spectacle effrayant devait t'offrir la terre, lorsqu'au sortir de l'arche tu la vis déserte et déformée par le séjour des eaux, toi qui l'avais vue couverte d'habitants, chargée de cabanes plus belles que les nôtres, de troupeaux et de moissons !

— Mon fils, reprit le vieillard, tu as vu quelquefois le vaste horizon que l'on découvre du haut de nos collines. Nous étions sur cette haute montagne qu'on aperçoit là-bas vers la droite, et dont la pointe bleuâtre se cache dans ces nuages couleur de feu. Juge quel espace immense se développait à nos regards. Figure-toi toute cette étendue de pays comme un grand lac, au sein duquel s'élevaient, de distance en distance, quelques îles de formes diverses et d'inégale grandeur, semées d'ossements et de débris d'énormes rochers roulés par les eaux jusqu'au milieu des plaines, quelques arbres encore debout, les uns morts, les autres dépouillés comme au temps des frimas ; le plus souvent de vieux troncs renversés et pourris que recouvrait une couche épaisse de limon, d'autres flottant avec des débris de maisons sur les eaux du lac agitées par un vent impétueux. Figure-toi maintenant sur une de ces îles huit mortels échappés, seuls de tous les hommes, à cette horrible destruction, entourés d'animaux de

toute espèce qui bondissent autour d'eux[1]. Là, les mugissements des troupeaux, les cris des bêtes fauves, le chant des oiseaux qui voltigent ou qui planent dans les airs ; partout ailleurs, la terre déserte et la nature muette : en un mot, d'un rivage à l'autre le contraste effrayant de la vie et de la mort. Non, quand je vivrais autant que mon aïeul, je n'oublierai jamais ce terrible spectacle ; et les impressions qu'il a laissées dans mon âme sont encore présentes comme au premier jour.

« Au moment où je sortis de l'arche, ce ne fut pas là d'abord ce qui frappa mes yeux. Tout entier au plaisir de revoir le ciel, aucun autre sentiment ne pouvait trouver place dans mon âme. Depuis plus d'un an, nous n'avions vu que l'intérieur de l'arche et les animaux qui l'habitaient avec nous. J'avais vécu suspendu sur les eaux, et j'étais content de revoir la terre, ne fût-ce que pour y trouver mon tombeau. Je ne sais, mais il me semble que la terre est la patrie du corps, comme le ciel est la patrie de l'âme, et, si j'étais mort dans l'arche, j'aurais cru mourir exilé. Avec quel plaisir je posai le pied sur le sol encore nu, où commençaient à peine à se montrer quelques pointes de verdure ! avec quelle reconnaissance je bénis le Seigneur qui me permettait de le revoir ! Le spectacle qui s'offrait à moi me détourna bientôt de ces pensées. Ces sentiments ne firent que passer dans mon âme ; mais ils la remplirent, et deux siècles n'en ont pas encore effacé la trace.

« Lorsque ensuite, jetant les yeux sur les objets dont j'étais entouré, je rencontrai partout l'image de la mort et de la destruction universelle, comment exprimer ce mélange de sentiments divers qui se pressaient dans mon sein ! L'horreur, la pitié, la crainte, l'espérance, mille souvenirs douloureux m'accablaient tour à tour. Mon âme était agitée comme les peupliers de la prairie, quand l'ouragan courbe leur tête et siffle dans leur feuillage. Qu'étais-je auprès de cet univers dont l'Éternel venait de renouveler la face ? J'apercevais dans le lointain la ville où j'avais habité jusqu'au déluge ; les ruines de cette ville, où naguère j'étais perdu dans la foule, m'apparaissaient comme un point noir à l'extrémité de l'horizon. Ephrata l'aperçut en même temps que moi. « Tiens, me dit-elle en étendant la main de ce côté, « c'était là que nous habitions. » Un instant après, elle ajouta : « C'était là qu'habitaient mes frères. Ah ! s'ils avaient suivi tes « conseils ! » En prononçant ces paroles, elle s'appuya sur mon

1. Ceci n'est point entièrement conforme au texte de la *Genèse* : Noé ne sortit de l'arche que lorsque les eaux se furent retirées de toute la terre.

bras, arrosant la terre de ses larmes, et moi je la serrais en silence contre mon sein, car je n'avais pas la force de prononcer une parole. Tous les regards s'étaient tournés vers ces débris, où se rattachaient nos souvenirs et nos regrets. L'abattement était peint dans les yeux de mes fils. Zabdi s'était jetée dans les bras de Japhet, tandis que Thamar et Zelpha couvraient leur visage de leurs mains : tous versaient des torrents de larmes. Hélas ! j'avais besoin de toute ma force pour n'en pas répandre comme eux ; mais je voulais ranimer leur courage, et j'avais ramassé tout le mien. « Eh quoi ! leur dis-je, c'est donc par des « plaintes que nous reconnaîtrons les bienfaits du Seigneur? « Nous méritions de périr ; il nous a sauvés, et voilà que nous « l'outrageons par nos murmures ! Humilions-nous plutôt devant « sa main toute-puissante ; reconnaissons notre néant et sa gran« deur, adorons son pouvoir qui a renversé le monde et sa bonté « qui nous a conservés, et songeons à marcher dans l'innocence, « de peur d'attirer de nouveau sa colère et de périr dans un se« cond déluge. »

« Ces paroles étaient loin de porter la consolation dans leur âme. Cette crainte d'un second déluge, qui ne s'était pas encore présentée à leur esprit, les frappa tout à coup et acheva de glacer leur courage. Mes fils regardaient l'arche d'un air sombre, et je me sentais troublé moi-même par l'idée d'un si terrible malheur. Je regardais avec effroi dans l'avenir, et je voyais ma postérité engloutie sous les eaux, la terre entière bouleversée de nouveau, et peut-être Dieu lui-même, faisant taire sa miséricorde, n'épargnant plus un seul des coupables. Oh ! que cet avenir me paraissait terrible dans son incertitude ! Depuis que j'étais au monde, j'avais eu le temps de me familiariser avec l'idée de ma propre mort ; j'avais vu mourir mon père et tous mes aïeux, excepté le premier homme, son fils et le vertueux Hénoch ; je les avais vus s'éteindre doucement pour aller rejoindre leurs pères. Jamais cette idée ne m'avait causé le moindre effroi. Mais l'idée d'une mort universelle, l'idée de cette destruction totale du genre humain et de toutes les créatures, de ce renversement du monde qui peut-être n'aurait pas même un seul témoin parmi les hommes, ô mes enfants ! cette idée terrible me jetait presque dans le désespoir.

« Tout à coup, sur ce vaste rideau grisâtre qui couvrait l'horizon, paraît au milieu des nuées un grand arc, nuancé des couleurs les plus vives et les plus variées. A l'extrémité opposée, un nuage de feu plus étincelant que le soleil jette une vive lumière réfléchie de tous côtés par les eaux du lac qui nous entoure, et

du sein du nuage sort une voix imposante qui nous remplit tous de frayeur et de respect.

« Noé, me dit-elle, écoute-moi. Je suis le Seigneur ton Dieu « qui t'ai sauvé des eaux du déluge. J'ai vu ton inquiétude et je « suis venu à toi, parce que tu es mon serviteur. Je te promets « de ne plus frapper à la fois tout ce qui respire, de ne plus ren- « verser l'ordre établi par moi dans l'univers. Je le promets, « moi qui suis le Seigneur. Croissez et multipliez, couvrez la « face de la terre. Je donne à l'homme un empire absolu sur tous « les animaux dont j'ai peuplé la terre, l'eau et les airs. Il peut « employer leurs forces à son service ; il peut les tuer pour s'en « nourrir. L'homme est l'image de son Créateur ; il sera le maître « de la terre. J'ai placé mon arc au milieu des nues. Je le verrai, « et je me souviendrai de l'alliance que j'ai faite avec l'homme. »

« La voix avait cessé. Pleins d'une sainte frayeur, nous restâmes encore longtemps le front contre terre, adorant au fond de notre âme la puissance de l'Éternel, et sa bonté qui daignait calmer nos inquiétudes. Enfin je me relevai, plein de joie et d'espérance, pour offrir un sacrifice d'actions de grâces. Zabdi et ses sœurs ramassèrent des branches sèches ; Japhet éleva un autel de gazon, tandis que ses deux frères choisissaient parmi les quadrupèdes, les reptiles et les oiseaux conservés dans l'arche, un animal de chaque espèce, pour l'immoler au Seigneur. Pendant que je frappais les animaux présentés par mes fils, et que le feu consumait le reste des victimes, Éphrata et ses filles, élevant leurs voix vers le Créateur, lui payaient le tribut de notre reconnaissance.

« Gloire au Seigneur, au Dieu de nos pères ! il nous a sauvés « des eaux du déluge. Sa miséricorde a fait grâce à nos crimes « et ses faveurs ont passé nos espérances.

« A sa voix, l'univers est sorti du néant ; d'un peu de limon « il a pétri le corps de homme ; il l'a animé de son souffle, et « l'homme est devenu son image.

« L'homme a péché dès sa naissance ; il a dit : « Je serai l'é- « gal de Dieu ; » mais l'Éternel a retiré son appui ; l'homme est « déchu de sa gloire ; il est tombé dans les bras de la mort.

« Gloire au Seigneur, au Dieu de nos pères ! L'homme se flatte « en vain d'échapper à sa vengeance ; il souffle sur les coupables, « et les coupables disparaissent, comme la paille légère dispersée « par le vent du midi.

« Il a puni le meurtre du juste ; il a marqué le meurtrier du « sceau de sa colère ; il a vengé son nom outragé, l'univers a « péri sous les eaux.

« Il a sauvé de la mort son serviteur Hénoch. Dans la ruine « du monde, il épargne ceux qui n'ont pas oublié son nom ; il a « daigné faire alliance avec l'homme. Son pouvoir est sans bor- « nes, et lui-même a mis des bornes à sa vengeance.

« Gloire au Seigneur, au Dieu de nos pères ! il nous a sauvés « des eaux du déluge. Sa miséricorde a fait grâce à nos crimes, « et ses faveurs ont passé nos espérances. »

Le patriarche avait terminé son récit. Libres des soins qui les avaient retenues dans l'intérieur des cabanes, les femmes entouraient le vieillard dont elles avaient entendu les dernières paroles. L'heure de la prière était arrivée. La famille entière se prosterna devant un autel rustique, et les petits-fils de Noé répétèrent, au milieu des cabanes ornées de feuillages et des vergers couverts de fruits, l'hymne qu'avait chanté leur aïeul sur les débris du monde.

J. W. R.

École normale, 1818.

III

JÉRÉMIE SUR LES RUINES DE JÉRUSALEM.

(605 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Jérusalem venait de tomber sous les coups de l'implacable Nabuchodonosor.

Regrets de Zorobabel, traîné en captivité avec ceux que le glaive a épargnés. Il s'arrête un instant au milieu des ruines de sa patrie, et, dans un morne silence, il contemple avec effroi ces muets débris.

Tout à coup un vieillard se présente à lui : c'est Jérémie, l'élu du Seigneur, qui déplorait en ces lieux le néant des grandeurs humaines. Il fait asseoir Zorobabel à ces côtés sur une marche rompue, et lui montrant ces ruines amoncelées, il lui rappelle et la gloire, et les crimes, et le châtiment de Jérusalem.

Puis, dans un enthousiasme prophétique, il prédit à Israël la fin de sa captivité et le rétablissement du temple.

DÉVELOPPEMENT.

La gloire d'Israël n'était plus ; le roi d'Assyrie, l'implacable Nabuchodonosor, avait emporté d'assaut Jérusalem, ravagé le temple et précipité du trône dans un cachot l'imprudent Sédécias. Sion, abandonnée de son Dieu, avait vu ses entrailles maternelles déchirées, ses guerriers massacrés sous ses murs, ses filles, ses femmes, ses vieillards égorgés dans ses places, et l'ennemi traînant en servitude dans une terre étrangère tous ceux que le glaive avait épargnés. Parmi ces nombreuses victimes arrachées à leur patrie, se trouvait un jeune Israélite, nourri dans la loi du Seigneur, et

dont l'âme innocente et pure était demeurée fidèle au Dieu d'Abraham. Zorobabel était son nom. Saisi par une troupe impitoyable, il n'a pu dire un éternel adieu à son humble héritage, ni aux tombeaux de ses pères. Oh ! s'il pouvait les revoir encore, s'il pouvait encore une fois verser des larmes sur leurs débris, les chaînes du fier Assyrien lui paraîtraient plus légères ! avec moins de regrets, il irait porter sa douleur aux champs de Babylone; et sur les bords de l'Euphrate, ces tendres souvenirs charmeraient du moins les ennuis de son esclavage ! Il saisit un instant favorable, s'échappe et précipite ses pas tremblants vers sa chère Jérusalem. Hélas ! son cœur a peine à la reconnaître ! Jérusalem n'est plus qu'un triste amas de ruines ! Il contemple avec un saint effroi ces augustes restes tout pleins des David et des Josaphat. Seul, dans un morne silence, il touche, il baise avec respect ces marbres que n'a pu dévorer la flamme, et, promenant ses yeux remplis de larmes autour de ces muets débris, les mains levées au ciel: « Heureux, s'écrie-t-il, trois fois heureux, le brave mort sous nos remparts en combattant pour sa patrie ! Il n'a pas vu tomber Sion ; il n'a pas vu sa douce épouse, son vieux père, ses jeunes enfants outragés par d'insolents vainqueurs. Maintenant il repose au sein de Jacob, et nous, malheureux, condamnés à l'exil, nous quittons ces campagnes si chères, témoins des jeux de notre enfance ! Riant Carmel, majestueux Liban, je n'irai plus sur vos cimes verdoyantes, cueillir les fleurs du printemps et me mêler aux danses des vierges de Sion. O monts de Galaad, je n'irai plus dans vos bois poursuivre le daim et le cerf agile. Adieu, rives du Jourdain ; adieu, torrent de Cédron, que tant de fois j'ai traversé. Dormez en paix, cendres de mes pères : tombeaux sacrés, je vous salue pour la dernière ois ; ma main ne vous ornera plus de guirlandes : mon luth, ma voix ne feront plus entendre les chants du bonheur ; mon luth, ma voix ne savent plus que gémir. »

Il avait dit, quand un vieillard se présente tout à coup à ses yeux : ses cheveux blanchis par l'âge, sa longue barbe, la tristesse majestueuse empreinte sur son visage frappent le jeune Israélite. Il s'approche et reconnaît Jérémie ; Jérémie, ce digne élu du Seigneur, qui, dans ces jours de deuil et de mort, sauvé par la main de l'Éternel, déplorait en ces lieux solitaires le néant des grandeurs humaines si hautement confondues. A la vue de cette longue chevelure qui flotte sur les épaules du timide Zorobabel, à la vue de ce front où brille l'aimable éclat de l'innocence, le vieillard sourit, le prend par la main, le fait asseoir à ses côtés sur un marbre rompu, et lui adresse ces paroles :

« O mon fils, tu verras flétrir ces couleurs si brillantes; ta beauté se fanera comme les roses du Carmel. Les frimas de l'hiver remplaceront la riante parure du printemps; les cités, les empires s'écroulent : rien n'est stable sous le soleil. Tout passe; Dieu seul ne passe jamais. Qu'a-t-elle fait de sa puissance, cette altière Jérusalem? Hier tu l'as vue si riche, si florissante, si superbe de ses remparts : elle semblait la reine des nations. Sa gloire a passé comme l'éclair rapide qui apparaît aux plaines de l'air, quand les feux brûlants du soleil dessèchent les moissons de Moab. Hélas! la cité chérie a violé sa foi, et l'époux a répudié l'épouse. La colère du Tout-Puissant s'est répandue sur une terre abreuvée du sang de ses prophètes. En vain je portai mes larmes au pied du trône : « O Sédécias, ai-je dit, tremble! une réprobation fatale « est suspendue sur ta tête; apaise, apaise, crois-moi, le Dieu des « armées. » Sédécias méprisa mes larmes; ivre de ses grandeurs, il osa prodiguer un coupable encens à des divinités sourdes et impuissantes, et le Dieu fort s'est vengé. Lui-même a retranché son peuple. Après avoir arrêté deux fois les belliqueux enfants d'Assur, il leur a lâché la bride : trône, grandeur, puissance, tout est tombé. Qu'est devenu ce grand arbre dont les branches orgueilleuses montaient jusqu'au ciel? La foudre est partie d'en haut, et l'arbre superbe est renversé. Regarde ces ruines, ô mon fils, voilà ce qui reste de Jérusalem! Interroge cette poussière : là s'élevait ce magnifique temple, ouvrage de Salomon et fruit d'un siècle de travail, édifié par cent mille bras, et qu'une heure vient d'anéantir. Ici je reconnais la place où fut naguère le palais de Sédécias; lis sur ces colonnes abattues les titres pompeux que lui prodiguait la flatterie. Dieu! à cette place que tu foules, en ce lieu même, ô mon fils, le dernier roi d'Israël a vu ses enfants, l'unique espoir de sa vieillesse et de Sion, égorgés sous ses yeux que bientôt lui arrachera une troupe forcenée! Jour affreux! jour effroyable! le Jourdain roule dans ses ondes les casques, les dards et les corps mutilés. Partout du sang, partout des cadavres! Dieu du ciel! voilà tes vengeances! »

A ces mots l'auguste vieillard s'arrête, interrompu par ses sanglots : le jeune Israélite mêle ses larmes aux siennes, et tous deux soulagent leur douleur en l'épanchant dans le sein l'un de l'autre. Après quelques instants de silence, l'homme de Dieu se lève, et d'un ton plus solennel :

« Écoute, ô mon fils : ces ruines parlent plus haut que la voix des sacrés prophètes que Sion n'a point comprise. Garde les commandements de l'Éternel, ton Dieu; Jérusalem noyée au sang de ses enfants, en proie aux flammes dévorantes, dispersée

comme la cendre au vent, t'enseigne à quel prix on peut trahir le Seigneur! N'oublie jamais ces enseignements redoutables; qu'ils demeurent gravés au plus profond de ton âme; un jour Dieu peut rétablir ce qu'il a renversé; un jour il peut te choisir toi-même pour accomplir l'œuvre de sa miséricorde. Oui, l'Esprit saint parle à mon cœur, le livre de l'avenir se déroule devant moi. Ciel! où vont des bords de l'Euphrate ces enfants de gloire, la truelle d'une main et le glaive de l'autre? Quel est ce guerrier qui les conduit? Vents, portez-les sur vos ailes! Nations, prosternez-vous, adorez les saints d'Israël. Sors de tes ruines, temple du Seigneur! Ministres du Dieu vivant, préparez vos cantiques. Réjouis-toi, fille de Sion! que tes yeux brillent de l'éclat d'un beau jour : ton Dieu te rend ses bontés, mais tremble de le méconnaître encore. »

Il dit, et le jeune Israélite attendri tombe à ses genoux, lui demande sa bénédiction, et rejoint ses compagnons d'infortune, en méditant les paroles du saint prophète, qui se perd au milieu des ruines de Jérusalem.

V. C.

École normale, 1811.

IV

REPRÉSENTATION DE LA TRAGÉDIE DES PERSES A ATHÈNES.

(510 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Rappelez les circonstances qui inspirèrent à Eschyle sa tragédie des Perses. Entrez dans quelques détails sur les représentations dramatiques de cette époque. Montrez ensuite les Athéniens et tous les peuples alliés qui avaient combattu à Salamine assistant à la pièce d'Eschyle : peignez leurs impressions diverses, à mesure que l'action se déroule à leurs yeux. Il faudra introduire avec art dans le récit les personnages et les accidents qui peuvent lui donner de la vérité et de l'intérêt.

DÉVELOPPEMENT.

Lorsque Eschyle présenta aux archontes sa tragédie des Perses, Athènes ne s'était pas encore relevée de ses ruines, et huit années n'avaient pu suffire à un peuple actif et industrieux pour reconstruire les édifices que les barbares avaient mis en cendres. Mais ces traces de dévastation, qui pour un peuple vaincu auraient été des monuments de honte, n'étaient pas sans quelque prix pour l'orgueil des Athéniens: le souvenir de leurs misères se confondait avec celui de leurs triomphes. Aussi les fêtes n'en

étaient ni moins brillantes, ni moins solennelles : au sein même de cette ville saccagée, l'enthousiasme semblait agrandir le génie, et les arts hâtaient à l'envi leur progrès, pour payer dignement leur tribut à la gloire de la patrie.

Animés d'une généreuse rivalité, les citoyens fournissaient aux dépenses des représentations théâtrales, et, soit par le sacrifice de leurs richesses, soit par l'hommage de leurs talents, ils ajoutaient à l'éclat de ces fêtes, où les actions de grâces adressées aux dieux étaient toujours mêlées aux éloges des guerriers morts pour la patrie, et où retentissaient les noms sacrés de Marathon, de Salamine et de Platée. Déjà l'on avait vu Sophocle, jeune coryphée, célébrer, dans une cérémonie religieuse, la défaite de Xerxès, et le vieux Phrynichus, l'inventeur d'un drame encore grossier, mettre sur la scène les vainqueurs de la Perse. Mais il était surtout réservé au poëte immortel qui venait de trouver la véritable tragédie, au frère d'Amynias et de Cynégire, de célébrer le triomphe de ses concitoyens, et de représenter dans n tableau sublime une victoire à laquelle il avait contribué par ses propres exploits.

Tout semblait concourir au succès de la pièce. Les rivages de Salamine, qu'on apercevait du lieu où elle était représentée, rendaient les souvenirs plus vifs ; et les spectateurs, dont la plupart avaient combattu contre les Perses, devaient facilement s'émouvoir au récit de leurs succès. Mais il manquait un théâtre qui répondît à la majesté du sujet et aux sentiments de grandeur dont les Grecs étaient pénétrés. Les Athéniens, occupés à rebâtir leurs temples, n'avaient pu construire d'édifice pour un genre de spectacle encore nouveau. Des gradins élevés sans art autour de quelques tréteaux avaient servi à la représentation des premiers ouvrages d'Eschyle ; et, tandis que les Perses, abattus, humiliés, cachaient au fond des palais de Suse et d'Ecbatane la honte de leur défaite, les Grecs, libres et couronnés de gloire, s'assemblaient autour d'un échafaudage grossier, pour jouir à la fois et du plaisir de leur triomphe et de l'effroi de leurs ennemis.

Ce fut aux Panathénées qu'Eschyle fit représenter sa pièce : tous les peuples alliés qui avaient combattu à Salamine s'empressèrent d'y assister. Mégare, Corinthe, Lacédémone, l'île d'Égine, envoyèrent les premiers citoyens de leurs villes et surtout ceux qui s'étaient signalés dans le combat.

Six guerriers, Polycrite d'Égine, Amynias, Eumène, Aristide, Cimon et Anagironte d'Athènes, le front ceint des couronnes que la Grèce leur avait décernées, occupaient un banc particulier

orné de guirlandes et couvert de riches tapis enlevés aux vaincus. Déjà le peuple remplissait en foule les gradins, lorsque Thémistocle, entouré de ses amis, parut au milieu de l'assemblée. A son aspect il se fit un grand silence: tous les spectateurs se levèrent, et, comme aux jeux Olympiques, de longs applaudissements succédèrent à ce premier témoignage d'admiration. Tous les étrangers virent avec surprise que le sauveur de la Grèce n'exerçait pas même une magistrature dans son ingrate patrie; on se demandait pourquoi il n'était pas, comme les autres, paré du prix de la valeur, lui, dont les généraux grecs avaient couronné à Corinthe l'habileté et la prudence. Mais le grand homme s'était lui-même refusé à cet honneur, plus occupé alors à cacher ses services qu'à jouir de sa gloire. Ce témoignage de reconnaissance publique fit pâlir ses obscurs ennemis; mais il ne fit naître qu'une faible espérance dans le cœur de Thémistocle: comptant peu sur le retour de ses frivoles concitoyens, ce grand homme alla cacher son émotion dans l'endroit le plus retiré du théâtre.

Le chœur entra sur la scène: on entendit avec intérêt les plus sages vieillards de la Perse exprimer leurs alarmes sur la folle entreprise de leur jeune monarque. A ces mots: « O malheureuse armée des Perses! puisse la ville immense de Suse ne jamais retentir de ce funeste cri!... » on vit l'orgueil national percer à travers un sentiment de pitié involontaire. Ce qui frappa surtout les Athéniens, ce fut la manière énergique et rapide avec laquelle Eschyle fait en quelques vers l'éloge de sa patrie: à chaque réponse du vieillard qui portait l'effroi dans l'âme de la reine, on les voyait se regarder avec complaisance et sourire d'un air de triomphe. Mais les étrangers, et surtout les Lacédémoniens, ne donnèrent aucun signe d'allégresse: leur contenance gênée, et quelques mouvements d'improbation qui échappèrent aux moins circonspects, trahirent leurs sentiments: on s'aperçut de l'impression fâcheuse qu'avait produite en eux cette attention du poëte à ne parler que de sa patrie, et à la représenter comme la seule puissance que Xerxès avait à redouter.

A l'arrivée du courrier, dont les premières paroles sont un cri de désespoir, tous les spectateurs furent comme frappés d'épouvante, la sensibilité l'emporta sur leur ressentiment contre des oppresseurs, et les Grecs, s'oubliant eux-mêmes, donnèrent des larmes aux malheurs de leurs ennemis. Bientôt les noms de Salamine et de Xerxès les rappelaient à eux; la fierté nationale reprit sa place, et des sentiments d'orgueil succédèrent en un instant à cette pitié que la nature leur avait surprise. Toutefois l'éloquent et sublime silence de la reine, ses nobles attitudes peignant par

un jeu muet l'abattement de son âme, les gémissements des vieillards, et, bientôt après, les tendres inquiétudes d'une mère pour son fils, ne laissèrent pas les cœurs sans émotion. Mais, quand le messager raconta la mort des principaux guerriers que les Perses avaient perdus dans le combat on vit à chaque nom les Grecs s'agiter sur leurs bancs, s'adresser la parole, et suppléer au silence du poëte qui ne nommait que le vaincu, en proclamant eux-mêmes le nom du vainqueur au milieu des cris et des applaudissements. Le spectacle fut plus d'une fois interrompu par ces élans d'une joie excessive : en vain les magistrats essayèrent-ils de modérer ces brûlants transports; le poëte seul put rétablir le calme, en fixant l'attention par les beautés d'un nouveau récit. Les premiers vers cependant ne furent pas écoutés en silence : à peine le courrier eut-il rappelé la ruse qui força les Grecs à combattre, que les Éginètes et les Lacédémoniens firent entendre le nom de Thémistocle, soit par une admiration sincère, soit que, piqués des éloges exclusifs prodigués aux Athéniens, ils se fissent un plaisir de contrarier leur coupable silence sur le héros de Salamine, et d'abaisser la gloire de la république en exaltant celle d'un citoyen. Tous les regards se dirigèrent sur lui : on le pria de se lever, et il fut en un instant couvert de fleurs et de couronnes ; mais l'envie ne manqua pas de recueillir avec avidité les éloges donnés par des Spartiates à un citoyen d'Athènes aux dépens de sa patrie.

A cette joie tumultueuse succédèrent des émotions à la fois paisibles et profondes. Ce n'étaient plus des faits secondaires, des exploits particuliers ; c'était la Grèce qui allait lutter contre l'Asie pour conserver sa liberté : toute la narration fut écoutée dans le plus grand silence, et les Grecs, comme entraînés par l'attention, pouvaient à peine se communiquer d'un geste leur admiration et leur plaisir. Mais, quand le messager fit entendre ces paroles : « Enfants de la Grèce ! sauvez votre patrie, sauvez vos femmes, vos fils, les temples de vos dieux, les tombeaux de vos ancêtres ! » un transport d'enthousiasme et de généreuse colère éclata dans toute l'assemblée : la jeunesse sembla prendre une attitude guerrière, comme si l'étranger apportait encore la servitude aux Grecs, et que, debout sur leurs vaisseaux, ils se préparassent à le combattre. Le massacre des Perses dans l'île de Psyttalée termina le récit de la bataille : un jeune Athénien s'écria en montrant Aristide : « Voilà celui qui nous conduisait ! »

« Assurément la pièce est terminée, disaient les spectateurs. — Et ce tombeau, et ces apprêts de sacrifice ? répondaient quelques citoyens. Ne voyez-vous pas que le chœur reste sur le théâtre ? »

Au milieu de cette discussion, Atossa reparaît; l'ombre de Darius est évoquée; elle s'élève du tombeau, et il se fait un grand silence. La douleur des vieillards et de la reine, apprenant encore de nouveaux malheurs, le discours de Darius empreint d'une sombre tristesse, tout l'ensemble de cette scène qui se passe en quelque sorte sur la limite des deux mondes, jetèrent les spectateurs dans un profond recueillement; et ce calme, qui succéda aux impressions tumultueuses du récit précédent, servit comme de repos à l'âme, sans la laisser vide d'émotions. Ici le poëte parut plutôt vouloir donner une leçon à ses concitoyens que célébrer leur gloire ; si l'on excepte quelques passages où est encore tracé l'éloge de la Grèce, on dirait qu'Eschyle n'a fait naître un sentiment religieux dans l'âme de ses auditeurs que pour les mieux disposer à écouter de sages conseils : Darius les donne aux vieillards, mais il s'adresse indirectement au peuple d'Athènes. A la fin de son discours, Darius, en avertissant Atossa de préparer des vêtements pour Xerxès, annonce la dernière et la plus touchante scène de l'ouvrage : bientôt apparaît ce roi, jadis superbe, couvert maintenant de lambeaux et livré aux accablants reproches de ses peuples. Le poëte, du reste, avait tellement disposé les esprits, que l'aspect de ce monarque infortuné inspira moins d'orgueil que de pitié; aucun cri de joie, aucun mouvement d'allégresse n'insulta au malheur; en sorte qu'on put admirer tout à la fois le sentiment de la dignité morale, dans le poëte qui avait composé la pièce, et dans le peuple qui l'avait goûtée.

A peine le chœur s'était-il retiré, que, pour apaiser la multitude qui demandait Eschyle, Ménon, alors premier archonte, fut obligé de le conduire sur le théâtre. Au milieu du tumulte, quelques voix proposent de lui donner la couronne : elle lui est déférée par d'unanimes acclamations. En vain le magistrat exhorte-t-il à attendre la décision des juges : on murmure, on s'agite ; les uns déclarent qu'ils ne quitteront pas le théâtre, les autres se précipitent aux portes pour que personne ne puisse en sortir, et Ménon, voyant ses efforts inutiles, proclame Eschyle vainqueur. Aussitôt tout se calme, et un grand nombre de citoyens se préparent à l'accompagner; mais le poëte se tournant vers la multitude : « Quoi ! Athéniens, tant de monde autour de moi, qui ne suis vainqueur qu'au combat de la poésie ! et celui qui vous guidait à Salamine retournera seul chez lui ! » A ces mots, il s'avance vers Thémistocle qui lui tendait la main, et lui fait hommage de sa gloire, en lui disant : « Voilà ce qu'on gagne à être votre historien ! » On applaudit à la parole d'Eschyle; la jeunesse d'Athènes s'assemble autour de Thémistocle, et, for-

mant son cortége, lui rappelle les jours où il était l'idole de ses concitoyens.

Adimante et Cratine s'étaient empressés de quitter le théâtre, pour ne pas être témoins de cette scène. En voyant passer Thémistocle : « Ne dirait-on pas un satrape avec toute sa suite ? dit Adimante ; que ne les mène-t-il tout droit à la citadelle ? Quand Pisistrate s'en empara, sa garde n'était pas si nombreuse.

— C'est un grand bonheur pour la république, répondit Cratine, que les élections des magistrats ne soient pas trop prochaines; la tragédie des Perses pourrait bien nous valoir un tyran.

— Demain, au gymnase, je veux faire rougir notre jeunesse de s'être laissé tourner la tête par une pièce de théâtre, et d'avoir servi d'escorte au protégé de Sparte.

— Point de remèdes violents pendant l'accès. J'ai examiné tout le cortége ; le danger n'est pas si grand que je le pensais d'abord : excepté trois ou quatre anciens partisans qu'il traîne toujours à sa suite, les autres n'ont pas encore le droit de suffrage. »

« Vous devez être bien satisfait de votre Eschyle, disait un peu plus loin Androdamas à son hôte ; il vous a sacrifié toute la Grèce. Qui se douterait jamais, en voyant sa tragédie, que les Lacédémoniens combattirent à Salamine, et que les Éginètes y remportèrent le prix de la valeur ?

— Vous avez tort de vous plaindre, Androdamas : Eschyle n'est pas un historien. Hérodote vous rendra justice ; mais pour celui qui célèbre la gloire de sa patrie, pourquoi vouloir absolument qu'il parle de Sparte ? N'avons-nous pas donné d'assez grandes preuves de notre modération, en vous laissant le commandement à Salamine et à Platée ? Croyez-vous fermer la bouche à nos poëtes, comme votre Eurybiade imposait silence à Thémistocle ? ou faudrait-il nous interdire le spectacle, à moins qu'on n'y célèbre vos exploits ? En vérité, Androdamas, c'est trop compter sur notre patience. »

J. H. P.

École normale, 1823.

V

MORT DE JUDACILIUS.

(89 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Pendant la guerre sociale, la ville d'Asculum, depuis longtemps assiégée par Pompée, était réduite aux dernières extrémités. Un des chefs les plus intrépides des Italiotes révoltés contre Rome, Judacilius, avait imposé à la ville la nécessité d'une défense désespérée. Cependant on parlait enfin de se rendre, et la parti favorable aux Romains commençait déjà à se montrer.

Judacilius l'apprend. Il guerroyait alors dans les environs : il fait prévenir les défenseurs de la ville, que le lendemain il tentera de forcer les lignes des Romains et de pénétrer dans la ville avec huit cohortes; il leur ordonne de faire en même temps une sortie violente contre les assiégeants.

A l'heure fixée, Judacilius attaque les Romains. Mais les habitants d'Asculum, découragés ou espérant peut-être par leur immobilité désarmer la vengeance des Romains, restent dans leurs murs. Furieux de cette trahison, Judacilius redouble d'efforts, et se jette enfin dans la ville, dont les habitants n'osent lui fermer les portes.

D'un coup d'œil il a reconnu qu'une plus longue défense est impossible. Par son ordre, les soldats égorgent les partisans des Romains, puis viennent s'asseoir à un banquet que Judacilius leur a fait préparer dans le principal temple de la ville. Le repas fini, ils se tuent après avoir allumé l'incendie sur plusieurs points de la ville. Pompée vainqueur ne trouve dans Asculum que des ruines et des cadavres.

DÉVELOPPEMENT.

Après une lutte terrible, Judacilius, à la tête de ses cohortes, avait forcé les retranchements de Cn. Pompée, et pénétré dans Asculum, sa lâche et perfide patrie. Dès son arrivée, il lut sur les pâles visages de la foule, que toute résistance était impossible. Asculum était perdue, et Rome bientôt pourrait assouvir sa vengeance. Mais Judacilius résolut de la prévenir : il ne voulait laisser au triomphe de Pompée ni ennemis à punir, ni traîtres à récompenser. En ce moment même, le sang des traîtres coulait dans la ville, et Judacilius vengé pouvait mourir.

Le soir, au coucher du soleil, Judacilius, suivi de ses compagnons, se rendit au principal temple d'Asculum. Ce temple, situé sur le penchant d'une colline, dominait la ville et la campagne. A ses pieds, Asculum déserte était ensevelie dans un silence de mort : au loin, à travers le crépuscule, on distinguait le camp de Pompée, et de temps en temps les ténèbres naissantes étaient éclairées par la flamme des bûchers qui dévoraient les plus braves des Romains. A cette vue Judacilius s'arrête : la joie et la ven-

geance éclaira un instant ses yeux, mais bientôt, reprenant sa marche, il entra dans le temple.

Là, près du sanctuaire, s'élevait un vaste bûcher où gisaient entassées les richesses d'Asculum : c'étaient des étoffes précieuses, des bijoux, des armes enrichies d'or et de pierreries, ornements destinés à d'autres fêtes, et qu'Asculum admirait dans de meilleurs jours. C'étaient les annales publiques, les tables où la patrie vivait tout entière dans les exploits des citoyens ; les couronnes militaires que Rome elle-même avait autrefois données aux soldats asculans, quand de leur sang elle acquérait le monde; les statues des dieux, couchées sur leurs coussins sacrés : au sommet du bûcher était étendu un lit funèbre.

Cependant, un grand festin se préparait ; sous le vestibule du temple, les soldats de Judacilius, couchés autour de tables somptueuses, semblaient oublier leurs fatigues et leurs malheurs. Étourdis par le vin, ils entonnent les chants de la patrie, et les collines, qui le matin retentissaient de leurs cris de guerre, répétaient, dans le silence de la nuit, leurs hymnes de victoire. Seul, pensif, les yeux tournés vers la campagne, Judacilius se taisait. En ce moment, la lune s'avançait lentement dans le ciel, éclairant de ses rayons les monts, la plaine et la ville ; tout à coup Judacilius se leva :

« Asculans, dit-il, tout à l'heure, quand vous chantiez les chants de nos pères, je regardais la campagne, et j'ai cru voir nos frères que nous avons laissés dans la plaine, se lever à ces accents connus de la patrie, écouter attentivement, puis de la main nous appeler vers eux. Ils sont libres, et, sur le sol de leur patrie, près des collines qu'ils ont défendues de leur sang, ils commencent leur sommeil bienheureux. Et moi aussi, Asculans, je dormirai bientôt avec eux. Quand le soldat a bravement combattu tout le jour, le soir il s'endort sous la tente et il oublie un instant les fatigues et le danger. Depuis longtemps je combats pour ma patrie : depuis longtemps j'ai fatigué mon corps, risqué ma vie, jours et nuits, pendant des mois entiers; je n'ai pu sauver Asculum ; ma tâche est finie : il est temps de me reposer.

« Demain Pompée sera dans Asculum : demain les légions romaines franchiront fièrement ces murs sans défense : mais je n'assisterai point à ce honteux spectacle. Non, non, mes yeux seront fermés avant de voir ces maîtres odieux sur les places d'Asculum, dans les demeures de nos aïeux, avant de voir mes concitoyens, mes enfants, ma femme, traînés en esclavage et livrés à la brutalité de leurs soldats. Je serai étendu froid et inanimé, avant que des chaînes honteuses chargent mes mains.

Je mourrai vainqueur des Romains et vengé de mes ennemis, je mourrai libre.

« Et vous, mes compagnons, braves Asculans, qui, depuis si longtemps, partagez ma vie errante et menacée, refuserez-vous de partager mon repos? Asculum est condamnée, tout effort pour la sauver est impossible. Mourez donc avec votre chef, et les dieux vous récompenseront. Mourez, et nous quitterons ensemble cette longue et inutile misère pour un bonheur éternel, pour une liberté que nous avons ici cherchée en vain. Mourez, et nous fuirons le déshonneur et les Romains pour retrouver nos frères, nos ancêtres et les grands hommes qui sont morts pour être libres. Voici une coupe de poison ; bien souvent, dans les montagnes, nous avons partagé ensemble quelques morceaux de pain ; ce soir je partage avec vous cette coupe. Peut-être ma mort sera plus lente ; mais du moins je mourrai avec des amis. »

Judacilius prit alors la coupe : « Salut, coupe libératrice ! Salut, mort qui me tends les bras : tu ne m'appelleras pas en vain. Et vous, dieux infernaux, recevez cette dernière libation : exaucez les vœux d'un mourant. Que vos furies vengeresses s'attachent à notre cruelle ennemie : qu'une fois Rome sente sur sa tête ce joug de fer, sous lequel elle veut courber nos fronts ; et que cette superbe maîtresse du monde rampe à son tour, comme une esclave, aux pieds des tyrans qui la déchireront ! »

Alors la coupe funèbre circula autour de la table, et tous, graves et recueillis devant la mort, accomplirent avec majesté le sacrifice. Ils restèrent ainsi toute la nuit, sentant la mort se glisser dans leurs veines et roidir peu à peu leurs membres glacés. Ils s'entretenaient de leurs exploits passés, du malheur d'Asculum, de leurs espérances pour une meilleure patrie ; et ces âmes héroïques, dégagées de leurs corps, montaient déjà jusqu'au séjour des dieux.

Le lendemain, quand les Romains entrèrent dans Asculum, ils trouvèrent aux portes de la ville les cadavres de leurs partisans ; dans les rues, l'incendie et la mort; et sur le sommet de la colline, le temple noirci et dévoré par la flamme, quelques cendres, et des armes rongées par le feu. E. M.

Lycée Louis-le-Grand, 1850.

VI

MÊME SUJET.

(Voir la matière du n° v.)

Trahi par les habitants d'Asculum qui, par une lâche inaction, l'avaient laissé seul aux prises avec les légions romaines, Judacilius, un des chefs les plus intrépides de la guerre Sociale, avait pénétré, suivi d'une poignée d'Apuliens, jusqu'au sein de la ville. Tant de courage aurait dû désarmer les dieux, mais les dieux étaient pour Rome : Asculum, ruinée par un long siége, n'offrait à son défenseur que des remparts prêts à tomber. Judacilius comprit que l'Apulie était perdue; dès lors il n'eut plus qu'une pensée; vivre libre n'était plus en son pouvoir ; mais il pouvait mourir libre.

Par son ordre, un grand festin s'apprête dans le temple de la Victoire; mais, au lieu du tumulte des sacrifices, partout règnent le silence et la consternation. Les murailles du vestibule et les lits qui recevront les convives sont couverts de draperies noires. On voit, au fond du sanctuaire, la statue de la déesse voilée, et, à travers les colonnes du portique, un immense bûcher, où des soldats apportent et entassent sans relâche l'or, l'argent, les vêtements de pourpre, les meubles précieux, toutes les richesses dont les vainqueurs d'une ville ornent leur triomphe. Au sommet du bûcher s'élève un lit funèbre, simple et sans tous les ornements que l'on brûle avec un mort illustre ; seulement des armes, une épée encore teinte de sang, et les statues des dieux.

Au coucher du soleil, Judacilius s'avança vers le temple d'un pas lent et grave. On voyait empreinte sur son visage une douleur profonde, mais calme, et, en même temps, je ne sais quelle joie et quelle sérénité, comme celle d'un homme qui va savoir bientôt si la justice et la liberté qu'il a défendues pendant sa vie ne sont que des chimères, ou si elles ont leur source dans le sein même de la divinité. Assis au milieu de ses amis, il les exhortait, les consolait; mais la vue du bûcher, toujours présente, réveillait sans cesse leur douleur. Quand on eut fait à Jupiter les libations consacrées, et que Judacilius lui-même eut versé la dernière coupe en l'honneur du génie de la liberté, il se leva, regarda longtemps ses compagnons, comme si, au moment de les quitter, il voulait graver plus vivement leur image dans son âme, et leur adressa ces paroles :

« Mes amis, je vais mourir ; ma tâche est achevée, puisque je

ne puis plus servir ma patrie. J'ai assez vécu sur la terre ; je ne serais plus pour elle qu'un fardeau inutile ; il vaut mieux rendre mon âme aux dieux immortels qui me l'ont donnée. Après tant de travaux et de luttes pour la liberté, j'irai sans crainte leur demander mon salaire ; ils m'avaient envoyé pour travailler au bonheur de ma patrie ; mais tous mes efforts se sont brisés contre la nécessité ; je n'ai plus rien à faire dans le monde : les dieux m'ont rappelé.

« Tant qu'un peu d'espoir est resté au fond de mon âme, j'ai combattu avec vous ; j'aurais cru aussi honteux de me dérober à la guerre par la mort que par la fuite. Vous le savez, vous tous qui m'avez vu percer au travers du camp de Pompée et y laisser des traces sanglantes de mon passage. Mais aujourd'hui, pressé de tous côtés par les légions, enfermé dans une ville dont les murailles s'écroulent, trahi par mes concitoyens, pour la première fois de ma vie, je n'attendrai pas l'ennemi. Je ne donnerai pas aux Romains le spectacle de mon esclavage ; j'irai chercher au ciel la liberté. Mais je mourrai avec la consolation d'avoir servi ma patrie jusqu'à mon dernier souffle : les traîtres qui la vendaient aux Romains ne jouiront pas du prix de leur crime ; ils ne sont plus. Périssent ainsi tous les amis de Rome !

« Tout à l'heure je m'endormirai libre, comme j'ai vécu ; mais je ne craindrai plus d'être réveillé par les outrages des ennemis victorieux. Je leur échapperai tout entier ; ma cendre même, dispersée par les vents, ne sera pas souillée par leurs mains infâmes. Mais vous, mes compagnons, irez-vous parer le triomphe de Pompée, amuser la populace de Rome, et livrer à ses lâches insultes les défenseurs de l'Apulie ? N'avez-vous tant souffert que pour cette honte, la plus cruelle de toutes ? Suivez plutôt mon exemple ! Réunis dans ce festin, ne nous séparons plus. Nous avons livré assez de batailles, supporté assez de fatigues ; reposons-nous un instant, comme des soldats en campagne, quand le soir tombe ; puis, allons ensemble chercher une autre vie, s'il est, comme je crois, un rivage au delà du Styx ; s'il n'en est point, abîmons-nous ensemble dans le tombeau. Nous sommes vengés, nous n'avons plus rien à attendre ; allons retrouver les amis qui nous ont précédés. »

Il s'arrêta ; tous les convives gardaient le silence ; mais ce silence indiquait une résolution profonde enracinée dans leurs cœurs. Un calme lugubre régnait dans le temple ; on n'entendait que le bruit des béliers qui ébranlaient les murs de la ville et les cris lointains des soldats de Pompée impatients de monter à l'assaut. Judacilius reprit :

« Eh bien ! vous les entendez ! ils s'irritent de notre résistance ; ils voudraient déjà nous voir chargés des chaînes que nous avons méritées en défendant l'Apulie et notre liberté. Compagnons, ne donnons pas aux Romains le plaisir de la vengeance. Qu'ils entrent dans cette ville, puisque les traîtres dont nous avons fait justice la leur ont livrée; mais qu'ils n'y trouvent personne. Qu'ils s'avancent avec terreur à travers les rues désertes, jusqu'à nos bûchers et qu'ils frémissent de ne rencontrer, pour prix de leur triomphe, que des cendres et des ossements ! Suivez-moi, si vous aimez votre chef ! Ne troublez pas un repos que j'ai acheté si cher ! Pourrais-je reposer tranquille, si je mourais avec la pensée que mes amis sont esclaves de Rome? suivez-moi, c'est encore à la liberté que je vous conduis ! »

Judacilius se tut et marcha vers le bûcher. Debout au sommet, après quelques instants de silence, il ordonna qu'on lui apportât la coupe empoisonnée ; il en répandit quelques gouttes à terre, en invoquant les dieux mânes ; puis il but et s'étendit d'un air calme sur le lit funèbre : « Adieu, compagnons, je vous attends.» Ce furent ses dernières paroles, sa tête se pencha sur le lit et ne se releva plus. Ses amis mirent le feu au bûcher, qui dévora en un instant le plus brave des Asculans et les dieux de sa patrie. Pompée entra dans la ville ; mais un amas d'ossements à demi consumés et les maisons en flammes lui montrèrent comment les compagnons de Judacilius savaient mourir et se venger.

A. A.

Lycée Louis-le-Grand, 1850.

VII

LES PRIÈRES.

(Vers 170 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Racontez que Lucien, sur la fin de sa vie, revenant des fêtes de Jupiter, auxquelles il avait assisté, étourdi et fatigué du fracas des réjouissances publiques, s'assit au pied d'un arbre et s'endormit.

Il crut en songe voir apparaître Jupiter qui l'invitait à venir écouter avec lui les prières des hommes. Le maître des dieux lève une petite trappe placée au pied de son trône, et à laquelle se rendent les vœux et les sacrifices des mortels.

Choisissez parmi les folles prières adressées chaque jour au souverain dispensateur des grâces celles qui vous paraîtront d'une extravagance plus piquante et plus risible. Introduisez, si vous voulez, un écolier, un avare,

un médecin, un rhéteur, un vieillard, etc., et prêtez à leur langage un tour à la fois naturel et plaisant.

Lucien est pris d'une si grande envie de rire, qu'il se réveille en sursaut.

DÉVELOPPEMENT.

Lucien, sur la fin de sa vie, passa quelque temps auprès du philosophe Xilander, qui demeurait à quelque distance d'Athènes. Un jour, après avoir assisté aux fêtes de Jupiter que les Athéniens célébraient avec la plus fastueuse magnificence, il revenait le soir chez son hôte, encore étourdi du fracas des réjouissances publiques, fatigué de la pompe des sacrifices et de la folie des adorateurs, après tout, content de sa journée : car jamais le monde ne lui avait paru plus ridicule ; jamais il n'avait amassé contre les hommes plus de traits malins, plus de piquantes plaisanteries. Je ne sais quel auteur ajoute encore que les fumées légères d'un vin de Chio pouvaient aussi contribuer à éclaircir les sombres vapeurs de la morale dans le cerveau du bon vieillard. Il s'assit au pied d'un arbre pour se reposer quelques instants. C'était une des plus belles nuits de l'Attique. Tout était calme autour de lui. La lune commençait à répandre sur les campagnes sa douce et pâle lumière, qui semblait inviter au sommeil. Le philosophe a bientôt cédé à tant d'impressions agréables, et voici comment il termina sa plaisante journée par une vision plus plaisante encore.

Il vit s'ouvrir les portes de l'Olympe. Le grand Jupiter, du haut de son trône, lui fit signe de s'en approcher. Le dieu n'avait plus ce front terrible qu'Homère nous représente chargé de menaces et faisant trembler les cieux. Il souriait au sage mortel, et paraissait jouir de sa surprise : « Bonjour, Lucien, sois le bienvenu ; je vais donner audience aux prières des hommes ; veux-tu les écouter avec moi ? » Confus d'un tel honneur, le philosophe répondit à Jupiter par un compliment assez mal tourné, que j'épargnerai au lecteur avec beaucoup d'autres détails. Alors le père des dieux lui ordonna de lever une petite trappe placée au pied de son trône, à laquelle se rendent de toutes les parties de la terre les vœux et les sacrifices des mortels. A peine la trappe fut-elle levée, qu'un épais nuage de fumée pensa suffoquer le philosophe : en même temps, un tumulte effrayant de mille voix l'étourdit au point qu'il se crut devenu sourd pour tout le reste de sa vie. Jupiter, qui ne laissait pas d'être lui-même incommodé de ces bouffées, appela le fougueux Borée, et, ne pouvant faire entendre sa voix, il lui commanda par un signe de tête de chasser avec son haleine cette vapeur importune. Mais il était impossible de rien

distinguer parmi cette confusion de cris et de vœux. Seulement, les mots de richesses, d'honneurs, de longues années, se faisaient entendre sans peine, parce qu'ils étaient répétés plus souvent que les autres et avec plus de ferveur. Alors Jupiter baissa la trappe, et la laissa presque fermée, de manière qu'il ne pouvait plus entrer qu'une prière à la fois.

La première qu'ils entendirent fut celle d'un jeune écolier d'Athènes : « Grand Jupiter, disait-il, tu connais mon mérite. Tu sais combien je suis au-dessus de mes rivaux ; qu'ils disparaissent devant ma gloire, humiliés et confondus. J'ai deux vases d'argent : l'un est pour le maître qui nous juge, l'autre est pour toi, si tu accomplis mes vœux... — Seigneur Jupiter, dit le philosophe, n'enverrez-vous pas Mercure couper les oreilles à ce faquin-là ? — Pas si vite, mon cher Lucien : ne sais-tu pas qu'il faudrait aussi les couper à toute la jeunesse d'Athènes ? Mercure en aurait pour plus d'un jour. » Tout à coup il fut interrompu par un concours de vœux que lui adressait tout un peuple pour la santé d'un tyran. Lucien fut bien surpris, lorsque, après avoir écouté des prières élancées avec tant de ferveur et de dévotion, il entendit les mêmes voix murmurer sourdement des malédictions contre leur prince et des reproches à Jupiter de ce qu'il n'avait pas encore écrasé ce tyran. Mais le maître des dieux fut si indigné de la bassesse de ces misérables, qu'il accueillit pour les punir leur premier vœu et rejeta le second.

Venaient ensuite des prières plus communes. Un pieux jeune homme suppliait Jupiter de délivrer au plus tôt son vieil oncle, dont il attendait un ample héritage, des misères de la vie humaine. Un avare demandait encore un sac d'argent ; un médecin demandait des malades ; un plaisant, des bons mots ; un rhéteur des phrases.

Tandis que le philosophe faisait en lui-même des réflexions sur toutes ces prières, un vent doux et agréable sortit de la trappe ; mais il reconnut ensuite que c'étaient des soupirs confus et accompagnés d'une odeur suave composée de fleurs et de parfums. Bientôt ils furent suivis de complaintes, de gémissements. Il n'était question que de blessures, de tourments, de dards, de cruautés, de désespoir et de trépas. « Dieu du ciel ! s'écria Lucien, quels sont les malheureux condamnés à de si affreuses tortures ? Quelle horrible bataille se livre aujourd'hui sur la terre ? — Ce n'est rien, répondit Jupiter, tout ce bruit vient de l'île de Paphos ; chaque jour je suis importuné de semblables fadeurs, et je vais commander aux vents de leur intercepter désormais tout passage. » « Père des dieux et des hommes, disait une voix

cassée, je ne demande plus de votre bonté qu'une année de vie, et je mourrai content. — Voilà bien le plus impertinent vieillard qui soit au monde! dit Jupiter. Il y a plus de seize ans qu'il m'adresse le même vœu. Il me demandait, lorsqu'il n'avait encore que soixante-dix ans, de le laisser vivre jusqu'à ce qu'il pût voir sa fille mariée. Je le permis. Ensuite il ne désira plus que de voir finir l'éducation de son petit-fils; maintenant qu'il a obtenu de moi toutes ces faveurs, il me supplie de lui laisser achever une maison qu'il fait bâtir. Je suis las de tant de vains prétextes pour prolonger une carrière déjà trop longue.

« Mais quoi! continua-t-il avec colère, n'entendrai-je jamais que des vœux insensés et de folles demandes? Ne recevrai-je jamais une prière raisonnable de tant de mortels qui m'en font chaque jour? » Le dieu irrité allait pousser la trappe en murmurant, lorsque Lucien le pria d'entendre encore une voix qu'il reconnut pour être celle de son hôte, l'Athénien Xilander, et l'un des philosophes les plus estimés de son temps. « Volontiers. Peut-être enfin celui-là sera-t-il raisonnable pour tous les autres. — Grand Jupiter, disait le philosophe, c'est par ma sagesse que j'ai acquis tant de réputation; augmentez en moi cette sagesse si précieuse; faites croître en même temps cette barbe épaisse, sans laquelle tout mon mérite.... » Jupiter indigné fit retomber la trappe avec violence, et Lucien fut pris d'une si grande envie de rire, qu'il se réveilla en sursaut. V. C.

École normale, 1811.

VIII

LES GOTHS DANS ATHÈNES.

(Vers 260 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Sous le règne de Gallien, lorsque de tous côtés l'empire romain était en proie aux invasions des barbares, les Goths, après avoir ravagé le Péloponèse, et pillé les villes de Sparte, d'Argos, de Corinthe et de Thèbes, s'emparèrent aussi d'Athènes vainement défendue par Cléodâmas. La ville fut saccagée : les Goths rassemblèrent, dit-on, les bibliothèques qu'elle renfermait et se disposaient à les livrer aux flammes, lorsqu'un de leurs chefs, montant à la tribune qui avait retenti des accents de Démosthène, proposa d'épargner ces monuments d'un art corrupteur, qui entretiendraient dans l'âme des Grecs la mollesse et la lâcheté avec le goût et les passions frivoles.

Vous ferez parler le barbare comme il convient aux préjugés du temps et au caractère d'un tel orateur. Vous ajouterez quelques réflexions sur l'influence qu'il impute à la culture des lettres.

DÉVELOPPEMENT.

Gallien venait de succéder à Valérien son père. Tandis que cet empereur, plongé dans la mollesse, ne se souvenait qu'il était le maître du monde que pour s'abandonner avec plus de licence à ses honteux penchants, tandis que l'Égypte, l'Illyrie et la Gaule se faisaient de nouveaux empereurs, une nuée de barbares se précipita tout à coup sur l'Orient sans défense. C'étaient les Goths, qui plus tard devaient fonder un double empire sur les débris épars du colosse romain. Les barbares se répandirent sur la Grèce comme un torrent dévastateur : Sparte, Argos, Thèbes, Corinthe furent presque en même temps prises et saccagées. Ce n'était plus alors que la Grèce pouvait armer des hommes libres contre l'invasion étrangère ; des soldats romains gardaient les Thermopyles, et la vue des trophées de Marathon ne pouvait plus réveiller, dans des âmes amollies et endurcies à l'esclavage, que le sentiment de la servitude présente et le souvenir impuissant de la liberté qui n'était plus. En vain le brave Cléodamas, enfermé dans les murs qui avaient vu naître Thémistocle, voulut-il opposer une digue à l'impétuosité des hordes asiatiques ; Athènes fut forcée. Ce n'était pas un tel vainqueur qui pouvait, en faveur des morts, pardonner aux vivants ; ce n'étaient pas de telles armées qui n'usaient de la victoire que pour relever la garde des remparts et arborer sur des murs conquis un étendard victorieux. Les Goths, altérés de sang et de pillage, se précipitèrent dans la ville soumise, et la mort, sous mille formes différentes, y pénétra de toutes parts avec eux. Pendant deux jours, ils promenèrent dans ces murs leur fureur indisciplinée ; enfin, rassasiés de meurtres et de sang, ils s'arrêtèrent pour contempler l'affreux spectacle qu'Athènes présentait à leur barbarie satisfaite. Mais ils veulent signaler leur repos par un exploit nouveau : toutes les bibliothèques de la ville avaient été rassemblées dans la place publique ; ils s'y rendent en foule.

Ce fut alors un étrange et cruel spectacle, de voir cette auguste enceinte, consacrée par tant de grands souvenirs, profanée par des Goths victorieux ! Tandis que les Athéniens fixaient sur les vainqueurs des regards où se peignait un triste et stupide étonnement, tandis qu'ils s'efforçaient en vain d'élever vers le temple de Minerve protectrice leurs mains chargées de chaînes, les barbares, confusément entassés sous les portiques des temples, voyaient d'un œil indifférent ces merveilles des arts et du génie. Leurs traits sauvages, leur costume asiatique, leurs cris discordants formaient un douloureux contraste avec ces monuments

d'un peuple ingénieux et policé : la victoire des Goths était comme le triomphe de la barbarie sur la civilisation. Leurs armes reposaient suspendues en trophées aux colonnes des édifices ; et leurs lances, rougies du sang athénien, s'élevaient en faisceaux autour de ces marbres captifs. Ce peuple de statues, qui remplissait les portiques, semblait représenter dans cette enceinte les générations qui n'étaient plus ; Thémistocle semblait avoir pris une attitude plus menaçante, et tous ces vieux héros paraissaient reprocher à leurs faibles descendants d'avoir laissé profaner le sanctuaire de la liberté.

Cependant un barbare s'avançant au milieu de l'assemblée : « Que tardez-vous, compagnons ? s'écria-t-il ; hâtez-vous de livrer aux flammes ces monuments de servitude : nous n'avons pas besoin d'emporter dans nos forêts ces prétendus trésors, mais il faut les ravir aux vaincus. Il suffira de quelques instants pour anéantir tout ce qu'ils ont pensé depuis deux mille ans : hâtons-nous, compagnons, de consumer ces lâches productions de leur faiblesse. »

On applaudit à sa brutale insolence : déjà la flamme était prête ; c'en était fait de ces éternels monuments d'une gloire impérissable, c'en était fait de la renommée de tant de grands hommes. Mais l'arrogante ignorance d'un barbare conserva à la postérité cet héritage immortel de la science et du génie. Un des chefs de l'armée victorieuse s'élance sur cette tribune, qui avait retenti des accents de Démosthène : « Compagnons, s'écrie-t-il, qu'allez-vous faire ? arrêtez ; vous méprisez les Athéniens ; votre vertu s'irrite de leur faiblesse, et veut anéantir ces monuments d'un art corrupteur. Et moi aussi, je partage cette vertueuse indignation. Mais quoi ! voulez-vous anéantir les instruments de votre victoire ? voulez-vous retirer des mains de votre ennemi le poison lent dont il s'abreuve, et qui fait couler dans ses veines la faiblesse et la lâcheté ? Ah ! laissez-les, laissez-les plutôt entretenir leur mollesse de ce perfide aliment : ce sont leurs vaines sciences, dont ces livres sont les dépositaires, qui ont fait germer dans leur âme des semences de corruption. Voyez ce que vous êtes, voyez ce qu'ils sont ! Fiers d'une noble ignorance, nous laissons aux peuples civilisés les arts, les sciences, vains jouets de leur frivolité, ainsi que le guerrier arme son bras de la lance des combats, et remet une oisive quenouille entre les mains de sa faible compagne. Nous n'avons, il est vrai, ni des poëtes pour chanter nos exploits, ni des philosophes pour nous enseigner la justice ; mais les Athéniens discourent en beau langage des vertus qu'ils n'ont pas ; et nous, nous pratiquons la

vertu sans en parler. Si nous n'avons pas des poëtes pour immortaliser nos exploits, nous savons vaincre du moins, et c'est un art qu'ont désappris les Athéniens en lisant les chants de triomphe de leurs ancêtres. Tandis que notre jeunesse s'exerce à faire siffler dans les airs une flèche rapide, à combattre les bêtes féroces, à serrer les flancs d'un coursier agile, la jeunesse athénienne se presse autour d'un sophiste; c'est dans ces portiques qu'elle se forme à supporter les intempéries des saisons et les fatigues de la guerre. On entretient l'Athénien des combats de ses pères; il apprend à réciter les noms de ces héros d'autrefois, mais il n'apprend pas à les imiter, et sa main pourrait à peine soulever ces armes que leurs pères vainqueurs consacrèrent aux dieux. Pour eux, la justice est une science; la valeur, un calcul; mais, sur le champ de bataille, ils oublient les honteuses leçons d'un gladiateur mercenaire. Laissons-les donc, braves compagnons, laissons-les nourrir leurs âmes des préceptes d'une sagesse menteuse; laissons-leur ces livres, instruments de corruption et de servitude.

« Tandis qu'ils chanteront en vers harmonieux leur ville saccagée par les enfants du Nord, préparons-nous à des victoires nouvelles. Ces livres que nous leur laissons, voilà les chaînes que nous leur imposons, voilà le joug que leur faiblesse n'osera secouer. Qu'ils négligent encore la science des combats, la seule digne de l'homme, pour se livrer à des occupations frivoles, à des arts imposteurs ; notre triomphe n'en sera que plus facile, quand les jours marqués par nos devins seront enfin arrivés, et que les hordes du Nord feront rouler leurs maisons errantes jusqu'au bout de ce monde inconnu promis à leurs armes triomphantes. »

Ainsi parlait un barbare. Malheureux sans doute, celui qui blasphémait ainsi les plus nobles créations du génie! plus malheureux encore, ces Athéniens dont la lâcheté semblait justifier de pareils blasphèmes! Mais quoi! devait-on accuser de la faiblesse de leurs concitoyens ces philosophes dont les grandes et sublimes leçons élevaient l'âme à toutes les vertus, ces poëtes, chantres de la gloire, dont les vers étaient la plus belle couronne des héros victorieux? Ah! ce n'était pas dans les chants du divin Homère, ce n'était pas en contemplant sur un champ de bataille l'impétuosité d'Ajax, la valeur de Diomède, la bravoure d'Hector, et l'indomptable ardeur du fils de Pélée, que les Grecs avaient appris à céder à l'ennemi un triomphe facile! Avaient-ils pris des leçons de lâcheté dans les chants immortels de ce poëte, qui distribuait la gloire aux jeux de l'Isthme et d'Olympie ? ou bien dans les vers de ce fougueux Eschyle, qui célébrait des exploits auxquels il s'était associé, et faisait apparaître l'ombre

consternée de Darius pour proclamer les victoires d'Athènes ? Et toi, Tyrtée, toi, dont les vers étaient des cris de guerre et des promesses de victoire, était-ce toi qui avais dit à ces Athéniens : « Renoncez à la gloire des armes; abandonnez aux barbares l'honneur vulgaire de vaincre dans les combats? » Et quoi! n'était-ce pas sur cette même tribune, profanée par un orateur descendu du Caucase, que tant d'orateurs citoyens avaient fait honneur à la parole, en prêtant le secours de leur éloquence aux plus nobles inspirations du patriotisme? Était-ce donc dans les livres de leurs philosophes, que les Athéniens avaient trouvé l'apologie et l'encouragement de leur lâcheté ? Mais cet homme, le plus sublime comme le plus modeste des philosophes, qui ne laissa d'autre livre à la postérité que les vertus de sa vie et le grand exemple de sa mort, Socrate, combattait avec intrépidité sous les murs de Potidée. Platon consacrait son éloquence à célébrer les guerriers morts dans les combats. Xénophon, avant d'être grand philosophe, avait été bon soldat et savant capitaine; et la retraite des Dix-Mille perpétue autant le souvenir de son nom que la douceur de son éloquence et les charmes de sa sagesse. Ah! gardons-nous de le croire: non, les lettres, ce présent sublime que le ciel a fait à l'homme, les lettres qui éveillent le premier enthousiasme de la jeunesse, qui font l'étude et le délassement de l'âge mûr, la gloire et la consolation de la vieillesse, ne peuvent faire germer dans les âmes aucun sentiment indigne de leur céleste origine. Les lettres sont associées à toutes les vertus guerrières et politiques; elles se rattachent à tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes. Loin d'enseigner la lâcheté, les lettres excitent le courage du guerrier, le délassent de ses fatigues, immortalisent ses exploits. Les lettres ont perfectionné l'art des combats ; et si les Alaric, les Attila, dont la valeur n'était qu'un instinct grossier qui les précipitait au milieu des dangers, se sont parés d'un mépris superbe pour un art qu'ils ne connaissaient pas, d'autres conquérants, d'une valeur plus éclatante encore, ont vengé hautement cet art sublime de la dédaigneuse ignorance de ces héros barbares. C'est pour obtenir les suffrages d'un peuple ingénieux, qu'Alexandre exposait chaque jour sa fortune et sa vie ; et quand, vainqueur de Darius, il ne vit plus de guerrier que l'admiration des hommes élevât jusqu'à lui, c'est dans Homère, que son émulation alla chercher des modèles ; il s'efforça de surpasser ces héros agrandis par les vers du poëte ; et c'est peut-être au chantre d'Achille que la Grèce dut Alexandre. L. D.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1827.

IX

CONVERSION DE SAINT AUGUSTIN.

(386 ans après J. C.)

1re MATIÈRE.

Frappé d'une lumière nouvelle et inattendue, Augustin s'approche d'Ambroise pour dissiper entièrement les ténèbres de son esprit, qui commencent à s'évanouir. Il vient d'entendre des paroles qui retentissent dans son cœur; il a trouvé ce qu'il cherchait depuis si longtemps. Qu'Ambroise achève l'ouvrage qu'il a commencé sans le savoir. Augustin peindra vivement les erreurs de sa jeunesse, les recherches et les égarements de son esprit. Tourmenté d'une insatiable curiosité, il a voulu connaître toutes les religions, toutes les philosophies de l'Orient et de la Grèce : il n'avait rapporté de là que trouble et confusion. Ignorant et l'univers et Dieu lui-même, il s'abandonnait à la croyance qui suppose deux divinités, l'une bienfaisante et l'autre funeste, qui se partagent également le monde et le cœur de l'homme. Du haut de la chaire de Milan, une lumière vient de lui apparaître ; il croit au Dieu d'Ambroise, il croit à la religion des persécutés et des martyrs ; il veut la défendre et l'agrandir.

2e MATIÈRE.

Augustin, encore imbu des erreurs du paganisme, était venu à Milan entendre les prédications d'Ambroise. Admirateur passionné de l'éloquence, les discours du saint orateur l'avaient transporté du plus vif enthousiasme. C'est dans le moment où cette admiration échauffe le plus ardemment son cœur, qu'il se présente devant Ambroise, pour lui prodiguer les éloges dus à sa sublime éloquence. Ambroise, qui voit ce jeune homme puissamment ému, croit que c'est le moment de travailler à sa conversion : il voudrait lui faire entendre la voix du ciel, et il parle en ces termes :

S'il attachait quelque prix aux applaudissements du siècle, il serait flatteur pour lui d'avoir obtenu le suffrage d'un homme aussi éclairé que le rhéteur Augustin.

Mais il envisage un autre but. Ce n'est pas le talent de l'orateur, c'est la puissance divine, qu'Augustin doit admirer dans les discours d'Ambroise. Trop longtemps Augustin a prodigué son idolâtrie aux vaines beautés d'une brillante rhétorique : il doit enfin remonter à la source de toute beauté et de toute lumière, et oublier les frivoles ornements de l'éloquence pour se pénétrer des éternelles vérités.

Et qu'a-t-il appris sur les bancs des rhéteurs? Quelles sont, grand Dieu! ces leçons de vice et de corruption, qu'il a pratiquées jusqu'ici? Ne rougit-il pas d'avoir été si longtemps esclave des voluptés mondaines?

Qu'il entende la parole évangélique : à cette source il puisera d'autres préceptes; il apprendra à mépriser tout ce qui a honteusement captivé son âme; rendu à la glorieuse destination de l'homme, il ne vivra plus que pour le ciel.

Qu'il se fasse instruire dans la religion chrétienne; qu'il soumette l'orgueil de sa raison à la simplicité de cet enseignement divin. Ambroise sera son maître. Quel bonheur pour lui, s'il pouvait assurer à la Croix une si belle conquête!

Mais il voit que le jeune homme est ému : la voix du ciel se fait entendre à son cœur.

Ambroise à genoux s'adressera à Dieu; il le suppliera d'achever son ouvrage, et, par une sorte d'enthousiasme prophétique, il se transportera dans l'avenir et annoncera à Augustin la gloire de sa destinée future.

DÉVELOPPEMENT.

Deux religions partageaient encore le monde et se disputaient les hommages des fils de Romulus. Soutenu par le charme des souvenirs, par l'attrait de ces gracieuses fictions et la liberté même qu'il accordait à tous les vices, le paganisme soulevait l'indignation des peuples contre un culte qui menaçait de ne pas épargner l'autel même de la Victoire. De toutes parts, le christianisme était attaqué par l'intolérance politique des Césars, tandis qu'au milieu du délire des persécutions, l'hydre de l'hérésie élevait encore sa tête tant de fois foudroyée. L'Empire était une arène sanglante où l'erreur luttait contre la vérité, où les dieux d'Homère, aux prises avec le fils de Marie, enlevaient au vrai culte des hommages que la crainte et la superstition enchaînaient encore au pied de leurs autels. Mais en vain la terre avait conjuré la ruine du christianisme. Dieu, dont les secrets sont impénétrables et les décrets éternels, faisait servir à la gloire de son Église les efforts du monde pour l'anéantir; jamais le flambeau de la vérité n'avait brillé d'une lumière plus éclatante et plus pure que dans ces jours d'épreuves et d'afflictions. Fécondée par le sang des martyrs, la religion chrétienne renaissait plus florissante après chaque persécution. Jérôme, jadis élève brillant d'Épicure, éclairait alors l'Église et le monde du fond de la grotte de Bethléem ; Ambroise, par l'ascendant d'une raison toujours éloquente, illustrait la chaire de Milan, et le temps approchait où l'Église allait compter parmi ses enfants un nouveau prosélyte, sorti des rangs de ses ennemis : c'était Augustin. Né sous le ciel brûlant de l'Afrique, son imagination était ardente; avide de sensations vives et nouvelles, dans un âge où l'on commence à peine à jeter un coup d'œil sur le passé et à interroger l'avenir, toutes les passions s'étaient déjà succédé dans son âme, sans pouvoir jamais ni la remplir ni la satisfaire. Doué de facultés étonnantes, il devait se porter au bien avec un zèle infatigable, ou s'abandonner au mal avec une effrayante énergie. Pour remplir cette âme exaltée, il fallait de grandes passions ; pour la ramener à la vertu, il fallait que l'enthousiasme des biens véritables remplaçât dans son cœur l'enthousiasme des faux biens.

Tel était cet homme extraordinaire que la Providence réservait à de si hautes destinées. Longtemps disciple de l'erreur, un

jour il devait être l'apôtre et le plus ferme appui de la vérité. Mais hélas ! l'ouvrage de la providence était à peine commencé: livré à toutes les jouissances du monde, il les avait toutes épuisées, et bientôt il en avait senti tout le néant. S'adonnant alors à l'étude de la philosophie, il avait pris des sophismes pour la vérité, et l'orgueil de paraître sage pour la sagesse elle-même. Mais des systèmes, en occupant son esprit, ne parlaient pas à son cœur et ne remplissaient pas le vide de son âme. Plongé dans un état d'incertitude et presque d'indifférence, sentant qu'il manquait quelque chose à son existence, sans pouvoir définir ce besoin vague, mais impérieux, la vérité était comme un fantôme qu'il poursuivait avec plus de curiosité que d'ardeur. Enthousiaste des productions du génie, il était venu de bonne heure en Italie pour s'y perfectionner dans l'étude de l'éloquence. Dès lors Rome était la ville des souvenirs; mais depuis longtemps, le sénat ne retentissait plus des mâles accents de la liberté ; depuis longtemps, la tribune avait oublié les harangues de Cicéron. Les rhéteurs avaient remplacé les orateurs, comme les sophistes avaient remplacé les philosophes.

Augustin se livra avec ardeur à l'étude de la rhétorique, et bientôt son élocution facile, son imagination vive et brillante le placèrent au premier rang. De toutes parts on accourait pour l'entendre ; chacun de ses pas était marqué par un triomphe, et son génie n'était pas au-dessous de sa renommée. Mais, au milieu de ce concert unanime d'applaudissements, le nom d'un rival venait toujours empoisonner la joie de ses succès. Lorsque Augustin avait réuni tous les suffrages, il entendait dire autour de lui : « Ambroise est le seul rival d'Augustin. » Fatigué de ce nom ennemi, il se rend à Milan ; il veut juger par lui-même de l'orateur que la voix publique lui donne pour émule. Ainsi, tandis que le rhéteur de Carthage croyait n'obéir qu'à l'impulsion de sa vanité, s'accomplissaient sur lui les décrets éternels de la Providence.

Ambroise, évêque de Milan, avait mérité par son éloquence l'admiration de son siècle, et par ses vertus la vénération des fidèles et le respect des idolâtres. L'hérésie, terrassée par les armes victorieuses de son génie, avait prosterné son front superbe devant le saint pasteur. Soit que, du haut de la chaire de vérité, il confondît tous les orgueils humains au pied de la croix, et annonçât aux fidèles un Dieu grand, juste et sublime ; soit qu'armé de toute la puissance divine, il résistât aux puissances terrestres et demandât compte aux grands du siècle du sang de leurs sujets injustement versé, Ambroise paraissait un envoyé

du ciel descendu sur la terre pour y proclamer les décrets de la Providence. Avant lui, d'autres avaient lu dans le livre de l'avenir: Ambroise semblait le prophète du présent. Le fer des persécutions s'était éloigné de sa tête, et la mort, comme les bourreaux, paraissait l'avoir oublié. C'était comme un noble débris des temps apostoliques resté seul debout au milieu des ruines. Enfin, dans ces jours où le ciel prodiguait les miracles pour affermir la foi et propager son empire, l'existence d'Ambroise était, pour ainsi dire, une nouvelle faveur de la Providence, un nouveau prodige opéré pour le salut du monde.

Cependant Ambroise apprit que le rhéteur Augustin se rendait à Milan, et il trembla pour le troupeau qu'il nourrissait de la parole de vie. A l'approche de l'ennemi de Dieu, le saint évêque ordonne des prières publiques; il conjure le ciel de détourner de son Église les maux que l'apôtre de l'erreur semblait apporter aux fidèles. Augustin jouit en secret de ce triomphe, et la crainte qu'il inspire satisfait sa vanité. Bientôt, il se rend au temple où l'orateur chrétien doit faire entendre la parole sainte. Comme il jouit d'avance de la victoire que sans doute il va remporter! quel bonheur de triompher en même temps d'un rival et d'un chrétien! Il entre dans la basilique; un peuple entier prosterné sous ces voûtes saintes les faisait retentir des hymnes pieux d'un roi prophète. Quel spectacle! hommes, femmes, enfants, vieillards, tous confondaient leurs prières, tous s'unissaient dans les mêmes vœux, dans les mêmes espérances. Quel recueillement régnait dans cette religieuse enceinte! Que de souvenirs réveillaient ces tombes éparses, ces marbres inanimés! Le temple de la divinité semble présent comme elle aux siècles écoulés: c'était là que les premiers fidèles, avant de courir au martyre, étaient venus implorer le ciel pour leurs bourreaux; c'était là que leurs restes étaient ensevelis; c'était sur leurs tombeaux que leurs enfants venaient offrir au ciel l'hommage d'un cœur juste, et bénir une religion qui savait adoucir l'amertume de toutes les douleurs, et, par le touchant commerce de la prière, brisait, pour ainsi dire, la barrière de la tombe et unissait la vie avec la mort. Sur un autel qui renfermait la dépouille mortelle d'un martyr, le ministre du ciel, interprète des vœux des fidèles, offrait le sacrifice pour le salut des idolâtres. Augustin ne put se défendre d'une secrète émotion. La simplicité des chrétiens, ces mystères solennels, et surtout cette idée sublime de la divinité, dont la présence invisible animait ces représentations et cet appareil, tout concourait à le pénétrer d'un sentiment qu'il n'avait pas connu jusqu'alors, et qui devait

profondément émouvoir une âme aussi vive, aussi sensible que la sienne. Malgré lui, son cœur s'ouvrait aux tendres épanchements d'une religion qui compatit à toutes nos peines et prend pitié de tous nos égarements, pour mieux nous guider dans la voie du salut. Troublé, hors de lui-même, il allait oublier et sa divinité et son impiété même, lorsque Ambroise parut dans la chaire de vérité : alors le prestige fut détruit, et Augustin écouta avec la sévérité d'un rival. Mais bientôt, entraîné par l'éloquence du saint prélat, l'enthousiasme de l'assemblée se communiqua rapidement jusqu'à lui, et il ne sut plus qu'admirer.

Ambroise savait réunir à la simplicité du langage évangélique les grandes traditions de l'éloquence latine. C'était Cicéron, c'était Démosthène qu'on croyait entendre, mais Démosthène tonnant pour les intérêts du ciel. Ce n'était plus là cette éloquence factice des rhéteurs, habiles à parer l'erreur des couleurs de la vérité; à orner d'un vain luxe de mots des paradoxes insensés ; c'était un prophète qui cédait, comme malgré lui, à une impulsion étrangère, et qui répandait au dehors la conviction dont son âme paraissait remplie. La vérité semblait couler de ses lèvres inspirées. Lorsqu'il montrait la grandeur de Dieu, le bonheur dont jouissent sur la terre ceux qui, déjà morts aux plaisirs du monde, s'accoutument par avance à ne vivre qu'en Dieu ; quand il dépeignait les immortelles félicités, les torrents de délices qui doivent inonder l'âme des élus, ce n'était plus un mortel : au son de sa voix, au feu de ses regards, on eût dit un ange de consolation, médiateur entre l'homme et la divinité.

Augustin n'était plus maître de son enthousiasme, il eût voulu s'écrier et proclamer au milieu de l'assemblée l'admiration sans bornes que le génie du prélat venait de lui inspirer. Impatient, il s'empresse d'apporter au saint évêque le tribut de ses éloges : « Orateur des chrétiens, s'écrie-t-il, quelle muse, quel dieu peut vous inspirer des mouvements si sublimes ? Où prennent leur source ces torrents d'éloquence qui s'échappent de votre bouche comme un fleuve majestueux ? J'ai parcouru toutes les écoles, j'ai entendu tous les rhéteurs ; mais d'aujourd'hui seulement je connais un orateur.

— Jeune homme, lui répondit Ambroise qui brûlait de conquérir au christianisme un philosophe aussi célèbre par ses talents que par son impiété, si je n'ambitionnais que les éloges du monde, le suffrage du rhéteur Augustin serait le plus précieux à ma vanité : je serais flatté d'être admiré par celui dont moi-même j'admire le génie. Mais une gloire toute mondaine n'est pas digne d'un chrétien ; il doit la fuir et non pas la chercher.

Ce n'est pas à la terre, c'est au ciel que tendent tous nos vœux. Ministre d'un Dieu mort sur la croix, serait-ce à moi de courir après les suffrages d'un monde idolâtre? Ah! si Dieu plaça quelquefois la persuasion sur mes lèvres, s'il permit que mes discours ramenassent au bercail quelques brebis égarées, s'il remit à son serviteur le glaive de la parole, pour couper jusqu'à la racine de l'erreur dans le cœur des infidèles, c'est à lui seul qu'en est la gloire. Nous ne sommes, faibles humains, que les instruments dont il se sert pour l'exécution de ses décrets éternels. Seul grand, seul puissant, seul immuable, il préside aux révolutions de cet univers, il assiste aux bouleversements du globe, comme il pénètre la plus secrète pensée ensevelie dans les replis de notre cœur. Du haut de son trône, il ne dédaigne pas d'abaisser ses regards jusqu'au malheureux qui l'implore : il répond à celui qui l'appelle ; il se présente à celui qui le cherche; il soutient ses pas chancelants, le guide dans le pénible sentier de la vertu, et le conduit par la main à travers les précipices que le vice creuse sous ses pas. Est-ce à vous, Augustin, de méconnaître ce grand Dieu, créateur et régulateur de toutes choses?... Hélas! vous avez corrompu tous les dons précieux que sa prodigue munificence répandit sur vous à pleines mains. Talents, génie, éloquence, tous les dons du ciel, vous les avez employés contre le ciel. Ah! revenez, il en est temps, revenez de tant d'erreurs ; votre âme intelligente vous révèle un Dieu bienfaisant. Jetez les regards autour de vous ; est-il un seul mortel qu'il ne regarde avec des yeux de père ? Non ; sa bonté s'étend sur tout l'univers. Semblable à la colombe, le grand Esprit plane sur l'abîme, et son aile protectrice embrasse l'immensité de la création. »

Le saint se tut. Alors Augustin : « Pasteur des hommes, lui dit-il, ce Dieu que vous m'annoncez, je l'ai cherché longtemps; mais il semblait se dérober à mes recherches; combien de fois, d'une main impuissante, n'ai-je pas essayé d'arracher le fatal bandeau qui fermait mes yeux aux rayons de sa divinité! En vain je consumai ma jeunesse en stériles efforts pour dissiper les ténèbres de mon esprit; à mesure que je cherchais ce Dieu, il paraissait s'éloigner de moi.... Il me semble aujourd'hui qu'une lumière nouvelle et soudaine brille à mes regards.... mais hélas! il est trop tard peut-être.... Vous le savez, ô mon père! à peine sorti de l'enfance, les passions avaient pris sur moi un souverain empire. Insatiable de connaissances, je voulus tout savoir, tout approfondir; je dévorai tous les plaisirs que m'offrit le monde, j'épuisai toutes les jouissances, et bientôt le monde me dégoûta du monde lui-même. J'appelai à mon secours les livres des phi-

losophes ; mais, tandis que mon imagination se repaissait de pompeuses chimères, mon cœur n'était pas satisfait. Toutes les religions, toutes les philosophies de l'Orient et de la Grèce furent tour à tour l'objet de mes études, de mon enthousiasme et de mon mépris. Détrompé d'une erreur par une autre, promenant de système en système un esprit plein de trouble et de confusion, je courais sans cesse après la vérité....Mais étais-je digne de la connaître ? Ah ! cette pensée m'épouvante ! Non, ce n'était pas l'amour de la vérité qui guidait mon esprit à travers ce labyrinthe de systèmes insensés ; la curiosité, l'orgueil étaient les deux plus terribles passions de mon âme. Si je désirais connaître l'existence de mon créateur, ce n'était pas pour m'humilier devant sa majesté, mais pour m'élever par cette connaissance au-dessus du reste des hommes. Insensé que j'étais ! j'ignorais Dieu, j'ignorais l'univers, je m'ignorais moi-même. Enfin, dans ce chaos d'opinions contradictoires, j'embrassai le système qui me parut le plus d'accord avec mes penchants criminels. Ma conscience, dont je ne pouvais étouffer le murmure, me criait qu'il était un Dieu : ne pouvant fermer l'oreille à cette voix terrible, je dégradai la divinité que je n'osais anéantir. Puisqu'il était un Dieu pour la vertu, je fis un Dieu pour le crime ; ainsi déifiant mes vices, je m'imaginais que deux divinités toutes-puissantes, l'une pour le bien, l'autre pour le mal, se partageaient le monde, comme elles se partageaient mon cœur.

— Augustin, reprit le saint évêque, je déplore avec vous vos longues erreurs. Ah ! si votre âme était avide de la vérité, était-ce chez les philosophes qu'il fallait la poursuivre? Vous cherchiez des consolations, était-ce à la philosophie qu'il en fallait demander ? Que peuvent-elles pour notre bonheur, ces doctrines impuissantes même à réprimer nos passions? Ah ! mon fils, songez à vos erreurs passées ; votre vie elle-même ne condamne-t-elle pas les principes d'une philosophie qui excusait vos égarements? Où sont, dites-moi, les vices qu'elle a domptés? où sont les malheureux qu'elle a consolés ? Habile à parler de la vertu, inhabile à la pratiquer et surtout à la faire aimer, la pompe de son langage éblouit un moment l'imagination, pour la flétrir bientôt. Mais la religion seule peut remplir le vide d'une âme revenue des illusions dont se berce la jeunesse. Ah ! n'est-elle pas l'ouvrage de Dieu lui-même, cette religion qui nous aide à supporter le malheur comme à soutenir la prospérité ; qui dit à celui qui pleure : *Tu seras consolé*; qui dit à tous les hommes : *Aimez-vous les uns les autres, et vous serez récompensés?* Jetez les yeux, Augustin, sur le grand fondateur du christiansime : annoncé par les oracles,

il paraît, et la face du monde se renouvelle ; la nature n'a plus d'autres lois que sa volonté ; tous ses pas sont marqués par des miracles. Écoutez ses discours ; voyez-le terminer sa mission toute miraculeuse par le prodige éclatant d'un Dieu mourant pour le salut du monde ; voyez ses apôtres prêchant cette loi nouvelle dans tout l'univers ; voyez la terre au loin arrosée du sang des martyrs ; voyez des millions de chrétiens confesser Jésus-Christ sous la hache fatale, implorer pour leurs bourreaux la miséricorde divine et sceller de leur sang le témoignage qu'ils doivent à la vérité. O mon fils ! je vois couler vos larmes ; ne soyez pas plus longtemps rebelle aux inspirations du salut. C'est Dieu, croyez-moi, c'est Dieu lui-même qui se fait entendre à votre cœur ; soyez docile à cette voix qui s'élève du fond de votre conscience.... O mon Dieu, souverain arbitre de nos sentiments, daignez jeter un regard paternel sur un pécheur repentant ; daignez, je vous en conjure prosterné devant vous, daignez mettre en son âme les germes précieux du salut ! O Dieu de vérité, vous n'avez pas fait cet esprit pour le mensonge ; laissez couler sur lui un de ces rayons de votre grâce lumineuse qui pénètre dans le fond des cœurs et ne permet pas que l'erreur et la vanité les possèdent. Qu'il me soit permis de vous rendre une âme qui veut se donner à vous ! Quelle gloire pour votre Église, si Augustin devenait son défenseur ! quel bonheur pour votre ministre, s'il était l'instrument du salut d'un tel homme ! M'envierez-vous cette gloire, Augustin ? Parlez : ne joignez-vous pas vos prières aux miennes ? n'êtes-vous pas chrétien ? »

Augustin se taisait : ses regards troublés se fixaient sur le saint évêque prosterné au pied de la croix ; les paroles d'Ambroise semblaient retentir encore dans son âme oppressée ; ses yeux paraissaient éblouis de la lumière qu'il commençait à apercevoir sans voile et sans nuage : « Ministre du Christ, dit-il, c'en est fait ; j'ai trouvé ce que je cherchais depuis si longtemps ; je crois à la religion des persécutés et des martyrs ; c'est à vous de terminer l'ouvrage que vous avez commencé.... Mais, accablé du poids de mes iniquités passées, quelle espérance me reste-t-il encore ? Puis-je fléchir un Dieu terrible tant de fois offensé ? Ah ! malheureux, j'ai connu trop tard la vérité : le remords de mes égarements est dans mon cœur ; mais le moyen de les réparer est-il en ma puissance ? Sans doute je suis perdu pour jamais.

— Ah ! gardez-vous de le croire, reprit Ambroise : vos fautes sont bien graves, mais un seul repentir, une seule larme peut tout effacer. Non, le maître de vos destinées n'est pas un juge implacable ; c'est un père qui ouvre ses bras au repentir comme

à l'innocence ; tous les hommes sont ses enfants ; du haut du Calvaire il les a tous appelés à lui : espérez, mon fils, en sa miséricorde ; espérez. Si les païens n'ont fait de l'espérance qu'un vain songe, que le rêve de l'infortuné, l'espérance est une vertu pour les disciples d'un Dieu plus indulgent à la faiblesse humaine, Sortez enfin du temps, ô mon fils ! et aspirez à l'éternité.... Oui, j'en crois le secret pressentiment de mon âme, de grandes destinées vous attendent ; oui, je le sens au saint effroi qui m'agite ; oui, c'est toi, divin esprit, qui soulèves devant mes faibles yeux le voile de l'avenir .... Je te vois, Augustin, je te vois tout brillant d'éternelles clartés ; je vois le monstre de l'hérésie terrassé et foulé sous tes pieds vainqueurs. D'autres préparèrent sur la terre les voies du Seigneur ; toi, tu viens accomplir son ouvrage. Ta vertu s'ennoblit de l'aveu de tes fautes passées : tu révèles aux fidèles les joies d'un empire éternel, et tu leur montres les trésors de la grâce divine toujours prêts à s'épancher sur eux.... Hippone, Hippone, quelle gloire t'est préparée ! En vain un essaim de barbares entoure tes remparts. Rassure-toi, Augustin est dans tes murailles, et Dieu est avec Augustin.... Mais, que dis-je ?.... je vois l'Eglise prosternée aux pieds d'Augustin, et Augustin ne s'est pas encore prosterné devant elle ; et Augustin, insensible aux larmes d'un vieillard, inaccessible peut-être aux saintes séductions de la grâce céleste, est prêt à prostituer à des divinités mensongères l'encens qu'il doit au Dieu trois fois saint....

— Mon père, ô mon père ! je suis chrétien, » s'écrie le pécheur repentant, et il se précipite aux pieds du pontife. Ainsi Ambroise acquit un ami, l'humanité un modèle, et l'Eglise un défenseur.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1827.

X

PÉLAGE DANS LES ASTURIES.

(714 ans après J. C.)

MATIÈRE.

L'empire des Goths avait succombé. L'Espagne était en proie aux ravages des infidèles ; mais Pélage lui restait, et elle n'avait pas perdu tout espoir.

Les Asturiens avaient conservé leur sauvage indépendance. Pélage se rend au milieu d'eux : tous jurent de le défendre, et le pressent de les mener au combat.

L'archevêque de Tolède, le comte Pedro et les autres chefs l'entourent

et le saluent roi d'Espagne. Décrivez cette scène intéressante ; rapportez les détails que fournit l'histoire; supposez plusieurs discours, l'un, de l'archevêque, imposant les mains au nouveau roi, et lui mettant au doigt l'anneau sacré; l'autre, de Pélage jurant, le glaive en main, de venger ses frères égorgés.

Enthousiasme de ses compagnons. Les épées, les lances, les massues s'agitent dans les airs, et ils vont attendre dans les défilés l'aurore qui doit éclairer leurs premiers combats.

DÉVELOPPEMENT.

L'empire des Goths avait succombé avec Roderic dans les plaines de Xérès; toute l'Espagne était devenue la proie des Maures; elle voyait ses enfants égorgés, ses villes détruites, ses campagnes fumantes de sang et de ruines ; et l'insolente superstition de l'infidèle avait purifié ses églises, pour arborer sur les débris de nos saintes images l'étendard et le culte imposteur du prophète. Cependant, tandis que la plupart des chefs goths humiliaient devant les lieutenants du calife la gloire de leurs anciens triomphes, ou même, lâches renégats, suivaient les fils de la Mecque dans ces mosquées, où naguère, devant d'autres autels, leur bouche prononçait d'autres vœux, Pélage restait à l'Espagne, et l'Espagne délaissée et trahie n'avait pas perdu tout espoir. Le héros appartenait à la fois, par sa naissance, à la race des vieux rois ibères et aux conquérants visigoths qui leur avaient succédé. Mais l'antiquité de sa noblesse, l'éclat de sa valeur, la noble fermeté de son âme héroïque, en lui assurant le respect et l'amour des Espagnols, attiraient sur sa tête la haine irréconciliable des ennemis de son pays. Ainsi, forcé d'être le vainqueur ou la victime des Musulmans, de venger sa patrie ou de tomber avec elle, la nécessité de sa position lui fit une loi de l'héroïsme, et de l'audace une sûreté. Échappé de Xérès avec quelques valeureux compagnons, longtemps il évita la poursuite des Maures, tour à tour les trompant par sa fuite, ou leur résistant à force ouverte. Enfin, il résolut de retourner à Cangas, pour y chercher parmi ses vassaux un asile et des forces.

La conquête des Musulmans, étendue sur toute l'Espagne, s'arrêtait au pied des Asturies. Tranquille au sein des montagnes, quand tout servait à ses côtés, l'Asturien y conservait ses mœurs, son culte et sa sauvage indépendance ; et, tandis qu'à ses pieds le Musulman pillait, brûlait, saccageait, renversait temples et autels, le chasseur cantabre faisait retentir du chant paternel les échos de ses montagnes, et se prosternait devant la croix solitaire, ou devant l'image de la Vierge, placée sur le bord du torrent ou dans le creux du rocher. C'était du haut de ces montagnes qu'il avait

vu l'Ibère, le Romain, le Goth et l'Arabe s'abattre et se succéder; c'était là qu'il avait autrefois borné la conquête de Rome; là, qu'il avait bravé la puissance des Visigoths; c'était là qu'alors semblait être réfugiée toute la liberté de l'Espagne, pour en sortir bientôt victorieuse et vengée. En vain les Arabes avaient tenté d'y pénétrer; leurs efforts inutiles n'avaient fait qu'animer la haine du montagnard, et lui mieux révéler sa force.

Aussi, au bruit de l'arrivée du prince, les Asturies s'émurent. Tous accourent en armes au château de leur seigneur; tous veulent le voir, l'entendre, baiser sa main chérie; ils jurent de le défendre, de le servir, et le pressent de les mener au combat. En même temps le comte Pedro, oubliant d'anciennes rivalités, déployait sa bannière à l'orient des montagnes, et venait avec son fils Alphonse offrir à Pélage ses vassaux et son bras, tandis que l'archevêque de Tolède, l'intrépide Urbain, la croix d'une main, l'épée de l'autre, parcourait les vallées et les déserts, et soulevait l'Occident au cri d'Espagne et de vengeance.

Cependant Pélage était sorti de Cangas pour aller rejoindre sa femme et ses enfants, qui, forcés de quitter le château, étaient venus chercher un asile au delà des demeures des hommes, dans la caverne de Covadonga. Covadonga! encore un jour, et tes antres étonnés retentiront des cris de guerre et de carnage! Encore un jour, et les flots solitaires de la Déva rouleront par milliers et les cadavres, et les armures, et les turbans ensanglantés de l'infidèle! Et cette vallée sauvage, à peine connue du pâtre des Asturies, sera l'objet de la vénération de l'Espagne et de la pieuse curiosité du voyageur!

Pélage, réuni à sa famille, pressait tour à tour dans ses bras Gandiosa, Favila, Hermesinde. Longtemps il parcourut avec eux leur demeure, et, dans ces doux embrassements, il parut oublier un moment le poids de ses nobles projets et de ses nouvelles destinées. Mais tout à coup on entend un bruit lointain; puis, à travers de confuses acclamations, des instruments guerriers répètent l'air antique des montagnards. Pélage s'élance de la caverne; il voit, par tous les défilés, s'avancer ses compagnons qu'il avait laissés à Cangas; mais de nombreux renforts étaient venus se joindre à eux. A sa vue, un murmure soudain s'élève: « Le roi! le roi! » Ces mots volent de bouche en bouche, se répètent jusqu'aux derniers rangs; puis, règne un silence profond. L'archevêque de Tolède, le comte Pedro et les autres chefs étaient déjà près de Pélage: ils s'inclinent avec respect devant lui, et l'archevêque:

« Roi d'Espagne, dit-il, recevez l'hommage de vos nouveaux sujets. »

Point de sceptre, ni de couronne, ni de manteau royal ; point de clergé nombreux, ni de chants sacrés, ni rien de ce fastueux appareil, ordinaire à ces solennités ; mais l'aspect d'un peuple entier en armes pour la plus juste des causes, décernant par son libre choix l'empire au plus digne, prenant Dieu à témoin de sa foi, de ses généreux desseins, et, alentour, cette grandeur sauvage de la nature, ces rochers suspendus, ces impétueux torrents, cette vallée où bientôt va se décider leur destin, et les acclamations répétées de désert en désert par l'écho lointain des montagnes, tout donnait à l'auguste cérémonie qui allait s'accomplir je ne sais quel caractère de majesté et de grandeur bien au-dessus de toutes les pompes humaines.

Urbain avait quitté l'aube et la mitre pour le casque et la cuirasse. Une armure complète le couvrait ; il portait à la main une croix de bois, qui servait d'enseigne à ses montagnards : « Prince, dit-il, vous n'ignorez pas quel fardeau vous impose, en ces temps funestes, la glorieuse confiance de l'Espagne. L'exemple de Roderic doit vous apprendre assez ce que peut coûter une faute, et l'extrémité où nous sommes réduits demande encore plus de prudence. Nous vous choisissons pour notre roi ; mais nous n'avons à vous offrir ni un État florissant, ni de riches provinces, ni de nombreuses armées, ni l'éclat d'une cour brillante. Ces rocs, ces vallées, ces déserts, voilà votre royaume ; mais un seul de ces monts coûtera plus cher au Musulman que toute sa conquête : et d'ailleurs l'Espagne est devant vous ; faites le reste. Les montagnards qui vous suivent, voilà vos sujets : ils viennent vous jurer de mourir pour Dieu, pour l'Espagne et pour vous. Vous leur devez la même promesse ; mais il ne suffit point de nous défendre, il faut effacer le désastre de Xérès, venger Auria, affranchir l'Espagne. Les Asturies ont tiré le glaive ; elles ne le poseront pas que notre patrie ne soit libre, que le dernier des infidèles n'ait rougi de son sang la dernière de ses mosquées. Jusque-là, ni paix, ni trêve ; prince, nous attendons votre serment pour vous et pour vos descendants. »

A ces mots, Pélage tire son épée, et, le bras étendu, les yeux fixés sur le ciel : « Cieux, vallées, torrents, antiques montagnes, soyez mes témoins ! Et toi, sainte Covadonga, mes premiers regards t'ont vue libre, et avant que le Musulman n'apporte ici son joug odieux, la dernière goutte du sang de Pélage aura coulé pour te défendre. Oui, mes braves amis, par les saintes âmes de tous nos frères égorgés, je jure de poursuivre leur vengeance sur la race maudite de leurs vainqueurs ! Ce serment, que mes successeurs le répètent, et que ce glaive, transmis comme un sceptre

aux enfants de mes enfants, ne cesse de leur rappeler leurs engagements et leurs devoirs, tant qu'un ennemi vivant souillera le sol sacré de l'Espagne ! »

Il dit, et fléchit le genou devant le pontife. Urbain impose les mains au nouveau roi, et lui mettant au doigt l'anneau sacré : « Prince, dit-il, au nom de la très-sainte Trinité, je t'unis par cette bague à notre chère Espagne, pour partager et soulager ses misères, puisque ses misères sont la seule dot qu'elle puisse aujourd'hui t'apporter. Puisse saint Jacques, son patron, bénir cette alliance ! puisse la main droite du Seigneur couvrir ta tête, et sa force marcher devant toi ! » Ainsi dit le pontife. Aussitôt huit montagnards s'approchent, portant un vaste bouclier : ils le posent sous les pieds du prince ; puis, le soulevant avec lenteur, ils montrent à la multitude empressée son défenseur et son maître. Urbain était à ses côtés, et, élevant le signe du salut : « Espagnols, s'écriait-il, voilà votre roi ! » Puis, reprenant des mains d'un page son casque et sa lance, le prélat alla se placer au milieu des guerriers.

L'antique pavois s'était abaissé ; de toutes parts retentissaient des cris de joie ; le son belliqueux des trompettes, mêlé aux acclamations du peuple, répandait dans toutes les âmes une ardeur secrète, et le cri mille fois répété de : « Vive Pélage ! » roulait dans les échos de Cangas, et réjouissait les manes de ses aïeux.

Cependant, le prince s'était placé à la vue de toute l'armée, sur un monticule qui dominait le vallon ; là, il suspendit les transports de la foule, et, promenant avec majesté ses regards autour de lui : « Braves amis, dit-il, recevez les remercîments de votre roi ! Grâces vous soient rendues, chefs généreux, vrais Espagnols, vous qui n'avez point désespéré du salut de la patrie ! Oui, je sens le poids de la royauté que j'accepte ; mais j'en sens aussi l'honneur, et bientôt, j'espère, je reconnaîtrai vos bienfaits en vous montrant que j'en étais digne : bientôt le Maure apprendra quels remparts et quels défenseurs s'est réservés la liberté des Asturies. Qu'elle vive donc à jamais, inébranlable comme les monts qui la portent ! qu'elle vive pour la vengeance de l'Espagne, pour la gloire de Dieu, pour la ruine des ennemis de son nom ! Amis, vous le savez, né au milieu de ces montagnes, mes premiers ans se passèrent parmi vous, et mon enfance partagea vos travaux. Tantôt, j'errais avec le pâtre par des sentiers inconnus ; tantôt, sur les pas du chasseur, je poursuivais sur les rochers l'ours sauvage et l'élan rapide. Mais hélas ! que les temps sont changés ! Cette Espagne, alors si florissante et si fière, est couverte maintenant des débris de ses villes, baignée du sang de ses guerriers ;

ses champs déserts, ses temples détruits, ses vierges mille fois plus outragées et plus malheureuses que ta fille, comte Julien, voilà ton ouvrage! Maudite soit la mémoire de l'apostat, parce que sa colère a été longue, et parce que sa vengeance a été terrible! Terre sacrée! ainsi, ni tant de miracles dont nos aïeux furent témoins, ni le glorieux sang des martyrs dont tu fus arrosée tant de fois, n'ont pu te préserver du joug impur de ces maudits! Et moi, qui naguère, quand j'allais au travers des infidèles visiter en pèlerin la cité sainte, dévorai tant d'outrages; moi qui versai tant de larmes sur le sépulcre du Sauveur, profané de l'aspect odieux des circoncis, devais-je penser qu'il fût si proche, le jour où notre sainte Espagne devait gémir des mêmes affronts? Auria, j'ai vu les débris de tes tours, de tes temples et de tes édifices, recouverts d'une fange de sang; j'ai vu dans tes rues désertes les oiseaux de proie se disputer les restes mutilés de nos frères; et, au milieu de ce vaste tombeau, une femme, reste de tout un peuple, réunir dans une même fosse son père, son époux et son fils! Mais la fureur de l'infidèle s'est trompée: au lieu d'un exemple effrayant de sa force, il ne nous a laissé qu'un monument de sa rage, éternel souvenir de vengeance et de haine! Munusa, Munusa, tu t'applaudis de ton triomphe, et tu t'en promets de nouveaux. Déjà, dans ton orgueil féroce, tu vois nos têtes sanglantes suspendues au fer de tes lances! Nous l'attendons ici, ta superbe cavalerie! Tu peux, avec une joie barbare, nous rappeler Auria; eh bien! c'est par le cri d'Auria que nous te répondrons; c'est au cri d'Auria que nous vengerons ses désastres, et que nous verrons ce que pourra contre un peuple libre ce bras qui sut ravir une femme! »

Il dit; un cri d'enthousiasme s'élève de toutes parts: « Vive Pélage! guerre aux oppresseurs! marchons! »

« Oui, mes amis, s'écria Pélage: oui, dès demain! » Puis, se prosternant, les mains jointes: « Saints de l'Espagne, défendez-nous! Marie, mère de Dieu, secourez votre peuple! et vous qui, à Xérès, mourûtes aux côtés de votre maître, heureux d'éviter ainsi le spectacle de nos malheurs, et vous qui, à Cordoue, à Auria, êtes tombés aux portes de vos maisons, aux pieds de vos saints autels, innombrables victimes, venez combattre avec vos frères! Saints martyrs, que mes prières, que les cris de ce peuple, que le carnage qui va les suivre, montent jusqu'à vous au plus haut du ciel en agréable holocauste! Non, j'en jure par vos manes sacrés, votre sang innocent ne criera pas longtemps sans vengeance! »

Et, après quelques instants, se tournant vers la comte Pedro:

« Comte, dit-il, votre générosité a sauvé les Asturies : vous m'avez donné l'exemple, et je me montrerai digne de l'avoir reçu. Vous connaissez ma fille, qu'elle soit le lien de nos maisons. Alphonse, reçois sa main, sois mon fils, et continue mon ouvrage: braves Espagnols, vous savez sa vertu, vous ne le refuserez pas. »

De nouveaux cris d'enthousiasme retentissent de tous côtés; les épées, les lances, les massues s'agitent dans les airs: tous jurent de rester fidèles à leur Dieu, à leur patrie, à leurs nouveaux princes, et ils vont attendre dans les défilés l'aurore qui doit éclairer leurs premiers combats. E. B.

Collége royal de Louis-le Grand, 1818.

XI

MORT DE ROLAND.

(778 ans après J. C.)

DÉVELOPPEMENT.

Charlemagne, après une expédition dans laquelle il venait de faire sentir encore le poids de ses armes aux peuples du nord de l'Espagne, avait repris la route de la France à travers les Pyrénées. Au milieu des étroits défilés de ces montagnes et des tribus toujours hostiles des Basques, un double danger le menaçait. Aussi, pour assurer sa retraite, avait-il placé à son arrière-garde une troupe de guerriers d'élite, sous la conduite de Roland, le plus vaillant et le plus redoutable de ses paladins.

Nul, en effet, n'était plus digne que Roland de ce poste dangereux; vainqueur en combat singulier des plus fameux chevaliers ennemis, on l'avait vu maintes fois disperser à lui seul des bataillons entiers, étonnés de l'impétuosité de son attaque et de la vigueur de ses coups. Aussi, des bords du Rhin et des forêts de la Germanie aux Pyrénées et à l'Èbre, son nom inspirait-il une égale terreur, et sa présence dans une armée était-elle déjà une garantie de la victoire. Harcelé sans cesse par les Sarrasins et les Basques, il les repoussa dans vingt combats, ne reculant que lentement et comme à pas comptés, afin de laisser au gros de l'armée le temps de franchir les montagnes et d'arriver enfin sur le versant septentrional des Pyrénées.

Les Basques frémissaient; passionnément amoureuses de leur indépendance, ces farouches tribus n'avaient pas vu sans colère

l'asile de leurs montagnes violé par le grand prince de l'Occident; elles l'avaient combattu sans cesse, et, malgré leur infatigable opiniâtreté, cet ennemi, qu'elles s'étaient flattées de détruire, leur échappait presque sans perte ! Elles résolurent de tenter un nouvel effort et de se venger au moins sur cette arrière-garde, cette poignée de braves, qui avait rendu inutiles tous leurs efforts.

Réunis aux Sarrasins pour ce dernier combat, les guerriers de toutes les tribus attendirent Roland et sa petite troupe dans le défilé de Roncevaux, le dernier de ce côté des Pyrénées, mais le plus favorable de tous à une pareille attaque : des montagnes presque abruptes, remparts indestructibles bâtis par la nature, le bordent des deux côtés ; des masses énormes de granit sont en saillie sur leurs flancs et, suspendues entre le ciel et la terre, menacent d'écraser tout ce qui passera au-dessous d'elles ; déjà même le fond de la vallée est couvert de leurs débris qu'y roulent, à la sortie de l'hiver, les torrents des montagnes, et n'offre qu'un chemin embarrassé de mille obstacles.

Cependant Roland, que depuis quelques jours les Sarrasins et les Basques avaient à dessein attaqué avec plus de mollesse, s'était engagé sans crainte dans ce passage dangereux. A peine en a-t-il franchi la moitié, que ses ennemis paraissent de tous côtés ; les meilleurs guerriers choisis pour le combattre s'avancent vers lui des deux extrémités de la vallée et menacent de l'enfermer dans un cercle de fer ; les autres, en nombre infini, apparaissent au sommet des rochers, prêts à rouler sur ses soldats des pierres, des troncs d'arbres, des quartiers de roc. Roland arrête sa troupe :

« Amis, leur dit-il, le moment est venu de couronner notre œuvre, et de châtier enfin l'insolence opiniâtre de ces barbares et de ces mécréants; ils nous cernent de tous côtés et ont pour eux le nombre ; mais nous les connaissons; eux savent qui nous sommes; loin donc toute crainte, braves chevaliers ! marchez droit en avant et faites comme vous me verrez faire. »

Il dit, et, la visière baissée, la lance au poing, il se précipite sur les bataillons qui s'avancent pour lui couper la retraite ; ses chevaliers le suivent avec une égale ardeur, et ce choc terrible, renversant tout, porte le désordre au milieu des barbares. En quelques instants, les lances sont brisées, les chevaliers mettent l'épée à la main, la mort vole de rang en rang, et bientôt les barbares commencent à plier : « Allons, ferme ! mes amis, crie Roland à ses braves ; ils vont fuir, sus, sus aux mécréants ! » Lui-même, animant les siens de son exemple, pénètre plus avant

dans les rangs ennemis; ses cris dominent le tumulte; ses coups font mordre la poussière aux plus audacieux et aux plus braves; ses compagnons frappent et tuent tout ce qui résiste; lui, écrase et massacre; il fait de vastes ravages partout où il se tourne; c'est la foudre au milieu de la tempête.

Cependant, les Sarrasins, revenus du premier trouble causé par une attaque impétueuse, et pleins de confiance en leur nombre, résistent avec vigueur : leurs rangs se reforment; les vides sont sans cesse comblés par des soldats tout frais, et en même temps, du haut des montagnes roulent de tous côtés sur les Francs des blocs de pierre qui brisent les jambes des chevaux, renversent les cavaliers, écrasent ceux qui sont à terre. Leur petite troupe diminue, et bientôt Roland ne voit plus combattre autour de lui qu'une dizaine de chevaliers. Il les rallie à ses côtés, et cette petite cohorte, redoublant d'ardeur, se précipite une dernière fois et essaye de percer les rangs ennemis. Semblables à ces quartiers de roc qu'on fait rouler sur eux, ils renversent d'abord tout sur leur passage, mais leur course impétueuse est ralentie par les obstacles mêmes qu'ils renversent, et impuissants enfin, accablés par le nombre, il faut qu'ils s'arrêtent. C'en est fait, il n'y a plus d'espoir : leur seul désir est d'être un peu plus tard vaincus : ils tombent un à un ensevelis sous des monceaux de cadavres, et quand Roland, resté encore sans blessure, voit tomber à côté de lui le dernier de ses preux, il laisse échapper de sa poitrine un cri de rage, auquel répondent les cris de joie de ses ennemis. Furieux, il recule, mais comme Roland pouvait reculer, frappant d'un coup mortel tout audacieux qui ose s'avancer trop près de lui; son cheval semble comprendre l'épreuve décisive où se trouve son maître; les narines en feu, la bouche écumante, il bondit avec légèreté au milieu des cadavres, des rocs, des obstacles : on dirait qu'il veut se montrer digne du noble fardeau qu'il porte. Mais le danger presse de plus en plus, les Sarrasins avancent et lui crient de se rendre : en vain, d'une voix tonnante Roland appelle à lui Roger, Renaud, tous les Paladins ses amis; en vain il fait résonner ce cor, dont les terribles accents suffisent pour mettre hors de combat plus d'un ennemi; les échos des montagnes répètent ces appels; mais rien n'y répond, et ce silence annonce à Roland que le moment suprême est arrivé. « Rends toi; ton épée ! ton épée ! » lui crient de toutes parts les Sarrasins qu'un intervalle de quelques pas à peine sépare de lui. Roland jette sur eux un regard plein de colère et de mépris, puis, reportant sur son épée un œil étincelant : « Tu les entends, ma Durandal; ils veulent que je te livre, que je me sépare de toi, toi,

ma fidèle amie. Non, jamais l'épée de Roland ne sera portée par la main d'un mécréant ».... Aussitôt il la baise avec tendresse, et, se précipitant d'un bond sur un roc placé à dix pas de lui, il le frappe de cette arme redoutable ; l'épée se brise, mais un quartier du rocher, détaché par le coup, roule avec elle au fond du ravin et en cache les débris sous sa masse pesante.

Roland, désarmé, est saisi par les barbares, arraché de son cheval, frappé de mille coups ; roulé par terre dans les convulsions de l'agonie, il écrase encore plus d'un ennemi dans ses bras nerveux, et expirant enfin, il laisse au milieu des Sarrasins et des Basques un cadavre, dont la grandeur les fait encore reculer d'effroi.

E. P.

Lycée Napoléon, 1854.

XIII

PRÉDICATION DE LA PREMIÈRE CROISADE.

(1095 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Montrez le peuple et les grands s'empressant au concile général que le pape Urbain II avait convoqué à Clermont, et où l'on savait qu'il allait prêcher la guerre sainte.

L'ermite Pierre se lève, et raconte avec une douleur pathétique et une vive chaleur d'inspiration les scènes d'horreur dont il a été témoin en Palestine, les enfants de Jérusalem arrachés du foyer paternel et livrés à une honteuse servitude, le sang chrétien versé dans les églises, et le temple du Seigneur changé en un repaire de brigands.

Au milieu des sanglots et des cris qui éclatent de tous côtés après le discours de l'ermite, Urbain prend la parole, et, profitant de l'émotion dont les cœurs sont saisis, il appelle tous les chrétiens à la défense de leurs frères. Jérusalem attend de leur piété autre chose que des pleurs et des prières. Qu'ils prennent le casque et le glaive, et qu'ils marchent à la guerre sacrée, à la délivrance de cette terre que Jésus-Christ a illustrée par sa naissance et consacrée par sa sépulture.

Tous se lèvent avec enthousiasme en répétant : « Nous irons : Dieu le veut ! Dieu le veut ! »

DISCOURS DU PAPE URBAIN II AUX SEIGNEURS CHRÉTIENS ASSEMBLÉS AU CONCILE DE CLERMONT, POUR LES EXHORTER A S'ARMER CONTRE LES INFIDÈLES.

Il se félicitera à l'aspect de cette foule innombrable, zélée pour la religion et pour la foi. Il bénira le Dieu de vérité dont le nom est de jour en jour plus honoré en Occident.

Mais quoi ! l'imposture triomphe en Orient ! l'erreur domine avec la tyrannie, aux lieux mêmes où le Christ a voulu mourir pour le genre humain.

Ici, il représentera les souffrances de l'Église de Jérusalem; il peindra vivement le malheur des chrétiens d'Asie, accablés sous le joug des Turcs. N'est-il pas temps de briser ce joug cruel et de s'armer contre les oppresseurs?

1° Cette guerre est juste. Les musulmans, depuis quatre siècles, ne cessent de provoquer l'Europe, dont ils possèdent même quelques contrées.

2° Elle est réclamée par l'humanité, par la religion; il faut venger des frères, et délivrer le tombeau du Christ.

3° Elle sera utile à l'Europe. Il faut qu'un grand intérêt suspende les haines meurtrières qui font couler tant de sang; il faut que cette guerre sainte apaise la fureur des guerres particulières qui dévastent tout l'Occident. (Le pontife tracera le tableau de ces désolations nées de l'anarchie féodale.)

Ensuite, il présentera à ceux qui prendront les armes une brillante perspective de gloire et de conquêtes.

Il leur annoncera d'ailleurs au nom de l'Eglise d'immenses priviléges, l'affranchissement de tout impôt, la défense de les poursuivre pour dettes, la protection du saint-siége pour leurs familles et leurs propriétés.

Enfin il leur ouvrira le trésor des indulgences, et terminera en invoquant le Dieu des armées, qui manifestera sa volonté par l'élan unanime et l'enthousiasme de l'assemblée.

DÉVELOPPEMENT.

L'an de Jésus-Christ 1095, le pape Urbain II passa les Alpes, et convoqua un concile général dans la ville de Clermont en Auvergne. On savait qu'il allait prêcher la guerre sainte, et la nouveauté de l'entreprise, l'esprit d'aventure, l'enthousiasme religieux, la pitié pour les chrétiens d'Orient dont on venait d'apprendre les derniers désastres, avaient attiré de toutes les parties de l'Europe, outre l'élite de la noblesse et du clergé, une foule innombrable de peuple. Le jour de la cérémonie, à dessein retardé pour accroître l'impatience, fut enfin fixé au 10 novembre, veille de la Saint-Martin. Dès l'aube du jour, un peuple immense couvrit la grande place. Au milieu s'élevait, destiné au pontife, un trône brillant d'un luxe bizarre, et, de chaque côté, un vaste amphithéâtre où devaient s'asseoir les principaux pères du concile.

On voyait arriver tour à tour, couverts d'étincelantes armures, suivis de leurs chapelains et de leurs pages, Gernand, duc de Norvége, Robert de Normandie, Guillaume, fils du roi d'Angleterre, Raymond, fils de Guiscard, et Tancrède, son neveu. Mais nul ne parut avec plus d'éclat que Hugues le Grand, frère du roi de France, et le jeune Clotaire, son fils; sur leurs pas marchait une troupe de seigneurs qui comptaient eux-mêmes parmi leurs vassaux des chevaliers et des comtes: Robert, duc de Flandre, Étienne de Chartres, Godefroy, duc de Lorraine, Eustache et Baudoin, ses frères. Tous avaient laissé leurs châteaux presque

sans défense; la trève de Dieu avait suspendu dans l'Europe les inimitiés et les guerres; le duc de Normandie appendit son bouclier près de l'écu à fleur de lis de Clotaire, et les chevaliers français vinrent tranquillement prendre place entre les comtes de l'empire et les barons de Guillaume.

Ailleurs, quelques pèlerins en haillons promenaient aux yeux de la foule le bourdon et la besace. Des chrétiens de Jérusalem, mendiants et fugitifs, racontaient les maux de leur Église, et recueillaient d'abondantes aumônes. Plus loin, un groupe de peuple redisait avec admiration les étoiles tombées à l'Orient, les violentes secousses de la terre, présages certains du grand mouvement qui allait bouleverser l'Europe.

Enfin un murmure soudain, prolongé de bouche en bouche, annonça l'arrivée du pontife. Urbain, à la tête des cardinaux, des évêques, des abbés, des supérieurs monastiques, s'avance d'un pas majestueux et tranquille à travers les rangs d'un peuple à genoux. Il arrive au trône, s'agenouille, adresse une courte prière à la Reine des anges, et appelle l'Esprit-Saint sur l'assemblée. Tout le monde se releva en silence: jamais encore, dans les temps modernes, une scène si imposante n'avait frappé les regards des hommes.

Sur un siége de bois, placé à côté du pontife, s'était assis un homme d'une petite taille, d'un extérieur humble et grossier. Sa tête, ses pieds étaient nus; une longue robe brune le couvrait; ses reins étaient ceints d'une corde. Sur son front bruni, sur son visage hâve et desséché se peignaient les fatigues de la vie et les longues austérités de la pénitence. Mais, lorsque soulevant ses sourcils épais, il portait ses regards vers le ciel, ses traits s'animaient, et sa figure avait je ne sais quoi de sublime qui n'appartenait point à la terre. Le peuple reconnut l'ermite Pierre.

Sur un signe d'Urbain, Pierre se lève, promène quelque temps ses regards sur la foule attentive, puis, élevant ses mains: « Gloire à Dieu au plus haut des cieux! s'écrie-t-il. Béni, trois fois béni l'esprit de sagesse, de lumière et de vérité! Non, divine image du Sauveur Jésus, non, tu ne m'avais pas trompé, quand, au pied des saints autels, tu vins me dire: « Pierre, lève-toi: pars en hâte, « obéis sans crainte, car je serai avec toi: le temps est venu pour « la délivrance des lieux saints et le salut de mes serviteurs. » Les voilà, Dieu des armées, les élus de ta providence, les libérateurs de ton peuple! Encore quelques instants, et ma mission sera accomplie, et je pourrai dire avec Siméon: « Mon Dieu, « renvoie ton serviteur! » Longtemps j'ai proclamé, dans la France et dans l'Allemagne, les malheurs de nos frères et les cruautés

des infidèles : j'ai vu le peuple des communes, les habitants des chaumières s'attrouper et pleurer à ma voix ; j'ai vu, à ces tristes récits, le noble châtelain brandir sa lance et s'écrier : « Que n'é« tais-je là ! » Écoutez donc, chrétiens, mes frères, ceux qui m'ont déjà entendu, comme ceux qui ne me connaissent point, écoutez aujourd'hui tous ensemble ce que ni ma bouche ne doit se lasser de répéter, ni vos oreilles d'entendre, ni vos yeux de pleurer ! Cette cité si pleine de peuple s'est tue au milieu de l'Asie. La ville du Roi des rois, la mère et le berceau de la foi sainte, est aujourd'hui l'esclave des superstitions des peuples ! Malheur à nous, chrétiens, mes frères, nés dans ces temps malheureux que le roi prophète semble avoir désignés par ces paroles : « Sei« gneur, les nations ont envahi votre héritage ; l'impie a souillé la « sainteté de votre temple ; il a donné les restes de vos saints en « proie aux oiseaux du ciel, la chair de vos serviteurs aux bêtes « de la terre ! » Église d'Antioche, saints autels où fut offert tant de fois le sacrifice non sanglant de la victime sans tache, vous gémissez profanés par les hommages des mécréants ! Jérusalem ! j'ai vu tes enfants dépouillés, attachés à des poteaux, servir de but aux flèches de l'infidèle ; j'ai vu tes filles, arrachées du foyer paternel, passer dans les bras impurs d'un maître ; j'ai vu les offrandes des fidèles enlevées, les vases saints ravis, souillés par un profane usage ; l'abord des autels mis à prix, le sang chrétien, racheté par le sang de Jésus-Christ, versé dans les églises, dans les vases du baptême ; le temple du Seigneur, d'où Jésus-Christ chassa les acheteurs et les marchands, pour que la maison de son père ne devînt pas une caverne de voleurs, changé en un repaire de démons ; je l'ai vu, et j'ai survécu à tant d'outrages ! J'ai quitté cette terre, où j'aurais voulu mêler mon sang à celui des martyrs ; j'ai repassé les mers pour venir vous rapporter ce que j'avais vu en Palestine. »

Il dit, et s'assied. Aussitôt l'émotion de l'assemblée éclate par des sanglots et des cris : les uns se répètent en pleurant ce qu'ils viennent d'entendre, d'autres demandent vengeance ; ceux-là contemplent en silence cet homme merveilleux qui a vu de ses yeux le Seigneur. En même temps, les pèlerins martyrs découvraient leur poitrine et montraient leurs cicatrices ; et des prêtres, une croix à la main, marchaient dans la foule et animaient la multitude.

Urbain se lève ; et aussitôt, aux transports de la douleur et de la colère, succéda le silence le plus profond.

« Chrétiens, dit-il, vous venez d'entendre ce qu'on ne saurait répéter qu'avec gémissements, et votre indignation n'est, hélas !

que trop juste. Sans doute, il m'est bien doux de voir vos cœurs frémir d'une sainte colère, et ces pieuses larmes couler de vos yeux ; mais pensez-vous que cette oisive douleur puisse satisfaire le Dieu qui versa pour vous tout son sang ? Croyez-vous que vos larmes tariront les pleurs de vos frères ? Eh ! qu'importe à Jérusalem que vous pleuriez sur ses misères ? Que lui a servi, il y a sept ans, la stérile pitié des seigneurs d'Italie ? Non, mes frères, elle attend de vous autre chose, et c'est pour l'implorer en son nom que je vous ai réunis aujourd'hui. Nobles chevaliers, prenez l'écu, ceignez le glaive, chaussez l'éperon, allez croiser vos épées contre le cimeterre de l'infidèle. Je le dis à ceux qui sont présents, je le mande à ceux qui sont absents, et Jésus-Christ le commande à tous. Oubliez les iniquités et les discordes, qui ont trop longtemps fermé vos âmes à la voix de Dieu et à la plainte de l'Église ! Non, mes frères, nous ne craindrons point de vous dire la vérité, dont nous sommes les ministres. Non, vous ne marchez pas dans les voies saintes du Seigneur ; vous n'êtes pas la milice du Christ, vous qui dispersez le troupeau du Seigneur ! vous, homicides, sacriléges, vous qui déchirez vos frères, qui opprimez la veuve, qui dépouillez l'orphelin ! Il en est temps encore ; saisissez la route du salut et du bonheur éternel ! Qu'ils deviennent les soldats du Christ, ceux qui ont été des ravisseurs ; qu'ils aillent combattre les barbares, ceux qui ont fait la guerre à leurs frères et à leurs parents ; qu'ils se rendent dignes des célestes récompenses, ceux qui ont mis leur vie à prix d'argent ! Que si la vue de vos enfants, si les caresses de vos épouses arrêtent vos pas, souvenez-vous de ce que Jésus-Christ a dit dans son Évangile : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne « de moi. Celui qui laissera sa maison, ou son père, ou son fils, « ou ses champs pour la gloire de mon nom, sera payé au cen-« tuple et possédera la vie éternelle. »

« Français, vous que mes yeux rencontrent de toutes parts dans cette assemblée, c'est surtout en vous que l'Église a placé sa confiance. Et à qui convient-il mieux de la défendre et d'abattre l'orgueil des infidèles, qu'au peuple qui, sous Charles-Martel et Charles le Grand, sut le premier montrer à l'Europe qu'ils n'étaient pas invincibles ? Français, votre empereur semble nous guider encore : et sans doute il servait, sans le savoir, les secrets desseins de Dieu, quand sa prévoyante sagesse préparait, de ses frontières jusqu'à Constantinople, une route sûre et facile. Allez donc, milice invincible et sacrée, allez, sur les pas de Jésus-Christ, délivrer cette terre que le Sauveur du monde a illustrée par sa venue, sanctifiée par sa vie, rachetée par sa passion, consacrée

par sa sépulture ; allez punir les Musulmans, ravir leurs richesses, soumettre leurs villes, et conquérir tout ensemble les biens de cette vie et les trésors de l'autre ! Allez, pour nous, défendre le peuple du Seigneur ; nous prierons ici pour vous le Dieu des armées ! Notre devoir est de prier ; que le vôtre soit de combattre; et, tandis qu'avec Moïse nous lèverons sans relâche vers le ciel nos mains suppliantes, poursuivez, frappez avec le glaive les enfants impies d'Amalech ! » Une voix s'éleva du milieu de la foule: « Nous irons, Dieu le veut ! » et à l'instant tous répétèrent comme une seule bouche : « Dieu le veut !... »

« Mes frères, reprit le pontife, aujourd'hui s'accomplit à la lettre cette parole de Jésus-Christ : « Lorsque deux ou trois se« ront assemblés en mon nom, je serai avec eux. » Sans doute, si le Seigneur n'avait pas été dans vos âmes, tous n'auraient pas en même temps prononcé la même parole. Que ce soit donc là votre cri de guerre, puisque ce mot vient de Dieu ! Quant à vos étendards, le Seigneur lui-même vous les donnera. » Puis, montrant à tous les regards le signe de la foi, il ajouta : « Qui veut venir « avec moi, a dit encore Jésus-Christ, doit s'oublier lui-même, « élever sa croix et me suivre ! » Recevez donc de la main de Dieu le gage sacré de la victoire ! qu'il sanctifie vos étendards, qu'il brille sur vos poitrines, que jamais il ne vous quitte, pour rappeler sans cesse à vos ennemis et à vous-mêmes, que vous êtes les soldats du Christ, et que tout votre sang est à lui ! Saints évêques, nobles seigneurs, consentez-vous à prendre la croix ? promettez-vous d'y rester fidèles ? »

Et les évêques se levèrent, et les chevaliers tirèrent leurs épées, et le peuple se prosterna, et tous s'écrièrent : « Nous le jurons ! »

« Vous allez quitter votre pays, dit le pontife, mais ce que vous y laisserez ne restera pas sans défense. Dès ce moment, tout ce qui vous appartient est sous la protection du saint-siége et des apôtres saint Pierre et saint Paul. Si quelqu'un vous faisait le moindre tort, soit dans vos épouses, soit dans vos enfants, soit dans vos biens, libre ou esclave, suzerain ou vassal, qu'il soit maudit, lui, ses enfants, sa famille, sa postérité tout entière ! qu'il soit maudit à la ville, maudit à la campagne ! que devant lui se ferment les portes des villes, des châteaux, des chaumières ! qu'il soit à jamais repoussé des autels comme l'ennemi de Dieu, et qu'à sa mort, ses restes, abandonnés dans la campagne, restent en proie aux bêtes de la terre ! »

Bientôt on vit s'avancer vers le pontife un prélat encore dans la vigueur de l'âge, le pieux Adhémar, évêque du Puy. Il se mit

à genoux, et demanda la croix. Urbain fit une courte prière, lui imposa les mains, et attacha lui-même la croix à l'épaule du prélat guerrier.

Quand cela fut fait, tous se prosternèrent, la face contre terre. Le pontife, seul debout, les bras étendus, les yeux levés, prononça d'une voix grave et solennelle les paroles consacrées : « Que le Seigneur tout-puissant vous bénisse, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il ! »

On allait se retirer : un prêtre et deux chevaliers s'avancent, et le premier annonce au pape que Raimond, comte de Toulouse, a déjà pris la croix, et que, prêt à partir pour la terre sainte, il promet le secours de ses conseils et de ses richesses à quiconque viendra se joindre à lui. E. B.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1822.

XIII

MARIA PACHECO AU PEUPLE DE TOLÈDE.

(1521 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Après la mort de don Juan de Padilla, sa veuve Maria Pacheco promena dans les rues de Tolède son fils encore enfant, vêtu de deuil, monté sur une mule et précédé d'une enseigne où était représenté le supplice de son père. Le peuple ému s'assemble autour d'elle. La veuve adresse à la foule les paroles suivantes :

Don Juan a succombé; le devoir de sa veuve et de ses compatriotes est de poursuivre sa vengeance et l'accomplissement de ses desseins.

Il est mort; mais avec lui ne peuvent mourir les libertés publiques achetées au prix de tant d'efforts.

L'Espagne ne peut renoncer en un jour à l'indépendance que, pendant tant de siècles, elle a reconquise et défendue contre les Maures.

Que Tolède donne l'exemple de la persévérance; bientôt les autres cités se joindront à elle, et rougiront de leur inaction ; mais, dût-elle rester seule dans la lutte, qu'elle ne renonce pas à l'héritage que lui ont légué ses ancêtres, et que son fils Juan de Padilla a consacré par son martyre.

DÉVELOPPEMENT.

Dans les derniers jours du mois d'avril 1521, une consternation profonde régnait dans la ville de Tolède. On venait d'apprendre que les défenseurs de l'indépendance espagnole avaient été vaincus par Charles Ier ; que le chef de la ligue sainte don Juan de Padilla, fait prisonnier tandis qu'il cherchait la mort dans les rangs des troupes royales, avait été jugé le soir même et décapité sur le champ de bataille, aux acclamations des soldats fla-

mands. A peine lui avait-on permis d'écrire une dernière lettre à sa femme Maria Pacheco, et à la ville de Tolède, sa mère, pour laquelle son sang allait être versé.

Tandis que le peuple s'agitait, plein de trouble et d'inquiétude, une grande résolution s'élevait dans l'âme de Maria Pacheco. En apprenant la mort de son mari, elle pleura sur lui, sur elle-même, mais surtout sur sa patrie. Bientôt son courage surmonta cette première douleur. La nuit tout entière, assise auprès du lit de son fils encore enfant, elle relut et médita les derniers mots qu'avait tracés son mari. Pénétrée de ses desseins et de ses espérances, elle s'oubliait elle-même et ne songeait qu'au salut de l'Espagne et à la vengeance de don Juan.

Le lendemain matin, à l'heure où les cloches de la cathédrale appelaient le peuple à un service funèbre pour les communeros qui avaient péri à Villalar, elle sortit de sa maison, vêtue de deuil, portant autour du cou des reliques que son mari avait conservées toute sa vie, et qu'à son heure suprême il lui avait envoyées comme un dernier souvenir. Elle soutenait de la main son fils couvert comme elle de vêtements noirs, et monté sur une mule. Devant eux marchait une enseigne où était représenté le supplice de don Juan. L'enfant tenait ses regards attachés à la terre; la vue de ce sang, qui coulait d'une tête séparée du tronc, l'effrayait. Marie, le visage pâle de douleur, mais animé par je ne sais quelle expression de courage et d'audace, levait souvent les yeux vers le tableau, comme si elle cherchait dans ce spectacle la force d'accomplir son dessein.

A peine avaient-ils fait quelques pas, que le peuple ému s'assembla autour d'eux. Ils parcoururent ainsi toutes les rues jusqu'à la place principale, entraînant à leur suite un innombrable cortége. Quand ils furent arrivés devant la cathédrale où les habitants de Tolède accouraient en foule, Maria Pacheco s'arrêta, et, montrant du geste son fils :

« Castillans, dit-elle, voilà le fils de don Juan, le fils de votre défenseur que les Flamands de l'archiduc ont tué ! Il n'a plus personne pour le défendre ; car moi, je suis trop faible. Je le remets entre vos mains jusqu'au moment où, à son tour, il pourra vous protéger. Plaise à Dieu qu'il soit digne de don Juan et de vous ! »

En même temps, elle prit son fils et l'éleva entre ses bras. Une immense acclamation salua la mère et l'enfant.

« C'est bien, Castillans ; vous adoptez le fils, mais ce n'est pas tout, vous n'avez pas vengé le père. Il est mort, le chef qui le premier vous donna le signal de l'insurrection; qui, à l'assemblée

d'Avila, à la face des amis de l'Autriche, osa réclamer les libertés de l'Espagne, et organisa cette grande ligue qui, malgré son désastre, fait encore trembler l'archiduc. Il est mort sur l'échafaud; le voilà tel que les bourreaux vous l'ont fait. Ne détournez pas les yeux pour pleurer; fixez-les plutôt sur cette peinture. Cette victime, c'est don Juan, c'est mon mari; c'est pour l'Espagne, pour vous, qu'il meurt. Encore une fois, séchez vos larmes, et craignez d'offenser le martyr en gémissant d'une mort qui lui a semblé douce. Vous avez lu ses dernières volontés, ses dernières espérances. Après vous avoir consacré toute sa vie, c'est encore à vous qu'il pense au moment de mourir. Ce dévouement et cette mort n'exciteront-ils dans vos âmes qu'une pitié stérile? Croyez-vous, en pleurant, venger don Juan et tous vos frères? Allons au milieu de l'armée royale demander compte de nos défenseurs; rendons mort pour mort, victime pour victime; et quand la mémoire de mon mari sera ainsi satisfaite, vous viendrez alors prier pour son âme, et pleurer sur son tombeau vide.

« Vous frémissez, Castillans! votre courage renaît; le ciel en soit béni! Pourquoi, depuis quelques jours, étiez-vous abattus et découragés? Tout à l'heure j'entendais des voix murmurer sur mon chemin: « Don Juan est mort, tout est perdu. » Non, rien n'est perdu! Un homme, en tombant, n'entraînera pas un peuple dans sa chute. C'est votre douleur qui vous aveugle. Tordésillas et Valladolid sont prises; le nom de notre reine ne paraîtra plus au bas des décrets de la ligue; mais Ségovie et Zamora, ces villes intrépides, sont encore debout. Notre armée est vaincue; mais la vieille Castille se lève contre les Flamands. Et Tolède, est-elle anéantie? ces remparts ne sont-ils pas un sûr abri pour les libertés espagnoles? Vous tous qui m'entourez, n'êtes-vous pas prêts à grossir les rangs d'une nouvelle armée? Notre citadelle ne renferme-t-elle pas un trésor d'armes et de canons? Nous avons des soldats et des armes, et nous désespérons! Une bataille a été perdue; mais Dieu même nous envoie des secours. A cette heure, les Français entrent en Navarre et nous tendent la main par-dessus le camp de l'archiduc. Bientôt, ils combattront à nos côtés. Nos anciennes victoires, renouvelées et rafraîchies par le sang des vaincus de Villalar, refleuriront à l'ombre de leurs drapeaux.

« Et, quand ces alliés nous abandonneraient, quand l'archiduc serait à nos portes, je vous dirais encore: Espoir et courage! Dieu ne vous délaissera pas. Un échec ne peut arrêter une nation qui combat pour sa liberté. Quoi! nous verrions sur le trône de Castille celui dont le père fit enfermer comme folle dona

Juana, la fille de notre grande reine Isabelle ! Où est Ximenès, ce glorieux fils de l'Espagne ? en exil. Que sont devenues nos libertés ? elles sont violées. Qu'a-t-on fait de l'antique honneur de notre patrie ? il est souillé : l'Espagne tout entière est mise à l'encan. Et un prince élevé loin de nous, que nous ne connaissons que par son insolence, qui prend le titre de roi sans avoir convoqué les cortès, nous arrache des subsides par la force, et repart aussitôt, impatient de revoir les sujets qu'il préfère, content d'avoir puisé dans nos trésors des richesses qu'il distribue à ses étrangers ; ce prince qui blesse tous nos souvenirs patriotiques ; qui n'estime pas assez notre patrie pour y habiter ; qui l'avilit et l'asservit à ses États d'Allemagne, triompherait de notre sainte ligue, et nous imposerait les Flamands grossiers qu'il traîne à sa suite ! Non, Dieu ne le souffrira pas ; Dieu protége l'Espagne, et ne l'a pas arrachée des mains des Maures pour la livrer à un Allemand.

« Charles triomphe aujourd'hui, mais les Maures aussi ont triomphé ! Sur quels solides fondements leur puissance paraissait bâtie ! Une armée de chevaliers intrépides, des flottes innombrables qui versaient dans leurs villes les richesses du monde ! Et cependant leur domination s'écroula ; l'Espagne, sôuillée par une religion impie, rejeta ses oppresseurs. Voilà ce que Dieu a fait par la main de nos pères, et vous craignez qu'il n'abandonne son œuvre ! Le ciel ne nous laissera pas enlever cette indépendance achetée par une lutte de sept siècles et par des flots de sang. La liberté vient de renaître, nous en recueillerons les fruits. Eh quoi ! une puissance née d'hier ferait ce que n'a pu faire la puissance antique des Maures ! Non, non, les tyrans étrangers ne prendront jamais racine sur le sol d'Espagne !

« Mais il faut mériter que Dieu nous protége. Si nos pères avaient jeté leurs armes à la première défaite, nous serions encore esclaves des infidèles. Soyons fermes comme eux, et comme eux nous serons vainqueurs. Aujourd'hui nous sommes faibles ; quelques prêtres, oubliant les préceptes du Christ, ont mieux aimé s'abriter à l'ombre des grands que nous défendre ; les grands eux-mêmes appuient leurs priviléges sur une armée d'étrangers. Burgos, notre sœur, autrefois le rempart de cette ligue, a vendu la liberté de l'Espagne pour la franchise de ses marchés. Les autres villes attendent qu'une cité plus puissante et plus hardie se mette à leur tête. Levons-nous donc et menons-les à la bataille ! Que Tolède, la couronne de l'Espagne, que Tolède, libre depuis si longtemps, donne le signal et verse encore une fois son sang pour la liberté ! Bientôt les villes accourront en

foule, honteuses de leur incertitude. Charles, qui se croit vainqueur parce qu'il a dispersé quelques troupes, verra la Castille, la Galice, la Murcie, tomber sur son camp et l'écraser. Non, notre cause n'est pas perdue, mais il faut lutter, lutter, quand nous devrions rester seuls contre toute l'armée royale. La guerre, voilà l'héritage que vous ont laissé vos ancêtres et don Juan ! Vous l'accepterez, Castillans ; nous mourrons peut-être, mais nous ne verrons pas l'Espagne esclave ! »

En ce moment, les soldats qui veillaient sur les murailles crièrent que les troupes de l'archiduc se développaient dans le lointain sur les collines :

« Eh bien ! s'écria Maria, courons aux remparts ! Suivez-moi, citoyens de Tolède ! suivez la veuve et le fils de don Juan ! aux remparts ! nous ne sommes pas encore vaincus ! »

A. A.

Lycée Louis-le-Grand, 1850.

XIV

ÉDOUARD EN ÉCOSSE.

(1746 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Après quelques heureux succès, le prétendant Charles-Édouard avait été battu à la journée de Culloden, et il errait sans secours et sans asile. Le petit nombre d'amis qui l'avaient accompagné diminuait chaque jour. Tous les passages étaient occupés, et le malheureux prince se trouvait comme emprisonné dans le royaume qu'il était venu conquérir.

On peindra en quelques mots sa détresse et ses souffrances incessamment croissantes à la nouvelle du supplice de la plupart de ses partisans.

Réfugié dans une île, on lui annonce que des soldats chargés de le saisir arrivent de toutes parts. Il va tomber en leurs mains; il ne peut trouver d'asile que dans le château d'un seigneur anglais, l'un de ses mortels ennemis. Le désespoir, la faim, le danger le décident. Il se présente devant cet homme : « Le fils de vos rois, lui dit-il, vient vous demander du pain et des habits. Recevez en échange ces misérables vêtements : peut-être un jour vous me les rapporterez à Londres dans le palais de mes pères. »

Effet de cette noble confiance : le seigneur anglais lui fournit les moyens de s'échapper. Le bruit de cette généreuse action se répand. Celui qui l'a faite est cité en justice comme coupable de haute trahison. Il se défend.

Aveu de son crime. Il décrira l'état misérable du prince, quand il s'offrit à lui. Pouvait-il, en le trouvant réfugié sous son toit, violer envers lui les lois de l'hospitalité, repousser son infortune, le trahir?

Il rappellera quel a été jusqu'alors son dévouement pour la maison de Ha-

noire et la haine bien connue qu'il porte aux Stuarts : doit-il être confondu avec ceux qui ont favorisé la criminelle entreprise du prétendant?

Péroraison vive et pathétique. Que celui-là soit le premier à le condamner, qui, à sa place, n'eût pas agi de même.

DÉVELOPPEMENT.

Sans autre appui que sa naissance et sa vertu, le descendant des rois d'Angleterre, l'infortuné Charles-Édouard avait entrepris de conquérir trois royaumes. Il s'était souvenu que ses aïeux étaient des rois ; il paya bien cher ce souvenir. A ce nom de Stuart, qui lui rappelait la gloire de ses anciens jours, l'Écosse tout entière s'était soulevée, et s'était élancée sur l'Angleterre avec le jeune prince ; Londres même avait frémi du bruit des premiers succès d'Édouard. Mais bientôt le désastre de Culloden fit tout rentrer dans le silence ; les proscriptions et les bourreaux anéantirent les débris d'un parti qui naguère menaçait de tout envahir. Proscrit, errant au hasard sur cette terre pleine des malheurs de sa famille et de ses propres revers, souillée du sang de son aïeul, arrosée du sang de ses partisans ; n'ayant pas un ami qui soulageât ses douleurs en les partageant avec lui, forcé de cacher son rang sous des habits empruntés, le fils des rois cherchait en vain un asile où il pût reposer ce front qu'auraient dû ceindre trois diadèmes.

Chaque jour ses partisans, que le malheur avait flétris du nom de rebelles, expiaient sur l'échafaud leur périlleux dévouement ; et lui-même, entouré des satellites du vainqueur, et, pour ainsi dire, prisonnier dans le royaume qu'il était venu conquérir, dérobait à peine aux soldats de Cumberland sa tête proscrite. Que faire ? où se réfugier ? Chaque instant ajoute à sa détresse, et bientôt il n'a plus que le choix du danger. De toutes parts les soldats approchent ; ils vont le saisir : un seul asile peut encore le dérober pour quelques moments aux poursuites du vainqueur ; c'est le château d'un seigneur anglais, ennemi mortel d'Édouard et de sa famille. Ainsi ce prince, naguère entouré de dix mille combattants dévoués à sa cause, accueilli par les acclamations de tout un peuple, aujourd'hui déplorable jouet de la fortune, ne pouvait plus se défendre que par la pitié qu'il inspirait. Il ne s'agissait plus de conquérir un trône, mais de sauver sa vie. Il n'est plus temps d'hésiter. La faim, le danger toujours croissant, le désespoir le décident ; il se présente devant cet homme : « Le fils de vos rois, lui dit-il, vient vous demander du pain et des habits. Je sais que vous êtes mon ennemi ; mais je vous crois trop généreux pour abuser de ma situation. Prenez ces misérables vêtements ; vous pourrez me les rapporter un jour dans le palais

des rois de la Grande-Bretagne. » Le malheur avait accablé Charles-Édouard; mais, en ce moment, l'excès même de l'infortune lui avait rendu tout son courage et toute sa dignité. Édouard suppliant, Edouard dans sa détresse, était plus grand qu'il ne l'aurait été au milieu des pompes de Westminster. La haine se tut dans le cœur du seigneur anglais. Ému de tant de revers, touché de tant de confiance, il favorisa la fuite d'Édouard, et sa vie du moins fut sauvée. Mais cette généreuse action ne pouvait être longtemps ignorée. Dénoncé comme coupable de haute trahison, le seigneur anglais comparut devant ses juges avec cette noble tranquillité qui n'abandonne jamais l'innocence.

« Jusqu'à ce jour, dit-il, c'est les armes à la main, c'est sur un champ de bataille, et non pas devant un tribunal que j'ai justifié de ma fidélité à mon pays et à mon roi. Aujourd'hui, accusé de trahison, je n'essayerai point de racheter ma vie au prix d'un lâche désaveu. Il est vrai, messieurs, j'ai reçu sous mon toit le jeune Stuart, et j'ai protégé sa fuite. Est-ce là trahir les lois? J'ose le demander; de toutes ces lois, boulevard inexpugnable de nos libertés, en est-il une qui proscrive l'hospitalité, qui anéantisse ses droits partout respectés? Parlez, en est-il une qui nous ordonne de trahir l'étranger réfugié sous notre toit, de tromper sa confiance, de repousser son infortune? Une telle loi, qui ferait frémir les nations les plus barbares, fût-elle même établie dans le reste du monde, serait-ce chez un peuple libre qu'il faudrait l'invoquer? Mais c'est un rebelle que j'ai reçu dans ma demeure; je suis devenu complice de sa rébellion. Ah! messieurs, était-il encore rebelle, ce malheureux qui, en proie aux horreurs de la faim et de la maladie, avait à peine assez de force pour implorer la pitié au nom de ses misères? Qu'importait alors que ses aïeux eussent régné? Le petit-fils de Jacques II n'était plus qu'un suppliant. Qu'importait alors une naissance, un nom qu'il aurait voulu se cacher à lui-même, et qui, par le souvenir du passé, rendaient le présent plus accablant encore? Était-ce un ennemi redoutable, celui qui n'aspirait plus qu'à s'enfuir d'un royaume qu'il s'était d'abord flatté de conquérir?

« Ah! s'il eût encore conservé cette injuste et chimérique espérance, ce n'est pas dans ma demeure qu'Édouard eût cherché un refuge! Ma haine bien connue pour sa famille, mon dévouement pour mon souverain, n'étaient pas ignorés du fils des Stuarts lui-même. Je pouvais avoir pitié d'un proscrit suppliant; mais, devenir le complice d'un ennemi de l'État, favoriser sa criminelle entreprise, marcher sous la bannière d'un rebelle! j'aurais préféré la mort à cette trahison. Quand autour de moi cha-

cun s'armait pour soutenir de coupables desseins, j'ai pris les armes aussi ; mais c'était pour combattre ce même parti que l'on m'accuse aujourd'hui d'avoir favorisé. Allez interroger les champs de Culloden : je ne récuserai pas leur témoignage.

« Si ma fidélité cependant paraît encore suspecte, s'il en est un parmi vous, messieurs, qui ne puisse pardonner à celui qui combattit Édouard rebelle, d'avoir sauvé la vie d'Édouard vaincu, fugitif, suppliant, s'il en est un qui me condamne, qu'il se lève, qu'il jure que son cœur aurait été fermé à toute pitié ; qu'inaccessible à tout sentiment d'honneur et d'humanité, qu'insensible à ce prestige entraînant de la grandeur abaissée, il aurait vendu aux bourreaux la tête de l'infortuné dont la noble confiance réclamait un asile au nom des droits sacrés de l'hospitalité... Mais, comme je l'espère, s'il n'est pas dans cette enceinte, que dis-je ? dans l'Angleterre tout entière, un citoyen capable de prononcer un tel serment, ne punissez pas un soldat dévoué, un citoyen fidèle, d'avoir fait ce qu'à sa place vous auriez tous fait comme lui. »

L. D.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1827.

DISCOURS

HISTOIRE ANCIENNE, GRECQUE ET ROMAINE

I

DISCOURS D'EUPHAËS AUX MESSÉNIENS.

(744 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Sur le refus fait par les Messéniens de livrer Polycharès, les Lacédémoniens, sans déclaration préalable, après s'être préparés à la guerre le plus secrètement possible, et s'être engagés par serment à ne pas rentrer dans leur pays sans avoir conquis la Messénie, se mettent en marche pendant la nuit, sous la conduite d'Alcamène, fils de Téléchus, prennent par surprise Amphée, petite ville limitrophe de la Laconie, et passent tous les habitants au fil de l'épée. Les Messéniens, instruits de cet événement par quelques malheureux échappés du massacre, se réunissent de toutes parts à Sténiclaros. Le peuple assemblé fut encouragé par les magistrats, et par le roi lui-même, Euphaës, fils d'Antiochus.

Qu'ils ne se laissent pas abattre par le désastre d'une seule ville, comme si le sort de la guerre était décidé par cet événement. Qu'ils ne s'effrayent pas de l'appareil militaire déployé par les Lacédémoniens.

Depuis longtemps préparés à la guerre, ils ont sans doute quelque avantage sur les Messéniens ; mais ceux-ci ont pour eux la nécessité d'être intrépides, et l'espoir que les dieux favoriseront ceux qui défendent leur patrie, sans pouvoir être accusés d'une injuste agression.

DÉVELOPPEMENT.

Attaqués à l'improviste par de perfides ennemis, surpris au milieu de la paix par un peuple secrètement préparé à la guerre, il n'est pas étonnant, compagnons, que nous ayons eu un moment de frayeur. Mais il serait honteux de craindre plus longtemps, et de nous laisser abattre par un premier revers. Messéniens, désespérez-vous donc assez de la patrie pour croire son destin at-

taché à la ruine d'Amphée? désespérez-vous assez de vous-mêmes pour vous croire vaincus avec les défenseurs trop peu nombreux de cette ville malheureuse? Non, le sort de la guerre n'est pas décidé, la prise d'Amphée n'en est que le signal; c'est un défi que nous portent nos ennemis présomptueux, c'est un ordre du ciel de courir aux armes et de punir leur perfidie!

Oui, compagnons, saisissons nos armes, regardons de sang-froid ces ennemis si fiers qui osent nous braver sur notre territoire; admirons l'appareil belliqueux qui les entoure, leurs cuirasses polies, leurs brillantes épées; mais ne les craignons pas. Les Spartiates, qui s'exercent depuis longtemps à la guerre, doivent être mieux préparés, mais ils n'ont pas le cœur plus grand que les Messéniens. Les Mésséniens prendront l'épée de leurs pères suspendue à leurs foyers; ils puiseront dans leurs glorieux souvenirs un courage invincible, et, fiers de leur illustre origine, ils iront avec joie défendre sur le champ de bataille leurs femmes, leurs pères, leurs enfants et leur gloire.

La nécessité toute seule devrait faire de nous des héros. Animés par de justes motifs, nous serons plutôt des dieux que des hommes. Nous devons êtres invincibles. L'ennemi a un pied sur notre territoire, il ne faut pas qu'il y mette le second. Regardez vos femmes, vos enfants: que ces objets chéris vous rappellent qu'il faut vaincre ou périr. Et, qui de vous oserait reparaître dans ses murs, le front couvert de honte, pour leur annoncer l'esclavage? qui oserait dire à son père: « Je suis vaincu, j'ai perdu mon bouclier? » Qui oserait entrer dans les temples des dieux qu'il n'aurait pas su défendre?...

Ah! mes amis, cette honte n'est point faite pour nous. Après-demain l'aurore se lèvera brillante pour éclairer notre triomphe, ou ses pleurs arroseront nos cadavres mutilés.

Mais non, les dieux nous protégent, ils combattront pour nous; ils combattront pour des hommes qui ne veulent point laisser fouler le sol sacré de la patrie par un ennemi odieux. Notre cause est celle de la justice. Nous n'avons point, au mépris du droit des gens, attaqué des ennemis sans défense; l'ambition ne nous a point fait sortir de nos foyers; et voilà ce qu'ont fait les Spartiates. Ils n'ont point assez d'esclaves: le travail leur paraît indigne de leurs hautes destinées; ils veulent recruter leurs Ilotes, et c'est nous, grands dieux! nous, qu'ils veulent réduire à cet état dégradant! Eh quoi! Messéniens, nous arroserions de nos sueurs, pour un maître superbe, les champs fertiles de la Messénie; et, sur les lambeaux profanés de nos pères, déchirés par le souvenir de notre ancienne liberté, nous pleurerions, sans espoir de ven-

geance, le malheur de nos femmes et de nos enfants ! Ah ! que les Spartiates apprennent à nous connaître ; ils ont juré de ne pas rentrer dans leur pays sans avoir conquis la Messénie ; eh bien ! ils n'y rentreront pas.

Fils d'Antiochus, j'ai parlé comme aurait parlé mon père ; je dois combattre comme il aurait combattu. Suivez-moi ; jurons aussi de ne rentrer dans ces murs que victorieux ; et, pendant que nos femmes prieront pour nous dans les temples des dieux, allons les défendre sur le champ de bataille ; allons venger notre gloire et conquérir notre liberté. L.

Collége Rollin.

II

LE CHEF DES PHOCÉENS DEMANDE AUX GAULOIS UN ASILE POUR SES COMPAGNONS FUGITIFS.

(599 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Ils ne viennent pas en ennemis ; chassés par les armes des Perses et par la crainte de l'esclavage, ils ont quitté l'Ionie avec leurs pénates, et cherchent un asile sur une terre hospitalière.

Sans doute le nom des Phocéens n'est pas entièrement inconnu des Gaulois ; rivaux des Carthaginois, ils parcouraient les mers avec leurs vaisseaux, et ont peuplé bien des rivages de leurs colonies.

Ils ont songé d'abord à Athènes ou à Rome ; mais l'une a perdu sa liberté, et Pisistrate y règne : l'autre est l'esclave de Tarquin. C'est en Gaule seulement que fleurit la liberté ; c'est là qu'ils peuvent espérer de voir renaître leur grandeur : c'est là qu'ils viennent chercher un asile.

L'hospitalité qu'ils demandent, ils la payeront en apportant aux Gaulois l'art de la navigation, le commerce, les lettres ; et qui sait ce qu'un jour deviendra la ville que les Phocéens auront fondée sur ces beaux rivages de la Gaule ?

DÉVELOPPEMENT.

Enfants de la Gaule, puissent les dieux, protecteurs de ces contrées, vous regarder toujours d'un œil favorable ! Puissiez-vous n'être jamais contraints d'aller chercher une patrie sous un ciel étranger ! Heureux celui qui peut vieillir sur la terre où reposent les cendres de ses aïeux ! Nous ne venons pas, armés du fer et de la flamme, ravager vos champs, ni vous arracher les moissons que la terre prodigue à vos besoins ; nous savons trop que de maux la guerre apporte avec elle ! C'est un asile, c'est une patrie que nous vous demandons ; consentez à devenir nos amis, nos

frères. Nous sommes bien malheureux, mais peut-être ne vous repentirez-vous pas d'avoir rempli envers nous les devoirs de l'hospitalité ; celui qui sourit à la misère du suppliant est agréable aux dieux.

Sans doute le nom de Phocée est venu jusqu'à vos oreilles ; nous sommes les Phocéens. Sans nous, la mer de Tyrrhène serait encore inconnue aux Grecs ; nous avons transporté en Italie les fruits d'or qui naissent en abondance sur les rivages Ibériens ; nous avons pénétré dans les lieux où fut le jardin des Hespérides. Les habitants des îles occidentales ont tressailli de surprise et de joie à l'aspect de nos châteaux ailés, qui volaient sur les flots : presque tout l'univers était devenu tributaire de notre industrie. Comment donc s'est évanouie tant de gloire ? Braves Gaulois, je vais vous le dire, et vous donnerez des larmes à nos malheurs.

Le roi de Perse, usurpateur de l'Ionie, apprit qu'il y avait dans ses États une ville heureuse et libre ; il frémit, et jura de se venger ! Bientôt il jeta sur notre patrie toutes les forces de son immense empire ; il fallut abandonner nos pénates, nous embarquer sur une flotte rapide et fuir sur les mers, à la lueur des flammes qui dévoraient notre patrie, au bruit de nos édifices qui s'écroulaient ! Malheureux, nous jetions des regards derrière nous, et nous pleurions ; ce n'était pas sur nos richesses, sur nos édifices ; mais, hélas ! nous n'avions pu dire aux manes de nos pères : Levez-vous et venez avec nous chercher une autre patrie !

Quelle sera cette patrie ? Nous n'espérons plus retrouver le bonheur ; mais du moins, quelle terre nous offrira le repos et la liberté ? Le roi de la Bétique nous avait secourus pendant le siége ; il nous offrait un asile : la mort vient de nous enlever ce généreux protecteur.... Trois fois Athènes a chassé de ses murs Pisistrate qui l'opprimait, trois fois, à force de ruses, il a vaincu la haine de ses concitoyens ; respectera-t-il notre liberté, celui qui n'a pas respecté celle de sa patrie ?.. Rome gémit sous le joug de Tarquin ; il poursuivrait en nous des victimes de la tyrannie.... Ah ! puisque les tyrans se réunissent pour nous accabler, les hommes libres doivent s'empresser de secourir notre infortune. Gaulois, seuls vous avez conservé votre liberté, partagez avec nous ce bien précieux !

Ce ciel pur et sans nuages nous rappellera le beau ciel de l'Ionie ; ces bardes qui vont célébrant la gloire de vos ancêtres, retraceront à nos yeux les chantres divins qui parcourent l'Ionie en chantant la colère d'Achille et la chute de Troie. Ce rivage creusé par les flots de la mer offrira un asile à nos vaisseaux.

Et si quelquefois nous versons des larmes sur notre ancienne patrie, nous ne pourrons nous rappeler nos malheurs sans bénir ceux qui les auront terminés !

Non, braves Gaulois, vous qui aimez la liberté, vous ne serez pas insensibles aux maux d'un peuple qu'on persécute pour elle; ne nous méprisez pas parce que nos paroles sont suppliantes, et que nous portons dans la main une branche d'olivier; accordez-nous un asile, et les dieux vous récompenseront. Nous-mêmes, nous vous apportons de quoi vous témoigner notre reconnaissance. Bientôt, par nos soins, vos vaisseaux iront de l'un à l'autre pole recueillir les richesses de tous les peuples. La ville que nous allons fonder deviendra le centre du commerce et des arts: et les nations enverront leur jeunesse étudier à Marseille l'éloquence et la poésie. Cette gloire deviendra commune à toute la Gaule; un jour peut-être, les lettres n'auront pas de plus chère patrie.

Gaulois, cédez-nous une partie de ces terres que vous ne pouvez cultiver, et nous partagerons avec vous nos richesses, nos arts, notre gloire, tout, excepté nos malheurs. L.

Lycée Napoléon, 1849.

III

SOLON PROPOSE AUX ATHÉNIENS D'ABOLIR LES LOIS DE DRACON.

(593 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Dracon mérite toute la reconnaissance des Athéniens pour leur avoir donné des lois à une époque où ils n'en avaient pas.

Mais, philosophe austère, il a établi des lois d'une excessive sévérité, il a eu tort de ne pas proportionner les peines aux délits.

Une pareille sévérité était sans doute nécessaire au temps où vivait Dracon; il fallait dompter des natures rebelles qui ne s'étaient jamais courbées sous le joug de la loi. Aujourd'hui les mœurs ne sont plus les mêmes, et la douceur du caractère athénien s'accommode mal de cette rigueur excessive, qui d'ailleurs est préjudiciable aux intérêts mêmes du peuple.

Il faut abolir les lois de Dracon, en ayant soin pourtant de maintenir celles qui sont bonnes encore aujourd'hui.

Il proteste en finissant de sa vénération et de son admiration pour le législateur dont il attaque l'œuvre, mais dont il respecte les intentions et le génie.

DÉVELOPPEMENT.

Athéniens,

S'il est, après les dieux immortels, quelqu'un qni mérite notre reconnaissance, et que nous devions remercier de la prospérité

de notre patrie, c'est sans doute l'homme qui le premier assura par de sages lois la paix intérieure de la république, sa force contre les ennemis du dehors, et la durée de sa puissance. Sans lois, nous ne serions rien aujourd'hui : quand la tranquillité de la ville et de chaque citoyen n'est pas garantie par de solides institutions, quand la licence et l'impunité règnent dans le sein de la république, chacun est contraint de veiller à sa propre sûreté; les forces du peuple se consument et s'épuisent dans les luttes particulières : l'État périrait de lui-même, si les coups de l'étranger ne venaient le plus souvent précipiter sa ruine. Athènes, au contraire, à l'ombre des lois portées par Dracon, a grandi de jour en jour, et s'est élevée enfin jusqu'à ce faîte de gloire et de puissance d'où elle domine la Grèce tout entière. C'en est assez pour que la mémoire de ce grand législateur soit éternellement respectée parmi ses concitoyens. Honte à celui qui méconnaîtrait ses bienfaits envers la patrie !

Mais, en publiant devant vous, Athéniens, mon respect et mon admiration pour ce grand homme, je puis dire avec vous, sans porter atteinte à sa renommée, que ses lois, si salutaires à la république, lui furent dictées par une vertu trop sévère et trop rigoureuse. Tel est souvent l'illustre défaut des sages, de ne pouvoir souffrir dans les autres les faiblesse qu'ils ont réprimées en eux-mêmes, et de demander à tous cette perfection à laquelle eux seuls ont la force de parvenir. Sévir en même temps contre des faiblesses et contre des crimes, c'est effacer toute distinction entre ce qui ne mérite que la pitié ou le mépris, et ce qui est digne de la haine et de l'exécration publique, c'est confondre la morale avec la loi. La loi prescrit à chaque citoyen ses devoirs et le punit lorsqu'il ne les observe pas : mais doit-elle porter ses regards plus loin? Fera-t-elle jamais de tous les citoyens des sages austères? Peut-elle exiger de chacun une vertu parfaite, sous peine de mort ?

Non sans doute, Athéniens, et les faits viennent à l'appui de mes paroles. On a été contraint de négliger une partie des lois portées par Dracon : on a reconnu forcément que la justice publique avait été investie d'un droit qu'elle ne peut avoir ; et maintenant, je vous le demande, Athéniens, si l'on appliquait dans toute leur rigueur toutes les lois de Dracon, y en aurait-il un seul parmi nous qui ne courût risque de la vie ?

C'est donc une erreur que d'avoir soumis à une même juridiction ce qui touche aux devoirs du citoyen et ce qui ne regarde que la vertu privée de l'homme : un défaut n'est pas un crime.

Sans doute, un sage sera toujours un bon citoyen ; mais on peut être un bon citoyen sans être un sage.

Que dirai-je maintenant, Athéniens, de cette sévérité qui enveloppe dans un même châtiment les moindres délits et les plus horribles crimes ? J'ose le dire, cette fois encore l'austère vertu de Dracon l'emporta trop loin. La raison publique et l'expérience parlent ici avec plus de force que je ne pourrais le faire. Bientôt, en effet, on a reconnu que la même peine ne pouvait frapper sans injustice le voleur et le meurtrier ; qu'un mouvement de colère ne pouvait être puni avec la même rigueur qu'une lâche et sanglante trahison ; que, pour une parole échappée à l'emportement, on ne devait pas enlever à la république un citoyen utile et honorable, comme on l'aurait délivrée d'un misérable et d'un assassin. Il est juste que le châtiment soit proportionné à l'offense. Aussi ces lois terribles ont-elles été le plus souvent négligées : qu'en résulte-t-il ? C'est que la justice publique, n'osant exécuter les lois et n'osant les violer, demeure indécise et flottante. Une réforme est donc nécessaire pour la rendre fixe et immuable.

Ne nous hâtons pas cependant de blâmer le législateur : rappelons-nous d'abord le temps où il écrivait son code. Alors, sans doute, il était utile, et peut-être nécessaire, de contenir par des chaînes de fer les désordres et la licence d'une ville à demi barbare, et d'opposer à la rudesse des mœurs une législation rude et inflexible. Si vous voulez dompter un cheval sauvage, Athéniens, que faites-vous ? Vous courbez sa tête sous un joug dur et pesant, qui ne lui permet de faire aucun mouvement ; peu à peu, à mesure qu'il s'apprivoise, vous allégez le joug, et enfin vous l'en délivrez tout à fait, en lui laissant seulement les liens nécessaires pour traîner le char. Athéniens, les citoyens sont attelés au char de l'État ; c'est par eux qu'il marche, et les lois sont les rênes qui les dirigent dans la voie droite, et les retiennent à leur poste. Leur rendre le joug le plus doux possible, c'est un devoir, lorsqu'on est sûr qu'ils n'abuseront pas de la liberté qui leur sera laissée. C'est à vous de juger, Athéniens, si le temps est venu d'alléger le joug : j'ai la confiance de n'être contredit par personne, en déclarant que des lois faites pour des hommes ignorants et presque barbares, ne peuvent convenir aujourd'hui au peuple le plus civilisé de la Grèce.

Enfin, Athéniens, quelle idée pensez-vous que les nations conçoivent de vous, en lisant vos anciennes lois ? « Quoi ! disent-elles, est-ce là cette ville si vantée pour son humanité et ses lumières ? Il n'est pas chez les Thraces ou chez les Scythes un code plus terrible et plus impitoyable. » Et, en effet, cette législation n'est-

elle pas entièrement opposée à vos mœurs et à votre caractère? Sans doute, au moment où Dracon promulguait ses lois, ce caractère de douceur et d'humanité n'était pas développé dans Athènes comme il l'est de nos jours : cependant l'exil de ce grand homme semblerait prouver que déjà nos pères sentaient combien ce code inflexible convenait peu à une ville où le temple de Minerve s'élève à côté de l'autel de la Pitié. Croyez-vous, Athéniens, que Lycurgue nous eût donné les lois qu'il a données à Sparte ? Certes il n'eût point commis cette faute ; vos lois doivent porter l'empreinte de votre nature, légère quelquefois, mais toujours douce, éclairée et bienveillante. L'état de l'Attique accuse d'ailleurs l'insuffisance de nos lois : Athènes est entourée de campagnes fertiles, qui pourraient la nourrir et qui demeurent incultes et inutiles. C'est un mal auquel il est nécessaire d'apporter remède pour le bien de la république.

Je le pense donc, Athéniens, notre législation, trop sévère et trop impitoyable, est en même temps défectueuse : c'est pourvoir aux intérêts de l'État que de tempérer sa rigueur, et de suppléer à son insuffisance. Je suis loin de prétendre cependant qu'aucune de nos anciennes lois ne doive être conservée ; il en est qu'il serait nécessaire d'établir, si elles n'existaient déjà : ainsi les peines portées contre l'homicide sont justes et ne peuvent être changées ; les lois religieuses, qu'Épiménide nous apporta de la Crète, sont l'œuvre de Minos, et méritent tout notre respect. Pour le reste, votre prudence y pourvoira.

Je ne quitterai point cette tribune sans rendre un dernier hommage à la mémoire du premier législateur d'Athènes, sans protester d'avance contre la calomnie qui tenterait de flétrir la pureté de mes intentions et d'attribuer à quelque honteuse passion une mesure qui m'est dictée par l'interêt seul de la république. Génie de Dracon, pardonne à tes concitoyens d'attenter à tes glorieuses institutions : c'est le bien de l'État qui nous le commande, et nous devons lui obéir, comme tu lui as obéi jadis, comme tu lui obéirais aujourd'hui. Nous devons changer tes lois, pour l'honneur, pour la prospérité d'Athènes ; mais ton nom vivra toujours dans nos cœurs, et sera l'éternel objet de notre vénération : c'est le nom d'un vertueux citoyen et d'un bienfaiteur de la patrie.

O. F.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1840.

IV

UN SÉNATEUR CARTHAGINOIS CONTRE LA COUTUME D'IMMOLER DES VICTIMES HUMAINES.

(480 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Il n'a pas attendu jusqu'à ce jour pour condamner les honneurs sanglants qu'ils rendent à leurs dieux. Mais, dans cet aveuglement du peuple égaré par le fanatisme religieux et séduit par l'autorité d'une longue coutume, on ne pouvait être humain sans paraître sacrilége.

Aujourd'hui que l'abolition de ce culte affreux est exigée par le vainqueur comme la première condition d'un traité nécessaire, il est du moins permis à un citoyen de faire valoir la raison et l'humanité en faveur de ce qui est imposé par la force des armes.

Eh quoi! depuis trois cents ans, c'est en immolant des hommes qu'on pense détourner les fléaux qui menacent les hommes! c'est en ajoutant de nouvelles victimes à celles que la peste a moissonnées, qu'on prétend en arrêter les fureurs! Et quelles victimes! des enfants au berceau, l'espoir de la patrie!

A-t-on pu croire que les dieux se plaisent dans le meurtre, et que Saturne soit altéré du sang de son peuple? La religion peut-elle être ainsi en opposition avec la morale de la nature et les sentiments inspirés par le ciel?

Qu'on écoute la volonté des dieux; mais qu'on lise mieux dans leurs décrets. Les désastres de Carthage, accrus et jamais adoucis par ces cruels remèdes, n'ont pu détourner jusqu'ici les Carthaginois de leurs superstitions abominables : que leur dernière défaite les éclaire enfin. Trois cent mille hommes taillés en pièces par cinquante mille, tandis que le général carthaginois chargeait les bûchers de victimes humaines et s'y précipitait lui-même à son tour, parlent plus haut sans doute que les préjugés de leurs ancêtres et proclament sans obscurité les volontés divines.

Si la victoire de Gélon fait disparaître à jamais cette coutume barbare, l'opprobre du gouvernement de Carthage, il rendra grâces aux dieux de la victoire de Gélon et de la défaite de ses concitoyens.

DÉVELOPPEMENT.

Citoyens, si je m'élève en ce jour seulement contre les honneurs sanglants que vous rendez à vos dieux, gardez-vous de m'accuser de lâche soumission et de servile obéissance. Mon cœur détesta toujours vos cruels sacrifices, et l'horreur qu'ils m'ont inspirée fut partagée par tous ceux que n'avaient point infectés le fanatisme et ses féroces maximes; mais, hélas! nous ne pouvions que gémir en silence. Quand une si affreuse croyance s'est une fois emparée des cœurs, c'est par son horreur même qu'elle y domine; elle s'y maintient en dépit de la nature soulevée pour venger ses droits. Tenter de la renverser, c'eût été lui assurer un triomphe nouveau; c'eût été s'offrir soi-même comme vic-

time d'une coutume qu'on voulait détruire, et effrayer par son exemple ceux qui, en des temps meilleurs, eussent pu lui porter des coups plus heureux. Qui de nous pouvait espérer que sa voix triompherait de l'usage cruel que la sainteté de ses motifs et son antiquité environnaient d'une autorité doublement religieuse? Accuser ces impies sacrifices, c'était accuser le ciel qui les exigeait, et l'on ne pouvait être humain sans paraître sacrilége.

Mais ce bienfait qui ne semblait pouvoir être que le fruit du temps et des lumières qu'il amène, la fortune l'offre aujourd'hui à Carthage, et par des mains qui seules s'en pouvaient charger sans péril. La première condition du traité que Gélon vainqueur nous propose, c'est l'abolition de nos sacrifices; et il ne nous reste de choix qu'entre la ruine de la patrie et celle de ce culte affreux. Mais du moins, sous l'empire même de l'invincible nécessité, qu'il soit permis aux Carthaginois de s'honorer d'une sage réforme dont l'ennemi leur fait un devoir. Loin de nous l'autorité des armes et les menaces du vainqueur qui peuvent effrayer, mais qui ne persuadent jamais les esprits ! Ce que les lois de la force proscrivent aujourd'hui de nos temples, que les lois de la vertu, mille fois plus puissantes, le bannissent de nos cœurs; qu'elle seule commande, qu'elle seule soit obéie : je veux que ce soit ici le triomphe de l'humanité, et qu'on ne puisse pas reprocher à Carthage de n'avoir cédé qu'à la force ce que réclamaient plus impérieusement la justice et la raison.

Ah! ne craignons point d'obéir enfin à leur voix, rougissons seulement d'avoir pu si longtemps y être rebelles. Eh quoi ! citoyens, c'est en immolant des hommes que vous pensez détourner les fléaux qui menacent les hommes ! c'est en ajoutant de nouvelles victimes à celles que la peste a moissonnées, que vous prétendez en arrêter les fureurs ! Et quelles victimes, grands dieux! des enfants au berceau, l'espoir de la patrie! Ainsi, quand, fatigué de vos crimes, le ciel a fait éclater enfin sur vous sa vengeance, c'est par des crimes nouveaux que vous prétendez l'apaiser; vous n'osez l'implorer qu'en levant vers lui des mains souillées d'un sang innocent. Lorsque la république, affaiblie déjà par tant de pertes, a plus que jamais besoin de réunir autour d'elle ce qui lui reste d'appuis, c'est alors que vos mains, déchirant ces blessures qu'elles veulent fermer, immolent à son salut ceux mêmes dont la conservation pouvait seule la sauver. Ce n'est point assez que le courroux du ciel la frappe dans le présent; il faut que votre cruelle piété l'aille frapper dans l'avenir. La vengeance du ciel ne se manifestait que par des fléaux passagers; votre superstition en a su créer un durable et plus terrible que

tout ce que la colère divine avait pu inventer contre vous. Quelle calamité est comparable à cette coutume qui, sous prétexte d'apaiser les dieux vengeurs, depuis trois cents ans, prodigue de sang et de carnage, a enlevé à la patrie plus de citoyens que n'ont fait tous nos désastres, puisque, dans un seul homme au berceau, elle étouffe avec lui la longue suite de ses descendants et toute une postérité ?

Et ce sont là des sacrifices dont vous croyez vos dieux jaloux ! Sous quels traits si affreux se présentent-ils donc à vous, pour que vous ne connaissiez d'autres attributs de leur puissance, que des passions dont vous auriez horreur dans un mortel ! Ah ! s'ils sont tels que vous les faites, élevez donc, élevez des temples aux tigres de vos forêts : ils sont dieux aussi, si c'est à la férocité qu'on reconnaît les dieux. O citoyens ! avez-vous pu croire que le meurtre et la désolation fussent les seuls spectacles dignes du ciel ? Avez-vous pu croire, qu'altéré du sang de son peuple, Saturne exigeât de Carthage la moitié de ses enfants, pour prix de la protection qu'il accorde au reste ? Quoi donc ! les dieux n'auraient placé les hommes sur la terre que comme des victimes destinées seulement à mourir sur leurs autels ! La religion peut-elle être ainsi en opposition avec la morale naturelle et les sentiments inspirés par le ciel ? Ah ! quand la voix de l'univers proclame des dieux justes et bons, pourquoi vous en créer d'injustes et de farouches ? Pour savoir ce qu'ils vous demandent, n'interrogez pas ces temps d'ignorance dont votre raison, chaque jour plus éclairée, rejette chaque jour les barbares usages. Interrogez votre cœur : il ne saurait vous tromper. La voix de la conscience est la voix des dieux. Condamnez tout ce qu'elle condamne, et jugez sans crainte qu'une religion est fausse, quand ses dogmes ne consacrent pas ces préceptes de la morale éternelle, les mêmes chez tous les hommes, dans tous les climats, et que le cœur sent, avant même que la raison les reconnaisse et les approuve.

O Carthaginois, écoutez la volonté des dieux, parce que c'est seulement en suivant leurs préceptes saints que vous pourrez être un peuple bon et heureux. Mais sachez mieux lire dans leurs décrets. Qu'un zèle aveugle ne vous entraîne plus dans les voies du fanatisme, aussi horrible devant eux que l'impiété elle-même. Le même consentement des peuples qui les a nommés très-puissants, les a aussi nommés très-bons ; vous seuls les avez nommés très-cruels. Jusqu'ici votre piété sacrilége n'a su que les irriter par d'abominables hommages. Loin d'adoucir les maux de la patrie, vos cruels remèdes les ont accrus chaque jour davantage. Vos odieux sacrifices appesantissaient sur vous la céleste colère

qu'ils voulaient détourner, et toutes ces innocentes victimes, immolées en expiation de vos forfaits, criaient contre vous devant le tribunal suprême, et rallumaient dans la main des dieux leurs foudres prêtes à s'éteindre. Trop de désastres ont dû déjà vous apprendre comment le ciel reçoit ces pieux homicides. Mais si, pour arracher de vos cœurs ces superstitions que trois siècles y ont si profondément enracinées, il vous fallait une plus grande leçon, cette dernière défaite du moins en est une assez énergique et assez terrible. Les plaines de la Sicile inondées du sang carthaginois, le nombre, la prudence et le courage indignement trahis de la fortune, trois cent mille hommes taillés en pièces par cinquante mille, tandis que le général chargeait les bûchers de victimes humaines et s'y précipitait à son tour, parlent plus haut sans doute que les préjugés de nos ancêtres, et proclament sans obscurité la volonté divine.

Qu'attendez-vous pour vous y soumettre? Ce n'est plus ici un fier ennemi qui, le glaive à la main, vient au gré de ses caprices, ordonner de vos croyances. C'est un citoyen qui éclaire ses concitoyens, qui leur parle au nom de la nature, de l'humanité et de l'intérêt de la patrie.

Bientôt, de glorieux triomphes, accordés par le ciel à des vœux plus purs et seuls dignes de lui, auront effacé la honte passagère d'une défaite. Les générations nouvelles que la patrie élève dans son sein auront bientôt remplacé dans nos rangs ceux que le fer moissonna aux champs de la Sicile ; de nos désastres présents il ne nous restera plus qu'une victoire plus belle mille fois que ces exploits teints de sang, la victoire de l'humanité et de la religion sur la superstition et la cruauté. Hâtons-nous donc d'en jouir ; rendons-nous dignes de la clémence du ciel qui nous sauve par où nous devions périr ; accueillons avec transport les saintes lois de la raison, quelle que soit en ce jour la voix qui les proclame. Et vous, dieux immortels, qui nous frappez pour nous instruire, c'est vous que j'invoque en finissant : quelles que soient les rigueurs dont votre justice nous accable, je ne me plains point ; mais du moins que tant de maux ne soient point inutiles à ma patrie. Achevez, achevez ce que vous avez commencé. Touchez nos cœurs, comme vous avez touché ceux de nos ennemis. Que la victoire de Gélon fasse disparaître à jamais cette coutume barbare, l'opprobre de ma patrie, et je vous rendrai grâces de la victoire de Gélon et de la défaite de mes concitoyens.

J. G. F.

Collège royal de Louis-le-Grand, 1819.

V

PÉRICLÈS DÉFEND PHIDIAS ET ANAXAGORE.

(432 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Il plaindra le malheur d'Athènes agitée par les fureurs de l'envie, que tout mérite importune, et qui voudrait détruire les plus beaux titres de gloire de la patrie : il plaindra son propre malheur, qui met en péril les personnes qui lui sont le plus chères.

Il justifiera Phidias, accusé de s'être représenté sur le bouclier de la statue de Minerve. La gloire est l'encouragement et le prix des beaux-arts : l'homme de génie a bien le droit de s'immortaliser lui-même, au milieu des monuments qu'il consacre à la gloire de son pays.

Anaxagore est accusé d'enseigner des doctrines secrètes, contraires au culte des dieux. Périclès dira qu'on ne peut citer aucune parole de ce philosophe contre l'existence des dieux. Il parlera de la science profonde qui révèle à Anaxagore le mouvement et l'ordre des astres et du ciel, doctrine sublime, d'où résulte la connaissance d'une première cause souveraine de l'univers. Ce dogme ne contredit pas l'existence et la multiplicité des dieux, et c'est en vain que l'ignorance et la haine appellent impiété ce qui est le fondement de toute religion.

DÉVELOPPEMENT.

Périclès avait éprouvé le sort des grands hommes d'Athènes, une excessive faveur suivie d'une accablante disgrâce. Toutefois, malgré sa puissance passée et son abaissement présent, il manquait d'accusateurs ; les gens de bien respectaient ses vertus ; les méchants redoutaient ses talents ; les uns se souvenaient qu'il n'avait fait porter le deuil à personne ; les autres, qu'il lançait de sa bouche des tonnerres et des éclairs. Trop lâches à la fois pour l'affronter en face et pour lui pardonner, ses ennemis l'attaquèrent dans les affections de son cœur : on accusa d'impiété envers les dieux Phidias et Anaxagore ; le premier, qui les avait si magnifiquement représentés ; le second, qui les avait si profondément connus. Ému d'un péril qu'il a causé, Périclès, pour le dissiper, sacrifie son orgueil ; il revêt l'habit des accusés, prend dans ses mains le rameau des suppliants, et s'avance sur la place publique, incertain s'il va chercher une dernière faveur ou un nouvel affront.

« Athéniens, je croyais jusqu'à ce jour que votre ingratitude était réservée seulement aux généraux qui vous défendaient dans les camps, ou aux orateurs qui vous éclairaient à la tribune ; et, tout en gémissant des chaînes de Miltiade et de l'exil de Thémistocle, je m'efforçais en moi-même de vous excuser. Je songeais que, dans ces arts périlleux de la guerre et de l'éloquence, où la

fortune déconcerte si souvent les plus sûres entreprises et les plus sages conseils, il est quelquefois permis de se laisser abuser par de trompeuses apparences, et qu'on peut être injuste innocemment. Grâce à vos nouvelles ingratitudes, Athéniens, j'ai perdu ma bienveillante erreur, pour apercevoir l'affreuse vérité. Oui, je le vois, le mérite, partout où il se rencontre, vous gêne et vous importune ; ne pouvant l'égaler, vous voulez le détruire et le rabaisser au niveau d'une désespérante médiocrité. Il excitait vos haines jalouses aux champs de Marathon, comme il les excite aujourd'hui au sein d'Athènes. Malheureux, qui portez le trouble dans ces arts paisibles, dont la gloire plus pure était sans tumulte comme sans envie, et qui semblaient à l'abri de l'injustice d'Athènes autant que de l'inconstance du sort ! Ah ! si les grands hommes ne peuvent vous servir impunément à la tête des armées ou des conseils, qu'ils trouvent du moins un refuge dans le domaine des arts et de la philosophie, et qu'ils se consacrent librement aux œuvres du génie et aux travaux de la pensée ! Mais vous les poursuivez partout : Phidias s'exerçait à retracer les dieux par son ciseau ; Anaxagore, à les contempler par les yeux de l'âme : « Ce sont des impies, avez-vous dit ; qu'ils « soient bannis d'Athènes. » Hélas ! on ne les accuse d'avoir méprisé les dieux que parce qu'ils ont trop aimé les hommes ; et, s'ils avaient moins chéri Périclès, ils seraient proclamés encore aujourd'hui les plus pieux d'entre tous les Grecs.

« Cette pensée m'afflige, ô mes concitoyens, et elle m'est plus amère que ma disgrâce. Moi qui, dans la plus haute puissance, ne fis jamais pleurer personne, je serai donc funeste à mes seuls amis, et il n'y aura que Phidias et Anaxagore qui gémiront à cause de moi ? Il n'en sera pas ainsi, je l'espère : les Athéniens se rappelleront mon ancienne prospérité et ces jours d'un souvenir plus heureux ; si je consacrai ma vie entière à les servir, ils épargneront les ennuis et les douleurs à ma vieillesse, et la pitié ouvrira leurs cœurs à la justice.

« Et sur quels fondements repose donc cette accusation d'impiété ? Phidias est accusé de s'être représenté sur le bouclier de la déesse, et vous vous écriez : « C'est un profanateur des choses « saintes, qui, dans un sacrilége orgueil, a voulu s'égaler à la fille « de Jupiter, partager avec elle les adorations de la multitude, et « associer le culte d'un mortel à celui d'une divinité. » Ah ! bien plutôt, instruit par les exemples passés du sort réservé au génie, il pressentait son malheur et votre inconstance ; il implorait le secours de la déesse ; il se réfugiait sous son égide impénétrable, et ce qui vous paraît le témoignage d'une grossière impiété n'est

que l'emblème d'une ingénieuse prière. Peut-être aussi, à la vue de cette merveilleuse déesse qu'il avait formée de son ciseau, il se laissa lui-même ravir à l'admiration; peut-être il osa se promettre la gloire et rêver l'immortalité; et, plein de ces poétiques illusions, il se crut permis de se dresser à lui-même un innocent trophée, et de léguer à la postérité son image en même temps que son nom. O mes concitoyens, respectez le génie, tel que les dieux vous l'envoient, avec ses erreurs et ses faiblesses; craignez, par une maladroite sévérité, d'empêcher son essor et d'étouffer ses ardeurs. Hélas ! si jamais l'émulation était proscrite parmi vous, si les beaux-arts n'avaient plus d'autre encouragement que la ciguë et l'ostracisme, ah ! déplorable Athènes, quel talent désormais oserait se produire et se révéler ? quel homme oserait s'annoncer et se nommer comme le candidat de la gloire? Cette idée vous trouble, ô mes concitoyens! Athènes sans gloire, Athènes obscure ne saurait être votre patrie. Eh bien ! qu'elle soit la reine de la Grèce, la mère des arts et de la civilisation, le berceau des grands hommes, le théâtre des grandes choses; mais qu'elle récompense dignement le génie, qu'elle honore dans Phidias l'interprète et le favori des dieux, et qu'elle n'envie point à la postérité le portrait d'un homme qui créa le Jupiter d'Olympie et la Minerve d'Athènes.

« J'ai parlé du plus sublime de nos artistes, que dirai-je du plus profond de nos philosophes? Anaxagore est accusé d'enseigner des doctrines secrètes et contraires au culte des dieux. Si l'on citait de lui une seule action, une seule parole qui pût appuyer ce grossier mensonge, j'aurais du moins de quoi combattre et réfuter. Mais on se renferme dans de vagues imputations; on accuse des doctrines secrètes, c'est-à-dire qu'on accuse ce qu'on ignore, et par cela seul qu'on l'ignore. On dit: Anaxagore se cache, donc il est coupable. Eh de grâce, répondez-moi, si ces doctrines sont secrètes, comment les connaissez-vous? si elles sont criminelles, qui nous le prouvera? qui lèvera ces voiles obcurs? qui révélera ces mystères de la pensée? Moi, moi seul puis le faire, moi qui fus à la fois le disciple et l'ami d'Anaxagore, qui reçus dans mon âme tous les secrets de la sienne et les épanchements d'une si belle amitié. Je veux, en les étalant devant vos yeux, vous inspirer, avec l'étonnement de ces merveilles, le regret de les avoir méconnues, et vous confondre en même temps d'admiration et de honte.

« Il y a des âmes vastes et profondes, que la terre et les choses d'ici-bas ne peuvent remplir, et qui ont besoin d'un plus noble aliment à leurs perpétuelles méditations. Avides de connaître,

elles s'élancent à travers les mondes, visitent les sphères célestes, et n'habitent que les régions supérieures. A force de travail et de génie, l'ordre qui régit l'univers leur devient familier, le cours des astres et leurs mouvements leur sont clairs et manifestes ; en un mot, l'âme agrandie embrasse tout cet appareil de magnificence, et l'esprit plus pénétrant en saisit les accords et l'harmonie. Alors, élevé à d'ineffables ravissements, l'homme se demande en son cœur quelle main a lancé les astres dans l'espace, quelle main les soutient et les dirige dans leur course. De toutes parts, la divinité l'environne, le pénètre et l'inonde de ses rayons; il la voit face à face dans ses ouvrages glorieux ; il adore l'intelligence suprême dans le temple de l'univers ; et, lorsqu'il est ramené à la terre, tout plein de son bonheur, il se plaît à le communiquer, et il verse dans le sein d'un ami les éternelles vérités qu'il a puisées au sein de Dieu. Cet homme sublime, Athéniens, c'est Anaxagore ; cet ami, c'est Périclès ; voilà le coupable et le complice. Mais j'entends nos pontifes s'écrier : « Il ne reconnaît « ni le grand Jupiter, ni Minerve notre protectrice, ni Neptune « notre fondateur. » O les plus aveugles ou les plus fourbes de tous les hommes ! Jupiter, avec sa toute-puissance et son inconcevable majesté, qui d'un coup de tête fait trembler l'Olympe et reculer la terre, qu'est-ce autre chose, que l'Intelligence d'Anaxagore? Minerve, Neptune, il les révère comme de célestes génies, comme des dieux, soumis toutefois à un Dieu plus puissant ; il fléchit sous leur main, comme ils fléchissent eux- mêmes sous celle de Jupiter.

« Athéniens, j'ai satisfait aux devoirs de l'amitié ; c'est à vous de satisfaire à ceux de la justice et de la reconnaissance, et d'absoudre deux hommes innocents qui furent vos bienfaiteurs. Ah ! vous ne résisterez point à l'irrésistible empire des bienfaits, surtout quand tout ce qui est sous vos yeux retrace les leurs à vos esprits. Phidias ! de la citadelle au Pirée, tout est plein de ses travaux et de sa gloire ; il a élevé le Parthénon, il a bâti le temple de Thésée. Que dis-je ? sortez de vos murs, volez à Olympie ; Jupiter vous y attend, tel qu'Homère l'avait conçu, tel que Phidias vous l'a fait ; contemplez cette divinité qui respire en son visage, cette majesté qui éclate sur son front, et dites, si vous l'osez : « Celui qui a fait cela est un impie. » Anaxagore ! tant que vous aurez le ciel sur vos têtes, et un sentiment de justice dans vos cœurs, vous devez vous enorgueillir de le posséder, et le proclamer hautement le plus sublime et le plus vertueux des hommes. »

S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

VI

ÉPAMINONDAS DEVANT SES JUGES.

(372 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Son discours ne sera pas long. Il ne peut nier aucun des faits cités dans l'accusation, et il ne prétend pas faire l'apologie de ses crimes.

Il ne demandera pas grâce au nom de ses services passés. En servant son pays, il n'a fait que son devoir; et, s'il est coupable, aucune considération ne doit le dérober au supplice.

Oui, la loi lui ordonnait de quitter le commandement quatre mois plus tôt qu'il ne l'a fait. Il a conservé une autorité illégale, et il a entraîné ses collègues à suivre son exemple.

Qu'on lui applique donc la peine de mort portée par la loi; mais qu'on déclare en tête du décret, qu'il a été condamné pour avoir forcé les Thébains de vaincre à Leuctres ces Lacédémoniens qu'ils n'osaient auparavant regarder en face.

DÉVELOPPEMENT.

Thébains, mon discours ne sera pas long, et mon accusateur aurait pu s'épargner bien des frais d'éloquence. Ma cause, en effet, ne saurait être plus claire : les faits sont constants, la loi formelle; tout le talent d'un orateur ne saurait ici rien embrouiller, rien obscurcir. Il suffit pour me juger du plus simple bon sens.

Tout ce que l'accusation me reproche est vrai. Ce serait folie de vouloir nier ce qui s'est fait aux yeux de tous, ce que toute l'armée, ce que toute la ville peut attester, ce que la Grèce entière a vu, ce que Sparte n'a pas plus oublié que Thèbes. Des crimes comme les miens ne s'effacent pas en un jour de la mémoire des hommes ; l'histoire les recueille et la postérité les jugera encore après vous.

J'avoue donc mon crime, et je n'essayerai pas d'en faire ici l'apologie. Mon adversaire n'a pas cru que la loi dût se taire devant le succès; assurément, c'est là une belle et sainte maxime; j'admire celui qui l'a proclamée si à propos, et je ne veux pas rester au-dessous de tant de sagesse. Je sais comme lui que le respect des lois importe au salut de l'État, et, puisqu'il veut sauver Thèbes en attaquant celui qui l'a défendue malgré la loi, j'essayerai de m'associer à sa gloire en ne lui disputant pas sa victime.

Ne croyez donc pas qu'après ces aveux, j'essaye de vous fléchir au nom de mes services passés. Je ne sais pas plus dérober un coupable à la justice, que m'abaisser devant l'ingratitude et

l'envie. Si j'ai quelquefois servi mon pays, je n'ai fait que remplir un devoir auquel obéit tous les jours le plus humble de ses enfants. Loin de moi l'idée d'entrer jamais en compte avec elle. Les hommes sont souvent ingrats, la patrie ne peut l'être. Jamais on ne peut lui rendre autant qu'on en a reçu, et cependant elle a des récompenses pour tous les mérites : pour les plus éclatants, la gloire ; pour les plus obscurs, l'estime des gens de bien. Moi, qu'elle a entouré d'honneurs, investi de sa puissance, armé de sa sainte autorité, si j'en ai abusé contre elle, si j'ai véritablement attenté à ses lois, je suis le plus criminel de tous les hommes ; si je l'ai trahie, vengez-la.

Thébains, c'est à votre conscience à en juger. La loi m'avait nommé béotarque pour un an, et j'ai gardé le commandement quatre mois au delà du terme qu'elle avait fixé. Tout ce qui s'est fait depuis s'est fait sans pouvoir légal, l'invasion de la Laconie, la reconstruction de Messène, le rétablissement de la ligue arcadienne. Certes le courage et le talent de mes collègues sont pour beaucoup dans tant de succès que la loi condamne ; mais vous avez bien fait de les absoudre. C'est moi qui les ai retenus sous les drapeaux, quand ils voulaient retourner à Thèbes ; c'est moi qui les ai forcés de conserver le commandement. Je les ai entraînés dans ma faute ; je dois seul en porter la peine.

Condamnez-moi donc, Thébains, si vous jugez que je l'aie mérité ; mais suivez la loi jusqu'au bout : motivez ma condamnation. Écrivez en tête de l'arrêt de mort : « Attendu qu'Épaminondas a contraint les Thébains de vaincre, à la journée de Leuctres, ces Lacédémoniens qu'ils n'osaient regarder en face ; que, par une seule bataille, il a sauvé à la fois l'existence de Thèbes et la liberté de toute la Grèce ; que sans lui, les filles de Lacédémone n'auraient pas encore vu la fumée d'un camp ennemi ; que, s'il n'a pas pris Sparte, il l'a mise à perpétuité en état de siége par le rétablissement de Messène, les Thébains l'ont condamné à la peine de mort. »

C. D.
Collége Rollin.

VII

TIMOLÉON DÉFEND LA STATUE DE GÉLON DEVANT LE PEUPLE;

(343 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

L'orateur dira que la liberté ne doit pas se montrer excessive et injuste dans ses vengeances : car on ne mérite pas d'être libre, quand on ne sait pas être juste.

Il admirera ce jugement solennel qui flétrit les anciennes tyrannies, et en fait disparaître la trace.

Mais, pendant qu'il contemple toutes ces statues de rois condamnés par le peuple, et déchus de cette immortalité que les tyrans se promettaient dans une ville toujours esclave, il voit avec attendrissement la statue de Gélon qu'on vient de frapper de la même peine.

L'orateur, s'élevant à des considérations plus hautes, demandera si c'est le nom de tyran qu'on veut flétrir, ou les crimes, les iniquités, les violences de tant d'usurpateurs. Si un homme a gouverné Syracuse avec justice, avec gloire, il faut le séparer de la foule des tyrans, afin que les autres soient déshonorés par le respect qu'on aura pour lui seul. Il rappellera par allusion la conduite de Gélon se présentant au peuple après sa victoire. Il dira que Syracuse ne veut plus de souverain même comme Gélon; mais que, par une générosité républicaine, elle consentira à garder la statue de ce prince, tel qu'il a paru dans l'assemblée, sans appareil et sans armes.

DÉVELOPPEMENT.

Syracusains, c'est pour vous un bien doux spectacle, et pour la Grèce une bien puissante leçon, de voir aujourd'hui l'éclatante victoire de la liberté sur celui qui l'opprimait, de voir réalisé parmi nous ce que Platon avait rêvé, ce qu'avait entrepris Dion pour notre bonheur, en un mot, de voir Timoléon à Syracuse et Denys à Corinthe. Le premier usage que vous faites en ce ce jour de vos droits montre assez combien vous étiez dignes de les recouvrer; punir les anciens tyrans dans leur mémoire; les vouer, non pas seulement à la haine et à l'exécration, mais, ce qui est plus terrible encore, à l'obscurité et à l'oubli; détruire leurs statues sur les places publiques, et jusqu'à leur souvenir dans le cœur des hommes, c'est venger par une justice solennelle la majesté des peuples trop longtemps outragée et méconnue ; c'est bien mériter de la patrie et de l'humanité. Mais ces vengeances, pour être pleines et entières dans leurs effets, doivent être dirigées par la main de la raison et de l'équité; à l'exemple des foudres célestes, elles ne doivent frapper que les grands coupables; elles doivent respecter les hommes innocents et vertueux; car, si les tyrans sont les fléaux de l'humanité, les bons rois sont des bienfaits de Jupiter. Aussi, tout en approuvant les châtiments dont vous poursuivez les mauvais princes, et en condamnant avec vous cette foule obscure et sanguinaire dont les statues importunent sans cesse nos regards et corrompent notre liberté par d'odieux souvenirs, je m'afflige de l'affront qui menace un innocent; je veux épargner un outrage à sa mémoire et une ingratitude à mes concitoyens.

Je viens défendre le marbre sacré de Gélon. Partisan déclaré des républiques, ennemi juré des trônes, si je prends en main la cause d'un roi, c'est qu'il se fit pardonner ce titre à force de mo-

dération et de vertu ; c'est qu'étranger comme moi, il fut aussi le bienfaiteur de la Sicile et l'ami des Syracusains.

Mais Gélon porta le nom de tyran, et c'est la tyrannie qu'on proscrit en ce jour. Oui, Syracusains, flétrissez-la, cette tyrannie qui pesa sur vos aïeux ; qu'elle soit anéantie et réduite en poussière avec les statues de ses défenseurs ; que l'ambitieux qui brûlerait de la coupable ardeur d'imiter leurs crimes voie quelle en est l'expiation, et qu'il demeure confondu de honte et d'effroi.

Mais aussi, que votre justice ne soit point aveugle et qu'elle se laisse éclairer. Je vous le demande, si Gélon n'usa de l'autorité souveraine que pour la souveraine félicité de l'État, si chez lui la suprême puissance ne fut que le pouvoir de faire du bien, s'il ne monta sur un trône que pour verser de plus haut ses bienfaits sur tout un peuple, je vous le demande, Gélon sera-t-il enveloppé dans la condamnation universelle ? Celui qui vécut d'une vie si contraire à celle d'Agathocle et de Denys, sera-t-il traité comme eux après sa mort ? Son règne entier sera-t-il compté pour rien ? son nom seul fera-t-il son crime ? Ah ! s'il en est ainsi, pourquoi entourez-vous d'un culte religieux ces antiques monarques de la Grèce qui s'appelaient aussi ou rois ou tyrans ? Pourquoi respectez-vous à l'égal des demi-dieux ces chefs couronnés qui portaient aussi bien que Gélon le bandeau des rois sur leur tête, et dans leurs mains le sceptre d'or ? Pourquoi dressez-vous des autels au vieux Nestor de Pylos, au tyran de Mécène, Agamemnon, à Pélée de Thessalie, à Ménélas de Lacédémone ? C'est, direz-vous, que leurs bienfaits ont absous leurs grandeurs ; c'est que, pasteurs des peuples, ils ne les guidèrent qu'à l'abondance et au bonheur. Eh bien, qu'a donc fait Gélon, qui vous ait paru démentir ces vertus des premiers âges ? Est-il besoin de retracer à vos yeux ses actions, et de réveiller dans vos cœurs votre amour pour sa mémoire ?

Syracuse était en proie aux troubles d'une liberté orageuse ; elle avait renversé le dernier tyran; les nobles et le peuple se disputaient les débris de son sceptre brisé, et la place publique n'était plus qu'une arène sanglante. Dans ces calamités domestiques, on se souvint de Gélon ; tous les vœux se tournèrent vers lui ; on l'invoqua pour arbitre, pour médiateur et pour roi. Gélon entra dans Syracuse, et pour elle, il oublia son ancienne patrie; dès ce jour, vous fûtes ses concitoyens et ses enfants d'adoption, il eut pour vous les affections d'un compatriote et les entrailles d'un père. Epuisée de forces, appauvrie de citoyens par les guerres civiles, Syracuse voyait son enceinte déserte et ses murailles sans défenseurs. Que fit Gélon ? Pour réparer tout ce sang répandu,

toute cette population tarie, il versa dans la ville des colonies qui la fécondèrent. S'il triomphe d'un peuple voisin, son ingénieuse clémence ne lui impose point d'autre loi que celle de venir habiter Syracuse : après la victoire, son armée revient toujours plus nombreuse qu'elle n'est partie ; et les guerres, qui avaient été le fléau destructeur de la nation, deviennent dans ses mains un salutaire moyen de l'alimenter et de l'accroître. Cependant l'agriculture est en honneur, et, sous les auspices du monarque, se forme dans les rustiques travaux une génération d'hommes libres, capables de pensées généreuses et de nobles élans, dignes en un mot de leur siècle et de leurs contemporains.

Oui, Syracusains, vos pères furent grands comme leur siècle, braves comme Thémistocle et vertueux comme Aristide. Dans ces temps de gloire et de dangers pour la Grèce, la Sicile eut aussi ses dangers et sa gloire, ses luttes et ses triomphes. Tandis que l'Asie tout entière se jetait sur Athènes, l'Afrique aussi se souleva contre Syracuse ; on aurait dit que les tyrannies les plus éloignées se donnaient la main pour envahir le monde et opprimer la liberté des peuples. Mais leur chute était marquée aux champs de Lilybée comme aux champs de Marathon, et elles devaient tomber de la main de Gélon comme de celle de Miltiade.

Oh ! qu'ils étaient glorieux pour vos aïeux, ces temps où Carthage vaincue et suppliante fléchissait devant l'ascendant de leur courage ! Qu'ils étaient magnifiques pour Gélon, ces jours fortunés où il remportait de sanglantes victoires sur les Carthaginois, et de paisibles triomphes à Olympie ; où son nom était à la fois consacré par les bénédictions de ses concitoyens et par les hymnes de Pindare ; où il réunissait toutes les prospérités, toutes les louanges et toutes les gloires ! Ah ! si jusqu'alors sa vertu n'avait été que feinte et hypocrisie, et sa modération qu'un vain masque, c'est dans ces moments d'ivresse, où l'homme semble être un dieu sur la terre, qu'il se fût montré dans tout son jour, et que son âme, succombant à l'excès du bonheur, eût laissé échapper l'insolence et l'orgueil.

Mais, au contraire, sa vertu va toujours croissant avec son bonheur, comme pour s'en rendre digne, et de plus en plus elle nous confond par d'illustres exemples. Carthage est aux genoux de Gélon ; elle le reconnaît pour vainqueur et sollicite sa clémence ; elle implore la paix et des conditions équitables. D'un seul mot, Gélon peut faire disparaître de l'océan les flottes dominatrices de sa rivale, dissoudre ses armées, anéantir sa puissance ; mais d'autres soins remplissent sa grande âme : « Abolissez, dit-il aux ambassadeurs, ces barbares coutumes qui, chaque

année, ensanglantent les autels de Saturne, et je vous donne mon alliance et mon amitié. » Parole à jamais mémorable, qui nous prouve assez combien Gélon aimait les hommes, combien il avait de droits à en être aimé.

Mais pourquoi chercher sa justification ailleurs que dans l'action immortelle qui lui mérita une statue? Pourquoi demander d'autre témoignage que celui de vos yeux ? Dans cette foule de statues de vos tyrans, les unes semblent retracer la cruauté, les autres le faste de la puissance; ceux-ci portent dans leurs mains un glaive, ceux-là sont décorés d'un sceptre et d'une couronne. On voit partout des armes, partout des faisceaux, partout d'odieux emblèmes qui insultent à la majesté du peuple. Gélon seul vous est représenté dans un habit de paix, sans armes, sans appareil, comme un simple citoyen. C'est ainsi qu'il parut aux yeux de vos pères après sa victoire, rendant compte aux Syracusains de toute sa conduite, se soumettant à leurs suffrages, et, si la voix publique l'exigeait, prêt à déposer un pouvoir qu'il n'avait accepté que pour leur bonheur. Quel est donc ce tyran qui vient, sans gardes et sans défenseurs, exposer sa poitrine aux poignards des opprimés, qui vient soulever leur vengeance par le récit de ses injustices et irriter leur colère par une ironie sanglante? Et surtout, Syracusains, quel est ce tyran que le peuple réclame à grands cris pour son roi, auquel il rend le sceptre et l'épée, le droit de vie et de mort, et dont il préfère la domination aux charmes d'une liberté rendue ? Ah ! ne vous montrez pas aujourd'hui plus sévères que vos aïeux ; aujourd'hui, Gélon, par ma bouche, vous rend compte de sa conduite ; il vient remettre à votre équité le soin de juger sa mémoire, comme il remit aux mains de vos pères celui de juger sa puissance. Confirmez l'arrêt qu'ils prononcèrent, conservez ce monument qu'élevèrent leur amour et leur reconnaissance. Que votre liberté ne s'alarme point d'un exemple qu'elle peut croire dangereux: en séparant Gélon de la foule des tyrans, leur châtiment aura plus d'infamie et plus d'éclat, et le respect qu'on aura pour un seul fera rejaillir plus de honte sur la condamnation de tous.

Mais peut-être j'en ai trop dit pour un républicain ; en élevant si haut la vertu de Gélon, j'ai pu provoquer les soupçons contre la mienne; en louant un roi, on a pu croire que je me préparais à l'imiter. Désabusez-vous, mes concitoyens, souvenez-vous que je préférai au trône de Corinthe, que je pouvais partager, la mort du tyran qui était mon frère ; sachez qu'à mes yeux la vie irréprochable d'un bon citoyen l'emporte sur l'éclat des plus riches diadèmes; et que, si je place Gélon au-dessus de tous les rois,

j'élève Dion au-dessus de tous les hommes. Et moi aussi, grâce aux dieux immortels, j'ai fait le bonheur d'un grand peuple, j'ai brisé les fers de Syracuse et relevé la gloire de la Sicile; ma mission est remplie : c'est à vous d'achever mon ouvrage, de justifier mes bienfaits, et de montrer aujourd'hui à la Grèce, en honorant Gélon, que la modération préside à vos conseils et la justice à la reconnaissance de la liberté ! Pour moi, je vous l'ai dit, je ne suis plus désormais qu'un citoyen de Syracuse.

S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

VIII

ALEXANDRE MOURANT, A SES AMIS.

(324 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Mon règne est fini : j'ai assez vécu pour la gloire : j'ai vengé la Grèce; l'Euphrate, le Nil et le Gange ont vu mes drapeaux. Partout j'ai fondé des villes et fait respecter mes armes. O Athéniens ! qu'il m'en a coûté pour être loué de vous !

Je ne sais si je meurs par un crime. Peut-être a-t-on puni le meurtrier de Clitus, de Callisthène et de Parménion.

Mais je ne veux point soupçonner de coupable. Toi, Perdiccas, règne à Babylone; Ptolémée, je te laisse l'Égypte; Eumène, la Cappadoce; Séleucus, la Syrie; Antipater, la Macédoine.

Si l'accord ne peut régner entre vous, si, comme je le crains, vous me faites de sanglantes funérailles, que le plus digne triomphe.

DÉVELOPPEMENT.

Tandis qu'on pleurait à Babylone et dans le camp, que le Perse et le Macédonien confondaient leur affliction et se réunissaient par une fraternité de douleur, la défiance régnait au palais entre les généraux d'Alexandre. Leurs ambitions, assoupies pendant la vie du monarque, se réveillaient à son heure dernière; rangés en silence autour du héros, ils dissimulaient sous un air de tristesse les craintes ou les espérances de leur cœur ; héritiers avides, ils dévoraient en idée l'empire de l'Asie ; ils calculaient froidement les approches d'une mort qui, leur ôtant un maître, leur donnerait vingt rivaux. Là, on voyait un Perdiccas, tout fier de l'anneau qu'il avait reçu, et plus impatient de s'en servir qu'ardent à remercier son roi ; un Cassandre,

arrivé de Macédoine la veille de la fatale maladie, et assez ambitieux pour sembler criminel ; un Antipater, ennemi déclaré d'Olympias, et peut-être ennemi caché d'Alexandre ; un Ptolémée, un Séleucus et tant d'autres : il n'y avait de larmes sincères que celles de Cratère et d'Eumène ; Éphestion était mort. Alexandre fixait sur chacun d'eux ses regards mourants ; il prévit leurs sanglantes discordes et le bouleversement de l'univers, et, plein des tristes images d'une confusion prochaine, il leur laissa ces mots pour adieu :

« Mon règne est terminé ; j'ai assez vécu pour la gloire. Souverain de la Macédoine, j'aurais pu, dans les délices du repos, attendre une obscure vieillesse, et, après ma mort, obtenir, aussi bien que mes pères, l'honneur et l'oubli d'un tombeau. Mais, descendant d'Achille, j'ai préféré, pour arriver au trépas, le chemin du péril et de la gloire ; vengeur de la Grèce, j'ai puni l'Asie de la destruction d'Athènes, au milieu de Persépolis en cendres. Le Scythe a fui devant moi, comme il fuyait devant Sésostris ; l'Indien a été soumis, comme au temps de Bacchus ; l'Égyptien, comme aux jours de Cambyse : partout j'ai marqué mon passage, non par la dévastation et la ruine, mais par d'utiles trophées, par des villes nombreuses qui parleront de leur fondateur à la postérité ; partout j'ai bravé le péril, et j'ai prodigué ma vie..... O Athéniens, qu'il m'en a coûté pour être loué de vous ! Mais du moins, après tant de travaux, je puis mourir dans la cité de Sémiramis, sans la honte d'avoir été surpassé par une femme, sans le regret d'avoir trop peu vécu.

« Si je ne fais que céder à la nature, je n'accuse point les dieux ; si je suis enlevé par le crime d'un homme, je le plains et je lui pardonne. Il a cru peut-être qu'il fallait une victime aux mânes de Clitus, de Callisthène et de Parménion ; que mes pleurs ne les avaient point apaisés, et qu'ils avaient besoin de mon sang. D'ailleurs, une pareille mort me touche plus qu'elle ne m'étonne ; je vous l'ai dit mille fois, mes amis, le fils de Philippe avait quelque raison de se défier des traîtres. Mais je ne veux point soupçonner le coupable ; qu'il participe à mes dons, comme mes sujets fidèles ; qu'il reçoive aussi une couronne de ma main ; les dieux prendront soin de ma vengeance. Approchez, mes amis, que mes dernières paroles soient pour vous des bienfaits. Toi, Perdiccas, je te lègue Babylone et le soin de ma sépulture ; Ptolémée, fils d'un père que j'aimai, reçois l'Égypte : ton royaume gardera mes cendres ; Eumène, mon meilleur ami après Éphestion, je te donne la Cappadoce ; Séleucus, la Syrie ; Antipater, tu mérites la meilleure partie de mes dépouilles : règne à Pella, et

gouverne la Grèce. A tous, je vous laisse ma famille à défendre et Olympias à respecter.

« Mais, si mes volontés ne vous sont point sacrées, si, comme je le crains, vous oubliez sur vos trônes la commune amitié qui vous unissait dans mes camps, si vous me faites de sanglantes funérailles, mes amis, je n'ai plus à former qu'un vœu : que du moins le plus digne triomphe. »

A ces mots, tous s'approchent du héros expirant et serrent sa main défaillante; tous, ils lui promettent une concorde inviolable, et lui jurent l'accomplissement de ses volontés dernières; mais Alexandre mourut, et les serments furent oubliés.

S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

IX

UN VIEILLARD GAULOIS CONTRE BRENNUS.

(277 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Trois chefs gaulois avaient envahi les pays barbares situés au nord de la Grèce. Céréthrius avait pénétré chez les Triballes, et l'on ne sait ce que devint son armée. Belgius attaqua les Macédoniens et les Illyriens. Vainqueur dans une première bataille, où périt Ptolémée Céraunus, roi de Macédoine, il fut tué, et son armée fut anéantie dans un combat livré par Sosthène, roi macédonien. Brennus qui était en Pannonie, trop faible pour pénétrer seul dans la Grèce, retourna en Gaule, et ne cessa de presser ses compatriotes d'envahir avec lui cette belle contrée. Il leur représentait la faiblesse des Grecs, la richesse de leurs villes et de leurs temples. Un vieillard cherche à combattre sa pernicieuse influence.

Il engage les Gaulois à se défier des promesses d'un homme que son génie aventurier pousse aux entreprises les plus funestes et les plus coupables.

Il rappelle le triste succès de la première expédition. Les corps commandés par Cérétbrius et par Belgius ont été anéantis : les combats et les fatigues ont bien diminué l'armée de Brennus. Les Grecs, dit-on, sont énervés par la mollesse. Comment donc ces Triballes, ces Illyriens, ces Thraces, ces Péoniens, que l'on dépeint comme des peuples de brigands, n'ont-ils pas envahi un pays si riche et si facile à conquérir?

Il annonce qu'il a tiré des compagnons de Brennus beaucoup de détails sur la Grèce; et il montrera dans le courage et la discipline des Grecs, et dans la situation géographique du pays, des obstacles insurmontables au succès de l'expédition.

Passant au second point de son discours, il demande quels motifs on a pour entreprendre une guerre si périlleuse. Leurs ancêtres ont pu aller avec leurs femmes et leurs enfants chercher un pays qui pût les nourrir : mais, aujourd'hui, les soldats de Brennus ne quitteraient la Gaule que pour s'enrichir par le brigandage.

Il s'élèvera avec force contre les indignes motifs que Brennus fait valoir dans l'assemblée ; il lui annoncera que les dieux mêmes, au défaut des Grecs, sauront venger leurs autels.

Péroraison forte et pathétique.

DÉVELOPPEMENT.

Gaulois, tant qu'on a délibéré, dans cette assemblée, sur des entreprises utiles et glorieuses, tant qu'il a fallu secourir nos frères contres les armes romaines, ou repousser nous-mêmes de nos propres foyers un ennemi qui menaçait de les envahir, j'ai toujours été le premier à vous conseiller le parti le plus juste et le plus honorable. Je vous ai secondés de mon épée, quand l'âge n'avait pas encore affaibli mes forces, et c'est pour moi une consolation bien douce de pouvoir me dire, sur la fin de ma carrière : « Je n'ai rien fait que pour le bien de ma patrie, ses intérêts ont été les miens ; je n'ai pas ambitionné d'autre gloire que la sienne ; et, après avoir versé tout mon sang pour sa défense, je ne demande aux dieux, pour prix de mes services, que de la voir heureuse et libre à mon dernier soupir. »

Puisse ta vieillesse être aussi tranquille, Brennus ! puisses-tu n'avoir pas à te reprocher au jour de ta mort le malheur de la Gaule ! Pour moi, tes détours ne m'ont pas plus abusé que tes promesses ne m'ont séduit. Je te connais, Brennus : je vois que ton génie aventurier te précipite dans les entreprises les plus funestes et les plus coupables. Dévoré du désir de te faire un nom, tu comptes pour peu de chose le salut de tes concitoyens ; et, quand tu leur parles avec tant de chaleur de leurs intérêts et de leur gloire, c'est toi seul que tu veux servir, c'est pour toi seul que tu les enivres de ton funeste enthousiasme.

Et de quel front viens-tu nous entraîner dans de nouveaux projets, toi, l'auteur de tous nos désastres ? Tu veux, dis-tu, nous conduire à la conquête de la Grèce : montre-nous donc d'abord les fruits de ta première victoire. Quels esclaves, quelles riches dépouilles nous rapportes-tu de cette magnifique contrée ? Malheureux ! qu'as-tu fait des légions que nous t'avions confiées ? qu'as-tu fait de tes deux collègues, Belgius et Céréthrius ? qu'est devenue cette brillante jeunesse qui t'entourait toi-même à ton départ de la Gaule ? Trois armées étaient parties avec toi, et tu reviens seul, traînant à ta suite une poignée de soldats épuisés par les combats, par la faim, par la fatigue ! Tu reviens vaincu, et tu nous proposes de te suivre ! A peine nous laisses-tu le temps de pleurer les guerriers dont tu as causé la perte, qu'il faut t'en livrer de nouveaux. D'où te vient donc tant d'audace ? depuis quand l'espérance a-t-elle pour fondement les plus affreuses défaites ?

Jeune présomptueux ! tu dis la Grèce faible et facile à conquérir, et tu n'y as pas pénétré, et deux armées gauloises étaient anéanties, avant même d'en avoir touché les frontières ! Tu nous peins les Grecs comme des hommes énervés par la mollesse, et tu les as vus respectés des Péoniens, qui t'ont vaincu ! Tu as vu trembler autour d'eux ces Triballes, ces Illyriens, ces Thraces, tous peuples de brigands, et vivant de rapines : et la Grèce, libre au milieu de tels voisins, ne serait qu'une nation efféminée ! Crois-tu donc, si tu dis vrai, que la sauvage avidité de ces barbares n'eût pas devancé la tienne, et que, placés aux portes d'un pays riche et facile à conquérir, ils eussent attendu qu'un peuple de l'Occident vînt du fond de ses forêts leur enlever une proie si belle ? Non, non : tu as jugé la Grèce, sans avoir pu l'atteindre; tu n'as vu que son or, et ton avarice n'a plus calculé. Il t'a semblé qu'un pays, dès lors qu'il était riche, pouvait être vaincu, et peu t'importe qu'il le soit au prix du sang de trois armées nouvelles, pourvu que tu te rassasies de richesses. Voilà, Brennus, voilà le secret de tes prétendues espérances !

Pour moi, Gaulois, j'ai consulté des hommes qui ne partagent point l'enthousiasme de Brennus, et que le malheur a rendus plus sages; j'ai demandé à ses compagnons s'il était facile d'envahir la Grèce, et ils m'ont répondu que partout ils avaient entendu vanter le courage et la discipline des Grecs, cet amour de l'indépendance qui fait leur plus ferme rempart, et qu'on s'étonnait de l'audace d'un peuple, abandonnant ses propres foyers, pour aller attaquer la première nation du monde. « Les Grecs, disent-ils, ont dégénéré de leurs ancêtres; ils ont introduit chez eux, avec le luxe, les vices qui en sont inséparables ; mais le génie de la patrie vit toujours au milieu d'eux. » La Grèce est libre, et veut l'être : elle le sera, tant qu'elle conservera le souvenir de ses grands hommes et de ses anciennes victoires. La nature elle-même semble avoir fait de cette contrée le sanctuaire inaccessible de la liberté. De trois côtés la mer l'environne ; ailleurs, des rochers, des montagnes en défendent l'entrée; on y rencontre des gorges, des défilés, où une poignée de soldats peut arrêter une armée entière; mais, ce qui est plus puissant que tout cela, un peuple qui combat pour son indépendance. C'est là ce pays dont Brennus vous promet une conquête si facile, ce sont là ces hommes dont il va triompher au premier choc.

Mais je veux que votre courage triomphe de tant d'obstacles, je veux que la soif de l'or vous donne plus de forces qu'aux Grecs l'amour de la liberté : demandez à celui qui vous a séduits par ses promesses comment vous pourrez pénétrer dans la Grèce.

Vous conduira-t-il par le pays des Triballes, où vous craindrez à chaque pas de rencontrer les ossements de vos frères ? Le suivrez-vous à travers les déserts de l'Illyrie, pour y trouver les trophées de Sosthène et le cadavre de Belgius ? marchera-t-il une seconde fois contre les Péoniens qui l'ont mis en fuite ? Partout, partout vous trouverez des objets de terreur et les traces de nos premiers désastres : vous serez vaincus avant d'avoir livré bataille.

Jusqu'ici je n'ai fait valoir que les obstacles et les dangers d'une telle entreprise, quand j'aurais dû ne vous en montrer que les indignes motifs. Vous parlez d'imiter vos ancêtres. Ah ! était-ce donc pour aller piller les nations, pour s'enrichir par le brigandage, qu'ils abandonnaient la Gaule ? Ces hommes simples, ignorant même qu'il fût au delà de leurs montagnes des biens plus précieux que leurs forêts et leurs cabanes, ne se fussent jamais séparés du sol natal, si la nécessité ne les y eût contraints. On les vit, lorsque la terre ne suffisait plus à leur subsistance, partir avec leurs femmes et leurs enfants, pour aller chercher un pays qui pût les nourrir ; et peut-être encore une larme s'échappait de leurs yeux, au moment de quitter la terre qui les avait vus naître. Mais vous, Gaulois, vous qui n'avez pas senti ces cruelles nécessités, vous, qui possédez en abondance les fruits de la terre et la chair des bêtes, vous, pour qui le dieu de la Gaule a prodigué tous ses dons, aller comme une troupe de brigands, envahir un pays tranquille et libre ! abandonner les tombeaux de vos pères, pour courir déshonorer le nom de Gaulois, qu'ils vous ont transmis pur et sans tache ! Non, ou je ne vous connais point, ou vous en croirez tant de siècles de gloire. On vous a vanté la richesse des temples de la Grèce, et l'impie, dont la cupidité s'étend jusque sur les dieux, ne redoute pas leur colère ! Et tu ne crains pas, Brennus, qu'au défaut des Grecs, les dieux ne vengent leurs autels, quand le sang de dix mille Gaulois a déjà expié tes projets sacriléges ?

Gaulois, je ne vous demande plus si vous êtes décidés à suivre cet aventurier, si l'or de la Grèce l'emporte dans votre âme sur l'honneur du nom gaulois. Mais quels seraient vos sentiments, votre indignation, votre courage, à la vue d'un peuple étranger, pillant vos temples, profanant les images de vos dieux, et menaçant votre liberté ? Je vous demande si des hommes qui défendent une telle cause ne sont pas invincibles.

C. D.

Collége Rollin.

X

CATON DANS LE SÉNAT, POUR DÉTRUIRE CARTHAGE.

(149 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Il dira qu'il arrive de Carthage, qu'il a vu une ville florissante, des peuples aguerris; partout des armes et l'espoir de la vengeance: il faut détruire Carthage.

Comme il voit l'étonnement du sénat, il ajoute aussitôt qu'il faut sauver Rome.

Quoique les limites fixées par les traités n'aient pas été franchies, ignorons-nous quelle est la foi punique, et comptons-nous sur de tels alliés?

Tous ces préparatifs nous menacent: les Romains veulent-ils se laisser surprendre par un autre Annibal?

Il proposera, quoiqu'il n'aime pas les Scipions, de charger de cette guerre le jeune homme que le fils de l'Africain vient d'adopter: son nom, son ambition, son génie promettent la victoire.

Il faut détruire Carthage.

DÉVELOPPEMENT.

Sénateurs, j'arrive d'Afrique où le peuple romain m'avait envoyé: j'ai calmé d'un mot la guerre entre le Numide et le Carthaginois, et je leur ai fait respecter vos ordres souverains. Mais d'autres soins me troublent, et le présent me rassure mal sur l'avenir. En entrant à Carthage, j'espérais trouver une ville découragée et corrompue, comme Syracuse et Capoue; une nation de femmes et d'esclaves; je pensais que cette fière rivale de notre nom était tombée dans une servitude éternelle. Quelle était mon erreur, et quel fut mon étonnement quand je vis Carthage! Tandis qu'on la méprisait à Rome, elle avait réparé les ruines de sa puissance et les malheurs de nos victoires; tandis que son vainqueur nous rapportait de Grèce et d'Asie de frivoles richesses et un or corrupteur, elle avait puisé dans son commerce des trésors plus purs et une plus utile opulence. Cette vue m'a effrayé; j'ai visité son port et compté ses vaisseaux: ils sont plus nombreux que vos bateaux de plaisance et vos flottes du lac Lucrin. J'ai voulu compter ses soldats; mais tous les citoyens ont des armes, tous les citoyens sont soldats. Sur les places publiques, j'ai rencontré une florissante jeunesse qui frémissait de rage à mon abord; et, fuyant l'aspect d'un Romain, les mères entraînaient leurs jeunes enfants aux autels de Saturne, comme pour leur dicter le serment d'Annibal. Dès lors j'ai dit en moi-même: « Il faut sauver Rome, il faut détruire Carthage. »

Mais je vois des vertus scrupuleuses se soulever contre un avis qu'on appelle injuste, contre une guerre qu'on nomme sacrilége. On me dira : « Les limites fixées par le traité ont-elles donc été franchies ? Carthage est-elle criminelle, parce qu'elle est puissante ? Faut-il, sur de frivoles soupçons, immoler des alliés paisibles et soulever les dieux vengeurs ? » Eh quoi ! ô les plus aveugles de tous les hommes, ignorez-vous la foi punique et la ruine de Sagonte ? C'est avec de pareils discours qu'on fit autrefois le succès d'Annibal et le danger de Rome. On envoyait déclarer la guerre au lieu de la repousser ; on négociait au lieu de combattre ; on préférait la vaine cérémonie du héraut d'armes au salut de vingt mille Sagontins ; et cependant la perfidie carthaginoise triomphait de nos éternelles lenteurs. Aujourd'hui, comme avant la guerre d'Annibal, Carthage, à l'abri d'une paix profonde, se repose d'un long épuisement ; renaît, pour ainsi dire, dans vos bras ; recueille les fruits de votre alliance, en s'apprêtant à la trahir. Ne me vantez donc plus la fidélité de ces alliés dangereux : non, jamais on ne verra réunis par l'amour les vainqueurs de Cannes et ceux de Zama ; jamais les bourreaux de Régulus ne pardonneront à ses vengeurs.

Et vous, pères de la patrie, qu'attendez-vous pour assurer son salut ? Vous dispersez dans l'Orient les armées de la république ; vous les exilez au delà du Caucase et du Taurus, tandis qu'un ennemi veille à vos portes, plus implacable et plus puissant que ne le furent jamais le Marse et le Samnite. Oui, sénateurs, Carthage est à vos portes : trois jours à peine se sont écoulés depuis que j'ai quitté la plage africaine ; trois jours suffisent pour déposer une armée carthaginoise au pied du Capitole. Ah ! si jamais un autre Annibal plaçait son camp à trois milles de nos murs, que ferions-nous, Romains amollis et dégénérés ? Où trouver aujourd'hui le Varron qui ne désespère point de la république, le Marcellus qui la défende de son infatigable épée, le Fabius qui la sauve au prix de son honneur, et se couvre pour elle d'une glorieuse infamie ? Toutes ces vertus d'un autre âge ont disparu ; tous les grands hommes sont morts. Rome est devenue semblable à Capoue. Le luxe révoltant de l'Asie a remplacé la sainte pauvreté de nos pères ; montés sur des chars superbes, les femmes de Rome semblent triompher de la ruine des lois et de la pudeur. Les enfants de Cincinnatus et de nos laboureurs consulaires rougissent de la charrue de leurs aïeux ; ils passent leur vie sur la place publique à discourir avec les rhéteurs de la Grèce et à vanter les statues de Corinthe et d'Athènes. Malheur à nous, s'il nous fallait désormais défendre l'Italie dans l'Italie, et Rome dans

Rome même ! Trop faibles pour vaincre, trop lâches pour mourir, nous serions bientôt esclaves.

Prévenons, sénateurs, les fatales calamités de la patrie ; détournons sur Carthage le danger qu'elle nous prépare ; ruinons ses murs, enflammons ses vaisseaux, dispersons sa race dans de lointains climats. Un jeune guerrier s'élève parmi nous, qui peut devenir le ministre de nos vengeances et le second vainqueur de Carthage. Fils de Paul-Émile par le sang, et de Scipion par le cœur et l'adoption, il réunit les vertus et le génie des deux familles. La conquête de l'Afrique est son patrimoine : qu'il aille le recueillir. Il porte déjà le nom de Scipion ; qu'il aille mériter celui d'Africain : tout en vengeant nos publiques injures, il ne fera que régler ses affaires domestiques, et succéder à son aïeul dans sa gloire comme dans tout le reste. Qu'il parte, ce jeune héros, à l'âge où le grand Scipion partit autrefois ; à son exemple, qu'il revienne vainqueur et décoré du nom de sa conquête. En même temps, mes ennemis apprendront que, si je suis vieux comme Fabius, je ne suis point jaloux comme lui.

Sénateurs, je conclus par où j'ai commencé : il faut détruire Carthage ; et cette parole, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie, je vous la redirai ; je vous en poursuivrai au Sénat et au Forum ; je vous en fatiguerai les oreilles, parce que j'aime mieux vous servir que vous plaire ; enfin, avec l'aide des dieux et de votre sagesse, je vous forcerai de répéter avec moi : « Il faut détruire Carthage. »

S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

XI

LES FEMMES CIMBRES A MARIUS.

(102 ans avant J. C.

MATIÈRE.

Que veulent ces soldats qui nous entourent? Nous n'avons ni riches parures, ni ornements précieux. Nous n'avons d'autres parures que l'épée et la framée.

Vois ces champs jonchés des corps de nos frères et de nos époux : n'est-ce pas assez pour toi de tant de succès? qu'ajoutera à ta gloire l'esclavage de quelques malheureuses femmes?

Cependant, si tu veux jouir de ton triomphe et nous traîner captives à Rome, nous nous livrons à toi : prends notre liberté ; mais au moins laisse-nous l'honneur.

Nous pourrons peut-être supporter des fers; mais, s'il fallait souffrir un outrage, nous saurions mourir.

DÉVELOPPEMENT.

Dans la bataille que Marius livra aux Cimbres sur les bords de l'Athésis, au moment où les barbares commençaient à plier, des cris affreux sortirent d'un bois voisin qui leur avait servi de camp; et aussitôt on vit leurs femmes, vêtues de longues robes noires, armées d'épées et de haches, accourir en foule sur le champ de bataille, égarées, furieuses, grinçant des dents de rage et de douleur: elles frappent au hasard Cimbres et Romains, immolent leurs pères, leurs fils, leurs époux, jettent leurs petits enfants sous les roues des chars ennemis, et finissent par se frapper elles-mêmes, en mêlant dans leurs imprécations leurs vainqueurs, leurs époux et leurs dieux.

Cependant, au milieu du bois, avec les épouses des principaux chefs barbares, les prêtresses, les vierges saintes, étaient restées à consulter, sur l'issue du combat, le chant des oiseaux et les hennissements des coursiers sacrés. Tout à coup, quelques femmes échappées au carnage accourent en gémissant, et leur annoncent la défaite des Cimbres et la ruine de la nation. En même temps, les soldats romains s'approchent, et les entourent de toutes parts. Dans cette extrémité, elles résolurent de tenter la clémence du vainqueur, et l'une d'elles fut choisie pour aller parler à Marius. Elle le trouva tout sanglant sur le champ de bataille, au lieu où s'était tenue l'aile gauche de l'armée barbare; elle marche sans trouble à travers les cadavres des Cimbres, tous frappés par devant et couchés sur le dos; elle s'avance fièrement vers le consul, et, sans jeter un regard sur les licteurs, sur les soldats qui l'environnent: « Romain, dit-elle, que nous veux-tu? que veulent ces soldats qui nous entourent? s'enrichir de nos dépouilles? Qu'ils se détrompent, les femmes cimbres n'ont ni riches parures, ni ornements précieux. Qu'avez-vous trouvé sur les corps de nos époux? l'épée, la framée. Eh bien! l'épée, la framée sont nos ornements, nos présents de noce: ils nous unirent à nos époux, et, si tu rejettes nos prières, ils nous serviront à les rejoindre.

« Mais tu voudrais, dit-on, nous traîner à Rome pour y décorer les triomphes qui t'attendent. Nous entrerions captives, chargées de chaînes, dans cette ville que nous comptions visiter autrement; nous irions amuser de notre ignominie une multitude étrangère, pour servir ensuite de jouet à la brutalité de tes soldats ou d'esclaves aux femmes romaines! Marius, vois ce champ

de bataille jonché des corps de nos frères; regarde ces Germains captifs que tes soldats t'amènent par milliers : toi seul as défendu tes citoyens tremblants à notre approche; par toi seul, les Cimbres si menaçants sont tombés tous, et bientôt il n'y aura plus de Scandinaves que dans les cachots de Rome. N'est-ce pas assez de tant de succès? Que veux-tu de plus, et quel prix peut attacher ton orgueil à l'esclavage de quelques malheureuses femmes?

« Mais, si tu nous refuses la liberté, si tu veux faire voir à Rome qu'avec les guerriers cimbres tu as encore vaincu leurs épouses, jouis de ton triomphe, nous nous livrons à toi! Prends notre liberté, mais du moins laisse-nous l'honneur : peut-être pourrons-nous supporter des fers, mais jamais nous ne souffrirons un outrage. Il est, dit-on, parmi vous, une déesse qui n'a pour ministres que des femmes, pures comme la divinité qu'elles servent : malheur à celle dont le cœur s'est ouvert aux promesses des hommes! malheur au profane qui l'a séduite! Que son temple nous serve d'asile : nos mains entretiendront le feu sacré de ses autels. Puisque le bras vieilli d'Odin n'a pas su nous défendre, nous renonçons sans crime à des dieux qui nous quittent. »

Marius l'interrompit, et avec un sourire dédaigneux : « Va-t'en dire à tes sœurs, répondit-il, que Vesta n'a pas besoin de telles prêtresses. Elles me suivront à Rome pour y voir les fêtes du Cirque et leurs époux à l'amphithéâtre. »

« Je t'entends! s'écria-t-elle avec un geste de fureur; tu te ris de nos prières, et l'exemple de nos sœurs ne t'a pas encore appris à nous connaître. Ah! trop longtemps nous avons tardé à les suivre! Nous n'y gagnons qu'un affront; mais tu sauras dans peu d'instants s'il est facile de nous réduire? »

A ces mots, elle s'éloigne d'un pas rapide, et, quelques moments après, on annonça à Marius que toutes les femmes venaient de terminer leur vie aux arbres de la forêt. E. B.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1822.

XII

CALLIPHON A SYLLA.

(87 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Il dira que les Athéniens sont assez punis par tout le sang qui a été versé, que les pères doivent obtenir grâce pour leurs enfants. Il parlera des beaux siècles d'Athènes et de la gloire qu'elle a méritée dans la guerre et dans les

arts. Il intéressera la bienveillance de Sylla, en lui rappelant l'amour qu'il porte aux sciences et aux lettres.

Cette ville a déjà été épargnée par les Spartiates, dans un temps où son existence pouvait encore devenir redoutable. Aujourd'hui, Athènes ne serait plus que le temple de la paix, l'école des arts, le monument de la clémence romaine.

DÉVELOPPEMENT.

Sylla, vous êtes enfin maître d'Athènes : ni l'opiniâtre résistance d'une grande cité, ni l'effort du lieutenant de Mithridate n'ont pu s'opposer à l'ascendant de votre génie et au bonheur de vos armes. De tant de soins qui, tout à l'heure, vous pressaient de toutes parts, un seul vous reste aujourd'hui : quel usage ferez-vous de la victoire? Ah! croyez-en un citoyen qui, banni par ses concitoyens, n'a d'autre intérêt à leur conservation que l'amour de l'humanité et le salut d'un grand peuple! Écoutez un homme qui, pour vous exhorter à pardonner, a d'abord pardonné lui-même.

Athènes est coupable envers Rome, je l'avoue ; elle a reçu dans son sein les ennemis de la république et ouvert l'entrée de la Grèce aux barbares d'Asie. Elle s'est exposée, pour soutenir sa rébellion, à toutes les horreurs d'un siége, et les dangers qu'elle a courus, elle les a fait partager aux Romains. Mais, ce siége qu'elle a soutenu et qui fait son crime à vos yeux, croyez-vous qu'il n'ait pas été pour elle le plus juste, mais en même temps le plus cruel châtiment de sa révolte? Croyez-vous que tant de sang versé n'ait pas assez lavé sa faute? Car, quels que fussent l'aveuglement et la fureur d'un peuple insensé, dès le premier jour qu'il vous vit entourer Athènes, cet aveuglement et cette fureur se calmèrent ; Athènes entière eût voulu vous ouvrir ses portes et se jeter à vos genoux. Mais Archélaüs était tout-puissant ; il ordonna la guerre, il fallut obéir : c'est lui qui, pendant six semaines, traîna les malheureux Athéniens à la brèche, qui les contraignit à servir Mithridate qu'ils abhorraient, contre Sylla qu'ils eussent voulu fléchir ; c'est lui qui fut leur bourreau, comme il avait été leur séducteur et leur complice, et qui les punit d'une faute à laquelle il les avait entraînés. Aujourd'hui, cette faute est expiée, et la clémence vous est permise envers les descendants de Platon et de Périclès. Que ces illustres aïeux vous intéressent pour leurs enfants infortunés. Il fut un temps où notre patrie, protégée par Minerve, brillait de tout l'éclat des arts et des conquêtes, était ornée de tous les dons du génie, la plus glorieuse et la plus aimable des cités de la Grèce. Séjour et berceau des poëtes, des orateurs et des guerriers, elle régnait plutôt par

la persuasion que par les armes; et les peuples couraient au-devant de son empire. Ces lueurs, hélas ! trop passagères, se sont éclipsées : de tant de puissance et de tant de félicité, il ne lui reste plus que le rêve d'une grandeur évanouie et le charme des antiques souvenirs. En voyant sur les places publiques les statues de ses ancêtreset tout ce peuple d'illustres morts revivant sur le marbre ou l'airain, l'Athénien oublie son abaissement et ses malheurs, et trouve la consolation du présent dans la mémoire du passé. Laissez-lui ses temples, ses palais, ses statues, légers amusements de la servitude, et Rome n'aura pas de ville plus soumise, ni de plus brillante conquête. Quand votre parent Scipion détruisitCarthage, c'est qu'elle renfermait dans son sein des germes de haine et de rivalité que n'avaient pu étouffer trois guerres désastreuses; c'est que la cité d'Annibal ne pouvait pardonner à ses vainqueurs. Quand il réduisit Numance en poudre, c'est que, placée au centre d'une contrée indomptable, elle pouvait devenir pour Rome la Carthage de l'Espagne. Mais, lorsqu'on vit Mummius allumer l'incendie de Corinthe et livrer aux flammes les trophées de sa victoire, Rome entière se récria, et Scipion lui-même versa des larmes sur une sévérité inutile.

C'est à vous, Sylla, qu'est réservée la gloire d'honorer le nom romain dans la Grèce, et de montrer à tous les yeux que, si vous êtes les plus braves, vous êtes aussi les plus polis et les plus cléments. Que Marius et ceux qui lui ressemblent se piquent de mœurs sauvages et grossières; qu'ils se plaisent à proclamer hautement leur ignorance et qu'ils se fassent honneur auprès d'une populace insensée de ce qui n'excite que le mépris. C'est à de tels hommes que la cruauté est familière et qu'il la faut abandonner. Mais vous, Sylla, vous, non moins remarquable par l'esprit que par la bravoure, vous, élevé dans la famille des Scipions, héritier à la fois de leur urbanité et de leur génie, vous saurez vaincre et pardonner comme eux : car, en même temps qu'ils triomphaient de l'Afrique et de la Grèce, ils accueillaient l'esclave africain et le neveu de Philopœmen ; et, par leur puissante intercession, les statues du dernier des Grecs restaient debout dans la Grèce conquise.

Déjà plus d'une fois Athènes fut épargnée par ses vainqueurs ; pourquoi ne le serait-elle point encore ? Alors elle était toute-puissante et pouvait se montrer ingrate et redoutable, tandis qu'aujourd'hui elle n'a de pouvoir que celui de la reconnaissance. Ennemie éternelle de Philippe et rivale d'Alexandre, elle avait irrité ce héros, et pouvait redouter tous les désastres de Thèbes :

mais Alexandre pardonna ; et, brûlant d'une belle ardeur de la gloire, il s'élança jusqu'au fond de l'Asie pour mériter les éloges des Athéniens. Allez donc, aussi vaillant et aussi heureux que lui, châtier l'orgueil de ces barbares d'Asie et renverser ou fonder des trônes ; que Mithridate périsse comme Darius, puisqu'il fut insolent comme lui ; que le Pont, que l'Arménie n'aient point d'asile assez caché pour le dérober à votre vengeance ; mais aussi, conservez une ville qui chante et consacre vos exploits ; acceptez l'immortalité qu'elle vous offre, en échange de la grâce qu'elle implore ; et, tandis que Rome, devenue plus que jamais le temple de la guerre, s'embellira par vos mains de trophées sans nombre et de dépouilles triomphales, n'enviez pas au temple de la paix et des arts ces ornements moins fastueux qui n'excitent point d'envie, comme ils n'ont point coûté de larmes.

S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

XIII

DÉMONAX AUX ATHÉNIENS CONTRE L'INSTITUTION DES GLADIATEURS.

(120 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

On parlait d'établir à Athènes des combats de gladiateurs. L'affaire étant portée devant le peuple, Démonax s'oppose à cette nouvelle institution.

Quand il serait certain de déplaire aux Athéniens, il dirait encore avec une libre sincérité ce qu'il croirait utile à l'État. Mais il ose assurer qu'en cette occasion ses sentiments ne sont pas moins conformes à ceux du peuple qu'aux préceptes de la raison et de l'humanité.

S'il s'agissait de l'établissement de spectacles ordinaires, il représenterait qu'ils sont inutiles. Assez de divertissements publics détournent l'attention des soins importants qui la réclament.

Mais ces jeux sont inhumains. Malheur au peuple qui applaudit à l'homicide, et qui en consacre l'exemple !

En vain dirait-on que ces spectacles entretiennent le courage et le mépris de la mort. Leurs ancêtres avaient du courage ; mais ils le puisaient à d'autres sources.

Enfin, s'ils veulent établir ces jeux cruels, qu'ils renversent avant tout l'autel qu'ils ont élevé à la Miséricorde.

DÉVELOPPEMENT.

Athéniens, quand je serais certain de vous déplaire en vous servant, je ne balancerais pas à vous dire la vérité, avec toute la franchise de mon caractère ; et je voudrais, en perdant votre fa-

veur, garder au moins votre estime. Mais aujourd'hui je ne suis point réduit à cette alternative, cruelle à tout bon citoyen, d'être haï ou méprisé : mes sentiments sont conformes aux vôtres en même temps qu'à la raison et à l'humanité. Oui, j'ose le croire, en combattant l'institution nouvelle qu'on veut transporter dans votre ville, je ne fais qu'obéir à vos vœux, que proclamer vos intentions : je ne suis que l'orateur du peuple.

S'il s'agissait ici de l'établissement d'un spectacle ordinaire, d'un théâtre par exemple, je vous dirais seulement : « Athéniens, assez d'autres plaisirs se disputent votre temps et vous détournent des affaires sérieuses : une bonne loi qu'on porte et qu'on observe vaut mieux qu'un théâtre magnifique qu'on bâtit : votre théâtre le plus digne n'est-il pas la place publique? Vos orateurs à la tribune ne méritent-ils pas mieux votre attention que vos comédiens sur la scène ? » Mais quels jeux vous propose-t-on d'établir aujourd'hui ? Inutiles, ils sont encore inhumains. Ils étalent aux yeux d'un peuple assemblé et consacrent hautement l'homicide; chaque jour cent ou deux cents couples d'hommes traînés dans un cirque immense s'entre-déchirent de sang-froid, pour complaire à une multitude altérée de leur sang. Là, les plus graves magistrats applaudissent au plus habile meurtrier ; là, les mères de famille conduisent leurs filles comme à une fête; là, vos vierges timides, Athéniens, qui, dans le temple des dieux, lorsqu'on égorge la victime, détournent les yeux avec horreur, oseront compter les blessures du gladiateur mourant, et crieront au vainqueur de ne point pardonner ! L'enfance y puisera des leçons qui laisseront en elle un long et funeste souvenir. Au lieu de ces fêtes innocentes et pures, où la jeunesse d'Athènes offre son encens à Minerve ou à Bacchus, au lieu de ces vêtements de lin, de ces robes blanches, heureux emblèmes d'une âme sans tache, au lieu de ces processions saintes qui font l'ornement de la religion et la joie des mères, que verrons-nous, Athéniens? Ces pompes touchantes seront abandonnées ou suivies avec négligence ; la fureur du Cirque sera plus forte : la jeunesse trouvera tous les autres plaisirs fades et rebutants : plus de chœurs, plus d'hymnes dans les solennités, mais du sang, et toujours du sang ! Dès lors, vos âmes endurcies n'iront plus s'attendrir en entendant les chefs-d'œuvre du génie. La tragédie n'aura plus assez de terreur pour vous ébranler, de pitié pour vous émouvoir. Euripide, Sophocle, hommes d'un autre siècle, vos héros, avec leurs infortunes imaginaires et leur trépas de théâtre, seront-ils assez puissants pour intéresser le peuple athénien, quand il lui faudra des meurtres réels et des représentations sanglantes ? L'art de

Ménandre lui-même tombera dans le mépris : un peuple cruel ne sait pas sourire. L'urbanité s'enfuira de l'aimable Athènes; et, si jamais vous vouliez entremêler aux jeux des gladiateurs les délassements de la comédie, ce serait celle d'Aristophane que vous feriez revivre, armée de ses traits acérés et de ses railleries insultantes contre les réputations et les personnes; vous ne quitteriez un homicide que pour un autre plus détestable encore. Il est inutile, je pense, de vous montrer les écoles des philosophes désertées, le Lycée, l'Académie, changés en solitudes, la ville de Platon et d'Aristote devenue barbare; vous sentez comme moi l'horreur d'une institution dont toutes les conséquences sont funestes et dont aucune ne peut être utile.

Et qu'on n'aille pas vous dire, en s'appuyant sur l'exemple des Romains, que de tels spectacles entretiennent dans une nation le courage et le mépris de la mort : rien ne ressemble moins au courage que la cruauté; et tel gladiateur aura triomphé vingt fois dans l'arène, qui fuira le premier sur le champ de bataille. Que firent les Romains pour être braves? Ils eurent des mœurs austères, une vie dure, une mâle pauvreté. Avaient-ils des gladiateurs sous Romulus, sous Brutus? Eh bien! étaient-ils moins vaillants alors qu'ils ne le furent après l'Italie vaincue et Tarente conquise? Au contraire, Athéniens, on peut remarquer que, dans Rome, avec les combats de gladiateurs, s'introduisit la corruption de la vertu antique, et que le Cirque forma de moins bons guerriers qu'auparavant le champ de Mars et le Tibre. Vos ancêtres eux-mêmes avaient-ils besoin de ces spectacles pour nourrir leur courage? Thémistocle assista-t-il aux jeux de l'arène avant d'aller vaincre les Perses? Vit-il s'égorger quelques prisonniers ou quelques esclaves pour apprendre à combattre en homme libre? Ah! c'était ailleurs qu'il puisait son audace! C'était dans son âme embrasée par le patriotisme et par la gloire, c'était dans l'émulation qui accompagne et qui enfante la liberté, c'était dans les trophées de Miltiade, qu'il trouvait la force de l'égaler. Ils avaient aussi des jeux, vos ancêtres : ce même Thémistocle, libérateur d'Athènes et de la Grèce, vint à Olympie, et on l'y proclama le plus brave. Oh! qu'elles étaient nobles et dignes de vous, ces célébrations de vos jeux, ces magnificences de vos fêtes! Là, les rois disputaient les prix des chars et les poëtes les palmes du génie; là, on venait s'embraser de cette ardeur de gloire qui forme les grands hommes en tout genre, dans les lettres et dans la guerre; là aussi, on ne mêlait point le sang humain au sang des victimes : on n'imitait point les Scythes et leurs sacrifices impies.

Athéniens, si la gloire des armes nous est ravie, sachons du

moins conserver l'autre. Si les Romains sont nos vainqueurs dans les combats, soyons leurs maîtres en mœurs et en urbanité; laissons aux descendants de Mars leurs coutumes un peu sauvages; fils de Minerve, cultivons les arts et les plaisirs de l'esprit sans aucun mélange qui les déshonore. Méritons à notre patrie le titre flatteur d'école de Rome et de sanctuaire des lettres; conservons nos fêtes antiques, nos jeux riants, comme un souvenir de nos aïeux; recueillons sans aucune altération cet héritage brillant qu'ils nous laissèrent, et, en dépit des révolutions et du temps, soyons encore, sous les Romains, les Athéniens de Périclès et d'Alexandre. Si néanmoins, sourds à la voix de vos ancêtres, aux intérêts de votre gloire et à ceux de l'humanité, vous vous obstiniez à l'institution de ces jeux cruels, si vous aviez résolu cette profanation solennelle de notre cité et cette dégradation publique de votre caractère, Athéniens, je n'ai plus qu'une parole à vous dire: Renversez avant tout l'autel que vous avez élevé à la Miséricorde.

S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

XIV

MARC-AURÈLE MOURANT, A SES AMIS ET A SON FILS.

(180 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Marc Aurèle, atteint d'une fièvre pernicieuse dans la Pannonie, fut transporté à Vienne en Autriche, où il expira, après avoir occupé le trône pendant près de vingt ans. Les historiens disent que, voyant sa fin approcher, il fit venir ses parents et ses amis, afin de leur recommander son fils.

Il dit que les regrets qu'on lui témoigne adoucissent ses souffrances; il lit sur ces visages affligés que sa mémoire vivra dans les cœurs et que ses dernières intentions seront remplies.

Son fils, à peine sorti de l'enfance, a besoin de guide. Il faut qu'il retrouve dans les amis de Marc Aurèle le père que les dieux lui ravissent.

Il adresse ensuite quelques conseils à son fils qui est présent. Ce qu'il lui recommande doit être comme le précis des devoirs que lui-même s'était imposés; ce qu'il enseigne à son fils, il a tâché de le pratiquer.

Il remercie ceux qui l'entourent du bien qu'il a pu faire au peuple : car ce bien est en partie leur ouvrage. Qu'ils soient donc auprès du fils ce qu'ils étaient auprès du père : et puisse Commode, par sa conduite, attirer de nouvelles bénédictions sur sa mémoire!

DÉVELOPPEMENT.

Mes amis, au moment de terminer ma longue et laborieuse carrière, j'ai voulu réunir tous ceux qui m'avaient aidé à la par-

courir, tous ceux dont l'affection et le dévouement avaient allégé pour moi le fardeau pénible de la vie et de la royauté. Vous avez tous répondu à mon appel ; en promenant mes yeux dans cette enceinte, je vois tous mes amis, et je ne vois rien que des amis. Tous chéris de moi à bien des titres différents, compagnons d'étude, compagnons d'armes, dans les écoles des philosophes, dans les camps, à Rome, au milieu des laborieuses préoccupations du gouvernement, nulle part vous ne m'avez abandonné. Jamais vous ne m'avez fait défaut dans ma vie ; vous n'avez pas voulu non plus me faire défaut à mon lit de mort. Je vous en remercie. C'est une consolation, c'est presque un bonheur, que d'être regretté. Nos souffrances sont moins grandes, quand la douleur de ceux qui nous entourent semble en prendre une part. Pour moi, du moins, c'est le sentiment que j'éprouve ; en vous voyant pleurer, j'oublie presque le sujet de ces larmes, mes propres souffrances ; mon œil mourant se promène avec une triste joie sur ces visages amis, et se plaît à trouver dans votre douleur même un gage d'espoir et de confiance. Puisqu'on me regrette, on ne m'oubliera point, et si l'on ne m'oublie point, on n'oubliera pas, je l'espère, mes intentions et mes vœux ; écoutez donc mes dernières recommandations, mes dernières prières.

Vous allez avoir un autre empereur ; celui qui va régner sur vous et sur Rome est jeune et faible ; à peine sorti de l'enfance, il n'a point encore appris l'expérience à la rude école du malheur. Hélas ! j'eusse voulu lui épargner ces dures leçons ; j'avais espéré que les dieux prolongeraient ma vie, non pour moi, mais pour lui ; que longtemps encore je pourrais continuer ce que j'avais commencé, former cette âme jeune et tendre à la vertu, à la sagesse, à la connaissance des hommes, au gouvernement de la république ; j'avais espéré n'en être séparé qu'après en avoir déjà fait un homme et un empereur. Les dieux ne l'ont pas voulu : mes amis, c'est à vous d'achever l'œuvre qu'il ne m'a pas été donné de poursuivre ; à vous de recueillir le fardeau que laissent échapper mes mains défaillantes ; c'est à vous que je recommande mon fils, à vous que je confie sa jeunesse. Instruisez-le dans la pratique de tous ses devoirs. Généraux, qui m'avez accompagné dans mes guerres, apprenez-lui à défendre l'empire contre le flot menaçant des barbares ; jurisconsultes, magistrats, enseignez-lui le respect des lois ; philosophes, enseignez-lui le respect de lui-même. Sachez le reprendre, pour que les dieux n'aient pas à le punir, et ne pas lui épargner quelques déplaisirs passagers, afin de lui épargner de longs malheurs. Tous enfin, soyez pour lui ce que j'aurais été moi-même, et remplacez pour lui le père que les dieux lui ravissent.

Et vous, mon fils, c'est aussi comme un père qu'il vous faudra traiter chacun de ces hommes sages et respectables. Vous accorderez à leur parole autant de respect que vous en avez pour celle que vous entendez maintenant. Leurs leçons seront toujours les mêmes que les miennes, les leçons de la sagesse, de l'expérience, de la vertu. Ce sont les préceptes qu'ils vous répéteront toujours, ce sont ceux que je vous donne aujourd'hui. Avant d'être empereur, soyez homme, et souvenez-vous que la politique n'ordonne jamais à un prince ce que la morale défend à un homme; soyez sévère pour vous-même, vous deviendrez alors moins sévère pour les autres; si vous voulez être fort, soyez clément; si vous voulez être habile, soyez juste ; enfin, je vous le répète, pour bien gouverner votre empire, sachez d'abord bien gouverner votre vie; un homme vicieux, le voulût-il, n'a pas le droit de faire le bien. La vertu seule a ce privilége. Pour être un grand prince, soyez un homme vertueux. C'est la recommandation dernière que je vous fais, c'est du moins le précepte que je me suis étudié à suivre pendant un règne de vingt ans.

Si ce règne long et pénible a été béni du peuple, si quelquefois j'ai réussi à faire le bien que toujours j'ai voulu faire, je ne suis pas arrivé seul à ce résultat; le poids d'un empire est trop lourd pour un seul homme; mais, Commode, j'avais eu le bonheur d'avoir et de conserver des amis loyaux et fidèles. Vous voyez autour de moi ceux dont le dévouement sans bornes a facilité ma tâche laborieuse. Oui, mes amis, sans vous je n'aurais rien pu accomplir; c'est à vous surtout que je dois le peu de bien que j'ai fait. Après tant de services que vous m'avez rendus, permettez-moi de vous en demander encore un. Soyez pour mon fils ce que vous avez été pour moi : continuez-lui cette tradition d'affection et de loyauté qui ne m'a jamais manqué, faites qu'en mourant je lui lègue, non-seulement mon nom, mes biens, mon trône, mais un héritage d'amour, de fidélité, de dévouement. Alors vous nous aurez rendu service à tous, à moi, à mon fils, à Rome, à vous-mêmes: grâce à votre amitié, Commode sera bon; alors Rome sera heureuse, et moi, le peuple qui m'a quelquefois béni vivant, pour mes bienfaits, me bénira encore plus après ma mort, pour les bienfaits du fils, de l'empereur vertueux que je lui aurai laissé et que vous lui aurez conservé.

E. H.

Lycée Napoléon, 1853.

XV

L'IMPÉRATRICE JULIE A SES DEUX FILS.

(212 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Ils peuvent partager l'Empire ; mais elle, pourra-t-elle se partager entre ses deux fils ?

Elle leur reproche leurs funestes divisions, et cherche à leur inspirer des sentiments plus modérés.

Elle essaye de leur démontrer le tort que ces divisions font à l'Empire. Croient-ils donc, en se séparant, étouffer les discordes ? N'est-ce pas plutôt se placer dans deux camps ennemis, et proclamer la guerre ?

Et quand ils n'en viendraient pas à cette extrémité, l'Empire, ainsi divisé, perdra ce qui lui reste de force. Les Barbares, comprimés par le courage de Sévère, vont s'élancer de toutes parts sur l'Empire affaibli par les divisions de ses fils.

Elle rappelle le souvenir de leur père. Pour elle, la tombe où dort son époux est le seul asile qui lui reste, si tant de motifs ne peuvent rétablir l'union entre ses deux fils.

DÉVELOPPEMENT.

Ah ! mes fils, votre haine dénaturée, votre cruelle ambition ne laissent donc plus de place dans votre cœur pour l'amour filial ? Vous n'êtes donc pas satisfaits de m'avoir donné, pendant tout le voyage de la Bretagne à Rome, le triste spectacle de vos froideurs et de vos dissensions ; vous voulez encore que je vous voie aujourd'hui séparés pour jamais ? Vous parlez de partager l'Empire ; mais moi, puis-je me partager ? Et, quand vous vous quitterez, pour aller, l'un en Orient, l'autre en Occident, dites-moi, que ferez-vous de votre mère ?

Mais pourquoi vous parler de tendresse filiale, à vous qui n'avez point connu l'amour fraternel ? Vous avez méconnu l'ami que le ciel plaça à côté de votre berceau ; et votre cœur ne serait pas fermé à tout autre sentiment ! Vous avez brisé les liens de cette amitié qui devait vous servir de rempart naturel contre tous vos ennemis : quel frein pourra désormais vous retenir ? Au lit de mort de votre père, vous avez laissé éclater vos funestes discordes : puis-je espérer qu'une mère les arrêtera ? A peine ses obsèques sont achevées, et, au mépris de ses dernières paroles, vous songez aux moyens d'éterniser votre haine ! Dieux immortels ! moi qui, veuve, devrais trouver mon soutien, mes consolations dans mes fils, ne m'avez-vous laissé la vie que pour me rendre témoin de leurs crimes et de leurs malheurs ?

Mais, quels que soient vos sentiments pour moi, l'amour que je vous porte ne me permet pas de garder le silence dans un moment si terrible. Je veux encore une fois faire entendre la voix d'une mère, pour tenter d'arrêter votre funeste projet. C'est en vain que vous prétextez qu'en vous séparant vous étoufferez vos discordes. Non, jamais l'absence n'a produit cet effet : elle a souvent affaibli l'amitié, mais elle a toujours enraciné la haine. Éloignés l'un de l'autre, livrés tout entiers aux perfides conseils de vos flatteurs, aigris par le froissement perpétuel de vos intérêts différents, comment pourraient se ranimer dans vos cœurs ces sentiments que la nature y a placés, et que les dieux vous ordonnent d'y conserver ? Ne serez-vous pas plutôt comme deux généraux ennemis placés dans deux camps opposés, et qui n'attendent que le moment favorable pour fondre l'un sur l'autre, et se livrer à toutes les fureurs du combat?

Mais, quand même il vous resterait assez de modération, assez de force d'âme pour ne point en venir à cette extrémité, croyez-vous qu'une pareille mesure n'ébranlerait pas l'empire romain jusque dans ses fondements ? A peine la valeur, la vigilance, l'activité de Sévère, ont-elles suffi pour soutenir l'édifice chancelant de la grandeur romaine et pour réprimer les incursions des barbares ; et vous, encore adolescents, vous croyez-vous trop habiles, trop puissants, pour travailler ensemble au salut de la patrie ? Au moment où ces infatigables ennemis, ranimés par la mort de Sévère, font déplorer sa perte aux provinces, quand il faudrait réunir toutes les forces de l'Empire pour les arrêter, vous allez partager les trésors et les armées que vous a laissés votre père, et frayer ainsi aux barbares un chemin jusqu'à Rome. Ces lignes, ces forts, ces retranchements destinés à contenir les ennemis de l'Empire, vous les abandonnerez pour en établir de nouveaux l'un contre l'autre ! Vous dégarnirez de soldats le Rhin, le Danube et l'Euphrate, pour concentrer vos forces sur la Propontide, pour défendre vos moitiés d'empire, non pas contre des étrangers, mais contre un frère ! Et quand vous aurez pris toutes ces précautions hostiles, quand votre animosité aura passé dans les cœurs de vos officiers et de vos soldats, quand de légères contestations, inévitables entre des puissances voisines, allumeront toutes les fureurs de votre haine fraternelle, me direz-vous encore que vous saurez empêcher la guerre d'éclater ?

Non, mes fils, s'il vous reste encore quelque respect pour la mémoire de votre père, quelque tendresse pour celle qui vous donna le jour, quelque amour pour la gloire et la prospérité de l'Empire, vous renoncerez à un projet si dénaturé. Toutefois, si

votre fureur triomphe de tous ces obstacles sacrés, si l'amitié fraternelle est éteinte à jamais dans vos cœurs, si les larmes et les prières d'une mère ont perdu toute leur influence sur vous, attendez du moins que ma douleur m'ait fermé les yeux : la mort ne tardera pas à finir mes peines, à m'affranchir d'une vie qui m'est à charge et qui vous sera importune : sur ma tombe vous pourrez partager l'Empire. C. DE M.

Collége Rollin.

XVI

ATHANASE, PATRIARCHE D'ALEXANDRIE, AUX ÉVÊQUES QUI LUI DEMANDENT COMPTE DE SA CONDUITE.

(330 ans après J. C.)

MATIÈRE.

On l'accuse d'avoir assassiné Arsène : Arsène est devant eux ; — d'avoir jeté dans les fers six évêques : qu'on les nomme ; — d'avoir profané l'autel à Maréotis ; — à Maréotis, il n'a jamais vu l'autel.

Sans doute il a gémi des erreurs de Mélèce et de l'indulgence avec laquelle on le traitait ; il a gémi de voir l'Église déchirée par des sectes. Mais obéissant au concile de Nicée, qui a proclamé une trêve entre les fidèles et les hérétiques, il n'a persécuté personne ; il s'est contenté de préserver l'Église du contact de l'hérésie.

Ses ennemis ne peuvent citer une seule preuve à l'appui de leurs accusations. C'est qu'en effet ils n'en ont pas, et le seul motif qui les guide, c'est la haine ; ils voudraient le forcer à abandonner son siége ; mais ils ont beau faire, il y restera, pour défendre la vérité.

Il est heureux de se trouver en présence de cette assemblée solennelle pour se laver de toutes les calomnies dont on l'a noirci. Qu'on envoie des députés en Égypte, et l'on saura ce qu'il y a de vrai dans ces prétendues violences dont on l'accuse.

Il termine par une exhortation pathétique à la concorde. Un puissant empereur vient de mettre son trône sous la protection de Dieu ; c'est à eux d'achever, par leur union, le triomphe de la religion chrétienne.

DÉVELOPPEMENT.

Serviteurs de Jésus-Christ, on m'accuse d'avoir mutilé, d'avoir assassiné Arsène de mes propres mains. Le voilà devant vous cependant. Qu'on me montre sur son corps les traces sanglantes de ses malheurs et de mes persécutions ; qu'on l'interroge, qu'il parle. Je consens avec joie à l'entendre. Vous qui m'accusez, vous ne vous attendiez pas sans doute à voir ici cet illustre prélat. Vous n'aviez rien disposé pour parer à ce coup. Béni soit Dieu qui a permis que je rencontrasse ce vieillard pour vous confondre ! Je venais ici avec ma seule innocence, et maintenant j'ai avec

moi un témoin irrécusable de vos calomnies. Indignes enfants de l'Église, vous avez souillé vos lèvres par le mensonge; qui voudra désormais vous croire? Où sont-ils, ces six évêques que j'ai jetés dans les fers? quel est leur nom, leur pays? Quoi! six églises auraient été privées de leurs évêques par moi seul, et un pareil événement n'aurait pas fait plus de bruit dans le monde! et les peuples eux-mêmes, sans attendre vos réclamations, n'auraient pas redemandé leurs pasteurs! Prélats qui m'entendez, faut-il d'autres preuves pour dévoiler à vos yeux la mauvaise foi de mes ennemis? Écoutez et jugez : ils m'accusent d'avoir profané l'autel, d'avoir brisé un de leurs calices à Maréotis; eh bien! à Maréotis, je n'ai jamais vu ni autel ni calices, et certes j'en rends grâces au ciel, car j'aime mieux que les hommes n'adorent point Dieu que de les voir le déshonorer par un culte impie.

Aussi, je ne le cache point, mes frères, j'ai gémi de voir avec quelle indulgence on traitait les erreurs de Mélèce. Hélas! est-ce dans un temps où l'Église, respirant à peine des fureurs de la persécution, se voit déjà déchirée par ses propres enfants; est-ce quand les sacriléges mensonges d'Arius séduisent chaque jour les consciences faibles et timides; quand l'univers doute s'il n'est pas arien, que nous devons ménager ces sectes ambitieuses qui, pour faire du bruit dans le monde, se séparent de notre communion et partagent la maison de Dieu?... Soyez unis et vous triompherez du monde, a dit Jésus-Christ.... Sommes-nous unis, mes frères? avons-nous triomphé du monde?... Et cependant nous repoussons l'hérésie avec mollesse, nous la tolérons; que dis-je? nous traitons même avec elle, nous n'osons la flétrir devant les hommes quand Dieu certainement la condamne, et quiconque s'en déclare ennemi, est obligé de rendre compte sur la terre d'une conduite que le ciel approuve. Eh! quand il serait vrai qu'armé de mon autorité épiscopale, j'eusse poursuivi les hérétiques, serait-ce un crime après tout de ne point garder de ménagement envers ceux qui n'en gardent point avec Jésus-Christ? Mais non, grand Dieu, non, je n'ai point allumé contre eux l'esprit de colère et de vengeance. Nos évêques, dans le concile de Nicée, avaient publié au nom de Dieu une trêve entre nous et les hérétiques, j'ai respecté les décrets de nos évêques. Ils avaient essayé de pacifier le monde en étouffant nos discordes éternelles. Quoique je visse chaque jour combien cette paix était précaire au milieu des prétentions incessantes de nos ennemis, je n'ai pas cru que le signal de la discorde dût être donné par un confesseur de Jésus-Christ. J'ai détesté du fond de mon cœur leurs doctrines

pernicieuses ; j'ai fait ce que j'ai pu pour que toutes nos églises n'en fussent pas infectées. Mais, j'en jure devant Dieu, je n'ai pas fait couler une goutte de sang pour le triomphe de ma foi. Ne sais-je pas d'ailleurs que l'on ne commande pas aux consciences par la force ni par les supplices ? Ne sais-je pas que la religion chrétienne elle-même n'a fait que croître et se fortifier dans la persécution ; que c'est en sortant de l'amphithéâtre, encore toute couverte du sang de ses enfants, qu'elle est montée sur le trône des Césars ? Et j'aurais été travailler moi-même à la gloire de nos ennemis ! Mais que l'on me montre du moins une preuve de ces persécutions insensées ; vous qui m'accusez, qui que vous soyez, je vous le demande encore, nommez un seul homme que j'aie fait mettre à mort, un seul qu'on ait tenu dans les fers par mon ordre, un seul même que j'aie inquiété dans son église... Vous vous taisez ; eh ! pourquoi donc m'accuser si vous n'avez point de preuves contre moi ? Vous demandez justice contre un criminel, et vous ne sauriez prouver ses crimes ! Dites, y a-t-il là de l'équité ? y a-t-il du moins cette charité dont Jésus-Christ a fait pour nous la première des vertus ? Mais respecter les divins préceptes de Jésus-Christ n'est pas sans doute ce qui vous inquiète ; vous aimez mieux satisfaire vos haines et vos ressentiments. Croyez-vous que je n'aie pas découvert depuis longtemps l'intérêt qui vous anime contre moi ? Vous ne pouvez voir sans colère à la tête de l'église d'Alexandrie un homme que vous détestez, l'ennemi de vos sacriléges doctrines. Mais si le suffrage de nos évêques m'a choisi entre tous les serviteurs de Jésus-Christ, je saurai me rendre digne de ce choix ; ni vos calomnies, ni vos persécutions ne me feront abandonner le troupeau que Dieu m'a confié. Tant qu'un peu de sang coulera dans mes veines, tant qu'un reste de chaleur animera ma voix, je le défendrai, je défendrai la vérité, et il faudra bien enfin que la vérité triomphe ; car la victoire est avec Jésus-Christ qui a vaincu la mort et le néant.

Mais où me laissé-je emporter par la chaleur de mon zèle ? Je jure de défendre jusqu'à ma mort l'héritage de Jésus-Christ, et j'oublie que je suis ici pour me laver des crimes les plus abominables. Ce n'est plus à mes ennemis seulement que j'ai affaire ; ils ont armé contre moi la colère d'un puissant empereur, ils ont assemblé des bouts de la terre les plus fameux prélats de l'Église ; comme s'il s'agissait d'étouffer une hérésie naissante ou d'établir, comme à Nicée, les bases de notre foi. Eh bien ! grâces leur en soient rendues ; depuis longtemps j'attendais une occasion aussi solennelle pour me justifier. Si ce que j'ai dit ne suffit pas,

hommes de Dieu qui êtes ici pour me juger, voulez-vous savoir si je suis innocent ou coupable? Voulez-vous savoir si j'ai souillé de sang la chaire de miséricorde et de vérité? Envoyez des députés en Égypte, qu'ils parcourent les villes et les campagnes, qu'ils interrogent le pauvre et le riche. Les peuples, croyez-moi, ne savent pas dissimuler. Si, par mes violences, j'ai mérité la haine de mon troupeau, à l'arrivée des députés cette haine éclatera sans doute. Si, au contraire, je me suis fait aimer de mon peuple comme je l'aime, si j'ai traité avec douceur même les hérétiques, malgré ma haine constante pour leurs sacriléges doctrines, puissent mes malheurs et l'acharnement de mes ennemis ne pas soulever contre eux un peuple qui ne verra pas sans indignation les persécutions que l'on me fait subir! Pour moi, quelle que soit l'issue de ce procès, fort de ma conscience, je l'attends sans crainte et sans empressement. Que l'innocence ou la calomnie triomphe, je pardonne d'avance à ceux qui m'ont injustement accusé. Plût à Dieu qu'au lieu de me persécuter, ils imitassent ma modération! Chrétiens, quand donc en finirons-nous avec nos discordes? Jusques à quand donnerons-nous au monde le scandale de nos divisions? Tandis qu'autour de nous, nombreux et puissants encore, les païens intriguent et s'agitent, malheureux enfants du vrai Dieu, nous nous déchirons entre nous! Ah! finissons-en, mes frères, finissons-en; le feu de la persécution est éteint; on ne voit plus les chrétiens livrés aux bêtes, un grand empereur nous aime, il a mis son trône sous la protection de notre Dieu. C'est à nous d'achever ce que César a commencé. Que l'Église, déjà tranquille au dehors, le soit encore au dedans; alors seulement elle sera triomphante, alors seulement l'univers sera sa conquête, alors elle étendra sur le monde régénéré ses divins principes, qui rendent l'homme digne du ciel et de l'immortalité. J. G.

Collége royal de Bourbon, 1839.

XVII

L'EMPEREUR JULIEN A SES SOLDATS MUTINÉS.

(362 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Après les succès rapides qui signalèrent le commencement de l'expédition contre les Perses, Julien eut besoin de toute sa fermeté pour réprimer la cupidité de ses troupes qui osaient se plaindre hautement de ce qu'on ré-

compensait leurs services par un misérable don de cent pièces d'argent. L'empereur indigné répondit aux soldats avec la noblesse et la gravité des premiers Romains.

Si les richesses sont l'objet de leurs désirs, il y a des richesses dans les mains des Perses. La valeur et la discipline peuvent leur assurer les dépouilles d'une fertile contrée.

Rome, riche autrefois, n'a plus de trésors à leur distribuer. Ses prédécesseurs ont plus compté sur l'or que sur le fer pour arrêter les Barbares, et ces honteux tributs ont épuisé la république.

Julien lui-même est pauvre, et il n'en rougit pas. C'était la gloire de Fabricius; et si ses soldats sont les descendants des anciens Romains, ils ne dédaigneront pas de la partager.

S'ils persistent dans leurs idées d'avarice et de sédition, il y a dans l'armée romaine d'autres chefs capables de les commander; il peut renoncer au trône; son règne a été assez doux pour qu'il puisse sans crainte déposer le pouvoir. S'ils ne respectent pas sa vie, il mourra du moins comme il convient à un empereur.

DÉVELOPPEMENT.

Soldats,

Je ne sais ce qui doit m'étonner le plus, ou votre indiscipline, ou le sujet de vos plaintes. Je l'avoue, je n'étais point habitué à entendre des murmures dans un camp ; je l'étais encore moins à voir des guerriers romains montrer une autre passion que celle de la gloire, et des vainqueurs souhaiter encore quelque chose après la victoire. Vous demandez de l'argent : à quel titre ? Est-ce votre sédition d'aujourd'hui qu'il faut payer, ou votre victoire d'hier ? Payer votre sédition serait un déshonneur pour l'empire. Payer votre gloire serait un déshonneur pour vous. Eh quoi ! vous voulez donc faire acheter par votre empereur votre propre gloire, et vous n'acceptez qu'à prix d'or l'honneur de combattre et de vaincre pour la cause de Rome ! Cent pièces d'argent, dites-vous, ne sont pas un digne prix de tant de fatigues, de tant de périls, de tant de triomphes. Je le sais, compagnons, et je fais encore plus de cas que vous de votre sang et de vos fatigues, puisque je ne crois pas qu'elles puissent se payer avec de l'argent : en mettant votre valeur à un prix, si haut qu'il fût, j'aurais cru la rabaisser, et c'est ce que vous faites aujourd'hui par vos demandes insensées.

Soldats, ce n'est point à l'Empire, c'est aux Perses que vous avez droit de demander le prix de vos fatigues. Si vous tenez aux richesses, c'est à l'ennemi, et non à votre général qu'il faut les arracher. Un pareil butin est honorable, car il ne se donne pas, il se conquiert ; il ne s'obtient pas par la sédition, mais par la victoire. Si tel est l'objet de vos désirs, ce n'est pas moi qui vous arrêterai. La route vous est ouverte. Le camp des Perses, leur

empire tout entier vous offrent une proie riche et facile, si vous conservez la valeur et la discipline que vous avez montrées jusqu'ici en combattant sous moi. C'est là que vous trouverez ces richesses de Rome, que vous lui demandez et qu'elle n'a plus ; elles ont passé entre les mains des ennemis, grâce à mes prédécesseurs. Si, comme moi, ils avaient méprisé cet or, ils auraient mieux su le défendre. Mais, comme vous, ils attachaient plus de prix à l'or qu'au fer ; c'est sur l'or, et non sur le fer, qu'ils ont compté pour repousser les ennemis de la république. Le trésor de l'État s'épuise vite, quand il faut ainsi payer à chaque guerre, à chaque sédition, et satisfaire, à force d'or, aux capricieuses exigences ou des ennemis ou des soldats de l'Empire. C'est par ces honteux tributs que la république s'est épuisée, et qu'aujourd'hui l'Empire, pour avoir trop donné à des ennemis qui l'attaquaient ou à des soldats qui le méprisaient, n'a plus rien à donner aux braves qui l'ont défendu.

Soldats, quand la république est aussi pauvre, l'empereur n'a pas à rougir de l'être. Au contraire, ce dont je rougirais, ce serait d'être plus riche que l'État : moi, du moins, je n'ai pas voulu, comme tant d'autres princes, que mon faste insultât à la misère publique, et que la richesse de l'empereur appauvrît l'Empire. Je suis pauvre, moi aussi, je le dis hautement, je m'en fais honneur. Une fière et honorable pauvreté fut la gloire des Curius et des Fabricius, et c'est cette pauvreté qui a triomphé de la richesse des Samnites et des Campaniens. Mais ces grands hommes commandaient à des légions dignes de pareils chefs par leur valeur, leur discipline, leur frugalité, leur désintéressement. Et moi, qui veux imiter ces vrais Romains, aurai-je le même bonheur qu'eux ? Répondez, trouverai-je en vous des soldats dignes de me comprendre et de me suivre dans la voie où je vous guide ?

Si vous n'en êtes pas dignes, si j'ai eu tort de compter sur le dévouement et les vertus de mes vieux compagnons d'armes, si vous ne voulez pas être les vrais descendants des premiers Romains, des héros d'Asculum et d'Héraclée, si vous persistez dans vos idées d'avarice et de sédition et dans vos demandes insensées, si votre résolution est prise sur ce point, la mienne l'est aussi. Il y a dans l'armée, je l'espère, assez d'autres chefs aussi capables que moi de vous commander dans un jour de bataille, et plus capables sans doute de vous séduire dans un jour de sédition. Ma parole est rude, mes principes sont austères, mes leçons sévères. D'autres sauront mieux que moi ou vous céder ou vous tromper, au lieu de vous résister. Je leur céderai le pouvoir ; je

renoncerai à l'empire. Autrefois, dans les temps antiques de Rome, un dictateur craint et détesté osa abdiquer le pouvoir, et s'offrir sans défense à la haine terrible d'hommes qui l'avaient craint longtemps. Pour moi, je ne crois pas avoir mérité la haine; je n'ai proscrit personne, pas même les chrétiens. Je verrai si, rentré dans la vie privée, je serai mieux défendu par le souvenir d'un règne assez doux, que Sylla par le souvenir de ses proscriptions. Si je me suis trompé, si, avec le peuple, il faut plus compter sur la crainte que sur la reconnaissance; n'ayant pu régner en empereur, je saurai du moins mourir en Romain, et faire rougir de ma mort d'anciens compagnons à qui j'offrais la gloire, et qui la refusent pour quelques pièces d'or. E. H.

Lycée Napoléon, 1853.

XVIII

AMBROISE AUX ÉVÊQUES QUI AVAIENT ORDONNÉ LE SUPPLICE DE PRISCILLIEN ET DES GNOSTIQUES.

(384 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Il commence par l'expression d'une vive douleur et d'une énergique indignation. L'Église, oubliant les paroles de Jésus-Christ, a tiré le glaive; elle qui ne comptait que des martyrs, elle a maintenant des bourreaux.

Reprenant toute la conduite des évêques depuis l'origine de l'hérésie, il les montre irritant le mal à sa naissance par de sourdes persécutions. Au lieu de se rendre supérieurs à leurs adversaires par la science et la vertu, ils ont eu recours à la force aveugle et brutale dans des questions de foi et de raison.

Le monde chrétien a pu voir des évêques et des prêtres assiégeant de leurs intrigues la porte des grands et des empereurs, semant l'or pour acheter le supplice d'hommes égarés ou coupables, mais qui étaient toujours leurs frères.

Il veut bien croire au crime de Priscillien et de ses partisans; mais le monde y croira-t-il, lorsqu'il voit leurs adversaires répandre leurs calomnies sur l'homme qui fait la gloire de l'Église, sur le vertueux Martin de Tours?

Aussi les partisans de Priscillien sont-ils plus nombreux depuis son supplice: on l'invoque aujourd'hui comme un saint et un martyr.

Il termine en montrant tout le tort que cette conduite fait à l'Église, et en leur déclarant que, jusqu'à ce qu'ils aient fait pénitence publique, il les regarde comme séparés de la communion des fidèles.

DÉVELOPPEMENT.

Qu'ai-je appris, mes frères? ce ne sont plus des païens, ce ne sont plus leurs tyrans les plus cruels qui répandent aujourd'hui le sang des créatures de Jésus-Christ : ce sont ses ministres eux-

mêmes, ses représentants sur la terre ! Eh quoi ! vous, les pasteurs de son troupeau, vous qu'il institua ses médiateurs dans les temps de colère, vous excitez contre vos frères la cruauté des puissances du siècle ! Ah ! du moins, si leurs persécutions ont si souvent affligé l'Église ; si les Néron, si les Domitien, si tant d'autres monstres affreux se sont souillés du sang de leurs semblables, ils furent de véritables insensés : afin de ne pas trop épouvanter la terre, le ciel donna la folie à leurs crimes comme une sorte d'innocence. Mais, vous, nourris dans la loi de Jésus-Christ, vous qu'il a conduits, comme par la main, au flambeau de sa pure lumière, et qu'il a établis enfin dépositaires de ses miséricordes, n'avez-vous été ainsi éclairés que pour avoir la conscience de votre inhumanité odieuse, ou pour exposer sur un plus vaste théâtre, aux yeux des ennemis de l'Église, la cruauté de ses ministres ? Ainsi donc l'Église elle-même oublie les paroles de son divin époux ! loin d'aimer vos ennemis, vous les écrasez sans pitié ! Non contents de ce glaive sacré de la parole que Jésus-Christ avait remis entre vos mains, vous soulevez le fer des bourreaux contre de malheureux infidèles !

Et ne répondez point ici que ce n'est pas votre propre cause, mais celle du Seigneur, que vous soutenez ; que c'est son injure, et non la vôtre, que vous avez entrepris de venger. Car, s'il en est ainsi, qui vous fait vous charger du soin de ses vengeances ? Pensez-vous qu'il approuve ce zèle impitoyable, pour qui le sang coule trop lentement ? Laissez, laissez faire à sa miséricorde, jusqu'à ce que lui-même en étouffe la voix au jour de sa justice. Vous pouvez lancer, par ses ordres, les foudres canoniques sur les impies qui le menacent ; mais ne touchez pas à un seul cheveu de leur tête. En prévenant les décrets éternels de Dieu, vous mettez votre âme en danger par un excès de rigueur contre vos frères, et vous donnez vous-mêmes aux Philistins des armes pour attaquer Israël.

Souvenez-vous, en effet, mes frères, du commencement de cette hérésie malheureuse, qui, n'étant d'abord qu'une étincelle, embrase aujourd'hui l'Espagne et l'Aquitaine. N'est-ce pas vous qui, par d'aveugles persécutions, avez irrité le mal à sa naissance ? Au lieu d'aller chercher dans le désert la brebis égarée, et de la rapporter sur vos épaules, vous l'avez chassée devant vous à coups de pierres ! Mauvais pasteurs, vous êtes devenus plus cruels que les loups ! Et maintenant, au lieu d'une plaie légère, qu'une goutte d'huile aurait guérie, vous avez étendu sur tout le corps malade une lèpre hideuse dont vous ne sauriez plus, qu'avec l'aide de Dieu, arrêter les progrès. Vous avez voulu sauver, malgré eux

ces pécheurs égarés ; mais, au lieu de les éclairer, vous les avez poursuivis avec la flamme ; et, loin de rentrer dans le droit chemin, ils se sont enfoncés plus avant dans les voies de l'erreur. En un mot, vous avez eu recours à la force aveugle et brutale dans des questions de foi et de raison.

Quelle douleur pour le monde chrétien ! quel triste spectacle pour l'assemblée des fidèles ! Ceux qui devaient être leur appui, devenus une pierre de scandale et de chute ! Des prêtres, des évêques intriguer sourdement, au sein d'une cour corrompue, et pour obtenir la sanction d'un crime ! prendre mille détours indignes pour arriver à un meurtre ! semer l'or pour recueillir le sang ! Eh ! si c'était un véritable zèle, une sainte indignation qui vous animait contre l'hérésie, vous aviez ouvert un concile et séparé Priscillien de la communion des fidèles : que vouliez-vous donc de plus, mes frères ? S'il avait refusé, par une audace impie, de répondre à l'appel de Dieu, eh bien ! il fallait l'abandonner à lui-même : la paix de l'impie n'est qu'un affreux désespoir ! Ou plutôt, il fallait tenter des remèdes moins violents. En heurtant de front son orgueil, vous n'en aviez rien obtenu ; il fallait, par d'adroits efforts, faire ployer insensiblement ce caractère fier et indomptable ; et vous en eussiez fait un ouvrier puissant pour le salut de notre Église, au lieu de travailler vous-mêmes à sa ruine ! Il fallait l'épargner encore, quand il vous aurait repoussés obstinément, et prier Dieu pour son salut, après qu'il y aurait renoncé lui-même. Quand les crimes d'un grand pécheur pesaient sur Israël, mes frères, Jérusalem se couvrait de cendre : ses prêtres pleuraient entre le vestibule et l'autel ; les vieillards, rassemblés dans le temple, ranimaient leurs voix languissantes pour invoquer les miséricordes du Dieu de leurs pères ; la nouvelle épouse négligeait les ornements de sa jeunesse et de ses jours de joie ; les vierges désolées faisaient retentir les places publiques. de leurs gémissemets : et le Seigneur, touché de leurs larmes, laissait tomber de ses mains la foudre destinée à punir le coupable. Mais vous, loin de prier pour lui, vous l'avez livré au supplice ; et son sang, que vous avez répandu, s'en va devenir la source de nouveaux malheurs et la cause du déshonneur de l'Église !

Et d'abord, je vous le demande, comment le monde pourrait-il croire au crime de Priscillien et de ses aveugles partisans ? Il vous accusera par vos propres paroles, par ce témoignage que les martyrs nous ont donné le droit de répéter hautement : « On peut croire au moins les histoires dont les témoins se font égorger. » Voilà ce que vous répétiez avec orgueil, et voilà peut-être

par où l'on vous confondra ! Et, mes frères, puisque être fidèles et être destinés à la mort sont deux conditions inséparables, que le danger cependant est pour les chrétiens un nouvel attrait ; puisque, plus les persécutions sont violentes, plus la vraie foi fait de progrès, et qu'enfin le sang des martyrs est la semence des fidèles ; quels seront ici les martyrs aux yeux du monde ? Quels seront aussi leurs bourreaux ?

Hélas ! déjà les partisans de Priscillien sont plus nombreux depuis sa mort. Une tête coupée en a fait renaître mille ! Que dis-je ? on l'invoque aujourd'hui comme un saint et comme un martyr. L'ombre de son nom, selon eux, semble les protéger du haut du ciel, et les enhardit dans leur croyance. Voyez se rallier autour de ses reliques tous les membres de l'hérésie, et tirer de ses cendres une vie nouvelle ! Leur plus grand serment aujourd'hui est de jurer par ses dépouilles.

Pleurez donc, oh ! pleurez, mes frères ; voilà tout ce qui me reste à vous dire ; pleurez, vous qui avez déchaîné sur l'Église, votre mère, ce torrent de malheurs ! Car vous qui avez poursuivi Instantius et Salvien, vous ne me paraissez pas moins coupables que ces deux évêques rebelles ! Pleurez, si vous ne voulez renoncer comme eux à l'héritage du Père céleste et au patrimoine éternel de Jésus-Christ ! Rendez-vous dignes de rentrer dans la communion des fidèles, dont cette cruauté vous sépare. Loin de considérer l'épiscopat comme une tyrannie temporelle à l'ombre de la loi du Seigneur, regardez-le avec les yeux de nos saints Pères, comme un poids redoutable et saint, qu'on ne désire jamais sans témérité, sous lequel on doit gémir avec crainte et tremblement ; comme une servitude pénible qui, nous établissant sur tous, nous rend redevables à tous ; comme un ministère d'amour et d'humilité, qui nous confie le soin de nos frères et la distribution des grâces du Seigneur. Mais surtout, jeûnez et pleurez, je vous le dis encore : car le péché ne s'efface que par les larmes. Pour moi, je vous aime, je vous chéris, je prie pour vous : si vous le croyez, rendez-vous à mes conseils, et reconnaissez la vérité de mes paroles. Si vous ne le croyez pas, mon cœur en sera contristé, mais ne vous étonnez point alors que je donne à Dieu la préférence.

E. D.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1838.

XIX

CHANT DU ROI GÉLIMER.

(Vers l'an 530 après J. C.)

MATIÈRE.

Sous le règne de Justinien, Bélisaire s'était rendu maître de Carthage, et en avait chassé les Vandales. Leur roi, Gélimer, poursuivi de retraite en retraite, se réfugia chez les Numides, et s'enferma dans une forteresse sur le mont Papuas, où il fut bientôt assiégé. Réduit à la dernière extrémité, ne trouvant dans son asile que la misère et la famine, au lieu des jouissances de la mollesse auxquelles il était habitué, il résistait cependant encore. Mais, un jour, il vit un jeune Maure arracher à l'un de ses neveux un morceau de pain d'orge, nourriture grossière, la seule que Gélimer et sa troupe pussent se procurer depuis plusieurs mois : ce spectacle vainquit son courage. Il envoya demander la paix à des conditions qui furent rejetées. Alors il implora, comme une grâce, un pain, une éponge pour essuyer ses larmes, et une lyre pour chanter ses malheurs. Pharas, lieutenant de Bélisaire, lui accorda cette dernière consolation. Gélimer chanta sur la lyre son hymne de captivité, ses cruelles infortunes, et cette grande leçon que le destin offrait au monde par le contraste des grandeurs royales et des plus affreuses misères.

Dans ce morceau, qui sera de peu d'étendue, mais dont la couleur doit être poétique et animée, on joindra à la peinture des malheurs de Gélimer et aux souvenirs de sa fortune passée, tout ce qui peut caractériser les hommes et les mœurs de ces premiers siècles du christianisme.

DÉVELOPPEMENT.

A l'heure où les combats se reposent, où le soldat, couché près de ses armes teintes de sang, va prendre des forces nouvelles pour les travaux du lendemain ; à l'heure où l'infortune est plus accablante par la réflexion et la solitude, le roi captif monte sur une des tours à demi ruinées du château qui lui sert de prison. Là, nouveau Marius, comme lui assis sur la double ruine de ces murs battus par ses ennemis, et de sa puissance écroulée sous leurs efforts, il va leur montrer un de ces grands enseignements de la fortune qui frappent l'homme sans le changer, et dont, quelques années après, Bélisaire dut se souvenir.

Le barde africain saisit la lyre qu'on lui a donnée comme en échange d'un royaume. Hélas ! il n'a pas besoin, pour animer ses chants lugubres, de l'enthousiasme du talent : d'amers souvenirs, voilà son génie ; des infortunes, voilà ses inspirations. Poëte par les souffrances, il commence son hymne de captivité :

« Salut, mont Papuas, salut, terre de Numidie ; hôtes généreux de ma triste fortune, salut ! vous avez donné un asile à mon malheur, et un port à mon vaisseau brisé par la tempête ; c'est

à vous que ma lyre reconnaissante adresse l'hymne de ses douleurs.

« O muse des larmes, toi qui, vêtue de deuil, daignes quelquefois arrêter tes pas aux portes des cachots ténébreux, ou sur la froide pierre qui couvre la cendre des morts ; toi qui, de ton luth enveloppé d'un voile funèbre, sais tirer de lugubres accents, donne des charmes à ma tristesse et de l'harmonie à mes pleurs.

« Tout repose autour de moi ; au tumulte du jour a succédé le silence des nuits : le Romain est étendu tranquille sous sa tente déployée, le cavalier numide dort près de son coursier sans frein ; les vents se taisent dans la forêt prochaine ; la nature entière est endormie ; mais, hélas ! les tristes regrets ne dorment point dans mon cœur !

« Semblables à ces feux qui veillent au milieu des tentes ennemies, les cruelles douleurs veillent sans cesse en mon âme, et la déchirent de leurs immortels aiguillons. Quelquefois il échappe à ma faiblesse des cris entrecoupés qui répondent au dedans de mon sein, comme, dans le camp impérial, ces dernières clameurs des sentinelles qui répètent les veilles de la nuit.

« Et cependant, je fus heureux ! La victoire et la paix, unissant leurs doubles palmes, ombrageaient naguère de leurs ailes d'or et mes camps et mes cités. Mes flottes, reines des mers, portaient jusque sur les rives de l'Italie et des Gaules fertiles les colonies victorieuses de mes guerriers vandales ; et moi, insensé ! je m'endormais sans crainte au vent de ma fortune.

« Des festins dignes des vainqueurs du monde couronnaient mes royales journées ; mais on n'y voyait plus ces crânes sanglants, trophées de la victoire, où nos aïeux buvaient une liqueur grossière ; des coupes d'or, qu'avait conquises jadis leur fer vainqueur, nous versaient à longs traits la volupté et ses doux poisons ; dans les frais bosquets de Carthage, j'oubliais les combats et la valeur ; les lances que nous avaient léguées les Sères, nos aïeux, reposaient oisives près de leurs sacrés tombeaux, et ne formaient pour nous que d'illustres mais inutiles trophées.

« Où sont-ils aujourd'hui, ces trophées ? Hélas ! ils n'ont fait que changer de patrie ; ils nous ont abandonnés comme indignes d'eux : ils ornent loin de nous les tentes d'un vainqueur ; leur gloire existe encore ; mais pour quels guerriers ? et quels lâches accuse-t-elle ?

« O honte de nos armes ! nous avons ressaisi nos glaives ; mais nos bras affaiblis n'ont pu en supporter le poids ! Les fils des Sères ont fait rougir leurs aïeux ; ils ont, durant la paix, désappris la victoire ; et maintenant ils payent leurs voluptés au prix de la honte.

« La honte ! qu'ai-je dit ? non, il n'en est point à qui sait porter le malheur. La honte, pour le guerrier, c'est le repos : il peut reconquérir sa gloire par des souffrances comme par des succès. S'il accepte courageusement les revers, il est plus grand que dans la victoire ; avant les vainqueurs, il est une place encore pour de nobles infortunés !

« Mais, hélas ! Gélimer pourra-t-il occuper cette place auprès de ses ancêtres ? Ma faiblesse et mes revers ne m'ont-ils pas doublement condamné ? Que fait ce luth en mes mains amollies ? Des armes, des armes ! Genséric ne chantait pas la gloire, il la ravissait aux vaincus sur un champ de bataille.

« Où es-tu, Genséric ? Vois ! j'ai perdu tes conquêtes ; vois ! ton sceptre est brisé ; ton trône est renversé ; j'aperçois au loin l'incendie de tes palais ; ta tombe est profanée ; un fier vainqueur la foule d'un pied dédaigneux. Ah ! lève-toi de ton lit de mort ; secoue la poussière du cercueil ; saisis le glaive qui près de toi repose, car tes fils sont impuissants à te venger !

« Genséric ! ah ! tu es descendu tout entier dans la tombe ; tu n'as point laissé de successeur à ton héritage de gloire ; Carthage, la reine de tes villes, a dû rougir de ses maîtres qui n'ont pu la défendre ; pour la troisième fois, elle a abaissé devant l'orgueil romain l'orgueil de son front chargé de tours.

« Et moi, j'ai abaissé devant eux l'orgueil de ma couronne. J'ai fui ceux qui fuyaient mes pères ; j'ai tremblé devant ceux qui payaient un tribut à ma puissance ; aujourd'hui, je suis leur captif ; demain peut-être, je serai leur esclave !

« O mon frère, ô Ammatas ! naguère je pleurais ton trépas ; maintenant j'envie ton bonheur. Tu as conquis dans les combats une mort qui vaut une victoire ; tu t'es endormi près de ton glaive, entouré de tes ennemis comme d'un cortége d'esclaves ; rien n'a manqué à ta vie, pas même une fin illustre qui te consolât de la quitter.

« Tu n'as pas vu Carthage conquise et tes compagnons d'armes vaincus ; Bélisaire n'a pas, sous tes yeux, porté la flamme dans le palais de tes ancêtres ; Bélisaire n'a pas élevé sur ta honte l'édifice effrayant de sa gloire ; en mourant, tu as au moins conservé de ta patrie la terre où sont ensevelis tes os !

« Bélisaire, Bélisaire, grand et cruel vainqueur ! tu as rejeté mes prières ; tu as rejeté les larmes d'un malheureux ! mais as-tu fait un pacte avec la fortune ? A-t-elle promis d'asservir ses caprices à tes drapeaux et de s'enchaîner à ton char ? Ah ! pour être un vainqueur, tu n'es pas plus qu'un homme. Moi aussi, je fus vainqueur, et vainqueur couronné : toi aussi, tu peux être dé-

trôné de ta puissance, comme je le fus de mon empire ! Tu n'as pas su être généreux : crains de ne pouvoir plus l'être ! »

D. V.

Collège royal de Louis-le-Grand, 1817.

HISTOIRE MODERNE

I

CHARLES-MARTEL AUX FRANÇAIS, AVANT LA BATAILLE DE POITIERS,

(730 après J. C.)

MATIÈRE.

Si les Français pouvaient connaître la crainte, il leur dirait que les Sarrasins n'ont vaincu jusqu'ici que des peuples lâches et des hordes sans discipline ; qu'ils ont triomphé en Espagne et dans l'Aquitaine par la trahison et la surprise beaucoup plus que par la valeur.

Les Français sont inférieurs par le nombre à leurs ennemis ; mais quelle différence entre les Arabes rassemblés à la hâte, et de vieux soldats que Charles conduit depuis vingt ans à la victoire !

Et quels ne seront-ils pas, aujourd'hui que les plus puissants et les plus saints motifs doivent enflammer leur courage ! ils défendent leur patrie : ils sont le peuple franc, le peuple libre : ils défendent l'Europe qui les contemple et dont ils sont l'unique espoir : ils défendent la religion catholique, la religion de Clotilde et de Clovis, pour laquelle Dieu a tant de fois signalé son appui dans les Gaules.

Ici, Charles rappellera la défaite d'Attila, le fléau de Dieu, la victoire de Tolbiac, et celle de Vouillé remportée sur Alaric, non loin des mêmes lieux où la bataille va se livrer.

DÉVELOPPEMENT.

Français, si je commandais aujourd'hui à des guerriers dont il fallût soutenir la valeur incertaine par la faiblesse de leurs adversaires, j'exposerais à leurs regards les victoires des Arabes. Je leur montrerais quels sont ces hommes qui viennent disputer aux enfants de Clovis la gloire du courage et faire la conquête de notre patrie. Quelles glorieuses batailles leur ont mérité cette renommée qui a retenti jusque dans nos plaines ? Ils ont vaincu ce peuple dégénéré qui, de l'empire de l'univers et de son antique gloire, n'avait conservé que la mollesse des vainqueurs énervés dans l'oisiveté d'une continuelle paix, et qu'un nom pour illustrer ses ennemis par ses défaites. Et dans quel temps en-

core osèrent-ils attaquer les Romains? Non dans ces moments où le sentiment de leur grandeur passée et l'orgueil d'un long empire faisaient encore redouter leur désespoir à nos pères; non les Romains sur lesquels les compagnons de Pharamond et de Mérovée conquirent la patrie par de sanglantes victoires. Semblables à ces animaux dévorants, qui suivent de loin les guerriers pour se repaître de carnage après le combat, ils ne parurent au milieu des débris de la puissance romaine que pour ravir à la hâte les dépouilles des vaincus, égorgeant, dans leur basse férocité, les restes fugitifs que leur lâcheté seule avait soustraits à nos glaives. La seule ville que nous leur avions laissée à vaincre, toutes leurs forces se brisent aujourd'hui contre ses remparts, et Constantinople est encore debout, tranquille contre leurs inutiles efforts.

Oseraient-ils se vanter que leur valeur du moins ait soumis l'Espagne? Ils ne purent même y entrer que par la trahison. Roderic avait confondu dans la honte de leurs revers leurs vaines attaques : comme ces lâches, qui épient dans le silence l'instant de la surprise, ils attendirent que la perfidie d'un traître armât ces peuples contre eux-mêmes, et livrât à leurs fers l'Espagne vaincue par l'Espagne seule.

Et, à peine un guerrier s'arme-t-il enfin pour s'opposer à leurs ravages, la rapidité de leurs conquêtes s'arrête devant lui; et, au milieu de l'Espagne esclave, cinq cents hommes insultent encore à leur lâcheté. Voilà donc ces titres de gloire et cette redoutable valeur qui doivent épouvanter les guerriers de la Germanie! Voilà ces conquérants qui viennent courber sous l'esclavage le peuple franc, la nation libre!

Français, vous voyez leurs tentes nombreuses dont la plaine est couverte. Je ne pense pas qu'il soit besoin de rassurer contre de tels ennemis, quel que soit leur nombre, des cœurs éprouvés par quinze ans de victoires. Contemplez seulement l'aspect divers des deux camps. Au milieu de ces hordes sans discipline comme sans vigueur, je cherche l'appareil de la guerre. Où sont ces indomptables soldats dont les Français ne pourront soutenir le choc impétueux? Où sont les cuirasses et les boucliers d'airain? où est le casque des batailles? où est le fer qui porte la mort ou qui la repousse? Que sont sur le champ du combat ces légers turbans et ces robes asiatiques qui craignent de charger des corps énervés? Parmi les armes du guerrier, à peine leurs bras amollis peuvent-ils porter le cimeterre. Quelques-uns même, comme si le glaive pesait trop à leurs débiles mains, ne portent qu'un fragile bois, plutôt fait pour protéger de loin la fuite du lâche que pour com-

battre de près un généreux adversaire. Que fera au milieu de la mêlée cette jeunesse sans force, encore incapable de soutenir le poids du fer, et dont plusieurs ne comptent pas même autant d'années de vie que quelques-uns de mes guerriers comptent d'années de combat? Tandis que leurs lances se briseront contre l'airain de nos poitrines, nos épées iront percer leurs flancs à travers ces robes, tissues d'un or qui ne couvre ni ne blesse; et leur multitude, livrée au carnage, ne fera que fatiguer nos bras et émousser nos glaives. Pour moi, quand je vois ces lâches soldats dont la menteuse renommée prépare tant de gloire à leurs vainqueurs et si peu de péril dans le combat, je me réjouis du sort qui nous offre un si éclatant triomphe, non sur ces rivaux indomptés dont la valeur trop souvent nous vendait cher la victoire, mais sur une foule nue et sans défense, qu'écraserait le seul poids de nos cuirasses.

Et cependant, guerriers, dans leur stupide orgueil, comme s'ils craignaient que la fuite n'enlevât les Français à leurs coups, ils nous forcent eux-mêmes à la victoire par les plus pressantes nécessités. Voyez-vous ce croissant sacrilége qui, partout sur leur passage, s'est élevé sur les temples du dieu des chrétiens? Voyez-vous ces chaînes de la servitude dont ils ont chargé l'Espagne, et qui attendent encore le vaincu? N'entendez-vous pas la voix de ces barbares qui vous crient : « Si tu ne triomphes aujourd'hui, ces chaînes pèseront sur ta patrie? Tes frères, traînés en captivité, iront périr dans les sables de nos déserts ; tes femmes et tes enfants seront en proie à la brutalité du vainqueur, et tes os dormiront dans la terre de l'esclavage. Ton Dieu tombera devant le croissant de Mahomet; et ta religion sera foulée aux pieds, et sur les débris de ses autels brûlera l'encens du prophète. » Non, Français, ce n'est plus seulement la gloire que la patrie confie à vos bras : elle attend de vous aujourd'hui quelque chose de plus grand. Près d'être asservie par les hordes de l'Asie, la nation libre vous commet son indépendance. Ces villes, ces campagnes, ces toits où vous fûtes élevés, où vos pères, où vos enfants redoutent maintenant la fureur des barbares, ces peuples dont vous êtes le rempart contre la servitude, Français, voilà vos témoins ; voilà ceux qui vous contemplent, inquiets du sort que ce combat leur prépare ; voilà ceux qui vous accuseront dans les fers, ou qui béniront les guerriers dont la valeur les aura mis à couvert du ravage. Que dis-je? chrétiens, une pensée plus grande s'offre à moi. De ce ciel où siége le destin des batailles, d'où partent la victoire et la défaite, un Dieu vous contemple. Près de ces lieux où vous allez défendre les temples du Seigneur, c'est lui qui livra naguère à

nos pères les innombrables cohortes de l'Allemagne, et qui fit tomber Alaric sous l'épée de Clovis. Les jours de sa puissance ne sont point écoulés, ni son bras affaibli. Que l'insensé Abdérame lève contre lui l'étendard de ses enfants ; le glaive de sa colère marchera devant vous, et il moissonnera ces bataillons impies, dévoués à ses vengeances. Allez, chrétiens ; l'heure du Seigneur est venue : le voici ! il vous précède au combat.

C. R.

Collége royal de Bourbon, 1822.

II

CHARLEMAGNE AUX GRANDS DE SA COUR.

(788 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Après tant d'exploits glorieux, il veut donner un nouveau genre d'illustration à la France ; il est temps qu'elle sorte de l'ignorance et de la barbarie où elle est plongée.

Il faut cultiver ces sciences de l'antiquité qui forment l'esprit, qui apprennent à gouverner, à commander et à obéir. Les moines ont conservé quelques copies des auteurs anciens ; elles vont se multiplier et se répandre.

Il n'estime ni la noblesse ni la richesse sans instruction : toutes les distinctions seront désormais accordées à l'étude des lettres et au progrès des lumières.

Grands de ma cour, voulez-vous mériter ma faveur ? élevez vos enfants dans ces connaissances qui ennoblissent et relèvent la nature de l'homme.

DÉVELOPPEMENT.

De retour au palais d'Aix-la-Chapelle après son dernier voyage d'Italie, Charlemagne, qui n'avait plus d'ennemis à combattre ni d'honneurs à désirer, voulut sauver à son âme ardente l'ennui du repos et le dégoût des grandeurs. Il se créa une gloire nouvelle. La civilisation qu'il avait admirée chez les Maures d'Espagne, sur le trône de Cordoue, qu'il avait, sous le beau ciel de l'Italie, retrouvée à l'ombre du Vatican, il résolut de la transplanter aux bords du Rhin. Tout plein de ses vastes projets, il convoque auprès de lui les chevaliers dont la valeur lui a conquis l'Empire et les savants que ses largesses ont conquis à la France.

Jamais solennité plus imposante n'avait environné un plus grand monarque. Là, les ambassadeurs des nations étaient réunis ; on y voyait ceux d'Irène, qui venaient offrir à l'héritier des Césars un sceptre et un hyménée glorieux ; ceux de Bag-

dad, qui lui apportaient du fond de l'Asie des présents et l'amitié d'un grand roi ; on y voyait Vitikind, dompté par la religion du vrai Dieu et par le génie d'un héros. Entouré de ses trois fils, qui brillaient de jeunesse et d'espérance, Charlemagne était assis : père heureux, monarque respecté, il attirait à lui tous les regards et tous les cœurs; il jouissait avec délices d'un triomphe si beau ; et, pour justifier tant d'admiration et d'hommages, il s'empressa de proclamer ses nouveaux bienfaits :

« Fidèles amis, après trente années de victoires et de conquêtes, nous avons épuisé la gloire des combats. Le nouveau siècle a commencé sous les auspices d'une paix profonde, et tels sont le respect et l'estime qu'inspirent vos armes et vos vertus, que les peuples soumis bénissent leur défaite et que les plus illustres nations recherchent notre alliance. Tant qu'il a fallu combattre, j'ai suivi les exemples de mes pères ; avec les soldats de Charles-Martel, j'ai tâché de faire comme lui ; comme lui, je n'ai connu que le glaive, je n'ai récompensé que les guerriers. Mais d'autres temps demandent d'autres soins : rassasiés de prospérités, vous vous lassez déjà d'un repos qui enchaîne vos courages; vous demandez les périls et la gloire, et moi, je vous offre la gloire sans le péril ; je vous l'offre facile et pure, paisible et brillante, telle que nos ancêtres ne l'ont point connue, et telle que vous l'avez soupçonnée peut-être en visitant les palais de la nouvelle Cordoue et les ruines de l'ancienne Rome. A la vue de ces monuments de la civilisation, n'avez-vous point ressenti en vous-mêmes quelque chose de doux et d'inconnu ? Le souvenir de la France barbare ne vous a-t-il point arraché le regret de son ignorance et le désir de la dissiper ? N'avez-vous point dit dans vos cœurs : « Ces peuples sont plus heureux que nous; ils con« naissent d'autres jouissances que le danger, d'autres délices « que la victoire? »

« Oui, ces peuples sont plus heureux que nous ; ils ont su conserver les trésors de l'antiquité, les sciences qui forment l'esprit, agrandissent la pensée et prêtent des charmes aux vertus. Orné de ces connaissances, un monarque sait régner par la douceur et la raison ; il parle à ses sujets un autre langage que celui de l'erreur, et ses sujets lui répondent par un autre sentiment que la crainte. Jamais, dans une telle contrée, le soldat de Soissons n'aurait brisé le vase de Clovis ; jamais Clovis n'aurait de sa royale main abattu la tête d'un sujet. Et nous aussi, nous avons hérité de cette fatale ignorance de nos aïeux ; mais il nous est permis de la dissiper. Dans la poudre des monastères sont ensevelis des manuscrits précieux qui recèlent les secrets de la civi-

lisation et les mystères de la pensée. Fouillons ces mines de la science ; recueillons ces débris d'un immense naufrage, et profitons du hasard heureux qui les a jetés parmi nous. Vous, Alcuin, dont j'ai enrichi ma patrie ; vous, Éginhard, à qui j'ai donné ma fille, je réclame aujourd'hui vos travaux et vos veilles, et je vous prends pour guides dans ma nouvelle conquête.

Quiconque partagera vos doctes exemples, partagera vos honneurs légitimes ; sans instruction, au contraire, ni la naissance ni la noblesse ne prévaudront à ma cour. Je rejetterai loin de moi ces hommes sourds à la raison et à mes prières, qui se plairont dans la barbarie ; je leur dirai : « Vous avez de la vertu « pour détruire les hommes dans les combats, et non pour les « éclairer pendant la paix, vos services m'importunent : éloi« gnez-vous ; allez dans vos domaines cacher votre opiniâtreté et « vous repaître d'ignorance. »

« Cependant je récompenserai les autres, je les chérirai ; ils auront place dans mon estime et dans mon amour, parce qu'ils feront ma gloire et mon bonheur ; auprès d'eux, je déposerai le faste de la pourpre, et je goûterai les charmes d'un savant loisir.

« Choisissez maintenant, grands de ma cour : si la faveur de votre souverain et la prospérité de votre patrie vous touchent, inspirez à vos enfants le besoin de savoir, en même temps que le désir de vaincre ; élevez-la, cette génération naissante, pour vous et pour la postérité ; elle croîtra pour embellir votre vieillesse et pour illustrer le règne de mes fils. Règne heureux, si je ne me laisse point abuser par les illusions paternelles ; règne heureux, parce qu'il recueillera tous les fruits dont nous avons fécondé les jeunes âmes ! Si quelque doute vous arrête encore dans cette réforme salutaire, interrogez les ambassadeurs de ces puissantes nations ; demandez-leur le secret de leur gloire et la source de leur éclat ; contemplez ces présents magnifiques et ces merveilles de l'art que vous offre leur ingénieuse amitié, et, corrigés par les leçons de l'exemple, rompez la vieille habitude qui vous attache à la barbarie. » S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

III

ROLLON PROSCRIT, A SES COMPAGNONS DE FORTUNE.

(895 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Harald, roi de Norvége, avait interdit sévèrement la piraterie dans ses États. Malgré cette interdiction, Roll (Rollon), fils de Rognvald, revenant d'une croisière dans la Baltique, relâcha dans la province de Vighen, et se mit à piller. Sur la plainte des paysans, le roi, qui se trouvait par hasard dans les environs, assembla aussitôt le grand conseil de justice, et, sans écouter ni les prières ni les menaces de la mère de Rollon, sans tenir compte ni des services de Rognvald, qui l'avait aidé avec zèle dans toutes ses expéditions, ni de l'amitié qu'il avait lui-même pour ce chef, un des plus puissants de la Norvége, il condamna Rollon au bannissement.

Rollon, se voyant banni, rassemble quelques vaisseaux, et, sur le point de partir pour se faire pirate, il adresse cette allocution à ses compagnons de fortune.

Il les remercie d'être venus se joindre à lui. Il est proscrit : rien n'a pu fléchir le roi, ni les prières de sa mère ni les services de son père, qui a aidé Harald à conquérir toute la Norvége, ni ce que lui-même promettait déjà.

Il est proscrit pour avoir fait ce que faisaient ses pères, pour quelques paysans pillés. Plaintes contre le roi, qui voudrait effacer les vieilles mœurs des hommes du Nord.

Mais la mer est la patrie des braves, et elle s'ouvre devant eux. Il ira chercher au delà des flots, dans les Hébrides, des compatriotes, comme lui proscrits par Harald, tous gens de haute naissance et de grande réputation militaire; ils s'associeront pour courir la mer.

Il a entendu parler d'un pays riche et fertile situé au Midi; c'est là qu'ils tourneront leur course; sans doute ils y trouveront un riche butin : si même ils y rencontrent une terre qui leur convienne, ils pourront la prendre.

Il terminera par quelques paroles de confiance dans l'avenir.

DÉVELOPPEMENT.

Mes amis, tout à l'heure, quand je viens de descendre sur le rivage, j'ai tressailli de joie en le voyant couvert de casques et de lances : je vous remercie d'être venus si nombreux pour partager ma fortune. Avec de braves compagnons comme vous, peu m'importe où nous aborderons ; il n'y a pas d'ennemis que je ne puisse défier et vaincre. Je savais bien, mes amis, que vous ne m'abandonneriez pas ; que vous n'auriez pas peur de me suivre où le vent et la mer me conduiront ; nous avons combattu ensemble, nous chercherons une patrie ensemble, et demain nous dirons adieu à la terre de Norvége. Le roi Harald l'a voulu ; le roi Harald y perdra beaucoup de sujets, et moi, j'y gagne de braves compagnons ; tout proscrit que je suis, j'aime encore mieux ma part que la sienne. Pour prévenir la sentence d'exil qui me

menaçait, ma mère l'a supplié, et il ne l'a pas écoutée ; elle l'a menacé de la vengeance des dieux, et il a détourné la tête et méprisé ses menaces. Mon père lui a montré les blessures qu'il avait reçues en combattant, il lui a montré ses cheveux blanchis par les fatigues qu'il avait endurées pour lui, et le roi Harald a répondu à mon père : « Je t'ai donné des terres pour récompenser tes services, je t'ai donné des maisons pour y reposer ta vieillesse : laisse-moi gouverner mon royaume et punir les rebelles. » Mais, si tu méprisais les prières d'une femme et d'un vieillard, Harald, mes services n'étaient pas à dédaigner, moi qui suis jeune et vaillant : les rois comme toi ont besoin d'hommes courageux.

Mais non, il s'inquiète peu du courage et des vieilles mœurs scandinaves : ce qu'il veut, ce sont des sujets soumis et tranquilles ; eh bien ! qu'il aille en chercher là où nous allons chercher des esclaves ! Pour moi, je veux vivre comme vivaient mes pères ; je ne connais pas toutes ces lois qui nous viennent du Midi. Nos pères prenaient du butin, des vivres et des terres où il leur plaisait : et je ne connais pas de loi qui m'ordonne à moi, leur fils, d'être moins brave et moins hardi qu'eux. Que m'importent après tout ces paysans et leurs troupeaux ? S'ils voulaient les garder, ils n'avaient qu'à les défendre : mais ce que me donne mon épée est à moi, et quand je trouve une terre bonne, je ne m'informe pas où elle est ni qui la possède : je la prends et je la garde, comme le faisaient tous les vieux héros scandinaves. Que faudrait-il donc faire pour plaire au roi Harald ? Vendre et acheter, comme les marchands de Novogorod ! ou bien se tenir dans sa maison et y passer sa vie à jouer aux dés et à entendre chanter par les poëtes les belles actions des autres ! Le roi Harald aura beau nous exiler : tant que les hommes du Nord sentiront dans leurs veines une goutte du sang de leurs ancêtres, ils préféreront la vie d'un homme à l'oisiveté d'une femme. Ah ! si les rois Eric et Regner pouvaient voir ce que devient leur descendant, ils se réveilleraient dans leurs tombeaux pour le maudire et lui redemander les vieilles mœurs des hommes du Nord !

Mais puisqu'il faut subir la loi d'un roi dégénéré, partons, mes amis ; une terre où il n'est pas permis aux fils d'imiter leurs pères ne mérite pas qu'on la regrette. La mer est la patrie des braves : le pouvoir du roi Harald s'arrête là ; quand nous aurons mis le pied sur nos vaisseaux, nous serons libres comme les Danois nos frères, comme les rois de la mer nos aïeux : nous laisserons à Harald son royaume et ses terres qu'il défend si bien : le nôtre s'étend partout où nos barques peuvent pénétrer : tout ce que baigne la mer est à nous !

Nous ne sommes pas les premiers que Harald ait forcés de quitter la Norvége ; d'autres nous ont précédés : c'étaient, comme nous, de vrais hommes du Nord, de vrais fils des Scandinaves : ils étaient illustres et vaillants parmi nous, mais ils n'aimaient pas les nouvelles lois du roi Harald ; ils sont partis, comme nous allons le faire, pour des contrées inconnues où le vent les porterait. Un tronc d'arbre les a guidés vers les Hébrides, et là ils vivent comme leurs pères, rois de la mer et ennemis de tout ce qui n'est pas Scandinave. Mes amis, c'est là une seconde Norvége, la vraie Norvége, depuis que le roi Harald déshonore ici le nom de ses ancêtres ! Eh bien, partons !

Nous reverrons là des parents, des amis ; nous y aurons des ports pour nous abriter pendant la tempête et y réparer nos vaisseaux après le combat ; nous y trouverons de braves compagnons pour nous aider à ramasser du butin ; nous courrons la mer comme les anciens Scandinaves, et, quand nous aurons conquis un riche butin, nous reviendrons aux Hébrides célébrer, par des festins et des fêtes, nos exploits et ceux de nos aïeux.

J'ai aussi souvent entendu parler à mon père et à ses compagnons d'un pays plus éloigné que les Hébrides et qui s'étend vers le Midi : la mer le baigne, et il y coule un grand fleuve où nos barques pourront entrer. Des compagnons du comte Hasting, parti il y a vingt ans, m'ont dit qu'ils avaient remonté ce fleuve jusqu'à une ville bien plus grande qu'Upsal et qu'Odensée, et où se tient le roi de ce pays. La terre y est fertile, le ciel y est doux, la mer n'y est jamais couverte de glaces. Il y a là de grandes villes et de riches châteaux où habitent des hommes qui ne portent point d'armes, et semblables à ceux qui sont venus en Danemark pour persuader à nos frères d'abandonner la religion d'Odin. Les compagnons d' Hasting en ont apporté de l'or, des dépouilles et un riche butin : nous sommes aussi braves qu'eux, et si nous pouvons aborder sur cette terre, nous ne tarderons pas à être aussi riches. De la gloire, des combats à livrer, des terres fertiles, du butin ! Mes amis, ou nous ne sommes pas les fils des Scandinaves, ou nous irons voir ce que c'est que cette terre et ce qu'on y peut gagner : si elle nous plaît, nous y resterons de gré ou de force ; les habitants seront nos esclaves et cultiveront la terre pour nous, et nous courrons la mer, nous prendrons des villes, et nous irons annoncer à ces peuples du Sud que les hommes du Nord viennent leur demander leur part de la terre, et que c'est à nous de régner.

Voilà, mes amis, ce que le roi Harald ne pourra nous ôter. Il nous exile : peu importe ! nous n'aurons plus à subir la vue d'un

lâche commandant à des braves, et nous irons chercher ailleurs les vieilles mœurs qu'on ne trouve plus ici. Il nous ferme ses États : peu importe ! la terre et la mer s'ouvrent devant nous, et nous ne manquerons jamais de patrie, tant que nous aurons des vaisseaux et des épées. Ayez donc bon courage, mes amis, et suivez-moi où me mènera la fortune ! Aujourd'hui, un dernier adieu à la terre de Norvége, et demain, la mer, les tempêtes, les combats, le butin, et peut-être une nouvelle patrie, meilleure et plus fertile que celle-ci.

E. P.

Lycée Napoléon, 1852.

IV

ADIEUX DE FRITHRIK, ABBÉ DE SAINT-ALBAN, A SES MOINES.

(1072 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Il s'était formé contre les Normands une vaste conspiration à la tête de laquelle s'étaient placés trois prélats, Frithrik, abbé de Saint-Alban, Wulfstan, évêque de Worcester, et Walter, évêque de Hereford. Guillaume parvint à la dissoudre, et jura sur les reliques de l'église de Saint-Alban de respecter les lois du roi Edward. Mais, la conspiration dissoute, il se mit à en persécuter les chefs. Walter fut obligé de s'enfuir dans le pays de Galles ; Wulfstan, faible d'esprit et de caractère, fit sa soumission et voulut entraîner avec lui l'abbé de Saint-Alban. Mais Frithrik, quittant son couvent et emportant avec lui quelques provisions et des livres, gagna secrètement l'île d'Ely, où les Saxons avaient formé un camp de refuge, et où il mourut peu de temps après.

Avant de partir, il assembla tous ses moines dans la salle du chapitre, et leur fit ses adieux avec émotion.

Exorde tiré du lieu, du but et de l'aspect de cette assemblée.

Retour sur le passé ; regret des anciens rois et de l'indépendance saxonne.

Aujourd'hui l'Angleterre est soumise : tyrannie des Normands, persécution des évêques nationaux, spoliation des églises, insultes prodiguées aux saints saxons.

Frithrik, avec tous les hommes de cœur, a voulu délivrer son pays. Que n'a-t-il poussé son projet jusqu'au bout ! mais il a eu peur de faire couler le sang ; il a cru aux serments de Guillaume.

Maintenant il ne lui reste plus que deux partis, se soumettre ou fuir. Malgré les dangers où il s'expose, et quoique bien vieux, il aime mieux fuir. Il ira retrouver les derniers défenseurs de l'indépendance.

Ce n'est pas sans larmes qu'il quitte ce saint asile. Puisse Dieu protéger le couvent et ceux qui l'habitent ! Ce sera au moins une douceur pour ses derniers jours d'apprendre que ses frères ne sont pas trop malheureux, et que son couvent est respecté.

DÉVELOPPEMENT.

Mes frères,

Nous voici réunis une dernière fois dans ce lieu où je vous ai souvent convoqués pour une cause moins triste et dans des temps moins malheureux. Au lieu du calme que tout respirait alors, je vois la douleur et la crainte peintes sur vos visages; et moi qui aimais à vous parler comme aux enfants que Dieu m'avait donnés, je suis obligé de recueillir les restes de mes forces usées par les années et par les fatigues, pour vous faire mes adieux. Je vais vous quitter, je vais abandonner cet asile de la paix, pour chercher le repos dans un camp, où je trouverai du moins des amis et des hommes libres. Je n'avais plus à importuner longtemps ici les ennemis de l'Angleterre; mon pèlerinage ne sera pas long ici-bas; la douleur et les fatigues m'ont abrégé le chemin. Les Normands n'ont pas voulu attendre quelques jours; ils me poursuivent jusque dans le sanctuaire : mes frères, il faut se résigner. J'irai traîner dans quelque solitude les restes d'une vie languissante, et je vous laisse ici sous la garde de Dieu, qui voit et qui jugera !

Il y a vingt ans passés, nous étions tous ici, réunis comme aujourd'hui; c'était moi encore qui vous parlais pour vous promettre d'exercer selon la volonté de Dieu l'autorité qu'il venait de me confier, et depuis, vingt années ont passé sur notre tête. Que reste-t-il, mes frères, de tout ce qui faisait notre orgueil et notre bonheur alors? Où est la liberté de l'Angleterre? Où sont nos vieilles franchises? Que sont devenus nos nobles rois saxons, les fils d'Egbert et d'Alfred le Grand? Le temps a tout entraîné et n'a laissé que des ruines. Il a emporté le vieillard et le jeune homme, le saint roi Édouard avec sa piété et ses vertus royales, le jeune Harold avec ce bouillant courage qui le rendait digne de régner sur nous! Que sont devenus mes nobles amis, Edwin, Edric, Marcar? Ils sont morts. Qu'est devenu ce fier Eldred qui avait racheté ses fautes par tant de courage? Il est mort comme eux. Et moi, mon Dieu, moi brisé par la vieillesse, et inutile maintenant à la cause de mes rois, pourquoi m'avoir laissé sur la terre, tandis que vous rappeliez à vous ceux qui étaient jeunes et forts? pourquoi avez-vous prolongé ma vie pour me faire assister à la honte et à l'asservissement de mon pays? Des étrangers sont venus; ils étaient peu quand ils ont mis le pied en Angleterre, mais leur nombre a grandi avec nos malheurs; et, aujourd'hui une nuée innombrable de pillards normands et français s'est abattue sur notre malheureux pays pour dévorer ce qui lui res-

tait de vie. Ils ont tout pris, la couronne de nos rois, les domaines de nos pères, les trésors de nos églises, notre honneur et notre liberté ; ils ont tué ou chassé nos évêques; ils ont traqué par les bois et par les déserts ces vieillards que Dieu avait établis pour être les pasteurs des peuples; mais troupeau et pasteurs ont été dispersés; à la place de nos évêques, ils ont mis leurs moines normands venus à la suite de leurs armées, et qui ont conquis à la pointe de l'épée un pouvoir saint et pacifique; ils ont envahi nos monastères, ils ont violé nos sanctuaires, ils ont fait de nos vases sacrés des pièces d'or pour leurs soldats, des coupes pour leurs orgies, des ornements pour leurs femmes; ils ont pris les trésors de nos saints pour payer à leurs brigands étrangers l'asservissement de l'Angleterre ! Ils ont fait du nom de Saxon un terme de mépris, ils ont arraché nos saints de leurs églises, comme nos évêques de leurs siéges : au lieu des patrons de notre pays, ils nous imposent leurs saints normands, qui leur ont ouvert la route de l'Angleterre pour notre honte et notre malheur !

Mes frères, je voyais les maux de ma patrie; mon cœur saignait à la pensée de tant de souffrances que je ne pouvais soulager : j'ai voulu rendre à mes concitoyens leur indépendance. De nobles rejetons de la vieille race saxonne, de saints évêques, de courageux soldats ont partagé mes espérances : notre cause était sainte et nos ressources puissantes, mais nous avons trop compté sur la bonne foi de l'étranger. Je l'ai entendu, ce Guillaume, ce prétendu vengeur du parjure et du sacrilége, je l'ai entendu jurer, sur les saints Évangiles et sur les reliques de saint Alban, qu'il rendrait aux malheureux Saxons, avec les lois du roi Édouard, le droit de vivre et de mourir tranquilles. J'ai cru qu'il n'oserait violer des serments aussi solennels; j'ai voulu épargner le sang chrétien : l'Angleterre était déjà assez épuisée. Je craignais aussi d'attirer la vengeance de l'usurpateur sur vous, mes frères, et sur cet asile qu'avait respecté jusqu'ici l'insolence des soldats normands.

Mon Dieu, pourquoi une voix secrète ne m'a-t-elle pas dit alors qu'il était insensé de se fier aux serments de l'étranger? Pourquoi ai-je cru si vite que ces Normands pouvaient oublier un affront ?

Mais Dieu l'a voulu; c'est à lui de venger sa cause. Quant à nous, mes frères, nous ne pouvons plus rien pour la liberté de l'Angleterre : il faut se soumettre à l'usurpateur ou fuir ! Il est dur, mes frères, de quitter, à mon âge, le couvent où j'avais passé ma vie, et les compagnons que Dieu m'avait donnés au temps de notre bonheur et pendant les mauvais jours. Mais re-

nier, quand je touche au terme de ma carrière, la sainte cause que je sers depuis près de soixante ans : oh non ! mes frères, j'aime mieux les dangers et les privations de l'exil ; j'aime mieux une retraite au milieu d'un bois, et un morceau de pain acheté à la sueur de mon front, que des honneurs et des dignités qui payeraient une bassesse ; j'aime mieux la vengeance des Normands que le pardon de l'usurpateur. Si je dois mourir, que la volonté de Dieu soit faite ! mais au moins je ne mourrai point souillé par la clémence du tyran de mon pays.

L'île d'Ély est le dernier refuge de notre indépendance. D'intrépides Saxons y bravent encore les armes des Normands : leur vie est rude, leur nourriture grossière, mais ils sont libres, ils ont conservé les mœurs de leurs ancêtres ; il leur est permis d'invoquer les saints que priaient nos pères, dans la langue de leur pays. C'est à eux, mes frères, que j'irai demander un asile pour mes derniers jours, et un tombeau ignoré, qui sauvera mes restes des profanations de l'étranger. J'irai retrouver Hereward et ses braves amis. J'aurai du moins la consolation de mourir entouré de mes compatriotes, et les derniers sons qui retentiront à mon oreille seront ceux de la langue de mes ancêtres.

Pourtant, j'aurais voulu, mes frères, exhaler au milieu de vous mon dernier soupir ; ce n'est pas sans larmes que je consens à me séparer de vous et à vous abandonner à la merci de ces impies ; mais ma présence attirerait sans doute sur vous des malheurs plus grands encore : vous savez que c'est un crime de donner asile à un proscrit comme moi.

Adieu donc, mes frères, que Dieu et saint Alban vous protégent ! Là où je vais, je serai séparé du reste du monde : il me sera difficile d'apprendre ce qui se passera au cœur de l'Angleterre ; mais, chaque fois que quelque nouveau fugitif viendra augmenter le nombre des défenseurs de l'indépendance, ma première parole sera pour lui demander ce que deviennent mes frères du couvent de Saint-Alban, et ce sera une douceur pour mes vieux jours d'apprendre que la haine de l'étranger les aura oubliés au milieu des malheurs de l'Angleterre. Adieu, encore une fois, mes frères ; je ne sais si je vous reverrai, si des jours meilleurs me rendront à mon pays : cependant je ne le crois pas. L'Angleterre est trop épuisée pour se relever maintenant. Sans doute, je mourrai loin de vous, loin de ce couvent qui m'a vu heureux et tranquille. On vous enverra un abbé normand qui prendra ma place, comme des évêques normands ont pris celles de Walter et d'Eldred ; mais j'espère que tant qu'il y aura un

Saxon parmi vous, il ne m'oubliera pas, et ne cessera de prier pour l'Angleterre et pour moi.

H. P.

Lycée Napoléon, 1852.

V

UN DES CHEFS DES CROISÉS S'OPPOSE A CE QUE L'ON S'EMPARE DE CONSTANTINOPLE.

(1203 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Il convient que les Grecs ont souvent usé de perfidie envers les croisés; mais aucun différend n'a éclaté; les chefs de l'armée logent dans le palais de l'empereur; et, d'ailleurs, toutes les intrigues et les menées perfides dont on se plaint sont l'effet naturel de la défiance qu'inspirent toujours des hôtes trop puissants.

Si les croisés abusent de leur force pour s'emparer de Constantinople, ils justifient les Grecs, en prouvant que leurs soupçons étaient fondés.

Les soldats de la croix sont appelés à accomplir une œuvre plus juste et plus glorieuse. Pourquoi perdre le temps à former des projets que l'honneur réprouve? Jérusalem est le but de leur voyage.

DÉVELOPPEMENT.

Si je parlais à des guerriers armés pour venger l'honneur de leur souverain ou pour conquérir une terre étrangère, et qui, au lieu de poursuivre leur entreprise, s'aviseraient de mettre le siége devant la ville la plus forte, la plus peuplée de l'univers, je me serais efforcé de leur prouver la folie et le danger de leur entreprise. Ou bien, si je m'adressais à des hommes qui, pour se soustraire à la tyrannie, pour conquérir l'indépendance, se fussent résolus à braver tous les périls, je leur développerais toute l'injustice du dessein qui vous occupe, et l'inconséquence criminelle qu'il y aurait pour des hommes libres à usurper les possessions d'un peuple indépendant. Mais, quand je me vois au milieu de soldats chrétiens qui, à la voix des ministres de Dieu, ont quitté leurs familles, leur patrie, pour recouvrer son tombeau, qui portent sur leurs cottes d'armes cette croix, emblème de l'humilité et de l'abnégation des biens de ce monde, et qui cependant osent concevoir le dessein d'attaquer, de saccager une ville chrétienne, résidence d'un souverain chrétien : je l'avoue, je ne sais plus quels arguments employer. La surprise, la douleur, l'indignation s'emparent de mon cœur, des larmes de honte s'échappent malgré moi de mes yeux, quand je songe à l'ignominie éternelle qui va flétrir une si sainte entreprise, dés-

honorer tant de braves chevaliers, tant de nobles cœurs dignes d'un meilleur sort.

Pardonnez à un vieux guerrier la véhémence de ses expressions ; je sais que vous êtes presque tous plus puissants et plus nobles que moi ; mais j'ai passé ma vie dans les camps, j'y ai acquis cette sincérité, cette franchise qui est l'apanage du soldat, et je ne sais pas contraindre mes sentiments. J'ai dévoué mon bras au service du Seigneur : deux fois j'ai partagé les périls d'une croisade, j'ai suivi Louis le Jeune et l'auguste Philippe en Palestine ; j'ai vu leurs entreprises échouer, eux-mêmes courir les plus grands dangers, mais jamais je ne les ai vus manquer à l'honneur, ni violer les droits de l'hospitalité. Aujourd'hui que mes cheveux blancs ne m'empêchent pas de m'unir pour la troisième fois aux défenseurs de la croix, pourrais-je contempler d'un œil tranquille le déshonneur de mes compagnons d'armes ?

Je ne puis croire cependant que tant de princes illustres aient conçu un dessein si coupable, sans se croire justifiés par de puissants motifs. Les Grecs, dites-vous, ont montré plusieurs fois la plus grande perfidie à l'égard des croisés. Je ne sais si ce reproche est juste ; je ne sais si les empereurs de Byzance, à la vue tantôt d'une horde de gens indisciplinés qui livraient à toutes les horreurs de la guerre les pays qu'ils traversaient, tantôt d'une armée nombreuse de chevaliers dont les excès plus réglés n'en étaient pas moins funestes ; je ne sais s'ils ne pourraient se justifier d'avoir employé la ruse là où la force était impraticable, et s'ils ont pu avoir recours à d'autres moyens pour sauver l'honneur de leur couronne et assurer l'inviolabilité de leur territoire. Mais, quand même ils auraient traité nos devanciers avec la dernière perfidie, est-ce à nous de venger leurs injures? Devons-nous récompenser ainsi l'hospitalité que l'empereur a montrée à nos chefs, payer par la plus noire ingratitude la tranquillité dont jouit l'armée entière? Vous soupçonnez des intrigues, et c'est sur un simple soupçon que vous déclarerez une guerre d'extermination à vos alliés naturels, que vous exposerez une population innocente à tous les malheurs d'une ville prise d'assaut ! C'est pour venger une injure depuis longtemps oubliée que vous allez, par la plus éclatante trahison, vous déshonorer aux yeux du monde ! Et vous vous étonnez que les Grecs conservent de la défiance ! que la vue de notre armée leur rappelle les déprédations de nos aïeux ! Ah ! ne justifiez-vous pas leur défiance, leurs perfidies même par ce projet perfide ! Cessez donc ces plaintes ridicules ; et puisque, vous, soldats de la croix, hauts

et puissants barons, vous pouvez méditer une si criante injustice, du moins ne vous plaignez point que les eunuques du palais et la populace de Constantinople intriguent contre vous.

Mais on m'oppose un prétexte plus spécieux : c'est, dit-on, pour soutenir les droits de l'héritier légitime, c'est pour renverser un usurpateur du trône où il s'est insolemment assis, que nous attaquons Byzance. Compagnons d'armes, ne vous laissez point séduire par ces raisonnements trompeurs. De quel droit intervenez-vous dans les affaires de la cour de Byzance?

Alexis, qui règne aujourd'hui, a commis de grands crimes, je le sais ; mais il est empereur par la volonté du clergé et du peuple, qui repoussent tout souvenir d'Isaac l'Ange ou de sa famille. N'allumez point contre vous une haine invétérée en les forçant de recevoir pour maître un prince qu'ils détestent. Bientôt quelque complot ourdi par des moines et des femmes précipitera Alexis du trône où il est assis, et le peuple qui l'adore maintenant triomphera de sa chute. Mais, vous, n'allez point dégrader votre noble caractère, votre fierté chevaleresque, en vous mêlant à des intrigues si basses, en écoutant les conseils de quelques courtisans esclaves.

Mais un motif bien plus grave que tous ceux dont je vous ai entretenus doit vous détourner de ce dessein. Songez au déshonneur dont vous allez couvrir toute la chrétienté aux yeux des infidèles, en combattant pour un but si étranger à celui vers lequel doivent tendre tous vos vœux. Déjà, par la prise de Zara, nous avons profondément affligé tous les cœurs vraiment chrétiens : le combat que nous avons livré aux Vénitiens, à nos compagnons d'armes, sur les débris fumants de cette ville, leur a inspiré de justes craintes sur nos discordes et notre avidité. Ne les justifions pas par une entreprise plus coupable. Croyez-vous que, dans toute l'Europe, on n'attribuera pas notre conduite au désir de nous enrichir et d'assouvir notre avarice avec bien moins de peine que nous ne remplirions nos vœux? Non, ce désir ne règne pas dans vos cœurs; je ne puis le croire. Quelques valets de camp peut-être et quelques pirates, qui se sont joints clandestinement à notre flotte, entretiennent le coupable espoir du pillage de Constantinople ; mais ici, dans cette noble assemblée, où je vois les plus illustres princes et seigneurs de la France et de l'Allemagne, les plus vénérables sénateurs de la première république de l'Europe, ah ! certes, il n'y a point un seul homme capable de nourrir une si basse pensée, de vouloir renoncer à la conquête de la terre sainte pour piller une ville alliée.

Et vous, légat du saint-siége, vous qui devez nous guider dans

le chemin de la vertu, si votre profession vous défend de nous conduire au champ d'honneur, oserez-vous approuver ce crime? Serait-il possible que la justice, l'humanité, la religion, se tussent dans vos cœurs, parce que les Grecs de Constantinople ne reconnaissent point la suprématie de Rome ? Ministres de Dieu, princes de la sainte Église, pourriez-vous méconnaître à ce point les lois que vous enseignez aux peuples et aux rois ? Eh ! ne sommes-nous pas tous chétiens? ne sommes-nous pas tous frères ? Le Fils de Dieu n'est-il pas mort pour tous les hommes? Est-ce à nous d'oser faire une distinction entre ses enfants ? Malheur à ceux qui haïraient, qui mépriseraient leurs semblables, parce qu'ils ne partagent pas leur foi, qui regarderaient d'un même œil les infidèles et les schismatiques! Je ne sais si cette opinion est celle du clergé catholique : mais j'espère que non, car je sais qu'elle ne peut être celle d'un chrétien.

Ah! croyez-en l'expérience d'un vieux croisé qui a passé bien des années de sa vie parmi les infidèles : c'est votre éloignement pour vos frères schismatiques qui leur inspire le plus de mépris pour notre religion. Nos dissensions théologiques font leur triomphe : ils se rient de l'inconséquence de notre conduite. Quelle sera leur joie lorsqu'ils apprendront que nous les laissons continuer leurs cruautés et leurs ravages sans les inquiéter, parce que nous sommes occupés au siége de Constantinople ! « Les voilà, diront-ils, ces chrétiens, qui se vantent de leurs vertus et de leur courage, qui brisent tous les liens les plus chers pour venger la cause de leur Dieu ; ils rencontrent leurs frères sur leur chemin, et ils nous oublient pour les piller et les massacrer. Sont-ce de pareils guerriers que nous craindrions ? et ne vaincrons-nous pas sans peine ces hommes qui violent le serment qu'ils ont prêté à leur Dieu ? »

Compagnons d'armes, laisserez-vous les infidèles tenir un langage si injurieux pour vous ? Ne leur montrerez-vous pas que vous n'avez point oublié vos serments ni la croix que vous portez ? que leurs cruautés seront bientôt châtiées, et que Jérusalem est toujours le premier objet de vos désirs ? Doge de Venise, ne flétrissez pas vos cheveux blancs et l'honneur de votre patrie en préférant les intérêts de son commerce à ceux de la religion. Comte de Flandre, descendant de Godefroy, imitez la pieuse valeur de votre illustre aïeul : peut-être êtes-vous appelé à monter sur son trône. Marquis de Montferrat, souvenez-vous de votre frère qui périt sous le fer d'un assassin infidèle ; ne différez plus de le venger. Puis enfin songez aux nobles destinées qui vous attendent, aux nobles devoirs que vous devez remplir. C'est pour

Dieu, pour l'honneur, que vous avez pris les armes : sacrifiez donc tout pour Dieu et pour l'honneur.

C. DE M.
Collége Rollin.

VI

LOUIS IX MOURANT A SON FILS ET A SES BARONS.

(1270 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Malgré les prières et les exhortations de Joinville, Louis IX était parti pour sa seconde croisade. Mais à peine débarqué sur les côtes d'Afrique, il avait rencontré des difficultés et des déceptions. Il croyait trouver un allié dans le prince qui régnait à Tunis ; il fut obligé d'assiéger la ville, et ne put réussir à la prendre. Il lui fallut se retirer du côté de Carthage, et soutenir contre les infidèles une multitude de combats dont il sortait vainqueur, mais qui épuisaient ses troupes. Bientôt la chaleur du climat, les exhalaisons pestilentielles des marécages répandirent dans l'armée des maladies qui la décimèrent. Philippe, fils aîné du roi, était languissant d'une fièvre quarte ; Tristan, son second fils, était mort. Enfin Louis lui-même fut atteint. Sentant sa fin approcher, il appela près de lui ses fidèles barons et son fils Philippe pour leur adresser en mourant ses adieux et ses conseils.

Dieu a voulu qu'il mourût sur une terre étrangère, avant d'avoir achevé sa sainte entreprise, ayant sous les yeux le triste spectacle de son armée décimée par la contagion ; il se soumet avec résignation à la volonté divine.

Près de paraître devant son juge, il jette les yeux avec tremblement sur sa vie passée : a-t-il bien rempli tous les devoirs d'un bon prince ? Sans orgueil, il peut du moins se rendre ce témoignage, que ses intentions ont toujours été droites.

Maintenant c'est Philippe qui va régner. Qu'il se souvienne qu'il est roi pour son peuple et non pour lui-même. Qu'il aime et pratique avant tout la justice ; qu'il ménage le sang et l'argent de ses sujets. Qu'il soit sans arrogance comme sans faiblesse.

Il dira qu'il compte sur l'appui de ses fidèles vassaux pour aider son fils dans la pénible tâche qui lui est imposée par la Providence, et terminera en appelant sur eux et sur le jeune prince les bénédictions du ciel.

DÉVELOPPEMENT.

Messeigneurs, et toi Philippe, c'est peut-être la dernière fois que je vous parle : je sens que mon heure est proche et que je ne vivrai pas longtemps sur la terre. Je vais mourir loin de mes sujets, loin de mon royaume, sur cette terre étrangère que j'espérais conquérir à Dieu et à la vraie foi ; mais je sens que tout est fini : mes yeux ne verront point l'étendard de la croix flotter sur les murs de Tunis ni de Jérusalem. Sans doute, j'étais indigne de venger le nom du Seigneur, et c'est pour cela que sa main s'est retirée de nous et qu'il nous a abandonnés à notre

faiblesse. Dieu m'éprouve, mes enfants ; si la mort n'avait frappé que moi, elle m'eût été sans amertume ; mais, avant de se fermer, mes yeux ont vu les douleurs de mes sujets, qui sont aussi mes enfants, et je ne pouvais les soulager ; mes oreilles ont entendu leurs cris de détresse, et je ne pouvais les apaiser ; la maladie est venue frapper avant moi un fils que Dieu m'avait donné dans des jours de malheur et qu'il m'enlève dans des jours de malheur. Pourtant que son nom soit béni ! c'est lui qui m'avait tout donné, il peut tout me retirer, et je dirai encore : Seigneur, que votre saint nom soit béni ! car vous êtes le Dieu de miséricorde, et vous ne nous frappez que pour notre bien. Oui, mes enfants, j'espère que Dieu acceptera cette épreuve en expiation de mes péchés ; et, à cette heure terrible de la mort, c'est une consolation pour moi de pouvoir lui offrir quelques souffrances qui rachètent les fautes de ma vie passée. Dans quelques heures, dans quelques instants peut-être, je vais paraître devant mon juge, et je tremble à la vue de ce tribunal redoutable, car je sais qu'il a été écrit : « Rien de souillé n'entrera dans le ciel. » Et qu'est-ce que la vie la plus juste selon les hommes, quand le Dieu de justice en sonde toutes les imperfections ! Je me demande avec effroi : ai-je rempli tous les devoirs qu'impose une couronne ? ai-je gouverné mes peuples suivant les lois de la justice et de la religion ?

Mon Dieu, vous voyez mon cœur, et vous savez que mes intentions ont toujours été droites ; je ne respirais que le bonheur de mes sujets et la gloire de votre nom. Si je n'ai point fait pour l'un et pour l'autre ce que j'aurais voulu, c'est que la vie et la force m'ont manqué, et vous seul, mon Dieu, pouvez donner la vie et la force : sans doute, vous réserviez à mon fils d'achever ce que j'ai commencé.

Philippe, mon fils, écoute-moi : les paroles d'un roi et d'un père mourant sont sacrées, parce que les illusions et l'orgueil de la vie ne suivent pas une âme si avant dans la mort, et que Dieu éclaire d'une lumière plus pure ceux qui vont retourner à lui. Mon fils, tu vas régner, le sceptre est pesant et la couronne est lourde pour une tête si jeune ; mais souviens-toi que la royauté ne doit être lourde que pour celui qui règne, et que les peuples n'en doivent pas sentir le poids. Souviens-toi que tu es sur le trône, non pour t'enivrer d'hommages et de plaisirs, mais pour consacrer ta vie à tes sujets, pour assurer leur tranquillité par tes travaux, et leur repos par tes veilles. Dieu a fait les rois pour les peuples, et non les peuples pour les rois, et ta devise, comme celle de tous les bons princes, doit être : Dieu et mon peuple.

Mon fils, tous les hommes sont sous la main de Dieu, mais les rois lui appartiennent plus encore que tous les autres. Quand le ministre du Seigneur fera couler sur ton front l'huile sainte qui te consacrera envoyé de Dieu sur la terre pour rendre la justice aux hommes, il te marquera comme d'un sceau ineffaçable, il te fera le serviteur et l'oint du Seigneur et t'imposera l'obligation de respecter le premier ce caractère sacré, pour le faire respecter aux autres. Que la loi de Dieu soit donc la règle de ta conduite, et tu seras un bon roi, tu seras un grand roi; car la grandeur d'un roi consiste dans la justice, et non dans l'orgueil des honneurs et des conquêtes. Obéis le premier aux ordonnances de tes prédécesseurs et aux tiennes; fais respecter ton pouvoir, mais sans porter atteinte aux droits d'autrui, sans violer les lois et les coutumes du royaume. Évite surtout la guerre, car tu auras à rendre compte devant Dieu du sang de tes sujets, et, s'il a été versé pour une cause injuste, tu seras jugé comme un meurtrier, lors même que les hommes admireraient tes victoires. Nous avons aussi cherché, pendant le temps que Dieu nous a donné pour gouverner la France, à diminuer les impôts qui accablaient nos sujets : imite-moi, mon fils, et épargne-leur des charges qui appauvriraient tes États et qui épuiseraient tes peuples. Choisis avec soin tes officiers : aux yeux de ton peuple et aux yeux de Dieu, tu auras à répondre de leurs injustices, qui déshonoreraient ton choix. Protége tes sujets, et surtout les pauvres et les petits, qui ne peuvent se protéger eux-mêmes. Dans les maisons privées, le père de famille semble veiller avec plus de sollicitude sur ceux de ses enfants que leur âge ou leur faiblesse expose à plus de dangers : mon fils, un roi est un père de famille, et c'est à ses enfants les plus faibles qu'il doit le plus d'amour et surtout le plus de soin. Pardonnez-moi, messeigneurs, de faire passer avant vous les faibles et les petits; mais je parle devant des chrétiens, devant des amis fidèles qui ont toujours partagé tous mes sentiments, et, vous le savez, la plus belle louange qu'ait méritée un de nos prédécesseurs, c'est qu'il veilla sur le repos des laboureurs et qu'il protégea le pauvre, la veuve et l'orphelin. Philippe, imite-le, sois bon, sois juste, mais sois ferme; tu ne dois pas laisser dépérir entre tes mains l'héritage de gloire que t'ont légué tes ancêtres; tu dois transmettre la royauté à tes enfants aussi intacte et aussi respectée que tu l'as reçue de tes pères; car la couronne de France est sacrée comme la religion, et nul n'y doit porter la main.

Un dernier mot, Philippe; je sens que mes forces s'épuisent et que ma voix s'affaiblit. Souviens-toi que tu es le fils aîné de

l'Église et que tu dois toujours être prêt à la défendre. Mon fils, je te lègue ma couronne, je te lègue mes sujets, et vous, messeigneurs, je vous lègue mon fils. Vous avez été mes conseillers, mes compagnons, mes amis : soyez pour lui ce que vous avez été pour moi, allégez-lui le poids de la couronne, prêtez à sa jeunesse le secours de votre expérience ; soyez encore les conseillers du roi, et souvenez-vous qu'en France le roi ne meurt jamais, parce que la royauté ne meurt pas.

Maintenant, mon Dieu, le dernier devoir qui m'attachait à la terre est rempli. Philippe, mon fils, adieu ; mes amis, ne m'oubliez pas quand je ne serai plus avec vous, priez Dieu pour qu'il me pardonne mes fautes. Et vous, Seigneur, exaucez le dernier vœu d'un mourant, bénissez tous ces amis qui m'ont suivi jusqu'au dernier terme de ma vie, bénissez les absents, bénissez mon fils ; qu'il vous soit fidèle, qu'il aime ses sujets comme je les ai aimés, et qu'il soit plus heureux que moi. Bénissez aussi la France, mon royaume, et faites qu'après ma mort mes sujets n'aient jamais à me regretter. H. P.

Lycée Napoléon, 1852.

VII

DISCOURS PRONONCÉ PAR L'ABBÉ DE SAINT-DENIS, DEVANT PHILIPPE LE HARDI, AU MOMENT OU LES CENDRES DE LOUIS IX FURENT RAPPORTÉES AU TOMBEAU DES ROIS.

(1271 ans après J. C.)

MATIÈRE.

L'orateur tirera son exorde du spectacle même qui s'offre à tous les yeux. Un jeune monarque vient déposer au pied des autels la cendre d'un père chéri et d'un roi.

Passant rapidement sur les autres actions de Louis IX, que l'histoire racontera, il s'arrêtera à sa première croisade, et il le montrera en Égypte l'espoir des chrétiens, la terreur des infidèles, et, plus grand encore dans la captivité que dans la victoire, s'abandonnant aux desseins de la Providence, qui n'avait pas voulu que son projet s'accomplît.

Il le présentera ensuite dans sa seconde entreprise, abordant en Afrique, triomphant des ennemis, et bientôt enlevé par la peste.

Alors, fixant ses regards sur les restes de Louis IX, il le trouvera environné dans son tombeau de plus de grandeur et de majesté que lorsqu'il partait pour l'Afrique avec l'appareil de la puissance militaire.

Adressant ensuite la parole au roi Philippe, qui avait partagé les travaux de son père, il lui rendra grâces d'avoir conservé à la France de si précieuses dépouilles.

Il finira en appelant tous les Français au tombeau du saint roi, et en présageant les honneurs et le culte dont l'Église a depuis honoré sa mémoire.

DÉVELOPPEMENT.

Illustres seigneurs, assemblés ici pour un touchant et pieux devoir, braves chevaliers, qui portez encore sur vos cuirasses la croix de Jésus-Christ et dans vos cœurs le vœu de délivrer son tombeau ; et vous, ministres de ses autels, qui bénissez la bannière des héros et l'oriflamme des Français, qui combattez les Philistins par les prières, comme Moïse, et quelquefois avec la massue, comme Josué, un grand malheur nous est venu d'en haut sur la terre ; un grand prince a été frappé par l'ange de la mort ; Dieu l'a retiré d'entre nous ; et aujourd'hui il ne nous reste plus de lui que des cendres froides et muettes, de douloureux souvenirs, et un fils, mais un fils tout brillant de jeunesse et d'espérance, qui promet de continuer la gloire et les saintes entreprises de son père et d'allier aux ardeurs belliqueuses de David les magnifiques vertus de Salomon.

Ah ! qu'il les remplisse, ces belles promesses d'être le serviteur de Dieu et le bienfaiteur des hommes ! et, pour cela, que le règne de son père soit un modèle toujours présent à ses yeux, et comme une perpétuelle exhortation qui le soutienne dans les voies du Seigneur ! Qu'il reproduise la justice de Louis, ses bonnes lois pendant la paix, son affection paternelle pour tous les siens; qu'il mérite aussi cette glorieuse médiation entre les rois ses voisins, et ses hommages éclatants et purs qui font du monarque chrétien le père de famille de l'Évangile, plutôt qu'un instrument de colère et de vengeance ! Qu'il soit, à son exemple, et le conciliateur de ses sujets et le fléau des infidèles ; et, si la voix de Dieu se fait entendre et l'appelle à la défense de son nom, si la trompette sacrée résonne à ses oreilles, qu'il saisisse aussi le glaive et la croix, qu'il convoque aussi le royaume à ce pieux et sanglant pèlerinage, et que des ombrages de Vincennes il s'élance sans murmurer aux pays d'outre-mer, et jusque vers les sables d'Afrique et d'Arabie !

Oh ! qu'elles sont pures, ces joies du héros chrétien, qui va conquérir le sépulcre de son Dieu ! qu'elles sont vives et inépuisables, ces ardeurs qui embrasent son âme à la pensée de Jérusalem ! Comme il aime à verser son sang non loin du Calvaire, à laver ses blessures dans l'onde du Jourdain, à étancher sa soif au torrent de Cédron ! et, si son heure dernière est venue, comme la mort lui paraît douce, aux lieux où le Christ est mort ! Comme les tendres souvenirs de la patrie et les amers regrets de l'absence s'effacent dans son cœur et disparaissent à l'aspect de Sion et de la montagne sainte, devant ce berceau de sa croyance et cette

commune patrie de tous les chrétiens ! Délices ineffables, illusions d'une belle âme, religieux transports, qui jamais vous connut et vous goûta mieux que le prince que nous pleurons ? Nourri dès son enfance de la parole céleste en même temps que du lait de sa mère, il avait reçu de Blanche, avec la vie du corps, des préceptes et des vertus. Combien de fois cette femme forte racontait au royal enfant, pour exciter en lui l'émulation des grandes choses, les miracles des antiques croisades, le monde chrétien se soulevant à la voix d'un ermite, le chevalier Godefroy devenu roi de Jérusalem, et la ville de Jésus purgée du musulman profanateur ! Mais si, ramenant son récit à des temps plus proches, elle plaignait les malheurs de nos armes, les discordes de nos princes, et Jérusalem échappée de nos mains ; si elle déplorait la retraite de Philippe Auguste et la prison de Richard, l'impiété triomphant désormais en Palestine et déjà envahissant nos contrées et empestant nos provinces [1], alors l'indignation se peignait sur le visage du prince enfant ; il accusait sa faiblesse et son jeune âge ; il jurait, à la face de Dieu et aux yeux de sa mère, de consommer un jour l'œuvre imparfaite de son aïeul, ou de mourir pour celui qui le faisait régner. Bientôt, ce ne sont plus des vœux ni des serments ; ce sont des effets, des actions et la réalité de l'entreprise. Tout couvert de la gloire acquise à Taillebourg, il veut s'en procurer une plus sainte et plus digne de lui. Il s'élance, comme un lion, aux rivages de l'Égypte : il marche à la délivrance de Solyme à travers les solitudes et les sables brûlants, où Moïse guida jadis la fuite des Hébreux. Né sous le ciel clément de la France, il soutient le poids du soleil africain du même front qu'il brave la flèche et le cimeterre du musulman, le premier à franchir les fleuves et à traverser les déserts, comme à engager l'attaque et à entamer le combat. Mais la terre promise était refusée au pieux conquérant ; trahi par la fortune et par l'excès de son courage, il tombe avec son armée entre les mains des nouveaux Pharaons ; et c'est alors que commence pour lui dans l'adversité une suite nouvelle de luttes et de triomphes. Alors l'infidèle Sarrasin insulte au malheur du saint roi ; il croit tenir aux fers son âme avec son corps, et pouvoir lui ôter l'honneur en même temps qu'il lui ravit la liberté. Vain espoir du lâche ! erreur grossière de l'impie ! Louis, libre au fond d'un cachot, comme il l'était à la tête de son armée, se rit de leurs menaces, et, même au sein de Memphis, soutient la majesté de son diadème contre l'orgueil du turban. Défenseur du vrai Dieu, il ne fléchira point devant les disciples d'un prophète menteur : que dis-je ? il les fera tomber

1. L'hérésie des Albigeois.

eux-mêmes à ses pieds, confondus de l'éclat de sa grande âme et accablés du poids de ses vertus. Ah ! si les conseils du Très-Haut avaient été d'accord avec les souhaits des hommes, quel spectacle eût donné notre siècle à tous les siècles, notre peuple à tous les peuples, notre roi à tous les rois, lorsque le prisonnier de Memphis, devenant le monarque de l'Égypte, eût passé de la prison au trône, eût réuni sur sa tête et la couronne d'héritage et la couronne d'élection, eût étendu l'empire de la croix et des lis des rives de la Seine jusqu'aux sources du Nil, et, nouveau Joseph, eût fait bénir à l'Égyptien sa domination étrangère ! Mais Dieu, dans sa prévoyance, détourna de lui cet excès de félicité qui aurait pu corrompre sa vertu ; il obscurcit les âmes de ses ennemis, pour leur voiler une si pure et si éclatante lumière ; il redoubla autour d'eux les ténèbres d'aveuglement et de mort ; ils ne virent en Louis que le grand homme et non le chrétien ; ils voulurent se donner à lui, sans se donner à son Dieu : ils ne lui offrirent la couronne qu'avec le turban. Louis méprisa leurs prières, comme il avait méprisé leurs menaces, et n'usa de son autorité auprès d'eux que pour hâter son retour parmi nous, et venir se consoler dans la terre de la patrie de n'avoir point vu la terre d'Israël.

Quinze années s'écoulèrent pour lui à faire le bonheur de son peuple, et il semblait avoir dit un éternel adieu à la Palestine et aux expéditions sacrées. Mais qui l'aurait cru ? dans ce corps usé par les fatigues et les blessures, brisé par le cilice et la cendre, vivait encore une âme ardente, un indomptable courage et l'énergie de la jeunesse. Il apprend qu'un roi de Tunis veut être enfant de Jésus, et qu'il est altéré des eaux du baptême ; si lui-même il allait lui porter la parole de Dieu ! si lui-même il était le messager de cette bonne nouvelle que le Christ vint annoncer à tous les hommes ! s'il conquérait au ciel un grand prince et un grand peuple ! Cette idée réchauffe son zèle et rajeunit sa vieillesse. Il invite sa cour à le suivre ; tout s'ébranle, tout part avec lui. Oh ! combien il était pompeux, cet appareil de guerre ! combien différent de ces lugubres funérailles, quand Louis, de ses royales mains, recevait l'oriflamme de la victoire en ces mêmes lieux où il vient chercher un tombeau ; quand on n'entendait que cris d'allégresse et d'espérance sous ces mêmes voûtes où règne aujourd'hui le silence des profondes afflictions ; quand une brillante noblesse rêvait la gloire de la France et le triomphe de la religion, là où elle ne voit plus qu'amertume et que regrets ! tant sont hauts et impénétrables les desseins de Dieu, qui se plaît à confondre les plus pures intentions et les plus vastes prudences ! A peine Louis a-t-il touché la terre infidèle et se prépare-t-il,

bien moins à soutenir une guerre périlleuse, qu'à célébrer une solennité sainte, que soudain le perfide roi de Tunis l'attaque avec une armée formidable ; la maladie ravage son camp et tue ses guerriers ; lui-même, il est frappé au milieu des siens ; il meurt dans le désert, comme Moïse, avant d'avoir conquis la terre désirée ; comme lui, ses dernières paroles sont des conseils à ses enfants d'ici-bas et des prières à son père d'en haut ; mais il ne voit point, comme lui, de ses yeux défaillants les plaines de Judée ; l'aspect d'un heureux avenir n'a point charmé ses derniers regards ; il est mort sans avoir aperçu les palmiers du Jourdain et les murs lointains de Jérusalem.

Console-toi, ô le meilleur des princes ; cette nouvelle affliction sur la terre te mérite une palme nouvelle dans les cieux et ajoute un nouveau fleuron à ta couronne ; tu nous parais aujourd'hui, même au sein de la mort, plus resplendissant et plus majestueux que tu ne fus au milieu des pompes et des magnificences de ton règne ; nous révérons en toi, non plus un puissant selon le monde, mais un chrétien selon Dieu ; non plus un grand roi, mais un saint ; non plus un homme, mais un martyr. Ah ! du moins, tes cendres ne reposent point dans une terre maudite ; elles ne sont point condamnées à un exil éternel, à d'éternelles profanations. Ce fils que tes exemples ont formé au courage et à la piété, nous rapporte dans ses mains tes restes précieux, en même temps que tes vertus dans son cœur, et tu vas désormais être un objet de vénération pour le peuple dont tu fis le bonheur et les délices.

Approchez, vous tous qu'il aima pendant sa vie, humbles ou superbes, approchez de son cercueil comme d'un autel ; venez y déposer vos plaintes et vos douleurs ; saint Louis les portera jusqu'au trône de l'Éternel et versera sur vous le soulagement et la consolation. Saint Louis, ah ! sans doute, c'est le titre que lui décernera notre postérité, et que lui confirmera l'Église ; et ce nom sera tout à la fois la décoration de la patrie et l'honneur de la chrétienté. Jeune prince, qui voyez avec des yeux baignés de larmes ce culte rendu par un peuple entier à la mémoire d'un bon roi, tâchez de le mériter pour vous-même ; et vous, illustre frère de Philippe, croissez à l'ombre de son trône ; perpétuez dans votre race les vertus d'un père chéri ; restez en dépôt pour les jours d'épuisement et de besoin ; et, si le souffle de l'adversité venait à sécher le rameau fraternel, que vous puissiez le remplacer aussitôt, et que jamais le sang de saint Louis ne manque à la France.

S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

VIII

ÉLOGE FUNÈBRE DE DUGUESCLIN.

(1380 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Exorde. L'orateur écarte les images de guerre, pour louer la douceur, la religion, l'humanité chrétienne de Duguesclin.

Premières années de Duguesclin.

Victoire de Cocherel.

Mort de Charles de Blois. Duguesclin prisonnier de Chandos.

Il délivre la France des grandes compagnies.

Il tombe entre les mains du prince Noir.

Charles V le rappelle pour chasser les Anglais.

Siége de Châteauneuf-Randon. Mort de Duguesclin. Hommage rendu à son tombeau par l'ennemi, à ses cendres par la France.

DÉVELOPPEMENT.

Dominus tecum, virorum fortissime. — Le Seigneur est avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes !

Si le héros dont nous pleurons la mort n'avait su que vaincre et manier la lance, s'il n'avait couvert du bouclier l'autel du Seigneur, en même temps qu'il forçait le camp des ennemis avec l'épée, si enfin sa valeur n'avait été qu'une fougue impétueuse et aveugle, une intrépidité humaine, et non un courage calme venu du Dieu des armées, je me garderais d'interrompre le sacrifice de paix pour venir dans cette chaire, devant cet autel où s'immole l'agneau sans tache, célébrer par un discours profane des victoires que le seul pouvoir de la force aurait remportées. Mais, vous le savez, vous tous qui m'écoutez, dans ces guerres cruelles où les guerriers les plus généreux se virent entraînés au carnage, jamais ses mains ne furent trempées dans le sang des vaincus; les femmes, les enfants, les vieillards le regardèrent toujours comme un ange tutélaire, envoyé du ciel pour consoler les misérables mortels et rendre la guerre elle-même plus douce et plus traitable. C'est donc la douceur, l'humanité, la piété que je viens louer aujourd'hui, et non des victoires et des faits d'armes. Et, en effet, conviendrait-il à un ministre de Jésus-Christ, qui n'a jamais vaincu d'autres ennemis que les passions, qui n'a jamais porté d'autres armes que la crosse pastorale, de se porter en idée sur un champ de bataille, et là, en habits pontificaux, de donner des leçons de guerre à des guerriers, en leur racontant les actions qu'ils ont vues, auxquelles ils ont contribué eux-mêmes ? Non, mes frères, un plus grand objet m'occupe en ce moment. Que cet

homme extraordinaire ait réparé tous les malheurs du dernier règne, que son bras ait exécuté les projets que la sagesse de notre monarque avait conçus, qu'il ait chassé l'Anglais de nos belles provinces, et délivré enfin la France de la domination de l'étranger, vous n'ignorez pas ces services éclatants. Mais ce qu'il est de mon devoir de vous apprendre, c'est à suivre son exemple, à sanctifier comme lui l'état où vous a appelés la Providence. Suivez-le avec moi depuis sa naissance jusqu'à sa mort ; soit qu'il punisse les perfidies du Navarrais, soit qu'il replace sur le trône de Castille un prince plus digne de l'occuper, soit enfin que, par un dernier effort, il essaye de délivrer entièrement sa patrie ; la religion, la douceur, l'humilité chrétienne, voilà ce que vous verrez partout dans la vie éternellement mémorable de très-haut, très-puissant seigneur, messire Bertrand Duguesclin, comte de Longueville, connétable de France et de Castille.

L'enfance même des grands hommes est remarquable et mérite souvent de remplir les pages de l'histoire; déjà, l'on voit briller en eux les étincelles d'un génie qui doit un jour éclairer le monde. Il n'en fut pas ainsi de notre héros. Dieu, qui attendait les moments marqués dans ses décrets éternels pour montrer dans tout son éclat cette perle brillante, la tenait enfermée dans son enveloppe grossière. Vous tous, guerriers, qui avez vu votre bon connétable conserver dans l'horreur de la mêlée le sang-froid d'un sage et l'humanité d'un chrétien, souvenez-vous qu'il avait reçu en naissant une âme ardente que la moindre résistance irritait, une impétuosité brutale que rien ne pouvait modérer ; et voyez quels efforts il a dû faire pour devenir, du plus emporté des hommes, le plus humain, le plus sensible des chevaliers. Qu'un tel changement vous apprenne aussi à vaincre vos passions ; car, je ne saurais vous le dissimuler, il en est parmi vous plusieurs qui n'ont pas toujours suivi les conseils et l'exemple de leur général, ni, comme lui, mis un frein à leur fureur et à leur emportement ; et néanmoins vos mères avaient-elles désespéré de vous dans votre enfance ? O Duguesclin, permettez-moi de révéler ces défauts que vous avez su remplacer par tant de vertus ! Personne, dans ces premières années, n'avait encore compris son grand cœur, ni sa famille, ni lui-même : sa mère ne soupçonnait pas que cette rudesse était le germe d'un héroïsme qui étonnerait toute l'Europe. Elle l'avait éloigné d'elle, et, le reléguant parmi des serviteurs grossiers, peut-être elle aurait étouffé dans leur naissance tant de rares qualités ; mais Dieu a des vues sur cet enfant qu'on méprise. O mère, que fais-tu ? Ce fils que tu rejettes fera la gloire et le salut de la France : laisse-le croître.

Déjà, je le vois paraître dans la lice, pour disputer le prix du tournoi contre les chevaliers les plus renommés. Rien ne lui résiste, et les juges du camp l'ont proclamé vainqueur. C'est par ces jeux guerriers qu'il prélude à des combats utiles à la patrie.

Je ne vous parle point ici de tous les exploits qui ont signalé sa valeur sous le règne du malheureux Jean, car je serais obligé de vous rappeler en même temps toutes les calamités qui sont venues fondre sur ce royaume. Passons à cet heureux moment, où le ciel, apaisé par nos désastres, voulut donner enfin à la France le prince qui nous gouverne aujourd'hui. A peine a-t-il reçu du successeur de saint Remi l'onction sacrée des rois, qu'il apprend que sa couronne « a été étrennée à Cocherel » : ainsi fut commencé sous d'heureux auspices un règne qui devait être si beau. Duguesclin vainqueur trouve parmi ses nombreux prisonniers le général ennemi, et, par tous les égards dignes d'un loyal chevalier, il cherche à lui rendre la captivité plus douce. Hélas! il aura bientôt besoin d'une pareille générosité. Vous venez de le voir doux et traitable dans la victoire ; c'est dans la mauvaise fortune qu'il faut le contempler. On a refusé de suivre ses conseils, on a livré la bataille, et la bataille est perdue : mais lui, intrépide autant que prudent, il sait combattre aussi bien que donner des avis, et le dernier de tous il soutient encore les efforts des ennemis. Enfin il est forcé de rendre son épée ; mais c'est à un héros comme lui, au brave Chandos.

Duguesclin n'est plus dans le camp des Français, et il semble que les Français ne puissent plus continuer la guerre. Le traité de Guérande met fin aux hostilités, et la paix est conclue entre les puissances rivales. Vous qui connaissez la sagesse de notre roi, sans doute vous n'avez pas besoin que je vous rappelle ici comment il a su profiter de ce repos, pour consolider le bonheur de la France. Je ne vous parlerai point de ces règlements par lesquels il réprima tous les désordres qui viennent trop souvent à la suite des guerres même les plus heureuses : l'agriculture, cette source féconde de richesses, commence à refleurir à l'ombre du trône ; l'injuste oppression des seigneurs ne fait plus gémir les peuples ; les monnaies, altérées par la mauvaise foi et la cupidité, sont ramenées à leur valeur, et le commerce renaît. Mais tout cela n'était rien, si l'on se rappelle ce qui lui restait à exécuter. Souvenez-vous de ces temps malheureux, où des guerriers indignes du nom de Français, après avoir longtemps défendu la patrie, étaient devenus ses ennemis les plus redoutables au milieu même de la paix : le fer et la flamme en main, ils poursuivaient les pauvres habitants des campagnes, pillaient les châteaux, incendiaient les

villages, et ne laissaient sur leur route que des monceaux de ruines et de cendres. Duguesclin seul pouvait délivrer nos belles provinces de ces hôtes incommodes qui depuis longtemps y avaient fixé leur domicile et les regardaient « comme leurs chambres », pour me servir de leur insolente expression. Mais un héros si vertueux pourra-t-il consentir à se confondre parmi des brigands, à marcher à la tête d'une troupe de pillards, lui qui se sent capable de commander aux plus fameux chevaliers ? Oui, messieurs, n'en doutez pas : le roi a parlé, il suffit. Duguesclin s'oublie lui-même pour ne songer qu'à la gloire de son maître et au salut de sa patrie. C'est ici que se découvre plus manifestement que jamais la mission divine de notre héros et la protection du Dieu des armées qui accompagne partout son fidèle serviteur : *Dominus tecum, virorum fortissime* ; oui, c'est ce Dieu qui, chassant devant lui ces nuées orageuses suspendues sur nos têtes, les pousse sur l'Espagne, où le cruel don Pèdre bravait impunément son courroux ; c'est lui qui inspira au chef visible de l'Église la sainte résolution de racheter un guerrier vengeur de la cause divine. Cette expédition ne doit donc pas être regardée comme une de ces guerres où se décident les vains intérêts du monde, mais comme une nouvelle croisade contre un nouvel infidèle, comme une entreprise de Dieu pour punir enfin tant d'atrocités. Duguesclin fut le ministre dont il se servit ; mais aussi il l'accompagna partout, il le conduisit par la main. Déjà l'ennemi du ciel et de la terre est tombé de son trône, et le héros français est revenu dans sa patrie. La sagesse éternelle, dont les décrets, comme dit le prophète, sont des abîmes, voulut rendre un moment la puissance à l'homme qui en avait tant abusé ; elle lui permit de combler la mesure de ses crimes et de multiplier encore ses iniquités ; mais le vengeur n'était pas loin : il revient bientôt, et don Pèdre allait succomber, sans l'orgueilleuse imprudence des Castillans. Considérez, je vous prie, comment Duguesclin sait venger une injure. On l'a insulté, on l'a traité de lâche, parce qu'il donnait de sages conseils ; mais il oublie tout : il combat, quoiqu'on ait refusé de l'entendre ; et, tandis que tous ces braves, qui naguère parlaient avec tant d'audace, fuient honteusement devant l'ennemi, le héros se défend encore contre toute une armée ; et si, pour la seconde fois, il est forcé de reconnaître un vainqueur, du moins il sait conserver la même dignité dans la défaite. Mais pourra-t-il demeurer dans une oisive captivité, tandis que toute la chrétienté s'indigne des succès de don Pèdre ? non ; il est allé chercher le prix de sa rançon ; il revient acheter sa liberté. Mais, hélas ! il a rencontré des chevaliers malheureux,

et, s'oubliant lui-même, il n'a pensé qu'à soulager leur misère. Il faut donc qu'il reprenne ses fers. Cependant, le roi, dont vous connaissez la générosité, n'abandonne pas ainsi un sujet si fidèle. Duguesclin a reçu sa liberté, et le premier usage qu'il en a fait, c'est de renverser le tyran de l'Espagne, et de mériter la plus honorable dignité du royaume qu'il vient de délivrer.

Sans doute, messieurs, lorsque vous le voyez défendre avec tant de valeur et de sagesse un prince étranger, délivrer de la servitude un pays qui n'est pas le sien, vous souhaitez de le voir bientôt auprès de son prince, parmi ses concitoyens qui l'appellent. Rassurez-vous ; il va bientôt nous être rendu ; après avoir sauvé l'Espagne, il va sauver la France du joug de l'Anglais ; c'est lui qui désormais va commander toutes nos armées, non plus comme un simple général, mais en qualité de connétable. Si ce titre n'ajoute rien à sa gloire, qui ne peut plus s'accroître, il prouve du moins que Charles est aussi reconnaissant envers un de ses sujets que le roi de Castille l'a été envers un étranger. L'envie elle-même, toujours attachée au mérite, s'étonne de ne pouvoir plus le persécuter; ses yeux, éblouis de l'éclat dont brille le héros, n'osent trouver des taches dans une vie si glorieuse. Ici va commencer une suite non moins merveilleuse de belles actions que je passe sous silence : car déjà sans doute vous avez prévenu par vos pensées le récit que je pourrais vous faire. Je ne vous parlerai donc, messieurs, ni de cette armée formidable commandée par un des plus habiles capitaines de l'Angleterre et dissipée en un moment par notre connétable, ni de ce siége de Thouars si justement célèbre, ni enfin de tant de faits d'armes que nos ennemis eux-mêmes ont admirés. Et pourquoi rapporterais-je ce qui a fait perdre un moment à notre héros l'estime de son maître ? Hélas ! verra-t-on toujours des esprits jaloux verser le poison de la calomnie sur la vertu la plus pure, et tromper les princes les plus sages ? Ne craignez rien ; l'envie, qui vient de s'épuiser par ce dernier effort, se retire vaincue. Déjà les nuages qui cachaient l'innocence du connétable sont dissipés ; on le rappelle à la cour : lui, il a tout oublié, également docile, et quand on le condamne à l'exil, et quand on implore son secours. Il reparaît donc à la tête de nos armées ; mais, hélas ! nous allons bientôt le perdre, et pour toujours. C'est en vain que son zèle se soutient, qu'il court chasser les Anglais du midi de la France ; il ne nous dissimule pas que sa fin approche ; il dit qu'il ne reviendra pas du lieu où on l'envoie. Pressentiment trop fidèle ! C'est ici en effet que va finir sa carrière ; mais c'est ici que vous allez voir briller avec plus d'éclat ses vertus et sa piété. Sachant que

l'homme ne peut rien sans la protection du ciel, il va prier la mère du Sauveur de sanctifier son entreprise, et, plus fort de ce secours divin que des milliers d'hommes qu'il commande, il va mettre le siége devant Châteauneuf-Randon, et commence par là l'exécution de ses grands projets. Mais la mort qu'il attendait vient l'enlever à nos espérances : le héros la voit approcher et se prépare à la recevoir ; il meurt dans les camps où il a vécu, avec la piété et les saintes frayeurs d'un religieux qui expire dans son monastère. Il appelle ses braves compagnons d'armes, et son dernier conseil est de respecter les temples et les ministres du Seigneur ; de ne tirer jamais l'épée contre les vieillards, les femmes et les enfants ; enfin il demande l'image du Sauveur, et, la posant sur son cœur, il rend dans cet embrassement son âme au Dieu des miséricordes, et la France a perdu son défenseur.

Mais que dis-je, messieurs ? l'histoire de ses bienfaits ne finit pas avec sa vie : il est mort, et pourtant nous lui devons encore des conquêtes ; son ombre même prend des villes : victoire nouvelle, victoire à jamais mémorable, que la valeur toute seule n'aurait jamais pu remporter ! O Duguesclin ! c'est à ta vertu que rendait hommage ce fier Anglais qui vint déposer sur ta tombe les clefs de la ville assiégée ; c'est ta vertu qui arracha des larmes à nos irréconciliables rivaux. Mais, si les plus terribles ennemis de la France ont rendu de tels honneurs à la mémoire d'un homme qui leur avait été si funeste, la patrie n'a pas été ingrate envers son défenseur. Partout où passe le héros, les villes se disputent l'honneur de posséder ses restes vénérables. Le roi, qui sait aussi reconnaître les services, destine à son fidèle serviteur quelque chose de plus glorieux encore : il veut que les cendres de cet homme qui a sauvé la France par son courage soient mêlées aux cendres des monarques qui l'ont gouvernée. Vous, messieurs, qui avez le bonheur de vivre sous un prince qui récompense avec tant de générosité les vertus de ses sujets, songez à mériter par de semblables services une semblable récompense, mais n'oubliez jamais que le courage n'est rien sans la piété, et que notre connétable n'eût jamais été reçu dans cette enceinte sacrée, s'il n'avait uni la religion à la valeur.

G. C.

Collége royal de Saint-Louis.

IX

CHARLES VI DANS L'ASSEMBLÉE DE CHARTRES, APRÈS L'ASSASSINAT DU DUC D'ORLÉANS.

(1407 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Pendant la démence de Charles VI, Jean sans Peur, duc de Bourgogne, avait assassiné le duc d'Orléans, frère du roi. Le meurtrier ose venir demander l'impunité de son crime. On s'assemble dans la cathédrale de Chartres. Le roi, qui avait alors quelque lueur de raison, y paraît avec la reine, le dauphin et une suite nombreuse. Vous le ferez parler comme il convient à sa situation et à ses sentiments, avec une douleur sombre, mêlée d'emportement et d'enthousiasme.

Il déplorera l'état où il languit, sa maison éclipsée, l'indifférence de ceux qui l'entourent, les édits arrachés à son délire, surtout les forfaits de sa famille et le sang répandu de tous ceux qui lui furent chers. Quand il revient à lui, effrayé des malheurs et des crimes qu'il retrouve, il voudrait rentrer dans l'égarement d'où il est sorti.

Aujourd'hui, c'est le fils de son oncle, c'est le duc de Bourgogne, qui paraît devant lui teint du sang du frère de son roi, et qui vient réclamer pour son forfait des lettres d'abolition.

La vengeance serait juste ; mais la France, épuisée et ravagée par l'étranger, demande grâce pour tous ceux qui peuvent la défendre. Les Anglais envahiront-ils de nouveau les domaines reconquis par Philippe Auguste et par Charles V ? Les héritiers de Duguesclin et de Clisson ne combattent-il que des Français ?

Réunissez-vous, princes de Franco, vous que rassemblent de communs intérêts, une commune naissance, une commune patrie. L'Angleterre s'accroît de vos discordes. Il ajoutera qu'il pardonne, au nom de la France, au meurtrier de son frère. Que le ciel épuise toute sa colère sur la tête infortunée d'un monarque près de la tombe ; que le royaume soit libre et que le roi périsse !

S'adressant aux deux jeunes princes, fils du duc d'Orléans, il les engage à abjurer comme lui leur juste ressentiment. Et comme ils ne répondent que par leurs larmes, il plaint leur malheur, il loue leur piété, et les presse de répéter les paroles de clémence qu'il vient de prononcer.

Quand ils ont redit le pardon qui leur est dicté, Charles reprend avec force, et, se tournant vers le duc de Bourgogne, il finit par un avertissement terrible sur le sort qui l'attend, s'il ose persécuter le sang qu'il doit aimer et protéger.

Deux ans après, le midi de la France était armé contre le nord, et Jean sans Peur, ennemi des enfants, après avoir assassiné le père, appelait contre eux les soldats de l'Angleterre. Mais les prédictions de Charles VI s'accomplirent au pont de Montereau.

DÉVELOPPEMENT.

« C'est avec une profonde douleur que je parais aujourd'hui parmi vous, messieurs. Hélas ! quelle cause m'appelle dans cette assemblée ! quel spectacle, quels souvenirs se retracent ici à

mes regards ! Ah ! depuis le jour fatal qui enleva Charles V à la France, quels temps ont coulé pour elle ! Placé sur un trône que mes forces ne pouvaient encore soutenir, j'ai vu ceux qui devaient être les défenseurs de ma faiblesse devenir mes ennemis les plus dangereux ; j'ai vu cette patrie, qu'avait fait si longtemps fleurir la sagesse de mon père, précipitée de nouveau dans les désordres et les crimes de l'anarchie. En vain, dans un âge plus ferme, mon cœur, touché des maux de mes peuples, s'est appliqué à les réparer. Tout a conspiré contre un malheureux prince : le ciel lui-même a appesanti sur moi sa colère, et il ne m'a été permis que de pleurer les désastres de la France et la rigueur du ciel irrité contre moi ; il ne m'a été permis d'ouvrir quelquefois les yeux à la lumière, que pour voir l'oppression de mes peuples, les forfaits de ma famille et le sang répandu de tous ceux qui m'étaient chers. Chaque jour, les discordes civiles exercent leurs ravages sur la France : chaque jour, la patrie se voit enlever ses plus intrépides guerriers : et les premiers de l'empire ne semblent être placés auprès du trône que pour l'arroser de leur sang par de mutuelles trahisons. Et toi aussi, ô mon frère, tu es tombé sous le glaive des meurtriers ; ni la voix de la nature, ni le respect de la majesté royale n'ont pu arrêter le glaive qui menaçait tes jours : celui à qui t'unissaient les liens les plus sacrés t'a percé du poignard de l'assassin : le duc de Bourgogne, le fils du frère de Charles V, a immolé le duc d'Orléans. Hélas ! ta cruelle bonté, ô ciel, ne me rend-elle l'usage de ma raison que pour me faire regretter l'égarement dont les ténèbres me cachaient tant d'horreurs ?

« Roi et frère de Philippe, je sais quels devoirs m'impose une juste douleur. Le sang versé par le meurtre demande vengeance, et une légitime rigueur pourrait poursuivre le crime. Mais, hélas ! dans ces temps malheureux où la France, ravagée par les fureurs des Français eux-mêmes et par le fer de l'étranger, trouve à peine assez de bras qui s'arment pour sa querelle, les périls de la patrie demandent grâce pour ceux qui peuvent la défendre : près de succomber sous les efforts d'une puissance ennemie, c'est pour elle seule que le citoyen doit mourir ; c'est en bravant pour elle les dangers, c'est sur le champ de bataille, que le Français doit aujourd'hui expier ses fautes.

« Tout le sang de nos guerriers coulera-t-il donc sous le fer des meurtriers ou sous la hache des bourreaux ? L'Anglais envahira-t-il de nouveau nos provinces épuisées par les discordes civiles ? Les remparts de nos villes recevront-ils encore l'étendard de l'Angleterre ? Viendront-ils encore, ces fiers ennemis de notre

nom, apporter la guerre et les ravages sur ces bords, loin desquels ils fuyaient devant les triomphes de Philippe Auguste et de Charles V ? N'est-ce donc plus que contre des frères que les héritiers des Duguesclin et des Clisson savent combattre ? Cette valeur, qui terrassa le Breton, a-t-elle oublié ses vieilles haines et ses victoires sur d'orgueilleux insulaires ? Où sont ces campagnes qui fumèrent tant de fois de leur sang? Partout le Français aujourd'hui s'arme contre le Français : partout les fureurs civiles ensanglantent le sol de la patrie.

« Réunissez-vous, princes de France; liés par la naissance et par de communs intérêts, armez enfin contre l'ennemi ces courages avides de combats. Assez et trop de sang ami a rougi vos glaives : c'est dans un sang détesté qu'il faut les laver aujourd'hui. Marchez, Français ; que le drapeau de France vous rallie : les Anglais vous attendent, marchez ; c'est au champ du combat qu'est le pardon du brave ; c'est au nom de la patrie que Charles pardonne au meurtrier de son frère. Que le ciel épuise sur moi seul sa colère, pourvu que mon pays soit libre, pourvu que l'Anglais, vaincu par nos armes, aille porter dans ses marais le deuil et la honte d'une défaite ! Que je périsse, pourvu qu'en mourant mes derniers regards voient les triomphes de la patrie sur une odieuse rivale, et les trophées de la victoire s'élevant sur les débris de sa puissance abattue ! »

Alors Charles, se tournant vers les jeunes fils du duc d'Orléans : « Princes, leur dit-il, c'est à vous que la patrie, c'est à vous que tous les Français s'adressent en ce jour : et vous aussi, abjurez de légitimes ressentiments ; et vous aussi, immolez à la cause publique une trop juste douleur. Que cet amour du pays, qui a coulé dans vos veines avec le sang de Charles V, se réveille aujourd'hui ; sacrifiez votre vengeance aux prières de la France. »

A ces paroles, les jeunes princes, émus encore par l'image sanglante de leur père égorgé, ne répondirent d'abord que par des larmes; enfin, pressés par les sollicitations de Charles, ils répétèrent les paroles de clémence qu'on leur avait dictées. Alors le roi, s'adressant au duc de Bourgogne :

« Allez, prince, lui dit-il, allez, la patrie vous appelle; allez mériter par une glorieuse valeur le pardon qu'elle vous accorde. Mais, si un jour cette détestable ambition, qui, dans nos discordes civiles, a commis tant de forfaits, vous armait encore contre ceux à qui vous avez ravi un père, songez-y, prince, il est un vengeur des crimes; il est un bras qui ne redoute ni les armes ni la puissance, qui frappe le méchant au sein du succès, et dont on

ne saurait fuir les traits inévitables. C'est à lui que sera confiée la vengeance; c'est lui, prince, dont les coups invincibles atteindront le coupable. » C. R.

Collége royal de Bourbon, 1822.

X

JEAN HUSS AU CONCILE DE CONSTANCE.

(1414 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Excommunié par le pape Alexandre V, Jean Huss en appela au concile de Constance, et s'y rendit avec un sauf-conduit de l'Empereur. Là, déclaré hérétique, il refusa de se rétracter, malgré les menaces qu'on lui faisait de le livrer au bras séculier.

Il voit autour de lui bien des passions animées à sa perte : est-il donc au milieu d'une assemblée d'évêques réunis pour pacifier l'Église?

Quel est son crime ? Il a attaqué les vices du clergé, les excommunications, les indulgences ; il a voulu que l'Église fût à la fois plus sévère dans ses mœurs, et plus libre dans sa doctrine. Si c'est un crime, qu'on le punisse.

Mais ne serait-ce pas que, sous le nom de l'Église, on défend des abus invétérés et une puissance temporelle que Dieu n'a point donnée à ses ministres ? S'il en est ainsi, est-ce à lui de se rétracter ?

On menace de le livrer au bras séculier. Au mépris du sauf-conduit de l'Empereur, on peut violer en lui les droits les plus sacrés; il est prêt à tout accepter, même la mort. Son juge n'est pas sur la terre, mais au ciel.

DÉVELOPPEMENT.

Messeigneurs,

Je savais que c'est le destin des apôtres de la vérité de souffrir la persécution pour elle ; je savais que se consacrer à la vérité, c'est dévouer son âme à toutes les humiliations, son corps à toutes les tortures : je le savais, et certes, je ne l'aurais pas su par l'exemple des autres, que je l'aurais bientôt appris par ma propre expérience. Grâce au ciel, j'ai déjà mérité de porter ma croix ; la haine et l'ingratitude ne sont pas nouvelles ; les menaces, les injures, les outrages ne peuvent ni m'abattre, ni m'étonner ; ce qui m'étonne, messeigneurs, et ce qui m'accable, c'est d'entendre ces outrages et ces menaces dans des bouches d'où ne devraient sortir que des paroles de charité. Oui, voilà, je l'avoue, la plus cruelle de toutes les épreuves par où j'ai passé jusqu'ici, celle surtout à laquelle j'étais le moins préparé. Lorsque le pape eut lancé ses foudres sur moi, je n'hésitai pas à en appeler au concile. Ah ! j'ignorais ce que c'était qu'un concile. Dans ma simplicité, je me représentais une assemblée de justes,

étrangers à toutes nos passions humaines ; des prêtres et des vieillards, des hommes deux fois épurés par cette vertu d'un divin caractère et cette autorité de la vieillesse qui est, elle aussi, un sacerdoce. Je me les figurais unissant leur sagesse et leur expérience, pour découvrir les plaies de l'Église, et pour y apporter le remède, et je me disais : « J'irai, je paraîtrai au milieu des sages et je les prendrai pour mes juges. J'ai pu me tromper, étant homme ; ils excuseront ma faiblesse et éclaireront mon ignorance. Surtout ils comprendront que la violence ne persuade jamais, que, d'ailleurs, si elle peut briser une volonté faible, elle est impuissante contre une âme énergique et libre, et ils emploieront à mon égard d'autres arguments que l'anathème. » Triste surprise ! douloureux étonnement ! J'arrive, on m'insulte, on me menace ! je venais chercher des juges, je ne trouve que des persécuteurs ! Où donc sont les prêtres de Jésus-Christ ? où donc est l'Esprit divin, esprit d'intelligence et d'amour qui ne doit vouloir qu'une chose, la paix ! qui ne doit rechercher qu'une chose, la vérité !

La vérité ! voulez-vous enfin l'entendre, messeigneurs ? Eh bien ! je vais vous la dire. Je vais moi-même vous faire connaître le fond de mon âme, vous raconter l'histoire de ma vie. Écoutez-moi et prononcez après votre sentence. Du jour où la voix secrète de la grâce, parlant de plus près à mon cœur, vint m'appeler au service du divin maître, je me demandai avec terreur quels allaient être mes nouveaux devoirs, et si ma faiblesse n'en serait point accablée. Je crus que les vrais modèles des ministres de Dieu, nommés par un évêque ou un pape, c'étaient les ministres choisis par Dieu lui-même autrefois. Je me mis donc à étudier la vie de ces hommes, qui, après avoir reçu la bonne nouvelle de la bouche même de Jésus-Christ, la portèrent dans tout l'univers : ne fuyant point les grands et les heureux, mais allant au-devant de toutes les misères ; plaidant partout la cause du pauvre contre le riche, de l'esclave contre le tyran, et, au milieu d'un monde corrompu, offrant partout ce spectacle nouveau d'une pauvreté libre et fière, plus forte que les vices qu'elle dédaigne, que les supplices qu'elle brave ! Puis, secrètement effrayé de cette perfection plus qu'humaine, je me demandai si cette vertu était encore sur la terre, et si le prêtre d'aujourd'hui ressemblait à l'apôtre des anciens jours. Mais quoi ! quel changement ! je vis des hommes superbes, vrais rois du monde, dont ils partagent tous les infâmes plaisirs. Je les vis, du haut de leur fastueuse opulence et de leur honteuse corruption, prêcher la pénitence à des malheureux qui mouraient de faim. Alors, je l'avoue, je ne pus contenir mon indignation. « Misérable, dis-je au prêtre infidèle, tu

parles comme l'apôtre, et tu as le cœur du pharisien. Commence par prêcher d'exemple : donne ces scandaleuses richesses aux malheureux auxquels elles appartiennent, fais-toi pauvre, et viens alors nous parler de la pauvreté. » Je vis des ambitieux, oubliant que leur royaume n'est pas de ce monde, s'ériger en censeurs des rois, et, jaloux de leur pouvoir, tenir toujours la foudre suspendue sur quiconque osait se soustraire à leur joug. Je les vis couvrir du nom sacré de la religion leurs odieuses vengeances. « Quoi donc ! m'écriai-je alors, c'est au nom du Dieu de paix et d'amour que vous fermez aux vivants le sanctuaire, aux morts la tombe ! Je veux bien que vous ne frappiez que des coupables ; mais quoi ! Dieu est-il donc venu pour les justes ou pour les pécheurs? Soyez-en sûrs, lorsque le malheureux, courbé sous le poids de vos anathèmes, vient se traîner en gémissant au seuil de vos temples, et que, repoussé par vos portes d'airain, il adresse au Seigneur sa repentante prière, le jugement de la terre est toujours rayé dans le ciel. » Enfin, je vis des imposteurs qui trafiquaient de Dieu lui-même, pesaient les crimes, pesaient l'or et vendaient le ciel aux plus offrants. « Ne les croyez pas, m'écriai-je, peuples, ne les croyez-pas. Le Dieu qui a laissé tant de terribles sentences sur les puissants du monde, ne leur vend pas son royaume. Il est le Dieu du pauvre et ne peut être fléchi que par les pleurs. » C'est ainsi que je voulus briser le veau d'or, chasser les profanateurs du temple, et ne laisser dans le sanctuaire, dépouillé de ces vains ornements, que la croix de bois et l'autel de pierre, avec la majesté de mon grand Dieu ! Messeigneurs, vous savez les crimes, punissez maintenant le criminel.

J'entends que l'on m'accuse d'opiniâtreté et d'orgueil. « Oses-tu bien, me dit-on, seul et sans appui, opposer ta faible raison à l'infaillible autorité de l'Église? Qui penses-tu persuader ? que diront les hommes, quand ils verront, d'un côté, tant d'illustres prélats, de l'autre, un moine indocile? » Messeigneurs, je l'avoue, cette seule pensée m'a longtemps effrayé moi-même. Elle m'aurait peut-être même fait rétracter, si je ne m'étais dit que Dieu, qui se plaît à choisir, parmi les humbles et les ignorants, l'instrument de ses miséricordes, pouvait bien se servir d'un moine pour faire connaître la vérité. Peut-être les hommes penseront-ils comme moi, et ne jugeront point de la question d'après l'autorité des parties ; peut-être se demanderont-ils seulement quel motif a pu animer son unique défenseur et ses nombreux adversaires. Et alors, messeigneurs, ils verront, d'un côté, il est vrai, un simple moine, mais un moine désintéressé ; de l'autre, d'illustres prélats, mais tous juges dans leur propre cause ! Le moine qui attaque

l'excommunication, qu'a-t-il contre elle, sinon l'indignation d'un cœur vertueux, qui ne peut souffrir que des hommes se proclament les vengeurs de Dieu ? Quant aux prélats qui la soutiennent, ils défendent le principe qui met à leurs pieds tous les trônes, qui les fait eux-mêmes suzerains du monde, avec les rois pour vassaux. Le moine qui attaque les indulgences, par quoi est-il animé, sinon par la ferveur d'une âme généreuse, indignée d'un honteux trafic ? Quant aux prélats qui les soutiennent, ils défendent le principe qui met dans leurs coffres les trésors de la chrétienté, et leur donne l'Europe pour tributaire. Que si, en effet, messeigneurs, les hommes pensent à toutes ces choses, croyez-vous qu'ils me conseillent de me rétracter ? ils me diront : « Meurs plutôt, et par ta mort consacre la vérité ! »

Messeigneurs, je comprends ce muet langage ; je lis ma sentence sur vos fronts. J'avais cru, je l'avoue, qu'à défaut de justice pour le prêtre innocent, on aurait au moins du respect pour le sujet couvert de la protection de l'Empereur. Mais quoi ! quand l'Église méconnaît l'autorité de Dieu, reconnaîtra-t-elle celle de César? Non, non : violez les droits les plus sacrés, ce n'est pas à moi de m'en étonner ou de m'en plaindre ; vous demandez votre victime, la voici ! Prenez mon corps, il vous appartient, je ne songe même pas à le défendre. Il me suffit d'avoir sauvé de vos embûches mon âme libre et indépendante, qui, à ce moment même, proteste contre vos cruautés, et, comme autrefois elle en appela du pape au concile, elle en appelle du concile à Dieu. Mon Dieu ! mon Dieu ! reconnaissez-vous votre Église telle que l'a faite leur orgueil ? Autrefois, lorsque le coupable, poursuivi par la justice des hommes venait se réfugier dans vos temples, votre Église prenait sous sa garde le suppliant qui embrassait l'autel. Aujourd'hui, lorsque l'innocent vient implorer ce droit d'asile, votre Église elle-même signale et livre à la haine de ses ennemis l'infortuné vainement abrité par l'ombre du sanctuaire. Seigneur, vous qui voyez ces affreux désordres, et qui savez que j'ai voulu y remédier, ne permettez pas que ma mort interrompe l'œuvre commencée ; donnez des successeurs à Jean Huss ! Dieu m'a entendu ; ils viendront, ils viendront ! et maintenant je puis mourir. Prenez mon corps, brûlez-le, jetez mes cendres aux vents ; cette poussière sera féconde ! Ils viendront, ils viendront ! Après avoir rendu au Seigneur ses temples purifiés, à l'Église sa doctrine des premiers jours, ils se souviendront des martyrs !

L. M.

Lycée Charlemagne, 1848.

XI

DUNOIS A CHARLES VII, POUR LE DÉTOURNER DE SE RETIRER DANS LE MIDI.

(1429 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Indigné du déshonneur qu'on propose à son roi, il quitte Orléans assiégé; il a traversé les lignes anglaises; il vient conjurer Charles VII de ne point désespérer de son royaume et de sa gloire.

Il lui représentera les dangers de cette résolution : elle découragera les Français fidèles, et augmentera la confiance des ennemis, qui, maîtres d'un passage sur la Loire, le poursuivront dans sa retraite.

Le péril est grand; mais un roi, un roi de France, doit-il céder à la fortune et fuir devant les Anglais?

Orléans n'est pas encore en leur pouvoir, et il retourne le défendre. Il lui fera pressentir que c'est là que les ennemis doivent échouer.

Si les secours humains lui manquent, qu'il en attende du Dieu de Clovis et de saint Louis.

DÉVELOPPEMENT.

Sire, je combattais sous les murs d'Orléans, je défendais, au péril de mes jours, ce dernier boulevard des provinces de la Loire, quand j'appris que d'indignes citoyens vous conseillaient d'abandonner et cette ville et ces provinces longtemps défendues par notre courage. A cette nouvelle, je l'avoue, je n'ai plus vu que le danger de vous laisser à la merci d'aussi lâches conseillers : j'ai quitté Orléans, j'ai traversé les lignes anglaises, j'ai tout bravé, pour venir vous conjurer de ne point désespérer encore de votre royaume et de votre gloire. Écoutez-moi, sire : quand, au prix de mon sang, j'ai cherché à parvenir jusqu'à vous, peut-être ai-je le droit de vous parler avec franchise.

On vous trompe, sire; et tous vos conseillers sont aveugles ou perfides. On veut qu'abandonnant le Berry, la Touraine, l'Orléanais, vous alliez vous ensevelir au fond de nos provinces méridionales. C'est une retraite, dit-on : non, c'est une fuite, et une fuite honteuse qui va consommer votre ruine. Est-ce donc en les abandonnant, que vous défendrez vos provinces? Si l'on vous avait dit : « Renoncez au royaume de vos ancêtres; livrez-le à l'Anglais; peut-être Bedford vous laissera-t-il quelque apanage,» vous eussiez frémi, sire; vous eussiez chassé loin de vous ceux qui vous osaient conseiller une lâcheté. Eh bien! ce qu'on vous propose aujourd'hui est aussi lâche et aussi dangereux. Vous iriez vous cacher dans le midi de la France, et pourquoi? L'ennemi

est-il déjà maître d'Orléans? Sire, j'y ai laissé Lahire et Xaintrailles. A-t-il passé la Loire? A peine ose-t-il espérer de pouvoir entamer les provinces défendues par cet impénétrable rempart, et ce qu'il n'ose espérer, vous-même le lui abandonneriez sans combat, sans défense! Eh! que diront les Français, quand ils vous verront fuir devant l'ennemi et les laisser à sa merci? Que diront tant de villes sur lesquelles flotte encore l'étendard de la France? Iront-elles attendre du secours d'un roi fugitif et exilé? partout entourées d'Anglais, résisteront-elles? Ah! croyez-moi, si Bedfort pouvait entendre les conseils qu'on ose vous donner, avec quelle ardeur il demanderait au ciel de vous les faire adopter! Bientôt, franchissant la Loire, maître, sans combat, de nos provinces centrales, c'est alors sans doute qu'il pourrait à bon droit donner à son pupille le titre de roi de France, tandis que l'héritier de nos rois, exilé au milieu de ses États, irait mendier les secours de quelque vassal, et attendre d'un duc ou d'un comte les moyens de reconquérir l'héritage de ses pères. Le Rhône vous défendra-t-il donc mieux que la Loire? L'Anglais est aujourd'hui sur les bords de ce fleuve, il menace la Touraine; dans trois mois, si vous fuyez sans combattre, dans trois mois il menacera le Dauphiné. Où fuirez-vous alors? où trouverez-vous un asile? On verra l'héritier de Clovis et de Charlemagne réduit à défendre quelques gorges de montagnes, seuls restes de son puissant empire, ou allant montrer aux nations voisines le spectacle d'un roi chassé et détrôné! Non, sire, croyez-moi: je vous parle ici plus en soldat qu'en courtisan; défendez les rives de la Loire. Si Dieu veut encore nous abattre, au moins faites payer cher aux Anglais leurs victoires et leurs triomphes. Bedfort est-il maître de l'Orléanais: défendez la Touraine; la Touraine est conquise: le Berry réclame votre bras. Ne cédez point un pouce de terre qu'il ne soit arrosé du sang anglais, dussiez-vous y mêler le vôtre. Trop longtemps l'ennemi a pu vous nommer le roi de Bourges; soyez enfin le roi de France! Allez demander compte à l'Anglais de ses mépris et de ses outrages. Aussi bien, sire, n'est-ce point par des fêtes et par de vains tournois que vos ancêtres savaient réparer leurs malheurs, et rendre à la patrie sa gloire et sa puissance. La France vous cherche à la tête des armées, et s'étonne que le petit-fils de Charles V voie patiemment ses provinces dévastées par d'odieux usurpateurs; vengez-vous enfin, vengez-vous; vous-même, passez la Loire et allez défier ces vainqueurs insolents: partout vous trouverez des bras prêts à s'armer pour vous: partout les Français reconnaîtront les bannières de la France. C'est là que vous appellent et la gloire et l'honneur;

mais non point dans le Midi, où vous ne trouverez que honte et regrets. En vain l'ennemi vante ses succès : croyez qu'il vous craint ; croyez qu'il sait ce que peut un jeune roi appelé par les vœux de la France entière. Eh ! quel temps choisissez-vous pour désespérer de la patrie ? Quoi ! quand l'Auvergne, le Dauphiné, la Gascogne, la Guyenne s'arment pour vous et se lèvent toutes contre l'ennemi commun, quand le duc de Bretagne va bientôt marcher avec vous, quand le duc de Bourgogne sépare ses troupes des troupes anglaises, et semble oublier sa haine à la vue des malheurs de la maison royale, Charles désespère et se prépare à fuir ! Croyez-vous donc que Dieu nous ait déjà condamnés ? Non, je ne le puis croire : la monarchie française est impérissable, et bientôt la main du Tout-Puissant va l'arracher à l'abîme, et la relever plus grande et plus glorieuse. Orléans n'est point encore pris, je retourne le défendre, et, si j'en crois mes pressentiments, c'est là que Dieu va borner les prospérités de l'ennemi. Bientôt, croyez-moi, vous apprendrez la délivrance d'Orléans, la défaite des Anglais, et les bords de la Loire délivrés de leur aspect odieux. Dieu a pu vouloir éprouver la France, sire ; acceptons cette glorieuse épreuve, et répondons aux desseins de la Providence. Songez à la gloire qui vous attend dans la postérité, quand on dira : « Charles trouva son royaume en proie à l'Anglais, ses provinces dévastées, sa capitale soumise à un usurpateur, et Charles ne désespéra pas de la patrie. » Songez à Dieu qui vous contemple, et qui, si nous ne nous abandonnons nous-mêmes, va peut-être nous prêter bientôt sa force miraculeuse. Oui, j'aime à le croire, Dieu ne nous a réduits à d'aussi tristes nécessités, que pour faire éclater plus hautement sa puissance divine ; Dieu nous a retiré les appuis humains ; Dieu va venir. Hâte-toi, jour heureux qui dois venger et délivrer la France ! Nous irons, sire, nous irons ; et bientôt l'Anglais tombera devant vous, et Paris recevra son roi légitime, et la monarchie de Clovis recommencera le cours de ses glorieuses destinées.

S. M. G.

Collége royal de Henri IV, 1820.

XII

LES GRECS A COSME DE MÉDICIS.

(1460 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Les barbares de l'Asie règnent dans la ville de Constantin. Mahomet détruit les monuments de la Grèce, renverse les temples, ou les consacre à son prophète. Nous emportons sur une terre étrangère notre culte et les écrits immortels de nos aïeux.

L'Italie, encore maîtresse du monde par la religion, doit accueillir des chrétiens échappés au glaive des infidèles.

Voici les ouvrages du siècle de Périclès. Le génie de nos grands hommes trouvera en Occident des protecteurs et des rivaux ; il devra tout aux Médicis.

Les lettres nous consoleront de l'exil. Heureux, si nous étions vengés, et si l'Europe nous rendait notre patrie !

DÉVELOPPEMENT.

Constantin n'avait plus de successeur ; la croix et le trône héréditaire venaient de tomber d'une même chute, et le Turc avait posé ses armes dans le palais des empereurs. De longs désastres avaient précédé cette grande infortune. Depuis longtemps, il semblait que le génie de la Grèce se fût endormi au sein de ses triomphes ; et l'on eût dit que, rassasié de gloire, il s'était retiré de l'empire, pour suspendre l'antique cours de ses belles destinées. Les Grecs, comme s'ils eussent oublié Marathon, avaient plus d'une fois reculé devant les multitudes armées de l'Asie. A des victoires impunies avaient succédé d'autres victoires, et leur fortune changée n'avait plus de retour. Souvent Constantinople avait vu de ses murs la flamme ennemie ; heureuse encore, si elle n'eût assisté qu'au ravage de ses campagnes et à une désolation déjà si voisine ! Depuis longtemps, en butte à la terrible fécondité de l'Asie, il lui avait fallu soutenir sans cesse l'effort toujours nouveau de ces inépuisables générations. Enfin, les temps étaient venus où elle ne devait plus être la ville de Constantin.

Toutefois, dans les derniers efforts de sa malheureuse lutte, elle sembla retrouver son antique grandeur ; et, avant de tomber dans la triste obscurité où elle allait disparaître aux yeux du monde, elle brilla d'un merveilleux éclat. Ses derniers jours, prolongés par son courage, furent glorieux ; le souvenir en fut longtemps funeste à ses ennemis, et dans sa chute même, elle se fit des droits à l'admiration. Peut-être eût-elle été redevable à son empereur,

d'une seconde naissance, si, pour l'arracher à l'Asie, il avait suffi de la valeur et des plus héroïques vertus; son nouveau Constantin trouva la mort sous les murs qu'il ne pouvait plus défendre; il n'avait pas voulu survivre à l'empire.

Le jour était arrivé où les Grecs, peuple désormais sans patrie, s'étaient exilés à travers le monde. Devancés par le déplorable bruit de leurs malheurs et de leurs derniers efforts, ils devaient trouver une digne hospitalité. L'Italie allait s'ouvrir à leurs infortunes. A Florence, il était un homme digne de les accueillir: c'était Cosme de Médicis qui, préludant à la gloire de son nom, et déjà appelé par ses concitoyens le Père de la patrie, devait recevoir de la reconnaissance d'un peuple fugitif de nouveaux titres auprès de la postérité. Conduits par la renommée de ses vertus et de sa bienfaisante puissance, les députés des Grecs se présentent à lui, et l'un d'eux lui parle en ces termes :

« Prince, le bruit de nos malheurs nous a sans doute précédés en Italie ; déjà, sans doute, la chute de l'empire grec a retenti dans tout l'Occident. Vous savez les redoutables assauts de l'Asie entière soulevée contre lui, et la triste impuissance de ses derniers efforts. Les barbares règnent dans la ville de Constantin. En vain nous avons lutté contre une fureur toujours nouvelle, en vain nous avons voulu défendre le bel héritage de nos aïeux : nos jours de gloire étaient passés, et le génie de Constantinople s'était retiré devant Mahomet. Il n'est plus, ce puissant empire avec lequel Rome autrefois partagea ses destinées et sa grandeur, lorsqu'aux temps de ses prospérités elle ne put suffire au monde soumis à ses lois, et voulut être représentée dans un lointain univers. Comme elle, il fut longtemps redoutable aux nations; comme elle, il vit dans ses murs les rois vaincus orner le triomphe de ses citoyens; comme elle enfin, il reçut le tribut de tous les peuples. Et maintenant il n'est plus! nous avons vu son dernier jour. Rome, foulée par les hordes du Nord, et voyant s'évanouir devant elle la force et la gloire de ses armes, eut du moins cette consolation dans sa grande infortune, qu'elle ne tombait pas tout entière et qu'elle allait se relever en Orient. Elle s'y réfugia avec son antique splendeur, jusqu'à ce que, rappelée bientôt à de nouvelles destinées, elle vint reprendre le sceptre du monde et commencer une nouvelle éternité. Mais à qui Constantinople pouvait-elle léguer l'héritage de ses trophées? où pouvait-elle aller renaître à la gloire des combats? Ce n'est plus par les armes qu'elle est la sœur de Rome ; et le Capitole n'est plus le temple de la guerre : elle a vu le dernier de ses exploits, et ses armes n'auront plus retenti depuis le jour où elle a suc-

combé sous les musulmans, où Mahomet s'est assis sur le trône des empereurs.

« Ah! pourquoi la pitié cruelle de nos ennemis nous a-t-elle épargnés? Pourquoi leur terrible clémence a-t-elle voulu que les Grecs survécussent à la Grèce? Heureux ceux qui ont obtenu la mort sous les murs de Constantinople! Comme nous, ils n'ont pas assisté au triomphe de l'infidèle; comme nous, ils ne se sont pas écriés sur une terre étrangère : « Patrie des Grecs, où es-tu? » Leurs yeux expirants se sont levés sur nos temples encore debout : alors des chants impies ne retentissaient pas dans la maison du Seigneur.

« Auguste Sainte-Sophie, nous avons vu ton antique croix précipitée, traînée dans la poussière, et le croissant briller à la place où elle se présentait entre la terre et le ciel. Nous avons vu finir tes honneurs, et commencer tes profanations. Le temple de Jésus-Christ est maintenant la mosquée du prophète. Jetés au milieu de nos campagnes désertes, nous avons regardé une fois encore ces murs où sont les cendres de nos pères, où nous sommes nés, et que nous ne devions plus revoir! Nous leur avons dit un dernier adieu. Prêts à partir pour un éternel exil, nous avons porté nos yeux sur le monde; les débris d'un grand peuple lui demandaient l'hospitalité. Nos regards se sont tournés vers l'Occident; nous nous sommes rappelé l'antique alliance de l'Orient et de l'Italie. Nous avons pensé que nous y trouverions encore des frères, et, si la gloire de nos armes ne devait pas obtenir un refuge, il est une autre gloire de notre pâtrie que l'Italie seule est digne de recueillir, et dont nous venons lui offrir l'héritage. Nous emportons avec nous notre culte et les écrits immortels de nos aïeux. Ce sont des trésors que n'a pas su nous envier la brutale ignorance de nos vainqueurs : ils ont cru que, pour anéantir notre gloire, il suffisait de renverser les statues de nos grands hommes, de faire disparaître de la terre les monuments de nos arts, comme si les trophéss de la Grèce n'étaient que de pierre et de marbre! comme si son antique génie devait, avec ses murailles, tomber aux mains de Mahomet!

« L'Italie est encore maîtresse du monde, elle n'a fait que changer de sceptre; reine autrefois par les armes, aujourd'hui par la religion, tous les peuples chrétiens sont ses alliés et ses enfants : leurs infortunes sont les siennes; c'est une plaie de la commune patrie. Comme une mère attentive, elle a dû s'éveiller au bruit de nos premières douleurs, nous tendre les bras et nous appeler dans son sein; nous avons dû venir y chercher des secours et des consolations. Chrétiens, recevez des chrétiens

échappés au fer de l'infidèle; Dieu vous en fait un devoir, et ce devoir si doux est une vertu qu'un jour il n'aura pas oubliée. Nous pourrons attirer sur vous sa bénédiction: il écoute la prière du malheureux. Écoutez un peuple fugitif; accueillez nos grands hommes: ils s'exilent avec nous; ils vivent dans leurs ouvrages, et nous vous les apportons, ces ouvrages, vainqueurs des temps et des révolutions. Partagez la gloire qu'ils font rejaillir sur nous; donnez droit de cité aux grands hommes d'Athènes. Voici les écrits du siècle de Périclès et l'immortel génie de notre antiquité. Voici cet Homère, le prince des poëtes, le chantre des vieux temps de la terre et de la chute antique d'un puissant empire. Il a dit Hector, et son inutile valeur, et les derniers jours de Troie, et les Troyens sans patrie. Voici cet Hérodote, ce Xénophon, ce Thucydide, dont les impérissables écrits nous rendent le passé, et qui, malgré les siècles, perpétueront leur gloire dans l'avenir. Voici ce Pythagore, qui transporta dans la Grèce la sagesse d'un pays étranger. Voici cet Eschyle, ce Sophocle, cet Euripide, qui ont fait pleurer à la Grèce assemblée des malheurs qui n'étaient plus, alors que, pour verser des larmes, il ne lui suffisait pas de porter ses yeux sur elle-même.

« Nous déposons devant vous les beaux monuments de notre patrie. Partagez avec nous notre glorieuse antiquité. Elle secondera ce réveil du génie dont les premiers élans ont déjà illustré l'Italie, et dont elle n'aura pas eu le premier honneur. Que les muses grecques et les muses latines se réunissent à Dante, à Pétraque, à Boccace, et préparent avec eux les beaux jours d'un nouveau siècle de Périclès !

« Ah ! pourquoi ne sont-ils plus, ces temps de glorieuse mémoire, où les chrétiens s'armaient pour des chrétiens, où les hordes de l'Orient étaient refoulées dans leurs déserts, et fuyaient loin de nous en accusant leurs dieux vaincus ? Que les rois de l'Europe ne suspendent-ils leurs querelles impies, pour réserver à la terre sainte un sang chrétien, qu'ils ne versent pas pour Jésus-Christ et ses fidèles ? Que ne se réunissent-ils, comme autrefois, sous la même bannière pour la défense de leurs frères et de la foi ? Les guerres européennes sont des guerres civiles; ce n'est qu'en Orient qu'on peut aujourd'hui porter sans crime le fer et la flamme; ce n'est qu'en Orient qu'il est des ennemis. Et s'arma-t-on jamais pour une plus juste cause ? Le sang chrétien a coulé à Constantinople, il y coule encore en ce moment. Tous les enfants du Seigneur n'ont pas obtenu l'exil.

« Guerriers chrétiens, puissiez-vous nous réserver vos triomphes ! Mais, si l'Europe reste insensible à notre douleur, si l'Asie

s'est impunément débordée sur elle, et si Constantinople nous est enlevée sans retour, les lettres nous consoleront de l'exil; notre patrie n'est pas perdue pour nous tout entière; elle est aussi dans les écrits de nos aïeux. Nous y reverrons Athènes, et Sparte, et Thémistocle, et Léonidas. Nos cœurs tressailleront encore à ces noms sacrés que n'a pas anéantis Mahomet; et, bannis du sol antique de nos pères, nous retrouverons quelquefois les douces illusions de la patrie. Nous irons vivre avec eux dans le passé, puisque l'Asie impose ses caprices à la terre des Grecs, puisque les plaines de Marathon sont aujourd'hui des champs de servitude, puisque le nom de Léonidas va être effacé des Thermopyles.

« Dieu puissant! toi qui as remis le sceptre du monde à l'Italie, puisque nous nous sommes approchés du trône que tu t'es choisi sur la terre, écoute le premier des vœux que nous venons y déposer. Si, pour accomplir tes décrets éternels, tu laisses triompher le crime heureux aujourd'hui, que nos disgrâces s'accomplissent! Mais, si son triomphe doit finir sur la terre, si tu permets un jour à la Grèce de renaître et de secouer le joug de ses profanateurs, qu'elle soit encore le pays de la gloire et de la liberté, qu'elle soit encore la Grèce; et que nos fils, rendus à la terre de la patrie, puissent enlever nos cendres à leur exil, les emporter avec eux et les mêler dans un même tombeau avec celles de leurs nouveaux Miltiades! E. B.

Collége royal de Bourbon, 1821.

XIII

LES SUISSES A CHARLES LE TÉMÉRAIRE.

(1476 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Ils s'étonneront que Charles leur déclare la guerre; ils ne l'ont pas provoquée. Renfermés dans leurs montagnes, ils n'outragent pas les princes; ils respectent leur autorité, sans porter envie à leur opulence.

Si Charles cède au désir des conquêtes, qu'il cherche d'autres terres à soumettre. Des monts couverts de neige et des troupeaux ne doivent pas tenter son ambition : toutes leurs richesses rassemblées ne valent pas les brides de ses chevaux et les éperons de ses cavaliers.

Ils lui offrent de réparer les torts dont il se plaint, de renoncer pour lui à l'alliance de tous les princes, même à celle de la France, si elle lui fait quelque ombrage.

Mais, quand ils auront satisfait à l'honneur, que Charles ne prétende

rien de plus, et qu'avant de les attaquer, il songe à la maison d'Autriche humiliée et aux victoires mêmes des Français, aussi désastreuses pour la France que des défaites.

DÉVELOPPEMENT.

Prince, on dit que tu veux nous faire la guerre ; toi-même, tu lèves des soldats, tu rassembles des armées et ordonnes des marches : à voir tes travaux immenses, on croirait que tu vas envahir le monde ; et c'est nous seuls que tu menaces, nous, les plus pauvres, nous, les plus justes, nous, les plus braves de tous les peuples ! Parle, t'avons-nous offensé ? avons-nous insulté ta puissance, soulevé tes provinces, outragé tes alliés ? Grâce au ciel qui nous a séparés du reste du monde, nous sommes étrangers aux rois, aux cours et à leurs intrigues. Renfermés dans nos montagnes, nous laissons l'Europe se déchirer et se détruire ; nous ignorions presque ton nom, quand tu méditais notre perte. Quoi ! parce qu'un marchand de notre pays prend querelle avec les gens de ton vassal, est-ce la peine de lever tant de lances, d'armer tant de brillants chevaliers, et d'épuiser tes richesses en vains appareils ? Quoi ! c'est là le noble motif qui t'entraîne, l'éclatante vengeance que tu poursuis ! quelques toisons de brebis, quelques laines de nos troupeaux, voilà l'objet des combats que tu prépares, le noble prix du vainqueur ! Le plus riche prince de l'Europe attaque la plus pauvre des nations, pour la plus vile et la plus misérable cause. Non, prince, nous ne te faisons pas cette injure. Nous le voyons, tu cèdes au désir des conquêtes ; tu crois qu'il est beau d'être appelé le Terrible ; tu veux combattre et vaincre à tout prix.

Mais quel est ce peuple que tu attaques, cette contrée que tu menaces ? y cherches-tu des richesses ? Grand Dieu ! auprès de tes trésors et de tes pompes, quelles richesses que des troupeaux et des chaumières ! la massue héréditaire, un arc, une flèche pour percer le vautour dans les airs et le tyran sur son rocher, voilà l'ornement de nos cabanes, la dot des épouses, le patrimoine des enfants ! Viens nous les arracher, si tu l'oses ; le reste n'a rien qui puisse enflammer ton ambition, et toute l'Helvétie ensemble ne vaut pas les brides de tes chevaux ni les éperons de tes cavaliers. Si tu as besoin d'exercer au dehors cette ardeur de conquête qui te dévore, assez d'autres contrées s'offrent à toi : ce n'est pas à nous à t'indiquer ce qu'il faut faire, ni à te désigner ta proie. Mais ouvre les yeux, vois l'opulence de tant de royaumes ; compare leur ciel avec le nôtre, leurs plaines avec nos monts, leurs cités, leurs palais avec nos bourgs et nos hameaux,

et choisis plus sagement, par ambition même. Mais, si tu ne veux que des périls, viens en Helvétie, Charles ; si tu ne cherches dans tes rivaux que du courage, viens encore en Helvétie. Des périls et du courage, c'est ce que nous avons à t'offrir, à t'opposer. Là, tu trouveras à chaque pas des rochers prêts à t'écraser, des lacs prêts à t'engloutir, des précipices ouverts sous les pas de tes chevaux, des neiges perfides, des glaces meurtrières ; là, des gorges profondes, où ton armée s'enfoncera sans retour, des défilés étroits, qu'à défaut d'hommes, un seul rocher, une chaîne tendue suffirait pour garder ; et, derrière ces retranchements de la nature, des hommes qu'elle a formés, hommes simples et libres comme elle, postérité de Guillaume Tell, espérance de la patrie. Quand un esclave de l'empereur Albert osa nous proposer la honte et l'infamie, une flèche lancée au cœur du perfide l'étendit dans la poudre, et tous les échos retentirent du cri de la vengeance. Charles, la même flèche est tirée contre quiconque l'imiterait ; tous les arcs sont tendus, tous les glaives aiguisés contre lui ; qu'il tremble ! il tombera à son tour, et les lacs de nos montagnes seront aussi son tombeau.

Toutefois, prince, nous aimons encore mieux la paix que les victoires, et nous sommes justes en même temps que braves : si tu te crois offensé, nous sommes prêts à tout réparer. Faut-il, pour te satisfaire, renoncer à nos alliés ? pour te prouver notre fidélité, devons-nous nous donner à toi seul et négliger tous les autres ? Faut-il rompre nos liaisons avec la France ? Ces sacrifices nous seront doux, s'ils t'apaisent. La honte, à nos yeux, n'est pas dans l'expiation d'une faute, elle est dans la faute seule. Peut-être un pareil langage t'étonne dans la bouche d'une nation qui se dit brave et invincible ; peut-être le prendras-tu pour de la peur et de la lâcheté. Détrompe-toi ; nous ne craignons qu'une seule chose, c'est de violer la justice. Ah ! ce serait bien plutôt à toi de craindre : combien doit-elle être redoutable dans les combats, une nation si scrupuleuse dans la paix ! combien son équitable modération doit-elle se changer en constance généreuse, en résistance inébranlable ! combien sont terribles des hommes dont la conscience double le courage, et qui se sentent armés pour la plus sainte des causes contre le plus impie des agresseurs ! Charles, nous t'offrons justice et réparation ; mais n'attends rien de plus. Là où l'honneur cesse, notre modération se tait. C'est à toi de voir si tu t'obstines à la guerre ; mais, une fois commencée, tu l'auras terrible, sanglante, immortelle ; tu l'auras telle qu'un peuple libre la fait aux tyrans, telle que l'éprouvèrent autrefois Albert vaincu, et dernièrement les Français vainqueurs, dans les

succès comme dans les revers toujours fatale pour toi, toujours désastreuse. Charles, ce n'est pas dans l'enfance d'une nation régénérée qu'on peut espérer de l'asservir; alors naissent, alors éclatent et l'héroïsme de l'indépendance et les miracles de la liberté. S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

XIV

PIERRE D'AUBUSSON A CINQUANTE CHEVALIERS QUI PARLAIENT DE SE RENDRE.

(1480 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Alors que l'impétueuse valeur et la fortune du sultan Mahomet II semblaient menacer toute l'Europe, le renégat Misha Paléologue alla mettre le siége devant la ville de Rhodes, où commandait le grand maître Pierre d'Aubusson. L'héroïque résistance des chevaliers tenait depuis longtemps en échec l'armée formidable des Ottomans, lorsqu'un dernier assaut, qui avait presque ruiné les fortifications de la place, répandit le découragement parmi plusieurs membres de l'ordre, la plupart Espagnols et Italiens, qui bientôt en entraînèrent d'autres avec eux. « On tint, dit Vertot, des conférences secrètes, dont le résultat fut que, puisqu'on ne pouvait plus sauver Rhodes, il n'était pas juste de sacrifier ce qui restait de chevaliers au désespoir du grand maître et d'un homme qui ne voulait pas survivre à la perte de sa principauté; qu'il fallait, malgré lui, sauver les chevaliers et les habitants par une honorable composition. Ces murmures et de si dignes projets passèrent bientôt jusqu'au palais. Pierre en fut averti : il fit appeler ces chevaliers et leur parla en ces termes... »

Il commence par leur dire que, si quelqu'un d'entre eux ne se trouve pas assez en sûreté dans la place, le port n'est pas si étroitement bloqué qu'on ne puisse trouver le moyen de l'en faire sortir; mais que, s'ils veulent rester, ils doivent renoncer à toute idée de se rendre.

Il leur rappellera alors le serment qui les engage, et auquel ils ont été jusqu'ici si glorieusement fidèles par la résistance héroïque qu'ils ont opposée aux ennemis du nom chrétien. Rhodes est le rempart de l'Italie et de la chrétienté. L'ordre doit tout entier s'ensevelir sous les ruines de la ville, plutôt que de la livrer aux Ottomans.

Il ajoutera que ce serait lâcheté, lorsque l'ennemi, partout repoussé, commence à perdre courage, de trahir les généreux efforts qu'ils ont faits jusqu'à ce moment.

Il finira en les exhortant à laver dans le sang des infidèles la tache qu'ils ont faite à leur gloire par un moment d'erreur.

DÉVELOPPEMENT.

Qu'ai-je appris, messieurs ? et de quel projet nouveau s'aviset-on aujourd'hui ? Au nom du ciel et de notre honneur, oublions qu'il en ait jamais été parlé. Vous tous ici rassemblés, je vous ai

tenus jusqu'ici pour braves chevaliers et fidèles chrétiens. Ne vous souvenez-vous plus de vous-mêmes ? Où est la foi jurée à Dieu et à son Église? Où est votre courage, déployé jusqu'à cette heure avec tant de honte pour l'ennemi et de gloire pour nous? Quand les princes chrétiens, touchés de nos malheurs et de notre constance, confièrent cette île à la valeur de notre ordre, nous engageâmes-nous à la défendre au péril de nos vies, ou à nous rendre, nous et notre place, à la première sommation d'un infidèle? Rhodes est le boulevard de l'Italie et de la chrétienté : nous avons juré de mourir pour la protéger; je la sauverai, ou j'accomplirai ma promesse en m'ensevelissant avec l'ordre entier sous les ruines de la ville.

Mais, grâce au ciel, le temps n'est pas venu de ne songer qu'à périr glorieusement. Pour moi, j'aurais cru plutôt qu'il ne nous restait qu'à espérer, et je ne sais de quoi je dois m'étonner davantage, ou du dessein honteux sur lequel vous avez pu hésiter un instant, ou du temps que vous aviez choisi pour y penser. Quoi ! c'est lorsque les Turcs, repoussés dans vingt assauts, ont couru vingt fois, à travers les champs couverts de leurs débris, chercher un refuge dans leurs vaisseaux tremblants, c'est alors que vous vous déclarez vaincus par ceux qui n'ont encore su que fuir devant vous, et que vous irez leur offrir l'empire d'une île dont ils s'éloignaient déjà avec terreur ! Encore un effort, un seul peut-être, et l'immortel honneur de cette guerre était à nous. Le courage des assaillants, si terrible, dit-on, dans le mouvement impétueux d'une conquête rapide, mais mal affermi contre une défense longue et opiniâtre, faisait place à l'impatience et au découragement. La chrétienté, attentive à cette lutte dont le succès fera sa sûreté ou ses périls, allait conspirer de ses richesses et de ses vaisseaux pour réparer nos pertes qui l'ont sauvée elle-même, et notre ordre illustré à jamais voyait tout ce que l'Europe a de jeunesse noble et courageuse briguer l'honneur de remplir nos rangs, et de succéder aux héros qui ont trouvé la mort dans la victoire.

Voilà ce que vous allez échanger pour l'esclavage chez vos ennemis, ou le mépris chez les chrétiens. Que pouvez-vous attendre en effet que le mépris, lorsque vous irez leur raconter comment vous n'avez pas su vous défendre contre un renégat et une troupe d'infidèles, et comment, en déloyaux chevaliers, vous avez abandonné votre chef à la vengeance des ennemis ? Car ne vous attendez pas que je me décide jamais à vous suivre : j'aime trop l'honneur pour être jaloux d'un reste de vie qu'il faudrait acheter au prix de ma gloire. Encore, si le bras vainqueur de Constan-

tinople s'était lui-même armé pour notre ruine ! quoique l'exemple d'un empereur expirant les armes à la main pour la défense du dernier reste de son empire nous eût impérieusement tracé notre devoir, cependant nous aurions pu céder sans trop de honte, et le nom du vainqueur aurait peut-être absous les vaincus. Mais un Misha ! un lâche transfuge de notre foi, qui va ramper là où dominaient ses ancêtres, et flatter des tyrans encore tout couverts de leur sang ! c'est là le noble guerrier à qui l'on parle de se soumettre ! c'est devant un apostat et un vil esclave que des hommes libres et chrétiens peuvent trembler !

Ah ! quand nous ne nous reposerions pas de la victoire sur nos courages, reposons-nous-en sur son impiété. Le Dieu qu'il a trahi, le Dieu que, dans sa rage, il voudrait anéantir aujourd'hui, ne permettra pas un triomphe qui serait un outrage à son nom. Déjà les victoires de deux héros chrétiens nous ont appris par un glorieux exemple que ces rapides vainqueurs de l'Asie pouvaient à leur tour être vaincus, et la Hongrie et l'Épire célèbrent les noms de Huniade et de Scanderberg, qui, les premiers, ont brisé l'orgueil de la puissance ottomane. Les Turcs sont-ils devenus plus terribles depuis leur défaite ? ou d'illustres chevaliers, dont tant d'exploits ont prouvé l'habileté et l'audace, valent-ils moins un jour de combat que des Épirotes à demi barbares ?

Marchons donc, mes amis, où Dieu et notre courage nous conduisent. Debout sur ces murs tant de fois préservés et bientôt sauvés à jamais par votre valeur, recevez les cohortes ennemies, non point avec de lâches prières, mais, comme il convient à des soldats et à des chrétiens, le glaive à la main, l'étendard de la croix déployé. Soyez toujours dignes de vous-mêmes, dignes de la religion qui vous a chargés de sa défense, et qu'une mort glorieuse ou une glorieuse victoire efface la tache faite à votre gloire par un moment d'erreur. Marchons aux remparts !

J. G. F.

École normale, 1821.

XV

UN VIEILLARD MAURE A ISABELLE LA CATHOLIQUE.

(1492 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Les Espagnols, en prenant Grenade, avaient assuré aux Maures leurs biens, leurs lois, leurs libertés et leur religion; mais ceux-ci, retirés dans

les montagnes des Alpujarras, devinrent l'objet d'une persécution cruelle. Un vieillard maure vient, au nom de ses concitoyens, exposer à la reine Isabelle les malheurs de sa nation.

Il supposera que la reine ignore les maux dont on accable une nation autrefois puissante, aujourd'hui vaincue. Isabelle est trop généreuse pour ne pas savoir que le malheur a des droits que la grandeur d'âme respecte toujours. Elle est trop sage pour méconnaître les services que peuvent rendre les Maures.

Il montrera les arts, les sciences, le commerce, les arts agricoles, tout ce qui rend un royaume florissant, cultivé par ses compatriotes avec honneur.

Et cependant on les persécute : on exige d'eux le sacrifice de leur religion; il dépeindra les tourments auxquels on livre les mahométans, à qui on veut faire abjurer le culte de leurs pères, comme si celui qui renie son Dieu pouvait jamais être un sujet fidèle !

Les mahométans implorent non pas la clémence, mais la justice d'Isabelle, et s'ils ne peuvent rien espérer d'une reine chrétienne, ils demandent qu'il leur soit permis de s'exiler d'un pays où leurs pères ont régné cinq cents ans.

DÉVELOPPEMENT.

Madame,

Les Maures opprimés dans les Alpujarras me députent auprès de Votre Majesté, pour l'informer des persécutions exercées contre eux au mépris de la capitulation de Grenade. Oui, madame, c'est en vain que Votre Majesté et son royal époux ont placé nos biens, nos lois, notre liberté, notre religion sous la sauvegarde sacrée de leurs serments et de leur autorité suprême. D'infidèles sujets, bravant les décrets de la couronne, aussi bien que les lois de l'humanité, ne craignent pas de trahir chaque jour la foi jurée en leur nom par leur souverain. Proscrits, fugitifs, traqués comme des bêtes fauves, nous espérions d'abord les fléchir en invoquant le respect des traités, les noms vénérés d'Isabelle et de Ferdinand. Vaine erreur ! les droits les plus sacrés, la garantie d'une parole royale ne sauraient nous servir de remparts contre la rage obstinée de nos implacables persécuteurs ; et Grenade vaincue se voit poursuivie jusque dans cet asile où les vainqueurs lui avaient promis une paix assez chèrement achetée. Quelle ressource nous restait-il dans notre infortune, madame, sinon d'implorer la protection de cette reine équitable et généreuse, qui n'a jamais refusé d'intervenir entre le puissant et le faible, entre l'oppresseur et l'opprimé ? Aujourd'hui donc, pour la seconde fois, nous sommes aux pieds de Votre Majesté ; non plus, comme naguère, pour y déposer les clefs de nos murailles, mais pour solliciter son appui contre des violences qui déshonoreraient son règne, si une âme comme la sienne pouvait les tolérer.

Hélas ! n'avons-nous point assez souffert, pour qu'aux tourments de l'exil on n'ajoute pas d'autres tourments? Ah ! je prends à té

moin quiconque aime son pays, quiconque a quitté le toit paternel pour n'y plus revenir, quiconque pleure la patrie absente, quiconque achève une vie d'amertumes loin des lieux où il a grandi dans la joie. Grenade, ville aux mille merveilles, Grenade, reine des cités, Grenade, patrie du Maure et son orgueil, Grenade, palais et tombeau de nos pères, nous t'avons dit un éternel adieu ! Tes mosquées, devenues muettes, ne répètent plus nos chants ; le lierre cache les murs de l'Alhambra désert. Mère désolée, tu ne vois plus s'avancer pour ta défense l'élite de ta jeune postérité. Et nous, vieillards glacés par l'âge, que la mort atteindra plus vite loin du soleil natal, en vain nous tendons vers toi nos mains défaillantes pour te demander une sépulture à l'ombre de tes sycomores ! Ah ! si nous sommes bannis de la cité de nos aïeux, s'il ne nous est plus permis de pleurer sur leurs tombes, qu'on nous laisse du moins cette liberté, cette religion, ces lois, seuls débris de leur héritage qui puisse nous consoler de l'exil et nous faire encore aimer la vie ! Vaincus, soumis, désarmés, qu'avous-nous fait pour mériter la persécution ? Est-ce donc un pur instinct de cruauté qui pousse ces hommes impitoyables à verser à flot le sang d'un peuple malheureux ? Je fais appel, madame, au noble cœur de Votre Majesté. Elle a vu Grenade heureuse et florissante ; elle l'a vue conquise et ravagée ; elle a vu ses infortunés habitants abandonner pour toujours les murailles où leurs pères avaient régné cinq cents ans. Hélas ! de telles vicissitudes, une telle catastrophe ne méritent que trop d'exciter sa pitié ! Reine intrépide et généreuse, votre persévérance, votre noble audace ont ouvert aux Espagnols les portes de Grenade. Il est digne de votre grande âme d'en protéger, après le triomphe, les malheureux défenseurs. Vous êtes victorieuse : vous serez compatissante ; et les Maures, secourus par votre bonté dans la retraite où les exila votre courage, s'étonneront de bénir la main qui ruina leur puissance.

Ces sentiments de générosité, madame, sont bien loin des âmes de nos persécuteurs. Du moins, que ne sont-ils animés pour les intérêts de l'Espagne du même zèle éclairé dont Votre Majesté a donné tant de preuves ? Ils n'arracheraient point à leurs travaux, pour les envoyer à la torture, des hommes dont les sueurs ont fécondé l'Espagne, dont la main a creusé ces sillons où croissent maintenant pour leurs vainqueurs les plus belles moissons de l'Europe. Ils ont tout oublié, madame ; ils nous oppriment, quand c'est à notre dépouille qu'ils doivent leur prospérité présente ; et ils semblent ignorer que notre travail peut la perpétuer ; que nous persécuter, c'est tarir pour l'Espagne les sources d'une in-

épuisable abondance ; que chaque supplice lui coûte autant de récoltes qu'il retranche d'années à nos vies. Votre Majesté est trop sage, madame, pour méconnaître, à leur exemple, les services que notre agriculture et ses secrets inconnus à l'Europe sont appelés à rendre encore à son royaume. Que dirai-je de ces autres arts, moins utiles sans doute, mais également dignes d'occuper un grand peuple, qui embellissent les cités ou charment les loisirs des hommes ? Les merveilles de Grenade sont présentes à la pensée de Votre Majesté. Ils sont notre ouvrage, ces monuments innombrables dont la splendeur et l'élégance seront l'étonnement des siècles futurs. Ce sont nos bras qui ont creusé leurs fondements. C'est l'industrieux ciseau de nos architectes qui a fait luire le jour à travers leurs tourelles de pierre. C'est leur main savante qui a distribué les ombrages de tant de jardins enchantés. Nous permettra-t-on de donner des rivaux à ces monuments de notre génie ? ou bien resteront-ils seuls dans l'avenir, pour reprocher à l'Espagne l'extermination de leurs auteurs ? Comme l'architecture, madame, la poésie a fleuri chez les Maures. Dès longtemps, nous avions connaissance de ces admirables monuments de l'antiquité grecque que la prise de Constantinople vient de répandre dans l'Europe. Dès longtemps, dans les écrits de ce peuple ingénieux, dans les travaux de ses philosophes, nous avions puisé ce goût des sciences exactes qui distingue notre nation, et trouvé le germe des découvertes qui l'ont illustrée. La philosophie, les sciences naturelles, les mathématiques, l'astronomie, la médecine, deux autres sciences enfin dont l'Europe n'a pas deviné peut-être les premiers éléments, la chimie et l'algèbre, ont pris naissance parmi nous, ou reçu de nos efforts une nouvelle direction et de rapides accroissements. Mais puis-je oublier la principale gloire de notre peuple, cette merveilleuse industrie, si ingénieuse dans ses procédés, si féconde dans ses résultats ; science qui semble n'avoir d'autres limites que celles du génie de l'homme ; art également propre à propager les inventions utiles et les merveilles créées par l'imagination de l'artiste ? Vous en avez vu les prodiges, grande reine, en entrant dans nos villes soumises. Vous avez vu se multiplier, presque sans le concours de l'homme, les étoffes d'or et de soie, les armes précieuses, les splendides parures ; et vous avez béni le succès de vos armes qui allait faire servir à la prospérité de votre royaume ces admirables découvertes. Madame, Votre Majesté, en nous accordant sa protection, s'assurera les moyens de réaliser ces grands projets. Délivrés de l'oppression par son intervention généreuse, les Maures reprendront le cours de leurs travaux accoutumés. Les métiers

seront tirés de l'abandon ; et le commerce, sillonnant les mers, ira porter les merveilles de l'industrie espagnole jusqu'à ces nouveaux continents qu'un audacieux navigateur promet à la Castille.

Puissent bientôt luire sur l'Europe entière ces jours de prospérité ! Mais j'en conjure Votre Majesté, madame, que son intervention soit prompte ; à cette condition seulement, elle peut être efficace. Déjà la rage croissante de nos ennemis fait redouter à nos malheureux concitoyens d'avoir songé trop tard à ce dernier refuge. Vous peindrai-je, madame, les horribles tortures que l'on imagine chaque jour pour contraindre un peuple infortuné d'abjurer la foi de ses pères ? ici, le poignard pénétrant dans les chairs des victimes et y creusant lentement d'affreuses blessures ; le plomb brûlant versé dans leur bouche et dans leurs narines ; là, un malheureux se débattant sous la tenaille des bourreaux ; cet autre, étendu sur le chevalet, appelant par ses cris la mort que lui refuse leur horrible prudence ? Que Votre Majesté contienne son indignation, madame. Elle n'a encore qu'une imparfaite idée de tant de barbarie. J'ai vu, madame, j'ai vu des femmes que leur faiblesse aurait dû protéger, à défaut de l'innocence qui ne protége personne, des femmes, dis-je, livrées aux mêmes tourments que leurs époux et leurs pères. J'ai vu couler dans les supplices le sang de vieillards courbés par l'âge, comme si on leur eût envié le peu de jours paisibles que la vie pouvait leur promettre encore. Voilà, madame, quel est aujourd'hui le sort d'une nation jadis florissante. Rien ne saurait ralentir le zèle forcené des hommes impitoyables qui prennent plaisir à la tourmenter. Chaque jour, chaque heure, voit se multiplier dans nos montagnes les monstrueux instruments et les raffinements inouïs de leur cruauté. Est-ce donc ainsi qu'ils nous feront aimer cette religion qu'ils prétendent nous imposer ? Quel prix attachent-ils à une abjuration arrachée par la torture, que la douleur seule prononce et que le cœur dément aussitôt ? Serait-ce qu'ils voient dans l'abandon de notre foi la garantie de notre fidélité à la couronne d'Espagne ? Votre Majesté, madame, est trop éclairée pour tomber dans une semblable erreur. Elle sait que l'homme assez vil pour trahir sa religion l'est assez pour trahir son souverain ; elle sait aussi, elle sait qu'on ne s'attache pas une nation en faisant violence à ses instincts les mieux enracinés, à ses sentiments les plus forts et les plus légitimes.

C'est animé de cette confiance dans la sagesse de Votre Majesté, madame, que je dépose à ses pieds les plaintes et les supplications des Maures opprimés. Je ne vous peindrai point les

cruelles angoisses dont ils sont déchirés dans l'attente de votre réponse. Ce n'est point votre clémence que j'invoque ; les Maures ne se sont point écartés un seul instant de l'obéissance jurée à leurs nouveaux souverains; et c'est faire injure à une âme vertueuse, que de chercher à émouvoir sa compassion, quand on peut faire appel à sa justice. Je me contente donc, madame, de diriger l'attention de Votre Majesté sur les traités où sont inscrits nos droits. La capitulation de Grenade garantit aux Maures leurs biens, leurs lois, leur liberté, leur religion. Votre Majesté vient d'apprendre comment ces conditions sont observées par les hommes inhumains et sans foi qui osent se dire ses fidèles sujets. Confiants dans son équité, nous ne craignons pas de recourir à elle contre la violation des traités que nous imposa le triomphe de ses armes. Si cependant nos espérances doivent être déçues, si notre religion nous ôte tout droit à la protection d'une reine chrétienne, alors, madame, nous réclamerons de la justice de Votre Majesté l'exécution d'un article de la même capitulation qui nous autorise à sortir de l'Espagne. Sans doute nous ne quitterons pas sans douleur un pays tout plein des souvenirs de nos pères; sans doute il nous eût été plus doux d'y vivre et d'y mourir, entourés des monuments de leur glorieuse histoire. Mais s'il nous faut acheter par la honte d'une apostasie la faveur de vivre là où ils ont régné ; si leur nom doit se flétrir pour ne pas s'éteindre dans les lieux témoins de son ancienne splendeur, nous préférons subir l'exil plutôt que d'avoir à choisir entre l'ignominie et d'humiliantes et horribles tortures.

E. T.

Lycée Louis-le-Grand, 1850.

XVI

SAVONAROLE A CHARLES VIII.

(1494 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Florence venait de chasser les Médicis. Mais Charles VIII approchait, et l'on craignait la colère de ce prince, qu'on pouvait regarder comme l'allié de Pierre de Médicis. Les Florentins essayèrent de détourner le danger qui les menaçait en envoyant une ambassade au roi de France. On fit choix de quatre citoyens considérables, et on leur adjoignit un homme que l'opinion publique désignait comme le plus capable de porter la parole, le frère Jérôme Savonarole.

« Il partit pour Lucques, où se trouvait le roi. Charles, étant à la veille de se rendre à Pise, n'accorda que quelques moments d'entretien aux dé-

putés ; mais il laissa entrevoir, sans toutefois s'engager, qu'il n'était pas mal disposé pour leur patrie. L'ambassade le suivit à Pise ; mais, pendant le trajet, Pierre de Médicis était venu à sa rencontre, et avait changé ses dispositions ; aussi n'accorda-t-il à Jérôme et à ses collègues qu'une audience solennelle. Introduit devant le roi en présence de toute sa cour, Savonarole éprouva une forte émotion. Lorsqu'il se fut remis, il prit la parole, et, débutant par des généralités sur la manière dont Dieu agit envers ses créatures, sur sa justice, sa miséricorde, sa patience envers l'Italie, il montra que Dieu s'était enfin lassé et voulait punir ; mais ce n'est, ajoutait-il, qu'après avoir averti quatre ans son peuple par la bouche de son serviteur inutile ; et celui qu'il a chargé d'exécuter ses décrets, c'est Charles lui-même. S'adressant ensuite au roi, il le comble d'éloges, sans oublier cependant de lui recommander la justice et la miséricorde pour tous, mais en particulier pour Florence. » PERRENS, *Histoire de Savonarole*.

DÉVELOPPEMENT.

Quand je me suis trouvé en présence de tant d'illustres seigneurs, et que j'ai vu tout à coup assemblés en un seul lieu, les plus puissants de la terre, mon cœur s'est ému, mais Dieu, qui a si souvent inspiré son serviteur, a fait rentrer le calme en mon âme, afin qu'après avoir annoncé ses volontés aux nations, je puisse les annoncer à ceux qui tiennent en leurs mains le sceptre et le glaive. Pendant dix ans, il m'a ordonné de répandre sa parole parmi les peuples de l'Italie, et de leur dire les grandes vérités, par lesquelles il menaçait leurs péchés d'un châtiment terrible, s'ils ne guérissaient par le repentir la lèpre qui rongeait leurs âmes. Alors j'ai ouvert les yeux et j'ai vu la corruption : j'ai élevé la voix et j'ai annoncé l'approche du vengeur céleste ; j'ai vu ces États florissants, confiants dans leurs richesses, et j'ai dit qu'au souffle du conquérant ils se flétriraient comme l'olivier dont la tempête a fait tomber les fleurs ; j'ai vu ces villes superbes qui se confiaient dans leurs murailles, leurs forteresses et leurs bataillons, et j'ai dit que leurs murailles seraient renversées et que leurs armées prendraient la fuite comme les Philistins devant Machabée.

Voilà ce que j'ai dit aux enfants du siècle et aux enfants de la religion ; au nom du Dieu miséricordieux et du Dieu vengeur, je les ai conjurés d'éloigner le châtiment par leur repentir : quelques-uns m'ont cru, les autres sont restés sourds ; dans leur présomptueuse confiance, ils se souvenaient de l'Arche d'alliance du mont Ararat, et ils oubliaient les destinées de Sodome. Alors Dieu, las d'attendre, a donné libre cours à sa colère, il a cherché son vengeur. Soudain l'orage a grondé sur les Alpes, les riches plaines du Pô ont disparu sous les pas de cent mille guerriers.... Italie, voici le grand roi des Francs ! Salut donc, roi chrétien, salut, roi

vengeur de Dieu, salut, guerrier oint du Seigneur! Malheur à ceux qui ont mérité le courroux de Dieu et méprisé les avis de son serviteur impuissant! mais toi, armé pour la cause de Dieu, que ta destinée est belle! Déjà la victoire a illustré tes bataillons : oui, marche avec confiance, car le Seigneur est avec toi; il t'a ceint de son épée, il te protége de son bouclier, il t'a lancé dans l'espace comme un roc qui doit tout briser. Marche, ô roi chrétien; déjà Milan a courbé sa tête, et Naples frémit d'épouvante : déjà le musulman tremble dans son palais, ses bataillons courent aux armes, à demi vaincus par avance, et les Arabes ont cru voir reparaître Godefroy et le grand roi saint Louis.

Viens donc, ô roi, viens joyeux et plein de confiance; car celui qui t'envoie est celui même qui sur la croix a triomphé pour notre salut. Mais, pour que le Seigneur accompagne toujours celui qu'il a envoyé, il faut que tu suives son exemple et que tu écoutes ses préceptes : or, voici ce qu'il te dit par la bouche de son serviteur et ce que tu dois graver profondément dans ton âme. Si le Seigneur t'a armé du glaive pour châtier ses ennemis, il n'a point voulu qu'une aveugle colère étouffât la justice et la miséricorde : c'est pourquoi je t'adjure, au nom de Dieu qui m'a inspiré et qui m'inspire encore, de respecter ceux qui sont restés dans la bonne voie, d'épargner les vieillards, et les femmes, et les orphelins, et ceux qui ont consacré leur vie à la pénitence; car, si tu tournais ton glaive contre ces innocents, tu pécherais, et par ce péché tu te rendrais indigne et impuissant pour accomplir ton œuvre sainte. Je t'adjure d'être miséricordieux autant que juste, car le Seigneur, en même temps qu'il veut punir, veut aussi ramener à lui les pécheurs, et c'est moins par la crainte du châtiment, que par l'espérance du pardon, qu'on ramène au bercail la brebis égarée. Si donc quelque peuple t'a offensé, tu dois te rappeler que celui qui t'envoie est mort sur la croix en pardonnant à ses bourreaux et en disant que ses ennemis étaient innocents parce qu'ils ne savaient ce qu'ils faisaient : les peuples qui t'ont offensé ne savent ni qui tu es, ni qui t'a envoyé, et ils ne savent ce qu'ils font; et ainsi tu dois leur pardonner, comme le Sauveur a pardonné à ses ennemis. J'invoque donc ta miséricorde pour tous les peuples, et en particulier pour celui de Florence, qui a moins péché, qui s'est plus repenti, et qui a beaucoup fait pour la bonne cause. C'est Florence qui la première a secoué la corruption : c'est là qu'a été préparée, c'est là qu'est née la grande Régénération : c'est Florence qui lui a servi de berceau et de forteresse. A peine as-tu paru, que le peuple qui a cru à ma parole s'est armé pour la cause de Dieu : et, s'il a éloigné de ses murs un prince peut-être à présent ton allié,

c'était pour accomplir plus vite par lui-même la grande œuvre sainte. Je t'invite donc, ô roi, à épargner Florence, t'avertissant que c'est la volonté de Dieu que ton œuvre réussisse, et que ton succès dépend du nombre autant que du courage de tes alliés : car, ô noble prince, la corruption et la haine de Dieu n'ont pas seulement ravagé l'Italie : il existe par delà le Pô, dans les pays du Nord, une race d'hommes impies qui jadis ont souvent versé le sang des serviteurs du Christ, et qui ont levé leurs glaives contre les successeurs de saint Pierre : ils épient à nos portes l'instant favorable d'attaquer la religion dans ses plus zélés défenseurs ; mais, si tu épargnes Florence, si tu récompenses son repentir et son courage en acceptant son alliance, pendant que tu portes la colère de Dieu jusqu'aux rivages du Midi, elle s'élèvera comme un pilier où viendra se briser l'audace des hommes du Nord ; et l'œuvre de Dieu s'accomplira en paix, sans être troublée par l'invasion des impies qui s'intitulent Césars.

Voilà, ô roi puissant, ce que moi, serviteur indigne de Dieu qui t'a envoyé, j'ai voulu t'annoncer. J'ai voulu te faire connaître ta mission divine, et te dire de la part de Dieu, ce que Dieu voulait que tu fisses.

Pour la dernière fois, le serviteur du Seigneur t'exhorte en son nom à pardonner les offenses, et si tu fais toutes ces choses, ô roi, Dieu étendra ton royaume temporel : il te donnera en tous lieux la victoire et il t'admettra finalement dans son royaume éternel des cieux. H. D.

Lycée Bonaparte, 1858.

XVII

SAVONAROLE AUX FLORENTINS APRÈS LE DÉPART DE CHARLES VIII POUR ROME.

(1494 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Après le départ de Charles VIII de Florence, Savonarole prêcha devant la Seigneurie et tous les citoyens assemblés. Son discours était divisé en quatre points : 1° la crainte de Dieu ; 2° l'amour de la République ; 3° l'oubli des injures passées ; 4° l'égalité des droits pour l'avenir.

DÉVELOPPEMENT.

Eh bien, mes frères, douterez-vous encore de la colère de Dieu, et le fléau dont j'avais, en rêvant, disiez-vous, armé son bras vengeur, n'a-t-il pas écrasé le mauvais grain dans la grange?

Croirez-vous désormais à la parole du ministre qui représente parmi vous le divin maître ?

J'entendais gronder par delà les Alpes la voix terrible du châtiment : c'était un mélange confus de clameurs, de hennissements et de chansons : la trompette y mêlait par instants l'éclat de ses fanfares, et moi, tout ému de ces voix lointaines, j'arrivais au milieu de vous et vous montrais du doigt le côté d'où venait l'orage. Insensé que j'étais ! j'égarais ma sagesse au milieu de vos fêtes, et vous me disiez en tournant la tête : « Ami, depuis quand la chaire de la cathédrale est-elle installée dans les carrefours ? Va, si tu veux, ennuyer les échos de ton cloître ; mais, de grâce, ne viens plus mêler ta voix de corbeau aux chansons de nos fêtes : prêtre, les fous ne courent pas encore dans les rues. » Je m'en allais, priant Dieu que l'orage éclatât sur moi seul ; mais la colère divine avait déjà déchaîné le torrent ; et du haut des montagnes frémissait, dans sa chute bruyante, le flot des barbares, envoyés par le ciel : hier il est passé par la ville, et vos chansons se taisent à présent, et la voix de vos fêtes n'insulte plus au Très-Haut. Vous écoutez au loin le bruit de la cavalcade qui s'enfonce dans la plaine et va réveiller Rome, et, tant que le pied des chevaux résonne encore à vos oreilles, vous retenez dans vos poitrines haletantes les soupirs qu'y a refoulés l'épouvante ; nul de vous ne se détourne pour éviter ma rencontre et la folle déclaration de mes prétendus rêves ! C'est que la justice du maître est avec le serviteur, c'est que sa voix se fait entendre avec la mienne, et c'est elle aujourd'hui qui, dans nos rues muettes et au milieu de nos foules silencieuses, s'élève grave et terrible pour dire à Florence entière : « Florence, il était un Dieu ! »

Aimez-le, ce Dieu de la vengeance ; craignez-le, ce Dieu de la miséricorde et de l'amour : aujourd'hui je n'ai plus besoin de secouer sur vos têtes mes hyperboles et d'évoquer, pour vous convaincre, les arguments de la scolastique : je n'aurai qu'à vous montrer les portes de la ville encore mal fermées, et le souvenir du châtiment rappellera dans vos cœurs le souvenir du maître qui envoyait le châtiment.

En dépit de vous-mêmes, en dépit de mon silence, Florentins, vous croirez en Dieu, et, si vous croyez en lui, vous le craindrez, je vous le jure.

Il faut l'aimer aussi et lui obéir. C'est en marchant dans les voies que sa main leur trace, que les peuples lui montrent leur amour. Autrefois, le berger de la Palestine chantait ses cantiques le long du fleuve sacré et révérait la majesté divine, en envoyant vers elle, sur les ailes de l'harmonie, les plaintes et les

regrets du roi-prophète : aujourd'hui, Dieu ne demande plus de ces chants, ni de ces harpes ; il veut une sage obéissance, et non plus d'insuffisantes extases de piété musicale : c'est par des actes que son culte nouveau se révèle : l'heure est venue de mettre à profit les instructions des vieux âges et de prier Dieu librement et noblement. Les peuples sont les enfants de Dieu. Dieu ne veut pas qu'on opprime ses enfants, et, quand un de ces atomes humains se décore d'un sceptre et s'assied sur un trône, lui, le grand souverain, se rit de son orgueilleux délire, jusqu'à ce qu'il le punisse. Malheur alors aux hommes qui se sont faits rois des hommes ! enfants du même sang, nourris aux mêmes mamelles de douceur et de bonté, les hommes doivent rester toujours libres, égaux et frères.

Vous êtes libres, égaux et frères depuis un jour, depuis que Florence, en pliant la tête sous le vent descendu des Alpes, a chassé néanmoins de ses murs le plus criminel de ses habitants, le prince dont la vie infâme avait fait appesantir sur nos têtes la main trop lourde d'un Dieu, Pierre, le dernier des Médicis. Vous êtes libres, égaux et frères depuis un jour, et Florence républicaine n'a plus à craindre le courroux céleste. C'est dans la République nouvelle qu'elle puisera le sentiment de ses devoirs ; c'est en aimant une patrie devenue libre, que chacun de nous sentira grandir dans sa poitrine l'amour du père, le dévouement du citoyen et la piété du chrétien fervent. Vos enfants, la patrie et Dieu, voilà désormais la devise que vous devez inscrire autour de vous et graver en vous-mêmes. En aimant vos enfants, en développant chez eux les trésors de l'éducation libre, vous donnerez à la patrie un avenir de gloire et de prospérité, vous aimerez la patrie, même au delà du tombeau, et, en aimant ainsi la patrie, vous respecterez Dieu qui vous l'avait donnée et vient de l'affranchir hier. N'ayons donc tous qu'une même voix pour bénir Dieu et la République, qu'un même cœur pour aimer, qu'un même bras pour défendre leur culte !

Soyons dignes d'abord de la liberté : que votre premier acte soit un acte de charité et d'amour, pour que la République florentine soit protégée à jamais par le Dieu d'amour et de charité. Que disait-il autrefois à ses fidèles et que fait-il dire chaque jour à ses enfants par le ministère des prêtres ? « Pardonnez à vos ennemis et je vous pardonnerai. » Oubliez donc, oubliez les haines sanglantes qui faisaient de votre ville une ville maudite comme le champ où Caïn tua son frère : nobles seigneurs et bourgeois, princes et artisans, je vous en conjure au nom de la fraternité que Dieu nous envoie, embrassez-vous aujourd'hui : que le baiser fra-

ternel de tous les citoyens efface les injures passées et réponde de la concorde future. Scellez à jamais le pacte que vous avez formé ; soyez unis comme vous auriez dû toujours l'être, et si le roi de France revient encore lancer ses gens d'armes sur nos campagnes, soyons sûrs que Dieu ne sera plus avec lui, puisque nous obéirons à Dieu, mais que l'orgueil aura tourné la tête au prince, simple instrument du ciel, et que désormais la furie française s'évanouira devant la résistance sacrée de tout un peuple de frères.

Chacun de nous alors prêtera le secours de son bras à la sainte cause de l'indépendance ; chacun de nous la défendra d'une vigueur égale et d'un égal enthousiasme ; chacun de nous aura bien mérité de la République. Que chacun de nous apprenne dès à présent à la bien servir. Jusqu'ici, le service de l'État n'avait été qu'une porte ouverte à l'intrigue et à la faveur des cours, qu'une source de revenus certains pour les castes qui s'en emparaient ; désormais la naissance ne sera plus un titre, surtout pour le dévouement à la patrie. Il suffira d'être homme pour valoir autant que les autres hommes, et, si le talent est né dans la foule, de la foule sortira celui qui saura défendre au besoin et gouverner Florence. Les droits de chacun sont égaux, puisque la patrie est commune ; en même temps que les droits, il faut que les devoirs, il faut que les périls soient égaux encore.

Autrefois, les devoirs n'étaient que de vaines occupations rétribuées au prix du travail des pauvres, et les périls n'étaient aussi que de plus larges salaires ; aujourd'hui, les devoirs seront des fatigues, et les périls, des dangers réels, et chacun sera libre de les partager. Nous ne reconnaîtrons plus de droits au privilége à personne ; l'intelligence seule et le dévouement mériteront les plus hautes charges. Mais que ceux qui les acceptent s'en souviennent : l'intelligence oblige de nos jours ; plus on pourra, plus on devra faire ; et tous, dans la mesure de nos forces, nous attirerons sur notre patrie la bienheureuse prospérité qu'y amène toujours la bénédiction du ciel. Nous saluerons en elle l'image chérie, mais incomplète, de la patrie promise dans les cieux ; nous remercierons Dieu de cet avant-goût des voluptés éternelles, et nos voix, unies désormais en un même cantique d'actions de grâces, répéteront chaque jour les paroles de l'Église :

O quando lucescet tuus
Qui nescit occasum dies ?
O quando sancta se dabit
Quæ nescit hostem patria ?

P. B.

Lycée Charlemagne, 1848.

XVIII

LOUIS XII AU CONCILE NATIONAL DE TOURS.

(1510 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Il dira qu'il vient éclairer les évêques sur la guerre contre Jules II. Il croit que la religion ne condamne pas ce qu'exigent la gloire et l'intérêt de ses États.

Maître d'une partie de l'Italie, il soutenait par des victoires ses droits sur Milan et sur Naples : Jules, par une première trahison, lui a fait perdre sa conquête.

Une ligue s'était formée contre Venise; c'est encore le pape qui a détaché de l'alliance les Suisses et les Espagnols.

Le roi de France ne peut-il, puisque le chef de l'Église le trahit, opposer à la perfidie de Ferdinand et au courage de Gonsalve, les armes de Gaston, de la Trémoille et de Bayard ?

Sa conduite est loyale : il a toujours cru qu'il vaut mieux perdre un royaume, dont la perte peut être réparée, que l'honneur, qui ne se répare pas. Il pense donc que le clergé approuvera et secondera ses desseins.

DÉVELOPPEMENT.

Messieurs, c'est dans cette même ville, où je vous rassemble aujourd'hui, que j'affermissais, il y a quatre ans, le bonheur de la France en lui désignant mon successeur, et que je recevais en retour ce nom flatteur de père du peuple, dont je m'honore plus que du titre de roi. Depuis ce mémorable instant, mes soins et ma vigilance ont redoublé avec ma tendresse; j'ai tout fait pour être digne de mon peuple, j'ai voulu justifier son amour, et, si la guerre, avec de nouveaux périls, est venue nous amener de nouveaux malheurs, du moins, grâce à mon attention paternelle, grâce à celui que j'appelais mon ministre et mon ami, et dont en ce jour vous déplorez avec moi la perte, le peuple n'a rien ressenti de l'infortune de nos armes ni de la perfidie de nos alliés : s'il n'a point eu à se réjouir de nos succès, aussi il n'a point pleuré de nos disgrâces. Cependant, messieurs, je ne crois pas qu'il soit de notre intérêt et de notre gloire de laisser impunie une trahison si odieuse. Je crois qu'en punissant le pape Jules, je ne fais que remplir mes devoirs et de roi et de chrétien, venger à la fois mon peuple qu'il méprise et la religion qu'il outrage.

Deux fois Jules a rompu la foi qu'il m'avait jurée, deux fois sa perfidie m'a ravi ma conquête, et, si un premier pardon était un

devoir, vous avouerez qu'un second ne serait plus qu'une faiblesse. Déjà, maître du Milanais, je poursuivais mes prétentions sur Naples ; Ferdinand, vaincu par mes armes, avait invoqué ma modération ; et, pour épargner le sang français, je lui cédais une moitié de ce royaume, espérant au moins conserver l'autre. Tout à coup des discussions s'élèvent ; on fait naître des difficultés, on fomente des divisions. Ferdinand fait marcher son armée, quand nous ne combattions depuis longtemps que par ambassadeurs. Une retraite alors était prudente et pouvait paraître sûre ; les peuples d'Italie étaient nos alliés ; Jules nous devait sa tiare. Nous nous trompions, messieurs : foulant aux pieds et les traités et la reconnaissance, Jules appelle à la révolte les princes de ces contrées. Un pontife romain prend une épée, se charge d'une cuirasse, et poursuit en personne les misérables débris de ses alliés fugitifs : il s'acharne à leur ruine ; il fait repasser à un prince français ces mêmes monts qu'autrefois un prince français passa deux fois pour défendre la vie d'un pontife et le patrimoine de saint Pierre.

Mais qu'on oublie, si l'on veut, cette injure ; je l'ai oubliée moi-même en la pardonnant. Que dis-je ? j'avais rendu à Jules mon amitié et ma confiance ; je redevenais son plus zélé protecteur. En déclarant la guerre à Venise, à cette ville avare, enrichie de dépouilles et de rapines, ce n'était pas à ma vengeance que je travaillais : si j'avais résolu de punir tous mes alliés perfides, le pontife devait être puni le premier ; oui, j'en atteste le Dieu dont il est l'indigne ministre, mon unique but, mon unique vœu, en formant cette ligue sainte, c'était de réparer les injustices consacrées par le temps, de renverser une puissance fondée par la fraude et l'usurpation, de rendre à l'empereur le Frioul et l'Istrie, à Ferdinand, à Jules lui-même leurs possessions ravies, leurs villes retenues par les Vénitiens, en un mot, d'être l'arbitre de l'Italie, comme j'en avais été le vainqueur. Et voilà tout à coup qu'au sein d'une victoire dont tous les périls sont pour moi, tous les avantages pour eux, mes alliés me délaissent et m'abandonnent. Jules encore les soulève contre moi ; à l'instant où je suis son bienfaiteur, il se déclare mon ennemi ; il détache Ferdinand avec une bulle d'investiture, les Suisses et leur chef avec un chapeau de cardinal, les troupes allemandes avec des présents et des promesses. Maximilien, mon ami fidèle, est réduit à fuir sans armée ; et cependant, on insulte mes ambassadeurs, on attaque mes alliés et mes États ; Gênes et Ferrare sont menacées ; le Milanais est envahi. On invente des mots pour tromper les peuples ; en décorant cette association perfide du titre de Sainte-

Union, en lançant les foudres du Vatican contre ceux qui oseraient la braver, le pontife croit effrayer nos courages et désarmer nos bras ; il veut renouveler les jours de Grégoire VII et de Henri IV.

Faudra-t-il donc, messieurs, qu'un roi de France s'humilie devant l'ascendant d'un pontife criminel ? Faudra-t-il qu'il respecte ses ennemis, parce qu'ils se couvriront de la pourpre romaine ? qu'il reçoive leurs coups sans se défendre, qu'il se laisse dépouiller sans combattre ? Ou, s'il osait opposer la raison au fanatisme, le châtiment à l'outrage, s'il repoussait Gonsalve par Bayard, un prêtre guerrier par la guerre, aurait-il à redouter pour lui l'indignation de ses sujets, l'abandon de ses proches, les anathèmes de son clergé, en un mot, tout ce qu'on raconte du fils de Charlemagne, du second des Capets et de l'aïeul de Philippe Auguste ? Grâce à nos illustres prédécesseurs, une telle question n'est plus à décider. Saint Louis, le modèle des rois et des chrétiens, tout à la fois l'honneur de la monarchie et de l'Église, osa résister à Rome, quand Rome demanda des injustices ; il sut distinguer l'homme du pontife, respecter l'un et ne pas craindre l'autre. Ce prince qui reconquit son royaume par les armes avant de le régler par des lois, à qui tout roi de France doit son trône, et tout Français son indépendance, nous délivra de la tutelle des pontifes en même temps que du joug insulaire, et consacra les libertés nationales de notre Église.

Voilà, messieurs, l'égide sainte contre laquelle expireront les foudres de notre ennemi, l'arme sacrée que vous n'hésiterez pas, j'espère, à mettre aux mains de votre roi. En cette occasion, comme en toutes les autres, ma conduite fut loyale ; j'ai pu être trompé, mais je n'ai voulu tromper personne. Assez souvent la fraude s'est présentée à moi sous les couleurs de l'utilité, et je l'ai toujours repoussée ; car il vaut mieux, selon moi, perdre un royaume, qu'on recouvre, que l'honneur, qu'on ne répare point. Si donc j'ai bien mérité de la religion par mon intégrité, et de mon peuple par mon amour, prélats et Français, vous me devez aujourd'hui une récompense : pour absoudre ma conduite aux yeux de l'Europe, osez la proclamer légitime ; opposez une pieuse résistance à l'injuste agression ; c'est à vous, successeurs des Gerson et des d'Ailly, qu'il est donné de suivre leur exemple et de couronner leur ouvrage. Les maximes qu'ils posèrent dans les conciles immortels de Constance et de Bâle, appliquez-les sans crainte à l'occasion présente ; conciliez l'intérêt de la patrie avec celui de la foi, et faites voir au monde que la pragmatique de Charles VII est désormais le code durable de notre

clergé, la première pierre de notre Église, et l'insurmontable barrière élevée entre l'ambition des papes et le bonheur des Français.

S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

XIX

LES DÉPUTÉS DES ÉTATS GÉNÉRAUX DE BOURGOGNE A FRANÇOIS Ier.

(1526 ans après J. C.)

MATIÈRE.

La Bourgogne a prêté serment de fidélité au roi de France, lorsqu'il est monté sur le trône; elle ne le trahira pas, lorsqu'il est dans l'adversité.

La Bourgogne supportait moins douloureusement la captivité de son roi, en se rappelant ses belles paroles. Elle apprend avec consternation le triste sort qui la menace.

Mais un roi de France n'a pas le droit d'aliéner en faveur de l'ennemi une de ses provinces.

La Bourgogne lui offre ses guerriers ou ses trésors.

Ces sentiments doivent lui mériter quelque bienveillance de la part de son souverain.

D'ailleurs, où trouverait-elle un prince aussi digne de son amour?

S'il persiste dans la résolution de la livrer à Charles-Quint, les Bourguignons sauront se défendre jusqu'à la mort.

DÉVELOPPEMENT.

Sire, quand vous êtes monté sur le trône de France où vous appelaient et votre naissance et l'amour des Français, vos sujets, séchant les pleurs que leur arrachait la perte récente du meilleur des princes, sont venus déposer à vos pieds l'hommage de leur obéissance et de leur inviolable fidélité. Cet hommage, adressé à un jeune roi, dans l'éclat de sa prospérité et au moment où il venait de placer sur son front la plus brillante couronne de l'univers, pouvait paraître dicté par le devoir plutôt que par un attachement sincère. Mais les temps sont changés. Après avoir acquis tant de titres à notre amour, vous avez vu la fortune déserter vos drapeaux et trahir votre courage; votre heureux rival fait trembler l'Europe prosternée à ses genoux. Cependant les habitants de la Bourgogne, inébranlables dans leur dévouement, viennent renouveler aux pieds de leur roi vaincu le serment de vivre et de mourir pour sa cause : ils viennent justifier par cette éclatante démarche cette parole si belle, que les siècles futurs répéteront avec admiration : « Tout est perdu, hormis l'honneur. »

Non, sire ; puisque l'honneur nous reste encore, puisqu'il est

inséparable du beau titre de Français, rien n'est perdu ni pour vous ni pour la France. Que l'ennemi, ivre de sa victoire, envahisse dans ses ambitieuses espérances nos provinces et nos trésors, jamais les Français ne désespéreront du salut de la patrie. Même au milieu de nos malheurs, quand des plaies récentes ont plongé la France dans le deuil et dans les larmes, quand le sort semblait vouloir nous accabler, pleins d'une vive douleur, mais sans nous laisser abattre, nous avons déploré nos pertes avec l'espoir certain de les réparer par notre courage. Loin de nous croire déshonorés par la captivité de notre prince, nous nous sommes glorifiés de voir le descendant de saint Louis, imitateur de ses vertus, comme lui roi jusque dans les fers, plus grand dans son malheur que son rival dans ses triomphes, conquérir par sa défaite l'estime et l'admiration de l'univers, trouver la gloire dans une disgrâce qui n'eût été pour une âme vulgaire qu'un sujet de honte et d'ignominie.

Ainsi les Français, à la vue de leur roi conservant son grand cœur dans la captivité, sentaient encore se ranimer leur courage: ils apprenaient par son exemple à supporter le malheur avec une noble constance. Mais, du sein même de ce malheur public, la Bourgogne ne s'attendait pas à voir naître pour elle une calamité plus grande encore. Quand nous pleurions, en nous préparant à la vengeance, la perte passagère de notre roi, nous serions-nous crus à la veille de perdre pour jamais et ce roi chéri et le beau titre de Français, ce titre, notre orgueil et notre joie, ce titre dont nous sommes tous si jaloux, qu'on ne saurait nous l'arracher qu'avec la vie? Qu'ai-je besoin de vous peindre la consternation générale, quand la voix publique apprit à la Bourgogne le triste sort qui la menaçait? Qui peut sentir mieux que vous quel fut alors l'excès de notre douleur, vous qui savez si bien apprécier ce glorieux nom, vous qui, l'opposant seul à toutes les qualifications pompeuses prodiguées par la vanité espagnole, proclamiez ainsi à la face de l'Europe que le nom de gentilhomme français était à vos yeux le plus cher de tous ceux que vous ont transmis tant de rois vos ancêtres?

Et nous pourrions renoncer à ce titre, quand notre roi lui-même déclare qu'il n'en connaît pas de plus précieux!... Non, l'honneur d'être et de rester Français, sous un prince français et par la naissance et par les sentiments, est trop cher à nos yeux, pour que vous-même vous puissiez nous le ravir : et, si j'ose m'exprimer ainsi avec une franchise digne d'un tel prince et de tels sujets, les droits de la royauté ne vont pas jusqu'à pouvoir nous contraindre d'obéir à un autre qu'à vous. Ce serait faire in-

jure aux souverains que de les croire chefs d'un troupeau d'esclaves dont ils peuvent disposer à leur gré. Laissons à des princes aveuglés par l'orgueil ce préjugé digne des temps de barbarie : il ne peut s'accorder avec les lumières que vos soins bienfaisants et votre amour pour les lettres ont répandues sur toute la France. Que d'autres regardent, s'ils veulent, les peuples comme des objets d'échange dont ils peuvent trafiquer à leur gré ; ce n'est pas au prince le plus éclairé de l'Europe qu'on pourra reprocher de méconnaître à ce point les droits de l'humanité ; ce n'est pas à lui qu'il faudra rappeler des vérités trop anciennes et trop puissantes, pour que la volonté d'un seul homme puisse y porter atteinte.

Et, si ce fier conquérant qui veut nous soumettre à son empire prétendait violer nos droits, alors ce serait à nous de périr pour les défendre : nous demanderions à la justice de notre cause de nous soutenir contre sa vaste puissance, et il apprendrait du moins par notre résistance que les hommes, en se créant des rois, ont voulu se donner des protecteurs contre la violence de leurs ennemis, et non pas des maîtres orgueilleux, oppresseurs de leur indépendance. Sire, pleins de ces sentiments, nous sommes prêts à donner notre vie pour nos lois, pour notre pays et pour nos souverains légitimes. Nos bras sont-ils nécessaires à votre délivrance ? parlez ; vous verrez aussitôt les fidèles habitants de la Bourgogne accourir à votre voix ; guidée par ces braves chevaliers qui combattirent auprès de vous à Marignan, et dans cette malheureuse journée de Pavie, si fatale et si glorieuse à la France, une belliqueuse jeunesse va s'élancer de nos villes et voler jusque dans ces murs pour briser vos fers. Français, quel devoir plus sacré, quel bonheur plus grand que de mourir pour le monarque et pour la patrie ? Menacés d'un joug étranger, quels efforts ne doit-on pas attendre de notre courage animé par la crainte de perdre un nom si cher et si glorieux ! Faut-il, sacrifiant notre fierté à vos intérêts, apaiser au prix de nos richesses un vainqueur puissant et racheter votre liberté ? tous nos trésors sont à vous. Quelques sommes qu'il exige, la Bourgogne est assez riche pour le satisfaire. Contents de rester Français et de rendre à la France un roi si aimé et si digne de l'être, nous sacrifierons sans regret notre sang et nos biens. Ordonnez : nous offrons nos richesses et notre vie pour vous arracher à une indigne captivité. Mais de pareils sentiments ne nous donnent-ils pas aussi quelques droits à l'attachement de notre prince ? Un peuple si fidèle, si dévoué, sera-t-il livré en proie au vainqueur ? Quoi ! cette Bourgogne, si fière de son antique indépendance et

de ses nouveaux maîtres, se verrait soumise à une domination étrangère ! Cette brave et intrépide noblesse dont la valeur, depuis longtemps connue et de vous et de Charles, n'a pas besoin de mes éloges, ces chevaliers dont les uns, couverts de blessures, partagent les fers de leur roi, dont les autres, en petit nombre, n'ont survécu à leurs frères que dans l'espoir de venger et de délivrer leur prince, abandonneraient ces antiques bannières des lis et cette écharpe blanche, signe de l'honneur et garant de la victoire ! Iront-ils, parés de couleurs étrangères, confondus dans les rangs de ceux qui furent si longtemps leurs ennemis, combattre leurs anciens compagnons, égorger leurs frères d'armes ? Et, quand ils pourraient oublier tous les liens qui les attachent à vos guerriers, quand ils pourraient éteindre dans leurs cœurs cette haine nationale que tant de combats ont allumée et entretenue, pourraient-ils oublier les vertus et les qualités du prince qui les gouverne? Où trouveraient-ils cette franchise, cette loyauté vraiment française, si conforme à leur caractère ? Quel prince pourrait leur retracer cet amour éclairé pour les lettres, cette politesse délicate, cette aimable galanterie dont votre cour est l'unique séjour, ce courage indomptable toujours plus grand dans les malheurs, enfin cette clémence, la première vertu d'un souverain, et cet amour paternel pour vos sujets, qui rendent les Français les plus heureux de tous les peuples ? Pourrions-nous renoncer à des biens si rares et si doux ? Vous-même, pourriez-vous vous résoudre à perdre des sujets si fidèles et si attachés ? Ah ! si vous persistiez dans une résolution funeste pour nous et pour vous-même, si vous vouliez nous soumettre à un prince que la Bourgogne refuse de reconnaître... dispensez-moi d'achever : nous gémirions de la cruelle nécessité où vous nous auriez réduits, mais les liens qni nous unissent à vous sont indissolubles ; formés depuis longtemps, resserrés par vous, vous-même ne pourriez les délier ; et malheur à tout autre qui oserait entreprendre de les rompre ! Il pourrait nous écraser sous sa puissance, mais tout le fruit d'une victoire achetée par les plus grands sacrifices serait peut-être de conquérir un pays sans habitants, et de régner sur des ruines et des tombeaux.

J. W. R.

Collége royal de Bourbon, 1815.

XX

VILLIERS DE L'ILE-ADAM A CHARLES-QUINT.

(1530 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Il commence par la peinture vive et rapide des malheurs successifs qui ont accablé l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. D'abord chassés de la Palestine par les musulmans, les chevaliers se sont réfugiés dans Rhodes, et, du milieu de cet asile, ils ont fait trembler l'empire turc; aujourd'hui, bannis de leurs murs, ils cherchent une nouvelle retraite dans l'Europe.

Mais l'Europe ne doit-elle pas l'hospitalité à ces chevaliers qui la défendent depuis tant d'années contre le brigandage des ennemis de la foi? L'ordre des chevaliers de Rhodes, par sa position comme par son courage, a longtemps paru la sauvegarde de l'Europe dont il défendait la première entrée. Serait-il généreux de l'abandonner dans le malheur? Ou plutôt, dans le malheur même, les chevaliers de Rhodes ne peuvent-ils pas encore servir puissamment l'Europe? Que demandent-ils? un rocher pour retraite. Ils commanderont à la mer et aux musulmans qui l'infestent.

Charles-Quint, le plus puissant monarque de l'Europe, honoré du titre de roi catholique, ne peut voir avec indifférence les malheurs de l'ordre, ni dédaigner les services qu'il peut rendre encore. La religion, la justice, la générosité l'invitent à recueillir ces débris illustres des antiques défenseurs de la chrétienté dans l'Orient. Et quel prince ne voudrait pas attirer dans son alliance et dans son intérêt une milice si nombreuse et si brave?

DÉVELOPPEMENT.

Enfin, sire, le croissant triomphe, et la croix de Saint-Jean a quitté pour jamais les rives de l'Asie. En vain, notre ordre a disputé opiniâtrément chaque ville de la Palestine ; en vain, chassé de Jérusalem par Saladin, il a bravé pendant cent ans, dans Acre, les forces des sultans d'Égypte et de Syrie ; en vain, abandonnant les ruines fumantes de cette ville infortunée, il s'est réfugié dans Rhodes, d'où ses courageux efforts ébranlaient encore l'empire turc ; aujourd'hui, cet asile même nous est enlevé, ces murs dont Bajazet, dont Tamerlan n'osèrent s'approcher, et qu'assaillit en vain Mahomet II, vainqueur de Constantinople et destructeur de deux empires, ces murs ont croulé sous les foudres de Soliman. Le premier boulevard de la chrétienté est détruit ; ses premiers défenseurs, à peine échappés au fer des ennemis pour devenir victimes de la peste et des tempêtes, n'ont plus d'autre asile que leur gloire. Quelques barques fragiles contiennent les seuls débris de cet ordre fameux qui fit tant de fois tressaillir de joie l'Europe et trembler l'Asie, et je traîne après moi de port en port ces tristes restes épuisés par la maladie et la fatigue,

que soutient à peine l'hospitalité de vos sujets de Naples et de Sicile.

Aujourd'hui, je viens solliciter du chef de l'Europe chrétienne un asile et des secours pour les plus intrépides chevaliers de la chrétienté. Partout où nous avons paru, les peuples nous ont accueillis avec un enthousiasme religieux ; leur respect, leur admiration ont éclaté à notre vue ; mais de pareils secours ne suffisent point pour des maux comme les nôtres, et certes les souverains de l'Europe ne se montreront pas moins bienveillants à notre égard que leurs peuples. Quand même nos malheurs ne nous donneraient point des droits à leur protection, le zèle que nous avons mis à défendre la religion, tout le sang que nous avons versé pour elle, quatre cent cinquante ans d'efforts continuels contre les musulmans, deux siéges soutenus dans Rhodes, et dont chacun a coûté cent mille hommes aux infidèles, voilà nos titres aux secours et à la reconnaissance de l'Europe.

Mais, même dans notre malheur, nous ne renonçons pas à servir cette cause glorieuse ; notre courage, notre confiance ne nous ont point abandonnés avec la fortune. A peine sortis des combats et des dangers, nous voudrions déjà y rentrer, si nous avions un pied de terre pour y planter notre étendard. Aussi n'est-ce point une retraite paisible et éloignée des périls que nous vous demandons, sire, pour y traîner une vieillesse oisive et obscure ; non, c'est un rocher stérile, battu des flots, exposé à toutes les attaques des Ottomans, sans fortifications, sans autre avantage que sa proximité des pays infidèles : Malte, en un mot, voilà la retraite que nous implorons, voilà l'asile de nos vieux ans ; nous y établirons les débris de notre ordre que tous les gens de cœur viendront en foule augmenter ; nos vaisseaux domineront sur ces mers barbaresques et chasseront devant eux les flottes ottomanes ; le boulevard de la chrétienté sera reculé, mais il n'en sera pas moins l'écueil des musulmans.

Empereur de l'Occident, vainqueur de tous vos ennemis, décoré du nom de roi catholique, vous ne pouvez, sire, abandonner à la pauvreté et au mépris les chevaliers de Saint-Jean. La moitié de l'Europe reconnaît vos lois, et un nouveau monde vient d'accroître vos vastes possessions : tant de puissance ne saurait se maintenir sans la justice et la bonté. Aussi, c'est avec confiance que les illustres débris d'un ordre autrefois puissant, aujourd'hui malheureux, mais toujours couvert de gloire, viennent réclamer votre protection. Détachez de vos vingt royaumes cette île presque déserte, nous la fertiliserons par nos exploits ; vos bienfaits seront toujours présents à notre souvenir, à celui de nos successeurs ;

fiers d'être soutenus par un prince si célèbre, nous serons toujours dévoués à vos intérêts ; nos bras peuvent servir encore la cause de nos bienfaiteurs. Jusqu'ici notre reconnaissance n'appartenait qu'à Dieu ; désormais, après Dieu, elle sera à l'Empereur.

Je ne vous dirai pas que, quand même, loin de vous être utile, notre rétablissement s'opposerait à vos intérêts, la justice et la générosité, apanage des grands rois, l'exigeraient de vous ; je ne vous dirai pas que, protecteur-né du christianisme, vous ne le soutiendriez pas dignement en abandonnant cet ordre antique qui seul a soutenu l'honneur du nom chrétien en Orient; ces motifs ne sont point nécessaires : tout s'unit pour favoriser notre cause : l'intérêt de votre couronne, puisqu'une milice dont la renommée a rempli le monde se dévoue à votre service ; la justice et la générosité, puisque vous secourez des malheureux ; la religion enfin, puisque vous rétablissez ses défenseurs.

Mais non, sire, vous ne laisserez point échapper une si belle occasion de montrer votre dévouement à la cause de l'humanité et de la religion. Non, vous ne laisserez point périr l'ordre de Saint-Jean, au moment où sa noble résistance vient de le porter au comble de la renommée ; s'il doit finir, qu'il ne finisse qu'avec sa gloire, et que l'abandon et la misère ne soient point le prix de tant de dévouement et de tant d'infortunes ! Ah ! si j'avais pu croire qu'un pareil sort attendît les débris de notre ordre, je n'aurais point survécu à son malheur pour tâcher de rétablir son antique splendeur ; j'aurais cherché la mort sur les remparts de Rhodes, et mes cheveux blancs seraient descendus avec honneur dans la tombe. Mais sans doute le ciel m'a réservé un avenir plus heureux; après tant de désastres, le moment des consolations arrivera enfin. Votre Majesté ne refusera pas à l'ordre de Saint-Jean un rocher, la seule récompense qu'il demande pour ses éclatants services. Pour moi, je me sens assez de force, malgré ma vieillesse et mes blessures, pour fonder cette illustre colonie. J'aurai le bonheur de voir Malte devenir pour nous un nouveau théâtre de gloire : si les Ottomans osent nous y assaillir, de nouveaux d'Aubusson s'élèveront parmi nous pour les foudroyer sous nos remparts ; et la croix de Malte, comme celle de Rhodes et de Jérusalem, sera le plus ferme soutien de la chrétienté, la terreur et le fléau de l'islamisme.

C. de M.
Collége Rollin.

XXI

FRANÇOIS Ier AUX HABITANTS DE LA ROCHELLE.

(1543 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Les Rochellois s'étaient révoltés, en l'an 1542, contre un impôt qu'ils croyaient contraire à leurs franchises et priviléges, dont le roi avait juré le maintien dans la cérémonie de son sacre. François Ier vint à la tête d'un régiment de lansquenets pour châtier leur rébellion. Mais le repentir des coupables avait devancé l'arrivée du prince, et, aussitôt qu'il fut dans leurs murs, ils s'empressèrent d'implorer sa clémence. Le 1er janvier de l'an 1543, le roi, assis sur son tribunal, et dans le solennel appareil de la justice, admit auprès de lui les députés des rebelles, « ayant, selon Martin Dubellay, les têtes nues, les mains jointes et les larmes aux yeux, » et il consentit à entendre l'avocat qui devait parler pour les habitants de la Rochelle ainsi que pour les îles voisines qui avaient pris part à la révolte. Sa harangue, accompagnée des cris de miséricorde de tout le peuple, fut extrêmement touchante, selon le même Dubellay qui en rapporte le texte. Le roi partagea l'émotion universelle, et prit la parole pour annoncer aux Rochellois comment il entendait les châtier. Voici la substance de son discours :

Il commença par leur reprocher d'avoir choisi pour leur coupable désobéissance l'instant même où il était engagé dans de pénibles embarras afin de soutenir l'honneur de sa couronne et du royaume. La justice, la politique peut-être, exigent que leur rébellion soit frappée d'un rigoureux châtiment; mais ils ont rendu aux rois ses prédécesseurs et à lui-même d'anciens et de loyaux services qui plaident en leur faveur : il veut bien s'en souvenir. Il laisse à l'Empereur la triste gloire de teindre ses mains du sang de ses sujets. Il ne veut pas imiter les rigueurs que ce prince a naguère exercées contre les Gantois. Ses peuples le craindront moins, ils l'aimeront davantage.

Il pardonne donc aux Rochellois en faveur de leur repentir, sûr de trouver en eux une fidélité désormais inviolable.

Ses dernières paroles furent qu'il délivrait tous les prisonniers, ordonnait à la garnison de se retirer, leur rendait les clefs de leur ville, en témoignage de la restitution de tous leurs priviléges, enfin se mettait pour tout le jour sous leur garde. Qu'ils se livrassent donc à la joie pour une année commencée sous de si heureux auspices.

DÉVELOPPEMENT.

Jusqu'ici la présence du monarque au milieu de ses sujets avait été regardée comme un effet de sa bienveillance et comme la récompense de leur fidélité. Moi-même j'étais loin de penser que le cortége de la justice dût jamais m'accompagner dans vos murs et que j'y paraîtrais un jour, non pas pour vous remercier de votre zèle et pour en recueillir de nouveaux témoignages, mais pour armer la vengeance des lois contre de coupables complots : le

jour de mon arrivée a été pour vous un jour de deuil; et c'est vainement que je m'étais flatté d'être aimé de mon peuple et d'être craint de mes seuls ennemis. Mais, que dis-je? ne l'étiez-vous pas devenus? Briser le frein de l'obéissance, se révolter contre les actes légitimes émanés du trône, prendre les armes pour maintenir contre une usurpation prétendue des priviléges qu'on n'attaquait pas, n'est-ce pas là agir en ennemis? N'aviez-vous pas associé votre rébellion aux efforts de l'étranger? N'étiez-vous pas unis avec l'Espagne dans les mêmes vœux et les mêmes espérances? Pour faire éclater votre coupable désobéissance, n'aviez-vous pas choisi l'instant même où le danger qui menaçait votre prince et votre patrie promettait à votre révolte quelques heures de plus d'existence et d'impunité? Tandis que je soutenais une lutte difficile et que je défendais contre les efforts de l'étranger l'honneur de la couronne, et des intérêts qui étaient les vôtres autant que les miens, j'ai appris que Charles d'Autriche avait en France même des auxiliaires et des amis. Que la fortune eût trahi notre courage, vous auriez donc triomphé de nos revers? vous auriez donc accompagné jusqu'à Paris la marche sanglante des ennemis? et des Français se seraient donc réjouis sur les ruines de la France?... Il est de mon intérêt, et surtout de l'intérêt du royaume de prévenir le retour d'un semblable délire, et de frapper votre crime d'un rigoureux châtiment. La justice le demande, la politique l'exige; et, quels que soient les effets de ma vengeance, elle ne peut surpasser l'offense.

Aux yeux de la loi, rien ne peut vous absoudre; et l'excuse de votre forfait ne se trouve nulle part, si ce n'est dans le cœur d'un prince qui vous aime. Les anciens et loyaux services que vous avez rendus à mes prédécesseurs et à moi-même, votre fidélité passée, démentie par votre conduite présente, ne désarmeraient pas l'inflexibilité de la justice; mais c'est un père qui vous juge : en faveur du passé, il veut bien fermer les yeux sur le présent. Ambitieux de pardonner, il lui suffit que sa clémence puisse être justifiée. Je sais que d'autres rois se conduisent par d'autres maximes : nous avons vu Charles d'Autriche traverser la France la vengeance à la main, jurant d'inonder du sang des coupables une ville rebelle: il n'a que trop bien tenu ses serments, et les rigueurs exercées contre les Gantois ont vengé son autorité quelques instants méconnue. Pour moi, je laisse au roi d'Espagne la gloire d'assiéger et de prendre ses villes, de teindre ses mains du sang de ses sujets; je ne veux exercer envers mon peuple qu'un ministère de douceur et de clémence.

Oui, citoyens, je consens à tout pardonner; mais c'est à l'ave-

nir de justifier mon indulgence, à votre reconnaissance de la récompenser. Ce repentir que je lis dans tous les yeux, et que j'aime à supposer dans tous les cœurs, m'est un gage certain que mon espérance ne sera point trompée. Ainsi, nous n'aurons plus, vous et moi qu'à nous féliciter : moi, d'avoir acquis des serviteurs plus dévoués; et vous d'avoir appris que des sujets fidèles ne doivent jamais douter de ma justice, ni des sujets coupables désespérer de ma clémence.

Français, car maintenant il m'est permis de vous donner ce nom, c'est moi qui vous invite à tout oublier; souvenez-vous seulement que je vous ai pardonné ; moi, je ne me souviendrai que d'une chose, c'est de la soumission et de l'amour dont vous m'avez aujourd'hui donné des preuves. Je veux effacer jusqu'à la moindre trace d'une faute que j'ai pardonnée ; je veux que ce jour ne soit marqué que par les bienfaits de votre roi. Tous les prisonniers vont être délivrés ; la garnison va se retirer, et l'on rendra aux magistrats les clefs de la ville, en témoignage de la restitution de tous vos priviléges ; enfin je me mets pour tout le jour sous votre seule garde, certain de n'en pouvoir trouver de plus fidèle.

Français, c'est aujourd'hui le premier janvier ; à pareil jour un de mes prédécesseurs remportait une victoire *pour étrennes de sa noble royauté :* je viens d'en remporter une plus belle, puisque l'amour de mon peuple en doit être le prix. Croyez-moi, elle sera glorieuse à la France, cette année que nous commençons sous de si heureux auspices : livrons-nous tous à la joie ; et vous, oubliez que je suis votre roi, pour vous souvenir que je suis votre père. De tous les titres, celui-là est le plus doux et le plus cher à mon cœur.

L. D.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1827.

XXII

M. DE VIEILLEVILLE REFUSE DE PARTAGER LES DÉPOUILLES DES PROTESTANTS.

(1563 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Un jour cinq ou six seigneurs de la cour lui apportèrent un brevet signé du roi et de quatre secrétaires d'État, par lequel Sa Majesté donnait, à lui et aux porteurs du brevet, la confiscation des biens de tous les luthériens des pays de Guyenne, Limousin, Quercy, Périgord, Saintonge et Aunis. On l'avait porté le premier sur le brevet, à son insu, afin d'obtenir plus

aisément cette faveur avec l'appui de son nom. Un magistrat s'était chargé de poursuivre l'exécution de cette mesure, et il promettait plus de 20,000 écus à chacun des intéressés.

M. de Vieilleville, après les avoir remerciés d'avoir songé à lui en son absence, leur répondit qu'il ne voulait pas s'enrichir par cet odieux moyen, qui n'allait qu'à tourmenter le peuple, et, sur de fausses accusations, à ruiner plusieurs bonnes familles; d'autant plus que ce pays avait été déjà ravagé peu de mois auparavant par l'armée de M. le connétable.

Qu'il aimerait mieux perdre tout son bien que de voir son nom et le leur traînés par les cours de justice, et enregistrés aux parlements avec le renom de mangeurs du peuple, et que se charger, pour 20,000 écus, des malédictions de tant de femmes et d'enfants réduits à l'hôpital, c'était compromettre son salut à trop bon marché.

Cela dit, il tira sa dague, et en perça le brevet à l'endroit de son nom. Les autres l'imitèrent, en rougissant de honte et de colère, et les odieuses recherches qui menaçaient cinq ou six provinces n'eurent pas lieu.

DÉVELOPPEMENT.

Messieurs, je vous remercie d'avoir songé à mes intérêts plus que moi-même, en associant mon nom aux vôtres sur ce brevet; et, dans toute autre occasion, je recevrais avec reconnaissance les bienfaits de Sa Majesté, mais, aujourd'hui, je ne saurais accepter celui dont elle daigne m'honorer. Ce refus vous étonne, messieurs ; permettez-moi de vous en expliquer les motifs, et de répondre au témoignage d'affection que vous me donnez par une entière franchise ; le respect que nous devons tous aux ordres même les plus bienveillants de Sa Majesté, m'en fait d'ailleurs un devoir.

Nous sommes, vous et moi, de bons gentilshommes, fiers avant tout de notre honneur, et décidés à le conserver sans tache. Or, messieurs, je vous le demande, croyez-vous pouvoir accepter sans honte l'argent que vous m'offrez de partager avec vous? Ne vous semble-t-il pas odieux de vous enrichir par ce détestable moyen qui ne tend qu'à tourmenter le peuple, et, sur de fausses accusations, à ruiner de malheureuses familles? Eh! messieurs, regardez aux portes de la France : comment l'inquisition traite-t-elle les protestants d'Espagne ? Combien de victimes innocentes ne sacrifie-t-elle pas à la cupidité des courtisans de Philippe II ? Pour justifier chez nous ces persécutions religieuses, croyez-vous qu'il suffise que la vie des malheureux réformés ne soit pas ouvertement menacée? et, parce que le parlement a refusé de laisser établir en France ce tribunal odieux, pensez-vous que les confiscations en soient moins injustes et moins révoltantes?

Mais je veux que l'hérésie soit un crime que les lois humaines puissent punir : serez-vous là pour interroger les victimes dont on

vous délivrera les dépouilles? et cependant, pourrez-vous accepter sans honte leurs biens, leurs fortunes, si vous n'êtes convaincus que les protestants spoliés étaient réellement coupables ? Et qui vous répond que la bassesse d'un juge ne cherchera pas à vous flatter en multipliant les confiscations ? qui vous dit même que son zèle fanatique ne suffira pas à l'égarer ? Et d'ailleurs, messieurs, ne rougiriez-vous pas de voir votre nom traîné ainsi par les cours de justice et enregistré au parlement avec le renom de mangeurs du peuple ? Ainsi la Guyenne, le Limousin, le Quercy, le Périgord, la Saintonge et l'Aunis, six des plus riches provinces de la France, seront tourmentées, dépouillées, pour enrichir le comte de Vieilleville et chacun de vous, messieurs ! Ainsi, quand l'huissier du parlement se présentera pour saisir ces malheureux dans leurs maisons, et pour les conduire devant le tribunal qui doit les juger, il accolera notre nom au sien, et les fera marcher de par nous et lui ; ainsi, quand le juge les condamnera et leur annoncera publiquement que leurs biens seront partagés entre six seigneurs de la cour dont il proclamera les noms, et quand l'arrêt aura été prononcé, chacun de nous ira compter avec les officiers de justice ; on fera la part de l'huissier, celle du juge, celle de l'accusateur public, et le reste, on nous le donnera. Mais, messieurs, ne vaudrait-il pas mieux perdre notre fortune tout entière que de consentir à l'accroître par des moyens aussi odieux ? et la misère la plus affreuse ne vous semble-t-elle pas moins insupportable que la honte ? Songez-y donc : six provinces qui retentiront chaque jour de votre nom ! six provinces qui seront désolées pour vous ! vos détestables victoires enregistrées au parlement, vos noms ! vous n'y consentirez jamais.

Et qui peut savoir, messieurs, combien cette injustice manifeste excitera le ressentiment des réformés, quand ils se verront dépouillés pour enrichir cinq ou six seigneurs? ils nous poursuivront de leurs malédictions ; notre nom sera pour eux et pour leurs enfants un mot odieux, qu'ils ne prononceront qu'avec horreur ; ils accuseront le roi lui-même d'avoir autorisé le crime de ses courtisans, et ils maudiront sa mémoire ; et, s'ils résistent, pouvez-vous prévoir de quels malheurs vous aurez été la cause, non plus seulement pour quelques familles persécutées, mais peut-être pour la France entière ? Que l'Allemagne, que l'Angleterre, que la Hollande nous servent d'exemple ; rappelez-vous que leurs guerres civiles, si longues, si désastreuses, n'ont pas commencé autrement ; et voyez si vous vous sentez le triste courage de causer d'aussi grands malheurs à notre patrie.

Et je ne vous parle point ici, messieurs, des intérêts de la re-

ligion catholique : pour mon compte, je ne comprends rien à ces questions de théologie qui divisent les catholiques et les protestants ; mais, si j'étais protestant, et qu'on voulût m'imposer l'abjuration de ma religion, je n'y consentirais jamais, parce qu'à mes yeux ce serait une trahison comme une autre. Voulez-vous donc que j'aille spéculer sur le courage d'autrui et m'enrichir à ses dépens ? Croyez-moi, messieurs, renonçons à ces vingt mille écus : nous ne pourrions les accepter sans compromettre la paix de notre conscience et le repos de notre âme ; ne nous soumettons pas volontairement à la honte d'avoir provoqué une persécution que nous sommes les premiers à condamner, et ne donnons pas aux seigneurs de la cour un aussi déplorable exemple.

Du reste, messieurs, vous êtes libres : je ne prétends imposer mes sentiments à personne ; mais je ne souffrirai pas du moins que le nom des Vieilleville soit déshonoré par ma faute.

En disant ces mots, il tira sa dague, et en perça le brevet à l'endroit de son nom ; les autres l'imitèrent en rougissant de honte et de colère, et les odieuses recherches qui menaçaient cinq ou six provinces n'eurent pas lieu. A.

Collége royal de Louis-le-Grand.

XXIII

DON JUAN D'AUTRICHE A SES LIEUTENANTS, AVANT LA BATAILLE DE LÉPANTE.

(1570 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Le pape Pie V a rassemblé contre les Turcs une flotte considérable composée de vaisseaux vénitiens, espagnols, napolitains, et commandée par don Juan d'Autriche, fils de Charles-Quint.

Près de Lépante, on rencontre la flotte turque, et quelques officiers espagnols, chargés par Philippe II de recommander la circonspection au jeune généralissime, lui représentent qu'il est peut-être imprudent de hasarder une bataille qui doit décider du sort de la chrétienté. Don Juan leur répond :

Que signifient ces conseils timides ? Que sont-ils venus chercher dans ces parages ? Pourquoi tant de braves capitaines sont-ils maintenant réunis ?

Se retirer devant les Turcs après avoir paru les chercher, c'est augmenter leur audace, et par conséquent le danger de la chrétienté. La flotte chrétienne, formée de l'élite des marins et des soldats de l'Europe, ne peut-elle donc vaincre les Turcs ? ne pas les attaquer aujourd'hui c'est reconnaître pour toujours leur supériorité.

Leur courage doit s'augmenter encore à la vue de ces pays mêmes qui sont sous leurs yeux, pays illustrés par tant de souvenirs héroïques, arrosés par le sang de tant de martyrs.

Fils de Charles-Quint, sujet du roi catholique, honoré de la confiance du père commun des fidèles, il doit se montrer digne de son sang et du poste glorieux qui lui est confié.

DÉVELOPPEMENT.

Qu'ai-je entendu, messeigneurs, et que signifient cette timidité, ces craintes en présence de l'ennemi ? Nous retirer ! abandonner aux infidèles la Méditerranée, les côtes de Sicile et d'Italie, quand nous avons une flotte nombreuse et une armée impatiente de combattre !

Que cherchions-nous donc dans ces parages, s'il faut les quitter au moment du péril? Pourquoi cette flotte redoutable, réunie par le Saint-Père, l'Espagne et les États d'Italie? Pourquoi tant de braves soldats, tant de vaillants capitaines, rassemblés sous les ordres du généralissime de la chrétienté, si nous devons fuir devant les Turcs après les avoir à peine aperçus? Ne sommes-nous donc venus jusqu'à la hauteur de Lépante que pour promener à la vue de l'Italie, de la Sicile, des îles de la Grèce, cette flotte destinée à les défendre? Ou bien était-ce pour donner aux défenseurs de la chrétienté le spectacle d'une île chrétienne ensevelie sous les ruines de ses cités et inondée du sang de ses habitants? Que pensera l'Europe de cette retraite, de cette fuite soudaine? Que dira-t-elle, lorsqu'elle verra les vieux généraux des guerres de Piémont et de Flandre reculer devant les Turcs, devant les mortels ennemis du nom chrétien, sans avoir seulement échangé un coup de canon avec leurs vaisseaux? Et combien augmentera la confiance et l'ardeur des Turcs, maîtres de la mer, que nous leur aurons abandonnée, et libres d'exercer leur barbarie sur nos côtes désertées? Que peuvent-ils désirer de plus, si les chrétiens leur livrent leurs frères sans défense et renoncent d'eux-mêmes à une supériorité décidée par tant de victoires?

Vous craignez les hasards d'une bataille, messeigneurs; mais songez-vous aux périls de la retraite et à la nécessité de la victoire? Reculez devant les Turcs, ils vont se précipiter à notre poursuite; ils auront pour eux l'avantage de l'offensive; ils se trouveront sur les côtes d'Italie, objet de leur ambition et de leur haine. Avez-vous calculé les suites d'une défaite dans de telles circonstances? On me répond qu'il sera toujours temps de les combattre avec les mêmes chances de succès et de gloire; non, messeigneurs, non ; abandonner notre position, c'est renoncer à la victoire, c'est attirer sur nous les plus grands périls. Ici, les Turcs sont enfermés dans le golfe de Lépante ; leur flotte est entre nos mains; elle ne peut nous échapper. Nous avons autour de nous

les meilleurs vaisseaux, les marins les plus habiles, les plus braves soldats de l'Europe; et avec tant d'avantages, vous craignez d'attaquer un ennemi qui n'a pas même la supériorité du nombre, la seule qui puisse balancer la valeur de nos soldats ! Ces braves guerriers, pendant la traversée, je les entendais accuser la longueur du voyage ; ils demandaient l'ennemi, la victoire : aujourd'hui qu'elle se présente presque certaine, vous hésitez à la leur accorder? Songez-y bien, messeigneurs, une telle occasion serait peut-être à jamais perdue ; entraînés loin des ennemis, nos soldats n'auraient plus cette confiance, cette audace, sûrs présages du succès ; ils croiraient à la supériorité des barbares, ils craindraient de la disputer ; ils fuiraient à leur tour l'ennemi devant lequel ils auraient vu fuir leurs généraux.

Ah ! ne leur enlevons point ce courage, cette hardiesse à laquelle ils doivent leurs triomphes, et leur gloire ! Profitons-en plutôt, et effaçons, s'il se peut, par de nouveaux succès, le souvenir de leurs anciennes victoires. Braves et habiles capitaines, vous, formés à l'école des vainqueurs de Pavie et des conquérants de Tunis, songez à la gloire de vos maîtres ; continuez-la et ne renoncez pas à l'égaler. Et quels lieux offrirent jamais plus beau théâtre à la victoire ? C'est ici, c'est à la vue de ce même golfe que s'est décidé le sort de l'empire romain, c'est sur cette même mer que la flotte aguerrie et les vétérans d'Octave ont triomphé des barbares et des vaisseaux égyptiens d'Antoine. Ces rivages ont déjà vu la victoire de l'Occident sur l'Orient, de la civilisation sur la barbarie ; c'est à leur vue qu'il faut faire oublier cet antique souvenir. Quelle gloire, quel bonheur, de vaincre où vainquit le premier des empereurs, d'écrire le nom de Lépante à côté d'Actium et ceux des vainqueurs modernes auprès des héros de l'antiquité ! Ici, tout combattra pour nous, gloire, courage, souvenirs ; ici, tout sera pour nous un gage de victoire. Tournez les yeux ; voyez devant nous Chypre souillée du sang de ses vaillants défenseurs, Chypre, victime infortunée de la barbarie des infidèles ; voyez près de nous le Péloponèse, antique patrie des héros, illustré par tant de grands hommes, sanctifié par le sang de tant de martyrs immolés par les païens ou massacrés par les infidèles. Et vous craignez de venger la religion aux lieux mêmes où elle a été persécutée, et de combattre au nom du Christ aux lieux où ses saints ont souffert pour lui ?

Pour moi, messeigneurs, moi que le Saint-Père a honoré de sa confiance, à qui le roi catholique, à qui la chrétienté a remis le soin de sa défense, je croirais manquer à cette mission glorieuse, si j'écoutais la crainte aux dépens de l'honneur. J'irai, oui, j'irai

combattre ces Turcs qu'on vous peint comme si redoutables, et, j'en ai la ferme confiance, Dieu favorisera mon courage. Et vous, messeigneurs, craindrez-vous de me suivre où vous appellent l'honneur, la gloire, la religion? Aimez-vous mieux flétrir le nom espagnol par une retraite déshonorante, encourir l'indignation de l'Europe, abandonner les chrétiens à la barbarie des infidèles, que de les sauver en sauvant votre honneur, et d'assurer leur salut en portant un coup terrible à la puissance des infidèles ? Ah ! si les calculs de la timide prudence devaient régler la valeur et le courage, mon père aurait-il jamais porté ses armes dans les repaires des pirates barbaresques ? Aurait-il risqué l'élite des armées espagnoles sur des côtes inconnues, ennemies, fameuses par les désastres des chrétiens ? Et cependant, Tunis, la Goulette ont cédé à la puissance de ses armes ; les pirates ont été vaincus dans ces retraites qu'ils croyaient inaccessibles, et trente mille captifs, délivrés par cette glorieuse conquête, ont fait bénir dans toute la chrétienté les armes de Charles-Quint.

Voilà l'exemple glorieux que m'a laissé mon père ; je veux et j'espère me montrer digne de le suivre. Marchons donc, messeigneurs, marchons où Dieu et l'honneur nous conduisent. La flotte ennemie est entre nos mains ; notre armée, pleine de courage et de confiance, soupire après le signal du combat ; ne nous refusons point à cette ardeur généreuse. Soyons dignes de nos pères, dignes de nous-mêmes, dignes du grand empereur qui nous forma aux combats, dignes du sage roi qui nous a confié la défense de la chrétienté, et qu'une victoire éclatante sur ces mers si célèbres soit pour nous le gage d'une gloire immortelle ; marchons à l'ennemi.

A. D.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1838.

XXIV

LANOUE AUX HABITANTS DE LA ROCHELLE.

(1572 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Lanoue, un des chefs les plus braves des huguenots, fut envoyé par Charles IX pour traiter avec les habitants de la Rochelle. Les députés de la ville allèrent le trouver dans un village voisin et le traitèrent avec une indifférence soupçonneuse. Il demanda à entrer dans la ville, où il reçut également un accueil très-froid. Blessé de cette injuste défiance, il adresse le discours suivant aux principaux habitants assemblés pour recevoir ses propositions.

Il est vivement blessé d'un accueil auquel il n'était pas accoutumé de la part de ses amis, mais sa conscience est tranquille; car ses intentions sont pures et sa démarche honorable.

Il vient au nom de Charles; mais qui osera dire que c'est pour les tromper? Le roi a été égaré par de criminels conseils; maintenant il veut la paix, il offre des garanties. Faut-il prolonger ces sanglantes querelles?

Au reste, quelle que soit leur résolution, il n'est point venu en ennemi. S'ils veulent combattre, il prendra place dans leurs rangs; mais, tout en sacrifiant sa vie, s'il le faut, pour leur défense, il ne cessera de les conjurer d'être moins opiniâtres et d'accepter les conditions qui leur sont offertes.

DÉVELOPPEMENT.

Puisque vous avez l'air de ne pas me reconnaître, il faut que je vous dise mon nom : je suis François de Lanoue. J'ai combattu sur ces murs pour votre liberté, et voici qu'on me défend d'y entrer ! Je viens à vous, comme toujours, en ami ; je vous apporte la paix, la sécurité et le libre exercice de la religion, et il faut que je tourne huit jours autour de la ville avant d'y pouvoir mettre le pied ! D'où vient cette défiance ? Quel changement soudain ! Pour moi, je suis toujours le même : rien, pas même l'accueil que vous me faites, n'a changé mes sentiments pour vous. Je n'étais pas plus dévoué à la cause, ce jour où vous m'avez reçu avec applaudissement et remis en mes mains votre défense, que je ne le suis aujourd'hui, quoique vous me regardiez de travers et que vous ayez refusé d'entendre un homme qui n'a jamais menti. C'est vous qui n'êtes plus les mêmes, puisque je vous ai connus confiants dans vos vrais amis, et que je vous retrouve pleins de soupçons injustes. Mais, quoiqu'on vous ait prévenus contre moi et que vous soyez si peu favorables, vous voyez que je reste ferme et tranquille ; les cris que j'entends ne troublent point ma conscience ni n'effrayent mon dévouement, car je n'ai rien fait contre vous et je suis résolu à tout souffrir pour vous. Lisez au fond de mon cœur, vous qui me soupçonnez : interrogez-moi, je vous répondrai. Qu'ils parlent, ceux qui m'accusaient ! Q'ai-je fait? Que puis-je avoir fait? Comment me suis-je rendu suspect? Est-ce parce que je viens au nom du roi, que mes frères me repoussaient de leur ville? Eh ! par le ciel, au moins fallait-il m'entendre. Je vous aurais dit : Oui, je viens au nom du roi, c'est le roi qui m'a envoyé vers vous et j'ai accepté sans scrupule la commission qu'il m'a donnée, parce que j'ai cru et je crois encore que le salut de mes frères, que l'existence de notre liberté et de notre religion, était tout entière dans la paix que le roi vous offre et que je vous apporte.

On a cru à la trahison : qui soupçonne-t-on de vous trahir ? Est-ce le roi ? Est-ce moi ? Me croyez-vous homme à servir vos

ennemis? Bien que je ne sois pas accoutumé à me justifier, je vous aime trop pour me refuser à détruire les soupçons que mon rôle d'ambassadeur a pu vous inspirer. Le roi m'a envoyé, mais ce n'est pas au roi que j'obéis : j'appartiens avant tout à la religion; c'est pour elle que je travaille, c'est la cause de la religion que je suis venu plaider devant vous, et je ne servirai le roi qu'à condition que le roi servira la religion. Mais vous ne pouvez croire que le roi soit pour nous ; il n'y a qu'un instant, le nom de la Saint-Barthélemy était dans plus d'une bouche : je comprends un tel soupçon : oui, vous avez le droit de vous montrer méfiants après ce qui s'est fait ; il est vrai que la Saint-Barthélemy est le plus détestable de tous les crimes ; toutefois, il est vrai aussi que le roi n'est pas notre ennemi aujourd'hui. S'il l'a été, il ne l'est plus ; mais je ne crois pas qu'il l'ait jamais été du fond du cœur. Nos vrais ennemis, c'est le duc de Guise, c'est la mère du roi, c'est son frère, c'est la foule de méchants qui l'entoure, qui le trompe, qui l'égare, qui ne cesse de l'exciter contre nous. Le roi ne veut que la paix : il a juré qu'il l'aurait ; car toutes ces dissensions dans son royaume le mettent en fureur. Mais il ne sait que faire : il tente, il prend conseil ; il écoute tantôt les bons, tantôt les méchants. Il n'y a pas longtemps qu'il avait mis sa confiance dans le grand Coligny, notre père, qui est maintenant au rang des martyrs ; il jurait de ne faire aucun mal à la religion, il appelait tous les vrais chrétiens à sa cour. Mais, un jour, la jalousie de ses bons amis de Paris s'est éveillée, ils se sont mis à le tromper, à nous noircir, à l'exciter, à lui faire peur de nous ; ils l'ont étourdi de leurs menaces, et, quand ils ont vu qu'il perdait la tête, ils lui ont mis le fer à la main, ils l'ont poussé ; ils lui ont fait faire par surprise le crime qu'ils avaient médité. Pour lui, une fois qu'ils l'eurent jeté dans les massacres, il s'y est enfoncé tête baissée, car il fait tout violemment ; il s'aveugle, il ne se connaît plus, il s'emporte à toutes les extrémités, c'est son naturel. Voilà comment sa faiblesse et son esclavage ont paru trahison, perfidie et scélératesse : il a fait dans sa fureur ce que ses ennemis et les nôtres voulaient, et il a été leur instrument. Maintenant enfin il se reconnaît, il revient à lui et à nous, il veut s'unir à ses fidèles sujets contre ceux qui l'ont rendu criminel. Il m'a donné d'abord sa confiance et à vous toute son amitié, car il ne fait rien à demi, et il veut nous combler de bienfaits pour réparer ses égarements. Profitons de son repentir : gardons qu'il ne retombe entre les mains de ces catholiques furieux, et, avant qu'ils ne puissent le reprendre, hâtons-nous d'assurer notre liberté. Il vous permet le libre exercice ; et, pour que vous ne soupçonniez pas

sa foi, il vous donne des garanties contre lui-même, Montauban, la Charité, Cognac et trois autres places de sûreté : vous gardez vos armes, vos remparts, vous n'interrompez point vos relations avec vos frères d'Angleterre et de Hollande. Je pense que nous devons accepter des conditions si favorables et ne pas trop exiger. Les catholiques sont vingt fois plus nombreux que nous ; nous ne pouvons point aspirer à les soumettre, c'est beaucoup qu'il nous soit donné de ne leur être point soumis et de pratiquer en sûreté au milieu d'eux une religion qui fait honte à leur idolâtrie. Après une guerre de vingt-cinq ans, la victoire est à nous, puisque nous avons établi une république au sein du royaume. Ne remettons rien en question, la prudence le défend. En outre, je ne crois pas que Dieu nous permette de ranimer une guerre qui a ensanglanté tout le royaume et couvert la France de ruines. Acceptons, mes amis, la paix et la liberté qui s'offrent à nous ; l'intérêt de la religion, le triste état de la France, notre épuisement, et, par-dessus tout, la volonté de Dieu nous le commande. Si vous pensez comme moi, je cours annoncer au roi que vous consentez à vivre en paix à l'abri de sa puissance. Si vous ne vous rendez pas à mes raisons et qu'il vous semble meilleur de rallumer la guerre civile, le roi ne me reverra plus ; je reste avec vous, je rentre dans vos rangs où je me suis fait connaître : j'espère, cette fois, que vous ne me soupçonnerez plus d'être l'ami de vos ennemis. J'irai où vous irez, je combattrai contre tous les ennemis qu'il plaira à mes frères d'attaquer ; car j'appartiens avant tout à la religion et à mes frères. Je vous consacrerai les forces qui me restent et je verserai au milieu de vous la dernière goutte de mon sang, si vous pensez que verser du sang soit encore nécessaire. Mais je ne serais pas votre ami, si je me contentais de combattre avec vous et si je cessais de vous dire ce que je crois importer le plus à votre salut. Je dirai toujours la vérité, dans l'éclat des victoires comme dans l'abattement qui suit les défaites, je vous répéterai qu'il serait meilleur d'accepter les conditions du roi ; avant, après la bataille et au milieu même de la mêlée, je vous crierai : Faisons la paix ! E. A.

Lycée Charlemagne, 1848.

XXV

MARIE STUART A SES JUGES.

(1587 après J. C.)

MATIÈRE.

Elle ne reconnaît pas la compétence de la cour, et ne consent à se défendre que dans l'intérêt de sa réputation.

Jamais elle n'a écrit les lettres que l'on a produites. Elle ne comprend pas comment on prétend faire valoir contre elle une prétendue correspondance qui n'est ni écrite de sa main ni scellée de ses armes.

Les déclarations de ses secrétaires leur ont été arrachées dans l'ombre, par la crainte des tortures, ou l'espoir des récompenses.

Les aveux flétrissants des conspirateurs ont été faits par des hommes mourant pour un crime infâme; et ces dépositions sont aussi irrégulières que le reste de la procédure. Que n'a-t-on réservé les coupables pour les produire dans ce jugement?

Sans doute, depuis plusieurs années, désespérant de la justice d'Élisatbeth, elle a réclamé l'assistance des autres souverains, et songé à assurer quelque protection aux catholiques persécutés d'Angleterre, mais jamais au prix du sang de qui que ce soit.

Quant à l'assassinat d'Élisabeth, si jamais elle y a consenti, même dans sa pensée, elle se soumet au jugement des hommes et renonce à la miséricorde de Dieu.

DÉVELOPPEMENT.

Je rends grâces à la bienveillance de ma royale sœur qui a daigné m'accorder pour juges d'illustres pairs de son royaume; mais je suis reine d'Écosse, milords, s'il est besoin de vous le rappeler, et, quel que soit votre rang et votre titre, vous n'êtes point mes pairs, je ne vous reconnais point le droit de prononcer sur mes actes. Je proteste d'avance contre votre jugement, quel qu'il puisse être : on me traitera comme on l'entendra; mais on ne me contraindra jamais d'oublier que je porte une couronne, ni d'avilir en ma personne le nom royal, l'honneur commun des souverains. Votre reine elle-même, milords, si je reconnaissais votre compétence, ne me pardonnerait pas de porter atteinte à cette dignité royale, qu'elle se plaît à élever si haut.

Ne croyez donc pas, lorsque je prends la parole pour me défendre, que je me soumette à votre juridiction; Dieu et la postérité, voilà mes seuls juges ; c'est à ce double tribunal que nous comparaîtrons un jour, votre reine et moi. Mais je n'ai pas voulu que mon silence pût être interprété comme un aveu ; et le soin de mon honneur dans l'avenir m'engage à repousser les accusations odieuses dont on essaye de souiller ma réputation; c'est ma réputation et non ma vie que je défends.

Je ne pense pas vous faire injure, milords, en vous plaignant d'être réduits à soutenir, devant l'Angleterre et l'Europe, une accusation terrible, sans que vous puissiez avoir la satisfaction de croire vous-mêmes à sa justice. Car certes, si l'on abuse la multitude par ces misérables prétextes qu'on fait valoir contre moi à défaut de preuves, ce n'est pas à l'esprit éclairé des premiers seigneurs du royaume qu'on en imposera jamais. Je ne me figure pas, milords, que vous m'ayez opposé sérieusement cette prétendue correspondance : vous avez sous les yeux des lettres écrites de ma main et scellées de mes armes ; vous en avez d'autres qui ne sont ni écrites de ma main, ni marquées de mon sceau : il se trouve que les premières ne parlent jamais de ma royale sœur qu'avec respect ; les secondes l'accablent d'outrages et de menaces, si bien, milords, qu'il m'est venu dans l'esprit qu'un ennemi de votre souveraine n'eût jamais eu l'imprudence de les écrire. Cependant on ne tient compte que de celles que je n'ai point écrites ; il me semble, milords, qu'il serait plus naturel de m'opposer mes lettres que celles d'un faussaire : il est vrai que les unes me condamnent et que les autres me justifient. Aurait-on donc un si grand désir de me trouver coupable ? Prenez-y garde, milords ; vous ne seriez plus des juges, l'Europe et la postérité vous donneraient un autre nom.

Les autres charges qui pèsent sur moi ne sont pas moins puissantes : mes secrétaires ont révélé, dit-on, des secrets accablants. Je veux bien le croire, milords, mais j'ose dire que les plus fidèles serviteurs de votre reine, s'ils étaient étendus et brisés sur le chevalet, auraient bientôt chargé des crimes les plus abominables leur royale maîtresse : quelle confiance voulez-vous ajouter à ces témoignages arrachés par la souffrance ? La fidélité de ces malheureux, déjà ébranlée par mon infortune, n'a-t-elle pas dû céder facilement à la torture ? Je ne parle pas de ceux que des moyens plus doux ont engagés à trahir leur conscience. Vous semblez, milords, vous trouver offensés de mes suppositions : cependant que pourrais-je penser ? on m'enlève mes secrétaires ; on les traîne dans les cachots ; quelques-uns en sortent longtemps après, à demi morts ; les autres en sont sortis promptement et vivent à Londres dans une aisance à laquelle je ne pourrais pas prétendre moi-même, si l'on me rendait ma liberté. Vous venez ensuite m'opposer les révélations de ces hommes ; encore une fois, milords, que voulez-vous que je pense, sinon qu'ils ont révélé leurs importants secrets à ceux mêmes qui les leur avaient appris ?

Mais des hommes qu'aucun intérêt ne ferait parler ont déposé

contre moi au moment de leur supplice ! Ainsi donc, ma réputation et ma vie sont à la merci du premier misérable à qui il plaira de m'accuser ? Ainsi, milords, la parole d'une Stuart ne vaut pas celle d'un assassin, et l'on ajoute plus de foi au dernier cri de rage poussé par un criminel, qu'aux protestations de Marie d'Écosse ! Je ne savais pas que mon infortune en fût arrivée à ce point qu'il me fallût élever la voix pour repousser les imputations d'un scélérat ; non, milords, je ne m'étais jamais imaginé qu'on dût peser dans une même balance ma parole et celle d'un traître, et que la mienne dût être trouvée plus légère. J'ignore si le but auquel aspire votre souveraine est noble et glorieux, milords, mais je sais que les moyens qu'elle emploie ne le sont pas, et qu'elle donne à la nation anglaise un pénible spectacle et un fâcheux exemple. Quoi donc ! est-ce parce que je suis reine, qu'on viole à mon égard les formes sacrées des lois, qu'on me refuse les priviléges accordés au dernier des citoyens? Comment ! vous prétendez juger sur des dépositions qui n'ont pas été faites en ma présence, et vous avez prévenu toutes mes réclamations en livrant au bourreau les révélateurs ! Ou faites paraître devant moi ceux qui m'accusent, ou laissez-moi croire, milords, que ma vue pourrait leur inspirer des remords qui ne vous plairaient pas.

Certes, je ne descendrai pas jusqu'à vouloir réfuter les indignes calomnies dont on a voulu me flétrir ; ceux qui manient cette fange dont ils cherchent à souiller ma réputation, ne réussiront qu'à se salir eux-mêmes ; et, si l'on parvient enfin par toutes ces basses manœuvres à déshonorer une couronne, ce ne sera pas la mienne, milords. Je l'avoue cependant, tout n'est pas mensonge dans les crimes qu'on m'impute : il en est un que je confesse : oui, milords, j'ai accordé ma protection aux catholiques persécutés en Angleterre. J'avais inutilement sollicité en leur faveur la bienveillance de votre souveraine : j'ai dû réclamer l'assistance des autres monarques de l'Europe. Mais de quel droit ai-je pris part aux affaires de ce royaume ? Ce royaume, milords, m'est-il donc tellement étranger qu'il ne me soit pas permis d'y favoriser une religion que je crois véritable ? A quel titre ma royale sœur a-t-elle propagé dans mes États le culte protestant ? Est-ce donc qu'elle a sur l'Écosse plus de droit que je n'en ai sur l'Angleterre ? Qu'on renonce à ce chef d'accusation, le seul dont je reconnaisse la justice, si l'on ne veut condamner dans ma conduite ce qu'on vante et ce qu'on admire dans celle de votre souveraine. Je pourrais dire encore que j'accomplissais un acte d'humanité, en soulageant de tout mon pouvoir l'infortune des catholiques

persécutés en Angleterre : mais en Écosse, milords, les protestants étaients-ils opprimés, pour qu'on vînt à leur secours? Certes, si quelqu'un était opprimé dans mon royaume, ce n'étaient pas eux ; vous ne l'ignorez pas plus que moi. C'est donc un bien doux spectacle à vos yeux que la misère et les souffaances d'un catholique, pour que vous me fassiez un crime d'avoir cherché à les soulager? je ne connais point la religion nouvelle, milords, mais les actes de ses apôtres ne sont pas propres à m'inspirer une haute idée de sa morale.

Mais de quel droit irais-je reprocher aux réformés leur intolérance, quand moi, reine catholique, je suis sous le poids d'une accusation capitale? Il est temps en effet de protester contre cette épouvantable calomnie : il est temps, milords, d'opposer une parole royale aux imputations de ces misérables qui n'ont pas craint de se charger la conscience d'un nouveau crime, au moment de paraître devant le tribunal suprême. Si jamais la pensée même d'un tel forfait est entrée dans mon esprit, je me soumets à votre jugement, et je renonce à la miséricorde de Dieu. Le nom que je porte me défend de réfuter autrement que par un démenti les assertions infâmes de quelques scélérats, et l'on ne veut pas sans doute que j'oublie ma naissance et mon rang, au point d'engager avec de tels témoins un débat judiciaire.

Voilà, milords, tout ce que j'avais à dire : dans l'intérêt de ma vie, j'aurais mieux fait peut-être de garder le silence ; pour mon honneur, j'ai dû parler. Je remercie ma royale sœur de m'avoir offert une occasion de protester solennellement contre les violences dont je suis victime. Je suis venue en Angleterre, confiante dans les promesses, dans la parole de votre reine : on m'offrait l'hospitalité et un asile sûr ; je ne m'attendais pas que cet asile fût une prison, peut-être un tombeau, milords. Enfin je m'abandonne aux volontés du ciel ; et j'ose espérer que la bonté divine me tiendra compte des années que j'aurai passées en Angleterre. Je ne souhaite pas, pour l'honneur de votre nation, milords, que la postérité juge, par la conduite de votre souveraine, de la bonne foi et de l'hospitalité anglaises.

O. F.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1840.

XXVI

A BIRON, POUR L'ENGAGER A FAIRE L'AVEU DE SON CRIME.

(1602 ans après J. C.)

MATIÈRE.

L'orateur commencera d'une manière vive et pathétique, exprimant sa douleur de voir un héros de la France plongé dans un cachot et exposé à toutes les rigueurs des lois.

Il ne dissimulera pas que la France entière croit Biron coupable : sans doute, un prince juste et clément n'aurait pas accusé son compagnon d'armes, son ami, s'il n'y avait pas été forcé par de légitimes soupçons.

Mais la faute de Biron n'a pas été achevée : il peut encore obtenir grâce. Henri n'a pas oublié ses services et ceux de son père : il se souvient encore des siéges de Paris et de Rouen; il voudrait pardonner; que Biron ne le force pas à punir par une fierté inexorable qui résiste à la clémence d'un grand roi, et par une opiniâtreté dédaigneuse qui persiste dans un désaveu inutile. Ce n'est pas là ce qui convient à la gloire de Biron.

DÉVELOPPEMENT.

Un de ces hommes que la nature a fait impatients du second rang, qu'elle a destinés à ce qu'il y a de plus grand dans la prospérité ou dans l'infortune, et dont la tête doit porter une couronne ou tomber sur un échafaud, Biron, gémissait depuis quelques jours dans un cachot de la Bastille, les pieds et les mains chargés de fers : et, dans l'attente du fatal jugement, au souvenir de sa gloire passée, il entrait en fureur; il se frappait le front contre ses chaînes; il poussait des cris et des sanglots; puis, s'arrêtant tout à coup, il passait des convulsions de la rage à la résignation du désespoir. Ces éclats de douleur, ce trouble d'esprit, ce délire ardent, se conçoivent aisément dans un homme de son caractère. Mais qui l'eût cru ? cet homme était maître de sa destinée. Le bon Henri, son roi, avait attaché le pardon du crime à l'aveu sincère de la faute, et le superbe Biron s'était obstiné au silence : il était dans cette incertitude cruelle, suspendu entre la honte de l'aveu et la honte du supplice, changeant de résolution et de pensée au gré de son âme indomptable. Tantôt, il est prêt à embrasser les genoux de Henri, et il voit de la gloire dans cette humiliation volontaire; tantôt, il se décide à mourir plutôt que de céder, et cette opiniâtreté s'offre à lui sous un air de grandeur qui le flatte. Cependant, les portes du cachot s'ouvrent, et un ami de Biron s'élance dans ses bras : c'était un de ses fidèles compagnons, de ses anciens frères d'armes, qu'autrefois il aima comme s'aimaient alors tous les soldats de Henri, mais que depuis il

avait négligé dans ses jours d'égarement et d'insolence: il le retrouvait maintenant, puisqu'il était malheureux. Biron avait l'âme endurcie : il accueille froidement le pieux retour d'une affection si pure; sans émotion et sans larmes, il écoute dans un morne silence les conseils, les prières et les terreurs de l'amitié :

« O mon ami, lui disait son généreux consolateur, en quel état vous retrouvé-je aujourd'hui? Biron chargé de fers et jeté dans un cachot ! un héros dans le séjour du crime ! quel déchirant spectacle ! Ah ! nous tous qui vous aimons, nous tous qui partageâmes auprès de Henri vos périls et vos triomphes, nous partageons aussi votre douleur et votre humiliation présente. Oui, Biron, et, depuis ce triste moment qui vit votre chute, nous sommes plus tremblants que vous : la cour n'a plus de joie ni de fêtes ; nos yeux craignent de rencontrer ceux de Henri; et en effet, si Biron a failli, qui de nous peut répondre de soi? si Biron est innocent, comment excuser notre bon maître?

« Mais croyez-en la franchise d'un ami, si nous doutons encore, nous qui connaissons votre cœur, et ces vertus, et cette fidélité qu'on n'oublie pas en un jour, déjà la France entière juge et prononce : la voix publique vous condamne; on parle de complots contre la personne du roi, de trahison, d'assassinat, et de mille horreurs que vous n'avez pu imaginer et que nous ne pouvons croire. Les vieux ligueurs, qui vous haïssent autant qu'ils vous ont craint, s'attachent à votre réputation pour la ruiner; à les entendre plaindre Henri pour mieux vous perdre, on dirait presque qu'ils aiment notre roi mieux que nous. Et il est aussi bien à plaindre : depuis ces jours derniers, on le voit sans gaieté et sans bons mots; souvent il s'enferme avec M. de Rosny, et, quand il revient vers nous, on s'aperçoit qu'il a pleuré. Ce bon Henri ! je suis sûr qu'il regrette le temps où il portait le casque et le mousquet aux champs d'Arques et d'Ivry; si nous n'avions pas de royaume alors, nous avions du moins la concorde entre nous; avant le combat, après la victoire, nous nous pressions autour de lui; il distribuait à chacun un sourire et un éloge, et nous étions contents. Aujourd'hui ce sont des rivalités, des querelles, des ambitions qui le déchirent. Ah ! Biron, il est plus malheureux dans son Paris qu'il ne l'était dans sa Navarre; peut-être en ce moment est-il plus affligé que vous-même. Car croyez-vous qu'il n'ait pas cruellement souffert à vous réduire à ce misérable état? lui, l'ami de votre père et le vôtre, lui qui doit à ses conseils et à votre bras d'avoir vaincu Mayenne et reconquis son trône, lui qui donnerait sa vie et son sang pour le dernier de nous, est-il

donc devenu si injuste et si ingrat, que, sur de légers soupçons, il expose avec indifférence et vos jours et votre honneur? N'auriez-vous point vous-même, par un instant d'erreur, provoqué sa sévérité, et, par un désaveu inutile, fatigué sa clémence?

« Je veux qu'on ait exagéré vos torts, calomnié vos intentions, et qu'à ses yeux on vous ait dépeint criminel, quand vous n'étiez qu'imprudent. Mais est-ce une raison suffisante pour ne répondre à des questions paternelles que par le silence et le mépris, et pour lui cacher cette vérité consolante qu'il cherche partout, qu'il demande à tout ce qui l'entoure, savoir que son cher Biron ne fut coupable qu'à demi ? Henri mérite-t-il si peu qu'on le désabuse, et pouvez-vous ainsi lui laisser la tristesse et l'amertume dans l'âme? Hélas! il désire accorder le pardon aussi ardemment qu'un autre que vous l'implorerait; cet effort de sévérité l'accable et l'épuise : il se rappelle vos exploits, cette brillante valeur qui n'avait d'égale que la sienne, ces siéges de Paris et de Rouen, temps de malheurs et de troubles où, par votre courage et votre fidélité, vous fîtes sa consolation et son salut. Et alors, laissant échapper le secret de son cœur : « Qu'il se jette entre mes « bras, nous dit-il, et il les trouvera toujours ouverts; qu'il « pleure, et je pleurerai avec lui. » Biron, et vous hésitez encore; craindriez-vous qu'il ne voulût vous arracher des aveux que pour en abuser ensuite contre vous-même? Ah! c'est alors que vous seriez coupable envers notre bon et loyal maître. Penseriez-vous manquer de grandeur et de noblesse, en accusant votre erreur ? Détrompez-vous, mon ami ; il y a quelque chose de grand à expier sa faute, et le repentir est toujours plus noble que l'endurcissement. Laissez-vous donc toucher à mes prières ; dites un seul mot et vos fers vont tomber, et votre cachot va s'ouvrir. Que moi-même je vous conduise aux genoux de Henri ; et, si vous méprisiez trop la vie pour vouloir la demander, si la mort sur un échafaud n'avait pas plus d'horreur à vos yeux que n'en eut jamais le trépas au champ de bataille, faites du moins un effort pour une famille dont vous allez tacher le nom, pour des amis dont votre infortune corrompra la félicité, pour un roi qui a besoin de vous pardonner et de vous chérir. Biron, c'est une grâce que nous implorons de vous; venez recevoir la vie, et rendre en même temps un héros à la France, un ennemi à l'Espagnol, et à nous un compagnon, un frère d'armes ; c'est bien mériter de la patrie que de se conserver ainsi pour elle ; c'est être notre bienfaiteur que d'accepter un tel bienfait. » S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

XXVII

HENRI IV A SULLY.

(1610 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Toujours il a vu avec douleur que le sort des nations dépendait du caprice d'un homme; qu'un seul conquérant pouvait troubler pendant des siècles la paix de l'Europe, et fomenter entre ses sujets et ses rivaux des haines implacables et héréditaires. Tant que le malheur l'a poursuivi, il a étouffé des pensées qui ne l'auraient rendu que plus malheureux encore. Aujourd'hui que ses maux et ceux de son peuple sont guéris, il se croirait coupable de ne pas remédier à ceux de l'humanité tout entière.

Il pense qu'un tribunal, composé des souverains de l'Europe, connaissant des différends des peuples, les terminant par une sentence et sans effusion de sang, n'est pas plus impraticable que ne le furent les tribunaux de l'ancienne France, où chacun était jugé par ses pairs. Le rebelle qui se refuserait à l'obéissance soulèverait contre lui seul les forces de tous; et dès que l'obstination serait inutile et funeste, la soumission serait certaine. Pour confirmer à jamais l'autorité de cette jurisprudence européenne, il suffirait qu'on en eût ressenti les bienfaits. Un tel projet, une fois exécuté, serait éternel.

Et l'exécution en est plus facile qu'on ne le croit. L'Europe, épuisée de guerres, adoptera avec reconnaissance le bonheur qui lui sera présenté. L'Espagne, depuis la mort de Philippe II, n'a plus que des fureurs impuissantes; ses forces et ses trésors sont taris. L'Allemagne est affaiblie par des dissensions; une partie des princes appellent Henri à leur secours, et leur délivrance sera l'occasion de ce grand œuvre. L'Angleterre est pleine encore du génie et des pensées d'Élisabeth, et promet à la France une alliée fidèle.

Il a pour lui le fruit de ses économies, le trésor de la Bastille, des troupes aguerries et d'habiles capitaines, le cœur et l'amour de ses sujets. Il a Sully, cet autre lui-même, qui le remplacera près de son peuple et fera oublier son absence. Il lui confie le soin de son royaume; il part pour la plus juste des guerres, pour la dernière, pour la seule qui puisse mettre fin à toutes les autres. Cependant il est triste et rêveur. Serait-ce qu'il est cruel à son cœur de s'éloigner de Sully, de s'arracher à son peuple? Serait-ce qu'il pressent quelque malheur, et qu'une entreprise si pure et si sainte ne doive point être couronnée de succès?

DÉVELOPPEMENT.

Enfin, Sully, grâce à toi, mon fidèle compagnon, grâce à mon épée et à la valeur de ma brave noblesse, je suis roi de France : plus d'ennemis, plus de factieux ; nous avons dompté les uns, nous avons ramené les autres, et, s'il nous faut encore endosser le harnais, nous combattrons pour la gloire de la France, et non pour notre vie et notre royauté. Toutefois, j'ai plus à cœur la félicité

de mes peuples que mon renom de guerre : j'ai fait assez de vaincus, je veux faire des heureux.

Ce bonheur, la paix seule peut le donner aux peuples ; encore faut-il qu'elle soit durable. J'ai toujours vu avec douleur qu'un seul conquérant pouvait ravir à tous ses voisins le repos dont il ne veut pas jouir lui-même ; qu'il pouvait laisser à ses peuples et à leurs rivaux une succession de haines et de discordes. De là, des guerres continuelles et inévitables. Chaque prince a peur d'être surpris ; il attaque le premier : l'un veut recouvrer ce qu'il a perdu, l'autre ne veut point rendre ce qu'il a acquis. La force décide de tout ; la justice n'est rien, et cela, faute d'un pouvoir supérieur, qui maintienne l'équilibre entre les rois, comme eux-mêmes le maintiennent entre leurs sujets. Mon voisin d'Espagne m'a bien montré tout ce que pouvait un mauvais roi ; il m'a fait payer mon royaume assez cher, puisqu'il m'a fait répandre le sang de mes sujets.

Voilà, Sully, ce que je veux prévenir ; voilà sur quoi j'ai voulu te consulter. Quand j'étais le petit roi de Navarre, je n'avais pour moi que mon épée, mon bon droit et le cœur de mes amis, il fallait vaincre les Français avant de les rendre heureux, et je ne devais pas songer à pacifier l'Europe quand elle était presque tout entière liguée contre moi. D'ailleurs toutes ces belles pensées ne m'auraient rendu que plus malheureux. Aujourd'hui, nous pouvons faire le roi de France. Les Français sont heureux ; il m'est permis de le croire du moins, car j'ai fait tout pour qu'ils le soient. Eh bien, il faut maintenant songer aux autres hommes ; ils furent nos ennemis, donnons-leur le bonheur en échange des maux qu'ils nous ont faits, et la reconnaissance sera sans doute plus puissante que les armes.

Je pense, cher Sully, qu'il faudrait, pour établir cette paix universelle, réunir tous les États sous un même pouvoir composé de leurs principaux chefs. On conserverait à chaque nation ses lois, ses priviléges et son gouvernement ; ainsi, des dix monarchies que je voudrais établir, six seraient héréditaires, et les autres électives ; quatre républiques assureraient la liberté des peuples qui en ont joui jusqu'à présent. Quant aux Turcs, on leur ferait repasser le Bosphore. Les chefs de ces différents États, formant un tribunal sans appel, jugeraient des intérêts et des prétentions des peuples. Ainsi, dans l'ancienne France, chacun était jugé par ses pairs.

Le projet est louable, et moins difficile qu'on ne le croit. Les peuples y applaudiront.... Cela, ce me semble, ne te paraît pas certain, Sully ? Ventre-saint-gris, quel est celui qui oserait s'y

opposer? C'est une envie qui ne prendra pas à des peuples vaincus; et, si l'Europe ne l'est pas tout entière, elle doit être bien fatiguée, car je le suis, moi, et cependant, je lui ai fait la loi plus souvent qu'elle ne me l'a faite. L'Espagne ne nous aime guère, je le sais; mais elle n'était forte que quand les Français étaient Espagnols : et d'ailleurs le démon du Midi est mort; elle a perdu un tyran, mais un tyran aussi dangereux pour ses ennemis que pour ses sujets; elle sera soumise, ou elle le deviendra. Quant à messieurs les princes d'Allemagne, c'est à eux que je vais faire la guerre : je protégerai les uns, je combattrai les autres; je leur ferai assez désirer la paix, pour qu'ils ne la refusent point quand elle leur sera offerte. Les Hollandais, je ne leur ai fait que du bien. L'Angleterre m'a aidé à conquérir mon trône; pleine encore du génie et des pensées d'Élisabeth, ennemie jurée des Espagnols, elle ne peut manquer d'être pour moi une alliée fidèle.

Voilà ce que j'ai à craindre et à espérer au dehors; mais la France est bien forte d'elle-même, et cela, grâce à nous, mon brave Sully : car je dois autant à ton génie qu'à mes victoires. Quarante millions amassés par tes soins assureront le payement de mes troupes, jusqu'à ce que nous le trouvions chez l'ennemi. Une heureuse paix a donné aux guerriers le loisir de préparer leurs armes, et cent mille hommes n'attendent que mon ordre pour fondre sur l'Allemagne. Pour les commander, j'ai le roi de France et ceux qui m'ont aidé à conquérir ce beau titre, Lesdiguières, Crillon, Bassompierre, et tant d'autres que nos ennemis connaissent aussi bien que moi.

Quant à toi, Sully, tu ne me suivras pas dans les camps : tu sais trop bien faire le bonheur des peuples, pour que je t'expose dans la mêlée. Et d'ailleurs, tu sais comme j'entends que l'on gouverne mes Français : tu leur feras oublier mon absence; je te confie le soin de ce royaume. Quoi qu'on ait osé publier d'infâme sur mon compte, je pars pour la plus juste des guerres, pour défendre un allié, pour abaisser l'Autriche, pour venger la France d'une orgueilleuse rivale. Mais tu me connais; je n'ai pas besoin de me justifier auprès de toi. Puisse l'événement de la guerre obliger mes ennemis à me connaître aussi bien!

Oui, cette guerre sera la dernière; si j'en reviens toutefois, ou même si je puis la commencer! Je suis triste et rêveur; je ne sais quel sombre pressentiment m'accable et me poursuit. Sans doute, il m'est pénible de m'arracher à mon peuple, mais c'est pour son bonheur.... Jamais je n'ai eu ces tristes pensées la veille d'une victoire.... Dieu ordonne, il faut se soumettre. Je ne

crains pas les armes des Autrichiens et des Espagnols; mais ils ont d'autres moyens de se défaire de leurs ennemis.

J. P. B.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1822.

XXVIII

BELLIÈVRE A LOUIS XIII.

(1639 ans après J. C.)

MATIÈRE.

L'orateur donnera pour garantie de son dévouement inviolable au roi la résistance qu'il oppose à une volonté peu digne de la grandeur du souverain.

Si le duc de la Valette est innocent, pourquoi joindre à l'autorité des juges une autorité absolue qui semblerait avoir gêné leur conscience? S'il est coupable, pourquoi discréditer sa condamnation par une intervention si puissante?

La justice émane des rois; mais les rois sont si puissants et les autres hommes si faibles, que, dans un conseil présidé par un souverain, il n'y aurait qu'une opinion.

Le plus beau privilége des rois est de pouvoir pardonner aux hommes que les tribunaux ont condamnés; mais, si les rois pardonnaient après avoir eux-mêmes condamné, au lieu d'être généreux, ils seraient inconséquents.

L'orateur conclura.

DÉVELOPPEMENT.

Sire, mon zèle et mon dévouement vous sont connus. J'ai hérité de ma famille, avec le nom que je porte, l'amour de mes maîtres et le respect pour leur personne; mon père servait le vôtre, et j'ai appris de lui tous les devoirs qu'avait à remplir un bon sujet sous un bon roi. Mais quelle plus belle preuve de fidélité, sire, que d'oser dire la vérité au prince qui la cherche, de résister à sa volonté, lorsqu'elle est contraire à sa grandeur, et de risquer de lui déplaire pour l'éclairer et le servir ! Vos illustres ancêtres eux-mêmes ont consacré ce droit et en ont fait un des plus sûrs fondements de leur trône : plus jaloux du bonheur des peuples que des prérogatives de la royauté, ils se sont créé des conseillers incorruptibles; ils leur ont dit : « Élevez une voix libre au milieu de notre cour; soyez les dépositaires et les censeurs de nos volontés : si nous sommes abusés, comme il arrive à tous les hommes, montrez-nous nos erreurs; appelez-en au roi détrompé. » Sire, quoique l'affaire présente ne soit point jugée dans votre parlement, cependant, en choisissant dans ce parlement une grande partie des juges, vous avez assez indiqué que votre oreille

serait toujours ouverte aux remontrances. C'est donc moins encore en mon nom, comme sujet, sire, qu'en celui de votre cour de justice, comme président, que je viens combattre une volonté peu digne de votre grandeur, de votre équité et de votre sagesse.

Je n'examinerai point ici si le duc de la Valette est innocent ou coupable : c'est ce que discutera bientôt le tribunal qui se forme pour le juger : l'essentiel, sire, le nécessaire, c'est qu'il n'ait que des juges légitimes, et que les suffrages qui vont le condamner ou l'absoudre soient librement donnés. Or, si, comme vous l'avez témoigné, vous vous constituez président de ce conseil déjà formé de membres de votre choix, si vous vous réservez de proclamer au milieu de nous votre opinion sur l'accusé, ne dira-t-on pas que le jugement porté aura été porté par vous seul, et que la main de chaque juge qui signera aura été conduite par la vôtre? Des soupçons éternels couvriront toujours la justice de notre décision : reconnu innocent, la Valette ne le paraîtra qu'à demi ; on rejettera sa grâce sur l'indulgence du roi qui l'aura jugé : coupable, il sera plaint comme une victime du pouvoir ; sa prétendue innocence percera sans cesse à travers l'arrêt prononcé sous les yeux et sous l'influence du monarque. D'un côté, c'est votre sujet dont la vertu restera enveloppée de nuages ; de l'autre, c'est votre équité, sire, qu'on soupçonnera d'avoir été corrompue par la vengeance. Votre conduite sera traitée de faiblesse ou de rigueur, la nôtre de lâcheté ; on nous accusera, vous de nous avoir séduits, nous de nous être laissé séduire ; et peut-être ce dernier reproche aura-t-il d'autre fondement que l'apparence, et sera-t-il vrai en même temps que vraisemblable.

En effet, sire, si la justice émane des rois, la faiblesse aussi appartient aux hommes. Vous serez juste, vous, dans votre suffrage, vous prononcerez d'après votre conscience ; mais les hommes prononceront d'après vous. Vous n'aurez consulté que la vérité ; mais l'on ne consultera que vous seul ; l'opinion du monarque sera l'opinion de tous, et dès lors, vous aussi, vous serez coupable. En assiégeant nos consciences avec les séductions toujours attachées au pouvoir, en éblouissant nos yeux par votre pourpre et votre couronne, vous nous aurez jetés dans la nécessité de faillir ou de vous déplaire ; dans cette lutte engagée entre l'intérêt et la justice, il n'appartient qu'aux vertus vigoureuses de triompher : et, de nos jours, vous le savez, combien peu voit-on de L'Hôpital et d'Anne du Bourg ! Des vertus timides qui, dans d'ordinaires circonstances, auraient suivi le chemin de la justice, en seront

détournées malgré elles; et peut-être, pour obtenir le triste plaisir de punir un seul coupable, vous aurez fait autant de coupables que vous aurez créé de juges.

Pardonnez, sire, au zèle d'un sujet dont l'intention est pure. Non, j'aime mieux le croire, vous ne voulez juger la Valette que pour être plus sûr de le sauver. Il vous serait trop cruel de voir un gentilhomme, frère de deux braves guerriers qui combattent en ce moment pour vous, brave guerrier lui-même et longtemps serviteur irréprochable de Votre Majesté, ne sortir de votre présence que pour être traîné à l'échafaud. La justice une fois satisfaite, vous n'écouterez plus que la clémence, et, si la Valette est jugé criminel, il n'aura été condamné que pour être bientôt absous. Mais, prince, pourriez-vous sans inconséquence passer tout à coup de la sévérité d'un juge à l'indulgence d'un roi, et prononcer, presque en même temps et de la même bouche, la condamnation et la grâce? Ah! combien est préférable pour vous cette générosité vraiment royale qui, laissant aux autres le soin des châtiments, ne se réserve que le lot de la clémence, et qui, dérobant le monarque au spectacle d'une rigueur nécessaire, ne le montre que lorsqu'il est temps de pardonner! Que si cependant, sire, vous pensiez que la sûreté de l'État et du trône réclame le sacrifice de la Valette, et qu'aujourd'hui la moindre faiblesse de votre part serait dangereuse à vous et à votre peuple, il faudrait plus opiniâtrément encore vous abstenir d'une action aussi odieuse qu'inutile, et vous décharger sur nous d'un devoir si douloureux à remplir. Alors surtout, vous devriez vous féliciter de n'avoir point à répandre par vos mains le sang toujours précieux d'un sujet, et de pouvoir laisser aller la justice, sans la diriger vous-même. Sire, lorsqu'on jugea Biron, bien plus coupable que n'a pu l'être la Valette, mais comme lui longtemps l'ami et le serviteur de son roi, Henri, votre père, ne songea point à présider au châtiment: pendant que l'on condamnait le malheureux sujet, le prince, non moins malheureux lui-même, s'enfermait tout seul et pleurait.

S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

XXIX

PINTO AU DUC DE BRAGANCE.

(1640 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Il représentera que jamais il ne peut s'offrir une plus belle occasion de recouvrer la couronne de Portugal usurpée par les Espagnols. Les forces de l'Espagne sont occupées contre la France, la Hollande et les révoltés de la Catalogne.

La haine des Portugais contre leurs tyrans est montée au comble; les regards se tournent vers le duc de Bragance; tous les cœurs l'appellent : c'est le libérateur que le Portugal attend et qu'il placera sur le trône.

Suspect par sa naissance et par ses grands biens, le duc espérait en vain que l'obscurité d'une vie privée dût le préserver de la haine et de la vengeance des Espagnols. Sa perte est jurée; sa modération, sa prudence ne le peuvent mettre en sûreté; il faut qu'il se sauve par l'audace et se réfugie sur le trône. Il serait honteux à lui de ne pas répondre au zèle des principaux seigneurs de Portugal qui sont résolus à le proclamer roi.

DÉVELOPPEMENT.

Prince, quand je vous parlais dernièrement des malheurs de la patrie et des moyens de les terminer, quand je vous rappelais vos droits à la couronne et les vœux secrets de tout un peuple, votre cœur s'ouvrait aux espérances de l'avenir et au présage d'une grandeur future ; mais, en même temps, vous redoutiez de troubler pour vous la paix du présent : vous aimiez à espérer, sans vous mettre en peine d'agir, vous nourrissiez cette idée flatteuse de régner, sans même songer à ne plus obéir. « Pinto, me disiez-vous, ton zèle m'est cher, tes paroles me sont douces ; j'accepte l'augure de gloire et de bonheur que tu m'offres ; mais, par une imprudente célérité, ne perdons pas à la fois et la tranquillité présente et la grandeur à venir. Si Dieu mûrit des desseins sur moi, il saura les faire éclore à temps ; s'il me réserve le trône usurpé sur mes pères, il m'y reconduira comme par la main, sans effort ni violence. Mon cher Pinto, attendons l'occasion, sans folle ardeur comme sans coupable négligence, assez calmes pour ne point la forcer et cependant assez prompts pour la saisir. » Prince, elle est enfin venue cette occasion, telle que vous la désiriez, facile et pure, légitime et glorieuse.

L'Espagne n'est plus puissante comme au temps de Charles-Quint et de Philippe II. Accablée de toutes parts, et par les peuples qu'a blessés son orgueil, et par ceux que sa domination a opprimés, au dehors par de formidables ennemis, au dedans, par

des sujets révoltés, elle voit en même temps la Hollande accomplir l'œuvre de sa liberté, la France celle de sa vengeance, la Catalogne échapper de ses mains, et la guerre civile se joindre pour elle aux guerres étrangères. En vain Olivarès, avec son orgueil aussi vaste que son génie est étroit, affecte-t-il, dans la cour de Madrid, la politique impérieuse de Richelieu, dont il n'a ni la vigueur indomptable ni les conseils profonds, et auquel il ne ressemble que par l'avantage de gouverner son maître. Il ne sait, comme lui, ni combattre et vaincre en six endroits à la fois, ni abaisser d'une main les grands et de l'autre contenir le peuple. Il est assez puissant pour qu'on murmure ; il ne l'est point assez pour qu'on n'ose point murmurer. Au milieu du mécontentement universel, le Portugal a encore d'autres raisons de haine qui s'aggravent tous les jours. A la vieille inimitié qu'il nourrit contre ses tyrans, et qui suffirait pour lui faire tout entreprendre, se joignent des oppressions récentes qui redoublent son invincible horreur du joug castillan. Il se rappelle les cruautés qui cimentèrent l'usurpation espagnole, les plus nobles têtes abattues dans les combats ou tranchées sur l'échafaud, le sang de deux mille prêtres répandu sans nécessité et fumant encore sans vengeance ; et, quand il reporte les yeux sur le présent, il reconnaît avec effroi que la politique de Philippe II lui a survécu, et que les Espagnols de nos jours sont encore plus cruels que leurs pères, parce qu'ils sont plus faibles qu'eux. Le peuple gémit sous les impôts ; les grands vieillissent, comme dans l'exil, au sein de la patrie, privés des charges et des dignités nationales. On les envoie périr sous le fer des révoltés de la Catalogne, et servir à la fois l'Espagne et par leur courage et par leur mort ; ou, s'ils demeurent en Portugal, c'est pour y souffrir les dédains, y endurer les affronts d'un valet de la vice-reine qu'elle a élevé au rang de son secrétaire, et qui, à la faveur de cette protection et de son nom d'Espagnol, prétend faire ici le Richelieu ou l'Olivarès. Et ce que je vous dis, prince, vous-même avez pu le voir, lorsque vous visitiez le royaume comme général des troupes portugaises. Mais aussi qu'avez-vous vu en même temps ? Tandis que les oppresseurs n'étaient accueillis que par le murmure ou le silence du peuple, que signifiaient ces cris d'allégresse, ces flatteuses acclamations qui s'attachaient à vos pas ? D'où vient qu'au nom de Bragance, la joie déridait tous les fronts, que la fierté se peignait sur ces visages flétris, en un mot, que le Portugal semblait renaître à la gloire et à la liberté ? Pourquoi les vieillards pleuraient-ils en vous montrant ? Pourquoi la jeunesse s'empressait-elle autour de vous avec des yeux d'avidité ? Pourquoi vous-même paraissiez-vous bien moins

un général d'armée qui visite des places et des citadelles, qu'un roi chéri et adoré qui va recueillir les bénédictions des peuples? C'est qu'en effet, prince, chacun voyait en vous, bien moins le général et l'envoyé du roi d'Espagne, que le rejeton des rois de Portugal, l'espoir de la patrie pour le présent, et peut-être son libérateur pour l'avenir. C'est que chacun comprenait que vous étiez né pour prendre en main les droits de la nation ; que votre cause était inséparablement liée avec la sienne ; que votre salut personnel autant que l'intérêt public vous poussait à cette noble entreprise, et que le duc de Bragance ne pouvait vivre sans être roi du Portugal.

En effet, prince, tout vous le prouve assez ; tout vous dit que, si vous vivez encore puissant et tranquille dans le Portugal, vous n'en devez remercier que l'imprudence de vos ennemis et la protection du ciel, qui vous tient en dépôt pour un grand dessein. Mais le ciel peut se lasser de protéger un homme qui résiste aux volontés d'en haut, et l'imprudence des Espagnols peut enfin s'éclairer. Déjà, ils ont senti la faute qu'avait commise Philippe II en laissant au sein du Portugal une famille riche et puissante, de l'antique sang de nos rois, comme un germe de troubles domestiques. Les voyez-vous aujourd'hui, comme ils vous comblent d'honneurs pour vous en accabler? On vous offrit le gouvernement du Milanais : c'était un exil honorable, vous le refusâtes ; le commandement de la noblesse portugaise en Catalogne : c'était un exil dangereux, vous le refusâtes encore. Il semblait qu'un ministre orgueilleux comme Olivarès dût être choqué de ces refus opiniâtres, et vous en punir par l'oubli ; mais le superbe Olivarès est à l'épreuve de vos mépris ; il veut vous élever malgré vous-même ; il est plus obstiné à vous servir que vous ne l'êtes à rejeter ses services ; il vous supplie d'accepter le commandement des troupes en Portugal, du même air qu'un autre mettrait à le demander ; quand il vous accorde une si haute faveur, il semble implorer une grâce.

Que nous faut-il penser d'un ennemi qui met aux mains de son ennemi un pouvoir si absolu et les moyens de se venger, qui arme vos droits, pour ainsi dire, et court au-devant de vos vœux? Que conclure de ces ménagements affectés et de cette générosité feinte? Que nous devons tout redouter ; qu'on vous flatte ainsi pour vous séduire ; qu'on vous élève si haut pour vous précipiter. N'alléguez pas ici votre prudence et votre modération qui pourraient effacer et absoudre à leurs yeux le crime de votre naissance. Et vos autres vertus, prince, cette bonté infinie, ces grâces ingénues qui brillent en votre auguste personne, cette

magnanimité qui relève l'éclat d'un haut rang, cette affabilité qui se répand sur tous ceux qui vous approchent, et qui vous gagne leurs cœurs ! Voilà ce qu'il faudrait effacer ; voilà ce qu'on ne saurait pardonner à un homme qui peut se faire craindre. Empêchez, si vous le pouvez, que le peuple ne vous aime et ne vous souhaite pour roi ; et alors vous vivrez tranquille en homme privé ; autrement, il n'est pour vous de salut que dans l'audace, de refuge que sur le trône.

Je ne vous dirai pas en outre, prince, qu'il serait honteux de tromper le zèle de vos amis et de vos partisans, de trahir les efforts de tant de braves seigneurs qui sont résolus à vous proclamer roi ; je ne vous représenterai pas que ce serait exposer leurs vies, et, pour ainsi dire, les livrer au bourreau. Votre grande âme en sait là-dessus plus que moi : la délicatesse héréditaire, que vous portez écrite en votre cœur, vous apprendra mieux que mes paroles votre devoir envers des hommes qui, sur la foi de vos vertus, et animés par l'amour qu'ils vous portent, sacrifient leurs biens, leurs fortunes, leur salut, au désir de vous avoir pour souverain et pour prince : d'ailleurs, je semblerais en même temps parler pour moi-même, en m'associant à ceux dont je partage le péril et le zèle. Mais au contraire, prince, je ne veux d'autre récompense de mes travaux et de mes dangers que l'honneur de vous servir ; trop heureux si vous triomphez ! heureux encore si je succombe, puisque, même sous la hache du bourreau, j'aurai la consolation de verser mon sang en généreux et fidèle serviteur, et, ne pouvant vivre sous un bon roi, de mourir du moins pour un bon maître ! S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

XXX

DON MICHEL D'ALMEÏDA DANS LE CONSEIL DU ROI DE PORTUGAL.

(1641 ans après J. C.)

MATIÈRE.

L'archevêque de Braga, le grand inquisiteur de Lisbonne, le marquis de Villaréal, son fils le duc de Camine, et plusieurs autres seigneurs, avaient conspiré pour renverser du trône le duc de Bragance que venait d'y porter une révolution. Les laïques furent condamnés à mort, les ecclésiastiques à la prison perpétuelle. Le conseil du roi opina tout entier pour que la sentence fût exécutée. Don Michel d'Almeïda combattit seul cet avis.

A Dieu ne plaise qu'il justifie ceux que les juges viennent de condamner! Il déteste leur crime; mais ce crime est-il sans excuse, ou du moins sans explication ?

Une révolution glorieuse a rendu le trône à son légitime possesseur. Est-il étonnant que ces hommes n'aient pu subitement renoncer à leur passé et adopter le nouveau gouvernement?

Que faut-il? les mettre dans l'impossibilité de nuire. Pour cela, la prison suffit. Leur mort ne ferait que provoquer dans leur famille et dans leurs amis une haine sourde et dangereuse.

Est-il juste, d'ailleurs, que le même crime soit puni différemment selon le caractère des coupables?

Pour lui, le roi connaît son dévouement; il a été un des chefs les plus ardents de la révolution. S'il parle ainsi, c'est qu'il croit que la clémence est meilleure pour fonder un trône que la colère et la vengeance.

DÉVELOPPEMENT.

Je prie ceux qui ont parlé avant moi et ont conclu à l'exécution de la sentence, de bien examiner quelle est vraiment la question qui nous occupe. Nous ne sommes point appelés à décider si les accusés sont coupables, et s'ils ont mérité la mort. Ce point est résolu. Les juges ont déclaré que ces hommes avaient essayé d'arracher au Portugal son roi et sa liberté ; et j'en suis persuadé comme eux; ils leur ont appliqué la loi qui punit de mort un semblable attentat, et je crois qu'ils ont fait leur devoir, qu'à leur place je n'eusse point agi autrement. Mais ici, messieurs, nous ne sommes point des juges. Tout en reconnaissant que les accusés sont criminels, que la loi les condamne, nous devons nous demander si rien n'excuse leur conduite, et si l'intérêt de l'État exige leur supplice. Il nous faut considérer, non ce qui est légitime, mais ce qui est juste et opportun ; en un mot, écarter la question de légalité qui ne nous touche en rien, et examiner uniquement celle d'équité et d'utilité, qu'il convient à des hommes et à des politiques de résoudre. On s'est beaucoup étendu ici sur l'énormité du crime, sur les malheurs du Portugal, si la conspiration eût réussi; tout cela n'importe en rien à l'affaire. Je pourrais aussi bien m'apitoyer sur le sort de ces grands personnages condamnés à monter sur un échafaud. Mais je veux ramener la discussion sur son véritable terrain, d'où elle n'aurait point dû sortir : la mort de ces hommes est-elle équitable en soi-même, et utile à l'État? voilà ce que vous êtes appelés à décider, et je crois pouvoir assurer hardiment qu'elle ne serait ni l'un ni l'autre.

Veuillez, messieurs, vous rappeler l'état des choses, il y a trois mois. Ces mêmes hommes dont vous tenez la vie entre vos mains, étaient alors au pouvoir et gouvernaient le Portugal. Que faisions-nous pendant ce temps? Nous nous plaignions, nous

disions qu'il était bien dur de voir des étrangers occuper toutes les places; que nous n'étions rien, que nous n'avions ni honneurs, ni considération, ni crédit; enfin, nous étions fort mécontents, et, pardonnez-moi le mot, nous conspirions. Tout à coup la fortune seconde nos desseins; nous voilà à la tête des affaires, et ceux dont nous prenons la place prennent naturellement la nôtre. Qu'y font-ils, messieurs? justement ce que nous faisions nous-mêmes. Ils se plaignent, ne peuvent souffrir d'avoir perdu en un jour richesses, honneurs, dignités, et, passez-moi l'expression, ils conspirent. Cette conduite est, ce me semble, naturelle; et j'aurais été fort étonné si les choses ne se fussent point passées ainsi. Comment voulez-vous que des hommes aiment une révolution faite contre eux-mêmes, remercient ceux qui les dépouillent, et se voient renversés de leur position, sans la regretter un instant? Du regret de l'avoir perdue au désir de la recouvrer, il n'y a qu'un pas, et ils le franchirent, le dirai-je? comme nous l'avions franchi avant eux. Je vois bien quelles objections je vais soulever; que notre cause était noble et juste, que nous travaillions pour la liberté de notre patrie, pour le rétablissement du roi légitime. Messieurs, je suis entièrement de votre avis : je reste persuadé que nous avions pour nous la raison et le bon droit, et que par conséquent ils n'étaient que des brouillons cherchant à détruire un ordre de choses justement établi. Mais je suppose que, par le plus grand des malheurs, au lieu de réussir, notre conjuration eût échoué. Qu'arrivait-il, messieurs, je vous le demande? On nous traînait devant un tribunal, on nous traitait de factieux qui avaient essayé de renverser le gouvernement de leur patrie, et les Espagnols nous condamnaient sur ces accusations avec autant de bonne foi que nous condamnons ces hommes aujourd'hui. C'est qu'en politique, il n'y a point un parti qui a raison et un autre qui a tort: tous deux croient avoir pour eux le bon droit, et la seule différence est que l'un devient vainqueur et que l'autre est vaincu. Quand un voleur me prend ma bourse, il sait parfaitement qu'il commet un crime, et il mérite d'être puni. Quand des hommes conspirent, ils se représentent qu'ils agissent en vue de l'intérêt de tous, et croient faire une action louable; et si l'événement leur donne tort, le vainqueur, qui est à la fois juge et partie, ne doit point les condamner. Ainsi je prétends que les accusés s'étant engagés dans une entreprise qui était naturelle, et qu'ils pouvaient croire bonne, leur mort ne serait pas juste, quoique légitime.

Serait-elle utile à la chose publique? je le crois encore moins. Le pardon, a-t-on dit, passera pour faiblesse : il faut, si l'on

veut intimider les mécontents, des exemples de sévérité. Je pense, au contraire, que c'est la confirmation de la sentence qui serait une vraie faiblesse. Se débarrasser par l'échafaud d'un homme qui gêne, les tyrans les plus lâches ont été capables de ce courage. C'est le moyen le plus court, le plus facile, et aussi le moins noble de se délivrer de ses terreurs. L'échafaud est le courage des rois qui ont peur. Mais pardonner à son ennemi, et le laisser vivre, c'est lui montrer qu'on est au-dessus de ses atteintes. On impose au reste des hommes par cette grandeur qui paraît sûre de soi ; et la persuasion où on les met qu'on est plus puissant qu'eux, ébranle les plus assurés et arrête ceux qui méditent de mauvais desseins. Non, ce n'est pas la vue de la mort qui fait reculer un homme qui conspire. Il l'envisage fixement, ou plutôt il n'a point d'yeux pour ce spectacle ; il ne voit que le but où il aspire, et, plein de l'espoir d'y arriver, il s'aveugle sur tout le reste. J'en appelle à vous-mêmes. Nous courions risque de la vie ; cette réflexion nous a-t-elle détournés un instant? Mais, si dès le principe les Espagnols nous avaient étonnés par l'aspect de leur puissance et jetés dans le désespoir de réussir, aurions-nous seulement entrepris ce que nous avons si heureusement mené à fin? Tel est l'effet que produira cet acte de clémence : il frappera les imaginations et les maîtrisera. Pour les dangers qu'il doit entraîner, j'avoue que je ne les vois pas. Sans doute, s'il s'agissait de lâcher ces hommes furieux d'avoir manqué leur coup, il y aurait quelque péril pour l'État. Mais que craindre de gens que l'on tient sous la main, en prison? Quoi qu'en dise le marquis d'Alméïda, je persiste à croire qu'il y a dans le Portugal plus d'une place forte qui ne laisserait point échapper sa proie, et saurait la défendre contre quiconque voudrait la lui arracher. Mais y a-t-il apparence, messieurs, que les familles des prisonniers s'avisent jamais de prendre les armes pour les délivrer? Il faut avouer que vous êtes encore bien émus de votre révolution ; vous ne voyez partout que révoltes, séditions, coups de main. Hé ! messieurs, laissez à votre effervescence le temps de se calmer, attendez quelques mois, quand le nouveau gouvernement sera fermement établi, quand on sera bien persuadé que rien ne peut l'ébranler; et alors vous verrez ces mêmes familles, dont vous avez si peur aujourd'hui, venir en suppliant demander au roi la grâce des condamnés. Elles ne pourraient vraiment être redoutables pour vous, que si vous les réduisiez au désespoir par l'exécution des coupables. C'est alors que je ne réponds pas qu'elles oublient jamais leurs ressentiments; c'est alors que vous les verrez s'armer véri-

tablement contre l'autorité du roi; les complots naîtront des complots; ou, si elles se tiennent en repos, elles nourriront une haine cachée et un secret désir de vengeance, qui éclatera un jour, si l'occasion se présente. Voilà où nous mène une sévérité intempestive! Non, messieurs, vous ne prononcerez point un arrêt qui ne peut que vous nuire; vous changerez de résolution, pour être justes, utiles à l'État, et je dirai plus, pour être conséquents avec vous-mêmes.

N'avez-vous pas déjà consenti pour plusieurs à ce que je demande pour tous? Vous avez horreur de répandre le sang de deux ou trois ecclésiastiques, et vous versez sans scrupule celui de vingt seigneurs de qualité! Singulière différence que vous établissez, je ne sais pour quelle raison. Mais, si quelque chose peut consoler ces gens qui montent sur l'échafaud, c'est de mourir tous ensemble. Songez quelle jalousie vous allumez au cœur de ceux qui voient faire grâce à leurs complices; songez combien plus vive sera la douleur des parents et des amis de ceux que vous auriez condamnés. Si du moins vous choisissiez pour cette faveur les moins coupables, je pourrais l'approuver; mais ce sont précisément ceux que j'enverrais les premiers à l'échafaud que vous exemptez du supplice. Quels ont été les chefs de cette conjuration, si ce n'est l'archevêque et le grand inquisiteur? C'est l'archevêque qui seul a montré un inviolable attachement pour la domination espagnole, qui a suivi la régente au moment où tous l'abandonnaient, qui, oubliant qu'il nous devait la vie, a tramé contre nous ce complot, y a entraîné tous les conjurés, par ses promesses, ses menaces, son influence, qui a entretenu des relations avec Philippe d'Espagne; enfin, c'est lui qui a tout fait, et c'est à lui que vous pardonnez! Que vous dirai-je de l'inquisiteur? Il a tourné contre le roi la puissance sacrée qui ne lui était confiée que pour le service de Dieu; il était si furieux contre nous, qu'il a consenti à s'allier avec ceux qu'il fait profession d'abhorrer le plus, avec des juifs; et c'est encore à cet homme que vous faites grâce! Auront-ils le droit, parce qu'ils ont fait vœu de servir Dieu, de tout brouiller dans l'État, et d'entraîner à leur perte tant d'honnêtes gens, sans courir eux-mêmes aucun risque? Faudra-t-il que nous respections leur robe plus qu'ils ne la respectent eux-mêmes? Oui, messieurs, si vous deviez envoyer quelques-uns des conjurés au supplice, ce seraient ceux-là qu'il vous faudrait choisir; mais, puisque vous êtes obligés de les sauver de la mort, vous devez sauver également tous leurs complices, et ne point établir pour les plus coupables cet accablant privilége.

Sire, j'ai donné mon avis sans ménagement, mais avec bonne foi. J'ai si bien montré mon dévouement pour Votre Majesté, qu'on ne peut me soupçonner d'avoir eu en parlant ainsi un autre intérêt que celui de votre grandeur. Croyez-en, sire, le plus fidèle de vos serviteurs; ce n'est point sur la cruauté, mais sur le pardon, qu'on établit un trône; tous les grands princes qui doivent leurs couronnes à des révolutions ont commencé leur règne par oublier les attentats de leurs ennemis. Ne vous abandonnez point aux conseils de ceux qui vous détournent de suivre ces grands exemples. Pardonner est doux, quand on est homme; il est grand, quand on est roi : et j'ai moins de confiance encore dans la justice et l'utilité de ma proposition, que dans la bonté de votre cœur et la générosité de votre caractère. F. S.

Collége royal de Charlemagne, 1847.

XXXI

MATHIEU MOLÉ, A LA TÊTE DU PARLEMENT DE PARIS, VIENT DEMANDER A LA RÉGENTE LA LIBERTÉ DE BROUSSEL ET DE BLANC-MESNIL.

(1648 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Le parlement est plein de respect pour la majesté royale; mais que la reine veuille bien souffrir en cette circonstance leurs très-humbles remontrances.

Il exposera avec respect, mais avec fermeté :

1° L'injure faite au parlement par l'arrestation de deux de ses membres;

2° Le mécontentement provoqué dans le peuple par cette mesure : il peindra ce qu'ils viennent de voir dans les rues qu'ils ont traversées.

Au nom de l'État et du jeune roi, le parlement supplie la régente de révoquer une mesure à la fois illégale et dangereuse. Qui sait si cet acte ne sera pas le signal d'une guerre civile?

(Mém. du Card. de Retz, t. Ier.)

DÉVELOPPEMENT.

Madame,

C'est avec un étonnement mêlé de douleur, je l'avoue, que le parlement a trouvé un accueil auquel votre bonté ne l'avait pas accoutumé et auquel il devait si peu s'attendre. Permettez-moi de le dire, ce mécontentement, cette colère même que vous nous témoignez, n'était méritée ni par la dignité dont nous sommes revêtus, ni par la conduite que nous avons tenue. Nous sommes

magistrats : nous avons droit d'être entendus : nous avons traversé, au péril de notre vie, des rues remplies de barricades, une ville en révolte, un peuple en armes, pour venir rendre un service ou, du moins, donner un bon conseil au roi et au gouvernement : c'est peut-être un titre de plus à être écoutés, sinon avec bienveillance, nous n'osons l'espérer, du moins avec calme et sans colère ; c'est tout ce que nous demandons. Votre Majesté se méprend sur nos intentions, quand elle nous accuse d'être les fauteurs ou seulement les avocats de la sédition. Loin de nous cette pensée ! Personne n'a plus de respect que nous pour la majesté royale, personne n'est plus attaché aux véritables intérêts du jeune roi et à la grandeur de la France. Non, madame, quoi qu'en aient pu vous dire des conseillers qui se trompent ou sont trompés, ce n'est point la voix de la révolte et de la sédition qui vous parle ; c'est la voix de la justice d'abord, parce que nous sommes magistrats ; de votre intérêt ensuite, parce que nous sommes de loyaux et dévoués serviteurs du roi et de la France.

Deux membres de cette assemblée ont été arrêtés. Votre Majesté connaît sans doute aussi bien que nous les lois qui s'y opposent. Voulez-vous qu'on puisse dire que, sous le règne de votre fils, sous votre régence, une injustice a été faite et reconnue, sans être réparée ? Voulez-vous qu'on puisse dire qu'une loi a été violée par ceux mêmes qui devaient la défendre ? Afin que la magistrature pût avoir la dignité, la liberté, l'indépendance qui convient à l'exercice de la justice, les rois de France, vos glorieux prédécesseurs, ont voulu que nul dans notre sein ne pût être arrêté sans notre ordre ou sans notre assentiment. L'accusé fût-il même coupable, on ne peut le priver de sa liberté sans nous avoir consultés. Que sera-ce, s'il est innocent, comme le sont M. Broussel et M. de Blancmesnil ? L'affront fait à deux magistrats rejaillit sur le corps tout entier : pouvions-nous, madame, nous laisser enlever ainsi nos priviléges sans porter au moins au pied du trône nos humbles et justes remontrances ? Si nous n'avions pas eu le courage d'élever la voix dans cette occasion, aurions-nous désormais le droit d'être les interprètes de la justice ? Pourrions-nous faire respecter les droits de chaque Français, après n'avoir pas su défendre les nôtres, et vous, madame, en maintenant cette injustice, n'entachez-vous pas, pour l'avenir, la justice qu'il nous faudra rendre, en votre nom, à tous vos sujets ?

Madame, quand cet acte a été fait, dans son principe, c'était une injustice ; aujourd'hui qu'il est accompli, dans ses effets,

c'est un malheur. Avez-vous vu, des fenêtres du Palais-Royal, cette foule en armes, sombre, silencieuse, ou n'interrompant un silence menaçant que par des cris plus menaçants encore ? Nous, madame, nous avons vu de plus près cette multitude, nous avons parcouru ses rangs, nous y avons été mêlés ; nous savons ce qu'elle veut et ce qu'elle peut. Ce qu'elle veut, c'est la liberté de Broussel et de Blancmesnil, elle le dit assez haut ; ce qu'elle peut, son nombre, son attitude et sa force le disent ; elle peut troubler et désoler le royaume. Nous revoyons déjà ce qu'avaient vu nos ancêtres il y a soixante ans : Paris changé en un champ de bataille, des chaînes tendues dans toutes les rues, gardées par des hommes armés, de nouvelles barricades enfin, aussi menaçantes que celles qui ont renversé Henri et chassé les rois pour un temps. Le ciel réserverait-il à la royauté d'aujourd'hui un sort semblable ? Non, il n'en saurait être ainsi ; Dieu ne le voudra pas, ou plutôt vous ne le voudrez pas, madame, car c'est de vous que dépend l'avenir du jeune roi, le salut de la royauté, le bonheur de la France ; vous êtes notre providence sur la terre.

De l'arrêt que vous allez prononcer dépend le bonheur ou le malheur de notre patrie pour des années peut-être. Si la loi est respectée, si une erreur passagère est généreusement réparée, si ceux qui ne doivent pas rester en prison sont délivrés, le peuple va redevenir calme, et l'autorité respectée, parce qu'elle méritera de l'être. Si vous résistez à nos justes remontrances, c'est donner le signal de la guerre civile ; la royauté en sortira intacte, je l'espère ; mais, dans de telles guerres, une bataille gagnée par le parti même le meilleur est encore une défaite pour le pays. Ah ! madame, au nom du jeune roi dont le sceptre est confié à vos mains, au nom de la France dont le bonheur jusqu'à ce jour a été votre ouvrage, n'hésitez pas, je vous en prie, entre un long avenir de paix et de tranquillité, ou les horreurs de la guerre civile, n'hésitez pas à révoquer une mesure non moins dangereuse qu'illégale ; montrez-vous ce que vous avez toujours été, douce, clémente et bonne ; c'était le titre que vous avait donné l'amour de vos sujets. Croyez-en l'inspiration de votre propre cœur, qui, j'en suis sûr, est d'accord avec nos vœux ; croyez-en votre intérêt, l'intérêt de la royauté qui n'est pas douteux ; enfin, croyez-en les conseils d'une vieille expérience, d'un dévouement à toute épreuve, et, par prudence au moins, accordez aujourd'hui cette grâce à la voix calme et pacifique de la justice, pour n'être pas forcée de l'accorder demain aux cris menaçants et impérieux de la révolte et de la sédition. E. H.

Lycée Napoléon, 1852.

XXXII

UN DES MEMBRES DU CONSEIL DES PROVINCES-UNIES A SES CONCITOYENS EFFRAYÉS PAR LES CONQUÊTES RAPIDES DE LOUIS XIV.

(1672 ans après J. C.

MATIÈRE.

Il commence par exposer à l'assemblée le triste état de la Hollande : toutes les villes sont prises ou à la veille de se rendre; trois armées françaises ravagent le pays; le roi s'avance victorieux.

La république ne peut fonder aucune espérance ni sur la force de ses armes, ni sur la clémence de Louis XIV.

Mais la nature fournit à leur patriotisme un moyen assuré de salut. Ils ne savent que trop avec quelle fureur l'océan menace leurs rivages. Eh bien, il faut briser les digues qui le retiennent.

Il sait tous les ravages de l'inondation; mais ces ravages ne feront que prévenir ceux de l'ennemi. La Hollande connaît le prix de cette liberté, pour laquelle fut versé tant de sang généreux.

DÉVELOPPEMENT.

Messieurs,

Nous sommes un conseil de guerre, nous délibérons dans une ville assiégée. Si nous sortons de cette enceinte sans avoir pris une décision énergique, nous aurons failli à notre devoir. C'est pour agir, en effet, que nous nous sommes réunis. En temps de paix, nous ne prenons aucune mesure sans en peser mûrement les avantages et les inconvénients, sans prendre l'avis de chaque membre, sans écouter les arguments de chaque orateur. Aujourd'hui il ne faut pas prendre conseil de la sagesse et de l'éloquence de nos collègues : nos conseillers ne sont pas dans cette enceinte. Les champs ravagés qui entourent Amsterdam, la fumée du camp de Turenne que nous voyons de cette fenêtre, le bruit des canons français que nous entendons d'ici, exposent assez clairement l'état de la question. Notre situation est désastreuse. Trois armées françaises ravagent le pays ; le roi Louis s'avance à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes ; toutes les villes de la Hollande sont prises ou sur le point de se rendre. Les fleuves mêmes, ces défenses naturelles de notre pays, sont devenus aujourd'hui le rempart des conquêtes françaises : nos ennemis occupent les rives du Leek, de la Meuse, de l'Yssel, et le Wahal, coupant en deux notre territoire, rend inutiles les unes aux autres les villes qui ont résisté jusqu'ici.

A l'armée formidable du roi de France, à ses nombreux alliés, à la marine anglaise et aux troupes des princes du Rhin,

quelles forces peut opposer notre nation? La Hollande, puissance maritime, a négligé jusqu'ici ses armées de terre, et à peine aujourd'hui peut-elle mettre sur pied vingt-cinq mille miliciens, mal armés et mal équipés. Nous n'avons pas d'alliés; car les vingt mille hommes que nous promet l'électeur de Brandebourg sont à la fois bien loin et bien insuffisants. Des sept provinces qui composent notre confédération, une seule, la Zélande, est intacte; quelques places seulement nous restent dans les autres. Voilà donc nos ressources, voilà nos soldats et notre territoire!

Pouvons-nous fonder quelque espérance sur la force de nos armées? Évidemment non. Il ne faut pas compter davantage sur la clémence des vainqueurs; car le roi de France montre à la fois sa force par ses victoires, et sa haine par les ravages qu'il commande. Il nous hait profondément, messieurs. Roi absolu, il ne peut souffrir le spectacle d'un peuple libre; voulant dominer en Europe, il est irrité de notre esprit d'indépendance. Il s'est habitué à nous regarder comme ses obligés et presque comme ses vassaux. Il croit, parce que ses ancêtres nous ont aidés à secouer le joug de l'Espagne, que nous devons accepter comme un bienfait, avec soumission et reconnaissance, la domination française. Nous nous sommes soustraits à sa tyrannie et nous avons osé lever la tête. C'est un crime qu'il ne nous pardonnera pas. Il se montrera implacable; de même, en effet, qu'il n'est pas, en temps de paix, de dominateur plus impérieux qu'un ancien protecteur, il n'est pas d'ennemi plus acharné, en temps de guerre, qu'un ancien allié. Le roi n'a-t-il pas déjà refusé les propositions que nous lui avons faites et par lesquelles nous lui cédions la moitié de la Hollande?

Il veut la guerre: eh bien, nous l'acceptons! Cette paix qu'il a refusée, nous n'en voulons pas non plus. Nous n'irons pas à genoux le supplier de vouloir bien accepter les provinces de Groningue, d'Over-Yssel et de Gueldre, de consentir à mettre une garnison française dans Arnheim et dans Maëstricht. Nous lui montrerons bien plutôt que la cause de la Hollande n'est pas perdue encore; nous lui montrerons avec quelle énergie ces grossiers marchands qu'il méprise savent défendre leurs foyers et leur indépendance. La nature nous fournit un moyen de salut: que notre patriotisme s'en empare. Nous ne savons que trop avec quelle fureur l'océan menace nos rivages. Plus d'une fois déjà ses flots ont porté la désolation dans nos campagnes. Eh bien! brisons les digues qui le retiennent, que les flots de la mer couvrent la Hollande, et forcent les Français à reculer

devant l'inondation victorieuse. Qu'ils soient repoussés par cette invasion qu'ils n'avaient pas prévue, par cette invasion plus redoutable que celle du roi de France. On ne triomphe pas des éléments soulevés; leur appui sauvera la Hollande, et la France aura désormais à compter avec un nouvel ennemi. Il sera beau pour nous d'avoir fait d'une source de calamités un moyen de défense, d'avoir sauvé notre patrie avec le fléau qui la menaçait de sa perte : le patriotisme seul peut faire un tel miracle.

C'est une gloire, je le sais, qui nous coûtera cher. J'ai calculé les sacrifices que nous ferions, j'ai mesuré toute l'étendue du mal : il est grand, mais il est nécessaire. C'est un remède héroïque, mais c'est un remède, le seul qui nous reste, et il vaut mieux que la mort. Les ravages de l'inondation ne feront que prévenir ceux de l'ennemi. Les Hollandais seront obligés d'abandonner leurs campagnes, mais n'allaient-ils pas les abandonner d'eux-mêmes, et ne parlaient-ils pas naguère de se retirer à Batavia? Sans aller si loin, ils pourront désormais trouver à Amsterdam un refuge assuré. Les sources de la richesse publique seront taries pour un temps; mais une nation active et laborieuse comme la Hollande aura bientôt recouvré sa prospérité passée. Les ravages de l'ennemi auraient eu les mêmes effets, et de plus le traité onéreux que nous serions contraints d'accepter perpétuerait dans la paix les misères de la guerre ; de sorte que la Hollande, ayant souffert des calamités au moins aussi grandes que l'inondation et ses suites, se trouverait en outre dans l'impossibilité de les réparer. Vous le voyez donc, messieurs, nos intérêts matériels eux-mêmes souffriront moins du percement des digues qu'on ne le croirait au premier abord. Si vous n'êtes pas bien convaincus comme moi que le salut de la Hollande dépend de cette décision hardie, s'il vous reste quelques doutes sur la nécessité de cette mesure, considérez la conduite que les Français ont tenue dernièrement, et vous n'en conserverez aucun. Quelques soldats s'étant emparés de Muyden par un heureux coup de main, l'officier qui les commandait écrivit au roi Louis qu'il tenait dans ses mains les clefs de la Hollande, parce que les écluses qui permettent d'inonder le pays se trouvent dans cette ville. Le roi envoya en toute hâte un corps de troupes pour s'assurer la conservation de cette précieuse conquête. Mais nos soldats étaient déjà rentrés à Muyden. Depuis, bien des efforts ont été tentés par les Français pour s'en emparer de nouveau. Cette obstination de nos ennemis à assiéger cette petite ville, qui n'a d'importance que par les écluses qui s'y trouvent, ne prouve-t-elle

pas jusqu'à l'évidence qu'ils partagent ma conviction, et que comme moi ils voient dans le percement des digues notre unique chance de salut ?

Oui, c'est la dernière sauvegarde de notre indépendance. Eh bien ! retranchons-nous derrière le rempart qui nous reste, et, au lieu de regretter des sacrifices nécessaires, remercions le ciel de notre délivrance, désormais assurée. N'oublions pas qu'il ne nous est point permis de faire bon marché de notre liberté. Elle n'est pas seulement à nous ; elle appartient aussi à nos ancêtres, qui ont bien le droit de reposer sous un sol libre, après avoir arrosé ce sol de leur sang : elle appartient aussi à notre postérité, qui nous demandera compte un jour des efforts glorieux et des héroïques labeurs de nos pères.

G. C.

Lycée Bonaparte, 1864.

XXXIII

L'ABBÉ DE POLIGNAC AUX DÉPUTÉS HOLLANDAIS.

(1710 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Le duc de Marlborough, joint au jeune prince de Savoie, avait abattu la puissance de Louis XIV. Après les revers essuyés à Hochstett, à Ramillies, à Oudenarde, devant Turin, ce prince, voyant le triste état où la France était réduite, et les malheurs du peuple augmentés par les rigueurs du fameux hiver de 1709, se résolut à demander la paix aux Hollandais, qu'il avait autrefois traités avec trop de hauteur. Ses offres furent reçues avec mépris par les alliés : ils exigèrent, entre autres conditions, qu'il détrônât lui-même, dans l'espace de deux mois, son petit-fils Philippe V, roi d'Espagne. On connaît la réponse magnanime du roi à cette outrageante proposition. Au commencement de 1710, après la bataille de Malplaquet, il fit rouvrir les négociations. Il proposait d'abandonner Strasbourg, les villes de Flandre, de raser ses places frontières, de combler le port de Dunkerque, enfin de reconnaître l'archiduc pour roi d'Espagne et d'abandonner son petit-fils à sa propre fortune. Les deux plénipotentiaires furent le maréchal d'Uxelles et le célèbre abbé de Polignac. Les députés hollandais leur donnèrent audience dans la petite ville de Gertruidenberg. Vous ferez parler Polignac.

Il dira que le roi son maître, touché de l'état déplorable de la France, vient encore une fois demander la paix. Il supplie les alliés de faire cesser une guerre sanglante.

Il parlera des succès précédents de la France, en adoucissant par les ménagements oratoires ce que ce souvenir pourrait avoir de choquant pour les alliés : « Peut-être, laissera-t-il entendre, en avons-nous été trop enivrés. »

La fortune est changée. Le roi espère que les vainqueurs voudront user avec quelque générosité de leur victoire.

Il fait à l'humanité et à l'intérêt de ses peuples tous les sacrifices qui sont compatibles avec l'honneur et la nature. (Énonciation formelle des conditions qu'il propose.) Mais peut-il, sans se déshonorer, s'armer contre son petit-fils ?

Nulle paix ne saurait être plus avantageuse que celle que Louis XIV propose aux nations confédérées. Que peuvent-elles vouloir de plus? Démembrer la France? Mais l'équilibre du monde veut qu'elle subsiste. On ne peut faire disparaître du monde un royaume comme la France.

Il finira en disant qu'il ne faut pas réduire au désespoir une nation généreuse décidée à s'ensevelir avec son roi sous les débris du trône. Qui sait mieux que le peuple des Provinces-Unies tout ce qu'on peut emprunter de force à une situation désespérée?

DÉVELOPPEMENT.

Vous avez vaincu, messieurs; partout vos armes triomphent : chassés de l'Italie, de la Flandre, de l'Allemagne, nos soldats sont réduits à défendre nos frontières entamées ; accablés à la fois par la nature et la fortune, en proie aux maux de l'invasion et de la famine, nos peuples sont plongés dans le deuil et la consternation, et la France entière, dans une pénible incertitude, contemple ce qu'elle fut, ce qu'elle est ; elle craint de prévoir le sort qui l'attend. Jouissez de votre victoire, messieurs. Vous vouliez abaisser Louis : il demande la paix ; vous vouliez venger vos défaites : nos armées, qui campaient naguère sur les bords du Danube, vont être bientôt réduites à défendre les rives de la Somme. Déjà, il y a un an, Louis vous demandait la paix ; touché des malheurs de son peuple, il faisait le sacrifice de sa gloire et de ses conquêtes ; à la vue des calamités de la France, il oubliait ses succès, il avouait sa faiblesse, il vous conjurait de donner enfin le repos à ses peuples. Vous le refusâtes, messieurs ; vous le reçûtes en vainqueurs irrités, et la France, étonnée de voir son roi demander vainement la paix, malheureuse, mais fière et résignée, soutint encore pendant une année entière le fardeau d'une guerre déplorable.

Aujourd'hui, Louis nous envoie de nouveau demander jusques à quand vous voulez que l'Europe soit embrasée du feu de la guerre, et ses peuples tour à tour ravagés l'un par l'autre. Ah ! messieurs, le sang ne coule-t-il pas depuis assez longtemps? nos revers et nos triomphes mutuels n'ont-ils pas assez ensanglanté la terre ? l'ambition et la vengeance n'ont-elles pas causé tour à tour assez de calamités? les guerres naîtront-elles sans cesse des guerres, les revers des victoires? Peut-on encore aimer à vaincre en contemplant la France, ses succès et ses malheurs ? Peut-être me sied-il mal de rappeler nos prospérités, de retracer ces temps où, partout heureux et respectés, nous voyions nos drapeaux

flotter dans les champs de l'Allemagne et de l'Italie ; ces temps où la nation, enivrée de ses triomphes, jouissait avec orgueil de la gloire de son roi. Qui eût pu résister à l'ivresse générale ? qui n'eût partagé des transports qu'approuvait l'amour de la patrie ? Nos poëtes célébraient nos guerriers : les arts multipliaient les monuments de nos victoires. La pompe des conquêtes, les hommages de l'Europe, réduite à admirer en silence, tout séduisait et décevait nos yeux. A travers tant de prospérités, pouvions-nous apercevoir une tardive et funeste expiation ? Charmés du présent, pouvions-nous croire aux maux de l'avenir ? Heureux aujourd'hui, messieurs, si, plus sages que nous, vous savez garder, au milieu de vos triomphes cette modération si belle, mais si rare ; si vous êtes réservés à donner au monde l'exemple de vainqueurs s'arrêtant tout à coup au milieu de leurs succès, et montrant que ce n'est pas l'ambition qui leur fit prendre les armes ! Vous verrez l'Europe admirer votre générosité, vous décerner le nom de pacificateurs ; la France elle-même rendre hommage à ses vainqueurs, et tous les peuples, déposant à la fois leurs armes et leur haine, se délasser dans le sein de la paix d'une guerre longue et désastreuse.

Accoutumé depuis trente ans à combattre avec vous, Louis croit à votre générosité. Vous avez montré jusqu'ici que vous saviez repousser et venger vos injures ; montrez que vous savez les oublier. Vous pouvez aujourd'hui accorder la paix et dicter les conditions, n'être que justes et paraître généreux, servir à la fois vos intérêts et votre gloire : que voulez-vous de plus ? Hors l'honneur et la nature, Louis sacrifie tout au repos de ses peuples. Vous voyiez avec jalousie l'Italie et la Flandre envahies par nos armes : Louis renonce à ces conquêtes, achetées jadis par tant de travaux et tant de sang ; Dunkerque importunait les Anglais : Louis va faire combler ce port, monument de la grandeur de son règne ; les Bourbons assis au trône d'Espagne vous inquiètent et vous troublent : Louis reconnaît l'archiduc, et abandonne son petit-fils à sa fortune. Mais n'exigez rien de plus : ne demandez pas qu'un père aille s'armer lui-même contre ses enfants, et trahisse à la fois l'honneur et la nature. La France ne vous a-t-elle pas déjà répondu ? N'avez-vous pas vu l'indignation ranimer nos courages abattus, et nous soutenir contre toute une armée au milieu de nos pénibles épreuves ? Vous avez pu nous vaincre, messieurs ; mais jamais vous ne pourrez nous déshonorer, et ce n'est pas d'aujourd'hui que la France sait se consoler de ses revers, en songeant qu'il lui reste l'honneur. Eh quoi ! vous voulez qu'on voie, d'un côté, Louis XIV, devenu le servile

instrument de la haine étrangère, aller, dans une guerre impie, consacrer son avilissement, et de l'autre, un fils rougissant de la honte de son père, craindre à la fois la victoire et la défaite! Ainsi, vous nous accordez la paix au prix de la guerre civile. Ainsi, fatiguée de nous combattre, votre haine veut nous anéantir par nos propres mains, et nous enlever jusqu'à la triste consolation de périr glorieusement. Ah! si la paix est à ce prix, Louis vous a déjà répondu, messieurs; et, s'il faut faire la guerre, il aime mieux la faire à ses ennemis qu'à ses enfants.

Nous en gémirons sans doute, je ne veux pas vous le cacher, je ne veux pas vous dissimuler notre faiblesse; mais l'Europe plaindra peut-être aussi votre aveuglement: elle s'étonnera de voir des princes et des peuples oublier leurs intérêts pour le soin de leur vengeance, et laisser échapper l'occasion d'une paix utile et glorieuse. Eh! pourquoi continuer la guerre, messieurs? pourquoi exposer votre fortune à la chance des combats, quand la paix va tout à coup assurer vos prospérités? Que voulez-vous de plus? démembrer la France? Peut-être je m'abuse, mais le pouvez-vous? et, si vous le pouvez, l'intérêt ne vous défend-il pas de l'entreprendre? l'équilibre de l'Europe vous permet-il d'anéantir la France? Vous avez pris les armes pour le maintenir: ne les poserez-vous qu'après l'avoir renversé? La puissance et l'ambition de Louis effrayaient naguère les peuples voisins; mais qu'est-elle aujourd'hui? Faible et instruit par le malheur, est-il encore ambitieux? le peut-il être? Messieurs, le système politique adopté maintenant par l'Europe ne permet plus de ces conquérants qui élèvent et détruisent les empires. On réprime l'ambition d'un État qui menace l'indépendance de ses voisins; mais on ne le détruit pas, parce que le vainqueur lui-même, en augmentant sa puissance, augmenterait ses dangers, et verrait bientôt ses alliés chercher à restreindre sa puissance: la modération, toujours honorable, est maintenant nécessaire. C'est surtout aujourd'hui que les vainqueurs doivent craindre l'ivresse du succès, et respecter la faiblesse, pour leur honneur et leur intérêt. Vous les connaissez bien, messieurs, ces principes consacrés en Europe; vous les réclamâtes jadis contre la puissance de Louis; pourquoi ne pas vous en souvenir pour soutenir sa faiblesse? Verrez-vous toujours ce que nous fûmes et non ce que nous sommes? Pourquoi, dans votre aveuglement, demander encore compte à la France de sa puissance passée? Nos campagnes sont désertes, nos villes dépeuplées; à peine nous reste-t-il une armée pour défendre nos frontières; et vous nous craignez encore! Non, messieurs, vous n'avez plus rien à craindre de la France;

nous avons trop souffert, pour courir encore après la gloire des combats ; faibles et malheureux, nous ne demandons que le repos. Mais gardez-vous de croire cependant que notre faiblesse vous donne le pouvoir de tout oser impunément ; nous sommes vaincus, messieurs ; mais il nous reste encore ce que la fortune ne peut enlever à la France, le courage du désespoir. Oui, je vous le déclare, nous ne pouvons plus en appeler qu'au désespoir : c'est la seule ressource qui nous reste ; ressource horrible, sans doute, mais puissante. Nous sommes prêts. Ce ne seront plus des rois jaloux l'un de l'autre, ce ne sera plus l'ambition d'un prince heurtant l'ambition d'un autre prince : ce sera un peuple irrité d'un acharnement implacable, défendant avec opiniâtreté sa gloire et son indépendance, résolu à s'ensevelir sous les débris du trône, à périr, s'il le faut, mais en cherchant à venger sa ruine.

S. M. G.

Collége royal de Henri IV, 1820.

XXXIV

PITT, COMTE DE CHATAM, AU PARLEMENT D'ANGLETERRE.

(1775 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Une augmentation d'impôts avait excité dans les colonies anglaises un mouvement général. Les colons cherchaient à se séparer de la mère-patrie, et le parlement d'Angleterre délibérait sur la question de savoir si l'on punirait les colons de leur révolte. Plusieurs membres étaient d'avis qu'on déployât contre les colons toutes les forces de la métropole. Dans cette circonstance, le célèbre Pitt, qu'une maladie tenait depuis longtemps éloigné des affaires, se rend au parlement et entreprend de justifier les réclamations de ses compatriotes d'Amérique.

Il commencera par faire reconnaître en eux les fils et non les vassaux de la Grande-Bretagne. Il exhortera les membres du parlement à respecter la fierté que leurs compatriotes ont puisée dans le sang anglais.

Il s'efforcera de faire sentir le danger d'attaquer les priviléges d'un peuple nouveau, et les avantages que retire la métropole du commerce de l'Amérique.

Il réfutera ceux qui prétendent qu'on ne doit pas céder aux séditieux : il ne s'agit que de terminer une querelle de famille. Un excès impuni vaut mieux qu'une guerre civile.

Il présagera avec violence tous les maux d'une scission entre les deux peuples.

DÉVELOPPEMENT.

Vous demandez la guerre, messieurs, vous parlez de punitions et de supplices, quand il ne faudrait parler que de douceur et de ménagements. Vous appelez la nation aux armes, et contre qui ?

contre une partie de cette même nation. Vous voulez faire marcher des Anglais contre des Anglais, des frères contre des frères : oui, messieurs, ils sont nos frères, ils sont Anglais comme nous, ceux qu'on veut nous peindre comme des vassaux rebelles. Et depuis quand les colonies seraient-elles étrangères à nos droits? depuis quand les colons sont-ils nos sujets? à quel titre voulons-nous les traiter en peuples conquis? N'allons pas nous tromper, ce ne sont pas des provinces soumises par les armes, c'est la fille de la Grande-Bretagne ; ce n'est pas l'Amérique, c'est la nouvelle Angleterre, qu'il s'agit d'attaquer. Voilà ce qu'il fallait dire, pour vous donner une juste idée de la guerre qu'on veut allumer et voilà ce que n'ont pas dit ceux qui nous montrent cette guerre comme indispensable, comme déclarée déjà par les colonies. Ne nous flattons pas, messieurs ; ce n'est ni à Boston, ni à New-York, c'est à Londres, c'est dans cette assemblée, qu'il faut chercher les auteurs de la révolte. C'est nous qui avons soulevé le peuple en violant ses droits ; c'est nous qui avons allumé le feu de la sédition, en méconnaissant cette fierté nationale, caractère ineffaçable de son origine : c'est en affectant de la braver que nous avons propagé l'incendie : c'est en l'aigrissant, que nous nous mettrons hors d'état de pouvoir éteindre un embrasement devenu bientôt universel.

Le remède est encore entre vos mains, messieurs ; la paix n'est pas rompue, et les Anglais de l'Amérique sont encore Anglais ; mais ils cesseront de l'être du moment où nos soldats mettront le pied sur leurs terres. Le signal une fois donné, comment ramener ces courages irrités ? comment renouer des liens que nous aurons brisés nous-mêmes ? Espérez-vous les réduire par les armes? Écouterez-vous ceux qui vous disent que vos armées n'ont qu'à se montrer pour faire rentrer dans le devoir une poignée de rebelles ? Ils vous abusent, messieurs, ils s'abusent eux-mêmes, ceux qui osent vous tenir un pareil langage. Ignorent-ils ce que peut une nation dont on a violé les priviléges ? Veulent-ils éteindre une révolte en allumant une guerre nationale ? Croient-ils soumettre un peuple entier, ceux qui ne pourraient punir quelques obscurs particuliers ? Trente colons sans armes ont osé, en plein jour, à la vue de notre pavillon, sous le canon de notre flotte, attaquer et piller un de ces vaisseaux que nous avions envoyés comme pour les braver au milieu de leurs ports. Eh bien ! comment a-t-on vengé cette insulte ? comment a-t-on puni les coupables ? Ils sont libres, ils triomphent : leurs concitoyens applaudissent à leur hardiesse ; on n'a pu ni la prévoir, ni l'arrêter, ni la punir.

Resteront-ils donc dans l'inaction à la vue d'une armée prête à les attaquer? Ignore-t-on quelles ressources les colons peuvent trouver dans leurs richesses et leur courage ? Ces impôts qu'ils nous payaient pour l'entretien de nos troupes serviront à leur créer une armée. Ces soldats qu'ils armaient pour la mère-patrie, ils les feront servir à leur propre défense ; ces arsenaux qui s'ouvraient pour équiper nos vaisseaux et nos soldats, fourniront des armes pour nous combattre. Ainsi cette guerre, injuste dans son principe, douteuse dans son issue, funeste dans ses suites, en augmentant le nombre de nos ennemis, nous privera des ressources nécessaires pour les vaincre; et, loin de venger l'honneur du nom anglais, elle ne fera peut-être qu'ajouter par nos défaites à la honte qui suit toujours l'oppression et la violence.

Est-il donc plus honteux, je vous le demande, de reconnaître une injustice, que d'être vaincu en cherchant à la soutenir ? On ne veut pas céder à des rebelles ; mais sont-ils rebelles, ceux qui défendent leur cause et celle des lois ? N'est-ce pas par cet étrange abus des termes qu'on prétendrait nous faire voir une mesure légitime dans un attentat à la liberté des peuples ? Une querelle de famille nous divise : voulez-vous en faire une guerre civile ? Trente colons ont insulté nos pavillons : est-ce dans le sang de trente mille compatriotes qu'il faut laver cet outrage ?

Anglais, nos ennemis ont les yeux fixés sur nous : attentifs à toutes nos discordes, prêts à profiter de toutes nos fautes, ils attendent avec impatience le signal d'une guerre où nos succès mêmes seront des pertes, où nos victoires et nos défaites nous seront également funestes. Pardonnez, et la paix va donner à l'Angleterre le premier rang parmi les peuples de l'Europe. Armez-vous, et cet empire, appuyé sur les deux continents, va se déchirer et ses deux parties s'entre-choquer avec violence ; nos ennemis, relégués auparavant sur leurs côtes, vont reparaître avec une nouvelle audace, et ces ports, d'où nos vaisseaux triomphants sortaient pour régner sur les mers d'Amérique comme sur celles d'Europe, armeront les flottes destinées à nous disputer l'empire de l'Océan.

J. W. R.

Collége royal de Bourbon, 1816.

XXXV

WASHINGTON A SON ARMÉE EN LA LICENCIANT.

(1783 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Peu de temps après la conclusion de la paix entre les Anglais et les Américains, Georges Washington, généralissime des États-Unis, licencia son armée. L'armée américaine était presque toute composée, comme on sait, de miliciens et de volontaires qui allaient retourner dans leurs foyers ; car la république américaine ne voulait avoir que fort peu de troupes régulières et soldées.

Avant de se séparer de ses compagnons et de rentrer lui-même dans la vie privée, Washington fait ses adieux aux soldats de l'indépendance, et les remercie, au nom de leur patrie commune, de ce qu'ils ont fait pour elle.

Il les engage à rentrer paisiblement dans leurs foyers, à se livrer à leurs occupations habituelles, à être aussi bons citoyens qu'ils ont été courageux soldats.

La république des États-Unis n'est pas tout à fait constituée : que tous les Américains coopèrent à cette grande œuvre.

Pour lui, si le vœu de ses concitoyens l'appelle encore une fois aux affaires, il saura obéir à ses devoirs de citoyen et au mandat sacré qu'ils lui auront imposé.

Enfin il remercie les volontaires français qui, avec une noble ardeur, sont venus se ranger sous les drapeaux américains ; et de l'alliance de la France et de la nouvelle république, il présage la gloire qui rejaillira sur la première, la force que l'autre acquerra.

DÉVELOPPEMENT.

Fidèles compagnons, vos héroïques efforts, votre constance, votre bravoure ont obtenu leur récompense ; la paix est conclue et l'Angleterre reconnaît l'indépendance de l'Amérique. Honneur à vous, qui avez montré dans cette lutte terrible une patience à toute épreuve, un désintéressement que seul peut inspirer l'amour de la liberté, un courage calme que les revers n'ont point ébranlé, une sage modération que les succès n'ont pu altérer, un dévouement absolu à la patrie ! Honneur à vous, soldats de l'indépendance ! Vous avez bien mérité de l'Amérique, de l'Europe, de vos alliés, de votre général ! Honneur à vous ! Une gloire pure et sans tache vous est réservée. L'histoire inscrira dans ses plus nobles pages la guerre que vous venez de soutenir : elle dira que, forts de votre droit, forts de la protection divine, vous avez combattu pour l'affranchissement de votre pays contre une des nations les plus puissantes du monde, que vous l'avez contrainte à abaisser ses prétentions orgueilleuses ; elle dira que vous ne vous êtes souil-

lés d'aucun excès, et qu'aussi modérés que braves, vous avez enfin triomphé par votre fermeté et vos vertus; elle dira que de simples citoyens sont devenus de valeureux soldats, et ont essuyé toutes les privations et tous les périls. Mais aujourd'hui, compagnons, la guerre est terminée; la république n'a plus besoin de vous comme soldats; redevenez citoyens, déposez vos armes que vous avez illustrées, rentrez paisiblement dans vos foyers, allez retrouver vos femmes et vos enfants qui vous attendent avec impatience, allez jouir des douces affections de la famille : pendant la guerre, vous vous êtes fait admirer et craindre, faites-vous maintenant estimer et aimer. Reprenez le cours de vos occupations habituelles. Vous, retournez à la charrue, défrichez ce sol encore inculte, mais tout prêt à récompenser abondamment vos sueurs, tracez des sillons où rampent d'inutiles broussailles, changez en fertiles campagnes ces forêts immenses; vous, rentrez dans les villes, adonnez-vous au commerce et à l'industrie, ces deux sources fécondes de richesse et de grandeur pour un peuple, qui, j'en ai la confiance, porteront un jour bien haut le nom de l'Amérique; vous, livrez-vous à ces voyages maritimes qui, faisant communiquer les nations entre elles, les enrichissent l'une par l'autre. Vous rendrez ainsi de nouveaux services à cette patrie que vous avez fondée par votre courage, vous contribuerez chacun pour votre part à son développement et à sa gloire; après avoir été de braves soldats, vous serez de bons et utiles citoyens, et vous compléterez dans la paix ce que vous avez commencé par la guerre.

Car ne croyez pas, compagnons, qu'il ne reste plus rien à faire; il s'agit aujourd'hui de constituer la république américaine sur des bases fermes et inébranlables. L'indépendance politique et religieuse, l'administration des États réglée par la décision de tous, la participation de tous à la chose publique, la liberté individuelle, l'égalité de tous dans les droits et dans les devoirs, tels sont les principes nécessaires à l'existence d'un peuple libre, et ce sont ces principes qu'il vous faut consacrer par ces lois que vous discuterez et établirez vous-mêmes. Que tous les Américains coopèrent à cette grande œuvre. Mais surtout soyez dignes de cette liberté que vous avez achetée au prix de votre sang. Qu'il n'y ait point parmi vous d'envie, de rivalité, de haine, de passions impies et serviles. Que la concorde et l'union règnent toujours au sein de cette république; n'ayez tous qu'un intérêt, celui de l'État, qu'un sentiment, celui de l'abnégation; ne tendez qu'à un but, la prospérité de votre patrie. Ainsi la république américaine arrivera bientôt au plus haut degré de puissance; elle marchera l'égale des nations de l'Europe pour la

gloire, la richesse, la splendeur ; elle sera même pour quelques-unes d'entre elles un objet d'envie, et autour de nous se réuniront, attirés par les bienfaits de notre gouvernement, des citoyens de tous les pays du monde. Quelle gloire pour vous, mes amis, d'avoir fondé et constitué un État où la loi, seule souveraine, permettra de vivre avec indépendance, sans ces distinctions offensantes de sang et de personnes, où le mérite et la vertu pourront s'élever d'eux-mêmes, et où viendront se réfugier, chassés de leur pays par les révolutions politiques, les malheureux exilés, assurés à l'avance de trouver ici liberté et égalité. Travaillez donc, compagnons, travaillez avec une sainte confiance à l'œuvre que vous vous êtes proposée, consolidez cet édifice encore un peu chancelant, voilà ce que demandent de vous et la république et Georges Washington.

Pour moi, je dépose ici le commandement et l'autorité qui m'avaient été confiés pour le temps de la guerre ; je rentre, comme vous, dans les rangs des citoyens ; je vais recommencer cette vie de colon qui longtemps a fait mes délices ; heureux, si je puis propager parmi les miens les connaissances en agriculture, et leur inspirer ces goûts modestes qui assurent la félicité de l'homme et augmentent le bien-être général. Après les agitations de ma vie, j'espère trouver le repos dans la retraite ; mais, si la république avait encore besoin de moi, si elle était menacée de nouveaux dangers, si de nouvelles difficultés survenaient pour elle, je saurais lui obéir et lui consacrer le peu de jours qui me resteraient à vivre, soit comme administrateur, soit comme soldat. Mais sans doute, elle pourra disposer d'hommes plus capables que moi, et me laissera terminer paisiblement ma carrière. Adieu donc, mes chers compagnons, séparons-nous ! Je n'oublierai jamais que j'ai eu l'honneur de commander à des soldats tels que vous, et d'avoir été le premier général d'une armée américaine; laissez-moi espérer de mon côté que le souvenir de Georges Washington vous sera toujours cher.

Et vous, nobles alliés, généreux Français, vous qui n'avez pas hésité à quitter votre belle patrie, à traverser les mers pour venir en aide à des opprimés, vous qui vous êtes rangés avec tant d'empressement sous les drapeaux américains, qui avez versé votre sang pour la cause de la liberté, vous que j'aime à appeler nos frères, recevez ici mes remercîments, les remercîments de toute l'Amérique. Les services que vous nous avez rendus, le courage intrépide que vous avez montré dans toutes les circonstances, votre générosité, votre dévouement seront toujours présents à notre mémoire. Vous vivrez éternellement dans nos cœurs. Maintenant,

vous allez, couverts de gloire, rentrer en France ; soyez les interprètes de notre reconnaissance auprès de votre roi ; dites-lui qu'il peut compter sur l'Amérique comme sur une alliée fidèle et dévouée. Puissent la France et l'Amérique vivre désormais comme deux sœurs tendrement unies ! puisse leur alliance assurer la paix du monde ! Cette union donnera à la France une gloire éclatante, à l'Amérique de la force : appuyées l'une sur l'autre, elles feront dominer partout le principe du droit des nations, et sauront résister aux empiétements des puissances rivales.

Au moment de vous quitter, vous tous, mes chers compagnons, mon cœur est profondément ému ; il me semble que, père, je vais abandonner mes enfants ; mes yeux se mouillent de larmes, lorsque je me rappelle tout ce que nous avons fait et souffert ensemble, tous les combats que nous avons endurés. Adieu, mes amis, rentrez dans vos foyers, allez jouir de votre gloire et du bonheur de vivre dans un État libre ; et, jusque dans votre vieillesse, on vous estimera, on vous respectera, et tous vos concitoyens diront de chacun de vous : C'est un héros de la guerre de l'indépendance ; c'est un soldat de l'armée de Georges Washington.

M. de J.

Lycée Bonaparte, 1858.

XXXVI

VERGNIAUD A SES AMIS, APRÈS LA PROCLAMATION DE LA RÉPUBLIQUE.

(1792 ans après J. C.)

MATIÈRE.

La Convention venait de proclamer la République. Rassemblés, le soir, chez Mme Roland, Péthion, Brissot, Barbaroux, Vergniaud, Condorcet, etc., célébrèrent, dans un recueillement presque religieux, l'avénement de leur pensée dans le monde. A la fin du souper, Vergniaud prit son verre, le remplit de vin, se leva, et proposa de boire à l'éternité de la République.

Dévoué toute sa vie au triomphe des idées républicaines, il en salue l'avénement avec bonheur.

Il dira l'idée grande et sublime qu'il entend par le mot république et la forme républicaine, résumés dans ces trois mots : liberté, égalité, fraternité.

Les hommes sont encore loin de cet idéal : tant de passions, tant d'intérêts, tant de préjugés les en séparent ! Mais lui et ses amis hâteront de tous leurs efforts le moment où la République entrera, non pas dans les lois seulement, mais dans les mœurs de la France, et où sa sublime devise se réalisera.

Peut-être succomberont-ils à l'œuvre ; peut-être la République, dont le berceau trempe dans le sang de septembre, dévorera-t-elle ses enfants. Pour lui, quand ce vin serait son sang, il le boirait à la liberté et à l'égalité.

DÉVELOPPEMENT.

Amis,

Il est venu, ce jour solennel que tant d'âmes généreuses appelaient depuis si longtemps; elle s'est levée, cette heureuse aurore qui doit précéder le règne de la raison et de la fraternité sur la terre! La Convention a proclamé la République en France, et peut-être en même temps en Europe et dans le monde. Les faibles liens qui nous rattachaient encore au passé, sont à jamais rompus; des destinées nouvelles s'ouvrent devant l'humanité; une vie nouvelle commence pour les peuples! Vous avez entendu les cris de joie et d'enthousiasme avec lesquels deux cent mille citoyens ont salué l'annonce de la régénération universelle ; déjà du fond des provinces s'élève un immense écho d'allégresse et d'applaudisements ; en ce moment, des millions de Français remercient Dieu de pouvoir assurer enfin le triomphe de la liberté sur la tyrannie, de l'équité sur l'injustice, du sentiment divin sur le sentiment immoral que les siècles semblaient avoir consacré.

Pour nous, mes amis, pour nous qui avons toujours hâté de nos vœux et de nos efforts l'avénement de cette haute et sublime idée, ce jour est sans doute le plus beau de notre vie. Oui, je le sens à la pieuse émotion qui fait palpiter mon sein, à la noble ardeur que je vois briller sur vos fronts, un tel jour ne se rencontre pas deux fois dans la vie d'un homme. Ah! un pareil bonheur paye bien des années de travaux, de persécutions, de servitude.

La pensée que la jeune République vient de graver en caractères indélébiles au cœur de ses enfants, est grande comme le monde, pure comme l'homme de bien, féconde comme Dieu! Liberté, égalité, fraternité, voilà son symbole! Amour de Dieu et des hommes, voilà sa devise! Elle est venue, non pas seulement pour éclairer des ruines, mais aussi pour prêter la lumière à l'élaboration des nouvelles destinées sociales ; ce n'est point un fanal allumé pour le carnage et la destruction, c'est un phare de salut, qui doit embraser l'univers de ses rayons bienfaisants! A la place des institutions écroulées, elle veut élever des institutions plus nobles, plus saintes, plus dignes de l'homme et de Dieu ; elle veut effacer toutes les distinctions, excepté celles du génie et de la vertu ; céleste émanation du christianisme, elle veut poursuivre la mission du Christ, convier le genre humain à la charité évangélique, et déposer dans l'âme des peuples les germes d'une paix et d'un bonheur éternels. Puissent nos espérances se réaliser!

Puisse s'accomplir ce rêve immortel que tant de sages ont rêvé depuis Platon et le Christ ! Puisse le riant avenir, dont nous entrevoyons à peine les prémices naissantes, mûrir les fruits pour l'heureuse postérité !

Mais, hélas ! que les hommes sont encore loin de ce divin idéal ! quel pas immense leur reste à franchir pour arriver à cette perfection suprême, où la vertu ne sera plus une chimère, ni le bonheur une illusion ! Que de siècles d'épreuves et de douleurs il leur faudra traverser, avant d'atteindre au terme immuable que la Providence leur a marqué ! Amis, la tâche des bons citoyens a été rude jusqu'à présent : elle le sera bien davantage. Nous ne sommes pas encore parvenus à ce point où l'homme, après avoir achevé son œuvre, la contemple et se repose. Notre repos à nous, c'est une courte halte au seuil de la République. Maintenant, plus que jamais, nous avons besoin de rassembler toutes nos forces pour conjurer les fléaux qui menacent d'étouffer la République à son berceau. En face de tant de passions, de tant d'intérêts contraires, de tant de préjugés surannés, mais vivaces, s'endormir dans une sécurité confiante serait le comble de l'imprudence ; ce serait s'exposer à perdre un bien que Dieu ne donne pas deux fois aux mortels. Unissons donc nos efforts ; nous avons fondé la République : désormais il s'agit de la consolider. Que nul obstacle ne nous arrête ; ne nous laissons point décourager par le nombre et la grandeur des périls ; et, si nous venons à faiblir au milieu de la carrière, considérons la sainteté du but ; et alors, animés d'un zèle plus vif, enflammés d'un courage infatigable, nous marcherons d'un pas ferme et sûr à la conquête de la vérité. Surtout, gardons-nous d'imiter ces fanatiques qui souillent de leurs crimes la cause qu'ils prétendent servir, qui arrosent de sang leur idole, qui traînent dans la fange le char de la révolution ! Amis, il est des moyens plus honorables et plus efficaces de servir son pays. Le fer et la flamme ne conviennent guère aux apôtres de la fraternité. Laissons ces instruments à ceux qui ne se sentent pas capables d'en manier d'autres. Opposons une résistance inébranlable aux fureurs des factions ; ne souffrons pas que l'anarchie dévore notre belle patrie, et, avec elle, l'espérance du monde et des générations futures, ne souffrons pas que des insensés étouffent sous leurs forfaits les inspirations descendues du ciel pour éclore sur le sol favorisé de la France. Protégeons avec sollicitude et amour ce dépôt précieux, héritage commun de tous les peuples, gloire de notre patrie. Trop de sang a déjà coulé ! Trop de meurtres et de proscriptions ont inauguré le règne de la fraternité ! Jetons le voile de l'oubli sur ces égarements d'une

foule entraînée par une sorte de vertige, en proie à un délire convulsif, ivre de liberté, avide de vengeance. Pardonnons-lui, car elle est encore aveugle ; car elle n'a pas encore ouvert les yeux au jour tardif de la raison; pardonnons-lui, et sauvons-la de l'abîme fatal où son inexpérience, ses erreurs et ses excès la plongeraient sans retour.

Appliquons-nous à épurer ses mœurs, à lui imprimer des sentiments élevés et religieux comme l'ère dans laquelle elle est sur le point d'entrer. Formons des citoyens tels qu'Athènes et Rome en nourrissaient jadis, au temps de leur puissance et de leur liberté, des citoyens forts, intrépides, désintéressés, soumis aux lois, aussi profondément pénétrés de leurs devoirs que de leurs droits, l'appui et l'ornement de la patrie.

Mais peut-être succomberons-nous à l'œuvre. Peut-être la République, comme Saturne, dévorera-t-elle ses enfants. N'importe! Nous lui aurons payé le tribut de nos lumières et de notre patriotisme. Nous n'aurons pas arrosé en vain de nos sueurs le champ de la liberté. Eh! que fait la mort, si notre nom, prononcé dans la postérité, va faire battre un cœur généreux, deux mille ans après notre existence! Fidèles amis, vous tous ici réunis pour célébrer l'avénement de notre pensée dans le monde, toi, Péthion, toi, Brissot, toi, Barbaroux, et vous, femme admirable, ravissante figure de l'antiquité, je vous le demande, répondez-moi : n'êtes-vous pas prêts à faire à la patrie le sacrifice de vos vies et de vos affections? Balanceriez-vous un instant seulement entre l'alternative d'une vie importune à la République, et d'une mort utile à la liberté? Pour moi, amis, quand ce vin serait mon sang, je le boirais à l'égalité et à la fraternité!

L.

Lycée Napoléon, 1849.

LETTRES.

I

HIMILCON A BOSTAR, AVANT LA BATAILLE DE ZAMA.

(202 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Il annonce à son ami qu'une bataille décisive va se livrer le jour suivant. Une conférence sans résultat a eu lieu entre Annibal et Scipion. Il révèle à son ami les secrets de l'entrevue à laquelle il assistait, l'impression produite sur lui par la vue du jeune Scipion, par sa réponse ferme, quoique mesurée.

Il a surpris lui-même les inquiétudes d'Annibal; il l'a entendu se plaindre de ses envieux. Annibal a perdu l'espoir; mais sa haine survit encore.

Il termine en s'abandonnant à de tristes pressentiments.

DÉVELOPPEMENT.

La fierté romaine ne s'est pas démentie; la trêve est rompue; demain nous livrons bataille : demain Carthage sera reine du monde ou esclave de Rome. Annibal, sous un extérieur calme et serein, est dévoré d'inquiétudes : pour la première fois peut-être, sa prudence s'est trahie; j'ai pénétré, comme malgré lui, dans son cœur, et je suis encore épouvanté de ce que j'ai découvert. Mais, avant de te faire part de mes craintes, je veux te raconter l'entrevue qu'Annibal eut avec Scipion. Je suis seul, en proie à d'affligeantes pensées; le soin de t'écrire peut seul faire diversion à de trop justes alarmes.

Scipion était dans sa tente, seul avec Lélius et deux autres chefs; Annibal, de son côté, n'admit à la conférence que Magon, ton père et moi. Quand ces deux grands hommes furent en présence, ils se saluèrent sans rien dire; et, comme saisis l'un pour l'autre d'une secrète admiration, ils restèrent quelque temps à se considérer. Annibal prit la parole; son discours fut simple et modeste, rempli toutefois de noblesse et de dignité : il était aisé de voir combien il en coûtait au vainqueur de Cannes d'avouer devant un rival si jeune ses revers et sa faiblesse. Pendant son

discours, j'observais Scipion. Un air de grandeur et de modestie, de sagesse et d'audace annonçait un de ces hommes privilégiés qui, jeunes encore, trouvent dans leur génie l'expérience de la vieillesse. Sa physionomie, où la candeur se mêlait à la bonté, s'anima aussitôt qu'Annibal voulut parler des conditions de paix, et, quand il rappela indirectement la mauvaise foi de nos sénateurs, l'œil noir de Scipion étincela d'indignation. Il mit pourtant plus de modération dans sa réponse qu'on n'en devait espérer d'un vainqueur de trente ans : elle fut courte et un peu fière ; il finit par nous proposer la guerre ou des conditions plus dures que jamais. Le silence d'Annibal fit voir qu'il aimait mieux tenter une dernière fois le sort des armes que d'imposer à Carthage un joug si rigoureux.

Au sortir de l'entrevue, il se montra, contre sa coutume, pensif et rêveur. Je marchais seul auprès de lui, et sa démarche inégale m'avertit bientôt du trouble de son âme. Il vit que son émotion m'avait frappé, et, ne pouvant plus contenir la violence de ses sentiments, il me toucha assez rudement sur l'épaule :

« Mes ennemis, dit-il, répètent sans cesse que mon ambition ne connaît d'autre patrie que le tumulte d'un camp ; aujourd'hui peut-être ils reconnaîtront si j'aime Carthage : c'est pour elle qu'après quinze ans de triomphes Annibal se fait refuser la paix par des Romains !... Grands dieux ! continua-t-il avec véhémence, si Carthage est à la veille de périr, est-ce Annibal qu'il en faut accuser, lui qu'on a vu triomphant faire trembler Rome dans ses propres murailles, lui qui, depuis trente-six ans, a sacrifié aux intérêts d'une ingrate patrie santé, fortune, parents, tout, jusqu'à sa fierté ? »

Effrayé de l'avenir terrible qu'il venait d'entr'ouvrir : « Eh quoi ! lui dis-je, parce que Scipion s'est jeté dans l'Afrique, faut-il désespérer du salut de Carthage ? Rome aussi, du haut de ses remparts, a vu l'ennemi couvrir ses campagnes.

— Sans doute, reprit-il, je fus, à Cannes et à Trasimène, tel que tu vois Scipion ; mais plût au ciel que Carthage fût maintenant telle que Rome était alors ! Les Romains trouvent sans peine dans leur patriotisme des ressources immenses et toujours renaissantes ; mais nous, le trésor public est notre seul rempart ; quand il est épuisé, nous sommes vaincus. Que veut-on que je fasse d'un ramas d'étrangers liés à la cause qu'ils défendent par un vil intérêt ? Oui, sans doute, si mon expérience peut sauver Carthage, Carthage sera sauvée ; mais, quand le gouvernail est brisé, à quoi sert l'habileté du pilote ? J'ai cru un instant qu'en dépit d'elle-même Carthage commanderait au monde : mais, du

jour où Néron fit jeter dans mon camp la tête d'Asdrubal, je n'ai plus désiré qu'une chose, la paix avec les Romains. »

Je ne pus m'empêcher de lui dire :

« Aviez-vous donc oublié le serment que vous fîtes si jeune entre les mains d'Amilcar ?

— Peux-tu bien le penser ? reprit-il d'un ton sévère ; oublier la haine que je dois aux Romains ! Non, jamais ; je suis né avec elle, avec elle je veux mourir. Ce désir de paix naissait de l'impuissance de soutenir mes triomphes. Que veux-tu ? quand le lion de nos déserts, épuisé de fatigues et de blessures, se condamne un instant au repos, sort-il pour cela moins furieux et moins terrible de ce sommeil d'un jour ? »

Il allait continuer ; mais la vue du camp et la voix des sentinelles, qui de loin saluaient leur général, le rappelèrent tout à coup à sa prudence ordinaire :

« Jeune homme, me dit-il, je me suis oublié ; tu as pénétré les secrets de mon âme ; fais en sorte que nous n'ayons pas à nous repentir, moi de mon imprudence, toi d'une curiosité peut-être téméraire. »

Je voulais l'assurer de ma discrétion ; il mit un doigt sur sa bouche, et soudain son front s'éclaircit, son visage reprit sa confiance et son audace habituelles. Arrivé dans sa tente, il assembla tous nos chefs, leur annonça la bataille, et, d'un air de gaieté, donna les ordres nécessaires. Chacun répondit par des protestations de dévouement et de fidélité : Annibal témoigna sa satisfaction et déclara qu'il voulait être seul ; sans doute, fatigué de la gêne qu'il s'impose en public, il désire se livrer sans témoin aux mortelles inquiétudes dont je l'ai vu agité.

Bostar, je m'arrête ici : quand tu recevras cette lettre, le sort de Carthage sera décidé. Puisse le ciel ne pas justifier les craintes d'Annibal ! Puisse l'Afrique devenir pour Rome une autre plaine de Cannes ! Adieu, Bostar ; quel que soit l'arrêt du destin, ton ami ne se montrera pas indigne de ce nom : hélas ! c'est peut-être la dernière fois qu'il m'est permis de te le donner. Bostar, cette idée est déchirante ; mes yeux se remplissent de larmes ; mon courage s'amollit ; je me hâte de fermer cette lettre. Non, ce n'est point la veille d'une bataille qu'il faut écrire à son ami.

R. C. L.

Collége royal de Charlemagne, 1825.

II

TÉRENCE A UN DE SES AMIS DE CARTHAGE.

(166 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Il dira que, fait prisonnier par des pirates, il fut vendu au sénateur Térentius Lucanus, qui lui donna bientôt la science et l'éducation avec la liberté.

La reconnaissance l'inspira : il fit l'*Andrienne*. Dans sa visite au poëte Cécilius, chargé d'examiner cet ouvrage, il vit combien son habit grossier faisait mal présumer de ses talents.

Il racontera la réception froide que lui fit d'abord Cécilius; cependant il lit son ouvrage. Cécilius finit par l'écouter, et propose enfin à Térence de partager son déjeûner, dont il paraissait dans les premiers moments bien plus occupé que de la comédie du nouvel auteur.

Mais le suffrage de Cécilius l'honore moins que celui des personnages illustres dans la société desquels son maître l'a admis; il a reçu les éloges des Lélius, des Scipion; il va aller en Grèce pour entendre à Athènes les pièces de Philémon, d'Apollodore et de Ménandre.

Il terminera en souhaitant que Carthage et Rome, ces deux villes dont l'une est son ancienne, l'autre sa nouvelle patrie, demeurent toujours unies, et il appellera sur elles la faveur des dieux.

DÉVELOPPEMENT.

Mon ami, tu pleures peut-être encore Térence; peut-être accuses-tu le ciel de ma mort. Console-toi, je vis; mais, hélas! ce n'est plus pour toi, ni pour ma patrie. Rappelle-toi ces années si doucement passées au sein de l'amitié ; liés par une longue habitude, nous espérions qu'une même destinée, une même vie nous serait réservée ; la fortune a donc pu séparer ceux que le cœur avait si bien unis!

Un jour, je te quittai sous un funeste augure; je fus pris par les Numides, et vendu au sénateur romain Térentius Lucanus. Ainsi, pendant que tu appelais peut-être ton ami absent, entraîné loin de l'Afrique et loin de toi, je disais un long adieu à ma patrie, à mes amis, à la liberté.

J'étais jeune et né sous le ciel brûlant de la Libye : une âme vive, une imagination ardente, le feu qui brillait dans mes yeux étonnèrent Térentius ; il ne vit pas sur ma figure cet air de servitude imprimé sur le front des malheureux qui semblent nés pour cette triste condition. Il m'apprit la langue des Romains; j'étudiai avec Lucile, avec Ennius, cette harmonie divine, ce langage sublime de la poésie, qu'on appelle ici le langage des dieux. Un jour il me conduisit au théâtre; on jouait une comédie d'un

Romain nommé Plaute. J'entendis les applaudissements du peuple, j'applaudis moi-même, et j'enviai en secret le triomphe du poëte. Alors je sentis naître en moi un désir de gloire que je ne connaissais pas encore. Je voyais toujours ce théâtre rempli d'une foule attentive, ces longs applaudissements retentissaient toujours dans le fond de mon cœur. J'étais comme l'Athénien Thémistocle : la gloire de Plaute ne me laissait pas dormir. Je disposais dans ma tête le plan d'une action ; j'en réglais les scènes ; j'écrivais même quelques vers ; je ne rêvais plus que comédie et que théâtre.

Cependant j'étais esclave : mon génie, comme enchaîné, n'osait s'élever encore et se livrer à lui-même. Térentius me mit enfin la main sur la tête et me dit : « Tu es libre. » Je regardai autour de moi, tout avait changé à mes yeux ; je me sentais comme agrandi ; j'étais quelque chose, auparavant je ne me croyais rien. Le premier mouvement de mon cœur fut la reconnaissance pour celui qui m'avait rendu à la liberté, à moi-même. Je lui devais aussi l'éducation ; je voulus le payer de son bienfait par son bienfait même. Plaute était affranchi comme moi : j'ai voulu mériter comme lui les suffrages du peuple. J'ai trouvé d'abord sur mon chemin quelques dégoûts, quelques ennuis ; mais mon Apollon m'a sauvé.

Les édiles avaient chargé Cécilius d'examiner mon *Andrienne*. Je me rendis auprès de lui ; je n'avais pas encore de réputation qui pût marcher devant moi et me préparer un accueil favorable. Cécilius était à table, mollement étendu sur son lit. Il détourne à peine la tête, et me demande qui je suis ; je me nomme : « On m'a parlé de vous, » me dit-il ; et me montrant du doigt une escabelle : « Asseyez-vous, je vous écoute. » Il continue de manger. J'étais tout intimidé ; d'une voix incertaine je récitai les premiers vers. A mesure que je lis, je m'aperçois que Cécilius s'arrête : il lève la tête et me regarde avec surprise. Enfin, il saute de son lit, me prend par la main et me dit : « Mon ami, avec de pareils vers, Apollon même ne dédaignerait pas de vous admettre à sa table. » Il me fit asseoir à ses côtés ; et je n'ai pas eu de plus ardent protecteur auprès des édiles.

Moi, je rendais grâce à mes vers. Par eux j'ai vu souvent le sourire favorable de la bienveillance remplacer un air superbe et dédaigneux qui me glaçait d'effroi. Ils m'ont valu quelquefois les applaudissements du peuple romain, et, si ces consuls, ces sénateurs qui font pâlir devant eux les rois tributaires, ont accueilli avec bonté l'affranchi Térence, c'est à mes vers que je le dois.

Mon patron m'a conduit dans la maison de Lélius : mais de tous les hommes dont Rome s'enorgueillit, celui que je brûlais le plus de connaître, c'était le petit-fils du héros qui, à Zama, triompha d'Annibal et de ses victoires. En entrant dans les lieux qu'avait habités le grand Africain, je croyais respirer un air de gloire et de grandeur. Je passai devant une de ses statues : je m'arrêtai un moment, et j'éprouvai un sentiment d'admiration et de respect, comme en présence d'une divinité. Cependant je suis le fils d'un Carthaginois : comment donc ont-ils fait, ces Romains qui ont pu l'exiler ?

Scipion est bien jeune ; ses exploits, ses dignités ne l'ont pas encore rendu fameux aux yeux du monde ; mais on ne peut le voir sans que l'imagination l'entoure aussitôt des plus nobles présages et de toute la gloire de son aïeul. On serait tenté de s'écrier : Voilà le Scipion qui s'élève pour l'honneur de Rome et pour la ruine de ses ennemis ! Sa figure est noble et un peu grave ; ses yeux pleins de feu. Les vieux Romains se plaisent à remarquer en lui cette sévérité de mœurs, et en même temps cette douceur qu'ils aimaient tant dans son aïeul. Quelques-uns disent déjà que le nom des Scipions sera fatal à l'Afrique.

Scipion savait que j'étais poëte ; il me parla de mon art, de la comédie : quelquefois il m'étonna par des observations justes et profondes auxquelles je n'avais pas songé. Il me parla des Grecs, me cita des vers, des scènes même d'Aristophane, d'Apollodore, de Ménandre surtout, qu'il semble préférer aux autres. Ceci t'étonnera peut-être : tu crois, comme je l'avais cru d'abord moi-même, que ces hommes illustres ne s'entretiennent que de guerre, de combats, ne s'occupent que des destins du monde. Non, les arts sont aussi bienvenus à Rome, à l'ombre de la victoire ; les souvenirs de la Grèce sont entrés avec les dépouilles de Syracuse et de Corinthe à la suite du triomphateur. On a admiré les statues des Grecs : bientôt on a su que ces Grecs avaient des poëtes qui ont chanté les héros, des acteurs qui ont défendu la liberté de leur patrie, des philosophes qui ont enseigné à mépriser la mort. On a appris leur langue, pour lire leurs ouvrages. On parle donc des Grecs à Rome ; non pas de Miltiade ni de Thémistocle : les Romains qui ont vaincu tant de nations, n'ont rien laissé sur la terre digne d'être admiré, que leurs propres exploits ; mais ils lisent Homère, Platon, Démosthène et Ménandre. Quelques hommes sages, qui voient les choses de loin, disent tout bas que les arts vont bientôt venger les nations de la tyrannie de Rome ; mais ces zélés défenseurs de l'antique sévérité ont beau crier à la corruption, à la ruine de la répu-

blique ; le vieux Caton, ce rigide censeur, va s'asseoir aux écoles des Grecs.

Pour moi, c'est dans la Grèce même que je vais chercher la Grèce. C'est dans Athènes que je veux entendre les pièces de Philémon et d'Apollodore. Sous un ciel poétique, dans ces lieux aimés d'Apollon, je vais chercher leurs inspirations divines. J'irai dans le Lycée, sous le portique, au théâtre ; quelquefois, je croirai entendre des voix divines répéter les doux chants des poëtes, les leçons des philosophes ; et ces murs, qui ont si souvent entendu leurs merveilles, m'en rendront peut-être quelque chose.

Mon ami, plaignons-nous aux dieux ; ils n'ont pas voulu que nous finissions au sein de l'amitié une vie commencée sous ses auspices. Aimons-nous toujours, malgré la distance qui nous sépare. Puisses-tu vivre heureux dans Carthage tranquille et florissante, Carthage, ma première patrie, Carthage où je passai avec toi des jours si paisibles, sitôt écoulés, et que la fortune ne pourra jamais bannir de mon cœur ! Puisse cette Rome si puissante se contenter de son double triomphe, et respecter les restes de celle qui fut sa rivale ! Ah ! si le nom de Scipion doit être fatal aux peuples, veuillent les dieux détourner loin de Carthage cette fatalité ! elle n'a plus d'Annibal. J. C. V.

Collége royal de Charlemagne, 1817.

III

SAINT AUGUSTIN A MAXIME, GRAMMAIRIEN DE MADAURE, QUI LUI AVAIT ÉCRIT POUR DÉFENDRE LE PAGANISME.

(Vers 398 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Ami de Maxime, il ne lancera pas contre lui l'anathème au nom de sa religion ; il aime mieux lui raconter comment lui-même est devenu chrétien : heureux si son exemple peut être utile à son ami !

Né dans le paganisme, tour à tour avocat et rhéteur, ni les plaisirs du monde, ni la science, n'ont pu satisfaire l'inquiétude de son esprit et de son cœur.

Après avoir tout épuisé, il s'est tourné vers cette croyance que professait sa mère, vers cette religion qui s'imposait au nom de Dieu, qui appelait les hommes à la liberté, à la fraternité. Et là seulement son cœur a pu se reposer.

Il espère qu'un jour son ami s'unira à lui dans la même croyance et dans les mêmes espérances.

DÉVELOPPEMENT.

J'ai lu votre lettre, Maxime, avec une profonde douleur : depuis que j'ai le bonheur d'être dans la vérité, je voudrais partager mon trésor avec tous ceux que j'aime ; et je ne puis songer que j'ai encore des amis plongés dans les ténèbres de l'erreur, sans qu'une peine inexprimable remplisse mon cœur de chrétien et d'ami. Jugez donc avec quelle douleur j'ai dû lire cette apologie des faux dieux que vous m'avez envoyée ! Ainsi, vous êtes encore assez attaché à l'erreur pour vous croire obligé de la défendre ! vous êtes encore assez aveugle pour vous obstiner à appeler lumière votre nuit ! Cependant, je ne lancerai point l'anathème contre vous, mon ami, mais je vous plaindrai, je ferai un dernier effort pour vous persuader. Vous ne croyez pas au Christ, vous adorez encore les dieux de l'Olympe ; eh bien ! soit ; point de raisonnements, point de discours ; je ne vous réfuterai pas. Laissez-moi seulement vous raconter comment je suis devenu chrétien ; car, moi aussi, j'ai été, comme vous, dans l'erreur ; comme vous, je ne voulais point ouvrir les yeux à la pure lumière de la vérité ; et maintenant me voici chrétien.

.... Hac in re scilicet una
Multum dissimiles ; at cetera pene gemelli
Fraternis animis,

comme dit un de vos poëtes. Hélas ! c'est sur le principal que nous différons, nous deux. Mais peut-être, quand vous saurez la route que j'ai suivie, vous sentirez-vous tenté d'y entrer aussi ; heureux jour que je bénis d'avance et que je prie Dieu de faire luire bientôt !

Mon ami, vous le savez, je ne suis pas né chrétien ; j'ai essayé de tout, j'ai goûté de toutes les doctrines, de tous les plaisirs. Je portais en moi une âme ardente, avec un secret besoin de connaître et d'aimer ; mon objet, mon véritable objet me manquait ; je sentais que rien n'était capable de me satisfaire. A la première lueur, je me précipitais vers ce que je croyais être le souverain bien ; j'embrassais passionnément la plus faible apparence ; mais aussi je l'abandonnais vite, pour en chercher une autre encore. Avocat, je crus trouver dans les succès du barreau mon repos et ma satisfaction : je réussis, et je ne fus pas heureux. Rhéteur, j'espérais trouver dans l'étude des lettres bonheur et gloire : de la gloire, j'en eus quelquefois, mais combien vaine ! combien amère même ! Pour le bonheur, je ne le rencontrai point : ce calme que je m'étais promis dans un commerce intime avec Cicéron ou

Virgile, il m'échappait toujours. J'étais mal à l'aise, pourquoi? J'avais pris des vanités et des erreurs pour la vérité même; j'adorais des idoles, un poëte, un orateur, puis, dans d'autres moments, le plaisir, l'orgueil; c'étaient là mes dieux; je m'étais fait un Olympe que je peuplais de mes passions et de mes caprices; et à ces dieux cruels, qui demandaient des sacrifices humains, j'immolais ce que j'avais de plus cher, de plus précieux, mon intelligence, ma volonté, mon cœur, mon âme tout entière. Ainsi je servais mille maîtres; je ne secouais le joug d'un tyran que pour me soumettre à un autre tyran; et toujours fuyaient devant moi cette vérité et ce repos que je poursuivais. J'étais consumé d'une inquiétude terrible; je me faisais mille questions sur la nature de Dieu, sur ma propre nature, sur la fin de l'homme; j'interrogeais tous les systèmes: un instant j'embrassais par lassitude les plus absurdes solutions; mais je les rejetais bientôt, car bientôt j'en avais senti le vide. Mon esprit cherchait la connaissance de la vérité, mon cœur, l'amour de la vérité: et c'était un insupportable tourment pour moi de voir tomber tour à tour et se briser ce que j'avais d'abord cru vrai et solide. Je voyais l'erreur, et je ne pouvais trouver la vérité. En vain j'ai voulu me reposer dans la science:

> .... Nil dulcius est bene quam munita tenere
> Edita doctrina sapientum templa serena.

Mais du haut de ces temples de la science, je ne faisais que mieux découvrir la vanité de toutes choses. Je me rejetais, comme de désespoir, dans les grossiers plaisirs; je voulais éteindre dans les voluptés cette ardeur inquiète, cette soif inextinguible, mais en vain: du plaisir, je sortais plus souillé, plus criminel, et non plus content. O mon ami, quels jours terribles j'ai passés! quels moments affreux, alors que, la tête entre les deux mains, assis devant une table, ou bien me promenant d'un air égaré, je sondais les profondeurs de la science! Néant! vanité! me disais-je; et dans mon épouvante, ma colère, je me frappais la tête en soupirant. Ajoutez à cela ces agitations du cœur, ces tourments d'une âme coupable, ces déceptions, ces remords cuisants que laissent après eux les plaisirs criminels. A Tagaste, à Carthage, à Rome, à Milan, toujours la même inquiétude d'esprit, toujours les mêmes passions furieuses, toujours les mêmes illusions et les mêmes mécomptes. C'est le plus noble instinct que Dieu ait mis en nous, mon ami, que ce besoin de connaître et d'aimer; mais Dieu seul le peut contenter: égaré, détourné, c'est le soleil conduit par

Phaéton, qui embrase l'univers, au lieu de l'éclairer et de le féconder de ses rayons.

Enfin, j'avais tout épuisé : éloquence, philosophie, plaisir. La lumière était dans le monde, et je ne la voyais pas. Je faisais comme vous, Maxime, je méprisais le christianisme : j'aurais pensé m'abaisser en suivant la doctrine du crucifié ; je dédaignais le langage simple de ses apôtres, et, entêté des vaines beautés des poëtes et des philosophes anciens, je les voulais retrouver partout. Je ressemblais à ces fiers Romains qui ne voulaient point abaisser devant la croix les faisceaux consulaires ; mon intelligence superbe résistait. Cependant, je commençais à sentir que là était la vérité. Je voyais ma mère avec ce calme, cette sérénité sur le front, reflet de la paix du cœur : rien d'inquiet, rien d'empressé ; une douceur si aimable, un sens, une sagesse si exquise ; j'étais étonné de tant de grandeur dans une simple femme, et je me demandais si ce n'était point là l'œuvre de Dieu. Comme elle me dépassait, je ne dis pas en vertu (c'est trop évident), mais en intelligence ! comme elle voyait plus clair ! comme elle était plus sage que moi ! Je l'admirais ; mais je me prenais aussi à admirer cette religion qui la rendait telle. Quelle différence, me disais-je, entre le christianisme et la philosophie ! La philosophie, en effet, c'est une recherche pénible et souvent infructueuse de la vérité ; mais voici une religion qui parle au nom de Dieu, qui se dit descendue du ciel, et montre ses titres nettement, clairement : tous peuvent lire ces sublimes caractères auxquels on la reconnaît ; elle n'est point faite pour un petit nombre d'initiés, pour des sages orgueilleux, dont la première vertu est de mépriser tous les autres, et qui se croient égaux, que dis-je ? supérieurs à la Divinité, parce qu'ils débitent de belles maximes, et qu'enveloppés dans leur superbe vertu, ils foulent aux pieds tout le genre humain : la religion chrétienne n'est point le partage seulement de ces patriciens de l'intelligence : permis à tous, ordonné à tous de s'adresser à cette école. Plus de ces odieuses distinctions : tous les hommes sont frères : tous sont les enfants du même Dieu, rachetés par le sang du même Jésus-Christ : ce n'est pas le sage seulement qui est roi ; tout chrétien, fût-il esclave, est plus qu'un roi : le ciel lui est ouvert. Voilà sans doute ce que nul philosophe n'a imaginé. Et puis, quelle sainteté dans les disciples de cette admirable doctrine ! Le christianisme n'est pas un jeu d'esprit, une affaire d'école : ce qu'on croit, on le pratique. Que voyons-nous dans tout l'empire ? Des hommes efféminés, abrutis par les plaisirs ; où sont, si ce n'est parmi les chrétiens, ces hommes forts et courageux qui savent mourir plutôt que de violer leur foi ? Où

sont ces femmes, ces vierges, ces vieillards, ces enfants, que ni leur faiblesse ni leur âge n'ont fait reculer devant les plus affreux supplices ? Je repassais toutes ces choses dans mon esprit. « Et n'est-ce pas la vérité que je cherche, m'écriai-je ? n'est-ce pas là ce qui fixera mon esprit, ce qui calmera mon cœur ? » O mon ami, du moment que j'ai cru, il s'est fait en moi comme un grand calme ; ma raison était satisfaite, mon cœur était content. Je connaissais donc enfin le vrai, et j'aimais le bien : cette fois, j'avais trouvé le repos. Mais ce n'est pas, croyez-le, un repos oisif : la foi ne condamne pas l'intelligence à l'inaction ; elle la guide, la soutient dans ses recherches. Je ne porte plus maintenant dans l'étude de la vérité cette inquiétude d'autrefois ; avec quel calme j'aborde aujourd'hui ces mêmes problèmes qui me désespéraient ! je ne flotte plus à tout vent de doctrine : je suis au port, et, si quelquefois je fais une excursion, je ne crains point d'échouer ; je ne perds jamais de vue le rivage ; je connais les écueils, et je les évite.

Mon ami, ce bonheur ne vous fait-il pas envie ? Je vous le demande, croyez-vous que l'homme soit fait pour adorer des dieux qui valent moins que lui, ou pour admirer toute sa vie les beautés des poëtes ? Mais vous sentez quelquefois au moins, n'est-ce pas ? ce besoin de savoir d'où vous venez, où vous allez ; et vous n'êtes point tellement occupé de vos études littéraires, que ces grandes questions ne viennent par instant effrayer votre âme ? Que dis-je ? vous en êtes tourmenté, je le sais ; vous voulez en vain vous étourdir au son des beaux vers de Virgile, et toute cette harmonie ne charme pas votre secrète douleur. Eh bien ! mon ami, vous ne trouverez de repos que dans le christianisme. Je vous en conjure, laissez crouler les autels des dieux, laissez Jupiter et l'Olympe tomber en ruines, n'essayez pas de les réparer. Venez plutôt au sein du christianisme : là est la vérité, la pure vérité ; là est le bien, là est le bonheur aussi. Oui, je l'espère, vous partagerez un jour les mêmes croyances et les mêmes espérances que moi : c'est alors que nous serons véritablement amis, amis en Dieu, amis pour l'éternité. Mais en voilà assez, je me tais ; maintenant, je vous laisse à vos réflexions, Maxime ; et moi, je prie Dieu pour vous. Adieu, et bon courage ! O. L.

Lycée Bonaparte, 1858.

IV

SAINT BERNARD A LOUIS VII.

(1144 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Raoul, comte de Vermandois, cousin de Louis VII, avait divorcé pour épouser la sœur d'Éléonore de Guyenne, reine de France. Thibaut, comte de Champagne, oncle de la femme répudiée, implora pour sa nièce l'assistance du pape Innocent II. Un légat vint en France, annula le divorce, et mit le royaume en interdit pour punir Louis VII qui protégeait ouvertement le comte de Vermandois. Le roi furieux se jette sur les terres du comte de Champagne, et brûle le bourg de Vitry. Treize cents personnes, réfugiées dans l'église, deviennent la proie des flammes. Saint Bernard écrit au roi pour lui reprocher l'incendie de Vitry.

Les cris perçants des pauvres, les gémissements douloureux des prisonniers, le sang des morts crient vengeance au tribunal du père des orphelins et du juge des rois.

S'il lui adresse ces reproches, ce n'est pas pour se donner le vain plaisir d'abaisser la majesté royale devant un prêtre. C'est qu'un tel attentat doit être expié.

Dans une occasion semblable, saint Ambroise rappela l'empereur Théodose à des sentiments de pénitence. Louis VII a imité Théodose dans son péché; qu'il l'imite dans son repentir.

Il terminera en disant que le sang des chrétiens d'Édesse égorgés en une nuit par les infidèles n'est pas encore vengé. Que Louis VII aille venger les Français d'outre-mer. Dans tous les temps, ce serait pour lui un devoir; aujourd'hui, c'est une occasion que le ciel lui offre d'expier l'incendie de Vitry.

DÉVELOPPEMENT.

Sire,

Le prophète Nathan demandait au roi David : « Quelle peine mérite l'homme qui a tué le pauvre pour lui enlever son unique brebis ? » et David, reconnaissant son crime, s'humiliait et faisait pénitence. Que répondriez-vous au prêtre de Dieu qui vous dirait : « Le sanctuaire du Roi des rois a été profané ; d'innocentes victimes ont été dévorées par les flammes, autour des autels, au pied de la croix et de l'image du Sauveur qu'elles embrassaient. Prononcez, vous qui jugez les nations : quelle peine mérite le profanateur et le meurtrier ? »

Sire, vous avez compris mes paroles : souvenez-vous de Vitry ! Un spectacle impie a été donné à l'Europe : encore une fois, les petits et les faibles ont été foulés aux pieds par le fort. Que vous avait donc fait tout ce peuple, étranger à vos querelles? Et, quand une cause légitime aurait allumé votre ressentiment, depuis quand la maison du Très-Haut n'est-elle plus un in-

violable asile ? Les cris perçants des pauvres, les gémissements douloureux des prisonniers, le sang des morts crient vengeance au tribunal du père des orphelins et du juge des rois. Aussi, votre péché s'est élevé comme un épais nuage entre vous et la face du Seigneur ; la majesté de votre nom, la splendeur de votre couronne se sont obscurcies devant ses yeux ; une voix, que toutes les puissances de la terre n'étoufferont point, sort des ruines brûlantes pour vous accuser : elle couvrira votre défense, et vous ne serez pas entendu. Ah ! sire, si, jeté du trône fragile où vous êtes assis au pied du trône éternel, vous rendiez vos comptes à celui qui récompense et punit, quelles excuses chercherait votre bouche ? Quelle justification vous inspireraient votre conscience et les témoignages de vos sujets ? Malheur aux rois qui ont abjuré leur mission, à ceux que condamnent devant Dieu les souffrances des peuples !

Sire, je vous parle ce langage, que vous n'avez jamais entendu ; je vous adresse ces reproches, que vous épargneraient des flatteurs, parce que je comprends mon ministère : il faut que vous sachiez voir la vérité nue. Moi-même, j'ai pleuré sur votre crime, j'ai prié notre maître à tous deux de suspendre la peine, d'attendre l'heure du repentir. Gardez-vous donc de croire que j'abaisse ma parole et ma conscience aux misérables inquiétudes de la vanité, que je vous reprenne hardiment pour le plaisir d'abaisser devant un prêtre la majesté royale. Non, Dieu nous a confié sur la terre une plus belle et plus grande fonction : il nous a dit dans son Évangile : « Mon royaume n'est pas de ce monde ; » et, si j'ai élevé la voix devant l'homme que je respecte comme mon souverain, je voulais le convaincre et le ramener à la justice, non l'humilier. Sire, quand les princes faillissent, ils ne souffrent pas les remontrances de leurs sujets ; c'est nous, inviolables messagers du Dieu équitable et sévère, nous, interprètes de ses volontés inflexibles, qui devons les avertir de leur condition, car ils sont hommes ; de leurs devoirs, car ils sont responsables de chaque pensée et de chaque action. Voilà pourquoi je vous ai rappelé, sans crainte comme sans colère, mais avec douleur, la ruine de Vitry, et j'ajoute : Profitez des moments que vous garde la miséricorde céleste, réparez aujourd'hui votre crime, et ne reculez pas au temps incertain de la vieillesse, à l'heure de la mort, qui vous surprendra peut-être, un tardif et stérile repentir.

Sire, après le massacre de Thessalonique, saint Ambroise, évêque de Milan, convertit Théodose à la pénitence. Vous avez imité Théodose dans son péché, imitez-le dans ses remords. Pen-

dant trois mois, il implora le pardon des fidèles assemblés, et couvrit son front de poussière et de cendre. C'était ainsi que l'austère vertu des premiers chrétiens et la sentence d'un saint évêque châtiaient les coupables : Dieu ne vous impose pas une si terrible punition. Ayez seulement, comme Théodose, le courage de condamner hautement, d'expier au grand jour un attentat public.

Les profanations du saint sépulcre, le sang des chrétiens d'Édesse égorgés en une nuit, ne sont pas encore vengés : c'est à vous, sire, que Dieu réserve cette occasion de forcer sa clémence et de reconquérir sa grâce. Allez effacer dans l'onde du Jourdain la souillure de votre péché. Si le Seigneur a prononcé son arrêt, vous trouverez au moins sur les champs de bataille de la Palestine, le baptême du sang et la régénération éternelle. Mais le temps presse, il faut partir : envahi de toutes parts, le royaume de Jérusalem va succomber, la croix sera arrachée du Calvaire, si la France et l'Europe ne s'ébranlent une seconde fois pour défendre le berceau de la religion. Sire, confiez la régence à votre sage ministre, réunissez vos chevaliers et vos vassaux. Pour moi, je vais parcourir les villes et les campagnes ; je chercherai à ranimer le saint enthousiasme que l'ermite Pierre alluma dans l'âme de nos pères. Que le Seigneur fasse descendre l'esprit de persuasion sur mes lèvres ! qu'il m'inspire des accents dignes de sa sainte cause ! qu'il bénisse aussi vos armes, et vous donne avec la victoire le gage de réconciliation ! Espérez, sire, et croyez que mes ardentes prières lui demanderont chaque jour votre pardon et le succès de la croisade. F. Q.

Lycée Louis-le-Grand, 1850.

V

DANTE EXILÉ A UN DE SES AMIS.

(1308 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Au treizième siècle, Florence était déchirée par la lutte des Guelfes et des Gibelins. Dante, qui appartenait à une des plus nobles familles de la ville, d'une âme ardente et passionnée, embrassa avec ardeur le parti gibelin, l'ennemi des papes ; il prit part à différentes expéditions, contribua par sa valeur à plusieurs victoires remportées par les Florentins sur les habitants de Pise et d'Arezzo, et devint, en 1300, un des huit prieurs de Florence. Mais bientôt son parti eut le dessous ; Dante fut chassé, condamné à mort ; en son absence, sa maison fut rasée, et ses terres pillées. Il se retira d'abord à Vérone ; mais forcé de quitter cet asile, il s'en alla errer en

France, en Allemagne, et s'arrêta quelque temps à Paris. C'est de là qu'il écrit la lettre suivante à un de ses amis.

Exilé de sa patrie malgré son amour pour elle et les services qu'il lui a rendus, il a parcouru la France et l'Allemagne, et rencontré partout un accueil flatteur; mais rien n'a pu chasser de son cœur le souvenir de la patrie. Il peindra avec énergie les douleurs et l'amertume de l'exil.

Mais, si son âme est triste, elle n'est pas abattue. Maintenant surtout, il est plus calme, depuis qu'il travaille à une œuvre que Dieu lui a inspirée : c'est un poëme immense où il embrassera les vices et les vertus de son siècle, châtiant les uns, glorifiant les autres.

Un jour peut-être, Florence, en lisant ses vers, se repentira de l'avoir persécuté, et elle donnera du moins un tombeau à celui que vivant elle a chassé! En attendant, il ne cessera de faire des vœux pour elle.

DÉVELOPPEMENT.

Que vous êtes heureux, mon ami, d'être à Florence, au sein de la patrie, auprès de ces bords bien-aimés, qui vous ont vu naître! Oh! mon cœur tressaille et ma main tremble en traçant ce nom chéri de Florence : moi, j'erre de ville en ville, de pays en pays, toujours triste, toujours sombre, toujours inquiet : je parcours l'Allemagne, la France, et voilà la première fois que je m'arrête dans ma course vagabonde. Partout on me fait un accueil flatteur, on me sourit; il me semble qu'on me plaint, qu'on m'aime; mais l'image de la patrie me poursuit partout. Je suis comme l'enfant séparé de sa mère; on a beau lui offrir mille plaisirs, on a beau faire passer sous ses yeux mille images riantes : il repousse tout, il demande celle qui lui a donné le jour, celle qui l'a nourri; et loin d'elle, il ne peut, il ne veut goûter aucun plaisir. J'ai trouvé à Paris une université : j'y ai rencontré des hommes savants; je converse avec eux, j'écoute avec plaisir leurs leçons. Florence, cependant, m'est toujours présente; je la vois sans cesse, cette patrie que j'ai tant aimée, que j'aime tant encore; je ne puis faire un pas sans penser à elle, je l'ai toujours sous les yeux; et sans elle, rien ne me plaît, rien ne m'attache. Je voudrais pouvoir encore la servir, je voudrais pouvoir lui consacrer ce qu'il me reste de force et de vie. Jamais je ne lui ai refusé, vous le savez, ni mon bras ni les ressources de mon esprit; jamais je ne me suis endormi dans un lâche repos, quand je pouvais être utile à ma patrie. Vous vous souvenez, mon ami, de ces entretiens le long des rives de l'Arno, le soir, quand, après les fatigues du jour, je méditais encore des plans pour le bonheur de Florence, et que je vous communiquais mes desseins. J'étais dévoré de zèle pour cette chère patrie; et, je le sens bien, ce n'était pas de l'ambition : c'était un amour pur, désintéressé : je voulais sa liberté, sa grandeur; je voulais pour elle gloire et puissance, je

voulais le premier rang parmi les cités italiennes, et, au dedans, la liberté. Des tyrans, aujourd'hui, règnent dans cette patrie tant aimée, et, pour comble de misère, je me vois chassé par mes concitoyens, poursuivi par leur haine, par leur fureur, comme un ennemi public ! Ce ciel pur et sans nuage, ces rives de l'Arno, ces superbes monuments de Florence la belle, je ne les vois plus, je ne les reverrai plus peut-être ! Il me semble quelquefois que je reviens dans ces lieux dont l'image est si profondément gravée dans ma mémoire ; je me vois encore assis dans le conseil des Prieurs, proposant des mesures utiles pour la patrie ; ou, à genoux dans un des temples de Florence, suppliant Dieu de rendre la paix et la liberté à l'Italie. Mais la triste réalité, c'est toujours la terre étrangère, c'est toujours l'exil.

Voilà, mon ami, les ennuis, les chagrins qui me tourmentent : je n'ai jamais éprouvé une douleur si amère et si poignante, qui ait duré si longtemps. Mais si mon âme est triste, elle n'est point abattue. Je tourne les yeux vers Dieu : et je trouve en lui quelque chose, qui ne détruit pas ma douleur, mais qui me fortifie contre elle. Je monte en esprit au pied de son trône éternel ; je le vois contemplant les hommes avec leurs passions, leurs combats, leurs crimes ; assistant à cette lutte terrible, majestueux et serein ; dirigeant tout selon les vues de son immuable providence, sans violer la liberté de l'homme, et enfin, le combat fini, punissant les méchants et couronnant les justes. J'ose pénétrer dans ses conseils éternels : lui-même m'a inspiré de me faire l'interprète de ses jugements. J'entreprends une œuvre que jamais homme n'a entreprise ; je marcherai par une voie que jamais poëte n'a frayée ; je repasserai ce siècle malheureux où j'ai vécu, et j'embrasserai dans un poëme immense les vices et les vertus de nos temps, châtiant les uns, glorifiant les autres. Depuis que je travaille à ce poëme, je trouve plus de force pour supporter mes malheurs : je dois le dire même, je suis plus calme, plus tranquille : je sens un peu moins ces agitations, ces troubles intérieurs qui me tuent : il semble que Dieu me communique, par moments au moins, un peu du calme des cieux pour chanter ses jugements.

Oui, j'ai vu ces guerres affreuses, ces hommes atroces qui se baignent dans le sang ; j'ai vu ces prêtres indignes, ces rois iniques, ces juges prévaricateurs, ces princes impies et cruels ; je les flétrirai ! J'irai, guidé par mon cher Virgile, qui lui aussi déplore, dans ses beaux vers,

« Fas versum atque nefas ; »

j'irai, je scruterai les terribles abîmes de l'enfer, je retrouverai

ces méchants, je dirai leurs crimes et leurs supplices, et je crierai :

« Discite justitiam moniti et non temnere divos ! »

Roi sacrilége qui as osé violer la majesté d'un vicaire de Jésus-Christ, prince impie, par qui le Christ a été une seconde fois souffleté et une seconde fois abreuvé d'outrages ; et toi, pontife superbe, dont l'orgueil a préparé tant de maux au peuple de Dieu, vous paraîtrez dans ce poëme inspiré du ciel, vous paraîtrez avec le châtiment dû à vos crimes ! Et vous, tyrans de Florence, qui avez chassé Dante de sa patrie, vous qui lui avez donné l'exil, et à Florence la servitude, je vous marquerai d'un stigmate vengeur, et tous les siècles sauront, pour les condamner, vos détestables forfaits. Puis j'irai, conduit par cette jeune vierge que j'ai aimée, j'irai à travers les demeures célestes ; je reposerai mes yeux sur les saintes âmes que Dieu a couronnées, je décrirai la béatitude des justes dans le sein du Père Éternel ; je m'enivrerai des délices du ciel, et je vous donnerai une gloire immortelle, ô vous qui, dans des temps si affreux, avez conservé votre droite pure de sang, vous qui avez gardé la justice et la piété, vous qui avez accueilli le malheureux, l'exilé ; vous qui avez aimé la patrie et n'avez point préféré un vil intérêt, une vaine cupidité à la liberté des peuples, au bien de l'Église, à la gloire de Dieu !

Un jour peut-être, Florence, en relisant ces vers, se ressouviendra de son Dante, se repentira de l'avoir chassé. Elle reconnaîtra peut-être dans ce poëme le doigt de Dieu, et elle voudra faire une de ses gloires de ce malheureux que le ciel même daigne initier à de si grandes choses. Elle honorera le poëte, elle qui outrage le citoyen, et elle donnera un tombeau à celui que, vivant, elle rejette de son sein. Mes cendres reposeront donc dans la terre natale !... C'est une illusion peut-être, mais j'ouvre avec bonheur mon âme à cette douce espérance. En attendant, je ne cesserai de faire des vœux pour cette patrie ingrate. Je n'oublierai jamais que c'est là que j'ai reçu le jour, que c'est là que j'ai passé mes premières années ; et cette patrie, que j'ai servie avec tant de zèle, jusqu'au moment où elle-même me l'a interdit, je la servirai de mes vœux et de mes prières. J'implorerai le ciel pour elle, je demanderai pour elle la liberté, le bonheur ; puisqu'il ne m'est plus permis de la voir, qu'au moins elle soit libre et heureuse sans moi ! O. L.

Lycée Bonaparte, 1856.

VI

PÉTRARQUE A UN SAVANT DE SES AMIS.

(1350 ans environ après J. C.)

MATIÈRE.

Un ami de Pétrarque parcourait la France pour y chercher quelques ouvrages inconnus de Cicéron. Pétrarque, qui, dans le même temps, recueillait les lettres du grand orateur, les copiait et les mettait en ordre, adresse à son ami la lettre suivante :

Il désire vivement savoir si les recherches de celui-ci n'ont pas été infructueuses. Quelle joie pour des amis des lettres, si l'on peut retrouver encore quelques ouvrages du plus beau génie de Rome ancienne!

Combien les fruits de semblables recherches sont plus précieux que ceux des sciences occultes où tant d'hommes de cette époque consument leur existence!

Pour lui, il continue sa tâche avec délices. Quel charme pour lui de lire le premier ces lettres nouvellement découvertes et si longtemps ignorées! Dans les autres ouvrages de Cicéron, on admire l'orateur, le philosophe, le politique; dans sa correspondance, on retrouve l'homme même : on croit l'entendre et converser avec lui.

Il termine en encourageant son ami à continuer de faire connaître les écrits de l'antiquité : c'est bien mériter de l'Europe, c'est éclairer les hommes, c'est leur inspirer l'amour de la sagesse et de la vertu.

DÉVELOPPEMENT.

Que faites-vous, mon ami, et pourquoi ce long silence? Depuis votre départ, vous n'avez point cessé de nous instruire de vos travaux : tandis que vous alliez de monastère en monastère, recueillant avec une sollicitude si pieuse les chefs-d'œuvre épars de Cicéron, vos amis se plaisaient à vous suivre de l'œil au delà des Alpes : à chaque pas de votre savant pèlerinage, à chaque débris de l'antiquité qui, grâce à vous, revoyait le jour, c'était un cri de joie dans toute l'Italie. Cependant je n'ose dire depuis combien de jours nous avons perdu votre trace. N'abusez pas, je vous en supplie, de l'impatience avec laquelle vos lettres sont attendues, pour nous les faire désirer. Vos recherches auraient-elles été vaines, et craignez-vous de nous affliger par de mauvaises nouvelles? Certes, il faudrait que Cicéron fût enfoui bien avant au fond des cloîtres pour n'en point sortir à votre appel; car j'imagine, quant à moi, qu'il ne s'y plaît guère. Mais non; ou je me trompe fort, ou vous avez fait quelque précieuse découverte, et le plaisir de contempler vos richesses nouvelles vous fait un instant négliger vos amis : c'est quelque parchemin bien usé, quelque manuscrit rongé de poussière que vous vous hâtez

de déchiffrer, tout fier de pénétrer le premier dans ces terres inconnues. C'est un éloquent plaidoyer ou peut-être un gros traité de philosophie qui donnera bientôt de l'ouvrage à nos savants: attendons que votre première fougue d'admiration soit passée, et une lettre riche en curieux détails va nous consoler de toutes celles qui nous manquent.

De notre côté, nous ne perdons point le temps, et tous vos amis rivalisent de zèle. A votre retour, vous serez ébloui des trésors amassés dans nos bibliothèques : vous ne vous rassasierez pas d'admirer ces monuments si beaux et si longtemps inconnus du génie romain : vous croirez voir la vieille Italie, toute brillante encore de génie et de gloire comme au jour où elle tomba sous les coups des barbares, sortir de sa tombe et s'élever tout à coup au milieu de l'Italie moderne. Chacun de nous a son auteur de prédilection, dont il recueille avec soin les moindres fragments ; chacun de nous a choisi sa tâche et la poursuit avec ardeur. Je m'occupe, pour ma part, de rassembler les lettres de Cicéron, et je crois, en vérité, que nul n'a si bien choisi que moi. Vous sentez mieux que personne, mon ami, combien l'étude de ce grand écrivain offre de charmes ; mieux que personne vous appréciez en lui ce mélange exquis du génie grec et du génie romain, cet esprit si aimable et si sérieux, si simple et si élevé tout ensemble. Plus d'une fois, entraîné par l'éloquence de ses plaidoyers, vous avez senti votre cœur palpiter encore, après quatorze siècles, de cette haine vertueuse qui l'animait contre Verrès. Plus d'une fois, ravi de cette majesté douce et sereine qui respire dans ses derniers ouvrages, vous vous êtes écrié, comme le sage errant dans les bois de Tusculum : « O philosophie, guide de la vie, que serions-nous sans toi ! » Mais c'est surtout dans ses lettres qu'il nous est donné de le contempler de près ; c'est là que son âme s'est peinte tout entière. Dans ses discours, il nous apparaît sans cesse passant du sénat à la tribune aux harangues : nous applaudissons tour à tour le vainqueur de Catilina, l'ami de César et le refuge des proscrits, l'ennemi intrépide d'Antoine ; ici, nous voyons Cicéron rendu à lui-même, à sa famille, à ses amis. Il ne discourt plus, il cause, et Dieu sait avec quelle grâce ! Moins grand peut-être, mais plus touchant, il étonne moins et plaît davantage. On aime, en général, à suivre les illustres personnages dans les petits détails de leur vie ; car c'est par là qu'ils ressemblent à tous les hommes ; nous les voyons pour un instant à notre niveau, et notre orgueil y trouve son compte. Mais, pour les gens sérieux et qui veulent s'instruire, de quel prix ne sont pas les lettres d'un grand homme ! Quelle

peinture plus fine et plus éloquente des mœurs, des passions et des idées de tout un siècle ! Ce n'est pas Cicéron seul qui se présente à mes regards, c'est Rome entière, belle et imposante encore au milieu de ses malheurs, Rome telle que César la reçut des dieux. Je ranime par la pensée les siècles qui ne sont plus, je rassemble autour de moi les ombres des Pompée, des Cicéron, des Caton, des Brutus ; et parfois, saisi d'enthousiasme, je maudis les quatorze siècles qui me séparent de ces hommes sublimes, et je gémis de n'être pas né Romain.

Qu'elles sont douces, mon ami, ces émotions du savant et du philosophe, et que nous sommes heureux d'avoir consacré notre vie à cette forte et saine étude de l'antiquité ! Oh ! quand parfois, entouré de mes auteurs, je songe à cette foule de malheureux qui depuis l'enfance pâlissent sur les sciences occultes, combien j'ai pitié de leur folie ! Ici, point d'affreux grimoire, point de machines difformes qui semblent faites pour effrayer les enfants : loin de moi cet appareil de soufre et de feu, et ces creusets au fond desquels tant de malheureux ont laissé leur bon sens avant d'y trouver un grain d'or ! Ici, tout est simple, tout est pur, tout sourit à l'homme de bien qui, dans les livres, aime à retrouver sous une forme plus parfaite les nobles sentiments dont il porte le germe dans son cœur : en admirant ces chefs-d'œuvre du génie, il jouit de lui-même, et son âme, fermée à tous les bruits du monde, s'emplit d'un calme délicieux. Troupe maussade d'alchimistes et de sorciers, ne profanez pas le cabinet du sage ; laissez-moi rêver en paix avec mes philosophes et mes orateurs. Plaignons, mon ami, ceux qui, séduits par l'attrait du merveilleux, se sont plongés tête baissée dans ces abîmes de démence ; plaignons-les, mais ne les méprisons pas. La faute en est à leur siècle, et non pas à eux. A toutes les époques où les choses humaines vont changer de forme, où les âmes, lasses du présent, inquiètes de l'avenir, cherchent leur route et flottent incertaines entre les croyances qu'elles n'ont plus et celles qu'elles n'ont pas encore, on les voit embrasser avec ardeur ces sciences dont le mystère même flatte leur passion et apaise cette soif de nouveauté qui les dévore : gênées dans le cercle étroit de leurs connaissances, elles fuient la réalité pour se rejeter dans le merveilleux, et, transportées par un pressentiment vague des grandes révolutions qui vont s'accomplir, elles remuent dans leurs audacieux désirs le ciel et l'enfer. Cette faiblesse apparente de la raison n'est que l'excès désordonné de sa force : mieux dirigée, cette activité, qui se consumait à poursuivre des fantômes, soulèvera des montagnes. C'est à nous, c'est à tous ceux qui, comme nous,

puisent la vérité à ces sources larges et pures du génie antique, qu'il appartient de rappeler aux esprits qui s'égarent leurs véritables destinées. Les formules cabalistiques sont bonnes pour duper les hommes, mais non pour les instruire : la vérité n'est point un secret de magie ; elle est simple et familière, elle aime à vivre au milieu de nous : elle est dans nos bibliothèques, dans ces précieux monuments de l'antiquité que nos travaux révèlent chaque jour au monde. Hors des sciences naturelles et raisonnables, il n'y a que vanité et mensonge : on se perd pour s'élever trop haut. Les voies droites et communes sont les seules que Dieu ait tracées à l'humanité : seules elles peuvent la conduire vers cet avenir de bonheur où tendent sans cesse ses désirs.

Courage donc, mon ami, courage ! notre tâche est grande, mais Dieu nous donnera la force de l'accomplir. Travaillons, non-seulement pour goûter ces joies si pures de l'étude, mais encore pour répandre sur toute l'Europe la lumière que nous avons découverte : travaillons, pour renouveler par la science la face du monde.

Il ne faut pas s'y tromper ; la connaissance des sociétés anciennes peut seule régénérer les sociétés modernes, et c'est en voyant jusqu'où s'est élevée l'humanité aux belles époques de son histoire, que les hommes apprennent à s'élever plus haut encore. Or que nous reste-t-il aujourd'hui des siècles qui ont précédé le christianisme ? Poëtes et philosophes sont tombés dans un égal oubli : quelques débris d'Aristote échappés par miracle à ce grand naufrage ont servi de fondement à cette philosophie subtile et vaine qui a substitué dans nos écoles le règne de la scolastique à celui du sens commun. Mais que les plus beaux génies d'Athènes et de Rome renaissent à la fois au milieu de nous, que la philosophie antique nous apparaisse enfin dépouillée de ces ténèbres pédantesques dont un âge barbare s'est plu à la recouvrir ; quel changement soudain dans les esprits ! Je vois la scolastique chanceler sur son trône ; je vois la raison humaine, inspirée par une philosophie sublime, briser enfin ses chaînes et s'élancer, toute frémissante de force et de liberté, vers des destinées nouvelles. Croyez-moi, mon ami, les sages de l'ancienne Rome ne reviendront pas seuls au milieu de nous ; ils nous apporteront, empreinte dans leurs écrits, l'image des temps glorieux qui les virent naître, et le grand spectacle d'un peuple libre ranimera dans les âmes ces sentiments de justice étouffés depuis dix siècles. Depuis dix siècles, la barbarie a fondé en Europe, sur les débris du monde romain, le règne de la force ; depuis

dix siècles, la féodalité, sortie des forêts de la Germanie, a fait des suzerains et des serfs là où Dieu n'avait mis que des hommes. Le jour où l'Europe saura connaître et aimer l'antiquité, sera le jour de sa délivrance : la langue de Brutus affranchit les bouches qui la parlent.

Les temps sont venus, mon ami ; la lutte s'ouvre encore une fois entre les fils de la Germanie et les fils de Rome ; mais ce n'est plus cette lutte armée qui donna la victoire aux barbares du Nord ; c'est la révolte calme, mais irrésistible, de la raison contre la force, c'est la guerre sainte entre la civilisation qui renaît et la barbarie qui expire. T. L.

Lycée Louis-le-Grand, 1850.

VII

GERSON A PIERRE D'AILLY.

(1407 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Lorsque le duc de Bourgogne eut fait tuer le duc d'Orléans, il y eut de grands mouvements dans Paris : les uns justifiaient, les autres accusaient les meurtriers. Le duc de Bourgogne fit prêcher son apologie par un moine appelé Jean Petit. Un des plus violents adversaires du panégyriste fut Jean Gerson, alors chancelier de l'Université et curé de Saint-Jean en Grève. Bien qu'il eût reçu des services considérables du duc de Bourgogne, qui l'avait même fait chanoine de Bruges, il se prononça contre lui avec tant de fermeté, qu'il s'attira la haine de tous ses partisans. La populace, soulevée par eux, se déchaîna contre un homme dont les discours et les actions avaient toujours tendu à son bien-être. Le presbytère de Gerson fut pillé, et lui-même obligé de se réfugier sous les voûtes de Notre-Dame, où il resta seul et caché pendant plus d'un mois.

Il écrit à Pierre d'Ailly, archevêque de Cambrai, son ancien maître et son ami, pour lui raconter ces événements. Il est plein de tristesse et de découragement ; il regrette d'avoir pris part aux affaires publiques, et de ne s'être pas engagé, comme ses frères, dans les ordres religieux ; il a éprouvé cruellement l'injustice et la partialité des hommes, et on l'accusera peut-être lui-même d'ingratitude pour avoir suivi son devoir plutôt que de céder au souvenir des services qu'il avait reçus ; il persistera néanmoins, et, quand même sa vie devrait être encore troublée pour cette cause, il maintiendra autant qu'il sera en lui ce principe sacré, *ne occidas*.

DÉVELOPPEMENT.

O mon maître, ô mon père, où me prendrai-je, si vous ne me tendez la main ? où puiserai-je des consolations, si vous ne m'ouvrez votre cœur ? où fuirai-je, si vous ne m'offrez un refuge ? Vous me l'aviez bien dit, au début de la carrière, dans quelles

agitations, dans quels périls je me jetais, à quel doux repos je renonçais en affrontant le monde, les hommes et le peuple. Heureuse la vie du cloître où la piété se repose à l'ombre de Dieu ! Les inquiétudes tumultueuses n'y osent pénétrer, et la voix du peuple en fureur ne s'y fait jamais entendre. Là du moins, on n'a que Dieu pour maître ; il suffit de vivre en paix avec Dieu, et l'on n'a rien à démêler avec les hommes puissants et injustes. Heureux mes frères qui ne connaissent point le monde, et que le monde ne connaît point ! Ils s'occupent tranquillement au salut de leur âme, tandis que je tremble pour ma vie, et que je suis réduit à me cacher pour dérober mon corps à mes ennemis ! Fatale impatience de servir Dieu avec éclat et à la face du monde ! Pourquoi faut-il que je n'aie pas su me résigner à vivre obscur ? Aujourd'hui je porte la peine de cette ambition, et j'expie cruellement les modestes honneurs et les humbles dignités où tant de labeurs m'avaient élevé. Que serait-ce donc, ô mon père, si j'étais parvenu jusqu'au rang où vous êtes monté ? combien la chute me paraîtrait plus terrible ! Et pour si peu, je suis abattu, découragé, sans force et presque sans espoir, je ne puis que pleurer et dire à Dieu : *O pater, pater, quare me dereliquisti?*

Que je suis malheureux ! Et cependant, vous le savez, ô mon Dieu, que ce n'est point la perte de mes biens qui m'arrache ces regrets. Me voilà pauvre et dépouillé de tout, puisque vous l'avez voulu : c'est vous qui m'avez repris par les mains de cette multitude furieuse le peu que vous m'aviez donné : je bénis votre volonté, et j'accepte sans murmure les épreuves qu'elle m'impose. Mais que les hommes soient si ingrats, qu'ils soient si injustes, voilà ce qui me tue. La renommée vous a-t-elle appris, mon père, une partie de mes persécutions ? Mon presbytère mis au pillage ; tout mon bien, qui était le bien des pauvres, dispersé par ceux mêmes dont je soutenais la vie : auriez-vous jamais cru à tant d'ingratitude ? Ce sont mes ouailles, mes enfants, le troupeau qui m'était confié, les hommes à qui je donnais le pain de la parole, et souvent la nourriture du corps ; ce sont eux qui m'ont assiégé dans ma maison ! J'entendais leurs cris, leurs menaces : jamais je ne les avais vus ainsi déchaînés ; je ne les reconnaissais plus : et en effet, ce n'étaient plus les mêmes hommes ; on les avait comme aveuglés en leur soufflant la haine contre moi. J'ai pris la fuite, je me suis dérobé à la fureur de ce peuple qui ne se connaissait plus : poursuivi, chassé d'asile en asile, repoussé par ceux dont j'attendais le secours, je n'ai trouvé que dans le sein de Dieu, à l'ombre des autels, un refuge précaire,

où je me cache en attendant des jours meilleurs. J'ignore combien de temps doit durer ma captivité : je suis en sûreté, grâce à la sainteté de cet asile ; mais la fureur du peuple m'attend à la porte : et je ne sais quand il plaira à Dieu de me dérober à mes ennemis. Mes ennemis ! l'auriez-vous cru, mon père, que je me ferais des ennemis ? et m'y serais-je attendu moi-même ? Mais ce n'est pas moi qui les ai soulevés, c'est la justice que je n'ai pas voulu trahir. Quoi ! le duc de Bourgogne assassinera son parent à Paris, aux yeux de tout le peuple ; non content d'avoir fait un tel crime, il ira jusqu'à s'en glorifier ; il trouvera un moine assez effronté pour prêcher dans les chaires la plus odieuse des apologies, et moi, ministre de Dieu, je ne me ferai pas un devoir de flétrir en son nom et le crime et ceux qui le louent ? Moi, pasteur d'âmes, je ne prémunirai point celles qui me sont confiées contre la contagion de ces mensonges criminels ? Ah ! dût cette liberté me coûter la vie, il faut que je confonde l'assassin et ses complices ! Voilà, mon père, comment je me suis fait haïr des hommes. Le duc, indigné de ce qu'il appelait mon audace, a fait parler contre moi ceux qu'il avait fait parler pour lui. Ils ont envoyé tout un peuple pour m'assassiner. Que les hommes sont injustes ! A cette heure, un meurtrier vit tranquille, jouit de sa vengeance sans rien craindre des hommes : et moi, qui ai flétri son crime comme ma conscience et Dieu me le commandaient, je suis assiégé, je tremble pour ma vie ! Il se montre, il triomphe de son impunité, je me cache ! Il trouve des hommes assez vils pour faire publiquement et dans les églises l'éloge de son assassinat ; et moi, dont tout le crime est d'avoir dit la vérité, on me calomnie à la face de Dieu. Je suis un ingrat ! disent-ils. J'ai souillé le nom de mon bienfaiteur ! Ce n'est pas moi qui l'ai souillé, et il n'a pas tenu à moi qu'il ne fût encore aujourd'hui sans tache. Mais, puisqu'il a excité lui-même l'indignation des gens de bien, est-ce à dire, parce que je lui dois quelque chose, que je n'aie plus le droit de défendre la Vérité ? Et quand je lui devrais la vie, au lieu de quelques avantages temporels qu'il m'a procurés, lui serais-je donc tellement enchaîné, qu'il me fallût, quoi qu'il fît, devenir son complice ? J'appartiens avant tout à Dieu, à la Justice et à la Vérité : voilà mes seuls maîtres, ceux à qui je ne désobéirai jamais ; voilà aussi mes vrais protecteurs, quoiqu'ils semblent m'avoir abandonné un instant. N'est-il pas, en effet, bien triste de voir que les hommes puissants fassent triompher l'injustice et prévalent contre l'innocence ; que ceux qui ont le plus de crédit auprès de Dieu en aient si peu auprès des hommes, et que la bonne cause soit toujours accablée ? Mais

qu'importe à l'homme qui vit en Dieu que ses jours soient plus longs ou plus courts? L'essentiel c'est que la justice ne reste pas sans défenseurs. O mon père, Dieu disposera de moi selon sa volonté; il m'abandonnera sans défense aux méchants, ou il me tirera de leurs mains ; mais dans toutes les conditions de la vie, dans les périls, hors des périls, et jusque sous le fer des meurtriers, je flétrirai l'injustice, et je lancerai l'anathème contre le crime. Je sais que vous ne blâmerez point mes résolutions, mon père; car c'est vous qui me les avez inspirées, et à ma place vous auriez fait comme moi. Si Dieu me permet d'échapper à ceux qui m'assiégent, j'irai vous demander un asile : si la gloire des martyrs m'est réservée, je vous attendrai dans le sein de Dieu.

E. A.

Lycée Charlemagne, 1848.

VIII

GUTENBERG A UN DE SES AMIS.

(1449 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Il lui parlera de sa découverte, des nombreux essais qu'il a déjà faits et qui promettent les plus brillants résultats. Bientôt il va imprimer à Mayence, sa patrie, la Bible, le premier ouvrage, en effet, que Gutenberg ait imprimé. Il ajoutera qu'il s'est associé avec un riche banquier nommé Faust, qui doit fournir à toutes les dépenses. Il craint de partager avec cet homme son immortalité.

DÉVELOPPEMENT.

Mon ami, comme Archimède, je puis maintenant m'écrier : Εὕρηκα ! Vous ne vous plaindrez plus désormais de la tristesse et du mystère de mes lettres; vous ne me reprocherez plus d'user sans fruit mon repos, ma santé, ma fortune à la poursuite d'un but imaginaire. Ce *grand œuvre* dont la poursuite me rendait taciturne et rêveur, cet art magique d'écrire sans main et sans plume et de multiplier à l'infini la reproduction de la pensée humaine, je viens enfin d'en découvrir le secret. J'ai vu se réaliser cette espérance que je nourrissais vaguement comme un rêve, mais à laquelle je n'osais plus croire, tant j'étais habitué à la voir disparaître au moment même où je croyais l'atteindre ! Je vous écris, mon ami, tout plein encore de l'enivrement du triomphe, plus fier qu'un général qui vient de remporter sa première victoire. Cette joie doit vous paraître sans doute bien folle et

bien puérile pour un gentilhomme que vous avez toujours connu si grave et si réservé; je l'avoue, mon ami; mais elle est bien pardonnable, je crois, après neuf ans de luttes, de misères et de déceptions : plus elle était inattendue, plus elle est vive aujourd'hui. Vous vous en souvenez, mon ami, quand autrefois nous admirions ensemble quelqu'un de ces beaux manuscrits, chefs-d'œuvre d'adresse et de patience, combien de fois n'avons-nous pas regretté la rareté de ces précieux ouvrages, que la vie d'un homme suffit à peine à terminer, et qui exigent presque autant de soins et de temps que la construction d'un château fort ou d'une cathédrale! Combien de fois, dans votre ardeur à l'étude, avide de relire et d'admirer les sublimes écrits des anciens, n'avez-vous pas maudit l'impuissance de l'homme à les reproduire comme ils le méritent, et la lenteur des copistes qui condamnait ces immortels ouvrages à rester cachés au fond des monastères, sans fruit pour l'intelligence humaine! Ces plaintes des plus savants esprits m'avaient vivement frappé, mon ami : je me demandai s'il ne serait pas possible de remplacer la main de l'homme par un autre instrument plus sûr et plus rapide. Dès lors, je sentis s'élever en moi une ambition nouvelle, je résolus de consacrer à cette grande entreprise toutes les ressources de ma fortune, toute l'énergie de mon intelligence et de ma volonté, et de ne point m'arrêter, dussé-je périr à la tâche, avant d'avoir atteint le but que je m'étais proposé. Quel que fût le résultat de mes propres travaux, je savais que d'autres du moins s'en serviraient pour faire un pas de plus en avant, qu'ils profiteraient même de mes erreurs, et qu'un jour le genre humain moissonnerait ce que j'aurais semé. Je savais en un mot que c'était là une idée féconde, et j'avais la conscience qu'elle finirait par se réaliser un jour. C'est cette pensée qui m'a soutenu, mon ami ; j'ai suivi en silence, au milieu des railleries et des déceptions, la route que je m'étais tracée. Enfin Dieu a favorisé ma persévérance ; je suis parvenu à faire un instrument simple et facile, propre à multiplier l'impression de l'écriture sur les pages des manuscrits ; j'ai fabriqué avec du bois et du plomb des caractères qui, mis en mouvement par la main de l'homme, se gravent sur le papier aussi rapidement et autant de fois qu'on le veut.

Mais, pour en arriver là, que d'épreuves n'ai-je pas eu à traverser! Que de douleurs, de misères et d'affronts n'ai-je point supportés sans me plaindre! Il m'a fallu souffrir à la fois les outrages d'une populace grossière, qui riait de mes mystérieuses recherches et me poursuivait de ses sarcasmes dans les rues et jusque dans ma retraite ; l'incrédulité des savants, qui me trai-

taient d'esprit chimérique ; les reproches de mes associés, qui me prêtaient leur argent parce qu'ils me croyaient sorcier, et qui, à chaque tentative inutile, m'accablaient d'injures avec toute la rage de leur avarice déçue ; les procès, les condamnations, les tortures de l'indigence, et, par-dessus tout, mes propres découragements, la plus amère de toutes les épreuves. Bien souvent, à la vue de ces obstacles qui semblaient renaître plus nombreux à mesure que je les surmontais, en pensant à tant d'essais vainement renouvelés, à tant d'années perdues dans un travail ingrat et stérile, je me prenais à douter de moi-même, et j'allais jusqu'à m'accuser d'orgueil et de folie. Combien de fois n'ai-je pas senti le désespoir s'emparer de mon âme, lorsqu'après des mois entiers de fatigue où l'espérance avait soutenu mon courage, tous mes travaux n'aboutissaient qu'à une œuvre informe et confuse ! Alors je saisissais mes machines et mes caractères, prêt à briser ces instruments imparfaits, rebelles à mes efforts ; mais toujours je ne sais quelle confiance opiniâtre en un succès prochain retenait ma colère, en me criant que tout n'était pas perdu encore. Quelle existence, mon ami ; et que la science vend cher ses secrets à ceux qui les cherchent ! Mais un seul instant a bien suffi pour racheter neuf années de douleurs : jugez vous-même de quelle immense joie mon âme fut inondée, quand, il y a quelques jours, je touchai enfin ce but glorieux, que cent fois déjà j'avais cru atteindre, et que cent fois j'avais manqué. Frémissant d'anxiété et d'espoir à la fois, je n'osais soulever la forme qui cachait à mes yeux le résultat de mon travail ; aussi ne puis-je vous dire quel cri de triomphe et de reconnaissance s'échappa de mon sein, quand je me trouvai pour la première fois en face d'une page où les caractères s'étaient gravés avec toute la régularité du plus beau manuscrit, mais avec plus de netteté et de correction. En ce moment, j'oubliai tout, j'oubliai mes cheveux blanchis à la tâche, la plus belle partie de ma vie consumée loin des plaisirs du monde, dans les fatigues et la misère, les railleries des sots, les persécutions des envieux, les haines, les injures, les calomnies ; je tombai à genoux, et, du fond du cœur, les yeux remplis de larmes, je remerciai Dieu qui avait choisi son serviteur Gutenberg pour en faire l'instrument d'une si glorieuse découverte.

Sans doute, mon ami, tout ce que je vous dis là vous paraît étrange et incompréhensible, peut-être souriez-vous de mon enthousiasme. Mais il faudra bien que vous me croyiez un jour. Quelques semaines encore, et je quitte Strasbourg pour retourner à Mayence, dans ma ville natale, près de vous, mon ami. Je me réjouis de vous montrer tous mes instruments, de les faire jouer

sous vos yeux, de vous expliquer en détail cet art nouveau que je viens d'inventer. Je veux vous associer à ma joie, comme vous vous êtes associé vous-même à toutes mes douleurs. Vous m'aiderez, par vos conseils, à perfectionner mon œuvre, à la rendre plus simple et plus utile encore. Je ne sais, mon ami, si je me laisse abuser par un orgueil bien naturel sur l'importance de ma découverte, mais il me semble qu'elle doit avoir des conséquences incalculables pour l'instruction du genre humain ; il me semble qu'elle pourra faire comme un vaste recueil de tous les trésors de la pensée et du génie, comme une mine sans cesse renouvelée de chefs-d'œuvre, où l'esprit avide de connaissances pourra venir puiser à son aise, sans crainte de jamais l'appauvrir. Mais non, je ne m'abuse point, je n'ai fait que le premier pas, et mon œuvre est bien imparfaite encore : d'autres viendront après moi qui la compléteront ; loin de m'en affliger, je m'en réjouis au contraire. A Dieu ne plaise que je fasse de ma découverte une question d'égoïsme et d'orgueil personnel ! Je sens qu'elle deviendra une source de vérités nouvelles et la sauvegarde des vérités connues ; elle protégera tous les monuments de la pensée, de la science et de la poésie contre les ravages du temps ; elle multipliera les livres aussi bien que les connaissances elles-mêmes, et les grands écrivains n'auront plus à craindre que leurs ouvrages composés pour l'immortalité soient défigurés par l'ignorance d'un copiste, ou détruits par la négligence des hommes. Que de trésors perdus aujourd'hui nous auraient été conservés, si le ciel avait donné l'imprimerie au monde quelques siècles plus tôt ! Euripide, Sophocle, Ménandre, Cicéron, cent autres encore, vivraient tout entiers pour la postérité. Du moins, mon ami, je veux que ma découverte contribue à leur gloire. J'imprimerai d'abord la Bible ; car, comme disaient les anciens, nos maîtres en toutes choses : *Ab Jove principium.* Il est bien juste que je commence par cet hommage de reconnaissance à Dieu, dont la bonté a soutenu mon courage et béni mes recherches, et que je lui consacre mes premiers travaux en m'appliquant d'abord à répandre sa sainte parole. Je veux reproduire les livres sacrés d'une manière digne d'eux ; c'est par là que j'annoncerai au monde ma découverte. Puis, mon ami, quel bonheur de ressusciter, pour ainsi dire, tous ces illustres morts de l'antiquité, qui jusqu'alors sont restés ensevelis dans la poussière et l'oubli, de les faire revivre dans leurs livres, d'en multiplier les copies, aussi rares aujourd'hui parmi nous que le sont les monuments des premiers siècles, et de les révéler en quelque sorte à l'admiration du monde, qui ne les connaît pas !

Malheureusement, pour réaliser un jour toutes ces espérances, que je caresse aujourd'hui dans mes rêves, il faut beaucoup d'argent, et je n'en ai pas ; il y a longtemps que j'ai usé jusqu'à ma dernière pièce d'or pour construire mes premières machines et pour fondre mes caractères. Je me suis complétement ruiné dans ces essais longtemps infructueux, qui, heureusement, n'ont pu lasser ma patience ni décourager mon espoir. La pauvreté, voilà l'ennemi que j'ai eu sans cesse à combattre, qui a retardé de plusieurs années peut-être le succès de mes recherches, et qui maintenant encore m'empêche de me livrer sans réserve à mes vastes projets. Le peuple de Strasbourg me regarde comme un alchimiste ; s'il faut l'en croire, c'est pour faire de l'or que je m'enferme seul pendant des jours entiers dans ma petite maison du faubourg. Plût à Dieu que j'eusse en effet la puissance qu'on me prête ! Je ne serais pas réduit aujourd'hui à m'associer avec un riche banquier, qui ne voit rien autre chose dans mon invention, sinon qu'elle peut lui rapporter beaucoup d'or et peut-être aussi quelque gloire. Mon nouvel associé se nomme Faust. Il se charge de toutes les dépenses, mais ce n'est pas sans avoir pris toutes ses précautions en véritable usurier ; il a stipulé pour lui de gros intérêts ; bien plus, il se réserve tous les bénéfices que peut rapporter l'entreprise. Ce sont là des conditions bien dures, n'est-ce pas, mon ami ? Que voulez-vous ? Je n'ai plus rien à moi, il le sait et il en profite : c'est son métier. Il faut bien en passer par toutes les exigences ; heureux encore de l'avoir rencontré, car quel autre voudrait maintenant aventurer son or avec moi, quand tous ceux qui l'ont fait jusqu'alors ont si complétement échoué dans leurs calculs ? Mais tout cela serait bien peu de chose, s'il n'avait posé comme une des conditions du traité la promesse de joindre son nom au mien au bas de tous les ouvrages que j'imprimerais. Je vous avoue ma faiblesse, mon ami, c'est là ce qui m'attriste le plus ; je ne puis songer sans amertume que cet homme partagera peut-être mon immortalité, et qu'un jour sans doute la postérité nous mettra tous deux sur le même rang. En vérité, il y a des moments où je me sens pris d'une grande colère contre cette toute-puissance de la fortune sans laquelle rien n'est possible ici-bas, et où je serais disposé à me servir de mes premières presses pour me venger à ma manière, en imprimant quelque vigoureuse satire contre l'argent et les banquiers. Mais je veux employer ma découverte à un usage plus noble et plus digne d'elle. Dieu me garde de conserver des sentiments de haine et de colère au milieu de ma joie ! J'aurais vraiment bonne grâce de regretter la richesse, moi à qui le ciel vient de donner l'im-

mortel honneur d'avoir été utile au genre humain tout entier! Quels que puissent donc être mes regrets et mes désirs, je me résigne, mon ami, je laisse faire à la Providence, et je suis sûr qu'elle ne permettra pas que ma découverte périsse, ni même qu'un autre puisse me ravir la part légitime de gloire qui m'est due.

V. F.

Lycée Napoléon, 1852.

IX

MONTÉZUMA A FERNAND CORTEZ.

(1521 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Il rappelle d'abord à Cortez le bon accueil qu'il lui a fait à son arrivée. Ce n'est pas sa faute si les Espagnols ont soulevé contre eux le mécontentement des Mexicains.

Il a livré à Cortez tous les Mexicains qui avaient pris part au combat survenu contre les Espagnols. Tout l'or qu'on lui a demandé, il l'a donné. Enfin il s'est reconnu vassal du roi d'Espagne. Et pourtant on le retient encore dans la plus dure captivité, et l'on égorge ses amis soupçonnés d'avoir désiré sa liberté.

Si le roi puissant dont Cortez se dit l'envoyé savait ce que souffre Montézuma, il serait ému de pitié; il s'indignerait qu'en son nom on commît tant de cruautés et qu'on manquât à la foi jurée.

Il se confie à la justice de Cortez, à sa loyauté. Sans doute Cortez ne voudra pas inaugurer l'empire de son maître dans le nouveau monde par la barbarie et le manque de foi.

Si on ne l'écoute pas, il en appelle à Dieu, qui un jour peut-être châtiera Cortez à son tour.

DÉVELOPPEMENT.

Si j'écoutais, Cortez, mes justes ressentiments, si je réglais mes pensées sur ta conduite, je ne verrais plus en toi qu'un ennemi cruel et acharné. Mais tu t'es assis à mon foyer, et je veux croire que tu t'en souviens. La colère ou l'orgueil ont pu t'égarer; mais, s'il te reste encore quelques sentiments de justice ou de pitié, ne repousse pas ma défense, et juge-moi sans passion. Telle est l'infortune où tu m'as réduit, que je ne puis te faire entendre ma voix : tu refuses aujourd'hui de me voir. Hélas! ai-je refusé de t'accueillir, quand, pour la première fois, tu débarquais sur nos rivages?... J'étais puissant alors; des peuples nombreux s'inclinaient devant mon sceptre; il eût suffi d'une parole, d'un signe, pour lancer contre vous des armées entières et vous écraser

sous le nombre, quel que fût le pouvoir de vos armes. J'ai préféré me concilier votre amitié par la douceur ; je vous ai reçus comme des amis et des hôtes ; je vous ai ouvert non-seulement mon royaume, mais ma capitale et mon palais même, et vous n'avez pas été satisfaits !

Admis sous mon toit, tu as traité mon empire comme on traite un pays conquis, ravissant nos richesses, menaçant nos vies ; et lorsque tu souffrais ainsi la licence de tes soldats, que ne faisaient point, loin de tes regards, ceux que tu avais laissés sur le bord de la mer ? Là, nos champs ont été dévastés, mes amis outragés, les temples de nos dieux renversés, le sang de nos sujets a été répandu ; puis, après avoir engagé la guerre et forcé les Mexicains de prendre les armes pour leur défense, c'est moi que vous avez accusé de perfidie et de trahison. Qui de nous avait trahi son serment et violé les traités? Étais-je responsable d'un acte que j'ignorais, d'un combat que je déplore et qu'avait provoqué votre violence ?

Voilà cependant l'origine de tous mes malheurs. Je gémissais de vos reproches immérités : bientôt j'éprouvai vos mépris ; votre colère n'a rien respecté. Je me suis vu précipité du trône, arraché de mon palais, jeté enfin dans un cachot, moi l'héritier de tant de rois et le plus puissant monarque de ces contrées : de tout ce que j'ai possédé dans cet empire, que m'avez-vous laissé ? des fers et une prison. Alors tu as mis, Cortez, des conditions à ma liberté ; tu m'as dicté tes volontés, et tu as été obéi : ton prisonnier ne t'a rien refusé.

Tu convoitais mes trésors, je m'en suis dépouillé. Quand tu voulus punir les malheureux qui avaient osé se défendre contre les Espagnols, et que tu me demandas de te les livrer, je les remis entre tes mains, et, le cœur brisé, je les vis monter sur le bûcher, sans que ma voix s'élevât pour les défendre. Enfin, détrôné par la violence, j'ai moi-même consommé ma honte ; je me suis reconnu le vassal de ton maître, le sujet d'un prince étranger dont, il y a quelques mois, j'ignorais l'existence. C'était, je pense, témoigner assez de soumission, et je pouvais espérer, après ces sacrifices, que tu tiendrais enfin ta promesse : cependant je languis encore dans les fers. Ah ! Cortez, n'es-tu point satisfait ? ton ambition n'est-elle point encore assouvie ? qu'attends-tu ? qu'espères-tu ? que peut encore te donner ton captif? Il ne lui reste plus que sa vie. Est-ce pour lui ravir ce dernier bien, pour user par de continuelles souffrances ce faible corps abattu par la douleur, que tu éludes ainsi tes promesses, que tu resserres ma captivité, que tu égorges au milieu d'une

fête mes amis les plus fidèles, soupçonnés d'avoir fait en secret des vœux pour ma délivrance?

Quand je serais coupable, tu ne pourrais me punir plus cruellement : tu m'as réduit à un point où je devrais souhaiter la mort, si la vie ne nous était chère, même au sein des derniers malheurs. Mais je suis innocent ; mon seul crime est d'avoir mis en vous ma confiance. Étrangers, de quel droit vous faites-vous aujourd'hui mes tyrans? êtes-vous des dieux, êtes-vous même des rois, vous qui jugez et condamnez les rois? Ah! celui dont tu te dis l'envoyé, Cortez, s'il est vrai qu'il soit puissant, qu'il soit grand, comme tu l'assures, ne saurait être aussi cruel. S'il apprenait un jour les maux qu'on me fait souffrir, les outrages dont on m'abreuve, il ne pourrait refuser des larmes à ma misère ; il s'indignerait qu'en son nom l'on manquât à la foi jurée. Car il doit savoir que, s'il est indigne d'une âme généreuse d'augmenter sa puissance par l'injustice, il est honteux de persécuter l'innocence et de tromper un allié.

Cette lâcheté même est inutile : n'es-tu pas maître de mon royaume? n'occupes-tu pas mes palais et ma capitale? ne disposes-tu pas de mes trésors et de la vie de mes sujets? Tu ne saurais craindre un infortuné qui n'a pu se défendre et qui a subi le joug de ton maître. Tu as donné un nouveau royaume à ton souverain; n'inaugure pas son empire par la barbarie et le manque de foi. Hélas! j'aurais vécu, sans toi, des jours heureux et tranquilles, au sein de la grandeur et de la puissance : je ne te demande aujourd'hui que la liberté. Cortez, j'avais cru reconnaître en toi des vertus plus douces et plus grandes ; ne souffre pas que l'avarice les corrompe, et ne trompe pas l'espérance d'un prince qui se confie à ta loyauté. Songe qu'il est un Dieu dans le ciel, un Dieu qui commande la clémence, et qui peut-être ne pardonnera point à qui n'aura pas su pardonner.

E. B.

Lycée Bonaparte, 1858.

X

BARTHÉLEMY DE LAS CASAS A L'EMPEREUR CHARLES-QUINT EN FAVEUR DES INDIENS.

(1535 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Humble missionnaire de la foi, s'il ose élever la voix jusqu'au trône, c'est pour protester au nom de l'humanité outragée, pour défendre l'honneur et les intérêts de l'Espagne compromis par des fanatiques.

Tableau des cruautés dont les Indiens sont victimes. Et ce sont des prêtres qui encouragent de pareilles atrocités !

Bientôt, si l'on continue, les Indiens disparaîtront, et alors qui peuplera, qui cultivera ces vastes et riches territoires ? On a conquis un monde, on veut en faire un désert.

Au nom de l'humanité, au nom de l'honneur et des intérêts de l'Espagne, il adjure l'Empereur de mettre un terme à ces cruautés. Il peindra, en homme qui les connaît, le caractère des Indiens ; à quoi bon la violence quand on peut se faire aimer par des bienfaits?

DÉVELOPPEMENT.

Sire,

Au milieu des préoccupations de tout genre qui vous assiégent, au milieu des rudes travaux que vous impose le gouvernement d'un grand empire, puis-je espérer que la voix d'un humble missionnaire montera jusqu'à vous ? Et pourtant, ma requête est de celles qu'un souverain doit toujours avoir comme les bienvenues, car je ne demande rien pour moi ; je proteste, ou plutôt je prie au nom de l'humanité outragée, au nom de l'honneur et des intérêts de l'Espagne compromis par des fanatiques. C'est là, Sire, une recommandation assez forte pour que vous m'entendiez.

L'audace de vos sujets vous a conquis un monde, Sire ; mais bientôt, si l'on n'y met ordre, leur cruauté vous l'enlèvera. Parmi les hardis compagnons de Colomb, il s'embarqua quelques hommes sans aveu qui, regardant le nouveau monde comme leur conquête et leur proie, pensèrent qu'ils pouvaient impunément, je ne dirai pas piller le pays, la chose est trop commune, mais en massacrer les malheureux habitants. Hélas ! leur exemple ne fut que trop vite et trop bien suivi ! Bientôt presque tous vos soldats se sont cru permis, ou plutôt ont regardé comme chose sainte et sacrée d'exterminer la race indienne. Parce que ces peuples hésitaient à accepter la religion catholique, qu'ils ne connaissaient point encore, quelques hommes ont pensé qu'ils devaient disparaître de la terre : et d'autres se sont chargés d'exécuter une

sentence qui allait si bien à leur cupidité. Sous prétexte de religion, on accable une race faible et molle de travaux qui feraient périr des Européens. Non contents de posséder ce monde si fertile en fruits et en or, les Espagnols obligent ceux qu'ils regardent comme leurs esclaves à déterrer les trésors qu'il renferme, et attachent les femmes au travail de la terre, les hommes au travail des mines. Faut-il, Sire, vous retracer les horreurs dont j'ai été témoin, dont je suis témoin tous les jours? Bien que le cœur se soulève à un tel récit, je vous dirai les choses comme elles sont, parce qu'il me semble qu'elles plaideront plus éloquemment que moi, et qu'il vous suffira de les avoir entendues pour y mettre un terme. Je ne dirai rien qui ne soit reconnu et prouvé; hélas! j'aurai encore trop à dire.

Le meurtre est devenu pour les Espagnols une habitude ; d'abord ils ont tué les Indiens par les fatigues qu'ils leur imposaient ; ensuite, parce que les Indiens refusaient de supporter ces fatigues ; et maintenant ils les tuent pour les tuer, quand toutefois ces malheureux, conseillés par le désespoir, ne préviennent pas par une mort volontaire la cruauté de leurs ennemis. Déjà une foule d'Indiens se sont étranglés. Au Pérou, un Alonzo Sanchez rencontre une troupe de femmes chargées de vivres ; on lui donne les vivres sans résistance, il massacre les femmes. J'ai vu de mes yeux les Espagnols creuser des fosses, les remplir de pieux et y jeter pêle-mêle les Indiens qu'ils prenaient vivants, des vieillards, des femmes enceintes, de petits enfants, jusqu'à ce que la fosse fût comblée. Je les ai vus traîner des Indiens dans les montagnes, et, quand ceux-ci tombaient de fatigue, leur casser les dents avec la pomme de l'épée. Alors les Indiens disaient : « Tuez-moi ici, je veux rester mort. » Un Espagnol, allant à la chasse, rencontre une femme avec un petit enfant ; il lui prend son enfant et le donne en pâture à ses chiens. D'autres arrachent des enfants à la mamelle de leur mère, et les lancent en l'air jusqu'à ce qu'ils retombent morts. Voilà quelques faits entre mille.

Et maintenant, je vous le demande, Sire, quels sont les barbares, des Espagnols ou des Indiens? J'avoue, pour moi, que je n'eusse jamais cru à de telles atrocités, si je ne les avais vues, si je ne les voyais encore chaque jour. Et ce sont des prêtres qui les encouragent ! ministres d'un Dieu de bonté et de douceur, d'une religion clémente et miséricordieuse, ils veulent imposer par la force et la violence ce Dieu et cette religion. Est-il étonnant qu'avec de tels moyens, ils ne parviennent qu'à les faire haïr ?

Déjà, des populations entières ont disparu ou diminué dans une

incroyable proportion. D'un million d'hommes que comptait Hispaniola au temps de la conquête, à peine en reste-t-il soixante mille. Quel ravage en si peu d'années ! Et ce sont des hommes qui l'ont fait ! Pour peu qu'un tel état de choses dure encore, la race entière des Indiens disparaîtra. Et alors qui peuplera, qui cultivera ces vastes et riches territoires, où les Espagnols sont si faibles en nombre qu'ils semblent comme perdus au milieu des indigènes ? Que servira d'avoir conquis un monde, si l'on en fait un désert ? à moins qu'on ne prétende demander à l'Espagne elle-même ses habitants pour repeupler les colonies ! Affreux système, qui consisterait à tuer d'abord une nation, puis à demander à une autre la vie nécessaire pour ressusciter la première. Ce serait le plus sûr moyen de les tuer toutes deux. Les populations ne se greffent pas comme les arbres, et les essais en pareil cas sont presque toujours malheureux. D'ailleurs, ce calcul, si mauvais, si impie qu'il soit, les Espagnols ne le font même pas. Je vous l'ai déjà dit, Sire, et on ne saurait trop le répéter, ils tuent, quelques-uns (et faut-il que ce soient les moins coupables !) par fanatisme ; un grand nombre, par cupidité, en condamnant les Indiens au travail des mines, c'est-à-dire à une mort inévitable : presque tous enfin, par passion du meurtre, par amusement, par habitude. Et pourtant, les assassins et les victimes sont vos sujets, Sire, qui le croirait ? C'est que les uns se sentent loin de vous et croient que l'espace protége leur infamie contre votre justice ; tandis que les autres ne vous connaissent même pas, ou, s'ils ont entendu quelquefois votre nom, ils ne l'ont jamais répété que pour le maudire. Voilà le résultat de tant de cruautés.

Mais il ne tient qu'à vous de changer les malédictions et le désespoir en reconnaissance et en bénédictions. Ah ! je vous adjure, au nom de l'humanité, au nom de l'honneur et des intérêts de l'Espagne, mettez ordre à ces atrocités. Ne souffrez pas qu'au nom de l'Évangile, le faible soit opprimé par le fort. Et pourquoi l'oppression, pourquoi la violence, avec un peuple simple et doux, qui obéit moins depuis qu'on le torture ainsi ? Ne vaut-il donc pas mieux se faire aimer par des bienfaits, surtout quand les bienfaits sont si faciles ? Qu'on fasse sentir et goûter aux Indiens toute la douceur de l'Évangile, et bientôt ils laisseront là leurs barbares divinités pour embrasser le christianisme. Faut-il s'étonner qu'ils meurent idolâtres, lorsque avec la nouvelle religion on leur apporte les tourments et la mort ? Je savais que le christianisme avait eu ses martyrs, et je croyais qu'il se réservait pour lui seul cette noble gloire. Mais aujourd'hui, voilà qu'il s'est

fait persécuteur à son tour; voilà que, grâce à lui (oh! non, je me trompe, grâce à ses ministres), des sauvages aiment mieux être martyrs de leur foi que d'accepter la foi de leurs bourreaux. A vous seul appartient, Sire, de faire cesser les abominations qui désolent le nouveau monde. Faites participer à la justice de vos lois ces malheureux qui n'ont encore senti que les rigueu de la conquête, et quelles rigueurs! Faites-leur comprendre que le Christ est un Dieu bon, clément, équitable : alors ils courront vers le Christ, alors ils vous béniront du plus profond de leur cœur, tout surpris de devoir leur bonheur à un roi qu'ils maudissaient jusqu'alors et qui les a sauvés de l'oppression, à un Dieu qu'on leur avait fait haïr, et qui pourtant a créé le soleil et tout ce qu'il y a de bon dans le monde.

A. C.

Lycée Napoléon, 1852.

XI

CLÉMENT MAROT A LA REINE DE NAVARRE.

(1536 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Soupçonné d'hérésie, jeté deux fois en prison, Clément Marot se trouvait à Blois avec la reine de Navarre, lorsque, à Paris, on recommença des poursuites contre lui, et l'on saisit ses papiers et ses livres. Il prit la fuite et se retira successivement dans le Béarn, à Ferrare, puis à Venise. Après deux ans d'exil, il écrit à la reine de Navarre pour la supplier d'obtenir son rappel.

La reine n'a pas oublié son serviteur, son poëte; mais le reconnaîtrait-elle? L'ennui le dévore; il est à Venise, mais Venise n'est pas la France, ni surtout la cour.

Et pourquoi tant de rigueur? De quoi l'accuse-t-on? Où sont les preuves de son hérésie? Il est, dit-on, l'ami de quelques hérétiques. Mais en aimant leur personne, leur caractère, leur vaste savoir, a-t-il partagé leurs erreurs? On a trouvé chez lui des livres de magie, de cabale. La reine sait mieux que personne si ce sont là des preuves d'hérésie.

Le poëte a pu laisser échapper quelques paroles imprudentes; voilà tout. Le roi, dont il a toujours chanté la gloire, qui l'a toujours comblé de ses bienfaits, n'a pu pour si peu les lui retirer. Que la reine daigne parler en sa faveur à son glorieux frère.

Veut-on le soumettre à quelque épreuve? veut-on qu'il abjure formellement les erreurs qu'on lui impute? Le voilà prêt; mais au nom du ciel, qu'on mette fin à son exil; qu'il puisse enfin revoir la France, le roi, la reine de Navarre, etc.

DÉVELOPPEMENT.

Madame,

Deux grandes années se sont déjà passées depuis que vous aviez auprès de vous un serviteur dévoué et fidèle, un poëte reconnaissant, que vous inspiriez encore bien mieux que sa muse. Vous lui aviez prodigué vos bienfaits, et pour lui vous aviez épuisé cet art si délicat que vous possédez si bien. Aussi ce furent là ses plus beaux jours. Votre Majesté daignait encourager ses vers, et après vous tout le monde les applaudissait. Donc, un peu triste parfois, le plus souvent gai, et chantant toujours, il était heureux. Ce temps est si bien resté dans ma mémoire, il est si présent à mon cœur, que je ne puis croire, Madame, que vous l'ayez oublié. Sans doute vous avez souvenir de moi, tel que je fus : las ! me reconnaîtriez-vous aujourd'hui ? Plus de gaies chansons, plus de ces vers auxquels Votre Majesté a plus d'une fois souri et qu'elle aimait, m'avez-vous dit. A vrai dire, je n'ai plus d'âme ; l'ennui l'a fait déloger ; je ne suis qu'un corps chagrin et boudeur, comme un vieux. On dirait que toute ma jeunesse est restée près de vous. Toute consolation est partie. Au moins, à la cour de Béarn, je voyais votre nom partout, j'entendais parler de vous ; à Ferrare, j'ai trouvé encore comme un écho de la France, ma chère langue de France et quelques cœurs français. Tout cela avait l'air de voiler un peu mon exil. Mais maintenant, nul adoucissement à l'amertume de mes souvenirs : je suis à Venise. Voyageur, j'aimerais pourtant cette ville ; exilé, je ne la puis souffrir. Ni son ciel, ni ses lagunes, ni ses palais ne sont la France, et c'est la France dont j'ai besoin. Les fêtes de Venise sont belles, son peuple est riche et joyeux, mais ce n'est pas la cour de France. Et je m'étais fait de la cour une si douce habitude, que je ne puis l'arracher de moi. Je ne vis pas, je ne respire pas ici ; il me faut Paris et le Louvre et le palais de Votre Majesté. Sans cela je suis glacé et comme mort.

Mieux aurait valu, je crois, la roue ou tous les supplices possibles. Qu'ai-je donc fait pour mériter tant de rigueur ? De quels crimes, de quels sacriléges m'accuse-t-on, pour m'avoir ainsi chassé, comme un lépreux, de la France et de tout pays qui ressemble à la France ? J'avais cru jusqu'alors que le poëte, chose légère, n'excitait pas de haines et n'avait pas d'ennemis. Qu'est-ce qui m'a donc valu ce triste privilége ? J'ai peur que, faute de véritables accusations, on n'ait imaginé de m'appeler hérétique. En hérésie, on prend volontiers l'ombre du crime pour le crime même. Où sont les preuves contre moi ? On en invente peut-être :

mais l'invention est fort déraisonnable. D'aucuns disent que j'étais l'ami de quelques hérétiques : comme si l'on ne pouvait aimer les gens autrement qu'en théologie ! J'ai pu être partisan de leur personne, si elle était agréable et séduisante ; de leur caractère, s'il était plaisant et aimable ; de leur savoir, s'il était véritable et point pédant ; mais jamais de leurs erreurs d'esprit. Je jure bien qu'en festoyant avec mes amis, je ne faisais guère le réformateur. Nous étions tous les meilleurs fils du monde, cœurs simples, contents de Dieu et de tous les saints. Je suis sûr que mes accusateurs chantent eux-mêmes les psaumes que j'ai rimés et les applaudissent. Pourquoi donc, méchants et égoïstes, m'empêchent-ils de rimer encore? pourquoi couper les ailes à ma muse si innocente? Ils m'ont pillé chez moi tout, papiers et livres : qu'ils prouvent donc que j'ai écrit ou lu des parchemins hérétiques. Ils voudraient bien prendre en faute d'hérésie mes livres de magie et de cabale, mais ils ne trouveront jamais là que belle et bonne science qui les honorerait plus que leur malignité, s'ils pouvaient seulement y comprendre un mot. Je crois qu'ils veulent se venger de leur ignorance. Alors vous-même, Madame, si vous n'étiez pas reine, vous seriez trop coupable ! Qu'ils vous accusent donc, vous qui êtes non-seulement la plus savante, mais qui faites naître les savants et vivre les poëtes sous votre royale protection. Votre Majesté, mieux que personne, sait si mes livres sont des hérétiques et si mon léger bagage de science mérite l'honneur d'être soupçonné si cruellement. Qu'on le laisse passer : mais si, par hasard, c'est lui qui me fait coupable, qu'on s'en prenne à Votre Majesté.

Ou bien plutôt qu'on bannisse tous les poëtes, tous les rimeurs, comme des pestes et des enragés d'hérésie. Car ce sont toutes têtes folles, et c'est sans doute là mon crime. J'ai pu, à table ou dans une fête, laisser échapper quelque parole imprudente : je n'y songeais seulement pas ; j'ai pu pécher d'esprit, mais point de cœur. Voilà tout, et je m'en confesse sans peur. Je ne pense pas que le roi ait voulu me punir si sévèrement pour une faute si petite. Autrefois, il aimait à rire de mes sottises, il était aussi mon roi en poésie et il me récompensait comme un maître indulgent, après m'avoir écouté comme un ami. J'ai toujours chanté sa gloire, et lui m'appelait son confrère. Il devisait avec moi en poëte et ses bienfaits étaient ceux d'un roi. A-t-il donc tout oublié ? M'a-t-il, pour si peu, retiré ses bontés si précieuses ? Je ne puis le croire ! J'en conjure Votre Majesté, qu'elle daigne parler en ma faveur à son glorieux frère, qu'elle lui représente l'état misérable où je vis, le long regret qui me consume loin du pays

de France, la mémoire de ses anciens bienfaits, qui m'est amère maintenant, puisqu'elle ne sert qu'à m'en faire sentir plus douloureusement la privation. Votre Majesté qui parle si bien dans ses livres saura trouver dans cette occasion des mots qui attendriront le roi, qui le feront songer à sa triste captivité en Espagne. Et moi aussi, je suis captif, et je suis aussi enchaîné loin de ma royauté : car vous m'aviez donné vous-même la couronne de poëte.

J'accepte d'avance toutes les conditions et je consens à traiter n'importe comment. Veut-on me soumettre à quelque épreuve? Quoique je ne sache pas précisément en quoi j'ai pu pécher contre la sainte religion, j'expierai tous les péchés qu'on voudra. J'abjurerai, s'il le faut, toutes les erreurs que je n'ai pas commises, mais qu'on m'impute. Me voici prêt à m'humilier et à demander grâce et pardon. Mais, au nom du ciel, au nom de la patrie, qu'on mette fin à mon exil : c'est une torture de tous les instants, trop cruelle et qui tue à petits coups. Je veux respirer l'air de la France et vivre au milieu de ses bons habitants que j'aime. Je veux rentrer dans ce Paris si bruyant, si animé, où j'ai eu tant d'heureuses aventures, dans cette cour si courtoise, si joyeuse, si belle, où l'on chante mes vers et où mes pauvres rimes sont si bien reçues. Je veux revoir le roi si bon et si grand, je veux le remercier encore pour ses anciennes bontés, parce que je n'en ai pas eu assez le temps, et pour ses nouvelles qui auront mis le comble à ma reconnaissance. Enfin, Madame, et c'est mon plus cher vœu, ma plus douce espérance, je veux revoir Votre Majesté, auprès de qui j'ai appris à goûter toutes les nobles choses, je veux encore vous offrir mes vers et vous les entendre réciter ou corriger, recevoir vos louanges ou vos gronderies, et finir, s'il est possible, des jours heureux auprès de vous. A. B.

Collége royal de Charlemagne, 1848.

XII

LE CARDINAL D'ESTE A BERNARDO TASSO, PÈRE DU TASSE.

(1562 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Le Tasse composa à dix-sept ans un poëme intitulé *Rinaldo ;* c'était son premier ouvrage. Quand il fut sur le point de le publier, il dut obtenir l'autorisation de son père. Bernardo Tasso, poëte lui-même, mais attristé par de longs malheurs, avait voulu précédemment détourner son fils de l'étude

des lettres: il refusa la permission. Le cardinal d'Este, protecteur du jeune poëte, écrivit à Bernardo pour le fléchir.

C'est Bernardo qui, par ses ouvrages et l'exemple de son talent, a inspiré à son fils le goût de la poésie : est-ce à lui de prétendre étouffer une passion qu'il a fait naître ?

Il est effrayé des malheurs qui s'attachent à la conditon des poëtes : les autres conditions sont-elles exposées à moins de misères ? ont-elles les mêmes consolations ? la puissance, la richesse, etc.?

Aujourd'hui la poésie est en honneur ; la protection des princes ne lui manque pas. Renaissance des lettres.

Enfin Torquato est entraîné par un penchant irrésistible ; c'est la conscience du génie, le pressentiment de la gloire. Pétrarque, Arioste ont tous deux été contrariés dans leur goût pour la poésie; tous deux sont aujourd'hui l'honneur de l'Italie.

Torquato obtiendra la même gloire. Le cardinal a lu son poëme ; il n'hésite pas à se rendre garant du succès. Que Bernardo ne balance plus; qu'il ne refuse pas la gloire à son fils et un grand poëte de plus à l'Italie.

DÉVELOPPEMENT.

Je vous écris les larmes aux yeux, mon cher Tasso. Un pauvre jeune homme, fils de poëte et poëte lui-même, dont j'avais encouragé les premiers essais, que je croyais appelé à un brillant avenir, attendait de son père, avec une anxiété bien naturelle, puisqu'il s'agissait de ses plus chères espérances, la permission de mettre au jour un premier ouvrage. Il vient de m'annoncer en pleurant qu'elle lui est refusée. J'ai vainement essayé de le consoler ; il est parti comme il était venu, découragé, quoique soumis, et m'a laissé presque aussi affligé que lui. Ce jeune homme est votre fils, mon cher Tasso. J'étais le confident de ses espérances : je ne vous en ferai pas le long récit. Vous qui avez passé avant lui par cet apprentissage de la vie de poëte, où le présent, triste quelquefois, est toujours embelli par les promesses de l'avenir, s'il vous a caché ses rêves, vous saurez les deviner, et juger par là de l'amertume de ses regrets. Mais le succès désiré n'intéressait pas seulement sa jeune ambition. Il se flattait de fléchir votre rigueur, et de se faire pardonner l'obstination que vous lui imputez ; il osait croire (et c'était la plus douce de ses illusions) que vous lui permettriez de poursuivre une carrière où l'éclat d'une victoire aurait signalé son début, et qu'un triomphe justifierait sa persistance à vos yeux. Et voilà qu'aujourd'hui en l'accusant de désobéissance, vous lui défendez la seule réponse qu'il puisse faire à vos reproches. Je vous l'avouerai, mon cher Tasso, si je me suis gardé de compromettre votre autorité aux yeux de votre fils en m'associant ouvertement à ses regrets, je ne pouvais m'empêcher en moi-même de vous trouver bien sévère. Vous parlez, m'a-t-il dit, d'avis méconnus, d'ordres enfreints, de défense

éludée. Vous accusez de ce manque de déférence son caractère impétueux, son imagination rêveuse et attachée aux chimères, et jusqu'à son cœur. Eh ! que n'en accusez-vous plutôt votre propre exemple, Bernardo, votre propre exemple, plus puissant sur l'âme de votre fils que ne peuvent l'être vos conseils ? Vous êtes poëte et, en dépit de la haine, votre nom a brillé d'un vif éclat dans l'Italie ; pouvez-vous reprocher à votre fils d'ambitionner, avec le titre dont s'est longtemps honoré son père, une gloire égale à la sienne ? S'il vous savait célèbre, il vous savait malheureux : et la crainte d'hériter de vos infortunes n'a pu balancer en lui l'espoir d'égaler vos talents. Vous l'ignorez peut-être, Bernardo ; mais il m'en a fait l'aveu : c'est dans vos écrits qu'il a puisé ce goût que vous condamnez. Pendant que vous lui interdisiez l'étude des lettres, vous lui en donniez, sans le savoir, les premières leçons ; cherchant dans l'imitation de vos œuvres un appui pour son inspiration naissante, il brûlait de se montrer digne de vous : il eût souhaité de vous vaincre, pour déposer ensuite à vos pieds la palme de la victoire. Et vous, Bernardo, vous refusez aujourd'hui à ce fils respectueux et soumis, à cet élève reconnaissant, la gloire dont il n'aspire qu'à vous faire une offrande ? Qui sait cependant si quelque jour l'éclat de son nom n'eût pas vengé le vôtre des outrages de l'envie ? Qui sait si, éclairée par les succès du fils, la postérité n'eût pas enfin détourné ses yeux sur la mémoire calomniée du père, et si sa tardive justice n'eût pas vu dans le génie de Torquato l'apanage héréditaire de sa maison ?

Je le sais, Bernardo : votre vie a été pleine d'amertume et de dégoûts ; et cette poésie que vous avez tant aimée, de longs malheurs vous ont appris à la maudire. Mais gardez-vous de considérer l'infortune comme le triste privilége de la condition des poëtes. Le ciel, qui put envoyer à l'homme une félicité sans mélange, n'épargne jamais les têtes qu'il couronne ; et sans s'inquiéter à quel titre nous dominons le vulgaire, il semble avoir mesuré nos douleurs à notre élévation. Vous croyez que les hommes réservent au seul poëte leur injustice et leur envie ? Mais regardez toutes les grandeurs que donne le génie ou la naissance. Croyez-vous qu'il y en ait une seule que n'atteignent les jalouses persécutions de la médiocrité ? Elle ne recule pas devant les plus élevées, elle ne dédaigne pas les plus modestes. Moi-même, croyez-vous que je sois à l'abri de ses coups ? Ne la vois-je pas de toutes parts autour de moi, ici, humble et vile, cachant de basses rancunes sous le masque de l'adulation : là, plus fière, parce qu'elle est plus forte, et étalant orgueilleusement sa haine ? Montez plus haut : considérez les sages qu'ont illustrés

leurs efforts pour le bonheur des hommes. Eh bien ! comme si l'humanité ne pouvait pardonner à la gloire, même chez ses bienfaiteurs, avant que la reconnaissance leur ait décerné des couronnes, l'envie les a séchées entre ses mains. Allez, mon cher Tasso, la persécution qui s'attache à la gloire du poëte, est une des nécessités inséparables de toute grandeur. Heureuses, si toutes portaient avec elles les mêmes consolations ! Le poëte peut être en butte aux outrages de ses contemporains : il peut se voir préférer par des juges indignes d'indignes rivaux ; mais alors il en appelle du présent injuste et prévenu à l'avenir équitable et désintéressé ; et la pensée d'une plus juste sentence le soutient contre le découragement. Et d'ailleurs, où est le vrai bonheur du poëte, si ce n'est en lui-même ? Que sont les frivoles plaisirs du dehors, au prix des divins transports de l'admiration, des joies aussi vives que durables de l'enthousiasme? Qui oserait comparer ces dignités tant enviées, dont l'estime des hommes fait tout le prix et qu'elle emporte dans ses rapides vicissitudes, avec cette grandeur du génie, qui, loin d'être soumise aux coups du sort, a des jouissances qui les font oublier ? Cessez, mon cher Tasso, d'accuser votre art de vos malheurs : bénissez-le plutôt de vous en avoir consolé ; et, si vous croyez votre fils réservé aux souffrances, ne lui refusez pas ce qui peut les adoucir.

Encore, si nous vivions dans un temps de barbarie et d'ignorance, où la voix du poëte ne frappe que des oreilles indifférentes à ses chants comme à ses plaintes, je comprendrais que votre sollicitude le détournât d'une carrière où l'attendraient seulement la faim et l'obscurité.

Mais vous ne l'ignorez pas, Bernardo : les princes d'Italie ont enfin compris que la protection des lettres est le titre le plus sûr de la gloire des souverains. La poésie jadis errante et rebutée a trouvé un asile au sein de leurs palais. Voyez Florence, devenue la métropole des arts, lui ouvrir ses portes et ses trésors et s'enrichir, en retour, de sa gloire ; les ducs d'Urbin et de Savoie, le marquis de Mantoue, suivre avec ardeur les traces des Médicis, et tendre une main généreuse au génie malheureux et persécuté. Que vous dirai-je de Ferrare, mon cher Tasso ? Allez ! notre famille n'oubliera jamais qu'elle doit aux vers de l'Arioste un souvenir éternel dans la mémoire des hommes. Elle ne se montrera point ingrate envers la poésie, qui l'a illustrée. Trop heureuse, si elle peut mériter encore la reconnaissance des hommes dont la main dispense l'immortalité ! Soyez sans crainte, Bernardo ; celui qui vous rassure aujourd'hui sur l'avenir de votre fils aura toujours à cœur de ne point passer pour faux prophète.

Mais vous craignez peut-être qu'il ne s'abuse lui-même au point de prendre pour une vocation véritable un caprice de sa vanité. Eh quoi! Bernardo, un poëte comme vous peut-il s'y tromper? N'avez-vous pas reconnu dans la persévérance obstinée de Torquato le triomphe de ce génie des vers dont vous-même avez subi jadis l'ascendant victorieux? Dès son enfance, un penchant secret l'entraîne vers les écrits de nos grands poëtes. En vain vous voulez lui en interdire la séduisante lecture, et étouffer en germe dans l'âme de votre fils cette passion que vous accusez de tous vos maux. En tout respectueux et soumis, en cela seul il sait vous désobéir. Déjà même il s'exerce furtivement à reproduire ce langage dont l'harmonie l'enchante. Combien de fois n'avez-vous point surpris les essais encore informes où se manifestait son amour naissant pour la poésie? Alors souvent sur vos lèvres, que vous vous efforciez en vain de rendre sévères, la menace expirait dans un sourire. Aujourd'hui, le jeune homme a persisté dans les goûts de l'enfant. Mais vous n'avez plus de sourire pour son inexpérience: vous n'avez plus que de dures paroles pour son obstination. Son obstination, mon cher Tasso? Et vous même, auriez-vous cédé sans résistance, si votre père eût déployé à votre égard la même sévérité qui aujourd'hui fait couler les larmes de votre fils? Voulez-vous donc ruiner à jamais le bonheur de sa vie? Et en plaçant ainsi votre volonté comme un invincible obstacle entre lui et la carrière où l'appelle son instinct, sans tenir compte des droits que toute vocation porte avec elle, sans avoir même cherché dans son premier poëme la mesure de ses forces, ne craignez-vous pas d'arrêter dans son élan un génie réel, capable d'illustrer son père et sa patrie? Songez-y, Bernardo : comme vous, le père de l'Arioste, comme vous, le père de Pétrarque ont essayé de comprimer chez leur fils l'essor de la poésie : et aujourd'hui la postérité, enrichie de nouveaux chefs-d'œuvre, bénit la résistance des fils et accuse l'aveuglement des pères.

Vous pouvez douter, Bernardo, qu'une place soit réservée à votre fils parmi ces illustres poëtes; consentez du moins à l'entendre avant de le condamner. Lisez cet ouvrage qu'il soumet à votre jugement. Je l'ai lu, et je me porte garant du succès: non de ce succès éphémère et frivole que donne la faveur du siècle aux ouvrages qui flattent ses préjugés et ses passions, mais de ce succès légitime et durable qui n'est que le jugement anticipé de la postérité. C'est à vous maintenant, Bernardo, de vous en convaincre par vous-même. Mais si, après avoir reconnu le génie de votre fils, vous résistez encore et sacrifiez son avenir à vos ressentiments contre le siècle, je le dis sans crainte, Bernardo, vous

aurez manqué aux devoirs d'un bon père; si vous persistez à frustrer votre patrie d'un génie qui doit l'honorer, si vous immolez sa gloire à vos propres dégoûts, vous n'aurez point agi en bon Italien. Adieu; songez à votre pays, à votre fils, à vous-même; enfin, oserai-je vous parler pour moi, Bernardo? songez si celui qui vous adresse cette prière a mérité l'affront et le chagrin d'un refus.

E. T.

Lycée Louis-le-Grand, 1850.

XIII

MICHEL DE L'HOPITAL A PIERRE PITHOU.

(1572 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Il se meurt; ce matin même il a écrit son testament. Il voit approcher le moment suprême avec une résignation que les malheurs de l'État lui ont rendue facile.

Il a lutté courageusement tant qu'il a pu espérer le triomphe de la modération et de la justice; mais, après tant d'inutiles efforts, il croit que sa tâche est finie et qu'il lui est permis enfin de se reposer.

Quelle vie plus triste que la sienne? Il a vu un jeune roi ami des lettres, cœur noble et généreux, se souiller du sang de ses sujets, et mourant, dit-on, de remords: Charles va laisser sa couronne à un prince aussi sanguinaire et plus incapable encore de régner. Il a vu les partis luttant de crimes et de perfidie, et la France livrée à l'ambition des princes, à l'espérance cruelle de l'étranger. Il a vu enfin le vertueux de Thou faire, en plein parlement, l'apologie de la Saint-Barthélemy.

Il ne lui reste plus qu'à mourir. Son âme épuisée par tant de souffrances a besoin de se reposer dans le sein de Dieu. Que son vieil ami ne lui reproche pas de le quitter avec plaisir; ils ne seront pas longtemps séparés.

DÉVELOPPEMENT.

Mon ami, au moment de quitter la vie, j'ai besoin de vous témoigner par mes derniers adieux la constance de mon affection. Si j'avais trouvé sur la terre beaucoup d'amis comme vous, sans doute j'eusse été plus heureux, et je mourrais aujourd'hui avec plus de regrets. Mais, dans ma longue carrière, j'ai vu bien peu de vertus pures comme la vôtre, et j'ai été obligé de me réfugier au sein de l'antiquité, pour y admirer ces modèles sublimes que je cherchais en vain parmi nous. Les lettres, où j'ai toujours puisé ma force et ma consolation, sont encore les compagnes de mes derniers jours, comme elles ont été celles de toute mon existence; elles m'ont soutenu dans mes malheurs, et me soutiennent à mon

lit de mort. Elles ne me quittent pas, comme ces hommes perfides qui jadis me jurèrent amitié : elles restent fidèles au vieillard abandonné des grandeurs, elles m'aident à souffrir mes maux avec courage et résignation, et adoucissent même la douleur que j'éprouve en contemplant ceux de l'État.

Sans doute, ils sont grands et terribles; sans doute, on aurait pu les éviter par une sage conduite; mais je n'ai rien à me reprocher, et ma conscience est calme à ce moment suprême où je vais comparaître devant mon juge souverain. J'ai supporté le poids des grandeurs, tant que j'ai pu espérer de faire triompher la modération et la justice. Je n'ai pas lâchement déserté le poste où Dieu semblait m'avoir placé pour mettre un frein aux fureurs d'une cour aveugle et fanatique. J'ai proclamé la douceur et l'équité, et je n'ai pas été entendu; j'ai parlé de tolérance, et l'on n'a pas compris mes paroles. Que pouvais-je faire, sinon abandonner des hommes qui ne voulaient plus écouter aucun conseil, et fuir les assassins, pour n'être pas du moins complice de leurs attentats ? Mais le souvenir de ces infortunes, auxquelles je n'ai pu soustraire mon pays, me fait trouver des charmes à la mort; j'aime à me reposer dans son sein des fatigues et des malheurs constants de ma vie.

Depuis ma naissance, la douleur me poursuit sans relâche; j'ai appris à souffrir en voyant souffrir mon père; ma jeunesse s'est passée à pleurer dans l'exil les malheurs de ma famille, et le reste de ma vie à pleurer ceux de mon pays. J'ai cru, dans le poste éminent que m'avait confié une reine, pouvoir au moins modérer le zèle farouche qui divise les sujets du roi en deux camps ennemis. J'ai cru, par mes soins, ramener la paix dans le royaume, et réconcilier les catholiques avec les huguenots. Je me suis vu en butte à la haine des deux partis. Je ne voulais favoriser personne, et tous se réunirent contre moi. Mes efforts étaient inutiles, le mal gagnait rapidement, et je luttais en vain contre une force supérieure à la mienne. O lettres ! c'est à vous que j'eus recours dans mon désespoir, à vous qui seules pouviez me faire supporter la vie ; j'arrachai ma pensée au spectacle des vices qui m'entouraient, pour la retremper dans la contemplation des vertus antiques.

Toutefois, au milieu de ma douleur, je conservais encore quelque espérance. Je voyais sur le trône un jeune roi, ami des lettres, et dont les nobles sentiments n'étaient pas encore pervertis par de perfides conseils. Son âme généreuse s'enflammait au nom de vertu et d'honneur; il lui fallait un guide, et j'espérai être le sien. Mais comment aurais-je pu défendre son cœur contre des

séductions d'autant plus dangereuses qu'elles se joignaient à sa tendresse pour triompher de lui? Je vis alors que tout était perdu, et je m'éloignai dès que je devins inutile. Il semblait que ma présence arrêtât seule depuis longtemps les fureurs de la guerre civile ; elles éclatèrent après mon départ, et le jeune prince ne sut pas résister à ceux qui lui demandaient la mort de ses sujets au nom de la religion. Fatale faiblesse, qui le couvrit du sang de ses peuples et le déshonore à jamais! Et aujourd'hui, il se meurt, dit-on, dévoré de remords, demandant au ciel le pardon de ses crimes, qui sont maintenant irréparables sur la terre. Il se meurt, et il abandonne son malheureux royaume aux mains d'un prince aussi sanguinaire que lui et plus incapable encore de régner. Ah! mon ami, qu'il m'est doux de quitter la vie entre un passé si sombre et un avenir si effrayant!

Je ne vois partout que désordre et anarchie ; la vertu n'est pas plus grande chez les persécutés que chez les persécuteurs ; le crime et la perfidie combattent dans toutes les causes, et le parti qui triomphe est toujours impitoyable. Au milieu du trouble et de la confusion générale, les princes regardent la France comme une proie offerte à leur ambition ; ils se la disputent avidement et ne songent qu'à se la partager ; l'amour de leur pays s'est éteint dans leur âme, pour faire place à l'amour de leur intérêt personnel. Ils ne craignent pas d'appeler l'étranger à leur aide quand ils ne se sentent pas assez forts pour vaincre seuls, sans songer que cet allié équivoque deviendra leur plus redoutable ennemi dès qu'ils auront triomphé ; et la France, menacée de toutes parts, ne vit qu'au milieu d'un épouvantable conflit de crimes et de trahisons.

Les lettres mêmes ne sont pas pures, et leur voix avilie se prostitue à la défense du plus affreux de tous les forfaits. De Thou, malgré ses vertus, malgré la grandeur de son âme, ose faire, en plein parlement, l'apologie de la Saint-Barthélemy! Le fanatisme l'entraîne à excuser tant d'exécrables meurtres, et il parle avec éloge d'un roi qui s'est baigné dans le sang de ses sujets! Que dire après ce triste exemple d'un fatal aveuglement? Quels maux ne doit-on pas prévoir, quand les hommes les plus vertueux commettent de tels excès?

Vous le voyez, mon ami, je ne pourrais supporter toutes les douleurs qui m'attendraient encore dans la vie ; il ne me reste qu'à mourir. Il est temps que je trouve enfin dans le sein de Dieu le repos qui m'a toujours fui sur la terre, et que j'oublie les crimes des hommes en contemplant l'infinie perfection de l'Éternel. Les souffrances ont épuisé mon courage, et je ne

voudrais pas voir prolonger les malheurs d'une existence que je ne pourrais plus rendre utile à mon pays et à mon roi.

Mais, en quittant la vie, je n'en abandonne que les infortunes, et j'en conserve tout le bonheur. Je sens que je le perdrais en perdant votre amitié ; mais la mort ne nous sépare un moment qu'afin de nous réunir bientôt pour l'éternité, et notre vieille affection renaîtra plus vive et plus pure quand nos âmes seront dégagées des liens du corps. Souvenez-vous, mon ami, de ces paroles d'un ancien philosophe, que nous méditions si souvent ensemble : « *Quem perire putas, præmittitur. Dies quem supremum vocas, æterni natalis est.* » Oui, je ne fais que vous précéder dans ce dernier voyage, pour vous accueillir plein de joie à votre arrivée dans la véritable patrie. C. G.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1847.

XIV

LE TASSE, RETIRÉ A NAPLES, RÉPOND AU CARDINAL CINTHIO, QUI LUI OFFRAIT AU NOM DU SOUVERAIN PONTIFE LES HONNEURS DU COURONNEMENT ET DU TRIOMPHE.

(1595 ans après J. C.)

MATIÈRE.

On veut parer son front des lauriers du Capitole : cet hommage doit lui paraître bien doux ; c'est le premier qu'il ait reçu des hommes.

Mais, hélas ! les années et les malheurs ont accablé ses forces. Sa vie qui s'éteint n'est plus faite pour les triomphes. Au lieu des hymnes de joie que demanderait un si beau jour, il ne trouverait sur sa lyre que des chants funèbres et des accents de douleur.

Au terme de ses jours, le monde et ses vaines gloires n'ont plus d'attraits pour lui. Il ne doit pas se glorifier devant les hommes, quand il va paraître devant Dieu.

Qu'on réserve pour son tombeau les honneurs qu'on lui préparait ; l'envie du moins respectera cet asile.

DÉVELOPPEMENT.

Monseigneur, fidèle aux préceptes de notre sainte religion, j'ai supporté le malheur sans me plaindre. Dans l'exil comme au sein de la captivité, la pensée d'un Dieu consolateur a soutenu mes forces et ranimé mon courage : je reçois aujourd'hui le prix de ma constance, et les honneurs que vous m'offrez me sont un glorieux dédommagement d'une existence sans cesse inquiétée par les complots de l'envie.

C'est au nom de cette bienveillance qu'il me daigne témoi-

gner, que j'ose remercier humblement le souverain pontife d'avoir placé ma vieillesse loin des traits de la calomnie, sous la sauvegarde de sa toute-puissance; nul bienfait, monseigneur, ne saurait m'être plus précieux dans la circonstance où je me trouve, et je prends la liberté d'assurer à Votre Éminence, que le souverain pontife ne pouvait choisir pour me l'apporter une main qui me fût plus chère que la vôtre.

Souffrez toutefois, monseigneur, que je sépare l'offre du triomphe du bienveillant intérêt que Clément VIII daigne prendre à mon sort. L'un et l'autre m'honorent également; mais les pompes triomphales pourraient-elles convenir à l'état présent de ma fortune? C'en était assez des veilles et des travaux pour épuiser mes jours, si les peines du cœur et la haine des envieux ne s'étaient jointes à ce noble mais dangereux amour de la gloire, pour accumuler sur ma tête les outrages du temps. Ces douleurs ont le funeste avantage de rendre mon cœur insensible aux événements de la terre; aussi je regarde la vie comme une épreuve terminée, et, dans le silence des passions, il me semble respirer quelque chose du calme profond de la tombe. Un seul souvenir s'élevait étranger à cette paix de l'âme, et ce souvenir était bien douloureux! Le temps n'est pas éloigné, monseigneur, où ce poëte, recommandé à l'estime du monde par l'estime du Pontife, était dépeint aux yeux de l'Italie comme un perfide artisan d'impostures et d'irréligion. Infortuné! Dieu seul avait inspiré mes chants.

L'idée d'une accusation si terrible qui planerait un jour sur ma tombe et cette vague appréhension de la postérité n'ont plus de prise sur mon âme, depuis qu'une voix auguste a daigné la rassurer : je ne puis donc attacher trop de prix à cette protection glorieuse. Non, ma mémoire ne restera pas calomniée; la bienveillance de Clément VIII me répond de l'estime des hommes, et, comme une âme généreuse place toute sa félicité dans cette considération publique, la faveur que j'ai reçue est, je le répète, la plus grande que j'aie pu recevoir; j'oserai ajouter qu'elle est la seule.

Aujourd'hui, monseigneur, je puis considérer le passé sans amertume; il ne saurait m'atteindre : je rentre dans ce calme des passions dont je commençais à me faire une douce habitude, et j'y rentre libre de mes souvenirs. Est-ce le jour où je puis goûter enfin quelques instants heureux, que je dois abandonner ma retraite? Le pilote songe-t-il à lancer au sein des mers orageuses sa frêle barque échappée au naufrage? La mer que j'ai parcourue est aussi fertile en écueils, et assez d'orages ont grondé sur ma tête, pour que je ne sois point tenté de confier aux hasards de la gloire le reste d'une existence qui va s'éteindre.

La couronne sied bien, mais à un jeune front. Que le mien n'a-t-il été décoré du laurier triomphal aux jours de mon adolescence! La gloire alors allumait mon génie. O gloire, idole sublime! je t'ai sacrifié les plus beaux de mes jours. L'exil et la captivité furent mes récompenses, et ce laurier du triomphe, noble ambition de ma jeunesse, surchargerait aujourd'hui sans honneur une tête blanchie par l'âge et l'adversité.

Ah! fuis loin de moi, gloire redoutable! ne me demande plus d'hymnes d'allégresse : vingt ans d'oubli ont glacé ma voix. Inhabile aux pompes comme aux joies du monde, je n'aurais du triomphateur que les insignes, et la mort peut surprendre sa victime imprudente sur les degrés du Capitole.

Cette pensée d'une fin prochaine a détaché mon âme du séjour terrestre, et, lors même que les années n'eussent pas appesanti mes membres, et que les dangers d'un voyage toujours incertain ne m'eussent pas séparé de Rome, je ne devrais pas consumer le peu qui me reste de force dans les fatigues du triomphe; mais il me faudrait le recueillir avec soin pour la prière et la pénitence. La prière et la pénitence, voilà mes armes devant Dieu : si je puis fléchir sa justice, c'est par l'humilité : debout sur le Capitole, serais-je plus grand auprès de lui ?

Vous comprenez, monseigneur, que, parvenu au moment suprême, la gloire et ses vaines pompes ne me touchent plus guère; ce n'est ni le dépit ni l'orgueil qui me portent à refuser un triomphe longtemps désiré, et j'ai soin de représenter à Votre Éminence tout le prix que j'attacherais à cette faveur dans une autre circonstance ; mais aujourd'hui Dieu seul occupe mes pensées, et j'éprouve du moins cette consolation en sortant de la vie, que mes cendres dormiront en paix, que mon nom sera honoré parmi les hommes, et que ma tombe recevra peut-être les honneurs dont on a voulu trop tard charger mon front.

J'ose donc prier instamment Votre Éminence de présenter au Souverain Pontife l'hommage de ma profonde reconnaissance. L'intérêt dont il a daigné me donner des marques si glorieuses a fermé la dernière plaie de mon cœur, et délivré la fin de mes jours de la pensée douloureuse qui pouvait les troubler. Quant à l'offre du triomphe, j'ai dû la refuser; et je mets trop de confiance en sa justice, pour penser qu'un refus, dans un semblable moment, puisse lui déplaire ; je crois au contraire emporter ainsi dans la tombe l'estime de Clément VIII et des hommes : on dira que le Tasse a supporté le malheur sans faiblesse, la prospérité sans orgueil, et que, si la couronne a manqué à son front au temps de sa gloire naissante, il ne s'est pas manqué à lui-même,

et a su la refuser quand elle n'était plus que l'ornement illusoire d'un génie frappé de mort. G. D., 1824.

XV

MICHEL DE CERVANTÈS A ALONZO FERNANDÈS AVELLANEDA, QUI AVAIT FAIT PARAITRE UNE CONTINUATION DE DON QUICHOTTE, OUVRAGE DANS LEQUEL IL INSULTAIT GROSSIÈREMENT CERVANTÈS.

(Vers l'an 1610 après J. C.)

DÉVELOPPEMENT.

Seigneur Avellaneda, réjouissez-vous que don Quichotte, le redresseur des torts, n'existe plus ; car je crois qu'en dépit du curé, du barbier, de la gouvernante et de sa mère, il entreprendrait une nouvelle campagne pour découvrir votre véritable nom et vous sommer de quitter le masque. Comme il fondrait sur vous l'épée haute, pour vous infliger peut-être le sort du pauvre Biscayen, si fort maltraité dans une semblable rencontre ! Mais moi, je serai d'humeur plus pacifique, et si vous avez cru vous attirer des représailles dignes de vos outrages, je ne vous donnerai pas ce plaisir. Point de querelle entre nous. Les anciens chevaliers, les honnêtes gens seuls doivent traiter d'égal à égal. Or, non content d'être méchant auteur, vous voulez encore paraître méchant homme. Faire un livre plat et ennuyeux, endormir le lecteur avec les contes du riche désespéré et des amants heureux, ce n'était point assez ; il fallait entremêler votre chef-d'œuvre de bouffonneries fastidieuses ou de révoltantes injures ; il fallait prendre pour arme la calomnie ; vous l'avez fait et par ces deux actions on voit clairement combien votre talent est mince et votre esprit envieux.

Vous me reprochez, seigneur Avellaneda, d'être manchot. Oui vraiment je le suis, et, ce qui va sans doute vous étonner, j'en suis heureux, j'en suis fier, car c'est dans la plus illustre rencontre qu'aient vue les siècles passés et que puissent voir les siècles à venir, c'est à Lépante, qu'un coup d'arquebuse m'enleva la main gauche. C'est dans un combat naval et non dans une taverne ni autres lieux semblables, que je reçus cette blessure. Que signifient donc vos injures? Sans doute vous trouvez, pour mettre à couvert votre lâcheté, qu'un orateur ou un poëte, un Démosthène ou un Horace auraient eu mauvaise grâce à résister plus courageusement dans la plaine de Chéronée, ou dans les champs de

Philippes, aux ennemis qui menaçaient la liberté de leur pays. Certes il eût mieux fallu pour eux être manchots que de laisser à la postérité la mémoire de leur faiblesse. Quant à moi qui n'ai point la prétention de me comparer au poëte des *Épîtres*, j'ai cependant sur lui l'avantage d'avoir vaillamment tenu mon rang dans les armées. Comment voulez-vous donc, seigneur Avellaneda, qu'avec de tels souvenirs en l'âme, je trouve la vieillesse pénible ? Eh quoi ! je me plaindrais d'un sort inévitable, quand, plus heureux que bien d'autres, je puis regarder avec confiance vers le passé ; quand ma carrière militaire, mes années de captivité, mes tentatives d'évasion, mes dangers, mes malheurs ; quand enfin toutes les circonstances de ma vie méritent d'être honorées par quiconque est vraiment ami du bien ? Et je rougirais d'être vieux ? Pourquoi donc, je vous prie ? Si je ne suis pas aujourd'hui le captif redouté, de qui le kaïd Hassan Aga disait : « Quand je tiens sous bonne garde l'Espagnol estropié, je tiens en sûreté ma capitale, mes esclaves et mes galères, » je suis toujours l'auteur de *Galatée*, des *Comédies*, des *Nouvelles*, du *Don Quichotte*. Ce que je dis ici, ce n'est pas pour me vanter, mais pour vous montrer que la vieillesse ne me semble pas une maladie fort triste, quand l'esprit ne vieillit pas avec le corps. Permettez-moi donc, seigneur Avellaneda, de ne point me soucier de vos injures et de conserver, tout manchot et tout vieux que je suis, mon légitime orgueil de soldat et d'auteur. Ainsi les deux défauts qui vous semblent si méprisables, je ne puis m'en guérir, et quand même vous m'indiqueriez un remède, je vous avoue franchement que je ne l'emploierais pas.

Car, si ma vie fut toujours glorieuse, je ne puis pas dire que le bonheur, si j'entends par bonheur les biens de la fortune, m'ait jamais favorisé. Mais, dans la république des lettres, on peut dire que les plus pauvres sont souvent les plus illustres. Homère errait à l'aventure dans les villes de Grèce et chantait pour obtenir le gain de chaque jour. Qui donc reproche à ce poëte immortel sa touchante misère ? Sept villes après sa mort se disputent l'honneur d'être sa patrie, et pendant sa vie aucune cité ne lui ouvrit son prytanée. L'auteur de la *Divine Comédie* qui lutta si vaillamment pour la liberté et l'indépendance de Florence, chassé par ses ingrats concitoyens, promena longtemps sa misère et sa douleur en Italie. Le chantre des *Lusiades*, dont la vie ressemble beaucoup à la mienne, mourait à Lisbonne dans le plus complet abandon, pendant que ses hymnes nationaux, comme autrefois ceux de Tyrtée, enflammaient les esprits. Dans sa détresse, il répétait sans cesse, comme seule consolation, le mot

du poëte latin : *Non omnis moriar*, belle parole que Camoëns put déjà voir justifiée dans un sonnet qu'un grand homme, malheureux aussi, adressait à Vasco de Gama. Cet autre génie, seigneur Avellaneda, je l'ai vu de près, car j'ai pu converser avec Torquato Tasso. J'ai compris les peines de son cœur ; j'ai pressenti les égarements de sa raison : hélas ! toujours errant, fuyant de ville en ville son esprit malade qu'il retrouvait partout, il devait, après une longue captivité, finir tristement sa vie, sans même recevoir des mains du pape la couronne de laurier qui fut déposée sur sa tombe. Eh bien ! seigneur Avellaneda, osez-vous dire que la pauvreté ait déshonoré tous ces noms illustres ? N'ai-je pas le droit d'être fier, de me voir, tout indigne que je suis, en si belle compagnie ? Si la fortune a trompé mes efforts, le ciel le veut ainsi, sans doute pour montrer au monde combien est sensible et généreuse l'âme de mes deux Mécènes, du grand comte de Lemos, dont la libéralité me maintient en pied contre tous les coups de la mauvaise fortune, et de l'illustre archevêque de Tolède, dont la charité chrétienne vient généreusement à mon aide. Voilà les vrais protecteurs, les vrais amis, ceux qui n'ont pas besoin de l'adulation d'un écrivain pour le secourir et le protéger. S'il me fallait courber la tête pour obtenir des faveurs, j'aimerais mieux être plus pauvre que Job sur son fumier, et conserver cette fierté qui réside dans les sentiments et que les attaques du sort ne sauraient abattre.

Ainsi, jusqu'à présent, seigneur Avellaneda, je reconnais tous les défauts que vous me reprochez ; nous différons seulement dans la manière de les apprécier. Vous appelez honte et opprobre ce que je nomme gloire et honneur. Mais voici un reproche que je ne puis admettre, parce qu'il est contraire à la vérité. Vous m'accusez d'être jaloux du mérite d'autrui. Eh bien ! vous vous trompez. Pour moi, je ne connais qu'une envie, noble, légitime, désinteressée, qui nous guide au bien et nous fait atteindre la vertu par l'émulation. Voilà le sentiment qui m'inspire toujours. Je ne veux point d'une victoire achetée par la calomnie, je laisse ces triomphes à vous, seigneur Avellaneda, et à vos pareils, que je ne crains point. Tant que don Luis de Gongora, ou le docteur Cristoval Suarès de Figueroa, ou le modeste d'Asteban Villegas, ou l'illustre Alonzo Fernandès d'Avellaneda, seront à la tête du parti qui m'accuse de jalousie, j'aurai grande chance d'être absous par les bons esprits, et le coup que vous me portez reviendra sur vous. De qui donc suis-je jaloux ? Oh ! je vous entends ; vous voulez me parler d'un illustre écrivain, dont vous me croyez bien à tort l'ennemi et le rival mé-

disant. Car je ne connais personne qui admire plus sincèrement que moi le génie et les œuvres de Lope de Vega. Et lui-même le sait bien ; car, loin de voir dans les critiques que je fais de ses comédies, des sentiments qui ne s'y trouvent point, il reconnaît la justesse de mes paroles, et m'honore toujours de son amitié, ce qui suffirait bien à me consoler de vos injures et de vos outrages. Quant à moi, mon plus doux espoir est de penser qu'un jour, en parlant de l'immortel Lope de Vega, la postérité n'oubliera pas son émule et son ami.

Mais en attendant le jugement des siècles, seigneur Avellaneda, j'accepte la lutte avec vous ; je ne vous rends point insultes pour insultes ; les outrages ne prouvent rien, je me contente de publier la seconde partie de mon *Don Quichotte*. Le public décidera entre nous. Du reste, pour éviter qu'un nouvel Avellaneda puisse encore une fois continuer mon œuvre, je conduis le héros de la Manche jusqu'au terme de sa carrière et je ne le quitte pas avant d'avoir rapporté sa dernière maladie, son testament et sa mort. Si les bons esprits sont satisfaits de cet ouvrage, je les prierai de vous remercier, puisque vos injures m'ont décidé à terminer mon premier travail. Il est donc juste, si j'obtiens un succès, que vous ayez la part qui vous en revient. Quoi qu'il en soit, seigneur Avellaneda, je vous rends grâces d'avoir si bien, à votre insu, travaillé pour moi ; car maintenant tout le monde voudra lire mon ouvrage et le comparer au vôtre. Je vous assure que j'attends cette épreuve avec calme. Nos deux héros vont croiser le fer ensemble ; espérons pour votre *Don Quichotte* qu'il ne sera pas aussi rudement désarçonné que le méritent son orgueil et son insolence. Dans tous les cas, qu'il se souvienne bien qu'il est venu nous provoquer le premier, et qu'il ne se plaigne pas s'il est puni de sa témérité ; car comme dit le proverbe :

Qui va chercher de la laine, revient quelquefois tondu.

P. de R.

Lycée Louis-le-Grand, 1866.

XVI

MARIE DE MÉDICIS A LOUIS XIII, SON FILS.

(1631 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Si le dernier de ses sujets souffrait les maux qu'elle endure elle-même, Louis le Juste ne refuserait pas de faire droit à ses plaintes. Ce n'est point à l'amitié d'un fils, c'est à la sévérité d'un juge qu'elle en appelle.

Quelque ingénieux qu'aient été les hommes pour imaginer des supplices, ils n'en ont point trouvé de plus affreux que l'exil.

Ce supplice, elle le subit sans avoir été même entendue.

La mère et la veuve d'un roi de France a gémi du faste d'un sujet qui écrasait la pompe du trône; voilà son crime. Mais elle s'accuse surtout d'avoir nourri un serpent dans son sein. Ce sujet était perdu dans la foule; elle a distingué ses talents et l'a élevé à l'épiscopat.

La valeur des armes françaises l'a justifié des plans gigantesques qu'il avait osé concevoir; mais pourra-t-il aussi bien se laver du sang qui coule sur les échafauds?

Il a constamment humilié les princes; enfin il a exilé Marie de Médicis.

C'est peu d'être privée de ses enfants, elle est en proie au plus affreux besoin.

Sa carrière est avancée. Son fils lui enviera-t-il la seule consolation qu'il lui soit permis d'espérer avant sa mort?

Elle promet d'abjurer tous ses sentiments d'inimitié.

DÉVELOPPEMENT.

Sire, il fut un temps où je vous aurais donné un nom plus doux; mais, de quelque nom qu'il me soit permis de vous appeler aujourd'hui, c'est au moins une sujette qui demande justice à son roi; je suis exilée, proscrite, condamnée à la plus affreuse misère. Si le dernier de vos sujets souffrait la plus légère partie de mes tourments, il aurait droit de vous en demander compte; Louis le Juste ne refuserait pas de l'entendre, et sa faible voix ne parviendrait pas inutilement jusqu'au trône. Sire, mon sang et le titre sacré que je tiens de la nature rendront-ils mon sort plus déplorable, et sera-ce un crime à Marie de Médicis d'avoir donné le jour à Louis XIII? Ne craignez pas pourtant que je compromette assez mon innocence et la bonté de ma cause, pour réclamer auprès de vous aucun privilége. Ce n'est point à l'amitié d'un fils que j'en appelle, c'est à la sévérité d'un juge; je veux établir la conviction, et non émouvoir le sentiment; ce n'est point une grâce, c'est un arrêt que je sollicite; et, quelque infortunée que je sois, le comble du malheur serait pour moi d'obtenir un pardon, quand peut-être j'ai droit à des regrets et au repentir.

Daignez en effet, Sire, jeter les yeux sur ma condition; je suis exilée loin de vous; l'accès même de vos frontières m'est interdit. Non, quelque ingénieux qu'aient été les hommes pour inventer des supplices proportionnés aux crimes, jamais leur imagination n'en trouva de plus épouvantable que l'exil. Ceux même devant lesquels la pensée recule avec effroi, les exécrables découvertes qui ont rendu les tyrans célèbres, qui réunissent ce que la mort a de plus affreux, cèdent à l'horreur d'un exil semblable au mien. Être séparée de tout ce qu'on aime; n'avoir plus sous les yeux les objets de ses affections et de sa tendresse; ne rencontrer que des visages froids et indifférents, qui ne s'aperçoivent point de nos soupirs et qui se rebutent de nos larmes; être seule dans la nature, sans être cependant à soi; se sentir à la fois si éloignée et si proche de sa patrie, de sa famille, de ses amis; ne vivre que de souvenirs, et mourir à chaque instant du jour par les souvenirs mêmes, c'est là le supplice assimilé par tous les peuples à la mort, mille fois plus douce et plus désirable que lui. C'est un supplice; je le subis, et je ne suis pas jugée, je ne suis pas même entendue! Un caprice du tyran qui vous opprime me tient lieu de sentence; Richelieu est à la fois mon accusateur, mon juge et mon bourreau.

Richelieu! je vous l'ai nommé; je vous[1] ai rappelé tous mes crimes; oui, j'ai commis le forfait impardonnable de m'indigner de ses hauteurs, de murmurer de son orgueil. La veuve et la mère d'un roi de France a gémi d'un faste qui écrasait la pompe du trône. J'ai vu avec effroi ce colosse de puissance s'élever du sein de la poussière, se placer auprès de vous, renverser d'un pied dédaigneux tous les appuis de votre grandeur, et obscurcir de son ombre votre majesté royale. J'ai comparé la solitude où il vous laissait avec le cortége nombreux de ses adulateurs, je me suis demandé où était le monarque, et ma demande a été répétée par votre frère lui-même, par tous les princes de votre sang, par tous les grands de votre cour. Ah! voilà donc celui dans lequel je me plaisais à admirer mon ouvrage! Quelle a été, ô ciel! mon imprudence! C'est moi qui ai élevé, nourri, réchauffé dans mon sein ce monstre, instrument de ma perte et de mon malheur. Vous vous le rappelez, Sire; perdu dans la foule, réduit à solliciter une des faveurs subalternes que la pitié accorde à l'indigence, je distinguai ses talents, je crus pouvoir le consacrer à votre service. Son nom était obscur; je l'illustrai par l'épiscopat. Je pensais que l'éclat de la mitre rejaillirait sur son nom, et que des honneurs dus à vos bontés couvriraient la nudité de sa personne et compenseraient l'inégalité de sa naissance. Vous crûtes mes avis, vous daignâtes

l'appeler à vos conseils ; ce fut là le premier échelon de sa grandeur. D'abord souple, adroit, insinuant, il s'empara par degrés de votre confiance. Le progrès de ses prétentions marqua l'accroissement de son crédit. Bientôt il ne daigna plus dissimuler ses projets, et son audace indépendante secoua le joug importun des ménagements et des bienséances ; enfin, je suis obligée de le dire, toute autorité passa dans ses mains, et toute l'Europe sait l'usage qu'il en fait. Je ne vous parle point de ses plans politiques, de ses mesures forcées, de ses conceptions gigantesques, qui ont mis la France si près de sa ruine, de ses vues où tout était en disproportion avec les moyens, de ses moyens dont aucun n'a jamais été en harmonie avec la sagesse et la morale publique: le succès l'a peut-être absous de cette sorte de faute, et la valeur des Français peut permettre de calculer et d'espérer des prodiges. Mais se lavera-t-il aussi bien du sang des premiers de l'État versé sur les échafauds? Rappelez-vous, Sire, toute votre auguste famille obligée de ramper aux pieds de votre ministre ; le premier prince de votre sang rachetant sa vie au prix de sa gloire, et sollicitant comme une grâce l'honneur honteux de son alliance ; que vous dirai-je enfin? Marie de Médicis, votre mère, obligée de s'arracher d'entre vos bras, traînant dans toutes les cours de l'Europe le témoignage vivant de ses vengeances toutes-puissantes et de votre impuissant attachement, et enfin, après dix ans d'exil et de proscription, réduite à un état de détresse et de misère auquel on ne peut rien comparer.

Ne croyez pas, Sire, que je cherche à vous attendrir par l'adroite peinture de ma déplorable situation. Il est des malheurs qu'il est encore plus difficile de supporter que de décrire, et, quand même vos yeux en seraient témoins, vous ne les croiriez pas. C'est peu d'être privée de ma patrie adoptive, de ma famille, de tout ce qui m'est cher ; il faut tout avouer, les besoins les plus pressants m'affligent, les lambeaux de l'indigence ont remplacé la pompe royale ; le pain que je mange est celui de la douleur et de la pitié. Sans la commisération secourable d'un fidèle domestique, de celui qui vous remettra cette lettre, depuis longtemps vous n'auriez plus de mère : le ciel vous demanderait compte en ce moment des jours que la faim et le désespoir auraient déjà terminés. Mais, malheureuse que je suis ! je vous parle de ma détresse, et je ne devrais vous occuper que de mon exil. Ah ! que sont auprès des peines du cœur les afflictions du corps ? C'est vous surtout, Sire, c'est vous, mon fils (car il ne m'est pas permis de retenir plus longtemps l'expression de ma tendresse), c'est vous qui manquez à Marie de Médicis, c'est de vous que j'ai

besoin. Ma carrière est avancée, m'envierez-vous la seule consolation qu'il me soit permis d'espérer avant ma mort ? Ah! que votre ministre garde son luxe et sa puissance ! mon luxe à moi, comme celui de cette vertueuse Romaine, ce sont mes enfants. Que je puisse les revoir; et mon cœur flétri par la douleur s'ouvrira encore aux sentiments tendres et aux affections généreuses. Auprès de vous, tous mes maux seront oubliés. Mon âme, remplie de mon amour pour vous, n'aura plus de place pour la haine; il me sera facile de pardonner; et, comme, après un jour orageux, le soir ramène quelquefois les heures du calme et de la sérénité, quelques rayons de bonheur pourront encore éclairer les derniers instants de ma vie.

Collége Rollin.

XVII

CORNEILLE A RICHELIEU.

(1636 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Le cardinal de Richelieu, aussi jaloux du renom de poëte que de la réputation de grand politique, avait fait dire à Corneille qu'il ne mettrait pas de bornes à sa reconnaissance et à ses faveurs, si le poëte consentait à le laisser mettre son nom à la tragédie du *Cid*. Corneille, qui devait beaucoup au cardinal, mais qui ne voulait pas lui sacrifier sa gloire, répond par un refus tout en protestant de son admiration pour le grand ministre.

DÉVELOPPEMENT.

Monseigneur,

Je n'avais pas oublié les bienfaits dont vous m'aviez si souvent comblé, quand l'offre d'une nouvelle faveur est venue les rappeler plus vivement encore à ma mémoire. Je sais que je vous dois tout, et chaque fois que mes ouvrages ont trouvé bon accueil, je n'ai pas manqué de reporter à Votre Éminence une bonne part des applaudissements, que seule elle m'a mis en état de mériter. Venu de Rouen pour m'adonner à la poésie, j'ai trouvé dans votre généreuse protection des ressources inattendues. Vos bontés m'ont mis en position de travailler à l'aise, et j'ai formé, grâce à vous, des liaisons avec les plus fameux écrivains de notre époque; c'est vous enfin qui m'avez appris à distinguer, à chérir les vraies beautés, lorsque, sortant du cabinet du roi, où vous aviez travaillé à la grandeur de la France, vous daigniez songer au plus obscur des Français, et lui veniez dicter, de la même voix qui dominait dans les conseils, des sujets

et des plans de tragédie. Il me semble, monseigneur, que je vous vois sourire à mes paroles; vous dédaignez un si faible hommage et me trouvez bien osé de vous venir distraire de mon importune reconnaissance. Je sais qu'il faut être sûr de ses forces pour entreprendre de célébrer votre grandeur, et que souvent, pour avoir trop présumé de soi, on s'expose à déplaire. Je m'étais fait tous ces raisonnements avant de commencer ma lettre, et vous voyez que, malgré moi, mon admiration éclate dès la première ligne. Montrez-vous indulgent, et pensez, monseigneur, que ma reconnaissance, je n'ose dire mon affection, pour être mal exprimée, n'en est que plus sincère, puisque j'ai fait voir assez heureusement dans mes autres pièces et dans une dernière tragédie, si je sais peindre des sentiments que je n'éprouve qu'en imagination.

Cette idée me ramène, monseigneur, à la proposition que vous m'avez fait faire, et à laquelle j'avais uniquement dessein de répondre, si le souvenir de vos bontés ne m'avait détourné de mon sujet. Cette nouvelle preuve de votre bienveillance ne m'a point étonné; j'ai pu voir assez souvent de quel zèle vous protégez les lettres et ceux qui les cultivent, et comme votre esprit jaloux de toutes les grandeurs sait se délasser des soins de la guerre et de la politique par les travaux moins pénibles des arts et de la poésie. Je me tiens donc fort heureux d'une offre aussi flatteuse, et ne voudrais pas d'autre honneur, que de voir un nom comme le vôtre en tête de mes écrits, si je n'avais aussi, monseigneur, ma petite ambition. Un écrivain peut être fier de travailler sous les ordres d'un ministre, dont il partage la faveur avec les seigneurs les plus haut placés. Mais l'amour de la gloire est contagieux; je n'ai pu voir toutes les grandes choses accomplies par votre génie et qui rendent votre nom immortel, sans être pris du désir de me distinguer à mon tour, pour revivre, si je le peux, dans la postérité.

J'ai compté, pour ce dessein, sur ma tragédie du *Cid*; laissez-moi donc, monseigneur, la satisfaction de tenter fortune en mon propre nom. Je ne prétends pas arriver par ce premier essai à l'immortalité, et ne suis pas encore assez amoureux de mon ouvrage pour le regarder comme un chef-d'œuvre. Mais du jugement de ceux qui l'ont vue, de mon propre sentiment, c'est la meilleure de mes pièces, et si l'on n'a pas trop dédaigné ce que j'ai fait représenter jusqu'à ce jour, je puis espérer de la voir reçue avec bienveillance. Le sujet que j'ai choisi est un des plus beaux qui se puissent traiter au théâtre, et je le dis sans orgueil, puisqu'il n'est pas de mon invention. C'est une lutte constante

du devoir contre la passion, de l'honneur contre l'amour. Rodrigue, fils du vieux don Diègue, et Chimène, fille du comte de Gormas, s'aiment et vont s'épouser, lorsque le comte insulte le père de Rodrigue. Le vieillard remet le soin de sa vengeance aux mains de son fils, qui, malgré son amour, provoque et tue le père de sa maîtresse. Chimène se montre digne de son amant, et demande au roi la mort de celui qu'elle aime. Rodrigue ne cherche pas à se défendre, et périrait sans doute, si don Diègue ne l'envoyait repousser les Maures qui veulent surprendre Séville pendant la nuit. Il revient vainqueur et couvert de gloire,

....Forçant par sa vaillance
Le monarque au pardon et Chimène au silence,

et, quoiqu'il n'obtienne pas encore la main de sa maîtresse, on sent que Chimène se laissera fléchir, lorsque le temps aura calmé sa douleur. Le sujet est grand et dramatique ; il prête à mettre en vers les plus nobles sentiments et les lois de l'honneur le plus rigoureux. Je me suis surtout attaché à montrer dans Rodrigue et dans Chimène cette invincible vertu, qui triomphe de l'amour le plus passionné. On m'a bien voulu dire, monseigneur, que j'avais réussi ; j'en ai douté pour un temps, mais l'offre que vous m'avez faite m'a donné pleine confiance.

Je me refusais à croire au jugement de mes amis, et pensais, qu'aveuglés peut-être par leur affection, ils s'étaient laissés aller à une trop grande indulgence. Mais quand je vois leur opinion confirmée par la vôtre, et que vous êtes prêt à signer mon œuvre d'un nom si fameux dans les lettres et les ouvrages de l'esprit, je sens renaître mes espérances, et, plus fier de votre estime que d'aucuns appaudissements, je me reprends à rêver la gloire et le succès. L'ambitieux espoir dont je me sens plein me vient donc tout entier de Votre Éminence ; monseigneur, laissez-moi jouir du fruit de vos bienfaits, et ne m'enviez pas la seule renommée que je puisse prétendre.

Si je dois espérer quelque réputation, c'est au *Cid* que je le devrai, et de tout ce que j'ai écrit jusqu'à ce jour, une tragédie seule peut me conduire à la gloire ; le nom de Votre Éminence, au contraire, n'a pas besoin, pour être immortel, de cette nouvelle illustration. On saura chez nos descendants que vous avez, pendant de longues années, fait la grandeur de la France, abaissé l'orgueil des plus puissants empires, et dompté dans le royaume une noblesse insoumise ; et la gloire d'avoir su faire parler les héros s'effacera devant celle d'avoir imité leurs exploits. On n'admirera plus la victoire du *Cid*, quand le nom

de Richelieu viendra remettre en esprit ce siége de la Rochelle.

Laissez-moi donc, monseigneur, ma seule ressource et ma seule espérance ; permettez-moi de chercher dans la poésie une gloire que seule elle peut me donner. Ce nouveau bienfait sera digne des bontés dont vous m'avez comblé jusqu'à ce jour, et m'attachera plus fortement encore à votre service, si ma reconnaissance et mon dévouement peuvent encore s'augmenter. Si, de fortune, ma tragédie plaît au public et reçoit un bienveillant accueil, on en reportera le mérite à Votre Éminence, car on sait de quelle faveur elle m'a toujours entouré, et la France, satisfaisant à la fois à mon ambition et au noble amour de la gloire qui vous anime, célébrera tout ensemble et le poëte et le généreux protecteur de la poésie.

R.

Lycée Napoléon.

XVIII

MILTON A DÉODATI.

(1640 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Il se plaint d'abord de ne pouvoir converser de vive voix avec son ami. La mémoire ne reproduit pas l'enthousiasme de l'âme. L'esprit, comme le cœur, a des secrets qu'il aime mieux laisser surprendre que raconter.

Il a traversé la France. Coup d'œil rapide sur la situation politique de ce pays.

Son espoir, en visitant l'Italie, était d'y trouver des distractions douces et utiles; mais il n'a pu résister aux séductions de cette contrée ravissante. Il s'irrite contre le destin qui l'a fait poëte.

Du reste, en quittant l'Angleterre, il méditait déjà un poëme où il célébrerait les chevaliers de la Table-Ronde.

Il a reçu l'hospitalité chez le marquis de Villa, ancien protecteur du Tasse, qui lui a conseillé de traduire la *Jérusalem délivrée*.

Mais le Tasse est trop brillant, il manque de mélancolie; et Dante lui-même n'a chanté dignement qu'un enfer éternel.

Il a vu représenter au théâtre la vie et le crime du premier homme; alors il a conçu l'idée du *Paradis perdu*.

Il obéit à l'esprit sacré; il se livre à ces sombres destinées qui poursuivirent Homère, le Tasse, Dante, Camoëns.

DÉVELOPPEMENT.

« Où êtes-vous, mon cher Déodati ? Ce sera donc une lettre froide et languissante qui vous apprendra ce qui se passe dans mon âme, les émotions nouvelles qui ébranlent mon cœur ! Non,

je n'aurais pas dû quitter la patrie sans vous ; sans vous, m'aller livrer aux enchantements de l'Italie. J'avais besoin d'un témoin assidu des transports, des conceptions imparfaites, des créations rêveuses de mon esprit. Se peut-il que toutes ces pensées, que tous ces sentiments que le même moment voyait naître, se confondre et s'évanouir, vous arrivent encore vifs et vrais ? C'est ma mémoire qui les reproduit, et la mémoire ne reproduit pas l'enthousiasme de l'âme. Votre présence, cher Déodati, m'eût épargné des récits qui ne seront qu'une expression faible et décolorée de ce que j'ai senti. D'ailleurs, l'homme qu'anime une inspiration soudaine éprouve quelque pudeur à se découvrir lui-même. L'esprit, comme le cœur, a ses secrets qu'il aime mieux laisser surprendre que raconter, et surtout dans les rêves de la poésie qui se couvre de voiles et se nourrit de mystères.

« Je ne vous parlerai pas de la France, que je n'ai fait que traverser. Sachez seulement que ce royaume acquiert contre les autres peuples des forces redoutables ; sous la main d'un grand ministre, la France devient puissante ; si le roi qui lui succède est un grand homme, elle sera glorieuse. Enfin, mon ami, ses prospérités, dont nous sommes témoins, sa gloire, que je présage, m'ont contraint au respect, tout Anglais que je suis.

« Vous savez quelle était ma pensée, en quittant pour quelque temps l'Angleterre. Je voulais distraire ma jeunesse de ses laborieuses études, et fortifier en moi l'amour de la patrie par le spectacle des autres nations. Ce ne devait être qu'un plaisir utile, et je devais diriger l'influence de mes voyages ; mais il n'en est pas ainsi. Souvent, mon cher Déodati, dans ces doux entretiens qui, avec l'étude, partageaient notre temps, vous m'avez raconté les merveilles de l'Italie ; j'étais déjà prévenu, je me croyais préparé contre le charme de cette contrée. Mais qui peut s'y soustraire ? qui peut se garantir de ces illusions enchanteresses qui subjuguent et l'habitant et le voyageur ? Tout, en Italie, empêche l'homme d'être maître de lui-même. Ce culte catholique, qui, avec toutes ses pompes, s'efforce d'égaler les magnificences de la nature ; cette nature qui, en versant sur un étroit espace toutes ses richesses, semble y avoir posé le temple de Dieu ; tout cela détache l'homme de la terre, et le fait vivre où il n'est pas. Peignez-vous, Déodati, un véritable Anglais, qui veut servir son pays, étudier ses intérêts, maintenir ses libertés, et qui, mettant un pied sur le sol de l'Italie, se trouve tout à coup emporté loin de la terre et de ses devoirs. Je suis poëte et je m'indigne de l'être ; je m'irrite contre ce soleil de l'Italie qui m'est apparu, non comme l'astre qui convenait à la terre, mais

comme le flambeau d'un autre univers ; et, dans ma lutte contre le démon de la poésie, ma défaite fut d'autant plus facile, qu'en partant de l'Angleterre j'en étais déjà poursuivi. Un violent désir de donner à ma patrie un poëme national me sollicitait. Vous savez qu'Arthur et ses chevaliers étaient l'objet de mes chants ; je voulais, nouvel Homère, célébrer les premiers faits d'armes d'Albion. Avec cette pensée, j'arrive en Italie, et j'y trouve une hospitalité qui m'excite et m'encourage. Manzo, marquis de Villa, patron du Tasse et de Marini, vit encore ; mes confidences sur Arthur et ses chevaliers le charmèrent. Le vieux Mécène du poëte de Ferrare me conduisit dans tous les prestiges, dans toutes les illusions du poëme italien, et il était si enchanté de sa chère *Jérusalem*, qu'il me proposait de consacrer mes veilles à une imitation rigoureuse et timide du chef-d'œuvre de l'Italie.

« Je ne tentai pas même de lui faire comprendre que, si la poésie du Tasse était enivrante, c'était seulement pour l'Italien ; qu'à l'exemple du ciel de l'Italie, elle fatiguait par son éternel éclat ; qu'enfin le Tasse, en prodiguant tous les prestiges, ne présentait qu'un côté du génie poétique. Contraste étonnant et bizarre ! Ce poëte, à qui du moins les rigueurs de la fortune ont livré les deux sources de la mélancolie, le malheur et la démence, ne peut parvenir à former dans son cœur, à créer dans ses vers cette tristesse et ces douleurs, qui vont d'autant plus sûrement au cœur de tous les hommes, qu'ils croient les y retrouver, et qu'ils s'en font comme un entretien secret avec leurs propres infortunes. Ah ! qu'elles furent différentes, les inspirations qui fécondèrent Dante ! Cet homme, dans ses chants funèbres, est plein d'amertume et de grandeur. Le poëte qui ne célèbre que des châtiments et des supplices, les terribles justices de Dieu, et les éternelles expiations de l'homme, saisit l'imagination; et l'imagination, entraînée à sa suite au fond des enfers, ne peut en sortir. Mais à toi aussi, Dante sublime, la poésie t'a refusé quelque chose. Tu n'as su chanter vraiment à l'homme qu'un enfer éternel ; tu n'as été un vrai poëte qu'en traversant des plaines de feu et des champs de pleurs, qu'en poussant l'homme à travers cette infernale route, et tu ne triomphes enfin qu'en fermant sur lui les portes éternelles, et en traçant ces paroles que le chantre seul de l'enfer pouvait écrire : « Ici, plus d'espérance. » Ah ! du moins, dans mon poëme terrible, je sortirai quelquefois dignement du royaume de Satan ; quelquefois, je contemplerai les cieux ; quelquefois, un air pur et céleste rafraîchira mon brûlant génie ; et toutes mes forces ne seront pas épuisées par un voyage dans le chaos.

« Apprenez enfin, Déodati, quelle est ma destinée ; je ne suis plus le chantre d'Arthur, qui devait s'asseoir à côté d'Albion, et célébrer les traditions populaires, qui sont aussi des illusions poétiques. D'autres destinées m'attendaient ; il ne plaît plus au ciel que je ceigne l'épée, et que, poëte guerrier, je chante dans mes vers les antiques héros de l'Angleterre ; écoutez, Déodati, écoutez !

« Un jour, au théâtre, une comédie se jouait devant moi : ce n'était pas un de ces drames qui, comme ceux de notre immortel Shakspeare, racontent l'histoire de la patrie ; c'était encore plus qu'un poëme national ; on représentait devant des chrétiens des croyances chrétiennes, la vie et le crime du premier homme. Du milieu de la foule, je considérais tranquillement ce spectacle : tout à coup une pensée m'apparaît ; je veux la repousser, mais j'étais déjà sous le joug. Je fuis du théâtre ; je cours à travers les rues de Rome. En vain je me rappelle avec violence mes serments, mes desseins, mes devoirs : un seul instant a décidé du reste de ma vie ; je tombe dans une agitation prodigieuse, telle qu'on nous représente celle des prophètes du Seigneur, quand le son des harpes saintes venait rallumer en eux l'esprit prophétique. Depuis ce moment, mon cher Déodati, ma défaite est certaine ; chaque effort pour repousser l'esprit m'enflamme, fait naître une idée pour le poëme que Dieu m'impose ; plus je détourne les yeux, plus ses mystères s'éclaircissent et m'apparaissent. Dieu veut que je prodigue à Satan la puissance et la gloire, pour agrandir encore aux yeux des hommes la divinité du vainqueur. Dieu veut que je raconte à la terre les délectables jouissances des premiers hommes, pour que des larmes plus abondantes la baignent encore. Et nulle excuse au poëte malheureux : l'ignorance, qui couvre les yeux des hommes, n'existe plus pour lui. Dieu lui a donné de tout voir. En un instant, son œil a plongé dans les enfers, s'est égaré dans les cieux, a percé le voile qui cachait au genre humain ses augustes auteurs.

« Eh bien donc, je serai poëte ! Esprit sacré, prends ta victime ! envoie-moi les malheurs qui sont l'infaillible partage de ceux dans lesquels tu habites. Je suis prêt : car sans doute tu me raviras la destinée commune des mortels, à qui du moins tu laisses le bonheur, parmi les autres hasards de la vie. Le malheur frappe indistinctement tous les hommes ; mais il plane éternellement sur les lauriers de la gloire. Homère, qui nous précéda tous, ouvrit nos destinées par une vie vagabonde et pleine d'opprobre ; le Tasse nous reproduisit ses infortunes aussi bien que son génie ; Dante sort de Florence comme un vil banni ; et je vois Ca-

moëns qui nage à travers l'immensité des mers, disputant aux flots sa vie et son immortalité. Quels revers Dieu a-t-il destinés à Milton ? Ah ! je les accepte tous ; mon courage n'en refuse qu'un seul, le mépris de mes contemporains ! Que les malheurs m'accablent, mais que la gloire m'environne !... Hélas ! imprudent que je suis ! dans mes superbes pensées, je révèle le seul endroit par où je suis vulnérable. Adieu, mon cher Déodati ; bientôt vous reverrez Milton, et vous verrez à le consoler ! »

Tels étaient les pressentiments de Milton. Il prévoyait des destinées malheureuses, pleines d'amertumes et d'orages ; et ce devait être une des singularités de sa vie, que chez lui l'infortune ne devait pas moins s'attacher au poëte enthousiaste qu'à l'ardent citoyen. Car, comme dans la cause qu'il défendit il montra non-seulement la vigueur d'un Anglais, mais encore, pour ainsi parler, l'exagération d'un poëte, ses ennemis profitèrent des excès de son zèle, des emportements de son patriotisme, pour flétrir son caractère et son nom ; et, du moins pendant sa vie, ils parvinrent à cacher à l'Angleterre et au monde que le christianisme avait aussi son Homère.

E. L.

Collége royal de Bourbon, 1821.

XIX

HENRI IV A SULLY.

(1610 ans après J. C.)

MATIÈRE.

(*Voir* la matière du n° XXVII, *Discours*.)

DÉVELOPPEMENT.

C'était le 13 mai de l'année 1610, la veille du jour où la France allait être orpheline du meilleur de ses rois ; et déjà Ravaillac préparait dans l'ombre son poignard parricide. Henri était revenu précipitamment de Saint-Denis, où l'appareil de la mort devait sitôt remplacer les pompes joyeuses du couronnement. Sully était malade à l'Arsenal ; et le roi, pour la première fois triste et rêveur au milieu des acclamations de son peuple, écrivit à son ami pour distraire ses noirs pressentiments :

« En vérité, lui disait-il, monsieur de Rosny, vous voulez donc nous faire rougir de notre paresse ? Toute barbe grise que je suis, tandis que je fais l'homme de cour à Saint-Denis, vous faites

l'homme d'État, au milieu de vos canons et de vos registres, et vous préparez de mauvaises nuits à notre cousin d'Espagne. Ne croyez pas cependant que nous profitions si peu de votre exemple. Les idées qui nous occupent si souvent ensemble m'ont suivi au milieu des fêtes ; et je me dérobe maintenant à la joie de ceux qui m'entourent pour causer sérieusement avec vous. Grâce à tes soins vigilants, cher Rosny, je pars dans deux jours pour la guerre ; mais sais-tu bien pourquoi je l'entreprends? Tu me connais trop bien, mon ami, pour nommer ici madame de Condé: vive Dieu ! ceux qui en parlent me feraient presque repentir d'être honnête homme ! Pardonne-moi, Rosny, de t'avoir jusqu'ici caché le but véritable de la guerre que nous allons faire ; mais l'esprit a ses mystères comme le cœur. Vous êtes trop sage, monsieur de Rosny, pour être le confident de mes folies ; et je me rappelle comment vous traitiez jadis ma correspondance ; mais vous ne devez rien ignorer des projets de ma politique : ministre et ami de ton roi, qui mieux que toi pourrait recevoir de telles confidences ?

« Il te souvient, mon ami, combien de fois, sur le balcon de Fontainebleau, je m'affligeai avec toi de voir la tranquillité de l'Europe à la merci du premier ambitieux. Je songeais avec douleur qu'un conquérant, qu'une tête folle pouvait, pendant des siècles, troubler la paix de la chrétienté, soulever ses sujets contre ses voisins, et, laissant même après lui des levains de haine et de discorde, transmettre à ses successeurs des animosités implacables et des haines héréditaires. Tandis que je n'étais encore que le pauvre Béarnais, et qu'à la tête de mes braves je guerroyais du matin jusqu'au soir, toujours à cheval, toujours le casque en tête, dormant sur la dure et toujours incertain du lendemain, que je maudissais cette fatale ambition dont j'étais alors la victime ! Le démon de l'Escurial me faisait un enfer de ce monde. Que Dieu lui pardonne ! mais il me fit faire apprentissage du métier de roi ; il m'a forcé d'être l'ennemi, le vainqueur de mes sujets, avant d'en pouvoir être le père. Que faire alors ? Toi et moi, nous n'avions guère le temps de nous occuper des autres ; et j'étouffais dans mon cœur des pensées qui ne pouvaient qu'aigrir mes chagrins, sans porter remède à ceux des autres. Mais aujourd'hui que le ciel nous a retiré notre cousin, que je suis enfin roi de France, ce serait me montrer indigne de ma fortune, que de ne pas la faire servir au bonheur d'autrui. Jadis je travaillais pour moi ; depuis vingt ans, nous travaillons ensemble pour la France : maintenant, mon ami, travaillons pour l'Europe.

« Nous avons fait des lois, pour comprimer la licence ; nous avons établi des tribunaux, afin de prévenir les discordes entre les particuliers : eh bien ! établissons maintenant un tribunal qui maintienne la paix parmi les souverains de l'Europe ; ce tribunal, juge des rois, ce seront les rois eux-mêmes qui le composeront. L'Europe va se partager en quinze grandes dominations ; et tous ces États, rapprochés par la même religion et par les mêmes intérêts, ne formeront qu'une seule république. On fixera les droits respectifs de ces quinze puissances : cinq royaumes héréditaires, six monarchies électives, deux républiques démocratiques, deux aristocratiques ; réunissant ainsi leurs intérêts, le gouvernement intérieur de chacun de ces États sera modifié par l'action extérieure de tous les autres ; le contact d'une république et d'une monarchie arrêtera d'un côté l'excès de la liberté, de l'autre l'excès du pouvoir. Dans cette grande république vraiment chrétienne, plus de guerres entre les souverains, plus de haines entre les peuples : les limites de chaque État auront été fixées d'avance d'un consentement unanime, et, si quelqu'un voulait les franchir, tous les autres s'armeraient aussitôt, et opposeraient les forces de l'Europe entière aux vues ambitieuses d'un seul. Des députés chargés des intérêts de leur patrie se réuniraient chaque année, et ce sénat européen, chargé par les rois de juger les rois eux-mêmes, connaîtrait des différends des peuples, les terminerait sans effusion de sang, et sa sentence sans appel serait soutenue par les armes de l'Europe entière. Ainsi l'ancienne France vit, devant ces tribunaux où siégeait sa noblesse, chaque citoyen jugé par ses pairs. Pour rendre l'autorité plus respectable, on lui donnerait de justes bornes, et des contrats solennels, jurés par les peuples et les rois, détermineraient la limite où s'arrêtent les droits des souverains et les libertés des sujets. Quand ce traité de partage aurait été exécuté, on se réunirait pour des entreprises qui intéressent la société tout entière. Les armées de la république retiendraient les Moscovites dans leurs forêts ; et bientôt trois cent mille hommes, campés sous les murs de Constantinople, délivreraient l'Europe de l'odieux voisinage de ces hôtes barbares, et rendraient cette belle Grèce à l'indépendance, au christianisme, à la civilisation européenne.

« Ne crois pas, cher Rosny, que ce soit là le rêve d'une âme enthousiaste : les calculs de la politique justifient mes espérances et les changent en certitude. Des ambassadeurs secrètement envoyés dans presque toutes les cours ont déjà préparé les rois et les républiques de l'Europe à ces importants changements. Le pontife romain m'encourage, les électeurs m'appellent, le Nord

se déclare pour moi ; l'Italie, qui naguère a reconnu mon autorité médiatrice, s'en remet à moi de son sort. La mort d'Élisabeth d'Angleterre pouvait nuire à mes desseins ; mais, grâce à toi, le successeur de cette grande reine a hérité de ses projets comme de sa couronne. Députer à Jacques un ambassadeur, ferme huguenot, et parlant bien latin, c'était m'assurer l'alliance de ce roi docteur. L'Angleterre, d'ailleurs, pleine encore du génie et des pensées d'Élisabeth, se déclarera hautement pour un projet qui tend au bonheur de l'Europe : et tu sais que, chez nos voisins d'outre-mer, les sujets ont aussi leur volonté. Restent donc l'Espagne et l'Empereur ; pour eux, Rosny, voici mon plan : d'abord une très-humble ambassade ; et puis, s'ils refusent, vive Dieu ! cinquante mille hommes iront leur demander compte de leur refus. D'ailleurs, qu'avons-nous à craindre ? L'Empereur, abandonné de presque tous ses électeurs, ne peut armer contre nous que ses domaines héréditaires : et l'Espagne, épuisée par cent années de guerres, affaiblie par la perte de ses provinces, appauvrie par l'or du nouveau monde, et fatiguée des diaboliques entreprises du roi Philippe II, pourra bien me maudire et m'excommunier ; mais je n'en serai pas moins bon chrétien, bon catholique, et vainqueur, s'il plaît à Dieu. D'ailleurs, te le dirai-je, cher Rosny ? je ne serais pas fâché d'aller voir si l'Escurial est aussi beau que nous l'a dit le seigneur Pedro, et d'aller coucher vainqueur dans cette chambre où François, mon aïeul, couchait prisonnier.

« Dès longtemps je me suis préparé un brillant cortége ; cinquante mille hommes sont prêts à me suivre ; je leur ai promis la victoire, et ils me croiront : car je ne les ai jamais trompés. Ils sauront toujours reconnaître mon panache blanc ; et, je l'espère, Rosny, ils le verront toujours, comme à Ivry, au chemin de l'honneur et de la victoire. Les Montmorency, les Grillon, les Lesdiguières, les Mayenne, s'il le faut, marcheront avec moi ; et, s'ils sont encore ce qu'ils étaient, nous donnerons à notre archevêque plus d'un *Te Deum* à chanter. Nous ferons la guerre, non pas avec l'or arraché au pauvre peuple, elle est affreuse alors ; mais avec le fruit de quinze ans d'économie : quarante millions rassemblés par tes soins fourniront aux frais de la guerre jusqu'à ce que nos ennemis se chargent d'être nos surintendants. Voilà bien des motifs d'espérance, cher Rosny ; et cependant ce n'est pas tout encore. Assuré de vaincre, jamais cependant je n'aurais abandonné mes sujets ; mais en les quittant je pourrai leur dire : « Mes enfants, voilà Rosny ; il sera aussi votre père. » Oui, mon ami, mes sujets ne seront point orphelins ; je leur laisse

un homme qui m'aida jadis à vaincre, et qui m'aide maintenant à régner ; c'est à lui, c'est à toi, Rosny, que je dois le bonheur d'être aimé de mes sujets. Je refuserais, je crois, leur amour, si tu ne le partageais avec moi.

« Adieu donc, cher Rosny : deux jours encore, et je pars pour cette guerre, la plus juste, la dernière de toutes les guerres. Que le ciel nous seconde, et elle mettra fin à toutes les autres. C'est là le seul but où j'aspire ; car, dussé-je conquérir l'Europe, je n'en garderais pas une province ; le Béarnais a bien assez de la France. Je hâte mon départ, et cependant je ne puis, sans un certain effroi, penser à la journée de demain. Prêt à quitter mes sujets, mes enfants, ma femme, et mon ami Rosny, sans doute mon cœur recule, comme malgré lui, devant une séparation si prochaine. Serait-ce qu'un malheur m'attend, et que ces pressentiments secrets me l'annoncent ? Ma vie est au Seigneur ; il peut en disposer à son gré ; mais que deviendra mon pauvre peuple ? que deviendra cette entreprise si utile au bonheur du monde ? Dieu, qui peut-être me l'inspire, et qui, je n'en doute pas, a lui-même préparé tous les éléments du succès que j'ose me promettre, ne voudrait-il pas qu'elle fût accomplie ? Je m'abandonne à la Providence. Mais chassons ces tristes idées ; il ne me convient pas de craindre, à cinquante ans, pour une tête que j'ai mise cent fois à la merci des balles et des boulets. Viens me voir, cher Rosny, viens me donner des conseils, viens raffermir mes résolutions. Si tu n'arrives pas bientôt, demain je monte en carrosse, et je vais te surprendre à l'Arsenal. » L. D.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1822.

XX

BOSSUET A SON ONCLE.

(1642 ans après J. C.)

MATIÈRE.

« Bossuet partit pour Paris au mois de septembre 1642. L'époque de son arrivée est remarquable : elle reste profondément gravée dans son esprit et dans sa mémoire; il s'en servait même dans la suite pour rappeler la date d'autres faits historiques, dont le souvenir venait se rattacher à un spectacle qui avait laissé dans son imagination une forte impression. Ce fut le jour même de son arrivée qu'on vit entrer dans Paris le cardinal de Richelieu mourant, porté dans une chambre construite en planches, couverte de damas, ayant à côté de lui un secrétaire assis auprès d'une table, pour écrire sous sa dictée. C'était dans cet état qu'il venait de traverser la France.

depuis le Languedoc, porté par dix-huit de ses gardes, toujours nu-tête quelque temps qu'il fît, et qui se relayaient de distance en distance. On avait souvent été obligé d'abattre les portes et les murailles des villes et des lieux qui s'étaient trouvés sur son passage. Toutes les chaînes furent tendues à Paris dans les rues où il devait passer, pour contenir la foule du peuple contemplant, dans le silence de l'étonnement et de l'effroi, ce ministre impitoyable qui venait, peu de jours auparavant, d'envoyer à la mort le jeune Cinq-Mars et le vertueux de Thou, tristes et dernières victimes de sa haine et de sa vengeance.

« Bien peu de temps après (4 décembre 1642), Bossuet vit le cardinal de Richelieu exposé sur son lit de parade aux regards de ce même peuple qui l'avait vu naguère entrer à Paris dans un appareil où les ombres de la mort venaient déjà obscurcir toutes les images de la grandeur et de la puissance. Il voulut aussi assister à la pompe funèbre de ce ministre si redouté. On s'aperçoit que cette imagination jeune et forte aimait déjà à se recueillir dans les grandes pensées de la mort. » Le card. de Bausset. *Hist. de Bossuet.*

Bossuet écrit à son oncle et lui fait part des impressions que ce double spectacle a laissées dans son âme.

DÉVELOPPEMENT.

J'ai assisté à de bien grandes choses, mon cher oncle, depuis que je suis à Paris : les événements dont j'ai été témoin ces deux derniers mois, m'ont ému d'une manière si vive et m'ont inspiré tant de réflexions salutaires, que je suis souvent tenté de regarder l'époque de mon arrivée dans cette ville comme une grâce particulière de la Providence. Il y aurait peut-être là de l'orgueil : pourtant Dieu est si bon !... Mais, quoi qu'il en soit, je veux, dans cette lettre, mon oncle, vous mander tout ce qu'ont fait naître de sentiments et de pensées dans mon âme l'entrée de M. le cardinal de Richelieu dans Paris, et sa mort qui l'a suivie de si près. Que ne puis-je, hélas! vous l'exposer de vive voix !

Je vous avais quitté bien triste : pendant tout le voyage, je pensais à vous, mon oncle, au P. Cornet, qui était déjà pour moi un ami plutôt qu'un maître ; à cette chère maison, où j'avais passé de si heureuses années sous l'œil de Dieu, partagé entre le travail et la prière. Ce n'était donc pas assez d'être éloigné de mon père, retenu depuis si longtemps à Metz par les devoirs de sa charge ! il fallait encore vous quitter, vous qui étiez pour moi un second père, vous en qui j'avais un guide si sûr et si dévoué ! Cependant, je songeais que Dieu le voulait ainsi, et qu'il ne m'abandonnerait pas. A peine arrivé dans Paris, je fus brusquement arraché à toutes ces réflexions ; toute la ville était émue, le peuple répandu en foule dans les rues, les chaînes tendues pour le contenir : j'appris bientôt que le cardinal de Richelieu rentrait ce jour-là même dans Paris. Jugez, mon oncle, de ma surprise, à moi qui n'avais jamais vu d'émotion populaire que dans mes

livres. J'avais lu dans les historiens des récits de triomphe; l'inquiétude de la foule, la pompe du triomphe, l'attitude du héros y étaient peintes avec de vives couleurs : mais que c'était peu de chose auprès de la réalité ! J'avais toujours désiré de voir le cardinal de Richelieu ; ce qui pénétrait de cette grande renommée dans notre paisible collége, me remplissait d'admiration ; je me souviens que les nouvelles où il était parlé de lui étaient à peu près les seules auxquelles je prêtasse l'oreille ; son nom me distrayait quelquefois de mon travail. Je ne sais pourquoi, je me sentais porté vers ce grand homme : je lui trouvais une grandeur incomparable, une hauteur d'intelligence, une noblesse qui convenait à mon imagination et qui m'attirait ; et quand je l'entendais accuser d'injustice, de cruauté, ne pouvant excuser ces fautes, je n'y voulais pas croire. Déjà j'avais composé dans mon esprit tout son visage : j'y mettais quelque chose de grand et de majestueux, avec de la fierté dans le regard. Mais enfin, je l'allais voir, cet homme extraordinaire ! On annonce que le cardinal entre dans Paris : bientôt il passe : quel appareil, mon oncle ! Figurez-vous une chambre construite en planches, recouverte en damas, portée sur les épaules de dix-huit gardes tête nue ; et, dedans, le cardinal, malade, pâle, dictant à un secrétaire assis à ses côtés, jetant sur la foule un œil indifférent, et si peu occupé de ce peuple auquel il se donnait en spectacle, qu'on eût cru que toute cette pompe n'était pas pour lui : on voyait que toute sa pensée était autre part, et qu'il ne voulait pas que rien le pût distraire de ses grandes affaires. Sur son visage, c'était bien la grandeur que j'avais imaginée, un air solennel, quoique sans affectation, quelque chose d'imposant, mais avec je ne sais quoi de dur et de terrible, que je n'y mettais pas : sa sévérité paraissait farouche, et, dans son calme, on sentait un peu de dédain. La foule le contempla dans le silence de l'étonnement et de l'effroi. Cet appareil si étrange, cette manière si superbe de voyager, cet homme mourant qui semblait défier les autres hommes et la mort même d'interrompre ses grandes pensées, qui exigeait des marques de respect et paraissait n'y prendre pas garde, qui tenait dans ses mains les destinées de l'Europe et faisait tout ployer en France sous sa loi, le souvenir des dernières rigueurs du ministre, des exécutions qu'il venait d'ordonner, la mort si récente de M. de Cinq-Mars et de M. de Thou, tout cela inspirait une sorte de stupeur, d'horreur, *horror ;* car il y avait de l'admiration et du respect mêlé à la terreur. On sentait présente cette puissance extraordinaire du génie et de la force, et on en était comme accablé, comme écrasé.

Mais remarquez, mon oncle, que le cardinal était mourant : tant de puissance entre les bras de la mort ! c'est sans doute là le comble de la grandeur : n'est-ce pas là aussi que reparaît la faiblesse humaine ? Il allait mourir, ce ministre si redouté ; ah ! voilà le point sur lequel les plus habiles ne se peuvent mettre en garde. Vous avez déjoué mille complots, vous avez déconcerté les ligues avant même qu'elles fussent formées ; vous avez immolé bien des victimes à votre sûreté : mais voici la mort qui vient. — Grâce, encore un peu de temps : la guerre n'est pas achevée ; l'Autriche n'est pas abattue. — Non, il faut mourir ; le pouvoir passera entre d'autres mains, aux mains de nos ennemis peut-être ; un autre finira la guerre, conclura la paix. Voilà ce qu'est la grandeur humaine. Deux mois après l'entrée du cardinal dans Paris, j'allais le voir exposé sur son lit de parade : ses yeux étaient éteints, son visage décoloré et sans expression ; je n'avais plus là devant moi qu'un cadavre, c'est-à-dire des chairs et des os qui devaient bientôt tomber en poussière. C'était tout ce qui restait ici-bas de celui qui, un instant auparavant, faisait trembler tout le royaume et occupait l'Europe entière de ses desseins. Ce contraste me frappa vivement ; je me sentis ému jusqu'aux larmes en regardant ce visage inanimé ; je me rappelai toute la pompe de l'entrée du cardinal dans Paris, et je fus comme effrayé en la rapprochant du néant que j'avais maintenant sous les yeux. J'admirais ce juste tempérament des choses humaines et cette puissance de la mort, qui ramène au niveau du reste de l'humanité la fortune la plus étonnante. Je me plaisais, pour ainsi dire, à voir éclater dans le triomphe de la mort la vanité de l'homme et la puissance de Dieu ; et, en même temps, je ne pouvais voir sans regret les débris de la grandeur anéantie. Bientôt on porta dans les rues de Paris le corps inanimé du cardinal : je voulus assister à cette pompe si différente de la première. On sentait bien que l'homme n'était plus là : on le jugeait maintenant ; on rappelait sa dureté, les supplices qu'il avait ordonnés ; on oubliait déjà ses services ; on disait que, s'il avait engagé la France dans une guerre si difficile, c'était pour se rendre nécessaire ; quelques-uns même ne craignaient pas d'appeler tout haut sa mort une délivrance. Ainsi, tout ce que la puissance et le génie peuvent avoir de plus extraordinaire, s'était trouvé réuni dans le même homme ; une intelligence capable de tout embrasser, une tête asez ferme pour suffire à toutes les affaires, une autorité absolue et sans limites ; un bonheur presque toujours constant ; le cardinal avait triomphé de tout : l'hérésie était abattue, la maison d'Autriche affaiblie, la noblesse comprimée, le roi soumis, La mort a renversé tout d'un seul coup.

En vérité mon oncle, cela fait pitié de voir les hommes se donner tant de mouvement pour une idole si fragile. Les grands hommes meurent comme nous, et le même Dieu les juge. La mort anéantit leur puissance ici-bas, et Dieu leur en demande compte là-haut. Le cardinal de Richelieu a paru devant ce tribunal suprême ; il ne nous reste plus de lui que son cadavre et que son nom ; mais ses grandes actions l'ont suivi devant Dieu pour être jugées. On dit qu'au moment de mourir, comme on lui présentait l'hostie sainte, il s'est écrié : « Voilà mon juge, mon juge qui prononcera bientôt ma sentence ; je le prie de me condamner, si, dans mon ministère, je me suis proposé autre chose que le bien de la religion et de l'État. » Que penser de cette parole ?... Ce n'est pas à nous de la juger. Mais, enfin, ce néant de l'homme qui ne peut jouir de sa grandeur sur cette terre et en porte souvent la peine dans l'autre vie, me déconcerte et m'effraye : il me semble que, sans la foi, ce spectacle me mettrait au désespoir ; que je dirais que tout l'homme n'est rien, que la vie humaine est le jeu d'une puissance supérieure qui se plaît à élever les hommes pour les renverser ensuite. Mais la foi nous apprend à user de ces grands exemples ; c'est elle qui nous permet de contempler la grandeur et le néant de l'homme sans avoir le vertige ; quand d'un doigt elle nous montre un tombeau, de l'autre elle nous montre le ciel. Oui, il le faut bien, que notre destinée soit ailleurs, puisque la mort domine ici-bas : il faut bien que cette vie ne soit qu'un temps de passage, qu'une épreuve. C'est alors que nous comprenons que la grandeur humaine vient de Dieu, qu'il faut en user selon ses desseins quand il nous la donne, mais qu'aussi la chercher est une folie : elle n'est pas notre fin. Qu'importe de faire du bruit ou de n'en pas faire ? Nous en ferons, si Dieu le veut, et c'est un danger de plus. Mais la piété, voilà le tout de l'homme, voilà ce que la mort n'atteint pas : la mort lui ouvre les portes du ciel. Quelle vraie grandeur dans l'homme, quand nous le considérons dans l'ordre de Dieu ! quelle haute destinée ! quelle sainte mission ! Mon oncle, je n'avais jamais si bien compris la vie de l'homme et l'importance de la foi. Je ne puis croire que cette rencontre ne soit pas un effet de la Providence. C'est maintenant que je me sens pressé vivement de remercier Dieu de l'éducation chrétienne que vous m'avez donnée ; c'est maintenant que je vois, par un exemple vif et présent, toute la portée des réflexions que vous me faisiez faire quand nous lisions ensemble l'histoire de quelque grand personnage. Je me souviens toujours de ce que vous me dîtes une fois que nous nous entretenions de la mort d'Alexandre le Grand. Que je suis heu-

reux d'être appelé par Dieu loin du monde et de la vanité ! mais, puisque, hélas ! l'ambition atteint trop souvent ceux-mêmes qui sont consacrés au Seigneur, je rends grâces à Dieu de m'avoir fait comprendre de si bonne heure que la gloire n'est qu'un songe, et de l'avoir imprimé dans mon esprit d'une manière qui ne s'effacera jamais.

Maintenant, mon oncle, je suis tout entier à mes travaux théologiques ; ces événements, du reste, n'ont pas été, vous le voyez, une mauvaise préparation. Les études que j'ai faites jusqu'ici n'avaient pas pour moi l'intérêt des enseignements de la Sorbonne ; elles ne me rappelaient Dieu que d'une manière indirecte : ici, c'est la science même de la religion. J'espère que Dieu m'aidera dans ces études sérieuses et difficiles, où j'ai plus que jamais besoin de sa grâce. O. L.

Lycée Bonaparte, 1858.

XXI

ALGERNON SIDNEY A CROMWELL, POUR REFUSER DE PRENDRE DU SERVICE SOUS LUI.

(1653 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Sa vie passée répond de ses opinions ; partisan dévoué de la Révolution, soldat du parlement, il a toujours fait son devoir pour assurer la liberté à l'Angleterre ; il n'a pas combattu pour servir un nouveau maître.

Loin de lui la pensée de méconnaître les services de Cromwell ; il l'a vu de près, il le connaît, il l'admire ; mais il le plaint d'avoir voulu se donner pour maître au pays qu'il avait affranchi.

Que Cromwell rentre en lui-même ; qu'il se demande si c'est bien là ce que l'Angleterre devait attendre de lui, si elle a compté détruire la royauté pour se donner un protecteur.

Pour lui, sa tâche est finie ; il rentre dans la vie privée ; mais qu'on se garde bien de le confondre avec les conspirateurs ; il ne cessera de faire des vœux pour la grandeur et le bonheur de son pays, même sous un gouvernement qu'il ne veut pas servir.

DÉVELOPPEMENT.

Milord,

Vous ne m'avez pas oublié, vous vous souvenez encore de Sidney, le soldat dévoué du parlement, qui aimait si passionnément la liberté et qui a bravement combattu pour elle ; vous voulez aujourd'hui employer son bras et son courage ; je vous en remercie. S'il refuse d'accepter vos offres, s'il invoque le souvenir

même de sa vie passée, et s'il se met à l'abri derrière ses titres glorieux pour demeurer en repos, examinez, milord, examinez cette vie et ces titres, et vous comprendrez alors que celui qui, d'une main, sapait les fondements du trône et, de l'autre, agitait l'étendard de la liberté, ne combattait pas pour servir un nouveau maître. Que des hommes légers ou ignorants luttent un jour pour un principe et le lendemain en fassent triompher un autre, cela se conçoit. Mais que l'homme consciencieux, qui a embrassé étroitement un principe par une conviction profonde, reste, quoi qu'il arrive, fidèle à ses croyances et n'abandonne jamais la ligne qu'il a résolu de suivre, cela aussi se conçoit, milord, et il ne faut pas s'en indigner. J'ai combattu ardemment la royauté ; je ne puis aujourd'hui me consacrer à son service, sous quelque nom qu'elle se déguise. Elle a beau emprunter un voile pour en imposer aux yeux, l'homme clairvoyant lit au travers du voile et la reconnaît. Pour servir aujourd'hui la royauté, il faudrait que j'eusse changé de croyances, et, grâce au ciel, au milieu de tant de bouleversements successifs, je suis demeuré le même, toujours ferme et inébranlable. Je l'ai assez montré, et vous devez le savoir, milord, ce n'est ni Charles Ier, ni ses fautes, ni ses faiblesses, ni ses erreurs, dont j'étais l'ennemi, c'était le pouvoir royal. Ce qui pour beaucoup fut la cause de notre noble révolution, n'en fut pour moi que l'occasion et le signal. Ils attaquaient Charles Ier, moi j'attaquais le roi ; et le jour qu'il monta sur l'échafaud, si je ne cédai pas à la pitié, si même je ressentis quelque joie, ce n'était pas de voir un malheureux expier cruellement ses fautes, mais de songer que le peuple anglais proclamait ainsi, à la face de l'Europe, qu'il était libre et indépendant, et qu'il ne voulait plus souffrir de maître.

Et cependant, il a un maître aujourd'hui ; et cependant, il s'est trouvé un homme qui a osé lui ravir cette indépendance qu'il venait de reconquérir, qui s'est construit un trône auprès de celui qu'il venait de couvrir de sang ; et cet homme, c'est vous, milord, vous le plus ardent champion de la liberté ! Oh ! cela est à confondre la raison humaine ! Si l'on m'eût dit il y a quatre ans : « Cet homme de génie autour duquel se rallient tous les amis de la liberté, qui a su réveiller les sentiments généreux dans le cœur des bons citoyens, et réunir sous un même drapeau tous ceux qui étaient las de la tyrannie, cet homme au coup d'œil profond et aux qualités supérieures, qui d'un mot a soulevé l'Angleterre, et d'un geste va renverser le trône, eh bien, il régnera un jour ; comme par un instinct involontaire, vous voyez en lui votre chef, vous qui combattez pour l'indépendance ; et l'Angleterre verra

en lui un maître ; les services signalés qu'il lui rend ne sont que les degrés qu'il se prépare pour s'élever sûrement à la puissance souveraine ; » à qui m'eût dit cela, j'aurais répondu : « Non, non, vous vous trompez, il n'en sera pas ainsi. Parce que Olivier Cromwell est un homme de génie, est-ce à dire qu'il soit ambitieux ? Parce qu'il a des qualités supérieures, est-ce à dire qu'il les doive employer contre la cause même qu'il va rendre victorieuse ? Ne voyez-vous pas que ces qualités, que ce génie, il les rattache à un principe sublime, l'amour de la liberté ? J'en suis garant, il aimera mieux être le citoyen d'une république libre, que le maître d'un peuple asservi. » Voilà ce que j'aurais répondu, milord, et je n'aurais pas cru me tromper. Aujourd'hui même, je m'étonne plus que je ne vous accuse. Puis-je en effet méconnaître cette puissance d'esprit qui a fait de si grandes choses ? puis-je oublier tant de services rendus à l'Angleterre, ces factions redoutables comprimées par votre énergie, le calme rétabli après tant de terribles orages ? Seulement, je regrette que tant de talents n'aient pas été employés à maintenir l'indépendance de notre nation. Je me demande si cette révolution amenée et conduite par vous nous a fait faire un seul pas. Nous n'étions pas libres ; le sommes-nous maintenant ? Le seul changement que je vois, c'est qu'au lieu d'avoir pour maître un prince incapable, nous avons un homme de génie ; mais, quelque grand qu'il soit, c'est toujours un maître. Oui, si l'Angleterre ne pouvait rester indépendante et se gouverner elle-même, s'il lui fallait obéir, je remercie le ciel qu'elle ait choisi celui qui, mieux que tout autre, peut lui assurer la paix au dedans, la prospérité et la gloire au dehors ; mais j'aurais mieux aimé qu'elle fût libre.

Vous-même, milord, n'avez-vous jamais eu ni doute ni regret ? Avez-vous toujours été convaincu que c'en eût été fait de l'Angleterre si vous ne vous en étiez établi le maître ? N'avez-vous pas parfois craint le jugement des hommes ? Songez-y bien, plus vous avez été grand, plus vous aviez de génie, plus la postérité sera sévère à votre égard. Viendra le jour où elle vous demandera compte de cette liberté que nous avions vue renaître, et que nous avons vue, quelques instants après, mourir, étouffée dans son berceau. S'il m'était permis de vous interroger, je vous demanderais, milord, si ces pensées ne se présentent pas à vous au milieu de la pompe qui vous environne ; si, dans les riches palais de White-Hall, investi de l'autorité souveraine, vous ne regrettez pas la vie obscure du simple citoyen utile à son pays. Je vous demanderais, milord, si les témoignages du peuple qui salue avec empressement son protecteur vous rassurent

pleinement, dans ces moments de doute où l'âme fait un retour sur le passé et s'interroge elle-même avec une sorte de terreur. Sans doute le peuple vous donne d'éclatantes preuves d'amour ; mais pour les esprits supérieurs, qu'est-ce que la foule et ses jugements téméraires, auprès des citoyens éclairés ? Connaissent-ils la liberté, ceux qui crient le plus fort pour l'obtenir ? savent-ils ce qu'ils désirent ? savent-ils quand ils l'ont obtenue ? Liberté, liberté, combien de profanes répètent ton nom, qui ne te soupçonnent même pas, et qui se contentent de je ne sais quelle ombre vaine qu'on leur jette comme pâture ! A ce peuple qui avait pris les armes pour la liberté, on a dit : « Vous êtes libres désormais, vous n'avez plus de roi, mais un protecteur : le trône est renversé. » Et alors le peuple a déposé les armes, chacun a regagné ses foyers, et en voyant de nouvelles couleurs à vos drapeaux et le mot de liberté inscrit sur les monuments, ils se sont dit les uns aux autres : « Nous sommes libres. » Pour la foule, cela suffit peut-être, milord ; pour nous, qui ne voulions pas un changement de mots, de couleurs et de formes, mais une révolution dans les idées et dans les principes, nous attendions autre chose. La liberté, à nos yeux, c'était l'égalité pour tous, c'est-à-dire l'égalité des droits et en même temps des devoirs, c'était la forme républicaine dans sa pureté sainte et austère, l'abolition des préjugés de fortune et de naissance, l'union fraternelle de tous, le concours de toutes les volontés, de toutes les intelligences ralliées à un seul but, le bien de la patrie ; enfin, par-dessus tout cela, présidant à cet ensemble et armée de la toute-puissance, la loi, seule souveraine, seule assise sur le trône, gouvernant la grande famille et imposant son joug salutaire sans violer la dignité de l'homme. Voilà ce que nous espérions conquérir, milord, et, lorsque nous combattions, c'était pour parvenir à ce grand et sublime résultat, ce n'était pas pour avoir les mêmes abus déguisés sous d'autres noms.

Peut-être, cependant, n'avez-vous pas pu exécuter de si vastes projets, et les circonstances vous ont-elles entraîné à un parti que vous n'eussiez pas embrassé de vous-même. Peut-être aussi mes espérances n'étaient-elles qu'un rêve chimérique et irréalisable. Si c'était un rêve, milord, du moins laissez-moi m'y attacher, et ne m'en séparez pas, car il est généreux. Laissez-moi vivre dans la retraite au milieu de ces idées consolantes ; laissez-moi me créer une société imaginaire plus belle que celle que j'aurais sous les yeux. Sans doute on ne m'accusera pas de conspirer, j'aime trop ma patrie pour désirer de la voir encore en proie aux horreurs de la guerre civile. Elle a trop longtemps souffert pour

n'avoir pas besoin de repos, et ce n'est pas moi qui demanderai le retour de calamités si affligeantes. Je quitte la vie publique, parce que j'ai la conviction que je ne suis pas nécessaire à mon pays et que bien d'autres feront ce que j'aurais pu faire. Mais, si jamais l'Angleterre était attaquée, si elle avait besoin de défenseurs, alors j'accourrais le premier lui offrir le secours de mon bras, et je n'aurais pas assez de sang à verser pour elle. Espérons, milord, que ce moment d'épreuve n'arrivera jamais, et que notre malheureuse patrie reprendra dans la paix et le repos les forces qu'elle a perdues dans les épuisements de la guerre intestine. Quant à moi, milord, si je me sépare d'un gouvernement que je ne puis servir, je me réunirai toujours à lui en faisant des vœux pour la gloire de l'Angleterre; car je n'aurai désormais qu'une joie, celle de la voir heureuse et florissante.

M. G.

Lycée Charlemagne, 1848.

XXII

BOILEAU A PATRU.

(16.... ans après J. C.)

MATIÈRE.

Le célèbre avocat Patru, en s'imposant la loi de ne plaider que les bonnes causes, avait trouvé la misère en échange de sa probité et de son talent. Possesseur d'une blibliothèque qui était sa seule richesse, il se vit forcé de la vendre.

Boileau l'apprend; il voudrait faire parvenir un secours à son ami, mais sans blesser la fierté légitime d'un honnête homme. Il lui propose de lui acheter sa blibliothèque, à la condition que Patru en restera dépositaire jusqu'à sa mort.

Il vient d'apprendre que Patru songe à se défaire de sa blibliothèque; pourquoi? Ne pouvait-il confier à son ami son embarras? Boileau connaît la noble fierté de Patru, sa hauteur d'âme, sa délicatesse qu'on admire au palais sans l'imiter.

Mais ses livres, ses vieux amis, à qui va-t-il les abandonner? à des étrangers? à des libraires ?... Une bibliothèque est un souvenir; Boileau le revendique au nom de l'amitié.

Désormais les livres leur appartiendront en commun: il est inutile de les déplacer; son cabinet est trop petit pour les contenir. Ce sera pour les deux amis une occasion de se voir plus souvent. Boileau nomme Patru son bibliothécaire.

DÉVELOPPEMENT.

Vraiment, je ne fus jamais si fâché contre vous! Voilà que vous en usez avec vos amis comme avec vos clients : vous ne

daignez pas plus nous demander des services auxquels vous avez droit, que réclamer aux plaideurs des honoraires qui vous sont dus. Plutôt que de tourmenter ceux-ci, vous vous condamnez à la pauvreté ; plutôt que de vous confier à nous, vous voulez vendre votre bibliothèque. Si vous ne m'aviez donné le titre d'ami, je n'aurais certes pas le droit de montrer tant de mauvaise humeur en apprenant votre détestable résolution. Mais votre vieille affection me permet de m'emporter un peu contre un projet que votre silence jusqu'à ce jour m'a empêché de combattre, mais que j'espère vous voir repousser bientôt, si vous êtes sage, et si mon amitié peut encore quelque chose sur vous.

Vous allez abandonner vos livres ! Et à qui ? à des libraires qui estimeront au plus bas prix ceux que vous aimez le plus : qui leur feront un crime de leurs feuillets fatigués par le travail et par l'étude ; qui marchanderont sur un vieux volume usé, seul compagnon de votre jeunesse qui ne vous ait jamais quitté, vil pour eux, et qui pour vous n'a pas de prix ; car ce sont des amis qu'il vous faudra quitter, et les plus vieux sont les meilleurs. Mais les libraires en jugent tout autrement. Allez leur parler de ce parfum de souvenirs qui s'exhale de chacune des pages d'un livre de prédilection ; ils vous répondent en vous montrant d'un ton de reproche une note à la marge, écrite peut-être de la main d'un ami que vous avez perdu : relique précieuse et sainte, penserez-vous en votre cœur ; mais eux diront : volume de rebut. Et êtes-vous sûr qu'ils épargneront du moins la délicatesse de votre goût ? S'ils allaient vous acheter quelques méchants volumes de Scudéry ou de Chapelain, perdus dans la poussière de votre bibliothèque, plus cher que votre Cicéron ! Prenez-y garde ! ce sont gens capables de vous mettre dans un même lot Pradon et Sophocle, Homère et Perrault, et d'accoupler, à la manière de ce monstre cruel dont parle la fable, des génies sublimes et qui vivront éternellement, à de malheureux poëtes qui devraient pour toujours être ensevelis dans la boutique de leur éditeur comme dans un tombeau.

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis,
Tormenti genus !

Ou bien, si vous vous sentez trop d'éloignement pour les trafics des marchands, laisserez-vous des étrangers, des ignorants peut-être enlever pièce à pièce votre trésor et changer ce qui faisait votre joie en un ornement banal ou en un objet de curiosité ?

Non, ne laissez pas ainsi profaner vos livres, ne les laissez pas en butte aux estimations du libraire, ne les laissez pas devenir la proie

des vers dans la bibliothèque d'un riche indifférent. Personne mieux que moi ne connaît tout leur prix : et si jamais j'eus un désir que je n'osai avouer, ce fut de me voir maître de tous ces beaux volumes que vous aviez l'imprudence de me montrer quelquefois. Aujourd'hui que vous voulez vous-même vendre ce bonheur que je n'avais jamais osé espérer pour moi, je n'ai plus aucune raison de cacher mon envie. Il ne me reste plus qu'à vous demander deux faveurs : la première, d'accorder à un ami la préférence sur les libraires auxquels vous pourriez avoir déjà songé ; la seconde, de vous charger du soin de ces livres. Je ne puis dissimuler avec vous, je vous dirai sans détour que mon cabinet de travail est très-petit, que je déteste l'embarras, et que, ne sachant où loger votre bibliothèque chez moi, je vous prie de la garder chez vous. C'est une charge que je vous impose et que vous n'auriez pas à craindre avec les libraires; mais enfin ne faut-il pas faire quelques concessions à ses amis ? Quand ce ne serait que dans l'intérêt de vos livres, j'espère que vous souscrirez à ces conventions : de cette façon, nos livres n'auront rien à craindre, ni les dégâts du transport, ni un mauvais gîte chez moi : rien ne sera changé pour eux, seulement ils auront deux maîtres au lieu d'un. Mais je vous fais mes conditions : c'est à vous que restera l'office de gardien, de bibliothécaire. Moi, je n'aurai d'autre charge que de venir, au milieu de nos livres communs, jouir des douceurs de la lecture et de l'étude et des charmes autrement doux encore de la société d'un ami. Ce dernier privilége, je ne saurais vous dire combien je l'estime ; je sais trop qu'à cet égard je serai toute ma vie votre débiteur ; car, quand il s'agit d'amitié, celle d'un homme tel que vous n'a pas de prix.

Lycée Napoléon.

XXIII

UN VIEUX SEIGNEUR RETIRÉ DE LA COUR ET VIVANT A LA CAMPAGNE A ALCESTE [1].

(1666 ans après J. C.)

DÉVELOPPEMENT.

Monsieur,

Je sais que vous ne faites cas ni des compliments, ni des éloges, ni de ces amitiés qui s'offrent et se donnent au premier venu.

1. Ce sujet a été traité sans autre matière que ce titre.

Aussi, ne dirai-je pas que je me suis épris d'une estime et d'une affection soudaine pour votre caractère, et ne tenterai-je pas de m'imposer à vous par quelque maladroit éloge de vos vertus. Je parlerai avec la franchise que vous cherchez et que vous croyez exilée de la terre. Sans avoir d'autre titre à vous adresser cette lettre que celui de votre voisin dans le désert où nous vivons tous deux, sans vous connaître autrement que par un homme dont vous êtes sincèrement aimé, Philinte, j'ai entrepris, monsieur, de combattre cette haine générale que vous portez au genre humain, cette sombre humeur qui vous fait considérer toute chose par son mauvais côté ; enfin, de vous montrer qu'on rencontre dans le monde de grandes et belles âmes confondues parmi la foule innombrable des méchants et des fous.

Vous avez vécu à la cour, monsieur : j'y ai vécu aussi, peu de temps, à la vérité, assez cependant pour en connaître les intrigues, les hypocrisies et les bassesses; pour apprendre qu'il ne fallait plus espérer ni franchise, ni équité, ni services, ni bienveillance de celui qui veut faire sa fortune. Je vous abandonne donc volontiers la cour: j'avoue que nous y trouverons beaucoup d'envieux, et même d'ennemis jurés, qui ne s'abordent jamais sans paroles doucereuses, ou du moins sans un sourire, beaucoup de petits mérites et de grandes vanités, beaucoup de complaisants et de flatteurs, et en revanche fort peu de vertus. Mais, grâce à Dieu, tous les hommes ne sont pas courtisans, et ce serait mal juger le monde que de le regarder comme une cour immense où les vices s'étalent et s'épanouissent, où chacun veut s'élever en écrasant les autres. Comme vous, monsieur, je gémis de voir les premières charges de l'État, les honneurs, gagnés trop souvent, à force de cabales, par des hommes dont le titre et le nom seul font rougir la vertu. Mais je jette les yeux sur les vieux seigneurs, qui se sont volontairement exilés de la cour après la Fronde, qui, dédaignant de mendier un pardon ou une faveur, vivent retirés dans leurs terres, sans ambition, sans regrets. A côté des magistrats qui règlent leurs décisions sur le rang ou la richesse des parties, non sur le droit, à côté des juges gonflés d'orgueil et de pédantisme, j'admire les vieilles familles où sont religieusement conservées les traditions de la robe, les hommes simples et intègres qui ne savent pas mentir à leur conscience. Des religieux ont captivé une sorte de vogue par leurs maximes relâchées; les solitaires de Port-Royal me prouvent par leurs austérités et leur foi inflexible que la religion n'est pas morte dans toutes les âmes. A l'armée, les grades sont donnés, pour la plupart, à des gens qui n'ont de mérite que leur naissance, qui ont

fait leurs campagnes dans les antichambres ou au petit lever, à des muguets de cour, comme disaient nos pères ; mais combien de gentilshommes obscurs servent l'État sans espoir de distinction ni de récompense! Combien de soldats vivent de courage, d'abnégation, bâtissent péniblement la gloire de tel ou tel, qui passe à la cour pour grand capitaine, et meurent confondus dans les rangs!

Vous le voyez, monsieur, j'accorde qu'il y a parmi les hommes une foule de méchancetés, de vices, de faiblesses ; mais j'apprécie la vertu et crois que nous serions bien misérables sur cette terre si Dieu y avait laissé prendre racine à tant de maux, sans qu'aucun bien y pût germer. Je ne suis ni l'ami aveugle ni l'ennemi du genre humain : je plains mes semblables quand je les vois faillir, et sachant comme ils sont faibles de nature, je m'efforce de leur pardonner beaucoup de mauvaises actions, en faveur de quelques bonnes que je distingue. Ainsi, monsieur, nos principes sont les mêmes, nous ne différons que par la manière de les appliquer. Je déplore, comme vous, les crimes, les injustices, les défauts, les travers, sans saisir avidement tant de faciles occasions de maudire le genre humain et de lui déclarer guerre ouverte. Vous êtes trompé, et vous regardez tous les hommes comme des fourbes et des comédiens. Vous perdez un procès contre un franc scélérat, et vous faites retomber sur tous les hommes l'injustice qui vous frappe. Pour moi, je discerne avec bonheur la franchise du mensonge qui domine, la probité pauvre ignorée, de la malhonnêteté enrichie que l'on considère et que l'on salue. Une vie de désintéressement éclate d'autant plus à mes yeux que je suis choqué chaque jour de l'avarice de nos financiers. Je trouve de simples vertus dans quelques prêtres de nos campagnes, et je me console du faste et des mœurs faciles de la plupart de nos prélats. Enfin, je connais des femmes véritablement sages, qui ne sont ni coquettes ni prudes ; et je cherche à oublier l'impertinence, la sotte nullité des Acaste, des Clitandre, des Oronte, en ne fréquentant que des gentilshommes honnêtes, et qui ne montrent pas leurs vers.

Je crois, monsieur, saisir le secret de la haine que vous avez jurée à tous les hommes. Vous avez vécu jusqu'ici dans ce qu'on est convenu d'appeler le monde, la bonne compagnie, et j'avoue que c'est là, autant qu'à la cour, qu'on prend sur le fait ce manque de sincérité, ce langage parti des lèvres et non du cœur, dont vous vous plaignez amèrement. Oui, c'est dans le monde que la politesse déguise souvent le mépris, que la prétention ou même la vanité ridicule passent pour belles manières ; que les compliments adressés en face à un homme se changent derrière

lui en médisances; que l'on sait décrier en lançant une parole, en se taisant à propos; enfin qu'on assassine en détail les meilleures renommées.

Condamnez le monde, monsieur, j'y consens; mais, pour prononcer sur tous les hommes, il faut avoir communiqué avec tous, il faut être descendu hardiment dans ce que nous autres nous nommons bourgeoisie et bas peuple. Vivez seulement quelques jours avec nos paysans, et vous rencontrerez dans les plus humbles conditions de simples vertus, des cœurs droits et qui font honneur à l'humanité. Voici, monsieur, ce qu'écrivait récemment M. de la Bruyère, et, quoique noble, quoique vieux courtisan, je n'ose le démentir : « Chez le peuple, se montrent ingénument la grossièreté et la franchise; chez les grands, se cache une séve maligne et corrompue, sous l'écorce de la politesse; le peuple n'a guère d'esprit, et les grands n'ont point d'âme; celui-là a un bon fonds et n'a point de dehors; ceux-ci n'ont que des dehors et qu'une simple superficie. Faut-il opter ? je ne balance pas, je veux être peuple. »

Vous me pardonnerez, monsieur, cette longue lettre : je n'espère ni ne prétends vous convertir; j'ai simplement essayé de vous réconcilier un peu avec vos semblables, et d'adoucir une humeur quelquefois trop chagrine et trop brusque dans ses écarts : j'admire les mœurs austères, la franchise, la vertu; mais je me souviens que Dieu a créé les hommes pour vivre ensemble, et aussi pour se supporter et se pardonner mutuellement.

F. Q.

Lycée Louis-le-Grand, 1850.

XXIV

SPINOSA AUX HÉRITIERS DE JEAN WITT.

(1672 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Spinosa recevait une modique pension de Jean de Witt, qui s'était intéressé à ses malheurs. Après la mort du grand pensionnaire, il écrit à ses héritiers pour leur annoncer qu'il renonce à cette pension.

Il a appris avec douleur la mort de Jean de Witt, massacré avec son frère par une multitude furieuse. Il fera quelques réflexions sur les services rendus par ce grand citoyen, et sur la manière dont il en a été récompensé.

La confiscation va sans doute réduire au besoin les héritiers de celui qui gouvernait naguère la Hollande. C'est donc un devoir pour Spinosa de renoncer à la modique pension que, dans d'autres temps, il avait consenti à recevoir du grand pensionnaire.

Pauvre, mais sans besoins, ce n'est pas une privation pour lui : il saura, par sa frugalité et son travail, subvenir amplement à sa modeste existence, et l'étude le consolera de la méchanceté des hommes.

DÉVELOPPEMENT.

Messieurs,

Si j'écris dans un tel moment à une famille en deuil, ce n'est pas pour lui adresser de vaines et banales consolations. Comme vous, messieurs, je sais qu'un malheur comme la perte de Jean de Witt ne peut pas plus s'oublier que se réparer, et je m'associe trop sincèrement à votre juste et légitime affliction, pour vouloir la profaner par ces vaines formules d'une douleur de convention et de politesse.

Je ne viens pas non plus essayer d'augmenter une indignation bien naturelle, et me répandre en plaintes contre l'odieuse ingratitude des Hollandais. Tous ceux qui veulent loyalement servir la cause de leur pays et de leurs concitoyens doivent s'attendre à en être ainsi récompensés. Devait-on croire que ce grand citoyen pourrait impunément sauver tant de fois sa patrie de la domination des étrangers ou d'un usurpateur ? Et ne savait-il pas lui-même, quand il s'est engagé dans cette voie de dévouement et de sacrifice, ce qui l'attendait au terme de sa carrière ? Ne savait-il pas qu'on ne lui pardonnerait jamais d'avoir su défendre à la fois la Hollande contre l'ambition de l'Angleterre, de l'Espagne, de la France et du prince d'Orange, en un mot, de n'avoir voulu être d'aucun parti, si ce n'est de celui de la Hollande ? Cette impartialité était le moyen de s'attirer la haine des partis qu'il avait contenus tous sans distinction, et qui devaient l'accabler, quand il serait sans secours, pour n'avoir voulu se mettre au service d'aucune de ces factions. Ah ! croyez-moi, ce grand homme l'avait bien prévu, et, s'il a poursuivi l'accomplissement de son œuvre, c'est qu'il trouvait sa récompense ailleurs que dans l'estime d'une aveugle multitude, c'est-à-dire dans sa conscience d'honnête homme.

Aussi n'est-ce pas lui que je plains davantage, c'est la Hollande, qui reste sans défenseur, livrée aux discordes intérieures et à la guerre étrangère; mais c'est surtout la famille de Jean de Witt, que ce coup vient de priver d'un chef aussi bon qu'il était grand, et qu'une confiscation arbitraire va sans doute réduire au besoin. Les flatteurs du nouveau gouvernement n'hésiteront pas sans doute à proposer une telle mesure; ils ont bien pu préférer un prince d'Orange, célèbre seulement par les services de ses ancêtres, à Jean de Witt, qui, lui, était illustre par ses

propres services. Ils ont bien pu verser le sang de leur bienfaiteur, lui arracher une vie toute consacrée au bonheur de la Hollande. Pourquoi hésiteraient-ils à s'emparer d'une fortune laborieusement acquise par trente années de travaux, et dont le grand pensionnaire faisait un si noble usage? N'est-ce pas lui, en effet, qui faisait vivre de ses largesses tous les savants peu favorisés de la fortune? Ses bienfaits ne sont-ils pas même venus chercher dans l'obscurité le pauvre et inconnu Spinosa? Car, vous le savez, messieurs, j'ai longtemps profité de sa libéralité; c'est sa généreuse protection qui m'a donné les moyens de vivre paisible et de me livrer, sans crainte de l'avenir, à mes études chéries. Dans le temps de sa fortune et de sa puissance, j'ai cru pouvoir accepter sans scrupule ses bienfaits. Mais aujourd'hui, je dois, autant qu'il est en mon pouvoir, diminuer les charges qui vont sans doute peser sur ses héritiers dépouillés par le gouvernement; je dois renoncer à la pension que je tenais de sa libéralité.

L'accomplissement de ce devoir, messieurs, n'est pas même une privation pour moi. Je suis pauvre, il est vrai, mais je n'ai que des besoins proportionnés à ma condition. Je pourrai, je l'espère, par ma frugalité et mon travail, subvenir amplement à ma modeste existence. Les études scientifiques qui, vous le savez, absorbent mon temps, me donnent le moyen de me suffire à moi-même par la construction d'instruments d'optique. Ces études en même temps me fourniront un remède contre la tristesse, un asile contre le bruit des affaires du monde, et me consoleront peut-être de la méchanceté, de l'ingratitude des hommes.

E. H.

Lycée Napoléon, 1853.

XXV

LE CARDINAL DE RETZ A MADAME DE SÉVIGNÉ, EN LUI ENVOYANT LE MANUSCRIT DE SES MÉMOIRES.

(1675 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Il a mis à profit sa retraite: il a écrit des Mémoires; doit-on l'en blâmer? Il a été sincère.

C'est un étrange spectacle que le tableau de la vie, quand on ne ressent plus les passions qui l'ont agitée.

Il a bien des raisons de revenir sur lui-même : l'âge vient, les souffrances viennent avec l'âge. Les héros de la Fronde disparaissent; M. de Turenne ne vient-il pas de se faire tuer pour le service du roi?

Quel changement! A voir Paris si paisible, la cour si soumise, on ne pourrait croire qu'il y a eu une Fronde. C'était le temps de leur jeunesse. Aujourd'hui, on a des pensées plus sérieuses : on veut s'avancer à la cour. Pour lui, il est resté fidèle à sa vie; il l'a écrite telle qu'il la connaît.

DÉVELOPPEMENT.

Madame,

J'ai mis à profit ma retraite : ç'a toujours été ma maxime que le plus sage est de s'accommoder à la position que le ciel nous fait, quelque dure qu'elle paraisse, et d'en tirer le meilleur parti possible. Dans le donjon de Vincennes, je charmai mes ennuis par l'étude du latin et par la composition d'un traité de consolation, à la manière de Boëce. A Saint-Mihiel, quand on me croyait désœuvré et oisif, je poursuivais encore une œuvre qui m'était chère : je ne puis demeurer sans agir ; il faut un aliment à ma nature vive et ardente. L'action m'est interdite, j'ai écrit mes Mémoires : j'ai repassé ma vie entière, et ma bonne fortune, et mes aventures, et mes revers ; je me suis revu à Paris, au Palais-Royal, à l'Archevêché ; et j'ai tout écrit, tout conté, impressions, desseins, conseils, actions. Doit-on m'en blâmer? Devais-je plutôt laisser dormir tout ce passé, sans plus jamais le réveiller ? Du moins j'ai été sincère : ce n'est ni une apologie, ni un acte d'accusation contre moi-même, ni une attaque contre autrui : ce sont des Mémoires, c'est un récit; sur moi, comme sur les autres, j'ai dit tout ce que je savais, tout ce que j'ai vu ; je me suis souvenu de cette parole du président de Thou : « Il n'y a de véritables histoires que celles qui ont été écrites par des hommes qui ont été assez sincères pour parler véritablement d'eux-mêmes. »

J'ai donc écrit mes Mémoires, madame, et je vous les envoie : c'est bien à vous qu'ils devaient être adressés : votre amitié me répond de votre indulgence pour eux ; et c'était un devoir pour moi de vous offrir ce petit hommage. Quand vous regarderez ce cahier, vous direz : « C'est là le témoin de la reconnaissance du bon cardinal. » Auprès du commun des hommes, l'œuvre est tout : à vos yeux, l'intention vaudra toujours quelque chose. Mais figurez-vous, je vous prie, mon passé déroulé tout entier devant moi, ces résolutions, ces conseils, ces menées dont j'ai été, rappelés à ma mémoire, remis devant mes yeux, et moi devenu le spectateur de toutes ces choses où j'étais acteur moi-même autrefois ! Quel plaisir je trouve à revivre ainsi ma vie passée ! Mais aussi quel étrange spectacle que le tableau de la vie, quand on ne ressent plus les passions qui l'ont agitée! Se rencontrer soi-même

de sang-froid dans ces circonstances où l'on apportait autrefois tout le feu d'une âme fortement émue ! On est pour soi-même un personnage historique, que l'on considère avec calme, de sens rassis. Ici, on voudrait avoir pris telle résolution, au lieu de telle autre que l'événement a condamnée ; là, c'était ce ressort qu'il fallait toucher plus délicatement : on ne l'a pas assez ménagé, et voilà pourquoi le coup a manqué. Tel jour, vous n'avez pas fait la figure que vous deviez faire, au Palais-Royal ; un peu plus de souplesse, un peu plus d'audace aurait arrangé l'affaire ; ce mot l'a gâtée. D'autres fois, on se retrouve avec plaisir et avec une sorte de reconnaissance ; on voit comme on s'est adroitement tiré d'un mauvais pas, comme on a ramené de son côté la fortune qui changeait ; on rencontre ses adversaires et ses amis ; on rit un peu de la sottise de l'un, on se divertit de l'aventure de l'autre ; mais quel dévouement dans cet autre ! quelle fermeté ! Je vous le disais : on revit toute sa vie, mais avec plus de loisir, en prenant son temps ; on peut s'arrêter, juger, réfléchir. Et puis, on se met à penser aussi qu'on ne songeait guère à l'affaire du salut au milieu de ces grandes affaires : quelle différence entre tout ce bruit et l'obscure retraite d'aujourd'hui ! et quelles actions de grâce ne doit-on point à Dieu pour n'avoir pas compté les jours de notre vie entière par ceux que la politique a occupés !

Non, je ne regrette point ce retour sur mon passé : en vérité j'ai bien des raisons de revenir ainsi sur moi-même. Me voici bientôt sur le déclin de cette colline que nous montons tous ce n'est pas chose si futile, de s'arrêter un peu sur la cime avant que de redescendre. L'âge vient, les souffrances viennent avec l'âge : le temps a bien marché depuis la journée des Barricades, depuis le *Te Deum* pour la victoire de Lens ! Je regarde autour de moi : les héros de la Fronde disparaissent les uns après les autres. Mon tour viendra aussi : à rien ne sert de se le dissimuler. Le cardinal est mort depuis bien des années déjà : où sont maintenant le prince de Conti, le duc de Beaufort, et tant d'autres, adversaires ou amis ? M. de Turenne ne vient-il pas de se faire tuer pour le service du roi ? Quel coup, madame ! Vous me mandez qu'à Paris, la douleur est extrême ; ici, dans notre Lorraine, non loin du théâtre de la catastrophe, jugez du trouble et de l'émotion. J'entends dire que la mort de ce grand capitaine et la retraite de M. le Prince ôtent au roi ses deux bras. On loue la piété, la bonté du maréchal, on exalte son dévouement pour le roi. Que dites-vous de ce dernier trait, et quelle impression pensez-vous qu'il me fasse, quand j'ai entre les mains ces Mémoires où je rencontre si souvent Turenne agissant, combattant avec nous contre le roi?

Mais c'est ainsi que tout a changé. Les uns ne sont plus, les autres se sont réconciliés avec le roi : les moins obstinés, et il en est beaucoup, reparaissent à la cour : le reste est enseveli dans la retraite. M. de la Rochefoucauld est chevalier des ordres du roi, gouverneur du Poitou, et il écrit des maximes : le voilà devenu moraliste. M. de Longueville est bien oublié ; la duchesse est au couvent, mademoiselle de Montpensier aussi ; M. le Prince vient de gagner de nouvelles victoires pour le roi, et maintenant, dans Chantilly, il se plaît à converser avec M. Despréaux et M. Racine : il est l'ami, le protecteur des poëtes qui chantent Louis XIV : reconnaissez-vous là le fier rebelle armé contre la régente et le roi enfant ? Ce fier lion est bien apaisé.

A voir Paris si paisible, la cour si soumise, croirait-on qu'il y a eu une Fronde ? Vous, madame, à qui n'est pas interdit de visiter quelquefois Versailles, n'êtes-vous point surprise, quand vous voyez ce roi qui se promène avec majesté au milieu de ses courtisans respectueusement pressés autour de lui, et qui fait tout trembler d'un seul mouvement de tête, comme un Jupiter olympien, dans ce palais peuplé des statues des dieux et rempli d'humbles adorateurs ; et puis, quand vous comparez cette pompe et cette majesté à la peur de la régente assiégée par Paris entier dans le Palais-Royal, tremblante devant la populace armée et fuyant sa capitale et son palais ? Quel changement ! on devait faire de si grandes choses, amoindrir l'autorité royale, élever la puissance des parlements ! que ne voulait-on pas ? Aujourd'hui, les beaux projets sont évanouis ; la majesté royale a pacifié les plus fougueux ; c'était le temps de leur jeunesse ; c'étaient méfaits du jeune âge : on n'en parle même plus. On a des pensées plus sérieuses : l'âge a éteint le feu des premières années ; on est plus sage, plus modéré, plus rassis. On veut s'avancer à la cour : c'est pour cela maintenant que jouent les ressorts de l'intrigue, c'est pour cela que s'agite l'ambition. Tenir le bougeoir du roi est un suprême honneur. Un mot, un regard de Louis est une faveur insigne.

Ces seigneurs qui chansonnaient le Mazarin applaudissent M. Despréaux récitant au roi sa louangeuse épître sur le passage du Rhin. Pour moi, je suis resté fidèle à ma vie ; je n'ai pas essayé de rien dissimuler ; je l'ai écrite telle que je la connaissais. En racontant ces années où les pensées étaient bien loin d'être celles de maintenant, je n'ai pas voulu habiller ma conduite d'alors à la mode d'aujourd'hui. Mon dessein n'est pas de plaire à la foule ; il eût fallu choisir un autre sujet. C'est pour mes amis que j'écris, c'est pour eux que j'ai tracé ce portrait fidèle. Aussi, est-ce à vous, madame, que je l'envoie tout d'abord. Nous voyons

tous les jours de belles épîtres dédicatoires au roi, aux princes, où les auteurs font force compliments qu'ils ne pensent pas ; mais moi, madame, en vous faisant hommage de ce manuscrit, je puis sincèrement et du fond du cœur vous remercier de votre bienveillance pour moi, et louer ces grâces de l'esprit et cette bonté du cœur qui me font trouver dans votre commerce tant de charme et de consolation.

O. L.

Lycée Bonaparte, 1858.

XXVI

LETTRE DE SŒUR LOUISE DE LA MISÉRICORDE A BOSSUET.

(1675 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Elle a enfin trouvé la paix et le bonheur qu'elle ne connaissait pas. A qui le doit-elle, sinon à celui qui l'aida si patiemment à rompre ses attaches?

Je l'avoue, monseigneur, le monde me tenait par tant de chaînes que le jour même où s'accomplissait le sacrifice, au pied de votre chaire, je sentais encore au dedans de moi de secrètes révoltes.

Et pourtant le passé n'est plus qu'un vain songe; y a-t-il eu jamais une duchesse de la Vallière?

Non, il n'y a plus que sœur Louise de la Miséricorde, la dernière des religieuses, la plus soumise à la règle, la plus heureuse des austérités d'une sainte maison.

Puissiez-vous oublier toutes les lenteurs d'une âme trop éprise d'elle-même, et ne vous souvenir que de l'heureux fruit de votre charité!

DÉVELOPPEMENT.

C'en est fait, mon père, et le sacrifice est accompli. Vous dirai-je que je me trouve tout à fait heureuse? Non : tant que je conserverai la mémoire du passé, le bonheur ne pourra pas exister pour moi, et je ne me sens pas au cœur assez de force pour consentir encore à tout oublier. Mais enfin, j'ai retrouvé le calme et la paix, qu'autrefois, au pied même des autels, je n'avais pu connaître. Mon âme est comme inondée de joie au milieu de la tranquillité et de la solitude qui règnent dans cette maison de Dieu. J'éprouve cette sérénité et ce contentement intérieur, qui suivent les longues luttes et les fortes secousses que le cœur a subies sans céder sous l'effort. Me voilà rendue à Dieu et à moi-même ! Auparavant je ne m'appartenais pas ; j'étais tout au monde et à ses misérables séductions. Mais à qui dois-je ce triomphe ? Qui dois-je remercier de cette victoire ? O mon père, me sera-t-il jamais permis de l'oublier ? C'est vous qui le premier avez eu pitié de ma fai-

blesse et m'avez ouvert les yeux sur mes désordres, vous que le Seigneur avait sans doute envoyé sur mon chemin pour tirer la pécheresse de l'abîme et la ramener dans les voies du ciel ! Dans mes jours de tristesse et de découragement, quand je me sentais l'âme malade et défaillante, que de fois j'implorai votre secours ! que de fois je vous appelai à mon aide pour briser des attaches que je n'avais pas la force de rompre moi-même ! Mon espérance n'a pas été vaine, ô mon père, et vous êtes venu ; vous avez raffermi mes résolutions chancelantes, et après m'avoir recueillie du naufrage, vous m'avez montré le port où je trouverais la foi et le soulagement à mes maux. Aussi quelles paroles pourront jamais vous exprimer ma reconnaissance ! Et quelles prières ne dois-je pas au ciel pour qu'il vous récompense d'un aussi grand bienfait !

Quand je jette un regard sur le passé, et que je revois cette vie pleine d'offenses au Seigneur, je me sens toute transie d'horreur et d'effroi, je recule devant ma propre honte et je ne puis comprendre mon long attachement à tant de misères. Et pourtant, comme je fus lente à rompre le charme qui me retenait encore ! comme j'hésitai à fuir mon malheur et ma perte ! Comme je luttai pour obéir à la loi de Dieu qui m'appelait au salut ! Ah ! c'est que je tenais par tant de liens à tous ces plaisirs terrestres, je m'étais plu si longtemps à resserrer ma chaîne, que le jour de la séparation fut pour moi plein de douleur, et que mon cœur saigna quand il fallut dire adieu à mes souvenirs et à toutes mes illusions ! En vain je me disais : courage ; voici la délivrance ; en vain je me rappelais six années pleines de déchirements, de remords et d'angoisses ; ma misère avait fini par me devenir chère, et chère aussi la souffrance que j'avais si longtemps supportée sans me plaindre. Bien souvent j'ai versé des larmes en secret, bien souvent je me suis reproché ma lâcheté, et j'ai demandé à Dieu de mettre un terme à mes incertitudes ; et toutefois, dès qu'un rayon d'espoir se glissait dans mon âme, mes pleurs étaient vite essuyés, et de nouveau je retombais sous le charme et caressais de menteuses espérances. Ici même, mon père, oserai-je bien vous l'avouer, ici même, dans cette chapelle, quand votre voix m'exhortait au détachement des choses de la terre et me prêchait la résignation et l'oubli, ici même, je sentis en moi de secrètes révoltes, et je dus faire un douloureux effort pour m'arracher aux souvenirs qui revenaient en foule m'assiéger et empêchaient la grâce de pénétrer en moi. Maintenant je me sens toute renouvelée par cette grâce bienfaisante ; j'abjure mes erreurs, et si je me souviens encore de mes souf-

frances, c'est pour les offrir au Seigneur, comme une expiation des fautes qui les ont précédées.

Souvent, dans ma cellule, au pied de mon crucifix, je reste plongée dans de longues extases, et ma pensée, franchissant les dix années qui viennent de s'écouler, se reporte aux jours heureux de mon enfance, quand, jeune fille, je ne connaissais pas encore le monde et les orages. Il me semble qu'un songe est venu passer devant mes yeux; j'entrevois, comme dans un rêve, des fêtes, des réjouissances, les splendeurs d'une cour royale. Je voudrais dissiper ces images qui m'obsèdent, j'aspire au réveil et à la réalité, mais la réalité pour moi est plus triste encore que tous les songes. Fut-il jamais une duchesse de la Vallière? Est-il vrai qu'elle ait abandonné les charmes d'une vie douce, innocente et paisible, pour suivre dans le tourbillon des plaisirs je ne sais quelle image, une vaine ombre qui de loin fascinait ses regards? O mon père, Dieu me pardonnera-t-il mon égarement? Daignera-t-il abaisser jusqu'à moi sa miséricorde? M'aidera-t-il à me retrouver au milieu de ces apparitions qui troublent ma pensée et confondent mon esprit?

Non! il n'y a plus de duchesse de la Vallière! Honneurs, dignités, richesses, j'ai tout quitté sans regret, et j'ai résolu de faire oublier ce nom même qui ne servait qu'à me désigner aux mépris du monde. J'ai revêtu l'habit des recluses, et ne suis plus pour tout ce qui m'entoure que sœur Louise de la Miséricorde. Ces bonnes sœurs m'accablent de prévenances; toutes m'ont déjà donné leur affection, heureuse si je puis un peu me rendre digne de leur estime! Je rougis, moi pécheresse, d'être confondue au milieu de ces saintes filles, dont toute la vie s'est passée en bonnes œuvres, et leur humilité fait honte à mon orgueil. Aussi, saurai-je reprendre ici le rang qui m'est dû; je ne serai que la dernière des religieuses et la plus soumise aux règles de cette sainte maison. Je m'estime bien heureuse de pouvoir ainsi racheter un peu le mal que j'ai commis et réparer le scandale que j'ai donné au monde. Les rigueurs d'une discipline toute nouvelle pour moi, n'ont rien qui me rebute ou m'effraye. Je me plais aux exercices réguliers et monotones du couvent, et dans le contentement de moi-même j'ai retrouvé presque de la gaîté. J'aime à sentir mon corps mortifié et vaincu par les austérités auxquelles je le soumets, et mon âme épurée plus libre de s'élancer à Dieu. J'aime ces privations volontaires que je m'impose, et je les trouve bien douces auprès des souffrances que mon âme endurait autrefois. J'aime enfin cet air de piété et de sainteté qu'on respire partout ici; j'aime les chants solennels dont nous faisons

retentir à matines notre chapelle silencieuse; en un mot, j'accomplis tous mes devoirs avec joie et félicité, et, loin d'expier ici des fautes trop nombreuses, il semble que j'ai échappé au martyre pour trouver enfin la paix et la récompense promises aux élus.

Puisse maintenant le monde oublier les exemples pervers que je lui ai si longtemps donnés! Puisse-t-il me pardonner mes scandales et se montrer touché de mon repentir! Puissiez-vous, ô mon père, ne plus vous souvenir vous-même des lenteurs d'une âme trop éprise d'elle-même, et ne considérer que l'heureux fruit de votre charité! Si j'avais connu le soulagement qui m'attendait dans cette retraite, comme j'aurais hâté ma conversion! Comme j'aurais prêté plus tôt une oreille obéissante à vos instructions! Comme j'aurais brisé les liens douloureux qui me retenaient encore, pour trouver ma guérison dans la solitude et la paix du cœur! Mon père, bien que j'aie fait preuve jusqu'à ce jour de beaucoup de tiédeur et de faiblesse, bien que j'aie dû souvent décourager votre patience et vos efforts, daignez, je vous prie, ne pas m'abandonner; continuez-moi vos saintes leçons, soutenez une âme malade et peu affermie et ne me retirez pas tout à fait votre appui, de peur que je ne défaille de nouveau et ne retombe dans le péché! Vous seul, savez m'inspirer la confiance et la force, vous seul me pénétrer du feu divin qui vous enflamme, et me montrer de plus près le Dieu plein de miséricorde, que je n'oserais envisager, tant je crains de l'avoir offensé par mes désordres! A. G.

Lycée Louis-le-Grand, 1867.

XXVII

MADAME DE MONTESPAN A UNE DE SES AMIES.

(1680 ans après J. C.)

MATIÈRE.

La cour est toujours brillante; mais les rentiers murmurent de l'arrêt qui les a frappés.

Elle va raconter à leur sujet un trait qui fait honneur aux sentiments de Despréaux.

Il est venu la supplier pour le grand Corneille, que les intrigues de ses ennemis avaient privé de sa pension.

L'État est obéré; mais l'auteur du *Cid* n'est pas un rentier ordinaire.

Le sort de Corneille intéresse l'honneur du roi et de la France.

Lui-même sacrifiera volontiers sa pension, si Corneille recouvre la sienne.

Touchée de l'émotion du solliciteur, elle a obtenu du roi que le poëte conservât ses bienfaits.

DÉVELOPPEMENT.

Vous me demandez, mon amie, des nouvelles de la cour; je ne vous apprendrai rien de nouveau en vous disant qu'elle est toujours brillante; seulement la joie publique est un peu altérée par les plaintes et les murmures de ces pauvres rentiers qui, comme vous pouvez bien vous l'imaginer, ne sont pas plus contents à Fontainebleau qu'ils ne le sont à Versailles. Cette manière de libérer l'État aux dépens des particuliers trouve ici bien des censeurs. Mais, puisque nous voilà sur ce sujet, il faut que je vous raconte un trait de Despréaux, qui fait honneur à son caractère. Ses satires lui ont donné généralement dans le monde la réputation d'un méchant homme, mais la conversation que j'ai eue avec lui a suffi pour me prouver que son cœur est bon, et que l'esprit seul en lui est impitoyable.

Hier il entre chez moi avec précipitation; il était tout troublé, tout essoufflé : « Qu'avez-vous, lui dis-je ? vous voilà *plus pâle qu'un rentier à l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier !* — Madame, me répond-il d'un ton ému, c'est aussi ce qui m'amène auprès de vous. On ne m'a rien ôté, j'en conviens; et ce n'est pas pour moi que je viens me plaindre, mais pour un homme qui vaut mieux que moi. M. Corneille avait reçu une pension qui lui permettait de continuer ses glorieux travaux; eh bien ! ce grand homme vient de se voir enlever par les sourdes manœuvres de ses ennemis les bienfaits que lui avait accordés Sa Majesté. Cette injustice n'est point connue du roi, car il ne l'aurait pas permise; non, il n'aurait jamais consenti à reprendre ce qu'il a donné à un si grand écrivain. Je vous en prie donc, madame, pour l'honneur des lettres, pour votre gloire, pour celle du roi, ne souffrez pas qu'il ignore plus longtemps une telle indignité qui se commet sous son nom. »

J'essayai en vain de lui représenter que l'État, obéré par de longues guerres et par la dilapidation des finances, ne pouvait plus suffire à tant de dettes, et que Corneille d'ailleurs n'était pas le seul rentier qui eût perdu sa pension.

« M. Corneille, reprit-il vivement, est-il un rentier ordinaire? Ne devrait-il pas être hors de ligne pour la fortune, comme il l'est pour le génie, sous un prince si juste et si éclairé? Hélas ! il ne soupire point après la richesse, ce ne sont pas là les prétentions d'un poëte; mais le laissera-t-on mourir de faim et de misère, après avoir illustré par ses écrits immortels la France, et, je ne crains pas de le dire, le siècle de Louis XIV ? Que dirait la postérité, si le siècle des talents montrait une telle ingratitude

envers le patriarche de la littérature française, tandis que moi, qui suis à peine connu par quelques satires, les grâces et les bienfaits seraient venus me chercher? Non, je vous en conjure pour la gloire du roi, faites-moi retrancher ma pension plutôt qu'à un auteur qui la mérite mieux que moi ; je me consolerai plus facilement de n'en avoir point, que de voir un homme tel que M. Corneille dépouillé de la sienne. »

A ces mots, je l'ai vu verser quelques larmes, ce satirique qu'on dit si méchant. Je ne sais si vous serez de mon sentiment ; mais, quoique rien ne soit si beau que ses poésies, je trouve cette action encore plus belle. Aussi je suis allé sur-le-champ trouver le roi, et j'ai bientôt rapporté une nouvelle favorable. Vous ne sauriez croire quelle a été la joie de Despréaux ; on a eu raison de dire qu'il n'était cruel qu'en vers. G. C.

Collége royal de Saint-Louis, 1821.

XXVIII

LETTRE D'UN PROTESTANT AU CHANCELIER LE TELLIER, A L'OCCASION DE LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES.

(1685 ans après J. C.)

Cette lettre a été faite sans autre matière que cette indication.

DÉVELOPPEMENT.

Veuillez, monsieur, poursuivre jusqu'au bout la lecture de cette lettre : elle vous paraîtra sans doute un peu longue ; mais vous reconnaîtrez facilement, je pense, que c'est votre faute et non la mienne. Je vais, si vous le permettez, reprendre les choses d'un peu haut. Si je ne me trompe, monsieur, lorsque Sa Majesté vous fit l'honneur de vous appeler dans ses conseils, votre première idée fut de profiter de l'autorité que le souverain remettait entre vos mains, et de la confiance qu'il daignait vous accorder, pour ramener au sein de l'Église ceux de ses sujets que l'erreur en tenait éloignés, et d'attirer par là sur la France, et en particulier sur Sa Majesté et sur vous, les bénédictions du Seigneur. Tout en servant la cause de Dieu, vous n'oubliiez pas sans doute les intérêts du roi ; vous comptiez que chaque conversion lui vaudrait un sujet fidèle ; car vous ne paraissez pas croire que le roi puisse en trouver ailleurs que parmi les catholiques. J'ose croire que vous vous abusez un peu sur ce point, monsieur ; mais nous

y reviendrons tout à l'heure. Souffrez que j'examine d'abord avec vous quels sont les moyens que vous avez cru devoir employer pour mener à fin de si louables projets. L'argent d'abord, je pense ; l'argent, monsieur, a opéré de grands miracles : je doute qu'il ait jamais fait une véritable conversion. Mais, me direz-vous, il n'était pas nécessaire que les premières conversions fussent sincères, pouvu qu'on les crût telles. Le bon exemple une fois donné, on le suit, et, de proche en proche, la vérité se propage et l'erreur s'enfuit. Voilà qui allait bien, monsieur, mais vous y avez mis bon ordre. La vérité ne se répandait pas assez vite, à votre avis, à l'aide de l'argent ; vous lui avez adjoint d'autres auxiliaires.

Vous avez trompé le roi : lorsque vous aviez à peine acheté l'abjuration de quelques pauvres gens que la faim et la misère mettaient à votre merci, vous avez fait croire à Sa Majesté que ses bienfaits et ses missionnaires avaient ramené toutes les âmes à la vérité, et qu'il ne restait plus en dehors de l'Église que quelques hommes endurcis dans le mal, ennemis du trône et de l'État, des rebelles enfin, qu'il fallait réduire par un acte d'autorité.

Cependant, monsieur, vous saviez fort bien que rien n'était plus faux ; vous saviez que la France comptait encore un grand nombre de protestants sérieusement attachés à leur religion, et dont l'argent, pas plus que la force, ne pouvait décider l'abjuration ; vous saviez que le roi et l'État n'avaient rien à redouter d'eux. Autour de vous, en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, vous voyiez ces sectes, si turbulentes et si acharnées l'une contre l'autre au siècle passé, vivre en paix dans les mêmes villes ; l'Alsace vous était une preuve que le roi pouvait être aussi bien servi par les protestants que par les catholiques ; et, d'ailleurs, l'expérience du passé ne devait-elle pas vous faire souvenir que les hommes s'attachent à leur religion, à mesure qu'ils souffrent davantage pour elle ? Le plus simple bon sens ne vous disait-il pas que le moyen le plus sûr d'éloigner ces hommes de la religion à laquelle vous vouliez les ramener, c'était de les persécuter en son nom ? Et cette religion même ne vous défend-elle pas expressément les mesures violentes et injustes par lesquelles vous vous flattiez d'assurer son triomphe ? Se tromper en politique aussi lourdement que vous l'avez fait, monsieur, c'est presque un crime pour un homme dont les erreurs peuvent compromettre le sort d'un grand nombre de ses semblables ; mais trahir à la fois son roi, la justice et la religion, c'est là un crime que rien ne pourra pallier aux yeux des hommes, et dont vous aurez un jour à répondre devant Dieu. Il vous demandera compte des exécu-

tions et des violences de vos soldats, des souffrances de plusieurs milliers de familles innocentes que vous avez réduites au désespoir, et dont les gémissements se sont élevés jusqu'à lui. Il vous demandera compte de votre barbare endurcissement, à la vue des maux que vous aviez causés.

Où donc étiez-vous, monsieur, pendant que vos soldats mettaient au pillage les provinces du roi, portant partout avec eux les horreurs de la guerre, dépouillant les châteaux et les cabanes, torturant les hommes, déshonorant nos femmes et nos filles? car, pour ramener les sujets du roi à la religion véritable, vous aviez donné à vos émissaires toute licence, excepté celle de tuer.

Cependant, un prompt repentir pouvait encore expier votre fatale erreur, et en arrêter les déplorables effets; vous pouviez dessiller les yeux du roi, lui montrer l'inutilité et les suites cruelles des mesures que vous lui aviez fait prendre; mais vous avez redouté sa juste colère, sans songer que chaque jour, chaque heure amassait sur votre tête la colère céleste; vous avez continué de tromper un prince malheureusement trop faible et trop confiant: vous l'avez entouré d'indignes conseillers qui ont égaré sa conscience, et qui lui ont fait voir dans cette persécution, dont ils lui cachaient les excès, une expiation de ses faiblesses. C'est ainsi que vous lui avez arraché la révocation d'un édit qui assurait la paix du royaume, et, bientôt après, ces lois barbares qui violent à la fois les premiers droits des hommes et tous les sentiments d'humanité, ces lois contre lesquelles la nature réclame avec tant de force, qu'à peine vos soldats ont-ils pu les faire exécuter. Quelle aveugle rage vous a donc poussé à faire haïr à plus d'un million d'hommes un nom auquel protestants et catholiques, Français et étrangers avaient joint jusqu'ici celui de Grand? Arracher des parents des bras de leurs parents pour les convertir, monsieur, c'est là une idée qui ne peut entrer que dans la tête d'un fou ou d'un homme sans cœur et sans pitié! Chez un peuple barbare, une pareille cruauté pourrait à peine se concevoir; mais, qu'elle ait été conçue et ordonnée au milieu d'une cour polie et dévote, c'est le comble de la honte, c'est une flétrissure qu'aucune gloire ne peut effacer. Quel spectacle digne à la fois de mépris et de pitié, qu'un roi dont on vante la justice et la clémence au milieu des cris de ses sujets innocents expirant sur la roue et sur les bûchers! C'est vous, monsieur, qui donnez à l'Europe ce triste spectacle. Pour échapper aux insultes, aux outrages qu'on leur prépare, pour conserver leurs enfants qu'on veut arracher de leurs bras, ces malheureux vont chercher une patrie moins cruelle : on fait garder les frontières, et les fugitifs

que l'on arrête vont remplir les bagnes et les cachots ! Et que ferez-vous donc de ces malheureux affermis dans leur croyance par les tourments qu'ils endurent pour elle ? Retiendrez-vous aux galères des gens de loi, des femmes, des vieillards infirmes ? Pensez-vous arrêter les fugitifs par la crainte des châtiments et des supplices ? Vous exilez leurs ministres ; mais ne voyez-vous pas que le troupeau suivra ses pasteurs ? Ne voyez-vous pas l'Europe entière, envieuse de Louis XIV, tendre les bras à ces troupes fugitives ? Croyez-vous que tant de cœurs ulcérés, que tant d'imaginations échauffées, exaltées par l'idée du martyre, ne s'exposeront pas à tout pour échapper aux horreurs de la persécution, pour aller publier chez les étrangers la gloire de leur exil et votre honte ? Combien d'hommes éclairés, combien d'artisans habiles, combien d'officiers distingués, de braves soldats ont déjà porté chez les ennemis de la France leurs lumières, leurs richesses, leurs bras et leur courage ! Vous avez prononcé la peine de mort contre les protestants qui s'assembleraient pour l'exercice de leur culte, et partout ils se réunissent ; contre les ministres qui rentreraient dans le royaume, et ils reviennent de tous côtés ! Voulez-vous donc couvrir la France d'échafauds et de bûchers ? Monsieur, vous pouvez tout sur l'esprit du roi ; si vous avez encore quelque sentiment d'humanité et quelque crainte de la justice de Dieu, vous savez ce qui vous reste à faire. Il n'est point de crime si grand qui ne puisse être expié par un profond repentir.

C.

Collége royal de Louis-le-Grand.

XXIX

FÉNELON A LOUIS XIV, APRÈS LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES

(1686 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Il manifeste dès l'abord le plus sincère attachement à la foi catholique. Aucun des moyens de douceur ne doit être négligé pour ramener les réformés dans le sein de l'Église; mais le roi ne doit pas oublier que la charité est la première vertu du chrétien.

Les réformés, pour être hérétiques, n'en sont pas moins des hommes; il faut les traiter en frères.

Peinture énergique des excès qui se commettent dans quelques parties de la France.

Fénelon supposera que le roi les ignore ; autrement, voudrait-il compromettre par de tels ordres la prospérité de son royaume et le salut de son âme ?

Il engagera Louis XIV à songer que la violence et les dragons ne feront que des hypocrites, et à se garder des conseils dictés par quelques haines personnelles, et aussi contraires à l'intérêt de la France qu'au véritable esprit de l'Évangile.

DÉVELOPPEMENT.

Au milieu du bruit de vos prospérités qui couvre le cri de votre peuple et l'empêche de parvenir jusqu'à vos oreilles, pardonnez-moi, sire, d'élever la voix en faveur d'hommes égarés, mais qui n'en sont pas moins vos sujets et vos frères : c'est assez vous faire entendre que je parle des malheureux partisans de la religion réformée. Je ne prétends point, sire, me faire le censeur de vos ministres et le défenseur d'une hérésie qui a fait tant de mal à la France et à la religion. Prêtre de l'Église catholique, je serais prêt, avec la grâce de Dieu, à verser mon sang pour elle, comme je lui ai consacré toute ma vie et toutes mes affections ; mille fois mon cœur a saigné en voyant tant de chrétiens renier l'Église de Dieu et se perdre dans les voies de l'erreur ; mille fois j'ai demandé à Dieu d'éclairer ces âmes, et de leur ouvrir les yeux sur leurs véritables intérêts ; mais je n'ai jamais songé que la violence pût être un moyen de conversion.

Dieu me préserve, sire, de rien dire que l'on puisse attribuer à un esprit chagrin ou peu respectueux ! Si une telle parole m'échappait, je la désavoue d'avance, ma main l'aura tracée, mais mon cœur n'y sera pour rien ; et pourtant, sire, dussent mes paroles m'attirer votre mécontentement, j'aimerais mieux vous déplaire par ma sincérité que vous trahir par mon silence. Comme sujet et comme ministre de Dieu, je désire avant tout le salut de votre âme et la grandeur de votre royaume, et c'est par attachement pour l'un et pour l'autre que je vous supplie de faire attention à mes paroles ; c'est parce que je désire le salut de votre âme et la grandeur de votre royaume, que j'ose le dire en présence de Dieu qui m'entend et qui vous jugera : la conduite qu'on vous a fait tenir envers les réformés n'est ni celle d'un chrétien ni celle d'un roi.

La première vertu d'un chrétien est la charité envers Dieu d'abord, puis envers ses frères : et les réformés n'ont pas cessé d'être hommes, pour être égarés et aveuglés par l'erreur. Quand l'Évangile a ordonné la charité, il n'a pas dit : « Les vrais fidèles seront vos amis, et les hérétiques seront vos ennemis ; » il a dit : « Aimez-vous les uns les autres ; » et nulle part je n'y ai lu de commandement qui ordonnât la persécution. Le premier devoir d'un roi est de protéger ses sujets contre l'injustice, et, je vous le demande, sire, est-ce protéger vos sujets que de les livrer aux

maux les plus effroyables et de détourner la tête pour ne pas voir leur misère et n'en être pas touché ? Non, non, sire, ce n'est pas ainsi qu'on ramène des âmes à Dieu ; la douceur et la persuasion attirent les esprits et les convertissent ; avec la force, on ne fait que des martyrs ou des hypocrites, et on donne à une mauvaise cause la gloire de la persécution.

Pourquoi, sire, au lieu de leur imposer la foi catholique, ne pas leur envoyer des missionnaires qui leur annonceraient la vérité, qui leur ouvriraient les yeux, qui les ramèneraient à l'Église comme par la main, sans rudesse et sans violence ? Manquerait-on d'ouvriers pour travailler à une aussi belle tâche ? Pour moi, sire, le jour où l'Église appellerait ses enfants à une telle entreprise, je lui dirais « : Me voici ; tout indigne que je suis du saint ministère, j'espère que Dieu mettra la vérité dans ma bouche et la persuasion sur mes lèvres ; j'irai, je prêcherai la parole de Dieu par les villes et par les campagnes ; je prierai, je supplierai mes frères égarés d'abjurer leurs erreurs et de sauver leurs âmes. » Mais prétendre les sauver malgré eux, les convertir par force, je ne crois pas que ce soit le devoir d'un prêtre, et je ne puis me persuader que ce soit celui d'un roi.

Sire, votre aïeul Henri IV, que la France pleura si longtemps, et que vous lui aviez presque fait oublier, votre aïeul Henri IV disait : « S'en prendre à mon peuple, c'est s'en prendre à moi. » Renierez-vous ces nobles paroles, qui sont pour vous comme un héritage de famille et la devise de tous les bons rois ? et si vous les acceptez, que d'offenses vous aurez à pardonner à ceux qui, au nom de la religion et de votre justice royale, maltraitent votre peuple et oppriment vos sujets ! Au milieu des applaudissements de votre cour, n'entendez-vous pas les cris de ces malheureux arrachés à leur patrie ? n'entendez-vous pas la voix de deux millions d'hommes qui demandent justice et qui ne l'obtiendront que par Votre Majesté ? Si vous pouviez contempler de vos yeux l'état des malheureuses provinces où ont passé les prétendus messagers de votre justice, vous seriez touché, sire ; car Dieu vous a donné un cœur bon et généreux, et la flatterie n'a pu gâter en vous les dons du ciel. En Dauphiné, on ne voit que des villages déserts, des châteaux dévastés, des ruines, des larmes et de la misère : et pourquoi ? Est-ce que la guerre a passé sur cette province avec toutes ses fureurs ? Non, l'Europe nous respecte et vous admire ; nos frontières sont gardées par la terreur seule de votre nom. Les auteurs de ces ravages sont des Français ; ce sont vos sujets, les compatriotes, les parents de ces mêmes hommes à qui on demande compte de leur erreur comme d'un crime. A Lyon, des

milliers d'ouvriers ont quitté leurs travaux et leurs ateliers; ils s'exilent pour éviter la persécution et où iront-ils? Ils iront porter en Allemagne et en Angleterre le commerce et l'argent de notre pays; ils iront dire au monde comment on entend en France la justice et les préceptes de l'Évangile ! Savez-vous encore, sire, que, dans le Dauphiné, on pille les châteaux comme en temps de guerre? Savez-vous que, dans les Cévennes, on traque les réformés jusque dans les cavernes et les rochers? Non, sire, je ne puis le croire, vous ne le savez pas; jamais vous n'auriez commandé de proscrire vos sujets; jamais vous n'auriez apposé votre sceau royal à des ordres qui déshonoreraient la religion et la majesté du trône. On vous trompe, on vous cache la vérité, on élève des barrières entre le roi et ses sujets, entre le père et ses enfants; on vous étourdit de louanges, on vous enivre d'encens, et pendant ce temps vos peuples souffrent; ces malheureux qu'on arrache à leurs familles et à leur patrie, ils vous implorent, ils n'espèrent qu'en vous, et vous ne le savez pas. Et savez-vous aussi, sire, comment on s'y prend pour se débarrasser des plaintes de ces malheureux? on leur envoie des dragons qui traitent les réformés en ennemis, et leurs propriétés en provinces conquises : on les livre à une soldatesque effrénée qui les fait catholiques à coups de sabre et le pistolet sur la gorge! O mon Dieu, quels missionnaires pour aller annoncer votre loi à ces âmes égarées ! quels ministres pour aller porter à ces enfants prodigues de l'Église la parole du Dieu de paix! Était-ce donc par le fer et par la flamme que les apôtres faisaient des chrétiens? Sire, ils auront un terrible compte à rendre, ceux qui vous cachent de tels excès, ceux qui mêlent à la religion les haines et les vengeances de la politique humaine, et qui tournent ainsi en dérision ce qu'ils prétendent forcer les autres à respecter.

Ils auront à répondre pour ces hommes qui ont la religion sur les lèvres et qui gardent l'hérésie dans le cœur; pour ces faux convertis, plus détestables aux yeux de Dieu que les hérétiques eux-mêmes; pour ces malheureux, qui prêteront leurs corps aux cérémonies et aux pratiques de la religion, mais qui n'en laisseront rien entrer dans leur âme, et qui, au sortir de l'église, où la crainte les aura conduits, iront entretenir dans le silence leur haine contre la religion catholique.

Pardonnez-moi, sire, ces terribles vérités; mais il est de mon devoir comme prêtre, de ne rien dissimuler et de ne rien affaiblir; mais, sire, je vous en supplie comme votre sujet, songez à ce que dira l'Europe et la postérité: songez à la joie que vous causerez à vos ennemis en appauvrissant votre royaume. Soyez

chrétien, sire, soyez, juste, pardonnez à vos malheureux sujets une erreur qu'ils ont sucée avec le lait et que la violence étouffera peut-être, mais n'arrachera jamais ; gardez-vous surtout de conseils perfides et intéressés, et ne consultez que votre cœur pour décider dans une affaire aussi importante; je suis persuadé qu'il vous en parlera comme je le fais, car je parle selon ma conscience et selon la religion. E. P.

Lycée Napoléon, 1852.

XXX

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE A LA DUCHESSE DE SAVOIE, SA MÈRE, QUELQUE TEMPS APRÈS SON ARRIVÉE A LA COUR DE FRANCE.

(1697 ans après J. C.)

MATIÈRE.

La duchesse de Savoie, très au fait, ainsi que son mari, de l'intérieur de la cour de France, avait recommandé à sa fille, comme un point essentiel, de faire tous ses efforts pour obtenir l'amitié de Mme de Maintenon, et elle avait instamment prié celle-ci, dans ses lettres, d'appliquer à la jeune princesse ses grands talents pour l'éducation. Dès le premier jour de son arrivée à Versailles, on s'aperçut que la duchesse de Bourgogne avait profité des leçons de sa mère. Son air aisé, sa politesse, ses grâces enchantèrent toute la cour. Possédant le don de plaire au suprême degré, elle en faisait usage avec les personnes les plus inutiles et les plus médiocres; mais elle n'épargna rien surtout pour gagner Mme de Maintenon, et le roi par elle. Gaie, vive, légère, en même temps fort adroite, et capable de vues suivies, elle sacrifia jusqu'à sa santé, et ne négligea pas les plus petites choses pour s'assurer leur affection. Son application à cet égard ne se démentit jamais un seul instant; elle l'accompagnait de toute la discrétion que lui donnait la connaissance qu'elle eut bientôt acquise de leurs caractères et de leurs humeurs; de cette manière, elle parvint à prendre insensiblement avec eux un ton de familiarité dont aucun des enfants du roi, pas même ses légitimés les plus chers, n'avait le privilége. En public, sérieuse, mesurée, respectueuse avec le roi, timide, bienséante avec Mme de Maintenon, qu'elle appelait sa tante; en particulier, causant, sautant, voltigeant sans cesse autour d'eux. Elle seule avait le secret de donner au vieux monarque des distractions agréables et de lui faire oublier ses chagrins. Il en était venu au point de ne pouvoir plus se passer d'elle. Son mari en était éperdument amoureux. Attentive à lui plaire autant qu'au roi lui-même, elle prenait l'intérêt le plus vif à sa grandeur personnelle et à sa gloire.

Elle mourut presque subitement, au mois de février 1712. « Avec elle, dit Saint-Simon, s'éclipsèrent joie, plaisirs, amusements même, et toute espèce de grâces; si la cour subsista encore, ce ne fut que pour languir. »

DÉVELOPPEMENT.

Madame et bien-aimée mère,

Je vous remercie d'abord des bons conseils que vous m'avez donnés avant mon départ; ils ne m'ont pas été inutiles, et chaque

jour je les apprécie davantage. C'est un étrange pays que la cour de France, et si je ne l'avais un peu connu d'avance, je courrais grand risque de m'y égarer ; heureusement vous m'avez mise à même d'y faire assez honnête figure. Vous dire de quelles prévenances, de quels égards, de quels honneurs j'ai été entourée durant mon voyage, cela serait trop long. J'en devenais très-fière et presque arrogante, quand je me mis à penser que c'était à mon titre et non pas à moi que s'adressaient ces hommages ; la réflexion me fut salutaire, je ris de ma vanité, et me voilà redevenue simple et bonne. A mon arrivée, grand accueil, grande cérémonie, toute la cour réunie à Versailles pour me recevoir. Quel éclat ! quelle splendeur ! mes yeux étaient comme éblouis de ce spectacle. Il le faut confesser et mettre de côté l'amour-propre, Versailles est autrement magnifique que notre château de Savoie. Pour moi, j'étais émerveillée. Le roi daigna venir à ma rencontre et me présenter lui-même. Tous les yeux étaient fixés sur moi ; cela me troublait ; cependant je me rassurai de mon mieux et répondis le moins sottement possible à ses paroles bienveillantes. Alors, tous de s'empresser et de m'entourer ; jugez, ma bonne mère, du déluge de compliments, de félicitations, de flatteries qu'il me fallut essuyer : jusqu'ici j'avais manqué à la cour ! Versailles allait emprunter un nouvel éclat de ma présence ! et mille autres faussetés de ce genre. Ils mentaient tous, je le savais bien : je leur répondis comme s'ils eussent dit la vérité. Le soir, grande réunion : je suis dans les honneurs, à quelques pas du roi. Il me dit quelques mots, puis demeure silencieux, toute la cour l'imite, personne ne souffle. Cela dure assez longtemps, jusqu'à ce qu'il souhaite le bonsoir et se retire. On se rapproche de nouveau de moi. Toutes les dames se disputent l'honneur de m'entretrenir ; une d'elles les devance, une grande femme sèche et maigre, les dents jaunes et riant niais : « L'agréable séjour que Versailles ! me dit-elle, il n'y a qu'à la cour qu'on trouve l'esprit et le bon ton ; lorsqu'on en sort, tout paraît triste et maussade. — Je n'en doute point, lui dis-je ; mais toutes les réunions ressemblent-elles à celle-ci ? — Assurément; hors de là il n'y a point de plaisir ; aussi n'y manqué-je jamais, surtout depuis que j'ai le tabouret. » Voyez, ma bonne mère, l'agréable horizon ! avoir toujours sous les yeux la tristesse et la contrainte, moi si joyeuse et qui aime tant la gaieté ! En apprenant cela, j'avais envie de pleurer, et pourtant il me fallut sourire à tout venant et trouver pour tous un mot agréable. Le lendemain, à l'heure de la messe, je vois la chapelle encombrée de courtisans, les femmes étaient en toilette de bal pour venir

dans la maison du Seigneur : je m'en étonne, on m'apprend que c'est l'usage. Regardant cette foule recueillie : « Voilà, me disais-je, des gens bien pleins de religion, » et j'en étais touchée. Le jour suivant, le roi avait annoncé qu'il ne pourrait aller à la chapelle ; je m'y rends, je la trouve vide. Je le compris, on y vient pour le prince bien plus que pour Dieu. C'est là de la dévotion calculée et bien entendue : on fait sa cour au roi, et, par occasion, on travaille à son salut, ce qui ne peut jamais nuire; double profit.

Oui, ma bonne mère, dévotion étroite et mesquine, piété apparente et hypocrite, tel est le caractère de la cour ; et, je vous le dis bien bas, elle le doit à Mme de Maintenon et au roi lui-même. Mais Dieu me garde de vouloir la réformer là-dessus ! elle a assez de prêtres, confesseurs et directeurs qui sont payés pour cela, sans que j'en prenne souci, et qui n'en font rien, peut-être de peur de se réformer eux-mêmes. Ce que je désire, c'est qu'elle soit moins triste et qu'elle retrouve un peu de gaieté et de vie, je voudrais que l'on s'y confessât un peu moins et que l'on s'amusât un peu plus. Du reste, je ne me plains pas trop, la chose est en bon chemin, et j'ai déjà fait des merveilles. Qui a vu la cour à mon arrivée et la verrait maintenant ne pourrait la reconnaître. On y cause et l'on y rit à peu près comme ailleurs : nous avons le divertissement de la comédie, les opéras de M. Quinault, où se trouvent les choses les plus galantes du monde, et que j'aime fort, en dépit de Despréaux, un excellent homme, qui passe son temps à dire du mal de tout le monde. Tout est changé présentement ; les marquis deviennent plus polis, les jeunes femmes moins prétentieuses, les vieilles moins roides, et le P. Lachaise lui-même a pris un air badin. Voilà mon ouvrage, ma mère ; et je le dis avec quelque vanité, car il m'a coûté assez de travail. Être toujours attentive à plaire, à ménager les amours-propres, à exciter les esprits, à réveiller la conversation ; inspirer à des gens tristes l'amour de la gaieté et des plaisirs et avoir toujours de l'esprit, cela est bien fatigant. Et puis, parlez de joie et de plaisir, après qu'un prédicateur vient de s'écrier : Malheur à vous qui riez ! après qu'il a ordonné de passer la vie dans les peines et dans l'affliction, comme si Dieu mettait l'homme au monde pour qu'il y soit malheureux ! Ah ! les prédicateurs ont fait du tort à mes doctrines plus douces et plus consolantes ; cependant, à moi le champ de bataille.

Et cela, grâce à vous, ma mère ; car, pour vous obéir, je me suis efforcée surtout de plaire au roi et à Mme de Maintenon. Là était le secret. La cour était ennuyée parce que le roi s'ennuyait; avec la gaieté du roi devait renaître la gaieté de la cour, et c'est

là ce qui arrive aujourd'hui. Pour Mme de Maintenon, il a été facile de lui plaire, et plus que je n'avais pensé, connaissant déjà son esprit. Les premiers jours, elle voulait s'opposer à mes caresses, disant qu'elle était trop vieille : « Ah ! point si vieille, lui répondis-je, » et la voilà charmée. Puis, par un air de déférence et de soumission, rendant toujours hommage à ses lumières et à sa supériorité, je me suis conquis tout à fait ses bonnes grâces. C'est une femme de beaucoup d'esprit, de savoir et de lecture, avec un jugement sûr et des vues suivies. Elle veut tout dominer, elle domine le roi lui-même ; mais elle a l'adresse de cacher sa souveraine puissance. Aussi en profite-t-elle sans être troublée, elle commande en paraissant toujours obéir. C'est un exemple que je suis ; moi aussi, je déguise en public le petit empire que j'ai sur eux, et eux-mêmes ne s'en doutent pas. Quelques-uns disent que Mme de Maintenon est ambitieuse, qu'elle a le cœur sec ; mais ce sont de méchantes langues, et je n'en veux rien croire. Je n'ai eu de sa part que des témoignages d'affection et de bonté, et c'est elle qui m'a aidée à gagner l'amitié du roi. Quant à lui, dans la tristesse même, il conserve quelque chose de majestueux et de royal qui impose, et on éprouve d'abord en sa présence un trouble indéfinissable. J'ai du plaisir à éclaircir son front chargé de soucis ; je ris, je folâtre, je saute autour de lui, et il est content. C'est pour moi un second père, il témoigne hautement le plaisir qu'il a de me voir, il m'aime beaucoup, et moi je ne vois dans sa cour personne que j'aime plus que lui, à l'exception de mon mari, s'entend. Mais admirez ma folie, c'est lui dont je vous parle le dernier ; ce n'est pas que je l'oublie au moins. Que le bon Dieu est bon pour moi de me donner pour mari le prince le plus aimable et le plus accompli de la terre ! Ne dois-je pas bien me réjouir ? Car enfin on nous marie un peu à l'aveuglette, nous autres grandes dames; on nous dit : « Il faut aimer ce prince, » et nous y sommes forcées. Eh bien ! moi, j'aime le duc tout naturellement, j'aurais eu à choisir que je l'aurais choisi. Cela n'est peut-être pas bien convenable de vous avouer aussi crûment que j'aime mon mari ; mais que voulez-vous ? Je ne vous dirai rien de ses sentiments à mon égard ; c'est un culte, une adoration, poussée même à l'excès ; mais je le lui pardonne, il faut bien se passer quelques torts. Je suis heureuse, et cependant quelque chose me manque ; c'est vous ma bonne mère, c'est votre amour, qui ne peut se remplacer, bien que le duc prétende le contraire. Toutefois, si vous aviez fait des rêves d'ambition pour votre fille, soyez contente, il sont réalisés ; peu s'en faut que je ne règne sur la France. Le roi est gouverné par Mme de Maintenon, qui

est dirigée par le P. Lachaise. Que je m'empare de l'esprit du révérend père, qu'il m'obéisse, et je gouverne la France. Voilà une idée qui n'est pas tant sotte, je vous l'assure. Non, allez-vous dire, extravagance, pure folie; selon; moi, je n'y renonce pas.

M. G.

Collége royal de Charlemagne, 1848.

XXXI

UN SOLITAIRE DE PORT-ROYAL A RACINE.

(1698 ans après J. C.)

MATIÈRE.

A l'instigation de Mme de Maintenon, Racine lui avait adressé un mémoire sur la misère du peuple, épuisé par les impôts et les guerres continuelles. Elle lui avait promis le secret; mais Louis XIV ayant surpris ce mémoire entre ses mains, elle eut la lâcheté d'en révéler l'auteur. Racine fut disgracié. Il en fut extrêmement affecté. Il était déjà malade depuis longtemps; dès lors, son mal sembla s'aggraver, et il mourut peu de temps après.

Vous supposerez une lettre écrite à Racine par un de ses amis de Port-Royal, qui le félicite d'avoir rempli ses devoirs de sujet et de chrétien, et s'efforce de relever son courage abattu.

DÉVELOPPEMENT.

Monsieur,

Votre lettre, plus encore que votre disgrâce, a jeté Port-Royal dans la tristesse. En vous voyant si abattu et si découragé, nous avons gémi de penser combien la perte des choses de ce monde vous affectait encore et vous affligeait profondément. Vous que nous connaissions si détaché des biens terrestres, si plein de Dieu et ne songeant qu'à votre salut, une maladie et le dépit du roi contre vous vous enlèvent cette assurance chrétienne qui soutient l'âme au travers des plus grandes épreuves. Un mot de colère et d'orgueil a suffi pour ébranler ces fermes résolutions que nous admirions autrefois en vous. Eh quoi! monsieur, le déplaisir du roi est pour vous un si cruel ennui, et lorsque vous vous abandonnez à votre douleur, vous ne redoutez rien d'un maître plus puissant et le seul à qui l'on doive plaire; d'un maître à qui nous devons rapporter toutes nos joies et nos chagrins; d'un maître dont nous devons bénir la main, qu'elle caresse ou qu'elle frappe, parce que dans nos malheurs, la Providence a toujours un but caché que nous ne pouvons prévoir, et que murmurer contre nos souffrances, c'est murmurer contre Dieu qui nous les donne!

Vous êtes malade, monsieur, nous vous plaignons, et cependant, comme disait M. Pascal, la maladie n'est-elle pas l'état naturel des chrétiens? elle les prive des plaisirs sensuels; elle épuise en eux les passions qui les travaillent pendant tout le cours de leur vie; elle leur présente sous une figure plus frappante l'image de la mort que nous devons sans cesse avoir devant les yeux. Votre disgrâce surtout vous remplit de douleur. Ah! daignez seulement vous souvenir des malheurs qui frappèrent nos amis les plus chers, MM. Arnaud, Nicole, Le Maistre, et tant d'autres, pour avoir défendu la religion; rappelez en votre mémoire que, chassés, proscrits, ils furent obligés de fuir devant la persécution, et que les portes des prisons s'ouvrirent pour des hommes dont le crime était de servir Dieu avec fermeté et sans complaisance. Et cependant leur courage s'est-il une fois démenti? Non, ils ont placé leurs mains dans la droite du Seigneur, et ils sont restés insensibles aux injures des hommes, confiants dans la Providence et humbles devant ses décrets. Il ne faut donc pas, monsieur, vous abandonner ainsi au désespoir. Il est pour l'honnête homme et le chrétien un bien mille fois plus précieux que la santé et la faveur d'un roi : c'est la conscience d'avoir bien agi, et la perte de ces avantages est un bienfait, quand on les sacrifie à son devoir, à son pays et à son Dieu.

Ce n'est pas, monsieur, que je n'estime à sa valeur la proctection et la faveur d'un roi que les personnes les plus considérables admirent à un si haut point; mais, monsieur, quand un honnête homme remplit avec autant de zèle que vous les devoirs de sujet, quand, surtout, l'action dont on lui fait un crime est un acte de courage pour éclairer le roi sur les souffrances du pays, il peut s'élever au-dessus d'une disgrâce injuste, et, du haut de sa conscience, regarder sans crainte la majesté royale irritée contre lui. Votre cœur, monsieur, a, comme toujours, suivi un noble et généreux élan. Le pays souffre, les impôts et la misère rongent les provinces, la guerre nous épuise au dehors, et le roi, étourdi par le bruit des armes et les funestes flatteries de ceux qui l'entourent, n'entend ni les gémissements de ses peuples, ni les plaintes de ceux qui meurent de faim. Devant de tels malheurs, se taire était une coupable indifférence; parler à un roi si redouté était dangereux. Vous avez choisi le danger, monsieur, vous avez succombé. Dieu ne l'oubliera pas. Aussi, le plus à plaindre dans cette disgrâce, c'est le roi, qui a trop peu de sujets aussi dévoués et aussi vertueux. Plût au ciel que tous les jours il apprît, a… dépens de son orgueil, les malheurs et les souffrances de royaume! Il ne resterait pas insensible, j'en suis sûr, à ce s…

tacle misérable, et la France devrait à ces conseils salutaires, à ces voix hardies qui prendraient sa défense, la paix et la prospérité. Mais Dieu en décide autrement ; il permet que le roi reste plongé dans l'erreur et le royaume dans la misère. Lui seul connaît le but de ses desseins, et ce n'est pas aux mortels d'en chercher la cause impénétrable.

Ne vous reprochez donc pas votre disgrâce, monsieur, et supportez-la courageusement. Vous avez fait votre devoir, et vos vertueux amis, s'ils vivaient encore, vous remercieraient de votre audace tout humble et toute chrétienne. Non, ce n'est ni l'orgueil ni la présomption qui ont inspiré vos paroles : c'est le sentiment généreux de ces premiers chrétiens qui annonçaient aux empereurs, sans crainte, les plus terribles vérités. C'est la voix du serviteur de Dieu qui s'élève contre les misères et les fléaux du siècle ; c'est la charité chrétienne qui ne vous laisse voir que la condition misérable de ceux que vous voulez soulager. Aussi, monsieur, loin de mériter aucun reproche, votre action sera louée et admirée de tous les gens de bien. Et, si vous supportez votre disgrâce aussi chrétiennement que vous l'avez affrontée, il n'est point un honnête homme qui ne désire rester ou devenir votre ami, et Dieu, que vous avez défendu dans ceux qui souffrent, vous tiendra compte un jour de ce que vous aurez aussi souffert pour lui.

Prenez donc courage, monsieur, et n'écrivez plus à ceux qui vous aiment des lettres aussi tristes, aussi désespérées. Dieu, nous l'espérons, guérira bientôt votre maladie. Bientôt nous vous reverrons au milieu de nous ; et, si le souvenir de cette malheureuse affaire n'est pas encore effacé de votre cœur, nous nous efforcerons de le dissiper par nos entretiens et notre affection. Il sera beau pour nous et bien glorieux pour notre maison, de recevoir une personne qui souffre pour la vérité et la justice. Vous prendrez au milieu de nous la place de MM. Arnauld et Nicole, et un jour, quand Dieu délivrera nos âmes de ces liens terrestres, seules causes de nos disgrâces, j'espère que sa miséricorde nous réunira pour toujours dans son sein, auprès de nos maîtres et de nos amis qui déjà le possèdent. E. M.

Lycée Louis-le-Grand, 1850.

XXXII

MADAME DE CAYLUS A UNE DE SES AMIES.

(1709 ans après J. C.)

MATIÈRE.

On lit dans les Mémoires de Mme de Caylus que la supérieure de Saint-Cyr, Mme de Brinon, passionnée pour les vers et pour la comédie, composait des tragédies qu'elle faisait représenter par les élèves. Mme de Maintenon vit une de ces pièces et la trouva telle qu'elle était, c'est-à-dire si mauvaise qu'elle la pria de choisir plutôt quelque tragédie de Corneille ou de Racine. On représenta *Cinna* passablement, puis *Andromaque*, qui ne fut que trop bien jouée au gré de Mme de Maintenon. Elle invita alors Racine à écrire une pièce pour Saint-Cyr. Un an après, *Esther* fut jouée à plusieurs reprises avec un immense succès. Mme de Caylus remplit successivement presque tous les rôles.

On suppose que, dans une lettre écrite vingt années plus tard, Mme de Caylus retrace à une amie cette partie des souvenirs de sa jeunesse, rappelant avec malice les échecs littéraires de Mme de Brinon, Saint-Cyr transformé en théâtre, les rivalités des jeunes actrices, l'émotion de la première représentation publique, expliquant pourquoi *Esther*, après ce grand succès, fut accueillie froidement du vrai public.

DÉVELOPPEMENT.

Grand Dieu ! que demandez-vous de moi, ma chère amie ? Mais il faudrait la plume de Sévigné pour raconter cette première représentation d'*Esther*, et le pinceau de l'auteur des *Caractères* pour faire reparaître devant vous tous les personnages de cette scène. Et c'est à moi que vous vous adressez ? comme si j'avais tout ce qu'il faut pour cela ! comme si j'avais su seulement tout ce qu'il faudrait savoir ! car si je puis vous faire assister à la tragédie qui se jouait sur la scène, j'ai bien moins connu la comédie qui se jouait en même temps dans la salle. Enfin vous voulez que je me souvienne d'*Esther* et de Saint-Cyr, quand j'y ai joué un rôle, et quand il y a vingt ans de cela : est-ce donc pour me faire souvenir que j'ai vingt ans de plus ? Allons, c'est mal à vous de me faire apercevoir que j'ai vieilli, de vouloir que je me creuse la tête pour me souvenir de mes seize ans, et pour me trouver laide et vieille. Croyez-vous donc que l'on aime tant à se rappeler que l'on a été reine, ne fût-ce qu'un jour, et que l'on a été belle ? Vous n'avez pensé qu'à vous, ma chère, et vous mériteriez bien.... Mais je suis bonne ; je veux faire votre fantaisie, et puisque aujourd'hui je dois dire mon âge, je me suis enfermée toute seule, et je vais tâcher de me souvenir pour vous.

Vous pensez bien que je ne vais pas vous faire l'histoire de Saint-Cyr ou d'*Esther ;* cela par exemple serait trop ennuyeux ; je laisse cela aux historiographes. Mais, tout en médisant un peu (ce sera mon seul plaisir), il faut que je vous raconte ce qui amena ma tante à demander à Racine une pièce pour Saint-Cyr.

Vous savez ce que Mme de Maintenon avait voulu faire à Saint-Cyr. On y élevait beaucoup de jeunes demoiselles nobles dans la piété, mais point du tout dans la gaieté. Vous qui connaissez ma tante, vous devez bien penser que, si un couvent est une chose fort triste par soi-même, un couvent réglé par elle, et je dirai presque sur le modèle de sa vie, était chose encore plus triste. Pour nous occuper, nous distraire un peu, et aussi pour nous faire perdre, comme on disait à ma tante, quantité de mauvaises prononciations, on nous faisait déclamer des vers et des poésies.

Nous étions très-encouragées dans ces exercices par notre supérieure, Mme de Brinon. Vous n'avez pas connu Mme de Brinon, et je ne sais pas comment vous en donner une idée sans vous la rendre ridicule, ce que je ne voudrais assurément pas, car c'était la meilleure femme du monde. Mais, avec les meilleures intentions, Mme de Brinon était le plus faux de tous les esprits : toujours contente, par bonté d'âme, toujours prête à tout admirer, même ses élèves ; enfin, passionnée pour les vers et plus encore pour les comédies. Mais la bonne Mme de Brinon ne s'en tenait pas à une admiration respectueuse pour le théâtre, elle osait s'y hasarder et composait des pièces et des tragédies qu'elle nous faisait jouer pour en voir l'effet.... Voyez comme je suis méchante, je devrais dire pour nous amuser. Ma tante sut la chose et voulut voir ces pièces. C'est, comme vous savez, une femme de beaucoup de jugement ; elle ne fut pas plus enchantée de ces œuvres qu'il ne convenait, et pria la bonne Mme de Brinon de cesser ses essais dramatiques. Nous ne nous en plaignîmes pas, car en même temps on nous autorisa à jouer la grande tragédie.

Vous jugez, ma chère amie, combien nous étions fières de jouer les grands rôles, comme à la cour. Saint-Cyr fut tout changé ; tous les anciens petits plaisirs étaient abandonnés ; on ne s'occupait plus que de la première représentation, on faisait des projets ; on babillait, cela va sans dire ; on se disputait les emplois ; c'était à qui jouerait la princesse, la confidente même, le roi, le prince, et l'amant surtout ; car enfin, il faudrait bien qu'il y en eût un cette fois, puisque ce serait une grande, une véritable pièce, une pièce de la cour.

Au milieu de toutes ces occupations, on ne s'ennuyait plus.

Mme de Brinon était plus affairée que jamais : préparant les actrices et se préparant elle-même pour bien diriger toutes choses. Elle avait pris bravement son parti de son échec littéraire, d'autant plus aisément que la digne dame n'avait pas de véritables prétentions et ne cherchait qu'à satisfaire sa passion pour les vers en en faisant de mauvais à défaut de bons. Mais ce qui causait le plus d'inquiétude, c'était de savoir quelle serait la pièce: ma tante s'en était réservé le choix. Enfin la pièce arriva, c'était *Cinna*. Cela fit un grand calme; on se mit à apprendre ses rôles, mais il y eut bien quelques déceptions : *Cinna* n'était pas la pièce que l'on avait rêvée. Mme de Brinon seule était toute en joie. Un peu après, la pièce fut jouée, mais sans vivacité, sans entrain.

La seconde pièce choisie fut *Andromaque*. Il s'en fallut bien qu'elle fût jouée de même. On avait voulu sans doute, en prenant cette pièce, nous faire penser à la reine d'Angleterre : l'intention de Mme de Maintenon ne fut pas comprise, ou passa inaperçue : on ne vit que la tragédie elle-même. L'emploi même d'Andromaque fut moins envié que celui d'Hermione. Au contraire, les rivalités furent très-vives pour certains rôles; et toutes ces colombes de Saint-Cyr surent trouver des accents vrais et passionnés pour rendre les colères d'Hermione, l'amour violent de Pyrrhus, et la passion d'Oreste. La pièce fut très-bien jouée, paraît-il, trop bien même, au gré de ma tante, qui défendit de nous laisser plus longtemps jouer avec le feu.

Ce fut alors qu'elle demanda à Racine une pièce sans dangers pour sa maison de Saint-Cyr. Racine, par une attention délicate pour Mme de Maintenon, proposa le sujet d'*Esther*, qui fut accepté. Il composa alors ce chef-d'œuvre que vous connaissez, où la poésie des livres saints s'embellit encore de toutes les grâces de l'art grec.

Vous pensez bien quelle joie ce fut, quand nous apprîmes que M. Racine lui-même composait une pièce pour nous, quelle joie plus grande encore, quand nous sûmes que cette reine que nous aurions à chanter, à célébrer, était précisément notre reine à nous. Mais ce fut une bien autre émotion, quand on sut que le roi lui-même, la cour peut-être assisteraient à la représentation.

Les rivalités furent plus vives que jamais, même les rôles distribués. Qui dirait le mieux son rôle? qui serait la plus jolie? c'était un sujet de rivalités interminables. On ne songeait plus qu'à la représentation; on y songea encore bien longtemps après, et cela partout, au travail, au parloir, à la chapelle même, il faut le dire : on répéta plusieurs fois, et cela ne fit qu'exciter l'ému-

lation. Je devais dire, comme vous savez, le prologue de la Piété, et assurément je n'étais pas moins préoccupée qu'une autre de l'impression que je produirais. A tout cela venait se joindre la curiosité de voir le roi, la cour, descendus chez nous un instant, comme les dieux de l'Olympe dans les comédies. Mais il paraît d'ailleurs qu'à Versailles on n'était pas moins curieux de nous voir.

Lorsque le jour fut venu, le roi arriva, comme on l'avait annoncé, avec une partie de la cour. Il se promena quelques instants et puis vint prendre place. On commença, et je parus. Je dis mon prologue, et le roi eut la bonté de paraître content. J'avais seize ans, ma chère, et vraiment, sans coquetterie, je devais rendre la Piété aimable.

La pièce fut bien dite: et, quand j'y pense, je comprends qu'elle n'ait jamais pu faire sur le public l'effet qu'elle produisit sur l'auditoire de Saint-Cyr. Figurez-vous donc, ma chère amie, cette troupe de jeunes personnes, toutes nobles et toutes jolies, chantant et récitant d'aussi beaux vers devant une aussi belle compagnie, et vous sentirez bien qu'il y avait quelque chose dans cette première représentation qui manque toujours au spectacle public.

Et puis, il y avait tant de choses qui étaient comprises alors à Saint-Cyr et qui devaient échapper au public ! Pour nous il y avait un sens dans chaque mot, une intention dans chaque personnage, que l'on ne peut plus saisir maintenant, ou qui aurait perdu toute sa vivacité. C'est qu'alors chaque personnage que le poëte avait eu en vue était là, sous les yeux de tous, ou présent dans toutes les mémoires. Le roi y était, et c'était à lui que nous adressions les louanges d'Assuérus. La reine aussi était là, et quand la reine Esther nous disait :

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques
Où vos voix si souvent se mêlant à mes pleurs,
De la triste Sion déplorent les malheurs,

nous croyions entendre la voix de notre protectrice, et c'était à Mme de Maintenon, assise auprès du roi, que nous répondions.

Enfin, l'homme superbe, Aman, était connu de tous : chacun savait de qui parlait le poëte, et chacun le revoyait encore avec sa hauteur et son arrogance. Nous chantions avec toute la sincérité du cœur les strophes dirigées contre lui, élevées comme nous l'étions et apprises à le haïr. Cette expression de vérité que nous mettions dans nos chants et dans notre accent, Mlle de la Veil-

lane, qui faisait Esther, sut la trouver plus qu'aucune de nous en disant ce passage :

> Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté...

Aussi quelle impression faisaient ces beaux vers prononcés avec l'accent du naturel et de la vérité :

> O Dieu, confonds l'audace et l'imposture !

Je les ai dits moi-même depuis, ma chère, tous ces vers si pleins de grâce et d'abandon du rôle d'Esther :

> Est-ce toi, chère Élise....

et encore ceux-là :

> O mon souverain roi,
> Me voici donc tremblante et seule devant toi !

et jamais ils ne m'ont fait la même impression qu'en ce premier jour où je les entendis prononcer. Alors j'entendais parler la réalité : je voyais Mme de Maintenon elle-même dans toute sa majesté de reine ; depuis, je n'y trouve plus qu'une poésie admirable, et encore y a-t-il peut-être pour moi dans cette poésie un charme qui n'existe pas pour d'autres, un souvenir.

Quels vers sublimes cependant par eux-mêmes ! quelle musique délicieuse, que celle de ces vers si simples et si parfaits ! Je voudrais les redire encore, moi qui ai eu le privilége de les dire autrefois. Mais je me laisse entraîner, je le vois. Je ne me croyais plus capable tout à l'heure de m'amuser qu'à quelques médisances, et voilà que cette belle poésie me ravit. C'est qu'aussi j'ai joué plus d'une fois *Esther*, et à Saint-Cyr et à Versailles, lorsque le roi voulut nous entendre redire la pièce sans l'appareil de la scène et des costumes. A ces diverses fois, j'ai rempli successivement presque tous les rôles, et celui d'Esther, et ceux de Mardochée, d'Assuérus et d'Aman, non moins parfaits, non moins harmonieux que le premier. Et maintenant je ne peux plus penser à *Esther* sans en redire tous les vers, sans en admirer tous les caractères.

Assurément, je ne voudrais pas me rendre coupable d'une sentence littéraire ; mais, puisque j'en suis arrivée là, au risque de passer pour une femme bel esprit, je vous dirai toute ma pensée. Oui, il est possible qu'*Esther* ne réussisse pas à la scène, auprès du public qui veut des émotions et des passions ; elle restera le

modèle de la poésie lyrique dans le siècle de Louis XIV, et assurément l'œuvre la plus pure comme forme et la plus délicate de Racine. ***.

Lycée Bonaparte, 1863.

XXXIII

L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE A FONTENELLE.

(1712 ans après J. C.)

MATIÈRE.

L'abbé de Saint-Pierre avait suivi l'abbé de Polignac au congrès d'Utrecht. Ce fut là que, frappé des difficultés sans nombre que rencontraient les négociations, il conçut son *Projet de paix perpétuelle*, qui fut, pendant toute sa vie, sa plus chère occupation. On suppose qu'il écrit à Fontenelle, son ami, pour lui faire part de ses idées.

Il commence par peindre le spectacle auquel il assiste, les luttes, les divisions, les difficultés de toutes sortes qui entravent la conclusion de la paix.

A quoi tout cela aboutira-t-il? à des complications nouvelles qui multiplieront les causes de guerre, à un traité qui, avant un an peut-être, sera violé.

N'y a-t-il donc pas assez longtemps que les peuples se déchirent? Ils sont tous frères : pourquoi ne forment-ils pas enfin une sainte alliance? pourquoi, par exemple, n'établirait-on pas une diète européenne chargée de juger et d'arranger toutes les querelles?

C'est aux princes à prendre l'initiative de cette grande mesure. Pour lui, humble philosophe, dût-on le traiter de rêveur, il ne cessera de méditer et de recommander une idée dont l'exécution assurerait le bonheur des hommes.

DÉVELOPPEMENT.

Je vous écris avec chagrin, monsieur, et plus que jamais retombé dans mes ennuis et mes dégoûts. Me voilà bien désappointé : moi qui m'étais empressé d'accourir dans cette ville d'Utrecht, croyant bonnement qu'on allait faire la paix, je vois toute chance de raccommodement s'évanouir devant des menaces de guerre. Que ne suis-je donc resté à Paris, tranquillement occupé de mes études favorites? J'y aurais au moins conservé quelque temps de plus les illusions de l'espérance ; car, maintenant, si vous saviez quels ennuis, quelles misères, quels embarras nous avons dans ce congrès toujours en désaccord, vous vous estimeriez bien heureux d'être affranchi de ces tourments, ou ces perpétuelles discordes vous inspireraient plus d'une réflexion philosophique. Toujours des luttes, partout des divisions : ce sont de vraies batailles pour conclure la paix ! Ici, c'est le grand électeur et le duc de Savoie qui prétendent au sceptre et à la pourpre;

là, c'est l'Autriche qui ambitionne l'Italie, l'Angleterre qui prend nos colonies, la Hollande qui s'installe en Belgique ; chaque pillard se dispute avec son voisin ; c'est un conflit universel, ou bien, s'ils s'accordent, c'est pour s'acharner sur notre malheureuse patrie. Où tout cela aboutira-t-il? Dieu le sait : à la paix, sans doute, quant à présent ; car toute l'Europe est épuisée, et le combat cessera faute de combattants. Mais combien durera-t-elle? juste assez pour que Louis prépare un nouveau Malplaquet ; le grand roi n'est pas homme à se courber longtemps sous de telles humiliations ; toutes ces trames hostiles, il voudra les trancher d'un coup d'épée, et voilà la guerre ! Dieu veuille qu'il réussisse ! mais son succès même, si incertain, par combien de désastres le faudra-t-il racheter ! A part quelques colonnes triomphales et des lambeaux de soie suspendus à Notre-Dame, que reste-t-il au pays? Le commerce est anéanti, l'industrie meurt, l'argent manque ; partout la misère, jusque dans le palais de Versailles qui envoie ses chefs-d'œuvre à la monnaie ; plus de bras pour l'agriculture, toute la fleur de la population périt sur les champs de bataille ; la famine d'un côté, les boulets de l'autre, partout la ruine, la désolation et la mort : et tout cela, parce qu'un fossé sépare la France de l'Allemagne !

N'est-ce pas là un bien affreux spectacle ? n'est-il pas douloureux, aussi bien qu'étonnant, de voir des peuples se détruire les uns les autres, et employer à leur ruine réciproque tout le génie, toutes les ressources que Dieu leur avait donnés pour faire fructifier cette terre, leur domaine, et porter au comble leur bonheur et leur prospérité? Mais déjà je vois sourire, j'entends déjà dire autour de moi : « Rêves de philosophe ! » et sur-le-champ on me renvoie à l'âge d'or et au temps du bon Saturne. Vous, pourtant, ne le faites pas, monsieur, et lisez ma lettre jusqu'au bout ; car c'est vous que j'ai choisi exprès pour vous faire part de mes idées ; j'ai espéré que vos études profondes et universelles vous mettraient à l'abri de cette légèreté et de cette indifférence, avec laquelle la plupart des hommes accueillent les projets nouveaux, parce qu'ils craignent de tenter une révolution utile, qu'ils préfèrent rester dans la vieille routine plutôt que d'exposer un moment leur tranquillité, et qu'ainsi ils répondent par des railleries à tout projet de réforme. Qu'y a-t-il en effet de si difficile dans le plan que je propose ? pourquoi une paix universelle paraît-elle si impraticable? pourquoi ne pourrait-on pas apaiser les querelles autrement qu'à coups de canon? On établit un tribunal suprême : ce tribunal, juge des rois, est formé des rois eux-mêmes ; tous les peuples de l'Europe y envoient leurs députés, chargés de res-

serrer les liens qui les unissent aux souverains, et de représenter plus efficacement les intérêts de la nation, qu'un roi souvent peut oublier. Là, devant ce congrès universel, et, pour ainsi dire, les états généraux de l'Europe, seront discutés les intérêts de l'Europe ; devant ce tribunal, qu'on pourrait appeler international, seront portées et solennellement jugées toutes les querelles futiles de prince à prince, qui souvent suffisent pour engendrer des guerres. Le souverain téméraire qui n'obéirait point à cette décision suprême, le conquérant qui troublerait la paix, verrait se tourner contre lui toutes les forces de la confédération; et même la jalousie des rois, qu'on pourrait peut-être m'objecter, serait au contraire la meilleure garantie de la paix ; car, si quelque ambitieux voulait absorber dans son empire quelques peuples plus faibles, tous, dans un intérêt personnel, réuniraient leurs armes pour arrêter l'ambition d'un seul. L'influence de ce congrès ne se ferait pas seulement sentir dans les rapports de peuple à peuple : elle agirait aussi sur la situation intérieure de chaque pays ; les souverains apprendraient par leur contrôle réciproque à mieux connaître le caractère de leur mission ; ils ne regarderaient plus leurs peuples comme des machines destinées à servir les caprices de leur ambition ; mais comme de grandes réunions d'hommes, dont ils doivent exclusivement sauvegarder et accroître la prospérité et la civilisation ; une liberté plus équitable s'introduirait ainsi dans les gouvernements monarchiques, et une part plus grande serait faite aux vœux légitimes de la nation ; de même, mais par un effet contraire, les républiques gagneraient au contact des rois, et verraient l'ordre et les lois s'établir sur des bases plus solides : de sorte qu'en tempérant le gouvernement des monarchies, en réprimant les désordres des républiques, on parviendrait à constituer un gouvernement modéré, sûre garantie de la prospérité des citoyens.

Mais vous souffrez sans doute impatiemment ce long développement de mes idées ; que d'objections à me faire ! J'oublie, n'est-ce pas ? la force du sentiment national, les caractères différents des peuples, les antipathies de race, qui empêcheront toujours en Europe de faire un seul tout de tant d'éléments divers. En êtes-vous sûr ? Croyez-vous que, il y a cinq ou six siècles, les comtes de Toulouse se fussent jamais imaginé que les Francs, ces barbares d'outre-Loire, dussent un jour faire un seul et même peuple avec les habitants de la belle et brillante Aquitaine ? Il en fut ainsi pourtant, et la France n'en est pas moins le royaume le plus uni de l'Europe. Je dirai plus : les qualités différentes de deux peuples, les productions diverses de deux climats ont été

pour la France une source d'incomparables richesses. Eh bien, croyez-vous maintenant que le Franc soit plus éloigné de l'Allemand qu'il ne l'était de l'Aquitain? non, sans doute; surtout quand on ne prétend point fondre les deux races en un peuple unique, qu'on veut seulement les unir par une plus intime alliance. Et alors, pour écarter tout sujet de contestation, qu'on donne à chaque nation tout ce qui peut justement lui revenir; que la France, par exemple, s'étende jusqu'aux limites de l'ancienne Gaule; que l'Italie proclame son indépendance; que l'Allemagne se partage en deux grandes parties, l'Allemagne du nord, protestante, l'Allemagne du midi, catholique; chaque peuple, en possession de tout ce qui appartient à ses idées, n'aura plus rien à envier raisonnablement à son voisin; et l'Europe ne sera plus un amas confus de royaumes ennemis, mais un grand empire composé de diverses provinces, unies par l'alliance, gardant toutefois leurs caractères distinctifs; l'Europe, réunissant les vertus du Nord et du Midi, réunissant ses industries et ses richesses, marchera en masse, tel qu'un colosse immense, d'un pas sûr et puissant, dans la voie des progrès et de la civilisation.

Qu'on ne me parle point maintenant de gloire militaire et de tout le vain prestige qui accompagne ce grand mot: que diriez-vous de peuples qui, chaque année, viendraient entasser dans un immense bûcher une partie de leurs productions et de leurs trésors, qui s'y jetteraient eux-mêmes, s'entre-tueraient, et mettraient toute leur gloire à se trouver à ce beau rendez-vous? Que dis-je? les hommes taxent de brutes les animaux sauvages qui se détruisent entre eux, et eux, qui s'intitulent animaux raisonnables, ne font-ils donc servir leur raison qu'à inventer des ruses plus meurtrières et des armes plus terribles, afin de faire un plus grand carnage? et tout cela, pour obtenir quelques lambeaux de territoires dévastés! Car, tout bien calculé, quand deux peuples ennemis, épuisés d'hommes et de richesses, viennent à faire la paix, les avantages que gagne le vainqueur sont bien au-dessous de ceux qu'il aurait obtenus par le commerce et la paix: de sorte qu'il se sera condamné, et pour longtemps, à un épuisement général, pour ne pas obtenir ce qu'il aurait facilement gagné sans aucun sacrifice. Non, ce n'est pas dans ces absurdes dévastations qu'il faut chercher la vraie gloire. Les Français, dites-vous, ont de l'ardeur et du feu; la guerre est pour eux un aliment nécessaire, en même temps qu'une juste récompense: qu'ils dirigent leur furie vers de plus nobles buts, qu'ils soient les soldats des arts et les soldats de la pensée: qu'ils perfectionnent l'agriculture et l'industrie, qu'ils propagent l'instruction et l'intelligence dans

les masses populaires, encore trop ignorantes; qu'ils offrent enfin à l'Europe attardée le noble spectacle d'une nation d'élite partout initiatrice, et ils auront trouvé la plus belle des gloires, une gloire aussi utile qu'inoffensive pour les peuples étrangers, que nul ne pourrait leur enlever sans se faire tort à soi-même, que tous accompagneront de leur sincère admiration.

Voilà, monsieur, comment je cherche à dissiper mes ennuis dans ces beaux rêves ; c'est là que je puise de l'espérance pour l'avenir et de la force contre les déceptions du présent; j'ai hâte pourtant de voir mes plans s'établir autre part que dans le pays de l'imagination, et jusqu'à présent notre congrès ne paraît guère en chemin de les adopter. Toutefois, j'espère : et, maintenant même, ce principe fondé sur la jalousie des rois, qu'on appelle équilibre européen, n'est-ce point déjà une ombre de mon tribunal suprême? Qui sait si, dans l'avenir, quand les peuples seront de plus en plus mélangés, enchaînés par le commerce et l'industrie, cet équilibre, fondé dès lors sur l'intérêt, ne deviendra point le principe de toute paix, le souverain arbitre de l'univers? Mais c'est toujours dans l'avenir que nous plaçons notre confiance, et cet avenir souvent se fait longtemps attendre. Quelle gloire ce serait pour un prince de devancer les destinées, de rapprocher l'avenir, et, sans plus penser à de vaines conquêtes, d'unir toute l'Europe sous les lois de la justice et de la concorde! Et quelle joie aussi pour le philosophe de voir ainsi le triomphe des idées qu'il aura conçues pour le bonheur du monde! Mais, quoi qu'il arrive, sans oser me flatter de voir un nouvel Henri IV réaliser de sitôt mes espérances, je travaillerai toujours à perfectionner mon plan: rêves, si vous voulez, quant à présent, mais, si je ne puis voir moi-même le succès de mes efforts,

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
Eh bien, défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le bonheur d'autrui ?

H. D.

Lycée Bonaparte, 1858.

XXXIV

VAUVENARGUES A UN DE SES AMIS NOMMÉ COLONEL APRÈS LA BATAILLE DE FONTENOY.

(1745 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Le marquis de Vauvenargues, capitaine dans l'armée française, revint en France à vingt-six ans, après la retraite de Prague (guerre de la succession d'Autriche). L'hiver, les privations et les fatigues avaient ruiné sa santé. Il donna sa démission et sollicita, en vain, un emploi dans la diplomatie. La petite vérole qui survint le défigura et le rendit infirme.

Vauvenargues, malade, pauvre, et presque mourant, employa les six années qu'il vécut encore, à penser et à écrire. A ses yeux, la vie, même mutilée, pouvait être encore belle et bonne, puisqu'elle pouvait être utile et noble. « On doit se consoler, disait-il, de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur. » Il occupa les heures libres que lui laissaient les souffrances, à composer des réflexions et des maximes, qui, par leur élévation, leur charme et leur grandeur, l'ont placé à l'un des premiers rangs parmi les moralistes français.

On suppose qu'ayant appris l'avancement d'un ami, d'un compagnon d'armes nommé colonel après la bataille de Fontenoy, il lui écrit une lettre.

Il félicite son ami d'un avancement mérité.

Il lui parle de ses propres disgrâces depuis la retraite de Prague.

Il lui confie les dispositions de son âme, ses travaux, ses espérances.

Il lui dit adieu.

DÉVELOPPEMENT.

Mon cher ami, vous avez raison de penser que je prends le plus tendre intérêt à tout ce qui vous touche. C'est vous dire avec quelle joie j'ai reçu votre lettre, avec quel empressement je vous serre la main. Vous voilà donc enfin élevé à un poste digne de votre courage et de votre talent. Les détails que vous me donnez sur l'éclatant succès de nos troupes à Fontenoy ont éveillé dans mon âme l'ardeur militaire qui sommeillait sans être éteinte et qui pourrait bien encore se rallumer, tout malade que je suis, si l'on venait attaquer ma Provence. Mais pourquoi, par un excès de modestie, presque coupable envers un ami, ne point me parler de la part que vous avez prise à ce brillant exploit? Au reste, mes souvenirs suppléent à votre silence, et me disent assez la conduite que vous avez tenue dans cette glorieuse journée. Il me suffit de me rappeler les siéges de Pavie, de Lodi, de Milan. Avec quel enthousiasme je vous suivais et tâchais de vous imiter! Ah! quelle campagne féconde en émotions! C'était le bon temps, nous marchions au feu comme à une fête. Avec quel en-

train nous repoussions les Autrichiens ! Mais aussi avec quelle joie nous nous retrouvions tous les deux vivants après la mêlée ! Alors que de douces causeries sous la tente ! Que d'espérances mises en commun ! Que de rêves ambitieux ! Quel généreux amour de la gloire, de cette gloire véritable, dont le mérite seul peut être la source et qui nous semblait, à juste titre, la preuve la plus manifeste de la vertu ! Sentiment profond et désintéressé, qui cimenta cette amitié que ni le temps, ni les changements de fortune ne peuvent altérer, que les années ne font qu'accroître et resserrer. Aussi, est-ce du fond du cœur, mon cher colonel, que je vous félicite aujourd'hui, que j'applaudis à la récompense de vos services, que je me réjouis du bonheur dont vous êtes si digne. Quiconque vous a vu à l'œuvre dira, comme je le fais ici : Voilà un grade bien mérité ! Voilà un officier dont le talent seul fut le protecteur ! Mais, personne, soyez-en sûr, ne le pense et ne le dit plus sincèrement que votre ancien compagnon d'armes.

Vous ne pouvez vous imaginer, mon cher ami, combien je suis sensible à cette bonne nouvelle. Si je ne puis plus moi-même goûter la joie que donne la gloire, ce m'est du moins une consolation de voir mes amis heureux. Car je n'ai jamais compris l'égoïsme d'un philosophe ancien, qui plaçait le plaisir dans la vue du malheur d'autrui, et trouvait agréable, pour un spectateur impassible et tranquillement assis sur le rivage, d'assister aux luttes désespérées du naufragé, qui se débat en vain contre la fureur des flots. J'éprouve plutôt un sentiment tout contraire. Du sein de mon infortune, je me réjouis de contempler le bonheur de mes semblables, à plus forte raison de mes amis. De mon lit de douleur, j'aime à entendre les chants de joie et les hymmes d'allégresse ; tandis que la maladie m'accable, je souhaite aux autres la santé. Je ne garde même pas rancune à la retraite d'Egra ; et pourtant c'est alors que prit racine en moi le mal qui me consume aujourd'hui. C'est alors, mon cher ami, que, fatigué par des privations de toute sorte, je vis mes forces s'affaiblir, et ma vie se tarir dans ses sources. Il ne fallait rien moins que ces rudes atteintes pour me réduire à la triste nécessité de renoncer au noble métier des armes. Vous vous rappelez peut-être certaines conversations intimes où je vous avais parlé de mon désir d'entrer dans la carrière des négociations ; il fallut bien alors y penser sérieusement, et je m'adressai au duc de Biron, pour lui demander son appui. Mais vous connaissez son caractère prudent et ennemi de tous les embarras ; aussi se montra-t-il fort peu disposé à soutenir ma demande.

Que faire alors? Je crus prendre la route la plus directe en écrivant au roi, point de réponse; j'envoie une lettre à M. Amelot, même silence; situation cruelle que l'anxiété du lendemain me rendait chaque jour plus intolérable. Pour en finir, je me décidai à faire savoir au ministre des affaires étrangères l'étendue de mon désespoir. Je donnais en même temps ma démission. C'était risquer beaucoup, et peut-être auriez-vous jugé ma démarche imprudente; moi-même, j'étais loin de penser que cette lettre, fière et découragée, dût m'amener une réponse favorable, et pourtant, par un retour imprévu, M. Amelot me fit des promesses et prit une sorte d'engagement. Je sais maintenant que M. de Voltaire ne fut pas étranger à cette bienveillance, et je lui en ai conservé une profonde gratitude. J'eus donc un éclair de joie. Pour employer les expressions du marquis de Torci à l'abbé Gauthier, c'était dire à un mourant: Vous allez revivre. Je crus, comme le pauvre pigeon de la Fontaine, « que mes malheurs finiraient par cette aventure. » Mais quand les hommes semblaient disposés à écouter mes vœux, une cruelle maladie, dont je sors à peine au moment où je vous écris, vint ruiner à jamais toutes mes espérances. Et quelle maladie, grand Dieu! J'éprouve des souffrances intolérables que la mort seule peut calmer. Je ne puis quitter ni la chambre, ni le lit. Bref, me voilà réduit à désirer la mort.

Est-ce à dire que tout soit fini pour moi, qu'il me faille renier les généreux désirs? Non, je ne renonce point à ce qui a fait pour moi le prix de la vie. La douleur a beau faire, mon âme reste maîtresse, et saura maintenir ses droits. Pendant que la fièvre m'enchaîne sur un lit de douleur, elle ouvre ses ailes et prend son essor vers des régions plus sereines, vers celles que nous avons plus d'une fois fréquentées ensemble, dans les loisirs que nous laissait la guerre. Vous me comprenez, mon cher ami: ces lettres dont nous faisions nos passe-temps les plus doux, sont aujourd'hui mes consolations, et je leur dois la résignation qui étouffe les plaintes. Si mes yeux m'interdisent la lecture, la conscience est un livre toujours ouvert, que je puis feuilleter jour et nuit; je me regarde; je me souviens; j'observe les hommes, d'autant plus sûrement qu'aujourd'hui, retiré du monde, sans espoir d'y jamais rentrer, je me trouve exempt de rancune, de haine, de passion. Or, pour juger ses semblables, il faut avoir le cœur pacifié; je ne suivrai donc pas les traces des moralistes qui ont ouvert la voie. L'un nous abaisse presque jusqu'à la bête, pour nous élever ensuite presque jusqu'à Dieu; il nous effraye par le contraste de notre petitesse et de notre grandeur.

Il nous exalte ou nous humilie. Cet inimitable génie, je ne prétends pas l'imiter même de loin, et d'ailleurs, vous l'avouerai-je, ce qui me frappe dans la nature humaine, c'est l'harmonie plus que la lutte ; je ne voudrais pas non plus ressembler à tel autre, dont l'imagination forte, mais tournée vers la misanthropie n'eut pas la sérénité de quelques esprits supérieurs. Non, je ne saurais me moquer des travers que j'aperçois chez mes semblables, ni rendre les hommes ridicules en les exposant à nos mépris ou à notre risée. Quant aux imperfections, aux défauts, aux vices, dussé-je en demander pardon au duc de la Rochefoucault, ils ne me font point haïr l'homme ; je plaindrais plutôt l'écrivain assombri qui, victime de son amour-propre, veut intéresser le monde à ses misérables jalousies de frondeur vaincu ou de courtisan malheureux. L'homme est pour moi un ami ; voilà pourquoi je lui pardonne ses travers et ses défauts ; loin de m'en irriter, je les explique et parfois je les voile. Si je lui vois l'amour de la gloire, je ne m'empresse pas, comme tant de philosophes contempteurs de cette noble passion, de blâmer ou mon siècle, ou même l'humanité tout entière. Les passions peuvent devenir des ressources salutaires, quand la raison les règle et les modère. Mais, si je n'ai point de parti pris contre l'humanité, c'est que j'ai connu de belles âmes, qui me la font aimer ; dans les pages que je vous envoie, vous pourrez trouver des traits empruntés à un aimable caractère, que je ne veux pas désigner ici par un nom que vous connaissez ; car en le prenant pour modèle, je suis sûr de donner aux hommes une haute idée d'eux-mêmes et le noble désir de ressembler au portrait, dont l'original serait plus capable encore de leur inspirer ce dessein. Voilà, mon ami, quels sont mes travaux. Je réfléchis beaucoup, j'écris peu ; c'est ainsi que mon temps se passe ; quelquefois mes méditations sont interrompues par la visite de M. de Voltaire ou de M. Marmontel, dont le commerce est pour moi d'un prix infini. Ils me promettent que mon livre aura quelque succès auprès des bons esprits ; puissent-ils ne pas se laisser abuser par leur amitié pour moi ! Puissent mes modestes écrits vivre plus longtemps que leur auteur et rencontrer plus de faveur dans le monde ! C'est mon dernier rêve ; car, aux portes mêmes du tombeau, j'aime encore la gloire, et cet amour-là m'accompagnera dans d'autres demeures. Oui, quand je vais mourir, j'espère encore ; je crois, dans le lointain des âges, voir mon nom briller d'un doux éclat, et je me réjouis à cette pensée. J'oublie un instant toutes mes douleurs, toutes mes souffrances, et je suis assez fou pour regretter la vie.

Mais non, ne croyez pas, mon cher ami, que votre ancien compagnon d'armes tremble devant la mort; non, non, il ne la fuit pas plus que vous ne fuyez les approches du péril. Pour moi, je la regarde du même œil que je regardais les Autrichiens à Guastalla. La mort me trouvera sous les armes, et prêt à partir au premier signal. Aussi bien, à quoi bon lui faire mauvais visage? Ne vaut-il pas mieux lui céder en souriant? N'est-il pas plus sage de la suivre comme une amie, comme une libératrice? Mon seul regret, c'est de n'être pas tombé sur le champ de bataille, enseveli dans les plis de mon drapeau. « J'avais toujours bien dit, s'écriait le vieux Villars en apprenant la mort du maréchal de Berwick, qu'il était plus heureux que moi! » Voilà, mon cher ami, les paroles que je répète intérieurement. Car il est bien cruel, à trente ans, de finir dans son lit, lorsqu'on a tenu une épée. Je vous parle trop longtemps de mes maux. Puisque la destinée est inévitable, permettez-moi plutôt dans cette lettre, qui sera peut-être la dernière, de vous demander une grâce et de vous donner un conseil. Quand vous serez heureux, quand de nouveaux grades, de nouvelles dignités viendront honorer votre mérite, quand de justes récompenses rendront votre nom célèbre, songez à votre ancien compagnon d'armes, songez à celui qui ne vous oublia jamais. Et alors, si parfois quelque jeune officier vient mettre entre vos mains son sort, son avenir, et chercher près de vous un appui ou un remède à son découragement, ah! je vous en prie d'avance, ne repoussez jamais ses plaintes ou ses prières. Entrez avec lui dans ses moindres intérêts; prenez garde qu'un regard, qu'un mot ne vienne, à votre insu, blesser son cœur. Rappelez-vous ce que j'ai souffert, et faites pour lui ce que d'autres n'ont pas fait pour moi. Adieu, mon cher colonel, je regrette que la maladie m'empêche d'aller vous féliciter moi-même, mais je ne puis que vous dire par lettre combien je vous aime et combien je suis joyeux de savoir que vous êtes heureux. P. DE R.

Lycée Louis-le-Grand, 1866.

XXXV

VOLTAIRE A J. J. ROUSSEAU, QUI LUI AVAIT ENVOYÉ UN DISCOURS SUR L'ORIGINE ET LES FONDEMENTS DE L'INÉGALITÉ PARMI LES HOMMES.

(1752 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Je vous remercie, monsieur, du gracieux envoi que vous m'avez fait. Je ne saurais vous exprimer tout le plaisir que m'a

causé la lecture de votre dernier ouvrage. J'y ai retrouvé, avec encore plus de force et d'énergie, la chaleureuse éloquence, la vive imagination, le style brillant et coloré qui animent votre discours sur les lettres et les arts. Pourquoi faut-il que vous ayez mis un si rare talent au service d'une si mauvaise cause ? Je m'étonne, pour ma part, qu'au moment où vous preniez la plume pour défendre la barbarie, vous n'ayez pas été arrêté par une réflexion bien simple : c'est que, en employant dans votre plaidoyer toutes les séductions du style et de l'éloquence, en épuisant tous les arguments de la philosophie, tous les raisonnements de la science, toutes les inductions de l'histoire, vous donniez vous-même un éclatant démenti à vos théories et rendiez à la littérature, à la science, à la civilisation un hommage involontaire.

Je crains, monsieur, qu'à votre insu, vous n'ayez cédé à l'attrait de la nouveauté et du paradoxe, plutôt qu'à l'irrésistible empire d'une conviction sérieuse et réfléchie. Le paradoxe, je ne le repousse pas. L'esprit humain, dont l'activité ne s'arrête jamais, met sans cesse en circulation des idées nouvelles, et cette mobilité, cette inconstance même, est un des caractères de sa puissance. Mais il est un petit nombre de vérités, vieilles comme le monde, qui sont comme le patrimoine de l'humanité, et qu'il n'est permis à personne de nier ; il est un sanctuaire de la raison et du bon sens qui doit rester fermé aux innovations hardies de la pensée humaine. C'est dans ce temple inviolable que vous êtes entré, botté et éperonné, le fouet à la main et le chapeau sur la tête, comme Louis XIV entra dans le parlement. Vous avez tout renversé, tout bouleversé sur votre passage : Attila, Genséric, Tamerlan, tous les grands destructeurs dont l'histoire nous a conservé les noms, étaient timides au prix de votre audace. Rien n'est resté en place, aucune des idées reçues n'a trouvé grâce devant vous. La raison, le progrès, mots creux et sonores que vous écrasez de vos mépris. La civilisation avec les trois flambeaux qui l'éclairent, les lettres, les arts et les sciences, c'est l'enfer représenté par trois furies. Vite, qu'on la chasse, elle et son cortége ! qu'on la fasse descendre du piédestal où la folie des hommes l'a élevée ! Aussitôt dit que fait ; vous saisissez le marteau et la pioche. Mais ce n'est pas tout de détruire : sur toutes ces ruines quel nouvel édifice voulez-vous élever ? Que voulez-vous substituer à notre société abâtardie ? La société primitive, ou plutôt l'absence même de toute société, l'homme isolé et sauvage, livré sans défense aux attaques des bêtes fauves, et cédant à ses instincts, sans autre frein que la nécessité. C'est là

votre idéal ; ce n'est pas le mien, je l'avoue franchement, monsieur, et, à mon sens, était-ce la peine de jeter à bas tant de belles choses sur votre passage, pour dresser sur ces débris, entourée d'une poétique auréole, la figure rayonnante du Peau-Rouge, avec son œil hébété, son front tatoué et ses lèvres pendantes ? Avez-vous bien pu, monsieur, écrire sans rire une phrase comme celle-ci : « L'homme qui pense est un être dégénéré? » Renoncez, je vous en conjure, à des théories qui sont presque un outrage à la nature et à la Divinité. Car, si l'homme disparaissait de la surface du monde (et de fait il en disparaîtrait le jour où la perte de la raison en ferait un animal vulgaire), l'univers entier serait comme mort, et semblerait avoir perdu l'âme qui faisait mouvoir la machine. Les œuvres de Dieu, dont personne n'admirerait et ne sentirait plus la beauté, seraient un temple sans prêtre, et le soleil illuminerait à regret le monde, que sa vivifiante lumière ne parviendrait pas à animer.

Descendons, si vous voulez, de ces hauteurs métaphysiques. Il est temps de m'arrêter. Une fois monté sur ce ton, une fois lancé sur la pente du mysticisme, on ne sait où l'on peut aller. Un peu plus, je faisais un sermon ou un dithyrambe : j'aurai l'extrême délicatesse de vous épargner l'un et l'autre. Aussi bien, il faut l'avouer, je vois autour de moi bien des choses de nature à refroidir mon enthousiasme pour notre société moderne. Les vices de nos Français sont nombreux, leurs travers plus nombreux encore ; mais, tels qu'ils sont, je les préfère encore à vos bons amis les Caraïbes. Nous ne sommes pas parfaits, j'en conviens, mais, outre qu'il ne m'est pas complétement démontré que la perfection soit indispensable au bonheur, croyez-vous, monsieur, en conscience, qu'il faille s'en prendre de nos vices au progrès des sciences et des arts? Ils ont fait du mal, je l'avoue, mais c'est surtout à ceux qui les ont cultivés. L'histoire de la science n'est qu'un long martyrologe. Je ne vous parlerai pas de moi qui n'avais pas fait assez de bien à l'humanité pour mériter l'honneur que j'ai reçu en souffrant pour la vérité et la justice. Mais tous les grands poëtes, tous les grands savants, tous les sages ont été persécutés. Les hommes, dont ils assuraient le bonheur, les ont abreuvés d'outrages, comme le monstre de la ballade allemande étouffa le sorcier auquel il devait le jour. Et ces souffrances mêmes des hommes de génie sont, à mon sens, la preuve la plus éclatante de l'utilité des sciences et des arts. Quand on voit, d'une part, la barbarie épuiser toutes les rigueurs que lui suggère sa rage pour étouffer la science naissante, et, de l'autre, la science accepter la lutte et se résigner au martyre, il n'y a plus à hési-

ter : la bonne cause est celle de Socrate et de Galilée. La ciguë et la torture ont prononcé.

Je sais bien que les philosophes et les savants ne sont pas tous des Galilée et des Socrate, je sais qu'il s'est glissé des erreurs à côté des vérités propagées par la science, que l'éloquence a provoqué des crimes aussi bien que des révolutions généreuses. Mais qu'y faire ? c'est une loi de la nature, qu'il n'est pas de bien dont on ne puisse abuser. Il est des sources empoisonnées : est-ce une raison pour ne jamais boire d'eau? On peut recevoir dans la rue une tuile sur la tête : est-ce une raison pour rester enfermé chez soi ? Bien des marins ont fait naufrage : faut-il pour cela maudire le commerce et la navigation? Non, sans doute ; et il ne faut pas non plus proscrire les lettres et les sciences à cause de l'abus qu'en ont fait les méchants. De deux maux il faut choisir le moindre, et je crois qu'aucun homme sensé ne comparera les malheurs causés par la civilisation avec ceux que l'ignorance et la brutalité entraînent toujours avec elles.

Vous nous avez fait, monsieur, un charmant tableau des premiers âges du monde. Les hommes étaient de petits saints, les bêtes sauvages restaient avec eux dans les meilleurs termes, et les alouettes se faisaient un véritable plaisir de tomber toutes rôties dans leur bouche. Toute leur vie était une pastorale ; ils récitaient Théocrite toute la journée. Chantez cela avec accompagnement de hautbois, et vous avez un charmant opéra-comique. Cette description ferait à merveille dans le *Devin du village* [1], malheureusement elle est moins à sa place dans un chapitre d'histoire universelle. Je doute que nos bons ancêtres, s'ils vous lisaient, se reconnussent dans le portrait que vous tracez d'eux. Je n'ai jamais, je l'avoue, entretenu avec eux de rapports bien suivis, mais, à en juger par vos amis les Caraïbes, que vous nous donnez pour leurs descendants en ligne directe, je ne me sens pas un goût bien vif pour leur genre de vie. Jetez les yeux sur tous les peuples qui se sont le moins écartés de la grossièreté et de la rudesse primitives, et si les hideux spectacles qui passeront devant vos yeux ne vous soulèvent pas le cœur, je vous tiens pour un stoïcien accompli. Ici, ce sont les Spartiates qui jettent dans la Ceada tout enfant contrefait, et qui, pour inspirer aux jeunes gens le goût de la guerre, traquent les Ilotes comme des bêtes fauves ; là, ce sont les Huns, portant partout avec eux la désolation et la mort. Faut-il vous parler des Vandales, dont

1. Opéra-comique de Rousseau paru en 1752, l'année même du second discours.

le nom est devenu synonyme de barbarie féroce et de stupide cruauté, des Mongols et de ce fameux Tamerlan, leur chef, qui suspendait au poitrail de son cheval la tête des ennemis qu'il avait tués? Nous avons bien des vices, monsieur, je le répète, mais les peuples que je viens de citer n'ont, ce me semble, rien à nous envier sous ce rapport.

Si étranges que puissent vous paraître mes opinions, je ne désespère pas de vous y ramener. Je ne puis, dans une lettre, entrer à ce sujet dans de bien longs développements. Mais, si vous voulez reprendre avec moi cette conversation, venez me voir à Ferney. Votre santé, que vos longs travaux ont épuisée, s'y rétablira. Ce voyage vous donnera en même temps l'occasion de revoir votre patrie pour laquelle vous témoignez tant d'amour dans la préface de votre discours sur l'inégalité. J'applaudis à ces sentiments et j'en conçois la force ; car, si tout homme aime le sol natal, il l'aime doublement quand la liberté y règne. Que toutes ces raisons, monsieur, vous décident à m'accorder l'honneur de votre visite. Ne craignez rien : le pays est sûr ; on n'y rencontre ni loups, ni ours, ni philosophes, à l'exception toutefois de

Votre très-dévoué serviteur :

F. AROUET DE VOLTAIRE.

P. S. — M. D'Alembert me communique à l'instant même un détail curieux : Trois voyageurs anglais viennent d'être dévorés par les Hurons. Il est juste d'ajouter que les victimes ont été du reste traitées très-cordialement, et que les Hurons ont été fort aimables, jusqu'au souper exclusivement. Comme vous vous intéressez à ces messieurs, je vous apprends ce fait qui fait tant d'honneur à leur urbanité et à leur douceur bien connues.

G. DE C.

Lycée Bonaparte, 1864.

XXXVI

LEBRUN A VOLTAIRE, POUR LUI RECOMMANDER LA NIÈCE DE CORNEILLE ET LE PRIER DE VENIR A SON SECOURS.

(1760 ans après J. C.)

DÉVELOPPEMENT.

Vous me demandez, monsieur, des nouvelles de Paris, vous voulez, dites-vous, ne pas vous ensevelir dans votre solitude, y

vivre encore avec nous malgré l'absence. Je puis vous dire que, si vous n'oubliez pas Paris, Paris ne vous oublie pas à son tour: votre nom est dans toutes les bouches, on ne parle que d'après vous, on ne jure que par vous; c'est toujours ce concert de louanges dont les échos vous ont plus d'une fois rapporté le bruit lointain. Vous voulez savoir ce qui se passe ici? Mon Dieu, monsieur, c'est toujours le même spectacle, spectacle qui amuse d'abord et qui lasse bientôt, tant il est uniforme et monotone. Tel vous avez vu Paris, tel vous le retrouveriez. Les gens d'esprit rient toujours des sots, qui de leur côté rient des gens d'esprit; les seigneurs se moquent des bourgeois, jusqu'à ce qu'ils épousent leurs filles; on parle et l'on écrit de tous côtés, on lit peu et l'on imprime beaucoup; les uns travaillent pour se faire un nom, les autres pour ne pas mourir de faim; chacun joue son rôle le mieux qu'il peut et se hausse sur la pointe des pieds afin de se faire remarquer dans le nombre; les plus petits veulent paraître les plus grands; l'un rime, l'autre discute, celui-ci raille, celui-là lance des anathèmes; la noblesse et la cour sont plongées dans les fêtes, et le peuple regarde et paye. Vous le voyez, c'est la comédie à laquelle vous avez assisté, et qui ne mérite pas qu'on la regrette.

Bien plus heureux, monsieur, vous, l'idole de Paris, et en même temps le patriarche de Ferney; vous, qui avez su vous créer un repos doux et commode, mais non pas oisif, sans porter atteinte à votre renommée! Qui a pu réunir comme vous tant de causes de félicité? Quelle vie a été aussi pleine et aussi féconde que la vôtre? Pouviez-vous la mieux couronner que par cette heureuse retraite, qui vous a rendu tout entier à vous-même sans vous enlever à la France? Votre château, n'est-ce pas votre Louvre? Votre société, n'est-ce pas votre cour, cour paisible, qui ne connaît ni les intrigues ni les sourdes menées, où le roi et les sujets sont amis, ce qui ne se rencontre pas toujours ailleurs? Là, vous avez la gloire, qui fait le bonheur, et la richesse, qui n'y a jamais nui.

Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

Je ne sais si vous avez fait ce vœu, et je n'irai point le demander à Rome, mais si Dieu pouvait mettre ces biens en des mains plus pieuses, ou plus orthodoxes, il ne pouvait trouver des mains plus libérales et qui en fissent un plus digne et un plus noble usage. Vous ne vous êtes pas, comme le héros de la fable,

tellement retiré de ce monde, que vous ne vouliez encore lui être utile : autour de vous s'accroît et prospère une province entière que tous les jours vous arrachez à la misère par de nouveaux bienfaits. C'est parce que je connais cette générosité sans bornes, que je me hasarde à lui présenter aujourd'hui un nouveau sujet de s'exercer ; et j'ai confiance, monsieur, quand je songe que c'est à M. de Voltaire que je m'adresse, et que c'est la nièce de Corneille pour qui je lui vais parler.

Et en effet, monsieur, ce nom seul n'est-il pas un grand titre à vos yeux? Outre la parenté du sang, n'existe-t-il pas aussi la parenté du génie, la parenté de la gloire? Oui, on aura beau faire, Corneille, Racine, Voltaire, voilà trois noms qui sont à jamais unis ensemble, de même que l'admiration des siècles n'a jamais séparé les grands noms d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. On ne pourra parler de Voltaire et de sa gloire sur la scène tragique, sans songer à celui qui avait fondé cette scène : on ne parlera point de la tragédie et de celui qui en fut le père, sans songer aux progrès qu'elle a faits dans les œuvres de Racine et dans les vôtres, monsieur, qui l'ont portée au dernier degré de perfection. Racine vous a transmis l'héritage qu'il avait reçu, vous l'avez accru à votre tour ; mais il y aurait de l'ingratitude à oublier qu'il a été amassé par Corneille, et que c'est à lui que vous le devez. Par ces nobles liens, vous ne faites plus, si je l'ose dire, qu'une même famille, dont ce grand homme est le premier auteur ; et par là sa mémoire vous devient chère, tout ce qui se rapporte à son nom vous devient sacré. Vous seul donc, monsieur, pouvez faire accepter à la nièce de ce grand poëte les bienfaits dont elle a tant besoin, et qu'une dignité et une fierté naturelles lui feraient refuser de tout autre : Voltaire seul peut en quelque sorte adopter la nièce de Corneille sans qu'elle change de famille. Déjà elle est en âge de prendre bientôt un parti et de s'établir ; elle joint à une éducation solide des mérites et des vertus réelles, et un charme infini dans l'esprit et dans la conversation. Mais qu'est-ce que tout cela aujourd'hui ? *Virtus post nummos* : avec cela on est estimé quelquefois et l'on se marie rarement. On pourrait répondre, il est vrai, qu'il est possible, à la rigueur, de vivre sans être marié, que cela se voit tous les jours ; je ne dis pas non ; je sais même bon nombre de gens qui voudraient en dire autant ; mais que peut faire une jeune fille sans ressources, sans appui, jetée à la merci des hasards et des circonstances ? Se réfugier dans un couvent, chercher dans les bras de Dieu un abri contre les dangers qui l'entourent, fort bien ; mais, si son inclination ne l'y entraîne point ? Du

reste, je n'ignore pas que ce serait là la moindre difficulté, qu'on a trouvé des moyens de persuader promptement et de donner de gré ou de force une vocation irrésistible, ainsi que cela se pratique dans les grandes familles; mais pour cela même il faut de la fortune : il faut apporter des richesses et des biens de la terre aux lieux où l'on va renoncer à ces biens et à ces richesses, sans doute parce qu'il serait risible de renoncer à ce que l'on n'a pas; il coûte cher encore de se consacrer à Dieu, et ne le fait pas qui veut.

Vous le voyez, monsieur, cette jeune fille n'a d'autre espoir, d'autre soutien que vous ; de vous seul elle peut recevoir des secours sans rougir, elle, la nièce du grand Corneille. Sans doute, elle porte un nom qui aurait dû l'arracher à l'oubli et à la pauvreté ; mais vous le savez, les pensions, pour l'ordinaire, sont destinées à entretenir le luxe de ceux qui ne les méritent pas et qui en ont le moins besoin. C'est d'ailleurs l'histoire de tous les temps. Nous ne pouvons trop nous indigner de voir oublier la nièce de Corneille, quand Corneille lui-même a vécu dans la gêne et même dans la misère. C'est là une triste réalité : il faut que le génie songe à lui, autrement il court risque de mourir de faim, il faut qu'Apollon quitte de temps en temps le Parnasse, pour aller rendre ses devoirs à Plutus. Cette nécessité, vous l'avez comprise, monsieur, et, en travaillant à votre fortune, vous ne vous êtes point distrait de vos études littéraires : mais vous leur avez préparé plus d'aisance et de liberté pour l'avenir. Par là, vous avez assuré votre indépendance ; par là, vous n'êtes pas le poëte de tel ou tel grand, de tel ou tel riche ; vous êtes le poëte du siècle, le poëte de la nation entière. Ces richesses mêmes tourneront à votre gloire : laissez crier les ennemis de votre philosophie et de vos principes ; c'est une belle réponse à toutes les calomnies, que les bienfaits que vous répandez autour de vous, et auxquels vous pouvez aujourd'hui mettre le comble. Je ne voudrais point vous parler de votre gloire, monsieur, puisqu'il est vrai qu'elle ne peut plus s'accroître désormais, cependant ce nouvel acte de bonté ne passera pas inaperçu auprès de la postérité. Vous n'ignorez pas l'intérêt qui s'attache à la vie privée des hommes de génie ; vous savez par vous-même avec quel soin on cherche à retrouver dans leurs moindres actions des indices de leur caractère et de leur naturel, enfin combien l'on aime à juger l'homme en même temps que le philosophe ou le poëte. Qui de nous ne connaît pas les moindres actions, et même les moindres pensées de Corneille et de Racine ? qui de nous n'a pas vécu avec eux ? Croyez, monsieur,

qu'il en sera de même pour vous ; aucun des détails de votre vie ne sera indifférent aux siècles à venir ; ajouter un nouveau bienfait à tant d'autres, ce sera ajouter un nouveau titre à l'admiration de la postérité. M. G.

Collége royal de Charlemagne, 1848.

XXXVII

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE A M. DE VILLEBOIS.

(1764 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Il rend grâce à M. de Villebois des services qu'il en a reçus ; il sera reconnaissant de la charge qu'il doit à ses bontés ; mais cette charge, il n'en veut plus.

Comme il s'est trompé ! il avait conçu le plan d'une république meilleure que celle de Platon, et, son rêve ne pouvant se réaliser parmi les vieux peuples de l'Europe civilisée, il avait cru trouver en Russie une nation neuve disposée à écouter un législateur, et une sage impératrice prête à le seconder. Appuyé du crédit de M. de Villebois, il a prié, pressé, sollicité : il demandait un peuple à réformer, il a obtenu une lieutenance d'artillerie !

Est-il condamné à vivre obscur et sans avenir sous le ciel nuageux de la Finlande ? Et, si la guerre, qui peut seule lui donner de l'avancement, vient à éclater entre la Russie et la France, portera-t-il les armes contre sa patrie ?

Non. Un peuple voisin défend avec peine la liberté qui lui échappe : la Pologne comptera bientôt un citoyen de plus, la Russie un esclave de moins.

DÉVELOPPEMENT.

Monsieur, avant de vous faire part d'une détermination qui vous paraîtra sans doute étrange, je m'empresse d'acquitter la dette de reconnaissance que j'ai contractée à votre égard. Arrivé à Saint-Pétersbourg sans amis, sans lettres de recommandation, j'allais demeurer sans ressources, lorsque je m'adressai à vous. Le seul titre que je pusse invoquer, c'était d'être Français comme vous, et vous m'avez traité moins en compatriote qu'en ami. Votre protection généreuse a prévenu tous mes besoins et m'a mis à l'abri de la misère. Que ne puis-je vous exprimer autrement que par des paroles tous les sentiments que le souvenir de vos bontés éveille dans mon âme ! J'espérais bien m'en montrer digne par ma conduite, et, lorsque je vous quittai pour remplir mes nouvelles fonctions, je voulais, à force de zèle et de persévérance, vous prouver que vous n'avez pas secouru un ingrat.

Que penserez-vous cependant de moi, monsieur, lorsque, au bout de quelques mois, je viens, abattu, découragé, vous remettre la charge que je dois à vos bontés; lorsque, dès les premiers pas, je sors avec dégoût d'une carrière où vous m'aviez fait entrevoir un brillant avenir? Accusez-moi de légèreté, d'inconstance, de folie même, vous en avez le droit, monsieur; mais, avant de porter un arrêt trop sévère, écoutez-moi; apprenez quels étaient mes vœux, mes espérances, mes chimères, si vous le voulez, lorsque je partis pour la Russie, et quelles déceptions m'ont poursuivi partout : alors peut-être vous paraîtrai-je plus à plaindre qu'à condamner.

Las de la corruption, des injustices que je rencontrais partout dans ma patrie, et qui m'affectaient d'autant plus profondément que j'étais jeune et que mon cœur était ouvert aux plus nobles illusions, je résolus de quitter la France et de m'établir loin d'elle, dans quelque lieu où n'eussent point pénétré ses mœurs ni ses préjugés. Je jetai les yeux sur l'Europe, et je ne vis qu'un seul État qui répondît à mes vœux, la Russie. C'était là cette société, à la fois jeune et vieille, où la rudesse des mœurs primitives s'adoucissait chaque jour par le contact de la civilisation moderne, où les arts, transplantés des pays étrangers chez un peuple à moitié sauvage, avaient eu le temps de le policer, mais non celui de le corrompre. C'était sur cette nation, qui comptait un demi-siècle d'existence, que régnait une princesse amie des philosophes, partageant leurs opinions et disposée à accueillir tous les projets qui avaient pour but le bonheur de l'humanité. Voilà du moins ce qu'on m'avait dit de Catherine, et je le répétais avec confiance : car, lorsqu'on est jeune, on sent le besoin de croire à tout ce qu'il y a de grand dans l'homme, à la vertu unie à la puissance et au génie.

Dans mes rêves, j'avais conçu le plan d'une république, et, plus ambitieux que Platon, je ne m'arrêtais pas à de vaines théories : j'aspirais au nom, à la gloire de fondateur d'empire; les moyens seuls me manquaient. En France, on m'eût traité de fou, d'extravagant, et les maisons de santé de l'État sont gratuitement ouvertes aux esprits réputés malades; mais en Russie, à quelle merveille peut-on rester incrédule, lorsque l'on a été en si peu de temps témoin de tant de prodiges; quand, en moins de soixante ans, on a vu un pays, arriéré de dix siècles, reproduire par un enfantement laborieux tous les fruits d'une civilisation raffinée, et briller bientôt lui-même d'un éclat égal à celui des États de l'Occident d'où lui était venue la lumière ?

D'ailleurs, la faveur que je sollicitais de l'impératrice était

légère. Une île déserte, quelques colons pour la défricher, et mes vœux étaient satisfaits. Loin du commerce des hommes, j'aurais, avec des lois simples et pures, réglé le bonheur de ma petite république : l'égalité en eût été le principe, et la vertu seule eût établi des différences entre les citoyens. Là, on eût ignoré la discorde et la guerre ; l'ambition, l'envie, la haine, les vices, les petitesses des grands États n'eussent point trouvé accès dans ma colonie; l'Europe entière se fût-elle embrasée des feux d'une guerre étrangère, spectateurs tranquilles, nous aurions de loin contemplé l'incendie, en gémissant des malheurs de nos frères : ainsi, au milieu des sables brûlants du désert, s'élèvent des oasis où, sous une verdure toujours fraîche, serpente une onde pure et limpide, que d'épais ombrages défendent des rayons enflammés du soleil.

Mais, monsieur, qu'ai-je besoin de vous exposer si longuement des plans chimériques qui ne peuvent sourire qu'à celui qui les a conçus? Ne me suffisait-il pas de vous dire toutes les déceptions qui m'ont accueilli en Russie comme ailleurs? J'aurais dû me douter que les hommes sont partout les mêmes, sans aller chercher si loin les fruits amers de l'expérience. Je l'ai vue enfin, cette Russie que, dans mes rêves, je me peignais si belle, si grande. Quelle triste réalité ! Qu'ai-je aperçu ? Un peuple souffrant et malheureux ; au-dessus de lui, une caste fière de ses richesses, entêtée de ses priviléges, et enfin, des milliers de créatures humaines réduites à la condition des animaux, attachées à la terre qu'elles fécondent de leurs sueurs sans jamais en recueillir les fruits, frappées de mort sur le moindre signe de leurs maîtres ! Et cette cour où mon titre de philosophe semblait me promettre un accueil si flatteur, j'y ai retrouvé les vices, les intrigues de Versailles. J'étais pauvre, inconnu ; on passa devant moi sans me regarder. Que serais-je devenu, si vous n'aviez été là pour me tendre la main et me consoler ? Vous avez prié, pressé, sollicité en ma faveur ; vous avez fait jouer peut-être plus de ressorts qu'il n'en faudrait pour renverser un empire, et enfin moi, qui étais venu de France pour parler à l'impératrice, pour lui soumettre mes plans, pour acquérir le titre de législateur, j'ai obtenu une lieutenance d'artillerie !

J'ai courbé la tête sous la destinée, et je suis parti sans me plaindre. Me convenait-il d'accueillir sur-le-champ par un refus le bienfait que je tenais de votre main? Non, non, j'aurais mérité vos reproches, si je n'avais essayé de lutter contre mon penchant et de vaincre mes dégoûts à force de courage.

Je suis arrivé dans la Finlande : à l'aspect de ce ciel constam-

ment nuageux, de ce pays triste, désert, couvert de forêts et de lacs, mon cœur se serra. En vain je cherchai, dans une application sérieuse aux études de mon art, un remède à cette noire mélancolie. Je la combattis, tant que j'eus l'espoir de la vaincre, assez longtemps pour ne pas succomber sans gloire et pour me faire honneur auprès de vous de ma résistance. Chaque jour, ma tristesse redoublait, et de mûres réflexions me confirmèrent bientôt dans la résolution de quitter pour jamais cette terre ingrate.

En France, l'état militaire a été pour moi un fardeau que j'ai aussitôt rejeté : me plairait-il dans la Finlande ? Et, quand je pourrais le supporter, quel avenir me promet cette existence monotone? Sans doute, après avoir poussé jusqu'à leurs dernières limites les connaissances de l'art, après avoir enterré les plus belles années de ma vie au fond d'immenses forêts, j'irai, obscur officier, vieillir dans les rangs de quelque régiment russe et discipliner les Cosaques de l'Ukraine !

La guerre seule peut m'offrir de l'avancement ; mais y déploie-t-on de l'ardeur, des talents, quand on n'est point personnellement attaché à la cause qu'on défend, lorsque l'on combat non par intérêt, mais par devoir? La guerre, grand Dieu ! si jamais elle venait à éclater entre la Russie et la France ! Cette pensée seule me fait frémir. Le dernier des malheurs, pour l'homme honnête, est de se voir armé contre sa patrie, et cette crainte, si vague qu'elle puisse être, m'ordonne de quitter sur-le-champ le service de la Russie.

Jamais je ne combattrai que pour une cause juste et sainte. Que m'importent les grades, les honneurs? Ils n'assouvissent que l'ambition, et la seule ambition de mon cœur, c'est d'obtenir une gloire pure. Sur les confins de la Russie, une malheureuse nation livrée aux désordres de l'anarchie, vendue à l'étranger par ses propres chefs, soutient une lutte désespérée et défend héroïquement sa liberté expirante. J'irai sur cette terre recueillir le dernier souffle du patriotisme, avant qu'il ne s'éteigne dans tous les cœurs ; j'irai me ranger au nombre de ses défenseurs et prolonger, s'il se peut, l'agonie de la Pologne.

Ne riez pas, monsieur, de mes projets ; ne les traitez pas de rêveries. Bientôt, je l'espère, la Russie comptera un esclave de moins, la Pologne un citoyen de plus. Oui, le sort, qui semble me promener à plaisir dans toute l'Europe, fixera mes pas errants sur ce sol généreux : puissent d'autres Français, émus par les cris déchirants d'un peuple infortuné, quitter leur patrie et associer leurs efforts aux miens ! s'ils ne peuvent faire triompher la

cause qu'ils soutiendront, au moins rapporteront-ils dans leur pays de nobles sentiments qui porteront leurs fruits un jour. Pour moi, monsieur, que je doive m'ensevelir sous les ruines de la Pologne, et que Dieu ait creusé ma tombe sur cette terre où je combattrai pour la liberté, ou que sa providence me réserve une existence plus longue encore et plus vagabonde, je ne cesserai de bénir votre nom, et de demander pour vous au ciel une récompense égale à votre générosité : c'est le souhait par lequel je veux finir ma lettre et terminer ma vie ! G. M.

Collége royal de Louis-le-Grand.

XXXVIII

LE DOCTEUR JONES A WASHINGTON.

(1490 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Benjamin Franklin mourut le 17 avril 1790. Il était âgé de quatre-vingt-quatre ans.

On trouva dans son testament la disposition suivante : « Je lègue au général Georges Washington, mon ami et l'ami de l'humanité, le bâton de pommier sauvage dont je me sers pour me promener. »

Vous supposerez une lettre de son ami, le docteur Jones, qui apprend au général la mort de Franklin, et lui fait part de cette disposition.

Le docteur, qui avait soigné Franklin dans sa dernière maladie, nous a laissé une relation de sa mort. On y trouve le passage suivant :

« Il nous disait qu'il craignait bien de ne pas supporter ses souffrances comme il le devait ; qu'il savait combien l'Être suprême avait versé de bienfaits sur lui en l'élevant de l'obscurité où il était né au rang et à la considération dont il jouissait parmi les hommes, et qu'il ne doutait pas que les douleurs qu'il lui envoyait en ce moment ne fussent destinées à le dégoûter d'un monde où il n'était plus capable de remplir le poste qui lui avait été assigné. »

Ce fragment vous indique le ton grave et religieux que vous devez donner à cette lettre.

DÉVELOPPEMENT.

Monsieur le général,

Franklin n'est plus. J'ai vu ses yeux se fermer ; j'ai pressé ses mains déjà froides et glacées ; j'ai recueilli ses dernières paroles et son dernier soupir. Bien que vous soyez instruit de ce funeste événement, vous me saurez gré, je pense, de vous retracer, autant que me le permet le trouble d'une si juste douleur, les derniers moments de l'ami que nous pleurons. Franklin est mort

comme il avait vécu, en sage: et il a porté jusque dans son agonie une sérénité douce et familière qui faisait le fond de son âme. Dieu ne lui épargna pas les souffrances ; mais il s'oubliait lui-même pour ne songer qu'à la patrie et à l'humanité. Il nous montrait de loin la révolution qui, partie de l'Amérique, a déjà conquis la France; et ce beau spectacle d'un peuple ivre de sa liberté nouvelle charmait ses regards expirants. En même temps, il se hâtait de consacrer à ses amis les derniers restes d'une vie qui s'échappait : il avait pour chacun de nous un mot, un sourire; son seul regret, disait-il, était de quitter la terre sans avoir revu le général Washington. Le 16, sa voix s'affaiblit, ses traits s'altérèrent; enfin, hier au matin, ses souffrances étaient devenues intolérables. Nous nous pressions autour de son lit pour le contempler de plus près, pour ne pas perdre un souffle de sa voix; lui, toujours humble, nous dit: « Qu'il craignait bien de ne pas supporter ses souffrances comme il le devait; qu'il savait combien l'Être suprême avait versé de bienfaits sur lui, en l'élevant de l'obscurité où il était né au rang et à la considération dont il jouissait parmi les hommes; et qu'il ne doutait pas que les douleurs qu'il lui envoyait en ce moment ne fussent destinées à le dégoûter d'un monde où il n'était plus capable de remplir le poste qui lui avait été assigné. » Il n'y eut pas un de nous qui ne pleurât en entendant ces paroles si nobles et si calmes. Dès lors, les pensées du monde n'allèrent plus jusqu'à son âme qui vivait déjà dans l'éternité; il ferma les yeux. On voyait qu'il rassemblait en silence toutes ses forces pour ce terrible voyage de la terre au ciel. Sur le soir, Franklin nous quitta. Il n'y a pas de paroles humaines, monsieur le général, pour peindre ce qui se passa ce jour-là dans nos cœurs. La douleur et l'admiration portées au comble ne trouvent que des larmes. Oui, il est un spectacle digne des regards de Dieu et des hommes, c'est celui du sage, lorsque son âme, préparée à la mort par une vie de vertus, paraît suspendue sur ses lèvres et prête à s'élancer dans le sein de son auteur ! Oui, les traits du juste mourant sont la plus belle image de la divinité sur la terre !

Ce matin, nous sommes retournés à la maison où reposait encore le corps de notre ami : on a ouvert son testament, et nous y avons trouvé la disposition suivante : « Je lègue au général George Washington, mon ami et l'ami de l'humanité, le bâton de pommier sauvage dont je me sers pour me promener. » Je ne saurais vous dire, monsieur le général, combien nous avons été émus à ce trait si délicat de l'amitié qui a toujours uni deux nobles cœurs. Franklin, qui jugeait de votre âme par la sienne, et qui avait

raison, sentait quel prix vous attacheriez à ce dernier gage d'une affection si constante ; il sentait que, si quelque chose pouvait vous consoler de sa perte, c'était de toucher sans cesse ce bois où vous l'aviez vu s'appuyer tant de fois, ce confident de ses secrètes rêveries pendant ses promenades, ce reste de lui qui chaque jour vous parlerait de lui, chaque jour vous ferait pour ainsi dire vivre avec lui. Ce que Franklin ne sentait pas, monsieur le général, tant il s'appréciait peu lui-même ! mais ce que sentira toute l'Amérique, c'est que cette simple ligne du testament d'un grand homme est pour vous la plus belle des récompenses, la seule peut-être qui soit à la hauteur de vos vertus.

L'Amérique, monsieur le général, s'est habituée depuis longtemps à confondre Franklin et Washington dans une vénération commune. Si elle a aujourd'hui le courage de supporter la mort du grand citoyen qu'elle a perdu, c'est qu'elle le retrouve en vous. Elle pleure en lui l'homme du peuple qui s'est élevé par la seule force d'un esprit studieux et d'une âme honnête au premier rang de la science et de la politique ; qui, fait pour tous les emplois, parce qu'il avait toutes les vertus, a passé naturellement de l'atelier d'un imprimeur dans les salons des diplomates français ; et qui, à la gloire éternelle du travail, a commencé par être un bon ouvrier et fini par être un grand homme. Elle admire en vous l'héritier d'une riche famille, qui a sacrifié son repos à ses convictions, s'est dévoué corps et âme à la cause de son pays et de la démocratie ; qui, seul de tous les législateurs anciens et modernes, a eu ce mérite singulier de fonder un peuple ; qui, après avoir assuré au prix de son sang le triomphe de la nationalité américaine, ne se croit placé au premier rang parmi nous, que pour veiller de plus haut au maintien de nos libertés. Tous deux vous avez honoré de hautes fonctions par ces vertus privées que tant d'hommes publics croient au-dessous d'eux, par un désintéressement qui décroît d'ordinaire chez les hommes à mesure que leur fortune grandit. Les mains de Franklin, monsieur le général, avaient en quelque sorte consacré ce bâton qu'elles avaient touché ; les vôtres ne le profaneront pas ; le glorieux emblème qui le surmonte sied bien à l'homme qui emportera dans le tombeau la gloire d'avoir affranchi le nouveau monde par son courage et l'ancien par son exemple.

Le nom de Franklin et le vôtre vivront à jamais inséparables dans la reconnaissance des peuples ; car en combattant pour la liberté américaine, ce n'était pas la cause d'une seule nation que vous défendiez, mais celle de l'humanité entière. Les rois d'Europe verront leurs sujets vous chérir et le pleurer : le genre hu-

main élève à ses maîtres des arcs de triomphe et des tombeaux; il réserve son cœur et ses larmes à ses bienfaiteurs. Je n'ajouterai qu'un mot, monsieur le général : l'un et l'autre vous avez tracé la route à tous ceux qui seront appelés à l'honneur de gouverner des hommes libres; et le jour où les nations d'Europe auront enfin reconnu et reconquis leurs droits, elles n'auront plus à demander au ciel que des législateurs comme Franklin et des magistrats comme Washington.

T. L.

Lycée Louis-le-Grand, 1850.

COMPOSITIONS

LATINES.

DISCOURS.

HISTOIRE ANCIENNE, GRECQUE ET ROMAINE.

I

CHRYSES AD AGAMEMNONA.

(1185 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Exordium sumetur ab ipso oratoris habitu, qui veniat sceptrum et vittas Apollinis ferens, animum regis, si nulla alia re, debita saltem deo veneratione moturus,

Sed non timendum ne pater patris preces rejiciat. Hic pauca de affectu paterno ita disseret, ut Agamemnon memoria suorum liberorum ad supplicis misericordiam convertatur.

Orabit ne filia fœdissimæ omnium conditioni addicatur; magni esse regis, miseros a contumelia saltem et opprobrio vindicare.

Monebit Græcos ne Apollinem sibi infestum faciant : illum sacerdotis sui ulturum injurias.

Finiet, orando regem ut quæ attulit ipse dona benigne accipiat, reddatque filiam, majorem pro beneficio mercedem habiturus, Phœbi et deorum immortalium gratiam.

DÉVELOPPEMENT.

Huc ego veni, rex maxime, veste pontificali, vittas et sceptrum Apollinis gerens, ut te, si non valeant preces et lacrymæ, de veneratione saltem deo debita moneat hic habitus, et, si canitie mea non movearis et orbitate, sacerdotii tamen meminisse cogat. Nam-

que non meo tantum, sed numinis ipsius Apollinis nomine filiam meam, et eamdem dicatam deo virginem, reposco ; quam inter aras et delubra natam, ad sacra, non ad servitium educatam, tui rapuere, tu sortitus in prædam et mancipium habes, divinæ majestatis læsæ conscius, nisi reddas petenti.

Quid autem divinis illis adhortationibus opus est, quum humanæ sufficiant ? quid minæ adhibeantur, quum precari sit satis? Nonne pater patrem appello ? nonne unumquemque vestrum, duces clarissimi, de patria caritate commonent absentes vel parentes vel liberi, qui vobis, dum assidua cogitatione adsunt, patriæ revisendæ cupidinem et redeundi vota fovent et excitant ? Responde, Achilles ; nonne sæpius inter vincendum succurrit senioris Pelei memoria, pietas et mœsta per solitudinem senectus ? Respondete, tuque Ulysses, tuque Idomenæe : qui fletus, quæ desideria, quum vel tuum Telemachum, vel Idamantem tuum, relictos in Græcia et patris osculis carentes cogitatis ! Quid de Nestore dicam, æquævo meo, cujus nisi nova vulnera rumpere retractando timerem, seniles planctus, canitiem laceratam, abscissas vestes, et quæ suasit adempti dolor Antilochi, commemorarem ? Tibi vero, rex maxime, ut domesticis apud te exemplis utar, si quando publicæ res te privatarum memorem sinunt, nonne versantur ante oculos Orestis Iphigeniæque imagines Mycænarum in aula ludentium et patrem absentem votis puerilibus appellantium ? Nonne invadit animum tristitia quædam castrorumque et belli tædium ? nonne erumpunt voces : « Quando vos ego, liberi, adspiciam, quando amplectar, et osculis amorem explebo ? »

Quod si tibi, vel inter armorum tumultus, purpuram et fasces, æstumque juventutis, non obmutescat natura tuorumque desiderium, quanto acrius apud me valebit, senem, inglorium, ab omni cœtu secretum, nisi filiam haberem ! quam nunc, eheu ! raptam templi parietes ipsi, ipsa altaria sacrique ignes requirere, et nudo quodam adspectu fletum meum irritare mihi videntur ! Namque, si saltem abesset reditura, et debito cultu ac honore frueretur, tacito questu contentus, luctum intra pectus concoquerem; lacrymas continerem, ab omni gemitu muliebri temperarem; sed abest nunquam (dii omen avertant !) reditura, fœdissimæ omnium conditioni addicta, jussa ire Mycenas; aquam ab Hyperio fonte haurire, quæ nullos nisi sacros fontes novit; herilem thalamum servare, quæ vittis tantum insuevit; jam vile mancipium, nec Apolline deo, nec Chryse parente, nec ipso Agamemnone domino dignum. Ne igitur tanto dedecore immerentem affice ; ne intactum senectutis honorem corrumpe et mihi contumeliam, tibi perniciem ingere. Non enim, ut sim miserrimus,

diu futurus sum; sed ira in te manebit Apollinis æterna, injuriam meam ulciscentis, et Achivos omnes unius ob culpam plectentis, ut quondam Laomedontæos.

Namque, quum illa quæ obsides mœnia struxisset ipse noster, Neptuno adjuvante, deus, ausum structoribus diis stipendia detrectare Laomedontem immissa peste mulctavit, et filiam devovit Hesionem marino monstro devorandam. Quid plura? nonne idem, quam in Trojanos exercuit ultionem, in tuos transferre, quam de Hesione pœnam repetivit, in tuum vel Orestem, in tuam vel Iphigeniam transmittere poterit?

Quin potius calamitatibus tantis et publice et domi imminentibus, captivæ unius jacturam anteponis, et ne jacturam quidem, quum dona ipse afferam quibus satis superque redimatur, et gratiam Apollinis spondeam, qua Troja expugnetur et Agamemnonis fiat? Hic enim Apollo, nisi vos, Græci, veterem Teucrorum injuriam, recentiori deleatis, hic, inquam, aderit pugnantibus immixtus, diruendi non impotentior quam quondam struendi fuit. Ego vero, si quid vota apud superos valent, qua potero saltem, Teucros aggrediar et Græcos adjuvabo; precatu scilicet, ut, quemadmodum mihi filiam, rex maxime, reddideris, ita relictam in Græcia progeniem et fere patribus ignotam, capta Troja, revisere, interrupta conjugia repetere, et lares patrios amplecti per immortales deos liceat.

S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

II

ORATIO THEOCLIS ATHENIENSIS AD SUOS.

(Huitième siècle avant J. C.)

MATIÈRE.

Theocles Atheniensis, sæculo ante Christum natum octavo, quum Siciliam, tunc fere ignotam et inter fabulosas orbis plagas ob Ulyssei errores habitam, ventis actus appulisset, locique commoda miratus, civibus suis, ad quos redierat, auctor frustra fuisset coloniæ illuc publice deducendæ, multos sibi homines quos ipse privatus secum colonos abduceret, adscivit, et in Euboïcam Chalcidensium urbem, quæ maxime omnium incepto faverat, convocavit. Inducetur socios, jamjam profecturos, alloquens. Non deerunt argumenta quibus impellat turbam inopem, novarum rerum cupidam, et, ut fuit illo potissimum tempore græca gens, ad insuetas terra marique vias, quæstus causa, tentandas promptissimam.

Audax ipse et fidens fatis pronos paratosque ad omnia adeunda viros alloquitur.

Vivide demonstrabit quæ tunc fuerint Græciæ civitates, crescente civium

numero oneratæ, in quibus, post exactos reges, pauci dominarentur divites potentesque, dum ceteris, propter egestatem et fœneratorum sævitiam, nihil reliqui fieret, nisi ut servirent aut exsularent.

Exsulandum dicet eorum more, qui quondam a Doriensibus oppressi, in oras Asiæ migraverunt, ibique plurimas urbes condiderunt, nunc florentissimas.

Novas et ipsi, quas liberi felicesque colant, quærant regiones, non jam orientem occupatum petituri, sed intactum occidentem.

En vocat tellus non sine deorum numine, græco homini reperta, frugum ferax, navigiis commerciisque opportuna, quam non immani gigantum Cyclopumque stirpe tumultuantem et asperam, ut vates Homerici canere solent, sed imbelli a gente vix defensam, facile subigant ; ubi, quæcumque domi desint, inveniant, alteramque sibi cum maxima pristinæ patriæ gloria et utilitate condant.

DÉVELOPPEMENT.

Spectanti mihi frequentiam vestram, o socii, et hanc in littore festinam trepidationem, et classem, jam immissis habenis, procul hinc avolaturam, summa quidem alacritas, summa spes animum invadit. Dii certe mihi favent, et audaciam hujus incepti, si qua est, æquis oculis respiciunt, qui tantam mihi multitudinem, tam fortem, tam expeditam, deducendam ad nova littora novosque penates committant. Fatis igitur bene confido, et rem prosperrime nobis successuram auguror, quum optimis auspiciis, quo fortuna vocat, proficiscamur. Nec mei vos, ut opinor, nec me vestri unquam pœnitebit: adsum ego vobis dux idem et custos, rem nullam, quam salutem vestram, potiorem habiturus ; adestis autem mihi comites, mihi commilitones futuri, meorum quidem omnium laborum, sed meæ quoque felicitatis participes. Equidem, si in alteram patriam cives mei sequi me ducem voluissent, numquam aliis quam Atheniensibus tellurem illam a me repertam dedissem : sed, quoniam hoc beneficium populares recusarunt, vos, licet alieni, hoc munere fruemini, vos hoc in utilitatem vestram vertetis. Scio virtutem vobis, socii, numquam defuturam esse ; omnes enim et bello et incursionibus a pueritia fere assueti, viribus ac robore præditi, nulla arma, nullum hostem reformidatis : nec vos procellæ vel ignoti maris tempestates territant, qui plerique in hac insula, sicut in nave fluctibus undique jactata, aut in littoreis Græciæ urbibus nati atque educati, æquoreum omnem furorem atque æstum rideatis. Vadimus igitur ego pariter ac vos ad omnia adeunda proni et parati ; vadimus quo Dii nos ducunt immortales, nec nos ulla vis humana vel retinere, vel arcere ab illa tellure valet, ubi laborum omnium mercedem ac terminum nobis proposuit fortuna.

Migremus ergo, socii, migremus, sicut illæ grues, quas autumno

Euboicum fretum transvolare cernitis, quum, frigore ex his regionibus depulsæ, asiatica petunt littora, ubi mitius eas et clementius cœlum reficiat atque recreet. Nos quoque jam alio cœlo indigemus; nos ad novam terram agit necessitas: hæc enim patria jam nos non continet. Videte scilicet quæ sit incolentium hæc loca multitudo: nulla urbs in tota Græcia, nullus vicus, nullus, ne minimus quidem, pagus exsistit, qui non incolis exuberet. Auxit etiam eorum numerum longa pax, et civitatum tranquillitas, et assidua variarum artium exercitatio; nec jam ulli civitati modicus ager sufficit. Quin etiam, ipsæ circum littora disseminatæ insulæ innumera civium copia redundant, et hæc vestra præsertim, jampridem omnium florentissima, onere suo prope laborat. Quocumque igitur convertitis oculos, nulla jam terra tam ampla patet, quæ crescentem in dies incolarum luxuriem capere possit. Itaque, ex hoc nimio civium quasi proventu, pars divitiis atque omnis generis opibus abundat, pars autem, et hæc multo major, inops, egena, nummis, domo, focis prope ac penatibus caret. Reges quidem et multis civitatibus sunt exacti, et exactæ simul regiæ vexationes; sed eorum in locum alii successere, qui non nomen quidem, sed potentiam regum ac divitias obtinent. Pauci, omni fortunarum genere circumfluentes, in civitatibus dominantur; paucis opulentæ exstruuntur ædes, paucis ager aratur; ceteris vero nulla casula; nulla prope patria est; errant in viis, in montibus, in silvis, in dumetis, et ferarum pæne ritu, cum uxore et sordidis natis, vagi palantur. Nec satis: in plerosque fœneratorum sævitia, ut sequax aliqua et lethifera tabes, ingruit: spoliantur atque expilantur, ut vitalis eis vitæ non sit. Quare nihil jam pauperi relictum est, nisi servitium aut exsilium.

Utrum tandem legimus, o socii? Exsilium sine dubio, quod nobis multo honestius et pulchrius est: hinc potius omnes proficiscamur, quam civibus nostris cives serviamus. Nec primi exsilio nos in libertatem vindicaverimus: Ionii quondam, a Doriensibus oppressi, quum a græca tellure prohiberentur, in asiaticam, Neleo duce, penates suos transtulerunt, atque in ora maritima consederunt. Non illi tamen continuas fere vexationes, non paucorum assiduam crudelitatem, non agrorum vastationem, non liberorum, non pecudum raptus toleraverant; sed, urgentibus hostium copiis, justo bello devicti, patriam suam deserere liberi, quam servi incolere, maluerunt. Urbes igitur quum in Cycladibus insulis, tum in asiatico littore plurimas condiderunt, omnibus nunc Græciæ Asiæque artibus ornatas et florentes. Smyrnæi scilicet, ne multos nominem, ditis-

sima ac celeberrima illa civitas, ex ultimis orientis regionibus sericum, unguenta, gemmas in urbes nostras important; Phocæenses navibus suis non vicina solum maria, sed etiam remotissima ipsumque Oceanum adeunt, et cum universis prope terrarum gentibus negotiantur; Milesii omni divitiarum genere luxuriant, et regali nitent purpura, et classium atque exercituum suorum multitudine late dominantur. Quid de Ephesiis dicam, splendidissimo illo Dianæ templo superbientibus? Quid de Clazomeniis, opulento Lydiorum luxu decoratis? Quid de Chiis, quid de Samiis, quid de tot ac tantis gentibus, quæ, a minimis quondam rebus profectæ, clarissimis et antiquissimis terrarum populis potentiam æquaverunt? Nos igitur, quid eadem non speremus? Nos quoque, si hinc feliciores in terras migraverimus, primum liberi, quod viris ante omnia, Græcis præsertim, optandum est, deinde fortunati ac divites evademus. Ne Orientem vero, sicut Ionii, petamus: satis superque gentium illæ regiones alunt, nec jam novis incolis in asiatico littore locus est: quin, illæ civitates, ex græcis quondam ortæ civitatibus, jam civium pullulant multitudine, et in vicinas regiones aliquam incolarum suorum partem effundunt. Non illuc igitur nobis spectandum: ad Occidentem convertamur. Patet enim illa nondum græco pede calcata tellus, patent immensa adeo terrarum spatia, ut nos invitare atque in gremium sponte sua vocare videantur. Quare illic patria est, illic spes, illic nostra salus.

Nec vos ego, socii, ad incerta sum ducturus: nota mihi quam petimus terra est. Diis immortalibus grates agantur, qui me, græcum hominem, ut civibus prodessem meis, in illam oram egere, quo vos quoque nunc deducere colonos possem. Nulla enim in toto orbe terrarum fertilior esse regio potest, nulla omni frugum ubertate ornatior. Ipse ego tantam illic vidi fecunditatem, tam amœna rura, tam dulce cœlum serenumque, ut diis potius superis, quam hominibus digna illa sedes esse videretur. Namque, in omnibus locis, quum nitidissimis floribus, tum fructibus etiam suavissimis terra procul renidet redoletque: vestiti pampinis ac vitibus colles; sparsæ in vallibus olivæ; messibus campi flavescunt. Tum varia quoque animalia in pratis exsultant, vel gramine præter fluminum ripas pascuntur, damæ et cervi et omnis pecudum armentorumque copia. Ita victus facilis, facilis venatio præsto est. Sed hæc terrestria commoda; quid de maritimis dicam? Littus enim navibus tutissimos portus ac recessus præbere valet; multi præterea in littore, inter montium altitudines, satis ampli et laxi patent anfractus, acci-

piendis urbibus opportuni; ipsum mare, securum ubique et quietum, sicut cæruleum marmor ac pellucidum, mercatori quasi blandiatur. Hæc omnia vestra sunt, hanc vos in prædam accingite. Nec diu vobis, ut illa potiremini, pugnandum erit. Non enim, ut canere vates homerici solent, Cyclopes aut gigantes aut Lestrygones illas tenent regiones; non illic immani corpore homines, nec altero oculo capti, vel humana carne vescentes habitant : gens est imbellis, armorum fere ignara, vitam in otio ac voluptatibus agens, ipsis patriæ suæ deliciis fracta ac debilitata. Vincetis igitur, socii, si quidem illud certamen erit, et partam facili victoria tellurem domini jam et ipsi occupabitis. Ibi vos summa utilitas, ibi summa laus manet, nec vos modo, sed hanc patriam quam deseruistis. Hæc enim, vestræ famæ socia ac particeps, commerciis vestris atque artibus fruetur; ad hanc non exiguus vestræ gloriæ fructus redundabit. Agitedum igitur, funes jam solvite, o socii, jam secundis ventis vela date, et lætum maxima voce pæana canentes, in promissam sedem evolemus!

A. B.

Lycée Louis-le-Grand, 1869.

III

ORATIO NUMÆ REGNUM AUSPICANTIS AD SUOS.

(715 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Ordietur dicendo non defuturum fuisse unde sibi gratularetur, si duceretur ambitione, quum huic populo præpositus sit, qui tot egregie factis inclaruerit apud externas gentes, et ei regi succedat, qui rem ab initio tam exiguam in tantam imperii molem auxerit et amplificaverit.

Quæ quidem gloria tanquam onus vix sustinendum rudibus humeris imponitur. Quanto enim major populi romani laus et potentia, tanto novo regi impensius laborandum, ut parta stabiliat et confirmet.

Addet non plus esse armis quærendum quam possis ordinare, ne moles indigesta imperii victoriis ipsis corruat : satis superque Romanos foris militando exsudavisse; tempus esse jam ut domi cum civibus, liberis, conjugibus, ea felicitate fruantur quam ipsi fecerint.

Non tamen otiosam fore pacem; sed convertendos animos ad alias artes non minus reipublicæ utiles.

Perorabit hortando Romanos ad religionem amplectendam ; omnia fausta ominans, quum Roma, jam gloriæ sedes, deorum etiam immortalium quasi domicilium habebitur.

DÉVELOPPEMENT.

Novum aliquid et insolens mihi vobisque, Quirites, datur ante oculos, quum vos quidem, a bellico et quasi castrensi regno

recentes, pro divino rege et Marte terrestri, me moribus adeo dissentientem, militiæ rudem, et tantum humani divinique juris diligentem videatis; ego vero pro domesticis laribus et focis tantam urbis hujus magnitudinem, templa, Forum, palatia, pro mira vitæ prioris tranquillitate et cultu modesto, civium tumultus, purpuram et fasces adspiciam. Nec tamen est, ut arbitror, unde nos harum novitatum pœniteat. Mihi enim, quamvis in regnum et curas rerum ingentes ab otiandi consuetudine et umbratili vita quasi invitus veniam, maximum nihilominus est solatium, ne dicam maxima lætitia, quod vos ita mihi faventes ut sceptrum ultro deferretis, deos ita clementes invenerim ut ominibus faustis regnandi initium consecrarent, et uno tempore sapientissimorum hominum simul et immortalium deorum suffragia consecutus obtineam. Vobis autem non minus profuturum esse domesticis prædititum artibus et togatum regem, quam belli et periculorum avidum, vestra et Quirini pace dicam et probabo.

Populo cuilibet nascenti, Quirites, armis opus est, quibus et necessaria quæque occupet et occupata tueatur. Si vero ultra quam satis est exardescat imperii per vim amplificandi libido, neglecta perit civitatis administrandæ disciplina; quanto latius finibus et agris extenditur respublica, tanto minus legibus et interno robore munita, vel inter triumphandum consumitur, et ipsa vincitur in sua victoria: hanc autem, unde deflorescit, luxuriem si recidas, jam vigebit lætior et revirescet. Me sæpius a parente meo audire memini, non aliam ob causam albanum illud imperium ad id potentiæ accrevisse, quam quod patria fortitudine formatum jam et inchoatum legibus emendaverit Ascanius, disciplinis exornaverit, et totas a lacessendis hostibus vires ad asperitatem suorum debellandam reflexerit. Quin igitur exempla domestica sequimini, et avos in hoc, ut in ceteris rebus, refertis? Utrinque enim e divina stirpe viri conditores, Veneris hic, ille Martis filius; utrinque inita cum peregrinis gentibus societas, et promiscua hinc cum Latinis, illinc cum Sabinis hospitia; utrinque mortes conditorum inclytæ, et Æneæ simul ac Romuli receptæ cœlo imagines; vobis demum, ut quondam majoribus, hodie comparata ex fama vestra metuque ceterorum, et idcirco per hanc pacem oblata corrigendæ feritatis vestræ patriæque ordinandæ opportunitas. Ego vero, ut non Ascanio genere et ingenii laude similis, ita caritate erga meos ejus æmulus, non sinam hanc corrumpi civium felicitatem, et spes in futurum longas uno regno meo perditum iri.

Nec tamen placeat pax otiosa, Quirites, qua industria languescat, socordia intendatur. At, Hercule! non minora in urbe

quam in castris exsudabimus, si ordines reipublicæ, plebeios a patribus, patres ab equitibus, cum nulla discordia illorum et mei invidia, dividendos, innata utriusque gentis discrimina vocesque invisas : « Sabinus ego, Romanus ego sum ; » penitus abolendas, tum ceteras quibus eget vita hominum edocendas artes, tum agrorum culturam præcipue, curaverimus. Quem inter agrestem victum, haud ideo exolescet armorum vis, haud exstinguetur parentis Martis memoria. Imo, si quis ingruat, non degeneres a Quirino Romulidas experietur. Quanto contra acrior quam antea in arma impetus, quanto largior pectorum objectus, quum se quisque segetes, villas, conjuges et liberos et ea propter quæ diligitur patria defenditurque, in dextris suis portare cogitabit, et pugnanti succurret : « Omnia hæc in medio posita sunt, quasi præmia victoriæ ! »

Sed humana hæc, Quirites : quid vero fiet, si deos ipsos in civitatem accersamus urbis nostræ incolas, fatorumque consortes faciamus, ita ut nostras pro suis injurias habeant et ulciscantur ? Quid, si deos universos et totum Olympum intra mœnia et urbem transferamus, ita ut sua ceteris gentibus desint quæ in nos imprecentur numina ? Quid demum, si ex præcipua uniuscujusque dei virtute confletur et coalescat Romana virtus et ad superorum imitationem conformetur ? si nos Vesta pudicitiam, fidem connubiorum Juno, militaria Mars, et ipse Jupiter, quomodo late legibus componatur orbis, edoceat ? Tum ipse omnium sane felicissimus, quia felicitatem omnium fecero, Romæ veluti sacrario præpositus sacerdos, inito quodam cum diis commercio, sapientissimas leges et plus quam mortalia vobis expromam et mandabo.

S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

IV

ORATIO SERVII TULLII IN SENATU DE RECIPIENDIS LIBERTINIS IN NUMERUM CIVIUM.

(550 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Mirabitur esse in hoc prudentium ordine, qui salutari consilio suo intercedant et publicum commodum vana superbia morentur.

Ne velint libertatem inter et servitutem discrimen fieri, quod non fecit natura. Servi sunt quid aliud quam aut liberi homines bello capti, aut captorum bello et servituti a Romanis victoribus addictorum filii ? Quæ omnia ex sorte et fortuna decernuntur.

Nihil non facient servi spe recuperandæ libertatis : hinc mansuetudo in dominos, obsequium, fides.

Quis autem maximum emolumentum rei romanæ inde neget accessurum? præsertim quum Romanos ad universi orbis imperium fata destinaverint. Crescet civium numerus bellantiumque; nec foris quærendi qui pro civitate mercede conducti decertent, quod civitatibus esse exitio solet. Hoc quidem probe intellexerant primi Romanorum reges, quum peregrinos in civitatem recipiendos, si qui optarent, decreverant.

Perorabit, profitendo se solo Romanorum amore et felicitatis utilitatisque publicæ studio motum, et auctoritatis regiæ licentia adeo non elatum, ut principatum exuere et privatus inter suos, sub legum imperio, vivere ultro magis cupiat quam recuset.

DÉVELOPPEMENT.

Servio Tullio regnante, quum de recipiendis in civium numerum libertinis apud senatum ageretur, multus ea super re variusque rumor, et jam tum, quanquam a plebeio contactu recentes, in arrogantiam patres erumpebant, et audiebantur voces memorantium : « Servio partum olim muliebri fraude regnum, nec consultis patribus, nec habita concione. Antea quidem externæ originis reges, Lucumonem e Tarquiniis, Tatium et Numam e Curibus accitos placuisse; adhuc autem inauditum, quod servus in libertatem simul et regnum invasisset. Itaque apud hunc egregium regem et originis priscæ memorem, ut quisque genere et fortunis emineret, ita esse invidiosum; contra, quibus genus et vivendi conditio sorderent, eos honoribus et gratia valere. Idcirco nuper, dum census institueretur, infimos et suburbanos homines in civitatem irrepsisse; irrepturos hodie servos, nec mirum fore si, priora consecuti, brevi majora cogitent, magistratus, rostra et Forum occupent, ipsamque Curiam quasi perfringant. »

His et talibus haud permotus Tullius statim contra disseruit :

« Magnopere miror et doleo in hoc sapientissimorum ordine publicam felicitatem vanæ superbiæ posthaberi, præsertim quum morem, non, ut plerique falluntur, recentem, sed majoribus usitatum et tantum ad alia vocabula translatum, renovare potius quam instituere cupiamus. At enim servos in cives mutari, inauditum, ignominiosum, præsenti urbis hujus majestate futuraque æternitate indignum. Quid? num ignoratis quibus artibus ad hanc diem civitas increverit, transferendo huc non modo peregrinas disciplinas exuviasque, sed et hominum animos et corpora? Magnis utar exemplis : nonne conditor ille noster Romulus Sabinos eodem die oppidi sui obsessores et incolas, hostes et cives habuit? Quid de Albanis dicam, qui in nostrum nomen coaluerunt, ita ut minus periisse propter imperii æmulationem,

quam propter affinitatem sanguinis in suum corpus rediisse viderentur? Quid de Latinis, quos Ancus in Aventinum migrare jussit, et rebellantes sæpius ac nimia libertate lascivientes intra mœnia compescuit? Nec aliud hodie nobiscum est.

« At de servis, non de victis agitur; non de clarissimis gentibus et fortissimis, sed de gentium fæce et vilissima plebecula. Itane, dii immortales! vera rerum vocabula amisimus, ut apud nos mancipia a victis dividantur, tanquam mancipia illa quidquam aliud quam manu capti aut filii manu captorum essent! Arma quidem in nos tulerunt; scilicet numquam tulerunt Sabini et Albani? Hi tamen hodie pulcherrima omnium conditione, id est, civitate nostra perfruuntur, per Forum incedunt, Campo intersunt, hac ipsa Curia potiuntur : interea, miserrimi alii, capite deminuti, ipsa sui possessione carent, et ambiguum quoddam genus referunt, quum nec propria cuique hominum libertate uti, nec more pecudum calamitatis suæ conscientiam abolere possint. Quid igitur indignius, quam eadem in culpa tam diversam esse peccantium conditionem?

« Si vero servorum aliis civitatem, aliis spem civitatis permittemus, jus æquum redit cum maximo miserorum solatio maximaque utilitate nostra. Ubi enim via ad libertatem tali lege monstrabitur, hanc omnes omni ope operaque tentabunt, nec rebellione, ut antea, et armata vi, sed bonis artibus, mansuetudine, fide, industria molientur. Heros non odio et insidiis, sed omni veneratione et cultu circumdabunt, ita ut, vel servilia munia obeuntes, ultro et injussi quædam exquisitiora immisceant, et clientes sint, antequam appellentur. Hinc pacatæ familiæ et domi quies ; nec jam in urbe vinculis et verberibus sæviendi consuetudo, nec metus, ac discordia intus, nec cruenti penates, sublataque demum crudelitatis privatæ necessitas. Id et in commune conducet : civium enim bellantiumque numerus augebitur, domestico milite implebuntur castra, legiones, manipuli, et in se Roma habebit, unde bella bellis, exercitus exercitibus continuet, et sanguine proprio fatalibus pugnis sufficiat. Namque caveat a mercenariis, qui in corpore venali venalem animum alunt, pacem seditione, bellum ignavia corrumpunt, funesti intus, foris inutiles. Servi autem, sui status prisci memores, ita degent, ut ceteri obliviscantur ; ita patriæ consulent, ut non jam liberos ab adoptivis secernat ; ita pugnabunt, ut, si quæ restent vinculorum notæ plagæque infames, hæc in vulnera honesta rumpantur, et in nobiles cicatrices coalescant.

« Hæc ego, Quirites, censeo, non mea, ut plerique mentiuntur, utilitate, sed in hoc, ut in ceteris, vestræ felicitatis amantissimus ;

non tyrannidis exercendæ causa (quid enim tyranni minus est, quam velle quemquam liberum esse?), sed imperio minus quam in vos amore princeps, et adeo non regno elatus, ut nihil a diis libentius exposcam, quam ut, quibusque pacatis, fasces possim populo submittere, purpuram exuere, et, plebeius senex, in libera civitate exstingui. » S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

V

MENENII AGRIPPÆ ORATIO AD POPULUM QUI IN MONTEM SACRUM SECESSERAT.

(493 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Dicet se oblatum munus distractos ordines in concordiam reducendi libenter accepisse, ratum scilicet fore ut populi furor conquiesceret, quiescente senatus ira.

Peccatum utrinque est; atque, ut jura populi non sacra satis habuit senatus, sic acerbitatem Appii et juniorum senatorum populus nimis ægre tulit. Quum autem in mitiorem sententiam consentiat senatus, populi est justas et ad se ultro delatas conditiones accipere.

Ordinum concordia vigent civitates, discordia dilabuntur.

Nec populus sine senatu, nec senatus sine populo stare queat. Hic mentionem facietis de hac celebrata Menenii fabula, quam non referetis in integro, sed breviori quadam similitudine attingetis.

Orationem concludet Menenius, hortando vehementer populum ad reconciliandam cum senatu gratiam.

DÉVELOPPEMENT.

Ad vos ego, Quirites, quamvis patricius ad plebeios, togatus ad armatos, libens tamen et sine metu venio, ratus scilicet me nemini vestrum ingratum esse, qui semper ab arrogantia et fastu abstinuerim ; et simul quod, senatu mitiore, vos mitiores fore credidi, concordiæ quam dissidii amantiores, nec lentiores ad accipiendam pacem, quam nos ad offerendam. Peccatum utrinque et in dissensionem itum ; utrinque retrocedendum et redeundum est, ut gratia inter nos rescissa coalescat. Patrum quidem pauci, et juniores quidem, plebis invidiam in se concitaverunt, per animos ferociores et spiritus elatos, fœnus in fortunas vestras, plagas in fœneratos statuendo ; sed hæc non tam sævientium per crudelitatem sunt, quam ætate lascivientium ; at Appii tantum et quorumdam, nec totius ordinis crimen. Exstant certe qui, vel intra Curiam, plebis patrocinium indefessi suscipiant, probati in vos affectus homines. Exstat P. Valerius, popularitatis paternæ

cognominisque memor, et dignus quoque qui ab unanimi populo Publicola conclametur ; exstant Fabius, Horatius, grata nomina, quos vel nuperrime, inter seditiones vestras et pacis violationem, clementes magis quam iratos, indulgentes errantibus potius quam turbulentis infensos experti estis ; namque dictatorem creari vetuere, cujus aut violata majestas vos nocentiores fecisset, aut potentia, si mansisset in integro, vos ad lictorum ictus, secures et virgas demisisset. Quid vos autem, Quirites? Parum contenti furere intra urbem, trans mœnia pervasistis ; Sacrum montem, ut quondam Janiculum Etruscus rex, occupastis tenetisque ; patriam vestram, indigetes penatesque deos ipsi obsidione premitis; nec aliud est cum internis nisi per legatos, hostili more, commercium. Ne frustra saltem suscepta fuerit hæc mea legatio, facere vestrum est; et, quum senatus ex metu minus, quam ex tantæ calamitatis dolore, ad mitiores sententias descendat, abolendum fœnus, corpora vestra pro sacrosanctis habenda, et quæcumque sunt in votis vestris exsequenda promittat, justas et ad vos ultro delatas conditiones accipere honestum, utile, necessarium est ; recusare autem, fœdum, ignominiosum ; et inde invidia in vos et periculum orientur.

Namque ordinum concordia vigere civitates, discordia dilabi solent ; nec melius populus senatu, quam senatus populo carebit. Quid autem conducet nos liberos esse, si libertate tantum ad licentiam abutamur? Quid Tarquinios occidisse, si, dum quisque imperium ad se trahit et in partes viritim corripit, perit obsequium, respublica dilaceratur? Quondam enim felicius et gloriosius uni parebamus, quam nunc nemini, quum vires integras nec intus domesticis præliis corruptas in æternos hostes et legitimos reservaremus, tutiores domi, foris clariores. Quid vero de nobis hodie fieret, si vicina gens quæque ad opprimendam Romam, studiis iisdem, quibus nos ad debilitandam, invigilaret? Quid, si Porsenna adesset alter, obsidionem et servitium minitans, Tarquinios et antiquam tyrannidem manu reducens? Quo signa verteret, castra poneret? Utrum urbem, an Sacrum montem obsideret? plebem an senatum? Ignoro, Quirites; id unum scio, illi, quocumque pergeret, facilem fore victoriam, liberrimum impetum et aditum ad nos patentem. His igitur calamitatibus nostris obviam ite ; cives in civitatem, clientes ad patronos, plebs ad senatum recurrite ; et, quemadmodum nuper imitati estis membra, ut perhibent, in ventrem rebellantia, quum pedes ambulare, manus cibum ad os admovere, manducare os et necessaria in ventrem demittere ob segnis unius utilitatem nollent, ita nunc rursus imitemur in gratiam redeuntia, postquam, a sejunctione

moribunda, sensissent ad se ab eo sanguinem et vitam proficisci et descendere. S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

VI

TULLUS, DUX VOLSCORUM, AD CORIOLANUM.

(488 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Dicet primum Coriolanum optime de Volscis meritum, qui arma eorum ante mœnia superbissimæ urbis statuerit, Romanisque fecerit timorem quem aliis inferre solebant. Sed quo propior debellatæ et captæ Romæ gloria, eo magis cavendum, ne prope victores vincantur. Jam hostes ab armis spem omnem suam ad preces transtulisse; nec esse dubium quin mox venturæ sint mater et conjux Coriolani, gestantes pignora, pietatem ejus lacrymis tentaturæ.

Sed cogitabit Coriolanus quæ jam in patria passus sit, quæ deinceps et graviora sit passurus, si ad populum illum, cujus fregit fastum, vim contudit, preces adspernatus est, falso reconciliatæ gratiæ nomine, rediret.

Præterea fidem ejus in Volscos obligatam. Tum decuit eum deliberare, quum paranti Roma excedere suaderet mater, ut sævissimo plebis tribuno obtemperaret. Nunc autem, postquam traxit magnam gentem in causam suam, postquam beneficia Volscorum, non hospitium solum in exilio, sed summos honores, sed ducendum exercitum, accepit, ingrati sceleratique animi fore, si eos derelinqueret.

Reputet quid ausuros milites in re tam inopinata et invidiosa. Quis eorum animis moderabitur, ad iram et ultionem natura pronis, si videant se proditos et quasi traditos hosti?

Saluti suæ consulat, quæ omni alia re et ipsa patria potior matri videri debet.

DÉVELOPPEMENT.

Grates ego tibi, Coriolane, pro me et Volscis ago, quod a te suscepta res nostra non defloruerit, nec nobis, alio duce, aut brevius bellum aut plenior triumphus exstiterit; ita ut et virtute tua et celeritate Romam oppresseris et pæne captam habeas. Nunc vero, quum sit consummatum bellum, et quantulum ejus superest non per milites, sed per legatos, non jam armis, sed precibus, geratur, magnopere tibi cavendum est, ne majus a furtivis Romanorum artibus, quam nuper ab aperta vi, periculum oriatur, ne, adversus pugnantes invictus, idem vincaris a supplicibus, et tuam simul ac nostram ultionem intempestiva clementia corrumpas. Namque unde nihil metuas, metuenda venire solent; et in cetera intentus munitusque animus, sæpe tamen, si ex una

rima fatiscat, vim externam accipit et expugnatur. Solida quidem et integra tibi remansere ad hunc diem jurata in Romanos odia; nec erat unde ex animo caderent aut imminuerentur, quum quæque obvia recentem tuæ injuriæ memoriam, additis veluti stimulis, excitarent; mœstæ locorum solitudines, per quas ad nos exsul perveneras, rursus emensæ, obstinata vel in absentem senatus et populi ferocia, et conclamata illa a patribus invidiosa vox : « se numquam de pace cum rebelli acturos ; » simul quod, inter armorum tumultus, ingruentia capiti tuo tela, et quotidianum vitæ tuæ discrimen, clementiæ locus deesset et veniæ ceterorum. Nunc autem ad extremum pergere et cœptis insistere arduum, lubricum ; et nonnulla dehortantur. Quod quidem intellexerunt Romani, qui legatos ad te miserunt, de patria, penatibus, diis et civibus longa et speciosa disserentes, Capitolium Curiam, Forum, magnifica nomina objectantes, et sacrilegam illam impiamque, ut appellant, obsidionem lacrymis et omni supplicatione deprecantes. Imo, oratores oratoribus continuavit importuna civitas, et legatos sacerdotibus, a quibus saltem tuus emolliretur animus, religio tua commoveretur. Hos, ut decebat, consilii certus, frigida repulsa excepisti, ut minantibus quondam intrepidus, sic nunc adversus blandientes incorruptus. At minora hæc ; nec majora deerunt quæ Roma opponat, matrem scilicet, uxorem, liberos, privatas necessitudines. Novum instat et priore, ni caveas, formidolosius bellum, quod nec armis, nec castrorum vallo, nec militum numero, sed inerme lacrimis et misericordia valet ac continetur. Aderunt in castris mulieres dilectissimæ, genua prensantes, pietatem tuam maternis et uxoriis affectibus urgentes tuamque constantiam osculis et amplexibus veluti præfocantes. Tum, Hercle ! totis viribus tuis opus erit ad vincendum ; et ideo jam nunc præpares animum, confirmes pectora et quasi ære aut vallo præmunias ; neu, si consilium admoveam, contemnas aut irascaris.

Semper autem habeas in animo infixam infandæ illius diei commiserationem, qua te senatus plebi, plebs tribunis judicandum damnandumque tradidit, et Sicinius ille, rivalis egregius, te jam e consulatu expulsum civitate quoque et patria exterminavit. Quod si quondam a plebeiorum injuria, nec militari laude inclytisque in rempublicam meritis, nec castrensi illo et favorabili cognomine protegi potuisti, putasne te tutum hodie in hanc urbem rediturum esse, quam ferro et flamma presseris; intra hos muros habitaturum, quos, quantum in te fuerit, dirueris; civem inter cives perambulaturum, quos hostis hostes habueris; et demum te, ab exsilio et bello civili reducem, plebis et Sicinii invidiam, cri-

minationes, judicia vitaturum, quibus nec e Coriolis et legitima recens victoria caruisti? Nec senatum speres acerrimum tui defensorem, quem semel ignavum expertus es; nec patres te contra fasces tribunitios objectu corporum protecturos esse existimes, qui lascivientem plebem rursusque in vicinos colles exsulantem acrius extimescunt, quam si iratus apud Volscos exsulet Coriolanus. Inde tibi intuta domi quies; occultus irritusque patrum favor: apertum et flagrans plebis odium; mox exsilium et fuga; nec foris, ut antea, hospites simul et ultores invenies, quum priores a te deserti fuerint ac proditi.

Quid enim aliud est, si Volscos in ipso Romæ limine et pomœrio deseras, quam socios fallere, prodere, hosti tradere? quid aliud, quam hospitii nostri et civitatis acceptæ jura perfringere? nostros honores, adoptionem nostram exuere et aspernari? Memini tamen, te nuper penates meos ingressum focosque et domesticas aras amplexum, dissidium a Romanis perenne, æternum cum Volscis hospitium jurare, et nostrum utrumque, me vetus odium, te recentem iram in commune conferre. Hinc spes et initium ulciscendi; hinc ego pro te apud vulgus largiri, rumores in Romam injuriosos serere, fractos Volscorum spiritus erigere, exoletas suscitare inimicitias. Imo ad dolum descendi, et inter illos ludos, qui Romæ celebrabantur, finxi apud senatum Volscorum insidias; ita ut insidiæ senatus in Volscos provocarentur, et hac nova injuria commoti in bellum animi exardescerent. Sed quid nota ex ordine repetam? te Volsci ex hoste hospitem, ex hospite ducem suum ac collegam meum elegerunt. Nec satis; te nunc unum ac sine imperii participe volunt, exposcunt, efflagitant: abiere a me omnes ad te transfugæ; et castris meis ad tua effluxere; et transmigrantes ego secutus adsum dux sine exercitu, sine auctoritate collega, et apud te tanquam gregarius quilibet et voluntarius miles. Neque hæc ex invidia commemorantur, sed ne inhoneste tibi consulas, totque collata beneficia, cumulati honores, in ingratum et immerentem cecidisse videantur.

Quid vero decepti non audebunt in tanta indignitate milites? quem deorum in te non imprecaturi sunt? quem hominum in tuam perniciem et pœnam non rapturi? Capitolina expugnatione fraudati, prætorium tuum obsidebunt obsessumque perfringent; vim hostilem et infestas manus a Romanis ad te transmittent, proditionem suam proditoris sanguine solaturi. Quod si promptam hanc de te ultionem dehortetur imminens urbis tuæ conspectus, frequentia civium tuorum et custodia, sæviet intus furor et vivet inexpiabilis, donec in facinus erumpat: nec, si, redux ad nos,

Atinum cum Volscis quam Romam cum Sicinio communem malis, Volsci quoque malent et patientur : magnopere autem timendum, ne te hospitio simul et vita expellant, et, Romanis invisus, Volscis invisior, patria careas, ne exsilio quidem fruaris. Quid plura ? unum hoc suadeo, ut saluti tuæ consulas, et in hoc uno omnia continentur, officia in Volscos, in Romanos ultio, caritasque erga parentem, cui potior omni alia re et ipsa patria debet esse filii vita et incolumitas. S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

VII

THEMISTOCLES AD ATHENIENSES DE URBE RELINQUENDA.

(480 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Scire se hoc inusitato consilio terreri Atheniensium animos, qui, relictis deorum templis et avitis sedibus, sibi non quidquam salvum esse posse arbitrentur. Sed nova et extrema remedia in novis extremisque malis quærenda ; imminere Xerxem cum innumero exercitu ; Athenienses solos et indefensos objici irruentibus, ceteris civitatibus Græciæ intra Peloponnesum se continentibus ; perituros frustra, si restiterint ; si contra bellum transtulerint in mare, non Græciæ solum, sed civitatis suæ saluti bene consulturos.

Non enim civitatem mœnibus ac domibus, sed civibus stare, et cum civibus una suis aut mansuram aut casuram.

Errare qui deorum immortalium iram metuant, si sacra divinaque deserantur et prodantur hostibus : diis immortalibus paretur, qui Atheniensium salutem in navibus suis positam oraculis significaverunt.

Dii sua tuebuntur : tuebitur vacuam urbem præses Minerva, et semper ex arce sua populo suo, non in patria, sed pro patria pugnanti, invigilabit.

Pulchrum esse mori pro libertate, ut fecit Leonidas ; pulchrius libertatem vita sua vindicare et asserere.

DÉVELOPPEMENT.

Non ignoro, cives, luctuosum viris, ne dicam flagitiosum, esse, intutam patriam, imminente periculo, deserere, deorum immortalium aras et avorum suorum sedes, paratas hostibus prædas, linquere, et periculis subducere vitam, qua melius patria defenderetur. Itaque, si nobis, in tali rerum discrimine, spes aliqua superesset irruentium Persarum impetum nostris viribus propulsari Athenasque sanguine nostro salvas posse fieri, primus ego omnium, cives, et manendum intra mœnia ista et omnia potius subeunda censerem, quam Miltiadis et tot fortium virorum patria, Minervæ domicilium, barbarorum aliquando fieret. Sed

quo in loco res nostræ sitæ sint considerate, et jam mecum intelligetis novis extremisque malis nova et extrema remedia quærenda esse. Ecce ingruit Xerxes cum maximo exercitu quem ulla unquam viderit ætas, nostro in sanguine Marathoniæ cladis ignominiam aboliturus. Ceteri interim Græciæ populi viribus suis, si cum singulis res sit, diffidentes, in Peloponnesum se recepere, Atheniensesque solos et indefensos irruentibus objectos reliquere. Ego autem certe scio, cives, omnibus desperatis, semper viris non mediocre victoriæ incitamentum desperationem superesse ; nobisque, si non Persas debellare, totius Orientis, ut ita dicam, mole, non sine magna virtutis gloriæque fama, obrui licere. At, quæso, obrutis nobis, omni patriæ attrito robore, quis exsistet, qui furentes a mœnibus victores propellat, qui conjugum liberorumque a pectore gladios, sanguine nostro fumantes, amoveat ? Proinde, Athenienses, tempestati aliquantisper cedendum est. Non vitari pericula, sed, qua reipublicæ utilius erit, adiri placet : relinquendæ Athenæ, ut defendantur. Fortium virorum est magis contemnere mortem quam odisse vitam. Mortem statim occupare, ut periculis subtrahas caput, ignavia est : virtus nihil inexpertum omittit. In mare, si quid mihi creditis, transferendum bellum. Quos muri defendere jam non possunt, naves defendent. Ibi, et cum minore Persicarum copiarum parte nobis res erit, et communi totius Græciæ classi nostram adjungimus, cujus quidem vires ut nos, adjunctis viribus nostris, augemus, sic in nostram trahimus utilitatem.

Nam, mehercule ! nolite credere, nos nihil aliud quam sanguinem nostrum ceteris Græciæ civitatibus commodaturos, et, dum alios defendimus, patriam nostram prodituros hostibus. Non domibus ac tectis illis, non congestu lapidum, sed civibus, stat patria. Nos Athenæ sumus. Nec, salvis nobis, corruere, nec, nobis corruentibus, stare ultra possunt. Proinde ferrum ignemque admoveat Xerxes, mœnia tectaque funditus evertat ; muta ista et inanima ut intercidere, sic reparari possunt : salvis Atheniensibus, salvæ Athenæ erunt, et aliquando Xerxes non nisi de lapidibus et saxis se triumphasse sentiet.

Modo vobis falsa ista decedat opinio, nos deorum immortalium iram suscipere, quorum sacra et aras deseramus et prodamus hostibus. Imo vero manendo, Athenienses, deos adversos habemus, quorum adversamur oraculo : quid enim aliud muri illi lignei designant, quo nobis confugiendum est, nisi naves nostras, quas pro muris adversus irruentium Persarum impetum habebimus ? Manifestum est, cives, divini oraculi responsum. Non jam civis vestri, sed ipsam deorum vocem audite : dii ipsi, civitatis

hujus tutelæ invigilantes, proficisci nos jubent, domos istas et mœnia, quæ infirma adversus tantam hostium multitudinem munimenta forent, deserere, Athenarumque fata præsenti subducere periculo. Proinde, Athenienses, quoniam superi jubent, mœnia ista linquamus, et alacres et spei pleni proficiscamur. Ita est, cives ; hunc mecum animum affero : urbem nostram minus prodimus barbaris, quam deorum manibus committimus. Dii sua tuebuntur : tuebitur vacuam urbem præses Minerva, et semper ex arce sua populo suo, non in patria, sed pro patria pugnanti, invigilabit. Quum barbarus mœnia nostra irrumpet hostis, nihil in urbe nostra videbit humanum, præsens ubique numen occurret ; Athenas pro sanctissimo templo habebit, et aut deorum victoria erit, aut sacrilegus pœnas dabit.

Nos autem, cives mei, dum urbem nostram Athenarum custodes dii tuentur, non, mehercule ! compressis manibus sedebimus. Ab attica terra propius longiusve, pro patria semper pugnabimus : ubique patriam, conjuges, liberos in dextris nostris portare nos meminerimus, forsanque alicubi novam inveniemus Marathonem.

E. N.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1819.

VIII

THEMISTOCLES AD SPARTANOS.

(474 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Confecto bello quod Xerxes intulerat Græcis, Athenienses validis urbem suam mœnibus sæpiebant. Lacedæmoniis vero negantibus oportere extra Peloponnesum ullam urbem munitam haberi, ne futuri belli receptaculum foret, quo barbari adversus reliquam Græciam uterentur, legationis Spartam mittendæ auctor est Themistocles ; hanc legationem ipse suscipit, et solus primo proficiscitur ; causamque interponens se collegas expectare, tempus ita prolatando trahit, ut spatium fiat exstruendis mœnibus. Quod quum quererentur Lacedæmonii, illis suadet ut ipsi mittant Athenas qui rem explorent. Simul magistratibus Atheniensium scribit, ne prius legatos Spartanos dimittant, quam ipse fuerit remissus. Tandem ad senatum Lacedæmoniorum accedit, et quid verum sit declarat :

Libere profitebitur suo consilio Athenienses, dum ipse diem de die proferret, muros exstruxisse ; illudque contendet esse : 1° justum ; esse enim communis gentium juris, ut populus quilibet suos publicos privatosque penates tutos præstet ab hostium impetu ; 2° Atheniensibus imprimis necessarium utpote periculo proximis. Hic paucis indicabit quæ Medico bello passi fuerint ; scilicet incensas urbes, senes trucidatos, etc., dum juvenes armati communem libertatem tuerentur. 3° Universæ Græciæ utile ; quippe urbem

Athenas velut propugnaculum oppositam esse barbaris. Adjiciet Athenienses jam ante et mari et terra sui experimenta dedisse; non ergo esse timendum ne munimenta exstruant hostibus; se ea defensuros strenue. Dicet Lacedæmonios ipsos male et injuste facere, qui non virtute sua, sed imbecillitate sociorum quærant potentiam, nedum communis patriæ utilitati consulant. Concludet, fatendo se vera magis quam grata locutum, etc. Ceterum Athenis nunc esse eorum obsides, qui tum demum Spartam redibunt, quum ipse in patriam remissus fuerit.

DÉVELOPPEMENT.

Ex quo tempore ad vos, Spartani, legatus Atheniensium veni, persæpe querentes vos indignantesque audivi, quod, dilato tempore, ab omni concione, deliberatione omni abstinerem, et, publice nonnumquam privateque interpellatus, speciosa magis quam vera causarer. Finxi equidem nonnulla, fateor, nec inconsulto celavi, quæ, quum jam mihi nec proferre noceat nec tacere prosit, plana omnino apertaque faciam; ratus scilicet et vos æquiores esse quam ut justa, licet ingrata, ulciscamini, et me tutiorem quam ut vel iratos ulturosque metuam. Quid agitur, Spartani? nempe utrum jaceant prostrata Athenarum mœnia, an stent reparata rursum : intempestiva jam deliberatio et præpostera concio est. Stant enim tandem per deos immortales, stant stabuntque numquam peritura, quæ vos diruta in æternum æquataque solo optabatis, mœnia: restauravere unanimi ardore ac impetu recentis belli rudera cives, matres, pueri; congessere saxa et lapides, cinxere murorum propugnaculo domos et templa, hominum deorumque sedem; subitæ factæ sunt Athenæ, ita ut non minori celeritate reparatæ nunc quam nuper eversæ sint, et pæne renovatam apud nos dixerim fabulosam illam repentinorum murorum memoriam. Hæ mihi fuere morandi causæ, Lacedæmonii; hæc mihi solers et splendida cunctatio; quam si quis perfidam et injustam arguit vindicandamque censet, secum reputet annon perfidius injustiusque fuerit civitati nostræ mœnibus interdicere, jura sibi asserere aliena, et principatum quemdam ac prope tyrannidem intra universam totius Græciæ libertatem inferre.

Quid enim magis cuique genti proprium est quam foci, penates, templa? hæc autem per muros ab hostium impetu tuta facere, quid magis unquam communi populorum jure et naturali illa insitaque lege sancitum est? Sæviat quidem in victam civitatem victor, munimenta exstrui vetando; caveat ne, resurgentibus muris, una resurgat civium animus, et propugnaculis rursum ædificatis sui non desint propugnatores. At ubi res inter pares agitur, neque alter est qui pareat alteri vel imperet, unde potest exsistere sævum illud superbumque unius imperium, unde jus-

sum atrox, vox illa vere infesta et barbara : « Careat aggeribus et vallis Atheniensium civitas? » Proh! dii immortales, si quis nostrum ad vos, Spartani, venisset, et in media concione stetisset dicens, nocere utilitati publicæ non munitam Spartam, fieri oportere mœnia, strui arcem, circumduci valla ac fossas, vosne obedituros nobis, majorumque oblitos sociis morem gesturos fuisse fatebimini? Quanto tamen justior nostra hæc fuisset quam vestra rogatio! quam legitimum, urgente hostium metu, velle strui potius mœnia, quam jacere! muniri urbes, quam indefensas patere! imo, Spartani, quam utile!

Ut tamen vobis inter medias terras habitantibus, in Peloponneso tanquam in arce remotis, et corporum nostrorum objectu, ut ita dicam, munitis, lapidum congestu carere, portasque, turres, et cetera urbium munimenta adspernari liceat, nosne ideo in primo Græciæ limine positos, nos quadam in statione excubias agentes, nudos et inermes barbarorum impetum excipere decet, et, quæ per hos annos vidimus et passi sumus, videre rursus et pati? Recordor etiam nunc, Spartani, recordor trepidantem plebem et ad naves fugientem; recordor matres cum liberis et penatibus expulsas, sacerdotes e templis, ipsos e sellis deos; obversari etiam videtur ante oculos scelesta illa flamma, quam nos a classe prospicientes nec detrahere ex visu, nec sanguine impiorum restinguere poteramus. O luctuosa dies et nefanda! o æterna et indelebilis memoria! nunc autem, quod casum similem in posterum avertat, negligere, imo vetare, quid est aliud quam jubere Atheniensium instabilem usque et precariam patriam esse? quid aliud, quam velle nullos nobis esse majorum tumulos, nullas sacrorum religiones, nihil fixi, nihil statuti, quum, appropinquante hoste, saxeo munimento destituti, lignea navium mœnia iterum conscendamus necesse futurum sit, repetamus navigationem, et in fuga semper, in cæde exscidioque, quasi soli pro omnibus devoti, versemur?

Sed hæc privatim ad nos Athenienses. Quid de publica Græciæ utilitate loquar? Nos enim (nec id dicere me, nec vos audire pudeat), nos vere ceterorum defensores, nostra urbs ceterarum propugnaculum est. Ubi nempe detonuit illa Græciæ toti imminens Persica tempestas? ubi prior ille Darii furor? ubi nuper acerrimus Xerxis impetus? Quorum alterum immensa apud Marathona clade ipsi numero exigui, alterum turpissima fuga profugi ipsi affliximus. Quod si nec certa fides nostra nec virtus probata esset, jure quidem ac merito aut defectionis ad hostes aut defensionis ignavæ suspecti videremur, ne mœnia restituta mox hostium fierent, et tanquam arx in Græcia Persis structa fuisset, unde im-

minerent ceteris et servitium intentarent. Nonne autem id triumphis nostris, fortitudine nostra sumus assecuti, ut suspicionem effugeremus? nonne quid valeamus testatur Marathonica, quæ tota nostra est, victoria? nonne testantur Salamina Platææque, in quarum communitatem pro virili parte devenimus? Si vobis, Spartani, tantum virtutis est, ut vel non muniti hostem a domibus focisque arceatis, tantumne nobis socordiæ erit, ut, mœnibus et aggeribus cincti, omni munimento protecti, ne ea quidem defendamus quibus ipsi defendemur, et ea hosti tradamus, quæ sæpe vel ignavissimi hominum, imo mulieres, pueri senesque defendere potuerunt? Pavebuntne obsidium, qui non aciem pavere? vincentur in mœnibus, qui in campo vicere?

Scitis jam, Lacedæmonii, et pernovistis quid ego et quibus de causis fecerim. Quod si fraudem meam gravius vehementiusque incusetis, possum equidem et vestram arguere indigniorem longe et fœdiorem, quod, publica commoda privatis posthabentes, vosmetipsos ex sociorum imbecillitate, quam Græciam ex omnium vi et potentia, crescere malitis. Non ita certe egisti, Leonida, non ita, fortissimi viri comites, qui, quum inaudita virtute vestra non modo Peloponnesum, sed et universam Græciam amplexi sitis, laudum quoque gloriæque universitatem estis consecuti; ita ut omnium civitatum cives, omnium liberatores appellaremini. Quantum eheu! manes vestri dolent et ingemunt, quum Spartæ victoriam, tam pulchris nuper artibus partam, tam fœdis hodie corruptam vident, et hanc, quam a Persis extimuimus, ad cives suos translatam tyrannidem agnoscunt! Quod ad me attinet, Spartani, vera magis quam grata locutum, deliberare vestrum est, utrum dimittatis Athenas, an retineatis. Id unum moneo, ne male provisa recidat in vos ultio. Sunt enim Athenis legati vestri, obsides pro uno complures, ad quos quidquid decreveritis de me transibit; ita ut mulctato me, mulctentur; retento, retineantur; redeunte tantum, redeant. Cogitate igitur, Spartani, vos in hac præsenti deliberatione non de me solummodo, sed de legatis vestris, non de uno eodem et inviso, sed de plurimis civibus statuere.

S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

IX

CORCYRÆI AD THEMISTOCLEM.

(471 ans avant J. C.

MATIÈRE.

Patria pulsus, Themistocles a Corcyræis benigne exceptus fuerat. Sed quum Athenienses Lacedæmoniique bellum contra eos, propter datum exsuli hospitium, pararent, principes civitatis Themistoclem adeunt, rogantque ne, ultra in urbe sua manendo, dimicationem hospitibus suis cum vicinis et validis civitatibus male sustinendam faciat.

Incipient dicendo se valde lætatos et in summo honore habuisse quod Themistocles ad ipsos exsul confugerit, nec omisisse quidquam, ut tanti viri fide dignos se præstarent Atheniensiumque injuriam repararent.

Sed, persequente exsulem Atheniensium ira et pro hostibus habitura quoscumque Themistocles amicos invenerit, alia gens ipsi eligenda est, quæ Lacedæmoniorum et Atheniensium civitatibus non impar omnino viribus videatur.

Addent meruisse Corcyræos ut Themistocles hospites ad exitium non traheret sibi inutile.

Tutiorem sedem quærat, seque et ipsos conservare velit.

DÉVELOPPEMENT.

Quum pulsus ab ingratis civibus in urbem nostram venisti, ita te excepimus, ut nulla unquam odia inter nos exarsisse viderentur, et te magis apud viros qui tecum et virtute tua vicissent, quam apud victos, versari arbitrareris. Scilicet tantæ fortitudinis tuæ tantique ingenii admiratione permoti, ultro extorri dedimus patriam, rati egregiis viris, ubicumque sint, eosdem honores deberi, et virtutem in hostibus juxta ac in civibus suis venerari æquum esse. Quid multa? nihil omisimus, ut nos tanto hospite dignos præstaremus, Atheniensiumque repararemus injuriam. Neque, te in civitatem recepto, nostri nos beneficii pœnituit: contra major nobis hæc urbs visa est, in qua maximum Græciæ decus continebatur, et aliquid Atheniensis gloriæ ad nos tecum translatum credidimus.

Utinam tam diuturnum, quam volumus, foret tuum apud nos hospitium! Utinam te diversa fuga agitatum in civitate nostra tandem quiescere, et gratiam nostram æternam esse hostes tui nostrique paterentur! Sed et tibi quietem, et nobis gaudium invident Athenienses; te fugientem insequitur pertinax civium tuorum ira, et exsilium, quod jubent, non relinquunt. Quod tuam injuriam ægre tulimus, indignantur; quod te urbe nostra non arcuimus, quod fugæ tuæ fœditatem et prolapsam exsilio

Themistoclis majestatem miseruimus, quod denique debitos tibi Athenis honores apud Corcyræos invenisti, arma nobis minantur. Et sane, si pares sustinendo bello vires nostræ essent, quam illud libenter, quamvis grave ac periculosum, susciperemus, ne illorum superbiæ obtemperaremus, ne quasi de manibus nostris hospitem nostrum detraherent, ne se beneficiis nostris interponerent, et amicos habere vetarent quos volumus, denique ne te impune urbe tua ejecissent! Olim, pro conjuge adultera, bellum Trojani potius gesserunt, quam mœnibus suis hospitem suam avulsam viderent: quanto dignior pugnandi causa Themistocles foret, non per suum, sed per civium scelus civitate sua exterminatus, et quem non ad felicem placidamque in patria vitam, sed ad exsilium reposcunt! Verum, quoniam ea fati nostri acerbitas est, ut iidem qui benigni esse volumus, non possimus, et qui Atheniensium crudelitatem odimus, eam imitari cogamur, gentem elige ubi tandem a civium ira conquiescas; quæ, ut nos, et quicumque tibi amici erunt, Græcorum invidiæ obnoxia, datum tibi hospitium armis protegere possit, et gratiam suam viribus sustineat. Nos autem, si tempestatem illam in nos converterimus, primo statim certamine victi, te hostibus clade nostra trademus, novumque te manet, hac urbe diruta, exsilium. Sic, aut incolumi aut capta civitate nostra, tibi fugiendum est; nisi minæ Atheniensium te Corcyro avulserint, vis belli avellet; nisi te periculum nostrum amoverit, amovebit clades.

Ceterum, si hanc in nos belli molem pro te converterimus, ubi ante mœnia nostra stabunt Atheniensium exercitus, quam causam amplecteris? qui hostes, qui amici erunt? An cum novis civibus in eos infesta conferes signa, qui toties, te duce, vicerunt, et quibuscum nuper Corcyrum expugnasti, ut fœda dimicatione impiisque armis exsilio tuo dignus et sis, et ab omnibus habearis? An contra (quod magis pollicetur magnanimitas tua), ubi cives tuos patriamque agnoveris, iræ immemor, commilitonibus tuis immixtus, adversus hospites tuos dimicabis, illasque domos, quas beneficio nostro incolueris, exscindes? Aut, si armis abstinere volueris, ne Athenas Corcyrumve prodas, in nos etiam inertia tua peccabitur? Spectabis, ut rem fruendam oculis, sociorum cædes et incendia? solus cessabis, dum pro te uno decertabitur? Sive pro nobis, sive contra nos pugnaveris, sive etiam quieveris, scelus erit, Themistocles; et scelus utique vanum, quo admisso res neque tuæ neque nostræ meliore loco esse possunt. Non enim te in gratiam civium rediturum speras, profligato bello, quod non nisi jubendi exsilii tui causa susceperint. Nos autem, seu a te relicti, seu defensi fuerimus,

nos tecum aut contra te pugnantes, facile Athenienses Lacedæmoniique superabunt; nobis cedendum pro virium inæqualitate erit; et qui profugum te sine patria, sine sede excepimus, et, quantum in nobis fuit, id effecimus ut calamitatis tuæ fores immemor, cum urbe nostra ad perniciem trahemur, inutilem tibi. Tuum est videre, Themistocles, ne sit nobis exitii causa quod benigne fecerimus; neu tu, illos ultro pessumdando qui bene de te meriti sunt, omni ope divina atque humana indignus existimeris.

Quare, exsilium tuum imperante Græcia, ante bellum et sine pernicie nostra cede, post bellum et cum nostra clade cessurus. Non acerbius tibi quam nobis fugies. Novam ab Atheniensibus injuriam tibi illatam puta, quod te urbe nostra detrahant: nobis autem da quietem quam dedimus, ne propter te periclitantes Corcyræos tandem sui beneficii pœniteat. Ut lætam atque exultantem adventu tuo urbem nostram vidisti, sic nunc omnia plena metu sunt; et, ingruente periculo, ingemunt omnes quod salutem suam non nisi ex calamitate tua exspectare possint. Jube urbem nostram incolumem esse; sedem quære ubi ab ira Atheniensium et tu et nos tuti simus, et te potius absentem Corcyræi desiderent, quam præsentem oderint. L. Q.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1819.

X

CIVIS ATHENIENSIS UNUM E POPULARIBUS SUIS INCUSAT QUOD FRUMENTUM INIQUA CONDITIONE VENDIDERIT.

(Environ 420 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Incipiet dicendo nullam esse legem quæ pœnam huic sceleri irroget illud tamen severe puniendum.

Rem vivide narrabit ostendetque hinc populum esurientem, illinc civem turpis lucri cupiditate suos vexantem.

Quo quid fœdius excogitari potest? quid crudelius? Vir Atheniensis et hostes et Barbaros sævitia superavit.

Severam igitur ob hoc scelus pœnam repetant Athenienses, ut terrore afficiatur quisquis publicas calamitates lucro sibi apponere velit.

DÉVELOPPEMENT.

Novum et inauditum ad hunc diem criminis genus, cives, miserrima tempora reipublicæ deferre me ad vos hodie cœgerunt;

quod ut nemini unquam patrare, sic ne vetare quidem in animum venerat. Quum enim legum latores pœnas in ea scelera sanciant quæ sua memoria inventa sunt, multa tamen deesse sciunt quæ usu suppleantur; ut, simul ac aliqua erumpere humanam malitiam compertum fuerit, patens locus muniatur, cum pravitate morum leges adolescant et adversus validiorem hostem majoribus armis instruantur. Sic vos quoque semper nova mala experiendo, nova scelera puniendo, deterruistis tale aliquid postea aggressuros: seditiosorum pœna, ne quis postea turbas agitaret; ambitiosorum, ne quis regnum sibi moliretur; proditorum, ne quis venderet hosti patriam, providistis. Nunc vero aliquid majus, et atrocius, et funestius, nova lege, novo supplicio cavendum, occurrit, ne civis cives suos spiritum a se redimere, quanti ipse voluerit, cogat omnes, sibique arroget non de universorum libertate, sed de singulorum vita regnum.

Quod tanti sceleris exstiterit exemplum, nuper vidistis: quis auctor? ante ora habetis locupletem, spoliis vestris auctum atque ornatum: quo tempore? meministis, quum sævissima fames rempublicam exanimaret. Dum precarium ac debilem spiritum exiguo quisque victu trahebat; omnes jam, exhausta annona, spe tantum sustentati, in porta stabant, mare qua tendit ad Ægyptum prospectantes, unde tandem victus et vita portarentur; dum interea sexcenta naves in salutem redibant vestram, festinat ille; omnes miserias civium lætissimo animo versat, omnia moriturorum capita numerat; timet ne alii mercatores sibi lucrum nefarium eripiant; instantes tergo anxius respicit; tandem leviore navigio invectus subit portum. Occurrunt semianimes, occurrunt conjuges, nati, patres vestri, ad frumentum ante oculos suos positum hiantes, et manus intendentes: at ille tangere vetat, nisi maximo pretio. Flent, implorant, obtestantur; vetat: « Tu nummos negas: morere. » Quid adversus famem illi auxiliantem faciendum erat? Quid vescendi conditionem ponenti respondendum? Ceditur, pecuniæ contrahuntur; vendit cum magno lucro omne frumentum. Vix ingressus urbem est sibi per egestatem tanquam in obsidione victam et triumphatam, pretiumque animæ vestræ domi collegit, conveniunt ceteræ naves: portus redundat annona; cibus omnibus in promptu est. Se pridie infando dolo elusos, sub metu mortis spoliatos, indignantes queruntur: at sero, at nequaquam: arripuit ille tempus, perfecit nefas, extorsit pecuniam, habet, habebitque diu, nisi vos recipietis, et pœnam de nocentissimo cive sumentes, ereptas fortunas ulciscemini.

Sed videte os hominis impudentissimi ferreum! Quærit quo jure accusem, et, quod ipsi persolverim, exigam hodie reddi. —

Eo jure, eodem, inquam, te accuso, quo viator per noctem in malo loco dare pecuniam vi coactus, ubi lux reddita est, exquirendum latronem ac pecuniam repetendam curat. Quid enim tu aliud, quum famem pro telo nobis intentares? nisi quod latro unum viatorem spoliat, tu totam urbem; quod ille cum periculo præsentis mortis, sub pœnarum metu facit, tu adversus inermes et vinctos, t,e ut tibi videbatur, impunitus? Neque enim tuæ me fallunt argutiæ ; negabis te quidquam injuria fecisse ; nullam dices prohibuisse legem quominus rem tuam quolibet tempore, quolibet pretio, volens volentibus venumdares ; nec te, quum nemo interrogaret an aliæ naves adventarent, debuisse id magno tuo detrimento clamare. — Te, boni dii, sic argumentari decet, postquam expoliaveris rempublicam! Sed in qua etiam lege scriptum est: « Aliquis patriam amato : aliquis vitam civium aliud quam sibi lucrum existimato : aliquis misericors esto : aliquis pectus hominis, non belluarum feritatem habeto? » His tamen humana societas vincitur et confirmatur : hæc si cui desunt, exterminandus homo est, tanquam morbus et pestilentia qua deleatur civitas ; nulla tamen hæc lege continentur, tum quia natura ingenita, non usu inducta, in pectore nasci debent ; tum quia eæ sunt leges quæ scelera potius quam causam scelerum eradicent, malum animum non immutent, sed, ne quid mali faciat, coerceant et includant. Quanto igitur nocentior, quanto funestior est, si quis tam ingeniosus in scelere patrando est, id pravitatis acumen habet, ut, dum nullam legem violat, maximo malo conflictet rempublicam, jus sibi ad scelus auxiliari contendat, et eo, quod in salutem omnium institutum est, in omnium perniciem armetur! Recte dicis non de legibus tecum agi posse ; non enim peccasti contra leges, sed extra leges : non jus civile transcendisti (noveras enim semper aliqua ex parte deficere illud ac pertusum esse, et quasi per rimas ejus evasisti), sed perfregisti jus divinum, jus naturæ, jus humanitatis. Non fecisti aliquid iniquum in republica, sed bellum reipublicæ indixisti. Proinde non unius populi, sed generis humani reus es : non malum te civem Athenæ punient, sed in alienum, in barbarum, in hostem, quem in manu habent, se infandis insidiis petitas vindicabunt.

Hoc profecto metuendum esset, cives, si quis apud longinquos et ignotos factum hominis ita narraret, et eo tendere prædicaret, ne sceleris invidiam amplificare verbis atque exaggerare videretur. Sed is loquor qui, esuriens, argento ipse ab latrone isto spoliatus sum : apud eos loquor qui mecum esuriebant, mecum pecunias suas illi tradiderunt. Jam nihil possum injuste dicere. Vos interrogo, non tam divites, qui minime omnium in tali casu

dolebatis; vos inquam, pauperes, quibus, miseria confectis, fame exhaustis, si quid de pretio laborum superaret, eripuit ille sceleratissimus; vos, qui pecuniam ex creditoribus durissima conditione contraxistis, vos qui, dum opulentiores alii, facile empto quod vitale erat, ad satietatem ducebant epulas, panem non toti domui sufficientem inter semianimes dividebatis; num eum recte fecisse censuistis? Num is vobis fuit animus, quum postridie innumeræ naves, aliis ad animam revocandam tardiores, aliis desiderium hesternæ impensæ afferentes, advenirent? Num quid miserius vobis aut illi fœdius fieri posse cogitabatis? Quod tempus maxime misericordia indiget, id ad crudele facinus eligit; quæ ceteris exitio, ea illi gaudio sunt: quod caretis cibo, quod moriemini, hoc lucro annumerat. Incedit deinde per ora vestra magnificus, omnem esurientis civitatis in insolentissimo fortunarum suarum apparatu ostentans pallorem: et miseriæ vestræ hanc belluam insultantem feretis? Nam cur ego barbarum appellabam? Ecquis, dummodo humanum vultum haberet, barbarus, eo unquam feritatis venit, ut tranquillo animo populares suos per famem necaret? Quid hostem? Quanquam interdum fame urgere prodest cum quibus pugnatur, et omnis debilitandi via probatur, fuere tamen qui ferro, non inopia cibi victos vellent adversarios. Ceteri intercipiunt annonam: at in magnis necessitatibus, at cum populus in ultionem injuriarum, non homo in lucrum accingitur. At bellantes faciunt. — Quid in pace? — At adversus infensissimos, sæpe iniquissimos. — Quid, adversus patriam, quæ nos edidit, aluit, quæ nostras fortunas tutatur, omni dulcedine vitæ fovet tranquillos et complectitur? O miseræ Athenæ, infelix civitas! Hoc igitur tibi miseriarum et opprobrii subeundum erat, ut fame ab Atheniense petereris, et, quod raro sævissimi hostes, hoc in te auderent tui! Vos, tecta, ac parietes, si quidem in patria etiam hæc inanima movere possunt; vos, monumenta, majorum tuorumque, impie, avorum; vos, cives funestissima tunc peste languentes; dii deæque, quæ hæc templa incolitis, hanc urbem tuemini, non crudelissimam mentem inflexistis! Non, quanquam illo animo venerat, tamen effluxit e pectore conceptum nefas, tot patriæ videnti sanctitates! Immotus peragit, immotus peracti portenti fructum reputat! Si filius matri moribundæ ac jacenti fomenta, nisi ea magna mercede redemisset, negaret, quis vestrum non exsecraretur? quis tam tetrum hominem lucem amplius funestare toleraret? Vos tamen illum qui esurienti patriæ, sanctissimæ omnium parenti, alimenta negavit, jactare inter divitias patiemini suas; nec purgabitis urbem, et tam atrox parricidium seu ferro, sive aliqua via excidetis et exterminabitis?

Verum ignoscite, censeo : fecit mercator prudens : fecit homo frugi : rei familiari consuluit, auxit patrimonium. Expectate dum, quoties ex Ægypto advehenda frumenta curabuntur, vos in eamdem redigat necessitatem ! Expectate dum alii, egregio exemplo excitati, attollant animos ; dum quidquid mercatorum est, societates jungant in quærendum commune de visceribus vestris lucrum ; dum quidquid opulentorum, id est agros colentium, in Attica est, vos quotannis fame circumveniant frumenta retinendo, nec nisi quanta ipsi voluerint pecunia ementibus tradendo ! Quid enim iniquum erit? Nihil mentientur, reticebunt. Ecquid vetat ne vos opibus exhauriant aut mori jubeant? Ecquid prohibet quominus divites plebem manducare aliquid vetent, nisi quantum et qua conditione ipsi manducare concesserint? Benefacitis, cives, quod abominamini : hæc tamen in urbe fient, nisi hodie, insigni pœnæ documento, hos homines terrueritis, quibus aurum pro patria, domo, diis, esse solet, qui nec plebem nec populum nisi latrociniorum materiam noverunt, quibus salus reipublicæ pro nihilo est, dummodo opes accumulent, vel sanguine exaggeratas vestro.

Quare ego ita rogo : Quoniam civis Atheniensis, nefaria mente, in miserrimo reipubliæ tempore, quum frumenta ingenti pretio venderet, quamvis probe sciens mox levatum iri annonam, multos cives magno detrimento, nonnullos etiam morte affecit ; hoc autem ab exemplo, nisi animadversum fuerit, multa magnaque mala in hanc civitatem exorientur ; uti de nefario cive, in ipsius pœnam, terrorem ceterorum, et de omnibus qui postea tale aggressi fuerint facinus, capitale supplicium sumatis. T. L.

Lycée Louis-le-Grand, 1850.

XI

NICOLAUS AD SYRACUSANOS, NE DUCEM ATHENIENSIUM NICIAM VICTUM CAPTUMQUE NECARI JUBEANT.

(413 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Audientium animos conciliabit, profitendo sibi Athenienses odio esse ; duos enim filios, quorum fortitudinem ac pietatem paucis laudabit, in acie occidisse, neque ullum sibi superesse solatium, præter patriæ salutem ac decus.

Tunc ostendet mortem Niciæ : 1° iniquam fore, quippe qui bello inferendo obstiterit, neque exercitui præfuerit, nisi professus sibi honestam, præsertim cum gente socia nuper, pacem victoria potiorem videri. 2° Inutilem : Niciam enim, quamtumvis fortem et rei bellicæ peritum, unum caput esse, neque existimandum, illo interfecto, Athenarum opes omnino

fractas prolapsuras esse. 3° Exitialem. Quo furoris impetu postea dimicaturos arbitrentur non Athenienses modo, verum et ceteros populos, quum scient nihil captis sperandum esse, violarique ab iis omnia belli jura?

Finiet obsecrando ut suæ ipsi dignitati ac saluti consulant.

DÉVELOPPEMENT.

Duos ego filios habebam, cives; quos quoniam non modo pios in patrem, sed utiles etiam reipubliæ noveram, magis quam paterno amore dilexi. Me miserum! sustulere duo maxima hæc senectutis meæ gaudia Athenienses; et, postquam, superstitibus nullis in domo mea, quidquid lætitiæ prius ex felicitate gloriaque domestica percipiebam, totum id ad publicam transtuli, hoc mihi quoque solatii erepturi per vestram sævitiam estis!

Et ego Athenienses odi, patriæ hostes et exstinctores meæ stirpis, ut privatum quoque odium cum publico sit conjunctum; sed libentius etiam laudi salutique vestræ consulo, quam Athenienses ipsos exsecror; neque id reputo quod illis fieri merito queat, sed quod vobis victoriaque vestra dignum sit. Liberata est non patria solum, sed omnis etiam Sicilia; aucta per ceteras gentes gloria nominis Syracusani: hanc hodie deformabitis, tum etiam crudeliores, quum plerisque secundæ res animum ex ira in misericordiam vertunt? Imponetur tot laboribus capti et inermis unius hominis supplicium? imo etiam trucidaturi eum estis, qui, quantum potuit, bello vobis inferendo obstitit; qui, jussus exercitui præesse, invitus patriæ jubenti paruit, et medio sæpe bello remisit Athenas nuncios, honestam sibi pacem, præsertim cum gente nuper socia, potiorem victoria videri; quem denique cives sui potius propter gestum molliter bellum, quam vos, punire possint? Ergo quem, etiam si nihil aliud, certe hæc ipsa clades, ipsa hæc captivitas a miseriori rerum exitu vindicat, ne sua quidem in vos benevolentia vindicabit a fœditate supplicii? Nec verebitur justitiam populus ille Syracusanus, qui primus aram Misericordiæ statuit? Audio quosdam, qui circumeunt per vestram concionem, prætendentes injuriæ utilitatem publicam, et vociferantes ne reddatur Atheniensibus dux ille, quo tantum valuere, Nicias. Quasi vero utile quidquam esse queat quod injustum sit, aut in præsens tantum spectanda sit utilitas! Athenienses illi, quorum ambitionem et avaritiam odistis, quum urendam Lacedæmoniorum classem Themistocles diceret, posthabuere tamen utilitatem justitiæ, neque voluere amplius de consilio Themistoclis audire, ubi minus æquum illud esse noverunt. Vos ne hostibus quidem pares eritis justitia? et jus tantummmodo noveritis, quatenus de injuriis vestris queramini, dum inferre alias injurias vestrum neminem pigebit?

Quæ tanta igitur illa utilitas est, quam justitiæ contemptu ematis? Cadent propterea omnes Athenarum opes? Nullas postea naves, nullos ornare exercitus poterunt? Tollentur uno ictu omnes quotquot alit et duces et cives? Denique interimet necatus Nicias Alcibiadem? Vivit Alcibiades, quanquam exsul, quanquam damnatus capitis; vivit, et apud gentes universas suum in nos odium circumfert; vivit, et, quamdiu vivet, erit illi apud levem mutabilemque plebem eo certior in patriam reditus, quo promptior damnatio fuit. Quid, si amore populi, si ipso quem fecerit Atheniensibus metu, revocatus in auctoritatem pristinam, cives ad nova bella exacuat, et ferociores illi morte ducis in nos cooriantur? Reducetur ergo in Siciliam nostro crimine pestis illa belli quam nos ejecimus? Conspicientur iterum in portis nostris Atheniensium arma? Violabit triremis Attica hæc littora, hunc portum? Utinam inutile tantum fuerit Niciæ supplicium! Cavete autem ne sequatur injuriam vestra pernicies, et jus alienum contemnendo faciatis apud alios et vestri juris contemptum. Tutari vos posse contra Athenienses patriam testatur hæc ipsa victoria; sed neque nobis semper cum solis Atheniensibus res erit, neque hostium modo animi conciliandi sunt: arcebit socias quoque gentes crudelitas vestra, neque sibi tutam esse confident cum eo populo amicitiam, apud quem non tuta sit vel erga hostes justitia.

At, Hercule! modestia augebit illam, qua per ceteras gentes magni et clari estis, victoriam: vobis amiciores etiam Siciliæ populos faciet servatus Nicias, quam ejecti Athenienses fecerunt; pacem denique cum Atheniensibus paciscemini meliorem tutioremque, si pro vivente Nicia metuant, quam si veniant ultores necati.

Servate igitur Niciam et pignus et suasorem pacis; servate cum Nicia gloriam felicitatemque reipublicæ: quam ut ira et crudelitas evertunt, ita clementia stabilit. Mihi vitæ finem et luctus et natura faciunt, ne exitum hujus consilii videam! Sed ego jam conjicere hinc possum quid ex sævitia aut magnanimitate vestra evenire boni malive queat. Obsecro vos per hanc senectutem meam, per has miseri patris lacrimas, spem relinquatis abeunti, fore ut partam tanto labore gloriam salutemque posteri integram transmittatis; nec frustra pro vobis liberi mei perierint.

C. J. P.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1818.

XII

ORATIO EPAMINONDÆ AD MESSENIOS.

(370 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Sibi et patriæ suæ gratulabitur quod Thebanorum victoriæ ad restituendos in priorem statum Messenios contulerint.

Spartanorum periit dominatio ; pereat et deleatur quidquid a dominantibus superbe et inique sancitum est : gens antiquissima, quam a sedibus expulsam Spartani fecerant exsulem, in patrios lares revocatur. Describet vivide Messeniorum vota, reditum, concursationem, gaudia, Thebasque tali triumpho suo ovantes.

Hortabitur eos ut patria sibi reddita bene utantur, et meminerint quantum illis nocuerint Spartani, quantum Thebani profuerint.

DÉVELOPPEMENT.

Si quid est, Messenii, quod victoria nostra Thebani egoque præcipue gaudeamus, id sane libertas vestra, vestra in sedes avitas, in pristinas opes restitutio est. Periit dominatio Spartanorum : pereat quidquid a dominantibus superbe fuit et inique sancitum ; pereat editum illud, quo, Græcia ejecti, longum per oras alienas exilium traxistis ; pereant leges illæ crudeliores, quibus in servitium simul atque in vitam prodibant vestri liberi. Non ego vobis revocabo in memoriam triplex illud quo terram hanc populati sunt bellum, non Ithomes, non Iræ montis obsidionem, non raptos passim ad supplicia aut venditos more pecorum majores vestros ; non errantem per varias gentes populum, et apud barbaros perfugium contra Græcorum iram quærentem ; non denique vota illa et lacrimas quibus reditum in hæc littora et debitas genti crudelissimæ pœnas a superis toties efflagitabatis. Movit tandem injuria vestra superos : nos ultores miserunt, qui et vos in antiqua jura, et Græciam omnem in libertatem restitueremus. Vidit ante portas ac prope in mœnibus suis bellum gens ista, quæ, ceterarum exitio nata, bello premebat populos omnes, neque subditæ solum, sed desertæ etiam Græciæ imperium expetebat.

Sed, quantacumque fuerit victoriæ illius gloria, quanto majorem fuisse nobis lætitiam creditis, ubi per gloriam hanc nostram vestræ consulere felicitati posse, veramque et optatissimam laborum nostrorum mercedem obtinuisse nos intelleximus ? ubi, redeuntibus e Libya civibus, hos occursantes, prosilientes illos e navibus in terram solumque natale consalutantes, vidimus ? ubi

alios æternum Spartanis odium, alios audivimus æternam testantes patriæ nostræ gratiam? En illa, illa, quam toto pectore amplectebamini, patria; surgunt iterum velut e ruderibus renata suis mœnia Messenæ, jam nunc quis futurus in posterum sit urbis hujus splendor ostendentia: en ipsi vobis adsunt faventque superi, certisque monstrant indiciis ea quæ calamitates præteritæ per luctum et tenebras traxerant, felicissima dehinc futura civitatis redivivæ fata.

Nos autem, Messenii, tantæ vobis auctores felicitatis, nihil pro tali merito poscimus, nisi ut fida nobis ac firma stet amicitia vestra; vosque, terram hanc intuentes nuper vastatam, pacatam nunc et florentem, hæc sepulcra majorum, quibus hostilis modo superbia insultabat, pietati nepotum reddita, has aras deorum indigetum, nuper servitii vestri consortes, nunc in libertatem pristinam cum vobis liberisque vestris vindicatas, memineritis semper quantis Spartani vos oppresserint, quantis liberarint Thebani miseriis. C. J. P.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1817.

XIII

UNUS PLATÆENSIUM AD LACEDÆMONIOS NE PLATÆÆ EVERTANTUR.

(373 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Cum, in bello Peloponnesiaco, Platæenses, diu a Lacedæmoniis obsessi, deditionem facere tandem coacti fuissent, deliberareturque inter victores quomodo cum victis agendum esset, censuerunt Thebani, præcipui Platæensium hostes, utpote qui finitimi perpetua æmulatione laborarent, urbem diruendam esse, civesque in servitutem redigendos. Lacedæmonii, ne a se Thebanorum voluntatem et auxilia averterent, eo ipsi inclinabant. At unus Platæensium rogat ut se suosque possit defendere, et hanc orationem habet.

Scire se victos ad victores iratos verba facere; sed ex eo fiduciam cepisse, quod Græci ad Græcos causam dicturi sint.

Quid autem Platæenses tantum in Lacedæmonios deliquisse? Cum socii essent Atheniensium, bellumque inter Athenas et Spartam arderet, cepisse arma pro sociis, diis ipsis et fœderum religione jubentibus; acceptamque a Patribus amicitiam servasse.

Quam igitur ob causam Platæenses adeo severe Lacedæmonii haberent, nisi a Thebanis incitarentur? Thebanos hostes esse perpetuos Platæensium; nunc illos odiis suis utilitatem publicam prætendere; nihil autem destinare nisi ut ex numero civitatum tollant civitatem Thebarum æmulam, agrumque opulentum sibi vindicent.

At Lacedæmonii non illud Thebanorum odiis condonabunt, præcipue in civitatem de Græcia tam bene meritam. Hic memorabit quid in Persicis

bellis fecerint pro libertate Platæenses, cum Thebani adversus Græciam militarent. Ostendet contra quid passi fuerint in hoc bello ; quo sit in statu civitas post tam longam obsidionem, etc.

DÉVELOPPEMENT.

Miseris a civibus ad vos missus sum, Lacedæmonienses, qui victoriæ vestræ iram flectere conarer, et, si quid adhuc spei afflictæ patriæ supersit, tentarem. Vos, quæso, date mihi copiam verba apud vos faciendi : liceat Platæensi Platæensium, victo victorum causam agere.

Scio equidem quid inter vestram nostramque intersit conditionem ; nihil tamen me deterret victoriæ vestræ cladisque nostræ respectus : imo, maximam mihi spem illud subjicit, quod non magis victi ad victores, quam Græci ad Græcos orationem simus habituri. Hoc est, Spartani viri, quod timorem meum imminuat, sollicitudinem extenuet, studium acuat, animum ad bonam judicii vestri exspectationem excitet. Cives, cives, inquam, Platæenses Lacedæmoniique sumus : eadem nos genuit patria, communem auram spiramus, communem ducimus spiritum : Græcia mater nos fratres edidit. Quod si cognatio nostra armorum dissidio sæpius disturbatur, acerbum prorsus et luctuosum est : deplorandus ille furor, quo fratres adversus fratres ruunt ; sed, quoniam inveterata discordiarum semina nequimus in æternum exstirpare, certe, id quod opis est nostræ, bellorum atrocitatem mitigemus, victoriarum crudelitatem temperemus, quam minime doloribus nostris inserviamus ; vel in Martis ardore atque impetu, cura sit meminisse cum civibus rem esse, non cum barbaris ; Græcos aliter tractemus ac Persas ; denique habeamus aliquam rationem consanguinitatis. Nunc, Lacedæmonienses, vobis in promptu est insigne illius modestiæ exemplum dare : lenitas vestra vestram victoriam Græciæ probet : vos maxime decet sensus civiles semper profiteri ; quo major est rerum vestrarum fortuna, eo parciores ac remissiores in sæviendo sitis : pulchrum est victorem habere clementiam quasi in procinctu.

A quibus autem melius quam a Platæensibus temperabitis? Ecqua gens unquam dignior erit quæ vos victores experiatur haud inhumanos ? Quæ enim culpa nostra est? Nempe erga socios fidi fuimus ; nempe societatem observavimus Atheniensem ! Neque hesterna est ita Atheniensium amicitia ; antiquis fœderibus illorum civitas nostraque sunt copulatæ ; patres nostri in eodem pacto stetere in quo mansimus. Qui paternas amicitias declinare potuissemus? Nonne has velut sanctissimam hereditatem et accipere et fovere nos æquum fuit ac decorum? Fovimus igitur,

etiam nostro periculo, nec est quod nos pœniteat constantiæ nostræ. Dii custodes fœderum meritas a capitibus his pœnas exegissent, si minus caste avitam fidem nostramque amplexi essemus. Quid? vos ipsos appello, Spartani viri, in qua nos existimatione habuissetis, si omnia jura divina humanaque rupissemus, si omnem vim atque religionem amicitiæ calcavissemus? Indignati profecto essetis cuiquam populo tam viles esse socios, ut eos non dubitet postponere securitati suæ. Quanto contemptu nos in societatem vestram recepissetis! Societatem dico? perinde ac si hæc fuisset societas, nec potius famulatus! jure quidem : nam nefaria hæc nostra proditio omnibus quibuslibet nos obstrinxisset piaculis. Rursus nunc maluimus in aleam belli expugnationisque venire, quam quid admittere quod jacuisset infra dignitatem nostram. Quid multa? Vobis restitimus, ne in dedignationem vestram delaberemur, rati videlicet Spartanis magis placere generosos hostes quam turpes socios. Neque, mehercule, quemadmodum confido, nimiam vobis adscripsimus magnanimitatem, neque nos pigebit tam magnifice de vobis sensisse.

Etenim non vos saluti nostræ infesti estis : non vos Platæensibus excidium molimini : alienæ iræ indulgetis, alienæ obsecundatis invidiæ, sociorum vestrorum libidini morem geritis. Thebani vos in Platæenses concitant, Thebani hæc mœnia ferro facibusque vestris designant, Thebani in has cervices jugum servitutis impingunt, Thebani liberam gentem de medio tollendam fremunt, Thebani vos impotentiæ suæ consortes, imo ministros efflagitant! Nec mirum, quum isti semper nobiscum exercuerint odium inexpiabile, quum patres istorum nostrique acerrima æmulatione contenderint, quum isti nosque paternas inimicitias continuaverimus atque efferaverimus, quum isti usquequaque prædicaverint civitatem suam stare non posse, nisi nostra ruat! Quare ingenium suum sequuntur, dum victoria vestra ad perniciem nostram abuti, dum Thebanam securitatem, excisis Platæis, absolvere et consummare volunt. Proh! nequissimos homines, qui socios accersunt in communionem fœdissimi consilii, qui sociis ingentem universæ Græciæ invidiam conflant, ut ipsi simultatibus suis defungantur! Verum enim vero non vos adeo faciles illorum violentiæ præstabitis; æquitas vestra pravæ ambitioni repugnabit; docebitis Thebanos non ideo vos bella suscipere, profligare, conficere, ut tot exhausta pericula vestra, tot exsudati labores, toties immissa in armorum discrimen fama fortitudinis vestræ, redundent tantummodo ad fructum sociorum, ut socii victorias vestras lucro sibi apponant, vobis infamiæ! Nam quid tandem est cur communem utilitatem importunissimæ isti suæ

cupiditati prætendant ? Quid est cur jactitent præsenti et efficacissima severitate compellendas in Spartanam amicitiam ceteras Græciæ civitates ? Quasi vero terror sit optimus dux amicitiæ, nec contra acerrimus dissuasor ! quasi vero Platæenses incolumes Spartanis jam officere velint ! quasi, nobis ignoscendo, non in æternum vobis concordiam nostram conciliabitis, studia applicabitis, voluntates consociabitis ! quasi Platæenses ita ingrati beneficiorum sint æstimatores, ut non continuo servatoribus suis ex inimicissimis fiant amicissimi ! At cæcæ Thebanorum artes erumpunt, illustratur improba cupido : omnibus satis atque super liquet istos non rem agere vestram, sed conjicere avidos oculos in hunc opulentissimum agrum, sed insatiabiles manus ad pulcherrimam porrigere rapinam, sed omnia nostra mente præoccupare, sed potentiam suam prolatare in fines nostros et usque in recentes hujus urbis ruinas. Quæ quidem istis frustra erunt ; neque vos committetis, ut, alios locupletando, minus commode laudi vestræ faciatis, et Græcorum erga vos benevolentiæ summum importetis detrimentum.

Quod si ad movendam misericordiam vestram omnia hæc levioris sunt momenti, liceat commemorare quidquid de Græcia bene promeriti sumus, liceat labores ac miserias nostras advocare in defensionem gravissimi hujusce periculi.

Num, quæso, excidit jam e mentibus vestris memoria temporis illius quo Asia tota, e visceribus excita suis, Græciæ incubuit ? Non vos soli ingentem procellam adversa fronte excepistis, non unus Leonidas Xerxi fatalis exstitit. Et nos ad mortem promptos sensit magnus ille rex, et Platæensia mœnia sensit alteras Thermopylas. Nec prius cessimus innumeræ barbarorum multitudini, quam maximis cladibus, cæde florentissimæ juventutis, subversione murorum, libertati patriæ satisfecissemus, nec impune domos nostras deorumque ædes in cinerem redegit Xerxes. Persarum jactura nimio plus quam necesse erat absolvit deditionem nostram. Quid vos interea, Thebani ? Quæ fortitudo vestra, quæ præclara adversus Xerxem facinora ? Nempe ne adventum quidem hostis sustinuistis : primo statim nuntio attoniti, paucitatem vestram respicere, non arma ; obvii ruere ad servitium ; bipatentibus portis tyrannum admittere. Atque utinam hic fuisset modus socordiæ vestræ ! Sed barbaris socios vos adjungitis, Græciam non modo non tuemini, verum et impugnatis, patriæ manus injicitis parricidas, cives Persis trucidandos objicitis ! Et nunc, quis credat ? Græcia inspectante, arbitris iisdem Spartanis, quibuscum nobilissimam gloriæ æmulationem nuper suscepimus, iidem illi Thebani, patriæ proditores atque eversores, Platæas ad excidium

deposcunt. Equidem nulla apud nos erat suspicio, quum, recentes a Persica deflagratione, luctum deformitatemque nostram dulcissima servatæ Græciæ imagine consolaremur, posse unquam fieri ut has, quantulæcumque sunt, barbarici furoris reliquias virtutisque nostræ monumenta penitus abolere homines Græci eniterentur ; neque succurrebat fore aliquando ut inter cives nostros in disquisitionem veniret an nullum jam omnino foret Platæensium nomen ! O nos infelices ! O deplorandam civitatis nostræ sortem, quæ Græcos expertura est atrociores quam Persas, quæ illorum ipsorum dextra potissimum concidet pro quibus impendit tantum sanguinis ac virium ! Nec nos a Græcis vindicabit Xerxes, et quidquid damnorum barbaris ingessimus ! Sed bono adhuc animo estote, Platæenses : conditionis nostræ arbitros Lacedæmonienses habemus, non Thebanos. L.

Lycée Napoléon, 1850.

XIV

ÆSCHYLUS AD TIMOLEONEM POST INTERFECTUM TIMOPHANEM.

(365 avant J. C.)

MATIÈRE.

Procul absit ab animo luctus. Servavit patriam; superest ut servatam confirmet in perpetuum.

Fratrem occidit ; sed fraternos affectus vincit patriæ pietas. Et ipse socer in generi cædem conjuravit, quia respublica postulabat. Num omnes facti participes ad pœnam petendi sunt, si mortem sibi consciverit Timoleon?

Turbant mentem maternæ diræ ! Ergo, si valuissent feminæ preces et lacrymæ, Corinthus etiam nunc serviret? Respiciat potius patriam liberatam et liberatori gratias agentem ; nec deos arbitretur matris exsecrationes amore obcæcatæ exaudituros.

Non sibi, sed patriæ natus est. Illum sibi vindicat patria, in illo spes omnes posuit; illi inchoatum opus perficiendum. Cum bene constituta erit civitas, nihilque superit timendum neque a domesticis hostibus, neque ab externis, tum demum Timoleon de se, ut libuerit, dijudicabit.

DÉVELOPPEMENT.

Quid hoc rei est, o Timoleon? Quid sibi vult importunum hoc silentium, hæc vultus consternatio? Quid facies in tristitiam composita fixique in terram oculi, quid surdæ ad omnia solatia aures, ac pudor hic novus intuendæ lucis? Sic tacet illa mentis magnitudo ac virtus tot fortissimis rebus probata? sic ablati sunt civiles illi animi quibus libertatem in spem diuturnitatis restitueras atque imperii?

Scilicet fraterna tibi amicitia, proditaque Timophanis fides, in mentem recursat? Jam te pœnitet, vir fortissime, quod fratrem illum, tui amantissimum, patria non cariorem habuisti? Jam tædet quod hanc Corinthum in libertatem vindicavisti, impotentemque dejecisti dominationem, qua egregius iste Timophanes, de patria pariter ac de domo sua optime, ut arbitror, meritus, te juxta fratrem suum et totam cum te ipso rempublicam, sine studio aut domestica gratia, suæ libidini atque superbiæ substernebat! Hoc te dignum est, o amice, non infra magnitudinem tuam jacere, nec quod ad hodiernum diem feliciter peregisti, nunc inchoatum opus relinquere! Per te Corinthi libertas instaurata est, quam, te ablato, demptoque hoc uno nominis tui fulgore, quis contra malos cives reluctantesque tuebitur? quis alterum in patriæ excidium renaturum Timophanem recidet?

Tibi, volo, gravius sit manus a fraterno sanguine non abstinuisse; quanquam, pœnas Timophanes reipublicæ debebat, nec nisi meritum supplicium, non tibi, sed per te civibus unanimis, si minus rite, jure tamen solvit. At, quidprofuit maternas in te diras excitavisse, nisi ut aliquem tanti facinoris fructum altera illa parens ac veneranda genitrix, Corinthus nempe, perciperet? Frustrane igitur Timophanem, tu fratrem frater, ego generum socer, obruimus, frustra civiles animos in facinus inutile perdidimus, scilicet ut illa, illa optata libertas, Corinthum velut in transitu prætergressa, citius ablato Timoleone, statim auferretur? Patriam per te servatam, nosque ipsos, si minus virtutis tuæ, consilii tamen ac facinoris conscios et participes, in ipso rerum discrimine jam prodes, o amice? tibique quum sceleratam, si diis placet, mortem hoc, ut opinor, ferro, quo tyrannum occidisti, conscisces, nos quoque ob liberatam Corinthum, ut in patrandi facinoris societatem, sic rursus in luendi supplicii consortium vocabis? Quid autem? Fac ut, quum in manibus nostris Corinthi libertatem portaremus, ferrum e vagina strictum rejecisses, ut publicarum opum ac privatarum raptorem, ut omnium legum stupratorem atque violatorem, ut patriæ hostem eumdemque dominum, ut tyrannum denique non occidisses, quas ipsi deberes patriæ pœnas, quantum ob scelus, non in privatum Timophanem, sed in universam rempublicam admissum?

Ergo, si tibi in excidium impotentis dominationis ruenti Demarata, furiæ similis, occurrisset, virosque in magna accinctos muliebri deterruisset clamore, staret etiam Timophanes, serviret Corinthus, serviret Timoleon, nisi capite pœnas ob meditatam fratris necem dedisset! Diis autem aliter visum est; arma,

quæ viri in manibus habebant, femina cum lacrymis et questibus non depulit. Vicerunt dii hominesque, vicit instaurata libertas !

Audi igitur patriam tibi grates agentem, audi Corinthum in duraturum decus te cum civium amore atque admiratione vocantem, nec, in unanimo optimi cujusque consensu, matrem Demaratam in te, filium suum, diras vomentem respice.

Licet matrem muliebri naturæ plus æquo condonare ; raptum sibi Timophanem cum gemitu ac planctibus repetat, inter lacrymas atque ejulationes cœlum ac terras misceat, deorumque iram in ulciscendam religiosissimi illius deorum cultoris necem, contra rempublicam, contra domum suam universam concitet. Tibi orbitatem suam ita exprobret perinde ac si tota, ablato Timophane, periisset domus ; maternosque in te, civiles in Corinthum animos exuat. At tales Jovem preces surdum invenient, nec vindicis fulminis non cæcos ignes excitabunt. Respondet nempe impiis Demaratæ exsecrationibus illa urbs quæ te salutis suæ auctorem materno amore amplexa est ; respondet fundata per te libertas, manifestumque præsentium deorum numen, quo, ut opinor, eventus rei, velut æquus judex, unde jus stabat, ei victoriam dedit. Non igitur mortem tibi inhonestam inferes, non ipse suum Corintho filium eripies, ut, quemadmodum Timophanem de te repetit, sic patria de Demarata te reposcat, matrem tuam sic increpans: « Redde mihi meum quem tu novercali odio abnuisti natum, Timoleonem ! »

Sed Demaratæ nomen amolior atque amoveo ; quid de te loquar ? Te ipsum de te respublica repetit ; te precatur ne sinas illam per te fundatam libertatem fragili huic et mortali corpori æqualem esse, tecum totam exspirare civitatem, tecum cadere rempublicam ! Quæ nempe hac te lege non genuit, ut tantummodo tuis ipsa commodis serviens, spes solum de te conciperet, sed ut vera officia exspectaret, ut totum ad utilitatem suam te pigneraretur, tantumque tibi in tuum privatum usum, quantum ipsi posset superesse, remitteret. Ubi igitur malo cuique civi spes novarum rerum recisa erit, clausaque omnis ad reducendam tyrannidem via, ubi secura libertatis usura, dispositis et contra domesticos et contra externos hostes opibus, per bonas artes parata erit, ubi nullus erit domi renascentis Timophanis, foris autem ingruentium Carthaginiensium timor, ubi jura, leges, morumque disciplina, vis militum ac civium quies, hæc omnia non ad tempus, sed in æternum condita erunt, tum demum te Timoleonem, inter læta omnia atque prospera, ipse, ut libebit, voluntaria morte occides ; tum Timophanem, in somniis tibi dira minitantem, De-

maratamque tristibus querelis cuncta funestantem fugies. Nunc vero ne projicias animam, quam non mancipio, sed usu datam, respublica sibi vindicat, ne tibi nomen morte ambitiosa, sed potius patriæ salutem, ut Timoleonem decet, bonis vitæ artibus quæras.

V. F.

Collége royal de Henri IV, 1836.

XV

MANLIUS DEFENDITUR A FILIO.

(363 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Manlio, postquam excessit e dictatura, diem dixit tribunus plebis Pomponius nimiæ in filium severitatis reo, quem, rure ablegatum, pecudum modo degere coegisset. Qua data occasione plebs libentissime usura videbatur, quod ípsam dictator in bellum adversus Hernicos compulerat. Finges, quum jam in foro res ageretur, tribuno instigante plebem, quæ in eo erat ut Manlium damnaret, juvenem filium prorumpere in medium, et ita loqui :

Primo indignabitur quod Manlius in reorum loco sedeat, et filii vindicandi causa Pomponius ad afficiendum exsilio parentem Romanos hortetur; quos profecto sententiam sperat non laturos, donec ipsum audierint. Infantem se quidem esse ; at patrem defendenti verba non defutura.

An patrium jus ignorat Pomponius ? quo etiamsi abusus esset Manlius, quid foret cur Pomponius rationem facti ab eo reposceret ? an ipse est conquestus ?

Cujus autem criminis reus est Manlius ? an rure exsulant Romani ? an turpe est ibi habitare, ubi Cincinnatus multique alii præstantissimi viri ?

Jubebit tribunum ab actione injusta cedere, nisi, quid pietas possit, experiri velit.

Fatebitur, quum contumaci oratione in tribunum invehatur, displicere posse populo libero et magistratuum observantissimo ; at veniam daturos quicumque caros habeant parentes.

DÉVELOPPEMENT.

Non ita, Quirites : non vobis aut damnandus aut accusandus Manlius est : vitam vobis et sanguinem suum profudit; pugnando pro vobis, et cicatrices adverso corpore et coronas quinque civicas retulit. Proh deum hominumque fidem ! quid sceleris nunc admissum a Manlio est, ut memoria tot beneficiorum apud vos deleatur ? Scilicet rure degere filium et exercere vitam inter rusticos labores, potius quam consumere inter urbana otia, voluit. Præclaram sane causam, cur dictatorem modo suum populus Romanus destitutum in reorum locum videat, et in L. Manlium P. Pomponius tam atrox cooriatur !

Unde autem ista accusatio est, M. Pomponi? Te Manlius extorrem penatibus et Foro prohibuit? te inter pecudes habuit? Non ego, si me Manlius quotidiana miseria docet vere imperioso patre me natum esse, queri de injuria mea possum? Te patronum, te tribunum quoque meum vocavi? Quid, nosti etiam utrum non libens rure degam, procul a concionibus tuis? Quid ergo munus alienum suscipis, nec me meas injurias persequi pateris? Infacundus ego sum; sed neque tuendo patri neque tibi accusando facundia deerit.

Quid in Urbe de nobis et agresti vita existimetis nescio: hic me primus in Urbe dies vidit; sed ita jam invehi contra patrum superbiam tribunos, ita extollere humilitatem plebis audii, ut honori potius quam dedecori duxerim quod a pueris plebeios labores exercuerim. Unde igitur repentina hæc nobilitatis cura est, tribuni? Criminatores divitum in quorum superbiam quotidie coorimini, cur humilitatem iis nunc etiam objicitis? Oratores plebeii, cur despicitis plebeia studia? Cur ita me, Pomponi, dictatorium juvenem in servile opus deditum jactitas, tanquam pudere Quirites et sui et majorum debeat? Sed vitæ illius agrestis non consules olim dictatoresque puduit, per quos crevit Romana res. Latebat rure spes illa unica imperii populique Romani, L. Quinctius, qui, creatus ab aratro dictator, victores Æquos una nocte profligavit, et non exercitum solum, sed Urbem etiam tam præsente metu hostium liberavit. Pepererunt salutem his mœnibus exercitæ servili opere manus, et rediit post sextum decimum diem rursus ad boves pecudesque suas dictatorius triumphalisque senex. Pudeat aratri Pomponium, dum ego Quinctium imiter, et aratorias manus populo Romano devoveam, forsan et ego quondam ex aratro salutem civibus meis pariturus.

Quid tandem? Tribunus ille populi Romani, creatus legibus tuendis, leges populi Romani nescit? jus paternum ignorat? dumque leges alias super alias reperit, quidquid sancitum a majoribus est, aut despicit aut obliviscitur? Obsecro te, M. Pomponi, si non Manlius ille qui dictator populi Romani fuit, sed si quis homo ex ista plebe, quam infestam concionibus facis, tibi succlamaret: « Bona venia tua, liceat filium, ubi velim, quomodo velim, educare. — Non, inquis, licebit. Tu filium, cujus vitæ ac necis etiam jus tibi permissum est, ne rure quidem remanere jubebis; ego contra, si quis majestatem meam tribunitiam violaverit, traham in concionem hanc meam et conjiciam in vincula. »

At ego, Pomponi, deos omnes superos inferosque testor, nisi

tu ab actione injusta cesseris, jamjam experturum te quid facere pietas et possit et debeat; et, quod hactenus reverentia mea populi Romani majestatisque tuendæ prohibuit, ausurum me in tribuno plebis quod ausus in cive Romano, ausus in patre meo tribunus per injuriam fuerit : habebit in Urbe, quem ab Urbe pulsum quereris, T. Manlium ; sed habebis ultorem, non accusatorem parentis, neque leges ego violare in violatore legum metuam.

Hæc ego vobis, Quirites, quanquam non patris mei magis quam vestra jura vindico, ne parum grata sint vereor, observantissimo magistratuum populo: sed ego vos appello, quicumque caros vestros parentes habetis, quicumque solliciti unquam aut de vita aut de fama parentum fuistis : ignoscetis misero nato qui deformatum patrem accusatione injusta videt, consciussibi patris innocentiæ : pietati, quæ in vobis est, ignoscetis, laturi æternam tanti beneficii laudem, et clariores clementia vestra futuri, quam si per invidiam honoratissima vita polluta fuerit.

Ego quid pro tali benignitate vestra sentiam, facta melius quam verba ostendent, Quirites, præsertim quum nec animo meo, nec vestro munere digna dicere possim. Non didici ego facundiam hanc Pomponii ; non me pater edocuit qua arte amplificare mea merita, elevare aliena possem ; sic me foro, sic æqualium congressu prohibuit : sed hoc inter rusticanos labores docuit, diligendam ante omnia patriam, debitumque populo Romano quidquid in me virtutis est. Hanc nutrivit, hanc fovit ingenitam animo meo caritatem patriæ ; in hoc studium omne suum contulit, ut dignus aliquando tali civitate existerem. Præclarius de me loqui et juventa et ignobilitas mea vetant : sed quodcumque eventurum est, id pro certo habetote, Quirites, meliorem me pro vobis et gloria vestra staturum, quam detrectatores istos, qui clarissimum quemque virum criminando, virtutem ipsam, si possent, invidia exstinguerent.

C. J. P.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1818.

XVI

LEGATUS ATHENIENSIUM AUXILIUM A REGE PERSARUM PETIT.

(339 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Primum dolebit longa Persas inter et Athenienses odia exarsisse; quæ tamen consumpsit vetustas temporum et fœdera nuper conjuncta aboleverunt.

Nihil in posterum Persis ab Atheniensibus pertimescendum affirmabit, et recenti memoria beneficiorum et miseranda Græcorum conditione. Splendidam olim rempublicam ostendet labefactam et fere jacentem.

Nuntiabit gravissimum instare periculum a Philippo, totius Græciæ dominationem auro, perjuriis, armis meditante.

Auxilium postulabit a rege, quod ipsi non gloriosissimum modo, sed utile futurum est.

Gloriam ducet a restituta civitate Græcorum principe, Musarum hospita; utilitatem, ab avertendo quod Persis ipsis imminet periculo.

Demum hortabitur, admotis precibus, ut non sinat ambitiosum Macedoniæ regulum Græciam universam servitio premere.

DÉVELOPPEMENT.

Quum ad te veniam, rex maxime, legatus Atheniensium, qui opem a te et auxilium petam, præterita recordantem Atheniensium in Persas odia subit pudor quidam, pœnitentiæ comes, quod seram adeo, ut pæne præpostera sit, societatem tecum ineamus, et majores nostri se longo cum tuis duello collisos, quam certo fœdere corroboratos, maluerint. Vereor autem, ne prisca, dum nos tandem obliviscimur, tu etiam nunc memineris, et exoletorum exemplorum memoria efficacius apud te, quam utilitas hodierna, valeat. Nostri quidem patres et tui in se invicem olim sæviere, seu fato quodam et ineluctabili Superorum lege, seu quod insitæ in pectoribus inimicitiæ viverent, et præcipue apud Persas ex antiquo illo et heroico Græciæ in Asiam impetu Trojanaque expugnatione remaneret hereditaria simultas, donec in ultionem erumperet. Elanguit vero jamdudum et pæne evanuit odium illud quondam Persas inter et Græcos inexpiabile; et illa moles irarum excidit et pondere suo, quia provecta in nimium stare nequeunt, et vetustate temporum, et juncti nuper fœderis religione. Consueverunt jam nunc et nostra gens et tua eadem in acie pugnare, naves easdem conscendere, et, dediscentes bellum, amicitiam induere. Visus est nuper cum Pharnabazo Conon, imperio et virtute pares ambo, fraternis animis, civili concordia; terrestribus hic, ille navalibus præliis victor; pestis Spartanorum uterque et Atheniensium vindex; ita ut non minori studio Persæ ad restituenda Athenarum mœnia, quam olim ad evertenda, incubuisse videantur. Nec excidet unquam ex animis nostris, rex maxime, tanti beneficii memoria; et, quandiu imminebit murorum nostrorum altitudo et mole sua oculos civium implebit, implebuntur et amore tuo pectora nostra; quum succurret non Cononem tantum structorem, sed et Pharnabazum struendi socium, nec civem tantummodo in civium beneficium, sed et Persas in Atheniensium tutelam, pro virili parte, devenisse. Nihil igitur in posterum Persis ab Atheniensibus pertimescendum, et

recenti muneris memoria (qua quidem validior nulla et sanctior esse potest necessitudo), et quod nunc eo miseriarum et desperationis venimus nos, ut ne ab hostibus quidem reformidemur, nedum a sociis.

Non enim ea civitas Atheniensium quam animo forsan excogitas, florentem armis, juventute fetam, ducibus egregiam, præpotentem in Græcia et mari late reginam. Eo quondam honoris et potentiæ provectam detrusere dudum et invidiosa ceterarum civitatum æmulatio et interna civium corruptela, quum neque externi populum omni laude conspicuum et præcellentem, neque pessimi cives optimos omni munere et gradu potitos tolerare possent ; et, quasi conjurati utrique, hi domi summos imperatores exsilio aut morte plecterent, illi foris exercitus et classes bonis imperatoribus carentes debellarent, communique quodam impetu in publicam salutem et Athenarum felicitatem irruerent. Inde factum ut hodie patria latam terrarum mariumque dominationem amiserit, nec duces habeat per quos amissa recuperentur. Utinam autem, detracto imperio, cetera saltem servarentur! At non hodie pro laude tantum et gloria, sed pro libertate et vita dimicandum, nec cum Græco hoste et quasi domestico, cujus tota in vincendo ira exstinguitur, sed cum externo regulo, Macedonico tyranno, cujus victoriam sequetur aut cædes miserabilis, aut miserabilius servitium.

Etenim instat Philippus, Thracus vir, humilior rex quam qui unus e satrapis tuis vocetur, ambitione tamen immanior quam qui totius imperii tui possessione expleatur, dominatum sitiens, laudem anhelans. E solio, tanquam e specula, Græciæ populos circumspectat; fidem et deos in ore jactat, in animo ridet ; nihil in homine veri, nihil sancti ; perfidia tantum, quam nullo fœdere, nullis sacramentis astringas. Novum quoddam et inauditum invenit bellandi genus, quod nec militum aut sociorum numero, nec pugnantium virtute, nec ducum industria valet ac continetur : aurum inter hostes spargit, quo emantur ; mittit legatos quibus fallantur ; at interea sequitur exercitum trahens, imprudentes occupaturus : apud hunc dispositæ turmæ, conferti pedites, cuncta prælio provisa ; hostibus contra omnium insciis non arma, non ordo, non consilium. Quid igitur ? vincere Philippus et ovare; ceteri, more pecorum, trahi, occidi, capi ; quod quidem apud Olynthum nuper manifestum apparuit et apud Pheras. Quod in Athenas idem molitur, legato sæpius quam milite usus : venales oratorum animos auro mercatur; ducibus nostris, quasi commilitonibus, solvit stipendia ; forum, castra invadit. Nec nos in ejus votis soli sumus, sed et Græcia universa ; et, subacta Græcia,

quid? Siciliane an Italia? Cyclades insulæ? Imo, rex maxime, minora hæc. Temnit homo Pellæus Siciliam, Cycladas, Italiam, ut indigna; ampliora excogitat, majora amplectitur; temetipsum, rex maxime, provincias tuas, Asiam universam, transmarina regna cupiendo arripit; nec id in secreto tantum, sed palam et quasi per præconem tota in Græcia prædicat, nostras scilicet et suas, ut appellat, injurias ulturus, et tibi mortem, tuis servitium, urbibus incendia minitans.

Quousque talia, rex maxime, in præsens injuriosa, in posterum periculosa, patieris? Quousque superbientem minantemque sustinebis istius pronepotem Alexandri, quem proavus tuus Xerxes in castris obedientem, servientem habebat? Nonne juveniles fastus obteres, spiritus elatos contundes? Parabilis enim et aperta patet castigandi via, si Atheniensibus auxilium annuas, milite et pecunia succurras, quorum ope grassantem Philippum retardent, lascivientem compescant. Qui, subito quodam ictu inter triumphandum interceptus, et retro in priores Macedoniæ latebras pulsus, unguibus imminutis et dentibus, Pellæa in aula et Emathiacis velut antris consenescet. Tu vero, rex maxime, tuam Asiæque salutem regnique incolumitatem impensa sanguinis et pecuniæ exigua redimes, solium ab omni expugnatione præmunies, agros a populatione, urbes a ruina tueberis, civibus tuis utilis, celebratus et apud externos, duplicique unius consilii opportunitate utilitatem et gloriam una et quasi obiter consequeris.

Namque præconiis plus quam humanis extollet et pæne divina religione eum circumdabit universa Græcia, per quem splendida civitas et inter exteras regina, omni seu bellica seu forensi laude decora, philosophiæ nutrix, Musarum hospitium, bonarum artium receptaculum, jam pæne lapsa steterit, et, ut ita dicam, prostrata resurrexerit. Nec conticescent illæ oratorum voces, poetarum cantus, civium conclamationes, liberatorem suum et vindicem summis veterum temporum viris adæquantium, et tuum nomen veneratione et cultu in omnem posteritatem consecrantium : nec deerunt qui tela artifici vultus tuos adumbrent, aut ære spiranti exprimant, te vivum duplicent, mortuum continuent, in templis nostris et foro nostro deorum et heroum imaginibus imagines tuas apponant; ita ut meminerint æquales, posteri imitentur.

Quin igitur, rex maxime, in tantam laudem præceps ageris, quum suadeant quæque et hortentur, defendenda propria utilitas, immensa gloriæ seges decerpenda, et si quid valeat apud fortem et magnanimum audire precantes et supplices quos æmulos expertus est? Nos tibi Græci vitas nostras et salutem nostram com-

mittimus ; accipe. Ad te tutelam et patrocinium nostrum deferimus, suscipe. Tibi templa, fana, aras defendendas tuendasque mandamus : defende, tuere. Socius et propugnator, quam majores tui armati infestique invaserunt, Græciam ingredere ; quas ferro et flamma civitates expugnavere, et ferro et flamma protege ; quos violaverunt deos, serva custos in violatores acerrimus ; quibus hostibus hostes institere, dux eosdem milites rege ; Græciam universam, non ut illi sanguine et cæde, sed beneficiis muneribusque emetire, pro publica comploratione et æterno miserorum odio dulcissimas incolumium grates et sociorum amorem sempiternum assecuturus. S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

XVII

ORATIO LYSIMACHI AD ATHENIENSES REPORTATAM AB ALEXANDRO APUD GRANICUM AMNEM VICTORIAM NUNTIANTIS.

(334 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Magna clade apud Granicum amnem devictis Persis, Alexander ex omni barbarica præda trecentos clypeos selegit Athenas mittendos qui Palladis in urbe dicarentur tali cum elogio : « Alexander, Philippi filius, Græcique omnes præter Lacedæmonios, de barbaris Asiam incolentibus. »

Finges unum e regis amicorum cohorte, Lysimachum, belli laude et pacis artibus florentem, hæc populo Atheniensi venisse nuntiatum, et magnificum Alexandri donum obtulisse.

Quæ apud Granicum gesta sint paucis narrabit magno elatoque spiritu ; vi apertam Asiam ideoque devictam. Hæc spolia sanctissimo Palladiæ urbis affigenda templo, communicatæ cum Atheniensibus laudis esse pignus.

Addet Alexandrum non sibi nec Macedonibus, sed Græciæ vicisse. Græcarum gentium esse ducem ac civem omnium, nisi forte aliqua civitas e communi militia tantæque victoriæ consortio sese exemerit, male pertinax et suorum laudibus invidens.

Subjunget Asiam non tantum jacere obviam spolianti prædam, sed velut amplissimum dari campum, in quo multiplex Græcorum virtus et industria exserantur, vigeant artes, condantur urbes, novi enascantur populi.

Diis immortalibus gratias aget, omnia magna pollicitus de Alexandri imperio Græcorumque ingenio in ultimum Orientem propagandis.

DÉVELOPPEMENT.

Antiquam tandem, Athenienses, ulti sumus injuriam, quam Græcis intulerat Xerxes, ferocesque illi Persæ, qui vestros quondam fines ultro invadebant, nunc ne suos quidem tueri potuerunt. Victi sunt apud Granicum amnem, victi sunt, innumeri prope a paucis hominum millibus ; tantam illam Asiæ molem oppressit

Alexander, nullo alio præsidio quam et propria ipsius prudentia et aliquot militum virtute fretus; aut potius victoriam edidere nobis patrii Athenarum dii, quorum templa barbaræ olim cohortes ferro ac flammis everterant. Ita est, Athenienses, commilitonibus superis, iter nobis in Asiam aperuimus, et prope uno prælio funditus Darii imperium sustulimus. Ut dignas igitur grates pro hac tutela et favore diis immortalibus agat Alexander, præcipuæ et sanctissimæ hujus urbis præsidi, Minervæ, Persarum exuvias dicare decrevit; sic et numinibus arma sua approbabit, et manifesto ostendet pignore quanti vos faciat, Athenienses. Orat enim, quum spolia sacris mœnibus affigentur, nomen suum ac vestrum una atque eadem inscriptio, quasi perpetuum quoddam amicitiæ vinculum, complectatur, et postera secula doceat hæc tropæa de Persis ab Alexandro simul et Atheniensibus reportata esse. Ad vos denique laudem suam refert, vos in gloriæ partem advocat, neque se majorem e victoria sua fructum percepisse arbitrabitur, quam si illud assecutus fuerit, ut virtutem Alexandri celebrent Themistoclis nepotes.

Quid enim antiquius habere possit præclarus ille princeps, quam Græciæ admirationem sibi conciliare, cujus a legatis ad se delata est in Persas imperii summa, cujus semper elato animo propugnatorem se ac vindicem profitebitur? Non sibi, non Macedonibus, sed Græciæ, ad Granicum amnem vicit; Græcia est cujus omnes sibi assumpsit injurias; Græcia est quam tacita nuper pietate venerabatur, quum, inter Ilii rudera, Achillis veterumque heroum manibus sacrificaret; Græciæ illæ sunt urbes, quas continua oppugnationum serie secundum Ægei maris littora pudendo Persarum eripuit jugo, lætus et fortuna ovans quod in pristinum jus pristinamque libertatem cives civis restitueret. Fuerunt tamen qui talis viri societatem contemnere sustinuerint; fuit populus tam demens, tam odio cæcus, ut præclarum illud militiæ et gloriæ consortium recusaret. Ineptam heu! vere Spartam, quæ nec ipsa per te magna facere valeas, nec magnum saltem, quum ultro offerebatur, tibi arripueris ducem! Hæc igitur pergat obsoletos mores jactare, neque jam præsenti fortunæ congruentem præ se ferre arrogantiam; Atheniensium laudi invideat, quumque ipsa desperet illustriora sequi, magnum fore arbitretur decus, si contraria sequatur; denique hoc ipso tempore, quo tota Græcia Persarum cladem supplicationibus celebratura sit, sola hæc sese intra superbam istam patrii sermonis brevitatem contineat; facilius est de aliorum fama tacere, quam de se famam apud alios excitare.

Nos tamen, si annuerint superi, victorias e victoriis serendo,

Lacedæmoniis ostendemus quales viros ingenti suo damno ac dedecore fastidierint. Mox in ditionem Darius veniet; mox jura nostra agnoscet remotissimus quisque Asiæ populus. Ne vero credite, Athenienses, nihil aliud nos nisi opulentam prædam per tot labores, per tanta pericula quærere. Persarum hæc est aut prædonum libido, domare gentes ut spolientur. Meliora profecto ab Aristotele didicit Alexander; magnus quidem princeps, non belli magis quam litterarum et philosophiæ studio flagrans, qui jam in procinctu antiqua vatum carmina recitat, fidumque semper secum gerens comitem Homerum, non sæpius ensem quam ejus opera tractat. Quid ergo mirum est, tam doctum regem in illud præcipue unum subigere populos, ut doceantur? O egregium et singularem pugnarum ordinem! O veneranda bella, quorum ne victos quidem pœniteat! O tandem æquatum veterem illum Osirim, qui, ex Ægypto quondam profectus, arma per totam Asiam circumtulit, ut virtute sua agriculturæ notitiam ad extremos terræ fines extenderet! Æquatum dico? imo longe superatum! Ille enim frumenti tantummodo usum et cibos, qui ad periturum corpus attinent, homines docuit. Nos animi bona barbaris offeremus; quæ, quanto ceteris majora sint, vos maxime omnium, Athenienses, judicando estis pares. Omnia huic imperio mollitie et annis consenuerunt; pudendum longo in servitio duxere ævum populi, et (adeo humanæ dignitatis obliti in cæcas pecudum indoles defluxerunt) ne libertatem quidem esse aliquam sentiunt, quam amiserint. Hanc libertatem illis reddemus; turpia frangentur vincula; viri fient e servis. Ite igitur, philosophi; ite, quicumque sapientiam, quicumque erga homines studium piamque voluntatem profitemini; ite, mox futuri ingentis ac prope divinæ gloriæ messores. Nonne videtis ut procul segeti vestræ flavescant rura? Feros tandem mores humanitas vincet; barbari etiam, quantæ sint in virtute et philosophia, in libera mentis industria vires, et præceptis nostris et proprio usu experientur. Undique novi nascentur populi, sermonem Græcum, omnes Græcam religionem, omnes Græciæ consuetudinem et disciplinam sibi vindicantes; quaque sol occubat, quàque oritur, per tam immensa terrarum spatia, per tot diversas repostasque regiones, tota hæc Græcia erit.

O dii immortales, grata Alexandri dona pro tam nobili victoria accipite, semperque vestris militibus favere dignemini! Ad Gangem penetrent Macedonum et Græciæ arma; Ganges ipse alterius Bacchi virtute dometur, pereantque inanes istæ fabulæ quibus nos a littoribus suis Indi avertere contendant. Sic, totam Adriam intra et Indicum mare latitudinem obtinens, Orientem simul

atque Occidentem complectatur Alexandri imperium; sic, quum iidem mores idemque ingenium per omnes populos vigebit, nec plures sol ipse regiones radiis suis illustrabit, quam sapientia philosophi, antiquæ Asiaticarum et Græcarum gentium contentiones æterna concordia obruantur. J. J. W.

Collège royal de Louis-le-Grand, 1847.

XVIII

AMICUS AD PORUM, NE CUM ALEXANDRO CERTAMEN INEAT.

(327 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Fatebitur orator eum esse Porum, a quo India, si mortalium ope defendi posset, defenderetur. Sed nullæ sunt vires quas opponat invicto Macedonum robori.

Tum recensebit Alexandri victorias, jam pridem ita humanum fastigium excedentis, ut ipsi Jupiter filii nomen obtulerit.

Omnia necessitate fati superantur, neque indignum videri potest, si rex populorum salutem gloria sua potiorem habeat.

Pronum laudabit ad tribuenda mortalibus beneficia Alexandri ingenium; non esse dubitandum quin ille virum fortissimum et utilitati gentis suæ consulentem in amicorum numerum recipiat.

Finiet, suadendo ut eum potius precibus adeat, quam virium cum illo periculum faciat.

DÉVELOPPEMENT.

Dum periclitantem patriam flent ceteri, ego te, rex maxime, monebo, utilitatis tuæ quam adulandi amantior. Quod si tantus belli apparatus, tot equites, pedites, belluæ, in Taxilem aut Abisarem verterentur, ipse auctor pugnandi et quasi victoriæ sponsor ad te venirem; ratus scilicet eum esse Porum, a quo India, si mortalium ope defendi posset, defenderetur. Quum vero in Macedones, id est ignotos adhuc hostes ac prope divinos, parentur hæc atque instruantur, consilia eadem libertate proferam, et si quid, ad Darium nuper de communi pace missus, ea de gente noverim. Ea est Macedonum gens, quam vix hominum credas; nostra vero, si cum illa conferatur, ita luxu diffluens et mollitie, ut vix feminarum videatur. Illis pugnantibus ferreæ geruntur loricæ gladiique enormes, quibus vulnera aut faciunt aut repulsant; nobis autem aurum fragile in armis, volantes in galeis cristæ et belluæ commilitones, decertandi impedimenta. Memini equidem auream istiusmodi atque argenteam Persarum aciem apud Issum et Arbelas cæsam, et per cælata scuta

transiisse Macedonicas sarissas, et tunicarum candorem, ubi res ad ferrum venit, fuisse cruentatum, quamvis adforet ipse Darius manu fortis et animo, modoque fugacissimos milites precibus, ne vincerentur, modo instantes a tergo hostes, ne vivus caperetur ipse, armis adiret.

Tu quoque, ut Darium fortitudine et animo refers, ita etiam quod gentem pacis quam bellorum artibus habiliorem sortitus es. Num, quæ nec Herculis unius impetum sustinuit, nec Bacchi temulentum agmen et thyrsos imbelles fregit, eadem alterum Jovis filium, victoriis continentibus elatum, aggredietur? Nisi forte, locis opportunis confisus, existimes Hydaspem ei invium fore, cui nec mare apud Tyrum, nec Granicus, nec fluvius ipse noster Indus fuere; ei fore inaccessos Indiæ campos, qui Libycas syrtes et solitudines Scythicas perambulavit; impenetrabiles arces nostras, quum nec Petræ nec Aorni altitudine retardatus steterit, et a patrio alite non modo ungues et rostra, sed alas etiam et pernicitatem accepisse videatur.

Itaque, quoniam id fatum statuit, ut nobis tertius ab Occidente victor veniret, cedere non inhonestum est; novum imo genus laudis tibi patet acquirendum, privatam scilicet gloriam saluti gentis posthabere; quæ templa deorum, pulcherrimas urbes, fertiles campos intempestive defendendo perdas, honesta deditione servare, et minimam de tua laude detractam partem in maximam tuorum utilitatem transferre.

Te igitur pro publicis rebus devotum Alexander mirabitur; in regnum restituet; sceptrum, purpuram et dominandi jus tibi conferet; namque, ut in armis sui impotens et iracundus, ita benignus in socios idem est, qui victis etiam Persis amorem cum imperio imposuit. Testis illa in Sysigambim et Statiram benevolentia, in Taxilem nuper liberalitas inaudita, atque illa cum diis communitas clementiæ, qua non minus quam armis et formidine satus a Jove apud homines probatur. Itaque tecum, si tibi pacem quam ruinam malis, fœdus feriet, dextram junget, et Indiam, hospes ex hoste factus, beneficiis emetietur. Inde Bacchi renovatum iter, inita inter populos concordia, mutuatæ artes, servatæ religiones et sacra majorum inviolata; Macedones hinc triumphatam Asiam et Alexandrum, nos illinc florentem Indiam et Porum memorantes, et utriusque nomen ad posteros cum veneratione transmissum.

Quæ, si prælium vel unum tentas, in vanum cadunt; pro decora vita tibi mors miserrima, pro posterorum cultu æternum odium; nobis vero vincula, et exsilium, et paupertas, et quidquid irato victori placuerit. Incede igitur tantis obviam calamita-

tibus cum exercitu, totas imperii vires fidei Macedonicæ traditurus, et in primo finium adventu venienti occurre.

At rex : « Ibo certe, sed pugnaturus, inquit : tu quidem amicum egisti ; mihi vero rex agendus est. » S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

XIX

BRUTULUS PAPIUS AD SAMNITES.

(320 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Samnites, infecta pace, quia de conditionibus nondum conveniebat, inducias annuas ex urbe obtinuerant, nec earum ipsarum sancta fides fuerat. Uno autem prælio victi, ita animum desponderunt, ut undique fremerent non mirum esse, si impio bello et contra fœdus suscepto, infestioribus merito diis quam hominibus, nihil prospere agerent : expiandum hoc bellum noxio paucorum sanguine. Audebant etiam quidam nominare auctores armorum. Unum maxime nomen per consensum clamitantium, Brutuli Papii, exaudiebatur. Vir nobilis potensque erat, qui vehementi oratione ita in cives invectus est.

Ex istis clamoribus intelligit se omnium sententiis destinari morti. Nisi tamen velint civem suum Romanis trucidandum tradi, velut mutam pecudem, liceat ipsi pauca dicere, ut se sciant neque justitiæ, neque laudi, ne utilitati quidem consulere.

Si belli auctores quæruntur, ii sunt insimulandi magistratus qui viginti abhinc annis, præsentibus Romanis legatis, cohortium præfectis imperaverunt, ut prædatum in agrum Campanum extemplo proficiscerentur. Annuas vero inducias, aut nemo, aut totus Sammitum populus rupit.

Nunc istud rupti fœderis crimen, quod omnes voluntate, sententiis et factis susceperunt, in unius miseri caput rejicere, ea est ignavia quæ animos arguit sero pœnitentes, quod semel se fortiter gesserint.

Istud vero flagitium nihil illis proficiet, neque apud Romanos, qui, tales hostes aspernati, non unum aut alterum hominem, sed totam gentem sibi dedi postulabunt, neque apud deos, qui corda inertia aversantur, et solam constantiam adjuvant.

Pergant igitur Samnites in incepto. Res captas undique colligant, ut eas cum ipsorum decore Romanorum pedibus projiciant. De Brutulo Papio nihil nisi exsangue cadaver tradent.

DÉVELOPPEMENT.

Ingredientem in concionem vestram, Samnites, me non fallit quantum huic capiti meo periculi immineat. Qui scilicet tam surdus tamque hebes esse possim , ut non ex tanto fremitu tantisque clamoribus vestris intelligam, et me omnium vestrum consensu supplicio destinari, et vos nunc animis vix temperare,

quin extemplo, quem proximi fœderis ruptorem esse vociferamini, eum, ex hoc suggestu vi avulsum, Romanis, velut nefarii belli piaculum, vestris ipsi manibus tradatis? Sed me non exterret hic infestus clamor, nec mortem expavesco : nullius enim vel in cives meos, vel in patriam sceleris urget conscientia. Sinite igitur, nisi tamen trucidandum me victoribus, velut mutam brutamque pecudem, dedi vultis, sinite, quæso, Samnites, pauca tot criminationibus vestris respondeam : non quidem ut a morte caducam hanc senectutem vindicare nitar, sed ut vos, quoniam in animo vivit vel ingratæ patriæ fixus amor, moneam, si me hosti quasi victimam ultro projeceritis, vos nec justitiæ, nec laudi, ne utilitati quidem vestræ publicisque commodis esse consulturos.

Quid enim? quæruntur belli auctores? At, hercule, non hi sunt accusandi homines qui, proximis his temporibus, subito motu publice concitato, auctoritate quidem sua vel opibus repentinum illud incendium aluerunt potius quam accenderunt; sed illi vere sunt insimulandi magistratus, qui quondam, quum per legationem Samnitibus denuntiassent Romani ut Capua urbe Campanoque agro abstinerent, ipsa in concione, audientibus legatis, omnium fere deorum hominumque ante oculos, clara voce, cohortium præfectis imperavere, ut prædatum in agrum Campanum extemplo proficiscerentur. Illi enim tot miserias nobis, illi tot clades, illi tot luctus excitavere, illi funestam hanc perferendi belli hereditatem, quasi letale quoddam malum et corporibus nostris adhærens, nobis transmiserunt; illi denique in hoc adduxere calamitatis, ut, exhausto totius pæne gentis sanguine, pauci vix e tot millibus superessemus incolumes, qui patriæ solum, qui penates, qui deorum aras et templa corporum nostrorum objectu defenderemus et tueremur. At, si diis placet, publicæ hujus deformitatis causa fui? Imo vero, omnia quæ acciderunt, omnia, inquam, illis sunt assignanda, ita ut, si ab inferis mortui excitari possent, ad lucem in concionem vestram essent evocandi, ubi vobis rationem infelicissimæ illius arrogantiæ præsentes redderent. Quid igitur ita me lacessitis, Samnites? Quid in me prope impetum facitis? Quæ culpa mea est? Scilicet annuas me inducias rupisse arguitis. Rupit aut nemo, aut gens Samnitum universa : credo enim vos hortatu quorumdam civium eguisse, ut, quum indignæ pacis conditiones vobis imponerentur, statim arma caperetis, in Romanos irrueretis, iniqui fœderis ignominiam, quacumque vi liceret, præverteretis ; credo virtutem nostræ juventuti, ad refringendam hostium ferocitatem, defuturam

fuisse, nisi nonnullorum voces ad redintegrandum bellum concitassent. Imo, uno omnium consensu, una voluntate signa movimus, nec quisquam vos instigavit : vos ipsi vos invicem instigavistis. Et jure quidem : quum enim vos, deficiente belli fortuna, victorum leges accepturi essetis, quis vere Samnis homo non occidi se in acie maluisset, quam Romanis inservire, quam Romanorum imperium, romana jura pati ? Erupistis igitur, Samnites, et periculo vos sponte vestra objecistis, non ut de armorum certaretis victoria, quæ dubia jam esse non poterat, sed ut vestra virtute ac supremo illo virium conatu vos a majoribus non degenerasse, vos gentile decus ac laudem avitam retinere adhuc et servare ostenderetis.

Laudem avitam dico ? Egregie vero nunc illam colitis, qui, quod omnes voluntate, sententiis, factis, unanimo denique impetu suscepistis bellum, uni misero exprobratis, et hoc caput, tanquam ultione deum in vos per me concitata, una prope voce exsecramini. At, per deos immortales, longe alia fuit majoribus nostris mens, qui, quum in eo essent ut eosdem contra Romanos Hernicis et Etruscis auxiliarentur, toties ante aras se jurejurando inter sese ita colligaverunt, ut, arctissima semper societate conjuncti, cuncta belli discrimina pari omnes constantia, pari virtute ferrent, nec alterum alter accusaret, quod minus opportune vel hanc vel illam fecisset incursionem, sed communi uterentur fortuna, ac pariter rebus flecterentur adversis, pariter lætis fruerentur. Vos autem, quod omnes sponte vestra fecistis, id nunc, quia res parum processit, in me, in me unum, quasi publicæ hujus calamitatis auctorem, rejicitis ? Quid ? si vicissetis, penes vos omnes victoriæ laus fuisset : nunc, quum victi sitis, uni mihi clades suscipienda est ? Pœnitet igitur vos, Samnites, quod vos semel fortiter gessistis ? pœnitet quod vestram gentem in libertatem, in dignitatem patriam vindicare tentastis ? Ac, si diis placet, strepunt aures meæ voce hac indigna et miserabili : « Utinam quiessemus ! » Quod contra vobis ego : « Utinam vos, inquam, vobiscum ipsi constaretis, et cladem eodem ferretis animo, quo ad bellum omnes concurristis ! » Non indignor enim vos devictos fuisse : qua vi scilicet, quo militum robore, quum multa vos prælia jam debilitassent, integris fere Romanorum copiis resistere, et impetum illum Cornelii dictatoris sustinere possetis ? Arma vero ultro capere, et pugnam summa cum alacritate committere, et, ubi incepto minus favit fortuna, unum me, tanquam fœderis violatorem, dedendum hosti clamitare, eam demum ignaviam esse judico, quæ non viros, non Samnites deceat.

Sed hæc nihil vos cura moveat : si non decus, utilita-

tem certe spectate. Quid tandem igitur, si me tradideritis, futurum est? Mene uno Romanos contentos fore creditis? Imo vero, quum vos ita despondisse animos viderint, ut, quem pacis ruptorem esse putatis, eum sponte vestra, velut obsequii pignus, Romam mitteretis, vos non jam hostes, sed servos sunt habituri. Nec immerito. Quum enim turpissimum istud flagitium admiseritis, quis vos non contemnet, quis non aspernabitur, quis non omni contumelia dignos existimabit? Non igitur unum jam aut alterum hominem Romani, non ferocissimum quemque gentis ducem dedi sibi postulabunt, sed omnem populum, omnem Samnitum civitatem quasi suo jure repetent. Traducentur Romam, sicut olim Albani, viri matresque Samnites : trahentur ad servitium virgines ingenuique pueri; nudam prope multitudinem, velut ovium greges, ad Romana ergastula miles aget, dum una dies, una fere hora urbes nostras, domos, templa, tot annorum opera, ruinis et excidio dabit. Quid igitur mea deditio vobis proficiet, quum unicuique vestrum periculum istud certum immineat, quod vos, me tradito, vitaturos esse speratis? Quin, ne dii quidem pro vobis stabunt, qui nequitiam inertiamque aversantur, constantiam et virtutem solam adjuvant; quibus secundis, omnia gentibus prospere succedunt; iratis, omnia in perniciem ruunt. Illi ergo vos, perpetrato isto facinore, respicient? Illos, si parum vobis, in hac proxima excursione, adspiraverunt, istam infamiam propitiores facturam esse existimatis? Imo, vos oderint, vos exsecrabuntur, vos omni ope atque auxilio destituent: adeo vos, amisso decore, abjecta fama, religione, laude avita, non hominum solum, verum etiam deorum iram et contemptum in vosmetipsos concitabitis.

Sed hanc orationem diutius vos moratam, Samnites, nec sententias vestras mutasse sentio. Pergite igitur, pergite, qua cæca vos libido trahit: undique res captas, arma, paludamenta, frenos, exaggerate: ferte huc signa illa Romanis olim erepta, quæ, Jovis Optimi Maximi delubro affixa, per viginti annos, quasi domestica patriæ virtutis monumenta, ad æquandam majorum nostrorum fortitudinem vos instimulavere. Omnia hæc Romanis, omnia dominis servi reddite: de Brutulo Papio nihil nisi exsangue cadaver tradetis. Scilicet ego, religatis post tergum manibus, spectaculo Romanæ plebi præbear? Ego per vias ducar deridendus? Ego ad palum inter convitiantem populi fæcem trahar? non ita: morte me voluntaria ignominiæ supplicioque subtraham, nec tanta indignitate liberum hoc caput afficietur. Quanquam, in his rerum miseriis, quum superbissimi victoris pedibus publicum decus projiciatur, quum

certatim omnes in servitium ruant, quum stet neque pudor neque justitia, quid aliud, quam mors, optimo cuique est optabilius? Quæ quidem, si non corpus meum, animum certe est in libertatem vindicatura.

P. G.

Lycée Louis-le-Grand, 1869.

XX

DEMETRIUS AD ANTIGONUM.

(315 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Dicet se ad suspiciendam Eumenis defensionem impelli ea misericordia eoque animi dolore quem semper apud fortes et bonos moveat vir fortis ac bonus fortunæ malignitate oppressus.

Addet, quum devictus captivusque jam nocere non queat Eumenes, nihil esse cur ad mortem mittatur.

Tum confirmabit isti consilio repugnare :

1° Jus et æquum, quum in bellis civilibus sæpe vel occasione vel necessitate etiam in errorem rapiatur vel optimi ac prudentissimi cujusque animus.

2° Utilitatem regis, quum Antigoni clementia victus Eumenes maximum ejus armis præsidium deinceps esse possit.

3° Gloriam, quum maximum sibi decus comparaturus sit, si in ipso victoriæ atque iræ impetu jacenti pepercerit.

Finiet commemorando qua quondam familiaritate usus fuerit cum Eumene Antigonus, patremque obtestabitur, ut miseriori quam nocentiori viro vitam annuat.

DÉVELOPPEMENT.

Hoc certe novum atque inopinatum mihi est, ut hosti captivo mortem apud victores victor deprecer, atque causam Græci ducis apud legatos illius Alexandri defendam, qui barbari regis familiam eadem habuit qua suam reverentia, quique devicto Poro non pepercit tantum, sed majores etiam copias adjecit. Equidem sic existimabam, in tanta victoriæ lætitia nullum iræ locum esse; et fortibus animis erga fortes animos, quod pugnandi robur est, eamdem esse post victoriam mansuetudinem. Sed, quoniam ipsi fortissimi viri, qui virtutem Eumenis maxime mirari, maxime miserari cladem debuissent, captivo supplicium, ipsis inhonestius quam funestius illi, destinant, Eumenis causam ego, quanquam Antigoni filius, suscipio, et in devicto hoste, meæ simultatis oblitus, tantum ejus calamitatis memini; neque vereor ne patri displiceant quæ ipsius gloriæ, ipsius utilitatis causa dicturus sum.

Polysperchonti favisse Eumenem, et nostræ libertati adversum, superbissimi hominis tyrannidem, regiorum puerorum nomine, tutatum esse indignamur. Sed qua de causa tandem potuisse fieri credimus, ut et amicitiæ veteris, et juris nostri suique et ipsius utilitatis suæ immemor, servitium sub Polysperchonte libentius, quam cum societate nostra libertatem amplecteretur? Quemquam esse Alexandri ducem putamus, qui ferre post eum regem Polysperchontis arrogantiam possit? Eumenem, etiamsi regnum quod in manu erat contempsisset, ita servilis ingenii esse cognovimus, ut obnoxius alienæ superbiæ esse quam vivere suo jure mallet? Non ita est; neque ulli mortalium unquam servire magis quam libero esse placuit. Idem Eumeni jus, eadem quæ nobis utilitas est, quam certe numquam, nisi errore aliquo aut necessitate adactus, deseruisset. In civilibus bellis omnibus alios aliæ causæ transversos agunt, non idem omnibus justum, non idem salutare habetur, seu decipit recti species, seu vis aliqua potentior multos in contrarium proripit. Et Eumenes forsan, si usus nostris temporibus, nostris rebus esset, ineundi hujusce belli nobis socius et auctor exstitisset, et nos quid acturi Eumenis loco fuerimus, haud satis certum est. Cur necessitatem igitur aut errorem pro scelere ulciscamur? Nonne sibi quam nobis infestiora arma tulit? Nonne, si quid ab eo peccatum est, satis id hujus pugnæ eventus vindicat? Nisi forte hæc ipsa clades, ipsa quæ misericordiam nocenti etiam conciliare debuisset, calamitas, apud nos pro scelere est, et in victum licita esse omnia credimus. Ignoscamus, mihi crede, prioribus Eumenis victoriis, quando omnem earum fructum ad nos una dies transtulit, ne, si ultra victoriam sævierimus, ex ira magis quam ex jure consuluisse videamur. Quam profitemur belli causam, quam justa sit, nihil æque ac servata etiam in victo hoste justitia ostendet.

Quid deinde? non illud succurrit, nos, contemnendo justitiam, pessumdaturos utilitatem quoque, et hostes ex infensis infensissimos facturum, socios ex amicis alienos, istius crudelitatis odium? Quid enim arbitraturos Ptolemæum et Lysimachum credimus, si, quem parem nobis Alexandri regis beneficia fecerunt, quia nobis adversus aut erroris aut necessitatis partes secutus est, ex concilii sententia, more regio, damnaverimus? Affectatæ dominationis crimini; quo nos satis ad hoc tempus Polysperchon insectatus est, ne faciamus ista sententia fidem, quæ etsi sociis omnibus nostris utilis, tamen invidiosa nobis futura est. Ego, ut impatiens dominationis alienæ sum, et vindicanda esse nobis nostræ libertatis jura, laborum nostrorum præmia, censeo, ita quod suum est nulli invideo, quantum a servitute, tantum a do-

minatione alienus. Nisi forsan per ceterorum insidias confugiendum olim ad imperium erit : quod si eventurum est , certe ego melius coactus ab aliis fuero, quam primus alios ad audendum compulero.

Equidem , si infensus esset nobis Eumenes et ex odio tantum intulisset bellum, infestissimum hostem tollere utilitatis forsan et juris esset, ne ulcisci cladem eniteretur. Sed et omnia quibus nocere possit, sublata sunt, defectione militum, amicorum ipsorum proditione; et ipsum quid aliud in arma quam studium regii sanguinis impulit, ut pugnasse non contra nos, sed pro regibus tantum videatur? Quorum alter jam interceptus Olympiæ insidiis est; alterum jamjam Polysperchontis impia cum Cassandro regni invadendi societas exstinguet. Quas igitur partes, ubi nullus Alexandri heres juratam patri fidem vindicabit, secuturum Eumenem credimus, si incolumis servatus erit? Eorum videlicet quorum societas pro servitute est, an nostras quorum beneficio vitam et libertatem receperit ? Agitedum: quem armis vicimus, vincamus iterum misericordia; certe ea tutissima longe victoria est, qua etiam victi gaudent. Et Alexander olim plures parcendo populos, quam dimicando, subegit. Conciliabit mansuetudo nostra hostes ipsos, et Polysperchontem servato magis quam profligato Eumene vicerimus.

Ceterum Eumenes quam amicus Antigono fuerit, quam invitus contra nos bellum gesserit, hoc ipsum bellum sæpe superioribus annis ostendit, præsertim quum opprimere imparatos potuisset, misso ut caveremus nuntio. Quid ergo? minus clementes in captivum nos erimus, quam in armatos ille fuit ? Et quum plerumque secundæ res in miserationem ex ira vertant, sævitia deformabimus victoriam? Ego te, Antigone pater, si quid mea virtus ad hanc victoriam contulit, si quid mea pietas apud patris animum valet, oro atque obtestor, ut gloriæ tuæ parcendo utilitatique consulas. Etsi, diversum magis quam adversum Eumenem tempus, occasio, necessitas rapuit, recordare pristinam, quæ cum Eumene tibi intercessit, amicitiam : amicitiæ jura, non belli respice, et justitiæ laudem amplectere, ubi utilitas cum justitia est. Etiamsi sponte iisset ad nefaria arma Eumenes, tamen magis quod te dignum esset, quam quod in illum jure posset fieri, quærendum esset : nunc errorem amicitiæ condona, et, si quid adhuc ab ira acceptæ cladis metuis, metum illius iræ beneficio vitæ, potius quam capitali sentientia, exstingue.

C. J. P.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1818.

XXI

Q. FABIUS MAXIMUS IN SENATU PRO PONTIO SAMNITE.

(292 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

C. Pontius Samnis, a Q. Fabio Gurgite superatus captusque, triumphum victoris ornaverat, in vincula conjectus fuerat, publicas secures sine dubio passurus. Proxima senatus die, Q. Fabius Maximus, Gurgitis pater, qui filio suo non adjutor magis victoriæ quam auctor adstiterat, relationem excedit, et duci hostium capto mortem deprecatur.

Et suo et filii sui nomine gratias agit senatui qui patrem dilectissimo filio legaverit, et victori consuli triumphum summo consensu decreverit.

Superest ut bene parta victoria bene utantur. Tum de captivo dicere incipiet, quem si necaverint, periculum est ne spretæ humanitatis et æquitatis scelere populum Romanum constringant. Ne deos iratos infestosque sibi superbia faciant ; ne hoc exemplum præbeant quod in Romanos duces superatos captosque gentes secuturæ sint.

At Pontius Romanos cladibus et ignominia affecit : si quid deliquerit, num vobis parum graves pœnas dedisse videtur?

Samnitium urbes incendio deletas, agros igne ferroque vastatos, interfectam pene universam gentem, commemorabit; et, cum timor jam omnis evanuerit, misericordiæ locum esse contendet.

Hoc sibi senex post quinque consulatus et censuram et dictaturam, post ingentes victorias, præmium a senatu concedi precatur, ut invisum diis hominibusque morem auctore Fabio tollere velint.

DÉVELOPPEMENT.

Equidem maximas vobis, Patres Conscripti, gratias habeo agoque quod, in hoc memorabili bello, patrem dilectissimo filio legavistis, et victori consuli triumphum summo consensu detulistis. Pro comperto enim habebatis utrumque acriorem operam reipublicæ navaturum, quum videret sibi datum esse tam carum virtutis suæ testem : itaque pulcherrimum nobis proposuimus certamen, ego ne prudentia consilioque a juvene vincerer, filius ne, si patris senioris consilia juvenili impotentia esset aspernatus, speratam belli gloriam omnemque industriæ suæ fructum corrumperet; quod quidem quam optime et nobis et populo Romano cessit, et jam de Samnio, tanquam de provincia Romana, securi deliberare potestis.

Sed vicisse parum est, Patres Conscripti, nisi victoria bene usi erimus, nisi moderatione nostra ipsam victoriam quasi consummaverimus. Atque, ut jam liqueat quamobrem relationem excesserim, de C. Pontio orationem apud vos habere destinatum est : quem sub ictu publicæ securis jam prope destitutum acerbissimo

huic supplicio eripere aggredior. Nec mirum cuiquam videbitur, me hoc mihi munus vindicavisse : victi enim ab iis potissimum clementer habendi sunt, imo defendendi, qui aut illos vicerunt, aut saltem ad illos vincendos non nihil momenti contulere. Vos igitur precor, Patres Conscripti, precatur ipse filius, C. Pontii victor, hosti afflicto, triumphato, luctu et squalore deformato, novissimam hanc pœnam remittere velitis, illum nobis, ut visum erit, tractandum permittatis. Quod si hanc postulationem nostram repudiaveritis, cavete ne spretæ humanitatis scelere populum Romanum constringatis. Nonne enim scelus est hominem inermem velut per otium trucidare? Nonne scelus, Martis reliquias carnifici objicere? nonne id victoriæ dehonestamentum est? imo, nonne id est victoriam perdere atque irritam facere? Profecto quilibet populus cum victis leniter agere debet, nec ulli, modo non barbaro, fas est humanitati se eximere : nobis autem unis maxime omnium necesse est esse clementibus ; summa potentia summam modestiam desiderat ; quo magis pollemus valemusque, eo magis oportet nos aliis remissos, nec atrociores aut intractabiles præbeamus ; una hæc via datur qua gliscentem in dies vicinarum exterarumque gentium invidiam placaverimus : æquitas nostra magnitudinem nostram absolvat, successusque nostros ac tantam felicitatem populis approbet invitis.

Proh deum atque hominum fidem ! Nos qui profitemur deos nobis spopondisse orbis terrarum universitatem legibus nostris addicendam, nos qui gloriamur deos nobis auxilio semper præsto adesse, ac prope nobiscum militare, nobiscum in acie versari, sustineamus deos immanissimo facinore nobis infensissimos facere! deos sustineamus æternum huic urbi alienare, quam per tot deinceps annos singulari amore prosecuti sunt, omni laude amplificaverunt, ad imperium Italiæ et orbis vere fatalem, vere divino numine signatam !

Quid, Patres Conscripti? Non venit in mentem quam exitiosum exemplum alii gentibus præbeatis? Quid, si aliquando duces Romani superati in hostium manus inciderint? At multum numero ac fortitudine ducumque sapientia et militarium scientia præstamus. Fateor ; sed, si destituti erimus a diis, si dii non jam nobis victoriæ auctores erunt, non vel Romanæ, quanta est, virtuti poterit illudere fortuna ? Quod quidem posse fieri satis superque declarant flebiles illæ Caudinæ furculæ. Quid tum ducibus vestris profligatis captisque? Eadem nimirum perpetientur quæ perpessus fuerit profligatus captusque C. Pontius ; securi percutientur, sanguinemque suum dabunt fruendum oculis victoris populi ! Nec vobis conquerendi locus erit : quidquid ducibus accidet, magis

miserum accidet quam indignum : ipsi vobis legem indixeritis. Tum indignemini censeo, jus gentium appelletis, terras ac cœlum misceatis, deos adversus percussores concitetis ! Dii prorsus habebunt quid vobis respondeant, et vos C. Pontii meminisse jubebunt.

At Pontius nos cladibus ignominiaque affecit. Ducum nostrorum nimiæ fiduciæ et fato nostro potius irascendum est, quam Pontio ; nam quid tandem ille fecit, quod jure belli facere non licuerit ? nos fraude doloque inter inextricabiles saltus adduxit, nos arma dedere, jugum subire, pacem qualemcumque accipere coegit : hæc scilicet hostis cum hostibus. Vos obtestor, Patres Conscripti, nos nonne, si tum potuissemus, idem fecissemus, sicuti postea fecimus ? Verumenimvero Pontio gratias agendas opinor, nedum illi succenseamus, quod non nobis, quantum posset, nocuerit, quod satis habuerit nobis arma adimere, nos sub jugum mittere, nobis pacem, sane non honestam, tamen insperatam, imponere. Pontio gratias agamus, quod nos non occisione occiderit : poterat enim nos ad unum opprimere, vel immotus, sine prælio, saxorum ruina. Pontio gratias agamus, quod nobis facultatem reliquerit illi mox impingendi istas suas furculas Caudinas.

Quanquam, fac illum esse nocentem : non vobis videtur satis graves pœnas dedisse, toties victus fugatusque, conjuge liberisque interfectis, incensa excisaque patria, ad ultimum captus, sub jugum missus, ante currum triumphalem, manibus post tergum retortis, compulsus, atque in carcerem conjectus? Satis, me hercule! mulctatus est C. Pontius, vel pro maximis sceleribus : illius miseriæ cum quibusvis portentis parem rationem plane fecerunt.

Vidit scilicet Samnium a nostris legionibus, per complures annos, sine intermissione, uri vastarique ; vidit prædas hominum et pecudum promiscue ferri agique ; vidit patriæ juventutis florem ac robur cæsum fractumque, aut in ergastula nostra asportatum ; vidit omnia oppida castellaque, a fundamentis proruta, raptas ad stupra matres, puellas, ingenuos pueros, ipsam denique gentis miserrimæ stirpem fere penitus sublatam. Quid multa? Vidit innumerabiles castrorum Romanorum in intimo Samnii sinu ac recessu metationes. Hæc infestissimæ terræ odii ultionisque nostræ monumenta infiximus ; has cruentas cicatrices in ipsis hostium reliquimus visceribus ; hæc vulnera immortalia inussimus illi regioni quæ centum prope annos fortunæ Romanæ tanta pervicacia obstiterat. Jacet exsangue Samnium, nec resurget : in æternum concidit ; poterit quidem nos odisse, sicut antea, sed non et lædere ; in Samnii saltibus ac montibus forsan

aliquot latrones victoriæ nostræ insultabunt, sed nulli jam erunt Samnitum exercitus, nec opus erit mittere in Samnium consules dictatoresque.

Equidem, quod ad me attinet, quamdiu armati stetere Samnites, illos summa virium intentione persequendos, opprimendos censui : nec mea adversus illos diligentia aut severitas desiderata est, ut qui scirem Romam stare non posse incolumi Samnio. Nunc, quum Samnium nullum sit, quum ipso in Samnio requiratur Samnium, et advena vix intelligere possit hinc suppetiisse materiam quatuor et viginti triumphorum, quæ necessitas ante videbatur, crudelitas hodie videretur. Tempus est vos ad ingenium vestrum redire, hoc est ad misericordiam. Potestis esse clementes sine periculo, nec magni vobis constabit concessa captivo uni vita. Ecquid enim vos sollicitare possit C. Pontius, dux sine exercitu, laboribus enectus, ærumnis exhaustus, eversæ pæne solus superstes patriæ? Quem si necaveritis, melius credo, Samnium quiescet ! Quasi ruinæ ac rudera rebellare possent ! At contra, quanta cum laude acerrimo illi Romani nominis hosti ignoveritis ! Exemptus securi Pontius quam vobis populorum benevolentiam demerebitur, studia applicabit ! quam planum apertumque iter ad fatorum nostrorum exsecutionem faciet ! Quantum deorum favorem asseret, nescio an arctiori jam tum necessitudine nobis devinctum ! Agite, Patres Conscripti ; C. Pontium humanitati et æquitati condonate, condonate deorum voluntati, condonate vestris utilitatibus, condonate vestræ gloriæ, et etiam precibus meis. Hoc mihi senex, post quinque consulatus, post censuram et dictaturam, post ingentes victorias qua militum nostrorum fortitudine, qua deorum benignitate partas, præmium a vobis efflagito, ut invisum diis hominibusque morem, auctore Fabio, velitis tollere, ut ceteras gentes, quemadmodum armis, ita mansuetudine vincatis, et per hoc quam maxime compendiarium iter ad promissum fastigium respublica enitatur. L.

Lycée Napoléon, 1850.

XXII

LEGATI TARENTINI AD PYRRHUM.

(281 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Quum Romani classe præternavigarent Tarentum, veterem Græcorum coloniam, petiit dux L. Valerius ut suis liceret portum ingredi. Civitas autem

procax et superba, Philochare, uno e potentissimis, nescio quod antiquum fœdus in concione commemorante quo prohibebantur Romani ultra promontorium Lacinium navigare, non solum non petenti annuit, sed missis qui Romanos invaderent, inopinantes oppressit trucidavitque. Deinde quum venissent Roma legati qui de tanta injuria nomine senatus populique Romani quererentur, contumeliosius excepti ab urbe pulsi sunt. Bellum igitur Romani Tarentinis indicunt, qui statim legant ad Pyrrhum, Epiri regem, præcipuos suæ civitatis viros, auxilium ab eo expostulaturos.

Incipient dicendo Tarentinos, imminente periculo, ad Pyrrhum se convertisse, cujus naturam novere promptam ad ferendam opem efflagitantibus, et de quo præterea nuper bene meriti sunt, missis navibus quæ eum contra Corcyræos adjuvarent.

Breviter exponent qua de causa bellum Tarentinos inter et Romanos exarserit, et in horum superbiam et iniquitatem acriter invehentur.

Ad quem confugiant civitates Græcæ, nisi ad præclarissimum Græciæ principem? Scilicet Græciam totam in eis appeti; Pyrrhi esse Græciæ suæ patrocinium suscipere.

Addent non defutura trajecto in Italiam auxilia : Romam undequaque hostibus cingi quorum pervicassimi, Samnites, non una jam clade rem Romanam labefactavere. Præterea præsto fore Lucanos, Messapios, Tarentinos, quorum vires egeant tantum duce forti et perito.

Arripiat Pyrrhus hanc oblatam comparandæ gloriæ occasionem, cujus avidus esse fertur: splendidiorem esse in Italis quam in Græcis pugnandi materiam.

Metuat, si patiatur (quod omen avertant dii !) Romanos Tarento et adspectu maris potiri, ne illorum ad Epiri regnum transcendat ambitio, et ipse mox habeat in finibus suis bellum, quod inferre noluerit externis.

Concludent orationem legati resumendo animose quæ præcipua in oratione exposuerunt.

DÉVELOPPEMENT.

Quos in regiæ tuæ vestibulo stantes cernis et precantes audis, rex maxime, nos ad te venimus, non ut ad defensorem qualemcumque sola necessitate temporum et desperatione rerum adacti, sed et virtutis tuæ et æquitatis fama invitati, quod te clementem erga oppressos, erga opprimentes severum et vindicem noveramus, simul quia petunt confidentius qui nuper concesserunt. Meministi enim adhuc recentia in te Tarentinorum merita, qui te adversus Corcyræos omni ope, navibus, remige, milite adjuverunt, et egregia fide et constantia in victoriæ tuæ debellatique hostis laudem pro virili parte devenerunt. Neque hæc per arrogantiam et in modum exprobrationis memorantur, sed ne tam liberaliter prosperis usos misere in adversis destituas; quam impendimus opem, deneges; quæ pro te non detrectavimus belli pericula, pro nobis abnuas; et, quorum olim societatem utilem expertus es, patrocinium hodie suscipere dedigneris. Non autem mutatis rebus animi quoque mutati sunt ; nec quod infeliciores sumus, ideo degeneres appellabimur. Nempe ad id egestatis et miseriarum devenimus, ut, qui opem annuebamus, hodie effla-

gitemus, non ulla nostra culpa aut ignavia, sed injuria ceterorum et iniquitate.

Quid enim? Nonne audisti de populo Romano, raptore conjugum, occisore regum, violatore fœderum? Nonne ad tuas aures percrebuerunt Romanorum illa fata omnem terrarum orbem, universum mundum, cunctas gentes, reges cunctos votis et animo amplectentium, et ad hæc assequenda nihil vetitum, nihil illicitum et nefas existimantium? Romani igitur media pace, contra pacti fœderis jura, Lacinium promontorium transnavigant, portusque nostri ingressum petunt, e navibus, tanquam e speculis oppidum, mœnia, opportuna aut iniqua locorum exploraturi, et jam proxima littorum, quo facilis appulsus, facilis descensus foret, animo et oculis prænotantes. Nos ergo petentes primo precibus, dein resistentes vi etiam et armis arcemus. Fugiunt hi Romam; Forum, Rostra, Curiam, clamore implent, pollutam pacem et cruentatam violataque civium Romanorum corpora conquerentes. Audit senatus et credit; legatos mittit Tarentum, qui, truci vultu, lingua feroci, pro sanguine effuso nobis sanguinem et lacrymas minitentur, et in nescio cujus facinoris piaculum civitatis primores ad supplicium, omnes ad pœnitentiam trahant. Quid nos? ridemus insanos homines ; temnimus, nedum irascamur; salibus et dictis adspergimus, nedum furore et ferro obruamus. Hinc Romanorum rabies et ultio; agros ense et flamma invadunt; urbis nostræ portis et pæne faucibus incubant, eo acriores ad vincendum, quo illis pro rapina agresti, ut solitum, pecoribus, gregibus, carpentis, præda ditior ostenditur et delicatior, et quod accedit Romanorum in nos gentilis quædam et hereditaria simultas, non jam cum Latinis et fere consanguineis populis, sed cum peregrina urbe et civitate Græca pugnantium.

Græci igitur nos, ab externo hoste lacessiti, ad Græcum regem, cives ad civem, socii ad socium confugimus ; nec, quia freto quodam et exiguo maris intervallo a Græcia dirempti sumus, mores ideo patrios, majorum leges et instituta exuimus, ad alienigenarum imitationem corrupti. Cuilibet nostram urbem intranti, in foro statuas heroum, in templis deorum indigetum simulacra, in atriis Græcas imagines inspicienti, apparent alteræ quædam Athenæ, altera Corinthus aut Apollonia. Eadem nostra ac ceterorum Græcorum numina; idem apud nos honoratus Hercules, a quo plus quam humanam ducis originem ; idem inter heroas habitus Achilles, quo proavo et generis auctore gloriaris; idem et quodam Tarentinorum cultu et nostra religione consecratus Alexander ille, quem tu mortuum hodie continuas et imitaris. O utinam hunc, ut in ceteris rebus, fortitudine,

clementia, vi manus et consilii, ita et in adjuvandis civitatibus Græcis et ulciscendis civium tuorum injuriis referas, nec quisquam, te florente et regnante, amissum Alexandrum requirat absentemque desideret! Qui scilicet pæne divinus vir, at civium tamen amantissimus, non tantum ingenii vi, ambitionis æstu et fato quodam instinctus, Persarum imperium corripuit, sed et sanctioribus causis et efficacioribus abreptus, quod vindicandarum in libertatem civitatum Ionicarum cupidine inflammaretur.

Quemadmodum autem certa illum in Asia manebat victoria, sic te manet in Italia. Adsunt sexcentæ civitates, Æqui, Volsci, Campani, ad repellendam Romanam servitutem, recuperandamque libertatem avitam parati, totidem tui commilitones, totidem Romanorum desertores futuri; adsunt innumeri Latino nomine populi, quotidiani Romæ hostes, et, ut ita dicam, suburbani: adsunt pervicacissimi omnium Samnites, non vincendi artes Caudinamque laudem obliti, et memoria victoriæ servitii intolerantiores; gens nata in exscidium Romæ atrocique in eam odio et inexpiabili. Adsumus et nos cum Lucanis et Messapiis, propria victoria incensi, veterique inter Græcos et Æneadas inimicitia. Nec copias tuas, classes, viros equosve petimus; hæc apud nos abundanter: nec erit unde te Messapii peditis Samnitisve equitis pœniteat. Te unum, rex maxime, ducem, unum imperatorem poscimus; ita ut, quanti vir unus valeat, per te pateat manifestum, et quod neque Porsenna cum Etrusco agmine, neque Brennus ex Allia recens, neque Antius ille Coriolani hospes, neque Pontius ille victor apud Caudium, patrare potuerunt, imperii Romani exscidium tu, princeps externus, uno quasi itinere et navigatione transmarina, conficias et adsequaris. Mox enim, suscitatis in Roman externis odiis, provinciisque undique rebellantibus, hinc illinc obsessa civitas male se suosque murorum altitudine et capitolina rupe contra instantes tuebitur; imo, intra colles suos impedita et quasi irretita, venabulis tuis perfossa, concidet. Tu vero monstra quoque domueris alter Hercules, at multo celebratior, quum hic atavus tuus Cacum Aventino soli insidentem oppresserit, tu importuniorem latronem, belluam immaniorem e Capitolio, tanquam e promontorio quodam toti Italiæ imminentem et in orbem universum inhiantem, divino quodam et plus quam Herculeo labore, deturbaveris.

Quanta inde tibi comparata laus! Quanta tui nominis fundata in æternum immortalitas! Quæ vero seges amplior, quæ splendidior materies? Nulla est omnino inter Græcas civitates digna, quam tu hostem et æmulam experiaris, ob degeneres animos,

civium socordiam, tyrannorum crudelitatem ; simul eo quod a domesticis triumphis abstinendum. Turbatæ res Orientis, neque illic nisi cum ignavis gentibus, seditionem magis quam bellum capessentibus, dimicandum, parricidiali præterea et impio bello, quod in Seleucum et Ptolemæum, commilitones tuos et amicos, converteretur. Una est Italia exercendæ virtuti tuæ quasi patens curriculum ; ea sola Romana gens, quæ non infra Alexandri alumnum posita sit. Imo, nonne forsan laus illa domandæ Romæ pulchrior quam Asiæ debellandæ ? Nonne magis gloriosum Romanam aciem pilis et ferro horrentem frangere, quam imbellem barbarorum multitudinem luxu et togis diffluentem dissipare ? Id certe persuasum Romanis, qui Alexandrum, si ab Oriente in Occidentem irruisset, a se vincendum, capiendum, occidendum fuisse clamitant, et Decium utrumque, Torquatum, Papirium, consules suos aut tribunos virtute, militari scientia, locorum arte, Alexandro illo et ducibus illis Macedonicis meliores longe et præstantiores exstitisse prædicant. Quæ probra in Alexandrum ulcisci tuum est; ita ut, dum magistri injurias vindicas, simul et laudem ejus adsequare, et Alexandri una et Pyrrhi commemoratio cum ultima posteritate adæquetur. S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

XXIII

APPIUS CLAUDIUS CÆCUS IN SENATU.

(280 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Post bis victos a Pyrrho Romanos, quum deliberaretur in senatu an conditiones pacis acciperentur, Appius Claudius, qui propter provectam ætatem cæcitatemque jamdudum curia abstinuerat, ubi audivit plerorumque sententias ad pacem inclinare, se deferri in senatum jussit.

Incipiet mirando et indignando, quod veterem reipublicæ legem per ignaviam omittere parent, et cum armato hoste conditiones pacis agitent.

Tunc pacem ostendet esse 1° turpem, 2° periculosam.

Orationem concludet vivida adhortatione, ut patientia et fortitudine injuriam acceptam ulcisci malint, quam flagitium damno addere.

DÉVELOPPEMENT.

Trigesimus annus est, Patres Conscripti, ex quo a republica decessi et concilio vestro supremum censor interfui: neque cogitabam sane, postquam profectus a vobis eo tempore sum, quo, ne

sanciretur ignava cum Samnitibus sponsio, auctor ipse sponsionis consul censuerat, fore unquam ut in senatum Romanum de accipienda a victoribus Græcis pace locuturus redirem, et per ora stantium in vestibulo Curiæ, non ad flagitandam, sed ad imperandam pacem, legatorum Epirotarum regis traducerer. Me hercule ! gratias immortalibus diis ago, quod ne possim saltem insolentiam victorum et quasi triumphantes de ignavia nostra vultus conspicere. Ubi virtus populi Romani? ubi constantia senatus et exempla illa majorum? ubi illæ voces quibus Italiam nuper complevistis, Alexandrum magnum, si Italiam pro Asia, pro Persis Romanos, aggressus esset, adepturum nunquam nomen illud Invicti fuisse, sed insigni potius virtutis Romanæ monumento, quam periculo reipublicæ, fuisse futurum? Quæ huc omnia evasere, ut servum unius ex Alexandri ducibus, Antigoni, post unum infelicem congressum, sustinere jam non audeatis? quod futurum iter Alexandro pestiferum fuit, hoc facile Pyrrho et planum est: qui Jovis filium sprevistis, hunc tanquam Martem alterum in perniciem populorum exultantem horretis: qui servile Persarum obsequium risistis, ultro imponitis vestris cervicibus Pyrrhum, quam animosi verbis, tam inertes ignavique, ubi ad rem ventum est. Date pacem, censeo, et veremini tanquam deum, quem vos metuendum feceritis; mittite principes hujus ordinis Fabricios et Coruncanios, qui pretium atque pignus egregiæ pacis Pyrrho majestatem populi Romani prodant! Tam parvus animus tot illustrium virorum est, ut plus legationibus et fœderibus ignavis quam armis animoque credatis, et victoriam hostis confirmare quam ulcisci, Græcorum arrogantiam obsequiose excipere quam propellere per virtutem malitis? Apud majores nostros numquam victoris hostis legati ultra unam diem in hac urbe commorati sunt: in eadem concione, qua de pace auditi erant, renunciabatur bellum, quod sæpe etiam ante exceptam legationem initum erat. Nos fovemus Cineam et ipsi moras abituro nectimus, tanquam vereamur ne conspectu suo citius oculos nostros liberet. Jam præterlapsum quatriduum est, dum nos cunctamur adhuc inter dignitatem nostram et dedecus ancipites; dum illi per hæc mœnia spatiantur promiscue cum civibus, aras deorum indigetum, sedem ipsam imperii, Capitolium attrectantes, et quasi explorantes victoriarum præmia.

Proh deum atque hominum fidem! quis tantus ille metus est, quæ tanta clades nostra, ut invictam antea virtutem uno die subverterit? Vicit Lævinum Pyrrhus et decem millia hominum cecidit. An igitur nulli nobis unquam consules victi, nulli interfecti milites sunt? hodie primum experimur certaminum aleam?

Nata gens ad bellum, et in castris prope sæpius quam in Foro viventes, eamdem fortunam pugnandi semper nec potuimus habere nec habuimus: et ea etiam fato quodam data nobis sors est, ut in magnis omnibus bellis numquam, nisi victi, vicerimus. Pyrrhus apud Lirim legiones Romanas cecidit! Pugnatum etiam in hac ripa Tiberis est; Coriolanus in conspectu urbis castra posuit, et Sublicium pontem attrectavit Porsenna. Quid Gallos dicam et interiorem intra hæc mœnia hostem? quid factam tot illustrium virorum cædem? quid fugam Romanæ plebis, et avehentes a contactu hostium sacra deorum pontifices, et sacrum ignem terra reconditum? quid incendium denique hujus urbis, quumque umbram majestatis pristinæ nihil præter Capitolium referret, urgentem obsessos famem et pendentes circum Capitolium barbaros? Hostium erant hæc omnia, ubi tuti nunc de longinquo periculo deliberamus: hæc Curia populi Romani, hæc templa deorum aræque, Forum, mœnia, penates publici privatique, cineres fuerunt. In hac ruina rerum stetit inconcussa virtus populi Romani; hæc omnia strata humi erexit atque sustulit; hæc iniquas evertit lances, et additum miseriæ dedecus ulta est; hæc incubantem prædæ Gallum excussit, et patriam a victoribus receptam nobis reddidit.

Pyrrhus consularem exercitum fugavit! Certe non hæc major quam Alliensis fuga fuit, nec magis metuendi hostes quam Galli fuerunt. Cur igitur, quam majores nostri pacem vix incensa patria petierunt, et ne accipere quidem a tanta superbia hostis voluerunt, vixdum ingresso Italiam Pyrrho annuistis? An potentiores ad compellendos vos Cineæ laudes, quam Brenni minæ fuerunt? Intrepidi armatum hostem intuemini, blandienten non sustinetis? Me hercule! laudes illas quibus vos decepit minime meremini; non agnosco dignitatem senatus, majestatem hanc regiam quam tantopere se mirari mentitus est: sane templum hæc Roma est, sed timori et ignaviæ, non Quirino patri, non Marti Gradivo sacrum. Nonne, si quidquam in vobis Romani esset, succlamassetis frequentes? « Abi hinc cum fœderibus ac laudibus tuis. Si hostis esse Pyrrhus populo Romano vult, quid victos legationibus decipit, tanquam armis minus quam fraudi fidat? Sin contra pacem, quam belli vices, experiri cum forti gente mavult, sua se Epiro contineat, nobis liberam belli metu Italiam relinquat; tunc amicitiam nostram per legatos postulet; nunc, etiamsi decem Lævinos vicisset, bellum perpetuum geremus, nec patiemur per socordiam nostram majestatem populi Romani prædam Epirotarum regis fieri. » Fuit illa quondam hujus imperii virtus, ne cum ullo hoste, nisi e finibus egresso, pax

fieri posset. Nos autem, vix audito armorum strepitu, protinus ad clementiam victoris confugimus, præclara Quinctiorum atque Furiorum proles, geniti ad ea, quæ majores virtute peperere, subvertenda!

Agitedum, Patres Conscripti, ubi majestatem populi Romani prodideritis, quæ tandem illa pax erit, quam amplectimini? Excedet Italia Pyrrhus et bellum extra Epirum numquam geret? ponet arma? dimittet elephantos, milites? Crotona, Locris, Tarento educet præsidia? Nobis, quæ occupavit, tradet? Ea demum pax est populo Romano digna: his conditionibus, quanquam a victore illas pacisci nefas est, fœdus facere cum Pyrrho possimus. Nunc autem æqua etiam fore omnia inter victorem atque victos creditis? vestram amicitiam Pyrrho, an Italiæ imperium peti? Næ ista vobis imbecillitas, ubi potentior factus vestro obsequio fuerit, non in dedecus tantum, sed in miseriam vertet. Ego magnopere fallor, nisi, quemadmodum Tarentinis auxilio primum accesserat, mox suam dominationem imposuit, ita vos sub umbra fœderis æqui in servitutem paciscatur, et extemplo, simul amicus esse cœperit, rex haberi velit. Prohibebimus, inquis, et libertatem nostram, firmatam civili etiam sanguine, adversus alienigenam regem tuebimur. Quin libertatem igitur et cum libertate gloriam statim ab initio tuemini? Hoc et natura prius est, injuriam, si prohibere possis, non accipere, et difficilius excutitur servis jugum, quam integris atque intactis hominibus propellitur.

Quid deinde? non illud succurrit, nos Hernicis hodie et Samnitibus, ceterisque Italiæ populis spectaculo esse, qui aut nondum victi aut ægre parentes, arrecti in hujus belli exitum circumstant, facilius imperium nostrum laturi, si virtute nostra id tutati erimus? Sin contra salutem per ignaviam captaverimus, liberi esse et illi volent, ne solis omnium ipsis invicti esse Romani videamur. Post subactos Samnites, nemo Italarum gentium contra imperium populi Romani exsurgere ausus est, quia nobis nullum alium finem belli quam victoriam esse noverant. Post mancipatam a Pyrrho virtutem populi Romani, vinci Romanos posse docti, omnes extemplo aderunt, aut libertatem ereptam aut imperium etiam repetentes. Sin autem (quod omen dii omnes avertant! sed quæ acciderunt, accidere possunt) iterum Caudini saltus aut Alliensis trepidatio fiat, quid vos facturi estis? Quid facturi liberi sunt, quibus vos, pro tot acceptis a majoribus constantiæ ac virtutis exemplis, insigne monumentum ignaviæ tradideritis? De periculo refertis, tanquam majus ullum periculum sit, quam quod ipsi virtuti Romanæ immineat! major

ulla esse reipublicæ pernicies possit, quam si per ignaviam nostram obnoxii fiamus iis gentibus, quibus, si viri simus nobis majoribusque nostris digni, futuri formidini sumus ?

At enim non metus vos, sed utilitas in Pyrrhi amicitiam cogit. Egregiam, me hercule! et quærendam per dedecus utilitatem, potentissimas gentes, pro sociis atque subditis, infensas et audaces fieri; et amicos in Græcia, hostes in Italia ac prope in portis esse! Adfuturum se nobis Pyrrhus contra Italiæ populos pollicetur. Sed ab illis populis, nisi fœdus ipsum quod affert, quod horreo, fecerimus, futurum numquam periculum est. Nemo fortem et constantem populum lacessit: ignavia hostes, non virtus pariet. Ac etiam si movere aliquando bellum Samnites aut Etrusci audeant, cujus auxilio tandem Romani indigemus? Proh deos immortales! nisi Pyrrhus aliquis, regno suo profugus, cum Epirotarum exercitu populum Romanum in tutelam suscipiat, stare urbs hæc, in æternum condita, non poterit? et hostemne Pyrrhum habeamus, perinde valet, tanquam adversa numina, adversum Jovem Optimum Maximum habituri simus? Si cum Pyrrho vallaverimus castra, si legionibus Romanis Pyrrhus signum dederit, faventibus diis pugnabitur, consul populi Romani, si diis immortalibus spolia hostium voverit, si litato auspicatoque eduxerit exercitum, tueri patriam ab hostibus non poterit? Ecquid Romani tandem, an Pyrrhus, fatales ad orbis imperium sumus? Romæ Capitolium, an Apolloniæ situm est? Et Stator ille Jupiter, qui victores Sabinos media arce deturbavit, a nobis ad Epirotas sua fulmina transtulit? Amolior et amoveo indignitatem istius rei; de utilitate quid loquar? Vos, an Pyrrhum ignoratis? Indigere alieni auxilii vos creditis? Jam vero, cujus auxilium petitis? Credite illius promissis, nisi vix sua tueri a domesticis hostibus potest, qui defensurus aliena est; nisi, ut habere exercitum et stipendia dare militibus posset, Tarentinos adjuvit; nisi denique, postquam ad vicesimum ab urbe lapidem processerat, victor ille tot gentium, spes unica populi Romani, trepida fuga Italiam emensus, nunc circa Tarentum et Heracleam moratur, pacemque magis necessariam sibi, quam vobis utilem, per legatos flagitat. Tam felix vobis decipiendis Cineæ loquela fuit, ut, quod deforme vobis futurum est, fore utile putetis; quod ipsi per necessitatem faciunt, per magnitudinem animi facere videantur?

Quin expergiscimini tandem, Patres Conscripti, et hujus legati insidias, quibus ipse Pyrrhus plures se quam armis vicisse populos profitetur, procul a vobis arcetis? Jam diutius quam ego voluissem moratus Cineas in hac urbe est : jam diutius fidem publicam privatamque muneribus tentavit; quibus ut captum esse neminem

gaudeo, ita vereor ne aliquando Græcarum deliciarum amor hanc civitatem corrumpat, proque honesta integraque majorum paupertate, luxuriam atque avaritiam habeamus. Et jam consulares viros audio coemere servos, cumulare fœnora, quæstum de sociis, civibus, ærario facere. Quidquid inde futurum est, minus armatos Epirotas, quam dona ferentes, metuo. Vos hanc urbe pestem ejicite, Patres Conscripti, Pyrrhus nec bello metuendus est, nec pace utilis futurus: stabit sine auxilio Epirotarum regis Capitolium; manent deorum oracula: nec Italiam tantum sine illo domabimus, sed ipse videat, ne, suam illum in Epirum secuti, pollutam Græcorum armis Italiam ulciscamur. Vos modo, Patres Conscripti, capessiveritis fortiter rempublicam, et armatos ad hostem Fabricium Curiumque, non legatos, miseritis, et militibus Romanis auxeritis constantia vestra, non ignavia minueritis animos; audeo dicere brevi fore ut aut graves a Pyrrho exigere istius superbiæ pœnas, qua offerre populo Romano suum auxilium ausus est, aut, si pacem malumus, victores, ut Romanos decet, dare pacem, non accipere, possimus. C. J. P.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1818.

XXIV

REGULI IN SENATU CARTHAGINIENSIUM VERBA.

(251 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Profitebitur se redire voti sui compotem, cui annuerint Romani quod efflagitaverit in senatu.

Exponet deinde quid de reddendis captivis ipse palam censuerit, causamque afferet, cur, ne redderentur, contenderit.

Addet non sibi ignarum extrema perfido legato parari, qui spes Carthaginiensium eluserit : at se nulla pro suorum salute et gloria supplicia recusare, et ultro patriæ vitam condonare.

Hæc breviter et nervose tractabuntur.

DÉVELOPPEMENT.

« En adsum, Carthaginienses, functus legatione vestra, nec frustra missus ad Romanos. Audiverunt patres pro patriæ utilitate et gloria dicentem, magisque ex fide mea et dignitate populi Romani, quam ex calamitate nostra, statuendum rati, quæ efflagitavi annuere. Redeo igitur ad vos, compos voti, at sacramenti memor, utque in cives meos, sic et in hostes integer: redeo non

Carthagine posthac excessurus; reducite in vincula captivum, catenis constringite: annuerunt patres quod efflagitavi, et quidquid Carthaginiensium apud Romanos est, apud Romanos manebit et exstinguetur. »

Obstupuere inexspectata proditione senatores; mox infensos animos pudor atque ira pervasere : jam in omnium fronte eminebant terribiles futuræ ultionis minæ. Tum Regulus, nihil mutato vultu, at constantiam habitu et voce præferens :

« Ita est, Carthaginienses viri; Romanus ad Romanos missus, non quod jussistis, sed quæ poscebat patriæ salus peregi. Captivos non reddendos censui ; censui ne imbecillos ac vulneribus debilitatos pro validis et bellicosis militibus, ne senes, quos ipsa ætas prius exstinguet quam prælia, pro viridi et prompta ad militiam juventute Romani mutarent; censui ne, contra leges et exempla majorum, cum victore et armato hoste conditiones pacis agitarent, neu ignominiam cladi, flagitium damno adderent. Credidere patriam et majores invocanti, et remiserunt me captivum vestrum civemque suum, dignum etiam post cladem, quem Roma fleret et doleret ereptum.

« Romanum egi; videritis vos quid Carthaginienses deceat. Si pœna dignum judicent, quod spes suas fefellerim, hoc pectus nunc vestrum est ; parate ultionem et gladios ; nulla pro patriæ salute et gloria supplicia recuso. Forsan et mea mors meorum animos accendet et ferociores dabit in prælia. Abrumpite vitam, quam ademptam ulciscantur; profundite sanguinem, quem sanguine vestro eluant. Hoc erit mihi solatium, quod morte æque ac vita Romanis profuerim. »

Collége royal de Bourbon, 1826.

XXV

SAGUNTINI CUJUSDAM ALORCO RESPONDENTIS ORATIO.

(*Tite-Live*, XXI, 13.)

(219 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Exordietur, dicendo Alorcum in castris hostium manere potuisse, si tam fœdas conditiones afferret : melius Alconem cives suos, quam Alorcum hospites novisse. Non eos esse Saguntinos qui, etc....

Conditionum fœditatem exaggerabit. O dii immortales, relinquamus hæc mœnia, hoc solum, sepulcra majorum ! pereundum potius!

Tum ironica concessione fidem Punicam elevabit, spesque ab Alorco datas,

fore ut, si se Annibali dederint, ab eo indulgentius habeantur. Credendum scilicet eorum fidei qui contra fœdera, contra jus gentium urbem obsideant. Sperandum mites fore et indulgentes, qui tam obstinatis animis nunc oppugnandis mœnibus incumbant....

Refellet ea quæ dicta sunt ab Alorco, necessariam esse pacem illam, aut extrema omnia patienda : contra nihil indignius accidere posse dicet quam ea quæ proponuntur, nec turpitudinem unquam necessariam esse viris qui mori possunt.

Finiet hortando senatores ceteros, ut se ad exstructos rogos sequantur: patere iter ad libertatem : spem sibi esse, fatale olim fore Carthagini Sagunti excidium.

DÉVELOPPEMENT.

Si fidissimus iste et amicissimus Saguntinis hospes nihil nobis nisi tam fœdas, tam indignas, tam inauditas conditiones attulit, supervacaneum sane, ut ipse dictitat, hoc illi fuit iter, et in castris hostilibus remanendum potius, quam non transfuga solum, sed et orator Annibalis, sub sanctissimo hospitii nomine, nos ad dedecus et opprobrium pellicere conaretur.

Quanto melius Alcon cives suos, quam tu, Alorce, hospites, novit ! Non hic enim per semestrem apud nos commorationem ingenia nostra didicit, sed quotidiano convictu et commercio, et innato quodam sensu edoctus quantum ab ista, quam nobis persuadere tentas, ignavia Saguntini abhorreant, a patria semper abesse, quam eam infami legatione revisere, maluit. Ipsi profecto sub intimo pectore vox quædam inclamabat non eos esse Saguntinos, qui se suaque omnia, velut prædam, victoris arbitrio permitterent. Quid ergo, dii immortales! hanc urbem patriam, hos lares ac penates, tectaque in quibus nati educatique sumus, hæc templa quæ majores nostri inviolata ad hunc diem et intemerata virtute sua servaverunt, nos relinqueremus ! In ædibus vestris, Jupiter Optime Maxime et regina Juno, in augustis illis penetralibus impius miles cæde cruentatus debaccharetur, et quidquid divitiarum longos per annos hominum pietas huc congessit, nobis viventibus, in nostro conspectu, impune diriperet! Nos autem, viri fortes ac strenui, inter procacis multitudinis convicia, per irridentium hinc inde agmen, inter armatos inermes, supplici demissoque vultu, et egregia sane et gloriosa sarcinula onusti, cum liberis nostris conjugibusque traduceremur, deosque nostros oppressos captosque desereremus ! Ah ! potius ad extremum vitæ spiritum hanc patriam corporum nostrorum munimento protegamus ; potius omnes ad unum inter cæsorum hostium acervos non inulti corruamus, dirutæque urbis ruderibus consepeliamur, quam tantarum contumeliarum contagione oculos pollutos habeamus !

At enim spem nobis facis victorem, quum omnium potestas ei a nobis facta fuerit, aliquid ex his conditionibus remissurum. Credendum scilicet eorum fidei, qui contra jus gentium, quoties expediit, toties fœdera rupere, sociosque Romanorum, nulla ipsi injuria lacessiti, et Tarentum et nos ipsos infestis signis oppugnavere! Credendum eorum humanitati, qui ab ipsis civibus suis et imperatoribus minus feliciter gestæ rei crudeles pœnas exposcunt, qui Regulum inter exquisita supplicia atrocissimosque cruciatus enecavere! Credendum eorum munificentiæ, qui thesauris tot gentium incubantes, in Italiam avidas jam et instabiles manus porrigunt, quos tanta auri argentique sitis invasit, ut ab extremis orbis finibus, per maxima æquoris et terræ pericula, ad placidos populos diripiendos certatim concurrant! Et etiamsi nobis cum justa bella gerente, non cum hoste omnium perfidissimo fœderumque ruptore, res esset, nonne ea quæ per diuturnæ obsidionis labores perpessi sumus, nonne munimenta nostra tot Carthaginiensium cadaveribus cumulata, nonne muri hostium sanguine conspersi, nonnisi post dirutam Saguntum occisosque Saguntinos, semper aliquid eis periculi fore denuntiant? Nihil ergo nos, Alorce, fallacibus istis promissis moveris.

Sed quando ubi sis, et quos, in qua urbe alloquaris, oblitus, quidquid jubet Annibal, id subeundum esse dictitas, tum jam non hospitem te, sed hostem vocaverim, eo terribiliorem, quod non armatus, sed religiosam præferens benevolentiam, occultum nobis bellum indixisti. Proh deum hominumque fidem! quid ea pace, quam tu affers, indignius? O summum dedecus! o tristissimas conditiones, quas utrum victori proposuisse, an victis accipere turpius sit, nescio! Et ista nobis te approbaturum sperasti, Alorce, et eam hospitibus tuis gratiam referre voluisti! Si ergo nos hosti tradere, si deos nostros prodere tandem placeret, cur tamdiu quidquid bellum et fames habent teterrimum tanta patientia toleraverimus? Quid tantum pro patria sanguinis fusum est? Quid tot fortissimos cives in defendendis penatibus suis occumbere passi sumus? Ah! si Saguntini illi, quorum sepulcra hic exstructa relinquere paramus, brevi usura vitæ ex inferis ad nos revocati adstarent, quis foret illorum sensus, quum ea audirent quæ nobis proponuntur? Quanta indignatione nostram nobis ignaviam, et merito quidem, exprobrarent! « O indignos, o imbecillos cives, qui mortem ceu mulierculæ expaveant! Nos pro patria vitam exhausimus, vos eam deserere meditamini, nec eum, qui talia suadet, protinus ceu pestem aliquam ejecistis! Nos servitutem a Sagunto, quantum in nobis fuit, propulsavimus; vos turpissimo jugo colla sine pudore subjecturi estis. Nos deni-

que hic moriendo labantem sustinuimus aliquantum patriam; vos aufugiendo mortem ei et ruinam estis paraturi. »

Nondum, Patres Conscripti, insitæ illius constantiæ sumus degeneres; nobile illorum exemplum sequamur. Si urbis semirutæ ac fere captæ reliquias ex hostium manibus eripiendi jam nobis nulla spes est, saltem cum decore et gloria pereamus. Quod ad me attinet, non videbo Pœnos insolenti victoria subnixos, non superbos victoris nutus subibo, nec procul ab hoc cœlo, procul a patriæ conspectu in luctu et ærumnis consenescam. Hic cum liberis, in ipso familiæ complexu, ignibus consepeliri melius est, quam liberos servituti obnoxios videre, nostra suaque mala collacrimantes.

Mecum igitur, quibus ante fato cedere, quam hæc tot et tam acerba audiant videantque, in animo est, ad exstructos rogos alacriter procedant, sicut ad hostem sæpe armati processimus : hæc una ad honorem, ad gloriam, ad libertatem, imo et ad immortalitatem via patet. Relucebit in remotissimas ætates flamma illa rogi, posteritatisque odium in barbaram gentem accendet.

Eam itaque mihi jamjam moriturus spem indulgeo, non impune Carthaginiensibus fore. Animus nempe meus mihi præsagit Romanos, qui hodie, per intempestivas moras, socios indefensos relinquunt, mox eversæ urbis, mox rupti fœderis, mox violatæ fidei, ducibus diis, ultores adfuturos. Patriæ nostræ exscidium lacrimas et flebiles clamores hostibus aliquando eliciet : hodiernam hanc victoriam lugebunt viduæ Carthaginiensium; aliquando Sagunti ruinæ Pœnorum capitibus incident. F. B.

Collége royal de Bourbon, 1817.

XXVI

CARTHAGINIENSIS CUJUSDAM SENATORIS HANNONI RESPONDENTIS ORATIO. (*Tite-Live*, XXI, 10.)

(218 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Exordietur dicendo se mirari Romanos concilio Carthaginiensium interesse.

Ergo juvenem egregium, ex Amilcare natum, prodet respublica, quod sine Romanorum assensu Hispaniæ oppidum obsederit?

Si arguitur Annibal arma sponte et nulla alia auctoritate quam sua sumpsisse, sunt Carthaginiensibus suæ leges, judicia, pœnæ : exterminetur ille ab Africa. Si consciis civibus suis bellum in Hispaniam intulerit, hac indignitate judicii careat.

Te per omnes deos, Hanno, obtestor, non animadvertis patientiam nostram experiri Romanos, ut tyrannidem suam illa metiantur?

Adest jam aut bellandi aut serviendi discrimen. Quid igitur honestum bellum fugiamus, secunda omnia habituri?

Hanc belli facem, ut vocat Hanno, in Italiam ejiciamus, neque tradamus Annibalem, sed in Romanos emittamus.

DÉVELOPPEMENT.

Non equidem miror Annibalem a Romanis deposci: novi enim impotentis istius populi superbiam. Illud miror, Romanos huic publico Carthaginiensium concilio interesse, Romanas exaudiri voces, quæ turpissima præclari ducis deditione bellum nos deprecari jubeant.

Ergo juvenem egregium et illo Amilcare natum qui tanta virtute laudeque reipublicæ exercitibus tot annos præfuit, totque Hispaniæ gentes Carthaginiensium fecit, hunc aliquando destituat ac prodat respublica! Ergo nulla nos retineant aut patris aut etiam ipsius beneficia, quominus eum infensissimis hostibus, ac prope dicam inimicis acerbissimis, torquendum, atque omni suppliciorum vi enecandum tradamus! ob illud scilicet scelus, quod sine Romanorum assensu Hispaniæ oppidum obsederit; quasi vero ex Romana voluntate omne nobis aut pacis aut belli jus pendeat!

At enim Annibal sua unius sponte et auctoritate bellum Saguntinis intulit et sine publico consilio urbem illorum obsidione cinxit. Atqui hoc crimen valeat. Sunt nobis leges quibus in reum agamus, sunt judicia quibus decernamus, sunt supplicia quibus animadvertamus. Si igitur pœnæ locus est, pœna adhibeatur legitima; exterminetur vir injussarum victoriarum reus, devehatur in ultimas maris terrarumque oras, unde neque ad nos nomen famaque ejus accedere, neque hostibus terrori, aut inimicis invidiæ esse possint. Sed non illud portenti fiat, uti Romanis ad supplicium dux Carthaginiensis permittatur. Sin vero consciis et volentibus nobis ad bellum profectus est, quanto magis ab ista sententia abhorrere debetis, quæ innocenti viro et de patria bene merito talem pœnam statuit, quali ne nocens quidem sit afficiendus! Vos igitur hic omnes appello, quicumque hujus belli auctores et suasores fuistis; Annibali vos adeste, nec illum in perniciem venire sinatis, quod vestra strenue consilia perfecerit.

Nunc te per omnes deos oro atque obtestor, quæ tua mens est, Hanno, quum tradi Annibalem Romanis suades? Non rem fœdam esse ac prorsus indignam intelligis? Imo non nostram simul cum illo viro prodi libertatem animadvertis? Etenim, ne rerum specie fallamur, nostræ libertati insidiantur Romani:

quatenus nobis imperari sinamus experiuntur, ut deinde nostra patientia suam dominationem metiantur ; et, si nobis serviendi initium, illis nullus imperandi modus erit. Nos tamen, fortes viri, Romana imperia audire in hac curia sustinemus ! Nos Romanam istam insolentiam in hoc reipublicæ concilio superbire et nostrum quemlibet ad necem eligere atque evocare patimur !

Et hic mihi quisquam fœdera Romana nominat ! Fœdera scilicet tu vocas, quæ nobis pro pace servitutem, pro sociis dominos imposuerint ? Quam indignitatem quænam et tam parvi animi gens, nedum Carthago, quæ sese perlaturam non neget ? Perferenda vero nobis erit, ni libertatem ferro vindicemus ; et adest jam aut bellandi aut serviendi discrimen. Quid igitur necessarium et honestum bellum decernere dubitemus ? præsertim quum secunda omnia habituri sumus, classes magnas, mare nostrum, multas in Africa gentes, tum suapte natura, tum longiore otio feroces et bellum usque ad Romæ mœnia transferre paratas, exercitum præterea in Africa magnum et ingentes ex victoriis spiritus ducentem. Est etiam is animus qui extrema potius omnia quam externum jugum ferre certum habeat, et super cetera jus, necessitas, nostri dii. Desine igitur, Hanno, vanum fortunæ vocabulum nobis prætendere. Consilium et virtus fortunam faciunt, nec timendum est ne nobis, Annibale duce, fortuna desit. Illum igitur in Romanos, si nobis integram esse libertatem non sinunt, emittamus, nedum illis tradamus : hanc belli facem, ut vocat Hanno, in Italiam conjiciamus. Tum trepidi demum quum illo esse incendio conflagrare sentient, quod ceteris gentibus inferre meditantur, discant parcere libertati alienæ, discant sui juris esse Carthaginem, nec tantum eam omnia invadentibus obstare, sed etiam, dum pro libertate pugnat, imperium assequi posse.

C. L.

École normale, 1811.

XXVII

PAULI ÆMILII CONTRA TRIBUNOS ORATIO DE ÆQUANDA CUM MAGISTRO EQUITUM DICTATURA DISSENTIENTIS.

(217 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Dicet in exordio mirari se quod, Pœnis hostibus intra Italiam ac prope circa mœnia Romæ furentibus, tempus teratur in audiendis criminationibus.

1° Novum et insolitum esse quod postulat Varro: numquam imminutam aut communicatam fuisse dictatoriam potestatem.

2° Periculosum. Si enim duo duces in eodem exercitu sint pari imperio, vix fieri posse ut inter illos de rebus omnibus conveniat; quapropter hoc constitutum, ut in magnis reipublicæ tempestatibus crearetur dictator, qui ceteris magistratibus esset superior: si duos habuerint duces, non jam dictaturam, sed consulatum esse.

3° Injustum. Si cui sit inurenda ejusmodi ignominia, certe non Fabio, cujus virtutem hostes etiam admirantur ac metuunt. Hic laudabit Fabium ejusque cunctationem, tanquam temporibus maxime idoneam. Revocabit in memoriam clades præteritas, quibus finem fecit Fabius, dum Romanos vinci dedocuit.

Eum esse reipublicæ statum, ut maximum in hujus belli gerendi ratione momentum sit.

DÉVELOPPEMENT.

Neque novum, neque mirum est, Quirites, quod tribuni vestri, semper utilitati suæ potius quam vestræ studentes, querelis et criminationibus in principes rempublicam misceant, et per optimi cujusque injuriam, modo ipsis expediat quod faciunt, deflagrare omnia patiantur. Tamen ego sic exstimabam, in tantis reipublicæ necessitatibus, tantis Carthaginiensium victoriis, quietam fore a civilibus discordiis patriam, et simultates omnes publicas privatasque intra metum Annibalis quieturas. Victis apud Heracleam a Pyrrho legionibus Romanis, nullus tribunorum calamitati publicæ privatas inimicitias interjecit, aut legis ferendæ causa Fabricium consulem a tuenda patria prohibuit. Item, Punico bello superiore, quum victus a Xantippo captusque cum toto exercitu Atilius esset, nemo vestrum, Quirites, Caio Lutatio obstitit, quin, comparata celeriter classe, persequeretur Pœnos, et ingenti hostium clade majestatem populi Romani ulcisceretur. Cur hodie, tanquam nulli hostes reipublicæ, nullum sit periculum, dictatorem Fabium, distractum ab exercitu, per mille morarum ambages impediunt, tribunusque plebis contra salutem populi Romani, magis quam in dignitatem Q. Fabii, tam atrox coortus est? Locum esse negligentiæ creditis, an minores esse Flaminii Semproniique clades, quam Lævini atque Reguli fuerunt? minus metuendum Annibalem, quam Pyrrhum, esse, tutioremque patriam ab hac hærente mediis Italiæ visceribus peste, quam ab illa transmarina Xantippi victoria, putatis? Proh deos immortales! jam alterum annum a diruta Sagunto finibus nostris victor Annibal incubat, duos interfecit consules, tres consulares exercitus cecidit; prope in conspectu nostro agros, villas incendit, urbes sociorum diripit, ac tantum non mœnia hujus urbis attrectat: nos sedemus desides domi, mulierum ritu inter nos altercantes, quique succensemus Fabio

quod lentus urentem Pœnum Romanas colonias spectet, ne prohiberi quidem ab his mœnibus Annibalem patimur.

Nunc vero, quæ causa est cur populari Pœnos Italiam sinamus; cur in concionem adigamus populum, qui melius in delectum vocaretur, et urbanis comitiis præesse dictatorem jubeamus, dum victor Annibal prope ad fines nostros adequitat? Æquari sibi cum dictatore imperium Minucius postulat; magisterium equitum, secundum a dictatore munus, quod benevolentia Q. Fabii consecutus est, fastidit. Ideone deseri bellum oportet? manere sine auspiciis exercitum? planum iter hostibus ad hæc mœnia fieri? M. Minucii ductu, tribuni, eversuri estis rempublicam? Obsecro vos, oratores Carthaginiensium tribuni, putate me, non Paulum Æmilium, non eorum nobilium aliquem, quos accersivisse Pœnos in Italiam fingitis, sed ex media concione unum civem succlamare: « Bona venia vestra liceat, antequam de hac rogatione vestra ineamus suffragium, tueri contra Pœnos patriam atque prius servari cives quibus dictator imperet, quam de novo imperii ordine statuamus. — Non, inquit, licebit; neque majestatem Romani nominis, neque penates publicos privatosque, neque aras deorum indigetum, neque cellam Jovis Optimi Maximi defendes, nisi M. Minucius ante dictator creatus fuerit, et hoc portenti fiat in urbe Romana, ut inter duos imperium, fasces, civitas, exercitus, auspicia deorum, postremo divina atque humana omnia, quod numquam fando auditum est, dividantur. »

Neque illud dico, Quirites, nullam antiquari legem, nullam rem novam institui debere: multa sunt in novo populo quæ posteris minus expediant, et in crescente semper republica quis dubitat quin nova imperia reperta sint? Majores nostri multa, quæ prius nulla fuerant, tulerunt; et hoc ipsum dictatoris imperium nova res ineunte republica fuit. Sed hæc omnia quæ majores nostri nova in rempublicam adsciverunt, quo tandem consilio, qua mente quæsita esse creditis? omnia conjunctim, sive utilia, sive inutilia fuerint, illata? et quidquid aliquis sive in senatu, sive apud populum rogabat, legem fieri jussum? Non ita est; nec ipsi vos rogationes omnes tribunorum vestrorum, si quæ forte parum utilitati publicæ expediebant, accepistis: magis quæ civitati bona faustaque essent, quam quæ paucis hominibus placerent, quærebatur. Hoc item providendum est, Quirites, ne vos Minucii clamores decipiant, et ne, rerum auctores magis quam res ipsas spectantes, quod tribunus vester rogat, quia tribunus id tulerit, fore utile vobis arbitremini. Agitedum, si id vobis utile futurum est, duos dictatores fieri,

si major inde belli gerendi celeritas, æqualitas major administrandæ reipublicæ ventura est, ipse ego vobis magnopere suadeo, creetis dictatorem Minucium, et æquetis inter duos imperium quod ante semper unius fuit. Sin contra nihil æque luctuosum esse reipublicæ potest, quam si summum imperium duo cives infensis animis, diversa consilii ratione, obtineant, quid est tandem cur consuetudinem majorum abrogemus ? Ipsa dictatura quid, aliud quam adversus simultates publicas privatasque quæsitum præsidium est ? Majores nostri quid aliud dictatorem Lartium creando cautum voluerunt, quam ut, compositis omnibus ordinum inter se ac magistratuum discordiis, in externos hostes civium animi verterentur ? Pauci mortalium sunt quos imperii æmulatio non accendat, præsertim si summum id imperium ac sine lege, sine provocatione sit : quid futurum esse credimus, ubi Fabio æquaverimus Minucium, hostem hosti, temeritatem prudentiæ ?

Quanquam ea parum metuenda sunt : neque periculum est ne funestas reipublicæ inimicitias Fabius etiam cum Minucio gerat : eos mores eamque modestiam viri omnes cognovimus. Quid ergo vobis deformius futurum est, quam si talem virum, sic vobis patriæque deditum, eo quem ipsi mandastis honore per summam injuriam exueritis ? Hanc a vobis gratiam, tot Fabiæ gentis, tot ipsius Q. Fabii beneficia meruerunt, ut dictaturæ hunc honorem, et ipsi et majoribus sæpe, summa laude sua, summa utilitate vestra gestum, penes servatorem hujus imperii manere non patiamini ? Populus Atheniensis (a quo vereor ne, post acceptas leges, huc injustitia quoque transcenderit), propter insitam ipsi a natura summi cujusque viri invidiam, cives optimos suos multos morte vel exsilio mulctavit : quamobrem gentium omnium in se contemptum contraxit. Vos illi, quam majoribus vestris, similiores eritis, Quirites ? et in tantis necessitatibus patriæ, tempus in accusandis principibus consumetis, ut oppressi Fabii magis, quam superati etiam Annibalis laudem amplecti velle videamini ? Sed ego hæc omitto.

Non hic quid uni civium debeatur, inquis, sed quid in rempublicam sit, quærendum est ; salutem prius universis quam singulis honorem vindicandum : Romana, non Fabia gens in periculo est ; de horum omnium vita ac salute, non de illorum mortuorum gloria agitur. Hoc teneo, hic hæreo, Quirites ; his verbis convictos habeo tribunos. Utilitati se publicæ consulere ante omnia dicunt, nihil antiquius vestra salute habere. Quid tandem ? si tueri Fabius hæc mœnia contra Annibalem nequiverit, Minucius tuebitur ? si capi urbes, vastari agros Fabius

prohibere non potuerit, Minucius aut tribuni vobis amissa reddent ac restituent? Vocis et verborum quantum voletis ingerent, et criminum in imperatores vestros, et concionum aliarum super alias. Sed ex illis concionibus numquam vestrum quisquam domum tutior ab hoste redibit; nec loquendo Annibalem, sed vigilando et bene agendo, propellemus. Minucius, etsi fortem eum strenuumque novimus, tamen Flaminio Sempronioque quam Camillo similior, numquam alias minus quam in tali bello reipublicæ gerendæ admovendus est. Quilibet nautarum vectorumque tranquillo mari gubernare potest; urbi orta est tempestas, tunc viro et gubernatore opus est. Non tranquillo mari navigamus; sed jam aliquot procellis submersi pæne sumus: Ticinus, Trebia, Trasimenus, quid aliud sunt quam monumenta occisorum exercituum consulumque Romanorum? Ab illis cladibus respirare tandem aliquando duce Fabio cœpimus; agnovit Annibal virtutem illam populi Romani quam superioribus pugnis contemnere didicerat; jam urbium aliquot obsidione excussus, suorum interclusus auxiliis, impendente semper supra caput exercitu, quem neque in planum deducere, circumvenire equitatu Numidico, neque ludificari fuga potest, ipse nihil magis optat, quam ut aggredi cum victore exercitu nondum satis firmos militum Romanorum animos possit. Vos autem, Quirites, si minueritis Fabio, Minucio auxeritis imperium, si (quod facturum se Minucius denunciat, quod patronus Minucii, Varro, laudat atque miratur) extemplo cum Annibale pugnatum erit, audeo dicere nobiliorem alium Trasimeno locum nostris cladibus fore. At enim vicit Annibalem Minucius : præclaram sane victoriam, quæ relata de pabulatoribus est, et majore Minucii noxa quam Annibalis clade parta! Etiam si nobis magna inde utilitas fessis rebus accessisset, tamen puniendam potius more majorum quam amplificandam tali honore censerem temeritatem illius ducis, qui per disciplinæ militaris contemptum proferre signa e castris et educere in hostes exercitum contra dictatoris imperium ausus est. Nunc autem, si neque nobis meliore loco sitæ res neque Annibali pejore sunt, si neque castris expulsus Annibal, neque profectus est, si nulla erepta hostibus signa, nulli captivi fidem victoriæ fecerunt, quid est tandem cur, illius victoriæ lætitia insanientes, consuetudinem violemus majorum, corrumpamus exemplo posteros, postremo, quod majus est, per optimi civis injuriam necessitates ipsas patriæ deseramus?

Ego, Quirites, censeo Minucium contra Annibalem, non contra Fabium, a nobis magistrum equitum factum; tribunos in tutelam plebis, non in perniciem reipublicæ creatos. Ceterum, si quis de

Fabio referat, prorogandum ei potius quam transferendum alio, quo tam feliciter utitur, imperium. C. J. P.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1818.

XXVIII

VIBIUS VIRIUS, POST CANNENSEM PUGNAM, CAMPANOS HORTATUR UT DEFICIANT AD ANNIBALEM.

(216 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Quum duo magna imperia inter se colluctantur, ea est minorum civitatum conditio, ut societatem utriusque cupere aut timere cogantur.

Romani postulant ut suas res armis nostris protegamus, jam fractas, fatente ipso Varrone. Sustinebimus autem, Campani, quem non Hispania, Gallia, Italia sustinuere? Ignoscant nobis vinci metuentibus.

Potius Annibal mœnia nostra socius quam victor subeat, qui adeo viribus confidit suis, ut nullos ad petendam amicitiam nostram legatos miserit.

Nec vana nos fidei species a salute nostra avertat. Periculo nostro illos defendemus, qui, contra Samnites a nobis rogati, non prius opem annuerunt, quam Capua se in illorum ditionem dedidisset?

Recusanda Romanorum societas, etiam ad nos confugientium, qui, parta victoria, nos superbe rursum habituri sint.

Dii arrogantiæ pœnas exegerunt, qua se æternam fore Roma jactitabat. Quam autem satis dignam gratiam se illis referre posse existimabit Annibal quos sponte communem Italiæ causam pro sua deseruisse arbitrabitur? nobis certo Italiæ procurationem relinquet.

Ne illam ab isto respuamus oblatam: potior est sub externo domino libertas, quam sub Italo servitium.

DÉVELOPPEMENT.

Quum duo magna imperia inter se colluctantur, ea minorum civitatum, quæ flagrantem bello provinciam incolunt, acerba conditio est, ut, quanquam ipsis nulla est bellandi causa aut voluntas, tamen bello pro finitimis suis vel pro externis suscipere cogantur, et periculum sit ne vincant ii quos deseruerunt, atque pœnas exigat aut victor alienigena, quod illæ ipsius partes spreverint, aut victor finitimus, quod steterint pro hoste. Ita nobis, qui nulla bella movimus, nullos hostes superbia aut avaritia provocavimus, ne licet quidem pace frui, quod, quasi principes Italiæ, Romani illam certaminibus misceant, et pæne usque ad mœnia nostra externum Martem arcessiverint.

Arma capiamus aut pro illis aut contra eos, et in nos Romanos Annibalemve gravem, utrumque hostem, convertamus, necesse est. Nobis saltem liceat, quando bellis non nisi per vim ac neces-

sitatem immiscemur, hoc efficere, ut quam minimum detrimenti nobis ex alienis dissidiis redeat, atque aut Annibalem, aut Romanos fovere sola jubeat patriæ utilitas ac salus.

Romani postulant, ut prolapsas res suas armis nostris protegamus. At quæ spes, non dico emolumenti aut gloriæ, sed salutis, est, si causam hanc susceperimus? Res Romana prorsus corruit : quod Trebiæ et Trasimeni cladibus supererat, apud Cannas exhaustum est : legiones, arma, equi virique, pecunia, commeatus, aut in acie, aut binis postero die amissis castris, perierunt. Audiimus Varronem ipsum fatentem quam tristi loco res Romanorum sint (et pejore etiam loco sunt quam confessus est; si quidem nemo, dum opem efflagitat, ingenue quam res suæ jaceant ostendit, ne, nimium clades suas detegendo, partium suarum contemptum faciat, et desperatione sua ab ope ferenda deterreat). « Non juvetis nos tantum in hoc bello, dixit, sed bellum pro nobis suscipiatis necesse est. » Numerate autem quot sitis, Campani ; expendite vires vestras. Annibalem sustinebimus, quem non Hispania, Gallia, Itali sustinuere? Ego aut Pacuvius illi obsistemus, cui non obstitere Scipio, Sempronius, Æmilius? Nisi forte hoc victoriæ pignus sit, quod nos pace educati, procul a bellorum tumultu semper vixerimus, nullosque vicerit Annibal nisi militiæ exercitos et magis in castris quam in urbibus viventes. Credite mihi, Campani : cedamus illi, cui etiam Romani cesserunt. Si illi victi fuere, ignoscant nobis vinci metuentibus. Omnis Italia in terrore ac tumultu est. Socias Romanorum urbes prope in eorum conspectu Annibal expugnavit; terras quascumque adit, extemplo ditionis suæ facit. Jam pæne stat in cervicibus nostris : propius nobis quam Romanis Punicum fulmen est ; ante urbem conflagrabimus, et incensa Capua iter ad incendendam Romam erit.

Potius Annibal mœnia nostra socius quam victor subeat. Dum Romani auxilium nostrum quasi implorant, ne ille quidem legatos ad petendam amicitiam nostram misit, adeo solis viribus suis confidit! cui libenter societatem offeramus, quam non petit. Agitedum, urbem nostram victori illi Hispaniæ, Galliæ recludamus, cuique nihil jam in Italia adversatur, nisi una civitas, armis ac militibus orbata. Roma fessa victoriis cadit : dii ab urbe æterna recesserunt ; qui fortunam populi Romani transferunt, sequamur.

Nec vos vana fidei aut necessitudinis species a salute vestra avertat. Nulla nobis cum Romanis amicitia est, nisi quod nihil unquam cum iis inimice gessimus. Ceterum non juravimus nobis eosdem hostes amicosque ac illis fore, nec, si externas

gentes per invadendi orbis terrarum libidinem intra viscera Italiæ trahant, nos certa pernicie nostra urbem defensuros. Quid enim unquam beneficii ab iis accepimus? Quum nos quondam a Samnitibus urgeremur, auxilium a Romanis contra hostes nostros non prius impetravimus, quam Capuam, agros, delubra deum, postremo divina humanaque omnia in eorum ditionem dedidissemus. Roma nobis auxilium vendidit, non largita est. Quid ergo? nos exitium ultro adeamus pro istis, qui, quum ab iis opem nec gravem nec periculosam postularemus, ne gratuitam quidem dedere? Pro istis ad mortem ruamus, qui non succurrissent nobis, nisi urbis nostræ opes et quasi spolia, intra eorum manus collocata, dignos amicitia illorum nos fecissent, et paucos milites vendita Capua emissemus? At, Hercule! si opem nostram postulant, postulent, ut nos, dedititii: Romam intra manus nostras permittant: negent se Italiæ ultra imperaturos, et urbem dominationemque suam pro defensione nobiscum paciscantur.

Verum enim vero, si fortunæ ludibrio (quod ne suspicari quidem licet) Annibalem additi Romanis vinceremus, nihilo majore apud eos gratia semperque illis subditi atque obnoxii essemus: arma nostra firmiorem dominorum nostrorum tyrannidem fecissent; superba gens oblivione aut contemptu nostri ulcisceretur quod nobis salutem suam deberet, et in Italia ignoti et servientes jaceremus, dum regnarent qui per nos essent incolumes. Cur igitur Romanos tueamur, augeamus victorias eorum, maximo periculo nostro, nullo emolumento nec gloria? Quid nostra interest dominos Italiæ in imperio suo stabilire, et producere servitium generis humani? Quin, omissa alienæ gloriæ cura, ad nostram vires et laborem convertamus? Ante quam Romanis rebus, suis consulat Capua: arma nostra gloriæ urbis hujus, potius quam Romanæ, debentur, et priusquam dominationem aliorum tueamur, videamus an imperium quoque nostrum condere atque auspicari non liceat.

Et, Hercule! tempus venit non modo usurpandæ libertatis, sed etiam imperium occupandi. Semper ad hanc diem rei Romanæ magnitudinem et continuas ab urbe condita victorias mirati, Romam orbi terrarum vincendo vere fatalem credidimus, et quod ad terrendas gentes vulgabat, se nempe æternam fore, nos quodam obsequio ac veneratione ejus obligavit. Nunc autem ejus superbiam fortuna depressit, et dii hujus arrogantiæ pœnas exegerunt, qua Roma æternam ipsorum opem sibi vindicabat. Jacet illa civitas, nuper Italiæ domina: magnitudini ejus succedere nobis in manu est. Scilicet fœdus, quibus placebit nobis

conditionibus, cum Annibale sanciemus : quippe qui, licet victor, non nulla in tot victoriis vulnera acceperit, ideoque fortibus ac strenuis amicis indigeat, qui ut nemini unquam satis multi contingunt, ita præsertim in hostili terra versanti. Quod si nunc fœdus cum illo composuerimus, nos amicitiam ejus non per necessitatem expetisse putabit, sed quod Romanæ anteposuerimus. Et quam satis dignam gratiam se referre illis unquam posse existimabit, quos sponte communem Italiæ causam pro societate sua deseruisse arbitrabitur? Confecto bello, medius fidius! Italiam relinquet, ubi jam nihil in Italia vincendum erit: magis victori in patria, unde tamdiu divulsus fuit, quam in aliena terra, quiscere placebit ; Carthaginemque suam reviset, ex suorum lætitia gloriaque sua præmium laborum accepturus. Nobis autem, in officiorum mercedem, Italiæ procurationem relinquet, ita ut, nomine Carthaginis, Capua reipsa regionis hujus domina futura sit, et illa nuper regina Italiæ Roma, quæ vix nobis rogantibus venale præsidium concedere dignata est, jura legesque a nobis accipiat.

Quare agite, Campani : tempore utamini, qui patriam diligitis : ne exspectetis dum expugnata urbs nostra, quidquid victori collibuerit, patiatur ; fana, domus, exspolientur ; cædes, incendia fiant ; omnia armis, cadaveribus, cruore atque luctu Pœnus compleat ; illasque graves nimiæ confidentiæ nostræ et insanæ contra fata deorum contumaciæ pœnas exigat. Si quis obsidentem mœnia nostra Annibalem pati in animo habeat, meminerit Sagunti ; flammam et cineres ejus contempletur, et suæ eum patriæ misereat. Quæ si effugere placet, Annibalis amicitiam quam primum arripiamus. Ne autem vos pudeat cum alienigena fœdus facere, potius quam cum finitimis, ita ut in Italia imperium non maneat. Novimus quidem Romanos magis quam Annibalem : sed quis inde ad amicitiam nostram titulus est, si eos tyrannos noverimus ? Italia quidem nostra oriundi sunt : sed quid inde meruerunt, si Italiam mancipent ? Potius libertatem sub externo domino, quam servitium sub Italo, amplectamur. Liberare nos a Romanis jamdiu magis volumus quam audemus : sine nostro labore ac periculo qui nos in libertatem vindicarent, cum magnis exercitibus mare trajecerunt ; mox, nisi ipsi commoda nostra morati fuerimus, non parebimus Romanis, et nobis parebit Italia.

Quare ita censeo legatos ad Annibalem mittendos, qui pacem ea conditione componant, ut Capuæ sint suæ leges, sui magistratus. Cetera, quæ non postulaverimus, a memori Annibalis animo exspectemus.

L. Q.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1819.

XXIX

DECIUS MAGIUS AD CAMPANOS, NE A ROMANIS AD ANNIBALEM DEFICIANT.

(216 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Prima argumenta ducet a fide et religione. Revocabit Campanis in memoriam quomodo se quondam suaque omnia Romanis dediderint, ut adversus Samnites auxilium impetrarent. Interrogabit an hæc sit illa fides, quam se præstituros juraverant; quæ quando tandem præstabitur, nisi quum Romani adversam fortunam experti sunt?

Dicet Campanos, recipiendo Annibalis præsidium, non aliud quam Pœnis victoriam incruentam dare, hostemque intra sua mœnia recipere, nedum ipsi se, ut dictitant, vindicent in libertatem. Hic terrorem suis injiciet Punicæ superbiæ, avaritiæ, crudelitatis.

Quorumdam opinionem acriter confutabit, qui sperant Annibalem, quum ex Italia victor excedet, Campanis imperium relicturum, quasi tot labores totque pericula aliorum, non sua causa, Pœni adiissent.

Denique Carthaginiensium vires elevabit, ostendet que Romam ex illa calamitate emersuram : non ad triginta hominum millia superesse Annibali; non illi supplementa, non pecuniam, non commeatus suppetere tam procul a patria bellum gerenti; suis ipsum rebus diffidere Annibalem, qui non recta Romam ex Cannis contenderit, sed incertus dubitansque auxilia circumspiciat.

Fortunam utriusque populi comparabit, affirmabitque victoriam demum Romanorum fore, ut fuit in omnibus bellis : quid tum facturos esse suos cives, quum a Romanis, justa ira accensis, prementur?

DÉVELOPPEMENT.

Quum jam in eo esset Capua, ut Pœnorum præsidium intra muros acciperet, subita mentes insanæ civitatis invasit lætitia : clamare omnes « libertatis demum et gloriæ diem adesse, qua jugum a cervicibus suis excussum in ceteras Italiæ gentes transmitterent. » Et simul exornare urbem, parare tecta et hospitium, et toto impetu in servitium ruere. Inter hæc Decius Magius, vere Romanus in Capua vir, summa virtute ac prudentia, civiumque amantior quam qui grata pro veris loqueretur, gestientem plebem et stulte lascivientem tali oratione increpuit :

« Quæ dementia est, Campani ? quæ insolita ad nefas audacia ? A Romanis ad Annibalem deficere, prisca fœdera novis abrumpere statuistis ; mittuntur ad Pœnos legati vestri, qui impiam cum iis societatem omni religione et diis quasi testibus consecrent. Dii vero quales illi sunt ? Ii scilicet per quos quondam eadem religione, eodem sacramento æternam in Romanos fidem juravistis ; iis quos æqui assertores, perjurii vindices invocastis ;

plebem aut in vincula actam, pro municipali illa dignitate quidquid in clade fœdissimum est, pro illis vitæ deliciis aut moriendi aut serviendi necessitatem, nec ipsa forsan mœnia urbis relicta, et Capuæ sortem priscæ Albæ calamitati adæquatam. Talia, dii immortales, avertite a capitibus nostris! pietatem animis et prudentiam infundite; civibusque meis aut innocentiam date aut maturam et sine noxa pœnitentiam! Ego vero, nisi liber in libera patria vivere potuero, moriar saltem antequam hanc mancipatam viderim. » S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

XXX

FABIUS AD POPULUM ROMANUM POST CANNENSEM CLADEM.

(216 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Ordietur objurgando cives ob nimium de clade accepta dolorem nimiamque desperationem : non lugendo mala reparantur.

Suadebit igitur ut non animos despondeant, quia non est omnino desperata respublica : unus superest consul, et satis magna pars exercitus ; hostis non continuo ad mœnia accessit, sive propriis damnis debilitatus, sive parum peritus belli.

Affert majorum exempla, sive Porsennæ, sive Gallorum, sive Pyrrhi temporibus. Discant ex pristinis cladibus spem omnem non abjiciendam, cum illa temeritate ducum, non ignavia militum evenerit ; testabitur tot fortissimorum virorum millia qui mori maluerint quam hosti Romam tradere.

Hortabitur ut quisque bonus civis obeat, ut peritos duces eligant. Paucis referet Saguntinorum constantiam qui flammis se potius absumpserunt, quam præda Carthaginiensium fuere.

DÉVELOPPEMENT.

Gravis illa, fateor, quam accepimus, clades, Romani; sed nimius ille vestrorum animorum dolor, nimia illa totius populi desperatio; quæ, ut viro, cive, Romano indigna, ita reipublicæ in præsentibus malis periculosa, et, quo graviora sunt mala, eo periculosior. Quid? cum reparanda sit ista clades, quam lugetis; cum relevanda sit respublica, quam afflictam deploratis; cum ocius a vestro capite periculum avertendum sit, quod imminens horretis: en, Quirites, inermi dolore et ignava desperatione torpetis! cum arma arripere, duces eligere, munitionem, pecuniam parare opus sit, in foro et circa deorum templa erratis, gemen-

tes et precibus cœlum fatigantes! Num lugendo mala reparantur? Num deorum auxilium lamentis muliebribus orando res attritæ relevantur? Num ad portas templorum per socordiam et torporem suppliciter sedendo imminentia pericula a civitate avertuntur? Imo vero, istæ preces deorum iram, non misericordiam, movent. Virtute, non fletibus, animi constantia, non ignavis precibus, deorum auxilium paratur; de vobis vestraque virtute non desperandum est, ut deorum auxilium sperare possitis; bene consulendum, bene agendum est, ut deos adjutores habeatis: proinde, ut timidis infensos, sic fortibus illos et strenuis viris credite propitios.

Erigite igitur animos, Quirites, et, excusso illo metus et desperationis torpore, fortiter capessite rempublicam, et salva est respublica. Quid enim? Creditisne omnino desperatas esse res nostras? Num e Cannensi naufragio nihil evasit? Num opes nullæ, auxilium nullum vobis superest? Superest unus ex consulibus, qui profecto de republica non desperavit; superest exercitus satis magna pars, quæ victoris e manibus effugit et Pœni crudelitatem elusit : firmum illi reipublicæ munimentum milites, et magis clade sua irati quam afflicti; superest denique urbs illa æterna, et templum illud Jovis Statoris, qui Romæ semper invigilat bonus pater: et de vestra salute desperatis! Sed videte, quæso, quid de vobis rerumque vestrarum statu sentiat ipse Annibal. Quid agit victor ille tam metuendus, tam belli peritus? Cannensibus campis et circa duorum exercituum reliquias moratur, nec ad mœnia Urbis accedit, nec obsidionem nobis minatur, nec flammam in Capitolium affert. Quid igitur? Aut ille parum belli peritus, Quirites, aut ipsa victoria debilitatus est, et, contra, rem Romanam ipsis cladibus non omnino afflictam esse sentit : dum vos de salute vestra desperatis, o cives, de vestra ruina desperat Annibal.

Sed quæso, tu qui, illa hesterna clade territus, de republica actum esse putas, num igitur pristinarum cladium oblitus es, quæ hanc urbem non semel aut bis, sed sæpius, non in modicum, sed in ultimum periculum adduxerunt? Nam, ut e multis unum aut duo exempla excerpam, reputa, quæso, a Porsenna obsessam Urbem, cum ab unius hominis virtute totius reipublicæ salus pependit; reminiscere a Gallis captam incensamque et funditus eversam Romam, cum, ni anser fatalem clangorem emisisset, spes extrema reipublicæ Romæque reliquiæ, Capitolium in manus hostium cecidisset; recognosce denique tua memoria Pyrrhi illa tempora et pugnas illas memorabiles quibus adversus vim inauditam elephantum dimicandum fuit, et Allia infaustiorem

Heracleam. Quibus certe cladibus in majus periculum, quam hesterna illa clade, res Romana venit; stetit tamen invicta, imo pulchrior e ruinis resurrexit, nostrorum majorum virtute et deorum benignitate, qui tantis exemplis bene monstrarunt sibi hujus urbis salutem et vindictam curæ esse; quid? fato quodam nostræ civitatis, cladibus ipsis Romana res crevisse videtur. Discite igitur, o cives, ab illis exemplis, discite spem omnem numquam vobis, vel in ultimo periculo, adjiciendam esse, et præsertim in re præsenti, cum non ignavia militum, ut ad Alliam aut Heracleam, sed infelicitate ducum, victi fueritis. Mori maluerunt fortissimi milites quam hosti Romam tradere, nec virtus hosti, sed fortunæ impar fuit. Nos autem, o cives, ne terreat adversa fortuna, qua illi oppressi sunt, sed potius eorum exemplum incitet : horum, Quirites, virtutem sequamini, et pro certo habetote serius ocius constanti virtute vinci fortunam.

Agitedum, cives, bonamque spem præsumite, omnes sine mora, iterum dico, fortiter capessite rempublicam. Et primum bonus quisque civis munus obeat ut peritos duces eligat, qui in his temporum angustiis rempublicam feliciter gerant; deinde illis ducibus exercitum date, date pecuniam ; quisque vestrum arma pro patria, aris atque focis arripiat, quisque ad ærarium aurum conferat: denique saluti publicæ omnes incumbite, et omnem patriæ operam impendite: quæ si feceritis, prosperum belli sperate eventum. Credo equidem, o cives, vos pro patria ad omnia facienda jam paratos esse, nec jam egere stimulis, at hortationibus meis : vos enim satis res ipsæ hortantur ; sed me juvat recentissimum usurpare exemplum virtutis, qualem vos nunc habere decet et necesse est, magis quidem quam secunda fortuna. Tribus abhinc annis, hujus belli initio, cum sceleratus iste Annibal, fœderis violator, Saguntum arcta obsidione premeret, nec jam urbi oppugnatæ salutis ulla via esset, Saguntini, ne præda Carthaginiensium fierent, omni suppellectili, divitiis omnibus, auroque et argento, in cumulum immanem congestis, suppositisque ignibus, in rogo se suasque conjuges et liberos collocarunt, et omnes ad unum cremati sunt : stupuit Pœnus, et Romæ cives omnes ingemuere. Hæc passi sunt illi fortissimi viri, ut nobis se fideles socios ad ultimum præberent : non a vobis tantam virtutem hæc tempora poscunt : nec, si poscerent, Romani Saguntinis impares sunt.

E. R.

Lycée Louis-le-Grand, 1851.

XXXI

LEGATI AD MARCELLUM IMPERATOREM ORATIO, NE, CAPTIS SYRACUSIS, STATUÆ ET MONUMENTA ROMAM TRANSFERANTUR.

(212 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Dicet orator se non ignorare belli jura : sed videant victores, ne, dum jura belli usurpant, temere reipublicæ noceant ; spolia quidem esse hostium, quæ Marcellus adsportari Romam jubeat ; sed eum in Romanos inexpiabilia odia accensurum. Sic agere cum captis urbibus, quid est aliud quam insultare victis, illorum dolorem pudoremque in æternum proferre, et quotidiano adspectu ultionis cupiditatem irritare?

Præterea quid adferent hæc Romanis ? Nimirum non his opibus terrarum orbem subegerunt. Hæc demum sunt Romæ vera decora et ornamenta, mores, virtus, gloria.

Hoc edito exemplo, non jam pro laude, sed pro divitiis pugnabunt Romani : vincent ad explendam avaritiam : hinc direptio in socios æque ac in hostes, templorum violatio, prætorum licentia.

Virtus autem Romana, quod capitalius est, paulatim elanguescet receptis in urbem Græcorum artibus ; luxu et opulentia deteritur virorum robur : fient Romani victis similes, et ipsi mox vincentur.

Orationem concludet Marcellum hortando, ut infausta hæc spolia Syracusanis relinquat, victæ urbis solatia, monumenta clementiæ Romanæ.

DÉVELOPPEMENT.

Sextus decimus mensis est, M. Claudi, ex quo victorem te hujus urbis primum in Epipolis salutavimus ; et ex illa quasi victoriæ specula magnitudinem triumphi prospicientes, lætati sumus omnes, quicumque tecum laborem hunc obsidii tuleramus, quod tantæ tibi gloriæ nostri labores fuissent. Quo tunc animo tibi victoriam gratulatus sum, imperator, eodem hodie iterum, quum laturus mercedem victoriæ es, oro atque obtestor, ne majestatem triumphi splendoremque tuæ et laudis minuas, prope inficias, novitate hujus consilii. Novi equidem belli jura, et memini quid ausi intra hoc quadriennium Syracusani sint, ne clementiam victorum mererentur ; interfectum Thasonem, quod amicus populi Romani erat ; factum cum Annibale fœdus, et exceptos in hæc mœnia per infandam proditionem Carthaginienses ; repulsos cum summa ignominia legatos populi Romani, et superatum denique insolentia Syracusana, quidquid a deficientibus sociis aut violatis ab Annibale fœderibus patratum est. Fuerint illa non Hippocratis potius et Epicydis, quam Syracusanorum scelera : plus intra quadriennium Hieronymus et Carthaginienses

nocuerint, quam profuit per quinquaginta annos amicissimus populi Romani Syracusanus rex Hieron : tamen id magis quærendum est quod te dignum sit, quam quod in illos jure fieri queat, et famæ potius quam iræ consulendum. Illis merito accidet quidquid evenerit ; sed tu, M. Claudi, cogita quantum victoria tibi munus imposuerit. Non vicisse satis est, et vindicasse direptione privatarum ædium fidem fœderis violatam et majestatem populi Romani ? Placet a privatis ædibus in publicum iram grassari, et contingere ipsa deorum fana? Id dignitas nostri nominis postulat, ut pulcherrimam atque opulentissimam Græcorum urbem, ut laborem tot sæculorum prope unius diei noxa consumat? Verum enim vero, testor illum, quo victor in hanc urbem ingressus es, mœrorem, testor eas lacrimas, quibus major apud posteros atque clarior futurus es, quam ipsa laude confecti tam feliciter belli, maximam esse omnium, quas victoria ostendit, virtutum clementiam, eumque sibi ducem populum Romanum elegisse, qui dignitatem Romanam augere potius ignoscendo, quam deformare sæviendo, vellet.

Sed gloria parum sit, quanquam ea est populi Romani virtus, ut potius quod honestum, quam quod utile sit, respiciat: consulamus utilitati saltem, neque omittamus datam amplificandi imperii occasionem. Gessisti bellum pro magnitudine imperii, Marcelle, gessisti pro utilitate publica : erit ea demum publica utilitas, ea merces fusi sanguinis et laborum tuorum, si gessisse nos bellum pro libertate sua rati, pretium tanti beneficii nobis divitias, auxilia belli, pacis ornamenta rependant, si hoc caput Siciliæ provinciam omnem sub ditione nostra retineat, ut, si nos in Italiam gravior hostis revocarit, fidem Syracusæ nobis non præstent solum, sed etiam ab aliis gentibus exigant. Relinquamus igitur in urbe præsidium, et Syracusano nulli dominatum in insula permittamus; auferamus quidquid reparare vires et extollere superbiam victorum possit, aurum, argentum omne, arma, naves, quidquid aut civilis aut externi roboris est: sed relinquamus ista quæ solari cladem sine metu nostro possunt, quæ majorem nobis etiam securitatem facient, quasi oppresso exstinctoque intra splendorem urbis servitutis sensu; relinquamus Achradinæ et Neapolis ornamenta, ne occupatam Romano præsidio Nasum meminerint; relinquamus statuas, inter quas nostri milites minus conspicui circumeant. Servitutem facilius homines quam contemptum tolerant; si decora sua victi retinuerint et inviolata majorum monumenta videant, amplectentur imaginem majestatis pristinæ, et se alicujus adhuc momenti esse rati, victoriam nostram æquiore animo ferent. At ubi laudem sui nominis et memo-

riam hanc majorum factam victoriæ prædam intellexerint, vide ne hostes populo Romano feceris potius quam deviceris, et unde statuas abstuleris, ira huc atque odium subeat. Non semper aderit cum exercitu Marcellus, qui præmium suæ virtutis populo Romano asserat: Romam hinc reverteris; provinciam trades M. Cornelio prætori, quem, etsi fortem strenuumque novimus, tamen numquam tantæ res expertæ sunt. Vide utrum pacatam ipsi, an infestam odio tradere velis, ne vicisse uno prælio, non confecisse bellum videaris; vide an hereditatem hanc victoriæ tuæ objecturus iterum in discrimen belli sis, cujus qualiscumque futurus eventus est, tamen melius Romano sanguini parceretur. Postremo soli Siciliam Syracusani incolunt? soli gentium omnium novere populum Romanum? soli defixos in te oculos habent? Non cohibebitur intra unius muri complexum illa, quam movebit spoliatio urbis unius, ira; sed grassabitur per ceteras gentes et defectioni sociorum accedet. Meministi quantum indignationis per omnem Siciliam ante biennium moverit illa Ennæa strages, quum salutem militum et imperium populi Romani Pinarius violatione sacræ Cereri urbis asseruit, quanquam excusabat facinus necessitas, neque ultra cædem hominum violationemque loci sævitum est. Hic autem quieturos animos credis, ubi captas et catenatas traduci per ora sua deorum imagines, et triumphum agi de diis ipsis videbunt? Nonne quærent, ubi illa sit pietas populi Romani et inclyta deorum reverentia? Cur exprobretur Carthaginiensibus potius quam nobis contemptus numinum? Non auferre sacra Carthaginienses, non violare deorum aras et imagines: traduci Romam spolia de diis capta, et ornari latrociniis cellam Jovis Optimi Maximi, qui se totum orbem sub tutela sua compositurum pollicitus sit. Non egemus, mehercule! hostium ira, non defectione sociorum; satis cladium nobis Annibal per octo annos intulit, satis præsidii eripuit, quanquam clementius semper cum sociis quam cum civibus agebatur. Ne moliamur nunc ipsi nos cum Carthaginiensibus, mutata in superbiam clementia, ruinam imperio Romano: nec accendamus iterum in Sicilia facem hanc belli, quam tanta laude nuper exstinxisti.

Scio equidem fractum felicitate tua hostem belli minas intra Apuliam contraxisse, et ego Nolæ interfui, et vinci Annibalem posse tuo ductu non semel ostendimus; sed hæret adhuc visceribus Italiæ pestis, et occisi in Hispania duo Scipiones viam Asdrubali fecerunt. Forsan majores addet venienti copias spoliatæ hujus urbis invidia, quam fratri metus et victoriæ favor dederunt; hujusque triumphi pompa concitabit in exitium po-

puli Romani gentes, a quibus mansuetudo nostra dimoverat Annibalem.

Quod tantum igitur opulentiæ ac splendoris momentum est, ut marmora, statuas, toreumata, gentium odio emamus? Scilicet his artibus majores nostri a parvis initiis rempublicam in tantas opes perduxere? his vicere Porsennam, Gallos, Pyrrhum? his ornavere renatam e cineribus suis Urbem? Abstinuere, devicto Pyrrho, Tarentinis deliciis; sed læti in triumphalibus pompis pecora Volscorum, carpenta Gallorum, fracta Samnitum arma videbant. His opibus auxere rempublicam; his spoliis patriam Cincinnatus decoravit. Pudet paupertatis Romuli, aut augere majestatem Urbis splendore artium volumus? Verum, mehercule! quum Pyrrho Cineas Romam templum sibi visum esse, senatum concilium regum retulit, non fulgentem marmore Curiam, non decoratas statuis vias miratus est, sed virtutem illam prudentiamque paupertate subnixas, quum Fabricius decem pondo argenti circa Rufinum, consularem virum, quasi luxuriam damnaret. Quid tandem? ne antiqua repetam, nec in magno imperio proponam reipublicæ nascentis exemplum, fulgebat tabulis nuper marmoreisque signis Capitolium, quum incubantem Nolæ Annibalem ab obsidione sociæ civitatis excussisti? Fulgebat positis de Antio Veientibusque exuviis, fulgebat constitutis Feretrio Jovi a Romulo patre, a Cornelio Cosso, a te ipso, M. Claudi, spoliis. Fuit ille tandem utilis reipublicæ triumphus, quum, sublato rege infestissimæ gentis, monumentum victoriæ simul incitamentumque virtutis publicæ, tropæum media urbe triumphalis pompa vexit.

Quas autem virtutes hodie novitatis hujus æmulatio accendet? Paupertate majores nostri et modestia in devictos hostes valuerunt: pariet vincendi modestiam superbia illius triumphi? vitæ simplicis amorem divitiæ? Exacuent fortitudinem quidem, sed avidam prædæ et pronam in latrocinia. Ingemuisti nuper illis militum vocibus, quum deprædandam sibi urbem tradi tanto ardore flagitarent : sed hic longa obsidionis mora animos accenderat, et iræ potius quam aviditatis eæ voces erant. Hoc edito semel exemplo, non tædebit milites nostros obsidionis ullius moræ, nisi quod divitias belli præmium exspectant. Poscentur in prædam bella, quodque abominati olim in Veiana obsidione milites nostri sunt, paciscentur nunc auro vitam, nec injurias civium ulciscentur aliter, nisi pretium ultionis ferant. Apud majores nostros capti Corioli nomen Coriolani remuneraverunt : nostra memoria. Duillius mersæ Carthaginiensium classis primæque navalis victoriæ non aliam mercedem retulit, nisi quod fu-

nalia quotidie e cœna redeunti prælucerent : contemnetur deinceps honor ille triumphi, nisi aurum argentumque coacervatim trahat, quodque pro laude nos toleravimus, posteri totum id ad divitias transferent. Deficiente nuper ærario, pecunias privati in publicum detulimus, instructos nostris sumptibus milites, classem, remiges contra Carthaginienses misimus : at illi congerent ex bello divitias, nedum suas in bellum conferant ; et, si hostes defuerint, sævietur in socios, habebuntur etiam pro hostibus cives ; postremo transcendet a civibus ad deos avaritia, et quod hic jure forsan fieri potuit, illi per fas atque nefas audebunt. Obsecro te, M. Claudi, vide ne ornamenta ista, quibus insignire ædem Virtutis Honorisque paras honorem omnino virtutemque Romanam corrumpant. Vide ne tu iter in provincias avaritiæ feceris, neu profecta rabies ab hoc ipso, quod ornaturus es, templo, primo hanc pacatam tua victoria Siciliam corripiat, inde totum orbem amplectatur. Forsan sævientibus ultra modum prætoribus nostris, accusatos ab externis gentibus cives olim Romanos et audire et damnare cogemur : tu, M. Claudi, adduxeris in curiam Romanam querelas exterarum gentium.

Forsan et ipsi tibi parantur inimicitiæ, et in tua vestigia trahis accusationes. Superabit tua virtus hæc omnia ; sed et tuæ laudi et majestati publicæ consulendum est. Subactam provinciam per totum hunc annum ita pace composuisti, ita divisisti jura gentibus et sociorum res ordinasti, ut primus ostenderis Græcos non justitia minus et pacis artibus a Romanis, quam virtute et belli peritia , superari. Deformatam accusatione hanc laudem, et, quanquam calumnia, tamen violatam videbimus ? Videbimus quod gravius est, dicentem in senatu causam, accusantibus Græcis, consulem, et dictam de reo consule sententiam ?

Quid tandem ? objecta a Syracusanis crimina dilues : sed nihil erit, quod tibi objicere cives possimus ? deformatam majestatem imperii sine ulla utilitate nostra ; contra, congestas in nos hostium iras, et datam avaritiæ viam ; postremo, adductum in hæc mœnia luxum, quæ pestis omnia magna imperia evertit. Jam nimis multos audimus ornamenta Græcarum urbium, Campanas Tarentinasque delicias laudantes ; et a gladiatoribus ad tragœdias transivimus : vide ne pompam triumphi tui sequatur artium Romanarum contemptus, et, translatis ab agrorum cultu exercitationibusque belli ad statuas et spectacula studiis, magis illæ, quas hinc abstuleris, divitiæ nos ceperint, quam nos illas. Infesta, mihi crede, signa Romæ a Syracusis inferes. Ulciscentur victum orbem sua spolia, et collocabitur nostra in Capitolio pernicies. Nisi forte propitios fore populo Romano credis, quibus incassum defenden-

tibus captæ Syracusæ sunt, deos. Relinquamus infesta hostibus numina, et antefixa fictilia deorum Romanorum, quibus urbem custodientibus subacta Italia Siciliaque et contritus jam iterum Annibal est, manere in suis sedibus patiamur. Satis scio non defuturam aliquando Urbi luxuriam, et hanc datam esse fato quodam populis omnibus sortem, ut paupertate divitiæ, divitiis brevis fulgor, mox inertia paupertas iterum comparentur : et nos, postquam et Sabinis Albanisque rixis in orbis imperii discrimen crevimus, retro ad humilitatem pristinam labemur, et infra paupertatem Romuli jacebimus. Cur vero labem hanc reipublicæ vel una dies ante dictum tempus inferat ? Quod etsi jam adesset, tamen auctorem te hujus cladis videri ego indigne paterer.

Non ignoro quo favore populi excipienda illa sit ipsius pompæ novitas ; sed inter illos plebis inconsultæ clamores, inter triumphales militum cantus, forsan ad tuas aures pervenient prudentium questus et timores de futuro : vox patriæ perveniet, corruptos præsentis ævi mores et paratam venturo cladem lugentis. At si, quod honestum, quod utile futurum est, reliqueris in hac urbe statuas et insignia, quæ transferre in patriam sine summa pernicie civium nequis, non quidem plausus ille plebis aderit et admiratio novæ rei ; aderit, quod multo majus est, animi tui conscientia, et æterna posthabitæ utilitati civium privatæ laudis honor atque gloria.

C. J. P.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1818.

XXXII

SCIPIONIS AD POPULUM ROMANUM ORATIO.

(211 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Incipiet gratias agendo Romanis, quod Hispanici belli, suis et reipublicæ adeo funesti, curam ad se detulerint.

Sed dum majores ipse spiritus inde concipit, refrigescere videntur studia populi, de novi ducis ætate solliciti.

Ne Romanos prioris sui judicii pœniteat. Nemo ausus erat prodire, qui tantum bellum gerendum susciperet : solus ipse grave et periculosum munus sibi deposcere non dubitavit.

Ceterum æquum fuit Scipionem eligi, qui Scipiones ulcisceretur et reipublicæ damna resarciret.

Addit maturitatem juventuti magnus dolor : et ipse in patris avunculique calamitate habebit, quo ad caute et prudenter agendum impellatur.

Finiet hortando vivide Romanos ut de futuro bello spem bonam habeant.

DÉVELOPPEMENT.

Quod toties ego precatus a diis sum, ut dignum me populus Romanus haberet, cui discrimina reipublicæ crederentur, hoc tandem majore beneficio vestro, quam merito meo, contigit, Quirites. Quo dum præbere me digniorem cogito, et crescunt ex plausu vestro animi, lætum hunc clamorem excipiunt silentium ac timor, et corrumpit benignitatem vestram labefacta de novo duce fiducia. Equidem in tanto honore meo queri de metu vestro forte minus deceat ; sed neque timorem de me vobis, quanquam securus ego proficiscor, etiam vanum, superesse patiar, neque laudem illam amplector quam inviti vos concederetis.

Ego, etsi sederet mecum candidatus clarioris etiam nominis imperator, tamen ægre paterer designari alium quemquam ultorem mei sanguinis, et quod idem mihi est cum ceteris omnibus in eadem civitate jus, id mihi ante alios omnes nomen illud Scipionum vindicaret. Verum contemnite mea auspicia, non dico si melior aliquis et peritior exstitit in difficilem militiam, sed si quisquam alius, melior pejorve, longioris aut recentioris etiam stipendii, se ostendit illius belli ducem, si quisquam alius, præter me, profiteri nomen ausus est. Ergo, ubi spes omnis Hispanici belli (absit verbo invidia : sed quod verum est, libere profiteor) in unius mei capite versatur, obstabit ætas quin publicam domesticamque cladem ulciscar, et mavultis nullam esse quam dubiam victoriam ? Quid tanti est igitur, quod dubium belli exitum faciat ? Juvenis ego sum, sed non qui trementem capite galeam male sustineam. Erit eo magis pugnandi robur, eo acriores militibus animos ardor iste juvenilis ingeret. Imparem ducendis exercitibus juventam creditis ? Omitto veterum exempla ; omitto Alexandrum regem, domitorem illum totius Asiæ. Quid ? iste Annibal, qui castra Anienem inter et mœnia Romana posuit, quo tandem ætatis anno Punica arma contra populum Romanum expertus est ? Potuerit scilicet Annibal intra decimun octavum annum in locum occisi patris succedere, nec multo post urbem Hispaniæ amplissimam opulentissimamque incendere atque evertere, vincere Gallorum aciem, superare objectum Alpium, Trebiam, Trasimenum, Cannas nobilitare centum millium Romanorum cæde, et ostendere prope in portis nostris victorem exercitum ; ego, post decima jam stipendia, iis hostibus impar ero, quos jam victæ legiones nostræ

vicerunt ? Nisi forte plures inter aut majores, quam ego, pugnas Annibal adoleverit, peritioresve fiant secundis, quam adversis rebus, imperatores. Deest mihi quidem ætatis peritia; sed non illa peritia deest, Quirites, quæ ex rerum usu malaque fortuna oritur. Omnibus aut ipse cladibus nostris adfui, aut, quibus abfui, eas maxime omnium sensi. Memini Ticinum amnem, sauciumque patrem, inter hostiles catervas dejectum; memini trepidationem illam Cannarum, unde ego (quoniam loqui de me cogit necessitas) decem millia hominum servavi, unde retraxi defectionem tot juvenum, junior tamen ipse quam ii omnes quos patriæ sibique reddidi; postremo, memini cumulatum in Hispania aliud super aliud funus familiæ nostræ; quæ quo tristior recordatio est, eo mihi certius erit atque præsentius, ne quid temere incipiam, monumentum. Exemplo mihi et vita et mors ipsa patris patruique erunt, nec, quanquam luctuose mihi, sine ulla utilitate vestra perierint.

Ne vos igitur clades ista terreat, Quirites : est illa hujus imperii fortuna, ut semper victi vicerimus; sic Annibal qui castra posuit intra tertium ab his mœnibus lapidem, nunc in extremum angulum agri Bruttii compulsus, terræ hujus, quam veluti datam prædam arripuit, vix unum aut alterum oppidum retinet. Vos nolite pati virtutem hanc vestram, integram et immobilem per tot annos, nunc sub ipso laborum fine labi et subsidere; quique interfectos quatuor consulares exercitus factum in Vergello pontem de cadaveribus Romanis et taxatam mensura dignitatem equestrem, qui denique incubantem ante mœnia vestra victorem Annibalem interriti sustinuistis, nunc minus animi vobis esse ad ferendam cladem unam, virtute militum Romanarum et ductu Lucii Marcii prope jam resarcitam.

Veremini ne malo omine meo dimicem in regione illa ubi exstinctæ domus meæ monumenta sunt : at, Hercule ! quanto majorem et mihi et militibus vestris animum fore creditis, ubi res futura est mihi inter parentum, illis inter ducum sepulcra ? Pugnabit mecum clades ipsa meæ domus, et, si nihil aliud, certe umbra Scipionum aderit, aderit nomen illud, amor militum Romanorum Celtiberarumque gentium, maximus Carthaginiensium terror. Discet ferus ille Asdrubal, educatus, ut pater Amilcar jactitabat, in perniciem populi Romani, educari in Carthaginiensium quoque perniciem Scipiones; vincentur hostes vestri in iisdem illis vestigiis, ubi nuper Romanas acies vicerunt. Testis atque pignus victoriæ juncta Carthaginiensibus nuper cum Hispanis quibusdam societas, qua circumvenere se ipsi ac veluti irretiere. Nam socios in Hispania nullos Carthaginienses

invenerunt præter transfugas proditoresque, levissima fidei mutandæ ingenia, quos ut metus aut venalis amicitia detraxit a nobis, ita detrahent a Carthaginiensibus minæ et paulo majus pretium. Inveniemus nos veteres amicos populi Romani, quos non metus aut avaritia, infirma vincula caritatis, sed nostra nobis beneficia devinciunt: inveniemus Sagunti ruinas, æternum illud monumentum fidei Punicæ; agnoscent Hispani velut exortos ruderibus sociæ civitatis ultores; renascentur ex illis cineribus ignes quibus Saguntini perierunt, et eversura novam primo Carthaginem, arcem hanc Hispanici belli incendia, ut inde transferri in veterem illam Carthaginem, castellum omnium scelerum, possint, et videant intra sua mœnia hostes terrorem illum belli, qui in portis urbis hujus constitit. Hanc mihi fidem parit victor jam iterum exercitus noster, et oppressa deletaque intra ipsam victoriam suam bina Carthaginiensium castra ; hanc testes fœderum superi, qui me primum excitavere in laborem Hispanici belli ; qui felicem fore belli hujus exitum somniis quotidie portendunt ; qui, quoties Capitolium ingredior, coorturi prope e cellis suis in ultionem populi Romani videntur.

Te, Jupiter Optime Maxime, cujus adhuc numine crevit Romana res ; te, Quirine pater, auctor et conditor hujus imperii ; vos omnes, dii patriæ indigetes, qui ex Capitolio vestro spectatis hunc populum et interestis concioni nostræ, vos oro atque obtestor, inspiretis illos Quiritibus vestris, quos inspirastis mihi, animos ; liberetis ultores vestros hac inanium curarum mora, quamque mentem populo Romano dedistis, ut ædilitatem mihi ante legitimos annos concederet, hanc faciatis hodie iterum, ne fœdata inultaque sit propter juventutem meam gloria populi Romani et numinis vestri majestas. C. J. P.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1818.

XXXIII

LEGATUS PHILIPPI IN CONCILIO ÆTOLORUM.

(200 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Incipiet mirando, quod Romani Ætolis interdicant pace et fœdere cum Philippo, qui antea se jactitaverunt eo gessisse bellum cum Philippo, ut defenderent Ætolos.

Tum in Romanos invehetur, ambitiosum populum, et, societatis nomine,

omnium gentium dominationem affectantem : sic in Siciliam, specie auxilii, irrepsisse, et deinde armis occupavisse; nihil jam apud illam in deliberationibus imperitantium decerni, nisi quod prætoribus Romanis placuerit, tyrannis æque ac spoliatoribus.

Commemorabit qua crudelitate ipsas Italiæ et Romæ proximas urbes habuerint, Rhegium, Tarentum, ac in primis Capuam, quam potius elato et ejecto ipso populo, sepulcrum ac monumentum Campani populi appellaverit.

Quamdam esse Macedonum cum Ætolis sacrorum, sermonis, morum communitatem : cum Romanis, nullam. Si autem Græci peregrinam ac externam gentem in Græcia commorari et dominari sinant, æterna fore illis, aut inter se, aut cum Romanis bella ; quæ enim inter populares dissidia facile componuntur, invidia externorum accendi.

Concludet standum Ætolis in eadem amicitia cum Philippo, stantibus iisdem causis quæ nuper cum illo fœdus inire suaserunt.

DÉVELOPPEMENT.

Si unquam ante alias dubitatum est, Ætoli, utrum aliorum an sua pro utilitate bella semper ex bellis susciperent Romani, veraque an falsa forent quæ inceptis nomina prætexerent, hoc hodie desisse dubitari certum habeo : vestra autem cum utilitate, an cum pernicie hic error sublatus fuerit, in vestra manu positum est.

Ecquid enim, Romani? Si, quod antea jactabatis, propter Ætolos proque illis arma adversus Philippum cepistis, quare hodie pace et fœdere cum Philippo Ætolis interdicitis ? Si pro Ætolorum utilitate bellum susceperatis, quare compositas res eorum turbatis, pacem bello miscetis, eosque pactum cum Philippo amicitiæ fœdus abrumpere æquum censetis, ut, quem pro amico atque socio colunt, eum, quia vobis placet, tanquam sævissimum hostem bello persequantur? Quin igitur, Ætoli, rem attentius tandem aliquando inspicitis, et videtis minus arma vobis in tutelam vestram Romanos, quam vos Romanis in eorum dominationem, commodasse? vosque ,dum Philippi arma a vobis arcere videmini, et Philippo et vobis Romanum jugum imponere? Sic enim ambitiosus avidusque dominationis populus, societatis et amicitiæ nomine, omnium gentium principatum affectat ; sic in Siciliam, auxilii specie, irrepsit, et deinde eam armis omnino occupavit. Messanæ primo ut auxilio essent, fretum trajecerunt; iterum ut Syracusas a Carthaginiensibus oppressas in libertatem vindicarent. Mox autem et Messanam, et Syracusas, et Siciliam totam ipsi habuerunt, vectigalemque provinciam securibus et fascibus subjecerunt. Siculis civitatibus nihil juris sui, nihil legum suarum relictum est; omnia quæ victis sævissimus hostis reliquisset, præclari socii atque amici rapuerunt, everterunt. Prætor Romanus civium conventus agit ; excelso e

suggestu, stipatus lictoribus, superba jura reddit, virgasque et secures sociorum cervicibus minitatur. Et qui paulo ante exultantes ovantesque Romanos milites, tanquam defensores liberatoresque, in finibus suis et intra muros recepere, nunc quotannis ex Italia venientem Romanum tyrannum horrent; tanquam hostibus servisque pretio emptis gravissimæ servitutis mala impositurum.

Jam autem, ut certissima Romanæ dominationis referam documenta, dicam, qua sævitia Italiæ urbibus, tanquam ex proximo, incubuerint? quam crudeliter Rhegium, Tarentum, Capuam (ne finitimas nominem, quarum ruinis crevit urbs Romana) habuerint? Capuam dico? melius, Hercule! veriusque Campani populi sepulcrum et monumentum appellaverim, truncam urbem, ejecto et elato ipso populo, sine senatu, sine plebe, sine magistratibus, relictam crudelius ad habitandum, quam si deleta fuisset. Hoc est Romanum imperium, hæc eorum dominatio, aut, ut ipsi vocant, societas amicitiaque. Ita fœdera percutiunt, ut populos alios in aliorum servitutem instrumenta habeant, omnesque victos pariter ac victores, socios hostesque, servitium idem premat, et Romana ubique arma dominentur.

Ergone, Ætoli, bonis adeo egregiisque pro sociis, et juratam fidem et pacta fœdera et deos fœderum arbitros violare æquum censeatis? aut ad vestram utilitatem plurimum interesse putetis, fidem amicitiamque crudelitati perfidiæque posthaberi, et in locum consanguinei, ut ita dicam, amicique regis, advenam et externum populum accersi, violentiam secum et æterna dissidiorum semina ferentem? Omnia enim bella quibus adhuc inter se Græciæ civitates, quadam sacrorum, sermonis, morum communitate conjunctæ, contenderunt, quandiu intra Græciæ fines se continuere, nec exitiosa nec diuturna fuere. Aliis ut levis causa initium dederat, sic causa levis finem fecit; alia cum ira aut qualibet, unde orta erant, cupiditate, brevi deflagravere. Sic nuper (ne antiquiora repetam), non diutius vobiscum armis contendit Philippus, quum pacem faciendi resque communes componendi data facultas fuerit. Verum, ubi intra Græciæ terminos peregrinam et externam gentem, plus lingua, moribus legibusque, quam maris terrarumque spatio discretam, in oppidis vestris commorari et dominari passi eritis, pacis et concordiæ quæ spes erit? Dominari illi volent, vos liberi esse; vestra omnia, tanquam bello capta, sua facient, vos tuebimini. Hinc perpetua et inexpiabilia inter superbe imperantes et injusta imperia detrectantes dissidia bellaque, quæ non, ut antea, mutabilibus in diem causis, sed ipsa natura orta, nisi sine cum vestra ruina sedari po-

terunt. Hinc, si qua forte inter finitimos populos contentio exorta fuerit, aderit alieni populi et invidentis cupiditas, quæ discordiam alat, foveat, in diem magis magisque accendat, ut victi victoresque simul, perpetuis laboribus fatigati et diuturno bello exhausti, facilis parataque sibi præda fiant, et populus uterque, alterius manu nudatus truncatusque, sine multo labore in vincula sua impellatur. Hæc, Ætoli, hæc, nisi provideritis, Romani fœderis societatisque pignora habebitis, pro sociis amicisque tyrannos spoliatoresque, pro pace concordiaque dissidia bellaque alia ex aliis nascentia, pro libertate demum fœdam intolerandamque viris servitutem.

Sed quid ego? ipsi, Ætoli, ipsi rem triennio ante dijudicavistis : ipsi quid de Romana societate censeretis satis aperuistis, quum dubiam jam suspectamque Romanam linqueretis fidem, et in hoc eodem loco, iidem homines, de pace cum eodem Philippo decerneretis. Nulla ab hoc tempore nova res fuit, cur aliam de iisdem rebus ferretis sententiam. Ergo, Ætoli, si nostra suspecta verba sunt, vobis de rebus vestris credite : judicium vestrum servate, et quod, nisi jam esset, pangendum fœdus foret, pactum colite et servate, sicut a Philippo coli servarique æquum existimetis.

E. N.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1819.

XXXIV

ORATIO SCIPIONIS IN SENATU DE ANNIBALE.

(193 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Annibal, postquam a Scipione victus est, prætor apud suos creatus, omnem operam suam administrandæ reipublicæ impendit, et multa, tum in exercendis judiciis, tum in tractatione publicæ pecuniæ, in melius correxit. At illi, quorum rapinas et malas in gerendis magistratibus artes diligenti et interrita cura detexerat, in eum accensi, Romam ad senatum arcanas suscripsere litteras, accusantes Annibalem, quasi cum Antiocho, Syriæ rege, clandestina consilia agitaret, et eum ad bellum Romanis indicendum concitaret : numquam Annibalem quiescere posse ; ipsum nuper Carthaginiensibus auctorem bellandi fuisse ; nisi obviam irent Romani, de integro in victores coorturum. Quum igitur Romæ in senatu deliberaretur an mitterentur Carthaginem qui peterent Annibalem dedi populo Romano, et omnes jam in eam sententiam inclinarent, surrexit Scipio et octavo post anno quam illum vicerat in Africa, orationem pro illo habuit :

Ordietur mirando nullum esse in senatu Romano præter victorem Annibalis, qui meminerit quid in Annibalem victum fieri deceat.

Armatum persecuti sunt armis Romani, et digni virtute sua fuere quibus faverent dii immortales. Nunc victo et salutem conditionibus pacto quiescere in patria liceat: iniquius fore, si placidum et fœdera servantem ultra lacesserent.

Ne patiatur senatus se cupiditatibus et odiis quorumdam Carthaginiensium eludi, neu per ignominiam suam sceleri alieno faveat.

Parare bellum Antiochum adversus Romanos aut Annibalem hujus consilii adjutorem esse, neutiquam comprobatum. At utrumque vicerint Carthaginiensis viri accusatores, nonne alia sunt arma quibus Romani honestius vincere soleant?

Quid turpius fore populo Romano quam si Annibalem, unum caput, ita metuere videatur, ut per injuriam de medio tollere, quam vi armorum superavisse malint?

Concludet orationem vehementer obsecrando senatores, ne id committant, ut seipsum suæ demum victoriæ pœniteat.

DÉVELOPPEMENT.

Quid hoc rei est, Patres Conscripti? In senatu Romano refertur de miseria Annibalis persequenda; nec in senatu Romano quisquam præter me, victorem Annibalis, est, qui, victo hoste, meminerit quid in victum fieri deceat? Profligavimus, diis bene juvantibus, Annibalem : quæ toties vota singulorum universorumque fuere, quæ toties in conciliis voces auditæ sunt, an unquam ille dies futurus esset, quo vacuam hostibus Italiam, bona pace florentem, visuri essemus, hoc beneficio deorum contigit. Itum et ad vindictam est, et unius diei præmium Africa facta iter ad orbis imperium dedit. Non hæc omnia satis, Patres Conscripti, sunt? Non satis est quod libera tandem non præsentia solum, sed etiam metu belli Italia per hos octo annos revixerit? non, quod illius Carthaginis terror sublatus in æternum huic urbi sit? non denique, quod non Africam solum, sed Macedoniam quoque domita Carthago parentem et dicto audientem fecerit? Egregiam hanc insuper palman oppressi per suorum invidiam Annibalis petimus : quumque plerosque secundæ res in miserationem ex ira vertant, magnitudinem victoriæ impotentia nostra deformabimus?

Quin igitur, si tanta cupido Annibalis interimendi fuit, Annibalem post Zamensem victoriam poposcimus? Quin eodem fœdere quo tradi captivos, transfugas, elephantos, naves imperavimus, dedi Annibalem quoque jussimus? Excusabat impotentiam victoriæ recens acceptarum cladium memoria, et ante factum fœdus; quanquam non sine magna crudelitatis nostræ invidia, sine injuria tamen exposci victus Annibal in deditionem poterat. Nunc autem, postquam hoc ipso fœdere, quo servire Carthaginienses

coegimus, saltem fore tutam ipsis servitutem juravimus, decipiemus credentes fidei Romanæ Pœnos? et Annibalem, quod magis deforme nobis quam ipsi funestum futurum est, ipsa quam fecimus fide circumventum opprimemus? Utrum Romani tandem, an Pœni sumus? A nobis contra fidem fœderum, an a Carthaginiensibus diruta Saguntus est? Imitabimur, Patres Conscripti, Pœnorum quos odimus perfidiam? nequiores, Hercule! quam illi fuerunt; nam illi impositas necessitate leges violarunt; nos, quas victores ipsi fecimus, conditiones pacis violabimus.

At enim metus est, ne, si vixerit Annibal, et suis odiis cives inflammaverit, terribilior aliquando in nos ex clade ipsa cooriatur. Equidem existimabam, Patres Conscripti, populo Romano nunquam a Carthaginiensibus metum post Zamensem victoriam fore. Considerate modo qualis et ante illam diem et ad hoc tempus Carthago fuerit. Trebia, Trasimenus, Cannæ, monumenta occisorum exercituum consulumque Romanorum, vastata ad decimum sextum annum Numidarum turmis Italia, denique, ultimus urbis terror, castra Punica Anienem inter et mœnia Romana posita, et visus prope in portis victor Annibal, eo hæc omnia reciderunt, ut Carthago illa, marium paulo ante dominatrix, circa finitimas oras Africani littoris ægre cum decem navibus luctetur, et ille domitor Italiæ Annibal, in quem per tot annos terror populi Romani conversus est, obscurus apud suos judicia exerceat. E tali rerum omnium clade emersuros unquam Carthaginienses credimus, aut agitare consilia de libertate recipienda posse? Hanc illis fidem, hanc audaciam, exhaustum ærarium, detracta arma, incensæ classes, portus et urbis triste silentium subjiciunt? Ignoscamus, mihi credite, inopibus et adflictis potentes: quod vicerimus non satis est, nisi victos placide sub imperio nostro compositos, ut virtute debellavimus, eadem benevolentia tueamur. Neque periculum est, ne contra nos beneficiis nostris utantur. Ipse Annibal fortunæ pristinæ non aliter meminit, quam ut acrius sentiat quo relapsus et unde sit.

Eas litteras, quibus ad vos defertur communicati cum Antiocho ab Annibale de bello Romano consilii crimen, miror in hoc consessu lectas et ad extremum auditas esse. Scio multis vestrum videri, eo majorem esse fidem his monitis adhibendam, quod ab ipsis Carthaginiensibus venerint. At qui sunt hi qui conjurare Annibalem produnt? Homines flagitiosissimi, et civium suorum et vestro deformati contemptu, qui Annibali semper æque ac Romanis adversi, neque servire nobis, neque illum pollere in patria voluerunt, ita ut certo conjici possit eos, si vera essent quæ referunt, nunquam prodituros illa fuisse, excutiendæ pote-

statis nostræ desiderio ; nunc autem, propter Annibalis invidiam, falsa commentos esse crimina. Vos illorum invidiæ obsequemini, Patres Conscripti ? Paratæ in Annibalem a civibus fraudis instrumentum senatus populi Romani fiet? Quorum obtrectationes punire magis quam pati deceat, non patiemini tantum, sed honestabitis etiam, et in curia populi Romani eorum scelus collocabitis ? Vos cum infimis Carthaginiensium in societatem calumniæ venietis? Hanc visum iri justam sententiam arbitramini, qua deposcendum esse Annibalem censueritis? Aut fidem fore gentibus creditis, si quæsieritis eum in deditionem, vos iræ minus quam justitiæ ac juri vestro consuluisse ?

Verumenimvero, deposci etiam jure queat ; manifesta sint, quæ concepisse arguitur, consilia ; Antiochum vere in societatem contra nos adsciverit. Quid tandem ? Antiochus populo Romano metuendus est ? Qui feritatem Gallorum, Samnitum pertinaciam, odium et calliditatem Carthaginiensium superavimus, horremus Syri regis mollitiem, et Asiaticis deliciis inferiores erimus ? At enim pugnabit cum Antiocho Annibal : Annibalem ipsum nonne in portis hujus urbis vidimus ? nonne finibus nostris post decimum sextum annum excussimus? nonne in conspectu patriæ vicimus? Quem Hispanorum, Gallorum et Carthaginiensium robore, defectione sociorum omnium populi Romani, postremo, quod maximum incitamentum victoriæ est, tot rerum bene gestarum fiducia fretum, ipsi tot cladibus nostris, tot laboribus fessi, sustinuimus atque vicimus, eum horrebimus victores profugum et inermem ? ac, nisi deditus Annibal erit, stare hanc urbem, in æternum conditam, nequaquam posse arbitrabimur ? Utrum Romani tandem, an Annibal, fatales ad orbis imperium sumus ? Romæ Capitolium, an ubicumque futurus est Annibal, situm est ? et hostemne habeamus Annibalem, perinde valet, tanquam adversa numina, adversum Jovem Optimum Maximum habituri simus ?

Neque illud dico, Patres Conscripti, a nullo hoste cavendum periculum esse, neque præstandum ne nobilis cladibus nostris Annibal rursus iram et ingenium in nostram perniciem acuat. Conciliate vobis talem virum clementia et mansuetudine vestra, solamini cladem beneficiis, et benignitate vestra spem hostibus populi Romani tollite fore unquam, ut ejus odium contra rempublicam accendant : ea digna erit populo Romano victoria, dignum auctoritate senatus judicium. At, si fidem calumniæ adhibueritis et feceritis, si coram senatu Carthaginiensium legati populi Romani cum obtrectatoribus Annibalis, turpissimis hominum, sistant, si calumnia suorum oppressum Annibalem deposcant, quem

aut vivum in præsentem iniquitatis nostræ memoriam servemus, aut ad fœdum, si diis placet, mittamus supplicium, id tandem deforme nobis et invidiosum fore censeo ; id alienum a consuetudine majorum, a dignitate senatus arbitror ; id, nisi fieri prohibueritis, Patres Conscripti, magis ut me victoriæ meæ pœniteat, quam ut sublato Annibale gaudeam, efficiet. C. J. P.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1818.

XXXV

EPISTOLA DIOGENIS STOICI AD ATHENIENSES MAGISTRATUS DE LEGATIONE ROMÆ HABITA.

(155 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Non sine fructu futuram legationem. Romæ enim non barbaricam indolem et ab omni humanitate alienam offenderunt, sed paratos ad omnes Græciæ artes animos, quamvis aliqua etiam supersint veteris rusticitatis vestigia ; Cornelii, Æmilii, Metelli, Marcii idonei sunt et studiosi Græcarum doctrinarum discipuli.

Quin etiam habent laudantque Romani et Livium quemdam, Græci carminis æmulatorem, et Terentium Afrum, Menandri haud ineptum imitatorem, et tragicæ musæ ludos ex Sophocleis excerptos. Et Ennium non ita multis ante annis defunctum summa admiratione prosequuntur.

Nec satis ; nunc pro imitatoribus Græcos ipsos adire volunt, Græcorum opera inspicere, Græcam præcipue philosophiam ex ipso fonte haurire.

Hic dicet quanto hominum favore ipsi excepti fuerint, quanto consensu, quanta frequentia ad ipsos conveniant et juvenes et nobilissimi Romanorum.

Cavendum tamen ne, dum argutiis animos præstringere gestiunt, dum de justo et injusto, de diis, subtilia magis quam vera disserunt, quosdam viros antiqui moris tenaces et justi sanctique rigidos satellites a se avertant. Quod Carneadi revocandum in memoriam, ne labor inceptus irritus cadat.

Concludet dicendo Romanorum animos sine dubio capturas Græcorum artes, modo sint prudentes Græci, seque ad præsentes populi sensus accommodent.

DÉVELOPPEMENT.

Ne vos pœniteat, cives, legatorum vestrorum, quod mandati sibi publice officii negligentes esse videantur, et, dum otiantur sine fine, vos incertos pendere sinant. Cur moræ parcamus nihil est ; neque longioris exspectationis desiderio est locus, cum sempiternus inde fructus rediturus sit, et hac felici mora nobis comperisse et ad vos referre læta liceat, imo omnium lætissima. De legatione quidem nihil ; quod me, per Jovem, minime sollicitat ; namque multo melius alia in parte publicis commodis consului-

mus. Quæ nobis dominari gloriatur, Roma illa, tantum reformidata, nostra est, cives, si modo arripere oblatam volumus. Litem istam Cecropiis, ut aiunt, debitam si tandem exsolvere jubemur, ex ipsis judicibus colligemus, quos vectigales, imo plane dedititios tenemus.

Et enim Romam, cum primum advenimus, mœsti intravimus ac multa metuentes, ut qui civitatem ab omni humanitate et elegantia aversam nobis animo effingeremus, barbaricam ferociam, dominorum arrogantiam, asperos mores, dura ingenia, adversa omnia infestaque ; et brevi, damnata causa, expulsos illinc nos recessuros esse arbitrabamur, nihil aliud præter fastidium ac superbiam sperantes. At quantum nos longinqua fefellerat severæ illius Romæ fama! Pro rudibus et illitteratis hominibus, elegantes aut elegantiæ Atticæ amantissimos; pro Scythis, Græcos invenimus ; pro agresti illo cultu, pro fictilibus signis, tuguriis rusticis, ductis ab aratro ducibus, aut ab agro ad regendas imperio gentes accedentibus patribus, pro illa omni quam prædicabant severitate, omnem jam Athenarum luxuriam in hanc urbem illatam videmus; domos maximas pulcherrimis artificum operibus decoratas, celsa templa, balnea, gymnasia, theatra, totas Athenas circumspicimus, et has quidem illis vestris locupletiores atque largiores. Nonnulla, fateor, superest adhuc veterum morum memoria; verum putida ista mirari jamdudum obsoletum est; Curium illum qui, dictatoris imperio potitus, olere cœnabat, donec munera hostium aspernaretur; et Fabricium, qui Pyrrhi saluti consulebat melius quam sibi, dum aurum regis respueret; et Cincinnatum, et multos alios quorum nomina factaque nos (boni, per Jovem, et simplices) obstupescimus, memorant quidem et hi nepotes, verum ita ut vetulos illos proavos omnis elegantiæ rudes ignarosque derideant. Ipsi autem in nobis stupent hærentque ; Græciam sibi magistram profitentur, ita dociles quidem discipuli, ut quidam doctoribus haud impares reperiantur. Namque urbs ea quam impolitam incomptamque, vix legibus moderatam, vix aliquid præter armorum usum curæ habentem nobis effinximus, poetas habet et Græcos et Latinos suæ gentis laudatores. At nobilissimos inter cives sunt musarum patroni ac tutores, sunt qui, et alieni ingenii fautores et sua ipsorum doctrina haud ignobiles, ad Periclis aut Alexandri exemplar se gerere glorientur, nec integram suam laudem esse existiment, nisi Musis tantum quantum Marti concedant: hos igitur circum patronos et potentia et divitiis Asiæ regibus nihilo inferiores, quicumque sapit perfugium id quærat quod ex magnifica quondam Ptolemæorum aula, nunc prope deserta, sperandi non jam tempus est.

Cornelios, Æmilios, Metellos, Marcios, totidem habemus studiosos doctrinæ doctorumque amantes reges, quorum tutela et opes sese nobis offerunt, multo quidem certiores quam illorum regulorum beneficia sunt quibus Romanus proconsul imperat. Hi sunt qui, paucis ante annis, tum quum senatus, revirescente nescio quo priscæ asperitatis studio, Græcas artes doctrinasque ostracismo damnavit, prope eversam Græcæ elegantiæ auctoritatem servaverunt; hi paucos, quot habent, domi litterarum cultores beneficiis et amore unico prosequuntur; et Livium quemdam, epici carminis æmulatorem, æque ac ipsum Homerum venerantur: Terentium Afrum, Menandri nostri haud ineptum imitatorem, admirantur et laudibus ac largitionibus onerant. Tragicum quoque vatem habent, qui sua illa antiqua facta, veterum morum duritiem ferosque illos animos Sophoclea tractet musa; quem illi omnes, antiquitatis amatores adeo ut in ea litteræ exerceantur, velut redivivum ipsum Sophoclem prædicant atque honoribus extollunt. Et jam antiqua litterarum monumenta sunt: Ennius scilicet, nonnullis ante annis defunctus, quem Romanarum musarum patrem, quem Orphea suum memorant, et plures alii quos innumeris beneficiis vivos, summoque honore defunctos affecerunt. Verum pro imitatoribus Græcorum, Græcos ipsos avent ardentque; et Græcam in primis philosophiam concupiunt; cum poesis satis abundantes, majoris hujus copiæ desiderium facile ferant, philosophiam, cujus plane egentes sunt, avidissime sitiunt; ita ut nos tanquam divino quodam beneficio oblatos arripuerint.

Nos igitur novitium solum et tam bene præparatum fruge Socratica inserendum curavimus, operamque dedimus ut ferax jam et opulentum, omnino Græcum vos supervenientes haberetis. Neque vero res male successit, cives; ita naviter operati nobis ipsi videmur, ut coloniam huc, sicut ipsi Romani solent in domitam pacatamque regionem, mitti propere oporteat. Nos enim trini, quanquam incredibili diligentia optime de vobis adhuc meremur, totius Romæ amori explendo vix sufficimus, et huic improviso legationis labori mox recedemus impares. Ingens in hac benigna civitate extitit nos videndi ac magis etiam audiendi et nobiscum confabulandi certamen; itaque nos fessi, certas habendæ orationis, certas philosophandi horas diximus, et scholas novissime instituimus publicas; huc lectissimus quisque genere, auctoritate et ingenio, huc etiam indoctum vulgus novitatem rei admirans, huc plebeius æque ac patricius, senator et eques, civis hospesque, senes atque juvenes conveniunt; ita ut multo sæpius, quam nos litem judicantium atria terimus, stent ipsi in nostris vestibulis,

magistros inspectantes. Igitur nullo non afficimur honore ; præcipuo nobilissimorum commercio utimur, domibus mensisque accedimus, et hic quidem ab illis Curiorum epulis longe distantibus; inchoata ab hospitibus Græce Latineve carmina judicio emendamus, aut probando ad cœlum tollimus ; rhetorices et philosophiæ tirocinio præsumus. At universam urbem nobis nostrisque doctrinis furentem rumore implemus, in omnium ore versamur; quoties in publicum prodimus, miro studio per vulgus monstramur spectamurque, et juvenum cohorte plerumque stipati incedimus, Græcum gestamen, Atticam dicendi agendique elegantiam, non sine barbarica quadam rusticitate, non inepte tamen, æmulantium. Cum autem verba facimus, unanimi audientium plausu excipimur, et humeris prope discipulorum gestati abire solemus.

Attamen servandum vel in tanta fortuna modum meminisse convenit ; quod vos, oro, archontes, Carneadi in memoriam revocate. Hic enim, imprudens et propriæ gloriolæ quam communis utilitatis curiosior, cum matutina oratione justitiam laudare, vespertina deprimere cœperit, rem male esse acceptam sensimus, nonnullos jam infremere seniores, et audientium studium exinde refrigescere. Carneadem igitur, quoniam nos collegæ frustra dehortati sumus, auctoritate vestra monete, quæso, ne rem vestram omnium, ostentationis causa, in discrimen adducat; Athenis quidem exquisitissima artis esse promenda ; hic vero, inutili solertiæ experimento, non modo projici, ut aiunt proprie, margaritas ante porcos, et opes ingenii coram indoctis auditoribus incassum exhauriri, sed etiam, quod multo sit pejus, populum illum, hujus artis tanquam religione aliqua devinctum, philosophiæ oracula credulis auribus excipientem et totis combibentem animis, neque ludum de his rebus admittentem, ea quam vocat impietate offendi. Quamvis enim aptum ad has artes ingenium afferat, nondum tamen eo progressus est ut nobiscum, multorum sæculorum experientia ad summam liberrimæ philosophiæ intelligentiam adductis, plane consentiat ; neque ita longo intervallo a priscis moribus distat, ut repetere relictos, immaturæ novitatis oblato aspectu conterritus, nullo modo possit, et suspectas Græciæ doctrinas abjicere. Nihilne movent Carneadem Græci rhetores ante hunc sextum annum expulsi? Haud minus profecto firmam illi auctoritatem Romæ habuerant quam nos habemus; hac autem eadem immodica jactantia sese ipsi everterunt. Nihil quidem mali fuit, quoniam res tam brevi temporis spatio restitutæ sunt; at vero casus alter ne gravior sit priore timendum est. Nondum enim exstinctus est prioris hujus exsilii auctor, M. Porcius Cato, quo nemo mortalium magis ab omni abhorret elegantia, qui et omnem Græ-

carum disciplinarum copiam et quidquid ad mitigandam veterum morum feritatem valet, acerbissime per omnem vitam insectatus, in hoc uno totos consumit annos, ut Romanam juventutem publice increpet æternisque conviciis obstrepat Foro; qui unum sibi publicum munus tanquam sui juris factum afflixit, censuram scilicet castigandis civium moribus unice præpositam; qui nihil decorum, nihil honestum, nihil licitum putat nisi rigidos illos perpetuo sequi mores majorum; qui pro nostrarum doctrinarum apparatu unam admittit, unam juventuti quotidie prædicat fœnoris exercendi scientiam. Is igitur et ingenio et mente prædurus homo, quum longum adversus Atticas artes bellum pertinacissime sustinuisset, id tandem, juvante quorumdam imprudentia, evicit, ut rhetores Roma ejicerentur. Nunc, effusa opera, furit, et nova molitur, et, nisi cauti incedimus, omnia subvertet. Hunc nonne audit Carneades multa palam jactantem et animos grandibus antiquitatis verbis concitantem, multa etiam occulta struentem, singulos aggredientem, et novam in nos exsilii sententiam elicere conantem? Ignoratne Carneades, an contemnit, et solus hominum, qui sit M. P. Cato, quam propositi tenax, quam in nostram cladem intentus, quam gravis sit assiduis clamoribus, quanta nonnunquam ipsius asperitatis et multum jactatæ virtutis auctoritate pollens? Utinam hic tandem unus in suorum illorum patrum beatam sedem rapiatur! Hoc nostra nobis fortuna concedat! quod si tandem videro, tum denique nostram esse omnino Romam prædicabo, cives. Nunc modice fidendum victoriæ est, vel potius modice utendum, si oblatam hanc alicujus forte dei benignitate felicem provinciam servare volumus. Dummodo ad præsentes hujus populi animos nos paulum accommodemus, vicimus. Quemadmodum deos nostros, ita doctrinas et artes Romæ imponemus, ut Phidiæ nostri Minervam huc tanquam partem prædæ vectam, nunc Capitolio insidentem et victoris populi reverentia cultuque potitam vidi, haud aliter de nostris artibus agetur, quæ captivæ victorem capient. Ita non magis Athenas Roma oppresserit, quam ipsa vocatis in se Athenis tota locum cesserit.

A. C.

Lycée Napoléon, 1848.

XXXVI

M. PORCII CATONIS DE EJICIENDIS RHETORIBUS IN SENATU ORATIO.

(160 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Exordietur dicendo se suasisse semper, ne quid novi contra mores et instituta majorum in republica constitueretur.

Quid turpius esse, quam Græculos homines pluris ab ipsorum liberis fieri quam consulares viros ? Parentum vituperabit exemplum, qui gaudeant natos peste illa imbui.

Non illis studiis libertas viget, sed in agendo enutritur.

At enim præclara Græcorum exempla rhetores commemorant. Quasi vero, quem domesticæ virtutis exempla nunquam moverunt, externis possit commoveri ?

Atque utinam isti nihil aliud docerent ! at palam se docere profitentur quibus artibus struantur probis insidiæ, sontes eripiantur judicio. Nostræ nos victoriæ pessumdabunt, ni videamus, quid mereantur isti, qui nobis talia moliuntur.

DÉVELOPPEMENT.

Perseo, Macedonum rege, devicto, multi rhetores ac philosophi Romam transgressi sunt, ibique multos ex nobilissimis familiis pueros erudiendos susceperunt. Quum ad illos plurimorum concursum avidissime fieri animadverteret M. Porcius Cato, vir antiquæ gravitatis, veritus ne adolescentium animi, iis artibus deliniti, a tuendæ reipublicæ studio paulatim averterentur, sic in senatu locutus fertur :

« Verba mea, Patres Conscripti, sæpius in hoc ordine audivistis, suadentis ne quid novi contra mores et instituta majorum in republica constitueretur. Quum enim omne robur et decus imperii ex illis ortum viderem, ea corrumpi novitatibus pati non debui. Neque nunc sententiam mutavi, Patres Conscripti ; eadem, quæ fuit olim, hodie mens est, eritque semper, ne quid novi aliunde afferatur. Quod igitur, invito me, recenti depravatione irrepsit, cautum venio ne diutius maneat. Scio, postquam Græculos istos, qui sapientes haberi volunt, ejicere proposuero, multos mihi adversaturos esse ; sed adversentur licet, dummodo respublica salva sit. Ego qui Carthaginem delendam semper censui, ut tandem secura incolumisque nostra urbs esse possit, non, Hercule ! patiar in ipsa Roma habitare hostes ; qui, si vere rem æstimare velis, multo magis metuendi sunt, quam ipsi Carthaginienses fuere.

« Quonam enim alio nomine appellem istos homines,

bene dicendi et vivendi magistros, ut aiunt, qui mihi potius a Græcia missi videntur, ut, effeminatis nostrorum animis, facilius nobis bello clades inferatur ? Cernitis, Patres Conscripti, quis juvenum nostrorum ad illos concursus fiat, quanta illorum lateri circumfusa turba ruat, qua aviditate verba illorum auribus percipiant. Non pudet Græculos homines, sanguine vestro libertati redditos, pluris apud liberos vestros fieri, quam senes illos consulares, victoriis ac triumphis illustres, non bene dicere, sed sancte ac juste vivere institutos? Jam, si diis placet ! homines divino quodam genere et sapientia eos esse contendent, qui animos misericordia aut terrore perfusos, quocumque placet, rapiant. Quamquam, non mirum est ad id stolidæ admirationis adolescentes venisse : ipsi vos causa tanti furoris fuistis, Patres Conscripti, quorum sermonibus isti rhetores palam efferuntur laudibus, qui ad illos non comitamini solum, sed perducitis pueros, et dicentium verba, quo celerius venenum per rempublicam effundatur, patrio sermone ipsi transfertis. Nec veremini, ne, dulcedine semel capti, reipublicæ gerendæ curam juvenes omittant, ne, otioso genere vitæ assueti, labores ac vigilias recusent, ne denique, militarium exercitationum obliti, fortitudinem bellicam simul obliviscantur? An non sentitis hæc omnia quantum saluti vestræ sint infensa ? Scilicet libertatem retinebitis, postquam omnia, quibus illa enutritur, amiseritis ? Libertas, Patres Conscripti, in agendo alitur, in bellis et certaminibus vivit, non in iis otiosis disputationibus, non in iis artibus quæ debilitant animos, ad quas simul ac mentem intenderis, difficile te illis eripias.

« Vos tamen, qui inter illos assidue versamini, velim respondeatis, quid sit tandem, tantis laudibus dignum, quod illi edoceant ? Præclara scilicet Græcorum facinora commemorant, ut, illorum imitatione, ad libertatem tuendam animi excitentur. Quasi vero, quem domesticæ virtutis exempla nunquam moverunt, externis possit commoveri ! Nempe majores nostros, Brutos, Valerios, Curios, Fabricios, Camillos, Marcellos qui non coluerit, Miltiadem, Themistoclem aut Epaminondam imitabitur ? Nonne majores nostri tyrannos ipsi ejecerunt? nonne partam suo sanguine libertatem labore ac vigiliis defenderunt ? nonne illos ipsos Græcos Græcorumque victores debellarunt ? Hi sunt, Patres Conscripti, quorum facta et mores juventutis imitationi recte proponuntur. Melius hi, quam eruditi isti homines, docebunt (nam illud alterum est quod objiciant, eloquentiam doceri), qua ratione, quo consilio, quibus verbis reus apud judices defendi, scelestus accusari possit.

« Atque utinam isti nihil aliud docerent ! At ne vos falsa opinio teneat ; specioso virtutis nomine, tradent illi præcepta, quæ, nisi caveritis, rempublicam pessumdabunt. Græcorum libris, diuturna consuetudine, utor ; multos etiam in ipsa Græcia vidi. Diu est, mihi credite, Patres Conscripti, ex quo vere sapientes illi vitæ magistri Græcia exciderunt. Fuere quondam in hac ipsa terra qui legibus civitates constituerunt, qui tyrannos oppresserunt, qui præcepta virtutis tradidere. Nunc omnes isti arrogantes magistri in Sicilia, in Asia, in Græcia palam se docere profitentur, quemadmodum apud judices optimo cuique exstruantur insidiæ, sceleribus autem obruti, vitiis inquinati, merito supplicio eripiantur; cuncta ad voluptatem esse referenda; falsa esse quæ de altera vita commemorantur, simul cum corpore interire omnia, nec aliam in inferis proditorum ac tyrannorum esse sortem, aliam liberatorum patriæ, et eorum qui civibus suis vitam devoverunt. Jam, si diis placet, nullam religionis curam habendam esse, nullam Jovi Optimo Maximo venerationem, nullas preces, nulla sacrificia, contendent. Cum his amice et humaniter agendum est ? hos in Italia, Romæ, retinere, audire, colere diutius placet ? Cineam, quamvis is legati munere fungeretur, quia ipse dixerat omnia ad voluptatem esse referenda, majores nostri ne unum quidem diem intra mœnia remanere passi sunt. Vos nullius pretii homines, rhetores istos, corruptores juventutis nostræ, hostes publicos, non multos annos tantum hic impune versari patimini, sed liberos illis erudiendos committitis, frequentes ipsi eorum colloquiis interestis, eos laudibus effertis, omni honore prosequimini. Non erubescetis aliquando tantum hoc dedecus in ipsa urbe conspici, servorum gregem, in educanda juventute, plus auctoritatis quam nostros venerandos senes habere ? Non vos libertatis cura tanget, quæ quemadmodum ab illis in Græcia vanis disputationibus labefacta est, sic apud vos evertetur ?

« Incrementa reipublicæ magna per hos annos fuere. Devicti reges, Græcia tota nostra est, Asia subacta, nostro, Patres Conscripti, multo majore detrimento, quam eorum qui victi sunt, nisi mature caveritis. Sæpe me civium nostrorum luxuriam in hoc concilio insectantem audivistis, et majorum simpliciorem cultum, quantum in me erat, revocantem. Hodie ex sociorum querelis intelligitis, quæ contra illos, propter insatiabilem istam cupiditatem, magistratus vestri moliantur. Hæc qualiacumque sint, tamen, quoniam necesse est, patiamur. Novum exitii genus, multo magis metuendum, imminet. Agitur nunc de majorum institutis, quibus contemptis, frangentur animi, rerum belli-

carum sequetur oblivio, recti honestique ratio nulla habebitur, religio, libertas, respublica evertentur. De his omnibus, quemadmodum placet, consulite. His qui talia moliuntur ego nullo modo parcendum existimo.» R.

École normale, 1829.

XXXVII

CATONIS, UT DENUNTIETUR PŒNIS BELLUM ET EVERTATUR CARTHAGO, AD SENATUM ORATIO.

(152 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Incipiet dicendo delendam esse Carthaginem. Deinde, quum miram videri patribus sententiam intelligit, rogat eos ut argumenta rei velint audire.

Fatetur jure Carthaginienses contendere adversus Masinissam, neque progressos esse ultra fines ab Africano descriptos, lacessitosque ultro a Masinissa.

At subjicit, caute tamen et lenioribus verbis, reipublicæ interesse ne justitiæ pareatur. Romam ante omnia servandam. Se quidem obstupuisse quum viderit opes Carthaginiensium, juvenum multitudinem et acres ad militiam animos, copiam armorum ac omnium belli instrumentorum, quæ in arcibus congesta sunt. Quæret an illi tantum fecerint apparatum, uti se ab Africæ populis defenderent.

Memorat quantum olim Romanos pœnituerit fuisse ab hoste occupatos : præcavendum ne alter Annibal oriatur, cujus odium in Romanos omnium animis præsens dominatur et usque vivit.

Denique censet, quanquam ingratum sibi est nomen Scipionum, juveni Scipioni, quem nuper filius Africani adoptavit, bellum hoc mandandum. Delenda est Cathago.

DÉVELOPPEMENT.

Transvectus in Africam, Patres Conscripti, summa diligentia, unde esset hoc bellum inter Masinissam et Carthaginienses exortum, investigavi, et se ita rem habere existimavi, ut, quamvis omnem Numidæ fraudem esse, ut qui prior arma moverit et ultro Pœnis intulerit, pro certo et comperto haberem, bello tamen impetendi Carthaginienses evertendaque funditus urbs illorum mihi videretur. Et profecto, Patres Conscripti, quid interest reipublicæ, utrum Pœnis Masinissa, an Masinissæ Pœni arma intentaverint, quum ipsius populi Romani salus et hujusce amplissimi imperii incolumitas summo in discrimine versentur ? Imminet nostris cervicibus hostis : hoc refert, hoc cavendum ; dicendæ de hoc sententiæ et fortiter decernendum est.

Vicimus Carthaginem, Patres Conscripti, sed ita vicimus, ut invicta et integra manserit Punica illa indoles, quam non pace mitigare et nobis conciliare, sed vi frangere et ruinis obruere poterimus. Namque omnes, ut ferus ille Annibal, se æternos populo Romano hostes fore conjuraverunt. Viget etiam nunc in victorum animis odium omnibus superstes cladibus, immanisque iræ moles ex longo conflata impendet, nos per occasionem oppressura, atque grave bellum quasi e speculis nobis insidiatur, jamjam irrupturum. Quid enim ingresso mihi Carthaginem oculos offendit? Referti triremibus et abundantes omni materiæ navalis copia portus, fervens undique militum et nauticorum hominum multitudo, plena omni commeatus genere armamentaria. Imo, Patres Conscripti, contemptis jam fœderibus, rostrata navigia ædificantur, instruuntur, summo labore adornantur, et tota tandem civitate emicat, diutius comprimi impatiens, istius Punici ingenii ferocia. Cui nisi ultro occurramus, mox quam sit metuenda intelligemus, quum jam omne navibus mare consterni, et ingens ad nos adnavigare bellum videbimus. Nisi vero quis existimat tot et tantos apparatus unum Masinissam spectare, nec tentare quidem populum Romanum armis Pœnos in animo habere. Scilicet hæc ingens armorum congeries, immensus rei frumentariæ commeatus, infinitus prope militum omnis generis et omnis nationis numerus, adversus Numidiam, vix tantarum virium dimidio parem, comparantur ! Scilicet tot triremes bellicæ et onerariæ, tot rostratarum navium pondera adversus Africæ solitudines et arenas construuntur ! At memoria vestra excidit, Patres Conscripti, sic mentito olim adversus Hispaniæ oppidula bello, obsessis deinceps et oppugnatis Saguntinis, in Italiam magnis itineribus castra tulisse Annibalem, dum nos, prudentes viri, rem etiam legationibus gereremus? Atque, ni vehementer præcaveamus, instat fortasse et imminet novus Annibal, qui mox continentibus victoriis (quod dii prohibeant !) ad usque Romæ mœnia perget ferroque et igni suburbana rura populabitur.

Verum fingite me nimia providentia errare, et unum in præsentia Masinissam istius belli periculo laborare : nemini certe dubium est, quin sit in tam impari virium certamine superandus. Quid tum acturos Carthaginienses putatis ? Stabuntne, ut ita dicam, in suæ victoriæ vestigiis, an potius re, milite et ferocia aucti, majus bellum agitabunt ? Nolite enim credere, Patres Conscripti, ut falluntur nonnulli, nobilem et amplam civitatem, ita copiis divitem, ita viribus prævalidam, ita militibus et classe terra marique pollentem, diutius intra gravis et inho-

nestæ pacis fœdera contineri posse, quin se saltem commovere et vincula excutere conetur. Sed quid de excutiendis vinculis loquor, quum jam æmulari et ad imperii certamen sese jactare mihi videatur? Nam, mehercule! adeo jam est opulenta, ut æquo Marte cum illa Romani imperii potentia contendere valeat.

At enim bellum antecapere nefas et religiosum habere debemus. Quæ est illa religio, Patres Conscripti, quæ reipublicæ certam in perniciem verteretur? Nefas est bellum antecapere, dii immortales! At, si bellum ipsi nobis hostes non indixerunt, quum primum, ruptis pacis fœderibus, rostrata navigia ædificare cœperunt, quando demum indici bellum putare licebit? Exspectandum scilicet dum classes in nos evomuerit perjura civitas, dum Italiam populabundus pervagetur Pœnus, dum Urbi tormenta admoveat et ariete quatiat mœnia! Tum demum, proh deum fidem! ad capienda arma soluti religionibus erimus, quum hæc omnia facta erunt, quum in capta Urbe hostes debacchabuntur, et nefandos ignes Capitolio subjicient! Absit sane procul nimia et impia ista fides, quæ rempublicam hostibus prodit, et, quoniam huc necessitatis adducti sumus, ut sint nobis aut inferenda arma aut repellenda, inferamus potius, Patres Conscripti; meliore animo impetum faciunt homines quam sustinent. Decernatur ergo bellum, delectus imperentur, comparentur classes, illisque præficiatur continuo Publius. Scipio, vir summus, et fauste ominato in Carthaginis perniciem nomine. Noli autem putare, P. Scipio, me, quum tibi decernendam hujusce belli provinciam suadeam, privati officii apud te gratiam quærere : tantummodo mearum inimicitiarum rationes reipublicæ rationibus postponendas existimavi ; et simul ratus sum magnas merito spes de te patriam concepisse, quippe qui, e triumphali in triumphalem domum adoptatus, habeas victoriam quasi quodam necessitudinis vinculo et prope hereditario jure tibi constrictam. Accingere igitur, ut in Africa amplissimum illud avi tui cognomen tibi proprium vindices. Sed nulla quæ rursus violetur pax, nulla quæ rursus rumpantur fœdera, nulla denique armorum quies, quin tota eruatur et evertatur urbs in æternum nostri imperii æmula. Tum mihi salva demum et extra periculum videbitur respublica, quum, ubi nunc exstat Carthago, nulla urbis vestigia supererunt.

C. L.

École normale, 1812.

XXXVIII

CORNELIUS LENTULUS IN SENATU.

(201 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Victo apud Zamam Annibale, pacem a Scipione legati Carthaginiensium petierant impetraverantque, dummodo annueret senatus Romanus. Hæc ne concedatur ita loquitur Cornelius :

Præcipua argumenta sumet ex legitimo metu quem subjicere debet toties spectata hostis perfidia. Depinget Carthaginiensium indolem vanam et temerariam, in prosperis vano fastu se efferentem, in adversis muliebriter fractam.

Commemorabit quam crudeliter Luceriæ incolas habuerint; ut Liguriam falsis promissis deceptam vastaverint diripuerintque; quas cædes, incendia, tormenta, quos denique omnis generis cruciatus in cives Romanos exercuerint.

Affirmabit non item esse de Pœnis ac de Italiæ gentibus, quas Roma devicit; aliud agendum in alia re.

Finiet exponendo quem in statum Carthaginienses adduxerit Scipionis victoria; utendum igitur esse hac occasione liberandæ Italiæ ab æternis his hostibus, quorum perfidia non, nisi cum potentia, exstingui possit.

DÉVELOPPEMENT.

Patres Conscripti, deorum immortalium ope ac virtute militum Carthaginem aliquando vicimus, et Romano nomini infensissimæ urbis fata in nostra manu posita sunt. Ceterum nondum perfecta sunt omnia. Nihil proficit ratione destituta virtus, et facile omnes victoriæ fructus intercidunt, quibus non subest prudentia. Bonum ergo a nobis consilium respublica poscit, ne virtute refectas res suas imprudentia evertat, et male consulendo hæc rursus adeamus pericula, unde bene agendo evasimus.

Victi Carthaginienses a nobis pacem petunt. Quadraginta ante annos, Patres Conscripti, supplicibus illis et per humana atque divina omnia jurantibus fidem se summa religione observaturos, pax concessa est. Ex illo die plura quam velim eorum fidei habuimus documenta. Vidimus eversam funditus flammisque datam Saguntum, sociam et amicam populi Romani urbem, sanctissimis nequicquam defensam fœderibus. Vidimus ferro flammisque vastatam Italiam ab his ipsis Carthaginiensibus, qui paulo ante dextras fidemque dabant, æternos se Romæ socios amicosque fore. Vidimus eversa oppida, obtruncatos socios, captivos in fossas fluminaque congestos, ab elephantis proculcatos, cives denique Romanos, ut perfidiæ sævitia adderetur, alium cum alio, filium cum

patre, fratrem cum fratribus, nefando ferro decernere coactos. Ad ultimum, Patres Conscripti, postquam in Italiam legatos, qui de pace nobiscum agerent, miserant Pœni, nondum ab Italia illi discesserant, quum interim, ne in eo quidem tempore solitam obliti perfidiam, induciarum fide securam classem nostram diriperent, militesque conjicerent in vincula. Hæc est Carthaginis fides, hæc jurisjurandi religio. Nec deos, nec homines verentur. Quod igitur tam inviolatum numen, quos tam sacrosanctos deos, hostium crudelissimi atque infidissimi sociorum, novi fœderis ac vestræ fidei testes habebimus? An satis per se Punicafi des valet? aut eos testabimini deos, quorum vos priore bello reverentia non diutius tenuit, quam utilitatis vestræ poscebat ratio, et jam nulla fuit, ubi impune eam violare licuit?

Vos autem, Patres Conscripti, nolite credere pro Carthagine, si non fidem suam, virium certe defectionem sponsuram, et, si non moribus, necessitate saltem fœdus eam observaturam esse. Victa quidem Carthago est; multa peditum equitumque millia in præliis cæsa sunt ac profligata; ultimum denique civitatis robur attritum est. At quam celeriter jacturæ istæ reparari possint ignoratis. Mox, commercii beneficio, omnes exterarum gentium opes Carthaginem translatæ exhaustum ærarium repleverint, publicarumque fortunarum ruinas reparaverint. Mox alii ementur milites, novi conscribentur exercitus, nova instruetur classis. Mox cum metu fœderum fidem exuet Carthago; cum novis viribus novam induet superbiam. Nec nos, mehercule! quod cum Italiæ gentibus a nobis devictis facere solemus, ejus instabimus cervicibus, qui fœderibus præsentes invigilemus, nascentemque coerceamus superbiam. Absentibus nobis, absente fide, nihil fœdera tutabitur. Dum procul erimus, omnia in nos tute parabuntur, et hos forsan aliquando in Italia videbimus armatos perfidiaque sua feroces, quos hodie supplices et ad genua nostra provolutos videmus. Ita bellum finiendo, bellum renovaverimus; Carthaginem subjectam qui noluerimus, mox habebimus parem, nec quidquam aliud pax illa erit, quam quædam, ut ita dicam, odiis obducta nubes, quam mox teterrima abrumpet tempestas. Ergo agite, Patres Conscripti; dum omnia adhuc infecta sunt, consulite reipublicæ. Quod opus vis inchoavit, ad finem consilium perducat. Ut prudentia vestra egeret respublica, effecit militum virtus; ne ea vana fuerit, efficiat prudentia vestra. Non hodie, in hoc concilio, de unius aut alterius urbis vel provinciæ principatu, sed de totius orbis imperio agitur. An Romæ aliquando Carthago futura sit, an æmulæ infensissimæque urbis metu libera Italia, an orbi Roma jam nunc imperatura, dii in

vestra manu posuerunt. Hæc vestra est deliberatio. Vos autem, dii immortales, dii deæque Romæ custodes, tuque imprimis, Jupiter Optime Maxime, qui ex alto Capitolio tuo reginæ urbis fatis invigilas, qui tantis cladibus afflictam Romanam rem vi tua refecisti, et cujus beneficio in hac hodie curia de Carthaginis sorte deliberamus, unde modo hostilium armorum et victoris Pœni fremitus audiebantur, da tuis mentem istam quæ bona utiliaque suadet, per quam bene paratis omne robur inest, sine qua omnia, quamvis egregia, dilabuntur. Ne urbs illa tua, quæ armis vinci non potuit, consilio vincatur; quæ, duce te, vicit, te duce, victoria uti liceat. E. N.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1819.

XXXIX

CARBONIS ORATIO SCIPIONEM NASICAM OB TIB. GRACCHI CÆDEM APUD POPULUM ACCUSANTIS.

(130 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Exordium sumetur ex novitate et atrocitate rei.

Quæ exempla sceleri Nasicæ prætenduntur, ea ostendet nihil ad rem pertinere.

Tib. Gracchi indolem, consilia, et in eis exsequendis modestiam laudabit: quæ gravius adversus collegæ contumaciam facta sunt, ea populi judicio facta.

Subjiciet veluti oculis ultimam illam civis optimi diem, et rogabit populum ne eum impune abire patiatur, qui primus bella foro et civium cædes intulit.

DÉVELOPPEMENT.

Novum scelus, Quirites, et inaudita ad hanc diem atrocitate fœdum ad vos judiciaque vestra defero. Tib. Gracchum, tribunum plebis, P. Scipio Nasica, privatus, violata sacrosanctæ potestatis majestate, contempto gravissimo consulis imperio, cum servorum et perditorum manu, medio foro, sub oculis populi Romani, in conspectu Capitolii et imminentium circa templorum, ausus est occidere. Sic, erepto per nefarium scelus ordinis vestri acerrimo propugnatore, vos, Quirites, superbis patrum imperiis obnoxios, vos corporaque vestra, fœneratorum avaritiæ et crudelitati indefensos et in vinculis habendos vindex iste libertatis tradidit.

Video prætendi veterum temporum exempla; audio memorari

Sp. Cassii et Manlii Capitolini mortes, et ejus præsertim Sp. Melii, quem Ahala Servilius, magister equitum, privato jure occiderit; quæ si non falsa et corrupta essent omnia, minime tamen ad rem pertinerent. Quis enim ignorat Sp. Cassium et Manlium, apud populum Romanum accusatos et pessimi omnium facinoris convictos, populi judicio damnatos præcipitatosque? Quis Melium, populari favore sese efferentem et nimis alta cupientem, verendo dictatoris imperio, Servilii Ahalæ dextra immoderatæ ambitionis pœnas dedisse? Te vero, Nasica, ruentem furore et amentia, nulla summa auctoritas, nulla imperii Romani majestas deterruit, quin domicilium universi orbis; nulla religio, quin Jovis O. M. præsentiam turpissimo facinore, eximii viri, viri innocentis sanguine maculares.

Obsecro vos, quod scelus tantum, Quirites, quod tanta mortis acerbitate dignum admiserat? Omnes enim egregii viri vitam novistis, quam in luce palam et prope totam in foro exegisse dixerim. Novistis constantiam animi, et mentem boni cujusvis et altioris sensus capacem et tenacem veri rectique, et sincerum pectus et probitatis veluti quoddam penetrale. Novistis incredibilem justitiæ amorem, ut reorum patrocinium professus, eos contra vim injuriasque potentium omnibus eloquentiæ viribus defenderet, quam adeo fluentem et excultam et penetrabilem et ineluctabilem naturæ benignitate possidebat. Adde clementiam in nocentes, et facilitatem aditus, et simplicitatem commercii, castitatem morum, sobrietatem victus, quæ nulla suæ, multa mensæ aliorum affluere facile pateretur. Meruerat etiam in castris et militari laude inclaruerat, parere et imperare æque promptus ac paratus.

Jam vero misericordiam illam viri immensam in pauperes et inopes prætercam, qua, profusis bonis omnibus suis, egentis uniuscujusque et usuris obruti necessitates sustinebat, qua patrum sibi implacabilem invidiam conflavit, quæ singulis et omnibus tam commoda et opportuna, quam, dii immortales! ipsi inutilis et funesta, concessit? Indignabatur enim vir omnium justitiæ tenacissimus, cum feris bestiis antra et cubilia quo se ac suos reciperent natura tribuisset, vobis, Quirites, id est, populo Romano, imperatori omnium gentium, deesse locum ponendis laribus, deesse ubi tuta ab injuriis cœli capita vestra haberetis: militem Romanum, longinquis expeditionibus tractum diversissimas in terras, laborare, durare, incumbere domandis gentibus, pro anima denique, singulis diebus, suo nullo, reipublicæ ingenti fructu, dimicare; cum Romæ interim imbelles superbique patres deliciis se et per otia curarent, cives mille vexarent modis; cum avidi creditores, pauperibus antiqua reipublicæ beneficia eripientes,

contra jus fasque omne, parta alieno labore, alienis sudoribus, invaderent, agros per totam Italiam continuarent, et Romanis armis subacta servili opera excolerent.

Quam civium suorum miserabilem conditionem quotidie vividius oculis obversatam tolerare diutius cum nequiret, sua plebi Romanæ, quæ virtute, periculis et laboribus suis ingentibus quæsiverat, restituere decrevit. Sed patrum ille avaritiam et superbiam et vim noverat, et vir patriæ amantissimus, quique civilium turbarum imaginem etiam horresceret, quam modestam, quam clementem, quam prope humilem dicam rogationem tulit ! Nobilissimis etiam patrum, M. Crasso pontifici maximo, clarissimo et doctissimo Scævolæ consuli, et Appio Claudio principi senatus, eam approbavit. Sed quæ res tam justa, tam sacra esse potest, quam non violet sordida illa lucri cupido ? Exarsit divitum furor, et viri consilia interpretantes in pejus, rogationem omnium justissimam et clementissimam vesanis clamoribus et fœdis criminibus, jactato etiam invidioso regni nomine, impugnavere. Atque hic, quibus artibus, quam indignis fœdisque evicerint ut collega Octavius viri justissima consilia pertinaci intercessione impediret, novistis omnes, Quirites ; novistis etiam incredibilem Gracchi modestiam, quam leni, quamque miserabili oratione amicum amplexus et lacrimans oraverit, ne publicæ utilitati diutius vellet obsistere, neu cives miseros, acerbissimis infortuniis et inopiæ sordibus conflictatos, fœneratorum avaritiæ, crudelitati, carnificibus permitteret. Quas vero stolidæ contumaciæ pœnas dederit Octavius, novistis ; quæ graviora visa sunt, vestro jussu, Quirites, facta sunt ; vos factum vestrum defendite.

Sed patres, ubi jam se nihil quotidianis clamoribus et tragœdiis proficere, et efferatum viri mite ingenium, inceptis acrius, in dies instare senserunt, jam ad apertam vim et arma nefaria sese convertere. Dii immortales ! diem illam nefandam et omni posterorum exsecratione detestandam Romæ surrexisse ! Proripuit se iste ex curia, obnitente frustra consule, furibundus, et eminente in toto vultu sceleris amentia, tendebatque lymphato in Capitolium cursu, servitiorum et latronum colluvie stipatus. Servi Romanis civibus fustes intentavere ! servi Capitolium intravere ! abegere veluti pecora immunda populum Romanum, fugientemque toto foro agitavere ! Fugiebas ipse tu, Gracche miserrime, dilapsis terrore indignis amicis ; fugiebas cum populo tuo, quem non pudor deserti ducis, non beneficiorum memoria ab ignava fuga retraxere ut propugnatorem suum ab inimicorum furore tueretur. Tueri dico ? Ipse amicus et collega tuus, P. Satureius, proh scelus ! ipse, inquam, primus fuste, servili pœna, sacrosanctum ca-

put verberavit. Subiit proximus L. Rufus, quem gladiatorem ictu gloriantem omnes audivimus; ceteri inde omnes, dum tu, infelix, nulla voce delibans insitam virtutem, concideres tacitus.

Hoc illud erat, Quirites, quod amici, veneno necati, morte præmonitus, vobis matris Corneliæ et miserrimæ uxoris et liberorum tutelam permitteret. Quos hic omnes videtis, luctu et mœrore confusos, gemitu et lacrimis orare vos, per carissimam memoriam filii et viri et patris, ne tanti viri mortem inultam dimittatis. Horum ego vos, Quirites, oro obtestorque acerbissimum dolorem recreetis et istius pœna consolemini, neu pessimo exemplo sinatis impunitum ferre qui primus bella et civium cædes foro intulit. M.

Lycée Louis-le-Grand, 1856.

XL

LEGATUS JUGURTHÆ IN SENATU ROMANO, POST HABITAM AB ADHERBALE ORATIONEM.

(112 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Ficte et simulate primum fortunam Adherbalis miserabitur : sed regis fama tuenda, a quo missus est.

Falso de Jugurtha queritur Adherbal, qui primus bellum indixit, deinde in certamine, quod fecerat ipse, victus, virtuti militum et suæ forsan diffisus, maluit fugere quam regnare.

De morte Hiempsalis dicet, quasi Numidæ ferocissimi juvenis credelitatem et superbiam ulti fuissent et pœnas exegissent ab eo, quod Micipsæ suprema mandata de regni divisione inter tres filios suos sprevisset. Tum conversus ad Jugurthæ laudes, obsidionem Numantiæ et Scipionis litteras commemorabit, patresque testabitur qui pugnantem cum Romanis mirati sunt.

Nec vult tamen Jugurtha virtutis fraternæ memoria Adherbalem premi hactenus Romanis inutilem. Meminit Micipsæ; nec petit ut avito imperio spolietur Adherbal, sed senatus populusque Romanus inter utrumque pro suo jure regnum dividant.

DÉVELOPPEMENT.

Id solitum miseris est, Patres Conscripti, ut acriter in felices invehantur, et, quam sibi fecerint calamitatem, ad ceteros ob invidiam referant : hi tamen miserandi magis quam condemnandi sunt, quum unum habeant in calamitatibus solatium, ut eas ipsi non meruisse videantur. Nollem igitur ego Adherbalis orationem impugnare, quem tanta miseria afflictum, tanta egestate obru-

tum video, ut, inimicus quamvis et Jugurtham secutus, Numida tamen et patris Micipsæ memor, ægre lacrimis et aperto dolore abstineam. Quum autem in dicendo non precibus tantum et justa imploratione contentus, ad criminationem quoque Jugurthæ nostrasque injurias pervaserit, neque curaverit, quomodo sibi amorem et misericordiam vestram, sed nobis odium etiam et bellum populi Romani compararet, ego contra respondeam, famam fidemque regis defendam a quo missus sum, et quæ evenerunt demonstrem magna cum Adherbalis innocentia et imprudentia evenisse, necesse est. Non enim nos, quanquam, ut appellat Adherbal, sceleratissimi, eo sceleris et nequitiæ venimus, ut suffragia vestra, Patres Conscripti, et quid de nobis censeatis negligamus et rideamus ; nec ea est nostra dementia, ut acceptum confirmatumque a vobis imperium, vobis invitis, defendi posse arbitremur.

Dicis, Adherbal, tibi a Jugurtha structos dolos, a Jugurtha bellum indictum, illatam cladem miserabilemque hanc, qua ipsa permovemur, conditionem tuam. Quæ omnia quo gravia magis et atrocia, eo majori cura diligentiaque scrutanda sunt. Quid enim gravius est et magis ab hominum natura abhorrens, quam si propinquus propinquo et quasi frater fratri insidias paret, cædem moliatur, præcipue quum adoptivus tantum et insitus in regni communitatem venerit, propinquis, super naturam et sanguinem, beneficio quoque et munere conjunctus? At hi doli, hæ insidiæ, quomodo structæ paratæque ab illo, quomodo a te deprehensæ sunt ? ubi testes ? ubi indicia ? Nulla sunt, Patres Conscripti, nec exsistit, qui sicarios appositos, qui fidem Numidarum labefactatam, qui denique servos aut milites ad seditionem corruptos arguat. At occisus Hiempsal, inquies, magnum erat et insigne cavendi documentum. Magnum quidem, si occisus a Jugurtha fuisset; quod nullo modo vel probare vel affirmare potes.

Hiempsal, natura et ætate ferox, moribus asperis et juvenili sævitia, Numidas cœpit prægravare et fatigare, Masinissam avum, Micipsam patrem oblivisci magis aut temnere, quam referre et imitari; divisionem regni exosus a moriente patre mandatam, queri, irasci, in Jugurtham invehi, quod, ut ipse prædicabat, in regnum per pravas artes, adulatorio ambitu et senili adoptione, irrepsisset. Simul et ipse Numidarum odia et iras accendere, diversus a majorum cultu et institutis, raro venatu, segni equorum cura, et comessationes inter et epulas sæpius, quam in equitando jaculandoque, versatus. Quid mirum, si talem juvenem Numidæ, in præsens importunum, in futurum autem metuendum, initio regni nutantem, interceperint, et nascentem tyrannidem quasi

præfocaverint ? Quam vero stultum et absurdum, si Jugurtha, precario ipse et caduco imperio, popularibus egens studiis, favorem hunc infando facinore polluisset, publicam invidiam et indignationem in se concitavisset, quum vulgus scelera patrantem, grata licet et utilia, odisse tamen soleat et ulciscatur !

Sed hæc apud Adherbalem vana sunt et irrita ; suspicionem arripit mens avida criminationum, et objecta pro approbatis habet. Jugurtham incusans, violata propinquorum et beneficiorum jura implorans, populares ad arma rapit, imprudentemque illum ac securum occupat. Quid Jugurtha ? arma armis opponit, invitus quidem, sed ipsum corpus et regnum ab injuria vindicaturus ; flagrat exitiale et plus quam civile bellum : quo quum vicisset Jugurtha, seu militum numero et virtute, seu quod dii bonis partibus favissent, eam sane unam victoriæ mercedem optabat, clementiam scilicet in devictum Adherbalem exercere posse, et regni patrem, ut a patre acceperat, ita filio reddere. Fugit autem hic, bello jam sustinendo impar, pacem tamen abnuens : domestica beneficia respuit, externa et aliena imploraturus. Quam quidem laudo illius spem ac fiduciam repositam in populo senatuque Romano, et eam clementia vestra, Patres Conscripti, et reipublicæ æquitate dignam fateor. At quo majores apud vos et clariores hæ virtutes eminent, eo nobis parcius eis utendum est, et simul non meruerat Jugurtha ut repulsam acciperet.

Scitis enim, Patres Conscripti, et novistis, quis sit ille, qui velut impius et omnium hominum sceleratissimus hodie arguitur, quam eximiis dotibus, quibus vel animi vel ingenii laudibus efflorescat. Neque ad vos commovendos avitam gloriam, avita merita commemorabo, quanquam hæc reo et accusatori communia sunt, et avus ille Masinissa, cujus factis et claritudine sordes suas texit Adherbal et illustravit, nepotem quoque Jugurtham defendat et tueatur. Propria vero hic habet quibus per se ipsum efficacius apud vos, quam per externa decora, commendetur. Vos ego testor, Patres Conscripti, quibuscum sub Scipione Africano circa Numantiam meruit, juvenis adhuc, at jam virili animo, in acie fortissimus idem et in castris modestissimus, manu et consilio par, alter denique apud Scipionem alterum Masinissa. Quis vel duci vel exercitui carior, quis Numantinis terribilior exstitit ? Num inclyta illa et pura Jugurthæ virtus ita corrumpi et pessumdari potuit, ut flagitium ac scelus admitteret ? Num illa in populum Romanum probata fides, illa senatus observantia, ita apud eum elanguere et emori potuerunt, ut eas non modo oblivisceretur, sed meminisset etiam et violaret ? Non sane unquam tantam in Jugurtha factam esse animi conversionem putasses, si vixisses

adhuc, Scipio, ut, quem commilitonem fidissimum in tam arduo ac difficili bello habuisti, quem fortissimum toties et in concione et insignibus illis litteris ad Micipsam scriptis memorasti, nec minus ingenio miti et amicissimo in suos quam acri in hostes ardentique novisti, hic hodie fratris occisor alterius, alterius spoliator, populi senatusque Romani contemptor, et omnium quos terra tulit pessimus jure ac merito appellaretur !

Jugurtham igitur, Patres Conscripti, objectis criminibus absolvite : amicitiam et pacem vestram innocenti reddite ; id unum orat et obtestatur, ut amicum Romanorum vocari liceat, regnum vero, cujus solam procurationem a vobis accepit, Adherbali sibique, quasi provincias ducibus vestris, dividatis. Non enim, quamvis læso et offenso, cecidere prorsus ex animo Adherbalis amor, omnis Micipsæ memoria ; nec a se spoliari propinquum avito solio, veluti Syphacem a novo Masinissa quemdam, velut hostem ab hoste sustineret. Namque id a Romanorum et Publii Scipionis, maximi et plus quam humani viri, consuetudine didicit, in omni re utilitatem æquitati posthabere. Itaque, Patres Conscripti, si Jugurthæ rursus favorem vestrum et regni partem tribuatis, Adherbalis gratiam reconcilietis, et domi felicem, foris potentem faciatis, se jam ample ob præterita merita remuneratum et acriter ad futura exstimulatum existimat, et, quum satis superque ad hunc diem bello, discordia ac rebellione aures vestras et oculos Africa detinuerit, non aliter postea eamdem quam fide, pace et obsequio notam Romanis fore, affirmat et pollicetur. S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

XLI

CIMBRORUM CONJUGES AD MARIUM.

(102 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Ordientur maritorum necem ita lugendo, ut nec Marium nec deos incusent ; imo doloris sui solatium habere videantur, quod a tanto et duce et populo victi fuerint viri fortissimi.

At, cæsis conjugibus, non decet Marium cum feminis, quæ nihil commeruerunt, pugnare : pœnarum satis a maritis repetitum est.

Marium hortabuntur ut clementer agat et ab ipsarum corporibus vim arceat et injuriam.

Ea se postulare, quæ nisi impetraverint, suus mox præstabit melior animus. Hic pauca subjungent, quibus se fortes ac strenuas profiteantur in servanda castitate et morte contemnenda.

DÉVELOPPEMENT.

Hoc quidem novum, Romane imperator, ac prope inauditum legationis genus est, quod hostes viros hostes feminæ precatum veniant. Ita est : a tota Cimbrorum gente nihil nisi feminæ infantesque supersunt. Qui modo late campos innumeris agminibus implebant, nunc cadaveribus ruinisque suis operiunt. Jam castra tua spoliis nostris decorata, jam te victorem carissimo cruore tinctum lugentes adspicimus. Neque te et Romanos, tanquam luctus nostri auctores, incusamus ; sed fortunam, sed superos, qui, terris nostris oceano inundatis, in nulla terrarum orbis parte Cimbros consedere voluerunt, nullumque nisi ad sepulturam locum (quanquam hæc etiam incerta est) dederunt. Ceterum tanti infortunii hoc saltem solatium restat, quod cum populo Romano Cimbros congredi, tanquam alteram altera dignam gentem, fata voluerint. Non enim vobis populum despicere licet, qui vestros exercitus ter fugavit, castrisque exuit ; neque nobis populum, quis vel de victoribus suis triumphat. Itaque, ut vobis apud posteros maxima laus erit conjuges nostros superavisse, sic conjugibus nostris non minima, vestra manu victos occubuisse.

Nunc autem coram adsunt miserrimæ Cimbrorum reliquiæ, infantium scilicet feminarumque viduarum agmen, et maritos lugentium. Quæ, postquam viros debellastis fortissimos, non jam digna virtutis vestræ materia sunt. Quæ enim cum feminis pugnanti gloria ? Imo ante partam infami nota polluetis, quippe qui metuere videbimini. Quod si vos ira tantum incitet, eia agite, quid sceleris admisimus ? Ideone nocentes sumus, quod hodierno die pugnavimus ? Num ergo fugere, aut maritos, quum cæderentur trucidarenturque, compressis manibus spectare oportebat ? num vobis tum magis placuissemus, imbelles et ignavæ? Quod si conjuges vestræ, dum vos prælia necemque subitis, procul secedere et latere soleant, nobis longe alii mores. Maritorum lateri semper adhærere, eos ubique comitari et sequi, cum eis omnia pericula subire, cum eis, si opus sit, pugnare didicimus. Volo equidem nocentes simus : nonne satis pœnarum exhaustum est ? nonne satis sanguinis fusum ? Quæ est ea rabies, quam tot cæsa hominum millia explere nequiverint ?

Vincis, Romane imperator ; sed vicisse parum fuerit, nisi

victoria generose, et sicut populum se orbis dominum dictitantem decet, uteris. Vobis quoque infantes, vobis quoque conjuges sunt. Quibus utinam dii meliorem quam nobis sortem faciant! non, ut nos, orbæ ac solæ jaceant, in externa terra, sine spe, sine opibus, ipsos maritorum interfectores id tantum precari coactæ, ut sibi secure fugere liceat! Quid enim aliud poscimus? Servitutem, vimque, et injuriam deprecamur; quod si concesseris, æternum tuæ clementiæ exemplum et triumphi ornamentum erimus.

Quod si nos respueris, minime quæcumque vobis libuerit pati paratæ sumus : sed non impetrata melior præstabit animus. Quoddam est tutissimum miserrimi cujusque refugium, quod vis nulla violare queat. Hæc illud nobis dextra aperiet : hæc ærumnarum faciet finem : hæc nos fidas saltem castasque maritis consociabit : hæc postremo nobis laudem, vobis dedecus pariet immortale.

F. D. N.

École normale, 1822.

XLII

MARII AD SENATUS ET POPULI ROMANI LEGATOS ORATIO.

(86 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Marius, post exsilium, redux et victor quum Romam ingrederetur, in ipsis portis restitit, donec ea lex a populo rescinderetur, qua proscriptus olim fuerat. Tum legatos ad se ex senatu populoque missos, qui legem abrogatam nuntiarent eumque suppliciter in Urbem invitarent, sic alloquitur :

« Clementer fecistis, Quirites, quod exsulem extorremque tandem recipere dignati estis. » Ironice illis gratulabitur tam fidelem benefactorum memoriam, Jugurthæ scilicet, Teutonum, Cimbrorum a se devictorum.

Dicet quibusdam fortasse non ita gratum fuisse suum in Italiam ac in Urbem reditum, prudentiamque eorum laudabit qui. quum resistere ultra non possent, ad victoris clementiam confugerunt.

Sed Marii clementiam jamdudum exstinctam esse denuntiabit. Tot mala in exsilio tolerata ultionem postulare.

Satis superque seditionum in republica fuisse. Jam ipsum ut una factio supersit per alterius factionis ruinam effecturum.

Affirmabit hunc diem Romæ funestiorem fore quam ullus antea fuit : conversusque ad milites, signum cædis in omnes, non Syllanos modo, sed etiam suspectos, dabit.

DÉVELOPPEMENT.

Quantas me vobis gratias agere, Quirites, æquum est, quod me exsulem, extorrem, proscriptum etiam a vobis et capite deminutum in hanc urbem recipiatis, in qua toties de vestris hostibus egi triumphum, et illud Capitolium me iterum sinatis adspicere, quod, nisi virtute mea et armis defensum fuisset, non Syllæ nunc aut Marii, sed Cimbrorum Teutonumque foret! Quam egregiam laborum mercedem refertis, qui me, quum toties in rempublicam quidquid in me sit impenderim, Jugurtham quoque non minori vestra quam mea debellaverim gloria, barbarorum denique populos et nationes uno et eodem ictu exstinxerim, non indignum tamen habeatis qui in eadem urbe, intra eadem mœnia vobiscum habitem, neque infectum et pollutum aera arbitremini, quem vobis et Mario communem haurietis ?

Quanquam, et in hanc moderatam amicamque sententiam plures non ignoro necessitate, quam libera voluntate fuisse inductos. Sub illo pacis et amicitiæ colore, quem sibi metu et ignavia prætendunt, Syllæ desiderium latet Mariique et suorum odium inexpiabile. Verum iis etiam hominibus majores grates agendæ sunt, qui, licet me sicut pestem et exitium Romani nominis, et, ut verius dicam, non secus ac immanem belluam, oderint ac detestentur, privatis tamen inimicitiis adeo publicam salutem præposuerunt, ut, quum ex mœnibus suis armorum nostrorum sonitum inermes audirent, pacem quam bellum, ignaviam quam periculum maluerint, et ad clementiam victoris, ubi nulla resistendi via esset et ratio, prudenter confugerint.

Sed, proh deum hominumque fidem! quam clementiam omnium quos terra sustinet sceleratissimi in eo viro esse volunt, quem omni supplicio, omni cruciatu damnatum terra marique, non aliter ac feram et belluam, persecuti sunt? cui ne Carthaginis quidem ruinis insidenti liber in exsilio luctus fuit et dolor? An eam animi mei cunctationem et ignaviam esse putant, ut aut inimicos non omni vi et ope persequar, aut sub amicitiæ vana et falsa specie odium et vindictam parem ? Utraque vos opinio decipiat, Quirites : quanta virtute, quanto studio amicos defendam, quid in me uno opis et auxilii sit, vos quondam sensistis ; quam vero acer et pertinax in odio idem ille Marius, quam in inimicos implacabilis et infensus, damno vestro ingrati demum sentietis. Neque occulta fraude egent consilia mea ; apertas et publicas injurias aperte et publice ulciscar : illos fraus decet, qui aut virtute aut ira carent. Itane inani decreto, vestra etiam formidine magis

expresso, quam libera edito voluntate, Marium hunc placari, aut, ut verius dicam, eludi posse creditis, quem post quinque consulatus, et immensam terra marique partam gloriam, errantem ac fugitivum, triste exsilium et magni nominis infamiam ubique circumferentem externæ videre nationes? Tot igitur mala, tot pericula ab ingratis civibus Marius tulit, ut cum armis tandem et legionibus redux inimicis parcat, etiam intempestiva clementia ferocioribus, et, quasi calamitatibus et malis ingenium et virtus prisca elanguerint, ignavam vitam inter ingratos inultus trahat? Haud ita sane; vel in eo ætatis meæ decursu, suo damno hunc eumdem Marium Romani agnoscent, quem olim unicum ducem adversus Cimbros Teutonesque elegerunt.

Jam satis superque nostris discordiis orbis terrarum fuit exagitatus; pacem terris, otium Romæ, securitatem bonis civibus gladio meo reddam: non nisi sanguine Romano Romana libertas resurgere ac stabiliri potest. In duas partes Romani scinduntur; duo quasi populi intra unius urbis mœnia, bella ex bellis inter se serentes, vivunt: alteram partem tolli necesse est, ut altera otio aliquando et pace fruatur. Neque enim natura, genere, studiis res diversissimæ in unam conjungi ac revocari queunt; et quoniam nulla alia pacis in republica restituendæ via et ratio est, cruentam restitutæ pacis palmam meam esse volo.

Tremat igitur quicumque Mario inimicus fuit et adversus: novi hominis gladios et vindictam horreant superbissimi senatores: hunc diem funestiorem fore quam ullus antea fuit, affirmo: uno atque eodem ictu partes Syllanæ evertendæ sunt, ut aliquando vere cives et Romani liberum caput possint attollere. Vos igitur appello, bellorum socii, quorum virtute et armis toties hostem fudi fugavique; Marii et vestras injurias, non in cives et Romanos, sed in patriæ proditores et hostes infensissimos ulciscamini: hi sunt, milites, qui et pœnas et mortem in unumquemque vestrum decreverunt: hi sunt, qui Marium ducem vestrum ex illa patria excusserunt, quam vestra ope et auxilio toties servaverat: non Syllanos modo, sed et suspectos quoque trucidate, ut, ab omni improborum contagione et contactu liberati, otium tandem et pacem post bella et labores invenire possimus. E. L.

Collége royal de Charlemagne, 1822.

XLIII

SERTORII AD POMPEIUM ORATIO.

(75 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Pauca de se ac Pompeio præfatus, illum hortabitur ut, data acceptaque fide, rempublicam ordinandam suscipere una cum Sertorio velit.

Restituatur tribunitia potestas, cujus vim Sylla deminuit; redeat penes equestrem ordinem judicatus: quæstiones exerceantur in sicarios, iique sicariorum numero habeantur, qui proscriptione, ob relata civium Romanorum capita, pecunias ex ærario acceperunt; tropæa C. Marii de Jugurtha, Cimbris et Teutonibus, a Sylla disjecta, reponantur; liceat proscriptorum filiis petere magistratus et gerere.

Vult enim, Sylla mortuo, acta Syllæ tueri C. Pompeius, eques Romanus, qui, Syllæ invisus, dictatore invito triumphavit, et in testamento ejus præteritus est ?

An is est, cujus societas minime accipienda sit, Q. Sertorius, qui nullius unquam viri, sed reipublicæ ipsius partes secutus, neque revocandum ab exsilio Marium, neque redeuntem cum exercitu Syllam intra mœnia Urbis recipiendum censuit, hostibus Romæ infensissimus, Romanis legionibus acceptissimus ?

Sed festinato opus est; summorum virorum opem Roma efflagitat, qua leges libertasque confirmentur ; mox cui se tradat regnandam circumspiciet.

DÉVELOPPEMENT.

Equidem, C. Pompei, quum reputo qualibus de causis inter nos pugnemus, non possum non incusare fortunam illam quæ eos potissimum disjungit qui amicissimi et concordissimi esse debeant. Nam, quæso, quamobrem alter in alterum infesti ruimus, cur Italiam atque Hispaniam atrocissimo duello committimus, cur tantum sanguinis Romani et socialis fundimus? Scilicet ut patriam communem pro virili portione uterque adjuvemus, ut ea instituta eamque reipublicæ formam asseramus, quam Romæ maxime conducere arbitramur. Ita est, nobilissime dux : et ego te credo in hoc tristissimo bello publicas tantum utilitates sequi, nec, sicut plerosque, vanæ ostentationi inservire, aut imperatoriam illam laudem per populorum ruinas petere ; et tu mihi ut illud ipsum concedas æquum censeo. Quid igitur minus convenit quam duos homines Romæ amantissimos ad internecionem inter se depugnare, nimirum ut Romæ suum amorem quam maximis cædibus significent ? Mihi crede, C. Pompei, præposterum hoc bellum est, præposteri hostes sumus ; quin, exuta omni contentione, patriæ saluti omnem industriam nostram, omnem pru-

dentiam applicamus? Accipe daque fidem, una capessamus rempublicam, civilium bellorum vulnera suscipiamus sananda. Roma tot continentibus proscriptionibus affecta medicinam vehementer desiderat; medeamur, dum curationi etiam locus est, dum ille populus, pæne jacens et afflictus, nondum omnino malis suis callum duxit!

Quod si in hanc societatem venire non recusaveris, intelliges me, de summa rerum administranda, non tam a tuis studiis et voluntatibus esse remotum aut abhorrentem quam tu forsitan existimas. Ceterum novi eam animi tui magnitudinem, eam erga patriam fidem, ut non dubites multa patriæ condonare, multa commodis civium tuorum remittere, opiniones etiam tuas gravissimis Romanorum desideriis postponere. Quare, alacres operi accingamur; quidquid novitatum importavere et Marius et Sylla, nullo discrimine tollendum est: quidquid veterum institutorum rescidere, reparandum est; denique nos, quantum possumus, efficere oportet ne posteri illos fuisse sentiant. Ac primum omnium, restituamus tribunitiam potestatem, cujus vim Sylla deminuit, imo quam fecit nullam. Hæc est nempe libertatis arx et caput, hic plebis adversus præpotentium petitiones murus, hoc fundamentum bene mistæ ac compositæ civitatis. Quo quidem magistratu si qui non jam velut munimento, sed velut telo abuti volent, nostrum erit istorum lasciviam finitis terminis continere; verum necesse est ipsum tribunatum stabiliamus sine quo in hoc pulcherrimo imperio populus jam nullus foret, sed reges aliquot et servi innumerabiles. Tum, ut omnes reipublicæ partes quam exactissime æquiparentur, ut summa rerum possit commodius librari, redeant judicia penes equestrem ordinem, apud quem summa cum integritate et laude fuerunt, donec illa ad senatum transtulerit Syllana libido. Quod si hic ordo amplissimum illud munus, ut æquum est, exsequeretur, fortasse nunc minus operæ pretium erat juris dictionem equitibus exercendam reposcere. Sed senatores nunquam cogitaverunt se justitiæ custodes esse et antistites, se deorum esse quasi vicarios, se divinam æquitatem in terris repræsentare. Quam bene illorum obsequium æstimaverat sagacissimus dictator! Videlicet hæc non judicia sunt, sed mera ministeria, sed publica omnium rapinarum ac latrociniorum officina! Quantam hinc magistratuum invidiam seu apud populum Romanum, seu apud exteras gentes redundasse putas, Pompei? Jam dictitant homines pecuniam esse loco innocentiæ, nullum non flagitium, nullum non scelus redimi, omnia venalia, omnia hastæ subjecta esse. Cui infamiæ subveniendum est; delenda hæc labes jampridem inveterata in populi Romani nomine,

Equestris ordo probitatem suam nobis approbavit, approbabitque.

Itaque, quæ prima sit restitutorum judiciorum usurpatio, quæstiones exerceantur in sicarios qui, parta impunitate feroces, in civium jugulos sibi quoddam jus fecere, et Urbem sub metu usque intentati ferri diutissime depressam habuerunt. Atque sicariorum numero ducantur omnes proscriptionum satellites, qui ob relata civium Romanorum capita pecuniam ex ærario accipiebant. Pecuniam dico? Imo vero etiam civicam, ut servati et decollati civis Romani idem jam foret atque indiscretus honor! Et nunc isti satellites, tam multo sanguine respersi, tantis spoliis onerati, grassantur ferociter per oculos populi Romani, velut triumphantes de orbitate et solitudine omnium pæne familiarum! Tandem aliquando immanissimi homines vindictæ nostræ satisfaciant, et tot parentum desolationi, tot domuum vastitati supplicio debito atque acerbissimis cruciatibus litent! Tandem legum acies jamdiu retusa convalescat, et ad jucundissimam securitatis lucem e longo crudelissimarum dominationum squalore et tenebris respublica recreetur ac reficiatur! Ejusdem æquitatis fuerit, Pompei, tropæa C. Marii de Jugurtha, Cimbrisque et Teutonibus, a Sylla disjecta, reponere. Si quid est a quo civilium bellorum victores manus suas abstinere debeant, quid illud erit, nisi monumenta partarum adversus patriæ hostes victoriarum? Si ipsi tam sanctos triumphos sibi parare vel non curant, vel non possunt, certe vereantur.

Præter hæc omnia, una res exsequenda superest, nescio an omnium gravissima, ut quæ sit ceterarum consummatio, et quasi quædam operis nostri exædificatio: proscriptorum filiis interclusam aperiamus rempublicam, et petendis et gerendis magistratibus jam sint idonei; sit satis patres amisisse; non in filiorum dignitatem prorogetur proscriptionum sævitia. Fac patres illorum jure ac merito trucidatos fuisse: quid? ad natos perveniet hereditaria ærumnarum contagio? in ipsam nascendi conditionem pœna eroganda erit? Sed et illorum patres summa cum injuria oppressi sunt, et, etiamsi jure nocentes oppressi essent, non ideo cum paterno sanguine paternorum delictorum communionem acceperunt liberi, nec meruerunt ut e republica abrupti et exleges forent.

Hæc sunt, clarissime dux, ad quorum perfectionem et ego te Sertorius invito, et gloriæ tuæ ratio te hortatur, et Syllanarum injuriarum respectus te perpellit. Quid enim? Sylla mortuo, acta Syllæ tueri vult Pompeius, eques Romanus, cujus quidem operam, tanquam bonam et utilem, dictator ille sibi tenuit, sed cui nequaquam pro meritis gratiam retulit. Tu scilicet duas legiones privatim, tuis sumptibus conscriptas atque instructas, illi præsti-

tisti; tu hostiles partes non semel vicisti, tu pro Syllano regno omnem laborem, omne periculum ultro appetisti : quid ille pro tot officiis? Te videlicet magnum appellavit, et uno vocabulo ingens debitum exsolvit. Parum est quod dignitati tuæ non indulget, etiam adversatur: poscenti triumphum, ne decernatur, omni ope contendit, quasi aliena gloria sit suæ diminutio, quasi doleat se non posse sibi hunc honorem adstruere, et saltem solatio sit, si nemo alius illum usurpare potuerit? Sic in te, Pompei, semper animatus fuit Sylla, et dum dictaturam obtinuit, et dum privatus vixit. Ad ultimum, in ejus testamento vel negligentia, vel fastidio præteritus es: quum tot homines tenuissimos scripserit, et quibus universis ferme minus quam tibi uni debebat, de te potissimum nulla est facta mentio, de te tanquam vilissimo clientum non dignatus est quidquam inserere moriens tyrannus?

Equidem, Pompei, quum mihi venit in mentem Syllanæ illius in te malignitatis recordatio, et quum rursus ad me ipsum respicio, tum sperare audeo te hanc rogationem non repudiaturum. Ego enim memini me esse Quintum Sertorium, qui mihi nullius probri sim conscius, qui patriam unice semper adamaverim, qui nullas unquam partes nisi reipublicæ foverim, qui non Mario aut Syllæ memet addixerim, sed Romæ. Cessantem ad se trahere conentur Marius et Sylla; adversus renuentem sævissimas jactent comminationes: immotus perstabo destitutusque inter patriam inermem et duces furiosos; in utriusque impotentiam potius offendam, quam ut, quem patriæ debeo, homini sanguinem commodem ; omnes vias prompto paratoque pectore excipiam, dum me vindicaverim a contactu tantæ amentiæ, dum me integrum et sincerum meæ Romæ servaverim ! Tu quidem, Pompei, aliam sectam ingressus es : recte an perperam, non est deliberatio mea; tu cum iis partibus, quas meliores credebas, stetisti : mihi vero, quum nullæ partes satis bonæ viderentur, ad patriam confugiendum fuit ; confugi igitur, et patriam, quantum potui, sum amplexus. Mario redeunti ab exsilio aperiendas portas ceteri fremant : non ego censeo. Subeuntem cum victore exercitu Syllam in mœnia accipiendum clamitent : non ego censeo. At contra censeo patriæ parricidas a muris qualibet ratione submovendos, et, si fieri possit, in æternum patria exterminandos, ut, nullo dato postliminio, securos cives quiescere sinant, nec se moveant contra rempublicam !

Hic, C. Pompei, meæ vitæ indeflexus tenor, hæc constantia invicta, ita adhuc me erga patriam gessi. Quid quod, ut domesticas turbas molientibus civibus, ita hostibus extraneis fui sumque infensissimus? Et ego stipendia mea numerare possum, et

quot in præliis sanguinem fuderim, et quot vulneribus decoratum sit adversum pectus. Nec Romanis legionibus adeo sum ingratus: quarum gratiam vel hoc præsertim me mihi conciliasse crediderim, quod, sicut eæ ipsæ, patriam omni caritate prosequor, quod adversus Romanos duces, et quidem sæpius quam voluissem, nunquam vero adversus Romam, arma tuli; quod denique in omnem rerum desperationem magis pervenirem, quam ut me cum hostibus nominis Romani conjungerem.

Habes me, Pompei, qualis sum, ut opinor; tibi totus pateo Sertorius, tibi explicavi omnes sensus meos, omnem anteactam vitam, et quid providendum in futurum existimem. Si dignus videar, cum quo inclinatam rempublicam fulcias, agedum, jungamus amicitiam, et id unum jam sit certamen uter plura in patriam beneficia contulerit. Sed maturato opus est; nec cum iis hostibus res est, qui tergiversationem patiantur : hostes, hostes, inquam, habemus Romana vitia, perditos mores, populum civilibus jactationibus defatigatum, et libertate instabili exitiosaque prope satiatum. Summorum virorum opem requirit immensum illud corpus, cujus in venis inclusa sunt teterrima exitii semina, et venenum quod omnes illius partes occulto imbuat meatu, et labefactas dissolvat. Adhibeamus ergo manum, et fortiter recidamus quidquid aut jam corruptum est aut reliqua corrupturum. Legum vim intendamus, jura in solido statuamus. Sic demum populo veterum institutorum amorem redivivum inserere licebit: sic ille libertatem non temere projiciet, tanquam exoletum et insuavem fructum. Sed iterum atque iterum dico, festinemus: nec opperiamur dum insanabili morbo patria implicetur, et omnino deplorata jaceat. Mox populus, libertatis non jam capax, nec sui patiens, cui se tradat regnandum circumspiciet, mox ipse se palam publicabit mancipandum et usu possidendum ! Mox ipse se domino ingeret, et, magis quam iste cupiet, se facilem et obnoxium dabit : tanta illi sui vilitas, tanta Romanæ indolis in secula consternatio !

L.

Lycée Napoléon, 1850.

XLIV

HORTENSIA IN CONCIONE.

(42 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Dicet quem fecere triumviri terrorem prohibuisse ne quis pro feminis dicturus exsurgeret.

Se autem meminisse paternæ eloquentiæ et hoc patris nomine excitatam ut justum patrocinium susciperet.

Invehetur in triumvirorum iniquitatem, qui jubent feminas magna parte fortunarum suarum spoliari.

Cur tributa pendant reipublicæ, quæ nullis reipublicæ honoribus perfungantur ? Privatam et obscuram vitam sortitæ, nullum aliud vectigal a se posse requiri arbitrantur, quam ut filios suos liberaliter instituant.

Quanquam, si res Romana periclitaretur, nihil esset moræ in ipsis, quin omnia sua libenter in medium conferrent. Hic Hortensia commemorabit quæ magna amoris in patriam specimina sæpenumero ediderint mulieres Romanæ.

Sed nullum est bellum, nullum discrimen. Penes tres homines sunt orbis terrarum spolia, quibus ut illi per quietem frui possint, quadam saltem æquitate frui videantur. Caveant ne Romanos tandem pœniteat sui servitii : potentissimis tyrannis periculosum vexare vel invalidos.

DÉVELOPPEMENT.

Quum ille, quem triumviri terrorem incutiunt, prohibeat ne quis nostrum suscipiat patrocinium, et voces questusque civium comprimat imminens lictorum securis, adsum ego, Quirites, adsum Hortensii filia, paternæ memor eloquentiæ, jura libertatis nostræ sexumque defensura. Ne putate nos ita ultro et libenter solitam modestiam excussisse, ut primo calamitatis nostræ nuntio forum invaderemus, licet id sæpius fuerit in republica veteri usitatum. Primum autem, quod magis gravitatem nostram decebat, feminæ ad feminas confugimus, quarum præpotenti in his temporibus intercessione iniqua lex, iniquum tributum abrogaretur. Octaviam enim, J. Cæsaris germanam, Antonii matrem Juliam, conjugem Fulviam, ut quondam majores nostræ Veturiam Volumniamque, omni prece et querela adivimus ; neque inde quidquam aliud relatum est, nisi acceptæ memoria injuriæ repulsæque dolor. Te imprimis omnium, te, Fulvia, alloquor et accuso, quæ, in hac civitate dominatrix et vere dictatoria mulier, quos antea P. Clodio afflavisti furores, nunc totos ad conjugem novum transtulisti, neque sexus quem exuisti preces

neque lacrimas ulla misericordia admisisti. Ne autem hodierna hæc constantia nostra seditio in rempublicam vocetur, meminimus te in hoc ipsum forum, in hæc ipsa rostra venisse nuper odio et ultione instinctam, et carnificis ministerium usurpasse. Quod autem tibi in privata impiaque ultione licuit, quanto magis pertinet ad nos in publica causa, eadem et justissima!

Quid enim iniquius et intolerabilius esse potest, quam feminas magna fortunarum parte spoliari? pendere tributa reipublicæ, quum a republica arceantur? legiones, magistratus, bella pecuniis suis alere, quum omni vel civili vel castrensi munere careant? Date mulieribus immunitatem tributorum, vel gerendarun rerum partem, munerum consortium date; fiant consules, tribuni mulieres; exercitio cohortium, decursui legionum intersint; fasces, virgas, lictores, insignia potentiæ, et quæcumque in datæ pecuniæ locum solatiumque venient, una cum viris ambiant, una obtineant. Quod si inauditum adeo et legibus institutisque majorum contrarium est, ut proferre pæne sit nefas, quis negetnon minus antea inauditum, non minus contra leges et reipublicæ morem esse, tributa scilicet a feminis exigi, fortunas matronarum in ærarium abire, et, quibus cetera desunt vitæ decora, ultimum quoque illud eripi? Imo, Quirites, vectigal nobis peculiare quoddam est, et ut a natura, sic legibus addictum, quod quotidie pendimus, quotidie reipublicæ solvimus, institutio nempe liberorum, formanda ætas tenera, imbuendi mores et pueritia ad futuram vitam conformanda. Liberos igitur, quemadmodum monilia sua ac vere materna ornamenta appellabat, decus illud sexus nostri, Cornelia, ita ego tributa vere matronalia appello; neque minoris hæc quam cetera æstimentur, quibus tanto præstant, quanto divitiis et metallo ingenua mens et virtus a teneris infusa.

At enim sæpissime in arduis reipublicæ temporibus opes et pecunias matronæ in ærarium profuderunt. Scimus quidem, Quirites, illas sexus nostri laudes; recordamur adhuc matronas, Urbe jam a Gallis capta, monilia et aurum in publicum conferentes; occupante postea portas Annibale, eadem munificentia iisdem periculis succurrentes. Obversantur undique ante oculos inclyte a feminis gesta; venit in mentem, a feminis compressam Sabinorum, compressam Coriolani ultionem, proditos Catilinæ furores esse; nihil magni unquam, nihil præclari in hac civitate motum fuit, quin auctores feminæ interforent. Ut enim omittam quidquid de Hersilia, de Clœlia traditum est, quid de te, Lucretia, dicam, cujus fortissima mors ac pudicissima Romam

ad summam libertatem ex ima servitute evexit? Quid de Virginia, cujus innocentissima cædes non jam ab uno Tarquinio, sed a Tarquiniis decem rempublicam liberavit, ita ut utraque devota saluti publicæ victima videretur? Unde plebeii consules facti, nisi impellente virum uxore? Unde renovatæ agrariæ leges, nisi matre liberos instigante? Sic ab omni memoria fatis reipublicæ immixtæ sunt mulieres, ut velle separationem hodie et divortium fieri, sacrilegum prorsus et impium esset. Ne igitur nos eas existimate, Quirites, quæ matrum nostrarum degeneres, nos penitus vestris curis inconcussas et a publicis periculis propemodum abstrusas esse velimus. Castra ponat iterum ad vicesimum lapidem Annibal, occupet Tiberim alter Porsenna, Brennus alter; tunc quoque divitias nostras in ærarium profluentes, gemmas in medium collatas videbitis. Unde vero nunc imminent pericula, unde ingruit bellum et spoliandi necessitas? Quod si saltem armis nostris peterentur Parthi, et erepta signa vi reposcerentur, quamvis cetera exercendæ ultioni sufficerent, dulce tamen esset inustam Crassi manibus et nomini Romano labem, quantum possemus, eluere. Pax autem, quocumque vertimur, cum gentibus exteris viget et coalescit; penes tres homines congesta terrarum orbis spolia, provinciarum vectigalia, bona fortunæque proscriptorum; ceterum nullus armorum tumultus, nulla bellorum tempestas.

Sed quid ego hæc? bellum est eheu! Quirites, cujus me et vos oblitos vellem, bellum civile, impium, parricidale; refoventur Emathici furores; incalescit rursus Romano sanguine Macedonia; parantur jam in fratres, arma, classes, commeatus. Itane igitur, triumviri, nos patriæ immemores existimatis, ut fortunis nostris domesticum incendium, internam facem alamus? Non hoc sane docuerunt matres nostræ, a quibus inter acerrimas reipublicæ dissensiones resarcita est usque concordia: non hoc matronæ illæ, quæ, in Sabino bello, suo inter acies duas intercursu viros et parentes stabili fœdere et immortali amicitia conjunxerunt: non hoc illæ, quæ Volscos, Coriolano duce, invadentes ab urbe trepida averterunt. Imo, num tributa a feminis extorsere Marius ille et Cæsar, quos in omni re tam sedulo refertis? Num L. Sylla, a quo tam diligenter abhorretis? Intellexere quidem tristia satis esse testibus nobis hæc omnia nefanda, intolerabilia vero fore participibus. Hæc apud vos, triumviri, valeant, oramus et obtestamur: qui jam nobis, conjugibus parentibusque interfectis, solitudinem et orbitatem fecistis, ne miseriam insuper et pauperiem ingeratis; tyrannis enim potentissimis periculosum est vexare vel invalidos. Antequam ergo responsum detis, id

iterum iterumque cogitetis, precor et moneo, expulsos scilicet ab una muliere reges, eversam ab una decemvirorum potentiam esse.

S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

XLV

HORTENSIA IN CONCIONE.

(42 ans avant J. C.)

(*Voir* la matière du n° XLIV.)

DÉVELOPPEMENT.

Ne vobis mirum et indecorum videatur, Quirites, quod nobilissimæ matronæ tam frequentes in publicum processerint, veniantque causam ipsæ oraturæ, quibus, in tanto omnium metu et consternatione, nullus, ne suos quidem inter viros et consanguineos, orator defensorve inventus est. Apud majores nostros, quum Marcus Porcius Cato, vir asper et durus, acerba oratione justam mulierum rogationem insectatus esset, legemque Oppiam non modo non abrogandam, sed religiosius prope observandam, non sine solitis de muliebri sumptu et luxuria sermonibus, censuisset, statim non privatus, non e civibus unus, sed tribunus plebis, Publius Valerius, vir juris et humanitatis intelligens, acerrime contra consularem auctoritatem disseruit, causaque perorata, auctor fuit ut jura dignitasque mulieribus redderentur. Nunc autem eo servitutis in libera quondam civitate ventum est, ut, propter triumvirorum terrorem (quantum importunitatis habent isti !), nemo sit qui pro feminis indigne et inique spoliatis dicturus exsurgat. Ego vero non me nostraque deseram, libertatemque quam a parente meo accepi, et, si quid in me virtutis est, experiar, memineroque me eo patre natam qui semper eloquentiam in aliorum salutem contulerit. Nec justum ea spe patrocinium suscipiam, Quirites, fore ut obduratas mentes feminea oratione commoveam, quas nec matris nec sororis in nos gratia precesque mitigaverunt; sed eo saltem consilio, ut semel vera, etsi ingrata, verba verasque scelerum objurgationes non a viro, sed a libera femina audiant.

Non isti satis habent nobis, per cædes ac tabulas, parentes, liberos, conjuges et fratres ademisse, nisi in nostra bona dotes-

que sæviant, qui lege iniquissima nos magna parte fortunarum nostrarum spoliari jubent; qui nobis necessaria recidunt, unde, ut sexum et nobile genus decet, inter cives vivamus; qui nobiscum tanquam cum viris armatis et infensissimis prope agunt, nisi quod vitam miserrimam in illa egestate ac dedecore relinquant. Cur enim, triumviri, si quid hostiliter et infense a nobis actum queramini, nos in proscriptorum numero non scripsistis? quin ad mortem duci jussistis? quin eadem sica, qua parentes nostros, sustulistis? utrum, quod nihil a femineo dolore metuendum sit, an quod mulieres occidere vos pudeat? Si vos iste pudor cepit, habetis in domo vestra excitam, credo, ab inferis Furiam, quæ tale munus non deprecetur, quæ ministerium jam solito usu sibi cognitum læta et libenter suscipiat, et ad quam capita nostra mittantur, quibus oblatis ferociter exsultet et gaudeat.

« At, inquit iste, pecuniis egemus, et ærario, exhaustis civium fortunis, mulieres in tributa cogendo subveniendum est. » Quid? tot immensas reipublicæ opes consumpsistis? tot infandos cædium fructus exhausistis? Quo tanta proscriptorum bona? quo centum millia sestertium, falsi belli nomine, populo Romano extorta? Ista per libidines aut vanam triumphorum speciem absorpta? Ista vobis cum sicariis et popularibus vestris divisa? Omnibus raptis, ad nostra patrimonia transcenditur. Sed quo tandem jure? Cur tributa pendamus reipublicæ, quæ nullis reipublicæ honoribus perfungimur? Cur mulieres relegari et contemni placet, dum nullus earum usus est, et earum tum demum meminisse juvat, ubi spoliandi incessit cupido? Unquamne honorum et munerum partem nobis depoposcimus? unquamne feminas aliquid esse in republica voluimus? unquamne ex umbratili vita excessimus, ut supra viros virilesque magistratus ascenderemus? Neque vos crediderítis ista per invidiam a me commemorari, quæ contra diis immortalibus pro me et ceteris gratiam agam, qui fata ita ordinaverunt, ut a republica procul administranda, necnon a pravo potentiæ usu abessemus. Nunquam femina (quid enim Fulviam istam inter feminas numerem?) patriæ suæ servitium imposuit, cives trucidavit, fratres, amicos necandos tradidit, Urbem, fana, domos, Capitolium, deorum dearumque aras prædam sicariorum fecit, denique humana divinaque omnia fœdavit, polluit, cruentavit. Obscuram et privatam vitam sortitæ, quæ præstemus, æquiora melioraque habemus: pulchrius et honestius est vectigal, quod sine labore a volentibus expresseris. Nempe, si filios optimis moribus, liberalibus institutis educaverimus, si patriæ cives, bello milites informaverimus,

si materna caritate et prudentia patrium amorem, Urbis gloriam, deorum immortalium reverentiam puerilibus animis injecerimus ; hæc sunt nostra quæ civitati pendamus tributa ; hæc quæ libenter et ultro semper contulimus : nova autem et iniqua hodie jure meo deprecor, nec ceteræ ferent.

Quanquam, si res Romana periclitaretur, nihil moræ in nobis esset, quin, non solum ornamenta, sed omnia nostra libenter conferremus, et tot edita a majoribus nostris patrii amoris specimina æmularemur, a quibus sæpius adflictæ rei subventum est. Nam, ut exempla proferam, nunquamne fando audivistis mulieres Romanas, quum, Urbe capta a Gallis, unde patria redimeretur cives conquirerent, aurum suum omne in publicum contulisse ? Sic, quum Annibal hostis Italiæ, victor incumberet, et Romana arma triplici clade adflixisset, exhaustum ærarium matronæ gemmis, ornamentis, fortunis suis adjuverunt ; ita tamen egenti reipublicæ quod satis foret, præbuere, ut dos integra et solida servaretur, sine qua nobili feminæ decus vitæ et dignitas præciditur. Illud autem, priori populo libenter et nullo cogente factitatum ; nunc superbissima lege exprimi et extorqueri, contumeliosum, iniquum, fœdissimum videretur, quod nunquam, in medio civilium bellorum ardore, neque atrox Marius, neque dictator Sylla, neque victor Cæsar aggressus est. Quoniam ultro faciles et beneficæ in rempublicam mulieres inventæ sunt, tributariæ fient ?

Quid enim saltem honestum dictu superbæ legi prætenditur ? ut necessarium bellum paretur, inquit iste ; ego vero, ut vobis mutuam necem inferatis, ut popularium avaritiam expleatis, ut sicarii et percussores adversus vitam civium emantur, omnium fortunas expilari contendo. Quod enim aliud bellum est, quam in foro Romano ? Quid periculi est, nisi quod ipsi fecerint triumviri ? Penes tres homines sunt orbis terrarum spolia, congestæ tot triumphis, tot victoriis populi Romani pecuniæ : illis reges et populi vectigal pendunt ; illis spoliantur provinciæ, diripiuntur socii ; illis Italiæ gentes bona, fortunas suas Romam conferunt ; illorum in manibus proscriptorum hereditates sunt ; nec tamen expletur cupiditas, nisi quoque, quod usque inauditum fuit, nobilibus feminis grave jugum imposuerint, ut nullum genus, nullus sexus, nulla ætas existat quæ ab eorum scelere et impotentia tutam se dici merito possit ; et, quum illis liceat victa patria per quietem frui, non placet ut quadam saltem cum æquitate frui videantur. Verum enim vero vobis providete, superbissimi domini ; cavete ne Romanos tandem pœniteat sui servitii, nec vos illud securiores asperioresque faciat, quod immoti et attoniti in tanto metu et suorum nece vivant. Potentissimis tyrannis pericu-

losum est vexare vel invalidos, vel mulierculas; neque ego, nisi precibus vos moverimus, desperaverim fore ut motus tandem populus hostiliter habitas defendat, sicut olim matres nostras defendit atque ultus est. Semper in urbe nostra insolentibus civibus letalis fuit mulierum dolor;in qua expulsorum regum Lucretia, eversorum et occisorum decemvirorum Virginia auctores fuere ; nobisque forsan ea fato quodam servata sors est, ut cives nostros malis suis indormientes recens et inaudita illa nostra injuria excitet, et in perniciem vestram armet atque accendat.

Ego vero, Quirites, illud iterum a vobis petam, ut mihi ignoscatis, si quid aspere et vehementer in hac oratione mea dixerim, neque putetis me dignitatis meæ et sexus oblitam, sed tantis malis vestris, tanta nostra injuria commotam et irritatam: nihil inhoneste et non convenienter dictum est, si vera et justa commemoravi,feminisque orandum est, ubi viri præ metu obmutescunt.

F. L.

Collége royal de Charlemagne, 1825.

XLVI

CATULUS IN CÆSAREM.

(65 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Marii statuam Sylla deleverat. Cæsar, quum ædilis esset, clam Marii statuam fabricari jussit, eamque noctu in Capitolio statuit. Quod quum mane innotuisset, Catulus Lutatius, vir consularis, apud senatum his verbis contra Cæsarem iuvectus est :

Queretur primo quod Marius, Romanorum potius quam Cimbrorum victor, inter Scipiones, Camillos reponatur. Quam fœdum illud posteris relinquendum exemplum ! Quid aliud est quam si dicat Cæsar, sibi placere Marium et ad imitationem esse propositum, quod ab illo omnes abhorreant ? Incusabit Cæsaris cum Mario et Cinna consanguinitatem, acriterque recensebit seditionum auctores atque proscriptionum, qui a Cæsare superabuntur : tunc illam revocabit Syllæ de Cæsare vocem, hujusque suspectam erga socios Catilinæ modestiam, simul majorum contra minora delicta severitatem.

Concludet ejiciendum esse Capitolio Marium, puniendum sanctæ religionis pollutorem.

DÉVELOPPEMENT.

Marii statuam Sylla deleverat. Cæsar, quum ædilis esset, clam Marii statuam fabricari jussit, eamque noctu in Capitolio statuit.

Quod quum mane innotuisset, Catulus Lutatius, vir consularis, apud senatum his verbis contra Cæsarem invectus est:

« Ergo stat in Capitolio quasi de odio nostro triumphans Marius, lauro victoris redimitus! Qui sunt igitur triumphi ejus? Jugurtham Cimbrosque vicit! at quanti æstimandæ victoriæ illæ sunt, quas non ad amplificandam, sed ad mancipandam Urbem referebat, et per quas concitandis bellis civilibus par fieri voluit? Vicit Romanos, hæc sunt istius tropæa: proscriptiones innoxiorum ob divitias, cruciatus virorum illustrium, vastam Urbem fuga et cædibus, bona civium publicata pro monumentis habet; his Capitolium meruit! Ergo, quum tot gentis nostræ decora mirantes lustrabimus, dicemus: « Hic Romanam condidit libertatem; ille captam a Gallis Urbem recepit ac restituit; ille Annibalem devicit: ille cruentavit Romana cæde Italiam, plusque sanguinis domesticis bellis, quam quum singuli pro patria dimicarent, effudit! »

« Proh deos immortales! hoc posteris memoriæ traditum iri, nobis Romanas res regentibus, eo impudentiæ ædilem devenisse ut noctu effringeret Capitolium; suo jure, quæ summus magistratus deleverat,tropæa reponeret; vim inferret dictatoriæ potestati; et Marium istum, Romanæ gentis dedecus ac opprobrium, quem etiam ex annalibus nostris recidere, si liceat, velimus, quasi iterum de Romanis victorem, in cella Jovis Optimi Maximi statueret, ne quid humanum divinumve impollutum esset!

« Quid aliud quam dicit: « Marium omnes exsecramini; at ego illum facinoraque ejus miror; frustra Capitolio eum arcetis, quem Capitolio dignum censeo: inter decora gentis numerabitur ille, quem olim ipse imitabor. » Ecquid, Patres Conscripti, sentitis in quanto contemptu vivamus? Ille, suffragiis plebis contentus, apud eam de victa patrum majestate triumphat, et plebis amore (qui in hac urbe seditiosorum præmium est) fretus, senatus potentiam eludit impetitque. Quid nobis Romæ opus est, nisi commissa a republica auctoritate tandem utamur? Curia discedamus, dignitates nostras et consularia insignia deponamus, si ædilis regit rempublicam. Minus pudebit privatos nos, quam consules senatoresque, penes unum seditiosum imperium esse.

« Si indignum non satis videatur, quod, invitis nobis, Marium in Capitolio Cæsar statuerit, et, mundi arbiter, senatus unius ædilis superbiæ ludibrium sit, at saltem moveat vos reipublicæ, quæ tutelæ vestræ commissa est, periculum. Regnum, Hercule! per illas plebis adulationes, per illum patrum contemptum, quæritur; in nova bella civilia crescit Cæsar. Marii sororis filius, et Cinnæ gener, ipsa consanguinitate sua docet quid nobis me-

tuendum sit. Jam Marium suum, quasi quoddam bellorum civilium numen, in Capitolio collocavit, ut mox cognatis suis dignus sit, et Marianæ partis clades ulciscatur. Nondum satis sanguinis invicem Romani exhauserunt? nunquam a bellis civilibus civitas nostra requiescet? Quam tristi igitur fato datum est, ut domesticæ discordiæ aliæ ex aliis apud nos orirentur, et Marius Cinnam, Cinna Sertorium, Cæsarem Sertorius, quasi scelerum suorum heredes, pepererint! Frustra igitur tantum cruoris pro libertate Sylla effuderit! Frustra libertatem servitio emerimus! Mox, si diis placet, quidquid Sylla constituit, quidquid, ut fessam laceratamque rempublicam tandem pacaret ac restitueret, egit, diruet iste! rescindet leges, exsules revocabit, novisque proscriptionibus ac suppliciis Urbem populabitur! Væ tibi, qui Carbonem Sertoriumque, egregios venerandosque Marii æmulos, viceris! Væ nobis, qui Capitolio Marium arcuerimus! Væ Romanæ libertati, quam eo facilius mancipabit, quod populi Romani dimidia pars servitutem arripit illique ipsa tyrannidem deferre videtur! Hunccine in nostrum et libertatis exitium crescere patiemini, Patres Conscripti, nec aliquando rempublicam capessetis? Nisi forte vos non terreat tantum audaciæ in ædili, et ejus cum Mario consanguinitas, et illud Syllæ ipsius verbum, « Se in Cæ« sare multos prævidere Marios, » et nuper, quum de Catilinæ conjuratis deliberaretur, suspectum illud modestiæ mansuetudinisque consilium. Majores nostri[1], quod Manlium Capitolinum ad tyrannidem occultis viis tendere suspicabantur, eum Tarpeia rupe dejecerunt. Tiberium Gracchum, mediocriter statum reipublicæ labefactantem, privatus interfecit. Cæsarem, non per cæca consilia libertati Romanæ insidiantem, sed palam Capitolio arcique deorum et patriciæ potestati vim afferentem, impunitum relinquemus?

« Quare ita censeo, Patres Conscripti : primum patriæ hujus parricidam Capitolio ejiciamus, prolapsam hac nocte nostram restituamus dignitatem, et nos senatum Romanum esse ostendamus. Muta ipsa magnorum virorum signa, quos patria memor in Capitolio collocavit, indignantur quod sedis suæ decus admissis patriæ hostibus corrumpatur. Crescentem tyrannum prævertamus. Quid ille meruerit qui deorum domicilium polluit, nostram proculcavit auctoritatem, idque ædilis ausus sit quod vix universi nos auderemus, ea fuerit vestra consultatio. Sed modo, ne noxio frustra sit; quid enim deinde nobis esset reliquum, nisi ut illi, qui hoc fecit, obedientes viveremus? Nam impune quælibet facere, id est regem esse. » L. Q.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1818.

XLVII

AMICUS AD CICERONEM.

(58 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Incipiet dicendo reipublicæ tranquillitatem, bonorum omnium salutem in eo versari, utrum Clodius an Tullius e longo certamine victor evadat.

Si metu victus excesserit ante judicium Tullius, tunc quasi de virtute ipsa debellata et oppressa triumphabit Clodius, et respublica a Tullio servata dilacerabitur.

Ad Ciceronis laudem multum refert consulatus opera, bonorum omnium consensionem, legum potestatem servari. Ciceronis vita, per Catilinam nefariis conatibus toties appetita et malorum civium invidiæ sæpius objecta, ubique magis quam Romæ periclitabitur; instat quidem Clodius nefaria vi, nefariis judiciis armatus; sed contra obstant patricii, equites, amici, clientes clarissimi consulis; obstat memoria beneficiorum, monumenta virtutis, vox populi. Sin autem Tullius, abdicata patria, in externas regiones immigraverit, in Macedonia, in Asia, ubique locorum, erunt insidiæ.

DÉVELOPPEMENT.

Amicus amicum alloquor : quo sit major dicenti fides, quum tuis afferre moram consiliis velim. Si ad salutem aut gloriam tuam interesset, ut Macedonia exceders, et tutius aliud quam apud me deditissimum ac devotissimum tibi quæreres perfugium, ipse ego tibi primus auctor maturandæ fugæ exstitissem. Ego vero, M. Tulli, non præsentem modo tuum statum intueor, sed etiam qui fueris cogito ; subit, cum indigni hujus exsilii tui miseratione, memoria consulatus; cum admiratione virtutis tuæ pristinæ, præsentis inertiæ pudor. Te, fortissimum hunc et strenuissimum virum, rebus adversis ita frangi ! Te, Ciceronem illum, qui togatus armatos vicisti, quem neque conjuratorum insidiæ, neque minæ temporum, neque operosus ille rei labor, neque civium ceterorum opinio deterruit a servanda per dolorem discrimenque tuum patria, te unius hominis metu deprimi! Quid nostri de te optimates loquentur? Quid Cato ille tuus, quem tibi unum esse pro centum millibus ipse confiteris ? Huccine igitur evasit ista tua virtus, huccine egregia illa laudis et gloriæ cupiditas,ut victor Catilinæ Clodio victoriam ultro optatissimam concederes? Parum fuerat videlicet invidiæ cedere, et patria, focis, aris avulsum, alieni indigere hospitii ; nunc etiam spectaculo sint populis omnibus exsilium miseriaque tua oportet; nunc eorum arbitrio, qui tibi et mercedem virtutis, et haustum cœli patrii, et adspectum conjugis liberorumque invident, huc illuc

cursites, et, quod isti maxime cupiunt, nusquam conquiescas! I, desere meum hospitium, sequere illas, ubi te securiorem vivere posse confidis, oras, ut remotum longius a civibus tuis, et auctoritate senatus et præsentia bonorum civium omnino destitutum, facilius inimici opprimant; ut satellites isti Catilinæ, quibus tua virtus et prudentia liberavit rempublicam, consorti nunc ipsorum ignominiæ virtuti insultent!

Alit et Asia suos Autronios, qui gressibus usque tuis hærebunt, vel intra fines imperii æque freti Clodianis opibus, vel extra fines, excussa tandem omni auctoritate magistratuum, ferociores. Nisi forte speras eos, qui per vim et inimicitiam Clodii summotum te a gerenda republica voluerunt, posse tecum in gratiam redire et prohibere injurias. Quasi vero in Asia certius quam in Macedonia prohibituri sint, et tu facilius circa extremos imperii fines, quam in his oris ac prope in Italiæ conspectu, Cæsaris odium sis deprecaturus!

Hic siste, hic apud magistratum populi Romani potius, quam apud barbaras gentes, parens et servator populi Romani, perfugium quæras, neque adspectu tuæ calamitatis odium orbis universi in patriam concitet. Ego custos ero tui capitis; ego debitam tibi a patria gratiam persolvere, ego quæsturam omnem meam in te sustentando et conservando collocare debeo. Neque diu posthac isto beneficio meo indigebis; jamjam te revocant bonorum omnium vota et desiderium, revocant lacrimæ Quinti fratris, et Attici, et Milonis, et Sextii studium; revocat gratia Pompeii, quem amiciorem tibi ipsum illud datum Clodio auxilium, ipsa illa Clodii arrogantia præstitit; revocant illæ totius Italiæ voces, et equestris illa legatio, et juventutis universæ consensus, et luctus senatorum, qui ne in suo quidem periculo mutare vestem soliti, in tuo fere omnes, mutavere, et te dolore suo tutati sunt. En ipsa domus tuæ rudera, et exstructa in eo ipso loco porticus, tui desiderium apud cives renovant: en signum illud libertatis, quod erectum in perniciem ignominiamque tuam voluit, erexit vero in tuam laudem salutemque Clodius, usque plebi obversatur, tanquam æternum receptæ per virtutem tuam libertatis monumentum. Brevi forsan ipse tibi Cæsar reditum in patriam dabit, et nocturnus ille ac flebilis, quo Roma egressus es, comitatus in triumphalem mutabitur pompam. Omnes exsilii curas et metus, omnem tuum et conjugis liberorumque dolorem, odium omne tuum adversus inimicos ille dies consolabitur; et aliquando gratias ages ipsi Clodio, quod tantæ tibi fuerit causa gloriæ ac voluptatis. C. J. P.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1818.

XLVIII

MUNATIUS PLANCUS AD PLEBEM ROMANAM.

(52 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

M. Plancus, Clodii amicus et infensus Miloni, quum interfectum a Milone Clodium Romamque allatum audiisset, ejus cadaver nudum, ut conspici possint vulnera, afferri in forum jubet et in rostris proponi spectandum multitudini, quæ Clodii desiderio flagrabat. Hanc alloquitur vir animosus:

Intelligat tandem plebs Romana, quis sit in ipsam eorum civium animus qui optimates haberi volunt : adspiciat hæc vulnera, non Clodio magis, quam majestati plebis illata.

Quid enim sceleris admisit Clodius ? Nempe leges tulerat, ut alimenta plebi gratuito præberentur ; ne censoribus liceret in libera civitate regio imperio dominari ; ne esset in magistratuum manu, comitiorum dignitatem, injecta per fraudem auspiciorum religione, ludificari : his legibus exarserunt quorumdam odium et superbia.

Invehetur orator in Milonem, qui imparatum Clodium, inermem aggressus, interfectum reliquerit in via devorandum belluis, nisi Sextii senatoris pietas plebis Romanæ patroni reliquias Romam retulisset.

Hortabitur ut ulciscantur tam immane facinus, seque et violata societatis humanæ leges interfectoris supplicio vindicent.

DÉVELOPPEMENT.

Intelligitis tandem, Quirites, quomodo reipublicæ consulant patres illi populi Romani ? Hunc sanguinem, hæc vulnera cernitis ? En istius internecionis exitus, cujus initium Gracchi fuere : en hereditas illius Syllæ, qui sanguine civium Romanorum dictaturam pavit. Per sexaginta annos cruentatam tribunorum funeribus hanc urbem vidimus, et eadem ira a Damasippo ad Clodium perduxit. Creditis hunc simultatibus tantum privatis occubuisse? Expleverunt privata odia facinus, sed publica paraverant : ferrum, quo patronus ille populi Romani cecidit, aliqua potentiore quam Milonis manu adactum est. Nec in Clodium tantum adactum, sed petiti vos in vestro propugnatore estis : illata sunt vobis hæc vulnera : lætantur hoc sanguine Clodii, quia vestrum hunc esse sanguinem noverunt : unum esse vobis omnibus caput maxime vellent, ut uno ictu tolleretur quidquid Romanæ plebis ex suis proscriptionibus superest.

Quæ tanta enim scelera Clodii civitatem hanc polluerunt, ut tanto favore exciperent hujus cædis nuntium, et conscientiam facti etiam lætitia proderent ? Edixit ne penuria populi paucorum avaritiam pasceret. Quam imperii superbiam in regibus majores nostri non tulerant, laturum se in censoribus negavit. Ne ludifi-

cari magistratus pro libidine sua auspiciis majestatem comitiorum possent, prohibere lege voluit; ne in fraudationem hominum religio verteretur vetuit. Quid tandem est cur cœlum ac terras misceant? cur infestum armis quotidie forum faciant, ne manibus quidem temperent? Obsecro vos, superbissimi hominum, quoniam Clodianæ leges displicent, non satis est quod eas ipsi vestro jure sustuleritis, et id portenti in hac urbe viderimus, ut privatus Cicero actorum tribuni tabulas in Capitolio fregerit, et exsilii labem intra sacrilegium condiderit? Non expleri odium potuit, nisi sanguine Clodii exstingueretur, et ideo tumultu patriam metuque conturbatis, quia vestris e partibus aliquis in utilitatem populi se convertit? Ergo qui plebi studet, eum velut hostem aversamini? Ita cum plebe Romana vivitis, tanquam si non ejusdem patriæ cives, ejusdem nominis, eorumdem numinum sitis, tanquam si hostes in acie perpetuo stetis? Quin etiam, hostibus ignoscitur: Pompeius ille magnus, cujus auctoritatem potius, quam Catonis aut Tullii clamores, sequi debuistis, pacatam Asiam non mansuetudine minus quam fortuna belli subegit; et hoc ipso tempore C. Cæsar debellatis Belgarum legionibus parcit: vos, in hac urbe, ferrum contra cives acuitis, quod in ipsis hostibus cessat: pejori loco apud vos defensor populi est, quam rupti fœderis auctor et machinator gravissimi belli, Ariovistus! Ecquid sentitis, Quirites, in quanto contemptu vivatis? Cum vobis bellum est: vobis partem hujus reipublicæ invident: patronis populi interemptis æque ac servatis per clementiam hostibus superbiunt.

Quin etiam, si diis placet, funestum patriæ civem, quia plebis utilitati consuluit, fuisse Clodium dicunt, et affectasse tyrannidem, quod imperium a paucorum tyrannide ad populi jus transtulit. Enim vero integer morum antea et vitæ laudabilis erat, quamdiu mancipatus ætate juvenis nondum maluerat utilitati publicæ, quam superbiæ nominis, servire; supra nobilitatis arrogantiam nondum humilitatem vestram, Quirites, extulerat. Favebant Clodio primum, heredi, ut sperabant, Claudianæ impotentiæ: nunc, ubi ardorem hunc suæ gentis a patribus totum ad plebem transtulit, istorum omnium, quibus, nisi vir fuisset, placebat, in se odium atque iram contraxit.

Quid tandem? si nefaria molitus consilia est, quin ante judices eum citasti, Milo? quin reum in concionem hanc duxisti? Non corruptum esset pecunia, non impeditum favore judicium: patriciorum eæ artes sunt. Plebs olim servatorem Capitolii Manlium, defensorem egestatis contra superbiam divitum, falsi tantum indicii reum, capite damnavit: damnasset Clodium pariter, si damnari jure debuisset. Sed non ex jure agunt optimates,

quidquid suæ libidini obstat, sine damnatione, sine judicio proruunt. Indemnatos cives Romanos in carcere quondam ipse consul interemit; hodie non indemnatum modo, sed nec ullius sceleris reum in publica via conficiunt. Venient profecto, Quirites, excusaturi tantum facinus; aut, nisi ultro venient, accusatione nostra in concionem hanc adducentur. Veniet orator ille partium, M. Tullius, qui nefarium hunc fuisse civem et in nefarium civem licere omnia dicat. Ne credite vos his vocibus, Quirites : resonat forum adhuc illis, quibus implevit ipse hanc urbem, clamoribus: « Civem Romanum in vincula conjicere, scelus est : prope parridicium, necare. » Quid, ne reum quidem invadere? quid, inermem et incautum opprimere? quid, privato jussu manuque servili defensorem populi trucidare?

Non, Hercule ! si nefarius aliquis in hac urbe civis est, vis inferri Clodio debuit: non ille triplicis hereditatis opes in perniciem reipublicæ congessit; non primus infecit apparatu belli majestatem comitiorum ; non civili sanguine consulatum petiit. Milo est, qui tribunus violare potestatem tribunitiam, qui privatus obsidere comitia et mancipare metu suffragia populi Romani ausus est, dignus qui populi Romani carnifex eligeretur. Scilicet hunc cumulum scelerum portendebant illæ, quibus satellites emebas, pecuniæ ; hunc, data plebi Romanæ spectacula, quibus interessent, mox alio transferendi, gladiatores ; hunc, posita in foro Romano castra et occupatum armis suffragium. Eo hæc omnia spectabant, ut aliquando cæde Clodii viam non tibi solum ad consulatum, sed optimatibus cunctis ad imperium faceres. Quid ergo? si neque civium, neque traditæ a majoribus libertatis amor tantæ libidini obstitit, non veritus saltem superos es, Milo? Violare sacras hospitii leges, perfringere domum et fœdare cæde domini limen, extrahere saucium ac prope semianimum corpus, et imperare cædem in conspectu Bonæ Deæ potuisti? nec tibi succurrit in mentem ultores esse scelerum superos, et interesse ex his mœnibus tuo sceleri custodes patriæ deos?

Sed quid isti venerantur, quid metuunt? Ipsum Capitolium Opimius et Nasica, cellam ipsam Jovis Optimi Maximi cæde Gracchorum polluerunt; quid iste fanum Bonæ Deæ vereretur? Quin etiam, obrutus humanis divinisque sceleribus, flaminem Jovis prodidit, et deorum sacris intulit cruentas civili cæde manus, dum inhumatum media via jacebat cadaver propugnatoris vestri ! Nisi casus aliquis, aut propitium populo numen, eo senatoris Sextii pietatem adduxisset, destinata præda feris dilectissimum hoc corpus erat ; aut, quæ ne proditoribus quidem patriæ pœna irrogatur, scilicet ut hominibus spectaculo fiant, videretur

in via publica quasi tropæum victoriæ corpus. Proh deum hominumque fidem! jacebat Clodius in fani sanctissimi conspectu, in ea ipsa via quam suo sumptu Claudia gens utilem populo Romano fecit ; interfector ejusdem Clodii securus Lanuvii latet, testesque sceleris cives Romanos quatuor privatus privato carcere includit : superbit quin etiam scelere ; et ad suffragium vestrum insolentior redit, et consulatum quasi præmium facti postulat : adeo vos et sententiam vestram despicit! adeo arbitratur eodem, quo gladiatores in Clodii cædem armavit, auro se totam plebem emisse!

Quæ quousque tandem tolerabitis, Quirites? Tam parvus animus tanti populi est, ut semper insultare vobis triumphali modo proceres et sævire in sanguinen vestrum pro libidine sua patiamini ? Proh deos immortales! carnifex Sylla populi dictaturam impune retinuit emptam Romano sanguine, et sceleratæ vitæ senectutem quietam imposuit : defensorum vestrorum sanguine decies litatum est; interdiu Clodium atque palam oppresserunt! Non vindicabitis vos hoc facinus? servatur illa defensoribus vestris merces, ut multi pro vobis pereant? Ego hunc exitum mearum rerum exspectem, ut gladiator Byrrhia mihi nefarias manus inferat! Bene facitis, quod abominamini : sed non abominari satis est; virtute et vi opus est ad propulsandam injuriam: nisi forte eorum nobilitatem veremini, qui cæde civium nobiles facti sunt, et vestram iram nomen illud senatus magis retinet, quam hæc vulnera, hic sanguis incitant. Veniant cum suis titulis et honoribus in concionem; veniat orator Tullius, scelus qui defendat cujus ipse non integer est : stabit ex altera parte cum lacrimis luctuque conjux, homines atque deos in vindictam Clodii compellans; stabit majestas populi Romani, quam isti suo scelere violarunt, et illius Pompeii, quo ipso Milonis insidiæ ne nunc quidem abstinent.

Eamus igitur, Quirites, et ostendamus superbiæ patrum non minus animi nobis cum magistratibus plebeiis et auxilio tribunitio esse, quam ad ea petenda nostris majoribus fuit. Parentetur Clodii nostri manibus, et Milonis, et aliorum, quicumque noxii sunt, supplicio ; et, si digna vobis ira pro tantis sceleribus est, crema tur hoc corpus incendio illius curiæ, ubi facta de opprimendo Clodio deliberatio est. Ego deos omnes testor, non me loco prius recessurum, quam illius latibuli cineres et ruinam factum ultionis nostræ monumentum videro. C. J. P.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1818.

XLIX

POMPEIUS IN SENATU, ADVENTANTE CÆSARE

(49 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Incipiet summo cum dolore fatendo se graviter peccasse, qui diu aures animumque occluserit, ne quid de Cæsare secus existimaret : se nihil prævidisse, nihil præcavisse: adeo tanti facinoris immanitas, quidquid ingenio concipi possit, exsuperat !

Nunc omnia patefacta, omnia illustrata; venire Cæsarem regni cupiditate amentem, libertati et patriæ infestum; nulla esse publica arma quibus hanc ingruentem tempestatem avertere et depellere possint consules, senatum et omnes bonos quodammodo deprehensos esse, republica indefensa et imparata.

Unam igitur viam superesse et honestam et liberam, si senatus patriciique omnes Urbe cedant cui jam propior imminet hostis : « Deserite hanc urbem, Patres Conscripti, ut patriam servetis, rempublicam alio transferatis. » Addet ex Græcia et Asia facile colligi posse, quibus mox obruatur Cæsar; ultionem modo differri.

Finiet vivide et pathetice perorando.

DÉVELOPPEMENT.

Etsi meam omnem vitam, Patres Conscripti, omnes voluntates meas in utilitatem reipublicæ contulisse me conscius mihi sum, tamen cum pudore summo in curiam hanc vestram processi. Video in me omnium vestrum ora atque oculos converti; video vos non Cæsari solum, sed etiam mihi succensere, quod ego tot monitis vestris aures animumque occluserim, quod C. Cæsari, pessimo civi, maluerim quam Porcio Catoni, præstantissimo viro patriæque amantissimo, credere. Fateor equidem, Patres Conscripti, me tot et tanta Cæsaris in patriam merita, tot res præclare gestas, tot in Cæsarem beneficia patriæ intuentem, tam atrox facinus animo concipere non potuisse, nihil prævidisse, nihil præcavisse. Venturum cum exercitu ad hæc mœnia non credidi ego, qui victorem exercitum sub Italiæ ingressum dimiseram: imo suspectum mihi facere Cæsarem neque direptiones illæ provinciarum, neque assidua cum pessimis civibus societas, neque illa Catilinæ defensio potuit : adeo fidem omnem exsuperat tanti facinoris immanitas! Nunc omnia demum patefacta, omnia illustrata sunt : implevit eventus vocem illam Cæsaris, quum vindicaturum ferro sua jura se minitaretur; adest Marius ille, e cædibus Syllanis et equestribus gladiis emissus in rempublicam.

Amentem cupidine regni nihil continuit, nihil tardavit; non civium consternatio et fuga, non decreta vestra, non lex illa patriæ, qua transire cum exercitu Rubiconem imperatores Romani prohibentur. Nihil inausum per hos dies, nihil intemeratum Cæsari fuit, humana et divina omnia polluta sunt, tanquam major a scelere veniat imperitandi voluptas.

Exspectabimus igitur exsultantem scelere et audacia? Manus ultro porrigemus in servitium, ut sedes patrias pauci satellites occupent, mercedem scelerum; ut leges, ærarium, provincias, vitæ necisque nostræ arbitrium penes unum esse perferamus; ut sedentem videamus in hac curia et designantem oculis ad cædem unumquemque nostrum? Nam eo ventum est, ut hominis unius audaciam propellere nequeat respublica. Tunc, mehercule! decuit cives omnes ad tuendam accingi patriam, quum adventare Cæsarem et superasse cum exercitu Alpes fama esset; quum P. Lentulus consul non suffragiis in parricidam istum, sed armis opus esse exclamavit. Nunc autem, quum rumore jam non incerto, sed metu omnium et publico hujus urbis et totius Italiæ tumultu grassetur, neque Alpes solum transcendere, sed proferre citra Rubiconem signa impia ausus sit, quibus armis, qua vi repellere vim possumus? quibus credetur libertas populi Romani? An militibus illis quos ab hostili nuper exercitu recepimus exploratores viæ scelerumque, qui nunc, agro Campano circumfusi, Urbem undique velut indagine cingunt? an levitati plebis, quæ, Cæsaris adventu hodie consternata, cras insaniet, et cujus pleramque partem largitione corrupit? Hæret intimis reipublicæ visceribus pestis, neque majus ab Arimino nobis, quam ab ipsa Roma, periculum est. Copiæ omnes, per quas arcere periculum hoc possumus, procul ab Urbe, procul ab Italia peregrinantur; et tanta premit rempublicam calamitas, ut nullum supersit bonis civibus perfugium, nisi quod externis in oris quæsierint.

Quin igitur deserimus hæc mœnia cæco jam infesta bello? Hic neque vivere, neque mori sine ignominia possumus: nos ultores sibi vindicat libertas; nos optimi quique cives, nos omnis hortatur respublica, ne desperationi potius nostræ, quam suæ utilitati, consulamus. « Proh deos immortales! dicet aliquis, deseramus hæc mœnia patriæ! deseramus Quirini patris, Martisque, et Jovis Optimi Maximi, et deorum omnium, quorum auspicio crevere majores nostri, templa! cives Romani usquam alibi libentius quam in patria conquiescamus! » Num tu igitur manendo servabis rempublicam? num tu perire hanc, perire ipsum te et ad supplicium more servorum trahi, quam hac urbe

excedere, mavis? Conquiesces imo in patria ; non in hac urbe quidem, non intra hunc aggerem murorum quem civium brevi cædes et funera vastabunt, et ubi mancipata tecum libertas tecum exstingueretur : avelletur a malis civibus respublica, ut splendidior alibi reviviscat, neque hic, in futura insolentis regni sede, sed ubicumque nos cum libertate constiterimus, Roma erit.

Majores nostros, quum, fugato apud Alliam exercitu Romano, terrorem et luctum urbi multitudo barbara injiceret, discedere e patria, ut patriam servarent, neque loci natalis amor, neque pietas illa intempestiva prohibuit. Vos ipsi, si adventare Brennum et castra Anienem inter et mœnia hujus urbis posuisse nuntius adesset ; si ululatus cantusque dissonos vagantium circa Urbem barbarorum audiretis, an inermes inerme Capitolium conscendere ferret animus? Imminet cum exercitu Gallico Cæsar, actus ex iisdem latebris, unde tanta olim venit in rempublicam calamitas : visere licet e mœnibus nostris hostilia signa, audire fremitus satellitum ; non dubitabimus etiam nunc quid sine armis, sine opibus deprehensi faciamus. Quod præbuere majoribus nostris Veii, nobis Macedonia dabit perfugium. Non deerunt ad tuenda patriæ jura milites, modo capessere fortiter rempublicam voluerimus: duas in Apulia legiones, duas in Thessalia collegimus: arcessemus ab Hispania Petreium Afraniumque cum exercitu veterano : accedent ab omnibus imperii provinciis dispersæ per Asiam Africamque copiæ : subvenient auxilio reipublicæ socii reges, et forsan aliquis exorietur vindex libertatis Camillus.

Hanc igitur libertatem, Patres Conscripti, hanc salutem reipublicæ amplectimini. Discedite ab isto Catilina, et agnoscat, bonorum omnium virtute destitutus, quos amicos sibi, quos infensos habeat. Vos autem, arces æternæ, vos, Capitolina saxa, deorum indigetum sedes, si vestrum nobis præsidium superi non permisere, senatum saltem, caput publici consilii, quem defendistis olim, nomenque Romanum, quod vestris mœnibus incolume stetit, factam tyranni prædam non videbitis; quamque vos servastis populo Romano, aliena nunc terra vindicabit reipublicæ vobisque libertatem. C. J. P.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1811.

L

CATO POMPEIUM DEFUNCTUM LAUDAT.

(48 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Mortuo Pompeio, uxor ejus Cornelia ad exercitum Catonis, Libyam occupantis, incomitata defertur. Hic adstantibus Cneo Sextoque Pompeiis, Catone, Scipione, ceterisque ducibus, togam viri triumphalem armaque, quando ipsum nequiret, exstructa in publico pyra cremavit. Ipse autem Cato defunctum laudavit.

Ab exitu tanti viri miserrimo fortunæque in eum ludibriis exorsus, Pompeii res bello gestas magnifice, sed breviter ; mores libentius ; publicam vitam, non sine aliqua civilis ambitionis reprehensione, laudabit, cum, mortuo tantum Pompeio, clarius factum sit unde steterit tyrannus, unde respublica.

Parce tamen hujus culpæ crimine insequendum eum qui morte pœnas dederit ; neque enim, vigente reipublicæ libertate, Romanum proconsulem insidiis excepisset Ægyptius ille regulus.

Suam loquendi libertatem ita Corneliæ Pompeiique filiis excusabit, ut Pompeio amicum, veritati et patriæ magis amicum esse Catonem omnes intelligant.

Perorabit omnes hortando ut, navata reipublicæ opera, faciant ne respublica Pompeium sibi deesse sentiat.

DÉVELOPPEMENT.

Hæc toga triumphalis, amici, hæc arma, quæ supremo busto tradimus, extremæ sunt Pompeii reliquiæ : hoc quodcumque unum de Pompeio nobis superest; atque utinam ipsum, si minus vivum, mortuum saltem haberemus! Sed fortuna vel hoc solatii invidit : et tamen illa nonne satis superque invidiam expleverat suam, quum vivum infelicem in Thessaliæ campis afflixit, florentissimo exercitu spoliavit, omni spe dejecit, in fugam atque exsilium, inspectante Cæsare, impegit, omnibus populis illudendum tradidit, ad ultimum alienigenæ reguli, imo proprii clientis sicariis obnoxium atque indefensum objecit? Nonne abunde miseriarum erat, quod in littore regni a se dati, Romani militis sub gladio, ante oculos conjugis, indignam exspiravit animam? Scilicet fata iram suam non bene ac probe consummassent, nisi jugulati cervices decollatæ, nisi lacera membra omnibus maris ventis omnibusque procellis permissa fuissent, nisi parvo pulveris injectu fraudatus fuisset ille, quem nuper universum imperium Romanum et cunctæ gentes Magni nomine decoraverant! Verum enim vero, vos omnes, amici, vosque præsertim, Cnee et Sexte, et tu,

Cornelia, istam sepulcri jacturam ne plus æquo lugete ; Pompeiano corpori sepulcrum terra denegavit : quid ? Pompeiano animo hospitale patuit cœlum. Ita est, comites, quidquid Pompeii fuit, non in Ægyptiaca jacet arena, sed cursu libero superas emicuit in arces divinumque contubernium, unde ille sublimis irritas trunci sui injurias despexit irrisitque, unde nunc nobis invigilat, Romamque suam immortali amore velut præsens amplexatur !

Quod si Pompeius diis convictor additus parum solatii est, respicite communem omnium in tanti viri exitio luctum et consternationem ; publicus dolor privatum dolorem sublevet. Prorsus non nos soli et totus hic exercitus amissum ducem verissimis desideriis celebramus : concelebrant omnes viri vere Romani, quocumque illos armorum sors jactavit ; concelebrat universa respublica : in omnium bonorum pectoribus speciosissimum et jucundissimum sibi tumulum seposuit moriens Pompeius ; populorum pietas facta est veluti quoddam Pompeii templum et sacrarium. Et quam ille bene dignus erat cui tali cultu parentaret patria ! Scilicet, ab ineunte adolescentia, per tot annorum seriem, patriæ quam fortem fidelemque navavit operam ! Quantis illam beneficiis, quanta se gloria adornavit ! Profecto inter illum et populum Romanum susceptum erat certamen, ille majoribus meritis benevolentiam civium sibi devinciret, an hic majoribus honoribus tam bene meritum merentemque remuneraretur. Quid multa? ad Pompeium in omnibus, seu externis, seu domesticis bellis Roma confugiebat : Romæ Pompeius velut unicus dux erat. Qua in regione non exstant innumera Pompeianæ industriæ ac fortitudinis monumenta? Quid aliud Italia, quid Sicilia, quid Africa, quid Gallia, quid Hispania, quid Asia, omnesque fere Asiæ partes, quam illius gloriæ testes sunt ? Nisi adfuisset Pompeius, quis vehementissimum illud servile incendium oppressisset? quis Spartaci vim et audaciam fregisset? quis Mithridatem illum post triginta demum annos prostravisset? quis denique maria prædonum mille navigiis servientia vindicasset in libertatem, tutaque terrarum commercia gentibus asseruisset? Hic est ille vir cujus laudes imperii Romani finibus terminantur, qui, ubicumque non nescitur esse Romanos, innumerabiles et tanquam vectigales sibi triumphos collegit, qui orbis terrarum universitatem quasi quamdam magnitudinis suæ materiam sibi præstitit addixitque.

Sed Pompeii res bello gestas non defuerunt qui celebrarent nec deerunt : nobis satius est illius excellentissimos mores civilesque virtutes recolere et dulcissima quadam usurpatione retrac-

tare. Et quidem boni civis secta et victus aliquanto forsan utiliores sunt reipublicæ, quam omnes omnium ducum et imperatorum victoriæ, amici : hi patriam ab externo impetu servant, ille civitatem ad saniora instituta vel revocat, vel, si grassantem per reipublicæ corpus morbum omnino supprimere nequit, certe, ne in latius evagetur, etiam tacitus moræ est atque impedimento.

Pompeius quam ad rectam formulam privatos actus exegit, et omnem illam, quæ intra domesticos parietes circumscribitur, vitam! Quanta modestia, quanta simplicitas, quanta animi continentia! Quanta castitas! quam tenax animus moris disciplinæque majorum, quam officiorum omnium curiosus, quam privatarum atque adeo publicarum religionum diligens! In illius pectore vigebat priscorum temporum erga deos pietas et fides; nec erubescebat homo amplissimus aut deminutionem fastigii sui putabat observare deos immortales, imperii Romani conditores, servatores, amplificatores, quorum ope et adminiculo Quirini populus paulatim extulit caput populis omnibus imperiosum, et, qui si oculos a nobis averterent, æterna hujusce urbis fata retro se darent.

Ceterum, ut in privato Pompeius sanctissime vivit, ita forsitan nonnihil ejusdem innocentiæ in publico requiritur ; forsitan ille aliquanto plus, quam justum ac legitimum erat, multitudini indulgebat et ambitioni, nec contra communem illam omnibus pene magnis viris pestem, potentiæ cupiditatem, satis astrictum septumque animum emunierat. Largitionis immodicus fuit, et ad vulgi gratiam sæpius ærarium vexavit traxitque. At, Pompeio mortuo, clarius factum est unde staret tyrannus, unde respublica ; litem illam Ægyptia sica in æternum decidit. Liquet non rempublicam in Pompeii partibus, sed Pompeium cum republica et in republica fuisse. Equidem libenter credo, non de Romæ possessione contendebat Pompeius, sed Romæ propugnator erat, et, si melior causa diis placuisset, non ille cives suos in vincula petivisset: tantum a Cæsariana liberasset impotentia. Hanc unam habuisset dignam laboriosissimæ atque exercitatissimæ vitæ mercedem, hanc unam sudorum et periculorum usuram!

Quanquam, amici, Pompeium, si minus tot et tanta collata in rempublicam merita, at infandæ calamitates, at miserabilis exitus absolvere debet. Etiamsi ille revera ea cogitaverit quæ suspicione tenus conjicio, nimias læsæ libertati dedit pœnas, victus fugatusque, juventutis Romanæ flore ac decore denudatus, testis factus trucidati magna ex parte senatus, imo pæne concidentis Pharsalico illo vulnere patriæ, ac demum Phario scelere interceptus, et causam tanta armorum offensione afflictam rursus excitare atque in solidum restituere prohibitus. Et nocentium invidiam

mors plerumque lenit: quanto justius tollat ac recidat, si quid in Pompeio minus fuerit probabile! Magnos viros, id est, bonos cives, mors consecrat, et illorum virtutes in clarissimo et velut plus quam terrestri theatro explicat, nec delictorum memoriæ ullum dat ferme locum, benefacta et gloriam tantummodo illustrans. Atque, ut jam nemini dubium sit quid ego de Pompeii consiliis et voluntatibus in republica existimem, profiteor ipsam Pompeii necem vel certissimum animi a regno abhorrentis esse argumentum. Quid enim? si libertas, non tyrannis, in illo vicisset prælio, rex adolescentulus satellites suos immittere ausus esset in Romanum proconsulem, senatus reipublicæque ducem, tantaque domi militiæque gloria cumulatum? Sciebat vero Ptolemæus Cæsarem tyrannum esse, non Pompeium, nec Cæsarem Pompeii cædem, quamvis indignissimam, ultione persecuturum. O utinam vicissemus, et felix ille Cæsar, non Pompeius, ad Ægyptum confugisset! At dissimiliter excepto Cæsare intellexissent homines vicisse cum Pompeio jus ac leges, imperii majestatem, et ab externis gentibus Romanos victos profugosque non insidiis peti nec occidi, nobis vincentibus!

Equidem, Cnee, et tu, Sexte, et tu, Cornelia, sentio me liberis verbis vobiscum egisse; si quid severius dixerim, id precor ingenio meo condonetis, et linguæ circuitus et tergiversationis insolenti: præsertim cum sciatis me patriæ et veritati unice inservire, nec ulla momenta amicitiæ aut familiaritatis liberum hujus animi judicium unquam flexisse. Verumtamen, licet veritatem et patriam plurimi faciam, non ideo privatis necessitudinibus mihi ipse interdico, nec careo affectibus; sed nullis affectibus opportunus sum, nullis amicitiis do manus. O Cn. Pompei, quanto dolore afficerer, si quisquam unus e tuis aut ex hoc omni exercitu sibi in animum induceret me, in hac sanctissima cæremonia in manes tuos acerbius, quam amicum decet, esse invectum! Tu nempe amicus meus es, hoc te nomine mortuum voco, sicuti vivum vocabam; et mihi invisissimus foret, quicumque isto me titulo fraudare vellet. Tecum arma gessi, stipendia merui, sub tentorio tuo noctes diesque traduxi, tuo convictu interfui, tecum belli consilia et rationes inii, tecum in agris Æmathiis manu pugnavi, quemadmodum tu, reipublicæ miles. Ut ingemui, cum audivi te sanguinem dedisse Niliaco tyranno! Ut volens ipse me tecum conjunxissem, nisi spes adfuisset ulciscendi te, et patriæ etiam post Pompeium inserviendi!

Enim vero, amici, in patriæ salutem fortiter incumbentes, ducis amissi solatium quæramus: quod quidem unum et Pompeio et nobis dignum est. Non ille fletibus et lamentis et inani ejulatione

coli se postulat, verum armis animosius resumptis, audacter dimicando, prolapsas res erigendo. Quod si ad extremam pervenissemus desperationem, vos nihilo secius adhortarer honestam mortem potiorem haberetis quam servitutem flagitiosam : sed procul abest ut nulla vobis nisi de morte supersit consultatio. Victi quidem fuimus, sed nequaquam fracti. Pulsi fuimus e Græcia, at nobis intacta manet Africa ; manet Juba, manent fortissimi tot et promptissimi socii. Hispania ad hanc diem nostra stetit, et, ut confido, stabit. Video hic adesse fortissimos duces, et te, Scipio, et vos, Cnee et Sexte, paternæ indolis heredes, neque cessatores futuros, et me, si nihil aliud, certe bonam reipublicæ partibus operam navaturum. Jam, mehercule, sentiet Cæsar sibi plurimum etiam sudoris esse exsudandum, ut importunissimam illam dominationem absolvat. Quasi vero ille Curio, a nobis in hac ipsa terra cæsus, non illum admonere debeat, cum sede belli et belli fortunam posse variare ! Vos modo, amici, colligite vobis fiduciam, constantiam, ad cetera quæ supersunt discrimina. Ex hoc busto alacriores vigentioresque animos referte ; ipsius Pompeii mens, velut divinitus demissa, mentes in vestras infundatur, vosque, conscientia debitæ victoriæ, media in arma intrepidos mittat. Agedum, miles ; accinge te ad pugnam, et pugna, quasi dux ipse Pompeius volitaret ante ordines, et fortitudinis exactor instaret. L.

Lycée Napoléon, 1850.

LI

ARCHELAUS RHETOR AD CASSIUM PROCONSULEM ROMANUM.

(42 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Post Cæsaris necem, redintegrato per orbem Romanum civili bello, quum Rhodiorum civitas Dolabellæ, Cæsariano duci, magnopere favisset, Cassius, prævalida potens classe, adversam rebus suis insulam venit oppugnatum. Cujus iram ut deprecarentur, celeberrimum rhetorem Rhodii miserunt Archelaum, quo litterarum Græcarum magistro Cassius olim usus erat. Cassii autem, pro vetere familiaritate, apprehensa dextra, exclamavit senex Archelaus :

Græcorum amico Græcam civitatem, libertatis studioso Rhodiorum civitatem non evertendam esse.

Dein breviter commemorat Rhodios cives externis regibus, Mithridati et Demetrio, fortiter obstitisse, Romanorum autem in fide mansisse, iisque utilem navasse operam in bello adversus Antiochum Magnum gerendo.

Dicet non socios populi Romani, si quid Romanis discordiarum intersit, plectendos esse.

Nec in hoc maximi imperii dissidio unam insulam ad alterutrius partis societatem impelli debere, ita ut hinc reposcatur auxilium, illinc dati auxilii pœna repetatur.

Plura addet per affectus : hanc civitatem plenam esse Græcorum disciplinis liberalibusque studiis ; in hac optimum civem Tullium eloquentiæ vacavisse ; in hac ipsum esse educatum Cassium ; hanc illi fuisse adolescentiæ sedem ac magistram, etc.

Finiet hortando ut prisca vereatur jura, quæ Rhodios Romanis jungunt.

DÉVELOPPEMENT.

Mene ita, post tantum temporis spatium, ad te, Cassi, venire, non ut privata et læta apud amicum loquar, sed ut publica tristiaque apud hostem disseram, et sim in castris his supplex magis quam hospes ! Eone traxit me infelix senecta, ut, quem ego auditorem in mea schola et pene in patria civem videram, eumdem patriæ exscidium, civibus necem aut servitium intentantem viderem ! Tune, Cassi, ut quæcumque sunt hospitii jura omittam, nostras oblitus es et majorum nostrorum necessitudines, quibus arctius quam ceteri ulli Græciæ populi jungimur invicem et continemur? Græcorumne amico venit in mentem, fidissimam Græciæ civitatem evertere ? libertatis et æqui juris studioso, in homines innocentissimos sævire ?

Quænam enim, ex quo tempore primum navigaverunt in Græciam Romani, quænam urbs aut insula majori religione aut constantia pacta fœdera servavit quam nostra, ita ut nonnunquam, vel in concione vel apud senatum, inter fidelissimos reipublicæ socios annumeraremur? Quænam aut pronior in obsequium fuit, aut in hostes vestros promptior civitas ? quænam regibus externis infestior ? Irruunt superbissimi hostes in insulam nostram, trahit secum classem et exercitum Demetrius ; navibus portum, mœnia militibus premit, et utrinque nostro oppido tanquam futuræ prædæ incubat. Obsistentibus autem majoribus nostris, terra marique repulsus et nostro quasi scopulo illisus, habet pro sperata victoria cladem, pro triumpho fugam. Surgit rex in Oriente potens, ceterorum regum ultor, Mithridates, qui, quum Xerxis superbiam terribilemque in Europam impetum renovaret, simili fato apud nostram insulam Salaminem quamdam invenit, et, deficientibus ad eum ceteris Græciæ populis, in unum incorruptum auro armisque invictum incidit, qui pro sociis suis, tanquam pro se majores nostri, nobile periculum deditioni fœdæ anteponeret. Quid de bello in Antiochum Magnum suscepto dicam et de navali in Annibalem a nobis relata victoria? O felicem et lætam diei hujus memoriam, quo, infestissimum eumdem et

peritissimum hostem debellantes, non studio nostro imparem esse probavimus nostram fortitudinem, et nos tanto æmulo simul ac tantis sociis dignos præbuimus! Quid plura, Cassi? Quoad noscere reipublicæ hostes licuit, pugnavimus nos; quoad amicos et cives noscere, proteximus.

Venere autem tempora, et nondum eheu! transiere, difficilia, ambigua, periculorum errorumque plena, quibus non licet amicum ab infenso, civem a rebelli secernere. Non jam reipublicæ socii fuere, sed Marii aut Syllæ, Cæsaris aut Pompeii. Decertantibus enim paucis de dominatu et potentia et inter se ferro dimicantibus, in medio quasi occisa jacuit respublica. Non quidem debuimus nos tantis immisceri tumultibus et in alterutrius partis societatem impelli. At quis in hac communi confusione culpa vacat? Venit Dolabella nobis suasurus obsequium volentibus aut invitis impositurus; memoravit commotam Urbem, turbata castra; decoram Octavii juventam, militares Antonii laudes prædicavit. Credidimus nos, unde stabant senatus, consules, Italia, hinc stare rempublicam; neque adhuc noveramus renascentem e cineribus suis cum altero Catone libertatem, transfugamque rursus in Orientem Romam; neque, si novissemus, forsan obstare imparati prorsus et ex improviso deprehensi potuissemus. Quid autem iniquius est, quam nos Romanorum discordiis et alieno peccato plecti, ita ut neque annuere auxilium, neque abnuere sine nostro damno queamus; et semper in lacrimis, in bello et miseriis versemur? Quod si nos, Athenienses in bello Mithridatico deficientes imitati, externum hostem intra muros recepissemus, jure ac merito simili pœna plecteremur; quanquam id durum foret, unum plus omnibus meritis delictum apud te valere. Nonne vero in hac præsenti culpa (si qua est) id nobis excusationis est, quod Romanum civem solo Romanorum amore adjuverimus, rati nos non Dolabellæ inservire magis quam ipsi reipublicæ, nec tam fovere civile bellum quam exstinguere?

Non enim ea est civitatis nostræ conditio, quæ bello et discordia gaudeat, neque inter se convenire litteræ et arma solent. Hæc nempe, quam dirutam velles, patria nostra omni Græcorum disciplina liberalibusque studiis abundat, philosophiæ nutrix, eloquentiæ magistra, ceterarum artium quasi custos. Migravere ex omni Græcia in insulæ nostræ veluti tutum et inviolabile sacrarium, strepitum bellorum tubarumque sonitum fugientes, quicumque vitam umbratilem amant et in rhetorum ludis sæpius quam in acie versantur: habitat intus virorum placida gens et inclyta, quibus maxima vitæ cura est juvenes ad vitam informare, quibus optatissima laus, magnorum heroum

laudes consecrare et immortalia sua scripta Romanorum immortalitati adæquare. Imo nec eos audire dedignatur patricia juventus nec imitari ; venere et viri consulares ad philosophos nostros ; venisti et tu, juvenis adhuc, M. Tulli, cujus hausta e nostro commercio et ab insula Rhodiorum in curiam translata præpotens et plus quam humana facundia furentem olim Catilinam, debacchantem nuper Antonium compressit, et in medio senatu, impendentibus triumvirorum securibus, Brutum tamen Cassiumque et ceteros egregii facinoris conscios bene de patria meritos esse declaravit ! Tu quoque, venisti ad nos, M. Cassi : memini etiam nunc, non sine lacrimis et aliquo voluptatis sensu, te assiduum auditorem nostrum, te fortia veterum Græcorum facta alto animo recondentem, et quasi olim imitaturum ; memini præsertim te die quadam, quum patriæ liberatorem Thrasybulum et fratris occisorem Timoleonem omni præconio et laude extulissem, te diu stetisse defixis ad terram luminibus et lacrimavisse, et inde me nescio quid magnum de te et præclarum concepisse. Neque animo præsagiebam vana, Cassi ; factus es patriæ Thrasybulus alter et Timoleo ; vident Romanos veteres et Græcos in uno viro renascentes et mirantur æquales tui, neque de tuo cum his illis nominibus consortio posteritas vel ultima conticescet.

Ne igitur intactam adhuc totius vitæ tuæ famam severitate hodierna corrumpe ; ne purissimum redivivæ libertatis fulgorem sanguine innocentissimorum sparge ; cave ne crudelitate nimia Cæsarianæ clementiæ desiderium facias, ita ut servitus lenis asperæ libertati anteponenda videatur. Recordare quæ jura Rhodios Romanis jungant, quam prisca, quam ante hunc diem inviolata ; recordare ducentorum annorum constantiam, non cum levissimo unius diei errore conferendam ; et, si quid ad incutiendum armorum tuorum terrorem valere severitatem, vel quæ in cives exerceatur, existimes, non nos saltem tristi illa necessitate plectamur, nec non nobis hospitibus tuis et magistris fuisse profuerit.

S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

LII

ARCHELAUS RHETOR AD CASSIUM PROCONSULEM ROMANUM.

(42 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

(*Voir* la matière du nº LI.)

DÉVELOPPEMENT.

Gratias equidem diis immortalibus ac tibi, Cassi, ago habeoque, quod in ipso patriæ nostræ periculo, hoc unum nobisquasi solatium et veniæ sperandæ incitamentum permiserint, scilicet oppugnari nos, Græcos cives, ab antiquo Græcorum amico ; cives liberos, a viro libertatis studioso. Etenim, ut terruit primum nos inopinatus tanti belli apparatus, et ingruentium armorum strepitus, et jam mœnia scandentium hostium clamor, ita securitatem deinde fecit vetus amicitia nostra, et communis qui nobis tecum est libertatis amor. En illa sola nostra arma, en propugnacula nostræ civitatis, quæ, nec per vim et sanguinem, nos ab omni injuria vindicare, teque ab evertenda civitate quasi tibi consanguinea deterrere debeant!

Etenim, obsecro te, Cassi ; quam ob noxam, quod ob scelus in nos concitavimus Romanorum vindictam? An nos unquam in vos rebellavimus? an seditionibus nostris turbulentam fecimus rempublicam, aut cum reipublicæ hostibus conjuratas vires in perniciem vestram convertimus? Verum enim vero quanto melius, mehercule! et fidelius de republica vestra meriti sumus! (Nec ea quidem refero quasi ad exprobranda merita, sed ad majorem nobis conciliandam benevolentiam.) Liceat mihi bona tua venia revocare tibi in mentem quæ fuerit erga vos nostra adversus Mithridatem et Demetrium fides et constantia. Testes vos imploro, Asiæ Macedoniæque campi, toties Mithridatis et Demetrii cladibus, Romanorumque victoriis, quæ nostræ quoque sunt, nobilitati! Quis locus, quæ ulla ora, quæ littora sunt, ubi non sæpius percrebuerit nostræ virtutis fama, ubi non magnifica dederimus nostri in vos amoris documenta? Testis et illud bellum adversus Antiochum Magnum ; testis et decretoria illa mari commissa in Annibalem profugum extorremque patria pugna! Deseruerant jam vos omnes socii, Ætoli, Macedones, Lacedæmonii, et, suscepto cum Antiocho fœdere, Græciam pene totam

vestris hostibus tradiderant. Soli nos in vestra amicitia mansimus; soli juratam fidem servavimus, quam ceteri violaverant, quam violare nos ipsi potuissemus, si nostræ utilitati tantum voluissemus consulere. Ubi ergo adeo infensi hostes, quos tu nunc armis persequi vis? ubi illa tam nefaria crimina, quæ deleta urbe vis ulcisci?

Non ideo, mehercule! Romanos per tot annos nostris opibus armis ac virtute nostra adjuvimus, ut, si quid Romanis discordiarum interforet, nos, socii et amici vestri, nullius culpæ conscii, vestris dissidiis plecteremur. Non ideo pro vobis sanguinem nostrum per tot annos profudimus, ut reliquus sanguis impio sociorum inter se discordantium gladio exhauriretur. Sed in hoc maximi imperii dissidio, quid a nobis postulatur? Inter tot discordes factiones, quibus faveamus necesse est? Quamdiu vasta illa imperii compages concordia et pace domestica coaluit, nos hanc unam nostris auxiliis et armis semper adjuvimus, quum ea sola esset adjuvanda. Nunc, distractis in varia studia diversasque partes omnium animis, ita ut quasi ex una republica duæ sint exortæ respublicæ, utri inservire, utram defendere debemus? Nihil enim magis optamus, quam ut Romanis civibus, pro more patrio, favere liceat; sed utrinque occurrunt Romani, utrinque antiqui nostri socii atque amici. In illa nostra ancipiti fortuna, quo nos convertemus, quas partes amplectemur? Senatusne et patriciorum? sed in ipsa nostra fidei Romanis servandæ cura, prodimus Cassium Romanosque libertatis causam amplexos. Cassiine et Bruti? sed æque prodimus senatum populumque Romanum. Quid ergo? num inter duas flagrantes mutuis in sese odiis et furoribus domesticis partes suspensa et divisa una insula sese tradere ulli potest, quum per ipsam fidelitatem in proditionis suspicionem labatur? Num ad alterutrius partis societatem impelli debet, ita ut hinc reposcatur auxilium, illinc dati auxilii pœna repetatur? Nobis igitur omnia ubique infensa et hostilia esse intelligis, Cassi; quæ quidem tamen non deprecaremur, si pro vestra utilitate saltem patienda essent; sed crudeliora nobis videntur, quum sine utilitate vestra patiamur, et quidem ab ipsis quibus semper fidelissime inservierimus, et inservire rursus parati simus, nisi per vestra dissidia in suspicionem prolapsura sit nostra fides.

Sed quid ego tamdiu de justitia apud intelligentem juris divini humanique virum loquor? Nunc appello te egregium litterarum Græcarum amore virum, Cassi; nunc gratum animum tuum imploro, cujus quidem vox semper fuit apud magnanimos viros sacrosancta, et profecto erit apud te. Si enim barbarum adloquerer, et ignorantiæ sordibus penitus immersum, cui sola

esset ea laus urbes diripere, ea sola ambitio, stolidæ suæ sævitiæ monumenta per urbium ruinas ac devastationes relinquere, nobiliora, quam ut caperet mens barbara, monita animo comprimerem ; sed te, Cassi, adloquor, et gloriæ et litterarum amantem, qui semper maximo cultu doctrinam doctosque viros sis prosecutus : respice, quæso, quæ sit illa urbs quam tu vis evertere. En illa surgit inter Græciæ civitates plena Græcorum disciplinis liberalibusque studiis. Surgit Periclis patriæ æmula, rhetores egregios et poetas et oratores magnifice Græciæ universæ ostentans. Illuc ex orbe universo, velut divinitus, confluxere omnes præclarissimi viri aut ad transferendas, aut ad discendas novas artes ac disciplinas. Quam quidem non dedignatus est eloquentiæ magistram Tullius ipse, adeo egregius eloquentiæ magister. Hic apud nos comparavit illam fulmineam dicendi vim, qua audaciam Catilinæ orbi universo perniciem machinantis prostravit. In hac tu ipse fuisti educatus ; hæc tibi fuit adolescentiæ sedes et magistra ; in hac te ego ipse litteras Græcas edocui, ita ut illa urbs, tua veluti patria, tua mater ; Archelaus ego, tuus parens (sine me tam dulce nomen usurpare), facti simus.

Audebisne ergo nunc, Cassi, flammas ferrumque inferre in hanc urbem veluti divino numine consecratam, et quasi parricidali manu viscera matris dilaniare? Audebisne per cadavera civium nostrorum qui jam tui sunt, per sparsas sociorum cæde vias, ad illam arcem nostræ libertatis grassari, qua sæpe eruperant ultores Romanorum Rhodii ad vindicandam sociorum injuriam ? Ne patiare, Cassi, tantam inuri tuo nomini ignominiam : dignus es qui integram et intactam posteritati famam tradas. Per ego te igitur usurpatam paterni vim amoris, per quæcumque jura cives civibus, liberos liberis, Rhodios Romanis jungunt, si qua superest apud te meritorum nostrorum memoria, oro et obtestor, impone frenum vindictæ tuæ erga immeritos et innocentes viros ; parce miseris civibus, et misericordiæ certe veniam, quam justitiæ solummodo debes, tribue. Semper fuit Romanis usitatum, ut parcerent victis, hostemque, nisi qui arma haberet, neminem, quod decet viros, agnoscerent. Nos nec arma habentes nisi pro vobis, nec armorum periculum in nostros socios experiri volentes, semper amicos habe atque metu evertendæ urbis libera. Fac adesse gentem nostram ad pedes tuos provolutam, genua tua amplexantem, precantemque ut liberos, ut conjuges jubeas incolumes esse. Jube ergo, Cassi, ut decet clementem virum, jube me illis incertis et pendentibus animis bene ominatas voces et veniam salutemque referre. Tunc exsultabit civitas nostra, velut e ruinis

suis ad vitam, et, quæ bonis viris vita carior est, ad libertatem revocata ; et exsultabis tu, qui defensores libertatis Romanæ, socios atque amicos fideles servaveris. A. R.

Collége royal de Bourbon, 1822

LIII

AUGUSTI ORATIO AD POPULUM, ADVERSUS ANTONIUM PROFICISCENTIS.

(31 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Gaudere se quod non civile sit illud bellum, sed externum ; exuisse enim Antonium civiles et mores et animos, nec Romanos, sed barbaros secum trahere milites.

Quin etiam totum imperium tradidit Ægyptiæ mulierculæ ; et illa nunc ex voluptatibus et luxuria audet populum Romanum lacessere.

Hanc injuriam ulcisci se destinatum habere. Necesse autem ut Romani pecunias conferant unde exercitui commeatus et stipendia parentur ; ut, Augusto absente, si quis Antonii causæ faveat, omnium consensu opprimatur. Ea conditione certam esse victoriam.

DÉVELOPPEMENT.

Jam dudum, Quirites, lugebat Roma quod eo res suæ acerbo fatorum numine adductæ fuissent, ut cives, alii adversus alios furore incensi, obliviscerentur esse in Asia gentes, quas nostra nondum domuissent arma, pilaque pilis opponentes, tot bella sine triumphis gererent. Quamvis enim sæpe necessarium sit, Quirites, factionum auctores bello persequi, et ea in reipublicæ principibus enitere virtus debeat, ut acriori animo perniciosum civem quam acerbissimum hostem coerceant, semper tamen miserum est in cives ferrum illud intendere, quod melius pro illorum tutela distringeretur. Nunc vero illa tandem necessitate liberi sumus ; Barbari sunt, qui nobis minantur hostes, nisi forte Romani quidquam habere putatis Antonium illum qui, Italiæ desertor ac profugus, sese intra Ægyptum abdidit, ut vestram iram fugeret, atque etiam, quo manifestius suum erga nos odium declararet, Ægyptius ipse factus est. Hic veterem Urbis consuetudinem et militum nostrorum disciplinam abjecit ; peregrinis moribus delectatur, sermonem usurpat Græcum, nempe quia Scipionum et Cæsaris lingua magis aspera, quam ut femineis ejus conveniat cantibus, videatur ! Talari indutus tunica semperque secum non

exercitus, at famulos trahens et famulas, coctorum ille imperator summam in eo laudem ponit, non, ut alii, si permultos labores, permulta vulnera intrepidus ferat; facilem hanc et communem Romani militis virtutem dedignatur; at, dux ille vere unicus et singularis, tunc demum, si plura quam ceteri convivæ exhauserit pocula, victoria exsultat; tunc ovans suam adit Cleopatram, quam quidem tam pudendo ac dementi prosequitur amore, ut nihil nisi ex illius arbitrio agat, feminæque servus, non modo non Romanus, sed ne homo quidem appellari mereatur.

Quid enim? Nonne helluo iste, ut persona de mimo, mulierculæ addixit populi Romani provinciam? Nonne, ut infames emeret voluptates, pretium dedit hanc ipsam regionem, quam nobis tam multo et caro sanguine adepti fuerant Cæsâris milites? Nam, ne credite in jure nostro adhuc versari Ægyptum; vendidit ille auctoritatem senatus; exstinguit in his littoribus vel nominis nostri reverentiam; omnes denique istos prodidit Romanos qui ipsius fortunam comitati fuerant, illosque Cleopatræ obnoxios fecit; vel potius omnes, ducis exemplum secuti et Orientis mollitie liquentes, ultro in servitium ruerunt, pristinæ libertatis immemores, pristina gloria indigni. Sola igitur per totam Ægyptum regnat, sola imperat Helena Cleopatra; penes hanc solam vectigalia nostra, nostræ naves, nostri quondam exercitus, nunc vilia feminæ mancipia, quæ utrum luxuriæ magis an facinorum sit amatrix, haud facile decreveritis. Nulla huic, nisi sanguine cruentata, placent convivia, neque ullas esse arbitraretur in tibiæ aut citharæ cantu illecebras, nisi una longinquum trucidatorum clamorem biberent aures. Quin etiam, ultra progreditur intoleranda ejus audacia; nos, nos dico, aperte lacessit superba illa regina; lacessit populum Romanum, quæ sine populi Romani gratia adeo non obtineret imperium, ut contra ne solis quidem hoc lumen intueretur.

Vobis, Quirites, vobis, Patres, illata est injuria; vos ego, reipublicæ princeps, ulciscar; totam hanc debellandæ arrogantiæ suscipio provinciam. Pecunias autem necesse est in medium conferatis, unde exercitui commeatus et stipendia parentur; necesse est, Patres, si quem in hac urbe Antonius tam dementem, tam perditum, tam sui similem invenire possit, qui ipsius causæ faveat, seditiosum hujus, absente me, furorem constanti animo opprimatis. Denique extremo in hoc certamine summa ope, summis viribus enitendum : non quod, si Italiam attingat Antonius, patrios Romæ deos in suis etiam penetralibus vincere et in Capitolio, quod suæ velut regalem promisit dotem, obscenum unquam celebrare conjugium possit; at magnum esset nobis dedecus vel Cleopatræ classes Italiæ tantum littora prætervehi. Romanum

est, non accipere, sed inferre bellum, atque ultro petenda est Ægyptus, dum petere Romam molitur Ægyptia. Fidentes igitur exsultate animis et gaudete tantam reipublicæ oblatam esse gloriæ segetem ac materiam ; non jam in disceptationem venire potest victoria, quum iisdem neque telis neque auspiciis hos tela nostra et auspicia repellant. Disces, Cleopatra, si annuerint superi, quanto difficilius sit Romanos acie quam Antonium formæ illecebris vincere. Vobis una Orientis spolia et superbam hanc, vinclis oneratam, adducam reginam, et, quoniam non satis ei fuerit Capitolium semel videre, rursus, polliceor, quanquam et non vidisse volet, me duce, videbit.

J. J. W.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1847.

LIV

RESPONDET ZACHARIAS ACCUSATORIBUS SUIS.

(67 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Quum Judæi a Romanis obsiderentur, miseræ civitati incubuit hostium telis sævior discordia. Cives nequissimi, qui Zelotæ vocabantur, quum urbem multorum cæde cruentassent, ut crudelitati ludibrium adderent, convocatis ex legis præcepto septuaginta civibus honestissimis, apud eos Zachariam quemdam, genere et divitiis præclarum, proditionis accusaverunt. Quum vero crimen nullo argumentorum pondere niteretur, sibique dicentibus fidem haberi postularent viri stolide feroces ; Zachariæ, quum nulla spes salutis affulgeret, animos ad libere loquendum ultimæ dederunt miseriæ, et sic in accusatores invectus esse fertur :

Duas partes complectetur oratio, quarum in altera crimen diluet, in altera accusatores insectabitur.

Dicet se rapi in judicium, non suam magis quam bonorum omnium causam defensurum.

Sibi, quamvis judicum humanitatem fidemque perspectam habeat, spem superesse nullam, quod illud judicium non sit, sed ludibrium.

Conversa ad accusatores oratione, dicet scire se nullum esse apud eos misericordiæ locum. Proinde non se ut vivere liceat obsecraturum, sed facturum ut eorum crudelitas et injustitia omnibus innotescant.

Tum crimen diluet laudando, cum præmunitione aliqua, vitæ anteactæ rationem : non modo neminem unquam a se violatum, nihil admissum sceleris ; verum etiam se in eo totum semper fuisse, ut omnibus in communi calamitate adesset.

Quæret unde novum hoc crimen in se deferant ? Sene, ex strenuo patriæ defensore, factum esse repente ignavum proditorem ? Addet se pluribus supersedere, hujusque criminis si quid aliud causæ inveniri possit præter eorum odium, gravissima supplicia non recusare.

In posteriori parte ostendet sub illa, quam præ se ferunt, pietatis et religionis specie, scelera omnia latere.

In eorum crudelitatem, audaciam avaritiamque invehetur; quas strages edant commemorabit : negabit Romanos æque civibus infensos.

Addet hanc esse solam sui infortunii causam, scilicet suis divitiis inhiare eorum cupiditatem. Hortabitur eos ut invisum civem armis ipsi suis perimant, neque judicii ludibrio ceteros contagione sceleris polluant.

Denique cives orabit ut pessimorum hominum audaciam constringant, nec ipsius mortem inultam patiantur.

DÉVELOPPEMENT.

Hoc scilicet impudentiæ tyrannorum deerat, o cives, ut imponeretur sævitiæ ludibrium, et majestatem legum tanquam in scenam proriperent! Hoc ludo deceptum iri populum, et, si vos ad capitalem sententiam vis adegerit, fore ut legitimum videatur judicium, putant! Enim vero crederem tam repentinæ æquitati, nisi, quid ex hodierna hac legum reverentia exspectem, satis hesternæ cædes et recens Anani sanguis monerent; nisi jam instructum mihi, sive nocens vobis, sive innocens visus ero, supplicium portenderetur; nisi denique parata in vos, judices, qua me dignum esse negaveritis, sententia, quæ sit istius judicii libertas, satis manifeste declararet.

Agitedum, Zelotæ, quoniam ita studiosi estis justitiæ, et per judicia saltem trucidatis cives, quæ ex lege sunt, facite: producite testes; non deerunt conducti auro accusatores publici: argumenta sceleris expromite: conferte in judicium eas litteras quibus proditurum me Romanis hanc urbem promisi. Quæ nisi feceritis, intelligent Judæi tandem, qualis ista legum reverentia sit, quæ cives in judicium sine causa proreptos, sine testibus, sine argumentis damnat.

Ego hodie tacuissem, Zelotæ, si id unum ageretur, utrum venia me, an supplicium maneat: tueri causam justitia supervacuum est; nec ipsi me talem unquam experti estis, ut deprecaturum suppliciter hanc mortem arbitremini, quæ in tantis calamitatibus patriæ etiam flagitanda erat. De me peractum est: verum de vobis agitur, quorum iniquitatem hoc judicium arguit; agitur de bonis omnibus, qui, si innoxius ego damnatus ero, positi omnes in eodem discrimine sunt, ne cedat innocentia calumniæ. Non me igitur jam ante actionem hanc damnatum, sed bonorum omnium causam libero, quo innocentem moriturumque decet, animo defendam. Nec certe mihi testes deerunt qui ceteris audiendi fidem, mihi fiduciam loquendi faciant: nullus Judæorum est, modo integer a vestra corruptela sit, quem ego testem totius vitæ reformidem: hos ipsos appello, quos judices esse dicitis, quibusque, si ad justum judicium, non in ludibrium, citatus es-

sem, securus innocentiam meam committerem. Horum aliquis exsurgat, qui nefaria me consilia molientem, qui profitentem amicitiam Romanorum, qui Vespasiano faventem audierit aut viderit. Quanquam, in tantis calamitatibus patriæ, fas erat forsan dominationem Romanorum potius quam vestram tyrannidem amplecti, et, quoniam vivere nostris legibus non licet, malle sub Vespasiani imperio nos conquiescere, quam, vestris furoribus obnoxios, e carcere ad supplicia proripi. Sed magis patriam dilexi, quam ut scelera etiam vestra ulcisci per proditionem voluerim; et ego ita semper vixi, ut Judæorum nullus, quod contra tyrannos patriæ non fecissem, fecisse me pro utilitate mea credat. Plerosque hominum in proditionem patriæ aut potestatis aut divitiarum cupido sollicitat. Divitiis inter principes clarus, quas aut patriæ aut privatis subveniendo profudi, quid aliunde per exitium patriæ quæsiissem, qui omnia mea in utilitatem civium contuleram? Imperium, si me tanta sitis regnandi accendisset, parare meis opibus potui: ortus ex honoratissima domo, nec mea virtute minus quam auctoritate nominis amorem civium consecutus, certe non auxilio Romanorum indigebam, ut Joanni aut Eleazaro alicui anteponerer, nec dominationem in vos et pernicie urbis et servitute mea emissem, quam per me consequi sine dedecore, sine scelere potui. Quarum rerum si nihil ego præstiti, sin contra totus in eo fui, ne meum nomen unquam calamitatibus publicis interesset, cur ego ad supplicium rapior, nisi forte quievisse scelus est, postquam obstitisse furori vestro tamdiu pro maximo scelere fuit?

Satis de innocentia dictum est, satis ad argumentum vestræ nequitiæ: non ea crimina sunt quæ me damnant: neque nova hæc accusatio est, quam civium optimorum cædibus prætenditis: jam interfectos in carcere Antipatem atque Leviam, sanguinis regii vivos, promisisse Romanis hanc urbem dictitastis. Sed neque me, neque horum quemquam vestri clamores decipiunt: non vos proditionis metus, sed prædæ cupiditas in meam perniciem exacuit: non quia opprimere ego patriam volui, sed quia vos oppressores[1] odi, cœlum ac terras miscetis. Accipio id crimen, Zelotæ, Judæo cuique ultro profitendum. Bonos ego cives et dilexi et diligo, ingemui calamitatibus publicis; vos earum auctores aversor, et moriens nihil aliud exopto, quam ut meam et omnium, quos intra hos dies trucidastis, mortem maturum supplicium ulciscatur. Hæc mea scelera sunt; his ego superbio; hæc pro libidine vestra, quemadmodum antea fecistis, punite: ulciscimini

1. Mot d'une latinité douteuse dans ce sens.

vestram injuriam, sine judicio, sine auxilio legum, quæ si valerent, damnare vestram insolentiam debuissent. Cur in me rabies moratur illa, quæ sanguine civili toties hanc urbem infecit? Cur ego, ejusdem sceleris reus, quod Antipatem atque Leviam perdidit, tamdiu post accusationem ipsam incolumis supersum? Cur, interfectores pontificum, tamdiu privato sanguini parcitis? Utrum, cædibus defessi, sumere de civibus supplicia per manus aliorum vultis? an parum esse scelerum creditis, quibus hæc mœnia polluta sunt, nisi traxeritis hos judices in vestræ iniquitatis conscientiam, et majestatem ipsam legum quasi instrumentum istius impotentiæ feceritis? Non, Hercule! vos damnare quemquam proditæ civitatis decet; non, etsi vocassem in hæc mœnia Romanos, accitis hostibus irasci. Vos maxime omnium prodidistis patriam : vos facti hostes civium estis, plus quam hostilibus sævitiis cruenti, et pejores externis hostibus Idumæos in hanc urbem velut ad prædam convocantes. De Romanis tanquam de maxima peste Judæorum refertis : sed non ultra victoriam Romani sæviunt; vos occupatam patriam inficitis sanguine civium, et ex ipsis cædibus causam aliarum cædium suscipitis : pepercerunt his mœnibus Romani, quæ tot sævitiis vos huc usque deformastis : postremo etiam abstinuere limine illius templi, cujus sacrosancta penetralia vos arcem vestræ tyrannidis fecistis. Proh majorum leges et pietatem! proh æternum hujus ævi dedecus! Romani, externi hostes et elati victoriæ superbia, vix conspectu quidem sanctissimam ædem violarunt : nati in his mœnibus homines, nostri sanguinis, nostrarum legum, facti ex civibus latrones, ex latronibus tyranni, in ipsa sede Numinis spatiantur, et, maximum religionis studium professi, cruentis cæde civium manibus majestatem ipsam Dei viventis attrectant! Nec metuunt, ne illius ira numinis, quæ tamdiu in scelestissimis hominum quievit, tandem expergefacta, eorum audaciam corripiat : neve profecti ignes ab ipso adyto, quod aspectu suo polluunt, cohortes impias devorent!

O patria! o cives! o dulce nomen Jerusalem! En illud exitium est, quod Deus ipse nobis olim minatus est : en dies illa mortis, ubi se Jerusalem suis manibus eviscerat. Avertit oculos a sua gente Deus, nec Judæum nomen neque templum respicit : madent vestro sanguine ipsius templi atria, nec in carnifices vestros, nec in violatores templi cœlestis ira cooritur : patet iter Romanis ad hæc mœnia, patet iter in sanguinem vestrum, Zelotæ, donec, et externo labefacta et intestino bello, civitas corruerit. O pater et propugnator istius populi, Deus! penetrare tua consilia aut declinare justitiam neque possum, neque enitor : sed quanq

genti perniciem implacatum judicium destinavit, saltem ne patere impune esse horum crudelitati, quos ultionis tuæ ministros adhibes, ne credant homines scelus a Deo defendi. Victi aliquando Zelotæ ab iis ipsis Romanis, quibus iter per civiles discordias faciunt, eadem, quibus nos afficiunt, supplicia aliquando perpetiantur; sibi suas manus inferant, postquam sævitiis materia ex civibus defecerit; et, istius urbis ruina, quam summopere optare videntur, obruti, te ultorem esse scelerum agnoscant.

C. J. P.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1818.

LV

T. VIRGINIUM RUFUM LAUDAT CORN. TACITUS.

(96 après J. C.)

MATIÈRE.

T. Virginius Rufus cum annum tertium et octogesimum concessisset, in tertio consulatu mortuus, funere publico decoratus est Hunc laudavit pro rostris consul in ejus locum suffectus, Corn. Tacitus.

Quæ sit reipublicæ felicitas, inde cives æstiment, quod pro rostris Virginius Rufus, principis non assensu tantum, sed etiam hortatu laudatur.

Ille est Virginius qui, Germanicis legionibus præpositus, cum Julius Vindex, Galliæ proprætor, res novas moliretur, adversus eum non Neronem, sed jura senatus summa vi defendit; hoste cæso, imperium a suis militibus oblatum deprecatus est; denique Galbæ, quem senatus comprobaverat, haud gravate paruit. Ille idem est qui, post mortem Othonis, milites iterum jubentes ut imperium susciperet, honestissima fuga fefellit.

Summa in eo virtus, par felicitas : quippe qui pessimos principes, virtutibus alienis invidentes, admiratione et reverentia sui tenuerit, triginta annos gloriæ suæ interfuerit, et in tempora Nervæ Cæsaris reservatus sit.

Æternum igitur Virginii memoriam cives retineant. Unius honos plures incitet : cum Virginius sub Nerone et Domitiano talis exstiterit, quid Nervæ temporibus non debeatur ?

DÉVELOPPEMENT.

Huc equidem veni, Quirites, non ea mente ut illi viro, quem, dum vixit, amicum habui, cujus autem defuncti in locum hodie consul successi, sedulam ac officiosam orationem, moris gratia, componerem; sed ut præsertim nostræ ætati, quamvis suorum incuriosæ, ostenderem nobilissimam egregii civis vitam, cujus ad exemplar informemur. Quippe in his, ubi premimur, reipublicæ angustiis, cum, per aliqua intervalla et spiramenta temporum, pudorem aperta facie expromere, vera non ambigue dicere, et

clara virorum facta impune mirari licet; tum nos juvat animos crudo adhuc servitio fractos et enectos paulisper recreare; juvat nos ad novam lucem emergere, qui jam senes, fere in extremo ævi limite, vix tum vivere cœpimus, quoniam hæc vita non dicenda est, quæ in metu, servitute ac silentio conteritur : juvat in primis hodie illa rostra, tam ex longo tempore vera ac libera voce vidua, illarum laude virtutum personare, quarum fere ipsam memoriam amisimus.

Illud certe nobile et magnificum apud nostros majores institutum fuit, quo defuncto civi de republica bene merito publica laus dicaretur; hoc magni populi dignum erat, egregios viros, in ipsius mortis umbra, civili gratia oblivioni ereptos, ad venturæ ætatis reverentiam commendari. Sed, nostris temporibus, ut optima quæque pessimis exemplis sunt depravata, ita laus ipsa, quæ bonorum olim fuerat peculiaris, postea ad malos translata, meretricio famulatu constuprata est.

Nos etenim vidimus, nos audimus, Neronis parricidæ, stupidi Vitellii, et istius Domitiani, quasi belluæ cædem anhelantis, laudes celebrari in his ipsis locis, intra hæc mœnia, ubi Pœtus Thraseas ultima secum exspirantis dedit libertatis piacula; ubi Priscus Helvidius in carcerem projectus est; ubi nos insonti suo sanguine perfudit Senecio. Sed quid ego hæc miserrima et adhuc recentia vulnera attingo? Illa dentur oblivioni, si talia licet oblivisci; meliorum temporum ea spe, sub bono ac justo principe renata, perfruamur.

Satis superque novistis, Quirites, quot et quantis magnorum virorum cædibus ac miseriis tempora nostra signata sint. Attamen inter illos cives, quorum virtus, quanto rarior fit in dies, tanto magis est admiranda, unus vir exstitit qui, etsi omnigena bellica et civili laude cumulatus, et tam dotibus quam fama insignis, principum tamen evasit invidiam, et, quasi secundiore fato, supra illas ætatis nostræ tempestates evectus, in placido mortis sinu conquievit. Ille vir, quem vos novistis, quem jam mente designastis, ille fuit Virginius Rufus.

Virginius ex equite Romano, regnante Caio Cæsare, natus, a juventute inter castra hanc marem et ingenuam animi indolem aluit, nullis fortunæ unquam casibus obnoxiam, nulla temeratam adulationis temperie. Vix autem adolescentia egressus, jam fere omnia munia et insignia militiæ acceperat; utrinque fortis, tam quod ea meritus erat, quam quod mereri ausus esset.

Namque eo tempore, quo virtus ipsa et gloria criminis indicium fieret, ille bonæ famæ onus ac periculum libens suscepit. Primo legatus, deinde consul factus, Germaniam, recenti victoria fero-

ciorem et nostri laborantis imperii finibus ingruentem, coercuit: ibi autem vigil belloque et operibus assiduus trans Danubii ripam castella exstruebat, emuniebat silvas ac paludes, et Romam, jamdudum præteritæ laudis immemorem, suarum victoriarum nomine complebat; dum Nero, divus imperator, inter olympicos ludos victor, de mimis ac balatronibus triumpharet. Et jam, quarta æstate incepta, in eo erat ut Cattos ac Cheruscos invaderet, cum subito nuntius advenit Vindicem, Gallosque et ceteros barbaros ad Romam tendere, ubi ipsi imperatorem Neronis in locum Romanis imponerent. Quo simul audito, Virginius, collectis signis, ad Noricas Alpes provolat, Vindici iter obsepit, et cruenta clade profligat. Tum vero, interfecto Vindice, occiso Nerone, Virginius fatis, publica opinione et prope universo legionum consensu ad principatum designatus videbatur. Undique milites hortabantur, partim studio, partim cupiditate, nunc orantibus, nunc etiam minantibus similes, ut vacuum locum usurparet. Sed ille, ut ante noluerat ad principis gratiam obsequioso cultu obrepere, ita militum favori inservire noluit; semperque postea, eodem vitæ tenore ac ratione, retinuit inter honores, quod difficillimum est, modum.

Hanc vero potestatem, quam sibimetipsi abnuerat, ut alii confirmaret, nulla timuit pericula; quippe qui Galbam, nonnisi a senatu salutatum, incertum ac inter spem imperii aut mortis labantem, ipse primus salutaverit. Nullam vero hujus beneficii aliam gratiam excepit, nisi quod ab illo principe, quem firmaverat, ipse castris revocatus et munere destitutus fuerit. Cum autem, post interfectum Othonem, iterum pateret alea imperii, principatus Virginio tertio oblatus est, ita ut non ille, sicut evenire solet, fortunam, sed illum fortuna deprendere conaretur: hujus autem instantis impulsum promptiorem moratus est Virginius, et in privatæ conditionis portum confugit. Qua quidem re irati milites eum apud Vitellium accusavere; sed is erat hujus laudis fulgor, ea virtutis dignitas, ut Vitellius ipse, reverentia permotus, coram militibus rei causam egerit. Sub Domitiano, nulla fuit illi honorum consortio, nec hoc dedecus accidit ut Cæsaris amicitiam mereretur, sed potius odium, quod, licet grave (si ex Virginii virtutibus æstimemus), nunquam tamen palam erupit. Etenim cum ille tyrannus suspicaci animo bonorum gemitus ac suspiria scriberet, et singulorum vultus ac pallores denotaret, Virginio tamen pepercit, utrum metu an pudore incertum est.

Denique cum, Nerva ad principatum evecto, spatium liberum datum fuit virtutibus, ille, jam senior et summis functus honoribus, in placido litterarum secessu reliquos dies exegit, et

plurima carmina historiasque scripsit, in quibus invenias firmam ac robustam eloquentiam, et acumem ingenii non militarium laborum exercitatione obtusum, et, quod pretiosissimum, boni animi conscientiam.

Illa sunt ultima studia quibus suæ vitæ ac laudi cumulum imposuit : illa inter quæ versatus, nobiscum colloquebatur, cum, octogesimum quartum annum natus, et perfunctus tertio consulatu, impleto privati hominis fastigio (nam principis noluerat), feliciter animam effudit. Felix quidem ille vir, cui contigit, in his placidis reipublicæ temporibus, nullo dolore aut metu sollicito, cum bona futuri spe, ex honesta vita in benignam ac facilem mortem transire ! Nos quoque felices, qui hujus amicitia commercioque toties sumus delectati, et nunc etiam memoriam servamus, qua interdum recreemur ! Hunc autem virum non inani desiderio et muliebribus querelis, sed similitudine, quantum apud nos est, decoremus ; et deos oremus ut nostræ civitati, jampridem bonis viris orbatæ, pares cives generentur, qui nostrorum vitia suis absolvant virtutibus, et (si qua nostri apud superos est cura) cœlestem misericordiam extorqueant.

Ergo, Virgini, maxime et optime vir, si nostra debilis illa vox ad tuam umbram potest pervenire, ultima tuorum civium vota accipe. Si, ut fertur, egregiis animis post vitam locus quidam reservatur, jam tu sane in hoc concilium venisti, ubi simul consedere Thraseas, Helvidius, Agricola, et illi præstantes viri, qui in legum ac virtutis cultu totam vitam transegere. Quamvis autem nostrum orbem deserueris, in his terris maxima pars tui remanebit ; periit quidem illa caduca corporis effigies, sed vivent, et apud nos æquales, et apud nostros posteros, et in historiarum libris, tuæ virtutes, ad æternam imaginen expressæ. Quippe magnorum virorum non ea est vita, quæ spiritu et anima continetur, sed quam sæcula verentur, quam posteritas alit, quam tuetur æternitas !

L.

Collége royal de Henri IV, 1846.

LVI

CONSTANTINUS AD MILITES JAMJAM CUM LICINII EXERCITU CONGRESSUROS.

(323 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Ordietur dicendo omnes causas belli et maxima victoriæ incitamenta ex utriusque exercitus adspectu et vexillis utrinque prælucentibus apparere : illinc scilicet occurrentia, ac veluti minitantia conspiciuntur deorum simulacra, toties sanguine Christiano perfusa, etc. Adest Licinius, diræ superstitionis assertor, a sacris suis, nempe a cæde, recens ; paratus, si vicerit, proscriptiones, supplicia in Christianos instaurare, etc. Hinc autem ipsi Christo duce militant, ut placidiorem generi humano efficiant vitam.

Quædam addet magnifice de conditione orbis in certamen missi, etc. In hoc campo disceptari, utrum obsoleti, stolidi et atroces redeant ritus, Neroniana tempora, pessimi mores, et pessimis moribus congruens servitus : an, Deo auspice, ad meliora exsurgant homines, etc.

Subjunget advenisse tempus, quo Christiani a continuis malis respirent, suique juris fiant ac mancipii : victoriam esse certam ac destinatam.... Se eos hortari, ut quam minimo hostilis sanguinis impendio vincant ; olim dona assignata esse militi Romano qui commilitonem servasset ; se autem insuper daturum præmia ei qui adversarium captum et illæsum adduxerit.

Finiet perorando per affectus, magnaque pollicendo de futuro imperii statu.

DÉVELOPPEMENT.

Habetis, commilitones, præclarum diem, quem, crucis iterum auspiciis freti, vestris decoribus imponatis. Neque mutatas aut vestras aut hostium vices arbitremini : Christiani, quid inviolato nomini debeatis ; milites, quæ et belli causæ sint et victoriæ emolumenta, ex ipso utriusque exercitus adspectu intelligitis. Satis enim per se loquuntur hinc illinc prælucentia vexilla, quæ, ut prioris virtutis conscia, ita quid vobis nunc agendum sit, declarant. Inde scilicet occurrunt et minitari videntur a fuga retracta impiorum deorum simulacra, quæ, toties Christiano imbuta sanguine, nostrum etiam sitiunt et anhelant ; quæ ne adoraret, ad unum occumbere Fulminea legio maluit ; quæ denique eumdem armorum et Christianorum, quo nascente obmutuere, Deum experientur. Adest egregium superstitionis instrumentum, Licinius, qui, crudelibus diis crudelior, et a sacris, nempe a cæde, recens, ad humanas grassatur hostias, nosque aris, nos infernis manibus devovet. Adspicitis quam torvis oculis, quam feroci ore, unumquemque nostrum velut devictum ad mortem atrocissimam designet ? In nos ferales proscriptionis tabulas, suppliciorum apparatum, supplicia ipsos in postgenitos meditatur, non gladio

finem, nisi exhausto sanguine, facturus. Inde vero Christiani stamus, non humani magis quam divini ducis milites, non fictis imaginibus obnoxii : nos, non ut imperium, provinciæ, gentis, nationis auctu prolatemus, arma capessimus, sed, quod multo magnificentius est, ut, nostris periculis ceterorum felicitati servientes, dulce illud jugum victoribus et victis commune, dulcia illa vincula toti orbi imponamus.

Quæ vero majores unquam aut pulchriores nobiliori militi commissæ sunt pàrtes ? Hic nos pugnamus pro terrarum salute et libertate, ipso cœlesti numine consecrati, ipsi divinum experti favorem : nostra ea causa est, quæ terram et cœlum, si dicere fas est, quæ præsens futurumque tempus amplectitur. In manibus nostris positum est, utrum obsoleti et stolidi, quos ipsi ministri rident, et originem barbariæ referentes, ritus redeant : utrum semianimum dilacerent orbem novi Nerones, sævitia minus quam deorum exemplo subnixi ; utrum denique cum pessimo principe pessimi mores et consentanea servitus rempublicam perditum eant ; an, Deo auspice, ad meliora exsurgant homines, restituatur virtutibus decus, Romæ honos, civibus bonarum artium æmulatio, animis antiqua illa et superstitione corrupta vis, et imperio illud pristinum robur, quod in dies hominum et religionis vitio evanescit.

Jam satis speluncis et umbra conditum adoravinus Deum : satis paganorum senatum, urbes, exercitus, omnia, templis exceptis, complevimus, ut, alienæ dominationi sanguinem commodantes, ab iis ipsis, quos servabamus, ludibrio haberemur. Tandem aliquando venit tempus quo Christiani continuis a cladibus respirent, et in justæ nationis nomen et decus coalescant. Illud tandem, commilitones, salutis signum extollamus, et in Capitolio, deorum ac Victoriæ ruderibus superstantem, veram victoriam, crucem ostentemus : illud in æternum consecremus labarum, cujus impressa in cœlo effigies tam spectabilem edidit et hodie edet victoriam. Itaque non ego vestros in me affectus, vestram illam invictam virtutem accensurus veni ; utraque enim abunde supersunt : illud vos tantum in ipso discrimine, quum misericordiæ obstrepunt dolor et ira, meminisse velim, cives cum civibus, Christianos cum viris a Christo redemptis pugnare. Illa vere vestra victoria futura est, Deo hominibusque grata, si non tam jacentibus in campo cadaveribus, quam servatis post prælium civibus nobilitetur. Quod ad me attinet, quum sciam assignata olim militi Romano præmia qui commilitonem morti eripuisset, si satis nobili per se coronæ nihil superaddere queo, illud saltem meum decus erit, quod magna insuper me spondeo da-

turum non ei qui cruentas ab hoste exuvias, sed qui vivum ipsum hostem captumque ostenderit. Atque utinam illa mea gloria sit, illa mihi vere opima spolia capiantur, ut a me Licinius victus et servatus, victoriæ ignoscat, et divinam potentiam, cujus immobili lege mortalia omnia vigent, mecum experiatur !

Vos igitur, commilitones, in nobiles illas et vere Christianas spes agite ; jam pugnam fortiter capessite ; credite pugnantibus adesse, manus intueri vestras tot senes, tot verendos Dei ministros, tot magistratus, vobis e suppliciis trunca ostentare membra, orare ne se iterum atrocissimæ immanitati projectos velitis, ne se, ne vos ipsos ad hunc diem invictos prodatis : credite ipsam vobis adstare religionem, inde pristina decora et sperata, totque e ferro vestro pendentia fata monstrare, inde felicitatis æternæ palmam, et illud sacrum labarum, et inscriptas ab ipso Deo voces : « In hoc signo vinces. » Ita est, commilitones, vincemus : imo vicimus, si illam vestram alacritatem, si studium illud intelligo ; iterum dico, vicimus ; nulla a Deo immortali acrior ad vincendum hora concessa est. Te vero, Deus optime, quem toties beneficiis sensimus, quibus te gratiis, quibus precibus venerabimur ? Jam nova imperio fata paras, jam novam Romam, novam rempublicam sanctissimo crucis signo consecras ; illum tandem tot tuis in me meritis cumulum adjicias, ut illæ meæ manus, quas tu ad victoriam direxisti, reipublicæ feliciter gubernacula capessant, strata et bellis jacentia omnia suscitent, et ubique sacro tuo numine adflatus, augustæ crucis umbra protectus, Christi nomen ut ad victoriam, ita ad felicitatem gentium valere approbem. A. C.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1821.

HISTOIRE MODERNE

I

CLOTILDA REGINA AD CLOTARIUM ET CARIBERTUM.

(533 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Incipiet vehementissime, et duobus regibus indignabitur, qui falsis pollicitationibus Clodomeri filios e custodia aviæ necandos eduxerint. Se ipsam incusabit, quæ aliquid boni aut etiam mediocriter scelesti a talibus viris non exspectare unquam debuisset.

Ad regis infantes cum miseratione et lacrimis orationem vertet, statim ab ortu patre destitutos, a patruis petitos, nec satis aviæ prudentia defensos.

Quæret a regibus quomodo tam atrox facinus potuerint exsequi? non intremuisse manus intentantibus ferrum? non motos eorum animos fratris sanguine? infantulorum blanditiis, clamoribus, ejulatibus non potuisse exorari?

En quo eos perduxit ambitio et invadendæ fraternæ hereditatis cupiditas! Scelus sceleri imposuerunt! nihil jam eis reliqui est, nisi matrem ipsam diutius viventem perimant : hoc demum Clotario et Cariberto dignum facinus.

Sed non sperent impune sibi fore. Invigilat proli Clodovæi Deus, et ambos interfectores justis afficiet suppliciis. Ambitione acti sese bellis mutuo lacessent : nulla quies sontibus erit, et fraternæ manus fratris contemptam memoriam ulciscentur.

Clotario præsertim majores pro majori immanitate pœnas imminere nuntiabit ; qui non suorum sanguine abstinuerit, cum suis olim habiturum bellum, et eo venturum ut aut filii persequentis dextra cadat, aut ipse filii profundat sanguinem.

DÉVELOPPEMENT.

« Adspicio vos, regiæ sobolis interfectores ! Næ ! venistis uti dolorem meum majorem, vos intestabiliores conspectus vester faceret, et ego vultus vestros quasi monumentum sceleris præferentes, et cruentas cæde consanguinea manus viderem et quasi oculis contrectarem ! O miseram et infelicem conditionem meam ! postquam fraude fiduciam meam nati deceperunt, mœrori meo præsentes insultant, et cogor vidisse filios ! O dignos Clodovæo, o vere regales animos ! Vix nefariæ eorum ambitioni infelici exitu, Clodomere, viam feceras, ecce matrem suam produnt ;

nepotes suos, spem magnam Aurelianorum, e custodia et sinu aviæ falsis pollicitationibus eductos, interficiunt, paterno cineri, contumulando natos, parentaturi. Atque utinam ego intra Aureliam sub umbra patriæ memoriæ infantes continuissem! Ego manibus tuis primum infesta fui, Clodomere! Ego regnum tuum, prolem tuam inermem et indefensam hostili gladio tradidi, quæ non omnia facinora et flagitia a talibus viris verebar, et tui similes fratres tuos, quod genuissem, credidi! »

Tunc, lacrimis vocem intercipientibus, aliquandiu morata est, natura luctuosam hanc necessitatem exprobrandi indignante. Deinde, ubi voci dolor laxavit viam, excruciante animum magis orbitatis suæ memoria, quam sceleris natorum, cum gemitu et ploratu perrexit:

« Proh miseros et infelices nepotes meos! Proh interceptam senectutis meæ spem et solatium! Vestræ primordium vitæ excepit patris exitus: destitutos patre deseruit mater: orbitatem vestram patrui non solum non defenderunt, sed scelere suo oneraverunt, et vos junxere parentibus: superest ut Clotilda quoque infantiæ vestræ male consuluerit, et, quos pietate sua protexerat, prodidisse imprudentia videatur. Miserrima mater, ideo veneram, uti nepotum necis testis essem, et majus ex præsentia mea decus sibi attribuerent stirpis meæ exstinctores, et ostenderem quid impune possent in imbelli femina et inermibus pueris tyranni! At me jam longa vita et infelix senectus brevi absumet: vobis, carissimi et miserrimi nepotes, cum luce genus, opes, et regia domus, et in domo regale solium, et nomen Clodomeri, et patris ultio adempta, quibus unum scelus erat, jam mori posse!

« Vos autem, stirpis meæ parricidæ, potuistis exsequi atrocissimum facinus, quod vix concepisse humanum est? Non vobis, quamvis infesto animo et minaci eratis, tremuere manus intentantibus ferrum? Non succurrit: « Illi de germano supersunt, illi clarissimi nominis heredes, ille sanguis meus est? » Non infantulorum blanditiis, clamoribus, teneris ejulatibus, tum etiam innocentia, exorati estis? Proh deos scelerum ultores, inustumque familiæ nostræ dedecus! Non timuistis ne fraternum sanguinem profundentibus, ne consanguineum pectus ferro scrutantibus, illaberentur parietes, et fratris umbra interesset, quæ tantum facinus ulcisceretur? At erit, erit crudelior tanti facinoris vindex, posteritas, quæ vestrum nomen omni odio et exsecratione prosequetur. Obstupescent aliquando fuisse reges, qui postquam nepotes suos, regni opulentissimi heredes, bello aggredi, et ambitionem armis explere parum tutum videbatur, cunas infan-

tium circumvenerint, et imbelles regulos trucidaverint; et faciet plus indignationis tanta sceleris ignavia, quam immanitas!

« En quibus vos ambitio et misera paterni regni cupiditas malis immersere, ut sanguini vestro insidiaremini, et ultima supplicia mereretis! Scelus imposuistis sceleri, per omne nefas grassati. Superest aliquid pulchrius et magnificentius, quo magis et vos lætemini et ego, quo infecto nil ausum vobis, nil tentatum est, matris exitium. Infelicis domus auctorem perimite: gravem et importunam senectutem, sicut infantiam nepotum, quando in pueros et senes magni estis, abrumpite. Diutius sceleri vestro vixi, quia testis fui : ne sinite futuris vestris facinoribus Clotildam interesse, neque iterum salvæ mei et superstitis pœniteat. Huc, huc adigendum ferrum est: hinc, si quid de Clodomeri sanguine superest, hauriendum : hoc dignum tandem Clotario et Cariberto facinus; quod si omiseritis, nimium pii et clementes videbimini; contra, id unum patratum scelus præterita et futura absolvet.

« At ne sperate facinoribus vestris, ut ea negligant homines, a cœlo impune fore. Invigilat proli Clodovæi Deus: ille patrem vestrum tutela sua, ille regnum præsidio servavit: idem ille nefario capiti vestro vindex et infestus incumbet. Iterum vos in scelus ruet ambitio: vindicabit maternum dolorem bellum civile ; mutuis discordiis vos aggrediemini; nec finis erit bellandi, donec alterum alter oppresserit, et fraternæ manus fraternos cineres ulciscantur: tum demum in nocentem et merentem parricidium erit.

« Tibi præsertim, Clotari, tibi hanc vindictam Numinis imminere scias: majorem sævitiam crudeliori supplicio lues. Exorietur aliquis de tuo sanguine, qui bello te armisque infensis sequatur, et mœrorem meum vindicet. Lugebis gentile odium, et bellum infelix aversabere: at veniet tempus, quum nepotes tuos nunquam interfecisse cupies, et tuam de matre victoriam oderis. Recidet in te scelus tuum, et ipse rursus Clodovæi sanguinem profundere cogeris: ulciscetur hanc meam orbitatem tua, et paterno dolore lætabor. Hanc spem animo præcipio, et mecum feram ad inferos hoc mortis solatium. » C. F.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1819.

II

CAROLI MARTELLI ORATIO IN CONCILIO OPTIMATUM GALLIÆ, UT SUMANTUR ARMA IN SARRACENOS.

(732 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Se regis nomine dicturum profitebitur primum : hoc Pipini vere filium decet, ut, quam genitor olim, ipse regiam prolem tueatur ac vindicet.

Jam Sarraceni Pyrenæos superavere et Galliæ imminent, mox ex Aquitania, quam jam domuerunt armis, erupturi, nisi strenue bellum in eos instauretur.

Multiplex erit propulsi hostis præmium :

1° Salus ipsius Galliæ cui jam prope incubat Abderamus.

2° Aquitaniæ regno adjungendæ facilis occasio, cujus dux, pridem Gallis infensissimus et vicinitatis importunissimæ, jam a Sarracenis devictus est.

3° Liberatio Italiæ, cujus partem armis tenent hostes, qui jam Romæ servitutem religionemque novam minantur,non minus Abderami victoriis quam suis freti.

4° Totius Europæ conservatio, ad quam bello subigendam et sacris suis inficiendam omni ope contendunt impii Mahumeti sectatores, jam facta juris eorum Hispania, et exhaustis imperii Græci viribus.

Concludet animosa adhortatione.

DÉVELOPPEMENT.

Virtutem fidemque vestram sæpe et patris antea et meo ipsius ductu expertus, nunc ad tutelam patriæ vos, firmissima patriæ præsidia, regis nostri nomine compello. Quanquam, ego minus auctoritati illius nominis, quam virtuti vestræ et necessitatibus ipsius patriæ confisus, in hanc concionem prodii. Memini me Pipini filium; memineritis vos a quo sanguine et cujus famæ sitis : id et vestri et mei nominis gloriam certe decet, ut, cui patres nostri toties victoriis imperium asseruerunt, nos hanc patriam virtute nostra saltem ab imminente periculo tueamur.

Acti ab extremis Arabiæ latibulis Sarraceni, gens ista latronum, serva Romanorum olim, quorum stipendiis crevit, nunc totum orbem suis viribus aggreditur, atque vix e servilibus castris emissa, liberis gentibus labem suæ dominationis infert. Jam superavit Pyrenæos incendium, et, vastatis Aquitaniæ finibus, supra cineres Burdigalæ constitit, unde nos etiam corripiet, nisi strenue paretur armis præsidium, et, quoniam munimenta illa montium nihil contra velocitatem hanc belli valent, corporibus nostris tueamur patriam.

Dicet aliquis : « Cur igitur, si constitit intra fines Aquitaniæ incendium, bellum appetamus ultro quod finibus nostris absti-

net? Nonne lætandum potius, quod rebellans Aquitania pœnas suæ defectionis sine nostro sanguine dederit? » Quid ergo? ut tueamini ab hostibus patriam, exspectabitis donec hostes patria senserit? Nostris finibus abstinent, et parumper in Aquitania furor ille belli requievit. Verum quid aliud cessando faciunt, quam reparant quiete vires, eo ferociores in nos aliquando coorturi, quod ex metu nos quievisse arbitrabuntur? Procul abesse hostes creditis, quorum fremitus audire ex Gebenna possumus, qui ne castris exire quidem possunt, quin nostros fines contingant? Creditis obstiturum Garumnam eorum armis, quos neque Pyrenæi, nec mare continuerunt? aut satis magnam esse prædam his latronibus Aquitaniam, quorum aviditatem explere neque Syria, neque Africa, neque Hispania potuerunt? Profecti ante ducentos annos e scopulis et arenis Arabum, prope dimidiam partem orbis intra hujus sæculi spatium suæ ditionis fecerunt, nedum, victores, omnium apertis felicitate armorum terris abstineant. Nisi forte confiditis fore, ut intra cladem Odonis justamque dati Munuzæ auxilii pœnam se rabies illa contineat, quæ toto orbe strages et incendia circumtulit. Confisi sunt Hispani pariter quieturam in Roderici clade belli hanc procellam, neque sævitum iri longius, quam Juliani vindicta petebat. Graves autem illius securitatis suæ pœnas dederunt, domito subactoque intra biennium quidquid Pyrenæos inter et Oceanum comprehenditur, et pulsis in Asturicos montes miseris Christianorum reliquiis, ubi ægre Pelagus dissipatos silvis homines in compendium regni pristini colligit. Facite viam socordia vestra illorum audaciæ, neque deerit brevi cur illius socordiæ vos pœniteat. Neque eos tantum victoria et secundarum rerum fiducia, quæ semper ex prosperis rebus ad majora assurgit, sed ipsa etiam necessitas, ipsa, quam populationibus suis fecerunt in Aquitania, commeatuum inopia, in exitium nostrum et quærendam ex Gallia prædam sollicitat. Detrectate bellum igitur et moras in perpetuum producite; bellum habebitis utique, sed longe gravius in finibus vestris, sive cladis, sive victoriæ damna laturi, quam si, periculo procul a penatibus vestris depulso, victoris impotentiam, desperationem victi, tellus aliena ferret. Forsan et hoc ipso tempore quo deliberamus an obviam hostibus eundum sit, superaverunt flumen illud Garumnam, qui tantæ esse moræ illorum audaciæ creditur, nostrosque fines, quos veluti sacros istis et inviolatos fore confidimus, jam cædibus et incendiis populantur. Forsan quoque plurimis vestrum nunciabuntur jamjam ex provinciis sua damna: quod etiamsi nondum acciderit, tamen armis prævertere, quam experiri eventu, potius est.

Quid tandem ? non illud succurrit, quod, si per inertiam nostram locum hostibus muniendæ Aquitaniæ fecerimus, et inde ad nos transcendere victorum superbiam patimur, duplex futurum est bellum ? quodque uno prælio fieri potuit , ut et tolleretur Galliæ metus hostium, et ex Aquitania præsentia belli excuteretur, id duplicis pugnæ discrimini committendum erit ? Neque enim satis est, si tueri Galliam et arcere bellum a finibus nostris potuerimus : aderit semper in vicino periculum, quamdiu intra Galliam et Pyrenæos hærebit illa pestis, seque his ipsis montibus tuebitur, qui propugnaculum esse nobis debuerunt. Sane lætandum est, quod sine nostris cladibus pœnas Aquitania dederit; quis autem tantæ lætitiæ locus est, si Sarraceni sibi solis vicerunt, nobis nihil aliud præter hostem mutatum est? Ego ita lætabor devicta profligataque Odonis superbia, si provincia illa, quam inter regni tumultus et discordias legitimis regibus abstulit, tandem ad legitimos reges revertatur, et discordiarum civilium damna externi hostis victoriæ resarserint. Quid vero interest utrum Odonis Aquitania , an Abderami præda sit? Minus lugenda nobis illius provinciæ jactura est, si aut rebellionis civium, aut externi belli leges acceperit ? Postremo, actum utilius nobiscum erit, si regni claustra a Sarracenis ipsis obtineantur, quam si ea civium aut proditio aut debilitas apparuerit? Occurramus, mihi credite, et illorum ambitioni et horum perfidiæ. Aquitania semper infirmitate virium, et natura ipsius loci, nisi nostra sit, exitiosa nobis futura est, sive hostis, sive amica, quod, hostis, claustra regni tradet potentioribus populis : amica, quod ostendit ipse hujus belli eventus, ne primum quidem hostis impetum ferre suis viribus poterit. Recipiamus tandem illam provinciam, unde quies et securitas imperii pendet, neque patiamur nobis ab hostibus eripi quod a civibus ereptum prius indigne tulimus. Eos ipsa natura fines huic regno constituit, ut Gallia se Pyrenæorum nivibus et altitudine protegat: eos retineamus, eos custodiamus ipsi, ne, si cuiquam custodiam hanc crediderimus, in perniciem nostram quæsita saluti præsidia vertantur.

Spoliare suis opibus aliquem regii sanguinis principem nolumus? Sed quo jure tandem ille Aquitaniam obtinuit ? Nonne ipse satis declaravit, quantum hunc sanguinem contemneret, qui, dum adesse consanguineo regi inter civiles discordias, et firmare labefactatam auctoritatem debuit, ipse cladibus nostris addidit defectionem suam, et imperio nostro maximam pulcherrimamque provinciam detraxit; qui sub umbra fœderis et auxilii captivum in suam hanc Aquitaniam abduxit Chilpericum, et gazam omnem regiam quasi pretium libertatis regiæ retinuit; qui denique, vio-

lator iterum juratæ nobis fidei, pignus initæ contra patriam cum Munuza societatis, filiam, regum nostrorum sanguinem, infido duci prodidit? Ne vereamini igitur hoc nomen, quod nocentiorem eum facit. Etiamsi nulla necessitas patriæ Aquitaniam recipi posceret, tamen sumi arma contra perfidiam et impietatem Odonis debuerunt; quod a Sarracenis tulit, a nobis meritus est; quod a nobis insuper laturus est, utique, etiam sine superiore hac clade, tulisset.

Ceterum jam non hic de Odone agitur, cujus vota ipsa fortuna prius disjecit. Victus a potentissimo hoste, exutus castris, opibus, regno, perfugio etiam depulsus, sane id felicissimum sibi fore arbitrabitur, si privatus in exercitu nostro saltem ulcisci suam injuriam poterit. De Aquitania id agitur, utrum nostri juris, an Sarracenorum futura sit; utrum labore unius certaminis arceri in perpetuum ultra Pyrenæos periculum, an incubare finibus nostris, et præsentem hunc et futurum etiam gravioris alicujus belli metum velimus. Posita inter duo maxima imperia regio, Hispaniæ leges utique, nisi nostras receperit, sequetur: patiemur, victores Galliæ, nobis eripi victoriarum præmia? Quam neque Romani domitores orbis, neque tot invictæ prius gentes tueri contra nostram virtutem potuerunt, sine prælio, sine metu etiam umbraque belli, vix notus hostis eripiat? Obsidebit claustra regni Sarracenus, ut qui primo dominationem nostram contuderit, libertati etiam aliquando injiciat manus? Videte ne, quos superare Garumnam passi fueritis, ad Ligerim brevi transcendant, et, nisi inde pelluntur, progrediantur etiam longius, et nihil aliud socordia vestra partum fuerit, quam ut intimis regni visceribus domesticus hostis hæreat.

Omnia tamen illa vobis exitiosa erunt; quæ utrum pati, an prohibere velitis, vestra deliberatio est. Salutem patriæ, quoniam ea vestra salus est, despicite. At veremini Deum saltem, nec fovete audaciam illarum gentium quæ religioni nostræ perniciem conjuratis viribus moliuntur. Jam caput ipsum Italiæ, ipsam arcem Christianæ fidei, Romam attrectant; jam sacris mœnibus impietas circumstrepit, non minus Abderami victoriis quam suis opibus freta. Proh Deum immortalem! capi Roma, nobis viventibus, poterit? Hoc portenti fiet in ætate nostra, ut Arabum signa in Romæ mœnibus conspiciantur, aut supra Romæ ruinas etiam sua castra Sarraceni collocent? Fecerimus nos impietati viam, nec ignavia nostra minus, quam illi suis armis, everterimus hanc urbem? In quo populo primum vigere fides Christiana cœpit, per eum pernicies sanctissimæ religionis veniet, neque nos aliter creverimus, quam ut major per defectionem nostram religioni

clades inferatur ? At ego vos testor, quicumque patris mei bellorum comites, testes pietatis fuistis, non ita religionis jura neglexìmus, quamdiu dux ille nobis et tuendæ religionis et augendi imperii fuit : non uno prælio Germania nostram pietatem sensit, sive tuenda fides, sive propaganda fuit. Quanquam, nullum religioni periculum, aut a parvis gentibus, erat. Nunc autem, ubi armati in exitium totius Europæ exercitus montes et Oceanum trajiciunt, ubi, Hispania et Aquitania subactis, violata jam Italia, et exhaustis imperii Græci viribus, quidquid Christianæ religionis est hostis velut indagine complectitur, quod periculum tollere in nostra manu est, grassari per ignaviam patiemur, neque id pro salute totius Europæ audebimus, quod effecimus toties contra impietatem Saxonum ?

Erigite vos, amici, et ostendite quales viros in Europa ad religionis tutelam natura seposuerit ; etiam victis pugnavisse pulchrum esset, nec sine laude pro patria , pro fide avita moreremur. Verum victoria nobis in manu est : vigent animi et corpora, auget animos et memoria pristinæ laudis et, maximum incitamentum victoriæ, necessitas : contra, illis et mollitia morum et lascivia victoriæ omnia elanguerunt. Occasionem hanc arripiamus, amici ; aggrediamur hostes, dum fortuna ebrii nondum prospicere venientem procellam potuerunt : pugnabit nobiscum tempus, et repentini belli velocitas ; præterea, virtus Pelagi, qui fugientibus a tergo aderit : postremo quantum in mora, si cessaverimus, periculi, tantum in bello securitatis est, si incautos ultro opprimamus. Tuebimur virtute nostra et patriam et religionem publicam, et Græcum illud imperium, quod tanquam ejusdem gentis eadem religio facit. Forsan et ad nos aliquando perveniet illius imperii Romani hereditas, et id pretium defensæ religionis feremus, ùt potestatem nostram auctoritate sua augeat et confirmet.

Erigite vos igitur, et, si me fortem unquam et in bello felicem experti estis, me ducem ad victoriam sequimini ; pugnabit cum defensoribus fidei signum illud cœleste, quod regis nostro Clodovæo victoriam olim peperit : pugnabit illud vexillum, quod veluti pignus victoriarum nostrarum cœlitus emissum est. Ego nulla supplicia recuso, nisi eo signo armatus, Sarracenorum copias ita contudero, ut in Gallia nullum ne vestigium quidem belli post unum aut alterum certamen supersit. C. J. P.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1818.

III

LEGATUS PARISIENSIS CAROLUM, JOANNIS GALLIÆ REGIS FILIUM, HORTATUR UT IN URBEM REGNI PRIMARIAM REDEAT.

(1358 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Orator, pauca præfatus, Delphino gratulabitur, quod nunquam de patria desperaverit. Inducet magnam Gallorum et meliorem partem quæ spem eamdem foverit, reditum principis optimi votis maturaverit, Delphini denique vagantis exsulisque sortem doluerit, qui, suorum sanguine respersus, scissis in studia contraria militibus anxie imperaret.

Prælium apud Pictones commissum detestabitur luctuosamque regis captivitatem, malorum omnium, quibus conflictata sit Gallia, originem. Hinc rebellio grassari, hinc civium optimorum cædes; designante factioso illo prætore Marcello, hinc agrestium furor, hinc ignes castellis admoti; quid multa? sacerdotes ipsi Delphini caput diris devoventes. Actum erat de Gallia, nisi Deus unum ex illis hominibus suscitasset, quos inscios jubet decretis suis famulari.

Hic vivide narrabit orator Marcellum eo temporis puncto mactatum, quo regem Navarræ, Carolum Improbum, in urbem esset admissurus.

Factionem ostendet morte ducis afflictam et jacentem, urbem pacatam, compressos agrestium furores, regem omnium votis revocatum, ipsumque Navarræum pacem nec dolosis precibus efflagitantem. Adsit princeps, arrectamque suorum exspectationem impleat.

Hic adumbrabit orator Lutetiam in preces effusam ac gaudio prægestientem, stratas floribus vias, ædes festivis tapetibus obvelatas, totam denique civitatem spe tantæ rei suspensam et pro salute principis vota nuncupantem.

Quid non de eo rege exspectandum, cujus ex adversis virtus purior emergit, qui, natura et infelicitate magistra optimus, memorandum patris sui dictum factis suis comprobavit, scilicet *pectus regum fidei sacrarium esse*. Orator fausta omnia augurabitur ex mutua inter regem et subditos concordia.

DÉVELOPPEMENT.

Deo grates imprimis ago, carissime Delphine, quod mihi ante omnes alios adspectu tuo frui liceat pedesque sacrosanctos amplecti, præcipue quum is missus a civibus meis ad te fuerim, qui lætos nuntios, bene ominatas voces afferrem. Vicit enim tandem constantia tua, Carole, brevem inimicorum insaniam; vicit ratio furorem, concordia seditionem, licentiam obsequium. Servasti patriam, qui de patria non desperaveris; et, quum scelera impetu, bona consilia mora valescant, datum est per solertem cunctationem tuam malis pœnitentiæ, bonorum consensui spatium, ita ut, quas in absentem exercere non poterant, vires converterint in se invicem rebelles et semetipsos consumpserint, ceteri

contra in dies ex improborum ruina creverint. Pacata igitur et omni flagitiorum tabe lustrata, Parisiensis civitas id jam unum dolet, quod rege suo ac filio regis careat; id unum optat et exposcit, ut, quum utroque frui nequeat, Delphinum saltem in captivi patris solatium et spem futuræ felicitatis intra muros recipiat.

Quo enim luctu, quibus fletibus et votis fœdissimam patris captivitatem, fugam filii miserabilem et tristissimum in ipso paterno regno exsilium comitata est ac prosecuta! Quoties eheu! ingemuimus juventutem tuam tot et tantis injuriis per vitium ætatis et miserias temporum opportunam, inter sævientem plebem tumultuantemque exercitum interjectam et stantem! Quoties commissum apud Pictones prælium, tam inceptu faustum, quam fœdum exitu, detestati sumus, prostratas florentes copias, alterum a divo Ludovico Gallorum regem ab hostibus in carcerem abductum, et inde pericula externi belli domesticis etiam furoribus cumulata! Nunquam enim, nisi a regno tuo et cœtu tuorum abfuisses, dilectissime rex et etiam propter infortunium amatior, nisi adhuc inter hostes in regione transmarina exsulares, nunquam nobis accidisset omnia hæc nefanda et videre et pati. Nec Marcellus iste seditiosus prætor, dum plebeculam ad libertatem vocat, tyrannidem sibi comparavisset; nec periisset optimus quisque, sublatus a pessimis, ne prava consilia fide constantiaque præverteret; neque, grassante contagione et in agros invadente, exarsisset apertum inter agrestes optimatesque bellum, atrox, inexpiabile, at inter cives flamma ferroque in resistentes, in devictos tormentis suppliciorumque exquisitis artibus habitum; neque demum (o religionis dedecus et labes!) abominando facinore, divino humanoque infracto jure, publicam cladem sibi in ambitionis et avaritiæ exercendæ materiem vertentes, Delphini innocentissimi caput diris devovissent nefarii sacerdotes, vocassent in impietatis communitatem Deum, et rebellionem quasi numinis intercessione consecrassent.

Quid, eheu! vidit ætas nostra? quid vero non vidisset, quid pejus etiam et iis quæ toleravimus detestabilius toleravisset, nisi adfuisset ex improviso suscitatus a Deo quidam, ut in desperatis rebus fieri solet, qualis olim exstitit in Israel fortissimus vir Zambri, qualis femina illa, plus quam virili fortitudine, Judith? Quorum hic simillimus omnium salutem, quum nequiret aliter, nece unius effecit, et nimia tantum misericordia in speciem crudelitatis lapsus est. Quid enim? aberas, Carole, ipse egens auxilio, nedum succurrere egentibus posses; silebat consternata civitas et præteritorum memoria et metu futurorum; intra mu-

ros, Marcellus et satellites; extra, Anglicæ copiæ duxque Carolus Improbus, e captivitate sua recens, et, præter pravitatem ingenitam, propria quoque injuria concitatus ; hinc obsessæ portæ suburbanaque hostilia, illinc domesticus hostis quotidie vitis ac cervicibus imminens ; utrinque moriendi vel serviendi necessitas; imo Marcellus ipse (quasi malorum omnium inter se quædam esset conjunctio) terrorem civibus, vires sibi duplicare, conscio scelerum et participe adscito Carolo, statuit. Fit pax sanguinea, sacramentum impium et prope vitiorum inter se societas. Vendit urbem pretio, prodendi horam designat, noctem deligit flagitiis opportuniorem. At repente, jubente Deo, hac hora designata, hac delecta nocte, occiditur, in facinore medio interceptus. Quo occiso, mutata sunt omnia : fit seditiosorum pœnitentia et pavor, bonorum spes ac fiducia ; quæ inter armorum tumultus obmutuerant, leges exaudiuntur rursus et invalescunt; qui dudum arx rebellionis ac receptaculum, qui castra Marcelli fuere, Parisii jam ad pacem et obsequium componuntur. Descendit ad agrestes exemplum ; inexorabiles antea animos ad meliora flectit et exarmat; pro civili furore et mutua discordia idem omnibus coeundi votum, consilium idem in communem hostem irruendi. Ipse etiam Carolus, seu quod pessimus quisque simul est in adversis ignavissimus, seu sincero scelerum pudore suffusus et consanguinitatis debitique officii memor, supplex e transfuga, e regni tui petitore subditorum unus, precatur pacem, clementiam implorat, ita ut insigni quadam confessione te verum ac legitimum regni heredem, se autem ut potentia, sic et jure, imparem declarare videatur. Quid plura ? vicisti cives tuos vere regio more, patientia tolerandi, constantia morandi, nullis armis, nullo sanguine: Lutetiam expugnasti absens, nec milite usus nec armis, neque fraterna cæde respersus. Utare igitur tam pura victoria, et civitate capta potiare.

Non intranti tibi mœsta apparebit et quasi debellatæ urbis facies ; non truces vultus, defixi ad terram oculi, modo lamentabile murmur, modo vastum et magni metus silentium. Ubique contra gaudium et exspectatio, quasi natorum redeunte patre, quasi parentum redeunte nato ; namque nobis es natus idem et parens, quem per te Delphinum, pro Joanne regem agnoscimus. Nuper ego, quum missus ad te urbe exivi, quæ vota audivisse memini, quam trepidationem omnium vidisse, quam arrectam animorum spem ! Ibant omnes per vias et compita de te inter se loquentes, quum hi juventutem prudentem ac maturam, illi comitatem indolis, nonnulli decus oris et lineamenta ad majestatem expressa laudarent; alii tot et tanta tolerata mala quere-

rentur, alii non minora in futurum bona divinarent. O te beatum, qui, quum adesse ipsi per tam longum temporis spatium propter armorum vim non liceret, aderas tamen et in medullis populi tui ac visceribus hærebas! Quare igitur moraris, quin præsens quamprimum fama tua fruare, et nobis illam matures diem, qua te per stratas floribus vias, inter ædes festivis tapetibus obvelatas redeuntem videbimus? Hæc nos meta ærumnarum manet, hoc felicitatis exordium. Quid enim de eo principe nobis non exspectandum est, qui, natura et infelicitate magistra edoctus, virtutes paternas exercendo confirmavit, insigni clementia vel in immerentes, integra fide vel in perfidos, ita ut aurea vox illa, « Pectus regum fidei sacrarium esse, » ut a patre dicta, sic a filio ad vitam accommodata fuisse videretur? Ibit, hercle! ibit felix ac prosperum præclare adeo auspicatum imperium; formidatissimus mox erit externis, qui suis nunc amantissimus est; franget hostes, qui civibus ita parcit; liberabit captivum patrem, qui haud impar eum inter nos refert et excipit; et quum, te in civitatem nostram redeunte, nihil jam dolebimus præter hanc regis optimi captivitatem, spes tamen ea suppetet, qui ceteris calamitatibus, eumdem huic modum ac finem te impositurum.

S. B.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1822.

IV

GRAVILLII AD CAROLUM OCTAVUM ORATIO, NE BELLUM IN ITALIAM INFERATUR.

(1493 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Incipiet orator laudando hanc in juniori rege virtutis magnitudinem : esse quidem in spe subigendæ Italiæ splendidum aliquid et excelsum quod ingentis spiritus viro blandiatur. Sed videat Carolus ne Italiam subigi difficile sit, retineri subactam difficillimum.

Obstant Britannia et Germania regemque Galliæ in Italiam irrumpentem prohibebunt aditu, aut victorem mox detrudent.

Laborat quidem Italia discordiis : Gallos vocat dux Insubriæ in Napolitanos, et accessuros venientibus summum pontificem et Pisanos et Genuenses et Florentinos pollicetur : sed hos omnes populos ut accendit odium in Ferdinandum regem, sic, ubi rex Gallorum eum solio dejecerit et victor Neapolim pervenerit, incesset victoris Caroli odium idem ac metus : fiet communis eorum in Gallos impetus, in ipsa regione quam armis subegerint inclusos.

Crebræ illæ quæ in Italia cooriuntur tempestates facile componuntur : ci-

vitates, inter se discordantes, ultro in communem hostem coeunt. Itaque solebat dicere Ludovicus undecimus male sibi consulere Gallos, ubi de subigenda aliqua Italiæ parte cogitabant, et magis Galliæ profuturum unius oppiduli vicini possessionem, quam regni remoti, quod parare arduum, partum tueri impossibile foret.

Concludet orationem hortando Carolum ut hanc vim animi et ingenii magnitudinem ad gentis salutem felicitatemque convertat.

DÉVELOPPEMENT.

Si jam fixum animo et immotum est, o rex, de quo refers consilium, et inferre bellum Italiæ, qualiscumque nostra futura est sententia, destinasti, certe supervacaneum est de re transacta nos et dicere et consuli; verba melius neque irrita ego fecerim, neque tu parum grata audieris. At si, qui mos semper majoribusque tuis tibique fuit, quid e republica sit, a primoribus reipublicæ quæris, non ex destinato jam arbitrio, sed ex consiliis nostris acturus, quæ reipublicæ utilia sunt, et tu libenter audies et ego libere profitebor. Neque vereor, veteranus sub tuo patre miles, ne, si a suscipiendo bello mea sententia abfuerit, subeunda mihi metus aut ignaviæ opinio sit. Quanquam, metum et pigritiam, quæ suadet prudentia, homines adolescentes sane appellent, dum me consilii non pœniteat et ego utilius quam speciosius consuluerim.

Magnum consilium, Carole, et, ut ceterorum animis excelsius, sic virtute tua dignum suscipis. At quanto majorem spes illa subigendæ Italiæ polliceri laudem videtur, eo magis metuo, ne, ceteris rebus neglectis, juveniliter ad gloriam exsultes, tanquam abscondito intra splendorem illius gloriæ periculo. Tamen in magnis omnibus periculis considerandum est an quod inchoatur reipublicæ utile, nobis, præterquam gloriosum, aut promptum effectu aut certe non arduum sit. Plerique eorum, qui ante me sententiam dixere, ita de instaurando bello disseruerunt, tanquam si id Galliæ totius et utilitas et vota postularent; ita de domita jam et subacta Italia triumphaverunt, tanquam si soli Europam Galli et Neapolitani obtineremus.

Verum enim vero multæ sunt gentes, quas in nostram perniciem sua utilitas impellit: obstabunt non perficiendo solum, sed instruendo etiam bello Britanni, perpetui hostes, qui, dum civilibus ipsi discordiis laborant, tamen in exitium nostrum nuper exercitum collegerunt. Obstabunt Germania Hispaniaque, quibuscum ipsi de pluribus provinciis contendimus; præterquam quod Hispanos in tutelam consanguinei regis spes ipsa ejusdem hereditatis, quam appetimus, sollicitat. Vias in Italiam nobis tres potentissimæ gentes obsepiunt: nos jam spe superavi-

mus Alpes, jam adversas acies fudimus et tanquam plano itinere Mediolanum, Romam, Neapolim decurrimus. Num forte creditur fore, ut huic omni bello non aliter quam spectaculo intersint, et nos, ut pro dominatione nostra, sic contra ipsarum magnitudinem dimicaturos e suis manibus emittant, et plaudant etiam victoribus ?

At enim facile pax ab iis gentibus impetrabitur, a Britannis auro, Hispaniæ Germaniæque concessis, quas nobis invident, provinciis. Proh hominum fidem ! emetur auro Gallis ne Britannos metuant, et triumphatæ Italiæ gloria per tributum parabitur ! Jamdiu subditas provincias, quas et servare utile et tueri facile est, spe dominationis incertæ dimittimus, quam, ut parare arduum erit, ita paratam retinere nequaquam poterimus?

Scio equidem discordiis civilibus Italiam laborare ; vocat dux Insubriæ Gallos et se nobis adfore contra Neapolitanos pollicetur. Quæ vero fides esse illi principi potest, qui nepotis sui regnum per exsilia, cædes, venena invasit, quique, nisi infensus ceteris Italiæ populis esset, adversaretur nobis ? Genuensibus creditur, qui, quoties se externæ dominationi submiserant, toties rebellarunt, novitatis avidi quam brevi præsentem adspernantur ? Quin eorum levitati credas, documento sit patris ipsius prudentia, qui se jam tertio Gallis dedentes, ne subjectos quidem, habere voluit, nedum socios. Pisani Florentinique, quorum auxilio fidimus, ea conditione loci et copiarum utuntur, ut neque auxiliari nobis, si fidi fuerint, et nocere, si infidi, queant, oppositis ante victoriam claustris, aut impedito post cladem recessu. Pontifex, semper ad præsentioris periculi metum intentus, quanquam favere hostibus videtur, amice tamen venientibus nobis aderit, sed hostis idem atque proditor futurus, seu qua res infeliciter cesserit, seu fessos extenuatosque bello impune aggrediendi data fuerit licentia. Ceterum, tempestates illæ quæ Italiam miscent, quibusque ad victoriam fidimus, quo exoriuntur sæpius, eo facilius quiescunt, præsertim si metus externus in propinquo sit. Et Ludovicus et Florentini malunt se, quam pontificem, potentes in Italia esse; pontificem, quam quemquam alium. Nunc illos æmulatio inter se et omnes causæ certaminum acuunt : ostende illis gallica arma et alieni belli facem; jam omnes velut ad commune restinguendum incendium concurrent. Forsan et illi reges, a quibus pacem tanto pretio emeris, violato jure fœderum, ad potestatem Galliæ uno ictu opprimendam coorientur. Regibus quam parum esse fidei soleat, nondum tua juventus sensit; sed expertæ senectuti crede, o rex : momenti nullius est inter politicas artes justitia ; ibi jus, ubi utilitas, quæ quamdiu cum fœderibus est, custodiuntur regi-

bus fœdera, proruenda mox et proculcanda, ubi inde abfuerit. Quantum ego vereor, ne tibi viam in exitium fecerint, seque primum fidei causa quietos contineant, donec circa intimos Italiæ recessus laborantem cum majoribus copiis circumveniant, quam quas ferre etiam cum sociis possimus? Quid, ubi soli erimus? quid, ubi italicis impeditos fraudibus invadere facilius poterunt? quid denique, ubi, deficientibus e Gallia militibus, et exhausto ad emendam pacem, quo parare aliena auxilia possimus, ærario, frustra respectantes præsidia et circumtrepidi ignorantia locorum inter medios hostes destituti erimus? Etiamsi plana nobis omnia ad invadendam Siciliam essent et sine prælio vinceremus, tamen dominationem nostram tueri tam exiguæ vires contra italicam perfidiam non possent, et ego te ab ejus populi imperio occupando dehortarer, ubi nihil aliud nostrum præter cædis illius Siciliensis memoriam est. Nunc autem quid adversus conjuratas Europæ gentes millia hominum viginti valent, quas etsi vicerimus, tamen non incruenta superabimus victoria? Dum igitur vincendo etiam extenuamus vires, illis ne post clades quidem præsidia deficient, custodire posse Neapolim credimus miseras victoriarum reliquias? Cesserunt olim e Gallia Britanni, quanquam illis cum Gallia tantum res erat, quanquam majore militum numero et prope totius regni defectione subnixi, neque peritioribus quam nos hostibus, neque minus peritis ducibus utebantur. Vide ne heros ille Cordubensis, quem profligati tandem in Hispania Sarraceni jam apud omnes Europæ populos magnum ducem fecerunt, itineri nostro cum victore exercitu circumfusus, insanientem hanc juvenum aulicorum fiduciam proruat, et pugnandum nobis etiam pro reditu sit.

Si aut regni decus ulciscendum esset, aut injustus hostis bello prævertendus, quinetiam, si cum jure hic maxima utilitas esset, ne tum quidem fortasse adeunda tot pericula, vel utilitatis asserendæ causa, censerem. Nunc vero quæ te injuria petivit, ut quietem hanc gentis metu certaminum misceas et pacis opes in exitium nostrum dissipentur? Quam utilitatem secum latura victoria est, propter quam lacessere cladis damna possimus? Ego patrem tuum, qui, ut omnibus bellis alienus, sic et pace optimus exstitit, sæpe dictitantem audivi male sibi Gallos consulere, ubi de subigenda aliqua Italiæ parte cogitarent, sibique decem circa fines imperii sui vicos optatiores, quam hereditatem hanc utriusque Siciliæ esse. Tu, quod in manu est, amplissimas provincias quatuor in longinquæ dominationis spem dimittes, ad mendacem umbram conversus, unde, et si viceris, nihil præter vincendi gloriam laturus es?

Mehercule! si ea gloria est quæ te præcipitem in hoc bellum agit, pretii minoris est, quam ut paupertate publica et sanguine civium ematur. Gessi ego, nec sine laude aliqua, bellum : crede mihi, optime rex; non eadem est vincendi lætitia, ac periculi metus ante victoriam et præliandi anxietas. Nec invidiam occisarum gentium profligati hostis gloria superat, lauros ipsas inficiente sanguine et erumpentibus inter triumphales pompas lacrimis.

Sed alia est digna rege gloria, non ex populorum sanguine, sed ex pacis otio ac deliciis quærenda, videlicet si jura describat populis, si tueatur artes et, latius extensis gentium inter se commerciis, opes publicas amplificet (et jam imperii Græci clades disciplinas artium in Europam transtulerunt, Lusitanique viam per ignotum æquor ad novas opes fecere); si vicinarum gentium amicitiam modestia et virtute sua sibi, non infirmitate regni et suorum paupertate comparet, si denique vim omnem ingenii ad tutelam suorum, non in aliorum perniciem intendat: quæ omnia in tua manu sita sunt. Gallia, compositis discordiarum civilium miseriis, mansuetudine tui imperii beata, amplificata connubio, dominari etiam in Europam sine alea belli, sine cladium periculo potest. Sin autem viam cupiditati feceris, et, neglecta populorum salute, tantum ad magnitudinem imperii mentem converteris, vide ne hæc ipsa magnitudo deficiat, neve, transcendente ad posteros ejusdem belli rabie quæ te perdiderit, hereditatem cladium populo reliqueris, et, unde gloriam ac potestatem expectas, inde viventi exitium, invidia mortuo succedat. C. J. P.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1818.

V

CAROLUS QUINTUS IMPERIO SE ABDICAT

(1555 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Incipiet dicendo esse etiam et gloriæ et regni satietatem.

Tum paucis nec inornatis verbis delineabit quas res gesserit; se magnas victorias retulisse; Hispanos ipsius opera factos fuisse populum in Europa prævalentem.

Subjunget se esse ea ætate quæ rebus gerendis par adhuc videretur : attamen nihil aliud se jamdudum exspectare, nisi recessum et portum : igitur se imperio abdicat, ut in monasterio reliquum vitæ tempus transigat.

Gratias aget omnibus ducibus suis, quod bonam et fidelem sibi navave-

riut operam, orabitque ut eosdem se præstent erga successorem suum.
Tunc, ad filium conversus, hortabitur eum ut paternum regnum bonis capessat consiliis, et paternam gloriam vel adæquet vel superet.

DÉVELOPPEMENT.

« Trigesimus annus est, ex quo regem me primum salutastis, et ego suscepi cum imperio felicitatem vestram : cui, quamdiu corpus et ætas suffecerunt, defuit nunquam animus. Amplexus vix e pueritia rempublicam, parum ego quieti, voluptati minimum concessi : neque ullum recusavi unquam laborem, quem vobis utilem fore noveram. Me duo maria decies aut in Britanniam, aut in Hispaniam, aut in Africam vexere : me itinere assiduo Galli, Hispani, Germani, Italique, me decies ipsi vos vidistis armatum pacatumve, consulentem semper utilitati vestræ. Nunc autem iste morbus qui intra curas imperii et laborem asserendæ felicitatis vestræ diu quasi compressus delituit, tot curis, tot laboribus gravior, finem mihi demum gerendæ reipublicæ facit; neque vos imperatorem illum pateremini, qui nec interesse exercitibus nec consiliis præesse potest ; neque ego potestatem illam amplector, quæ vobis non inutilis solum, sed funesta etiam futura sit.

« Gloriæ, quam tot periculis et laboribus quæsivi, jamdudum satietas est : curam felicitatis vestræ, quæ sola fuit imperii retinendi causa, libens ad unum transfero, cui nec vires ætatis, nec rerum experientia deest. Transferte vos etiam ad filium imperatoris vestri pietatem illam atque fidem, quæ magnum me atque clarum, quæ felices vos fecerunt. Ceterum, si quid inter tot rerum ambages male ad felicitatem hanc vestram providerim, si abusus amore vestro bellum aliquod susceperim gloriosius mihi quam vobis utilius, si quis est inter vos quem distractus imperii bellorumque curis animus injuria læserit, has mihi noxas vestrum illud studium condonet obtestor ; resarciet mea damna filius ; quidquid male institui, emendabit atque corriget : quidquid egi felicius, asseret id et augebit, ut et suum expleat officium, et vestra pro me merita rependat.

« Vobis ego pro fide vestra, pro his vestris lacrimis dignas reddere grates nequeo ; sed quas possum ex animo reddam, amorem mutuum atque vota pro salute vestra ; sequetur æterna me pietatis vestræ memoria, unicum doloris assidui levamen, et maxima tot laborum merces ; nec quisquam mihi lætior afferri nuntius poterit, quam si felices conquiescere vos sub imperio meæ domus audiam. »

Conversus inde ad filium, qui dextram patris amplexus in ge-

nua se demiserat : « Si ego, inquit, fato concederem, et regnum tibi moriens relinquerem, tamen erat aliquid gratiæ persolvendum mortuo patri, pro hereditate etiam talis imperii, quod opera mea tam late amplificatum est. Nunc vero, quum potestatem tibi, quam retinere diutius potuissem, nec coactus nec invitus concedam, maximam a te gratiam exigere jure possum. Nullam autem aliam exigo, quam ut populos, quorum tibi salutem credidi, eodem semper ac ipse amore prosequaris. Tu inceptum a me opus perfice ; tu quietem hanc tuere tanto labore partam, et majoris esse pretii civis unius vitam, quam clarissimas victorias, arbitrare. Disce ab exemplo patris, quam luctuosæ sint et populis et ipsi regi inanes victoriæ, hostiumque clades sine utilitate civium. Orientur brevi forsan ex ista pace bella : si qua te necessitas unquam subigit, ut civium aliquot sanguine totius imperii salutem vindices, lætabor victore filio, si ita vicerit, ut ex victoria sua stabilitæ felicitatis publicæ, potius quam triumphati hostis, gloriam spectet. Ceterum auctorem rerum omnium Deum, quas aut pax aut bellum secundas profert, venerari memento ; fidem avitam religionis catholicæ tuere integram atque inviolatam ; verere leges patrias ; jura civium non verere tantum, sed violari ab aliis etiam prohibe ; postremo reipublicæ te, non tibi, natum existima, ne fefellisse me paternus amor videatur, et ad indignum ego filium dignitatem hanc transtulerim. Possis utinam, si post longos imperii labores capit aliquando te pariter recessus ac quietis desiderium, dignum tu pariter habere filium, cui tu tam lætus, quam ego tibi, fortunam publicam committas ! »

C. J. P.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1818.

VI

RICHELIUS AD REGEM.

(1630 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Exordietur confitendo se non imprudentem illud administrandarum rerum onus ex regia benevolentia suscepisse ; multa inimicorum in se convicia prætermisisse silentio ; sed quum nova moliantur, non diutius potuisse reticere.

Post, vitæ suæ civilis acta recensebit, et quidquid extra Galliam actum est ita recensebit, ut rex omnium auctor ipse videatur. Tunc regem interrogabit an ipsum ministri sui in exsequendis imperiis pœnituerit.

Indulgentiæ erga hæreticos, et Mariæ in exsilium actæ crimen propulsabit.

Non sua culpa recens bellum infeliciter cessisse demonstrabit.

Quod nimium fidele regi voverit ministerium, hæc fuit profecto causa cur regiæ parentis Aurelianensisque ducis simultatem meruerit.

Perorabit regis suspicionem a se deprecando.

DÉVELOPPEMENT.

Quum benevolentiæ tuæ judicio rebus administrandis admotus sum, princeps, non me quidem fallebat quam grave, quam periculosum onus cum beneficio tuo susciperem : nempe consilium regi dare, illius saluti regnique felicitati invigilare, hostium impetus propulsare simul et ærario parcere, cogere ad officium eos quorum ambitioni tuto nunquam obstiteris, venturis providere periculis, instantia propellere, et ea agere inter invidos, occursantes, factiosos, intelligebam equidem opinione esse asperius. Præterea, quum, animo recogitans qualis fuisset eorum conditio, quos in eodem gradu fortuna collocasset, innocentissimos quosque et optime de rege ac de patria meritos paucorum ambitione invidiaque pessumdatos intuerer, tum ego non poteram non vehementer reformidare, ne in hoc curriculo, in quo tanti viri offendissent, ipse deficerem. Et hanc vix ingressus viam, quam aspera, quam lubrica, quam plena periculorum esset nimium expertus didici. Quæ enim pericula duodecim fere abhinc annis Dei consilio præsidioque tuo repuli ! Quid doli, quid insidiarum in meam perniciem inimici mei moliti ac machinati sunt! Ego multa tacui, multa silentio pertuli : verum jam nimis diu circumstrepunt aures meæ vocibus accusantium et infanda nescio quæ adversus me crimina fingentium ; et, quum hodie nova moliantur, quum novis tuam erga me benovolentiam circumvenire conentur insidiis, diutius reticere non licuit, ne quis modestiam ac silentium in conscientiam verteret.

Equidem quum omnem civilis vitæ meæ rationem mecum ipse revolvo, non video quonam spectent tot et tam graves criminationes, quas in me audio undique congeri ; neque ullius in te delicti, ullius consilii, quod tibi regnove calamitosum ceciderit, mihi conscius sum : scio tantum me nihil inexpertum omisisse, neque labores, neque pericula, neque inimicitias ullas effugisse, ut illa tua, quam mihi benevolus concessisti, amicitia dignum me præstarem : tuque ipse, summe rex, qui tot et tam præclaris operibus, tuorum amore, omnium admiratione dignum te præstitisti ; tu, qui tandem principum illorum regale imperium regia cervice subeuntium arrogantiam ambitionemque contudisti, qui crescentem in dies Austriacæ domus fastum repressisti,

qui Calvinenses alterum jam sæculum Galliam exagitantes non humanitate minus quam virtute tibi devinxisti, exstinctoque quo tamdiu Gallia flagraverat seditionum incendio, duces ipsos partium ex inimicissimis promptissimos ad obsequium effecisti; tu, princeps, scire potes, utrum in tantis rebus perficiendis Richelii te pœnituerit, an fideliori unquam ministro aut ardentiori consiliorum tuorum exsecutore usus fueris: et illud ceterum sat manifestis declarasti testimoniis, qui tantum honorum atque opum in me cumulasti, ut nihil fortunæ, nisi moderatio ejus, jam deesse videatur.

Quid tandem est cur me tanto odio insectentur, cur omnibus locis me maledictis lacerent? aut quænam ea sunt crimina propter quæ me accusant? Nempe in me acerbissime invecti sunt, me non Christianum, me hæresi impiisque dogmatibus indulgentem, ob fœdus cum Germaniæ Calvinensibus sancitum, clamitarunt. Et ego, videlicet, hæresi indulgeo, hæreticis faveo! Verum enim vero hæreticos interrogent, qui deletam potentiam, repressam domitamque superbiam, qui ademptas tot urbes, tot castella, oppugnatam arcem ac receptaculum Calvinensis audaciæ Rupellam desiderant; ipsi accusantibus respondebunt, an Richelium sibi rebellantibus faventem experti fuerint. Ego vero, qui adversus Galliæ Calvinenses, religioni detrimentum inferre regnumque seditionibus exagitare molientes, tam ardenti studio tua exsequebar imperia, te rursum volente, regnique utilitate reposcente, cum Germaniæ Calvinensibus fœdus inire non dubitavi. Quid tandem est cur cœlum ac terras misceant? cur tanta acerbitate in me invehantur? Num igitur nostra religio, quæ ipsos etiam inimicos coli ac diligi jubet, eadem regno consulere, hominesque, quod opinionibus nostris dissentiant, in amicitiam recipere vetat? Minime profecto: cur igitur mihi crimini vertunt, quod cum hominibus, non modo non inimicis, sed pacem ac amicitiam efflagitantibus, fœdus initum sit? Ceterum, te ipsum accusant, quod sapientissimum consilium acerrime per me ministrum tuum perfeceris, receptoque in amicitiam tuam Gustavio, alienis viribus, sine minimo tuorum damno, gentis nomini Gallico infensæ potentiam repetitis cladibus afflixeris, Galliamque ad summum gloriæ et magnitudinis fastigium evexeris. Scilicet quæ in Calvinenses postremi Valesiorum sæva jusserunt, te imitari malint, quam ea quæ gentis ejusdem præclarissimo regi, Francisco primo, tam feliciter successerunt. Quod si nemo est qui non probet, qui non sentiat regni gloriæ utilitatique optime a te consultum fuisse, quid iniquius quam mihi, ministro tuo, crimini vertere quod in te, optimi auctore consilii, laudare,

probare, Galliæque felicissimum evenisse confiteri cogantur? Alterum crimen non minori nequitia contextum ab inimicis, tuam nempe pietatem optime noscentibus, res ipsa per se satis redarguit. Nam quod me auctorem tibi fuisse jactitent, ut matris amorem exueres, ut male mulctatam e regno ejiceres, scis plane id quod res habet. Utinam illa impotenti minus ambitione instincta nimiaque in alios ipsumque regem dominandi cupiditate, tuo tibi ingenio uti permisisset, neque eo te egisset, ut in regno cuncta miscere ac rebellantes excitare, opibusque adjuvare conantem tranquillitati publicæ ipsam condonares!

Verum mirer ego, quæ juste et sapienter fecisti, ea mihi accusatorie imputari, quum criminationes intentent, unde, si adhuc ambigeretur propriisne, an tuis, inserviam commodis, nullum certius fidei meæ argumentum esse posset? Quid enim me populo invisum esse dictitant, et id mihi crimini vertunt? Verum tibi certe, princeps, popularia nota sunt ingenia: libenter quidem populus publica felicitate perfruitur; at nullo suo labore, nullo suo impendio commune bonum parari velit. Quid igitur mirum, quod populo non semel ego displicuerim, qui summo semper studio, et severiori fortasse nonnunquam quam optassent mores mei, tua exsecutus fuerim consilia in paranda tui populi felicitate, quam, nisi aliquid in publicam utilitatem ipse contulisset, nunquam illi peperisses?

At enim bellum novissime susceptum minus feliciter ad hoc tempus cessit. Hic, princeps, attendas velim, quam misera illius sit conditio, qui rebus administrandis adhibetur: si fortuna paululum adversa ceciderit, aut copiarum duces rem male gesserint, non attenditur an utilissimi fuerit auctor consilii; verum adversa uni imputantur, illique crimini datur, quod de futuro non ita callidus, non ita prudens fuerit, ut ducum imprudentiam aut fortunæ libidinem præviderit. Ceterum isti quidem nostra verbis augere detrimenta, rerumque nostrarum conditionem deprimere voluerunt: tu vero, princeps, quo statu res nostræ versentur, melius intelligis, neque nescis quid Harcurtii et Wemardi virtus effecerit, quemadmodum Lotharingiæ ducem Austriacosque in Burgundiam irrumpentes represserint, debellaverint, et ex finibus nostris detruserint. Hæc sunt, princeps, quæ tibi plane nota sunt; et tibi profecto, utriusque ducis virtutem summa cum prudentia conjunctam recogitanti, prævidere licet nobis feliciora etiam in posterum portendi posse, et feliciora quam isti fortasse velint, qui non minus regi patriæque quam illi, qui in præstanda regis patriæque felicitate totus est, adversantur.

Vides igitur, princeps, quibus artibus, quibus dolis, quibus

mendaciis tuæ præsidium amicitiæ mihi eripere moliantur. Quod si, cur in me tanto odio, tanta acerbitate invehantur, attendere velis, facile perspicies ipsam hanc tuam erga me benevolentiam, meumque acerrimum utilitatis gloriæque tuæ studium, primam mihi malorum ac inimicitiarum causam esse. Quid est enim, cur existimes mihi regiam parentem adeo infensam esse, nisi quod, fidei officiique mei tenax minister, tuam regnique tui utilitatem mulieris præposuerim gratiæ ? Num Aurelianensem ducem tot nefanda adversus me consilia cædis iniisse putas, nisi quod in deprimenda principum auctoritate liberius ardentiusque tua exsecutus fuerim imperia ? Hæc sunt profecto, princeps, hæc sunt cur me tanto odio persequantur, cur tot nefandas mihi moliantur insidias, cur nuper (animus meminisse horret !) me in regia, in tuo vestibulo, in hoc sanctissimo loco prope exstinxerint. Verum tamen quidquid evenerit, quidquid in me moliti fuerint, tibi semper nihilominus patriæque totus devotus fui, et, quidquid postea futurum sit, semper ero. Si me ad hunc amicitiæ tuæ gradum evexisti, ut ommes acerbitates, omnes dolores perferrem, feram non solum forti, sed etiam æquo paratoque animo, dummodo meis laboribus tibi patriæque salus et gloria pariantur. Hoc unum cupio, hoc mihi votorum summum est, ne jam oculos meos honorum fulgore perstringi existimes. Nimium ego, quam inanes, quam periculosi essent, compertum habui ; et quoniam mihi nunc, quod jamdudum sentiam, aperiendi occasio offertur, fatebor equidem, me, quod e longinquo prospiciens verebar, ipso usu expertum, nonnunquam suspirantem, respectantemque relictam olim ab invito solitudinem, præteritum obscurioris feliciorisque vitæ otium desiderare. Illa me dulcissimo recordationis sensu commovet et ad se revocat. Quum autem divina Providentia tuoque judicio, princeps, in hoc loco collocatus fuerim, sentio omnia ista timidioris animi desideria comprimenda, et retinendum onus cui me sustinendo parem credere dignatus es. Verum hoc saltem a te rogaverim, ut mihi adversus inimicorum insidias præsidio esse velis, ut plus mea facta, quam inimicorum verba, apud te fidei habeant, et, quoniam ad hunc honoris gradum me evexisti, tuendo me tua beneficia tuearis. L.

École normale, 1812.

LETTRES.

I

AMICUS AD PYTHAGORAM, NE SAMUM DESERAT.

(Vers 530 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Confitebitur primo consilium illud ex nobilissimo animo proficisci, quod Pythagoras, servientis patriæ spectaculum exosus, non vulgari indignatione, sed acerrima generosissimaque moveatur.

At Pythagoræ servitutem ægre ferre non peculiare est : vivit omnium in mentibus libertatis amor et patriæ. Qui servientem patriam deserit, is aperte declarat se aut cives suos ignaviores putare quam ut jugum excutiant, aut ignaviorem se quam ut ad excutiendum illos incitet.

Non ipsum fallit, Pythagoram sedes mutantem non propriæ utilitati studere. Aliter autem apud populum judicari potest, qui summam rerum speciem intuetur.

Hoc populi judicium longinqua in ora torquebit exsulem ; prostratoque tandem tyranno, legum latorem circumspicientes, frustra Pythagoram recordabuntur, quippe qui cives suos neglexerit, ut aliis consuleret.

DÉVELOPPEMENT.

Samum deserere, Pythagora, decrevisti : quod quidem consilium, ob hanc quæ te in eam mentem impulit causam, certe nobili generosoque ex animo proficiscitur, liberæque sapientiæ fructibus uberrimis enutrito. Scilicet opprimi Samum indigne pateris ; patriæque servientis spectaculum tibi non vulgarem istam, vituperandam magis quam laudandam, sed sublimem illam, qua fortissimus quisque animus fervet, iram excitat ; ut ego, quum voluntario, quod meditaris, exsilio adversari velim, tantæ magnanimitatis admiratione propemodum impediar ; nisi me rursus amicitia nostra confirmet, ac vehementer suadeat, ne ex iis quæ sentio quidquam celando te lædere sustineam : præsertim quum noverim te non superbo, sed simplici sinceritatisque amanti animo esse, et qui, sapientis nomine tanquam

immodestiore procul a se rejecto, philosophum se appellari satis habeat.

Et primo hoc ipsum, patriæ servitutem ægre ferre, si tibi proprium ac peculiare sit, quanto magis eam civitatem dolendam existimas, quæ non modo serviat, sed cujus cives nec servitutem recusent, nec spem ipsam libertatis foveant! At, Hercule! melius huic insulæ indigetes dii consuluerunt : vivit, Pythagora, vivit etiam nunc in civium tuorum animo patriæ pietas : ad patriæ nomen civium tuorum corda exsultant. Bona, vitam etiam, uxores, liberos, nobis potest eripere tyrannus Polycrates; libertatis et patriæ amorem non potest : æque ac tu, mœremus omnes; æque ac tu, ingemimus; æque ac tu, indignamur. Num ideo tu omnibus linquendos Penates Laresque, linquendas domos sedesque esse arbitraris ? num ideo, quæ nos peperit, aluit, educavit, tellurem fugiendam, et deserenda nostrorum sepulcra ossaque majorum? Quid igitur? ob unum hominem tota Samos nihil jam nisi desertum fiet? quod omnibus non licere tu ipse, Pythagora, non inficias iveris, id cur tibi uni liceat ? Num te unum communibus carere malis æquum censes ? Qui servientem patriam deserit, is aperte satis declarat, se aut cives suos ignaviores putare, quam ut jugum unquam excutiant, aut ipsum ignaviorem esse, quam ut ad excutiendum aliquando jugum pro virili parte conferat; aut civibus, aut sibi facit injuriam. Quod si patienter minus quam alii servitium ferat, rursus ergo plus ostendat fortitudinis; ipse etiam solus tyrannum aggrediatur, non solus fugiat. At singularem, credo, patriæ pietatem ! patria propter id ipsum discedis, propter quod tibi manendum esset, scilicet quia laborat.

Scio equidem, Pythagora : per exsilium hoc voluntarium meliorem tibi, dum patria opprimitur, fortunam sane non quæris. Quum enim tot annos terras et maria lustraveris, tandem redeunti patria, licet oppressa, dulcissima tamen videtur, quæ tibi primorum testes studiorum locos, quæ propinquos amicosque, quorum adspectu et sermone tamdiu caruisti, sicut mihi nuper dictitabas, restituit. Verum, quæso, quid tibi proficiet tot bonis abstinere, si tamen apud populum, qui nihil nisi rerum speciem summam intuetur, utilitatis patriæ studio teneri putaris, et maximum famæ tuæ detrimentum affertur? Quid etiam proficiet, si nimia Polycrati felicitas jam timori esse incipiat, jamque fatalis instet exitus? nisi improbos in altum evehi solere, ut graviori casu procumbant, negaveris.

Dum gravia, ubi tuas ad aures longinqua in aliqua ora pervenerit hic nuntius, tibi animum invadent desideria, civium rursus invidia in te exardescet, quum, prostrato tyranno, legum lato-

rem circumspicientibus, qui veram reipublicæ formam constituat, ut tyrannorum, sic populi licentiæ inexpugnabilem, adulatores tantum, et poetæ, et satellites occurrent. Scilicet divinum illum virum Pythagoram recordabuntur, Pherecidis discipulum, qui tot populorum mores urbesque vidit, qui Ægyptiorum, Phœnicum, Cretæ usus et leges novit : « Ergo is, quo Samos alumno suo gloriatur, Samum despicit, patriamque alienæ terræ posthabet ! Quantamcumque doctrinam comparavit, ea non cives, sed Itali fruentur. Pro Italia legit, studet, nocturnis etiam invigilat lucubrationibus : Samum vero operam suam desiderantem, tanquam ignobile in medio mari saxum, tantoque suo indignum ingenio, ne respicit quidem. » Quæ et alia de te, non tu, utpote absens, sed ego amicus ne audiam, in manu tua est, Pythagora. Hinc tuos, te ipsum, et patriam quæ mala maneat, considerare velis, amice, precor ; inde quanta felicitas, quanta præsertim laus et gloria, si per sapientiam tuam Samos floruerit, et tu per me ab ista inutili fuga fueris avocatus, satis certe acuto ingenio tuo liquet.

D. N.

École normale, 1812.

III

PUBLIUS CORNELIUS SCIPIO QUINTO ENNIO SALUTEM.

(204 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Vicimus, o amice ; nunc consul ad te scribo, cum potestate, si placet, in Africam appellendi. Nec fuit illa sine labore victoria.

Mox igitur licebit avunculi patrisque manibus sanguine Pœnorum parentare !

Neque tamen explevit animum actus de inimicis triumphus.

Vanum est quidquid egregium bello geritur, nisi poetæ laudibus commendetur.

Nisi falsa præsagiat animus, largam cantibus tuis faciemus materiam.

Haud me fallit quantum tibi fastidium afferre possit castrensis ille tumultus. Aderunt autem doctissimi viri, quorum in societate versaberis.

Tempus adest, quo, armis terrarum reges, Romani litteris quoque dominentur, nec jam desumptas ex aliena terra personas in nostram scenam poetæ adducant.

Ceterum, si assentiaris, citius respondeas velim.

DÉVELOPPEMENT.

Vicimus tandem, o amice : consul nunc ad te scribo, consul, inquam, provinciæ optatæ præfectus, cum potestate, si placeat,

in Africam appellendi. Voti compotes sumus : neque certe sine labore multo absoluta res est : agitata contrariis opinionibus Curia per totum diem adeo fuit, ut minime dignosceretur, nisi ad vesperam, qualem deliberatio exitum habitura esset. Fuerunt plurimi inter Patres Conscriptos, quorum alii senili frigentes prudentia, alii etiam invidia laudis meæ impulsi, vehementer adversarentur, nunc audaciam incepti, nunc audentis ætatem arguentes. Necesse fuit omni, si qua est in me, eloquentia uterer, ut prudentiores æstu meo inflammarem, sternerem invidentes argumentis, suffragantiumque numerum numero adversantium superiorem efficerem. Crede mihi, expertus sæpe, at præsertim hodie, sum, quanto difficilius sit inimicos in urbe, quam in acie hostes, verbis, quam ferro, vincere. Nunc vero curriculum laudis, quod olim sum ingressus, sequi et peragere in manu mea est. Avunculum quoque Cornelium Scipionem, et illius fratrem dilectissimum, patrem meum (quem utinam potuissem iterum objectu mei corporis a telis hostium protegere!) ulcisci nunc nepoti et filio licebit ; licebit illorum manibus sanguine Pœnorum parentare : sicut ad gloriam, ita ad pietatem vasta aperitur via.

Neque tamen, ut scias, omnino explevit animum actus ille de inimicis triumphus : naturæ inest meæ, ut credam nihil actum, dum aliquid agendum superest. Quod vero ulterius exoptem, id totum (gratiæ superis habeantur !) non jam ab invidis senatoribus, aut levi populo pendet, sed a viro mihi inter omnes amicissimo ; quem tibi, o amicissime, nominasse non opus fuerit. Excipe igitur, quid a te velim.

Gloria illa ad quam spectavi semperque spectabo, aliquid levioris momenti est, et inani umbra fugacius, nisi lubricam aliqua arte retinueris, et coercueris evanescentem. Parum enim est quod magna feceris, nisi populi omnes, omnesque ætates magna te fecisse discant et fateantur. Qua in re miles gladio nihil valet : poetæ cantibus labor ille reservatur. Quam peperit miles gloriam in finito loco, angusto tempore, vates solus in immensum theatrum, per infinitas ætates traducere potest. Nunc tenes quid efflagitem : sequere in Africam poeta militem, amicus amicum : veni spectaturus ipse facta, quæ deinde carminibus memoriæ commendes. Quum jam Romanas videris in Sardinia sub Catone victorias, restat ut videas quæ in Africa sub Scipione gerenda sint. Nescio utrum error aliquis illudat animo, an potius dii immortales fatorum aliquod præsagium inspirent ; at prævideo largam cantibus tuis parari materiam. Faciemus abunde, quod dicas : tu facientes adsis carmine prosecuturus.

Haud me fallit quidem quantum fastidium vati afferre possit vita illa militaris et castrensis tumultus : neque tamen vellem societatem istam tuam nobis gratissimam esse, nostram vero tibi gravem. At non inter arma tantum militesque versaberis : aderit et tecum Fabius ille Pictor, gloriæ civium testis clarissimus ; aderunt et complures rhetores Græci, ornatissimi viri, quorum ope jam crevit in Italia litterarum decus. Libros inter et summos illos viros, jam vix in turbulentis castris, sed in quieta academia versari te putes.

Quanquam, quid metuas ne aliquid molestiæ tibi subeundum sit, quum ante oculos obversetur gloria immortalis ? Nunc tibi, o Enni, ut nobis, laudis et victoriæ occasio datur, quæ protinus arripienda est : tempus, tempus adest, quo, armis terrarum reges, Romani litteris quoque terris dominentur. Maxima omnium qui fecimus, dicamus maxima : exoriatur aliquis qui vindicet in Romanorum partem, quod gloriæ nostræ deest. Satis vero jam Accius noster celeberrimus, et tu ipse, Enni, palliatas personas et ex aliena terra desumptas in scenam nostram adduxistis : togati tandem cives carminibus vestris memorentur : Romanus cane Romanum, Homerus Achillem. Neque enim, ut spero, vel tibi ingenium illius quod accepisse cum anima ipsa diceris, vel mihi hujus fortitudo faventibus diis, defuerit : neque vatem ego, tu heroem, desiderabimus.

Ceterum, si assentiaris, citius responde : pauci dies profecturos nos morabuntur : retardabunt solummodo ludi illi, quos in Hispania vovi. Quæ omnia, ut credo, desinente februario perfecta, nos sinent ad kalendas martias iter nostrum aggredi. C.

École normale, 1811.

III

CÆSAR AD CATONEM.

(46 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Incipiet dicendo, quamvis Utica diutius resistere non posse videatur, tamen se ultro pacem offerre.

Se hoc facere et natura sua adductum, et Catonis gratia, cujus virtutem breviter extollet.

Tum deditionem suadebit, quæ neque turpis neque periculosa futura sit :

1° Non turpis : quia partes quas amplexus est hactenus summa fide et virtute defendit. Hic paucis referet quemadmodum, cæso Pompeio, bellum in Africa instauraverit Cato ; addet non esse sapientis frustra adversus fata deosque contendere, porro eam causam diis probari quæ semper vicit.

2° Non periculosa : hic Cæsar de sua clementia dicet, quæ Catoni fiduciam afferant. Hortabitur Catonem ut, armis positis, Romam repetat, et una cum Cæsare in constituenda republica operam ponat.

DÉVELOPPEMENT.

Scio equidem hanc epistolam minime fortunæ meæ convenire. Undique enim meis Utica armis urgetur : omnia circum loca teneo : totam Africam tres victoriæ, cruentæ quidem (cui autem, nisi tuæ ceterorumque Pompeianorum, magnanimæ quidem, sed inconsideratæ, virtuti tanta clades imputanda?), ditionis meæ fecerunt ; ut tibi nulla auxilii via, ne spes quidem supersit, et jam in eo sim, ut ea, quæ tibi ultimum restant perfugium, mœnia expugnem. Sed civium sanguinis avidus neque sum, neque unquam fui ; contra, semper concordiam appetivi, semper tot et tanta infelicis patriæ vulnera tandem sananda optavi. Utinam idem Pompeio animus fuisset ! Utinam non mihi unicum belli civilis præmium, victis scilicet parcere, invidisset ! nec vitam infanti ac pupillo debere maluisset ! Non ipse miseranda ac turpi nece interceptus, non respublica iterum lacerata, non altera multoque atrocior et quasi multiplex Pharsalia renata fuisset, ut post belli causam bellum crescere videatur ; non populus Romanus ipse suo sanguine Carthagini et Jugurthæ inferias retulisset : sed ego, armis positis felicibus, generum amplexus, affectus ab eo veteres rogavissem, et ei par esse contentus, fida pace ego fecissem, ut victus diis ignosceret ; ille, mihi ut Roma, fecisset.

Verum diis aliter visum est. Ego autem, Cato, existimavi fatorum sævitiam corrigere esse in tua manu positum, teque solum tanto opere dignum esse. Quis enim integritatem tuam, severitatem, patriæ amorem, constantiam, indomitum malis animum, multasque alias virtutes egregias possit non mirari ? Tu in nostra ætate Cincinnatos, Curios, Fabricios repræsentas ; et de te haud immerito dici potest, quod de generoso illo hoste Pyrrhus dixit: *facilius fore solem a cursu suo dimoveri, quam Catonem a recto bonoque.* Ita sane est : ea semper virtus fuit, ut vel hostibus admirationem faceret : et ego illam, non in hoste, sed in cive non agnoscerem ! Verum enim vero semper tantum, tam præclarum virum me in amicitiam suam accipere nolle dolui : nunc vero Catonem spero inimicitias patriæ utilitati condonaturum, tristiaque civilis belli incendia pro sua sapientia exstincturum.

Quousque enim infestas in se manus Romani convertent? Quousque aquilæ contra aquilas, consul contra consulem, congredientur? Nonne satis sanguinis fusum est? Num oportet nullum esse in universo terrarum orbe angulum, qui cruore nostro careat? Jam, Hercule! jam audio novas in Hispania glomerari tempestates. Non quod eas reformidem: jamdudum enim fortunam præsto habere videor. Sed quis tandem civilium triumphorum finis erit? Quando victos æque ac victorem infelicis belli tædebit? Hostes vel infestissimos fœdus olim aliquando conciliavit. Num contra jus fasque implacabile ac æternum sibi invicem Romani bellum juravere? Num ipsa sibi Roma, quam quondam illi Carthago, postea Mithridates multique alii, intestabilior ac funestior futura est?

« At enim, inquis, tu ipse patriæ hostis, tu ipse parricida es : nos patriæ vindices. » Ego autem, quamvis hoc in medio adhuc relictum sit, mihique idem jactare liceat, nec partes meas extollo, nec tuas incuso. Sed etiamsi, ut prædicas, Romam opprimere, evertere, fas atque nefas, omnia et divina et humana jura proculcare moliar, postquam patriam armis servari non posse patuit (nam tu in extremam necessitatem venisse non inficias ibis: ideoque ne voluntaria morte clementiam meam prævenias horreo), non de salute ejus desperare, nec eam miseris in rebus deserere ac prodere Catone dignum sit. Nunquam enim illa bene mereri volentibus deficit : semper aliqua pars superest, qua illi prodesse licet. Quid de Roma futurum fuisset, nisi majores nostri civitatem primum auro a Gallis, deinde a Samnitibus armis redemissent? Ea, Hercule! caritas patriæ est, ut illam vel ignominia, si opus sit, servemus. Verum enim vero ignominiosa tua deditio neque est, neque esse possit. Num enim barbarus aut Scytha aut Parthus pacis conditiones superbe dicit, et te arma ponere turpeque jugum subire jubet? Contra civis civem ad concordiam vocat, in amicitiam recipias rogat. An times, ne mihi ignavia cessisse videaris? Quod si quis insanus iniquum istud crimen inferre tibi audeat, totus, Hercule! orbis reclamet; Thessalia te acerrime pugnantem, trepidantes confirmantem legiones, inter Pompeiani exercitus ruinas solum immotum stantem, ingruentisque belli moles sustinentem vidit : Libya, Pharsalicæ cladis reliquias per Syrtes, per deserta et humano cultu vacua colligentem , per flagrantes arenas ferventesque æstus trahentem, de omnibus in te conjuratis malis, locorum scilicet asperitate, fame, siti, non gloriose minus, quam si Capitolium sublimi curru ascenderis, triumphantem, deinde novum excitantem incendium, et exiguum intra tempus plures e clade quam

ego e victoria vires percipientem. Talia scilicet ignavi imbellisque animi forent! Non ita, Cato : de fama tua securus sis : illa intacta integraque semper erit. Quin etiam, si te mihi dederis, non minor te laus ac gloria manet, quam si felicissime contra me pugnaveris. Putasne enim necessitati diisque cedere turpe esse ? Imo nobilissimum, imo præclarissimum : hoc solum turpe sit, si vir, qui tanta adhuc sapientia inclaruit, qui Romam non modo præclare gestis, sed virtutibus etiam nobilitavit, violata illa, quam ipse toties prædicavit, moderatione, insano furore abreptus, omni jure proculcato, adversus indomitam fatorum vim, cui dii ipsi cedunt, contendere sustineat. Contra eos, more Gigantum, rebellent stulti impiique : Catonis est eorum semper voluntatem vereri. Porro diis causa ea probatur, quæ semper vicit.

At, Hercule ! ergo infestissimo hosti, cui semper acerrime obstitisti, contra quem tantis furiis invectus es, tuam vitam salutemque committes ! Quid me, ubi arbitrii mei factus fueris, non te insidiis circumventurum spondet ? Jus gentium, data fides : de qua dubitare, quum dubitandi locum nunquam dederim, maxima mihi injuria sit. Odium vel intestabile, dummodo viros inter honestos, fiduciam non debet abolere : qui scelus in aliis suspicatur, ipse olim aliquando admittere potest. Proinde, si quid te a deditione avertit, hanc non esse suspicionem credere et me et te simul dignum est. Quid me igitur ad offerendam pacem impulit ? Sola patriæ utilitas, in quam, vix e Syllano Marianoque exsurgentem naufragio, novæ ingruerunt civiles procellæ. Interempto saltem Pompeio, cum eo partes ejus (non quod illæ sontes fuerint, sed quod, ut eam defendere vere voluerit, tam noceret quam si evertere paravisset) cessaturas sperabat : ecce autem magis magisque ex integro bellum ardescere, omnia tumultu armorum misceri, Romam postremo tanquam matrem a liberis miserandum in modum lacerari ac discerpi. Proinde, si qua te pietas tenet, ejus ploratus singultusque non respue ; sed, positis armis, una cum Cæsare, tot ejus reparandis malis operam pone. D. N.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1819.

IV

ATTIÆ AD OCTAVIUM LITTERÆ POST OCCISUM CÆSAREM.

(44 ans avant J. C.)

MATIÈRE.

Ordietur dicendo, si in eo rerum statu positus esset, ut e sola Cæsaris hereditate petendum ipsi foret adversus egestatem auxilium, tamen paupertatem tam infesta et periculosa opulentia fore tutiorem : nunc autem, quum paternis bonis affluat, non emendas tantis periculis inutiles et supervacaneas opes.

Ostendet quanta civium odia in ipsum conciliatura sit hereditas ejus hominis, qui tot virorum principum gladiis confossus sit: non quieturos Cæsaris percussores ; odio esse illius nomen ; bona illa quasi sanguine ejus contaminata exitio fore ; hæc ab ipso repetituros tot cives quibus erepta sunt.

Nondum exstinctos esse omnes Pompeii amicos, vivere ejus filium, vivere Brutum et Cassium, eodem semper gladio armatos quo Cæsarem interfecerunt.

Perorabit materno affectu, ne se jam et conjuge et avunculo orbatam novo etiam luctu conficiat, eo graviore, quod divitiarum cupiditate abreptus nihil jam matri relicturus sit, quo orbitatem suam consoletur.

DÉVELOPPEMENT.

Quæ te ac nos, totamque rempublicam afflixerit orbitas, jam fama te docuit ; et ex dolore tuo nostrum æstimare potuisti : sed nescis adhuc quantus matris tuæ luctus sit ; quod intelliges, quum te maximam hujus partem esse noveris. Nempe non satis est quod occisum Cæsarem defleam : ne tibi mors ejus periculosa sit, ne, unde jam tantus familiæ nostræ luctus, pernicies etiam exsistat, pertimesco ; ita ut mihi de sorte tua sollicitæ vix lugendi Cæsarem tempus relinquatur.

Scilicet (quod non ex rumoribus didicisti, et utinam semper ignorares!) te majori amore quam prudentia in nominis ac fortunarum hereditatem testamento Cæsar vocat. Quod si in eo rerum statu fortuna te posuisset, ut e sola ejus hereditate petendum esset adversus egestatem auxilium, tamen suaderem uti paupertatem tam periculosæ opulentiæ anteferres, et te potius amori meo conservares, quam divitias quæreres, me filio mox orbaturus. Nunc autem, quum paternis bonis affluas, cur tantis periculis inutiles ac supervacaneas opes emere, et prope certam perniciem pro divitiis pacisci tibi placeat ? Quam autem vereor, ne juvenilem animum accendant tantarum divitiarum illecebræ, et proxima summorum honorum spes, et pulchrior quam cautior vindicandi Cæsaris cupido ! Difficile est periculosa abstinere felicitate, et

prudenter agere, ubi via ad honores patet latente plerumque intra propositæ magnitudinis splendorem discrimine. Quare periculum, quod forsan tibi officiente honorum cupiditate absconditur, quodque ego sine præjudicio video, sine me tibi ostendere: audi, precor, matris consilia; quæ si neglexeris, nulli fuerit quam tibi mors Cæsaris funestior, nisi mihi, cui et illius et tuum deflendum funus erit.

Nemo sane Cæsaris percussores perseverantius exsecratur quam ego: nemo magis patruum meum vindicare velit; sed te magis diligo quam conjuratos odi, nec committere volo ut pereas, Cæsaris ulciscendi causa. Scilicet ex quo ille cecidit, urbs domestico tumultu exagitata, adversantibus distracta sententiis, nemini tuta est, nedum partium ducibus. Statim ac te Cæsaris heredem ostenderis, te omnium civium circumsistent odia: vivunt Pompeii amici, qui filium ejus ad spem paternæ potentiæ erexerunt: per urbem discurrent, illam odio in tyrannum implentes, si possint Pharsalicam cladem polluto atque contaminato Cæsaris nomine ulcisci, et qui, antequam scias te dictatoris heredem, jam totam urbem tyrannidis, ut aiunt, heredi infestam fecerint. Vivit, novo exsurgente Cæsare, alter Pompeius, mox nova instaurabitur Pharsalus, ac levis mutabilisque fortuna est! Vivunt Brutus Cassiusque, eodem gladio armati, quo avunculum tuum percusserunt: credis illos ideo Cæsarem occidisse, ut scelus suum irritum esse, ac novum Cæsarem ex sanguine Cæsaris exsurgere patiantur, qui effusi dictatorii sanguinis pœnas quondam exigat? Verum enim vero, te heredem designando, illorum gladiis te designavit Cæsar: morte tua et regnum tuum et pœnam suam prævertent, et ne quid hereditati tuæ, forte virtuti tuæ confisus, ideo te tutum putes, quod nunquam civilem effuderis sanguinem; cum nullo inimicitias exerceas, et nullus de te possit jure queri. Cæsarem, a quo beneficiis cumulati atque onerati fuerant, interfecerunt. Proh deos immortales! ubi quidquam opis contra tanta pericula invenies, carissime fili? Apud senatum? Sexaginta ex senatoribus se novissimo scelere commaculaverunt, et qui Cæsaris sanguine manus non cruentavere, occisum probant, conjuratosque censent publicæ libertatis reparatores ac vindices. Apud Antonium? Ille quidem vindicandum Cæsarem suscepisse videtur, luctum suum per urbem circumferens: sed nulli magis interfectum Cæsarem esse lætantur, quam qui jactantius mœrent: non Julii memoriæ, sed sibi consulit: spem Antonius occupandæ dictaturæ, viam ad tyrannidem arripuit. Illum contra te accendet hereditas tua et judicium Cæsaris: non ignoscet tibi, quod ambitioni suæ mora atque impedimentum sis, nec minus tibi ejus

æmulatio, quam implacatus Bruti furor, periculosa erit. An ad plebem confugias ? Quis variæ ac mutabili semper multitudini confidat? Illa quidem nunc Cæsaris ultoribus favet: sed nuper, quum cruentum mucronem per urbem Brutus circumferret, Bruto favebat, Romæ regem merito cecidisse clamitans. Ceterum, causam tuam fide sequatur, et primum pro te mobilis esse desinat, quale præsidium plebs est, ubi adversos proceres habeas ? Scilicet Manlius Capitolinus præsidio ejus ab hostibus tutus fuit? scilicet per ejus tutelam Tiberius et Caius Gracchus ab ira principum protecti fuere? scilicet illius amor Cæsarem nuper a violenta nece vindicavit? Hæc sunt quæ maternam sollicitudinem merito terrificant discrimina: quum te destitutum ac proditum inimicis videam, si propositos honores arripere volueris, malo te tute privatum, quam tam periculose potentem.

Per te igitur ac periculi metum, ex quo tamen minus quam ex tua in matrem pietate exspecto, oro obtestorque: bona illa quasi Cæsaris sanguine commaculata, et quæ mox a viris, quibus erepta sunt, repetentur, respue. Quam matri debes caritatem, cura salutis tuæ exsolve. Ne hoc effice, ut Cæsaris beneficia oderim. Non meum tibi suspectum consilium est: nulla mater sponte sese filii sui magnitudini interponit. Nunc precor, carissime fili: quædam forte aliquando tibi jussi, hoc tibi debitura sum. Jam mihi patrem tuum et avunculum meum natura eripuit; ne filium mihi unicum solatium invide, eo majore luctu meo, quod, quum omnes arreptam Cæsaris hereditatem avaritiæ tuæ attribuant, erepta tibi gloria, nihil matri supersit, unde orbitatem suam consoletur.

L. Q.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1819.

V

LUCILIUS AD SENECAM, NE PARRICIDIUM NERONIS EXCUSARE VELIT

(59 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Initium sumetur a veteri consuetudine, qua inter se junguntur.

Tum rem ipsam attinget :

1° Vanam esse quam Seneca excogitaverit defensionem. Cui enim persuasurum ab Agrippina structas Neroni insidias, a femina inermi juveni totius imperii viribus prævalenti, a parente nato?

2° Maximam invidiam in eum exarsuram, qui tot scripta de pietate, jus-

titia omnibusque officiis composuerit, et stoicæ disciplinæ placita tam acriter propugnaverit.

3° Quid autem facturum imperatorem, ubi defensum Senecæ eloquentia scelus, vel ab opinione publica tutum et securum erit? solventur frena, abjicietur pudor; ita ut ad Romæ salutem magnopere intersit quid Seneca in hac re sit acturus.

Concludet obtestando ne contra fas et animi conscientiam atrocissimum parricidium nequidquam excusandum suscipiat; sed aula potius cedat, corrupta simul et corruptrice.

DÉVELOPPEMENT.

Nisi te, Seneca, magis quam potentiam tuam foverem, forsitan hodie a dando illo abstinerem consilio, quod, ut plus decoris in se habet, ita minus utilitatis, et tibi, si capessas, multum addet laudis, potentiæ plurimum recidet. Amicus autem cum amico honesta potius quam utilia, vera quam speciosa loquitur. Quis enim tibi quam ego amicior? qui ex longa familiaritate tua et quasi quotidiano convictu didici, ut a te nulla separatim haberem, nec opes, nec villas, nec opiniones ipsamque mentem; et demum ad id insuevi, ut non solummodo tecum, sed in te viverem. Nec ad probandum absunt exempla; namque, te quondam in Corsica exsulante, ego quoque exsulare; te revisente patriam, ego revisere videbar; posteaque, quum elatus in immensum regendam juventutem imperatoriam susceperis, ego tecum hanc me suscipere, tecum extolli et florere cogitabam. Nuperrime vero tibi de irritis præceptis tuis obstinataque alumni contumacia flenti adflevi; de Nerone parricida gementi adgemui; atque hodie, quum hinc princeps ille tuum in sceleris sui excusationem stylum exposcat, et precando minandoque conscientiam urgeat, illinc omnes in te vertantur arrecti, ut noscatur minus quid fecerit Seneca, quam quid non fecerit, in hac trepidatione tua omniumque de te exspectatione, ego tibi non deero, et, quantum erit in me, consiliis et bonis adhortationibus laborantem adjuvabo.

Incipiam, o carissime : immanitatis ejus est facinus præsens, cujus nulla excogitari possit nisi vana et caduca defensio. Namque nunquam mater a filio interfici, nisi ipsa venisset interfectura, debuit. At, Hercle! debuit, inquies; repertus enim cum ferro percussor Agerinus quidam, ex intimis Agrippinæ libertis; repertæ insidiæ in imperatorem, servorum ad seditionem corruptio, armorum congeries; interceptæ litteræ, atque eo ipso tempore, quo matrem princeps in reconciliationem Baias acciret, osculisque et amplexibus veris exciperet : neque ipse in repetendam ultionem favor et prope deorum consensus defuit, qui paulo antea, nec ventis actam, nec saxis impulsam, qua vehebatur Agrippina,

naviculam demerserunt; magnum divinæ voluntatis indicium. O falsa hæc et perridicula (nisi flere quam ridere convenientius foret) infandi facinoris defensio! Quod fortuitum curave superorum evenisse naufragium, quis adeo hebes inveniatur ut credat? aut a muliere naufraga missum fuisse cum telo unum Agerinum, qui cohortes imperatorias et quasi prætorium perfringeret? Quis adeo maternæ caritatis inscius, ut, quæ filiolo adoptionem Claudii per illicitas nuptias, successionem per veneficium comparavit, eamdem Neroni illi dilectissimo mortem intentasse existimet? Ergo non jam Nero, cujus immanitas omnium questus anteit, sed adverso rumore eris (pudet dicere), tu, Seneca, quod pulchram et auream facundiam suscepto impietatis patrocinio dehonestaveris.

Undique exardescent in te questus, gliscet invidia, et in offensiones erumpet injuriosa civitas. Nec recentia tantum in odio, sed et vetera repetentur; et quod uno die peccaveris, totam vitæ integritatem et triginta illos extra culpam et reprehensionem annos suspicione mala et interpretando corrumpent; ita ut in famam parte ex una patentem omnium fiat impetus et quasi hostilis expugnatio. Nec jam levissima, ut quondam, et magis ad risum quam ad invidiam pertinentia, quod per te Nero Græculis artibus canere, curribus et theatro gaudere insueverit, sed jam gravissima exprobrabuntur, et ea crimina, quibus nisi ab amico amicus absolvi non possis. Quid? si scripta tua meminerint, de pietate omnibusque officiis libellos, de honesto utilique disceptationes, et quæcumque unde nostræ hujus ætatis disertissimus idem et sanctissimus haberis: quos putas fore de te vulgi sermones, quæ probra, quæ convicia, quibus per forum et compita tuas aures verberent? Quas de stoica disciplina, cui scriptis et moribus propugnator indefessus adfuisti, confabulationes fore existimas, quum ceterorum ad tua dirigentur judicia, et tibi eo minus ignoscent homines, quo minus aliis ipse ignoveris? Inde tibi vitæ tranquillitas adempta, corruptus honorum usus, conscientiæ tumultus intra te; extra, odia Romanorum, et, imminuta virtute tua, imminuetur quoque felicitas.

Privata hæc; quid de publicis dicam? A Nerone parricida, perfecto demum facinore, magnitudo sceleris intellecta est; testes insomnes illæ noctes et peractæ per solitudinem et silentium dies; testis illa ab invisis littoribus et locis memoria facinoris deformibus profectio, subitæque formidines, quasi Agrippina ex inferis resurgente, aut scelestorum Furiis apparentibus. Quod si nullum per adulationem levamentum tantis cruciatibus admoveatur, fortasse, stimulis internis ad meliora excitus, avum Ger-

manicum, quam patruum Caligulam, referre malet, et veteres in Augusti progeniem refovere populi Romani amores, quam recentia odia continuare. At contra, ubi se per tuam defensionem vel ab opinione publica tutum cogitaverit, solventur frena, abjicietur pudor; aperte in flagitia ruere incipiet; ut jam voluptatibus, ita mox cæde lascivire; nec aliter incendiis civiumque strage et gemitibus, quam gladiatoriis ludis aut modulatissimo aliquo tibiarum fidiumque cantu delectari: nec in te quam in ceteros erit (dii omen avertant!) clementior, nisi forte, qui maternam custodiam excussit, professoriam toleret.

Itaque per Romanorum utilitatem, famam tuam, nostramque, si qua valet, amicitiam, oro et obtestor, ne defensionem capessas reo inutilem, patrono inhonestam, sed ut potius instituta vitæ prioris commutes, salutantium turbam prohibeas, vites adulantium contactus, et rarus per urbem, rure frequens, quasi valetudine infensa, ab aula corrupta simul et corruptrice recedas. Quem felicissimum diem, quo, litteris et philosophiæ dediti, disserendi otiandique communitate, et eodem animo tectoque simul uti possimus uterque, facere tuum est. Vale. S. B.

Collége royal de Bourbon, 18[illegible].

VI

CALLISTRATI AD DOMITIANUM DE PHILOSOPHIS EPISTOLA.

(83 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Dicet proscriptiones, quibus olim lacerata est respublica, de integro sub Domitiano instaurari nec minori quidem iniquitate, quamvis in parvam hominum partem, nec honoribus nec divitiis insignem, sæviatur.

Tum oratione veluti abrupta et ultro concisa, rogabit imperatorem ut liberis nimium verbis, quæ sola quidem philosophorum culpa est, indulgeat, et res ipsas intueatur et dijudicet. Hominibus, quicumque studium sapientiæ profitentur, ex imperatorio edicto exsilium et mors edicta sunt. Itane igitur artes illæ optimæ, quæ populorum mentes delinimentis honestis emolliunt, tali supplicio plectendæ sunt!

Addet quidem sub decoro philosophiæ nomine aliqua fortasse latere vitia; esse quosdam mathematicos insulsis astrorum observationibus et vanis præstigiis deditos.

Verum non decet communi interdicto et philosophiam et sapientiam et pseudosophiam puniri: supplicia ipsa in magos male adhibentur, et fidem adstruunt iis ipsis quos coerceant. Vera sapientia sit libera, placida; in communi civium cœtu versetur; hoc erit instrumentum, quo optime utetur imperator, ut pseudosophiam quam timet evertat.

DÉVELOPPEMENT.

Quum dignitas illa imperii, quam ante patrem etiam tam decore gesseras, ad te, Cæsar, rediit, Vespasiani te filium fratremque Titi, heredem virtutis domesticæ, læti imperatorem salutavimus. Spes illas populi priores tuæ dominationis anni confirmarunt, et quanquam vix ulli optimo moderatissimoque regi facilis erat favor apud Romanos, succedenti tantæ caritati tui fratris, tu tamen, imperator, qua die factas Tito exsequias tanta magnificentia fraterna tua pietas celebravit, prope solus omnium lacrimis prosequebare furens, intercipiente apud alios questus et desiderium præteriti spe præsentis imperii.

Tamen (si diis placet) sub eodem illo principe, sub quo redditam auctoritatem judiciis legibusque fidem, cohibitam magistratuum lasciviam vidimus, datam hodie paucorum invidiæ vitam et jussum indicta causa civibus exsilium videmus : cujus regni initia senectutem Augusti coæquarunt, id quasi triumviratus alter deformat, non cæde quidem civium, sed tamen eo fœdius, quod illic in armatos jure belli sævitum est, conversaque in clementiam crudelitas, hic ab æquitate ventum ad sævitiam, et violata judicio vitæ innocentis quies.

Parce, quæso, liberioribus verbis, imperator, quæ sola philosophorum omnium, et hic forsan mea culpa est : libere loquuntur ii, qui sibi nullius noxæ conscii sunt; et horum etiam magis amica principibus libertas, quam illorum adulatio, qui, dum principes falsis criminibus decipiunt, utilitatem injustitiæ sibi, principibus invidiam comparant. Istorum accusationes despice, et rem ipsam per te dijudica, ut recidisti per te quondam in foro Romano, sententias, in quibus gratiæ plus quam æquitati tributum erat.

Hominibus, quicumque studium sapientiæ et litterarum profitentur, ex imperatorio edicto exsilium et mors indicta sunt; et eodem regno quo accitas ab Ægypto Græciaque litterarum supellectiles vidimus, expulsas urbe videmus litteras et philosophiam. Itane igitur tali nunc plectendæ supplicio videntur artes illæ optimæ, quas tanto labore olim in hanc urbem traxisti? Qui omnia præstiteras, ut delinimentis honestis Romanos emollires, vis hodie regere compositum stupiditate magis quam pace populum, et nullo alio quam ignorantiæ et feritatis auspicio ire per urbem tuas leges? Quin etiam diffundis ad alios hæc disciplinarum commoda quæ Romam omnia confluxerant, ut ibi cum imperio splendor urbanitasque forent. Sola caput imperii Roma, dominator gentium populus torpere inertia cogetur, dum-

que suis artibus etiam barbaros edocet, viduatus ipse disciplinis artium, infra sapientiam alienam jacebit! Jam nobilitat Epictetus Græciam, Dionem Daci mirantur, Pontius Telesinus in Asia subnixam dignitate consulari sapientiam ostendit; qui melius utique in palatio imperatoris Romani, quam inter barbaras victasque gentes, conspicerentur. Vide ne ista fuga sapientissimi cujusque doctissimique viri artes eo regerat, unde victor eas in patriam traduxisti; quique totius orbis doctores ultra centum annos fuistis, discipuli nunc victarum gentium rursus ipsi fiatis. Apud majores vestros, ineunte republica, nullæ disciplinæ fuerunt, nisi quæ ad arma aut agrorum culturam pertinent. Exercitati semper armis viri, quum sererentur ex bellis bella, et imperii primordia domi cum finitimis ægre luctarentur, quietis artes ignorabant; sed, quoniam pacatum et majorum et tuis, Domitiane, triumphis imperium tandem requievit, quin pateris vigere in hac urbe disciplinas, ornamenta illius, quam tu fecisti, pacis, et ostendere quotidiano incremento quantum ad felicitatem publicam tua gloria contulerit?

Quid, si tollendo ex hac urbe disciplinas, non oblectamenta modo pacis et monumenta tuæ gloriæ, sed columen etiam imperii et tranquillitatis publicæ causas subverteris? Convertentur ad bellum, pacis artibus sublatis, Romani; sed convertentur ad id bellum, quod funestum sibi solis futurum est: devicto orbe et sublatis per sexcentos victoriarum annos omnibus externi belli causis, ad civiles redeant pugnas et sibi manus inferant necesse est. Vidisti quot bella superioribus annis rempublicam laceraverint, quum imperium armis, non ex hereditate aut virtute, peteretur; vidisti quam facile in principes ignorantia plebis concitata sit, quam pertinaciter contra labentem rempublicam susceperit bonorum doctorumque hominum eruditio; et id plurimum ad laudem tuæ domus contulit, quod ad Vespasianum patrem, teque, imperator, jam viri omnes disciplinis liberalibus instituti confugerant, dum auro Vitellii adhuc plebis inertia pasceretur. Libere philosophi loquuntur; sed audacter alii legunt, et eadem libera vox quæ principibus velut monitrix adest, admonet cives etiam et moriendum esse pro patria et principibus clamat, nedum adversus auctoritatem principum cooriatur. Contra, vide ne philosophorum exsilio viam audaci per ignorantiam feceris, et, ubi quondam temeritatem plebis paucorum sapientia sustinuit, nunc ibi plebis omnia fiant.

Novi equidem sub decoro philosophiæ nomine forsan aliqua latere vitia: quid unquam humanarum rerum vitiis omnino caruit? Mathematici quidam insulsis astrorum observationibus vanisque

præstigiis dediti, ducere gloriam ex metu civium et exercere vanis timoribus artem videntur. Sed hoc ipsum maxime philosophia aversatur; maximam esse labem sui nominis putat, nedum inter liberales disciplinas collocet. Inimici philosophorum non magi minus quam ipsa ignorantia est, ita ut aut sine magis philosophi, aut puniri sine philosophis magi debeant.

Quanquam, quid in eos suppliciis opus est, quorum noxæ nullius in republica momenti sunt? Non quidquam illi imperio detrimenti incolumes, utilitatis damnati afferent: et vanæ artis mendacia satis ipse contemptus vindicat; contra, si sævitum in eos fuerit, fidem his artibus ipsa sævitia adstruet, et, quos timuisse videberis, ii vere metuendi esse credentur. Vides quot cives undique optimos et prudentissimos etiam pelliciant in Judæorum fallacias adhibita in Judæos supplicia, et quam facile homines decipiantur eorum verbis, quibus miseria auctoritatem facit.

Sit vera sapientia libera vulgataque : sub imperatoris auspicio placide in communi cœtu civium versetur; hæc optime pseudosophiam quam times evertet; melius hæc, quam supplicia possunt, arguet vanitatem magorum, et impia Judæorum mysteria, quibus fidem obscuritas et sævitia faciunt, illustrabit scientia et contemptu interimet. Nulla sævitia magis Apollonium vicerit, quam Epicteti et Euphratis præcepta.

Vide igitur, Cæsar, utrum tollere contemptu auctoritatem magis, an augere suppliciis fidem, et, ubi in sontes etiam supervacua sævitia est, sævire inique philosophorum innocentium exsilio velis. Certe non piget illius, quam tibi fecisti justitia, laudis; et tu vocari deliciæ generis humani potes. Consule an melius sit irritari gentes ab iis ipsis unde gloria et immortalitas pendent.

C. J. P.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1818.

VII

AGRICOLA JAMJAM MORITURUS NOVISSIMAM AD TACITUM SUUM DICTAT EPISTOLAM.

(96 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Sibi non satis compertum esse utrum fato concedat, an veneno sit interceptus. Ceterum, se constanti animo morientem, pro virili parte, innocentiam principi condonare.

Satis ad gloriam se vixisse, ad invidiam nimis ; qui quotidie apud Domitianum absens accusatus, et, quod pessimum inimicitiæ genus est, perfide laudatus, obsequio et modestia neque studia populi vitare, neque rerum gestarum memoriam abolere valuerit.

Satis etiam ad felicitatem vixit, qui, quum fere omnem ætatem in castris egerit, non viderit domi oppressam rempublicam, continuis cladibus exhaustum senatum, regnatum denique a deterrimo quoque libertorum orbem terrarum.

Nunc unum festinatæ mortis dolorem sentit, quod procul a piissima filia et fortissimo genero animum sit efflaturus. Illud tamen de Taciti sui ingenio sperat, fore ut ad vivum ipsius vitæ mentisque imago transeat.

DÉVELOPPEMENT.

Quum hanc epistolam accipies, mi Corneli, tuus jam vixerit Agricola : sentio enim non procul illud tempus abesse, quo ex hac hominum turba ad sedem illam piorum, quemadmodum spero, beatissimam proficiscar. Jam languent artus, jam in venis sanguis frigescit. Nescio an longior Agricolæ vita principi visa fuerit : forsan huic militaris mea laus, forsan mea, si qua est, officit gloria, et virtutis ne vestigium quidem patitur. Utrum igitur veneno, ut quidam amici volunt, intercipiar, an fato concedam, incertum est. Nihil mirum, si tot ac tantæ expeditiones, tam durus assiduusque labor, tot prælia, tot incursiones fractum effetumque corpus immature debilitaverint. Sed, mi Corneli, quidquid id est, ego placide et æquo animo mortem exspecto : nam si natura ex me recedit, quid ego querar, aut quem incusare possim, nisi caducam humanæ conditionis imbecillitatem? Sin autem me principis odium intercipit, principi, quantum in me est, innocentiam condono : satis alia, et quidem certiora, exprobrantur.

Ne vero, dilectissime, hunc finem, velut immaturum, deplores : decedo satis honoribus, satis fama ornatus cumulatusque. Quum, enim mihi ab adolescentia in armis clarescere contigerit; quum Britanniam, militibus nostris ante exitiosam, diis juvantibus, subegerim, consularibus ac triumphalibus ornamentis decorato quid adstruere fortuna potest? quid licet amplius optare vel desiderare? Satis itaque ad gloriam viximus : ad invidiam vero, nimis. Nam principi, ob ipsa merita, gravissimus, principis adulatoribus, quoniam me dominus odit, invisus, quas ego contumelias, quæ pericula etiam pertuli! Nec domi majus, quam foris discrimen : quoties enim apud principem absens accusatus sum, quoties facta mea, obsequii causa, in deterius tracta sunt, quoties etiam, pessimum inimicorum genus, laudantes me perfidi lacessiverunt! Frustra, domita Britannia, in urbem regressus, publicum omne munus exui, meque ad litterarum humani-

tatisque studium, excellentissimum otii laborem, contuli : nec mei, nec rerum a me gestarum memoriam ex civium animis excutere valui. Ea vero reipublicæ tempora secuta sunt, quæ vulgi in me voluntatem magis ac magis converterint : tot in Pannonia, tot in Mœsia trucidati exercitus, tot inscitia vel temeritate ducum amissi; nihil jam securum, crebri cladium nuntii, quæque dies nova semper aliqua calamitate insignis, nec jam de victoria, sed de legionum salute certatum. Me in illis miseriis omnium ora poscebant; me non jam obscure, sed palam publicus rumor expostulabat : credebant enim in me reparandi omnia facultatem, in me salutem esse imperii. Nec ego, quid futurum fuisset, si essem dux electus, satis scio : mihi forsan, quam aliis, prosperius res non cessissent : sunt enim quædam civitatum vices, quibus nulla humana ope servari respublica posse videatur. Sed illis populi in me studiis odium augebatur, et principis in invidiam præceps agebar.

Me vero, etsi in continua fere vexatione versatus sum, tamen, pro hac nostra ætate, beatum fuisse dixerim, et me, sicut satis ad gloriam, ita satis quoque ad felicitatem, mi Corneli, vixisse arbitror. Nam a teneris in castris educatus, omnem pæne ætatem procul ab urbe, procul a principali libidine ac sævitia egi; liberior apud barbaros quam apud cives exstiti ; felicior quoque, quia in extremis orbis regionibus fœdæ servientium adulationes aut cruciatorum per supplicia gemitus non exaudiebantur. Non vidi ego oppressam omni tyrannidis genere civitatem, actos in exsilium nobilissimos viros honoratissimosque, decisa antiquissimarum gentium capita, scelere pollutam urbem ac fœdatam ; non vidi ruentes in servitium Patres, abjecta omni majestate, abjecta dignitate civium, imo hominum ; eorum contemptum calcatumque pedibus ordinem, et si quis forte ferocior superesset, eum statim sublatum, ita ut senatus, non per temporum spiramenta, sed imo fere et continuo ictu exhauriretur; non vidi intima palatii stupra, et servilem aulam principis, et barbis traditos magistratus, et a deterrimo quoque libertorum totum terrarum orbem, velut prædam, dilaceratum. O secundam sine dubio mihi fortunam, quæ me tamdiu ab immundo istorum hominum contactu segregatum tenuerit, nec ad spectaculum posuerit dilabentis patriæ, ut publicæ testem deformationis! Sed hæc publica : privata quoque mihi non defuit felicitas. Cui scilicet tam dulces, tamque incorrupti amici contigerunt, in his præsertim temporibus, quibus rarissima civium concordia est, nedum amicitia? Cui tam egregiæ castitatis uxor? Cui tam pia filia, tamque eximiis animi mentisque dotibus ornata? Cui denique

positi, quod magis certe metui quam amori sit finitimum, subesse videatur. Quisque enim nativo quodam instinctu, quæ possidet, ea vult quasi propria retinere, ac sæpe augere laborat, nedum libenter sibi suisque legitimas opes eripiat, ut seductam partem transferat in alieni viri possessiones, cui neque sanguine, neque ulla necessitudine obstrictus est : nec unquam certe bonus pater nisi malum principem suis liberis coheredem instituit.

Nec illud quidem mirum. Nam, si illæ opes tibi a parentibus tuis venerunt, quo jure ego in alieni patrimonii consortium accedam? si tuis laboribus sunt quæsitæ, qua igitur auctoritate fretus te fraudem illo laborum emolumento? si læto casu improvisæ tibi contigerunt, quid est cur ego velim fortunæ beneficium, tibi, non mihi, destinatum usurpare? Quid principi infamius, quid turpius, quid ab imperatoria dignitate magis alienum, quam privati cujusque fortunas sectari, thesauros odorari, illius Neronis exemplo, qui per sui ipsius libidinem et Cessati Bassii promissa illusus, immane pondus auri in Ægypto sub ingenti specu defossum, armata classe velut ad urbem oppugnandam, inventurus profectus est; nec aliud ex illa fœda expeditione retulit præter vacuas naves, et deceptæ libidinis ignominiam ac populorum risum conviciisque materiem?

Quænam igitur erit de me civium existimatio, si illi nefandæ divitiarum cupiditati, qua inviolatus ad hunc diem mansi, hodie cessero? Nemo certe tuam arguet liberalitatem, omnes vero meam avaritiam exprobrabunt. Longe quidem abest ut unquam apud te sententia talis exorta sit. Sed principi ante omnium ora et oculos versanti hoc in primis cavendum est, ne ullo modo suæ famæ vulnus inferatur. Scilicet tu hodie prompto animi impetu hanc liberalitatem in me testatus es: sed idem, quod tu nunc fecisti libentissime, alter faciet seu metu coactus, seu præreptus ambitione: jam irrepet adulatio, gliscet metus, et mox exardebit invidia. Ego vero non sum ita simultatum cupidus, ut eas, quas hodie libenter pro republica patiar, hodie velim pro vilissima libidine suscipere. Retine igitur hoc pondus auri, quod tibi legitimum dedit fortuna, has opes proprias habe, his fruere, quibus non invideo : utinam modo tu his bonis non magis quam ego inservias!

At enim te pudor quidam moratur hæsitantem ac velut ancipiti manu illas gazas plus quam privatas attrectantem, quibus uti te nescire profiteris. Sed mihi crede, Juli, non illa diu obstabit inscitia : nec certe deerunt plurimi, qui valeant aliquod tibi ferre adminiculum et te hujus auri graviori pondere partim saltem exonerent.

Quis enim unquam credat, in hac ætate qua vivimus, aliquem

virum existere, qui anxius quærat, quomodo pecuniam otiosam et in arca tabescentem possit ad aliquos usus convertere? Eone felicitatis et opulentiæ venit populus Romanus, ut ærarium publicum redundet, ut jam nulli sint miseri, egentes, ægroti, quibus panis, vestis tectaque deficiant? Vide hanc immensam civium multitudinem quæ, pauperie oppressa, in foro et Esquiliis jacens, quotidie vix annona publica suam inediam potest explere. Hanc tuarum fortunarum participem, hanc coheredem institue. His miseris civibus præbe frumenta, oleum, ac, si quid etiam in egestate voluptati condonandum est, his adde balnea et publicos ludos, quibus ii recreentur: nam populus, dum gaudet, ceteras miserias obliviscitur. Vere magnum, vere civile est in his curis principem ac rempublicam sublevare. Sed forsitan metueris ne in te principis invidia excitetur: hunc timorem rejice; haud equidem invideo civibus reipublicæ studiosis, dummodo illi, intra benevolentiæ modum suam liberalitatem continentes, non ad seditiones excitandas, ad corrumpendos milites, sed ad pacem, ad concordiam firmandam utantur pecunia.

Ergo si quid apud te valet mea auctoritas, hoc mihi solum concede, ut sub meo principatu tale exemplum oriatur; ut, te duce ac monitore, ceteri cives, quidquid privatarum opum apud quemque luxuriat, ita pro virili parte in omnium conferant utilitatem, et jam illa respublica, Cæsarum luxurie et libidinibus vexata, spoliata et extenuata, hodie privatorum liberalitate et benevolentia refecta ac recreata, iterum efflorescat.

Hæc sunt quæ tibi non imperatorie, sed amice dedi consilia. Quæ quidem si tibi probanda visa erunt, sequere; sin minus, quin ea rejicias haud certe prohibeo. Jam nunc dives factus es; divitiis, prout libebit, utere, ac, si placet, abutere. L.

Collége royal de Henri IV, 1846.

IX

GREGORII AD JULIANUM EPISTOLA, NE CHRISTIANIS LITTERIS INTERDICAT.

(362 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Incipiet utriusque adolescentiam in eisdem studiis habitam commemorando : diversa utrique contigit fortunæ conditio : « Tu factus es imperator, ego humillimus Christi sacerdos. »

Addet Juliano majorem esse insitam animi magnitudinem, quam ut velit in Christianos usque ad sanguinem sævire. Verum non tanti est quod eis optata ademerit supplicia ; magna autem injuria, quod homines omnium bonarum artium amantissimos a liberalibus artibus secludat, ipse disertus imperator, et Græca excultus eloquentia. Divitias, gloriam, imperia habeant sibi deorum cultores ; sed patiantur Christianos in consortium philosophiæ et eloquentiæ venire. Christiani litteris utantur, quo facilius ad religionem suam gentes alliciant. Hoc scit, hoc timet, hoc prohibere vult Julianus ; verum, etsi litteras Christianis eripuerit, tamen christiana religio propria vi vincet ; nam Dei consilia efficaciora sunt quam hominum.

DÉVELOPPEMENT.

Hæc ego tibi, Juliane, non tam principi civis, Christianus hostis scribo, quam æqualis æquali, et adolescentiæ nostræ memor, quam iisdem magistris actam iisdem dedimus studiis, eidem Deo sacravimus. Utinam eheu ! vigeret adhuc incorrupta temporum illorum felicitas, juvenilis amicitiæ flos, neque ita jam periisset, ut nihil prorsus utrique nostrum commune esset, nisi recordatio vana et inanis memoria. Factus es imperator, Juliane, ego Christi minister humillimus ; tu terrarum orbis regimen, opes, laudem, potentiam sortitus es, ego paupertatem exercitam, divitiarum contemptum, operosam vitam innocenti morte coronandam. Quid ergo supererat, quod principem cum ultimo, eminentissimum cum infimo jungeret ? unum erat vinculum, unum, quod autem cetera vinceret, magnum, præpotens, sacrosanctum, religio. Quod cur et quomodo ruptum a te et infractum, conversaque ad veteres ritus mens tua fuerit, quum nec liceat judicare, nec exprobrare expediat, dolui tamen et ingemui, neque causa mea, quum equidem vitam pro Deo amissam vellem, sed et fratrum meorum et tuimet ipsius, quorum alteros nihil pati, alterum nihil inferre cuperem, unde terrestris felicitas illis, tibi salus æterna conturbari posset et corrumpi.

Abstineas autem sanguine nostro, Juliane, nec instituta in nos a Galerio Diocletianoque omnia tormentorum genera artesque suppliciorum exquisitas renoves, precari nec ex utilitate nostra nec e clementia tua existimo. Nota enim vel in inimicos tuos animi magnitudo, nota mansuetudo in cives, sanguinis cædisque horror insitus; nec virtutem tuam mala suspicione lædam, et simul, quod nihil utilius nobis, nihil optatius est, quam inter carnifices Christianam animam Christi de more exspirare, vili pretio cœlum emere, et e sanguine fuso tanquam e semine renascentes plures alios surgentesque videre. At novum instat et prope majus periculum, incruenta non corporum, sed ingeniorum pœna, quæ vitam, quum non eripit, omni tamen ornamento, omni decore exuit, nudatamque et spoliatam victu quodam necessario fraudat. Quid enim liberali magis animo dignum, quid alendo efficacius ingenio, et, ut ita dicam, vitalius, quam litteræ? Vetare autem litteras, quid aliud est quam fovere barbariem, sævire in animos et cædere ingenia? Quod si ad barbarum imperatorem, e Thraciæ Illyriæve latebris extrusum, ad Maximum alterum vel Galerium hæc scriberem, ab eo despici rejicique possem, dum non intelligerer. Tu vero, omni disciplina eruditus, princeps, tu, Græca excultus eloquentia, Athenis inter tot litterarum et philosophiæ monumenta, tot rhetorum ludos educatus, negabisne id litteris inesse commodi, ut, quum omnes vitæ conditiones expoliant, tum præcipue levent exsilium, mœrorem emolliant infortuniumque solentur? Divitias igitur, gloriam imperiumque habeant sibi deorum cultores; Christiani vero, quum, quidquid miseriarum et contemptus in terris est, obtineant, litteris saltem studiisque, tanquam lenimento dolorum, utantur. Sint illis hæc in itineribus comites, in colloquiis interpretes, in solitudine contubernales. Ne fiat in una civitate divortium quoddam civium, quorum altera pars, divisa a ceteris ac propemodum abstrusa, inferat medias in artes feritatem, ac barbariem quotidie inter universam urbanitatem pascat. Sapientius autem et humanius egere majores, qui ne servis quidem liberalibus artibus interdixerunt, rati scilicet indoctis hominibus usque cum periculo imperari, nunquam autem imperantibus nocere obedientium disciplinam. Quid inde evenerit, novere omnes et laudavere. Nisi enim ab ergastulis in ludos prodire licuisset, careret etiam nunc Roma Menandro suo, careret et Phædro, careret forsitan et Flacco, quorum omnium libertas ab ipsis vel a parentibus litterarum pretio empta rempublicam summis poetis auctoribusque donavit. Nos vero Christianos ad hunc diem studiis vestris consociatos nemo vestrum, ut arbitror, habet

unde doleat; exstitere jam multi qui deflorescentem litterarum laudem reparaverint, lumina provinciarum, episcopi, civitatum ornamenta, sacerdotes; eminuere qui disputando, perorando, Tullianam Demosthenicamque orationem retulerint, abrupta dicendi vi Tertullianus, mirabili rerum copia Origenes; surgit denique per nos et quotidie crescit ætas a priore altera, qua dudum abolita exoletaque Græca Latinaque eloquentia, e ruderibus suis et quasi tumulo suscitata, imperium armis tuis amplificatum illustratumque proprio quoque suo et quasi fraterno fulgore decorabit.

At enim litteris abutentur Christiani, quo facilius gentes ad religionem alliciant. Multum equidem fateor ad permovendos animos facundiam, multum ad transmittendos sensus, multum ad persuadendum valere. Tota autem non in litteris eloquentia continetur; et est aliquid in ea, non a disciplina perceptum, sed a natura haustum, quod non discas, sed scias, et (quoniam ob defendendi necessitatem memoranda a me sunt quæ tacenda malles) aliquid inest, inquam, quod non ab hominibus traditum, sed a Deo ipso et quasi cœlitus demissum est. Nec exempla deerunt ad probandum. Disertine, quos sibi Christus delegit, discipuli Græcis Latinisve litteris expoliti erant? Imo indoctissimi hominum, imo servilibus operis, conditioni vilissimæ addicti. Quid igitur, jubente Deo, repente factum est? Iverunt per orbem terrarum viri duodecim, neque armis, sed ore solo potentes, audivere populi Judæos homines, multiplici lingua loquentes, per vias, per vicos, per urbes et usque in regum palatiis Christum mortuum redivivumque oratione digna prædicantes : obstupuere omnes miraculum hoc quod cetera confirmaret, et credidere. Quid autem hæ valent litteræ, quas vetas ad religionem coercendam? Descendent, Hercule! descendent rursum e cœlo linguarum flammæ; adflabuntur eloquentiæ fulgura animosque oraque fidelium implebunt; fient apostoli. Noli igitur, princeps, homo tamen, Deo pertinaciter resistere; noli mundo præbere spectaculum sapientiæ humanæ cum divina obluctantis. Si qua tibi gloriæ cura, si qua clementiæ est, abstine sæva insanaque lege, quæ tibi nihil præter hominum odia, brevique, vincente Deo, risus contemptumque gignere potest. Non te Galerio Maxentioque doctiorem tantum in animadvertendo, peritiorem tantum in puniendo proba, atque ita saltem in humana illa quam sectaris philosophia profeceris, ut hominum amorem tibi conciliare queas, Deique ultionem emollire.

S. B.

Collége royal de Bourbon, 1822.

X

PAULUS DIACONUS AD AMICUM SCRIBIT.

(775 ans après J. C.)

DÉVELOPPEMENT.

Maximas tibi, amice, grates ago habeoque, qui saluti meæ tam sedulus invigiles, ut non modo periculis meis, sed etiam levissima periculi suspicione commovearis. Nec unum te illa mei cura sollicitat; omnes fere, quorum amicitiam tanta cum jucunditate semper colui, his diebus me admonuerunt, ut caverem ab inimicorum insidiis, vitæque consulerem. Nihil mihi prorsus suavius esse possit, quam quod securitatem meam multis esse cordi intellexerim. Sed non sine magno dolore sit, si tibi ceterisque amicis ultra quam satis est timoris et sollicitudinis causa sim; velimque vos tam placido quietoque animo esse, quam ipse sum.

Equidem fateor mihi nullum nisi in benevolentia Caroli principis perfugium patere; sed plurimis nec levibus documentis sacrum illud perfugium et quasi inviolabile futurum comprobavit. Nuperrime quidem Francorum potentissimis, supplicium meum vehementius exposcentibus, nonne respondit: « Ne Deus hoc sciverit, ut nos dexteram præcidi jubeamus, quæ tam præclara opera scribere possit. » Procul absit, ut mihi plus ingenii ac doctrinæ quam in me est arrogem; sed nos, in polita regione nati, cultisque moribus informati, inter illam trucem adeo feramque gentem, quantulacumque sit ingenii dos et facultas, aliqui tamen videri possumus; nec temeritatis nimiæ reus videbor, si principi, domitos armis superare ingenii laude cupienti, et ad excolendos suorum mores ex universo orbe terrarum viros meliori doctrina institutos in regnum suum muneribus allicienti, non vilem futuram eorum vitam speraverim, quorum ministerio ad ingens illud opus exsequendum utitur. Velitne committere ut ipse operi suo quasi securim injiciat, et, uno doctrinas colentium inimicis prodito, ceterorum quoque studia refrigescere videantur? Non ita est, amice: majus opus inchoavit, quam ut ad tuendum non omni ope atque opera invigilet; ferventiori amore studia et studiorum magistros amplexus est, quam ut invidorum rumoribus obrui patiatur.

Itaque, de salute mea vitaque securus, famam quoque nominis mei tuear oportet; caveamque ne turpissima macula violetur, si aut veteribus amicis aut recentioribus parum fidus appaream.

Principis igitur illius, tam mihi clementi placidoque animo inter efferatos barbarie populos, necesse est ingenium verear, studia admiratione, mansuetudinem amore, beneficia gratia prosequar, sed non ita ut regis mei Desiderii memoriam ejiciam ex animo, cui non munera tantum, sed natura me conjunxit. Hic aliena in aula insignis honoribus vivam, sed misera Italia usque menti infixa hærebit. Et quomodo inter asperam horridamque illam gentem, cui bella gerere unicus amor, victos persequi unica cupido, sanguinem haurire unica sitis est, inter tales viros quomodo florentem studiis et humanitate mitem patriam oblivisci possim? quomodo mihi non usque recurrat earum urbium imago, in quibus nullum nisi ingenii certamen est, nulla nisi incruentæ laudis æmulatio? Unicum absentiæ mihi solatium superest, quod hic non inutilis esse meis, et efficacius ad sublevandas eorum miserias laborare possim. Quos inter si etiam nunc versarer, nihil nisi flentibus adflere, meæ opis esset; hic vero mitigare disciplinis horrida vincentium ingenia licet, et molliori consuetudine permulcere, ut lenius ac remissius cum victis agere discant.

Et mihi quisquam suadet ut gentis meæ obliviscar, et regis mei, dum graviore fortuna laborat, nunc pudeat meminisse? Suadetis vos, amici, ut in victos ac miseros refrigescam, quum omnibus bonis amicitiæ non modo non infortuniis dissolvantur, sed etiam firmius evalescant? Suadetis ut ingratissimus in principem meum Desiderium sim, ne ingratus in Carolum, regem Francorum, videar? Videlicet, ubi hoc animi mei specimen dedero, tum Carolum mihi benigniorem fore speratis, quando me ad hanc diem fortunam, non viros coluisse apparuerit? Non ita erit profecto; non committam ut periculi, quod nullum est, metu, nomini meo opprobrium inuram, ut proditor et transfuga et ad omnes auras fortunæ versatilis videar. Hæc studia amoris in regem civesque meos, non jactantia meis inutili, mihi exitiosa, efferam, sed non ideo turpi dissimulantia patiar obruta et exstincta videri. Non vilis apud alios haberi velim; sed aliquid meum de me ipso judicium est; nec mihi vilis esse sustineam. Omnis mea spes, omnis fiducia in Caroli præsidio semper stetit; quod etiamsi eriperetur, nihil tamen in me pudendi admitterem, ac semper fidem in regem gentemque meam animo retinerem, et ore profiterer. Hoc a me postulat meæ laudis cura, quam fœda priorum amicorum ac patriæ oblivione sordescere nolim; hoc postulat studiorum dignitas, quæ non debent in pollutum contaminatumque pectus recipi.

XI

ALCUINI AD CAROLUM MAGNUM EPISTOLA PRO SAXONIBUS.

(800 ans après J. C.)

MATIÈRE.

Excusat causam esse cur a studiis suis ad attrectanda principis consilia avocetur, generis sibi cum misera gente Saxonum communionem.

Quod in eos princeps tam âtrociter sæviat, scire se non esse lascivientis iræ cæcum impetum, sed magni animi indignationem dolentis vixdum renascentis doctrinæ et humanitatis fructus barbarorum sævis incursionibus intercipi.

Effuse, non autem adulatorie, laudabit præclara imperatoris consilia.

Dicet eas esse humanitatis leges, eas Christianæ religionis, ut, vel pro sua câusa defendenda, ab hominum cruore et gentium excidio abhorreant ; periculum hinc principis laudi imminere.

Orabit imperatorem, si quid ipse pro sua tenui parte sacro propagandæ humanitatis ministerio non defuerit, hoc in veniam miserrimæ gentis imputare velit. Se vix ignoscere sibi, si tot imperatoris beneficiis ad propriam commoditatem securus utatur, cum gens Saxonum ejusdem ira ex Europa verri videatur.

DÉVELOPPEMENT.

Quo nos, maxime rex, e Turonibus nostris sensu affici credis, cum illas tuas victorias, numero, magnitudine, celeritate stupendas et in quolibet alio principe incredibiles, relatas sæpe antequam attingi a te hostem potuisse nos arbitremur, inter lætos totius orbis plausus, accipimus? Equidem tantus est tuorum ille bellorum impetus, ut fere cogitationem agendo prævertas, semperque magnum aliquid de te exspectantes semper tamen stupefacias, et prope nobis difficilius sit res tuas gestas enumerare, quam tibi perficere laboriosum fuit. Virum illum terras spatio disjunctissimas, montibus, fluviis, silvisque prope inaccessas lustrantem, pene uno tempore profligantem dextra Saxones, sinistra Longobardos et Arabas attingentem, tam celeri cursu Rhenum Alpibus aut Pyrenæis mutantem, ut vix eum absentem infensæ gentes sentire possint, cui mire apta et propria sint quæ de Cæsare Tullius dicebat: « Non citius cujusquam passibus disjunctissimas, terras potuisse peragrari, quam hujus non cursibus, sed victoriis perlustratæ fuerunt, » eum ego non cum summis omnium temporum viris comparo, sed homine majorem, propioremque deo credere animus fert suadetque.

Saxones domuisti ac perfregisti, maxime rex; tot adversus ferum ac pervicacem populum certaminibus supremus dies im-

positus est. Hoc ego cum gaudeam et tibi omni animo gratuler, simul pro illa amicitia quam mecum inire non dedignatus es, pro litterarum studio per quod mihi Carolo magno discipulo superbire licuit, pro Christi præceptis, unum implorabo quod non abnuere mihi tuæ clementiæ et magnanimitatis erit. Scio populum ferocem, impatientem legum, pacis indocilem, haud facile mansuetudine tractari ac retineri posse; rigidioribus institutis in istius modi gentem vel mitissimo principi opus est, et sunt quæ dura nunc ac crudelitatis proxima in Saxones videri possint, quæ mitigare paulatim, firmata pace, et omnino tollere in animo sit. Attamen quoties tantam tuam gloriam, tam puram, tam integram, tanta clementiæ laude decoratam intueor, subest ne eam invidiæ subjicias, et, sæviendo in Saxones, sit propter quod laus tua apud posteros quadam umbra obscuretur, et vir supra homines excelsus aliqua tamen ex parte humanæ infirmitatis particeps fuisse videatur.

Verum illud omitto a quo ceteræ res tuæ gestæ, et toties in Longobardis declarata clementia te defendere possint. At vide ne, ita Saxones habendo, tuis ultro propositis officias, et pulchra animi tui consilia moreris. Non enim tu is es, maxime rex, qui bellum belli studio geras, qui nihil aliud quam devictarum gentium excidium spectes. Istos orbis populatores Deus aliquando ad ulciscenda hominum scelera excitat; sic Attilam istum Romani perhorruerunt. Sed tu majus excelsiusque munus accepisti; majorem sibi purioremque gloriam tua vita vindicat, nec pœnas hominum, sed felicitatem melioremque vitæ cultum tua arma sibi volunt. Erigere homines pellendo barbariem, humaniores, politiores, Dei magis intelligentes efficiendo, non injusto jugo afficere, tuum est; nec illa oblitus sum quæ de ipsis Saxonibus mihi credebas, quanto studio gentes illas Deum verum edocendas, ad civilem cultum melioresque mores traducendas suscipere parares; quod tamen forsan lenitate facilius quam violentia efficere tibi licebit.

Nam, maxime rex, quod ad illam religionem, optimam ad mitigandos animos inducendumque civilem cultum magistram, attinet, omnium sæculorum exemplo comprobatum est, parum in ea suppliciis profici, eamque lenitate et sola sacerdotum voce multo celerius quam vi et armis procedere. Ut etiam, omissis ceteris, unum exemplum, quod ad tuæ quoque gentis laudem pertinet, adhibeam, utrum vi et bello, an verbis privatoque studio, Bonifacius ille, quem avus tuus, princeps bello et pace clarissimus, Carolus, benigne exceptum, non militibus, sed sacerdotibus adjuvit, plurimas Germaniæ gentes verum Deum edocuit? Ergo intra paucos annos exstructa templa per antiquum illud falsorum numinum

domicilium ac quasi confugium; adsciti multi episcopi, qui crescentem in diem gregem regerent; et nunc inter illas gentes Christus viget ac fere solus colitur. Quis non idem apud Saxones futurum speret, si, non jam mitem mansuetumque Deum tanquam sanguineum habentes, nec religionem nostram violentia et suppliciis æstimantes, veris Christi præceptis per sacerdotes, remoto terrore qui animis officit, jam imbui cœperint? Hæc enim, maxime rex, hæc nostræ religionis pulchra et æterna conditio est, ut infirmitate propagantium valeat vigeatque, et, unde humanis omnibus rebus clades, huic ei certa victoria oriatur. Sacerdotes illos, pacificam, nec minus tibi quam bellatores addictam, militiam adhibendo, removendo ferrum, id quod jam pridem religionis studiosissimus animus spectat, assequeris, ut Saxones verum Deum edoceantur, simul multo facilius ferocia ingenia leniantur flectanturque, et per viros non minus litteris quam religione exercitos, duce et præside te, ad civilem cultum traducantur. Tum demum victi, compertis magnanimi victoris beneficiis, hanc quam necessitate pacem accepere, amore tuebuntur, et nomini tuo non parva apud homines gloria, et apud Deum gratia veniet, quod tantam hominum multitudinem barbaricæ vitæ ac falsis numinibus ereptam meliore his in terris vita, æternaque in cœlo felicitate donaveris.

Quod utinam, maxime rex, ego tibi tot fidei et beneficiorum vinculis adstrictus, tuæ gloriæ, tuæ utilitatis unice studiosus, ad felicem exitum perductum contuear, et in tanto opere tibi adesse possim, ut fidem meam, verbis adhuc tantum significatam, tandem aliquando re declarare liceat! Persuasum habe, quidquid mihi et vitæ et operis et facultatis est, tuum totum esse, quod cuicunque rei adhibere velis, impendere tibi et gratum, et jucundum, et fortunatum erit. F. D.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1840.

XII

EPISTOLA SADOLETI AD LUDOVICUM ARIOSTUM, UT POEMA DESTINATUM LATINE SCRIBAT.

(1506 ans environ après J. C.)

MATIÈRE.

Circumspiciat Ariostus : omnia de linguæ latinæ laudibus veluti loquuntur : latine pariter scribunt et historici et poetæ ; latina opera sibi concedunt civitates quasi fœderum pignora.

Latine igitur scribat, Latinus inter Latinos. Vulgaris sermo rudis et male formatus ; latinus contra perfectus, suavis, pulcherrimis ingeniis institutus; imo etiam solus is est qui poetæ immortalitatem asserat.

Eruuntur undique veterum opera : illa saltem ad recentiorum utilitatem convertantur, et illos veram dicendi formam doceant. Sic poema Æneide dignum edet, patriamque donabit heroico illo carmine, quod sæpius tentatum etiam nunc desiderat Italia.

Ipse jam Latinos inter poetas, nec sine gloria, nomen adscripsit : pergat igitur ut cœpit, timeatque ne ingratum musa deserat. Quod si contra Virgilii numeros et linguam fidus servaverit, speret immortalitatem sibi operique suo.

DÉVELOPPEMENT.

Sadoletus Ariosto salutem.

Adeo nobis invisa est, mi Arioste, italica ista, balbutiens et mussitans adhuc, lingua, ut Tullianum hunc sermonem, nobiliorem scilicet atque elatiorem, etiam in familiari epistola, amicus cum amico collocuturus, usurpaverim. Ceterum quid justius, quam ut hoc, quod præcipio, ipse documento ostendam, et, latini sermonis causam apud te dicturus, latine agam? At fateor, amice, nunquam credideram opus fore hoc causidico, neque, apud Ariostum præsertim, linguæ latinæ vocem defuturam atque orationem, qua te alloqueretur et ad se revocaret. Omnia circa te exempla satis de se loquuntur. Expergiscere aliquando, et quibus circumderis, inter quos vivas, considera. Nonne vere Romani, Virgiliani Tullianique homines hi sunt, qui latinos fastos, latinos annales ut suos percunctantur, latina gloria semetipsos augent, latinos scriptores undique eruunt, Lucretii, Quintiliani, Taciti opera sibi vindicant et propria faciunt proferendo in lucem, et quasi iterum creando? Quin, et amplius procedit antiquitatis amor : vidimus nostra memoria inter duas civitates, et potentissimas quidem, pacis pignus et pretium fieri latina scripta, maximosque Italiæ principes non jam, ut olim, oppida et provincias, sed codicillos et Livii annales cedendos per fœdera stipulari?

Dum omnia sic flagrant antiquitatis studio et Romanarum litterarum amore, nonne decet iis juvenes poetas vectigales fieri, eas, quas adorat sæculum, cultu prosequi, et famæ ac consensui civium suorum cedere? Servi igitur iis judicibus, sæculo, famæ, civibus tuis; inter Latinos gere Latinum; quod tu promisisti et nos expectamus poema, Arioste, nullo alio quam Virgiliano stylo perscribas. Quid enim? Si romanum sermonem respueris, quid erit quod præferas? italicum fortasse. Quid? matremne an filiam majore reverentia, majore cultu prosequi debes? Matrem puto.

Latina autem lingua mater est, italica filia, et filia quidem, licet ingenua ex matre, male instituta; quippe quam captivam tenuerint barbari per multos annos, et, quantum liceret, formaverint ad similitudinem suam, barbariemque edocuerint. Mater autem latina integra ad nos transmissa est, semperque pulchra, quin post mille et quingentos annos semper nova, quoniam immortalis. Hanc, quam sola possidet, immortalitatem sola dispensare alumnis potest; hanc igitur si obtinere velis, Arioste, cogita : quod si ita sit, illa est cujus gratiam aucupari debeas, illa, a qua veniam hanc et honorem tantum petere possis, regina.

Illius in aula invenies, Arioste, multos, qui favorem ambiant, viros; hi sunt illius alumni atque familiares eruditi; quibus præsertim placere multum tua interest. Quomodo autem placeas, nisi latine? Quippe quibus non sit unde approbetur opus, nisi romanum sermonem, et Virgilii numeros, aut Tullianas sententias referat. Illorum propria et peculiaris lingua est latina. Illi sunt, qui veterum opera, postquam eruta sunt, ex antiquo manuscriptorum pulvere excussere, aliique scriptioni, magis promptæ et commodæ, transtulere, atque certe nova quasi multiplicaverunt; sicut aqua, ut campos melius irriget, per rivos diffunditur. Sed ad quam utilitatem, si arenosum bibulumque solum irrigat tantummodo, neque prata fecundat aqua, si divina illa Romanorum opera aures tantum feriunt, non pectus pertentant, nec ingenium quodam acumine stimulant, si modo admirationi locus, non ad imitationem exempla fiunt? Tum demum vere utilia fuerint, vere suos fructus pepererint, quum novos inspiraverint poetas, Virgilii, Horatii, Lucretii imitatores atque æmulos. Quibus quidem te jam nunc annumero et transcribo, Arioste; non fieri potest quin Virgilianum sermonem mutueris, dignumque Æneide poema producas, et prope magistrum Virgilium, si non eodem gradu, saltem paulo infra sedeas in Helicone.

Multi jam antea hoc tentavere, et nonnullis felix fuit audacia. Novimus memoria nostra, temporibus nostris, plurimos qui Virgilianam musam Christiano ingenio miscuerint et consociaverint. Sed ne vivos aggrediar, non ignoras, Arioste, quantum sua Petrarcæ Africa decus attulerit. Dum multi illius sæculi scriptores, italicis indulgentes numeris, faciliorem quærerent laudem, sed quæ, citius comparata, citius auferri posset, ille vir magnus, magnus poeta, stabiliorem gloriam quæsivit. Et, quanquam ipse aliquoties, per otium, tenuia minimique pretii carmina, oblectamenti gratia, et quasi ludens, italicis numeris perscripserat, tamen, quum serium magis opus, epicum poema, edere destinavit, nullum alium nisi romanum sermonem usurpavit. Quippe qui

novisset nullam esse epici carminis linguam, nisi latinam; nullum exemplar, nisi Maronem; nullum denique stylum, nisi quo ille Æneidem perscripsisset.

Sed quid hic Petrarca et nobiles ultimi sæculi poetæ? Amolior hinc et amoveo Petrarcæ nomen. Quid enim juvat exempla externa advocare, quum tibi tuum ipsius exemplum possim intentare? Ipse, Arioste, coluisti latinam poesim, ipse nostram Deam adoravisti, nec inter vulgus adoratorum et plebem, sed inter primos conspicuus et clarus. Neque enim fieri poterat quin illa lingua, quæ mirum in modum sublimibus simul ac delicatis sententiis inserviat, dives ac multiplex Ariosti ingenium pelliceret. Et certe pellexit; tu, postquam Terentii scenas in vulgarem sermonem traduxeras, ipse et latinos versus edidisti, quos cum summo gaudio legimus, ut quum per se ipsos excellentes, tum majora etiam pollicentes. Parasne nunc prima instituta linquere, nec constans tibi, ad italicum sermonem deficere, a latinæ linguæ partibus famosus transfuga? Audi, Arioste, audi illam quam cogitas deserere, litterarum matrem, imo tuam ipsius magistram atque nutricem: « Te, ingrate, sustuli et educavi, te gremio refovi, te adolescentem dilexi, maximisque meis muneribus cumulavi, gloriam largita, immortalitatem pollicita. Nunc altricem deserere cogitas, contra me, imo contra te ipsum infensissime. Næ tibi meritas pro culpa pœnas ipsa culpa afferet, et tua cum caduca lingua sociata laus cum illa peribit! »

Quas minas, quod omen ut dii immortales avertant, aut potius ut tu ipse prohibeas, oro obtestorque, Arioste. Nihil quidem est facilius; in manibus tuis sita est laus et immortalitas; surgere tantum et has capessere opus est. Quare agedum : ne ultra cogites nobile poema ignobili lingua dehonestare. Sed memineris quis quibuscum vivas, Latinus cum Latinis, dignusque illo nomine romanam maturitatem infantiæ italicæ anteponas, novamque Æneidem Virgilianis scriptam numeris admirationi hominum commendes. Sic tibi, sic patriæ, et sæculo tuo gloria immortalis veniet, et amicis tuis, quibus et me annumerare ausim, gaudium dulcissimum. Vale. E. H.

Lycée Napoléon, 1853.

XIII

AMYOTI AD FABRUM EPISTOLA.

(1560 ans environ après J. C.)

MATIÈRE.

Venetia Romam migravit; et nunc dies pene totos in Vaticana bibliotheca consumit recensendo Græcos, vel potius Plutarcheos codices.

Quanta voluptate perfunditur, quoties mendum aliquod librariorum corrigere potest et dilecto auctori suam sententiam et puram orationem restituere! Ut dolet contra, cum rebus et verbis ignorantia aut vetustate corruptis lucem reddere frustra conatus est!

Roma doctissimos invenit antiquitatis inquisitores et interpretes; quibuscum gaudet de Plutarcho sermonem habere; Roma etiam nunc vere Romanorum plena est qui veteres et ingenio et lingua referre videntur.

Utinam posset et Græca antiquitatis vestigia in ipsa Græcia pariter exquirere! Sed Græciam occupant barbari. Romæ contra, omnia magnos præteriti temporis viros et magnas res oculis prætentant.

Ideo sibi Plutarchum interpretandum assumpsit, quod in illius operibus quidquid mirandum habuit antiquitas, reviviscit; nec duces tantum et reges, verum etiam sapientes, imo et sapientum præcepta, quibus homines etiam nunc informari possunt.

Maluit Græcum in Gallicum quam in Latinum, ut fieri solet, transferre, sperans se et pluribus utilem fore et patriæ linguæ monumentum forsan non spernendum positurum, modo vires non deficiant!

DÉVELOPPEMENT.

Exemplaria Græca
Nocturna versate manu, versate diurna.

Hoc Horatii meo calamo quasi sponte succurrit, et se nostris veluti præfixit litteris, dilectissime Faber; nam quod præcipit Horatius, ego hoc temporis quam maxime et diligentissime facesso. Græcis, melius dicam Plutarcheis exemplaribus, quæ mihi græci ingenii tanquam compendium esse videntur, nocte dieque incumbo, et Vaticana bibliotheca sæpius quam domicilio meo habito. Quid? Vaticana? Etiam Vaticana, nam sedem mutavi et Venetia Romam transmigravi. Non te fugit, ut opinor, benignissimum hospitem meum, regis legatum, in Galliam rediisse. Quod igitur, profecto amico et perlecto optimo quoque Marcinæ bibliothecæ codice, Venetiæ ultra fecissem? Me vocabat Roma, omnis doctrinæ ac disciplinæ thesaurus, ubi excellentissimi libri, ac mei scriptoris probatissima exemplaria mihi undique circumfusa abundant; non hospites etiam et amici defuerunt.

Ibi in Vaticana bibliotheca totos dies consumo ; et mortuis magis quam vivis conversor, si mortuos vocare fas est qui immortalitatem sibi gloria et virtute asseruerunt. Nisi quod hospitibus et amicis meis non nullum tempus reddere libet, ceteris decet impendere, quidquid officiosa cura vacat, ad Plutarchum meum et dilectissima studia refero. Finge tibi Amyotum tuum in bibliotheca sedentem, undique aut annosis voluminibus, aut recentioribus libris redundante, alia aliis conferentem, notantem singula, prout aut deterius aut rectius aliquid visum est; hic labor, hæc requies est; plenum utrumque voluptatis. Quid dulcius, quam dilectissimo auctori ab ignaris librariis deformato, aut sensu carentibus typis mendose transcripto, post multas investigationes pristinam lucem et splendorem restituere? Quid jucundius, quam inextricabilem nodum, non Macedonico more recidere, sed multa constantia et opera expedire? Ut opinor, non majus ducis gaudium qui et quæsitum diu consilium belli meditando extudit; et (ut tua usurpem) non acrior causidici lætitia, qui litis implicitos nexus tandem extricavit, quam interpretis voluptas, qui mendis implicitam sententiam tandem explicuit, et lucem e tenebris elicit. Quoties dubiam sententiæ interpretationem totos dies persecutus sum! Quoties vel somniantem exagitavit diurnus labor! Sed quum sensum tandem arripui, quæ mihi operæ merces rependitur! Quos lepores, quam simplicitatem, quam elegantiam invenio! Qua quidem rerum in copia, quod novissimum reperio, pulcherrimum semper videtur, non quod pulcherrimum, sed quod novissimum est; ita omnia sibi constant, ita æquo tenore omnia procedunt!

Sed, ut noster Vida ait :

> Mortalia nunquam
> Gaudia plena satis, nunquam sincera voluptas!

Hoc me sollicitat, et non nihil tristitiæ gaudio meo inserit, quod quasdam Plutarchi vitas etiam in Vaticana bibliotheca deesse comperi, quæ nusquam alibi reperientur. Omnem bibliothecam scrutatus sum, paginas omnes pervolvi, sæpe etiam, falso indicio deceptus, me voti compotem esse speravi; sed postquam volumen trepidanti manu evolveram, spes omnis in fumum abibat : rem denique in perditis ac desperatis habeo. Quæ, optime Faber, quæ temporis cæcitas et invidia, quod vix digna quæ legantur volumina nobis diligentissime servavit, absolutissima autem perfectissimi scriptoris opera admirationi nostræ et venerationi invidit!

Nonnulli tamen studiosissimi antiquitatis viri damnum irreparabile sarcire conati sunt, et quas perdidimus Plutarchi vitas restituere : inter quos Antonius Alacer mihi Romæ conversatur, ingenio promptus, sermone comis, moribus humanus, dignus denique doctissimis et illustrissimis hospitibus qui nos Romana urbanitate exceperunt. Ego de me idem dicere nec ausim nec possim; nam, ut dixit Virgilius (sed ego rectius Virgilio), mihi videor argutos inter strepere anser olores; et in tanto tot doctissimorum virorum concilio pauca quæ dicam, multa quæ discam habeo. Unum mihi cum illis commune est, quod veteres, Plutarchum præsertim, pari studio, pari veneratione prosequimur. Sæpe in dilectissimum auctorem, aut casu, aut grata colloquentium opera sermo incidit. Quisque quid potissimum apud eum miratus sit aperit, sententiam explicat, firmat exemplis : et, nisi ego non ita dignus antiquis Romanis disputator aliquid de dignitate rei detraherem, mihi videre viderer priscas illas Antonii, Crassi, Scævolæ disputationes, quas Cicero aut veras aut fictas immortalitati commendavit. Sæpe etiam, inter illas laudes quibus doctissimi viri Plutarchi nomen extollebant, ego (ridebis, Faber, et licet rideas), ego me parcius laudantem deprehendi, et nescio quam modestiam Plutarchi nomine usurpantem : ita animus et ingenium meum cum scriptore meo coaluerunt, et quidquid illius est tanquam meum habere consuevi! Sibi vindicant quidquid temporis studia reliquerunt Tornomagensis episcopus, Vida, Muretius, Fracastor, qui me mira comitate exceperunt hospitem et ferme barbarum. Inest doctissimorum virorum sermoni, cum Attica elegantia et Romana urbanitate, grave nescio quid et benignum quod Christianæ religionis humanitatem præ se ferre videtur, et omnium animos miris illecebris allicit. Romæ nomina tantum veterum mutata sunt, manserunt ingenia.

Quid jucundius, optime Faber, quid felicius excogitas, quam Romæ, inter antiqui ingenii viros et ipsam antiquitatis quasi redivivam imaginem agere? Quid mihi optabilius veterum rerum amatori, quam idem Italiæ cœlum cernere quod viderunt tot immortales viri, quam easdem vias terere, quas frequentavere tot duces, tot poetæ, tot Romani oratores? Puro ac tenui aere nescio quid vividius spirat, tanquam ex ipsis Romæ ruinis inclusus spiritus quidam et magna ingenii semina afflentur! Quæ per caliginem videbam, nunc clara luce illustrata apparent : Romanos duces, philosophos, oratores in media Roma tanquam spirantes et agentes intueor. Utinam et Græcæ antiquitatis vestigia in ipsa Græcia exquirere liceret! Quanto planius meum Plutarchum perciperem, si inter Spartæ ruinas Licurgi vitam, si inter Athe-

narum immortales reliquias, et patente ante oculos Salaminiaco mari, Themistoclis victorias et Solonis leges recenserem! Quam dulce esset, optime Faber, Cheronæam illam invisere, funestum Græciæ nomen donec Plutarchus nasceretur, sed nunc tanti civis immortali honore expiatum! Sed nos Græcia interdicit barbaries. Athenis imperant rudes et impotentes domini, et Turcarum equi Plutarchi tumulo insultant! Roma igitur contenti simus, lætissimo quidem et amplissimo meditandi et spectandi campo.

Ego, optime Faber, Vaticani incola, ex cubiculo flavum Tiberim prospicio, quem limosum dicerem, nisi fluvii, deo tot laudibus inflato, iram movere timerem : inde Campi locum magis quam ipsum Campum prospicio; nam ædificia planitiem sibi vindicavere : procul armenta video,

> Romanoque foro et lautis mugire carinis.

Urbi denique etiam nunc imminet Capitolium, aut potius Capitolii memoria; nam nihil e prisco superest, nisi disjecti lapides et jacentes columnæ! Et tamen, optime Faber, erravit ille qui scribebat :

> Quid Romam in media quæris, novus advena, Roma?
> At Romæ in Roma nil reperis media.

Tota reliquiis Roma subest: vivunt lapides, spirant rudera! Quum desertum urbis reginæ spatium intueor, mihi videre videor in rostris agentem Ciceronem, in Campo inter juvenes ludentem tot triumphis, tot magistratibus insignem Pompeium ; mihi ante oculos obversantur Romulus, Marius, Cæsar ; resurgunt templa, frequentantur viæ, adest populus Romanus ; vivunt, spirant omnia. Quid? inquis, tibi respectus ad præterita datus est, mortuos ad vitam revocas? Minime quidem, sed Plutarchum memini. Apud Plutarchum, Roma et Romani vel absentes apparent. Tu modo, dilectissime Faber, si ad forum tranquille sedens Plutarchum evolveris, statim nec locum nec ætatem nec præsentem horam memineris ; revolvitur sæculorum ordo ; Athenis cum Themistocle, Romæ cum Cæsare versaris, omnibus viris, omnibus sæculis quasi spectator ades : hæc est Plutarchi suavitas.

Sed dixit Horatius :

> Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci ;

et ea mihi præcipua causa fuit, cur Plutarchum transferendum susciperem, quod apud scriptorem meum voluptati inest utilitas.

Quod prodest gravibus sapientibusque viris approbatur; quod nudæ utilitati quasi insitam asperitatem voluptate temperat, teretes et delicatas aures sibi allicit: omnibus placet, omnibus prodest; nulli non conditioni vitæ exempla et documenta proponit. Privatus apud Plutarchum virtutis incitamenta, egregia exempla inveniet: qui miseri eritis, apud Plutarchum miseriores et tamen constantes videbitis; qui felices, discite quo modo felicitate utendum sit: quotquot denique in humanarum rerum actione et tractatione versamini, tot egregiorum virorum exemplo vivere et agere discite. Quæ enim ad vitæ usum pertinent, alieno exemplo quam nostro doceri satius est: multam experientiam per nos, non sine multo discrimine, paramus; in aliena experientia eadem utilitas, nullum periculum inest. Dic mihi, Faber, non aliquando miram et voluptatem et utilitatem percepisti, quum disertum prudentemque senem, effusa quadam sermonis copia confabulantem audivisti, et viridis juventæ labores, pericula, casus renarrantem? Quanto major apud Plutarchum utilitas, qui non unius vitæ, sed tot ætatum, tot virorum exempla animis proponit, et nos septem et amplius sæculorum experientia veluti instruit? Sed ut utilem privatis, ita regibus necessarium puto; et, ut aiebat Theodorus, si unum librum inter veteres retinere regibus liceret, censeo eligendum esse Plutarchum. Si enim rex pacis artibus studeat, Numam Pompilium intueatur; si bello et victoriis, Cæsarem sequatur; præcepta apud Plutarchum et exempla inveniet: Plutarchus regibus dicet quod familiares dicere non auderent; omnes laudis æmulatione incitabit, vitiorum insectatione corriget, et magnarum rerum memoria majores forsan pariet.

Itaque, optime Faber, credo, translato Plutarcho et ad omnium manus posito, quasi totius vitæ thesauro, me de omnibus civitatis ordinibus bene meritum. Non sine tamen meo periculo omnium utilitati consului; nam totum Plutarchum Gallicum in sermonem vertere novum et arduum erat. Qui enim Græca in Latinum convertit, si quid obscurius occurrat, impune orationem obcæcat: lectoris, non interpretis intelligentia incusabitur. Qui autem Gallice vertit, et intelligere et intelligi debet: nec exprimenda tantum Græci scriptoris sententia, sed oratio ipsa et scribendi ratio adumbranda est. Hoc præstare conatus sum, optime Faber, et speravi ex ista Gallicæ linguæ cum Græca oratione colluctatione non nihil fructus in domesticum sermonem redundaturum esse. Denique, optime Faber, qui omnium utilitati consulo, meam omnino non oblitus sum. Nec pecuniam inde nec opes posco, qui mihi mille nummorum vectigal satis habeo: nihil aliud quam aliquantulum gloriæ cupio, et cupio vehementer; nam edendo

renovatur fames, et quum laudem inchoatis nonnullis libris prælibaverim, primitias gloriæ dehonestare molestum esset. Jam nonnulli doctissimi viri quasdam operis mei partes laudaverunt; ut gaudeam, tuum suffragium exspecto.

Quod si talibus suffragiis subnixum quidam obliquo dente petierint, parum curo : illis approbatores meos, Plutarchi nomen et virorum memoriam objiciam quos in Gallicam civitatem adscivi. Plutarchi interpres, rectius quam quisquam hoc censorum invidiæ objicere possum :

Siste, detractor, heroes calcas.

H. P.

Lycée Napoléon, 1852.

DÉVELOPPEMENTS HISTORIQUES.

I

QUAS OB CAUSAS APUD ROMANOS TRAGŒDIA NUNQUAM SE EXTULERIT AD GRÆCÆ TRAGŒDIÆ MAJESTATEM, ROMANIS IPSIS FATENTIBUS.

MATIÈRE.

Quum plurimæ fuerint causæ quæ Romanos a perficiendis absolvendisque tragœdiis averterint, nulla profecto major videri potest, quam ipsorum rusticitas et litterarum contemptus, qui ita instituebantur, ut agerent, non ut disputarent.

Ipsi, debellato terrarum orbe, quum vacare licuit pacis artibus, a virtute summa ad morum corruptelam traducti, jam non dedignabantur artes, sed non intelligebant.

Tam necessarii sunt periti auditores scribendis tragœdiis, quam periti auctores.

Fuere, in extremis libertatis temporibus, audiendis scribendisque tragœdiis non impares; sed tunc non ponderabantur suffragia, verum numerabantur.

Apud Athenienses, utpote delicatioris ingenii judiciique viros non tanquam oblectamenta, sed tanquam vivendi præcepta, tragœdiæ cum religione quadam excipiebantur; neque minus ii colebantur qui cives docebant carminibus, quam qui virtute defendebant.

DÉVELOPPEMENT.

Mirum sane videbitur, quum tot et tanta decora in Romanos congesta fuerint, et omnes bellicæ domesticæque artes in ipsorum civitate miro quodam proventu floruerint, illos in scribendis tragœdiis omnino defecisse, et sibi quasi impares fuisse. At multo magis mirum forsitan cogitantibus, inter tot et tanta publicæ gloriæ spectacula, illos ne sui quidem expressam imaginem habuisse, qui tot argumenta tragœdiarum recentioribus populis erant præbituri, quumque abunde suppeteret ad theatrum laus domestica, nunquam apud illos fuisse, qui ipsis ante oculos civitatis suæ majestatem objicerent.

Quum plurimæ fuerint causæ quæ Romanos a perficiendis absolvendisque tragœdiis averterent, nulla profecto major mihi videtur quam ipsorum rusticitas et litterarum contemptus. Dum

enim tot virtutes explicantur, re omnes, non verbis magni erant. Nihili verba faciebant, nec disserebant de victoriæ laude, sed vincebant. Nunquam illorum animus in delicatiori et exquisitiori gloriæ suæ sensu acquiescebat; sed ferro, sed hostium strage omnino gaudebant, et extra pugnam nulla erat voluptas. Sic enim apud illos liberi instituebantur, ut agerent, non ut disputarent: et quomodo vinceretur, non quid pulchrum esset in vincendo, discebant. Itaque tota illis in actu vita erat. Nunquam libebat in se intueri et frui virtutis suæ conscientia. Victoria enim durior illis erat, quam bellum: ubi deerat hostis, insudabant immanibus laboribus corpora militum, nec unquam dabatur animis otium. Ne quieta quidem domi pax erat, quum fere tota in publico ageretur vita, et raro illi privatis necessitudinibus indulgerent.

Ne iis quidem temporibus, quum, devicto terrarum orbe, vacare licuit pacis artibus, ad tragœdias ingenia, ut ita dicam, matura facta sunt. Non enim Romanis accidit, quod solet apud plerosque fieri populos longa bellorum serie exagitatos et quasi ad fastigium gloriæ evectos, ut bellicis suis triumphis fruantur et suum præteritæ laudis memoria otium solentur. Sed tanquam eas, quibus vicerant, virtutes ex necessitate temporum magis induissent, quam animo penitus infixas gererent, ubi jam nulli fuerunt hostes, illas quasi jam supervacuas et irritas abjecerunt, et a virtute summa ad summam corruptelam morum traducti sunt, non minus acres tunc in vitiis, quam olim ad bonas artes erecti. In hoc igitur animorum statu, etsi non defuerint ad scribendas tragœdias ingenia, nullus erat locus tragœdiis. Jam non indutos magnifico verborum apparatu sensus et magniloquam factorum humanorum interpretationem dedignabantur Romani, sed non intelligebant.

Mirum est enim, ad perficiendam tragicorum carminum compositionem, quantum valeat audientium urbanitas et judicium. Nequicquam nascuntur rudes apud populos præclara ingenia et producendis in scenam magnis virtutibus apta. Tam necessarii sunt periti auditores scribendis tragœdiis, quam periti auctores. Obstabat igitur poetis Romanis crassum suorum ingenium; et si quis carmine tragico Romanos sensus in scenam traducere suscepisset, et magnos viros, aut antequam agerent, aut quum acturi erant, aut postquam egerant, animum suum explicantes induxisset, haud dubie hominibus strenuis quidem, sed minime loquacibus, non intellectus, si non explosus, recessisset.

Quanquam, scio satis multos (ne parum justus videar in tantum populum) exstitisse, præsertim in ultimis libertatis tempo-

ribus, et audiendis et scribendis tragœdiis non impares. Sed in hac tanta theatri celebritate, non suffragia ponderabantur, sed numerabantur, nec qui assentirent, sed quam multi, referebat. Itaque multitudinis imperitæ libidini mos gerendus erat, si quis captaret plausus, et plebi, non sapientibus, scribendum.

At quæcumque apud Romanos tragœdiarum scriptoribus adversa erant et absolvendis tragicis carminibus obstabant, Græcis vatibus fuere secunda. Qua enim in gente, magis quam in Atheniensium, tantum fuit, imo tam vulgare, doctrinarum studium? ad quos liberalibus artibus excolendos ita conspirabant ars et natura, ut nullis unquam in hominibus mens sanior ad acrius ingenium accesserit. Nec ingenia tantum in his constitutis poetarum certaminibus exercebantur; sed animi quoque gloriæ cupidissimi ad generosos sensus incendebantur, et tragœdiæ quum agerentur in deorum cæremoniis, non tanquam oblectamenta, ut apud Romanos, sed tanquam præcepta, cum quadam religione excipiebantur. Itaque apud illos non quidam, sed omnes, non pars exigua populi, sed totus populus in studio litterarum versabatur, et, quot capita erant assidentium in theatro, tot gravia dabantur judicia. Quid mirum igitur in tam perito et tam attento audientium consessu tantos exortos esse poetas, et tragicam artem statim ab ortu ad altissimum fere fastigium prorupisse? Nulli erant apud Romanos, utpote incuriosos auditores et ignaros, tam magni homines qui poetarum ingenia excitarent. Sed omnia vatibus suis publica privataque præmia proposuerant Athenienses, apud quos non minus ii colebantur qui cives docebant carminibus, quam qui virtute defendebant.

L. H.

École normale, 1822.

II

QUID IN TRAGŒDIA NOS POTISSIMUM DETINEAT

MATIÈRE.

Hoc fortasse fabulis tragicis delectamur, quod tutis aliorum labores et pericula nobis intueri liceat; sed eo igitur majori perfunderemur lætitia, quo fortuna in miseros atrocius in scena sæviisset.

At potius animos oculosque cum quodam voluptatis sensu detineri, edito virtutis in rebus adversis de fortuna triumphum agentis spectaculo.

Hic exemplo sint et Cornelius Magnus et Racinius noster. Ille animos per

vim et amplam sententiarum gravitatem erigit; hic affectus lenitate verborum tractatos permovet.

Uterque, disparibus licet modis, voluptatis fontem spectatoribus aperiunt.

DÉVELOPPEMENT.

Unde nos potissimum detineat tragœdia, sæpius quæsitum est. Fuere qui, nota Lucretii poetæ carmina commemorantes, hoc nos delectari contenderent, quod magnos aliorum labores scenæ commissos tuti ipsi et securi spectaremus; sic enim hominibus insitum, ut, quibus careant, mala non sine quodam voluptatis sensu intueantur.

Illud quidem verum est, nos ita natura genitos, ut, aliorum discrimina tristemve fortunam cernentes, terrore percelli aut misèricordia commoveri gaudeamus, et istum nescio quem voluptatis sensum inde oriri posse, quod, ipsi malorum omnino expertes, expertes nos esse sentiamus. Quis vero ob id duntaxat animos tragœdia erigi putet, cujus nempe nulla vis foret, nisi mentem a scena ad nos averteremus? Imo vero, quem fugit pueros tragicis fabulis maxime detineri, et flebilibus portentosisque historiis totos defigi, licet subjecta oculis aut per aures demissa unice attendant, nullaque apud ipsos intercidat nec possit intercidere alienæ fortunæ cum sua comparatio? Non inde igitur homines capit tragœdia. Adde quod, si res ita se haberet, eo magis detineremur, quo tristiora scenis agitarent poetæ, quoniam, atrocius in miseros sæviente fortuna, magis extra periculum esse gauderemus; quod quidem nullo pacto fieri constat, quum, si, certos fines in imitando prætergressi, poetæ veritati propius et visu nimis deforme objiciant spectaculum, abhorreat animus, veniatque ex tragœdia labor, non voluptas.

Sequitur altera illa quorumdam opinio, quæ nos tragœdia gaudere contendit, quod scilicet sæpius theatris agitata fortissimi cujusque virtus, aut nescia mens fortunæ casibus dejici, spectantium animos sublimius efferat, gratoque humanæ magnitudinis sensu demulceat. Inde homines demulceri sane fateamur, minime vero totos detineri. Non enim hoc unum attendunt poetæ, ut grandia et supra hominum naturam posita oculis continuo objiciant, quorum interdum remissior sermo sit simpliciorque fabula necesse est, ipsa rerum serie et ipsius poetæ consilio, ne breviter ex admiratione in fastidium prolapsi, diutius erigi operose animos queramur, aut minime vero similem fabulam arguamus. Scio quosdam exstitisse tragœdiarum scriptores, qui vim ingenii eo tantum intendere, ut animos grandibus sententiis et elato dicendi genere efferrent, cetera vero tanquam inutilia

aut minus valida fastidirent, quibus Cornelium illum nostrum, scenæ Gallicæ parentem, adscribere non dubitaverim. Sed quod paucis admodum peculiare fuit, ne quis artis ipsius proprium existimet, neque, si admiratione sæpius spectantes defixit acer sublimisque poetæ spiritus, hoc uno in re tragica animos detineri colligat. Præsto enim plurima sunt tragicis, cuique pro natura sua et ingenio, ad movendos homines ; ars vero dispar admodum. Num apud nos uni Cornelio fabulis vulgus detinere sorte quadam datum est? Annon et hoc pollet, alterum illud decus scenæ, Racinius? quis negaverit? Eadem igitur variis artibus assecuti sunt : ille aspera, tristi, et horrida oratione ; hic levi, instructa, et terminata : alter animos per vim et amplam sententiarum gravitatem erigendo ; ille per affectus tractando et permovendo. Quid igitur, quam percipimus e tragœdia voluptatem, ab uno fonte derivare contendis, et ceteros omnes tanquam avertis? Non investigandum enim quid nos seorsim in tragœdia juvet, qua, pro variis poetarum ingeniis, nunc vel nunc perfundamur voluptate, sed unde universum quasi flumen erumpat.

Quanto rectius qui, nulli præsumptæ animo opinioni quum inserviant, et uno veritatis studio litem solvere cupiant, omnia, quod integri judicis est, attente perpendunt, et vera magis quam ingeniosa exquirunt ; qui multiplicem hominis animum rati, multiplicemque e tragœdia oriri voluptatem, quod cujusque affectus est, seorsim reponunt, ut totam singulis ipsius partibus constituant! Agamus itaque, pictoresque illos imitemur a quibus non ad unius corporis effigiem summam pulchritudinem expressam accipimus, sed ex pluribus collectam quasi et conflatam. Certe, dum tragicis fabulis attendimus, si objiciantur maximæ virorum ærumnæ, quod nobis ingenitum est, statim misericordia commovemur, et lacrimas inviti ciemus, non sine quadam flendi voluptate ; benigna, credo, naturæ providentia, quæ, dum homines inter se arctissime conjungere studet, nos gaudere voluit, quoties nihil humani a nobis alienum putaverimus.

Sed, postquam primus ille misericordiæ sensus animum suaviter demulsit, nostri ipsius amore ingenito ad nos ab externis revocamur, et nescio quid confuse gaudemus, malorum expertes. Hoc nos quotidie per vitam experimur ; experimur et in tragœdia, sed velut purgatum et remissiori modo. Sunt autem et alia. Si viros enim cum adversa fortuna compositos videamus, neque sævientis ictibus impares, tacito quodam superbiæ sensu titillamur, et quod viri unius est, protinus ad singulos referimus. Quidquid altum et sublime in scena geritur, et nos vicissim animo gerimus ; magnifice loquentium sensus induimus, erigi-

mur denique et supra naturam ipsius genus universum extollimus.

Neque, dum, unde tragœdia juvemur, studiose investigamus, omittendum nos commoto vehementer animo gaudere, et quidquid commoveat curiosius expetere. Sic quotidie plebem infimam ad suppliciorum spectacula ruere videre est, non sensu crudelitatis aliquo, sed ut vehementer commoveatur. Et nos tragœdia movet, sed mollius, utpote quos humanioribus litteris perpolitos et morum comitate præstantiores leniora delectent.

Superest illud, quod voluptatis nostræ partem maximam dicere non dubitaverim, scilicet, quoties arte ad imitationem composita detinemur, mens perfectæ imitationis conscia. Hinc tantopere pictorum tabulis et theatralibus ludis delectamur, quorum nullæ forent illecebræ, si ficta pro veris duceremus, neque nobis ipsi imitationis conscii essemus. E longinquo enim oculis tabulam objicito summo confectam labore : si adeo tibi illudatur, ut minime picturam esse sentias, et expressa coloribus rem ipsam existimes, nulla inde tibi voluptas, quia nulla imitationis conscientia. Neque aliter de tragœdia ; quod multis quidem evolvere possemus, nisi omnibus notum plane et probatum referre satis foret.

Redeamus nunc, et quæ sigillatim antea diximus velut in fascem colligamus. Constat pluribus causis, quam percipimus e tragœdia, voluptas, omnino inter se disparibus, quæ nunquam, aut saltem raro admodum, conjurant. Nunc illa viget, nunc altera; nulla vero unquam, exceptis aliis, una prævalet : ante enim omnia subest imitationis conscientia, voluptatis fons et principium. Accedunt interdum misericordiæ, terroris, blandiorve superbiæ cujusdam sensus, denique securitatis conscientia, quam aliorum miseriis excitari comperimus. Hæc omnia, si coeant, sese mutuo adjuvant, ita ut ea numeris omnibus absoluta fuerit tragœdia, quæ simul omnes movendi causas ad juvandos animos intendat.

A. D.

École normale, 1821.

III

QUID ELOQUENTIÆ CONFERAT ASPECTUS IPSE RERUM VEL LOCORUM.

MATIÈRE.

Exordiemini dicendo non ea altissime in pectora audientium descendere, quæ nitida oratione et optime ordinata exposita sunt, sed ea potius, quæ, animis proposita, vividiori oratione simul sensibus repræsentantur; neque hoc fugere summos oratores.

Tum ex veteribus, tum ex recentioribus argumenta promentur, Manlius scilicet servatum manu sua Capitolium ostendens; Brutus, expositum in Foro Lucretiæ corpus ; Antonius, Cæsaris togam cruentatam.... et cetera....

DÉVELOPPEMENT.

Oratori duabus rebus ad auditores in societatem consilii sui rapiendos opus est, ut scilicet rationem edoceat, quæ tota est animi et unde sapientium judicia, et moveat illos affectus, qui e sensibus magis quam ex animo exsistunt, unde ira, metus, odium, miseratio, et quiquid in homine turbidum. His autem ex affectibus, quanquam ratione multo inferiores sunt, quam sæpe in deliberando consilium capiant animi, multis exemplis apparet, et multitudinis præsertim, apud quam cæca libidine recta ratio semper corrumpitur. Ita, non ea demum altissime in pectora audientium descendunt, quæ, argumentis in optimum ordinem redactis, nitida oratione exposita sunt, sed ea potius quæ, animis proposita, vividiori oratione sensibus simul repræsentantur. Inde apud eloquentes viros actio illa supra omnia ab oratorum principe laudata, et vis verborum, et vividæ illæ imagines, quibus exornatam sententiam, quasi agentem ac spirantem, ante oculos producunt, et sic ad agendum rapiunt, quos sola ratio convictos quidem, sed inertes fecerat. Inde proposita illa ante oculos magnificis verbis patriæ aut religionis imago ad populum supplices manus protendentis, aut umbræ veterum heroum e tumulis suis evocatæ, et lugubri oratione cives suos alloquentes, formidinem sacram animis eorum injiciunt : qui, dum tantorum hominum verba audiunt, ora quoque videre aut vidisse videntur.

Quum autem usque eo verba et voces animos rapiant, quomodo ii afficientur, quum res ipsæ erunt in conspectu, et oculi vere in eis defixi, quæ modo sola mente complectebaris ; quum videndo, tangendo, omnibus denique sensibus affectus haurientur, quos ægre animis afferebat oratio, et res ipsæ alta voce loquentur, quas omni verborum artificio mentibus quasi spectan-

das et contrectandas præbere tentabat orator? Mirum quidem quantum ex his, quæ monstrantur, ad ea quæ dicuntur accedat adjumenti. Non jam orator aliis, quid sentire eos velit, suggerit, sed, veluti unius, omnium conscientiæ vox erumpit ; iræ aut misericordiæ non solus omnibus auctor, sed tantum, quasi unus e turba, interpres : unde verbis illius plus fidei, et ante etiam, quam loquatur, omnium idem cogitantium assensus.

Quantum autem eloquentiæ aspectus ipse rerum vel locorum conferat, si exemplis ostendere aggrediar, infinitus quidem sim; et, ut inter alia multa, quæ veterum temporum memoria sufficit, quædam eligam, quid aliud Manlium, post expulsos Gallos affectatæ tyrannidis reum, bis servavit? Scelus in aperto, et tribuni judicium plebis invocabant. Sed Capitolium in conspectu erat, ad quod manu sua servatum ubi sese Manlius vertebat, dii deæque omnes e sacro templo suo ad vocem invocantis procedere, et quemque civem rogare videbantur, ne eum, per quem sibi sedem suam inoffensam servare, et ipsis civibus Romam alteram condere datum erat, quasi impium et civitatis hostem ex eo ipso loco, quem liberaverat, præcipitem dejicerent. Sic, inter convicia plebeiorum in creditores iniquos jactata, debitoris plagæ crudelissimo exemplo, melius quam verbis violentis, quemque docentes quid sibi esset exspectandum, plebem in patricios incitaverunt.

His talibus denique spectaculis prioris Bruti et Marci Antonii vox adjuta initium et post quadringentos annos finem reipublicæ fecit, dum Brutus, exposito in Foro Lucretiæ corpore, et extractum protendens e vulnere pugionem, exitium Tarquiniis et tyrannidi jurat; dum, Antonio cruentatam Cæsaris togam cruoremque ipsum de pectore interfecti manantem cum luctu et imprecationibus ostendente, animi imbecillorum civium in Brutum, libertatis ultorem, excitantur, et ex rogo Cæsaris accenduntur faces civilis belli, quæ non ante exstinguentur, quam vasto incendio tres orbis partes deflagraverint. L. H.

École normale, 1822.

IV

DEMOSTHENIS ET CICERONIS COMPARATIO.

MATIÈRE.

Illa potissimum floret eloquentia, quæ in liberis civitatibus nata in publicas res excurrit, civiumque impellit animos; hoc est profecto, cur apud veteres tanta oratoriæ arti dignitas accesserit.

Ambo videbantur opportune ad difficillima reipublicæ tempora servati Demosthenes Tulliusque, alter Philippi insidias, alter Catilinæ parricidium denuntiaturus, uterque fortis animo, sed congratulationum amantior, uterque suorum pariter callens ingenium moresque.

Cur dissimilem consilia exitum habuerint?...

Quod ad oratoriam laudem attinet, ille, nec se, nec orationem, sed Philippum respiciens, audientium animos urget, rapit; alter, neglecta nunquam ingenii laude, audientes non minus permulcet, quam in patriæ hostes incitat.

Ambo, quanquam pari morte, haud pari fuere animo, quum letho se dedere.

DÉVELOPPEMENT.

In antiquis civitatibus valde alia fuit ac nostris temporibus eloquentiæ oratorumque conditio. Scilicet in illa Græcorum Romanorumque libertate, quum maxima auctoritas et rerum summa penes populum esset, illustrare indoctas mentes, totius multitudinis animos inflectere, sæpe in deteriora ruentes revocare, invitos trahere ad utilia, hoc fuit sapientissimi cujusque munus; hinc summa illa, quam hodie miramur, oratoriæ arti dignitas accessit; hinc ad rerum quas agebat altitudinem erecta oratio Demosthenis Ciceronisque ore detonuit, et quidquid amplissimum in republica fuit amplexa, id egit, ut non magnos tantum oratores scriptoresve facundissimos, sed et viros publicos, et patriæ defensores, et sapientissimos magistratus in illis eloquentiæ principibus posteræ ætates mirari debuerint.

Quales igitur viros fuisse dicam et Demosthenem et Ciceronem, qui in difficillimis reipublicæ temporibus, inter æstuantes undique factionum partes, immoti tamdiu et impavidi, patriæ negotiis unice intenti, nil privati respicientes, intra publicæ utilitatis tutelam se continuerunt! In utriusque sermonibus semper patria, semper leges, semper libertas; sive alter Philippum Græciæ insidiantem ex illis, quibus consilia involvebat, tenebris eripiens, Atheniensibus denuntiet, sive alter Catilinam, in medio senatu optimos quosque animo proscribentem et oculis

crastinæ cædi designantem, repentino orationis fulmine conterat. Grandis uterque et animosus et eloquens, majorque quam ut eas infirmitates omittamus quæ in altioribus ingeniis hominem arguunt. Fulgurat in concione Demosthenes ; in aula Philippi trepidat et sui decoris obliviscitur : stat tyrannorum minis inconcussus ; sed pauperis mulierculæ laudibus delectatur. Et ipse Tullius majorem certe laudem esset meritus, si se minus ipse laudavisset, si qualem in accusando Catilina, talem in omni vita animi vim et fortitudinem explicuisset. Quod autem diversum consiliorum exitum, alter adversus Philippum, alter adversus Catilinam, habuerint, non mirum, si attenderimus illum, privatum, contra regem, libertati tantum, non capitibus incuriosæ plebis imminentem, fuisse locutum ; alterum, consulem, contra scelestum hominem, pro communi civium, urbis, nominis Romani salute non dixisse tantum, sed egisse quæ prius ipse suaserat ; ita ut diversa potius fortuna, quam laus eorum, merito dicenda sit.

Nec facilius judicandum de oratoria laude certamen ; hoc enim unum illis fortasse commune est, quod uterque et quale esset gentis suæ ingenium, et qua arte se illi accommodaret, bene cognitum habuerit. Alter totus in impugnandis Philippi artibus, nec se, nec orationem, Philippum unum respiciens, audientium animos premit, urget, rapit. Alter, non ita de Verre aut Antonio occupatus, ut sui obliviscatur, nunquam neglecta ingenii laude, audientes non minus admiratione dicentis permulcet, quam in patriæ hostem ira et indignatione excitat, nunquam tamen major quam quum Demosthenis vim imitatur ; et ita imitatur, ut non infra positus videatur. Quumque ipse de Græcorum oratorum principe dixerit, ab illo suam impleri de eloquentia opinionem, quis miretur inter et sic laudatum et sic laudantem sæculorum suspensum esse judicium ? Est igitur hoc unum de ea lite pronuntiandum, quod dixerat nobilissimus inter Romanos oratoriæ artis magister, ad eum scilicet eloquentiæ apicem alterum acri pressoque dicendi genere, alterum mollibus et teneris periodorum modis devenisse, ut Græco nihil detrahi possit, Romano nihil adjici.

Quid igitur optandum illis supererat, nisi ut tale vitæ decus digna morte terminaretur ? Et uterque egregium sane vitæ exitum habuit ; uterque pro patria, pro legibus ab oppressoribus libertatis necatus est ; uterque parem in funere constantiam explicuit, servato tamen in ipsa morte, quod in tota vita notandum fuerat, discrimine. Animosior nempe Demosthenes invicto illo, quo semper valuerat, animi robore mortem oppetiit ; Tullius placi-

dior, qua nonnunquam constantia in vita caruerat, totam eam in morte collegisse visus, fatalem ictum inconcusso animo, sedato vultu, et exspectavit et passus est. Felices ambos, quos tales dii habuerint, ut eorum funere publicæ libertatis interitus et initium tyrannidis signaretur! J. W. R.

École normale, 1817.

VERS LATINS.

I

ADIEUX D'ÈVE AU PARADIS TERRESTRE.

MATIÈRE.

Ergo tua, Eden, linquere vireta cogor fortunataque nemora, tristi æternoque damnata exsilio ! sic Deo visum est : hanc delicti pœnam luimus : non hic implebimus concessos dies, admisso scelere ingratos ; terra morituros habebit. Nec tantum beata sede carebimus florumque et fontium et perpetui graminis spectaculo. Delapsos in humilem terram torquebit angor consciæ mentis et errantes aget fero tumultu. Infelix conjux ! Ego tibi exsilii auctor ; ego te perdidi ; propter me patrium solum et dulces campos relinques, invisus Deo. Innumeros etiam patientur innocui posteri dolores, ob unius culpam ; exsecrabuntur primam parentem, et longa mihi paratur, vel post fata, in terris pœna.

DÉVELOPPEMENT.

Ergo [1] tuis, Eden, discedere cogor ab hortis,
Æterna damnata fuga ! vos, floribus arva
Splendida perpetuis, ac fructus sponte perennes,
Roscida serpentes passim per gramina rivi,
Et fortunati gelida sub fronde recessus,
Extremum adspicio ! Divinæ gaudia vitæ
Non sceleri servasse licet, felixque piorum
Non unquam a nocuo violabitur hospite sedes.
Hæc placuere Deo : hanc miseræ mihi noxia pœnam
Credulitas tulit, atque Dei despecta voluntas !
Non hic concessos fatis implebimus annos,
Jam mea per commissa graves. Terra, horrida terra
Expulsos manet, et mortalia membra vorabit.
Nec tantum dulcesque locos, sedisque beatæ
Delicias, et veris opes, ac florida ripis

1. *Ergō* est la vraie quantité : ce n'est que plus tard qu'on a dit *ergŏ*.

Flumina, et æterni spectacula graminis, ira
Numinis abstulerit : sonti sub pectore vulnus
Vivet in exsilio ; nec, quum loca conscia culpæ
Fugerimus, culpæ venient oblivia ; mecum
Testis erit scelerum assiduus, stimuloque sequaci
Corda premet, miseroque aget irrequieta tumultu.
Sum tibi causa fugæ, atque meis, uxorie conjux,
Innocuum insidiis traxi in consortia pœnæ.
Me propter, lætosque lares, et amœna vireta,
Ollis dignus adhuc, fugies : me propter eamdem,
Nuper cura Dei, patrio nunc orbus amore,
Iratum primo mecum experiere Tonantem :
Quod moriere, meum est. Quin, vos aliena luetis,
Sanguine damnati nocuo, commissa, nepotes :
Solvetis gentile nefas ; nostrisque nocentes
Flagitiis æterna Dei vindicta sequetur.
Flebis, posteritas ; primam exsecrabere matrem :
Immortale odium miseram manet, atque superstes
Longa mihi in terris, post funera, pœna paratur. L. Q.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1819.

II

PROMÉTHÉE SUR LE CAUCASE.

MATIÈRE.

Titanum soboles, nostri sanguinis socia, cernite me asperis religatum saxis : sic me vinxit Jupiter, crudelem Mulcibri mutuatus manum. Hic tertio quoque die, tristi advolatu satelles Jovis, aquila, jacentem fero delaniat pastu. Tum satiata jecore, clangorem fundit vastum : et fertur in cœlum, sibique plaudit alis, ebria sanguine. Quum vero renovatum est jecur, se refert rursus avida ad tetras epulas. Durant tormenta, et nequeo diram volucrem ab æterno viventis pectoris morsu avertere : hæc infixa est corpori nostro vetusta clades. Stillat in Caucasi saxa sudor cum sanguine.

DÉVELOPPEMENT.

Terrigenæ socii, nostro sata sanguine proles,
Adspicite infixum scopulis, captivaque membra
Æternum, rigidoque manus adamante retortas.
Vos olim æthereum detrudere ab arce tyrannum
Aggressos stygiis Saturnius obruit umbris :

Nunc sua Japetides tormenta ostendit Olympo,
Cœno divinos imitatus et igne labores.
Scilicet has patitur pœnas, quicumque, Tonantis
Æmulus, iratum potuit sublimibus ausis
Æquavisse deum ; huic fastu mens turgida sævit,
Indignata parem, et cruciatu facta perenni
Divinus plectit plus quam mortalia livor.
Istius imperio, fabricavit vincula nobis
Mulciber, et corpus nodis adstrinxit, inertes
Vi cohibente manus ac multi compede ferri.
Scilicet, aurora quoties nascente resurgit
Tertia lux, tristi ruit importuna volatu,
Cœlum ultura suum, Jovis implacata satelles ;
Et super incumbens, mihi convivalia rostro
Dilaniat crebroque furens quatit ilia morsu.
Visceribus tum farta meis, immania solvit
Rostra gravi clangore sonans, et fertur in auras
Sublimis, pennaque ferox sibi plaudit ovanti.
Mox autem subeunt fibræ, et reparata tumescunt
Viscera, jamque mihi redivivo pectore rursus
Nascentes revocant nascentia viscera pœnas.
Ad tristes epulas tetrosque avis addita pastus
Se terna cum luce refert, frustraque laboro
Arcere æternos viventi a pectore morsus.
Dudum infixa manet, longumque infixa manebit
Pœna Prometheo jecori. De rupibus altis
Stillat inexhaustus cum sanguine sudor ; at hærent
Fata immota loco ; sceleris stat Jupiter ultor ;
Immortale pati nostrum est, sævitque medullis
Pestis adacta, tenax et inextricabile vulnus. L. H.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1819.

III

DÉPART DE JASON.

MATIÈRE.

Quum Peliam sceleris sui pigeret, ultorem metuens, Jasonem undis absumere decrevit. Scilicet, amice juveni suadet ut mare adeat, vellus aureum apud Colchos quæsiturus ; quem fraus non latuit : ac primum iram

inter et metum, inter fugam et ultionem dubius hæret. Mox placet tyrannum suis dolis vincere. Per undas igitur viam sibi facere certus, contempto periculo, navem cum lectis sociis conscendit.

DÉVELOPPEMENT.

Admissi Peliam torquebat criminis angor,
Ultoremque timens, fraternam perdere prolem
Et pelago juvenis caput objectare parabat.
Suaserat Æsonidæ tractus ut adiret aquarum,
Et profugi peteret fatalia vellera Phryxi.
Sed, quamvis odium sermone lateret amico,
Nullaque prodirent concepti signa furoris,
Sensit triste tamen juvenis penitusque retexit
Consilium, et rigidi, quanquam celata, tyranni
Non consanguineum fugerunt crimina pectus.
Fata timens notumque senem, diversus Iason
Fluctuat, et jussos statuit nunc ferre labores,
Nunc Peliæ punire nefas. At nulla probatur
Fixaque mansuris hæret sententia votis;
Utiliusque modo regi pugnare videtur,
Et regis modo dicta sequi. Sed turpe fuisset
Plus hæsisse viro; non proditione tyrannum
Oppugnare juvat, nec crimine plectere crimen :
Nobilior vindicta placet : cupit ille per undas
Ignotam tentare viam, comitesque pericli
Eligere, atque novis imponere puppibus arma,
Dictaque per domitos sectari littora fluctus.
Nequicquam pelagus, longique laboris imago,
Tantaque firmatam terrent discrimina mentem.
Laudis vincit amor, divumque adjutus Iason
Auxilio, accersit florem roburque virorum,
Et Dodonæa vastum rate transilit æquor,
Irritaque exsequitur decepti jussa tyranni.

A. P.

Collége royal de Bourbon, 1820.

IV.

PLAINTES DE MÉDÉE.

MATIÈRE.

Dii conjugales, tuque, Lucina, genialis tori custos, et quæ juravit numina Jason, adeste, adeste, conjugique novæ et socero et regiæ stirpi letum date. Ipse autem, pejori sorte, vivat; erret egens per ignotas urbes, exsul, pavens, invisus : me conjugem optet.... Credit Jason omne consumptum nefas ? mea me hortantur scelera : nunc aliud et ceteris immanius patrandum, si quid meæ ignorant manus. Pelle, anime, pelle femineos metus : matrem obliviscere : digna me superest ultio, siquidem peperi.

DÉVELOPPEMENT.

O quibus arbitrium est et pacti cura jugalis,
Tu custos, Lucina, tori, tu, pronuba Juno,
Et quoscumque sua fallax violavit Iason
Impietate deos, date nostro tela furori;
Medeæque novum pœnæ genus expleat iras.
Intereat socer ille recens, et adultera conjux,
Nostraque sacrilegos subvertat flamma penates.
Una premat vindicta duos, subitisque sepulti
Ruderibus, discant mea non neglecta relinqui
Opprobria, et justa tandem mercede fruantur.
Interea ipse super vivat perjurus Iason,
Iræ præda meæ, contempleturque suorum
Funera : qua fugiet, minitantibus obvius armis,
Omnibus inveniat subitos regionibus hostes,
Et trahat assiduos infensa per oppida luctus.
Væ tibi, crudelis! jamjam memorabile culpæ
Supplicium repetam, spretumque ulciscar amorem;
Nec tute nostras irriseris improbus iras.
Olim tempus erit, quum, cladibus undique victus,
Infractam renovare fidem, contemptaque rursus
Jungere vincla voles, thalamique in prisca reverti
Fœdera. Sed frustra Medeam, ingrate, vocabis :
Hostis erit Medea tibi, plectetque nocentem,
Et deserta tuis pascetur casibus uxor.
Ne crede exhaustas fraudes, nullumque furenti
Patrandum superesse nefas : mihi suggeret ira
Ingenium, pariamque incognita crimina mundo,
In pœnas fecunda tuas. Mens, pelle timores

Femineos ; matrem vindictæ fervidus ardor
Vincat, et infidum plectant sua pignora patrem,
Orbaque terribili vexetur sorte senectus. A. P.

Collége royal de Bourbon, 1822.

V

HÉLÈNE SUR LES MURS DE TROIE.

MATIÈRE.

Stat celsis in mœnibus, futuræ spectatrix pugnæ, præda promissa victori, Helena. Circum sedent senes, mirantesque mulieris pulchritudinem, eam ultro fatentur dignam esse bellandi causam. At Priamus, blanda compellans voce : « Huc, nata, inquit, accede; paternum serva latus : mecum adspectabis et priorem conjugem tuum et consanguineos Græcorum duces. Nullo quidem scelere tuo hæc patimur mala; non tu accendisti bellum : numina, sola superum numina in Trojam Grajugenum agmina traxere. » Demittit Helena oculos; rubor ori additur, lacrimæque per decentes genas effunduntur.

DÉVELOPPEMENT.

Debita victori merces, pulcherrima belli
Causa, super Phrygias Helene spectabilis arces
Stabat, utrumque timens pariter vicisse maritum.
Hanc circum sedere senes, venerabile regum
Concilium, decimo Trojæ tutamen ab anno.
Non galea decorare caput, non tela neque enses
Imbelli tractare manu, non ducere currus,
Sed vetus ingenium juvat exercere, docentes
Quo secura die gens arma capessere possit,
Quo melius lateat spectando e mœnibus hostem :
Dat vires animo, quas membris invidet, ætas.
At, procul attento dum lustrant agmina visu,
Tantas paulisper dimovit femina curas.
Scilicet adstantem ridenti flore juventæ
Conspexere Helenam, niveos et frontis honores,
Cæsariemque humeris per candida colla fluentem :
Obstupuere senes visu, dignamque fatentur
Quam tanto repetant magnæ luctamine gentes,
Eximiamque suo mercentur sanguine prædam :
« Olli qualis inest cum majestate venustas !
Incedat vix nobilius Saturnia Juno,
Nec, Cytherea, tibi subrident mollius ora.

Grajugenum non illam acies, non mille carinæ,
Non anni rapuere decem, tam fortiter ardet
Troja suum retinere decus ! nimis ille beatus,
Qui pretiosa feret venturæ præmia pugnæ ! »

Ipse pater, blanda compellans voce, morantem
Invitat Priamus, verbisque affatur amicis :
« Nata, mihi proprior concede : hinc æquora campi
Prospicere, atque ducum veteres agnoscere vultus
Grajugenum poteris, priscumque notare maritum,
Et consanguineas oculis signare phalanges.
Non tua culpa meam tanta in certamina gentem
Misit, et Iliacas Europam traxit in arces.
Abjice, nata, metum : patimur quodcumque, deorum est. »

Illa nihil : mœsto sed figens lumina vultu,
Conjugiumque vetus reputat patriasque Mycenas
Infelix, Spartamque suam thalamosque relictos.
Conscius ora pudor subiit, lacrimæque decentes
Ornavere genas, revocati signa pudoris. R. C. L.

Collége royal de Charlemagne, 1825.

VI

APPARITION DE PATROCLE.

MATIÈRE.

Dum Pelides exsangue Hectoris corpus circum Trojæ mœnia raptaret insultans, adstitit illi ante oculos severa Patrocli facies, et irata voce : « Heu ! quid agis, inquit, Achilleu ? Unde hæc tam immanis rabies ? Ergone superi tibi victoriam dedere, ut lauros tuas, ut te, ut me ipsum impotenti furore dedecores ! non pudet sævire in miseras jacentis reliquias ? concidit Hector : vivit adhuc ira tua ! Quid furis ? jam nihil est, quod crucias : parce ultra vexare quod minas tuas spernit, quod morte ipsa contra rabiem tuam defenditur. Te fallit vindictæ cupido : pareat potius tibi Patrocli amor et cura, quam tuæ famæ. Credis mihi hanc gratam rabiem ? Non me ulcisceris, ulcisceris Hectora. Melius ipse usus erat victoria : victum me jacentem non sanguinea arena raptavit, non calcavit pedibus ; satiatus morte nostra est. »

Talia dicentem spectabat attonitus Achilles, nec poterat expleri tuendo dilectam imaginem. At dum hæret in obtutu, en videt discissum pectus vulnusque recens ; hinc ardet vehementius et ira resurgit acrior : « O mihi dilecte ante alios, quid petis ? inquit. Ergone Priamides letalia tibi intulit

vulnera, nec mihi ipsa in morte persolvet pœnas ! meo satis sit dolori factum, si vita expulerim ! Hoc satis esse putem, si patriæ et Achivis mactaverim Hectora : sed quod est supplicium quo digne amicum ulciscar? »

DÉVELOPPEMENT.

Nequicquam patrios ducentem in prælia divos
Hectora, defuncti vindex animosus amici,
Straverat Æacides, mœstæque ante ora parentis,
Ante indignantis trepidantia mœnia Trojæ,
Exanimum insultans corpus raptaverat. Olli
Adstitit ante oculos, stygia de nocte resurgens,
Actoridis facies, vultusque induta severos :
« O infelici tantum dilectus amico,
Quid furor iste novus ? tibi vincere Jupiter ultor
Num dedit, ut tristes agitans crudelius iras
Inclyta pollueres inhonesta nomina labe !
Causa tibi irarum, fuit Hector ; at ira superstes
Vivit adhuc, media pœnas in morte reposcens !
Dextra virum tua [1] stravit humi ; quo sæviat ultra,
Nil habet ira sequax. Quid victi informe cadaver,
Sanguineas quid relliquias et membra lacessis
Indefensa, tuos jam non sensura furores ?
Quod crucias, nihil est. Fuit insultare decorum,
Quum poterat repulisse manu ; nunc parce jacentem
Ulterius vexare odiis : in funere tutus
Nequicquam infensum Peliden seraque temnit
Opprobria. Ah ! potius dilecti cura Patrocli
Et pereat tibi noster amor, si talia vindex
Manibus ista feras leti solatia nostris.
Mene putas nigris tumulatum sedibus Orci
Talibus inferiis gaudere ? Ah ! gaudeat Hector !
Hectora tu solum, Phrygiamque ulcisceris urbem.
Victor et ipse fuit, nec cæso talis in hoste ;
Non ille exanimis membra intumulata Patrocli
Axe cruentato et fœda raptavit arena ;
Non Sarpedoniis solatia manibus Hector
Mortem ultra dedit ; at solum pro funere funus. »
Talia dicentem attonitus spectabat amicum
Æacides ; nequeunt expleri corda tuendo
Dilecti ora viri ; juvat auscultare loquentem
Et notos captare sonos. Tum sanguine cernit

1. Sigmatisme à éviter.

Concreto circum stillantem in pectore plagam,
Et simul infrendens : « Quid nobis irrita jactans
Has fugis inferias ? ergo requiescet inultus,
Quo periit meus Actorides, sociumque peremptum
Et nostros sola persolvet morte dolores ?
At patriæ, at Graiis debebam hæc funera castris :
Altera te vindicta manet, majoraque sontem
Supplicia. Ah ! liceat luctum satiare recentem,
Et pœnas æquare odiis. » Hæc ore frementi
Æacides ; mœstum Patrocli immurmurat umbra,
Atque amplexuri ter brachia fallit amici.
Ille rapit currus : iterum quatit ungula campos
Cornipedum, atque altis e mœnibus Hectora Teucri
Bis sensere mori, bis et doluere peremptum. P. J.

Collége royal de Bourbon, 1840.

VII

LES GRECS APRÈS LA PRISE DE TROIE.

MATIÈRE.

Postera lux oriens miseræ funera Trojæ exposuit oculis, fumantia templa, domos eversas immensamque planitiem ruinis horrentem recentibus. At in littore jacent congesti Asiæ thesauri ; quos circum Græci milites per herbam fusi vino et lætitiæ indulgent. Adstant longo ordine captivæ matres virginesque silentes, oculis in terram defixis : atque aliquis Danaum : « Nunc, o Priami nurus, inquit, potantibus nobis vina ministrate. » Tunc illæ pectora feriunt, magnosque ingeminant planctus : resonant littora mixto victorum cantibus feminarum ululatu. Interea totum navibus fervet mare : nautæ puppibus coronatis reditum parant. Vicino in tumulo, qui medius inter fretum atque urbem surgit, Agamemnon, stipatus procerum manu, Jovi litat simul ob victoriam, simul ut faustum in patriam iter exoret.

DÉVELOPPEMENT.

Postera lux oriens miserandæ funera Trojæ
Graiorumque dolum et noctis scelus omne retexit,
Sanguine fumantem terram, reclusa penatum
Hospitia, eversis semiusta altaria templis.
Urbs hesterna fuit. Protenditur æquore vasto
Laomedonteæ dejecta superbia Trojæ,
Et passim latitans in rudere flamma recenti
Relliquias Graii depascit lenta furoris.

Sola super fatalis equi stat machina victrix,
Apparetque inter dominatrix alta ruinas.

Assaraci et veterem congestæ in littore regum
Asservantur opes; juxta ferus accubat hostis.
Hic Asiæ captivus honos, hic pocula gemmis
Exornata jacent, pretiosæ murice vestes;
Hic vacui currus, galeæ, truncataque tela,
Justa decennalis tanquam stipendia belli.
Ipse cruentatam fusus sine more per herbam
Miles, vite calens, jamque ebrius ante triumpho,
Ingeminat cantu Martem Bacchumque vicissim.

Captivæ longo circum stant ordine matres,
Uxoresque viris raptæ, viduæque recentes,
Atque puellarum timidissima turba silentum,
Defixis in terram oculis. Stans agmine primo
Deceptos etiam spirat Cassandra furores;
Materno flens virgo sinu miserabilis, umbræ
Debita Pelidæ, fuerat cui nupta, perempti;
Hectore plena suo Andromache; tum pallida juxta
Cisseis, cunctos in se complexa dolores.
Urget ovans flentes, digito simul indice monstrat
Miles, et insultans crudeli immurmurat ore:
« Hæc Priami conjux, hæc illa est Hectoris uxor. »

Tunc aliquis Danaum: « Nobis Trojana ministræ,
O Priami, date vina, nurus, date vina Pelasgis,
Iliades, » pateramque ferox protendit. At olli
Respondent gemitu Iliades, laniantque capillos,
Candidaque invalidis deturpant pectora palmis,
Dumque triumphali miscentur littora cantu,
Feminei feriunt Sigea cacumina questus.

Interea totum fervet mare: vasta per undas
Malorum implicitis tollit se silva corollis;
Dilectos proræ tandem vertuntur ad Argos.
Impatiens terræ, Pyrrhus vocat impiger austros
Increpitatque duces; ventos exspectat Ulysses;
Idomeneus patriam, demens! natosque reposcit;
Sacrorumque moras violentior arguit Ajax.

Qua surgit tumulus ponto interjectus et urbi,
Rex regum, Atrides, ductorum adstante corona,

Primus crebra Jovi libamina fundit ad aras,
Et jam virgineo reditum sine sanguine poscit :

« Per te, summe parens, ob scelus impium
Pœnis versa jacent Pergama debitis ;
Fumant, et Paridem pulvis adulterum
Bustumque Iliacum premit.

« Rursum nos patriis siste penatibus :
Nos migrasse tuum est, numine quo rati
Damnatum Paridem, blanda reliquimus
Nostrarum oscula conjugum. »

Sic ait Atrides, pecudumque interrogat exta,
Præsagus servat dum mœsta silentia Calchas. B. R.

Collége royal de Charlemagne, 1825.

VIII

MATIÈRE.

CANTATE DE CIRCÉ, DANS J.-B. ROUSSEAU.

DÉVELOPPEMENT.

Saxa per attonitis late dominantia terris,
Et piceam nudo tangentia vertice nubem,
Decolor, atque oculis in morte natantibus, ignes
Flebat Ulysseos, atque æquora perlustrabat
Circe, ablata sequens profugæ vestigia puppis.
Mobilis at sponsi dilectos cernere vultus
Se putat, et vana solatur imagine luctum,
Hunc tali revocans inter suspiria questu :

« Siste gradus, auctorque meos miserere dolores,
Desertasque tibi respice, sæve, plagas ;
Nec si jam venies nostræ in consortia flammæ,
Ut mihi matures funera, sæve, redi.
Mœstus nempe tuos animus licet ingemat ictus,
Vulneris auctorem diligit usque sui.
Quid tantum, o superi, noster peccaverat ignis,
Quum fuerit nobis tantus ab igne dolor ? »

Hæc primum erumpens questu jactabat inani.
Mox artes aggressa suas Phœbeia vates,
Si queat ad viduos Ithacum revocare hymenæos,
Numina quot Stygiis habitant sub faucibus, atra
Voce tonans, triplicesque deas, Nemesimque, canisque
Ora Medusæi, nigroque Acheronta fluento,
Immitemque Hecaten, furialesque invocat angues.
Sponte cruentatis rogus exardescit in aris,
Quem subitum fulmen depascitur. Æthera mille
Nocte repentina circum cinxere vapores.
Aeriis constricta plagis inopina repressit
Sidera vis; refluunt exterrita flumina, et ipse
Tartareis trepidat Stygius regnator in umbris.

Voce tremenda
Ingemit orcus;
Intonat atris
Vocibus æther :
Horrida mundo
Incubat umbra.

Excita nutat
Murmure terra;
Quassa furore
Mugiit unda ;
Luna refugit
Sanguinolenta.

Horrent Thessalico commoti carmine manes,
Attonitique imis assurrexere sepulcris;
Et debacchantes effracto carcere venti
Sibila terrificis clamoribus horrida miscent.

Quid juvat, infelix, magico insudare labori?
Nam potiore tuum superatur numine numen.
Cedendum, miseranda, deo. Tibi terra tremiscat
Obsequiosa licet, teque impellente, tyranni
Impatiens, dociles exardeat orcus in iras,
Non magici vincent, quod non tua forma, furores.

Cetera ferre potes; non extorquebis amari;
  Quæ das, nata sibi jura Cupido negat.
Sponte sibi indulgens, superum regnator et orbis,
  Vincula nectit Amor, vincula nescit Amor.

Excipit invisas hiemes, reginaque nudum
  Flora redux verno gramine vestit agrum.
Æquoream alcyonem madidis fugat Æolus alis;
  Æolus æquoream mox fugit alcyonem.
Ast, ubi per tenues evasit mobilis auras,
  Evasit nulli jam rediturus Amor. A. L. V.

Collége royal de Charlemagne, 1825.

IX

MATIÈRE.

DÉBUT DU TÉLÉMAQUE.

DÉVELOPPEMENT.

Jamdudum Æolidæ, luctu superante, Calypso
Infidam deserta fugam spretosque hymenæos
Flebat; nec tanti requies erat ulla doloris:
Heu! mortem miseranda vocat; sed mortis adempta est
Conditio; vitæ luget damnata perenni.
Non jam tecta sonant exstincta voce, nec alti
Desuetæ referunt citharæ modulamina colles.
Ædibus in vacuis mœret, nymphæque silentem
Reginam nullis affari vocibus audent.
Sæpe per halantes florenti cespite saltus
Prataque perpetua ridentia vere, vagatur
Sola, importuni si tædia possit amoris
Fallere; sed, notos dum mœsta perambulat hortos
Et loca trita viro toties, revocatur imago
Dilecta, et memores surgunt in pectore curæ.
Sæpe immota hærens deserto in littore, summo
Ora tenet defixa mari, qua nuper Ulysses
Furtivus tacita sulcaverat æquora puppi.
En laceras subito tabulas disjectaque passim
Fragmina remorum, et tumidum fluitare per æquor
Naufraga transtra videt, venti immitisque procellæ
Relliquias: nec non apparent corpora longe
Bina virum; hic annis gravior viridique senecta,
Alter maturum juvenis referebat Ulyssem.
Ipsa sibi Æolidæ caros agnoscere vultus

Læta videbatur : sic ora habitumque ferebat ;
Majestas eadem frontis, per gratia formæ.

École normale, 1811.

X

CASSANDRE PRÉDIT LA MORT D'AGAMEMNON.

MATIÈRE.

Res agitur magna et par annis decem. Consurge, anime ; vicimus victi Phryges ; resurgit Troja. Nunquam tam clara providæ mentis furor oculis meis ostendit ; video, et intersum, fruor. Celebrantur regia domo epulæ, quales fuerunt ultimæ Phrygibus dapes : lecti nitent Iliaco ostro : jacet ipse Agamemnon Priami exuvias gerens. Venere fata : haurit trementi dextra latus adulter, nec penitus ferrum adigit : stupet vulnere in medio ; sed armat bipenni manum suam Tyndaris et huc et illuc impiam librat. Peractum est ; pendet exigua parte male amputatum caput. Ægisthus exanimem petit, laceratque corpus, adjuvatque lacerantem Clytemnestra : uterque tanto scelere generi respondet suo ; hic est Thyeste natus, hæc Helenæ soror.

DÉVELOPPEMENT.

Maxima res agitur, longos ultura dolores
Funeraque Hectoridum denos cumulata per annos.
Sanguineum spirant ædes.... Jam, Troja, resurge ;
Strata resurge animis, Cassandra, atque abjice fletus ;
Infelicem Asiam solatur adultera conjux.
Provida mens nunquam, neque pectoris hospes Apollo
Luminibus tam clara dedit dignoscere nostris,
Infausta ne luce quidem, qua proxima Trojæ
Exscidia, atque oculis non credita fata retexit,
Veracem solvens in spreta oracula linguam.
Intersum, visisque fruor : regalia fervent
Atria ; magnifica celebrantur prandia mensa,
Qualia fatali celebrabant ultima nocte
Hostem inter letumque Phryges ! Fulgentia veste
Iliaca, exstructas hinc inde cubilia prædas
Accepere : jacet redimitus tempora mitra
Atrides, captoque ferox se proluit auro.
Rex regis gerit exuvias, circumque ministri,
Iliadum pubes, mœsta cinxere corona.
Injecere manum Parcæ. Succinctus adulter
Occupat incautum somnis, dextraque trementi

Nudum respiciens haurit latus. Obstupet olli
Tunc male certa manus, medioque in vulnere languens,
Sese attollentis non pertulit ora tyranni.
Ceu lupus, ingentem si molle quiescere taurum
Viderit, illapsus tacito per somnia gressu,
Ore apprensatum subitus tenet ac premit ungue ;
At, quatiente fera defixos corpore morsus,
Horret, et ignavi torpent ad vulnera dentes.
Sed subit hortatrix sceleris, dextraque bipennem
Arreptam librans uxor per colla, per artus
Crebra ferit, sævitque furens sine more.... Peractum est :
Excutitur cervix ; malæ fremuere cruentæ.
Jamque humeris pendet, ferro trepidante recisum,
Exigua de parte caput. Tum denique fortis
Ægisthus petit exanimum, laceratque jacentem.
Ambo [1] suam referunt animo non impare gentem :
Tyndaridis soror illa fuit, genus ille Thyestæ. A. V.

Collége royal de Charlemagne. 1835.

XI

NAISSANCE DE DAVID.

MATIÈRE.

Cresce, puer, Dei invicta manus, Israelis robur et gloria. Tibi plaudunt Ephratæ colles et intonsum Carmeli caput, laudesque tuas jam pulsæ referunt valles. Tibi fundit mella Thabor, tibi spirat auras amomi Libanus, certantque Bethlemicæ virgines Tyria nere vellera. Quis tua olim facta dicere audeat? minus inclaruerunt Gedeon et Josue: vincet tua gloria priscorum laudem, ut ilex corylos cupressumque myrtus. Jam terrent Philistæos futuræ tuæ magnitudinis oracula, nascentisque pueri nomen tota tremit Idume.

DÉVELOPPEMENT.

Et jam cresce, puer, felicibus edite signis,
Omnipotentis amor, cœlestis gloria, robur
Isacidum ! Quod luminibus jubar emicat ? ore
Impressum vivit decus immortale Tonantis !
Israel ecce tuos gestit redivivus ad ortus :
Nascentem celebrant demisso vertice colles

1. *Ambo* est rare avec cette quantité.

Ephratæ : festa nascentem voce salutat
Carmeli sublime caput, vallesque profundæ
Dilectum dulci referunt modulamine nomen.
Omnia te celebrant ; Davidem sonat amnis, et echo
Pulsa refert Davidem : gremio tibi terra profundit
Divitias opulenta suas : tibi roscida fundit
Mella Thabor, croceos Libanus tibi mittit odores,
Et matutino Gelboe rore madescit.
Purpureum certat virgo Bethlemica vellus
Nere tibi, et molli diducit stamina fuso.
Quis memoranda tuæ quondam spectacula laudis
Carminibus celebret dignis ? Quantum ardua cedrus
Indecores superat corylos humilemque cupressum,
Tantum alios quondam vincet tua gloria : magnus
Ipse minor Gedeon ; Josue minor, æthere currus
Solares Phœbenque licet compresserit axe.
Felix, surge, puer, sublimi debite fato !
Jamque Philistæos venturæ oracula laudis
Attonitos terrore premunt : jam præscia cladis,
Tota tremit nomen pueri nascentis Idume. L. H.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1818.

XII

DAVID VAINQUEUR D'UN LION.

MATIÈRE.

Celebrate Davidem, pastores, victoremque redimite lauro. Bellua sæva, ingens, de monte Libano sese intulerat campis, stragem et metum ferens : Davidis interfecta manu est. Nec pugnaturus tulit clypeum vel hastam : tela fuere invictæ manus, et virtus omni telo fortior. Securæ nunc, oves, gramina depascite, solisque in montibus capite herbas, duce puero : jacet rex ille ferarum, nemorum pavor. At vos, ite læti, pastores, monstrique exuvias circum pagos et villas ferte : pompam excipient agricolæ, relictis tauris, nec poterunt expleri tuendo, rictus mirati et assuetos ungues cædibus; atque hac voce resultabunt saltus et campi : « Regnat ut urbe Saul, regnat in agris David. »

DÉVELOPPEMENT.

Regnat in urbe Saul ; David Saul alter in agris.
Davida, pastores, fidibus celebrate canoris ;
Spargite odoratos, agrestia munera, flores ;
Circum mille caput victori nectite lauros.

Bellua sæva, ingens, Libano de monte, cavernis
Per campos emissa suis, semperque recenti
Ibat strage ferox, pecudes populata relictas,
Cædere sueta viros : trepidi fugere coloni,
Adventante fera ; contra ausus sistere David.
Regnat in urbe Saul ; David Saul alter in agris.

Quæ tibi tela, puer ? non dextera cuspide fisa,
Non clypei objectu propulsi a corpore dentes.
Tela fuere manus, et telo fortior omni
Virtus insolita divinitus excita flamma.
Exsere nunc ungues rabiemque, fera hospita montis ;
Nunc tristi resonam rugitu percute vallem.
Quid tibi, quid prosunt arrecti cædibus ungues,
Atque oculorum ignes, vibrataque cauda per armos ?
Victa jaces, ipsi præda invidiosa tyranno.
Regnat in urbe Saul ; David Saul alter in agris.

Securæ pecudes, puero duce, pascite solis
Collibus, herbarum redolentes pascite succos.
Jam non sollicitas, sera sub nocte, sequentur
Exaudita procul minitantis murmura monstri.
Bellua procubuit, Libani velut ardua cedrus,
Davidica prostrata manu : silet ille superbus.
Regnator montis, nemorum pavor : æthera vasto
Rugitu implevit moriens, quo territa vallis
Ingemuit, reboante solo ; quo territa mater
Sensit abesse diu missos in pascua natos,
Et versis ad sponsum oculis tremuere puellæ :
Mater, ne trepida, neu, vos, trepidate, puellæ :
Regnat in urbe Saul ; David Saul alter in agris.

Cernite pastores humeris immensa leonis
Pondera gestantes, lustrantiaque agmina pagos.
It princeps foliis frontem redimitus honestam
David, et imberbi spirat vis mascula vultu.
Pompam adventantem dimisso pastor aratro
Spectat, et in medio hærens sulco, voce oculisque
Persequitur socium, jam vomeris immemor, agmen.
Omnes expleri nequeunt hirsuta tuendo
Colla feræ, longasque jubas, rictusque cruentos,
Spirantesque minas jam non spirantis in ore.

Undique Bethlemica resonat vox reddita silva :
Regnat in urbe Saul ; David Saul alter in agris. L. V.

Collège royal de Charlemagne, 1825.

XIII

DAVID PLEURE SAUL ET JONATHAS.

MATIÈRE.

Heu ! Saul et Jonathas ceciderunt : cecidit et tuum decus, Israel ! Nunc Ascalon, audita amborum nece, gaudebit, et nostris illudet cladibus. His ipse oculis patrem ferro suorum, filium hostium telis vidi procumbentes. O Saul, o Jonatha ! eodem vos ictu dejectos ego pari luctu prosequar. Nam tu, Saul, Israel quondam præsidium ; tu mihi carus, ut soror fratri, Jonatha. Vos nunc igitur, o puellæ, talem casum cantibus mecum celebrate.

DÉVELOPPEMENT.

Israel, o citius veteres oblita triumphos
Patria, quam fortes defecerit irrita virtus
Prodideritque viros ! patriis in montibus, ambo
Infesta cecidere manu ; cecidere, tuumque
Heu ! cecidit, Judæa, decus : jam gloria lætos
Ibit ad Ascalonas infidaque signa sequetur.
Heu ! tantos quæ dextra viros, quis dejicit ictus ?
Ah ! utinam infidas non conscia cladis ad urbes
Fama ferat, raptum populis cecidisse Saulem,
Et Jonathan mihi deesse meum : ne barbara nostris
Cladibus exultet, ducatque per oppida pompas
Ascalon invisas ; aut conjuge læta recepto,
Heu ! nurus egregiis illudere gaudeat umbris !
Neu sic illa canat, circum plaudente corona :
« Israel infelix, quo pristina gloria cessit ?
Ergo Deus populo sic defuit ! ergo sub umbras
Sic fortes abiere tui ! sic fessa recessit
Dextra Dei, potuitque suos permittere ferro ! »
Ah ! utinam nostros rapiant oblivia casus !
Quæ Jonathan rapuere mihi, quæ fata Saulem ?

Gelboe montes, utinam nec vestra cadenti
Rore madescat humus, tenerisque argentea guttis
Ad matutinos rutilare appareat ortus !
Nec, quum sol medius torret flagrantior agros,

Mollibus arentes revirescant imbribus agri !
Sole dehiscat humus ; jaceatque intactus aratro
Infecundus ager, nullo sudore coloni
Mollescat, nullaque seges cadat aurea falce !
Hic etenim periit nostræ spes ultima gentis ;
Hic cecidit, cecidit clypeus, quem barbara nuper
Ascalon, invicto Solymam circumdare muro
Vidit, et infidas terrere sonoribus urbes.
Vidi ego te, miserande Saul, quum nuntia luctus
Fama vagaretur, trepidasque allamberet aures,
Vidi equidem ferro te procubuisse tuorum...
Nec tibi, quod sacro te perfudisset olivo
Ipse Deus, gentique tuæ regnare dedisset,
Profuit !... O Jonatha, sic non tibi profuit ætas,
Non genitoris amor ; quoties per tela, per hostes
Irrueram, ut leto caderem prostratus eodem !
Ulcisci tantum potui... Quæ ferrea tantos
Stravit dextra viros ? Jonathan quis perculit hostis !

O Saul, o Jonatha, nostræ modo gloria gentis,
Ambo gentis amor, nunc causa doloribus ambo,
Et Solymæ desiderium ; vos, funere raptos
Immerito, funus non dissociabit, et uno
Ictu dejectis dolor illacrimabitur unus.
Heu ! quianam infensis urgebas Davida telis,
O Saul ? usque tamen fuerat mihi cura Saulis,
Nam tu fortis eras ; nam te mea senserat olim
Patria, semihominis ruerent quum signa Dagonis,
Esse sui clypeum, majusque in prælia robur.
Carior, o Jonatha, num vixeris hactenus ulli,
Flebiliorve jaces, nulla solabilis arte
Testatur dolor, et patrio lyra consona planctu.
Ut matri puer, ut tenero soror unica fratri,
Sic mihi carus eras : ergo te, nate, peremptum,
Donec inarescant exhausto lumina fletu,
Flebo pater, lacrimis lyra flebilis usque madebit.
Nam tibi, care puer, si mors infanda tulisset,
Ipse caput sacro Deus oblevisset olivo ;
Tu quoque, regali frontem diademate cinctus,
Clausisses tenera morientia lumina dextra,
Flevissesque patrem, nec te sibi fleret ademptum
Infelix genitor... Mecum lugete, puellæ

Isacidum, mecum tristem ingeminate querelam :
« Israel, o ubi sunt miseræ tutamina gentis ?
Quæ Jonathan rapuere tibi, quæ fata Saulem ? » N.

Collége Rollin.

XIV

CAMBYSE TUE LE BŒUF APIS.

MATIÈRE.

Dum rediret ex Æthiopia Cambyses, dimidiatum fame exercitum trahens, omnes invenit Ægyptios lætitia exsultantes : celebrabantur feriæ, et magna populi frequentia pompa ad Memphim ducebatur. Nempe repertus Apis ; nec jam malorum servitutis memores, novum deum paratas comitabantur ad ædes. Restitit Cambyses, ratusque Ægyptios insultare sibi, furore amens, invadit cum armatis triumphalem pompam, et Apim insignibus decorum prosternit. Lugent Ægyptii, et quos servitus non exciverat fletus, exprimit interemptus juvencus.

DÉVELOPPEMENT.

Æthiopum quum mobilibus devictus arenis
Ventorumque ira, miseris cessisset ab oris
Cambyses, et Memphiticam remearet ad urbem,
Agmina rara trahens et circumcisa fameque
Turbinibusque avidis, Libyam mœstissimus omnem
Exsultare videt, lætoque agitare tumultu
Regales inter præpostera gaudia luctus.
Nempe repertus Apis : docili nova numina cultu
Ægyptus sequitur, veteres oblita catenas,
Servitium solante deo ; torpetque parentum
Libertas fœda sub relligione sepulta.
Ipse triumphalis, populo venerante, juvencus
Incedit, quem turba deum plebeia juxta
Prosequitur, crocodilus, ibis, felesque, canisque,
Virgineæ sphinges, et nigri Memnonis ora.
Ipsa ferebantur quæ fundit prodiga Tellus
Et populi fecere deos : lento ordine pompa
Nobilis Isiacas deducebatur ad arces.

Plenus clade sua Cambyses constitit ; olli
Succutiunt animos dementis gaudia vulgi ;

Atque illa opprobrio ratus insultare fugati,
Ore fremit : stimulis gliscit furor : impete cæco
Præcipitans, paucis comitantibus, omnia circum
Dissipat, et festæ rumpit solennia pompæ.
Saucia turba cadit; mox regia venit ad ipsum
Ira bovem, rabidoque deus prosternitur ense.
Jam numen mortale jacet, revolutaque turpi
Squalent membra solo. Facinus sed triste perosi,
Ora aversa tenent, ululatusque ora dedere
Nilicolæ amentes, et qui modo lumine sicco
Servitium tulerant, non fata tulere juvenci.
Pyramides gemuere cavæ; pater ipse profundo
Amne gemit Nilus, tristique acclinis in urna
Sacrilegos reditus et Apim lacrimatur inultum. L. H.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1819.

XV

MATIÈRE.

A VÉNUS (ODE DE SAPHO).

DÉVELOPPEMENT.

Fulta splendenti solio, Tonantis,
O Venus, potens soboles[1], dolorum
Artifex, quæso, mea ne fatiges
Pectora curis.
Huc ades, si quando alias precantem
Audiens, dignata humilem fuisti
Non semel terram, nitidum relinquens
Patris Olympum.

1. *O Venus, potens soboles.* In Sappho, quæ genus hoc carminis invenit, deditque nomen, hæc quarta syllaba sæpissime brevis est : in Horatio nunquam. Liceat autem mihi inventricem imitari, eo magis quod etiam apud Latinos nonnulla exempla occurrunt :

Seu Sacas sagittiferosque Parthos. (Catulle, 11.)
Pauca nuntiate meæ puellæ. (*Id.*, *ib.*)
Otium, Catulle, tibi molestum est. (*Id.*, 49.)

Passeres tuos, Cytherea, blandi
Desuper currus gemini vehebant,
Ambo librantes rapidas per altum
        Æthera pennas.
Ut tui primum steterant jugales,
Tu mihi æterno, Venus, ore ridens,
Unde tot fletus, tua cur vocarem
        Numina votis,
Quid furens luctus peteret, rogabas,
Quemque mansuro cohibere nexu
Suadeam : « Nam quis tibi tanta, Sappho,
        Causa doloris ?
Qui fugit, mox te, mea, persequetur :
Dona qui spernit, feret ipse dona,
Cuique amor sordet tuus, ipse amabit,
        Ipse rebellem. »
Huc ades rursus, miseramque longis
Solve mentem luctibus [1], et facesse
Quod precor supplex, socioque bella
        Numine mecum.

L. Q.
École normale, 1822.

XVI

CHANT D'ALCÉE.

MATIÈRE.

Veteres milites, quibus solitum est contemnere vitam, et intrepido pectore Martis tumultum adire, sinite tirones ordinibus vestris immisceri. Ignoscite si primo concursu palleant, nec hastas certo vibrent lacerto. Nondum Penates Deos et matrem reliquerunt. Non jam belli fragorem auribus hausere, choreis assueti.

1. *Solve mentem luctibus*. Horatius voluisse videtur quintam syllabam in his carminibus cæsuram esse.

> Jam satis terris nivis atque diræ
> Grandinis misit....

Sed Sapphus ipsiusque Flacci exemplo uti mihi licuit :

> Deliæ tutela deæ, fugaces.... (HORAT., lib. IV, od. 6.)
> Lesbium servate pedem, meique. (*Id.*, *ib.*)
> Aureos educit in astra, nigroque. (*Id.*, *ib.*, od. 2.)

Et ego olim primum in acie animumque deficere sensi. Caligabant oculi tremebant artus; quid multa? Pedem retuli, rejecta parmula. Illam in Palladis templo suspendere Athenienses. Sed ita me insequentibus prœliis gessi. ut eo mei monumento gloriari nec lætari possint.

DÉVELOPPEMENT.

O trepidos belli toties experte tumultus
Miles, et armisoni feralia prælia Martis :
O qui forte soles caput objectare periclis
Intrepidus, pulchramque petis per vulnera mortem,
Hos sine tirones, juvenilia pectora, sese
Ordinibus miscere tuis, sine castra sequantur,
Primaque inexperti mereant stipendia tecum.
Forsan, ubi ante oculos acies bellare paratas,
Armaque, et instructos sæva ad certamina currus
Adspicient, gelida secum formidine capti,
Sollicita huc illuc pavitantes lumina volvent,
Concursusque metu pallebunt ora futuri.
Forsan, ut horrificus tolletur ad æthera clamor,
Ut volitare leves stridentia tela per auras
Incipient, ollis subitus tremor ossa tenebit,
Ollis arrecti stabunt in vertice crines,
Nec certo dabitur jaculum vibrare lacerto.
Tu vero, ignavi fervent cui corda timoris
Nescia, parce, precor, tu parce timentibus : illi
Nempe domum et patrios nondum liquere penates ;
Nondum e conspectu caræ cessere parentis :
At pecus in pratis placidus pascebat avitis
Quisque suum, et gravidas curabant lacte juvencas,
Lanigerosque greges, et amantes pascua tauros.
Illi pugnarum strepitum armorumque fragorem,
Rauca vel in castris resonantia classica nunquam
Audivere, avium sed opaca in fronde susurros,
Mugitusque boum, nec non et grata palumbis
Murmura, vel tremulis balantes vocibus agnos.
Non illi conferre manus, non figere ferro
Luctantes didicere viros, sed montibus altis
Exercere leves choreas, aut vespere sero
Antiquos, stabulum repetentes, dicere cantus.
Me quoque, quum primum quondam, juvenilibus annis,
Suscepi duros Martis tentare labores,
Infestumque, recens patriis e vallibus, hostem
Ipse adii, virtus, fateor, me victa fefellit,

Fractoque attonitæ stupuere in corpore vires.
Namque, ut equos utque arma oculis hostilia vidi,
Cursantesque viros, certantesque eminus hastis,
Nil nisi pulveream licuit jam cernere nubem :
Lumina nox picea caligine cæca premebat ;
Confusum obtusas murmur strepitabat ad aures.
Heu ! quid plura ? pedem retro perterritus, amens,
(Nunc meminisse pudet !) retuli, clypeoque per herbam
Non bene rejecto, trepidans in tuta refugi.
Tunc elata animis, palmaque superba recenti
Attica gens, pingues divæ armipotentis ad aras
Nostrum proh ! clypeum spolia inter bellica fixit,
Turpe fugæ indicium, nostræque opprobria vitæ.
Ast erexi animos, arsit dolor ossibus ingens,
Pectoraque invasit laudum immoderata cupido,
Et me multa ferox jam tum per prælia gessi,
Ut fædam invicta labem virtute piarim,
Nec raptum Alcæi clypeum exsultaverit hostis. P. G.

Lycée Louis-le-Grand, 1869.

XVII

DANAË (FRAGMENT DE SIMONIDE).

MATIÈRE.

Ubi Acrisius, aurea pluvia deceptus, furti conscius, invisum nepotem excepit, pelago natam et pignus arca inclusos credit : dum vero arcam jactat tempestas, sic mater gremio dormientem prolem pavore exanimis fovet : « O felix puer, quem non tenebræ, non fluctus, non mors propior somno excutiunt ! securus materni doloris dormi, o fili ; tuque, Jupiter, tempestatem serena ; tu a morte tuos serva, si miseræ iratus, at saltem filii memor. »

DÉVELOPPEMENT.

Custodem Acrisium pluvio deceperat auro
 Jupiter, et servus fugerat arce pudor.
At pater, ut furta invisi cognovit amantis,
 Et natum invito Persea vidit avo,
Sontem indignatus peritura exponit in arca
 Vindicibus natam et pignora cara fretis.
Ecce, procellosis dum stridet fluctibus æquor,
 Vicinique furens adfremit ira maris,

Exagitantque levem ventorum prælia cymbam,
    Stravit maternus frigida corda pavor;
Et lacrimis suffusa genas, sua pignora mater
    Pressit materna mox rapienda manu,
Atque ait ægra animis : « Eheu ! carissime fili,
    Noster sorte tua quam cruciatur amor !
O felix ætate puer, quem matris in almo
    Infusum gremio mulcet amica quies!
Nec densa tibi nocte domus, nec carcere cæco,
    Fletibus aut nostris rumpitur iste sopor.
Nil tibi, si fluctu somnis propiore minatur,
    Et siccæ allambens adsilit unda comæ.
Purpurea non sollicitant in veste jacentem
    Sibila ventorum, nuntia naufragii.
Ah ! miseranda, puer, si nosses fata, tenella
    Maternum exciperes territus aure metum !
Hortor et invideo : proles, secura quiesce;
    Ira, quiesce, maris; triste, quiesce, malum !
Tu, patriæ miseros, precor, eripe, Jupiter, iræ :
    Nulli nempe minus quam tibi noxia sum.
Aut si jam innocuæ te nulla remordet amantis
    Cura, tui saltem sanguinis esto memor. »

L. Q.
École normale, 1812.

XVIII

LE TAUREAU DE PÉRILLE.

MATIÈRE.

Dum struit exære bovem Perillus quo inclusus pereat populus, advolant Furiæ et operi certatim infernas admovent manus. Surgit moles, diræ instrumentum necis. Miratur tyrannus bovem : « At nescit mugire, inquit; doceat mugire faber. » Statim includi jubet Perillum : subjicitur ignis, dant vocem tauro hominis gemitus; uritur improbus artifex flamma qua decuit, peritque ingenio infelix suo.

DÉVELOPPEMENT.

Dum studet arte nova ferrum exercere Perillus,
Ingentemque bovis formam procudit aheni,
Carcere quo populus, scelerato deditus igni,
Infelicem animam lento cruciamine reddat,

Suppliciis Erebi Stygiæ abstinuere sorores,
Atque, ut nulla suo careant tormenta labore,
Funereo certant dextram admovisse juvenco.
Fervet opus; jam tartareis stetit ænea moles
Ficta ministeriis, et præside digna tyranno;
Jam patuit miseræ latus exitiabile genti.
Rex pœnas laudare novas, uterumque capacem
Mirari. « Sed enim nescit mugire juvencus;
Tu doceas mugire, faber. » Nec plura, laboris
Clauditur inventor fabricati corpore monstri.
Subjectæ crepuere faces; penetrabilis æstum
Accipit interius feralis machina; mugit
Bos ululante viro; patitur faber improbus artem
Ipse suam; et, proprios dum torridus ingemit ignes,
Taurinas lamenta sonant imitata querelas.
At non contigerint longum tibi sæva, tyranne,
Gaudia; non longum gemitus audire tuorum
Mentitisque frui dabitur mugitibus; ipse,
Ipse tui quondam latus experiere juvenci,
Bosque Perilleus regali immugiet ore. L. Q.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1819.

XIX

LÉONIDAS AUX THERMOPYLES.

MATIÈRE.

Quum Persas invasit moritura Spartanorum phalanx, obstupuit primum barbarorum multitudo, non intellectam sibi virtutem admirantium. Mox autem sebeunte pudore, intrepidum agmen pilis cingunt, vitam pro deditione pollicentes. At turpe munus dedignantur devoti patriæ animi : vox una omnibus : « Scire mori Spartanos, non dedi. » Et in suo cadunt vestigio : clades nobilis, cui Marathonia et Platæensis et Salaminia victoria vix æquare laudem suam audeat ! At vos, receptæ cœlo mentes, si qua est adhuc mortalium cura, quoniam nihil de hac patria, quam morte vestra defendistis, superest, omnes quicumque patriam amant suam adjuvate ; in eorum animos virtutem vestram infundite, ut, si fors tulerit, tanto exemplo digni, mori quam dedi malint.

DÉVELOPPEMENT.

Persica fulmineo dum fertur in agmina cursu
Græcorum moritura phalanx, stat pallida primum

Turba, nec immensas meminit conterrita vires.
Tandem serus adest, stimulos qui mentibus addat,
Pro virtute pudor : succedere cominus audent
Paulatim, et septum pilis horrentibus agmen
Oblata jam posse putant mansuescere vita.
At patriæ devota cohors : « Non dedimur, inquit,
Sed morimur cives; » et vocem facta sequuntur.
Irrumpit medios, mortis secura, per hostes,
Et, quos ipsa manu circum prostravit, acervis
Cædendo lassata phalanx, non victa, recumbit.
Nobilis, et qua non potior victoria, clades!
Cui Marathon æquare suam vix æmula laudem
Audeat, atque pares sese jactare Platææ!
Jam nil de patria superest, quam sanguine virtus
Defendit Spartana suo : jam mœnia dudum
Pulvis habet; jam nunc ipsæ periere ruinæ :
Sed laus vivit adhuc; stat magni nominis umbra,
Parturiuntque viros fecunda exempla virorum.

At vos, sacræ animæ, cœlestibus addita turba
Sedibus, o, si qua est superis quæ restet in aulis
Cura hominum, cœloque humiles non temnimur alto,
Civiles animos, potior queis patria vita est,
Erigite, et vestra demittite robur ab arce,
Forsan et innumeras effundens barbara turmas
Colluvies hominum, deforme minabitur olim
Servitium, atque novis nova forsan vincula Græcis
Afferet, et strictis circumdabit agmina telis
Libera : tum cinctos, vestrum genus, arce superna
Firmate; in magnas virtutem infundite mentes;
Intrepidis aliæ reddantur numine vestro
Thermopylæ, et vestram hanc iterum post sæcula vocem
Audiat attonitus, « Morimur, non dedimur, » hostis.

L. Q.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1819.

XX

PRÉSAGES DE SALAMINE.

MATIÈRE.

Unde hic concursus in templum Palladis? Quare ante aras deæ provoluti cives aut incolumes Athenas aut mortem precantur? Omnes invaserunt luctus atque ira, et clamor tollitur indignantium : « Adest Persarum tyrannus. » « Adsit, suscipit afflata numine sacerdos, adsit, patriæque solo barbarus insultet. Vos tamen non deseret libertas. Cedite, linquite patrum sepulcra : vos sequetur et fugiet ex adito anguis deæ sacer. Ite, et triumphos exspectate ulturos Harmodii patriam. Cade et resurge, urbs divina, et hostes sterne superbos. Tuque, o Pallas, omen da populo tuo. » Tunc auditur ægidis sonus; fremit hasta Palladis, magna protenditur dextra, et Salamina indicat futuramque pacis gloriam.

DÉVELOPPEMENT.

Quid vult Palladias talis concursus in ædes?
Quid votis intenta cohors, affixaque sacris
Agmina marmoribus? Pueri timidæque puellæ
Aras sollicita circumcinxere corona;
Stantque viri fixis oculis ac torva tuentes.
Hinc silet ira; illinc erumpit luctus; at omnes
Communis pariter torquet dolor. Ilicet altis
Verba indignantum tectis sonuere : « Tyrannus,
Ecce tyrannus adest! » Tum mente afflata sacerdos
Jam propiore deæ stimulisque potentibus : « Adsit,
Exclamat patrios agitans sub corde furores,
Adsit Erechtheis incumbens barbarus agris.
Barbarus hanc urbem, sedesque ac templa deorum
Diruat insultans, et fulmina sera lacessat.
Cecropia indignis discindat mœnia sulcis:
Sæviat in lapides, pelagi vexator! Athenis
Stat sua libertas; stabit post mœnia victrix.
Cedite, busta patrum manesque relinquite, cives,
Non sine dis profugi. Præsentia fata salutem
Exsilio peperisse jubent; sed Pallas alumnis
Nusquam aberit. Sacer en penetralibus exit ab imis
Ipse deæ coluber; vobis comes additus, ipse,
Exsilii patiens, fugitivam proteget urbem.
Ite, o Cecropides, vos æmula Thermopylarum
Gloria, Leonidæ vos nobilis umbra cadentis,
Harmodii vos umbra vocat : præsentibus, ite,

Ite, diis, memores ; nam quæ Marathonis in arvis
Defendere patres, defendent numina natos.
Tuque maris jam sperne minas hostiliaque arma,
Hospita Athenarum puppis ; duce Pallade, fidens
Scinde triumphali freta mox sulcanda regressu.
Bella per Argolicos plus quam civilia campos,
Nec terram tantum spumantem sanguine cerno,
Miltiademque novum, variique elementa triumphi
Conscia, sanguineum pelagus, congestaque passim
Ossa superborum fastus terrentia regum.
Æquore mersa latent, sub queis modo pressa latebant
Æquora navigiis : lembus de classe superstes.
Numen Athenarum, fati prænuntia Pallas,
Si qua mihi virtus, tibi nostræ cura salutis,
Claro mansuram confirmes omine gentem. »
Dixerat. Auditur subitus fragor. Ilicet omnes
Palladis effigiem taciti adspexere : repulsa
Ægide, bellisonus ferri rigor increpat ; hasta
Infremit. Ipsa deæ facies jam grandior ignem
Mobilibus spirare oculis, jamjamque moveri
Visa, manu magna ostendens Salamina, futurum
Pace triumphali certo decus omine monstrat. B. R.

Collége royal de Charlemagne 1825.

XXI

LES PERSES. RÉCIT D'ESCHYLE.

MATIÈRE.

Prima nocte Persæ conscendunt naves et jussas stationes petunt. Namque rex futuri nescius edixerat ut, obsesso omni aditu, nulla Græcis ad fugam via relinqueretur. Ubi vero dies illuxit, Græci, qui altum noctu petierant, ad littora clamorem horrendum cient, quo Persæ terrentur, hoste prælium, non fugam, parante. Propinquant miro ordine naves Græcorum læto cantu sese invicem adhortantium ; concurritur : singulæ naves inter se decertant ; Persas autem angustiæ loci suis opem ferre vetant. Jam victos metu Græci opprimunt, male fugientes insequuntur ; fit cædes et gemitus, donec cladem nox intercipiat.

DÉVELOPPEMENT.

Æquoreis postquam solis jubar occidit undis,
Et subiit nox atra polo, gens nautica furtim
Cogitur, et multo conscendit milite classem.

Procedunt pelago naves, certisque locantur
Ordinibus. Namque hoc regis mandata ferebant,
Difficiles aditus facta obsidione tenerent,
Ne qua Grajugenum tenebris evaderet agmen.
Demens ! qui tristes infesti numinis iras
Nesciret, minimeque animo ventura videret !
Nox abit interea ; sed non, quæ credula regi
Spes fuerat, Graii velis maria alta petebant.

Ast ubi purpureos nascens aurora colores
Explicuit, terrasque effusa luce retexit,
Ecce ferebatur Graiorum ad sidera clamor
Ingens, horrisonus ; tonat imo concita fundo
Insula, responsant scopuli, longeque volutant
Clamantum voces populorum. At pectora Persis
Terror habet ; neque enim Graii Pæana canentes
Vertere terga fuga, et sine Marte relinquere pugnam,
Sed miscere manus, audaci mente, parabant.
Jam tuba terribilisque accenderat omnia cantus.
Nec mora : Graiorum miro simul ordine naves
Processere ; fremunt remorum concita pulsu
Æquora ; cæruleo decurrit gurgite classis.
Fit propior ; primumque instructis navibus ibat
Læva phalanx, pontum pars cetera deinde legebat.
Nunc exaudiri clamor, mediisque sonare
Fluctibus : « O soboles Graiorum, asperrima bello
Pectora, nunc patriam, nunc templa antiqua deorum,
Nunc vestros servate manu, servate parentum
Relliquias : vobis ea belli præmia sunto ! »

At contra exiguo respondet murmure classis
Barbara. Continuo volucri ratis incita cursu
Ærea in adversam defixit rostra carinam.
Principium pugnæ : concurritur ; obvia navem
Navis quæque legit ; pugnatur cominus armis.

Stabant angusto Persarum in limite puppes,
Ut neque remigio certos intendere cursus,
Aut prodesse suis, adverso Marte, liceret.
Contra, Grajugenæ jam victos fraude locorum
Ancipitesque animi rostris utrinque premebant
Acrius. Omne procul subversis navibus æquor
Sternitur, aggestaque latet sub cæde virorum.

Tum nostri trepidas retro convertere puppes,
Molirique fugam ; nec pugna absistere miles
Fervidus; at nullo fugientes ordine passim
Insequitur, piscesque velut quos alta coercent
Retia, fragminibus remorum urgetque premitque.
Exoritur gemitus miserabilis æquore toto.
Tandem invecta polo nox opportuna salutem
Attulit, et cædem tenebris luctusque repressit.

XXII

ESCHYLE EN SICILE.

MATIÈRE.

Vincit simultas : gloria immeritos manet. O lyra, senem extremo solare cantu sponte ab injusta patria procul degentem ! Absint jam æternum et ingrati cives et fallaces Athenæ et plausus theatri : mihi jam placeant rura et silentium. Quid prodest enim cothurnum vinxisse, ut canerem Græciæ triumphos? Valete nunc, Musæ, quæ vatem vestrum ab invidia non servastis ; atque tumulo hunc tantum inscribite titulum : « Hic apud Ætnam Æschylus jacet, qui pro patria Marathone pugnavit. »

DÉVELOPPEMENT.

Deserit emeritos nunc debita fama poetas;
Gloria tirones sequitur : nunc improba vincit
Invidia, et nostræ laurus detracta senectæ est.
O lyra, quæ quondam sub nostro carmina plectro
Non indigna dabas, cantus concede supremos,
Et vatem solare tuum. Jam nominis absint
Illecebræ, vulgique favor, plaususque theatri
Æternum ; immemores obliviscamur Athenas.
Ecquid enim tragico suras vinxisse cothurno
Profuit, insolitaque ornanti pulpita pompa,
Carmine grandiloquo patrios celebrasse triumphos?
Æschylus exsul agor ! nec vos, o numina, nec vos
Arguerim : meus horrendis in cautibus Ætnæ
Est mihi partus honos; profugum fovet hospita tellus,
Egregiumque senem regum non respuit aula :
Graiorum reparat melior Trinacria culpam.
Hic lætus moriar; quamvis regionis avitæ
Sit memor, et notos animus desideret agros,

Inque tuo jacuisse sinu placuisset, Eleusi !
Sed tuus ingratis nimium vicinus Athenis
Jam mihi sordet ager; nostros nova patria amores
Hæc rapuit, totamque juvat dediscere laudem.
Ergo securi jucunda silentia ruris,
Murmura fontis amem, nemorumque inglorius umbras,
Atque æterna levis placeant oblivia famæ.

O mihi vos quondam dulces ante omnia Musæ,
Quæ male ab invidia vestros servatis alumnos,
Extremum hoc audite vale: jam munera Pindi
Irrita, et ingenii laudes, nomenque caducum
Dedignor; cessantem hedera spoliate poetam;
Atque notate meis, oblitæ cetera, bustis:
« Æschylus hic situs est ad rupes hospitis Ætnæ,
Qui Marathone suas defendit miles Athenas. » L. Q.

École normale, 1819.

XXIII

PORTRAIT D'ESCHYLE.

MATIÈRE.

Primus tragœdiam juste ornatam ignoto antea apparatu in scenam protulit Æschylus, non ad levia aut molles sensus, sed ad terrorem et minas paratus. Primo fatorum vices et portentosa facinora grandi versu intonat : mox terræ impatiens, cœlum scandit, jam Martem ac Minervam, et giganteæ cladis sub specie antiquum chaos æternis legibus compositum canit.

DÉVELOPPEMENT.

Ille mihi æterno vates florebit honore,
Maximus ante alios, cujus de pectore quondam
Grandibus emicuit scenæ matura triumphis
Melpomene, veluti clypeumque et tela ferentem
Prosiluisse Jovis de vertice Pallada dicunt.

Æschylus huic digno pater amphitheatra paratu
Constituit; regale decus capitique coronam
Induit, ignotæque prius miracula pompæ.
Nil timidum vatis mens inchoat alta; neque ille
Blandior ad molles deducere pectora sensus,

Sed gelido terrore minax. En Gorgonis ora
Extulit, et visu spectantes diriguere!
Hoc quoque terrificum imprimis objecit et ingens,
Quum rigidi fingenda foret vis ferrea fati:
Infelix numen terrarum desuper orbi
Imminet, et torva stat majestate tremendum,
Qualis grande sonans, et aheno innixa cothurno
Intonat Æschyleos regina tragœdia versus.
Immanes visu formas insuetaque rerum
Scena oculis portenta refert. Mortalia vates
Despicit invitusque tenet, ceu spiritus acer
Comprimat audaces, patrio procul orbe, volatus.
Mox, velut impatiens udæ telluris, in auras
Emicat, immixtusque diis, invicta deorum
Numina solenni jam committenda theatro
Explorat, Martisque minas, belloque potentem
Pallada, fulmineumque Jovem, dum sæva Gigantum
Corpora detrudunt, quorum sub imagine vates
Antiquum chaos et rerum discordia finxit
Semina, compositumque æternis legibus orbem.
Scilicet hosce domus cohibet Plutonia vinclis,
Dum superæ gaudent felici lumine sedes. A. D.

École normale, 1819.

XXIV

MATIÈRE.

CHŒUR DES OISEAUX.

(Imitation d'Aristophane.)

DÉVELOPPEMENT.

O imbecilli, terrigenæ viri!
Genus caducum, luce carens genus!
Aut frondis avulsæ procella,
Aut similes fugientis umbræ!
Vobis superbam quis furor injicit
Mentem, ferarum, quæque tenent mare,
Quæque alta perstringunt volatu
Sidera, vos tumido ore reges

Jactare, corpus qui trahitis grave,
Tellure fixi matre pedes pigros,
Vitaque vix nati relicta,
Insilitis celeres sepulchrum!
Spectate, ut ala præcipites cita
Noti feramur per spatia ætheris,
Interque venti dormiamus
Sæpe vagos placidæ tumultus!
Quum mane guttas sol viridi redux
Obliquus herba combibit, antraque
Insueta detrudens latrones,
Pergit iter placidus serenum,
Tum membra nido languida detrahens,
Roremque pennis excutiens gravem,
Lucem renascentem volucris
Læta canit, repetitque cœlum.
Sol, dulce vitæ principium, nova
Qui poma nobis, qui segetes coquis,
Qui fessa vitali benignus
Membra calore foves volucrum;
Ad te, corusci mobilis ætheris
Proles, volatu tendimus arduo,
Visuque mortali timendum
Impavidi jubar intuemur.
Seu sævit Eurus, seu Zephyrus putrem
Glebam resolvit, nos sumus indices,
Transimus ut crebrum procellis
Innumeræ pelagus catervæ.
Grus suadet, oras quum Libyæ petit,
Fecunda terræ tradere semina,
Et veris halantes salutat
Voce vigil Philomela flores.
Parva profundum qui pelagus rate
Sulcat, notata cautus hirundine
Traxit carinam, vere rursus
Vela levi Zephyro daturam.
Cornice dextra fretus, iter pedes
Pergit viator. Vos reboans forum,
Et rostra, confusosque aditis
Auspiciis avium tumultus.
Vocem sonoris cantibus imparem
Raucæ juvantes auxilio lyræ,
Balbo ore languentes querelas

Ridiculi gemitis poetæ.
Solem et patentem nos canimus Jovem,
Lætumque lumen, lætaque sidera ;
Audimur et terræ colonis,
Nubibus in rutilis latentes.
At vere primo, quum redolet thymus,
Campus susurro quum strepit alite,
Invisa, silvarum virentem
Garrula gens resonat per umbram.
Vos læta sulcis floreat ut seges,
Labore terram vincitis improbo,
Sudore nec largo dierum
Ulla vacat : stimulo lacessit
Fames egenos. Rursus aves, satis
Nullum replentes messibus horreum,
Et ramus autumno gravatus,
Et positis alit herba mensis.
O quam misello tegmine purpuræ
Vestitis artus ! Cernite, fulgidus
Ut luce distinguat corusca
Sol varios avium colores !
Hæc nos volantes, jamque, quod integra
Iter molestum vos teritis die,
Nos, æthere excelso levatæ,
Conficimus fugiente penna.

R. D.
Lycée Louis-le-Grand, 1868.

XXV

ALEXANDRE BUVANT LA COUPE.

MATIÈRE.

Laudibus tollant poetæ Granicum flumen, oppositis Persarum catervis, transmissum, aut Indos nequicquam Pori virtute defensos : nullus Alexandro melior Martis pericula impavido subire vultu, innumerasque acies paucis debellare militibus. At quanto memori versu ipse dignior, quum, fractus morbo, jam morti propinquus, amicorum vicit timorem et medico paruit, haurire suspecta jubenti ! Cernitis ut, trepidante ducum corona, poculum exsorbeat interritus, ac deinde, cubito innixus, oculis medicum sequatur quæ Parmenio scripserat legentem ? Te, vir fortissime, fiducia incolumem præstitit ; jamque vitæ et præliis redditum formidant hostes.

DÉVELOPPEMENT.

Laurigeri vates, quos fons Heliconius undis
Detinet, et gelida Parnassus valle moratur,
En vos Æmathii semper victricia regis
Arma relaturos Phœbo vocat auspice Musa.
Dicite carminibus, quam multo milite ripam,
Et quanto socias defenderit amne cohortes
Granicus, ac, veluti domitis inglorius undis,
Primus Alexandro deberi senserit orbem.
Nec satis est : madeant Persarum sanguine campi,
Arbela atque suum signet decus; agmina terror
Dejiciat; regis fortuna prematur, et ipse
Territus infecto certamina Marte relinquat.
Sunt majora super ; submisso flumine Gangem
Mollius Æmathiis sub legibus ire coactum,
Indorumque acies, totoque Oriente revulsas
Bellantum moles, nec tantis forte minorem
Agminibus Porum, Pellæis victa maniplis,
Fama ferat, stupeantque fide majora nepotes.
Nullus Alexandro melior, seu milite pauco
Mavortis tentare vices, et sæva ciere
Prælia, seu summis impostas montibus arces
Oppidaque ingenti frustra circumdata ponto
Expugnare manu. Quis belli ferre labores
Acrior, aut fato præsente peritior uti ?

At quanto laudum majori dignus honore,
Quum morbo implicitus, medico suspecta ferenti
Paruit, et macetum vicit mens alta timorem !

Aspice : densa ducum lecto infelice jacentem
Circum turba datur : gelido stat pallor in ore
Omnibus, et lugubre silent, manantia fletu
In miserum vix ausi attollere lumina regem.
Ille, moras belli pariter mortisque perosus,
Pocula letiferi stillantia tabe veneni
(Parmenio mandavit enim), trepidantibus haurit
Omnibus, atque oculo totum scrutante Philippum,
Et vel inaccessos animi subeunte recessus,
Ora viri sensusque notat, dum fidus Acarnan
Scripta legit, puram immerito culpantia mentem.
Vivis, Alexander! tua te fiducia morti

Nobilis eripuit. Virtute audentior, ito
Quo te fata vocant; et jam desueta moventem
Arma pavet Darius; Babylon sua mœnia pandit,
Insolitosque tibi supplex instaurat honores.
Te deus, æterno qui prospicit omnia visu,
Ætherei nondum subeuntem luminis auras
Nomine signavit proprio, dextraque prehensum
Ipse per adversi ducet discrimina Martis.
Ille, potente manu, convulsis oppida muris
Disjiciet; reges, te bella ciente, fugabit,
Orbis et extremo victorem in limite sistet! A. D.

École normale, 1819.

XXVI

MATIÈRE.

LE SANGLIER.

(Fragment de Théocrite.)

DÉVELOPPEMENT.

Ut formosa suum conspexit Adonida Cypris
Exanimum, inque suo jactantem sanguine corpus,
Cypria olorinis dea deserit atria pennis.
Haud mora: quod juvenem letali vulnere monstrum
Straverat, aligeros sibi ducere jussit Amores.
Vix ea dicta: volant, et præpete per juga penna,
Per nemus umbrosum formidatosque recessus,
Urget aprum Cytherea cohors, et vana rudentem
Lignorum insidiis et nodo triplice sistit.
Mox redit ad viduam venatrix turba parentem,
Maternos, quantum sibi fas erat, ulta dolores:
Colla feræ laqueis trahit ille tenacibus: alter
Increpitat tardos ærata cuspide gressus,
Pone sequens: omnes captivo illudere certant.
Ipse inter medios, capitis reus, ibat Amores,
Multa timens, Veneremque et Adonida, multa volutans,
Vindictamque deæ, et nunquam placabile pectus.
Viderat e summo Cythereia vertice turbam
Adventare procul, capitisque aspectus aprini

Exacuit cœleste odium : mox talia fatur :
« Tune meos ausus rapuisse, exclamat, amores,
Tu molli infestos infigere corpore dentes,
Tu niveum lacerare latus ? — Tua numina testor,
Inquit aper, pulchrum, Cythereia, testor Adonin,
Si qua fides lacrimis, si quid miserere precantem :
Occidi non sponte mea, solvitque nocentem
Quæ fecit me causa reum. Nam mollia membra
Ut vidi, et toto candorem in corpore, marmor
Esse ratus, docti quod sculpserit ipsa Mironis
Dextera, candidulo volui oscula figere saxo
Nescius : hoc perii ! Tu, nostros accipe dentes
Quos sævus decepit amor. » Sic fatur ; at olli
Vincla jubet cecidisse Cypris : quam deinde secutus
Tristis aper, latebras nemorum invisosque recessus
Deseruit, scelerisque memor, victusque dolore,
Lustrali nocuos combussit fomite dentes. C. F.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1819.

XXVII

RUSE D'ANNIBAL EN APULIE.

MATIÈRE.

Fabius clauserat Annibalem cinctum montibus nemorosis et corona militum. Fames instabat captis, nec spes ulla fugæ patebat. Tum Pœni mentem novum subiit consilium religandi sarmentorum maniplos ad cornua boum, ut dispersi jactarent incendia.

Nec mora : sarmenta cornibus boum accenduntur: illi, stimulante dolore acti, discursu montes implent, cum flamma luctantes frustra cervices jactant et hærentem pestem excutere nituntur.

Inde primus horror Romanis excubiis, et varias in sententias trahuntur mentes. Dubitant utrum ardeant tactæ de cœlo silvæ, an rupto terra sinu flammas ultro vomat. Mox pressi terrore fugiunt omnes. Occupat Annibal fauces, et in campum emicat.

DÉVELOPPEMENT.

Obsessum Annibalem nemorum inter lustra tenebat
Romulidum vindex Fabius Cunctator, et omnes
Late aditus densa circum legione premebat.
Stabant Romulidæ, cinctum, de montibus altis,
Hostem observantes ; horrebant frondea telis

Culmina, et intento despectans lumine vallem,
Multa coronabat veteres custodia saltus.
Interea magno Pœni trepidare tumultu,
Incusare ducem, clamantes poscere pugnam,
Irrita præsidiis minitari hostilibus arma.
Tertia jamque dies aderat, spes nulla salutis :
Mox captum urgebit stimulis immitibus agmen
Irrequieta fames, et cinctis pabula deerunt.
Non deest calliditas, Tyriæque industria gentis :
Ereptam Italicis crebro certamine prædam,
Bis sexcenta boum fortissima corpora, jussu
Annibalis, per castra legunt, atque arida circum
Sarmenta et virgas curvatis cornibus aptant.
Scilicet, admotis conflagret ut ignibus omnis
Lignea materies, lateque incendia jactet
Bellua, et ingenti formidine misceat hostem.
Nec mora; jam piceæ nemus involvere tenebræ,
Involvere dolos et Pœni militis artes,
Adspiratque virum forti nox conscia cœpto.
Tunc sarmenta boum tacite accenduntur; at illi,
Vi primum ac rubro pavefacti lumine flammæ,
Diffugiunt, actique metu nemora alta peragrant.
Mox furit et miseros cruciat ferventior ignis,
Vivamque exurit carnem, penetratque medullas.
Hic, tremebunda, amens, nimis externata dolore
Turba ruit, cursuque furens per lustra vagatur,
Et querulis longe silvas mugitibus implet.
Nunc sese in dumos rapidi saltusque migrantes
Præcipitant, truncisque immania corpora lædunt,
Et scissos lacerant spinosis sentibus artus;
Nunc per vallem abeunt, spatioque feruntur aperto,
Luctanturque faces contra flammasque sequaces,
Et caput incensum quatiunt, et fervida colla
Hinc inde ardentes multo conamine jactant,
Si modo inhærentem valeant cervicibus ignem
Excutere, ac diræ sese subducere pesti.
Torrentur vepres, et frondea tecta ferarum,
Flammeaque horrentem lucent virgulta per umbram.
Obstupet in castris miles Romanus, et imo
Corde tremit : quæ tanta ruunt incendia silvis?
Quæ fulgent sub nocte faces? quæ causa fragoris?
Incertum; diversa trahit sententia mentes,
Et vario rumore fremunt; hi, « fulmen ab alto

Æthere in obscuros nemorum cecidisse recessus,
Omnemque ignifero complexum turbine silvam :
Hoc Jovis indicium ; » pars, « ipsa dehiscere terræ
Viscera, et infernis jaculari e faucibus ignes,
Audacesque poli ructare ad sidera flammas. »
Hæc et plura viri : majus propiusque periclum
Interea ; saltus Romanis proximus ardet.
Tum vero insolita secum formidine capti,
Proh ! pudor, en fugiunt, fascesque et castra relinquunt :
Frustra per tenebras trepidum vox increpat agmen
Nota ducis; frustra Fabius tormenta minatur,
Et leti genus horrendum, sævasque secures;
Discurrunt : ater palantibus ingruit horror.
Occupat interea deserta cacumina lætus
Annibal, et campo potitur jam victor aperto. P. G.

Lycée Louis-le-Grand, 1869.

XXVIII

ANNIBAL MOURANT.

MATIÈRE.

Proditus Annibal ignavi fraude regis, et subitis circumdatus satellitibus, ut vidit nullam esse saluti virtutique viam, ingloriamque subeundam mortem, talibus incusat fata : « Nonne satis pugnavi, ut corruerem inter jacentes Romanos? O degeneres avitæ laudis ! hanc scilicet gloriam amatis, senem aggredi proditum ac deditum ! Morere, Annibal, Romanosque solve terroribus ; non saltem superest cadenti eorum virtus. Tuque, o pater, natum accipe, hostem Romanorum ad extremum vitæ ; nusquam rupta fides, quam puer ad aras juravi ; testor Alpes et Cannas ; ipsos ad Manes plenus odii descendo. » Sic fatus, haurit venenum, et inviso hosti occidendi Annibalis decus morte abstulit.

DÉVELOPPEMENT.

Romanorum armis circumdatus undique, solus,
Annibal, ut nullam sensit superesse saluti
Virtutique viam, sed jam sine laude cadendum,
Talibus incusat crudelia fata querelis :

« Nonne satis traxi Latias in prælia gentes
Annibal, ut pulchro confossus pectora telo,
Romulidum denso moriens super aggere victor
Corruerem ? Exsulta non empto, Roma, triumpho,

Ni pudeat magis ! o nimium virtutis avitæ
Degener, o proles magnorum indigna parentum !
Scilicet hæc vobis placuit victoria, vinci
Fessum ætate senem, pretio quem venderet hospes !
Sanguinolenta patres quondam jacuere per arva
Cannarum melius quam vincitis. Abjice nostri,
Abjice, Roma, metum, nostroque a sanguine sumant
Cannenses campi inferias ; gens libera, surge :
Hoc quodcumque meum est, Romana pericula solvo ;
Non impune quidem ; fuit Annibal ; at tua mecum
Laus fuit : Annibalem clades ulciscitur ipsa.

Excipe me, genitor, genitoris sanguine dignum :
Quam puer ante sacros juraverat Annibal ignes,
Nusquam rupta fides ; testor vos, busta Sagunti ;
Vos, Alpes, Italæ mala propugnacula terræ ;
Testor te, Trasimene lacus, Trebiæque paludes,
Vos, Cannæ, Pauli Romanorumque sepulcra ;
Utque tuus vixi, genitor, nunc et tuus, odi
Romanum moriens, nec post mea funera possit
Iste vacare odiis ! in Romam sæviat umbra
Ipsius Annibalis ! medio immortale sepulcro
Duret in extremos odium gentile nepotes.
Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,
Istorum clades ; vivatque in pectore multus
Annibal ! Infestam, si fas erit, obrue gentem :
Utere sorte tua melius ! quibus illa pepercit
Dextera, vindicibus Capitolia dejice flammis !
Invidiosa mihi propriis altaribus ure
Numina Romulidum, civesque, urbemque, deosque ! »

L. H.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1819.

XXIX

VIRGILE RENONCE A LA MÉDECINE POUR SE CONSACRER A LA POÉSIE.

MATIÈRE.

Tenes me, Parthenope, non segnis juventæ studiis exercitum; neque pulcherrima urbs, Baiana littora, Tyrrhenum mare Virgilio sordent. Quid igitur animum angit, versat, neque consistere patitur? Quid parum in arte Pæonia

proficio? Ubi illa quondam ardens ægris hominum corporibus subveniendi cupido? Quid oculos, quid mentem ad se convertunt Siciliæ littora? Cur umbra Siculi pastoris a conspectu nostro non abest? Ignoscat mihi Æsculapius! Agit me Deus imperiosior; rapit me primus poetici furoris impetus. Vati nascenti favete, Musæ Sicelides.

DÉVELOPPEMENT.

Splendida nunc etiam verno sub sole superbis,
O mea Parthenope, redolent nunc floribus auræ,
Nunc urbs tota canit, nunc formosissimus annus;
Cur mihi nescio quid repit sub pectore mœstum?
En procul, ut quondam, Baianæ umbracula ripæ
Ante oculos frondosa virent, viret ipse vicissim
Lucus, ubi lauros inter, spinasque, rubosque,
Phidiaco Cytherea Venus de marmore ridet;
Et tantum, ut quondam, tremulas juvat ire per umbras;
Nec mihi jam sordent musco circumlita saxa,
Nec mare Tyrrhenum, bibulas quum lambit arenas
Lucidior vitro fluctus, fugitivaque candent
Carbasa, et absentem cantat piscator amicam!
Quis tamen hunc animum stimulus premit, urget, et instans
Heu! misera nusquam patitur consistere mente?
Quum libet, ut quondam, noctes vigilare serenas,
Pæonio intentum studio veterumque libellis,
Cur peregre est animus? Cur mentem somnia ludunt?
O ubi nunc generosus amor, quo nuper avebam
Nosse potestates succorum, artemque medendi,
Quum rudis et patrio primum velut exsul ab agro,
Rusticus urbanis successi sedibus hospes?
Sæpius in campis, quos glaucus arundine multa
Mincius (heu! sine me!) trepidantibus alluit undis,
Sæpius agricolas morbo intabescere tristi
Fleveram, et urbe procul, fatum miserabile! cura
Deficiente, mori! Medicos arcebat egestas.
Sæpius et lacrymans : « Ægris afferre salutem
Nostrum erit, aiebam; membris animoque mederi,
Reddere corporibus vires, spem reddere menti!
O mihi magna satis, nummorum haud indiga merces,
Si modo contigerit fallentis semita vitæ,
Gratia multorum, et modus agri non ita magnus;
Quem propriæ coluere manus, coluere paternæ! »
Hoc fuit in votis quondam, et quum pectore leni
Virgilius nondum lacrymis mitescere nescit,

Cur vota aerii discerpunt irrita venti ?
Cur fugit æterno mens irrequieta volatu ?
Cur doleo longum, plenis quum cymbula velis,
Nobile ceu punctum pelago super, æquora tranat
Italica in littus vicinum umbrasque Sicanas ?
O Siculum littus, vallesque et flumina nota !
Florigeris depasta thymum crabronibus Hybla !
Tu quoque, tu vivo qui fons de pumice curris,
Margine gramineo tenuem succinctus hiatum,
Fons Arethusa, tuos nunquam obliture poetas !
O loca, quæ pastor quondam divinus amavit !
Dulce renidetis mœsto mihi, dulce vocatis !
Seu pius incumbam chartis, seu rura pererrem
Solus, et æterno recinentes murmure campos,
Vos tamen intueor quo solo pectore possum !
Umbra Theocriti dextram mihi porrigit adstans
Laurigera, et versus suave obversantur ad aures !
Phœbus et ipse vocat, stimulosque in pectore vertit,
Phœbus et ipse jubet volitare per ora virorum
Me quoque, me vatem... Cur non ego credulus illi ?
Ah ! precor, ignoscat fugitivo Epidaurius ! Ambo,
Sacra deo patri, ut quondam, fraterna feremus.
Et vos, Sicelides, quarum percussus amore
Rura canam, et tenui modulos meditabor avena,
Sicelides Musæ, risu mulcete poetam,
Et risu incipiat Musas cognoscere matres ! P. B.

Lycée Louis-le-Grand, 1868.

XXX

MÊME SUJET.

DÉVELOPPEMENT.

Me nunc dulcis habes, juvenili ardore vigentem,
Parthenope, et suavi myrtorum amplecteris umbra,
Dum labor assiduus, Phœbo duce et auspice Phœbo,
Mentem Pœonias indoctam fingit ad artes.
Mi, sedes formosa, places, placet umbra nemusque
Frondiferum, placet aerio stans vertice collis,
Unde mare immensum Baianaque littora longe

Prospicis, et molli descendis ad æquora clivo.
Sed neque Tyrrhenum, quo tu prælambere, marmor,
Nec rus florigerum, nec sol Campanus, et uda
Temperies, nec verna tui clementia cœli,
Languentes recreant animos, pectusque serenant
Sollicitum : insolitus me nunc tenet angor, et intus
Intima nescio quæ pertentat corda libido.
Otia nunc humilis mea mens ingloria vitæ
Respuit, et placida non jam contenta quiete est.
Unde hæc anxietas ? Quid jam mihi displicet artis
Cura Machaoniæ ? Quid pristinus effugit ardor ?
Vox mihi, vox animo mecum interiore susurrat :
« Macte, virum innumeris succurre laboribus, ægris
Auxiliare ; manus adhibe ad miseranda salubres
Corpora : suave hominum duros lenire dolores. »
At simul intentas vox altera personat aures,
Vocalem citharam et sonitus imitata lyrarum :
« I, sequere ingenium, extensis te proripe pennis
Insuetum per iter : lateri tibi certus ubique
Dux adero, ignotæque feram regionis ad oras,
Et gemina innectam victrici tempora lauro. »
His ego turbatus cæco sub pectore curis,
Sæpe, cadente die, quum sol illuminat æquor
Ignibus occiduis, radiisque rubentibus undæ
Fulgentes late rutilant, deserta peragro
Littora, et in sola vagor errabundus arena.
Tunc antiqua sedens Jovis ad penetralia, fani
Semirutos inter lapides, veteresque columnas,
Trans mare purpureum, placidi trans maxima ponti
Stagna, mihi Siculos videor discernere montes,
Et procul e nebulis surgentem humentibus oram
Trinacriæ, vati dilecta cacumina Phœbo.
Illuc me facili tranquilla per æquora lapsu
Dulcis raptat amor laudumque immensa cupido ;
Illuc, ætherii flatu spirante Favoni,
Aufugit, et raptim celeri mens evolat ala.
Sæpe etiam effigies Siculi pastoris et umbra
Me vocat in somnis, me candida mulcet imago ;
Vel, dum lauricomos intonsa per ardua colles
Et nemora erranti perlabor myrtea passu,
Ille idem apparet, gressus procul ille vagantes
Montis ad excelsum digito regit indice culmen,
Et me jam tacito mecum sub corde tumentem

Parnassi credo vestigia ferre per arces ;
Jam leve Castaliæ viridanti in gramine murmur
Auribus accipio ; jam summo in vertice templum,
Et sua servantes video penetralia Musas.
O mihi, sancte, oro, medicinæ, ignosce, repertor,
Latonæ venerande nepos ! Furor ecce poetam
Me rapit Aonidum, rapit imperiosus Apollò :
Est hic, est animus, totum quem numine cæco
Quis deus, incertum est, agitat deus. Eia, favete,
Musæ Sicelides, vati adspirate futuro ;
Sit mihi fas sanctos labris attingere fontes;
Sit vestras penetrare domos, sacrosque recessus
Visere, et augustæ nemorum succedere frondi. P. G.

Lycée Louis-le-Grand, 1869.

XXXI

GERMANICUS ENSEVELISSANT LES RESTES DE VARUS.

MATIÈRE.

Ut videt cladis vestigia, dirutum vallum, strata passim òssa, Cæsar ingemit, indigne cæsos et ipso funere carentes miserans : suos ad pium munus exsequendum hortatur; primus ipse reliquias busto tandem credendas colligit. Miles fœda pulvere signa, fasces, juxta artus laceros, adfixaque truncis ora indignatur. Quin erumpit dolori impar veteranus quidam : « Quæ vos cernitis, horum pars ipse fui : hic, ubi ossa aggesta sunt, multo cum milite legati cecidere ; hanc ad fossam Varus saucius suis noluit superesse ; ex hoc tumulo suos accendebat Arminius; hic super horrenda altaria nostro sanguine libavit. » Quibus auditis, ossa collecta humo reddere, supremisque honoribus venerari certant.

DÉVELOPPEMENT.

Ut vidit patriis deformia cladibus arva,
Semirutos valli aggestus, tentoria, plenas
Corporibus cæsis et vasto rudere fossas,
Ingemuit Cæsar miserans : heu ! corpora pubis
Romuleæ, Arminio dudum ludibria sævo,
Cognatasque acies, spem tutelamque gementis
Italiæ, inferiis saltem meritoque carere
Pulveris injectu ! periisse infleta virorum
Agmina, et alituum fœdo objectata furori !

Protinus adstantes ad munera sacra cohortes
Hortatur, manibusque piis collecta suorum
Communi jubet ossa simul requiescere busto.
Stabant demisso circum mucrone catervæ,
Spectantes memoresque : et fatum mobile secum
Volventes, fixo cernebant lumine castra,
Relliquias putres, et Vari robora, quondam
Augusto repetita seni [1]. Subit ira videntes
Indecores aquilas, immundoque oblita cœno
Signa ducis, fractosque hostili in pulvere fasces.
Nec procul avulsos artus, pendentiaque ora
Arborei ostentant, probrosa insignia, trunci.

Erupit subito ante alios, statione relicta,
Impatiensque iræ, miles veteranus, et alta
Voce ducem alloquitur circumstantesque maniplos :
« Audisti, Cæsar, Romanæ opprobria gentis,
Vidi ego; nec meminisse juvat; partesque peregi
Ipse meas. Cerne, ut mediis albentia campis
In tumulum sese ossa ferant : hic longius hosti
Restitimus, victique adverso vulnere, fortes
Legati cecidere. Humilem procul aspice fossam :
Hic primum Varo certanti vulnus adactum,
Hic infelici mortem sibi fervidus ictu
Intulit, et victis legionibus esse superstes
Noluit. Hoc sævas bella ad scelerata cohortes
Aggere succendebat atrox ardensque furore
Arminius. Viden' infames, super aggere, palos,
Erectasque trabes, captivorumque cruore
Squalentem foveam, in nostras altaria cædes
Sanguineis exstructa diis? Proh dedecus! illic
Actiacas aquilas, respersaque pulvere signa
Irridens pede calcabat Germanus ovanti!
Invidere dii quæsito ut saucius ictu
Occiderem ante alios, oculis nec tale viderem
Opprobrium. » Dixit, vicinamque efferus aram
Dejicit, infandi monumentum triste doloris.

Nec mora, funestæ collecta exercitus ossa
Credit humo, incertus, sacrum dum solvit honorem,

1. Adeo consternatum ferunt (Octavium), ut, per continuos menses, barba capilloque submisso, caput interdum foribus illideret, vociferans : « Quintili Vare, legiones redde! » (SUET., *Oct.*, 23.)

Conderet hostiles Romanorumve sepulcro
Relliquias ; cunctis, nullo discrimine, ut ipsis
Fœdere vel cara consanguinitate propinquis,
Aucta in Germanos irarum mole, supremis
Inferiis, mœsti simul infensique, parentant.

École normale, 1813.

XXXII

TROIS BARDES CHANTENT ARMINIUS.

(La scène se passe dans l'ancien camp de Varus.)

MATIÈRE.

Postquam Arminius procerum scelere occidit, tres bardi, virum amissum ac vicem patriæ dolentes, saltus Vari exitio famosos subeunt. Ibi ad aram Martis laudes Arminii cantu repetunt : primus testudinem flebiliter in hunc modum personat : « Quis locus indignus habet fœde mactatum Arminium? Jam Germanos impune lacesses. Italia, amisso illo qui parantem triumphos luctu afficiebat. Arminium celebrant hæc loca nota vulturibus, ubi male sepulta ossa calcamus, ubi spirat umbra Vari. Quis viribus invictum dolo sternere potuit?... » Lacrimis suppressa voce, excipit alter acrior : « An Martem tenuit malus sopor, quando perfido ense occubuit heros ipsi amicissimus ? cæsum, deus, ulciscere. Mille mortes luant qui patriæ præsidium sustulere. qui laudem ipsam attingere ausi sunt, quasi tyrannus fieri potuisset, acerrimus tyrannorum hostis ! Utinam ipse exspirantes inter supplicia cernam! » Et simul ad aram deum implorat : quum subito vasto murmure et ignibus insolitis horruit silva. Stat Mars ipse super aras, Arminium amplexus, gladiumque proditoribus minitans. Mox evanuere, ac tertius sic grandiloquum carmen inchoat : « Desinant flebili versu heroem deflere jam deô assidentem : deus ipse patrias acies desuper accendet, hostesque novo terrore sternet : cantibus hunc celebremus, hunc ad arma tuenda vocemus, et grati Arminio, Germanos cessantes excitemus ad prælia ; quæ vidimus audiant cives, ipsi proditores trucident, et, conditis sepulcro Arminii manibus, Arminio duce, in novos triumphos exsurgant. »

DÉVELOPPEMENT.

Postquam fraude mala procerumque miserrimus ense
Arminius ruerat, servatæ gloria gentis
Arminius, saltum Romana clade ducisque
Famosum exitio terni subiere, silentes,
Cum jaculis, cum fatidica testudine, bardi.
Squalor habet mœstos, generosaque pectora torquet
Triste viri desiderium patriæque labantis.
Tum veteres inter quercus, et Martis ad aram

Consedere ; juvat memores pro vindice cantus
Fundere magnanimo. Primus sic ora resolvit,
Respondente lyra, circumque frementibus auris :

« Armini ! quis te, quis habet sepultum
Campus ? an viles jacet inter algas,
Ad maris littus, gelidum cadaver,
Præda volucrum ?

Unde tempestas, grave fulmen atro
Intus advolvens gremio, superbos
Æsculi silvam juvenem tegentis
Stravit honores ?

Heu ! fuit nostrum decus ! insolentes
Mittet heu ! turmas equitare campis
Rursus, ac patrum tumulos jubebit
Vertere Roma !

Namque Romanos, Latiumque robur
Fregit et nexas populis catenas
Solus, ac nostris procul egit ardens
Finibus hostes.

Scitis, ut forti gladium rotaret
Bellicum dextra, validamque mentem
Imperatoris simul ad perennes
Promeret ausus.

Hæc diem narrant loca gloriosam,
Tres ubi fudit rapido catervas
Ense ; surgentis videorque Vari
Cernere vultus

Cæde deformes. Ibi fœda truncis
Ora ridebat ferus antefixa
Miles ; hic aræ, veterique pingues
Sanguine luci.

Ossa calcamus memores sepulta
Hostium ; pavit Latio cruore
Vultures, gentis gladius Sicambræ,
Flebilis heros.

O quis invictum potuit leonem,
Quis venenato jugulare telo
Impius? Cujus tulit ira nobis
Numen amicum?

Ergo sic nomen juvat atque virtus!
Forsan heu! viles jacet inter algas,
Ad maris littus, gelidum cadaver,
Præda volucrum! »

Conticuit bardus, lacrimisque madentia tersit
Lumina, et immotos luctu, mœstissimus ipse,
Respexit socios, quorum simul acrior alter
Excepit tali modulamina tristia cantu :

« An te remotum, bellipotens deus,
Obliviosus detinuit sopor,
Quum dextra fatalem doloso
Ense virum scelerata fixit;

Quem litaturum cædibus hosticis
Olim secundo lumine per vagas
Raptum sequebaris phalanges,
Quemque tuos velut æmulantem

Ictus juvabas omine prospero?
Tu vindicandum suscipe, suscipe
Natum, atque securos pericli
Plecte ruens graviore pœna

Tu proditores! debita crimini
Inter Sicambros immiserabiles
Jam probra, jam mortes paratas
Sacrilegis patiantur omnes!

Insana gentis pectora! concidit,
Qui liberatas extulit impiger
Urbes, et exsultant in illis,
Qui patriæ columen ruentis

Vertere sontes! Scilicet impius
In nos cruentam vertere cuspidem,
Terramque natalem parabat
Imperio premere insolenti

Atrox tyrannis vincla minantibus
Hostis!... nefandum!... res agitur tua,
O Mars! in invisos latrones
Sanguineum rape dirus ensem.

Perjura proles! Væ tibi! væ tuis!
Mox te supremas o utinam dare
Pœnas, et ultorem sub ictum
Ipse oculis trepidare cernam! »

Talia vociferans, iraque accensus, ad aram
Mavortis ruit, abjecta testudine, bardus,
Imploratque deum. Subito infremuere profundo
Murmure fatidicæ resonantia robora silvæ.
Tum rutili fulsere ignes, atque omine dextro
Intonuit; motis pubes super aspicit aris
Stantem læta deum: tenet amplexatus amica
Fulgentem læva Arminium; gladiumque coruscat
Dextra minans, procerum indignos ultura furores;
Mox deus in tenuem ex oculis evanuit auram.
Sensit bardorum soboles dignissima voti
Compos, et in modulos sic tertius ora resolvit:

« Jam non, o comites, flebilibus modis,
Jam non funereo carmine prosequi
Heroem deceat, quem socium sibi
Junxit numen amabile

Pugnacis populi; quem gremio fovet
Mavors armipotens. Ipse, deus deo
Assidens, acies pervolitat feras,
Curru vectus aheneo:

Illum sollicito lumine desuper
Spectantem patriam, ne scelus impium
Subdat colla jugo, credite, et hostibus
Terrores patriæ novos

Missurum. Memori te canimus lyra,
Heros indomite! et cœlicolis tuas
Laudes atque animi grande decus tui
Miscemus, citharæ modis;

Quorum fama loquax imperiis cita
Paret; magnanimis qui meritam viris
Præstamus celebri carmine gloriam,
Pugnæ non tamen inscii :

Tu civesque tuos fataque liberæ
Gentis præsidio tuta regas tuo;
Tu belli in medio turbine suscita
Dignos Arminio viros.

At nos, o socii, nos decet omnium
Dextras et gladios, auspicibus diis,
Segnes erigere, et in genus impium
Cantu vertere bellico.

Narremus reduces numina civibus
Audivisse pios, ac manibus suis
Hortemur sceleris tollere conscios,
Et magni cineres ducis

Collectos tumulo condere : tum nova
Nascetur populo nube carens dies ;
Tum Romanus equos in celerem fugam
Turpi vertet anhelitu. »

A. F. T.
École normale, 181?.

XXXIII

LA GERMANIE PLEURANT ARMINIUS.

MATIÈRE.

In silvæ silentio, tristi aspectu visa est Germania Arminii tumulo insidere. Hic, lacrimis obortis, in verba hæc flebilia erumpit :

« Eheu! quem Romana arma nequiverant, domestica invidia sustinuit opprimere! Qui Varianas legiones hisce locis dextra prostravit, hic jacet nunc suorum insidiis deceptus et peremptus.

« Ergo Romanus adsit tantas clades suas ulturus; pectus meum gladio appetere licet; nullus jam Arminius existit, qui hostem infensum a finibus propulsare valeat! »

DÉVELOPPEMENT.

Hic ubi caligat nigra formidine locus
Asperior, pietasque fero Germanica ritu
Teutatem humanis gaudentem cædibus horret

Et colit ; arbor ubi crescit secura bipennis,
Et loca perpetua ramorum protegit umbra,
Diraque relligio silvestribus insidet aris ;
Funereo surgit simplex de cespite bustum.
Armorum fragmenta jacent, frameamque minacem
Proxima quercus habet ; Patriæ mœrentis imago
Stare super tumulo lacrimasque ciere videtur.

Scilicet Arminium gentili fraude necatum
Questibus orba suum meritis Germania luget
Insolabiliter, pronamque reclinis ad urnam,
Sola, dolore ferox et vultu pallida, mœsta
Voce, tenebrarum nocturna silentia rumpit :
« Ergo vir armipotens, bello qui sæpe fefellit
Hostiles ictus Romanaque tela, suorum
Occidit invidia ! laudes impune mereri
Haud potuit, pugnæque reus victricis honores
Morte luit ! tantæne animis civilibus iræ?
Nequidquam armabat Romanis parta ruinis
Majestas æterna virum, vultusque tremendi
Ira minax. Cæcis Germanica sica peremit
Deceptum insidiis, et vile domesticus hostis
Condere sustinuit generoso in pectore ferrum,
Nec cecidit gladius ! sceleri nec torpuit impar
Dextra ! nec effractis percussor adesse sepulcris
Ingentem Vari stupuit perterritus umbram !
Romulidis Trebiæ Cannarumque æmula clades
Incubuit frustra ; raptique opprobria mundi
Non satis hac tanta legionum cæde piarunt.
Heu ! mihi libertas, vanis quæsita triumphis,
Arminii jacet ecce mei tumulata sepulcro.
Jam propius fragor armorum clangorque tubarum
Auditur ; bellum Rheni jam trajicit undas
Frustra indignantis ; devictoque objice, saltus
Intrat in extremos et libertatis in arcem
Servitium. Cædes, pejorave morte parantur
Vincula : Romanæ vastatio nuntia pacis
Imminet ; hostis adest : rapite arma[1], stringite ferrum,
O cives ; nova sed quæ vos formido moratur?
Arminium, Arminium solito clamore vocatis

1. Virgile a dit : *Date telā, scandite muros*. Il faut être sobre de pareilles imitations.

Nequidquam ; nullus respondet ; at ingruit horror
Armorum, duceque oblitas absente phalanges
Vincere servitio premit imperiosa tyrannis;
Arminiique necem Germano ulciscitur hostis
Sanguine, et immerita pœnas a gente reposcit. » A. P.

École normale.

XXXIV

MORT DE LUCAIN.

MATIÈRE.

Dum lyra Lucani sonat, subit animum Neronis livor et dolor æmulus : « Siccine, inquit, Lucanus nostræ Musæ palmam præripiat ? Vincamur ingenio, qui orbem domuimus armis ! Non patiar : pereat qui ingenium Cæsaris superet. « Paret digna jubente manus : venas tuas, Lucane, cuspide aperit; pascit exsiliente sanguine oculos Nero. At, dum fluit cruor, effundunt lacrimas Musæ, lympham Aganippes aucturas. Projicit Apollo chelyn laurosque, et : « Quantus, inquit, mihi perit alumnus ! quantum tibi, Roma, tibi, Parnasse, lumen præreptum est ! Qui tanta scripsit vix prima juventute, quid pleno ævo scripturus erat ! non defuit studium, non labor, non amor gloriæ, non vis eloquii et felix audacia, non Aonidum favor : nil defuit præter annos. »

DÉVELOPPEMENT.

Lucani dum plectra sonant, et prælia vates
Ausonidum scelerata canit, divortia mundi
Dum canit armorum civili plena tumultu,
Orbam Virgilii solatus carmine Romam,
Cæsaris ecce animos livor subit æmulus ; surit
Invidiæ rabies turbatas peste medullas.
Jamque iræ impatiens (alienæ pectora laudes
Torquent, Cæsareæ quasi facta injuria Musæ) :
« Ergo, triumphatum bello qui vicimus orbem,
Ingenio vincamur, ait, palmaque potitus,
Auctor Apollinea fraudaverit iste Neronem ?
Non impune quidem ; faciet documenta poetis
Lucanus, nostros ne quis sectetur honores.
Jam vena pereat, vena qui vicerit. » Instat
Supplicio immitis manus obsequiosa tyranni,
Digna jubente manus ! scelerata cuspide venas
Ipse aperit, Lucane, tuas, et sanguine tristes
Exsiliente oculos ac longo funere pascit.

Nec tu femineos, pateris dum talia, vates,
Voce dabas gemitus: noto ceu flumine carmen
Exsequiale canit moriens, lucique supremum
Blandisonumque vale suspirat gutture cycnus,
Sic ferale canit leto jam frigida lingua
Carmen, et Aoniam moriens reminiscitur artem.
Ast ubi Lucanum mœstas vaga fama per urbes
Occubuisse tulit, grandi Parnassia saxa
Icta dolore fremunt; insueto vortice torquet
Turbatas Permessus aquas; Heliconia silva est
Visa queri, demissa comas, et fundere fletus;
Et proprias lacrimis auxere Aganippides undas.
Ipse pater citharam mœstasque a vertice lauros
Projiciens: « Qualem, nymphæ, lugemus ademptum,
Castaliæ, vatem! quantum tibi, Roma, tibique,
Calliope, decus exstinctum! Jam divide plectro
Lugubres viduata modos! o nescia flecti
Tartara! tu Cæsar, Parcis truculentior ipse!
Quæ mihi [1] spes manibus fugit præcisa cruentis!
Qui tales dederit primævo flore juventæ
Primitias, venisset ubi maturior ætas,
Promissos quali retulisset fœnore fructus!
Olli non studium, non laudis sacra cupido,
Non vis eloquii, felixque audacia musæ
Per me defuerant: nil præter defuit annos. » L. H.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1819.

XXXV

THÉODOSE PARDONNE A ANTIOCHE.

MATIÈRE.

Feroces mollit animos iræque lyra imperat. Hunc vide qui ob eversas imagines furit imperator, et parat miseram urbem ultrici populari cæde. Rabiem nec insita humanitas, nec preces, nec Dei sacer timor moratur. At quod nulla potest vincere pietas, ars vincet potentior. Dum agit epulas Theodosius, et musicæ voces de more convivium adornant cantu, juniores Antiochiensium liberi, canentibus immixti, miserabile inchoant carmen, anxios suorum fletus dicentes, et futuram in hac sua ætate orbitatem, et

1. Sigmatisme.

æquantem reges cœlo clementiam. Obstupet imperator : vis inopina iras illigat : intrat mentem miseratio, dumque poculum ori admovet miscentur mero lacrimæ, victi animi interpretes.

DÉVELOPPEMENT.

Cedite, carminibus toties agitata profanis,
Antiquæ famosa lyræ miracula : cedat
Threicii motor nemoris, domitorque ferarum
Orpheus, et querulis conjux male reddita nervis,
Atque Amphioniæ mendacia munera dextræ,
Et quidquid veterum lusit mens credula vatum.
Testudo Phœbea, sile. Tu carmina poscis,
Sacra Dei cithara interpres, tu funera Sion
Mœsto sueta super Babylonis flumina cantu
Ingemere, aut Jordanis aquas mulcere sonantis
Laudibus, aut actum furiis sedare tyrannum.
Regnatrix animorum ingens, tu voce potenti
Corda tyrannorum, non saxa sequentia, ducis ;
Mollia non teneræ accendis suspiria flammæ,
Sed regis iratos, et amas pacare tumentes.

Aspice ut eversis furias in pectore volvat
Cæsar imaginibus, spretæque opprobria formæ
Ultrices acuant stimulis mordacibus iras.
Summissos fletus allataque vota precantum
Respuit indignans, et jam furor impius æqui
Non meminisse sinit : toto sub corde libido est.
Ardentes animos atque intractabile pectus
Quæ vis alliciet pietate potentior? O tu,
Docta Sauleos æstus mentemque rebellem
Davidicis mulcere modis, Saul infremit alter :
Adsis, o cithara, et paribus prælude triumphis.
Impatiens sceleris, convivia lauta parari
Jusserat, atque acres, irritamenta doloris,
Delicias carpebat ovans, vinoque flagranti
Theudosius cunctantem animum stimulabat ad iras.
Adsunt blandisonæ voces, citharæque canoræ,
Regiaque alternis hilarant convivia nervis.
Ecce repentino miscentur gaudia luctu :
Mœstum exauditur carmen, chordæque gementes
Tristia flebilibus sociant modulamina verbis.
Regali nam juncta choro, turbæque canentum
Antiochenorum pubes immixta, tumentem
Aggreditur dictis, et sævos increpat æstus :

« Unde tibi luctus, sedes veneranda parentum ?
    Quid, duce Theudosio, patria, sola gemis ?
Incubuit vastæ formido simillima morti
    Mœnibus, et trepidans stat sine voce dolor.
Væ tibi, quæ tristes meruisti Cæsaris iras !
    Fle, patria ! en propior fulmina Cæsar habet.
Jamque minæ resonant : enses micuere per urbem,
    Mille simul cumulant signa cruenta neces.
O patria ! o genitor ! mater carissima ! frater !
    Vos igitur nobis auferet una dies !
O tu, quæ superis æquas, clementia, reges,
    Huc ades, atque tuum respice Theudosium.
Tu potes a trepidis strictos cervicibus enses
    Pellere ; te lacrimis gens peritura vocat.
Parce tibi, Cæsar ; nullum delenda per ævum
    En memores animi jam monumenta parant ;
Pectoribus nostris stabit tua semper imago :
    Perpetuæ effigies hæ tibi, Cæsar, erunt. »

Obstupet ad cantum, et modulis mollescere cœpit
Theudosius : notos nequidquam fronte minaci
Dissimulat motus, lapsamque resuscitat iram.
Dumque retro vinci metuens humentia torquet
Lumina, descendunt grandes in pocula guttæ :
Dat victus lacrimas : lacrimæ absolvere nocentes. B. R.

Collége royal de Charlemagne, 1825.

XXXVI

MORT DE BRUNEHAUT.

MATIÈRE.

Ducitur ad victorem regina, tot causa malorum. Ut stetit mediis in castris, tum Clotarius ad Gallos : « En quæ tot ab annis sceleribus implet Galliam ; en quæ bis quinque reges leto dedit ; en quæ filios ac nepotes veneno sustulit, scelesta mulier, regina crudelis, mater impia. Quid patiendum sit ipsi judicate. » Hæc Clotarius ; illi autem ultimis suppliciis necandam clamant. Imponitur igitur camelo, laceris vestibus, superba regina, duciturque per castra, deridenda simul et detestanda militibus. Mox equæ indomitæ ad caudam alligatur : ut vero pondus insuetum sensit quadrupes, calcibus auras verberat, caputque pendentis proterit, ruensque cæco impetu in omnes partes trahit discerpitque ; fœdum vel creduli Clotario spectaculum!

DÉVELOPPEMENT.

Omne animo meditata nefas, famosaque tantis
Cladibus, et regni dudum fatalis Erinnys,
Jamque manus sceptro assuetas onerata catenis,
Ducitur ad juvenem, pœnæ devota, tyrannum.
Ut jussa infesto tetigit tentoria gressu,
Tunc victorum iras et tela minantia mortem
Conspiciens, stetit, ac paulum tremebunda refugit.
En primo scelerum jam pœnitet : horror acerbæ
Mortis adest; sed femineos audacia vincit
Prisca metus animique rigor ; vultuque superbo,
Ingreditur lento per circumstantia passu
Agmina, et ante ducis stetit imperiosa tribunal.

Affatus, mora nulla, suos Clotarius : « Illa est,
Illa, inquit, regno dudum quæ sæviit omni,
Nil sceleris non ausa ferox, gessitque tyrannum
Femina, et innocuo pavit fera corda cruore.
Illa decem reges leto dedit ; illa nepotes,
Illa parens natos feralibus impia succis
Sustulit, immanis mulier, populique gementis
Importuna diu regina, venefica mater.
Quid sævæ meruere artes ? quibus ista luentur
Crimina suppliciis ? vestrum est decernere, Galli. »

Dixerat ; unanimum turbata per agmina murmur
Hoc fuit : « Intereat, nec leto simplice vitam
Fundat, inauditis sed longum exercita pœnis. »
Continuo ingentis sublimia terga cameli
Conscendit, populo super ostentanda procaci.
Quæ modo regali spectabilis ibat in ostro,
Inter adorantes sacrum caput, heu ! sibi quantum
Dissimilis ! deformis, inops, et squalida cultu,
Invidiosa prius, sed nunc miseranda vel hosti,
Gallorum risus inter, tentoria circum
Invehitur, præbetque suæ spectacula pœnæ.
Ultra sævitum est : mulier peritura ferocis
Ad caudam religatur equæ, quam vincula primum
Ut tetigere, furens vacua spatiatur arena ;
Per scopulos, per saxa ruit, tum voce virorum
Excita, tum surdo morientis territa questu.
Corpus dum rapitur lacerum, squalentia tabo

Arva madent, signatque viam cruor; horrida circum
Membra jacent diversa locis, cædisque peractæ
Relliquiæ tristes : totum est pro vulnere corpus. L. H.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1819.

XXXVII

LES JARDINS D'ARMIDE.

MATIÈRE.

Ambo, per mille sinus, magicos hortos devenere. Mirantur aquas, valles, silvas et juga quæ sol pura luce vestit. Hæc omnia ars finxit, et naturam finxisse credas. Armidæ jussu, succo facili æther arbores fecundat, quæ passim variis fructibus exuberant, dum silvam aves, undæ ac zephyri vario exhilarant murmure.

DÉVELOPPEMENT.

Dædaleos per mille sinus et mille viarum
Ambages, magicos par nobile devenit hortos.
Hic tacitas mirantur aquas, mirantur et amnes
Roscida mobilibus per gramina serpere lymphis.
Prospiciunt valles, arbusta recentia, silvas,
Et juga queis rutilos fundit sol aureus ignes,
Antraque, et assiduo florentes gramine campos.
Ars tanta inventrix finxit miracula, et hortis
Dissimulata novos genialibus addit honores.
Si loca felici spectes confusa tumultu,
Atque incompositas veneres, ea cuncta parentem
Naturam genuisse putes, ipsamque vicissim
Æmula mentiri natura videbitur artem.
Armidæ docilis, diffundit ubique calorem
Vivificum, et faciles ramis sitientibus æther
Insinuat succos; gravido sub pondere frugum
Nutat, et usque novis adolescit floribus arbos.
Hic ubi jam turget ficus maturior, ipsa
Fronde super, segnis pubescit ficus eodem
Stipite; miratur primæva virescere poma
Jam quoque luxurians pomis flaventibus arbor.
Vinea flexibiles in collibus ardua ramos
Explicat, arridet divino nectare palmes,
Purpureisque recens adnascitur uva racemis.

Densa sub hospitibus ramis nemorumque canoro
Tegmine, turba avium fidos suspirat amores;
Accinit unda loquax concordi murmure, saltus
Accinit, et leni zephyrorum flamine frondes
Impulsæ, socium gaudent miscere susurrum. L. M.

École normale, 1811.

XXXVIII

ARMIDE ABANDONNÉE.

MATIÈRE.

Armida prædam ablatam lugens, ira et amore accensa, vacuas revisit ædes desolatosque penates odit, et magicis carminibus intonat. Ut furiata mente locuta est, atræ nubes cinxere polum, pallenti sol refugit vultu, aer cæca volvit murmura. Instat Armida cuncta perdere furens, amisso sponso. Scilicet hanc domum divino splendidam luxu, felices hortos, fortunata nemora, quæ quondam creaverat, ipsa jubet aboleri, miseroque gaudet excidio. Discessere tenebræ, lux iterum sereno fulget cœlo; at nulla supersunt palatii vestigia; horret tellus saxis aspera.

DÉVELOPPEMENT.

Christiadum flos ille virum, fortissimus heros,
Indigno Armidæ nunc tandem ereptus amori,
Præcipiti dociles fugiebat nave per undas.
Illa ubi deserta ripæ mœrentis arena
Sola recedentem longe prospexit, et alto
Vidit in Oceano suprema albescere vela,
Ad magicas ædes, lætissima limina quondam,
Incomitata redit: magno mens fluctuat æstu;
Nunc prædam fremit ablatam, nunc luget amantem,
Et varii exagitant dubitantia pectora sensus.
Ut vacuos sensit desolatosque penates,
Aversata domum, spretæ loca conscia flammæ,
Protinus ad patrias Erebi convertitur artes:
Crinibus effusis, virgaque accincta potenti,
Ter stygios vocat ore deos; fatalia verba
Intonat.... Ut primum furiata voce locuta est,
Concutitur tellus ima ad penetralia; nimbi
Implevere polum, glomerantes æthere noctem.
Qualis, quum miserum frater mactare nepotem

Ausus et in patriis epulandum apponere mensis,
Sol refugos tetra eripuit ferrugine vultus.
Interea cæcus fragor exauditur, et auræ
Confusas voces ac tristia murmura volvunt.
Obscura sub nube latent fulgentia quondam
Atria; sed tenebras inter fumumque nigrantem
Lugubres flammæ procul apparere videntur,
Et simul exiguæ longo vanescere tractu.
Per noctem horrendam tristesque Armida tumultus
Instat acerba fremens, et monstris effera gaudet.
Artis opus magicæ, divino splendida luxu
Atria, felices hortos, viridesque recessus
Ipsa, voluptatis testes exosa peractæ,
Sternit humi, propriasque putans restinguere flammas,
Excidium sibi plaudit ovans, tristesque ruinas
Aggerat, et misero depascit lumina visu.
Interea totis pestis furit ædibus : ignes
Tartarei crepitant, exauditurque sonantum
Tectorum fragor, et dira sub morte cadentum.
Tum vero visæ sensim rarescere nubes :
Jam discedentes nova lux intermicat umbras;
Jamque redux tenebras paulatim lumine Phœbus
Discutit aurato victor, radiisque benignis
Vasta serenantur puri spectacula cœli.
Quo pulchræ cessere domus ? quo cessit amœni
Prisca soli facies ? etiam periere ruinæ.
Omnia nuda patent, et, pro redolentibus hortis,
Aspera prærupto tellus riget undique saxo. B. R.

Collége royal de Charlemagne, 1825.

XXXIX

SONGE DE TANCRÈDE.

MATIÈRE.

Inexpletum lugenti Tancredo somnus tandem inter fletus irrepserat. Ecce autem per somnum illi adstitit Clorinda divina circumfusa luce, et visa est lacrimas abstergere hisque vocibus affari : « Talis ego vivo tuo munere : breves et caducos dies mihi dextera tua præcidit ; sed turpissima labe ablutam pietas tua in superas immisit sedes. Illic puro amore et æternis fruor deliciis : illic et tibi paratur locus ; illic olim tibi dabitur Deum contemplari.

Tu modo tibi cœlum ne invideas, neu te errores et cupiditatum impetus in deteriora abripiant. Vive diu, mi Tancrede : quantum amare fas est mortalem, amat te Clorinda, nec fateri pudet. » Hæc effata fugit medio lumine; excitus obstupet Tancredus, miraturque desuetas rediisse corpori animoque vires, et manibus factum robur sacra ad certamina.

DÉVELOPPEMENT.

Flebat inexpletum raptos Tancredus amores,
Quæsitasque dolens tam dulci sanguine lauros,
Implebat misera tentoria mœsta querela.
Illum non sociis admota hortamina verbis,
Non decus, atque pii resonantia prælia circum
Martis, ab insano poterant avertere luctu;
Damnabatque manum, dilectaque nomina demens
Sæpe per integræ geminabat tempora noctis.
Inter inexhaustos fletus longumque dolorem
Tancredum nocturna quies irrepserat. Olli
Forte brevesque moras luctus somnosque fugaces
Concessere quidem lacrimis defessa diurnis
Lumina; sed fracti vigilabat vulnus amoris.
Ecce per horrentes noctis spectabilis umbras
Clorinda, ambrosiam circumdata lumine frontem,
Blanda visa manu tristes abstergere fletus:
Tunc roseo dulces diffundit ab ore loquelas:

« Tu viden' ut patriæ decus immortale recentis
Testatur facies nil jam terrena, Deumque
Arguit æternæ majestas conscia sedis?
Quod tetigi superas ædes animisque piorum
Debita regna, tuum est. Felix mihi nempe caducas
Præcidit tua dextra dies; sed diluit una
Quod vitii gentile fuit, lymphisque sacratam,
Cedentem terris cœlum dotale recepit.
Illic deliciæ coeunt in vota perennes;
Illic purus amor, terræque soluta pudendis
Flamma cupidinibus. Sancta tibi Numen in aula
Signavit, Tancrede, locum, adscripsitque beatis.
Tu modo ne invideas cœlum tibi: te quoque dignum
Finge Deo, et jam nunc Clorindam assuesce mereri.
Neu te præcipitem fatis contrarius error
Abripiat, vetiti nec jam dolor impete sensus
Fœdet legitimos intempestivus amores.
Vive diu.... quanquam o!... Sed me procul esto beatus,
Mi Tancrede, animis donec concordibus alta

Unanimem patria dabitur nos jungere vitam.
Quantum cœlicolis fas est (nec vera fateri
Me pudet) amplecti mortalem pectore curam,
Clorindæ tu solus amor... » Nec plura ; relinquit
Prensantemque manu nequidquam et voce vocantem,
Flammivomos inter visa evanescere tractus.
Heros excutitur somnis, viresque renatas
Obstupet, atque sibi circum præcordia robur
Sensit inassuetum, stimuloque instincta potenti
Mens spirare novos cœpit jam mascula sensus :
Tancredus jam totus adest : languentia dudum
Arma manu rapit impatiens, hastamque coruscans
Emicat, ingentesque ferox assurgit in ausus. B. R.

Collége royal de Charlemagne, 1825.

XL

SONGE DE TANCRÈDE.

MATIÈRE.

(*Voir* la matière du nº XXXIX.)

DÉVELOPPEMENT.

Dum procul armorum strepitu semotus, acerbo
Vulnere prostratam mœret Trancredus amantem,
Atque, dolens emptas tam dulci sanguine lauros,
Pascit inexpleto mœrentia pectora luctu,
Dulcia curarum referens oblivia somnus
Lugenti super incubuit, totosque per artus
Sparsit lethæo perfusa papavera rore.
Tum visa æthereis e sedibus ante jacentem
Stare Clorinda virum. Non sparsi sanguine crines,
Non infixa patent perrupto vulnera collo,
Qualia suscepit, quum fato impulsus iniquo
Ignotam, miserandus amans, exstinxit amantem ;
Ast illam rutilo lux undique vestit amictu
Circumfusa, ingens, qualis quum clarus ab undis
Emicat, et reliquos obscurat Lucifer ignes.
Fit proprior, lacrimasque manu detergit, et ore
Subridens placido, curas his demere tentat :

« Sat lacrimis, Tancrede, datum : compesce querelam;
Ne doleas tumuli excusso quæ pulvere surgens
Æthereas venit, jam non mortalis, ad arces;
Tu mihi, tu, fragilis vano pro munere vitæ,
Asseris egregios vitæ immortalis honores.
Quod tetigi sacra regna, tuum est : mihi nempe caducos
Præcidit tua dextra dies morituraque rupit
Membra; sed impuram pietas bene provida frontem
Et gentile malum sacro ni rore luisset,
Regna per æternæ mortis sedemque dolorum
Errarem, domibus nunquam dignata supremis.
Me terra pulsam cœlum dotale recepit;
Hic, superis immixta choris animisque piorum,
Deliciis fruor æternis, et gaudia libo
Non habitura modum : nunquam mihi cura quietum
Sollicitat pectus; nunquam intermissa voluptas,
Et mihi quæque dies illimi purior unda.
Clementem celebrare Deum, qui diligit almus
Insignes pietate viros, dextraque faventi
Protegit, et cœli placidas admisit in ædes,
Hoc opus, hic labor est : hæc nostræ gaudia vitæ.
Æthereos inter cœtus, labentibus annis,
(Non ignota cano) tibi sedes certa paratur;
Illic, ereptæ tandem conjunctus amanti,
Perpetuæ mecum duces consortia vitæ,
Nullaque divinam turbabit cura quietem.
O Tancrede, tibi sese suprema reservant
Regna poli : tantis te dignum fingere fatis
Ne pigeat : neu te sani malus error egentem
Consilii in pejus rapiat, vel cæca libido.
Ne tua inexstincto matures funera luctu;
Non sublata tibi conjux tua : nempe revises,
Quum te supremas accerset Numen in ædes.
Vive, Deique hostes victricibus obrue telis :
Vive diu, amissæ restat tibi si qua Clorindæ
Cura super : quantum mortalem e sedibus altis
Fas mihi diligere, in terris quem semper amavi,
Hospitibus superis licet addita, semper amabo. »
Hæc effata, virum medio sermone reliquit,
Inque leves auras paribus se sustulit alis,
Fulgentemque fuga descripsit nubibus arcum.
Ast olli somnum rupit pavor : haud mora, corpus

Corripiens stratis et membra refecta sopore,
Obstupet insolitas rediisse in pectora vires,
Et manibus factum sacra ad certamina robur. A. D.

Collége royal de Charlemagne, 1825.

XLI

LE VIEILLARD DU MONT CARMEL.

MATIÈRE.

In fronte Carmeli montis, et nunc etiam fortasse adumbratum ramis antrum quoddam reperias. Hic senem multis quondam casibus jactatum memini habitantem, qui solam virtutem, omnibus posthabitis, ardens prosequeretur. Ego quum agerem exsilium, Idumæamque inviserem, in hunc senem incidi, audivique mira narrantem de Petro, Godofredo aliisque heroibus, inter quos et ipse fuerat, qui Solymam expugnaverunt, redemeruntque Christi sepulcrum... Heu! quam cito e Christiadum manibus ereptum!

DÉVELOPPEMENT.

Qua sacer affectat patrium Carmelus Olympum,
Totque viros, vani fugientes gaudia mundi,
Rupibus aeriis media inter nubila tollit,
Sublimes animas! antrum natura paravit,
Nativaque cavas decoravit fronde latebras,
Ut pertæsum hominem vitæ tranquilla foverent
Hospitia; incumbit sese attollentis in auras
Grande supercilium montis, nimbosque furentes
Summovet et sævo luctantes murmure ventos.
Nulla armenta locum turpi implevere boatu,
Et sacros timuit pastor violare recessus.
Tantum inter veteres palmas saltusque silentes
Auditur levis aura, velut memor umbra queratur,
Aut solitis doleat lucorum helia latebris.

Hic memini vidisse senem, qui noverat olim
Insanas hominum curas vanosque labores,
Omniaque humanam ludunt quæ somnia mentem;
Sed nunc austera virtus in fronte renidet,
Ambitio malesana procul turpisque voluptas
Fugit; in ignotum se contulit ille recessum
Et solam voluit sapiens consumere vitam.
Ipse suos domuit sensus animumque severis

Imperiis: fessum non pulvinaria corpus
Plumea foverunt, sed duro terra cubili
Excipit; haud unquam regalia fercula mensis
Apponit senior, sed poma agrestia, molles
Castaneas, dulces maturo e palmite fetus,
Quæque ferunt plenis dulcissima dona canistris
Agricolæ et tardi vicino monte bubulci.
Pocula sunt liquidi fontes, fœdataque nullo
Flumina pastorum gressu, nulloque ferarum.

Quum patria tellure procul laribusque paternis
Exsul, Idumææ miracula tristia gentis
Lustrarem, et puro fumantem sanguine terram,
Me casulam et sacrum mortalem invisere juvit.
Olli canities mento veneranda jacebat,
Promissæque comæ sublimi a fronte fluentes
Terga sequebantur, vultuque impressa nitebat
Aurea majestas et puro lumine virtus.
Ille loquebatur demissa voce, venustas
Simplicibus dictis inerat; quum magna referret
Facta virum, augebat magnam facundia vocem.
Sæpe mihi grave Martis opus bellique cruenti
Prælia, et armatas in mutua funera gentes,
Mittentemque Deum scelerato incendia mundo,
Magniloquus grandi narravit carmine vates.
Dum solidæ steterant juvenili in corpore vires,
Audierat Petrum divina in bella vocantem
Christiadas, signoque crucis decoraverat arma,
Et patrio procul orbe sacer bellator, euntem
Godofredum et Christi victricia signa secutus,
Viderat Europam magno consurgere bello.
Quum mihi se jucunda senex narrare videret,
Præteritæ mecum relegens primordia vitæ,
Ardentes retulit pugnas adversaque fata
Europæ atque Asiæ, Christumque in bella ruentem,
Ac veluti rursus lituos cantusque tubarum
Audierit, visus senior juvenescere velox
Mente nova, mediisque iterum se inferre catervis,
Dum mihi muscosa varias tellure figuras
Pingeret, et densis horrentia castra maniplis
Instructasque acies campo cædique paratas.
Hic fuit, Aladini quondam dum regna manebant,
Turris ubi matres, ignavaque turba, puellæ,

Quum sæviret atrox bellum, latitare solebant :
Hac Solymam porta murosque Herminia fugit,
Ausa graves manibus tractare imbellibus hastas,
Sed procul ardentes clypeos fulgentia vidit
Arma virum, et cæcis nemorum se condidit umbris.
Parte alia, victor fluitantia signa Rinaldus
Mœnibus imposuit ; divino templa resultant
Carmine, barbarico nuper ferventia cantu.
At non illa diu sacris victoria mansit
Militibus; magno Solimani sanguine cretus
Alter adest, Deus ipse favet crudelibus ausis,
Amissosque dolet devicta Europa triumphos.

C.
Collége Rollin.

XLII

LES DÉPUTÉS MEXICAINS A MONTEZUMA.

MATIÈRE.

Vidimus advenas illos (hominesne an deos dicam?) littoribus nostris nuper advectos e longinquis oris quas sol noster orientibus radiis illustrat.

Domos habitant fluitantes, quibus adspirat ventus, fluctusque famulantur. Totum iis corpus metallo rutilanti splendet ; quasi terram dedignentur, insident grandi cuidam et portentoso animali, cujus ardent oculi, pedes exsultant, vox instar tubæ sonat. Prime ambo corpora unum esse corpus putavimus. Mox autem vidimus unum desilire, stare seorsum, tum mulcere alterum manu, rursus ascendere, in cursum incitare, subitoque reprimere.

Fulmineos ignes videntur cœlo subripuisse; dum nos ducis ante pedes dona tua ponebamus, repente fragor intonuit, et territi procubuimus. Deinde autem suspeximus : causa prodigii latebat. Stabat coram dux superbus, arridens, porrigensque manum : et ingens fumus ad cœlum surgebat.

DÉVELOPPEMENT.

Ecce tibi ante oculos, Montezuma, certa ferentes
Adsumus : attentas præbe narrantibus aures.
Mortalisne tuis soboles adnaverit oris,
An di cœlicolæ, mutato corpore, nostrum
Attigerint littus, superumque huc venerit agmen ,
Incertum, nec nos animo dignoscere fas est.
Est locus, hac multum pelago disjunctus ab urbe,
Terra antiqua, potens bello et crudelibus armis,
Cui sol, ante redux quam nos invisat amico
Lumine, et umbrosis infundat montibus ignes,

Primæ purpureus lucis largitur honorem.
Inde huc advecti, sedem hospitiumque requirunt,
Pacem orant fœdusque tuum : da jura fidemque.
Non casulas, ut nos, viridi non cespite tecta
Structa colunt, habitant immani mole vagantes
Per maria alta domos, avibus, mihi crede, marinis
Persimiles, magnisque aptatas corpora pennis.
Scilicet, ut mollis suspirat in aere ventus,
Et tremulum albescit spumis undantibus æquor,
Inflantur gelidis zephyrorum flatibus alæ,
Candentesque patent, et, qua regit aura, sequuntur :
Nunc recta volitant, et læto sole refulgent;
Nunc contra obliquæ vento inclinantur ad undas,
Ingentemque trahunt tumidis in fluctibus umbram.
Interea, rutilo fulgentia membra metallo
Circumcincti homines, miro splendore coruscant,
Innumerique procul trepidant in littore. Multi,
Proculcare solum plantis ac tangere terram
Dedignati humilem, monstris in grandibus hærent
Infixi, superantque alios, et fronte superba
Per diffusa virum sublimes agmina vadunt.
Ipsum animal, varia distinctum pelle, jubatum,
Pingue, nitens, auresque gerens, ut tigris, acutas,
Festinis, ut oryx, ornatum cruribus, ungue,
Ut bos, sed solido, terra vestigia signans.
Olli incensa micant ardenti lumina flamma,
Inque oculis vigil ignis inest; vox clara tubarum
Murmura, vox sonitus lituorum imitatur ahenos.
Hoc (vidi), fervens, alacre, impatiensque morarum,
Tellurem fodit, ac putrem rimatus arenam,
Aera, cervicem quatiens, clamoribus implet.
Naribus e patulis ignem proflare videtur,
Et latera undosa verrit spumantia cauda.
Nos primum attoniti, fateor, monstrumque virumque
Unam ambo stabili connexam fœdere molem
Credidimus : sed nos falsa illudebat imago.
Nempe virum, e tergo salientem, stare seorsum
Vidimus, et propriis gradientem cruribus uti :
Ille feram impavidus dextra mulcebat amica,
Sudantemque armum et fumantia colla fovebat.
Mox, iterum insiliens terga in consueta, ferocem
Instimulare, cito campos transire volatu,
Pulveream fugiens a tergo tollere nubem ;

Tum subito monstrum compescere, sistere gressus,
Accensum cohibere manu, immotusque manere,
Usque adeo dextræ docilis fera paret herili !
Illi homines, vada salsa quibus famulantur et aer,
Belluaque inservit manibus tractabilis, idem
Fulmineos ignes cœlo eripuisse videntur,
Audacesque deum flamma rutilante potiri.
Scilicet, ad terram cuncti dum poplite flexo
Jam ducis ante pedes tua munera ponimus, ecce
Horrisonus reboat subito fragor, altaque vastum
Terribili referunt cum murmure culmina murmur :
Nos, pavidi, exanimes, procumbimus. Aera major
Interea, major miscet juga celsa tumultus :
Nunc crepitu assiduo late strepit arduus æther;
Nunc gravior contra sonitus per tota remugit
Littora, quo tellus longe percussa tremiscit,
Affligitque humiles mortalia pectora terror.
Prostrati, tacita tremimus formidine: nobis
Obtusæ resonant cæcis tinnitibus aures.
Mox, ubi cessarunt in littore murmura, tandem
Suspicimus: trepidos, quæ sint miracula tanta,
Causa latet. Stabat placido dux ore, superbus,
Arridens, tendensque manus, ut pignora pacis,
Horrentes animos gestu firmabat amico.
Ingens interea tenues surgebat ad auras
Fumus, et in cœlum sese purgabat apertum.

P. G.

Lycée Louis-le-Grand, 1869.

XLIII

ADIEUX DE JEANNE D'ARC.

MATIÈRE.

Quis me furor in bellum et cædem rapit! Jam videor hostes fuga ad naves vertere; scilicet Deus ipse, Britannos indicans et arma, me sede patria arcet. Jam valete, silvæ et campi, quos sæpe pererravi! Vale, dulce pecus, jam sine me domum vespere repetiturum! Ibo ense et gladio instructa, et Galliam et Carolum ultura; victrix Anglorum, dextra sceptrum regi restituet.

DÉVELOPPEMENT.

Quis me frementem corripuit furor?
Belli quid artes, et spoliis gravem

Mactare vincendo Britannum
Quid meditor, penetratque venas

Occultus ignis ? Jam videor metu
Sævas cohortes vertere, et ad citas
Naves, revisendumque pontum
Præcipites agitare turmas.

Deus, paternis ipse Deus jubet
Puella cedam culminibus procul,
Monstratque judex æquus hostes,
Et gladium clypeumque tendit.

Valete, silvæ, ruraque floribus
Depicta notis, quos ego, debita
Dum fata securam latebant,
Sæpe manu studiosa legi !

Valete, molles, innocuum pecus,
Agnæ ! domum jam, me sine, rusticam
Tremente balatu petetis,
Quum propius micat alba cœlo

Quæ noctis umbras stella renuntiat.
Vis grata cogit cuspide ferrea
Mutare pastorale lignum
Quondam humilem timidamque pugnæ.

Jam dextra telo, jam galea caput
Fulget ! nihil jam femineum nova
Mens spirat ! o cari parentes,
Vivite ! dum feror inter arma,

Ultura regem spretaque lilia,
Et quæ tot annos Gallia pertulit
Exhausta, et antiquo sedentem
In Caroli solio tyrannum !

Ibo, et coronæ restituam decus,
Rex alme, fronti digna reponere
Victrice dextra, quæ ferocem
Imperio superarit Anglum.

Valete, campi! vosque iterum, pii,
Vos, o parentes, tectaque patria;
O quidquid amittam, valete!
Fata vocant; sitit ensis hostem.

A. F. T.
École normale, 1818.

XLIV

LE CAMOENS.

MATIÈRE.

Dum Lusitaniam nobilitat Camoens carminibus, frigent ingrati cives in præmia ingenio solvenda, nec quidquam habet alter Homerus quo vitam sustentet. Pereat, nisi sufficiat vires animus calamitate major. Unus misero superest amicus, non Lusitanus, servus liberis generosior, et nulla ætate tacendus. Quum nox tenebras induxit terris, porrecta mendicatur manu, publicumque panem cum hero dividit : fidem plebis implorat, quæ regnum et magnatum injuriam oblivionemque compenset. Quid autem te celas, Antoni? Non pudebat Belisarium egestatem suam ostendere, et galeam victoriæ insignibus decoram præferre. Aude magnas per diem subire urbes, carminaque non peritura gerens, his lacesse misericordiam vocibus : « Date stipem Camoenti.... » Frement ad dicta, et civile opprobrium ulciscentur publici fletus.

DÉVELOPPEMENT.

Nobilis hic vates, quo Lusitania, postquam
Sæva noverca fuit, mater nunc sera superbit,
Magnorum infelix subiit fata aspera vatum.

Dum Lusitanam, nocte incumbente, per urbem
Arcessit trepidos festiva superbia cives,
Dumque agitant illi choreas, hos scena theatri
Detinet, ac ficto depascit lumina visu,
Sede sub obscura, stratoque in paupere tristis,
Solus, inops, æger, quisnam apparere per umbras
Visus, et ingentem meditando tollere vultum?
En Camoens, patriæ laus prima atque ultima gentis!
En qui pennigeras ignotis fluctibus arces
Induxit, tumidisque Adamastora traxit ab undis,
Et Lusitanæ crudelia fata puellæ
Ingemuit, magnumque sonans tenerumque vicissim.
Ergo, terra tuis dum nobilitata superbit
Carminibus, frigent ingrati in præmia cives
Ingenio solvenda tuo, nec debita vitæ

Subsidia, indignis nisi mendicata querelis,
Alter Homerus habes. Quid profuit æquore vasto
Tentavisse viam, pontoque immitius ipso
Quid tetigisse solum? fractus morboque fameque,
Oppressus caderet tanta sub mole malorum,
Ni daret indomitas animi constantia vires.
Dum tamen ille jacet mediis in civibus exsul,
Unus amicus adest, alia de gente, laboris
Quem longi facies, quem mille pericula ponti
Sævaque pauperies nunquam pepulere, remotas
Linquentem terras et herilia fata secutum.
Servus et ille quidem, sed plus quam libera magno
Corde agitans, nulla sed posteritate tacendus,
Sed socio victurus hero post fata superstes.

Quum primum reduces noctem induxere tenebræ,
Ille umbris tandem securus, et hospita linquens
Lumina, nocturnos audet tentare susurros,
Porrectaque manu mendicus obambulat... Emptam
Tunc lacrimis cererem Camoenti dividit, ipse
Occultans propriam domini in jejunia partem.
Sed quid pauperiem, Antoni, nomenque, precesque
Dissimulas? non erubuit Belisarius olim
Servatos per se victum rogitare Latinos,
Atque triumphali galeam protendere dextra.
Et tu luce palam jam nunc assuesce precari.
Magnas aude urbes gressu lustrare diurno,
Obvius et cunctas his percute vocibus aures :
« Da Camoenti obolum! » Cives ad dicta videbis
Hærere attonitos, et tanto nomine victi
Publica pensabunt communi opprobria fletu. B. R.

Collége royal de Charlemagne, 182[illegible].

XLV

LE GÉNIE DES TEMPÊTES.

MATIÈRE.

Ce hardi Portugais, Gama, etc.

(Voy. Poésies de la Harpe.)

DÉVELOPPEMENT.

Ille qui fidens animis et audax,
Gama, inexpertum reseravit æquor,
Viderat colles Libyæque retro
        Cedere littus ;

Quum Dei ex imo nova forma ponto
Surgit, et cœlo capita alta tollens,
Lugubri classem pavidosque terret
        Alite nautas.

Porrigit dextram pelago tumenti
Desuper ; circum tonitru remugit ;
Sibilant austri, madidamque cingunt
        Nubila frontem.

Tollit infelix minitante vates
Ore clamorem, vitreasque sedes
Impulit ; longe retulere diras
        Æquora voces :

« Siste, gens, dixit, scelerata, cursum
Siste ; cur ausu mea regna lustras
Impio? ponti, rate quem lacessis,
        Nosce potentem.

« Scilicet, proles inimica, littus
Non tuum tanges, et inulta classis
Nuper ignaras generis superbi
        Presserit undas !

« Ah ! pave tandem ; ratibus negatum
Obsides æquor vetitosque tractus,

Quos procul fatum melius remotis
Abscidit oris.

« Mille se jungent socias, et ultra
Herculis fines, male te secutæ,
Irruent gentes : tumulum recentem
Gentibus addis.

« Naufragas inter fremitus minantum
Jam strepit puppes, hominumque fulmen
Fulmini divum sociatur, atque
Æra procellis.

« Victus et victor, data præda ponto,
Mox luent pœnas, paribusque fatis
Occident ; sontes rapiam sub imo
Vortice gazas. »

Dixit, et fluctus super æstuantes
Imminens, sese subito sonoras
Mersit ad cautes, ubi fracta claustris
Unda reclamat.

Crederes labi rutilante cœlo
Flammeos tractus, cava saxa solvi :
Terque fulserunt scopuli caduco
Fulminis ictu.

L. M.
École normale, 1812.

XLVI

CHARLES XII.

MATIÈRE.

Quænam illa tempestas a borealibus plagis rapido turbine devolvitur? Primum tenuis vapor, contemptus agricolis, vix sese attollere videbatur; repente immensos cœli tractus implevit, campos obruit immani tumultu densisque obvia quæque prostravit fulminibus. Agnosco juvenem, imo prope puerum, quem alta pace indormientem subito excitavit potentissimorum hominum conjuratio. Ruit unus adversus omnes, Deo vires audaciamque præbente. Parva manu innumerabiles exercitus fundit ac dissipat : at arcanis Dei consiliis famulatur inscius et jam Stanislaus Polonorum imperium sceptraque suscepit.

DÉVELOPPEMENT.

Quisnam turbineas, Borea spirante, per auras
Nimbus hyperboreis properat de montibus, atram
Noctem hiememque trahens? subiti jam fulminis ictus
Horrescunt populi, et, tantos quæ terra furores
Inconcussa ferat, late stupet inscius orbis.
Tempestas vapor illa fuit, nimbumque coloni
Surgentem tenui sprevere per æthera fumo.
Ecce repentino quassati fulmine, motus
Insolitos sensere poli, cœlique ruina
Agricola exanimis, submersas turbine messes
Quum gemeret, tandem neglectum expalluit ignem.

Agnosco juvenem, molli quem pace solutum,
Desidia postquam primos inglorius annos
Traxit, in audaces animos irasque viriles
Misit amor laudis, duplexque injuria regum.
Conscius ingenii, somnos pudibundus inertes
Excutit arma fremens, nec jam puer ; oraque virtus
Ipsa triumphali tanquam signavit honore.
Cernis? ut innumeras prope solus adire cohortes
Numinis auspicio gestit, veteresque recenti
Exsuperat virtute duces, majorque triumpho
Suscipit inde novas audaci lumine lauros!

Ut leo, tranquillæ post otia prima juventæ,
Quum semel, expertus tigridis certamine dentes,
Libavit tepidum, quem nesciit ante, cruorem,
Ardet adhuc durante siti, memoresque fatigat
Cædis amor fauces, prædæque arrecta cupido :
Sic, ubi Dannorum domuit fumantia crebris
Littora fulminibus, Polonorum victor in agros
Fertur ovans, Martemque vocat, Martisque tumultus
Frustra barbara gens habituque horrenda ferino,
Turbida ceu nubes, latis extenditur arvis :
Adversas Carolus primo fugat impete turmas,
Efferus ante tubam, mitis post prælia victor.

Dumque triumphatos urget non segnior hostes,
Gaudiaque insanæ sectatur inania famæ,
Inscius ipse tamen gladio divina facessit
Imperia, ignoti patiens rectoris habenas,

Et mandata subit, fidus sine mente minister.
Jamque vocante Deo, Caroli sed munere, gentem
Stanislas regit, Augusto fugiente, rebellem. R. L.

Collége royal de Charlemagne, 1823.

XLVII

LES PRUSSIENS AU LUXEMBOURG EN 1815.

MATIÈRE.

Ubi umbra, qua frigus vespere captare-solebam? ubi hortus ille florens, arboribus et aquis gratissimus, qui nihil ceteris invidebat? Quæ moles confusæ! quæ arma, tentoria! scilicet barbaris illæ sedes beatæ tanto sumptu paratæ sunt! pacem belli facies, quietum populum Borussi, avium cantus inconditi fragores excepere! omnes aditus occupant feri incomptique semihomines. Nec illi viæ pepercere qua scatebat festus euntium ordo, qua risus et læti sermones sonabant. Nulla graminibus sacris reverentia; vix herbæ et frondes raræ superant; pro puris lymphis turbidum et graveolens cœnum. Aquas non jam niveæ aves pererrant, sed fœdant squalidæ vestes et magis squalida etiam corpora. Quæ horti facies, quam triste spectaculum! quando libera loca pererrare, quando ruinas recognoscere licebit?

DÉVELOPPEMENT.

Vesper erat, solitumque mihi cum vespere frigus
Vicinis captare locis, ubi frigus et umbra est.
« Eia age, linque domum, dixi, mea Lesbia. » Dixi,
Jamque viam sequimur.... « Quo vadimus, inquit? — Amores
Ad nostros, retuli; nos, nos vocat umbra virentis
Ante alios horti, qui magna palatia juxta,
Publica noster ubi componit jura senatus,
Magnificas ostentat opes et munera regum,
Florens, purus aquis, gratissima tegmina pandens,
Dives imaginibus, pratorum dives honore.
Quamvis Elysios miretur Gallia campos,
Plurimus Elysiis valedicit transfuga campis:
Regius et veteres rarescere cernit amicos
Hortus, et orbis opes frustra præferre superbit.
Amborum damnis ditatur noster, et usque
Additur hospitibus priscis novus hospes et hæret. »
Talia jactabam comiti, nostrique canebam
Delicias horti, subito quum Lesbia: « Monstri
Quid video, exclamat! viden', o miserande? quid illic? »

Apparent inamœna procul spectacula, moles
Confusæ, armorum facies, animalia, fumus,
Disjectæ vestes, tentoria plena rapinis :
Hinc ferro gallina nigro transfixa pependit;
Illinc extremum mugit moritura juvenca;
Undique teter odor, deformes undique sordes.
Accedo propius : quis me circumstetit horror !
Proh Deus ! hic hostes ! hæc sunt ornata Borussis !
Artifices ideo dextræ, doctique labores
Tam lætum fecere nemus, tam grata dedere
Hospitia, ut sine more ferox hic turma jaceret !
Castra per imperium Floræ Mars turbida fixit.
Flora fugit, fugit ipsa Venus, Risusque, Jocique ;
Quæ gens suaviloquas habitabat garrula frondes,
Avolat ; hospitibus viduata obmutuit arbor ;
Cuncta silent, prædæ hostilis ni vector asellus
Pulset inauditis mœstum clamoribus hortum,
Aut patulo duros effundens gutture cantus
Miles, voce rudi, germanas mulceat aures.

Hi dominatores toto spatiantur in horto ;
Omnibus arma locis, hominesque, et corpora equorum.
Accipit ipsa suas celeberrina semita sordes,
Et qua, spectatrix spectandaque turba, puellæ
Gaudebant hilari, quanquam non præpete, passu
Ire, redire viam jucundo murmure plenam ;
Qua sese juvenes, studio certante, ferebant,
Usque sub æstivam ducentes gaudia noctem ;
Qua matronarum longissimus ordo sedebat,
Et lenem fremitum læva dextraque ciebant
Feminei cœtus, cœtus sine fine loquaces ;
Nunc tormenta sedent immota, silentia; servat
Ore truci miles, servat mucrone corusco ;
Agrestive super palea recubare videtur
Tetra viri facies, sonipesque hærere ligatus.
Nec satis : areolas fera gens irrupit in omnes :
Quæ vel virginei timuerunt gramina semper
Offendisse pedes, hæc ungula calcat equorum,
Calcat sacrilegus miles, sternitve recumbens.
Herbas terra suas, frondes desiderat arbor ;
Esse putes hiemem, campos dum julius urit.
Et vos, o cycni, nostrarum nuper aquarum,
Vos, nivei reges, nitidas qui colla per undas

Celsa ferebatis, turba mirante, superbi,
Estis ubi? quæ stagna tenent? quæ sustinet unda?
Scilicet eripuit vos provida dextera leto,
Et decus hortensi servavit amabile lymphæ.
Spemque metumque inter, defixo lumine, mœstus
Intueor viduos latices, quum: « O tristia quæris,
Tristia, Gallus ait, quæque ipse miserrima vidi;
Vidi, quum geminos formæ præstantis olores
Arriperent avidi, et læto clamore frementes;
Quum furiosa cohors et hians immane, pararet
Crudeles epulas, laceraque sub arbore, prædam
Nil miserante manu et sævis discerperet armis;
Vidi, ventre dapes quum deglutiret avaro,
Ac male cocta feris sub dentibus ossa creparent.
Hæc nobis volucres sors abstulit: ense necatæ
Non sua suprema cecinerunt funera voce!
Tempore jam ex illo, quæ sit crateris imago
Cernis: aquæ facies prius impolluta nitebat,
Pisciculosque leves dabat usque sub ima videri;
Turbida nunc, graveolens, pædore impletur opaco.
Ornabant vitreas candentia corpora lymphas
Nuper, et in liquidis argenteus incola regnis
Errabat; nunc se volvunt nigrantia membra,
Membra Borussorum: diversis undique castris
Collecta illuvies, et inevitabile cœnum
Deponuntur aquis; immundo in gurgite mergunt
Pulvere respersas, respersas sanguine vestes.
Dein abluta cohors pollutis exsilit undis,
Quisque suos soli properans exponere pannos.
Scilicet arboreis suspendent frondibus, unde
Ebibat humorem rapido sol fervidus æstu?
Non ita; qui latices fœdarunt veste lavanda,
Et sacra siccanda fœdabunt marmora veste.
Quæ prima exuvias statua accipit? Ecce severo
Brutus adest vultu; tegit ecce subucula Brutum.
Haud procul Augusti grandis sustentat imago
Peronem antiqua cum majestate. Minaci
Fortia dum tendit gladiator brachia nisu,
Prussiacum subito saccum intentare videtur.
Quin et fingentem flammantia tela Tonantis,
Tela giganteos quæ perfregere furores,
Vulcanum attingit germani injuria panni.
Divinæ nullo facies discrimine habentur:

O bene nuda Cypris, tu, tu quoque, Cypris, amictum
Accipis horrendum, et squalens rideris imago;
Atra obscuratur cervix formosa lacerna!
Barbarus hic nescit miles, dum marmora tangit,
Se tetigisse deam! Tibi quid tuus arcus, Apollo,
Profuit? ecce sagi capiti gravis ingruit umbra!
Nec tu, Bacche, fremis, tali circumdate bracca?
Est sua cuique chlamys; jam corpora nulla deorum
Inviolata manent; omnis vestitur Olympus.
Proh qualem nobis populum, qualesque figuras
Præbet ridiculus simul et lacrimabilis hortus!
Hunc sibi victores hortum fecere Borussi!
Quando mihi dabitur fœdis purgata tyrannis
Hæc loca liberius percurrere? quando licebit
Dicere : « Castrorum fuit hic locus; atra culina
Hic fuit; hic sese legio exercebat in armis.
Hic recubabat iners densis sub frondibus; illic
Muta minabantur rictu tormenta patenti. »
Sed quid ego? late surgunt stabula alta, minæque
Tectorum : heu longum dominabitur hostis amicus!
Æstivæque viæ fient hiemalia castra?

École normale, 1815.

XLVIII

LES CHAPELLES D'ULICOS.

MATIÈRE.

Quædam perpetuo igni relucentia sacella crucemque superpositam navigantibus aspicere licet. Sæpe, per tempestatem, nautæ suæ viæ incerti, indice sacellorum luce, portum tandem subieruut : et, quas preces quondam Graii patres Jovi diisque immortalibus, eas nunc Virgini sanctæ posteri, gratiis immixtis, fundunt.

Sed quo gemitu ædes resonant? Graiorum tecta barbaries iterum invasit! Mortem filio mater, uxor marito deprecatæ suppliciter ad aras procumbunt; et quum, navibus instructis, ad vim repellendam vela juvenes ventis dedere, tum sacerdos, oculis in cœlum directis : « Deus, inquit, audi preces : istis, si non victoria, mors saltem pulchra concedatur; omnes nomine Græco dignos fateatur Leonidas! Aut potius, Christianis conantibus Christus faveat, libertatemque cum victoria reportent! »

DÉVELOPPEMENT.

Qua mare cæruleum veterem circumsonat Hydram,
Saxosasque vagis allambit fluctibus oras,

Bina per æquoreas surgunt sacraria rupes.
Gramineis muscosa virent fastigia tectis :
Intus perpetuus gemina de lampade lucet
Ignis, et, e supero crux lignea culmine fulget.
Hæc loca relligio Graiorum antiqua sacravit,
Et pietate pari fidi coluere nepotes.

Sæpe, procellosa quum pontus inhorruit unda,
Hibernoque mari densis nox atra tenebris
Incubuit, medio deprensus in æquore nauta,
Dum procul incertus circumspicit, indice flamma,
Littoreas lucere faces et nota sacella
Apparere videt, patrii prænuntia portus.
Ut sacras tum nauta redux procumbit ad aras!
Ut memori pia vota Deo de pectore fundit!
O dulce hospitium, quo tempestatibus atris
Jactato, pressoque diu discordibus austris
Nunc licet insanos tuto meminisse furores
Æquoris, et gratam cœlo committere mentem!

Quum quondam hydriacis pax effloreret in arvis,
Ibant virginei festa ad sacraria cœtus ;
Veris primitias, hyacinthina serta ferebant,
Purpureasve rosas, primosve ex arbore fetus.
Simplice ridebant decorata altaria cultu,
Lætaque felici resonabant atria voce.

At nunc quis gemitus mœstis erumpit ab aris!
Quam facies mutata loci! plangoribus ædes
Insonuere : sacro lugent in limine matres.
Nempe premunt patrios heu! bella infanda penates ;
Et conjuratæ Graiorum exscindere gentem,
Tristia barbaricæ populantur littora classes.

Hydriacæ dum vela parant hostilia cymbæ,
Impavidus dum nauta feris accingitur armis,
Ante aras lacrimis oculos effusa madentes
Fundit virgo preces, manibusque ad sidera versis,
Orat mœsta Deum, generosa incepta secundet,
Fraternumque caput sævis tueatur ab armis.
Anxia suppliciter procumbit militis uxor,
Innocuamque premens materna ad pectora prolem,

Numen sæpe vocat, pueriles protegat annos,
Et patrium tenera det crescere mente vigorem.

Velivolæ, interea, laxis jam littora velis
Deseruere rates : flatu favet aura secundo :
Atque alacres jam prætereunt sacraria nautæ
Saxosis innixa jugis, ædesque verendas
Impositamque crucem prona cervice salutant.
Exoritur clamor ; strepitu pulsata resultant
Mœnia : respondet notis clamoribus æquor.
Procubuere pii, demisso poplite, nautæ ;
Ipse sed in summa senior stat puppe sacerdos,
Cœlum suspiciens, altaque ita voce precatur:
« Da, Deus alme, tuam bello devincere gentem,
Da patrios fines libertatemque tueri.
Aut, si nobilibus fortuna inviderit ausis,
Pulchra morte, viri, liceat fugisse probrosum
Servitium : hydriacæ sint libera funera genti,
Sint et Thermopylæ : nec nos moriamur inulti.

« Ergo tua antiquo lætabitur umbra sepulcro,
Magne Leonida ! servili emersa veterno,
En tua progenies iterum calcare catenas,
Inque renascentes erumpere visa tyrannos ;
Inviditque tuo nunc nobilis Hydra triumpho !
Tuque, Leonidæ, tu Botzaris, æmule, bustum
Excute pulvereum, cives mirare recentes,
Et tua barbaricas exterreat umbra catervas.

« Belligeræ, nunc ite, rates, nunc æquora cursu
Scindite præcipiti, per apertam currite laudem.
Cedite, divitiæ, venales, cedite, quæstus ;
Libertas nunc sacra viros accendit euntes.
Ite, viri fortes, invisum pergite in hostem,
Vestraque correptas exscindant fulmina classes.

« O Deus omnipotens, divino sanguine quondam
Non dedignatus nostram sancire salutem,
Grajugenum propius miserandam respice gentem.
Respice Christiadum recalentes cædibus undas,
Respice barbaricæ pendere in postibus ædis
Ora affixa virum, raptas ad stupra puellas

Regia, et abstractas æterna in vincula matres.
Parce pio generi ; miseris si debita Graiis
Auxilia, insanos Turcarum imitata furores,
Gens humana negat, sis rursus, Christe, redemptor,
Ah ! quæso ; hi patria pro relligione ruentes,
Cœlo perpetuam certe meruere coronam.
Sint et magnanimæ terrestria præmia genti,
Et per te, alme Deus, longos quæsita per annos,
Libertas graiis rediviva resurgat in oris. »

B.
Collége Rollin.

XLIX

LES PARGANIOTES ABANDONNANT LEUR PATRIE.

MATIÈRE.

Extrema ad littora Buthroti libertas et religio confugerant, quas furtim soli Parganiotæ servos inter et falsa sacra colebant. En subito Pargam nuntius advenit urbem et cives Ottomanis Anglos pretio tradidisse : populum figit stupor, mox planctu urbs reboat; cœlum incusant miseri; barbaros ac maxime omnium Britannos diris devovent; fugere vero quam servire satius videtur. Urbs tumultu miscetur; certant quæque pretiosissima hosti subducere; quæ asportare nequeunt, aras, cruces ac parentum sepulcra evertere ac diruere properant; tandem natale solum amplexi, littus deseruere, libertate, ut quondam apud Salamina, æquori credita. Turcæ irrupere, per vacuas vias furunt, classem impune fugientem longo ululatu prosequuntur : inde in urbem versus furor, tecta templaque semiruta igne sacrilego absumuntur.

Interea iter faciens turba sonitus hausit, flammasque prospiciens, Dei jussa supplex veneratur, modo efflagitans ut tanto pretio emptam libertatem servare detur.

DÉVELOPPEMENT.

« Accipe primitias veris, Deus, accipe flores :
Per te solliciti votis respondeat æstas
Agricolæ, ac florum non degener omina firmet :
Per te pubenti flavescat messis ab herba,
Cœlestisque calor teneras fecundet olivas,
Nec pluvias gravidæ metuant, nec frigora vites.

1. Parga, ville libre et chrétienne, située sur la côte d'Épire, fut livrée aux Turcs le 20 mai 1817. Ses habitants prirent la fuite plutôt que d'être esclaves.

« Si nos liber adhuc habet angulus, atque profana
Nunc etiam falsi datur intra sacra prophetæ
Contemptam coluisse crucem, tu, Christe, dedisti.
Venturis hanc trade fidem; tuus urbe superstes
Nunquam abolescat honos, ac te, Deus, auspice eodem
Antiqua maneant in libertate nepotes. »

Talibus orabat Buthroti ad littora dictis
Christiadum pia gens, incensa altaria circum.
Non hæc visa Deo. Nam vix lux postera noctem
Depulerat, subito Byzanti fertur ab aula
Regum arcana ferens, et Pargam fama perrerat
Improvisa, sibique ignotas hactenus oras.
Narrabat miseram vendi cum civibus urbem
Ottomanis, pretiumque hominum accepisse Britannos.

Tunc primum populo stupor incubat : undique mutus
Horror, et ingentis præsaga silentia planctus.
Ægra sed arcanos quum non cepere dolores
Pectora, lamentis et femineo ululatu
Urbs reboat late : tum, scissis crinibus, omnes
Et lacerant vestes, et fœdant vulnere vultus.
Quin (ignosce, Deus!) cæci amentesque dolore
Cœlum incusabant; atque irrita templa vocantes
Jactabant questus, et quæ convicia suadet
Mœroris brevis impietas. Sed maximus in te,
In te mercatæ hærebat furor, Anglia, gentis.
« Ergo, exclamabant, emptorem repperit urbi
Anglia, ceu pretium paupertas nostra mereret!
Mox nostras, heu! miles hians prædabitur ædes;
Tamque exspectatas segetes ante ora coloni
Colliget, atque famem populi irridebite gentis!
Quin etiam infestos victis excussa per enses
Liminibus sacra pollutasque videbimus aras!
Non ita : sacrilegos vitemus sponte triumphos,
Dum licet, ac nondum servi fugiamus ab urbe. »

Ecce autem misero miscentur cuncta tumultu.
Urbs passim trepidat, dum dilectissima genti
Anxius infandæ subducere quisque laborat.
Hic monumenta ruit, vidui solatia amoris,
Triste ministerium! nomenque a manibus arcet.
Jamque piæ cecidere cruces, male nuntius agger,

Delatorque lapis; cecidit veneranda cupressus,
Suppositum tristes bustum testata per umbras.
Hic credit pretiosa fidelibus ossa latebris;
Forsan et hæc olim reduci effodisse licebit!
Hi misera, caro si quid de corpore restat,
Inviti pietate cremant: plerique parentum,
Exsilii comites, servant custodibus urnis
Relliquias, sponsive aut unica pignora nati.
Hinc teneram genitrix ad flumina nota ferebat
Extremum sobolem, et, patriis dum tingitur undis,
Flet cum matre sua, quid sit fuga nescius, infans.
Omnes altrici figebant oscula terræ.

Sed celerare moras tempus jubet. Undique turba
Raptim vota tulit perituris ultima templis,
Orbavitque piis viduas ornatibus aras,
Auspiciumque viæ secum sacra ducit ad æquor.
Ut ventum ad pelagus, cuncti exspatiata silentes
Arva maris late cum fletibus aspectabant.
Nulla tenent jam vincla fugam : jam littora puppes
Deseruere : fugit libertas pristina, et exsul
Forsan in æternum cœlum natale reliquit.
Sic vestris olim quum moles persica bello
Impenderet avis, mœstis plangoribus urbem,
Majorum tumulos, ædes liquere deorum,
Ac libertatem profugam Salamina tulerunt.
Verum æterna tropæa manent, emptique triumpho
In patriam reditus; mox vasti oblivia luctus
Ipsa feret Salamin; calcatas Medus Athenas,
Direptasque domos, incensaque templa piabit.
At vos æternum fugitis : procul omnis ab alto
Haud visendam iterum non nescius incola terram
Prospectat, longumque, « vale, vale, patria, » dixit.
Turcarum subito rapidæ irrupere cohortes
Per vacuas sine more vias gaudentque superbi
Cuncta latere metu, et latebras scrutantur hiantes.
At mox barbaricis pulsant ululatibus auras,
Quod non ulla sibi succurrat præda, nec usquam
Servus deserta speratus in urbe supersit.
Atque ubi securo vectam super æquore classem
Prospexere procul, rabidus ferit æthera clamor,
Quo tremefacta cavis immugiit unda cavernis.
Ut leo, quem tristi amissis in carcere silvis

Victum clausit homo, contemptus frendet heriles
Torvus, et infirmum propior subsultat ad hostem,
Objectam incassum caveam quatit, ac sibi vinci
Conscius, horrisonis rugitibus æthera miscet;
Haud fremuere aliter, quum de tellure viderent
Iram illudentes impune volare phaselos.
Vertitur hic in muta furor : victricia quassant
Immeritas tormenta domos : quin sancta profanus
Limina contemerat miles, ceu maximus inde
Iret ad absentes dolor, et petit ignibus aras.
Jam Parga hostiles fumat testata triumphos.

Interea classis pelagus secat, æris ab alto
Accipiens sonitum, atque urbis speculata favillam :
Ac regem Oceani tempestatumque potentem
Orat luminibus siccis ac fronte serena :
« Summe Deus, cui nos placuit fugisse relictis
Templis et patria, nudosque errare per undas,
Sterne viam vento facilem : nos hospita tellus
Accipiat, nos Christicolæ solentur amice
Christicolas, aliquo dignati munere fratres.
Aut, si stat penitus divina in mente voluntas,
Ut ratis optatos non tangat naufraga portus,
Invisæ amoveant ab avaro littore gentis
Æquora relliquias; iterum nos venderet Anglus! » L. Q.

École normale, 1822.

L.

L'ENFANT DE LA NUIT.

MATIÈRE.

Hic quem vides homo fuit multis filiis superbus, nunc truncus iners, bipennem exspectans. Filiorum alios tulit ensis; alios infelici arbori suspensos jactat Boreas, et miserorum ora corvi depascuntur. Me carcer premit et tenebræ jam luminibus meis perviæ.

Scilicet me persequitur Duncanis vindicta. Videram affixum superbe turri fratris caput. Juravi me fore ultorem, abditus ille arce aeria ridebat pauperis iras, at tecta illius subiit unus e nostra gente : tres menses ille serviit, unam vindictæ horam expectans [1].

[1] Cette première partie seulement de la matière a été traitée.

Venit illa; nos per demissum ab eo funem scopulum conscendimus. Cœlum inter et mare pendebamus; neminem tamen destituit animus. Surgente sole, fratrem ultus eram; nunc me morti objiciat, quid refert? At unus superest juxta ripas filiolus, cujus causa vivere optem donec venatu pasci et hostem ferire didicerit. Hoc superest quo gaudere, quod sperare et optare possim.

DÉVELOPPEMENT.

Hic quem vincla premunt, tristi quem carcere clausum
Aspicis, et media tenebrarum in nocte jacentem,
Liber, et humanis immixtus cœtibus olim,
Carpebat cœlique diem solemque serenum.
Qualis ab annosis radicibus ardua surgit
Quercus, et ad cœlum ramos effusa virentes,
Stat secura Noti tempestatisque furentis;
Divitiis sic ille potens multaque superbus
Progenie, erectos tollebat ad æthera vultus.
Ast humilis nunc truncus, iners, nudusque reciso
Ramorum hospitio, fessusque urgente procella,
Quid refert longo languescat inutilis ævo,
Ocius an quatiat morientem ærata bipennis?

Nempe alios rapuit belli vis aspera natos :
Hostili cecidere manu : cecidere, nec usquam
Tristia funerei solantur munera busti,
Sparsa sed ossa volant rapidis ludibria ventis.
Crux alios, heu! sæva tulit : nunc corpora ligno
Infami suspensa jacent; deformia miris
Ora modis, gelido concretos sanguine crines
Insanus Boreas immiti flamine jactat,
Dum, super hærentes lacerata cadavera, corvi
Diripiunt costas miserorum et viscera torquent,
Curvaque pectoribus defigunt rostra cruentis.

Interea, me carcer habet, rigidæque catenæ
Constrinxere manus, captivaque membra coercent :
Panis at exesi squalentia munera vitæ
Relliquias morientis alunt. Non astra tueri
Ætherea, aut tremulæ pallentia cornua lunæ
Jam pridem, heu! licuit; radiantem visere solem
Cæruleive poli nitidos spectare colores
Non datur. Obscuris sed cingunt sordida claustris
Mœnia, sed circum caligine inhorruit atra
Horrida nox : oculis at nox jam pervia nostris;

Lumina nam cæcas lucem didicere per umbras.
Nunc vultus dignosco tuos. Volitare fugacem
Muscam, si qua fuit, mediis agnosco tenebris,
Exiguamve humili formicam adrepere terra.

Duncanis me sæva premit manus : impius ultor
Lenta infelicem consumit morte senectam.
Vidi egomet raptum crudeli funere fratrem,
Vidi sacrilega colla obtruncata securi,
Affixumque caput turri pendere superba,
Qualia venator sævorum horrenda luporum
Ora cruentatis affigit postibus ædis ;
Vidi, et corda ferus movit dolor; arsit et imis
Ossibus ira minax odiumque immite tyranni.
Nec mora, per natosque meos et sidera cœli
Ultorem fore pollicitus : nec inutilis unquam
Pollicitum me nempe fides jurata fefellit.

Abditus aeriæ clauso munimine turris,
Ridebat vulgique minas vanosque furores
Pauperis, instantis securus et usque procellæ,
Si quando innumeræ ruerent in bella phalanges.
At frustra scopulis armata minacibus ædes
Ibat in abruptum, cœlo super ardua; frustra
Ferrea suspensos stringebant vincula pontes,
Altaque inaccessi cingebant mœnia fluctus :
Quæ domus aut turris vindictæ impervia? Fisus
Fraude pia, nostra de gente audacior unus
Tecta subit. Plenum ter luna retexuit orbem,
Dum miseræ per claustra domus nemorum incola liber
Serviit, et turbæ famulorum immixtus, herile
Sustinuit perferre jugum. Sub pectore mansit
Nobile consilium, mens inconcussa periclis
Restitit usque viro, speranti donec adesset
Exoptata dies, exsecrandique tyranni
Pectora vindicibus transfigeret impia telis. B.

Collége Rollin.

LI

APOLLON MÉDECIN.

MATIÈRE.

Vix primum Phœbus deorum inter epulas ignotam testudinem tetigit, quum dii ac deæ omnes defixis hæsere animis : ubi vero nervis carmen sociavit, surgit omnis turba, et in chorum moveri cœpit. Nec satis : vates etiam fieri volunt : quisque in carmina sudat : si Jupiter quidquam roget, vana versibus responsa accipit. Iratus tandem deus mali auctorem in exsilium agit. Nec morbus sanatur ; ad medicos confugiendum ; Jupiter suis ita pharmaca ministrat, ut a nimia lætitia in summum luctum decidant : mœret omnis aula, et risus exsulat. Quid faciat deus ? Phœbum revocat, jubet lyram moveat, ac rursus desipiant numina ; sed ne ægros iterum sanare cogatur, fiet medicus Apollo.

Inde fratres poetæ ac medici fuerunt.

DÉVELOPPEMENT.

Quum primum ingressus superum cœnacula Phœbus
Hactenus ignoto vibravit murmure chordas,
Vidisses posito mutos cratere sodales
Defixis hærere oculis atque ora tenere
Intentos : rex ipse poli miratus ; et iram
Indignata suam sensit mollescere Juno.
Nec mora : mobilibus sociavit carmina chordis,
Carmina inexpertum spirantia numen, et ecce
Tota, canente deo, consurgit regia cœli.
Carmina quid possunt ! omnes, ceu sponte coacti,
Legibus insolitis circum cœpere moveri.
Miscentur choreis : Marti dat brachia Pallas,
Pan inter Venerem medius salit atque Dianam :
Pene Jovem rapuere modi, ni justa vetaret
Majestas tantoque deo ridere negatum.
Nil huc usque mali. Sed enim dulcedo canendi
Tanta, et natura tantum juvat esse poetas !
Mox quoque cœperunt componere carmina divi.
Prima Venus ; post paulo alii : jamjamque ferebat,
Quot cives, totidem cœlestis regia vates.
Saturnus digitis illinc numerabat ; at illinc
Scalpebat tacitus tenebrosum Pluto cerebrum :
Visus ad incudem carmen quoque fingere Cyclops.
Quod si quid gravius famulos rex forte rogaret,
Frivola, non ad rem, numeris responsa dabantur.

Pertæsum est aliquando Jovem : « Num fallor? an isti
Desipiunt? equidem timeo contagia, dixit;
Cantor in exsilium properet cum carmine Phœbus. »
Phœbus abit : sed non cœli fit sanior aula.
Morbus erat; causæ morbus fuit ille superstes;
Ac primum medicis usus fuit. Ipse parumper
Fit medicus, dictatque suis rex pharmaca : sed quod
Sæpe cadit, dum vult nimiam compescere cœli
Lætitiam, nimia cœlum gravitate revinxit.
Solus abhinc Ludus diducto tædia rictu
Testari, nisuque extendere membra : silebat
Tota domus; mensis accumbens Bacchus opimis
Dormibat : priscum nemo agnovisset Olympum.
Pharmaca nunc reperi, queis perdita gaudia reddas!
Nulla magis medicos lassant incommoda, quam quæ
Pharmaca fecerunt. Exhausta Juppiter arte
Fessus, et, ut perhibent, morbi non integer ipse,
Exsilio Phœbum tandem est revocare coactus :
« Sume age, nate, lyram, divinumque incipe carmen;
Desipiantque licet, si non licet esse poetis
Ingenio sanis. Sed ne, quos feceris ægros,
Curandos habeam (neque enim otia tanta supersunt),
Sis medicus. Quidquid montes campique lacusque
Herbarum pariunt et morbis utile quidquid
Texit humo natura, tuum est. Non pulchrior illa
Ars erit, aut Phœbo quæ sit magis auspice digna. »
Sic ait : ex illo medici vatesque feruntur
Communi parere deo, fratresque vocari. A.

École normale, 1822.

LII

LE FAUNE.

MATIÈRE.

Quercus sub umbra vino gravatum somnus Faunum straverat; jacentem pastorum turba ad truncum arboris religat, et glandibus injectis quietem excutit. Ille ægre aperiens oculos : « Ubi sum? nam vino victus cecidi; jacet urna fracta... sed quæ vincula? » Rem edocent pastorum cachinni. At libertatem cantu emendam pronuntiant; ille igitur, cunctis assidentibus, fractam urnam voce gemebunda celebrat : « Fuit urna, mei antri decus; jacet passim effracta, quæ sæpe inexhaustam meorum sitim explevit, dum

insculpta deorum facta canerem. Namque vidisses cœlatos Panos casus, dum nympham insano amore perditus insequitur : repente in arundinem mutatam dolet, at calamis impariter junctis dolorem solatur. Hic etiam sub pampinea umbra fusus Bacchus, nympha pateram ab ore dei arcente, mox labris repetendam. Aderat ipse Jupiter per mare Europen rapiens, quæ, oculis et manibus ad cœlum versis, ipsum Jovem implorat : hos Zephyri et Amores circumvolant... Sed quid vana loquor? fuit amphora, mei antri decus. » Silentem lege pacta vinculis solvunt, urnæque ruinas mirantur.

DÉVELOPPEMENT.

Forte sub ilicea securus fronde jacebat
Faunus, et urgebat membra gravata sopor.
Ecce deum aspexit pastorum turba jacentem;
Et tacito somnis insidiata dolo,
Arboris ad truncum religat, placidamque quietem
Excutit injectis glandibus ora petens.
Oscitat hic dubia diducens lumina rima,
Brachiaque extendit, caprigenosque pedes :
Semisoporus [1] adhuc : « Ubi sum? quo tibia, dixit,
Urnaque? me circum plurima testa jacet!
Hic nimio cecidi vino prolutus, et urna
Fracta fuit!... sed cur talia vincla gero? »
Sic ait; atque hilares ridentum audire cachinnos :
« O pueri, clamat, solvite vincla, precor. »
Sed lasciva cohors : « Libertas, inquit, emenda est :
Tu cane, liber eris. — Carmina nulla scio [2]!...
Si fuga nulla est, fractam cantabimus urnam;
Circum in graminea consideatis humo. »
Consedere omnes : tum sic lacrimabile mœsto
Faunus acerba gemens incipit ore melos:

« Ah! periit, periit nostri decus urceus antri!
Fragmina nunc passim dilacerata jacent.

« Sæpe errare mea Satyrum de sede videbam,
Clamabamque vocans : « Hospes amice, veni,
« Et bibe de patera, qua non cœlestia summo
« Inter festa nitet pulchrior urna Jovi. »
Sæpe etiam nostro fratres coiere sub antro :
Circa viniferum quisque sedebat utrem :
Sorbebat festiva merum reparabile turba,
Nunquam placatæ pabula læta sitis;

1. Mot rare.
2. Sigmatisme.

Perque vices cantu celebrabat facta deorum,
  Quæ dabat adverso margine [1] sculpta calix.
Jam nullus, fratres, celebrabit facta deorum,
  Quæ dabit adverso margine sculpta calix !

« Nam periit, periit, nostri decus urceus antri !
  Fragmina nunc passim dilacerata jacent.

« Hic cœlata aderant nostri infortunia Panos,
  Quum teneram urgeret Naida turpis amans.
Verum præcipiti peragrabat territa ripam
  Nympha fuga, metuens oscula semiferi.
Et jam stridenti mutatur arundine virgo :
  Nec jam nympha fugax, canna palustris adest.
At deus absentem revocabat voce puellam ;
  Fervidus eluso corde furebat amor.
Jungit inæquales calamos, solatia casus,
  Flebilibusque ciet littora curva sonis.
Lugubres modulos imis in vallibus Echo
  Audit, et auditos æmula voce refert.

« At periit, periit, nostri decus urceus antri :
  Fragmina nunc passim dilacerata jacent.

« Hic sub pampineo, nostri nuperrima luctus
  Causa, puer Semeles tegmine fusus erat.
In viridante toro formosa puella sedebat,
  Læva circumdans candida colla dei;
Dum pateram dextra divino arceret ab ore,
  Ablatoque haustus nectare deciperet.
At deus arridens revocabat hiante labello
  Pocula, tantaleæ pocula rapta siti.
Interea Bacchum spectabat lumine nympha
  Languidulo, tanquam basia nota rogans.
Numinis ante pedes, carpebant inter Amorum
  Innocuæ tigres bacchica dona manus.

« At periit, periit, nostri decus urceus antri :
  Fragmina nunc passim dilacerata jacent.

« Necnon hic aderant terrestria furta Tonantis,
  Per mare quum raperet taurus Agenoriam.

1. Sigmatisme.

Crura suæ blanda lambebat eburnea lingua,
Dilectumque inhians respiciebat onus.
Nequidquam humentes cœlo tollebat ocellos,
Nequidquam junctas pallida nympha manus;
Absentique deo questus mittebat inanes,
Raptorisque sui rapta rogabat opem.
Ludebant Zephyri circum, nymphæque fluentes
Frigida mulcebat molliter aura comas.
Hinc liquidum, cum mille jocis comitatus Amorum,
Delphinum dorso, prævius ibat iter.

« At periit, periit, nostri decus urceus antri!
Fragmina nunc passim dilacerata jacent.

« Hoc itera in silvis, iteraque in vallibus, Echo,
Faunorumque meis questibus antra sonent:
« Ah! periit, periit, nostri decus urceus antri!
Fragmina nunc passim dilacerata jacent. »

Dixerat: atque simul, pacta de lege, juventus
Captivum vinclis officiosa levat;
Miratrixque diu disjectis indolet urnæ
Relliquiis, fractumque obstupet artis opus.

L. Q.
École normale, 1822.

LIII

IMITATION DE PLATON.

MATIÈRE.

Est geminus orbis: alter iners et sine sensu materia; alter sine corpore spiritus visus humanos fugit, cujus ad effigiem noster est compositus. Hic non ex se pendet, sed arcana vi movetur: ibi omnia fluxa, et vix nota pereunt. Alter habet æterna rerum exemplaria, deo coævus, neque humanis obnoxius malis. Quanto alter ille nostro melior! Finge tibi vasto in antro a pueris clausos in vinculis homines, moveri ac respicere vetitos, fixis in uno visu oculis, quibus a tergo rogus perennis rutila flamma super parietem varia hominum ac ferarum mendacia adumbrat: nullam urbem, nullam vitam, præter antrum et vincula, novere. Quorum si unus forte solutus ægre surrexerit, moverit caput, primo oculis diffidet, mox paulatim umbras a corporibus discernet, mox veram lucem noscet: et quam stolidos antri visus damnabit! quam somnia pro veris habita ridebit! Si vero ad suos redux, vera edocere, si lucis admonere miseros tentaverit, ipse melior stupidæ genti erit despectui; sacrilegum sermonem oderint, veriti ne quisquam præterea tali conditione antro egrediatur!

DÉVELOPPEMENT.

Mundorum natura duplex, quorum alter inertis
Moles materiæ, proprii non conscia motus,
Atque ignara sui: sine corpore purior alter,
Spiritus est, cujusque humanos mystica visus
Vita fugit, nostræ tamen haud impervia menti.
Hujus ad exemplar fuit orbis condita nostri
Machina ; præsentem traxit non sponte figuram
Formarum ipsa rudis, dedit haud sibi numine vitam
Ipsa suo: sed agit cæcam vis non sua molem,
Arcanoque datas sequitur moderamine leges.
Mobilis hic rerum facies, hic cuncta vicissim
Florent ac pereunt, et frustra hesterna requiras.
Hic pars degener est, fugitivaque semina vitæ.
Æterna alter habet rerum exemplaria mundus,
Quæ nobis nunc corporeo objiciuntur in orbe.
Illic vita coæva Deo, nec cladibus unquam
Obvia terrenis, ac nostri temporis exsors.
Rex geminus mundo lumen diffundit utrique:
Sublimi nitidos agitat sol æthere currus,
Et regale jubar terrestribus explicat oris.
Fecundum omniparens æterno munere rerum
Queis terra induitur semen fovet, atque perennem
Naturæ renovat genitabilis igne juventam:
Attamen assidue servum revocare nitorem
Jussus, et hesternæ decus ostendisse diei.
At Deus invisi summis regionibus orbis
Justitiam verumque fovet, nobisque tributæ
Custode æternas rationis numine leges.
Sed quam luce jubar premitur solare superna!
Impare quam noster nitet orbis lumine! discas.

Finge tibi immensis altum sub rupibus antrum,
Unde exclusa dies: ubi, prima serva juventa,
Turba jacet numerosa virum : queis vincla coercent
Captivas æterna manus, et ferrea tantum
Vis domat, ut miseris nunquam concessa potestas
Aut corpus mutare loco, aut sua regna, cavernam,
Respicere, æternum jussis obversa tueri.
Ollis hoc specus est orbis suus , unica nota est
Vitæ conditio: hic omnis stat machina mundi:
Vinctis judicibus, sine vinclis vivere nusquam est.

His post terga procul fervet rutilante perennis
Monte rogus, qui triste rubens pro sole coruscat,
Et qui siderea collustrat luce cavernam.
Carceris in vivo quem fata dedere tueri
Pariete, adumbrantur passim simulacra ferarum
Atque hominum species. Decepta fugacibus umbris
Turba vagas solido retur constare figuras
Corpore, et immeritam male commodat inscia vitam.

At nobis libeat priscis compagibus unum
Solvere, ut ignaræ fugiant deliria mentis,
Reptantemque humili jubeamus surgere terra ,
Insuetum flexisse caput, tandemque cavernæ
Totius novitate frui, latebrasque patentes
Cernere , fulgentesque procul, sua sidera, flammas:
Luminis impatiens subiti tantique nitoris,
Damnabitque oculos, verumque patere negabit ;
Lucem importunam fugiet, rursusque fideles
Ad sua [1] sponte memor flectet mendacia visus.

Nec satis : hunc placeat patria extraxisse caverna,
Multa reluctetur licet, et sibi vincula frendat
Extorta invito, et servilis gaudia vitæ
Natalesque vocet mœsto clamore tenebras :
Ille ubi contigerit peregrinæ limina terræ,
Attonitus luce insolita, nictantia claudet
Lumina debilior : nec, ni luctamine longo,
Exosi discet miracula noscere mundi
Jam melior, vanis dignoscere corpora ab umbris,
Nocturnas stupuisse faces, et numina solis
Omniferi, solitis qui tempestatibus annum
Dividit, ac terras æterno vestit honore.

Tum qui sensus erit, memori quum mente revolvet
Quam cumulet stolida gens subterranea laude,
Si quis forte sagax, fatoque favente creatus,
Felici arripuit simulacra fugacia visu !
Quam tunc victoris fastus tumidamque dolebit
Lætitiam, vanisque odia exstimulata triumphis,
Et conjuratum laudata in nomina vulgus!

1. Sigmatisme.

Protinus ad miseros trahet officiosa sodales
Consortem nuper pietas ; his publica tandem
Somnia, doctrinæ fastum excussisse superbæ
Gestiet, ignarosque orbis monuisse superni.
Sed quum splendidior stupidos ad inania visus
Reddiderit simulacra dies, incredula temnet
Turba viatorem atque orbis commenta reperti :
Ultrices tenebras, et damnum lucis ademptæ
Sacrilego objicient; atque ostendentur in illo
Quas patitur pœnas quisquis regionis opaca
Audeat imprudens arcana movere supernæ. L. Q.

École normale, 1822.

LIV

LES INSECTES DE L'HYPANIS.

MATIÈRE.

Fama est propter Hypanim volitare bestiolas, quarum vita una die absumitur : quæ ad noctem vixit, inauditam senectutem traxisse dicitur. Unus ex his, tempori æquævus civis, scilicet ipso mane natus, virium laude et prudentia longe melior, quæ plurima vidit, sapiens senex, circumfusos juvenes sic edocebat : « Fato superatur quidquid in terris longissimum est : o socii ! morior, sed æquo animo, quum nihil ediscendum, et plura senectutis incommoda patienda haberem. Quis vitæ sit amor, ubi tot malis agimur, sive quieti, sive patriæ et laudi vitam impendamus ! non clades enumero et tot exitia quæ gens nostra perpessa est. Vidi ego majores nostros : quam pii, quam religiosi ac prudentes, quam obsequiosi in senes fuere ! quam vero degeneres illorum nepotes !

« Nunc vos attendite animis et dictis meis fidite ; hunc solem, qui vultum condere parat extremo cœlo, media aeris spatia puriori lumine incendentem vidimus : immotum stare vos creditis; lento autem, sed certo passu incedit ; hunc longe orientem sensim assurgere memini. Tunc nulli tolerandus fervor erat, nunc tepidus languet ; adeo omnes in pejus ruimus ! Quare spes longas et futura mittite. Ratus ego æternam hic meam fore sedem, grana certabam congerere, ædificia struere immensa, quæ omnia mox relinquam. Frustra nulli impar viribus, nulli nitidis coloribus fui ; frustra nullum laborem metui, qui ad Tartara feror; sed tamen, laude plenus morior, neque ulli posthac comparandus ! »

DÉVELOPPEMENT.

Fama refert Hypanim propter volitare sonantem
Bestiolas, quarum sol unus tempora vitæ
Conficit. Has inter quam proxima lucis ab ortu
Abstulit hora, suo lugent in flore caducam ;

Sin vitam ad primæ longinqua crepuscula noctis
Protulerit, senior Tithonum et Nestora vicit.

Nunc age; prævalido robustum corpore civem
Finge tibi, quem gens, ipso cum tempore, credat
Naturæ emissum manibus venisse sub auras;
Scilicet hic vitam primi sub lumina solis
Cœperit : at quanto membrorum robore pollens
Totas pæne decem vivendo absolverit horas!
Hinc virtus animo, hinc rerum prudentia major
Adfuit, et duris flecti mens nescia fatis.
Quos olim, jamjam medias sublimis Olympi
Sole tenente domos, corpuscula ponere leto
Vidit, et emensos brevioris tempora vitæ
Indoluit miserans, jam nunc sapientior annis
Felices clamat, felicibus invidet huncce
Mortalis vitæ tantum explevisse laborem,
Securosque sui placido requiescere portu.
Ipse manet; verum exacto quæ plurima vidit
Tempore, profuerit reminisci, et gentis adultæ
Ad veterum exemplar teneros effingere mores.
Ergo manus juvenum certatim hinc inde parentem
Circumfusa, graves avida bibit aure loquelas,
Demittitque animo vitæ portenta prioris.

Ille igitur longo rerum venerabilis usu,
Fessus ubi senio sensim decrescere vires
Corpore, et emensus sua vitæ tempora sensit,
Omnes occidui sub lumina solis amicos
Cogit, et extremos magna de stirpe nepotes,
Summa locuturus : patulo sub tegmine fungi,
Nec mora, convenere; silent, paulumque moratus
Mente senex, tanquam sub pectore plura revolvat,
Sic infit medius, tumulique ex aggere fatur :

« O socii comitesque, nihil mortalibus unquam
Produxit tam longa dies, quod vincere fatum
Non valeat. Vixi, nec ego feralibus umbris
Occubuisse queror, quoniam me sæva senectæ
Jam dudum urgebant incommoda, nec mihi quidquam
Nunc superest sub sole novum. Quæ causa morandi
Amplius, imprimis quum tot miseranda videmus
Aut patimur? Seu quis curas urbemque perosus

Dulcia privatæ captaverit otia vitæ,
Seu patriæ pulchroque incensus amore suorum,
Publica sollicitus tractarit munera civis,
Omnia cassus habet : nemo est quem jure beatum
Dixeris, inclusi donec trepidamus in istis
Corporibus, nec eunt nostro mortalia nutu.
Quid populi referam clades, horrendaque nuper
Exitia; ut vento pars maxima gentis acuto
Occiderit, parvosque immitior aura nepotes
Turbine correptos mediis demerserit undis?
Nec satis est; quoties cœlo ingens agmen aquarum
Præcipitans, pluviis torrentibus omnia late
Traxit agens secum, vel quæ solidissima tecta
Exstruimus, grando ruit horrida! Cærula nubes
Prodeat, ecce humili sternuntur corda pavore.

« Temporibus priscis vixi, moresque parentum
Obstupui : quæ tum pietas, quæ publica legum
Relligio, rerum prudentia qualis, et usus!
Ut parvo assueti juvenes, blandique senectam
Obsequio colere, et dictis parere magistri!
Ante alas illo veniebant tempore sensus
Egregii, corpusque ipsum natura juvabat
Largius! heu! quamnam tanti genuere parentes
Progeniem! quamnam proles hodierna relinquet!

« Nunc o, nunc, socii, totas advertite mentes,
Et verbis præstate fidem, licet addere vero
Jam videar. Quem nunc longe, trans æquora, solem
Cernitis extremo jamjam sub margine mundi
Languidulum jubar et pallentes condere vultus,
Hunc olim media cœli suspeximus arce
Incendentem ignes, et terris recta vibrantem
Spicula. Tum campos vestibat purior aer,
Lætaque majori gaudebant arva calore.

« Quamvis deficiant effeto corpore vires,
Non mens præteriti memor excidit : omnia retro
Ante oculos subeunt primis spectata sub annis.
Mira loquar, sed vera tamen; sol aureus ille,
Quem vos immotum cœli convexa tenere
Creditis, ille viam, lento licet agmine, carpit.
Hunc egomet summo speculatus vertice montis,

Purpureo terras quum primum inviseret ortu,
His oculis, his, inquam, oculis ego surgere vidi.
Proh ! socii, quanto sese jubar igne coruscum
Extulit, aut quali replevit lumine terras !
Sed quid ego ? tanquam tanti miracula visus
Aut vestræ capiant mentes, aut fingere verbis
Possim ! olim nostri fuit illa potentia solis,
Ut vim non oculi possent tolerare parentum,
Gentis nedum acies hodiernæ obtusa tulisset.
Sed quid longa dies non conficit ? omnia sensim
Degenerant, vel sol : idem nunc ille, sine ictu,
Languet iners, unaque viam qui cœpimus, una
Conficimus fessi et metam adventamus eamdem.

« O juvenes, juvenes, ex me dediscite tandem
Spes longas animo præsumere, vota fovere
Credula, et insanos proferre in sæcula sensus.
Scilicet æternas mihi sedes orbe parari
Credideram, vanumque animi cæcumque juvabat
Grandia continuo cerealibus horrea prædis
Congerere, ingentesque domos educere cœlo ;
Omnia quæ nobis jam sunt linquenda : nec horum
Ulla brevem dominum, post ultima fata, sequentur !

« Hei mihi ! quis membris aderat vigor, utque juventa
Fervidus, ante omnes, ubi laus oblata, ruebam !
Quam multis volucres natura coloribus alas
Sparserat ! haud illa mihi quemquam ætate tulisset
Terra parem, saltu ingentes transmittere fossas,
Aut superas impune domos tentare volatu !
At nunc ille idem tristes Acherontis ad undas
Deferar, et Stygiam propter volitabo paludem.
Sed tamen hoc fatum solabitur : inter amicos
Scilicet, annorum plenus laudisque recedo,
Nec, mea qui patrio component membra sepulcro,
In tantæ crescent unquam fastigia laudis. » A. D.

École normale, 1821.

LV

L'ITALIE.

MATIÈRE.

O terra Saturnia, ubertate glebæ et amœnitate cœli felix, Virgilii carminibus, Raphaelis penicillo nobilitata, quis te lustrare queat omnium artium laude et monumentis florentem, quin admiratione et religione quadam percellatur? Salve, Roma, civitas sacra superis, regina quondam gentium, nunc tantæ gloriæ memoria et ipso antiquæ magnitudinis vestigio verenda! His templi reliquiis affixa sunt universi orbis spolia. Hac exiere porta legiones, terror gentium. Hic stetit Capitolium, deorum sedes; hic clamosum forum, et curia, et pallida pro foribus regum turba, torvos lictoris vultus interrogantium, quis admitteretur. Errare inter has ruinas videntur magnanimi heroes, Martiæ urbis alumni, triumphatores agricolæ.

DÉVELOPPEMENT.

Non sine dis illustre solum, Saturnia tellus,
Cœli deliciis, glebæ simul ubere felix,
Feta viris tellus, gemino quam laudis honore
Carmina Virgilii, Raphaelis dextra potentem
Nobilitant; inter veteris miracula pompæ,
Quis decus antiquum, monumentorumque superbis
Molibus impressas oculis interrogat artes,
Nec subito attonitam spectacula tanta videntis
Relligiosus habet mentem stupor? Inclyta, salve,
Roma, sacrum superis, terræ venerabile nomen,
Quondam orbis caput! antiquæ nunc conscia laudis,
Sola novum facit umbra decus, memoresque ruinæ;
Vivax relligio mutatis sedibus hæret.
Templi relliquias en aspice: mœnibus altis
Terrarum pudor affixus, fastigia circum
Victæ insignibant gentes, cælataque ferro
Fragmina portarum, bellatricesque carinæ,
Et cristæ capitum, et semesa rubigine tela.
Hinc Roma exitium populis immisit, et illa
Sæpius evomuit metuendas porta phalanges.
Relliquias viden'? hic steterunt Capitolia quondam,
Orbis grande caput, sedes augusta deorum;
Tempora, facta, viri, conspecta rupe, recursant;
Quot memores sensus, quot nomina nomine in uno!
Clamosum ecce forum, loca nunc deserta; senatus
En domus: hic olim regum venerabile sedit

Concilium ; hic volvi terrestria fata solebant.
Haud procul exspectans patienti regia vultu
Turba fores circum, cui tecta subire liceret,
Anxia pendebat torvo lictoris ab ore.
Credula mens inter mavortia mœnia credit
Magnanimos errare duces, clarosque triumphis
Agricolas, veteremque oculis assurgere Romam ;
Desertisque locis ingentes evocat umbras :
Tullius in rostris facundo personat ore,
Quinctius arva tenet, stat scena Roscius ; ipse
Stare super præsens Capitolia sacra videtur
Jupiter, atque suam supereminet arduus urbem. B. R.

Collége royal de Charlemagne, 1825.

LVI

DESCRIPTION D'UNE SÉCHERESSE.

MATIÈRE.

Urit agros Sirius, ardet cœlum et aer vaporibus inficitur; sævit pestis horrenda; lucem nox tristis, noctem lumen pejus excipit. Languent nudæ arbores, marcet herba et fontes exhauriuntur. Nulla aura recreat miseros, nisi forte gravis auster luem spiret. Somnus fugit membra, fauces torquet sitis, aqua deficiente. Mala auget animus præteriti memor. Jacent quos nec militiæ nec agrorum labores straverant. Emoritur equus deficiens, priscum oblitus ardorem.

DÉVELOPPEMENT.

Interea rapidos accendens Sirius æstus
Torret anhelantem sævis fervoribus orbem.
Ignibus insolitis ardet polus ; aurea cœlo
Sidera fugerunt ; vitiata vaporibus aura
Inficitur, Stygiæque trahit contagia pestis.
Crescit dira lues : terris ardentior æstus
Incubat ; infaustam lucem nox tristior urget,
Pejori cessura die : sine frondibus arbor
Nuda riget ; vitio morientes aeris herbæ
Languescunt ponuntque caput : furit igneus ardor,
Et penitus siccis exhaurit fontibus amnes.
Fervet inexhaustis toto polus æthere flammis
Torridus ; obstricti lenis silet aura Favoni,
Et solitis pereunt torpentia flabra susurris :

Solus at interdum Libyco de littore surgens,
Plumbeus æstiferis spiravit flatibus auster.

Nec minus ardenti, densa sub nocte, tenebræ
Igne calent, quoties ferali crine cometæ
Insolitæque faces medias arsere per umbras.

Languida membra fugit dulcis sopor; arida torquet
Ora sitis, diraque incendit guttura flamma.
Nec requies datur ulla malis; fontesque lacusque
Corrupit, spargens succis letalibus, hostis
Impius, et Stygio medicamine polluit amnes.
Præcipites si quis per saxa sonantia rivos,
Aut liquidos fontes, aut stagna argentea vidit,
Sive per Alpinos læto cum murmure saltus
Ire coronatas æternis frondibus undas,
Hæc fato quondam meliori visa recursant
Noctes atque dies, simulacraque inania rerum
Mens ciet, ipsa suo præbens alimenta dolori.
Aspice prærupti quæ nec capita aspera montis,
Militiæque labor, solidove rigentia ferro
Arma, nec infestis domuit seges ensibus horrens,
Fortia membra virum : nunc turpe et inutile pondus,
Ad terram resoluta fluunt; sub pectore vivit
Ignis edax, sorbentque avidæ præcordia flammæ.

Languet iners animi, marcentis et immemor herbæ,
Acer equus victorque olim ; genua ægra trementem
Deficiunt, pendet devexo pondere cervix.
Non illum armorum strepitus, non frena, neque ulla
Ornamenta juvent ; morbo moriturus inerti
Degenerat, palmas priscosque oblitus honores. A. T.

École normale, 1812.

LVII

CHANT DES INDIENS.

MATIÈRE.

Dum celebrant solenni lætitia festum insulares Indi, propiore genus perustum sole, hæc agitant chori unanimo cantu : « Albis hominibus diffidite, nigri littoris hospites ! Illi quondam has oras perfidis tetigere ratibus : exce-

pere patres benigno vultu, et : « Hos, dixere, agros accipite, bonisque « colite mentibus, et fida inter nos incipiat societas. » Hæc nostri parentes. Illi contra vallum et aggerem et minacem altitudine turrem ædificare; et tonitru cavato ferro et aheneo ore includere. Albis hominibus diffidite, nigri littoris hospites !

« Mox jussere nostra aboleri numina et deum suum adorari, ignotum nobis. Servituti mortem prætulimus : rapuimus arma, et nostro sanguine imbuta tellus nostra est. Sed quamvis neces spargerent exercitusque magnos prosternerent ferrea tonitrua, vicit causa melior et ad unum deleti sunt. Albis hominibus diffidite, nigri littoris hospites !

« Irrupere rursus plures et sæviores tyranni, et vexilla sua nostris infixere littoribus. Subvenit cœlum et pro nobis pugnavit. Demisit imbres et tempestates et pestiferas auras et letales æstus. Illi jam fuere, et nos vivimus, et vivimus liberi. Albis hominibus diffidite, nigri littoris hospites ! »

DÉVELOPPEMENT.

Indica qua medio late circumflua ponto
Regna jacent , et sole genus popiore perustum,
Annua solenni celebrant dum gaudia ludo,
Cantibus unanimis lætæ infremuere choreæ.
« Albis hospitibus, nigræ, ne fidite, gentes !
Intumuit quondam velis surgentibus æquor,
Alatæque albos in littora nostra carinæ
Emisere viros. Nostri excepere parentes
Ignari scelerum , et genti dixere dolosæ :
« Accipite assiduo subigendas vomere terras :
« Hæc tellus communis erit, paribusque revincti
« Legibus , æterno jungamus fœdera nexu. »
Hæc patres. Illi magno conamine turres
Aerio struxere jugo, vallumque minasque
Armorum ingentes, eductaque culmina cœlo,
Culmina captivis late impendentia campis,
Et simul horrificis simulata tonitrua bombis
Claudunt ære cavo, ferratoque ore profundunt
Sulfureas mortes tormentaque feta procellis,
Divina humana jaculantes fulmina dextra.

« Albis hospitibus, nigræ, ne fidite, gentes !
Marte fero invasit nostros gens impia campos :
« Hæc, ait, hæc mea sunt ; mihi vertite rura , coloni. »
Nec satis humanas leges perrumpere : divos,
Ausi etiam divos manibus temerare nefandis,
Nostraque sacrilega vertentes templa ruina ,
Ignotos jussere deos , ignota vereri
Numina. Servitio mortem præponimus : arma
Ultio justa dedit, sacroque accensa furore

Agmina pro patria in ferrum moritura ruebant,
Natorumque bibit tellus invita cruorem.
Frustra sulfureis spargebant ferrea flammis
Fulmina mille neces : undabant cædibus arva,
Totaque prostratis ceciderunt agmina telis,
Sed non sola tamen: jacuit quoque perfidus hostis.
Nequidquam falsum jactabant fulmen ab alto
Æthere : mortales vulnus mortale probavit.
Fit via vi: numerus numeroque potentior omni
Vincit amor patriæ; tepefacta per arva, Tonantis
Procubuit simulator homo murique minaces,
Falsaque vicerunt meliores numina divi.
Quas petiere armis, terras habuere jacentes.
Sanguine pinguescunt campi, nobisque parata
Constringunt melius crudeles vincula dextras.

« Albis hospitibus, nigræ, ne fidite, gentes!
Non licuit gaudere diu : nova turba, tyranni
Immites, dira secat æquora nostra carina,
Fraternas ultura neces, pœnasque reposcit,
Libera quod turpes detrectent colla catenas.
Sed vix in nostro posuerunt littore signa,
Subvenit cœlum ; mortalis nescia teli
Pugna fuit, nullaque [1] stetit victoria morte :
Ultores cecidere imbres, resonantia cœlo
Fulmina, et assiduæ, Borea spirante, procellæ.
Ecce venit cœli corrupto tabida tractu
Militibus funesta lues, morbique furentes
Invictos vicere viros, et membra trahebant
Attenuata fame, desolatasque phalanges
Mox sociis letum junxit commune. Fuere ;
Nos sumus, atque colit patrios gens Indica campos.

« Albis hospitibus, nigræ, ne fidite, gentes ! »

Collège Rollin.

1. Sigmatisme.

LVIII

TRAIT DE COURAGE MATERNEL.

MATIÈRE.

Mulier, conjugi dilecto felici hymenæo sociata, natum, pignus amoris, omni cura, omni animo fovebat. Hunc olim, sub vespere, patri absenti obviam per nemus ducit : juvat ire et viam ludis hilarare, quum subito ingens lupus puerum invadit : mater, spreta morte, clamore horrendo feram advertit; luctantem dextra audet appetere, et, dum artus monstrum dilaniat, ipsa arctius fauces stringit. Pueri interea clamoribus in auxilium excitatus, pater advolat, feram fuste opprimit; sed frustra exanimem sponsam refovet, frustra amicus ac vicinus quisque recreare certant; videtur morti occubuisse, donec natum uberibus admotum sentiens, oculis ægre apertis, servatum sua manu felix amplectitur.

DÉVELOPPEMENT.

Quid genitricis amor, mater quid femina possit,
Discite. Qua vastos pandit nemorosa recessus
Sequanica, et celsos attollit in æthere montes,
Optatam juveni pater unanimemque puellam
Junxerat, et thalamos dederat sociare jugales.
Illa, colens sponsum facilem dulcesque hymenæos,
Ditarat vitam duplici, jam mater, amore.
Quantis illa suum curis addicta fovebat !
Quam vigili studio muniverat anxia natum !
Nec frustra, si fata sinant. Namque arduus olim
Ignibus æstivis accenderat æthera Titan :
Vesper adest, umbras molles et amabile frigus
Immittens fesso, noctis prænuntius, orbi.
Ipse aberat sponsus, primo qui solis ab ortu,
Urbis vicinæ subiturus tecta, latebras
Intrarat nemorum. Reditus tamen imminet hora
Promissi : cupiensque viro sese obvia ferre,
Suscepit gremio mater secura puellum,
Intutumque nemus, nec adhuc sibi cognita silvæ
Nigrantis secreta petit. Tum illudere gestu
Ridenti puero, maternaque figere ocellis
Oscula, seu volucres imitari voce canoras ;
Mox deponit humi trepidum, saltuque procaci
Ad quercum fugit, et tacito latet ore.... Sed ingens,
Luminibus rutilis, lupus irruit, atque jacentem

Appetit exululans impasto dente puellum.
Horruit infelix, et, spreto funere, mater
Advolat, ac silvam longis clamoribus implet,
Advertitque feram. Tum forti perdita dextra
Corripit obluctantem et hianti gutture anhelam.
Mira oritur pugnæ facies : nam sæva cruentis
Bellua femineos laniabat morsibus artus ;
Illa laborantis stringebat guttura monstri.
Parvulus interea querulis vagitibus auras
Personat, et pavido genitrix sub corde labantes
Suscitat ægra animos. Quis te deus æthere ab alto,
Quæve manus, miseranda parens, quæ tela juvabunt ?
En tuus, en aderit sponsus ! Procul ille tumultum
Audierat, planctusque graves, dum lætus ab urbe
Conjugis ad gremium festinat et oscula nati.
Præcipitare gradus ; attentas inscius aures
Subrigere ; at fractæ tandem suspiria vocis
Agnoscit propius : celeri pede provolat amens,
Nodosoque feram prosternit fuste. Sed illam
Semianimem fovet amplexu ; ligat inclyta mœrens
Vulnera, et impositam manibus rapit : addita nati
Brachia circumeunt lymphati colla parentis.
Turbidus ecce domus irrumpit limina : « Adeste,
O miseri, et nostræ, clamat, succurrite vitæ. »
Hæc ubi dicta, pio lacrimas ex ore profudit.
Undique concurrunt famuli, vicinia , noti
Ignotique simul genitrici prompta ministrant
Auxilia, et tentant amissos reddere sensus.
Nequicquam !.... dolor ingens atraque mortis imago
Ferales umbras intendere visa. Repente
Prudens intrat anus , mœstosque interrogat, et se
Immiscet dubiis. Sed, ubi quæ cura moretur
Audiit, hæc suadet memorans : « Mihi credere par est ;
Mater et ipsa fui : languentis ab ubere dulcem
Mobilibus labris natum suspendite. Certum,
Certum erit auxilium, nec me deceperit usus. »
Acclamant omnes. Natum pater arripit, ægri
Impatiens animi, consuetisque admovet ardens
Uberibus. Vix illa sinu incubuisse puellum
Sensit, et ore avido nutrices sugere mammas,
Quum levat humentes oculos, pulsisque tenebris,
Intentos pronosque metu circumspicit. Olli

Cura prior natum amplecti ; mox applicat ori
Dextram felicem, quæ, vindice nobilis ictu,
Magnanimæ peperit matri natoque salutem. A. F. T.

École normale, 1812.

LIX

IMITATION DE VOLTAIRE.

MATIÈRE.

Ubi quos cecinit Normannus ille poeta, bene compti pastores ? ubi Tircis, ubi Ægle, et rosea serta, et nomen arboribus insculptum ? scilicet agrestes video saxa et quercus viribus suis vincentes, aut manu vasta subvehentes plaustra, dum per agros solem ac hiemen ridet robusta uxor, nec minus, mente sana et sano corpore, cantu labores levant.

DÉVELOPPEMENT.

Cernis ut agrestes in vallibus aspera ferro
Saxa cavent famuli, scindant ut fissile robur,
Ut melius per iter, detorto tramite, rivos
Inclinent, et humum fecundo vulnere sulcent.
Scilicet urbanis longe pastoribus absunt,
Quos facili cecinit Normannus carmine vates.
Hic lepidus non Tircis adest, nec amabilis Ægle,
Nexibus ornati roseis, quos myrtea circum
Umbra tegit, teneris sculpentes nomina fagis,
Compositoque pium flentes sermone dolorem.
Ecce lacertosum Bronten , qui stridula nitens
Plaustra manu magna limoso tollit in agro :
Sole recens orto, jam Thestylis occupat arvum
Impigra ; anhelantes videas et pulvere fœdos
Assiduò , duris ridere laboribus imbrem ,
Et gelidas hiemes et iniqui sideris æstum.
Nec minus ingeminant lætas e gutture voces,
Disperduntque vetus rauco modulamine carmen.
Libera mens curis, validoque in corpore vires,
Et sopor, hæc inopem solantur præmia vitam. L. M.

École normale, 1811.

LX

LA FORÊT ABATTUE.

MATIÈRE.

Librantur in silvam validis manibus secures : cadit illa undique, nec opaco ramorum horrore nec vetustate defensa : æquantur solo cognata nuper nubibus culmina. Fugiunt triste frementes, nudatis latebris, feræ : fugiunt volucres, inter folia colludere solitæ et pensilibus toris amores credere suos, mœstisque cantibus dulce hospitium requirunt. Convenere pagi : desiderant agricolæ frigida sub arbore quietem post labores ; pueri et puellæ, ductas sub viridi tegmine choreas ; dolentque poetæ ademptum sibi nemoris silentium et umbram adjutricem ingenii.

DÉVELOPPEMENT.

Quis ferit attonitas fragor illætabilis aures ?
Quid trepidat pacis sedes dulcissima ? cantus
Reddere sueta leves, quid planctibus assonat Echo ?
In silvam antiquam ferrum exitiale paratur
Scilicet, ac sævas, necis instrumenta, secures
Expediunt duræque manus et pectora dura.
Ah ! si quid pietas, si quid mea carmina possunt,
Parcite, crudeles ! per tegmina sacra, per umbram ,
Ludunt qua pueri, qua frigus amabile patres
Captavere, precor, venerandis parcite lucis !
Quis prior augustam ferro violare senectam
Audeat, et surgens immania primus in arma,
Offendat veteres inhonesto vulnere truncos ?

Vana loquor.... crebro cadit undique silva sub ictu.
Hanc neque ramorum late densissimus horror,
Hospita nec requies umbræ, nec longa vetustas
Defendere ! sonat percussa securibus ilex ;
Procumbunt orni : quercus succisa, per auras
Concussum nutat librans caput, atque ruinam
Cum gemitu trahit ingentem. Qua sternitur æquor,
Plurima jam campis passim protenditur arbos.
Nubibus aeriæ cognata cacumina frondes
Dediscunt cœlum, turpique in pulvere sordent.
Diffugiunt tenebræ; produnt secreta locorum
Lucis inassuetæ radii ; sacer exsulat horror,
Attonita et primum sensere animalia solem.

Triste leæna fremens nuda spatiatur arena,
Infensoque videns lustrata cubilia Phœbo,
Currit ad obscuros, lucem aversata, recessus.
Effugit et volucrum turba Philomela sequente,
Silvarum Philomela decus : nunc munera veris
Quis canat, aut blandos quis jam suspiret amores ?
Argutarum avium non gens innoxia posthac
Miscebit ludosque simul vocesque canoras,
Caraque pensilibus committet pignora ramis !
Nonne vides, ut præcipiti levis agmine turba
Exsulet, et querulos cantu testata dolores,
Dulcius hospitium penna fugiente requirat ?
Sic, quum prima monet meliores quærere terras
Bruma, peregrinas, Borea impendente, volucres
Cernis hyperborei profugas aquilonis ad ortus.
Sed tamen ad lucos quondam remeare paternos
Spes datur.... illa fugit nunquam reditura !... Per agros
It celeris, tristesque accersit fama colonos.
Heu ! stragem immensam, late loca vasta, ruinamque
Ingentem campo circumspexere jacenti.
Una voce dolent omnes sua gaudia, silvam.
Agricola ad viridem solitus requiescere fagum,
Mollibus assueti choreis pueri atque puellæ
Quæsivere locos atque ingemuere negatis.
Ante alios nemus umbriferum, tenebrasque poeta
Carminibus fetas, loca nunc deformia, luget,
Atque adjutricem venæ tractabilis umbram. B. R.

Collége royal de Charlemagne, 1825

LXI

L'IVRESSE DU PAUVRE.

MATIÈRE.

Nonne tibi aliquando sese tulit obvius rusticus, dum remigrat cadente sole ad casam, plenus hodierno vino? Nutat dulci vapore caput, nec satis firma figuntur vestigia. Nonnunquam temere muros offendit, sine periculo, tuente quodam numine : pergit iter quo pellitur æstu vini : radiant oculi, nec ulla remanet curarum memoria, quæ pectus nuper vexabant. Postquam penates tandem suos invenit, jam leges genti imponere se animo fingit : orbem regit ; partitur provincias et opes inter natos, conjugemque reginam salutat. Fruitur grato errore, rursusque merum petit et obdormiscit canendo.

DÉVELOPPEMENT.

Nonne tibi, sero sub vespere, rusticus olim
Obvius occurrit, post libera festa recenti
Vite calens, et non hesterno plenus Iaccho,
Dum repetit parvos gressu trepidante penates,
Et sequitur dubiæ fugientia limina sedis ?
Huc illuc tremulum nutat caput, et male iniqua
Multivagus titubata tenet vestigia terra.
Subtrahitur rapiturque solum ; descendit ad ima
Crura deus, saltantque domus atque ambulat orbis.
Murorum alterno viden'ut ruat impete duros
Cæcus in amplexus, quanquam fecunda lucernis
Addiderit numerum generosi copia Bacchi.
Non sine dis potor : sunt et sua numina vino.
Nescio quis crebros dextra deus allevat ictus,
Augusto veterum deus adscribendus Olympo.
Pergit iter tutus, Baccho duce et auspice Baccho,
Et sequitur quo vina trahunt retrahuntque : nitore
Insolito radiant oculi ; fugere labores,
Crastinus et fugit reddendi creditor æris.
Obvia quæque viro roseos traxere colores.
Nusquam cura memor : toto sub pectore numen.

Ut seros tandem, genio ducente, penates
Prensavit, casulaque ferox apparuit, olli
Ambitiosa vagam subeunt deliria mentem :
Regnator subitus, solio considit avito,
Et populis dat jura potens, capitisque pilosum,
Non regale, jubet tegmen diadema vocari,
Pendentisque agitat lanæ decus ore superbo.
Sordidulam interea prolem, crassamque vicissim
Phyllida, reginam atque genus regale salutat,
Regnaque partitur natis inhiantibus. Ipse
Jam vanis terræ satiatus honoribus, ostro
Indormit, visu mirabile ! vinaque poscens
Et regale humero ponens caput, obdormiscit. B. R.

Collége royal de Charlemagne, 1825.

LXII

LE MAGISTER DU VILLAGE.

MATIÈRE.

Mais le voici : son port, son air de suffisance,
Marquent dans son savoir sa noble confiance.
Il sait, le fait est sûr, lire, écrire et compter :
Sait instruire à l'école, au lutrin sait chanter ;
Connaît les lunaisons, prophétise l'orage,
Et même du latin eut jadis quelque usage.
Dans les doctes débats ferme et rempli de cœur,
Même après sa défaite il tient tête au vainqueur.
Voyez, pour gagner temps, quelles lenteurs savantes
Prolongent de ses mots les syllabes traînantes !
Tout le monde l'admire et ne peut concevoir
Que dans un cerveau seul loge tant de savoir.
Du reste, inexorable aux moindres négligences,
Tant il a pris à cœur le progrès des sciences !
Paraît-il ? sur son front ténébreux ou serein
Le peuple des enfants croit lire son destin.
Il veut, on se sépare ; il fait signe, on s'assemble ;
Il s'égaye, et l'on rit ; il se ride, et tout tremble.
Il caresse, il menace, il punit, il absout.
Même absent on le craint : il voit, il entend tout :
Un invisible oiseau lui dit tout à l'oreille ;
Il sait celui qui rit, qui cause, qui sommeille,
Qui néglige sa tâche, et quel doigt polisson
D'une adroite boulette a visé son menton.
Non loin croît le bouleau dont la verge pliante
Est sourde aux cris plaintifs de leur voix suppliante,
Qui, dès qu'un vent léger agite ses rameaux,
Fait frissonner d'effroi cet essaim de marmots,
Plus pâles, plus tremblants encor que son feuillage.

DÉVELOPPEMENT.

.... Nec minus augustum pagi reverentia numen
Obsequiosa colit. Plectro leviore, Camœna,
Non ridenda tamen, docilis cane Mentora pagi.
Ingreditur ; toto fiducia nobilis ore
Eminet, ingentis doctrinæ nuntia ; novit,
Novit enim (dubitare nefas) numerare, modoque
Scribere multiplici, libris legere omnibus idem,
Instituisse domi ; nec eo præstantior alter
Defectus lunæ tempestatemque futuram
Prævidet, atque pio moderatur agrestia cantu

Pulpita; et ille etiam, famæ si creditur, olim
Sermonis fertur tenuisse elementa Latini:
Omnia fert ætas. Si quando ad prælia ventum est
Docta, valens animo nunquam nutante, tenaxque
Propositi, victus victorem interritus urget.
Cernitis, ut scite tardissima producatur
Syllaba quæque, trahens spatium tempusque loquendi.
Obstupuere omnes, nec quisquam intelligit uno
(Rem nulli visam) recipi tam multa cerebro.
Vindex desidiæ, pigroque asperrima, nunquam
Mens minimæ ignoscit, mollescere nescia, culpæ;
Usque adeo exoptat doctrinæ accrescere laudem!
Ut procul ille gerens claves schedulamque minacem
Apparet, caput obliquo venerabile tectus
Pileolo, dubios habitu pendere videres
Indice discipulos. Torvum aspexere? tremiscit
Anxia gens, captatve hilari læta omina vultu.
Innuit, et coeunt; « Discedite » dixit, et olli
Imperio dociles discedere; ridet, et omnes
Ingenti arridere viro; frons nubilat, horrent.
Largitur pœnas simul absolvitque nocentes.
Illo absente, tremunt; avis olli incognita narrat
Omnia: novit enim qui rideat, atque sopore
Solvatur vetito, vicinorumque loquelas
Excipiat reddatque simul, sedemque relinquat
Fraude mala, aut quæ non ulli violabile mentum
Missilibus globulis raptim manus improba lædat.

Tali se pubes mirantis rustica pagi
Jactat Aristarcho: curam, si adjuveris, auges;
Vile nihil sapiens habet; aspernetur ineptus.
Olli animos bonus adde, viro quum credita magno
Nascentis populi nascentia fata quiescant. L. P. G.

École normale, 1818.

LXIII

LA PÊCHE DE LA BALEINE.

MATIÈRE.

Dum maria movet rapidus Boreas nec sinit concrescere, it pristis, regnatrix undarum, scinditque commota æquora quæ dorso immani supereminet. Circumsonat Oceanus fugiuntque monstra cæco gurgite. Ecce autem piscator adest, cymbula subvectus : audet ferro tricuspide armatus belluæ occurrere, taciteque accedens hastam vi tota contortam in monstri caput immittit : fugit pristis saucia, imaque petit et penitiores latebras ; tranat pernicior ventis tractus æquoreos, cauda fluctus verberans : sed hæret telum receptum corpore, sequiturque fugam prævinctus funis ; signat sanguis viam ; donec, exhaustis viribus, in summum emergat moritura : tegitur pontus corpore, revulsumque putes innare montem.

DÉVELOPPEMENT.

Dum vexant tumidum, Borea spirante, procellæ
Oceanum, solidosque vetant concrescere fluctus,
Fertur in æquoreas immani corpore pristis,
Undarum regina, plagas, agitataque ventis
Æquora remigio secat exspatiata potenti,
Et medium incedit, ceu mobilis insula, pontum.
Spumosum mare sollicitis circumsonat undis,
Monstraque cæruleos subeunt fugitiva recessus.
Ecce autem tenui tumefacta per æquora cymba
Invectus, piscator adest, et fertur in hostem
Parvulus ingentem ; manibus riget hasta tricuspis.
Stat virtus animo : furtivus navita puppe
Paulatim tacita propius subit, actaque multo
Robore contusum pristis caput occupat hasta,
Multiplicemque simul plagam uno triplicat ictu.
Ossa elisa gemunt, et toto corpore vulnus
Admissum stridet ; pristis fugit ocior Euro,
Erroresque trahit varios, atque orbibus orbes
Implicitos glomerat, lacerataque terga fatigans
Excutit, et crebra diverberat æquora cauda,
Si queat infixum membris evellere ferrum.
Nequicquam ; hasta fugam sequitur, sævitque medullis
Pestis adacta, tenax et inextricabile vulnus.
Sanguis abit, dilapsæ abeunt cum sanguine vires :
Debilitata fugam pristis non sponte morantem

Continet: attritis jam languida serpit arenis,
Terque quaterque salit supremum enixa : profundo
Tum recidit revoluta mari, flumenque cruentum
Evomit eructans, animamque effundit in undis.
Sanguinolenta rubent toto vestigia ponto :
Exstat cæruleum moles immensa per æquor,
Adversis jactata undis, et inane cadaver
Apparet medio ceu naufragus Oceano mons. L. H.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1819.

LXIV

L'ANGE DU SOMMEIL ET L'ANGE DE LA MORT.

MATIÈRE.

Somnifer angelus volatu summum collem sub occasum solis petiit, ut hominibus post labores somnum spargeret.

Hic etiam letifer angelus, tristi munere functus, fessa membra reposuit.

Somnifer, grata mortalium post tranquillam noctem prece lætus, multas Deo gratias cantibus agit: fratrem contra quod aspectu terrorem hominibus injiciat mœrentem solatur. « Mors, inquit, dura solis nocentibus: at vir bonus angeli letiferi adventu gaudet, finem dolorum et initium veræ vitæ nuntiantis. Exuat ergo tristitiam letifer angelus. »

Tunc fratrem amplexus, ad æthera citus revolat.

DÉVELOPPEMENT.

Jam sol occiduus nigrantes ætheris auras
Deserit, et rubro vesper fulgore relucens
Funereo umbrarum tellurem involvit amictu ;
Jam confusa cadunt strepitantum murmura vocum,
Altaque defessam tenuere silentia terram.
Æthera tum linquens, divinas angelus alas
Somnifer explicuit, collemque petivit amœnum,
Frondibus arboreis ubi luna immixta nitebat.
Huic comes it frater, mortem cui facta potestas
Spargere, et humano finem imposuisse labori.
Ambo papaveream gestant in fronte coronam ;
Ambo sopore solent mortales claudere visus.
Non his ala micat gemmis ostroque superba,
Alba sed innocuum servat sine labè nitorem ;
Oraque non vivis distincta coloribus ardent,
Sed pallere genæ molli languore videntur.

Fulgor abest oculis, ignisque etiam omnis abesset,
Glauca reniderent tremula ni lumina flamma.
Mœstior ille tamen quem funera mœsta sequuntur ;
Dulcia perpetui quærit solatia luctus,
Et fraterna premens glaciali pectora dextra,
Oscula figebat notis jucunda labellis.
Ambo voluptatem verbis turbare verentur,
Ambo silent læti, tacitoque fruuntur amore.
At nox alta venit, colloque ereptus amico
Angelus immensum volucri secat aera cursu
Somnifer, et spargit placidæ fecunda quietis
Semina, quæ tenues Zephyris immissa per ædes
Mollia depulsis referant oblivia curis.
Tum pax alta tenet vicos urbesque superbas,
Tum miseræ gentes iras posuere diurnas,
Bellaque tranquillum late siluere per orbem.

Ut videt ille suo plenas jam numine terras,
Amplexus iterum properat fovisse relictos.
Oscula delibans fronti mellita severæ,
Sic ait : « Ignota dispergere munera dextra,
Et dare mortales paulum requiescere mentes,
O quam dulce mihi ! quum sol effusus ab undis
Sparserit ingentem radiis fulgentibus orbem,
Tum mihi gens hominum, blando recreata sopore,
Unanimi meritas effundet pectore grates.
Felices nimium, paribus quos sacra voluntas
Præficit officiis, pariterque levare dolores
Jussit, et humanæ simul invigilare quieti. »
Talia somniferi placido labuntur ab ore.
Letifer ad socium paulum tellure moratos
Dulce oculos tulit et lacrimas effudit in herba,
Quales cœlicolum dispergere lumina numen
Jussit, ut ipsa etiam, miseri non inscia fletus,
Respicerent hominum rorantia fletibus ora.
« Ah ! mihi, frater, ait, non hæc permissa voluptas.
Mortali similes utinam de pectore grates
Exciperem, nomenque meum numenque juvaret
Terrigenas, placidi pulsa formidine somni.
Nomen at innocuum numenque odere benignum ;
Non hos blanda quies vitæ subitura laborem,
Non portus lenire potest, quo fessa periclum
Omne ratis fugiat, ventosque oblita tyrannos,

Libera demittat securo vela recessu.
Vix ego terrenis exsolvo pectora vinclis,
En gemitus resonant puerorum, aut mœsta parentum
Mortem incusantum circum lamenta resultant,
Totaque nigrescunt misero velamine tecta.
Quin etiam humanos video post fata dolores,
Hæ tenebræ querulos manes, hæc elicit hora,
Nunc gravidis reserant humentia claustra sepulcri,
Spectraque discurrunt mœsta pallentia forma,
Dum matutinis crepitanti gutture gallus
Jusserit in tumulos iterum descendere manes.
— Exue mœstitiam, tibi sunt tua gaudia, frater :
Vir bonus ut fessus longinquo errore viarum
Optatam potuit tandem contingere metam
Deposuitque caput, dulcem tua virga soporem
Irrigat, et veteres vetuit meminisse labores.
Tum simul alta quies languentia membra refecit,
Attollit placidos oculos, vultuque renidens
Leniter, æterno lætus gratatur amico.
Atque etiam ut supero novus hospes ab æthere terram
Despicit et vano ferventes orbe tumultus,
Voce pia nomenque tuum laudesque celebrat. »

Sic ait, et fratris cœlesti lumina flamma
Emicuere ; simul blandis amplexibus hærent,
Remigium alarum simul explicuere per auras,
Et patriam antiquam terra petiere relicta.

N.
Collège Rollin.

LXV

LE RETOUR DU SOLDAT.

MATIÈRE.

O terque quaterque felix miles, cui longa belli mala perpesso, patriam revisere contingit! Ut priscos penates notaque tecta lætus recognoscit! Ut gratulantibus amicis oscula dividit! Juvat ostentare crudas cicatrices mucronumque insignes notas. Obstupet cara conjux, præteritis etiam nunc periculis pallida, oditque prælia, redonatique conjugis vestigat faciem. Pueri stant procul, ignotumque patrem pæne horrescunt, donec dulcibus innotescat oculis. Ille graves bellorum casus enumerat, tumidoque ore

pugnas instaurat, mensæque placidæ accumbens bellatrices iras concipit, meroque diffuso et sinus per varios in mappa diducto, castra metatur hostium et victoriis insignia ponit loca.

DÉVELOPPEMENT.

Quum cives fera bella vocant, dextramque reposcit
Patria, et in dubios suadet prorumpere casus,
Quis teneram uxorem, vincli quis prima recentis
Pignora, et annosum genitorem, ædesque paternas
Luminibus siccis et muto pectore linquit ?
Sed quum longinquis, audax bellator, in oris
Et Scythicas glacies, cœli ferventis et æstus
Pertulerit, longique exhausta pericula Martis,
O nimium felix, aliquando silentibus armis,
Cui datur in patriam et notos remeare penates !
Quam varii exagitant trepidantia pectora sensus,
Quum natale solum tandem, vicosque revisit,
Atque humilis procul apparent fastigia templi !
Illic a teneris lusit pueriliter annis ;
Hic proficiscenti valedixit flebilis uxor ;
En domus, et veteri congestum cespite culmen !
Desperata diu defixo lumine longum
Tecta recognoscit : silvestria limina tandem
Ingreditur, subitusque apparet.... In oscula conjux
Prona ruit. Jam fama volat, reducisque repente
Totus in aspectum concurrit vicus, et omnes
Gratantur reducem, et dextram conjungere gaudent.
Pocula miscentur, faciunt nam pocula linguam.
Quam juvat egregiis sulcatum ostendere pectus
Vulneribus, ferrique notas, et nobile signum !
Quam juvat horrentes pugnas, Martisque tumultus
Magniloquis narrare modis, memorare vicissim
Francigenum sæpe, et proprios aliquando triumphos !
Adstupet interea conjux narrantis ab ore
Pendula, præteritisque etiam nunc territa rerum
Casibus, hostiles nonnunquam expalluit ictus,
Commemorante viro ; et faciem miratur, et arma,
Nigrantesque avido collustrat lumine vultus.
Post matrem pueri latitant, et parvula proles
Ignotum patrem rutilis horrescit in armis. B. R.

Collége royal de Charlemagne, 1825.

LXVI

LES ILES VIVANTES.

MATIÈRE.

Habitant hyperboreis in maribus monstra quæ solidæ terræ et quasi insulæ specie fallunt oculos. Scilicet hæc interdum videas per æstatem molem corporis attollere super æquora, longe lateque extensam. Sparsæ apparent dorso arenæ et herbæ et multa germina plantarum et velut arborea brachia. Decepti nautæ telluris imagine, naves appellunt et tabulata calcant viventia. Jamque ignem accendunt epulasque parant. At monstrum, medullas æstu penetrante, excutit veternum, et ima petit maris, trahitque gentem, ni celeriter rumpant funes castraque repetant lignea, fluctusque fugiant vortice commotos.

DÉVELOPPEMENT.

In desolatis extremi finibus orbis,
Inter hyperborei reboantia cærula ponti,
Monstra natant, vasto Oceanum superantia dorso,
Et solidam immani referentia corpore terram.

Interdum, tepidis quum mollior ignibus æstas
Dissolvit pelagi brumalia vincla, videre est
Æquore marmoreo latam se attollere molem.
Hinc illinc sparsæ dorso torpentis arenæ
Apparent, herbæque leves ; hic plurima surgunt
Germina plantarum, et gracili stillantia musco
Terga tegunt, mollique imitantur cespite littus.
Decepti arborea viridantis imagine ripæ,
Appellunt nautæ puppes, ratibusque relictis,
Ignaro tabulata gradu viventia calcant,
Securamque parant accenso fomite cœnam.

Interea, tostas æstu penetrante medullas,
Excutitur somno monstrum, rigidumque veternum
Exuit indignans, subitasque exardet in iras,
Et rapido caudæ fluctus diverberat ictu.
Æstuat unda salo, turbata per æquora tristis
It gemitus, longoque fretum tonat omne boatu.
Ira dolorque feram cæci sub gurgitis ima
Præcipitant ; totam trahit alto vortice classem,

Stuppea ni celeres rumpant retinacula nautæ,
Ligneaque approperent repetentes castra furentem
Effugere, ac plenis classem subducere velis. O. C.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1826.

LXVII

LE COIN DU FEU.

MATIÈRE.

Quum timidos comites hiems fugavit, *foco* solum me assidere juvat, socium et quasi vivum ignem nunc alere, nunc ædificatum sternere ac rursus erigere variis ludis; dum interea ventos et glaciem ipse tutus rideo, lætus quæ non patior malorum aspectu.

DÉVELOPPEMENT.

Quum mihi rarescunt commercia dulcia, bruma
Adventante, procul timidos quæ frigoris arcet,
Tunc solum ardenti juvat assedisse camino,
Et socios habuisse focos; mihi scilicet ignis
Vivum aliquid, crepitansque loqui mihi flamma videtur.
Tunc dare fomitibus sua nutrimenta, ruinas
Tunc reparare jocus, tenuem irritare favillam,
Culmina dædalia componere lignea mole.
Admoveo disjuncta nimis, propioraque rursus
Dissocio; rapidos nunc dextera temperat æstus,
Ventilat alternis nunc tardos follibus ignes.
Arrepta quoties ardentia busta lacesso
Forcipe, mille simul, flamma crepitante, favillæ
Exsiliunt, quarum mihi lumina [1] sponte sequuntur
Præcipitemque fugam subitamque per æra mortem.
Quid mihi, quod fracto luctantes carcere venti
Obsedere polum ? nequicquam immitis hiantem
Stringit humum glacies, aut terras verberat imber
Stridulus, aut grando quatit indignata fenestras.
Quam juvat, artifici bis circumdante caminum,
Meque meis claudente focis sine frigore, septo,
Despicere hibernos secura ex arce tumultus,

1. Sigmatisme.

Cernere concretasque nives, camposque nitenti
Vestitos hieme, et levibus candentia floccis
Vellera, et aggestos brumæ coeuntis acervos!
Tunc nova fomitibus superadditur inde voluptas.
Hæc adeo, quæ non patimur, mala dulce tueri! L. O.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1818.

LXVIII

LA TABLE ET L'ÉLÈVE.

MATIÈRE.

« Improbe, quid me laceras? nequicquam tot annos Carolidis officia tanta præstiti, et te ipsum, ingrate, longo illustrique fovi hospitio? Pro tot meritis, viscera ferro dilanias, ipsius magistri contemptor; scilicet ut nomen tuum venturi mirentur! Sed pœnam instantem metuas, cave ne mea vulnera luas ac detesteris!

His precibus tortorem implorabat querna discipulum tabula, non minus crudeles ictus iterantem.

DÉVELOPPEMENT.

« Improbe, quid duro laceras mea viscera ferro?
  Quid juvat innocuum sollicitare latus?
Frustra ego, Carlidum proli famulata quotannis,
  Emerita exegi jam tria lustra senex?
Frustra, ingrate, tibi jam pridem fida decorum
  Præbeo secreti tergoris hospitium?
Quid prodest gremio immemorem fovisse juventam?
  Quid sacras inter consenuisse domos?
Tu ferrum, non hos quæsitum munus in usus,
  Intorques, iterans vulnera cruda mihi;
Nec fas respiciens, meliora docente magistro,
  Furtivas audes approperare notas!
Vis tu nempe memor, tergo famulante, per annos
  Nominis æternum vivat imago tui,
Crandiaque effossis penitus durantia tignis
  Venturus stupeat nomina rhetoricus.
Sed tibi nequidquam dextræ mala munera plaudis,
  Et vigiles oculos usque latere nefas:
Raro deseruit claudo pede pœna nocentem:
  Tu malefacta, puer, tu mea damna lues.
Quin treme securas gravior ne nuntius aures

Vulneret, atque trahat judicis ante pedes.
Tunc flebis nostrum, pœna impendente, laborem ;
Tunc quatient nostræ conscia corda preces. »

Talia jactabat museæ querna palæstræ
Hospita, discipulo depopulante latus.
Qualis, quum magicæ aggressus mendacia silvæ
Hostilem truncum Tancredus appeteret,
Obstupuit vocale nemus, pinusque loquentes,
Questaque flebilibus saucia ligna modis.
Ille nihil ; ferrum rapit improbus, atque gementis
Et secat et resecat viscera trunca manu.

A M. LE PROVISEUR.

Hæc memini, atque reum frustra contendere alumnum,
Præside vandalicas increpitante manus.
Accepitne bonus submissa piacula præses ?
Historici certant : tu, pater alme, doce. B. R.

Collége royal de Charlemagne, 1825.

LXIX

LA VIE COMPARÉE A UN VOYAGE SUR MER.

MATIÈRE.

Ut in pelago littus et urbes recedere videas, sic, in hac brevi hominum vita, teneri primum juventutis anni, mox maturi fugiunt dies, et jam vitæ finis apparet. Tunc appulsuris imminet scopulus, quem frustra, præteriti desiderio, vitare conantur. Quin portum occupamus ? cur præmature raptos doleas ? num queritur qui citius periculo viæ evasit ? contra, quæ tædia medio mari torpentibus ! Non quam longa, sed qualis sit vita, interest.

DÉVELOPPEMENT.

Ut solet in pelago sensim decedere littus,
Quæque novæ assurgunt, mox imis fluctibus urbes
Subsidunt, memorique incassum lumine terras
Quærimus absentes ; cœlum undique et undique pontus :
Haud secus, hæc humana cito quum tempore vita
Abripitur, primum teneros abscondimus annos,
Vernæque arridens elabitur hora juventæ ;

Et jam quidquid inest inter juvenemque senemque,
Hausit tempus edax, et jam meliora senectæ :
Ecce viæ tandem cœpit se ostendere finis
Publicus humanæ, tandem nos stare jubemur,
Sat maris emensi, et tuta requiescere terra.
At scopulum horrentem propiori in fine videmus,
Vitare et refuga conamur inhospita puppi
Littora : tum retro quisque invida lumina flexit,
Et quas deseruit, frustra desiderat oras.
O hominum mentes cæcasque rudesque bonorum !
Imo portus adest, ac fortunata patescit
Fluctivagis statio : plenis o ! littora velis
Fausta subi, pronamque ultro amplexare salutem !
Qui metam tetigit vix primo in limine vitæ,
Immerito queritur. Queriturne, faventibus Euris
Cui lasciva sinus inflaverit aura tumentes,
Quique fuga celeri optatis adnaverit oris ?
Nunc resides torpenti immoto in marmore nautæ,
Ludit longa quies, et sæva silentia ponti
Lassatos cruciant, devincti tædia cursus.
Et nunc continuo recreatur flamine venti
Utilis, atque suo rapide volat æquore prora.
Sic humana fluit citiusve aut segnius ætas.

Per se vita nihil. Refert, mortalibus anni
Non quot, sed quales fuerint : felicior ille est
Qui plenos, quam qui longos exegerit annos ;
Non numerasse dies, verum expendisse memento ! L. Q.

École normale, 1822.

LXX

MATIÈRE.

SUR LE BANQUET DE LA SAINT CHARLEMAGNE.

(Dialogue, parodie de la 3e Églogue de Virgile).

DÉVELOPPEMENT.

GASTROPHILUS, ŒNOPHILUS.

G. Nunc igitur parcendum epulis ! Jam fercula ventri
Materies exhausta negat, malæque fatiscunt.

Parcendum ! stomachi solennia festa, valete.
Quanquam, o ! sed vidua congesta cadavera mensa
Apparent, raræque dapes procul ordine longo,
Et lances quibus esca fuit, solatia luctus
Exigua ingentis. Superati cedite, ventres :
Vincat amor Bacchi, studiumque immane lagenæ !
Sed quid ego ? Ah ! comites, rubicunda timete venena,
Prudenter correcta licet, capitique bibentum
Ignotura quidem, sciret si ignoscere Bacchus.
Vos, iterum austeros doctorum assumite vultus,
Discipulis quando referens opera atque labores
Crastina lux veniet, gravibus ne forte severas
Offendat monstris sermo non sobrius aures,
Hesternumque procax oratio prodat Iacchum.
Quare agite, o proceres, inimicam expellite pestem,
Ferte citi lymphas, date pensa, arcete Lyæum.
OE. Scilicet ambrosios latices, et musta Lyæi
Detrectare tuum est, vacuis quem faucibus usque
Sollicitat vasta ingluvies ; quem grandia cruda
Fercula mole prement, stomacho non sumpta pudenter,
Hæc nisi prolueris Baccho purgata frequenti !
Non equidem invideo ; miseror despecta guloni
Pocula, et ingrato libata ignavius ore.
Fundite purpureos, socii, mihi fundite rores.
Ut fremit impatiens rubicundi carceris humor,
Non nisi festivis jussus stillare diebus !
Necdum labra madent ; jam succi proditor exit
Spiritus, insinuans redolentem naribus auram.
Hoc hilarante, togam et petasos posuere magistri,
Majestasque silet : sibi nunc permittit habenas,
Lætitiæ interdum patiens et conscia nostræ.
Vos testor, comites, animoso nectare vobis
Num plus carnificis placuerunt munera cœnæ,
Anseris aut gelidi, vitulive ingentia frusta
Atque laborantis stomacho post prandia porci ?
G. Si ad vitulum spectes, nihil est quod pocula laudes.
OE. Ergo procax cantus et prælia lingua lacessit !
Incipe, si quid habes.
G. Agitur, proh ! Comus, adesas
Ante dapes causa, et sese mihi comparat audax
Œnophilus ! Comites, lymphatæ ignoscite menti !
Insanire libet quoniam tibi, præcipe pugnas

Dementes : equidem sequar, alternisque canemus.
Pierides saturosque juvant alterna poetas.
OE. Baccho principium, Musæ ; Baccho omnia plena :
Ille dedit cantus : illi mea carmina curæ.
G. Et me Comus amat : sua munera semper apud me
Comus habet, facilemque alvum, stomachumque capacem.
OE. Triste mero latices, maturis vitibus imber :
Discipulis moles nocet indigesta ciborum.
G. Dulce decus Gallis, siccatis faucibus humor,
Discipulis feriæ, jejuno fercula ventri.
OE. Proluit o quoties nostrum se nectare guttur !
Fumum aliquem, venti, divum referatis ad ora.
G. Qui lympham non odit, amet tua vina, fabasque
Non dubitet nostris idem præponere mensis.
OE. Præses amat nostram, licet illa bibacula, Musam.
Ille arabum dulces lectoribus addere potus
Lætatur, mensisque bonus sociare secundis [1].
G. Ille etiam nostros versus probat. Altera nobis
Prandia venturum, Musæ, faciatis in annum.
OE. Pinguia qui teritis, stimulum allatura bibendi,
Crusta, merum cauti ne spernite : digerit escas.
G. Parcite vos guttur respergere : non bene Baccho
Creditur : Œnophilus vix jam sua pocula siccat.
OE. Heu ! jam rarus adhuc hilarat convivia Bacchus !
Bacchus jam viduæ descendit ad ima lagenæ.
G. Nunc jejuna cibis de pinguibus ossa supersunt,
Heu ! quid de nobis ? o quantum in rebus inane est !
OE. Dic ubinam læto messes ferat ubere vitis
Annua tergeminas, et pocula solus habeto.
G. Dic quibus in terris, et eris mihi Comus, ab alto
Depluat ora virum per hiantia torridus anser.
OE. Fundite purpureos, iterum mihi fundite rores,
Venturamque sitim compescite, sufficit olli
Dum liquor exiguus, duplici non amplius urna.
Crastina lux veniet ; siccato gutture, frustra
Hesternum memores Bacchum sitiemus, inertem
Exosi laticem, crudumque iterabimus æquor.
G. O comites, iterumque iterumque incumbite mensis :
Totum, si liceat, venter turgescat in annum :

1. Les élèves qui lisaient des vers à la Saint-Charlemagne avaient l'honneur de prendre le café avec M. le proviseur.

Cras pompam artificem et lautæ miracula cœnæ
Excipient caulesque, genusque hostile fabarum,
Tuberaque, et dextra Pallas stillata maligna
Fronde super viridi, lentesque in jure natantes.
Ante meus vivet pasceturque æthere venter,
Et lympham Œnophilus bibet, aut Germania Tigrim,
Quam mihi Carlidum labantur pectore mensæ.
OE. O socii, vestrum est tantam componere litem :
Qui carnes, qui vina oculis calletis et ore.
Ipse, fatebor enim, nuper collectus edendi
Quem stimulabat amor, tacuissem plenus Iaccho,
Sed Como vacuus : mihi Comus carmina fecit.
Nunc, mea lingua, sile, ne, spreti nominis ultor,
Cras impasta coquus linquat fastidia ventris ;
Nunc, mea lingua, sile, Carolus ne sentiat alter [1]
Civica bella suas animis agitare Camenas.

Claudite jam rivos, pueri ; sat prata biberunt. B. R. et L. V.

Collége royal de Charlemagne, 1825.

LXXI

UN VÉTÉRAN DE RHÉTORIQUE A SON CONDISCIPLE ABSENT AU MOMENT DU CONCOURS GÉNÉRAL.

MATIÈRE.

« Ergo rhetorico certamini unus deerit, et veterum impari cohorte quinis hostibus concurremus ! » Talibus te magister reposcit mœrens. Et te non dolor tuorum, non tua laus movet ! te in illo pugnandi ardore detinet incuria ! dum nos nobiles athletæ certamini usque accingimur. Jam ludos et otia relinque, adsis, magistri spes quinta ; languenti corpori cognatum medicis Phœbum invoca ; vires ocius repares, si tui collegii, si victoriæ ulla cura est.

DÉVELOPPEMENT.

« Hei mihi ! rhetorico nam miles in agmine deerit,
   Annua fatalis quum ciet arma dies !
Hei mihi ! nam Veteres nequeo complere rogatos :
   Bis duo sunt : quinos integer hostis habet :
Proh pudor ! hinc solidis veniet dum viribus hostis,
   Cum minima adspiciar mancus adesse manu !

1. Charles X.

Aut, oculis ne forte aciem deprendat egenam,
Subdetur veteris Musa novella loco ! »

Talia fundebat gemebunda voce magister.
Tunc siluit mœsto lumine fixa tuens ;
Livius e dextra cecidit, lævamque cadentem
Accepit tabula docta cathedra sua.

Te non iste dolor, proprii non ulla decoris
Cura movet, transfuga gymnasii ?
Ergone, dum latiis tantum sudatur in armis,
Dum Phœbo socii, dumque labore calent,
Tunc te mollis habet latiarum incuria rerum :
Pieridum torpes immemor, atque tui !
Ante trucem forti quam tigrida dente lacessat,
Iras duro acuit robore marsus aper ;
Ante acuit silvis generosam in prælia frontem
Taurus, quam niveæ certet amore bovis :
Haud secus ad bellum cauti proludimus : acer
Nos alit in pugnas assiduusque labor.
Sic tibi præteritum dabitur reparare triumphum,
Prælia si parvis grandia præcipies.
Seu tu littus amas, quod nobilis alluit Alba,
Et fluvii indigenas fallis arundinibus,
Sive placent silvæ, plumboque lacessitus ales,
Saltibus atque suis actus ad arva lepus,
Jam satis atque super deposceris ore togati,
Ad pugnam fama posceris ipse tua.
Rumpe moras, tu doctiloqui spes quinta magistri,
Dignaque sat merito præmia redde viro.
Tu non hic aderis, pubes ubi lecta quotannis
Cogitur, et martem miscet Apollineum ?
Adsis arma fremens, ne, promptius orsa palæstram,
Te sine clangorem det tuba bellisonum.
Impia si nondum morbi deferbuit ira,
Phœbum voce voca, nec mora, sanus eris :
Phœbo Musa placet ; sed non Epidauria sordent
Munera, nec spretor sæpe rogantis abest ;
Ille novas addet reparato in pectore vires ;
At, si justa negas tura, negabit opem ;
Et qui malueris patria torpescere ripa,
Emeriti nondum Martis alumnus iners,

Accipies vicisse tuos, chartisque decoris
Nomina Carlidum, non tua [1], scripta leges. L. V.

Collége royal de Charlemagne, 1825.

LXXII

INDUSTRIE DE L'HOMME.

MATIÈRE.

Quid non extundit hominis industria? quid non superat labor improbus? Nequidquam illi fluminum moras, montium juga, intervalla marium objicit natura. Transcendit homo oppositos obices. Modo frenat undarum torrentium impetus, modo æquat solo montes : nunc impedita silvarum densitate loca sibi aperit; nunc æquoreas procellas ultro lacessens ex orbe suo in orbem non suum transcurrit. Idem, nutu suo, jubet fulmen ipsum cœlo descendere et audet pixide includere ; condit urbes, ubi nulla adhuc fuerant impressa mortalium vestigia: flores frugesque elicit ex inculto antea solo; denique sæpe creat omnia, ubi nihil erat. Nonne potest, qui primus batavicas plagas coluit, ita secum loqui : « Hic ergo naturam vici : invaserat has oras Oceanus : hunc ego exstructis, quas obstupet Europa, molibus repuli. Hic natabant piscium monstra : nunc ibi homines habitant; nudum et incultum solum ferre fruges didicit. Me jubente, surrexerunt frequentes civibus urbes. Aerem mortiferis infectum vaporibus purgavi : cœlum hoc, stagnantium aquarum nebulis obscuratum, per me purius nitet. Portus patuere navibus et commercio : munita exstruxi oppida, et ipsum mare mihi famulatur fluctibus suis ad propellendos hostes. Quis neget vel ipsa homini parere elementa, neque quidquam esse labori et industriæ invium atque insuperabile? »

DÉVELOPPEMENT.

Natus ad imperium, vigili sua fata labore
Implet homo, semperque novas se vertit ad artes,
Ac mundum servire jubet, magnique Tonantis
Æmulus, in docilem terram dominatur, et alta
Mente Prometheos nutrit non degener ignes.
Qua tulit ille manus, cingentibus oppida muris
Surgere, et horribiles velut evanescere saltus,
Vastaque sub dura procumbere saxa bipenni,
Mutarique locis faciem, et subsidere montes
Aspicias. Rabidis habitata leonibus arva,
Circæisque prius squalentia rura venenis,
Poma sinu meliore ferunt, herbasque nocentes
Messibus ignotis et læto semine mutant.

1. Sigmatisme.

Quin ipsa humanas senserunt nubila vires :
Non soli jam fas vibrare tonitrua cœlo ;
Divisum decus est : humana voce vocata
Sæpius ad nostras descendunt fulmina sedes,
Ignorante Deo ; desertis sæpius astris,
Captæ includuntur terrestri carcere flammæ.

Unde etiam dominis jamdudum inservit iisdem,
Impositosque ferunt spumantia flumina pontes,
Et velox Rhodanus captivo defluit alvo.
Nec mare servitium mundi commune recusat :
Impatiens telluris homo freta vasta lacessit
Oceani Boreæque minas, et prodigus ævi,
Fertur in æquoreos audaci remige tractus,
Ac magnos majore domat virtute labores.
Huic mundi pars nulla vacat, vectusque carina
Despexit tristes, animosus nauta, procellas,
Et fecit per monstra viam, surdusque timori
Invenit positas alio sub sidere gentes,
Donec quærenti peragrandus defuit orbis.
Ecquid solertes Batavos loquar ? æquoris illi
Victos opposito pepulerunt objice fluctus;
Exsilioque maris partos habuere penates.
Tum subiti insueto vernarunt gramine campi :
Surrexere suis habitatæ civibus urbes,
Utque olim magico Thebarum mœnia cantu
Sese sustulerant, sic per loca nuda marisque
Planitiem, rapido monumenta exstructa labore,
Celsas vicino tetigerunt culmine nubes.
Illustrem populum, qui fluctus ipse fugavit
Oceani, certisque coercuit æquora ripis !
Hæc homines, hæc bella decent, quæ sanguine nullo
Victricem inficiunt palmam, quæ pura cruoris,
Innocuum pariunt decus, et sine cæde geruntur.

A. P.

Collége royal de Bourbon, 1822.

LXXIII

INVENTION DE LA STÉNOGRAPHIE.

MATIÈRE.

Nihil jam Græcis Gallia invideat, quum, Phœbo auspice, decima Musa, nomine *Industria*, Galliam sibi sedem elegerit. Hanc plurima inventa illustrant, sed optime decorat ars illa recens, qua voces vix emissas notare et fidis chartis mandare docuit. Cujus ora pictor absentia referebat, hunc ars nostra loquentem refert. Quis inde ardor novus agenti causam ! quale dicendi studium, quum sua verba non in vanum itura, sed per ora hominum jam traducenda confidat !

DÉVELOPPEMENT.

Quis nunc invideat veterem tibi, Græcia, laudem ?
Et nos Phœbus amat, doctisque sororibus unam
Ire parem voluit, quamvis ætate minorem,
Quæ decimam expleret (decimus placet ordo) Camenam.
At ne barbaricis [1] jamdudum obsessa catervis
Culmina Parnassi coleret, dignatur honore
Gallica regna prius merito ; et retinere per urbes
Gaudet Sequanicas acceptum *Industria* nomen.

Multas illa quidem vitæ tulit utilis artes,
Nulla sed utilior memori de pectore grates
Excipiat nostras, quam quæ depingere callet
Ars inventa sonos, et vix elapsa loquenti
Dicta notare, prius peritura. Inducere formas
Altera nempe hominum potuit pictura tabellis,
Et notos referens vultus, mendacia fecit
Dulcia, queis absens tamen adsit amicus amico,
Vivaque defunctos tibi reddat imago parentes.
At pictura recens (nam Græco nomine sordet,
Quo fugit audito Musarum exterrita turba)
Exhibet ipsa virum chartis mentita loquentem.
Nec jam *verba volant ;* sed dum vox ultima labris
Pendet adhuc, rapidam rapidis premit æmula signis ;
Ut dicatne prior, prior an descripserit alter,
Incertus dubites. Novus inde accenditur ardor,
Si quis agit causas rostris, geminove senatu

1. Les Turcs étaient encore maîtres de toute la Grèce.

Ordinis alterius leges et jura tuetur,
Quum sciat exceptas mox fido interprete voces
Ire per ora virum, et totum volitare per orbem.
Sic, dum læta ruit studio certante juventus,
Auditura pares diversa laude magistros,
Nec juvenum fallent indigna oblivia mentem
Arte nova, atque aderit non inficianda docenti
Gloriá, certus honos, et vivax gratia dictis. P. L.

École normale, 1818.

LXXIV

LE DÉVOUEMENT DES CITOYENS EN JUILLET 1830.

MATIÈRE.

Felices nimium, quibus nullo luctu constitit intra parietes commune gentis gaudium ! felices, quibus non empta sanguine suorum per lacrimas arrisit libertas ! Hic enim jacet lecto, letali vulnere confossus, strenuus juvenis ; et sponsæ dextram, quam pro patria deseruit, male jam retinet, et, offusa mortis quasi caligine, jam liquida minus interlucet morienti natorum imago, quibus nihil ex patre cras, nisi laus et exemplum, manebit ! Ah ! parcite lacrimis, o pueri, non omnino patre orbati eritis, quos suos sibi patria liberos vindicat. Parce, mater infelix, digna viro conjux, quam mariti nomen in æternum pietati nostræ memorabilem facit. Tu vero, o civis, frater, non omnis moreris ; tu semper in patriæ festis solennibus absens vocabere : tuam non indigni vates gloriam celebrabunt, et præclarum virtutis in tumulo monumentum legent posteri : « Pro patria mortuus ! »

DÉVELOPPEMENT.

O infelices, Musarum in sede quieta
Quos tenuit juvenes nimium sors invida clausos,
Queis non in sociam laudem partemque pericli
Ire datum meritis, patriæque profundere vitam !
Pectora non vobis patriæ pereuntis imago
Strinxit, ubi Gallos sceleratis Gallicus armis
Cædere sustinuit miles ? quum regia late
Civibus innocuis mortem tormenta tulerunt ?
O infelices, alieno sanguine parta
Otia qui peragunt, qui libertate fruuntur
Non propria ! Sed quanta manet vos gloria, cives,
Queis patriæ referenda salus ! Nam debita morti
Hostia, letali confossus vulnere, lecto
Hic jacet egregius juvenis, dextramque gementis

Uxoris male jam retinet. Tardare ruentem
Nequidquam voluit conjux dilecta : per hostes
Ille volat, mortemque furens et vulnera temnit.
Et quocumque vocant patriæ discrimina, fertur.
Nunc jacet in lecto, offusa caligine mortis :
Natorum, extremus labris dum spiritus errat,
Jam liquida ante oculos minus interlucet imago,
Queis ex patre nihil nisi certam crastina laudem
Exemplumque viri fortasse aurora relinquet.
Parce tamen lacrimis, proles generosa ; parente,
Proh pudor ! omnino tu non orbata jacebis,
Quam sibi progeniem jam libera Gallia veram
Vindicat ! Infelix mater, conjuxque feroci
Haud indigna viro, lacrimis ah ! parce : mariti
Nomen in ætates venturaque sæcula claram
Te facit, et nostro pariter commendat amori.
Te vero, civis, te, strenue frater in armis,
Te, patriæ haud soboles inficianda parenti,
Non omnem tumulus capiet, semperque vigebis
Laude recens, patriæ festis solennibus absens
Diceris, mortemque tuam pia carmina, Musis
Haud ingrata, canent, quam nobis semper acerbam,
Semper honoratam patriæ fecere labores.
Præterea æterno signatum carmine saxum
Virtutisque tuæ monumentum insigne legetur :
« Hic pietatis honos civili Marte peremptis :
Hoc pro præclaro funere munus habent. » J. A. L.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1830.

LXXV

PLAUTE AU MOULIN.

MATIÈRE.

Dicetis Plautum, ad molam damnatum, cum paululum temporis duro labori subtrahere potuisset, solitum habuisse servitii comites congregare, ibique mirantibus scenas aliquot recitare ; illos autem tristem solari conditionem, quum in illius fabulis viderent sui similes primas partes tenentes et dominos ludificantes.

DÉVELOPPEMENT.

Annua libertas festo concessa decembri
Pistrini laxabat opus, solitosque labores

Distulerat ; duros asini versare molares,
Conservique homines opera sudare diurna
Destiterant ; nudis pendebant verbera muris,
Et mola constiterat cessanti immobilis axe.
At bene nota tamen conferto ergastula cœtu
Implerant famuli, sed nullus libera custos
Limina servabat, nulloque coercita jussu,
Turba operæ suetas ludis addixerat ædes.
Post, ubi pistrinum densa cinxere corona,
Quisque locum quærit ; cuneorum more, gradatim
Congesti dederant albata sedilia sacci,
Atque repentinum servi implevere theatrum.
Libera qua medio, quasi circo, scena patebat,
Unus constiterat, quem vestis concolor arti,
Scilicet hesterno male candida farre, tegebat.
Ast habitus tunicæ non consonat ; unaque servi
Vestis erat, status ingenuum vultusque decebant :
Vivida fulgebant arguta lumina flamma,
Ingeniumque notam subtili impresserat ori.
Hunc Asinum comites, Plautum dixere minores.
At cupidi interea constrictæ vincula linguæ
Solvere, et undeno congesta silentia mense
Concessa pensare die, tota atria servi
Vocibus implebant, risusque, salesque, jocosque,
Verbaque inexhausta miscebant garrula lingua.

At Plautus, verbo dextraque silentia jussit :
« Quum vestrum capiant nostra auditoria cœtum,
Atque insperatum vobis fortuna sedile
Obtulerit, pleno confestim aulæa theatro
Solvemus, raptimque datas celebrabimus horas.
Ille dies primus nobis atque ultimus idem
Libertatis adest : hodie ridere, palamque
Carpere quos toto, sed furtim, carpimus anno,
Per leges impune licet : carpamus, amici,
Cras opus et stimulos et longum iterabimus annum !
Quæ vobis, comites, toties promissa refertur
Fabula, non vobis meliori tempore nata
Majorique fuit primum nutrita theatro.
Hæc vestra est ; vernilem operam, nostrique videtis
Servitii fœtus : nostram mola rustica venam
Non trivit, comites ; nec fugit comica tristes
Musa domos ; veteres merito dixere parentes :

Naturam expellas furca, tamen usque recurret.
Ut sæva est dominis, sic est mihi comica : iambos
Et feci et faciam : porro nulla aspera fata
Fabellam domuere meam, carmenque peregi
Quo mea, vestra simul solarer tædia, si quid
Vos juvat ulcisci semel et ridere potentes.
Ne longo sermone morer, prologumque retardem,
Hic primas Epidicus[1] agit, dominumque senilem
Servus, ab incepto supremum applaudite, ludit. »

Dixit, et evolvens attrita volumina, primum
Incepit titulum, primasque ex ordine scenas.
Interea servi fraudes, dominique senilis
Credulitas, plausus caveæ risusque ciebant :
Auribus arrectis omnes recitantis ab ore
Pendebant : dubius servo dum vindice nodus
Solvitur, et mira dominus deluditur arte,
Plausus ingeminant ; duræ solatia sortis
Aure bibit vulgus : nec fabula vana videtur
Nomine proferri ficto, sed sortis imago,
Sed vis ingenio, devictaque fraude potestas.

Ultima fabellam clausit quum pagina, saccis
Exsiluere omnes ; albo dum pulvere pulvis
Surgeret, effusa Plautum cinxere corona,
Et vario circum assensu plausuque fremebant :
« Subdolus ut dominum laqueis irretit, et apte
Iste senem emungit ! dixit Syrus. — Edepol, inquit
Græculus, o Asini, rem, quanquam barbarus, ipsam
Tangis acu; stimulis domini, nos arte valemus. »
Ædibus interea paulatim turba fluebat ;
« Acci, Gallus ait, consistens limine primo,
Tu rides dominos, sed nos ulciscimur. » Annis
Quattuor exactis vix quinta accesserat æstas,
Quum cæso domino dudum sua vincula Gallus
Ruperat ; at liber versare molaria Plautus
Destiterat, sed non dominos ridere, memorque,
Ut quondam, famulis primas adscribere partes.

H. P.

Lycée Napoléon, 1852.

1. La véritable quantité est *ĕpĭdĭcus*.

LXXVI

CHANT DE CLÉOPATRE AVANT LA BATAILLE D'ACTIUM.

MATIÈRE.

« Quotquot nunc sol occidens videt Romanorum naves, totidem cras fluctibus immergentur. Cras enim adversus Jovem pugnabunt numina Ægyptiaca. Venit optata dies, qua Annibalis et Mithridatis manes lætabuntur. Femina ego victum orbem ulciscar ; feminæ jura patietur Roma. Paret senatus regale solium ; ipsa ego sedens leges terrarum dominis dabo, et patris injurias rependam. Mihi signa statuentur ; me cultu venerabuntur consulares isti feroces ; meumque nomen canent Romani vates. » Hæc animo præsumebat Cleopatra ; crastina autem die victa fugiebat.

DÉVELOPPEMENT.

« Jam sol occiduus morienti lumine cœlum
Vestit, et auratis colludens fluctibus, ipse
Aureus Ambracios portus pontumque vaporat.
Late cuncta silent ; facies placidissima rerum
Arridet, sine nube diem placidamque quietis
Pollicita usuram ; tranquilla sed otia noctis
Ut pellet nitidus Vesper lucemque reducet,
Pulchrior emerges, sol indefessus, ab undis
Hospitis Oceani, bellique insueta videbis
Prælia, et undantes Martis certamine portus,
Mutatam pelagi faciem, sine puppe carinas,
Fractaque signa virum, fugientesque æquore vasto
Romanorum aquilas ; nec te vidisse pudebit.
Cras etenim Hesperias classis Nilotica naves
Disjiciet, cras ipsa Jovi turbæque deorum
Latrantem statuo Cleopatra opponere Anubim,
Romanamque tubam crepitanti pellere sistro.
Optati venere dies ! vos, plaudite, tristes
Annibalis manes atque illætabilis umbra !
Jam nunc exoriens Mithridatis ab ossibus ultor
Venit in excidium Romæ ; muliebribus armis
Femina devictum vindex ulciscitur orbem !
Te, Roma, ingrediar, curru inviolabile saxum
Excubiasque Jovis scandam ! Cape, Roma, triumphum,
Est mulier patienda tibi. Defluxit in undas,
O Tiberine, tuas septeno gurgite Nilus,
Tarpeioque vides conopea tendere saxo !

Jamdudum decuit meritas pro crimine pœnas
Solvisse Æneadum sobolem, murosque superbos
Procubuisse solo, durisque onerata catenis
Brachia, servitium mutasse et dedecus orbis !
Sed, quoniam longi frustra cessere labores
Ante meos ausus, tibique invida fata negarunt,
Annibal, ut bustis trepidam Cannensibus urbem
Obrueres ; nec Roma semel Carthaginis arci
Insultare ferox potuit, Cleopatra virorum
Ecce opus aggredior, ruptis ut libera vinclis
Terra mihi justas referat pro munere grates !
Ecce mares dudum fervent in corpore sensus
Femineo ; jam pande fores, Urbs aucta superbis
Tot regum spoliis, mora sit jam nulla ; senatus
Magnificum jubeat solium sedemque parari,
Poplite ubi flexo reginam Orientis adoret.
Illic, Roma, meos inter versata ministros,
Jura tibi legesque dabo ; mihi supplice vultu
Vota feres, tulit o ! cujus fastidia quondam
Ipse parens, Italas fractis quum rebus ad arces
Effugeret, tectumque sibi auxiliumque rogaret.
Quæ vix hospitio miserum solioque carentem
Es dignata tuo, Cleopatram invita subibis.
Nos igitur rursus, nos inter celsa videbis
Atria, non, ut quondam, humili cervice petentes
Præsidium, sed jam regno sceptrisque potitas,
Rite salutantes inter fulgere togatos.
Qua vestri heroes Pario de marmore surgunt,
Hinc Marius, rerum columen terrorque Jugurthæ,
Et quo Teutonicæ perierunt vindice gentes ;
Inde tuus Cæsar, quo dux non clarior alter
Exstitit, Ægypto domita, quem fervidus olim
Cepit amor nostri ; qui, regia lecta petendo,
Victor blanda semel Cleopatræ vincula sensit ;
Aurea tendemus conopia ; jussaque dona
Portabunt, dominis docti parere, Quirites.
Ergo perpetuis me curia tollet ad astra
Laudibus, inque foro stabunt ex ære perenni
Signa, decusque meum et sacros testantia vultus.
Quin etiam mea thure colent altaria gentes
Hesperiæ, et vivæ divi statuentur honores.
Quid quod et impasto clamabunt altius ore

Carmina, queis repetant sibi parva cibaria, vates,
Blandisonoque meam referent ad sidera versu
Cæsariem, Bacchoque canent vel Apolline dignam.
Hoc erit in votis ducibus rerumque magistris
Consulibus, si nempe queant accedere nostros
Ad famulos ; hic solus honos, hæc gloria sola ! »
Talia lymphato promebat pectore dicta
Femina, dementes Romæ minitata ruinas.
Ast ubi prima dies lucem pugnamque reducit,
Tunc animo cessit furor ; obruta scilicet undis
Navigia in mentem subitum incussere timorem,
Attonitumque notus volvit jam sceptra per æquor. V. F.

Collége royal de Henri IV, 1846.

LXXVII

ÉPITRE DE VIRGILE A HORACE.

MATIÈRE.

Sibi gratulatur quod ab urbe clamosa procul absit, in Campaniæ ora delitescens, et parum curans invidorum convicia suos versus obliquo dente petentium; nihil nisi amicum desiderat.

DÉVELOPPEMENT.

Urbem, sponte mea fugitivus, amice, reliqui :
Jucundum exilium. Romanæ jurgia plebis
Clamosasque fori voces, cæcosque tumultus
Quam cupide fugi ! Nunc me Campana moratur
Illecebrisque suis recreatum detinet ora.
Jam non audiri strepitus, clamorque virorum,
Judicia et lites, operosa negotia, curæ,
Ambitiosa fori certamina, jurgia campi :
At secura quies, et dulcia munera vitæ,
Deliciæque leves, et amœni gaudia ruris.
Hic nemora et saltus, valles, collesque supini,
Mugitusque boum, jucundaque murmura lymphæ ;
Ecce sub hospitio ramorum protegit arbor
Defessum, suadetque suæ me credere frondi
Sæpius, et molles sub divo carpere somnos.
Scilicet urbanos ibi mens oblita labores,

Se fruitur, pacisque novo lætatur amicæ
Munere, et optata gaudet, jam libera, vita.
Interea livor cupido mea carmina dente
Rodat, et absentem pravo sermone sequatur;
Hoc licet ; ista meum non rumpet cura soporem ;
Quid Bavii dicant faciantve, et cetera turba,
Urbis amatores videant ; meliora tenemus.
Quis Bavium meminit Campani in littore ponti ?
Unum habeo desiderium, quod scribere cogor ;
Nam tecum ipse loqui, nec ceræ credere verba
Malueram. Marsis te Campana invidet ora.
Non ita longinquæ distant a Tibure Baiæ ;
Nec mare Bandusiæ, nec saxis nostra Sabellis
Parthenope cedit. Venias quo te vocat hospes,
Proque Vale ! liceat præsenti dicere : Salve ! L.

Lycée Napoléon, 1850.

LXXVIII

CHANT DE PÉTRARQUE.

MATIÈRE.

Instaurabitur carmen Petrarchæ nunc amissum quo lauream in Capitolio accipiens veteres Romæ poetas celebrat.

DÉVELOPPEMENT.

Quis, cum laurigeram præbet mihi Roma coronam,
Datque insigne mihi Capitoli ascendere saxum,
Ingentes in corde queat compescere sensus,
Nec veterem Romam, veteres meminisse poetas,
Et nostram antiquis pompam conferre triumphis?
Hic olim currus victor Pompeius agebat
Quadrijugas, populus circa dum plauderet omnis,
Et gemitus una captorum extolleret agmen.
At mihi serta nitent meliori hodierna triumpho !
Mars Phœbo cessit, cesserunt artibus arma.
O tu, blande Maro, mea cura et sola voluptas,
Tutamenque meum, et dubiæ velut anchora musæ,
Congressus patiare meos, mihi templa serena
Pande, precor, tenuem nec dedigneris alumnum.
Tuque, Tibulle, tuos sine me penetrare recessus,

Et fontes sacrasque velis ostendere lymphas,
Arentemque levare sitim. Tu, cantor Iacchi,
Quem juvat excusso populum suspendere naso
Interdum, tacitæque extollere gaudia villæ,
Da nobis gregis esse tui; mihi porrige dextram
Carminibusque meis, titubantemque excipe versum.
Et tu, qui cantus pro libertate supremos,
Et gemitum vocesque pias, Lucane, dedisti,
Respice me tenuesque humeros, fragilisque juventæ
Ne contemne jocos; ignosce trementibus alis :
Nempe tibi Icariæ est nota imprudentia pennæ.
Vosque minus faciles, Latiæ laus clara senectæ,
Persius, assiduamque furens Juvenalis in iram,
Quos juvat et luxus corruptelamque potentum,
Et celanda magis mandare opprobria Romæ,
Parcite, nec vestras novitas mea suscitet iras!
Nam parvis magnos decet indulgere poetas,
Commendatque bonis spectata modestia mores. B. A.

Licence de juillet 1847.

LXXIX

MATIÈRE.

SUR LES FUNÉRAILLES DU TASSE, MORT AU MOMENT OU IL ALLAIT ÊTRE COURONNÉ AU CAPITOLE.

(Le sujet a été traité sur cette seule indication.)

DÉVELOPPEMENT.

Scande triumphali tandem Capitolia curru,
Nobilis o vates! En te tua Roma morantem
Advocat, atque suum miratur abesse poetam,
Immemorisque pigrum Torquati incusat amorem!
Eia age, jam tandem pacato gloria vultu
Ridet, et egregium præsens respexit alumnum,
Dura noverca diu, sed nunc dulcissima mater,
Sera licet, longos sed solatura dolores!
I, felix Torquate, datas en! arripe honores,
Cinge Petrarchæa victricia tempora lauro,
Æmulus haud impar, tanti dignissimus hæres
Ipse viri, dignus vates consorte Petrarcha!

Torquatum quid, Roma, vocas? Non ille vocantem
Audit, et ad festos plausus non erigit aures;
Torquatus fuit ille tuus! Fata impia tanto
Injecere manum vati! Reverentia sacri
Nulla fuit capitis! Cecidit miser ille triumphi
Limine sub primo, Romanaque vota fefellit,
Telluremque Italam moriens sine voce reliquit.
O dolor! Ille suæ vix prima exordia laudis
Victor, et ingenii nascentia præmia vidit;
Ecce sibi vatem lætum mors vindicat, ecce
Lauros funerea vertit mors atra cupresso!
Mors sequitur post invidiam, comes addita semper
Invidiæ, et semper magnis infesta poetis!
Torquate infelix! ut tu meliora merebas!
Ex quo te fecit genitrix natura poetam,
Et stimulos, sub corde dedit sensusque potentes,
Cœpisti esse miser. Fato vexata juventa,
Et vexata etiam maturæ tempora vitæ:
Non fato vexata fuit, Torquate, senectus,
Nam non esse senem licuit! Sed, dum tibi vita
Permansit, solidam plena infortunia vitam
Invasere, tenor protenditur usque malorum
Longus, et apparet dolor undique et undique fletus!
Et nunc, quum lasso posuit fortuna furores,
Et tecum melior pacem junxisse videtur,
Gloriaque emeritum vocat ad Capitolia natum,
Et poscit Roma impatiens, summusque sacerdos
Ipse parat fronti sacratam aptare coronam,
En spes Romulidum miserando funere fallis!
En faustam cadis ante diem, jam raptus amanti
Italiæ, raptus laudi placidæque senectæ!
Nunc o! flere decet, nunc, o mœstissima Roma,
Erumpe in lacrymas, heu! non tu, Roma, triumphum
Torquati, exsequias ducis! Cantusque reposcit
Torquatus, sed, funereos!... Sic, sic quoque grata
Sentiet umbra tui vatis, tristique fruetur
Colloquio et dulcis supremo munere Romæ!
Sed ne tu, vates, facias convicia fato,
Insanamque velis fortunæ intendere litem!
Mæonides fuit ipse miser, plerique fuerunt:
Scilicet adversis rebus cognata poesis
Et soror. An, quæso, Torquate, poeta fuisses,
Ni miser, atque ferax venam elicuisset egestas,

Consciaque ingenium grandes misisset in ausus ?
Quanquam, digna manent duri solatia casus :
Immortalis eris ! Durabit in omnia nomen
Sæcula, et immensum vincet vivacius ævum !
Nunc, Torquate, piget longos tolerasse labores ?
Quid nunc ista tibi levium fastidia regum ?
Quid tibi nunc aulæ ludibria vana pusillæ ?
Hic dux, qui patria Torquatum ejecit ab urbe,
Occubuit totus : sed enim pars multa superstes
Vivit adhuc, o magne, tui, semperque vigebit !
Regulus iste jacet, jam letho ignobilis, inter
Regificos patrum tumulos obscuraque busta,
Exiguamque tenet putri jam corpore terram :
Tu totum comples memorando nomine mundum !
Proh ! quia vesani germanam regis amare
Ausus eras pauper, nec jam sine nomine vates,
Fastosumque ducem affectu violare nefando,
Vindictam fremit ille ferox, in vincla nocentem
Conjicit, Italiæ per cunctas clamitat urbes
Torquatum esse animo captum ; ut securior iram
Expleat, et tanto repetat pro crimine pœnas !
Nobilis o vates, stolido ne irascere regi
Carnificique ignosce tuo : satis ac super istum
Plectet posteritas indignatique nepotes !
Ultio sola tibi sit gloria ! Carmine solo
Regificam rabiem et ridenda opprobria penses :
Hæc decet, hæc demum sanctos vindicta poetas ! L.

Lycée Napoléon, 1850.

LXXX

LES PAPILLONS DE VENISE.

MATIÈRE.

Quum Venetorum urbem sol medio cursu torret, hominesque æstum fugientes clausis domibus se continent, tum videre est surgentes undique, quasi auream nubem, innumeros papiliones, et toto cœlo vagantes. Gemmas credideris ex alto labentes. Fugit nitida cohors ardentes ripas, et regionem quærit trans æquora gelidiorem, repertaque fruitur, huc illuc volitans per flores et prata. Væ autem, si qui via et calore fessi deficiunt ! frustra nituntur ad ripas optatas : cadentes pontus excipit, et tenera fluctibus involvit corpora.

DÉVELOPPEMENT.

Qua subter Venetas arces allabitur æquor
Adriacum, flectitque sinus, dorsoque profundi
Innantes vitrea terras amplectitur unda ;
Dum medio cursu tacitam sol igneus urbem
Torret, et arentes radiis illustrat arenas,
Dum freta mobilibus flammis accensa relucent,
Omnia, jam domibus clausis, operisque diei
Suspensis, graviore jacent sopita calore :
Hic videas tamen aligeram volitare cohortem,
Quæ cita cæruleo, quasi nubes aurea, cœlo
Labitur, ac tota passim dispergitur urbe.
Aufugit illa levis, calidum secat æthera, et alte,
Sole repercusso, variis internitet alis.
Tum credas totidem labi per inane corusca
Stemmata gemmarum ; credas spirante Favoni
Flamine delatos flores innare per auras.
Evolat e ripis, quas caldior irrigat unda,
Læta cohors, et jam Venetorum transfuga terræ,
Graminibus siccis arentes deserit hortos.
En nova regna petit trans pontum, remige penna ;
Ætherio cursu vicinas migrat ad oras,
Si mediis surgens e fluctibus insula tutum
Præbeat hospitium, si frigus amabile servent
Littora, quæ calidis discernant æquora terris,
Si queat ipsa, novis insidens floribus, ore
Intactum libare decus, jucundaque succis
Lilia, quæ diro nondum sol læserit igne.
At permulta viam prohibent discrimina ; sæpe
Papilio infelix, dum pervolat æthere summo,
Jam tardas æstu penna cursuque gravatas
Sentit, et incassum fessis obnititur alis ;
Decidit, et tenerum corpus vivosque colores
Pontus habet : sic quaque die proreptus acerbo
Non semel has alius casu notat Icarus undas.

E. L.

Lycée Napoléon, 1846.

LXXXI

LES ILES FLOTTANTES.

MATIÈRE.

Est in placido Lydiæ secessu lacus ubi plurimæ natant insulæ, nullis astrictæ vinculis ad littora. Nunc ad oram leni vento deferuntur, nunc in altum rapiuntur. Labuntur simul pendentes undique flores arboresque, et inter frondes arboreas canit avium turba. Nunc insulæ aliæ aliis se applicant, conjunctæque pariter natant; nunc, vento surgente, dissociantur. At, mirum! quum in littore sonat lyra, omnes velut auritæ sonos audire videntur, arboresque et flores lyræ respondent murmure, insulæque sensim ad littus et nympharum templa allabuntur.

Dicitur olim Romanos colonos, flagrante belli furore Lydia, illuc confugisse, et tutum invenisse hospitium. Inde loci fama: perque ætates insularum duravit honos.

DÉVELOPPEMENT.

Hic ubi secreta felices Lydia silvas
Valle tegit, velatque diem viridantibus umbris,
Occulto patet unda sinu placidæque paludis
Planities, nitidumque lacus interviret æquor.
Hic quondam natura novo, velut inscia, lusit
Prodigio, et solitas mutavit libera leges.
Insula nempe natans mediis non nulla vagatur
Fluctibus, et liquidum secat, hospita mobilis, æquor ;
Non infixa solo, nullisque astricta catenis,
Incertos sequitur, ventis obnoxia, flatus.
Scilicet, assurgit primo si vespere fluctus
Sollicitatque lacum, veluti dans carbasa classis
Suetum findit iter, levibus simul excita ventis.
Lapsu mota pari, sensimque allabitur oræ,
Vel, zephyro vertente viam, petit ocior altum.
Pensilibus calathis flores innare, decusque
Hortorum ridere putes super æquore vectum
Velivolo, vel multivagos descendere saltus,
Fluctibus immissos tepidis, aviumque canentum
Frondiferas errare domos, et flantibus auris
Arboreas dare vela comas apteque moveri.
Gens simul aligerum concentibus aera mulcet
Assiduis, fallitque viam, silvæque natantis
Hospitio faciles sequitur, comes addita, cursus.
Tum, si florigeræ tranquilla per æquora naves

Fraternis sociant virides amplexibus umbras,
Opposito festiva cohors de littore raptim
Transiliunt, miscentque jocos et mutua libant
Carmina, vel liquido certant colludere cantu.
At tremulæ ventis subito surgentibus undæ
Infremuere ; lacus tumet inclementius æquor,
Dissociatque rates et dulcia fœdera rumpit.
Tum rapida volucres repetunt sua littora penna,
Exiliove domos proprias patriosque recessus
Et nemus assuetum, deducta colonia, mutant
Immemores, quæruntque novis nova fata sub umbris.
Ecce autem, mirum ! famæ si credere dignum est,
Ut cithara sonuere procul fidibusve canoris
Littora, tota simul classis fremit excita ; cantus
Arrectis veluti bibit auribus, atque loquentes
Ad numerum movet apta comas; in margine ripæ
Pronum sponte caput tendunt ad carmina flores,
Concordesque sonos modulantur frondibus ulni ;
Sic domina deducta lyra, per murmur aquarum
Insula findit iter, docilisque allabitur oram
Et sacra Nympharum vicino in littore templa.
Sed quid vana juvant mendacia? Cedite, vulgi
Fabellæ nugæque leves ; nam vera retexit
Historia, atque loci sinceros auxit honores.
Tempore quo cæcas acuit rex barbarus iras,
In Romamque furens trepidis exarserat armis
Lydia, deprensi secreta fraude coloni
Procubuere; nefas rapuit commune jacentes
Clade repentina, et paucis nox dira pepercit.
At secreta sinum fugientibus insula pandens,
Valle sub obscura texit bene fida receptos
Hospitio umbrarum, tutosque per æquora vexit,
Servavitque fidem; inde loco laus addita durat,
Sincerumque decus factorum oblivia vincit. V. F.

Collége royal de Henri IV, 1846.

LXXXII

LE LION ET LA GIRAFE.

MATIÈRE.

Quand il veut parcourir son empire, il descend vers les marécages; il se cache dans les herbes, là où les gazelles et les girafes viennent se désaltérer. Là, il s'accroupit, et le feuillage du sycomore murmure et tremble au-dessus de l'animal puissant. Le soir, quand les monts s'assombrissent, quand la hutte du Cafre s'éclaire, quand l'antilope s'endort dans le buisson, et le gnou sur les bords du fleuve, alors la girafe arrive majestueusement du désert; haletante, elle vient rafraîchir dans l'eau trouble sa langue pendante et desséchée. Elle s'agenouille, son long cou se penche, et elle boit à longs traits. Tout à coup, les roseaux s'agitent, et le lion s'élance en rugissant sur sa croupe. Quel cheval et quel cavalier! Dans les muscles de la nuque il enfonce ses dents avec avidité; sur l'épaule flotte sa crinière jaune. Le coursier colossal se relève en poussant un cri sourd et s'enfuit martyrisé. Vois, ses pieds légers rasent à peine les espaces éclairés par la lune; ses yeux sortent de leur orbite; des gouttes d'un sang noir sillonnent son cou tigré, et le désert silencieux entend battre son cœur. Un tourbillon de sable vole comme un nuage derrière le cheval et son cavalier. Ils vont! En criant et en tournoyant le vautour suit leur course; la panthère et l'hyène profanatrice des tombes courent sur leurs traces. Épouvantés, ils regardent leur souverain sur son trône vivant, déchirant de sa griffe les coussins bariolés de son siége. Sans repos, sans relâche, la girafe le portera. Ruer et se cabrer ne servent de rien. Aux limites du désert, elle tombe, elle râle, elle expire. Alors le coursier, souillé d'écume et de poussière, devient la proie du cavalier, tandis qu'au loin, à l'orient, l'aurore se lève sur Madagascar. — C'est ainsi que, la nuit, le roi des animaux parcourt son empire.

FREILIGRATH.

DÉVELOPPEMENT.

Quum vult imperium Libyæ de montibus altis
Visere, silvarumque feris ostendere regem
Regnator nemorum, summo de colle vagantes
Circumfert oculos, gressuque ad stagna superbo
Descendit, madidaque sedens absconditur ulva.
Haud procul a ripis qua frigida pocula dorcas
Quærere fessa solet, dulcem et zorapha quietem,
Considet hic ingens, mediis acclinis in herbis;
Dentibus infrendit rabidis, memoresque fatigat
Cædis amor fauces, prædæque arrecta cupido.
Interea circum tristi gemit alta susurro
Arbor, et immensa regem circumtegit umbra.
Vesper ubi nigra involvit caligine montes,
Solaque per latas lucet casa parva tenebras

Æthiopis, somnoque feræ volucresque sepultæ;
Quum silet atra palus et silva silere videtur,
Ingreditur zorapha nemus, deserta relinquens,
Procedit pedibus lentis, sitiensque paludem
Approperat; genibusque cadens super æquora longum
Protendit collum, atque avido bibit ore liquorem.
En subito fremit herba, superque immensa bibentis
Dorsa leo immani saltu cadit, atque repente
Insonat omne nemus notis rugitibus; eheu!
Qualis eques, qualisque novo sub pondere cursor!
Dat gemitus zorapha pavens; leo dentibus ardens
Dilacerat dorsum, fœdataque colla cruore
Effodit, infixus morsu rimatur edaci,
Et stimulat rabidos horrenda in vulnera dentes.
Polluit ora cruor, fœdantur sanguine crines.
Tunc immanis equus rauco clamore resurgit
Acceleratque fugam: pedibus dolor addidit alas.
Heu! viden', ut fugiens rapidis volat ocior auris!
Vix fugitiva premunt terram vestigia cursu
Insano, lucem fundit qua luna malignam.
Ingemit, atque oculis dirus micat acribus ignis;
Exhorrent gemitus loca nocte silentia late,
Et singultantis morientia murmura cordis.
Sanguineo circum glomeratur pulvere nubes.
Per silvam antiquam fugiunt, nemorumque recessus,
Perque lacus nigros, mœstisque fluentia ripis
Flumina; terribili turbant loca cuncta pavore.
Evolat e nidis corvus sitiensque cruoris
Vultur, et horrisonis terrent clamoribus auras;
Turpis hyæna simul sequitur, pantheraque gestit
Exultans pariter rabidum exsatiare furorem,
Regemque attonito mirantur lumine, vivo
Invectum solio, dum fessos dentibus armos
Dilaniat, torvusque epulis viventibus instat.
Nulla quies; sine fine feret zorapha leonem;
Nil prodest, miseranda, nihil fugitiva per arva
Præcipitasse viam, aut terram calcare gementem;
Nequidquam impatiens frenantis pondera monstri,
Saltibus insanis concussa, expellere tentas!
Jam deserta tenet loca; tunc lassata recumbunt
Membra solo, calidumque jacens vomit ore cruorem;
Fronte ferit terram, atque animas exhalat in auras,

Totaque porrigitur, jam nunc deforme cadaver.
Interea exoriens fluctus aurora relinquit,
Assurgitque dies terris exortus Eois....
Sic vastum imperium, desertaque regna pererrat
Rex nemorum, fuscis dum terra involvitur umbris. G.

Lycée Bonaparte, 1854.

LXXXIII

LE PREMIER JOUR DE MAI.

MATIÈRE.

Lève-toi, jeune fille, lève-toi, et vois comme le matin a couvert de paillettes l'herbe et les arbres; depuis une heure, chaque fleur penche sa tête humide vers l'orient. C'est un péché, que dis-je? une profanation, de garder encore le logis, tandis que, en ce jour, pour célébrer le premier soleil de mai, des milliers de jeunes filles se sont levées avant l'alouette. Viens, Corinne, viens, et vois en passant comme chaque prairie devient une rue, chaque rue un parc verdoyant et orné d'arbres; vois comme la dévotion a donné à chaque maison une grosse branche ou un rameau. Tout ce qui était porche ou portique est devenu une arche, un tabernacle formé d'épines blanches élégamment entrelacées.

Fragment d'un poëte contemporain de Shakspeare.

DÉVELOPPEMENT.

Surge, puella, novus primo cum lumine solis
Maius adest, prima surge, puella, die.
Audi : te monuit prænuntia veris hirundo,
Matutina polo fundit alauda modos.
Surge, puella, levis dudum surrexit hirundo,
Nec jam frondiferos servat alauda lares.
O viden'? ut stillant gemmantes rore myricæ!
O viden'? ut sparsit cana pruina rosas!
Jam caput ad solis convertunt lumina flores,
Lassum rore caput, purpureamque comam.
Surge, puella, nefas septis te claudere, cæca
Tecta tenere nefas et sine sole domos,
Quum liquida cœlum recreatum luce diei
Ridet, et admonuit carpere mane diem.
Prospera lux oritur; bene sit tibi, floride mensis,
Veris nate, tibi rideat omnis humus.
Te multi pueri, multæ optavere puellæ,

Te solesque tuos distulit acris hiems;
Nunc ades, et multi pueri, multæque puellæ
Ante diem, vigiles passeris ante modos,
Auroram et primum cœli aspexere ruborem,
Ortum ut spectarent, mensis amice, tuum.
Tu quoque, cur dubitas tectum liquisse, Corinna,
Et matutino tingere rore pedes?
Non prima et violas et summa papavera campis,
Non prima ad rivos lilia verna leges.
Aspice : quam longum densatur collibus agmen,
Certatque urbanis semita parva viis!
Urbs excita novis totam se fundere in agros,
Ire per herbosum tota videtur iter.
En cernis per agros, molles saltare choreas
Et calcare levi gramina verna pede?
Audis frondiferas avibus canere undique silvas?
Audis ut cæco murmure vernat apis?
O! dulce in silvis, maii sub lumine primo,
Dulce per umbrosas frondibus ire vias;
Quum cœlo volitant æstivis vecta sub auris
Corpora parva avium, nataque veris apes;
Et nutant teneræ segetes, summæque sonorem
Dant silvæ, ac volvit murmura longa nemus.
Candida, per silvas, maii sub lumine primo,
Candida, frondosam carpe, Corinna, viam;
Dum cœlo volitant æstivis vecta sub auris
Corpora parva avium, nataque veris apes;
Dum tibi concentus fundit frigilla canoros,
Volvitque argutum murmura longa nemus.
In silva viridem carpes ex arbore ramum,
Qui felix parvas pendeat ante fores.
Nam sua quisque tegit felici limina ramo,
Spinamque albentem liliaque alba legit;
Quisque domum nectit ramis et fronde coronat :
Textilibus sertis porticus omnis olet.

H. P.

Lycée Napoléon, 1852.

LXXXIV

L'ARABE ET SA JUMENT.

MATIÈRE.

Un pauvre Arabe du désert avait pour tout bien une magnifique jument; le consul de France lui proposa de l'acheter pour l'envoyer à Louis XIV. L'Arabe, pressé par le besoin, balança longtemps; enfin il y consentit et en demanda un prix considérable. Le consul, n'osant de son chef donner une si grosse somme, écrivit à sa cour pour en obtenir l'agrément. Louis XIV donna ordre qu'elle fût délivrée. Le consul, sur-le-champ, mande l'Arabe, qui arrive monté sur sa belle coursière, et il lui compte l'or qu'il avait demandé. L'Arabe, couvert d'une pauvre natte, met pied à terre, regarde l'or; il jette ensuite les yeux sur la jument, il soupire et lui dit: « A qui vais-je te livrer? à des Européens qui t'attacheront, qui te battront, qui te rendront malheureuse. Reviens avec moi, ma belle, ma mignonne, ma gazelle; sois la joie de mes enfants. » En disant ces mots, il sauta dessus et reprit la route du désert.

Bernardin de Saint-Pierre, *Études de la nature.*

DÉVELOPPEMENT.

Pauper equam nutribat Arabs : qua pulchrior ulla
Non erat : ardentes oculi, sublimia colla,
Pes gracilis, fortesque tori, promissaque cauda ;
Omnia pulchra, decens : hanc, uno dives amore,
Pauper amabat Arabs : hæc illi sola voluptas,
Hæc paupertatis domino solatia, vitæ
Hæc comes errantis : per campos ambo patentes,
Per deserta, levi leviores flamine venti,
Ambo indefessi rapido sub sole volabant ;
Post iter emensum rursus campique laborem,
Sub cœlo Libyæ modicisve mapalibus ambo
Laxabant juxta recubantes membra sopore ;
Una quies ambobus erat, labor unus, et una
Vita feræ semper dominoque ; ut amicus amicam,
Ille fovebat equam, comiti potumque cibumque
Ipse dabat, panemque manu tendebat : at illa
Sponte sua domino mammas, uberrima nutrix,
Grataque fumantis præbebat munera lactis.
Illa et patris amor, natorum et gaudia, parvi
Omne decus tecti ; magni et decus illa fuisset.
Forte videt consul, Libyca Lodoicis in ora
Legatus, bellumque caput miratus et alta

Colla feræ rapidosque pedes, hanc mittere regi
Ludovico statuit, donum regale. Vocatur
Alipedis possessor Arabs ; venit ille decora
Vectus equa, lacero vix tectus tegmine membra,
At vultu sublimis : equam concedere Gallo
Si velit optatam, multum proponitur aurum.
Quid faciat ? Dubia mens in contraria longum
Scinditur; ipse sibi dulcissima gaudia vitæ
Eripiat ? sed eum paupertas urget ; amores
Æternum amittat ? sed præbent omnia nummi.
Incertus nunc ille feram, nunc respicit aurum :
Pulchra est illa quidem, pulchra est et amata ; sed auri
Quantus acervus adest ! En jam de paupere dives,
Si velit, en fiet. Tum denique victus ad aurum
Dextram tendit Arabs, et amicam deserit : et jam
Invitam famuli stabulorum ad claustra trahebant.
Respicit hanc mœstamque videt, pectusque movetur,
Obscurantque oculos fletus, et talibus illam
Mœrentem alloquitur mœrens : « Dulcis amica,
O mea, queis volui dominis te tradere, cerva ?
Non Arabes illi, sed gens durissima, Galli,
Qui te (crudeles !) includent carceris umbris,
Qui, miseranda, tuum laniabunt verbere corpus,
Qui frenum imponent, qui duræ vulnere calcis
Signabunt tua terga, mali ! Fuge vincula, mecum
Ad deserta redi ; fuge sævæ verbera gentis,
Carceris et tenebras ; mea bellula, blandula, mecum
Ad deserta redi ; mœsto sua gaudia tecto,
O dilecta, refer ; citius deserta petamus ! »
Hæc dicens, capiti lacrimans figebat amicæ
Oscula ; tum miseros Gallo, sua munera, nummos
Rejiciens, in terga feræ levis insilit, atque
Aufugit, et cursu celeri deserta casamque,
Pauper ut ante, petit, socia sed lætus amica. E. R.

Lycée Louis-le-Grand, 1851.

LXXXV

LES BOUQUINS. PROMENADE SUR LES QUAIS.

(Ce sujet a été traité sans autre indication.)

DÉVELOPPEMENT.

Forte Parisiacas ibam prope fluminis oras,
Nunc tacite piceis suspensum nubibus imbrem
Suspiciens, cœlique minas, agitataque vento
Nubila, nunc veteri fluctum sub ponte gementem,
Cumque citis passim fluitantes lintribus undas
Mente sequens, volucrumque leves super æquore lapsus.
Multa volutabam mecum, similisque poetæ
Qui tragicos versus, mediis dum somniat astris,
Dumque ferit caput incomptum, velut inde poesim
Aonioque velit musas excire cerebro
(Jupiter ut fertur totam expressisse Minervam),
Fertque refertque pedem, defixo pallidus ore;
Ibam incomposito ponens vestigia gressu,
Otia mecum agitans, non carmina. Mox tamen amnis
Defessum spectare fugam viridemque colorem,
Cymbarumque sinus, bibulas et hirundinis alas,
Marginis instratos in pariete volvere libros
Mens tulit, et docto mea fallere tædia ludo.
At qualis rerum facies! Quam tristis imago!
Quales relliquiæ! Non plura cadavera campus,
Nec truncata magis, magis aut lacerata cruentis
Vulneribus præbet post prælia, Marte peracto,
Quum jam vulturium prædas circumvolat agmen
Exanimes, raucumque sonantibus incubat alis.
Et si respicias quo frigida morte ferantur
Corpora, divinæ quum jam vestigia dextræ
Nulla super maneant, jaceatque sepultus eodem
Quisque solo, injectuque suæ donetur arenæ,
Prædaque vermiculis nullo discrimine fiat;
Non magis est libris inconditus ordo jacentum;
His suus et tumulus, suus est injectus arenæ,
Sunt et vermiculi, quos, raso corpore, vitæ
Relliquias lacerare juvat, mentisque ruinas.
Scilicet informes, semesa cadavera, libri

Et veterum monumenta virum, monumenta recentum.
Mixta catervatim secura pace quiescunt,
Commendata situ veteri, senioque verenda.
Omnis strata jacet Græca et Romana vetustas,
Nostrorumque simul delicta recentia vatum,
Hesterni partus, hodierna morte sepulti!
Hinc ferro cuneos, clypeataque tergora ligno,
Antiqua in longas producta volumina chartas,
Multa trita manu, multos versata per annos
Et notulis onerata jacent; jacet inde recentum
Alta seges, nondumque manus experta laborem.
Hic omne ingenium, sensusque, animumque poeta
Totum deposuit, tenuique volumine clausit.
Splendiduli forsan versus, argutaque forsan
Quadrupedante sono numerisve cadentia binis
Carmina, nunc ventos tempestatesque canoras,
Nunc zephyri lusus placidumque imitantia pontum,
Et vanæ voces et verba carentia sensu!
Ecce operi accingor, manibusque audacibus istam
Volvere congeriem, et cineres tractare Latinos
Suscipio, Græcasque agitare e Manibus umbras,
Ossaque fidenti dextra male juncta movere.
Ante oculos primum ligneo vestitus amictu
Grandis Homerus adest, linguaque dolosus Ulysseus,
Æacidesque ferox, sceptroque superbus Atrides,
Vulcanusque, jocos inter risusque deorum
Nectareos fundens latices haud passibus æquis.
Non procul hinc lacerus, longoque exercitus usu
Virgilius sedet, Æneasque et fidus Achates,
Assiduique metus, gemitusque in corde perennis,
Et Didonis amor, nimbusque et conscius imber,
Multaque Teucrorum mutato corpore navis
In nymphas conversa, choroque adscripta marino.
Haud longe in magna tumulatus mole, cubabat
Et Bacchi et mollis studiosus Horatius ævi,
Non cute curata, nigroque supinus acervo;
Inter quem socius, veteri de more, latebat
Persius, obductus notulis, obscurior inde.
Hos prope Bollæus (qualem decet esse propinquum),
Exuviis fidens, et versicoloribus armis
Splendidus, ore notho, proprios jactabat honores,
Insignem pluteum, privatæ et munera musæ,

Hic etiam siccus, fontes nisi Flaccus apertos
Præberet, sterilemque daret pinguescere venam.
Parte alia, conviva miser, Gilbertus in arca
Pulverea conclusus erat, post funus iniquis
Oppressus fatis, miser et post fata, jacensque !
Illinc Pascalii tenues exire libellos
Jesuitarum inter glomerata volumina vidi.
Sicut amicorum complexus inter amicus
Discumbit lente, tumulus sic omnia jungit.
Dum tamen hos libros, varioque volumina sensu
Exagito, veteresque manus mea tractat amicos,
Et Genius Dominusque loci, cui squalida mento
Barba riget, fœdumque inhiant cava lumina lucrum,
Accessit, plaudensque exesa volumina dextra
(Ut venalis equi mulcet qui pectora mango),
« En, ait, en veterum pulchra exemplaria vatum. »
Tum mihi perpetuas laudes incepit Homeri,
Virgiliique decus Trojanaque bella referre,
Tanquam ignota mihi caneretur fabula, donec
Laudibus antiquis et garrulitate parata
Defesso placuit cœptum interrumpere cantum,
Et meliora empto mutare silentia libro. B. A.

Collége royal de Louis-le-Grand, 1847.

LXXXVI

VERS LUS AU BANQUET DE LA SAINT CHARLEMAGNE.

DÉVELOPPEMENT.

Si quid apud nos longa valent stipendia, amici,
Si quod pondus habet paulo maturior ætas,
Atque humanarum brevis experientia rerum :
Nos juvat, hæc inter convivia læta, severum
Fundere consilium, risusque tacere facetos,
Ut præcepta jocis addantur, et utile dulci.
Ne bona cuncta sibi juvenilis vindicet ætas,
Nec velit : ætati, comites, sua commoda cuique,
Et mala sunt : natura viris florentibus amplam
Largitur barbæ speciem, canosque senectæ,
Atque notat juvenum dubia lanugine vultus :

Barba negata fuit juveni simul atque puellæ.
At plures sunt, tarda quibus natura videtur,
Et quos ætatem pudet exspectasse virilem,
Donec cæsaries, nullo cogente, veniret.
Scilicet ut puer incepit, jam lege magistri
Contempta, procul ambages lustrare Lycæi
Avius, et passim veteres barbaque superbos
Discipulos cernit (nam sæpe vagantur et ipsi);
Tunc olli nova subrepit dementia : cæcum
Vulnus alit venis, magnaque cupidine barbæ
Uritur infelix, naturæ munera fraude
Si properare queat, vetitos et carpere fructus.
An referam quibus, impatiens, spretoque pudore,
Artibus utatur, sibi quæ medicamina quærat;
Prodigus ut nummos in spem disperdat inanem
Plerumque ? An referam fecunda unguenta Leonis,
Ursorum fluidos adipes, aliasque medullas,
Queis mentum mollesque genas et candida labra
Spargit, ut horrescat densissima silva pilorum ?
An referam speculi quoties interroget umbram,
Oraque dilaceret ferro, violetque juventam ?
Et, si forte aliquid crescit sub naribus, ecce
Lætitia exultat, crispat digitisque retorquet,
Quidquid id est, grandique appellat nomine barbam ;
Se putat esse virum ! Linguæ monumenta latinæ
Dulcia fastidit, Graiorum et carmina vatum,
Segniaque insolito studio terit otia : tondet !
Et socios omnes compellans : « Aspice, crevit. »
O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Imberbes pueros ! Tibi si veneranda videntur
Ora minus, juvenis, nec per tua labra virile
Florescit decus, et mento nulla additur umbra :
At secura quies ; nec te tondenda pilorum
Semina sollicitant, facies nec blanda rigescit,
Nec tibi quoque die reparantur funera barbæ.
O mihi præteritos referat si Jupiter annos !..
Sed quid proficiunt gemitus? Jam vulneror armis
Ipse meis : vobis meus error prosit, amici ;
Haud dubia expertus moneo ; vos, fidite verbis.
Dic, male caute puer, postquam lanugine malæ
Concrescent, et villoso lætabere vultu,
Dic mihi, dic, quid ages ? Pinguine humore rigabis

Hirsutam faciem, nimium ne rustica fiat ?
Audebisne manu funestum volvere cultrum,
(Di, meliora piis servate !) cutemque secabis
Sanguine cum multo ? Sed enim committere mavis
Tonsori caput ? Heu ! miserum ! vitare Charybdim
Dum cupis, in Scyllam properas : tonsoria non te
Garrulitas fugit, et lingua omnis nuntia famæ :
Ordine res pandit veteres simul atque recentes
Semper inexhaustus ; quæ frigora sæva futuris
Mensibus immineant ; utrum paret Austria bellum,
An pacem teneat ; Plantarum nuper in hortum
Quæ pecora appulerint, paribus solatia monstris ;
Atque novos pontes numerat, lugetque recisos,
Atque vias, scenæque vices, et cetera.... narrat.
Tunc gemere incipies, sinceraque verba sodalis
Et spretos monitus tandem meminisse juvabit,
Serius : en barbatus eris, barbatus in ævum !
Nunc mihi, nunc liceat vos appellare, magistri,
Et petere auxilium juvenilibus utile verbis,
Si quis regali deceptus imagine mensæ,
Dum loquor, has voces quasi surda percipit aure,
Si quis forte modos negat auscultare Latinos
Æmulus Euclidis, tenebrosaque carmina temnit,
Consiliis, quæso, nova consilia addite nostris,
Ac patrio sermone graves geminate querelas ;
« Ne bona cuncta sibi juvenilis vindicet ætas,
Nec velit ; ætati nempe et sua commoda cuique,
Et mala sunt.... »
— Nec plura loquar; nunc plaudite, cives! E. D.

Lycée Bonaparte, 1859.

LXXXVII

LA BATAILLE DES PYRAMIDES 1.

DÉVELOPPEMENT.

Per calidos Libyæ campos exercitus ibat
Gallicus : æstivo fervore canicula sævit,
Urit arena pedes ignita, palataque pulvis

1. Voyez Thiers, *Révolution française*, t. X, p. 36.

Flammeus exsiccat ; præcelsum palma cacumen
Rarior, et nudos extollit in æthera ramos ;
Umbram in conspectu nullam, calor undique sævus
Fervet, et incensis instat sol plumbeus arvis :
Apparent, miranda procul spectacula, moles
Pyramidum ingentes, cœlum quæ vertice tangunt.
Ut prope pervenit, longo stetit ordine miles
Attonitus, longamque sitim, durosque labores
Oblitus, fixo miracula lumine cernit
Grandia, et obtutu spectat defixus hianti
Congeriem lapidum immensam, monumentaque sæcli
Præteriti, ingentes hominum testata labores.
Dumque ita mirantur fastus regalis inanes
Relliquias, subitam glomerari pulvere nubem
Prospiciunt : cœlo procul attolluntur arenæ,
Et cæco obscuros permiscent turbine campos.
« Hostis, adest, capite arma manu ! » vox undique serpit
Dispersos inopina vocans ad prælia Gallos.
Scilicet adveniunt hostes, cursuque citato
Tellus acta sonat ; jamque exauditur equorum
Hinnitus : placidum fragor ingens æthera complet.
Nec mora : collectos docto dux ordine Gallos
Instruit impavidus; tum densas ære phalanges
Expectare jubet donec ruat impete cæco
Hostis, et immotam tentet perrumpere molem.
Tunc, inter validos, secura fronte, maniplos
Impositus spatiatur equo, viresque suorum
Erigit, atque animis cunctos audacibus implet :
« Vos, o Francigenæ, spreti Respublica misit
Nominis ultores : nuper quos Itala tellus
Invictos bello didicit, nunc rursus ab alto
Culmine Pyramidum vos quadragena tuentur
Sæcula ; perpetuam vobis acquirite laudem,
Et vosmet dignos tantis præbete ruinis. »
Assensere duci plausu fremituque secundo
Fidentes virtute viri : ferit æthera clamor
Impavidus, votisque vocant ardentibus hostem.
Protinus apparent Arabes, manibusque recurvos
Intentant gladios ; et dira voce minaces,
Innumeras rabido prorumpunt impete turmas.
Africus at qualis libyca inter littora ventus
Quum furit, et cæcas torquet stridore procellas

Horrisono, secum rapit obsistentia quæque,
Vorticibusque procul discordibus omnia miscet:
Sic insanus Arabs immenso turbine Gallos
Aggreditur, validumque furens irrumpit in hostem ;
Instantes turmas obversa cuspide ferri
Excipiunt nostræ solita virtute phalanges.
Ter conati Arabes Gallorum infringere molem,
Ter victi laxis iterum referuntur habenis
Nequicquam, ter firma phalanx invictaque mansit,
Lethiferosque vomens armis victricibus ignes,
Reppulit urgentes, et sede immobilis hæsit;
Innumera donec lassati strage suorum
Hostiles cecidere animi, virtusque resedit,
Et victæ rapido cursu fugere cohortes.
Mox late patet, haud ullo turbata fragore,
Arida planities, prostrata cadavera campis
Intumulata jacent, iterumque ad sidera tollunt
Pyramidæ immotas per sueta silentia moles. J. A. C.

Lycée Bonaparte, 1864.

LXXXVIII

L'AME HUMAINE.

DÉVELOPPEMENT.

O mens ! pars melior nostri, mens, pectoris hospes,
Quæ molem regis, et vegeto te corpore misces,
Quis secreta mihi vates primordia pandat
Fatidicus, repetatve tuos ab origine fontes ?
Nempe tua æternas subeunt cunabula noctes,
Quum nihil esset adhuc, elementaque mixta jacerent.
O soboles sacro non inficianda parenti !
O cœleste decus ! divinæ lucis imago !
Artificis summi omnipotens nil dextra creavit
Te melius, nec laude hominum quod dignius esset.
Te sine mortales novissent numina nunquam !
Scilicet ætherios cœli, tua regna, recessus
Incolis, atque vagum summis ex arcibus orbem
Perspicis, et nostri perlustras mœnia mundi.
Vox subito divina jubet : cœlumque repente

Linquis : ades !... fit homo, terrenosque induis artus.
Corporeo clausa hospitio carnisque tenebris,
Exsilium vitæ, peregrinaque regna pererras.
Ecce superba, ferox, summique haud immemor ortus,
Instituis normam vitæ ; tibi machina paret,
Ingentesque geris parvo sub corpore curas.
« Libera sum, nullasque moras vel vincula poni
« Ipsa unquam patiar : volucri pernicior aura
« Nunc Jovis ætherias arces, stellataque viso
« Limina, qua celant fabricata tonitrua nubes
« Concretique habitant imbres : nunc intima lustro
« Tartara, sulphureique inamabile flumen Averni !
« Vis mea desidiæ turpem indignata veternum,
« Æstuat impatiens angusto in carcere vitæ ;
« Emicat indignans pennis audacibus ; arctam
« Spernit humum, et passim cum libertate vagatur.
« Non magnam Ephesum, vel luxu divite plenam
« Persepolin patriam accipio, vel maxima tecta :
« Est patria ingenti quidquid complectitur æther
« Circuitu, quidquid tellus pelagusque coercent,
« Æthereæque plagæ sublimiaque æquora cœli.
« Non ævi me vincla tenent ; nam tempora menti
« Pervia cuncta patent : mihi nulla occluditur ætas.
« Immensam annorum seriem longo ordine lustro :
« Quæ sunt, intueor, venturaque sæcula novi.
« Sidera deficient annis, sol ipse fatiscens
« Languidius jubar emittet, rebusque solutis,
« Dissiliet vasta tellus convulsa ruina :
« Ast anima incolumis liquefacta elementa videbo,
« Turbatosque polos, illisosque orbibus orbes.
« Tumque, ubi terrestris moles corpusque solutum
« Nativos ruet in cineres, non ipsa sepulchro,
« Non vanis lethi torpebo oppressa catenis,
« Corporeos artus moribundaque membra relinquam,
« Incipiamque novum, quod nunquam desinet, ævum. »

B. B.

Lycée Bonaparte, 1864.

LXXXIX

LE TOMBEAU DU PIRATE.

DÉVELOPPEMENT.

Cernis ut, exsurgens immensa per æquora ponti,
Ingentem attollat vasto de marmore molem
Insula, nuda solo desertisque horrida saxis;
Quam late Ægeus rabidis circumfluus undis
Pontus et arrodit, crebrisque assultibus urget.
Incultum latus, abruptas et rupibus oras
Cernis.... Parvus ibi lapis incultumque sepulchrum
Littora candenti commendat inhospita saxo;
Non hoc lucus habet, resonanti littore longe,
Nec super inclines lugubri fronde cupressi,
Nec lentæ salices feralia brachia pandunt.
In ripa stat, perpetuumque aquilonibus offert
Ludibrium; latus unda ferit, spumosaque saxum
Concutit, et tumuli turbare silentia gaudet,
Nec sinit inclusos in morte quiescere manes.
Hic pirata jacet, late dux inclytus olim,
Navibus externis terror fulmenque tremendum,
Nunc cinis exiguus, nunc parvula funeris umbra!
Nomina ne poscas, neu nudo in marmore laudes
Scriptas quære viri; consuetum mortis honorem
Sprevit, et indicium majus majoraque laudis
Pignora, digna sui tandem monumenta reliquit.
Marmore contenti nitido, et fulgentibus auro
Sedibus ornati, perituris nomina saxis
Committant alii, timidum et miserabile vulgus;
Æternum ipse sibi æterna mole sepulchrum
Constituit maris immensi dominator : in orbem
Æquoreum, in vasti reboantia marmora ponti,
Nomina commisit totum enarranda per ævum!
Magni facta viri, vos, famamque et decus ingens
Voce revolventes sublimi dicite, fluctus;
Dicite, cærulei resonantes æquoris undæ,
Dicite, vos, quoties felici marte superbum,
Ingentem spoliis, exsultantemque triumpho
Accepere virum lætantia littora Graium.

Dicite quot pugnas olim, quantumque cruorem
Hausistis, dirum stridente per aera bello!
Dicite victorum quot fundo volvitis imo
Corpora, victoris monumenta horrenda furentis!
Ergo qualis erat, sævis quam pulcher in armis,
Seu quum, per pontum longe bacchante procella,
In mediam Oceani rabiem fluctusque furentes
Præcipitans, nunc spumosa sublimis ab unda,
Gurgite nunc imo veluti demersus, alacrem,
Instar equi, navem premeret, pontumque domando
Pergeret indomitus proprios percurrere campos,
Oceanumque suum; seu, trux ubi classica signum
Ediderant, subito rueret furiatus, et arma,
Arma per attonitos late insuperabilis hostes
Ferret, inexpletum cædendo dextera donec
Fessa quidem, necdum satiata, quiesceret! Eheu!
Quid rabiem fregisse maris tantasque cohortes
Profuit? Oceanum quid contempsisse furentem?
Implacata virum digito mors contigit atro.
Et cecidit moriens! Jacet æternumque jacebit,
Æternumque premet diræ inclementia mortis;
Et, qui fulmineo sternebat robore turbas,
Vel puer hunc paucis nunc passibus æquat!
Nec tamen omnis amor pelagi, nec funditus omne
Bellandi desiderium, pugnæve cupido
Nunc excita viro est; ipsa sub morte cadaver
Exsultare ferunt, vitæque prioris amore,
Noctis pertæsum, ad lucem persæpe moveri.
Nempe sub obscura primæ caligine noctis,
Dira ubi tempestas sævire furentibus austris
Incipit, et late nigrantia marmora torquet,
Transcende horrendas funesti littoris oras,
Et recta tumulumque petas juxtaque per umbram
Exspectes. Tellus subito tunc cœpta moveri;
Vox quoque per densas ingens ululare tenebras;
Tum dirus ferri stridor, concussaque tela.
Inde, per incertam lunam fulgurque malignum,
Dum patefit tumulus diductaque viscera pandit,
Ecce per effractos lapides exsanguis imago
Surgit, et horrenda paulatim sede relicta,
Exsilit ad lucem, candenti lurida veste.
Crinibus illudunt venti; stant lumina flamma,

Ensem dextra rotat radianti luce coruscum.
Ipsa per incultam lente spatiatur arenam,
Et modo ventosis imponere marmoris undis
Imperium, modo certamen tentare videtur,
Et sævit gladium quatiens, hostemque lacessit
Absentem ; nec busta prius sedemque sepulchri
Tranquillam repetit, rabido quam gurgitis æstu
Ripæ illisa ratis, bacchanti naufraga ponto,
Evomat exanimes hinc inde ad littora nautas ! A. D.

Lycée Bonaparte, 1857.

XC

LE GÉANT.

DÉVELOPPEMENT.

I

Quid non extundit vivax industria, amici,
Quæ cæco retegit radiantia lumina mundo !
Ille homo, naturæ dominus, rerumque potitus,
Tentat inaccessas vulgo penetrare tenebras,
Terrarum cœlique capax. Ille impiger ausus
Crescit in insuetos, sanctaque cupidine raptus
Usque recedentem doctrinam captat, et usque
Magna inventarum educit miracula rerum.
Sic animo nuper fidens et fortibus ausis,
Vir, nostri proles non infitianda Lycæi [1],
Quum solem et dociles radios servire videret
Artibus humanis, memorique infixa papyro
Lumina mortales vultus describere, solem
Instituit propius penetrato invisere cœlo,
Vincere naturam naturæ viribus ipsis,
Luctantemque Eurum proprios convertere ad usus.
Ille GIGANTEUM tenui de tegmine fecit
Monstrum immensum, immane, ingens ; nomenque superbum
Imposuit, venti oppositas quo vinceret iras,
Sidera quo victor peteret cœlumque negatum !

1. Nadar, ancien élève du collége Bourbon.

II

In Campo, præter solitum reboante tumultu,
Fervet turba frequens, quæ pulvere volvitur atro :
Tantum animis ardet spectabile cernere monstrum !
Scilicet hic ingens inflatur sphæra, tumetque,
Dum tenuem in vasto crepitans capit orbe vaporem.
Quam multus miles robustaque vincla coercent
Luctantem sine more, super stat machina, et orbis
Immensus placida cum majestate per auras
Pendet, et assiduo funes conamine tendit.
Sed jam sponte Gigas, satiato ventre, paratur
Aerias tentare domos et carpere cœlum.
Jungitur huic factum junci de vimine tectum ;
Quod miratur onus stupefactum pondere tanto
Vulgus, et auctoris nomen cum plausibus effert.
Ecce vir, expertus jam fausto nubila cursu,
Progreditur ; socii, fortissima corda, sequuntur ;
Cumque viro incedit comes audax femina ; plus quam
Feminea virtute, Euro se credere gaudet.
Cerne : viatores properant ascendere currum,
Dum confusa cadunt strepitantum murmura vocum.
Ecce autem rumpi subito stridore rudentes ;
Omnes suspiciunt ; ventis impulsa secundis,
Tollitur in spatium moles vacuoque potitur.
Exsultat spectator hians, oculisque Gigantem
Prosequitur, crebrisque ferit clamoribus auras :
« Eia age, vir fortis : felicibus utere fatis ! »

III

Jamque per immensas, superatis nubibus, auras
Surgit, et ingenti volat impete machina ; talis
Rex volucrum, sua regna petens, secat æthera penna.
Sic ille aligero sese ausus credere lembo
Navita, sublimis rapitur, terramque jacentem
Despicit. At tenues jam sentit hebescere visus,
Atque interpositis orbem evanescere nimbis :
Et jam terrarum strepitus atque infima vocum
Murmura cœperunt rarescere : jam tacet æther,

Incumbuntque viris immensa silentia. Pectus
Doctrinæ sublimis amor, laudisque cupido
Suscitat, ignavumque jubet sprevissè timorem.
Imbriferos superant tractus tenebrasque profundas,
Et loca concreta late frigentia nocte
Subjiciunt pedibus; vacuum et per inane feruntur.
Titanés, salvete, novi, rescindere cœlum
Viribus aggressi humanis, ausoque potiti!
Perge, Giganteis insiste laboribus, orbem
Contemnas humilem, cœlestis nauta, poloque
Exspatiare globo fragili, sed pectore fretus
Impavido. Tu sperne minas cœlique ruinam;
Perge audax quo fata vocant, quo sacra cupido :
Jam cœli tibi templa patent, jamque itur ad astra!

IV

At dum, præcipiti percurrens æthera lapsu,
Ibat, hyperboreas forsan venturus ad oras,
Ecce repentino luctantes turbine venti
Corripuere globum! Frustra retinacula tendens,
Nauta procul rapitur, non audit currus habenas
Aliger: et quacumque secat cum murmure nubes,
Ecce inimicus, atrox, jactat toto æthere ventus.
Labitur, insano contorquet et omnia cursu:
Sternuntur sata læta; omnis prosternitur arbos;
Ipsa avulsarum tecta exsiluere domorum.
En modo radit humum, modo pulsa resurgit in auras
Machina, et excussis trahitur furibunda catenis;
Donec, supremo nisu, properante ruina,
Sistat, pondus iners, tristis sine nomine moles.
Tum, per diffuso rorantes sanguine vepres,
Disjecta apparent disjecti membra Gigantis.
Heu! quo perduxit miseros audacia, cœlum
Affectare ausos et sidera tangere! Raptim
More giganteo fractos inopina premit sors.

V

Icare, fatales signasti nomine fluctus,
Et memor Icareas immurmurat unda ruinas!
Tu quoque, sublimi qui non mortalia volvis

Pectore, et audaces jactas ad sidera sensus,
Jamque triumphali, fas est, lætare ruina!
Victor es, audendo: semper victoria servit
Fortibus; audaces semper fortuna secundat.
Victor es: exiguo potuisti tendere ad astra
Navigio, atque novi tentare pericula ponti
Intrepidus, spretaque polum conscendere vita.
Strenue vir, te nulla dies tam fortibus ausis
Dissimilem arguerit; viget æternumque vigebit
Mens tua, sublimi semper consumitur æstu,
Omnia devincit, vel victa quiescere nescit.
Propositi tu perge tenax, renovaque labores,
Fortis et insuetis tandem potiere triumphis:
Propositi tu perge tenax, sic itur ad astra!
Præterita emerget major tua gloria clade;
Tuque Giganteis victor celebrabere cœptis.
Illa erit, illa dies, qua vis humana subactum
Ascendet regina polum, rerumque magistra,
Flectere provisum poterit trans æthera cursum,
Astraque Dædaleos quondam mirata volatus! H. Z. L. B. V.

Lycée Bonaparte, 1864.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

AVERTISSEMENT DE LA CINQUIÈME ÉDITION. I
PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION. III

COMPOSITIONS FRANÇAISES.

NARRATIONS ET SCÈNES.

I. Les hommes après le déluge 1
II. Même sujet 4
III. Jérémie sur les ruines de Jérusalem 9
IV. Représentation de la tragédie des Perses à Athènes 12
V. Mort de Judacilius 18
VI. Même sujet 21
VII. Les prières 23
VIII. Les Goths dans Athènes 26
IX. Conversion de saint Augustin 31
X. Pélage dans les Asturies. 39
XI. Mort de Roland 45
XII. Prédication de la première croisade 48
XIII. Maria Pacheco au peuple de Tolède. 54
XIV. Édouard en Écosse. 58

DISCOURS.

HISTOIRE ANCIENNE, GRECQUE ET ROMAINE.

I. Discours d'Euphaës aux Messéniens. 62
II. Le chef des Phocéens demande aux Gaulois un asile pour ses compagnons fugitifs. 64
III. Solon propose aux Athéniens d'abolir les lois de Dracon. . . . 66
IV. Un sénateur carthaginois contre la coutume d'immoler des victimes humaines 70

V. Périclès défend Phidias et Anaxagore 74
VI. Épaminondas devant ses juges 78
VII. Timoléon défend la statue de Gélon devant le peuple. 79
VIII. Alexandre mourant à ses amis. 84
IX. Un vieillard gaulois contre Brennus. 86
X. Caton dans le Sénat, pour détruire Carthage. 90
XI. Les femmes cimbres à Marius 92
XII. Calliphon à Sylla. 94
XIII. Démonax aux Athéniens contre l'institution des gladiateurs. . 97
XIV. Marc Aurèle mourant, à ses amis et à son fils 100
XV. L'impératrice Julie à ses deux fils 103
XVI. Athanase, patriarche de Constantinople, aux évêques qui lui demandaient compte de sa conduite. 105
XVII. L'empereur Julien à ses soldats mutinés. 108
XVIII. Ambroise aux évêques qui avaient ordonné le supplice de Priscillien et des gnostiques. 111
XIX. Chant du roi Gélimer. 115

HISTOIRE MODERNE.

I. Charles-Martel aux Français, avant la bataille de Poitiers. . . 118
II. Charlemagne aux grands de sa cour 121
III. Rollon proscrit à ses compagnons de fortune. 124
IV. Adieux de Frithrik, abbé de Saint-Alban, à ses moines. . . . 127
V. Un des chefs des croisés s'oppose à ce que l'on s'empare de Constantinople. 131
VI. Louis IX mourant, à son fils et à ses barons 135
VII. Discours prononcé par l'abbé de Saint-Denis devant Philippe le Hardi, au moment où les cendres de Louis IX furent rapportées au tombeau des rois. 138
VIII. Éloge funèbre de Duguesclin. 143
IX. Charles VI dans l'assemblée de Chartres, après l'assassinat du duc d'Orléans. 149
X. Jean Huss au concile de Constance 152
XI. Dunois à Charles VII, pour le détourner de se retirer dans le Midi 156
XII. Les Grecs à Cosme de Médicis. 159
XIII. Les Suisses à Charles le Téméraire 163
XIV. Pierre d'Aubusson à cinquante chevaliers qui parlaient de se rendre aux Turcs. 166
XV. Un vieillard maure à Isabelle la Catholique 168
XVI. Savonarole à Charles VIII. 173
XVII. Savonarole aux Florentins après le départ de Charles VIII pour Rome. 176
XVIII. Louis XII au concile national de Tours. 180
XIX. Les députés des états généraux de Bourgogne à François Ier . 183
XX. Villiers de l'Ile-Adam à Charles-Quint 187
XXI. François Ier aux habitants de la Rochelle. 190
XXII. M. de Vieilleville refuse de partager les dépouilles des protestants. 192
XXIII. Don Juan d'Autriche à ses lieutenants, avant la bataille de Lépante 195

XXIV. Lanoue aux habitants de la Rochelle. 198
XXV. Marie Stuart à ses juges. 202
XXVI. A Biron, pour l'engager à faire l'aveu de son crime. 206
XXVII. Henri IV à Sully. 209
XXVIII. Bellièvre à Louis XIII. 212
XXIX. Pinto au duc de Bragance. 215
XXX. Don Michel d'Almeïda dans le conseil du roi de Portugal . . 218
XXXI. Mathieu Molé, à la tête du parlement de Paris, vient demander à la régente la liberté de Broussel et de Blancmesnil. 223
XXXII. Un des membres du conseil des provinces unies à ses concitoyens effrayés par les conquêtes rapides de Louis XIV. . 226
XXXIII. L'abbé de Polignac aux députés hollandais. 229
XXXIV. Pitt, comte de Chatam, au parlement d'Angleterre 233
XXXV. Washington à son armée en la licenciant 236
XXXVI. Vergniaud à ses amis après la proclamation de la République. 239

LETTRES.

I. Himilcon à Bostar, après la bataille de Zama. 243
II. Térence à un de ses amis de Carthage 246
III. Saint Augustin à Maxime, grammairien de Madaure, qui lui avait écrit pour défendre le paganisme. 249
IV. Saint Bernard à Louis VII. 254
V. Dante exilé à un de ses amis. 256
VI. Pétrarque à un savant de ses amis. 260
VII. Gerson à Pierre d'Ailly 264
VIII. Gutenberg à un de ses amis. 267
IX. Montézuma à Fernand Cortez 272
X. Barthélemy de Las Cazas à l'empereur Charles-Quint en faveur des Indiens 275
XI. Clément Marot à la reine de Navarre. 278
XII. Le cardinal d'Este à Bernardo Tasso, père du Tasse. 281
XIII. Michel de l'Hôpital à Pierre Pithou 286
XIV. Le Tasse, retiré à Naples, répond au cardinal Cinthio, qui lui offrait, au nom du Souverain Pontife, les honneurs du couronnement et du triomphe 289
XV. Michel de Cervantès à Alonzo Fernandès Avellaneda, qui avait fait paraître une continuation de *Don Quichotte*, ouvrage dans lequel il insultait grossièrement Cervantès. . . 292
XVI. Marie de Médicis à Louis XIII, son fils 296
XVII. Corneille à Richelieu 299
XVIII. Milton à Déodati 302
XIX. Henri IV à Sully. 306
XX. Bossuet à son oncle. 310
XXI. Algernon Sidney à Cromwell, pour refuser de prendre du service sous lui 315
XXII. Boileau à Patru. 319
XXIII. Un vieux seigneur, retiré de la cour et vivant à la campagne, à Alceste. 321
XXIV. Spinosa aux héritiers de Jean de Witt. 324
XXV. Le cardinal de Retz à Mme de Sévigné, en lui envoyant le manuscrit de ses Mémoires 326

XXVI. Lettre de sœur Louise de la Miséricorde à Bossuet 330
XXVII. Mme de Montespan à une de ses amies (de Fontainebleau à Versailles). 333
XXVIII. Lettre d'un protestant au chancelier Letellier, à l'occasion de la révocation de l'édit de Nantes 335
XXIX. Fénelon à Louis XIV, après la révocation de l'édit de Nantes. 338
XXX. La duchesse de Bourgogne à la duchesse de Savoie sa mère, quelque temps après son arrivée à la cour de France . . 342
XXXI. Un solitaire de Port-Royal à Racine 346
XXXII. Madame de Caylus à une de ses amies 349
XXXIII. L'abbé de Saint-Pierre à Fontenelle. 354
XXXIV. Vauvenargues à un de ses amis nommé colonel après la bataille de Fontenoy. 359
XXXV. Lettre de Voltaire à J. J. Rousseau qui lui avait envoyé son discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes. 363
XXXVI. Lebrun à Voltaire pour lui recommander la nièce de Corneille et le prier de venir à son secours. 367
XXXVII. Lettre de Bernardin de Saint-Pierre à M. de Villebois . . . 371
XXXVIII. Le docteur Jones à Washington 375

COMPOSITIONS LATINES.

DISCOURS.

HISTOIRE ANCIENNE, GRECQUE ET ROMAINE.

I. Chryses ad Agamemnona. 379
II. Oratio Theoclis Atheniensis ad suos 381
III. Oratio Numæ regnum auspicantis ad suos 385
IV. Oratio Servii Tullii in senatu de recipiendis libertis in numerum civium. 387
V. Menenii Agrippæ oratio ad populum qui in montem Sacrum secesserat. 390
VI. Tullus, dux Volscorum, ad Coriolanum. 392
VII. Themistocles ad Athenienses de urbe relinquenda. 395
VIII. Themistocles ad Spartanos. 397
IX. Corcyræi ad Themistoclem. 401
X. Civis Atheniensis unum e popularibus suis incusat quod frumentum iniqua conditione vendiderit. 403
XI. Nicolaus ad Syracusanos, ne ducem Atheniensium Niciam victum captumque necari jubeant. 407
XII. Oratio Epaminondæ ad Messenios. 410
XIII. Unus Platæensium ad Lacedæmonios, ne Plateæ evertantur. 411
XIV. Æschylus ad Timoleonem, post interfectum Timophanem. . 415
XV. Manlius defenditur a filio. 418
XVI. Legatus Atheniensium auxilium a rege Persarum petit. . . 420
XVII. Oratio Lysimachi ad Athenienses reportatam ab Alexandro apud Granicum amnem victoriam nuntiantis. 424
XVIII. Amicus ad Porum, ne cum Alexandro certamen ineat . . . 427
XIX. Brutullus Papius ad Samnites 429

XX. Demetrius ad Antigonum. 433
XXI. Q. Fabius Maximus in senatu pro Pontio Samnite. 436
XXII. Legati Tarentini ad Pyrrhum 439
XXIII. Appius Claudius Cæcus in senatu 443
XXIV. Reguli in senatu Carthaginiensium verba. 448
XXV. Saguntini cujusdam Alorco respondentis oratio. 449
XXVI. Carthaginiensis cujusdam senatoris Hannoni respondentis oratio. 452
XXVII. Pauli Æmilii contra tribunos oratio, de æquanda cum magistro equitum dictatura disserentis 454
XXVIII. Vibius Virius, post Cannensem pugnam, Campanos hortatur ut deficiant ad Annibalem 459
XXIX. Decius Magius ad Campanos, ne a Romanis ad Annibalem deficiant 463
XXX. Fabius ad populum Romanum post Cannensem cladem. . . 466
XXXI. Legati ad Marcellum imperatorem oratio, ne captis Syracusis, statuæ et monumenta Romam transferantur 469
XXXII. Scipionis ad populum Romanum oratio 474
XXXIII. Legatus Philippi in concilio Ætolorum 477
XXXIV. Oratio Scipionis in senatu de Annibale 480
XXXV. Epistola Diogenis stoici ad Athenienses magistratus de legatione Romæ habita. 484
XXXVI. M. Porcii Catonis de ejiciendis rhetoribus in senatu oratio. 489
XXXVII. Catonis, ut denuntietur Pœnis bellum, et evertatur Carthago, ad senatum oratio 492
XXXVIII. Cornelius Lentulus in senatu. 495
XXXIX. Carbonis oratio Scipionem Nasicam ob Tib. Gracchi cædem apud populum accusantis. 497
XL. Legatus Jugurthæ in senatu Romano, post habitam ab Adherbale orationem 500
XLI. Cimbrorum conjuges ad Marium. 503
XLII. Marii ad senatus et populi Romani legatos oratio 505
XLIII. Sertorii ad Pompeium oratio. 508
XLIV. Hortensia in concione 513
XLV. Même sujet 516
XLVI. Catulus in Cæsarem 519
XLVII. Amicus ad Ciceronem 522
XLVIII. T. Munatius Plancus ad plebem Romanam 524
XLIX. Pompeius in senatu, adventante Cæsare 528
L. Cato Pompeium defunctum laudat. 531
LI. Archelaus rhetor ad Cassium proconsulem Romanum 535
LII. Même sujet. 539
LIII. Augusti oratio ad populum adversus Antonium proficiscentis. 542
LIV. Respondet Zacharias accusatoribus suis. 544
LV. T. Virginium Rufum laudat Corn. Tacitus 548
LVI. Constantinus ad milites jamjam cum Licinii exercitu congressuros. 552

HISTOIRE MODERNE.

I. Clotilda regina ad Clotarium et Caribertum. 555
II. Caroli Martelli oratio in concilio optimatum Galliæ, ut su-

mantur arma in Sarracenos 558
III. Legatus Parisiensis Carolum, Joannis Galliæ regis filium, hortatur ut in urbem regni primariam redeat 563
IV. Gravillii ad Carolum octavum oratio, ne bellum in Italiam inferatur 566
V. Carolus Quintus imperio se abdicat 570
VI. Richelius ad regem 572

LETTRES.

I. Amicus ad Pythagoram ne Samum deserat 577
II. Publius Cornelius Scipio Quinto Ennio salutem 579
III. Cæsar ad Catonem 581
IV. Attiæ ad Octavum litteræ, post occisum Cæsarem 585
V. Lucilius ad Senecam, ne parricidium Neronis excusare velit . . 587
VI. Callistrati ad Domitianum de philosophis epistola 590
VII. Agricola jamjam moriturus novissimam ad Tacitum suum dictat epistolam 593
VIII. Nerva imperator ad Julium Atticum, qui ipsi thesaurum effossum obtulerat 596
IX. Gregorii ad Julianum epistola, ne Christianis litteris interdicat . 600
X. Paulus Diaconus ad amicum scribit 603
XI. Alcuini ad Carolum Magnum epistola pro Saxonibus 605
XII. Epistola Sadoleti ad Ludovicum Ariostum, ut poema destinatum latine scribat 607
XIII. Amyoti ad Fabrum epistola 611

DÉVELOPPEMENTS HISTORIQUES.

I. Quas ob causas apud Romanos tragœdia nunquam se extulerit ad Græcam tragœdiæ majestatem, Romanis ipsis fatentibus . . 617
II. Quid in tragœdia nos potissimum detineat 619
III. Quid eloquentiæ conferat aspectus ipse rerum vel locorum 623
IV. Demosthenis et Ciceronis comparatio 625

VERS LATINS.

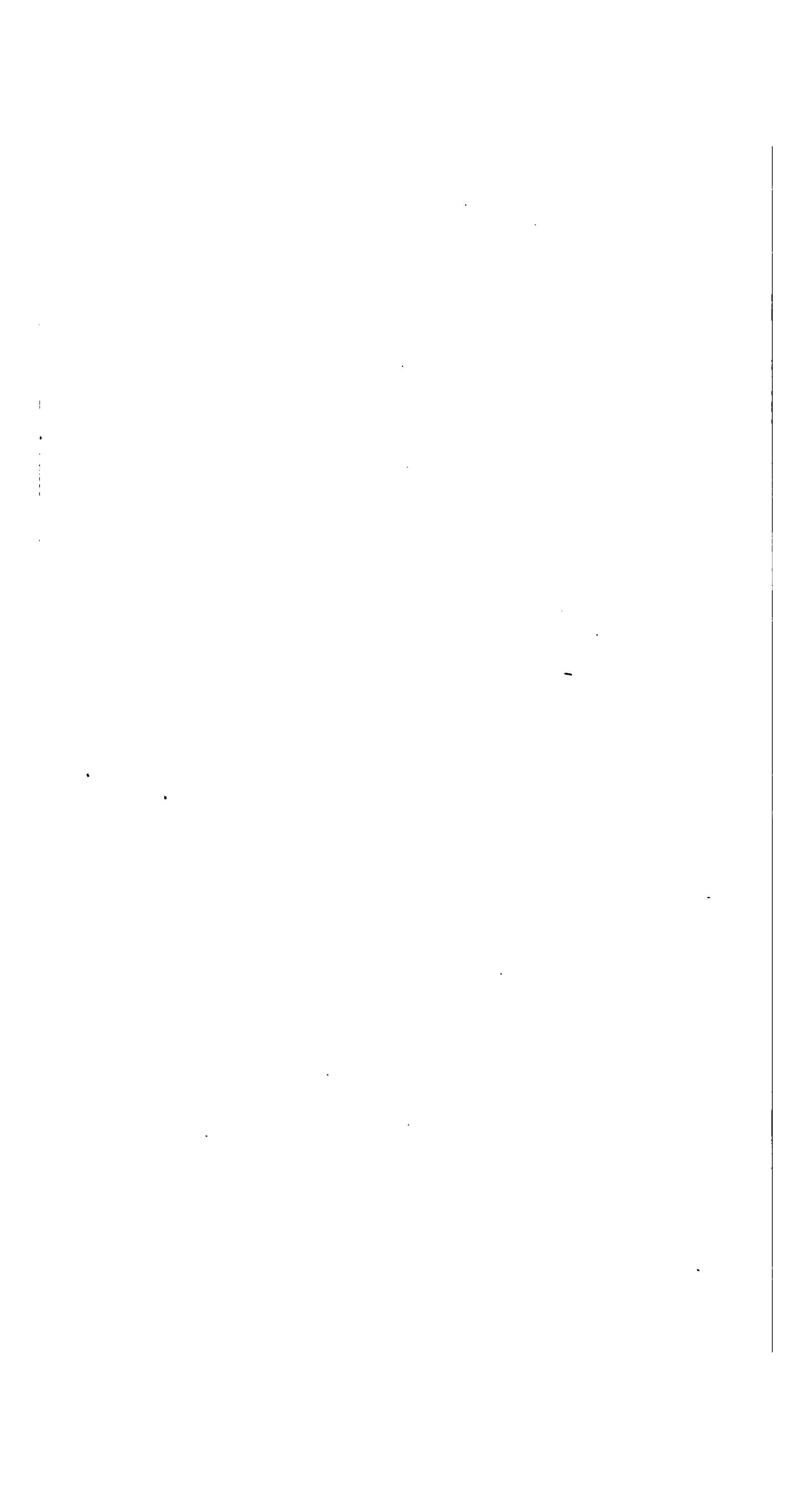
I. Adieux d'Ève au paradis terrestre 628
II. Prométhée sur le Caucase 629
III. Départ de Jason 630
IV. Plaintes de Médée 632
V. Hélène sur les murs de Troie 633
VI. Apparition de Patrocle 634
VII. Les Grecs après la prise de Troie 636
VIII. *Cantate de Circé*, dans J. B. Rousseau 638
IX. Début du *Télémaque* 640
X. Cassandre prédit la mort d'Agamemnon 641
XI. Naissance de David 642

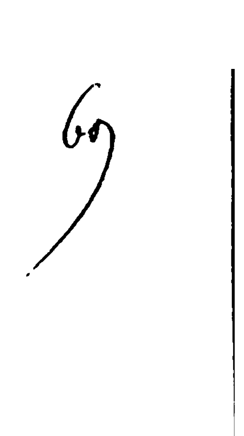
XII. David vainqueur d'un lion. 643
XIII. David pleure Saül et Jonathas. 645
XIV. Cambyse tue le bœuf Apis. 647
XV. A Vénus (ode de Sapho). 648
XVI. Chant d'Alcée. 649
XVII. Danaé (fragment de Simonide). 651
XVIII. Le taureau de Pérille. 652
XIX. Léonidas aux Thermopyles. 653
XX. Présages de Salamine. 655
XXI. Les Perses. Récit d'Eschyle. 656
XXII. Eschyle en Sicile. 658
XXIII. Portrait d'Eschyle 659
XXIV. Chœur des oiseaux. 660
XXV. Alexandre buvant la coupe. 662
XXVI. Le sanglier (fragment de Théocrite). 664
XXVII. Ruse d'Annibal en Apulie. 665
XXVIII. Annibal mourant. 667
XXIX. Virgile renonce à la médecine pour se consacrer à la poésie. 669
XXX. Même sujet. 670
XXXI. Germanicus ensevelissant les restes de Varus. 672
XXXII. Trois bardes chantent Arminius. 674
XXXIII. La Germanie pleurant Arminius. 678
XXXIV. Mort du Lucain. 680
XXXV. Théodose pardonne à Antioche. 681
XXXVI. Mort de Brunehaut. 683
XXXVII. Les jardins d'Armide. 685
XXXVIII. Armide abandonnée. 686
XXXIX. Songe de Tancrède. 687
XL. Même sujet. 689
XLI. Le vieillard du mont Carmel. 691
XLII. Les députés mexicains à Montézuma. 693
XLIII. Adieux de Jeanne d'Arc. 695
XLIV. Le Camoëns. 697
XLV. Le Génie des tempêtes. 699
XLVI. Charles XII. 700
XLVII. Les Prussiens au Luxembourg, en 1815. 702
XLVIII. Les chapelles d'Ulicos. 705
XLIX. Les Parganiotes abandonnant leur patrie. 708
L. L'enfant de la nuit 711
LI. Apollon médecin. 714
LII. Le faune. 715
LIII. Imitation de Platon. 718
LIV. Les insectes de l'Hypanis. 721
LV. L'Italie. 725
LVI. Description d'une sécheresse. 726
LVII. Chant des Indiens. 727
LVIII. Trait de courage maternel 730
LIX. Imitation de Voltaire. 732
LX. La forêt abattue. 733
LXI. L'ivresse du pauvre. 734
LXII. Le magister de village. 736
LXIII. La pêche de la baleine 738
LXIV L'ange du sommeil et l'ange de la mort. 739

LXV. Le retour du soldat. 741
LXVI. Les îles vivantes. 743
LXVII. Le coin du feu. 744
LXVIII. La table et l'élève. 745
LXIX. La vie comparée à un voyage sur mer. 746
LXX. Sur le banquet de la Saint-Charlemagne. 747
LXXI. Un vétéran de rhétorique à son condisciple absent au moment du concours général. 750
LXXII Industrie de l'homme. 752
LXXIII. Invention de la sténographie. 754
LXXIV. Le dévouement des citoyens, en juillet 1830. 755
LXXV. Plaute au moulin. 756
LXXVI. Chant de Cléopatre avant la bataille d'Actium. 759
LXXVII. Épître de Virgile à Horace. 761
LXXVIII. Chant de Pétrarque. 762
LXXIX. Sur les funérailles du Tasse, mort au moment où il allait être couronné au Capitole. 763
LXXX Les papillons de Venise. 765
LXXXI. Les îles flottantes. 767
LXXXII. Le lion et la girafe. 769
LXXXIII. Le premier jour de mai. 771
LXXXIV. L'Arabe et sa jument. 773
LXXXV. Les bouquins. Promenade sur les quais. 775
LXXXVI. Vers lus au banquet de la Saint-Charlemagne 777
LXXXVII. La bataille des Pyramides 779
LXXXVIII. L'âme humaine 781
LXXXIX. Le tombeau du pirate. 783
XC. Le Géant. 785

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC.









Stanford University Libraries
6105 023 643 070